HISTOIRE
DE L'ART
DANS L'ANTIQUITÉ

TOME V

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

HISTOIRE
DE L'ART
DANS L'ANTIQUITÉ

ÉGYPTE — ASSYRIE — PHÉNICIE
JUDÉE — ASIE MINEURE — PERSE — GRÈCE — ÉTRURIE — ROME

PAR

GEORGES PERROT

MEMBRE DE L'INSTITUT, PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS
DIRECTEUR DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

ET

CHARLES CHIPIEZ

ARCHITECTE DU GOUVERNEMENT, INSPECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT DU DESSIN

TOME V

PERSE

PHRYGIE — LYDIE ET CARIE — LYCIE

Contenant 537 gravures
dessinées d'après les originaux ou d'après les documents les plus authentiques



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1890

HISTOIRE
DE L'ART
DANS L'ANTIQUITÉ

LIVRE SEPTIÈME
LA PHRYGIE
LA MYSIE, LA BITHYNIE ET LA PAPHLAGONIE

CHAPITRE PREMIER
LA NATION PHRYGIENNE

§ 1. — LES ORIGINES DES PHRYGIENS ET LEUR HISTOIRE

Les Phrygiens n'ont pas joué, dans le monde oriental, un rôle aussi important que les Hétéens; mais l'historien moderne est mieux renseigné sur leur compte. Les Phrygiens ont paru plus tard sur la scène; ils ont vécu plus près des Grecs; les inscriptions qu'ils ont léguées sont courtes et peu nombreuses, mais écrites en caractères dont toutes les valeurs sont déterminées; on sait d'où ils sont venus, à quelle famille de peuples ils se rattachaient et quelle langue ils parlaient. Au v[e] siècle avant notre ère, Hérodote et Xanthos de Lydie s'accordaient à raconter que les Phrygiens, comme aussi leurs voisins les Bithyniens et les Mysiens, étaient originaires de la Thrace, qu'ils avaient passé dans la péninsule en traversant les détroits[1]. Ce que

1. Hérodote, VII, 73. Xanthos, fr. 5 dans les *Fragmenta historicorum Græcorum* de C. Muller, t. I, p. 37. « Les Phrygiens », dit plus tard Strabon (X, III, 16), « sont une

l'on alléguait pour justifier cette assertion, ce n'étaient pas s
les souvenirs que cette migration avait pu laisser aux tribus
dans les vallées de l'Hermos et du haut Méandre; on se fond
sur ce fait que, bien des siècles après la séparation, les mêm
de peuplades et de villes se retrouvaient encore, à peine distin
des nuances légères de prononciation, à l'ouest et à l'est de
pont, dans la Thrace proprement dite et dans cette contrée
appelait quelquefois la *Thrace d'Asie*. Sans pouvoir instituer u
paraison du même genre, on affirmait aussi qu'il y avait une
relation entre les Phrygiens et les Arméniens; ces derniers a
été, d'après Hérodote, « une colonie phrygienne »[1]; ils avai
l'historien dans le dénombrement de l'armée de Xerxès, mêm
pement que les Phrygiens, et ils marchaient au combat sous un
chef. Le peu que l'on sait de la langue phrygienne ne démentir
ce rapprochement[2]; mais, en tout cas, les termes dont se ser
dote impliquent une hypothèse que l'histoire ne peut accepter.
difficile d'admettre que l'Arménie ait reçu sa population de l'occi

colonie thrace, » et c'est l'opinion de tous ses prédécesseurs qu'il résume ainsi ;
sous les yeux toute une littérature historique aujourd'hui perdue. De même
« Sunt auctores transisse ex Europa Mysos et Brigas et Thynos, a quibus app
Mysi, Phryges, Bithyni » (*Hist. nat.* V, 41).

Sur l'origine thrace des Bithyniens, voir HÉRODOTE, VII, 75; THUCYDIDE, IV, 75
PHON, *Anabase*, VI, II, 18; IV, 1-2; *Helléniques*, I, III, 2; III, II, 2, etc.; et sur ce
Mysiens, STRABON, VII, III, 2; XII, III, 3; le géographe a bien vu que, dans un
d'HOMÈRE où les Mysiens se trouvent rapprochés des Thraces (*Iliade*, XIII, 3), le
paraît avoir en vue des populations établies en Europe. Hérodote (VII, 74) conf
Mysiens avec les Lydiens, confusion qui s'explique par le fait que ces deux
formaient un même corps dans l'armée perse et qu'une longue cohabitation sur
occidentale de l'Asie avait amené le mélange des langues et la ressemblance des
Nous n'indiquons d'ailleurs ici que quelques-uns des textes qui attestent cette
thrace des populations répandues dans le Nord-Ouest de la péninsule; on en tr
d'autres visés dans FR. LENORMANT, *les Origines de l'histoire*, t. II, p. 366-371, et D'
DE JUBAINVILLE, *les Premiers habitants de l'Europe*, p. 168 et suivantes.

1. Φρυγῶν ἄποικοι, HÉRODOTE, VII, 73. Cf. EUDOXE, dans *Étienne de Byzance*,
'Αρμένιοι, et EUSTATHE, dans son *Commentaire sur Denys le Périégète*, 694. On allait ju
regarder comme synonymes les deux mots Arméniens et Phrygiens (CRAMER, *An*
græca Oxoniensia, IV, p. 257). Josèphe (*Ant. jud.* I, 6) fait des Phrygiens les descen
du Thogarma du ch. X de la *Genèse*. On s'accorde à croire que le nom de Thog
désigne les Arméniens.

2. Les rapports de la langue phrygienne et de la grecque avaient déjà frapp
anciens. PLATON, *Cratyle*, p. 410, A. Voir à ce sujet LASSEN, *Zeitschrift der deutschen*
genlændischen Gesellschaft, t. X, p. 369 et suivantes.

3. E. Lenormant (*Les origines de l'histoire*, t. II, p. 373-379) croit pourtant po
conclure de l'examen des plus anciennes traditions arméniennes, recueillies dans M
de Khorène, que les Arméniens sont entrés par l'ouest dans le pays que nous app
aujourd'hui l'Arménie, pays qui, au temps où les Assyriens y eurent accès pour la

La parenté entre Arméniens et Phrygiens, si elle est réelle, s'explique peut-être mieux d'une autre manière : les deux peuples seraient issus d'une même souche, d'une même maîtresse branche de la famille aryenne, branche qui se serait partagée, dans des temps très reculés, en deux rameaux divergents. Des ancêtres communs, les uns auraient contourné par le nord le Pont-Euxin et seraient allés peupler le sud-est de l'Europe, d'où ils auraient, beaucoup plus tard, reflué en Asie Mineure; les autres auraient abordé la péninsule par son extrémité opposée, par les passes du Caucase ou par les hautes terres qui la relient aux plateaux de l'Iran; après s'être perdu de vue pendant des siècles, on se serait retrouvé sur l'Halys, qui prend sa source en Arménie et dont le cours moyen formait la limite de la Cappadoce et de la Phrygie.

Il serait d'ailleurs hors de propos de discuter ici la question; pas plus que les Thraces, les Arméniens n'ont jamais eu d'art qui leur appartînt en propre, et l'on ne trouvera pas dans cette histoire une page où leur nom soit inscrit. Si nous avons rappelé les traditions qui ont trait à l'origine des Phrygiens et à leurs affinités ethniques, c'est qu'elles tranchent la question de race : les Phrygiens appartenaient certainement à la famille aryenne, comme achèvent d'ailleurs de le démontrer ceux des mots de leur idiome qui se lisent encore gravés sur le roc, dans le voisinage de *Seïd-el-ghazi*[1]. On pourrait

mière fois, aurait eu des habitants d'une autre race, les Urartai ou Alarodiens. Dans cette hypothèse, les Arméniens seraient ceux des émigrants thraces qui auraient poussé le plus loin vers l'orient. Duncker (*Geschichte der Alterthums*, t. I, p. 383, 4e éd.) expose une opinion toute différente; il admet la parenté des Arméniens et des Phrygiens, mais il refuse de tenir compte de tous les textes qui affirment que les Phrygiens ont passé d'Europe en Asie; pour lui, c'est le contraire qui a eu lieu; si les mêmes noms et les mêmes traditions se retrouvent en Phrygie et en Thrace, c'est que les tribus auxquelles appartenaient Phrygiens et Thraces, venant de l'est, ont commencé par laisser en Arménie une première colonie; un second groupe, Phrygiens, Mysiens, Bithyniens, se serait établi dans le nord-ouest de l'Asie Mineure; puis, poussant toujours plus avant vers l'ouest, le gros de la nation aurait franchi les détroits et se serait répandu dans tout le pays compris entre la mer Égée et le Danube. Cette théorie est en opposition avec presque tous les textes anciens, avec la croyance générale de l'antiquité. Duncker l'a empruntée à Otto Abel (article *Phryges*, dans la *Real-Encyclopedie* de Pauly et Makedonien p. 57), mais Abel ne donne pas une seule raison sérieuse à l'appui de l'idée qu'il s'est faite de cette migration; les quelques passages des auteurs qu'il invoque appartiennent à une basse époque.

1. Aucun des savants qui ont étudié la question n'a de doute à cet égard. Voir d'abord la dissertation de Lassen à laquelle nous avons déjà renvoyé (p. 2, n. 2). Le mémoire a pour titre : *Ueber die Lykischen Inschriften und die alten Sprachen Klein-Asiens*, et l'étude de la langue phrygienne tient une grande place dans la seconde partie (*Ueber die alten Kleinasiatischen Sprachen ueberhaupt*). L'auteur y ajoute ses propres observations à celles des érudits qui avaient avant lui traité ce sujet, Jablonski, Adelung, Heeren et de Lagarde

presque considérer leur langue comme un dialecte grec; giens, a-t-on dit, ce sont « des Grecs orientaux », rappr que justifient d'ailleurs les étroites relations qui se sont dans la péninsule hellénique, entre les Thraces et les anc Grecs; au témoignage de toute l'antiquité, c'était à des tribus fixées dans les vallées de l'Olympe et du Pinde, que la Grèce rites du culte de Bacchus et de celui des Muses; Orphée était un thrace.

Reste la question de date : quand s'est opérée la migrati conduit jusqu'au cœur de l'Asie Mineure une partie de ce thraces, apparentées de si près aux Grecs? Déterminer l'année être même le siècle où les premières de ces peuplades auraient les détroits, il n'y faut pas songer. Posé dans ces termes, le p serait insoluble; au contraire, il comporte une solution très v blable, si l'on se propose seulement de déterminer la place c doit assigner aux Phrygiens dans la série des peuples qui se sc cédé en Asie Mineure, de ceux du moins qui, chacun à son tou joué le premier rôle et ont fait sentir à leurs voisins l'ascendant art et de leur civilisation. De toutes les nations qui ont figuré théâtre, la plus ancienne en date, c'est celle que nous avons ap nation hétéenne. Des documents écrits, les documents égyptiens la montrent, au temps des Toutmès, des Seti et des Ramsès, no lement maîtresse de la Syrie septentrionale mais encore exerça toute l'Asie Mineure une suprématie assez effective pour que, signal donné de Gargamich ou de Cadech, des multitudes armée chissent le Taurus et vinssent lutter contre les Pharaons dans la de l'Oronte, puis, plus tard, sous Ménephtah et sous Ramsès III ner l'assaut aux frontières de l'Égypte. N'est-il pas vraisemblable si les Phrygiens avaient alors habité la péninsule, ils auraie

(Paul Boetticher). On devra pourtant recourir encore à l'essai de Paul de Lagarc tulé : *Einige Bemerkungen ueber êrânische Sprachen ausserhalb Erân's* (dans les *Gesa Abhandlungen*, 8°, 1866, Leipzig). Le chapitre III (p. 283-291 du volume), sous la ru *Thraker, Phryger und Armenier*, est consacré à toutes les gloses des auteurs ancie nous ont conservé des mots de la langue phrygienne; mais l'auteur n'y essaye pas, c Lassen, d'expliquer les inscriptions. De tous les rapprochements significatifs qu tiennent ces études, nous n'en indiquerons ici qu'un seul. Hésychius atteste que I (s. v.) était le nom phrygien de Zeus; il a été facile de reconnaître dans ce mot, n la terminaison grecque que le lexicographe lui a donnée, celui qui, dans l'ancien et dans le zend, sous la forme *bagha*, a le sens de *divinité*, mot que l'on retrouve leurs, légèrement modifié, dans plusieurs autres idiomes de la famille indo-europé *Bog* veut dire *dieu* dans les langues slaves.

entraînés, eux aussi, de gré ou de force, dans ce grand mouvement des peuples, ils auraient été tentés ou contraints de se joindre au branle, de passer les monts et de descendre en Syrie? Or, dans la liste des peuples que les Khiti ont appelés à leur aide et de ceux que les scribes thébains appellent, un peu plus tard, les *peuples de la mer*, nulle part on ne trouve le nom des Phrygiens.

Si les textes contemporains de ces événements ne font pas mention, dans le récit de ces guerres, des peuplades du groupe phrygien, n'est-ce pas qu'alors celles-ci n'avaient pas encore traversé les détroits, qu'elles séjournaient encore en Europe, dans ces contrées, la Thrace et la Mésie, où le gros de la nation a gardé jusqu'à la conquête romaine son indépendance et sa vie propre? Cette hypothèse, tout la confirme, tout ce que les Grecs savent et racontent au sujet des Phrygiens, tout ce que révèlent, à qui sait les consulter, les monuments où l'on a reconnu la main et l'œuvre de ce peuple. Par les chemins de caravane qui aboutissaient à Smyrne, à Éphèse et à Milet sur la côte occidentale, à Sinope sur la côte septentrionale, les Ioniens furent de bonne heure en rapport avec le principal des groupes dont se composait la nation phrygienne, avec celui qui a laissé son nom à la partie du plateau comprise entre le cours moyen de l'Halys, les sources du Sangarios et celles du Méandre. La tradition ionienne, telle que l'ont enregistrée les plus anciens logographes, doit avoir gardé l'écho des souvenirs que les Phrygiens eux-mêmes avaient conservés de leur propre passé; or cette tradition n'inclinait pas à faire remonter très haut la migration qui conduisit dans la péninsule les tribus phrygiennes, car Xanthos de Lydie affirmait qu'elles n'avaient passé d'Europe en Asie qu'après la guerre de Troie[1]. Ainsi que Stra-

1. Xanthos, fr. 5. Hérodote n'indique pas à quel moment aurait eu lieu la migration qui amena les Thraces dans la péninsule; s'il avance que le peuple phrygien a droit de passer pour le plus ancien du monde, c'est sur la foi de l'anecdote qu'il conte au sujet de l'expérience instituée par Psammétique (II, 2); mais cette anecdote n'a aucune valeur historique : elle n'offre d'intérêt que comme témoignage du premier éveil d'une curiosité qui, avec le temps, devait aboutir à ces recherches de linguistique comparative qui ont pris, dans notre siècle, un si beau développement. Les enfants élevés par Psammétique, dans cette cabane où ne se faisait entendre aucune voix humaine, se mirent à imiter le bêlement de la chèvre; on crut les entendre dire *bec, bec*, et quelque Grec d'Asie Mineure, de la garde du roi, s'empressa de reconnaître dans ce son le mot phrygien *bécos*, du pain. Jamais un Grec n'est resté court en présence d'un problème posé; avec son vif esprit, il improvise tout d'abord une solution, bonne ou mauvaise. D'ailleurs le peuple phrygien pourrait être *très ancien*, au sens où l'entend Hérodote, sans que son établissement en Asie Mineure remontât à une très haute antiquité. Arrien, dans un texte que nous a conservé le commentaire d'Eustathe sur Denys le Périégète, à propos du vers 322, disait

bon le remarque, cette assertion est difficile à concilier avec gnage des poésies homériques[1]; celles-ci présentent les I comme les voisins et les alliés des Troyens; or on n'aimait pa Grecs à se trouver en contradiction avec Homère, de m chez nous, pendant bien longtemps, quiconque touchait à ancienne se préoccupait avant tout de tomber d'accord avec hébraïque. On admit donc que les Grecs d'Agamemnon, l débarquèrent sur la terre d'Asie, y avaient rencontré les Pl déjà chez eux, déjà maîtres d'un vaste territoire; mais, mêr les auteurs qui partent de cette donnée, la migration des Thraces n'était pas un de ces événements qui appartienn époques fabuleuses et se perdent dans la nuit des temps. Str borne à dire que ces tribus entrèrent dans la péninsule « guerre de Troie ». Jamais les Phrygiens, pas plus que les My les Bithyniens, n'ont été regardés par les anciens comme les h primitifs de l'Asie Mineure, comme des *autochtones*, pour l'expression que les Grecs employaient en pareil cas[2].

que les Phrygiens avaient passé de Thrace en Asie Mineure au temps où les Cin parcouraient et ravageaient cette contrée. C'est évidemment trop rajeunir cett tion; il n'en est pas moins important de montrer que les écrivains les plus n'étaient pas disposés à lui attribuer une très haute antiquité.

1. Strabon, XII, viii, 4; XIV, v, 29.

2. On a cité, à l'appui d'une hypothèse contraire, l'expression proverbiale, τ κου, « le temps de Nannacos », qui aurait indiqué une époque très reculée, et d'après lequel ce Nannacos, un vieux roi de Phrygie, aurait joué le rôle d'un N veur de son peuple lors du déluge; les monnaies d'Apamea Kibotos témoignen popularité que ces légendes avaient conquise, dans une partie de la péninsul l'empire romain; mais on ne trouve pas, chez les historiens antérieurs, la moindı sion à ce mythe; le plus ancien texte où il soit fait mention de ce cataclysme est à un Hermogène qui n'est pas plus ancien que le premier siècle de notre ère, s'il pas du second (voir Muller, *Fragm. hist. gr.* t. III, p. 524). Le dicton « pleurer temps de Nannacos » se rencontre bien parmi les fragments d'un poète iambique Hérodas ou Hérondas (Bergk, *Poetæ lyrici græci*, 3e édition, t. II, p. 796); mais on pas quand il vivait, et d'ailleurs il n'y a là rien qui indique comment le poète en ces mots, τὰ Νανvάκου. Strabon, quand il mentionne le surnom Kibotos (coffre, c que porte l'Apamée de Phrygie (XII, viii, 13), ne fait pas la moindre allusion au sei l'origine de ce surnom, ne l'explique pas par l'histoire du déluge. On s'est dema cette tradition relative à un déluge phrygien est vraiment très ancienne, si elle serait pas développée dans cette contrée sous l'influence des Juifs qui paraissent, Cilicie, s'être répandus de bonne heure dans les villes du plateau central; les *Act Apôtres* nous montrent des communautés hébraïques en Lycaonie dès le premier de notre ère. Nöldeke (*Untersuchungen zur Kritik des alten Testaments*, 8°, 1886, p. 15 et Fr. Lenormant (*les Origines de l'histoire*, 2e édition, t. I, p. 440-441) admettent existait peut-être en Phrygie des traditions relatives à un déluge local, traditions logues à celles qui se rapportaient en Grèce à Deucalion; mais ils reconnaissent qu n'ont dû prendre de l'importance qu'au second siècle de notre ère, par suite de l'

On pourrait, à la rigueur, contester l'autorité de ces renseignements; mais ce qui en relève la valeur, c'est qu'ils concordent avec les vues que suggèrent à l'historien les monuments qui, dans le cours de ce siècle, ont été découverts par Leake, Stewart, Texier et Ramsay sur le sol même de la Phrygie[1]. Pressés dans un étroit espace, ces monuments appartiennent tous à la contrée où les témoignages s'accordaient à placer sinon le berceau de la race phrygienne, du moins le théâtre sur lequel cette race s'était développée et avait fondé un puissant royaume. C'était là que maints temples et maints objets consacrés dans ces sanctuaires, comme le fameux char sur lequel Alexandre porta la main[2], maintes sources sacrées[3], maintes villes, telles que Gordion et Midaion, déchues et tombées au rang de

tration des idées juives et chrétiennes. C'est ce que prouve ce nom ΝΩΕ ou ΝΩ, certainement étranger aux mythes phrygiens, qui est gravé sur ces monnaies.

1. W. Martin Leake, *Journal of a tour in Asia Minor*, 8°, Londres, 1824. C'est en 1800 que Leake a été le premier à voir et à dessiner la façade taillée dans le roc où il lut le nom de Midas; mais il ne publia sa relation de voyage qu'un quart de siècle plus tard. Dès 1820, sa relation avait été insérée, sous une forme plus sommaire, dans le tome II du recueil de mémoires donné par Walpole sous ce titre : *Travels in various countries of the East.*

John Robert Stewart, *A description of some ancient monuments, with inscriptions, still existing in Lydia and Phrygia, several of which are supposed to be tombs of early kings, illustrated with plates, from sketches made on the spot;* f°, Londres, 1842, 15 pages et 17 planches. Le texte est insignifiant; les planches sont gauchement dessinées d'après des croquis pour la plupart très inexacts; ce qu'il y a de meilleur dans l'ouvrage, c'est la partie épigraphique; les inscriptions, en général, ont été transcrites avec soin.

Ch. Texier, *Description de l'Asie Mineure*, t. I, p. 153-162, pl. VI-LXI. Ces dessins sont parmi les meilleurs qu'ait rapportés Texier; quelques-uns n'auraient besoin que de légères corrections pour être tout à fait fidèles.

G. Perrot, Ed. Guillaume et J. Delbet, *Exploration archéologique de la Galatie*, t. I, p. 135-186, 168-170 et pl. VII et VIII. N'ayant eu que très peu de temps à donner à ce district, les explorateurs se sont bornés à étudier deux des monuments qu'il renferme, le *tombeau dit de Solon*, et la forteresse appelée *Pichmichkalési*, mais ils en ont donné des relevés très complets et très soignés.

W. M. Ramsay, *Studies in Asia Minor*, Part. I, *The Rock necropoleis of Phrygia;* Part. II, *Sipylos and Cybele*, figures dans le texte et pl. XVII-XXII (*Journal of Hellenic studies*, t. III, p. 1-68); *Some Phrygian monuments*, pl. XXVI-XXIX (même volume, pp. 156-263). *Sepulcral customs in ancient Phrygia*, pl. XLIV (*Journal*, t. V, p. 241-262). M. Ramsay connaît mieux que personne ce district; il l'a visité à quatre reprises différentes, en mai et novembre 1881, en 1884 et en 1886; au moment où nous écrivons, il y fait son cinquième voyage; il a signalé beaucoup de monuments nouveaux et étudié à fond l'histoire et les antiquités de la Phrygie; le malheur est qu'il ne sait pas dessiner; le seul dessinateur qui l'ait accompagné dans un de ses voyages, M. Blount, n'était que médiocrement habile, et ses dessins, d'après M. Ramsay lui-même, ne méritent pas toujours une confiance absolue. On regrette que M. Ramsay ne réunisse pas, dans un ouvrage spécial, tous les documents qu'il a recueillis.

2. Arrien, *Anabase*, II, 3. Plutarque, *Alexandre*, XVIII.

3. On montrait dans plusieurs villes du plateau phrygien des *fontaines de Midas*. Il y

bourgades, mais respectées pour les souvenirs q tachaient [1], avaient conservé la mémoire de ces dios et Midas, qui figurent dans tous les mytl giens. Ces noms auxquels se rattachent tant de aurait pu être tenté de les croire purement légendaires; mais voici qu'ils se lisent, très distinctement, sur les façades sculptées des tombes phrygiennes, écrits avec des lettres qui n'étonnent et n'embarrassent pas plus l'œil que celles des plus anciennes inscriptions grecques (fig. 1) [2]. Non seulement il n'y a plus ici trace de ces hiéroglyphes hétéens qui restent encore indéchiffrés; mais l'alphabet que ces textes permettent de restituer (fig. 2) n'est pas dérivé, comme l'est probablement celui de Cypre, d'un antique système

1. — Inscription du monument dit : *le Tombeau de Midas*. Ramsay, *On the early historical relations*, pl. 1, fig. 1.

a	
b	
g	
d	
e	
v	
z	
i	
k	
l	
m	
n	
o	O
p	Γ
r	P
s	≷
t	T
u	I
ph	

2. — L'alphabet phrygien normant, article *Alpha* le dictionnaire Darem Saglio.

en avait une à Ancyre, dans cette ville dont la fondation était attribuée à Midas (Pausanias, I, iv, 5), une autre dans le voisinage de Thymbrion et de Tyræon (Xénophon, *Anabase*, I, ii, 13).

1. Strabon, XII, v, 3 : πλησίον δὲ καὶ ὁ Σαγγάριος ποταμὸς ποιεῖται τὴν ῥύσιν· ἐπὶ δὲ τούτῳ τὰ παλαιὰ τῶν Φρυγῶν οἰκητήρια Μίδου, καὶ ἔτι πρότερον Γορδίου καὶ ἄλλων τινῶν, οὐδ' ἴχνη σώζοντα πόλεων, ἀλλὰ κῶμαι, μικρῷ μείζους τῶν ἄλλων, οἷον ἐστὶ τὸ Γόρδιον καὶ Γορβειοῦς, τὸ τοῦ Κάστορος βασίλειον τοῦ Σαωκονδαρίου. Sur la position probable de Gordion, voir Perrot, *Exploration archéologique*, t. I, p. 152-155. Midaion parait avoir été dans le même district, mais un peu plus au sud, sur la route qui allait de Dorylée à Pessi

2. On trouvera les copies très exactes de la plupart des inscr phrygiennes dans les trois planches jointes à l'intéressant mém Ramsay qui porte ce titre : *On the early historical relations b Phrygia and Cappadocia* (dans le *Journal of the royal asiatic soc Great Britain and Ireland*, vol. XV, part. I). Le § iii de ce mé intitulé *Archaic Phrygian inscriptions*, est consacré à l'étude d phabet et de ses origines, ainsi qu'à un essai sommaire de déchiffrement et de tradu

d'écriture qui aurait été en usage dans la péninsule avant qu'y pénétrassent les caractères phéniciens. Qui plus est, il ne contient même pas, comme les alphabets lycien, pamphylien et carien, à côté des lettres d'origine phénicienne, certains éléments empruntés à ce premier alphabet asiatique qui s'est survécu à lui-même dans les textes cypriotes. Ici, pas une lettre que nous ne connaissions par les documents épigraphiques en langue grecque. L'alphabet phrygien n'a pas été calqué directement sur l'alphabet phénicien; il n'en a pas toutes les lettres, et il en possède qui manquent à celui-ci; il ne s'y rattache que par l'intermédiaire d'un des alphabets grecs archaïques, soit de l'aphabet ionien, soit plutôt de celui que l'on appelle l'alphabet des îles[1]. On regarde comme les plus anciennes inscriptions grecques qui existent quelques courts textes de Théra où les lettres ont encore des formes toutes voisines de celles des lettres phéniciennes. On n'a jamais cru que ces textes remontassent au delà de la fin du neuvième siècle[2]; en général, on les croit du huitième[3]; parfois même on descend jusqu'au septième[4]. Allons jusqu'à accepter la date la plus reculée, quoique, selon toute vraisemblance, elle pèche par excès; encore serons-nous forcés de supposer bien des années, peut-être un siècle tout entier, entre les inscriptions de Théra et celles des nécropoles phrygiennes; un siècle, ce n'est pas trop pour ce travail d'élaboration et d'adaptation qui a modifié le sens de l'écriture, qui a fait tomber certains caractères, qui en a créé d'autres et qui a changé les valeurs de plusieurs des lettres conservées; enfin il a fallu du temps pour que, par une voie ou par une autre, les Grecs transmissent l'usage et la pratique de cet instrument à des peuples qui, comme les Phrygiens, n'étaient pas leurs voisins immédiats, mais qui se trouvaient séparés par bien des obstacles naturels des villes ioniennes et doriennes de la côte. On se trouve ainsi

1. M. Ramsay avait d'abord cru que les Phrygiens avaient reçu l'alphabet des Grecs de Sinope (*Historical relations of Phrygia and Cappadocia*, p. 27); plus tard, il a supposé qu'ils le tenaient des gens de Phocée et de Kymé, avec lesquels ils entretenaient des rapports suivis (*Athenæum*, 1884, p. 864-5); mais la difficulté est que l'alphabet ionien ne paraît pas avoir eu le F, qui est d'un usage courant dans les inscriptions phrygiennes; aussi Fr. Lenormant aime-t-il mieux rattacher l'alphabet phrygien à l'alphabet des îles, qui aurait pu pénétrer dans la péninsule par Rhodes, où il était usité (article *Alphabet* dans le *Dictionnaire des antiquités* de Saglio, t. I, p. 209).

2. Fr. Lenormant, article *Alphabet*, p. 195.

3. S. Reinach, *Traité d'épigraphie grecque*, p. 181.

4. Ad. Kirchhoff, *Studien zur Geschichte des Griechischen Alphabets*, 3e édition, 1877, p. 53.

reporté vers la fin du huitième siècle, et, justement, par u contre qui fournit en quelque sorte la preuve de l'opération, même résultat que l'on arrive quand on dégage et que l'on ra les quelques données historiques qui se trouvent mêlées au tissu de ces contes où s'est jouée, à propos de Midas et de la Phi riche et capricieuse imagination du drame satirique athénier par exemple, une indication qu'Hérodote jette dans son r événements qui firent passer le trône de Lydie des Héracli Mermnades. Le fondateur de la nouvelle dynastie, Gygès d'abord vu son autorité contestée par les partisans de l'a famille; puis un oracle rendu par la Pythie de Delphes l'ayant désarmer ses adversaires, Gygès fit présent à l'Apollon Delpl riches offrandes, d'objets d'or et d'argent que l'historien déc quelque détail, puis il ajoute : « Gygès fut, à notre connaissance, mier des barbares qui ait envoyé des offrandes à Delphes, le p du moins après Midas, fils de Gordios, roi de Phrygie. En effet M avait consacré son trône royal, celui sur lequel il siégeait pour la justice, trône qui était très digne d'être vu, et ce trône est ex même où sont les cratères de Gygès »[1], c'est-à-dire dans le trés Corinthiens. Si, comme on le croit, Gygès a régné de 687 à 653 vers 700, au plus tôt, qu'il convient de placer le règne de Midas[2]. cette date, l'influence de la civilisation grecque n'avait pas e pénétré dans l'intérieur de la péninsule: on n'y avait pas e entendu parler de ce sanctuaire qui joua dans le monde hellé avant les progrès de la philosophie et du scepticisme, un rôle analo celui que la papauté a rempli dans l'Europe du moyen âge. Le mo où la prospérité de l'Ionie et sa puissance d'expansion atteignen apogée, c'est la seconde moitié du huitième et la première moit septième siècle. L'Ionie avait déjà produit l'incomparable mervei l'épopée; avec Archiloque, elle crée la poésie lyrique. Dans le maine de l'art, elle commence à tailler le marbre de Paros; des fo complexes et sans rapports définis que leur offrait la décoration tique, ses architectes s'essayent à tirer les éléments de leur col et de leur entablement; ils sont à la recherche des proportions et

1. HÉRODOTE, I, 14.

2. Ces dates de 687 et 653 sont celles que fixe, d'après les documents assyr Gelzer, l'auteur d'un récent travail, très étudié, qui a pour titre : *Das Zeitalter des* ((*Rheinisches Museum, N. F.* t. XXX, p. 231-268 et t. XXXV, p. 514-528). C'est dans le mier de ces deux articles qu'il étudie la chronologie de la dynastie des Mermnades.

lignes dont l'heureux choix fera la fortune de ce type noble et charmant auquel leur nom restera toujours attaché. A ce déploiement d'activité féconde et de génie inventif correspond un hardi mouvement d'expansion; les cités ioniennes poussent leurs vaisseaux et répandent leurs comptoirs des bouches du Phase et du Borysthène à celles du Nil, et Milet devient, avec Tyr, le plus grand entrepôt du bassin oriental de la Méditerranée. Les villes doriennes de la Carie, les éoliennes de la Mysie s'associent, quoique avec un moindre élan, à l'effort et aux succès de cette production variée, aux risques et aux bénéfices de ces entreprises commerciales. Bâties sur la côte, là où celle-ci, avec ses contours sinueux, offre aux navires un abri favorable, la plupart de ces cités n'ont autour de leurs murs qu'une banlieue plus ou moins étroite; leur population n'est pas assez nombreuse pour qu'elles entreprennent de s'étendre dans l'intérieur du continent, où elles se seraient heurtées à des tribus belliqueuses, aux Cariens et aux Lydiens, aux Phrygiens et aux Mysiens. Tous ces peuples, maîtres des hauteurs qui séparent les unes des autres et dominent les basses vallées du Caystre, de l'Hermos, du Caïcos et du Méandre, l'étaient par là même des plaines fertiles que ces fleuves arrosent dans la partie inférieure de leur cours. C'était donc surtout du côté de la mer que s'échappaient et que se donnaient libre carrière les habitants des villes du littoral; mais il leur fallait tirer des territoires limitrophes et souvent faire venir de très loin la majeure partie des denrées qu'ils consommaient et de ces marchandises variées qui faisaient la matière de leurs échanges. Pour se nourrir et pour alimenter leur trafic, ils étaient donc obligés d'avoir des amis ou, comme on dirait aujourd'hui, des correspondants dans les districts où ils ne pouvaient pénétrer et s'établir en conquérants. C'est ainsi que des relations personnelles, relations d'affaires et de mutuelle hospitalité, s'établirent entre les chefs des grandes maisons achéennes et les princes des moins barbares parmi les peuples du haut pays; ces liaisons furent même parfois cimentées par des alliances matrimoniales.

Au septième et au sixième siècle, les rois de Lydie et leurs proches parents prennent volontiers leurs femmes dans les familles de l'aristocratie ionienne ou y font entrer leurs filles; plus tôt, avant que la puissance lydienne, en se développant, se fût interposée entre les villes maritimes et les populations fixées sur le plateau central, ces Codrides et ces Néléides qui détinrent longtemps le pouvoir dans les colonies grecques eurent des rapports du même genre avec

les souverains de l'État que devait plus tard détruire et abs‹
Lydie.

Au septième siècle, un roi de Phrygie épousait la fille d'A{
non, roi de la ville éolienne de Kymé, Hermodiké, dont la
et la beauté étaient restées célèbres[1].

Dans une anecdote que Plutarque a empruntée à quelque
historien, on voit figurer à Milet, comme le plus puissant
nobles qui prétendaient tirer leur origine de Nélée, un certain
gios[2]; or, à lui seul, ce nom suffit à témoigner de l'enten
diale qui régnait entre les souverains de la Phrygie et les]
ioniens dont les ancêtres jouent les premiers rôles dans l'
homérique[3]. Les noms de Gordios et de Midas ne sont pa
noncés chez Homère, soit que le poète n'ait pas eu l'occasion
mentionner, soit plutôt que cette dynastie ait commencé de
seulement après le temps où les aèdes ont réuni les matéria
ont pris dans l'*Iliade* leur dernière forme; c'est même là ur
meilleures raisons que l'on puisse invoquer pour rajeunir la
sation phrygienne. Si les chantres épiques avaient été contemp
de ces rois, tout au moins trouverions-nous, dans l'un ou l'aut
poèmes, quelque allusion à cette fabuleuse richesse que, grâce au
tige de l'éloignement, l'imagination grecque prêtait aux souverai
la Phrygie; Midas, ce Midas qui change en or tout ce qu'il to
paraît avoir été pour les Ioniens, avant Crésus, le type du mon
qui puise sans compter dans un trésor inépuisable. L'*Iliade* ment
bien, à plusieurs reprises, les Phrygiens comme alliés de Priam
place certaines de leurs tribus dans l'Ascanie, dans ce que
appela plus tard la Phrygie hellespontique[4]; elle en connaît d'a

1. HÉRACLIDE DE PONT, περὶ πολιτειῶν (dans *Fragmenta historic. græc.* de MULLER
p. 216). POLLUX (IX, 83) appelle cette même femme Démodiké. Il doit s'agir du d
des rois qui portaient le nom de Midas, car on attribuait à cette femme l'introduct
la monnaie à Cumes.

2. PLUTARQUE, *Des vertus des femmes*, 16.

3. La remarque est de CURTIUS, *Histoire grecque*, traduction BOUCHÉ-LECLERCQ
p. 291.

4. *Iliade*, II, 860. Ce nom d'Ascanie avait disparu plus tard comme nom de pays,
on appelait encore, au temps de Strabon, *lac ascanien*, le bassin qui fut plus tard le l
Nicée. Un fils de Priam et le fils d'Énée s'appellent Ascanios. Il y a un fleuve Ascani
Troade, les îles ascaniennes en avant de ce district, et un port ascanien sur la fro
de cette province et de la Lydie. Enfin Xanthos appelait Ascanie le district européen
les Phrygiens avaient passé en Asie (STRABON, XIV, v, 29). Pour que ce vocable ait
ainsi tant de traces dans l'histoire, il faut, a-t-on dit, qu'il représente le nom qu'a
porté jadis ou le peuple phrygien tout entier ou au moins une tribu phrygienne,

qui sont établies dans l'intérieur du continent, « sur les rives du Sangarios », où elles ont à lutter contre les Amazones, c'est-à-dire contre un ennemi qui vient d'au delà de l'Halys[1]; les uns et les autres sont d'habiles vignerons et de grands éleveurs de chevaux, qu'ils excellent à dompter[2]; mais ils ne se distinguent pas de leurs voisins par leur opulence. D'ailleurs là, et même dans un poème déjà moins ancien, dans l'*Hymne à Aphrodite*[3], c'est Phorcys et Ascanios, c'est Asios et Dymas, c'est Otreus et Mygdon que s'appellent les chefs qui conduisent au combat les troupes phrygiennes, personnages auxquels il n'y a pas lieu d'attribuer une réalité historique; ce n'est pas Gordios et Midas qui règnent dans « les villes bien murées » des Phrygiens[4]. La plupart des critiques s'accordent aujourd'hui à croire que, vers le milieu du neuvième siècle, l'*Iliade* existait, telle à peu près que nous la possédons aujourd'hui. Par l'étude du poème comme par les autres voies que nous avons tentées, nous nous trouverions donc ramené à la conclusion que nous avons déjà indiquée : si les Phrygiens, avant le temps d'Homère, s'étaient déjà établis au cœur même de la péninsule, c'est plus tard, aux environs de l'an 800, qu'ils y fondèrent ce royaume qui devait être le plus puissant État de l'Asie occidentale jusqu'au jour où la Lydie entrerait en scène avec Gygès et Ardys[5].

La tradition indiquait comme le père du premier roi de cette dynastie un Gordios, simple laboureur; son fils, Midas, serait monté sur le trône et, depuis lors, ces deux noms paraissent avoir toujours alterné dans la famille royale; c'étaient peut-être ceux de héros

trouve la confirmation de cette hypothèse dans le fait que le dixième chapitre de la *Genèse* (V, 3) nomme parmi les fils de Gomer, à côté de Togharma, où l'on reconnaît les Arméniens, Achkenez, où l'on propose de reconnaître les Phrygiens. Fr. Lenormant (*Les origines de l'histoire*, t. II, p 388-395) a donné toutes les raisons qui rendent cette hypothèse très vraisemblable.

1. *Iliade*, III, 184-189; XVI, 718.

2. *Iliade*, X, 431.

3. *Hymnes*, III, 111-112.

4. *Hymnes*, III, v. 112.

5. Ce résultat, auquel plusieurs routes nous ont conduit, s'accorde avec la chronologie d'Eusèbe. Eusèbe place le commencement du règne de l'un des Midas dans la quatrième année de la dixième olympiade, c'est-à-dire en 737 (*Chronique*, ed. Angelo Mai, p. 321); il est vrai qu'il en avait mis déjà un autre 552 ans plus tôt, au temps de Pélops et de la fondation de Troie (p. 291). Ce qu'on peut dire, c'est que la première donnée appartient à la période fabuleuse de ses tableaux et n'a par conséquent aucune valeur, tandis que la seconde est comprise dans la partie vraiment historique de son œuvre, dans celle où il a mis en œuvre des matériaux d'un caractère tout différent. Même observation pour la date qu'il assigne au suicide du dernier Midas qu'il mentionne (p. 324); il le met dans la cinquante-neuvième olympiade, date qui est évidemment trop basse.

éponymes des tribus phrygiennes, d'ancêtres fabuleux adorait comme des dieux [1]. En rapprochant les uns les rares textes qui se rapportent à cette histoire, on a (distinguer trois Midas et quatre Gordios [2]. Peu importe de ces princes; ce qu'il convient de retenir, c'est que l phrygien, après une période de prospérité qui dura un si siècle et demi, fut, en même temps que la Lydie, vers 6 et bouleversé par l'invasion cimmérienne. Le roi d'alors, pour ne pas survivre à sa défaite, se serait donné la mort du sang de taureau [3]. Lorsque le flot eut passé, quand l seurs eurent disparu, l'ancienne dynastie reprit le pouv(le prouve ce fait que, sous Crésus, il est question d'un sang royal phrygien, qui s'annonce comme fils de Gordios de Midas [4]; mais le royaume était resté ébranlé par le cho(un moment renversé; on ne voit pas qu'il ait opposé une sérieuse à la conquête lydienne quand celle-ci, sous Alyatte s'étendit jusqu'à la rive gauche de l'Halys, dans la premièr(sixième siècle [5].

C'est donc une durée de deux siècles à deux siècles et de est en droit d'assigner à cet État phrygien auquel nous rap monuments qui subsistent encore non loin des source ment la branche occidentale du Sangarios. A proprement État n'a pas d'histoire; nous ne savons rien de son régim(il a vécu trop loin de la côte. Jusqu'au moment où les Grec en rapport et en lutte avec la Lydie, les Grecs du littoral ne ce qui se passait sur le plateau. Quelques-unes cependant données que l'on a sur ce royaume se relient à des événe à quelques années près, ont des dates certaines; il y a

1. Le fait est prouvé au moins pour Midas; Midas se confondait av dieux dont le culte resta populaire dans l'ouest de la péninsule jusqu'aux du paganisme (Hésychius, s. v. Μίδα; θεός). Certaines représentations de vases peints ne s'expliquent bien que par cette confusion. (Voir PANOFKA, *M werken*, dans *Archæologische Zeitung*, t. III, p. 92 (1845).

2. Voir l'article *Midas* dans la *Real-Encyclopædie* de PAULY.

3. STRABON, I, III, 21. Il y a une allusion à ce suicide dans PLUTARQUE, *ninus*, 20.

4. HÉRODOTE, I, 35, 45.

5. C'est à Crésus qu'Hérodote (I, 28) attribue la subjugation de toute jusqu'à l'Halys; mais elle avait dû être commencée par Alyatte, car Hérodote r faisant la guerre pendant six ans à Cyaxare (I, 74) et c'est la vallée de l'H teau central qui durent être le théâtre principal de cette lutte; rien n'in Mèdes aient alors poussé jusque dans le voisinage de la Méditerranée.

d'attache, tels que le règne de Gygès, les incursions des Cimmériens, les guerres d'Alyatte et de Crésus. Gordios, Midas et les monuments où se lisent leurs noms, sur le rebord occidental du grand plateau, appartiennent donc à ce que l'on peut appeler la période historique. Il n'en est pas de même d'un autre royaume qui, lui aussi, a laissé, dans la mémoire des Grecs, des souvenirs de puissance et de richesse ; nous voulons parler d'un État qui, riverain de la mer Égée, avait sa capitale, ses forteresses et ses sanctuaires sur les flancs et dans les gorges du mont Sipyle, entre la vallée de l'Hermos et le golfe de Smyrne. Plus tard, ces hauteurs furent abandonnées pour le bas pays ; des cités populeuses se fondèrent dans la plaine, comme Magnésie, ou, comme Smyrne, sur le bord de la mer ; mais, alors même que le Sipyle fut redevenu désert, il ne perdit pas son prestige aux yeux des habitants de la contrée ; on le vénérait encore comme un des séjours préférés de la grande déesse asiatique, de Rhéa ou Cybèle; on allait visiter, avec une pieuse curiosité, les monuments qu'y avaient laissés les générations qui s'étaient les premières essayées à la civilisation sur ce sol où le génie grec avait ensuite porté de si beaux fruits[1] ; mais il n'était plus ici question de chronologie à établir, de synchronismes à chercher. Les traditions qui avaient trait à cet empire disparu avaient pris la forme du mythe ; elles reportaient l'esprit à cet âge fabuleux où les dieux descendaient sur la terre, où les hommes vivaient mêlés aux dieux; elles se résumaient tout entières dans deux noms, les noms de ce Tantale et de cette Niobé qui passaient pour avoir provoqué, par l'éclat de leur insolente prospérité, la colère de divinités jalouses. De là d'étranges et subites catastrophes : la montagne aurait tremblé sur sa base ; il s'y serait ouvert des gouffres béants où la ville royale, Tantalis, aurait été engloutie, avec son prince et avec ses habitants, sous la chute des rocs qui, de toutes parts, s'écroulaient à grand bruit; des torrents auraient jailli de l'abîme, et, là où s'élevait autrefois la fière cité, il n'y aurait plus eu qu'un lac au fond duquel, quand les eaux étaient basses, on croyait apercevoir les décombres des palais de Tantale et des maisons de son peuple[2]. Dans le mythe de Niobé, fille

1. C'est ce que l'on devine à l'insistance avec laquelle Pausanias mentionne à tout propos les curiosités du Sipyle; il y revient jusqu'à dix fois, et se sert souvent de cette formule : « Comme je l'ai vu moi-même dans le Sipyle. »

2. L'*Odyssée* (XI, 582) place Tantale dans le Tartare, mais sans dire par quelle faute il a mérité le châtiment devenu célèbre sous le nom du « Supplice de Tantale ». Pindare (*Olympiques*, I, 54-64, éd. Bergk) indique comme son crime le vol du nectar et de l'ambroisie. Sur la destruction de la ville de Tantalis ou Sipylos par un tremblement de terre,

de Tantale, dont tous les enfants sont frappés sans qu'e
sauver un seul, on peut voir encore une allusion à cette
d'une nation vaillante et orgueilleuse, qui se voit soudai
retranchée du nombre des nations par le massacre de l
nesse.

Nous venons de rappeler ici la forme la plus populaire c
celle qui était le plus généralement acceptée; ces mythes (
de Niobé comportaient d'ailleurs de nombreuses varia
parmi toutes celles qui sont arrivées jusqu'à nous, une se
au moins d'une manière implicite, l'époque à laquelle les
portaient le règne de Tantale et la domination qu'il aurait
tout le pays qui s'étend du Sipyle à l'Ida : c'est le récit
Ilos, prince des Dardaniens, comme le vainqueur de T
destructeur de son empire[2]. Ilos passait pour le fondateur
pour l'aïeul de Priam. Sans doute il ne peut être questio
pour un fait historique une guerre que l'on disait s'êtr
propos de Ganymède, l'échanson de Jupiter ; mais ce que ce
à prouver, c'est que l'on attribuait à Tantale et à son royaum
une antiquité bien autrement reculée qu'au royaume phryg
garios. Pour les chroniqueurs, placer un événement plus
rations avant la guerre de Troie, c'était le rejeter dans les o
passé où se perdait tout compte du temps.

Si l'on n'avait que ces traditions, peut-être serait-on te
tenir que très peu de compte; mais il se trouve qu'elles son
accord avec les monuments. Nous avons eu déjà l'occasion
et de figurer trois sculptures rupestres qui ont été découve
région du Sipyle, les deux bas-reliefs de *Karabéli* et cette s
sale de Cybèle où l'on a cru longtemps reconnaître Niobé[3]. I
cru devoir rattacher ces trois ouvrages à la plus ancienne civ
l'Asie Mineure, à celle que nous avons nommée hétéenne ou
padocienne ; nous y retrouvions le même type, le même style,
signes graphiques que dans les monuments des bassins de

ARISTOTE, *Meteorologica*, II, 8; STRABON, I, III, 17; XII, VIII, 18; PLINE, *H.*
II, 93; V, 31. C'est Pausanias, qui raconte que pendant longtemps les rui
visibles au fond du lac (VII, XXIV, 13).

1. On trouvera toutes ces traditions recueillies et discutées dans le livre de
Niobe und die Niobiden in ihrer literarischen, kunstlerischen und mythologisch
8°, Leipzig, 1863 (464 pp. et 20 planches).

2. DIODORE, IV, 74.

3. *Histoire de l'Art*, t. IV, fig. 361, 363, 365.

de l'Halys[1]. Nulle part au contraire, dans ce district, on n'a signalé le moindre vestige d'un alphabet dérivé de l'alphabet phénicien, de celui que les Phrygiens habitant les vallées du Rhyndacos et du Sangarios ont emprunté aux Grecs pour écrire les mots de leur langue; on n'y a pas trouvé non plus les motifs d'ornement qui distinguent la décoration du tombeau de Midas et des façades funéraires voisines. L'histoire serait muette à ce sujet que, sur la seule vue des monuments, la critique serait encore en droit d'affirmer l'antériorité du centre de population et de culture que dominaient les sommets arrondis du Sipyle. Nous relèverons encore, sur les pentes aujourd'hui dénudées de cette montagne, d'autres restes d'un passé lointain et ceux-ci, bas-reliefs, constructions, travaux exécutés dans le roc, sans offrir un caractère aussi tranché que les deux pseudo-Sésostris et que la Cybèle nous paraîtront avoir toutes les apparences d'une haute antiquité.

Le difficile, c'est de savoir quel est le peuple qui a laissé ces souvenirs dans la tradition, le peuple qui a laissé empreintes, en plus d'un point, sur les flancs du Sipyle, des traces de sa vie et de son activité. Faut-il là tout attribuer à ces conquérants, venus de l'est, dont nous avons cru reconnaître l'image sculptée sur les parois du défilé forcé par leurs armes? Nous ne le pensons pas. Les vaillants soldats qui s'étaient mesurés sans désavantage contre l'Égypte ont pu pousser jusqu'ici une pointe hardie, du temps où la supériorité de leur armement et de leur tactique leur assurait, dans la portion occidentale de la péninsule, une suprématie incontestée. Mais on a peine à croire qu'ils soient restés longtemps établis à demeure si loin de ce Taurus dont ils occupaient les deux versants. Or le Sipyle renferme des monuments qui, par leur réunion, semblent témoigner du séjour prolongé qu'y aurait fait une population sédentaire. Près de Magnésie, autour de la statue de Cybèle, ce sont des autels et des niches qui attestent les hommages que reçut, aussitôt après sa naissance et pendant une longue suite d'années, l'idole gigantesque. Sur les pentes qui regardent Smyrne, ce sont des escaliers et des galeries, des réduits fortifiés, des lieux de culte, des tombeaux; tout cela est en partie construit, en partie taillé dans le roc. Il y a certainement eu là un peuple qui, pendant la durée de plusieurs générations, a vécu retranché sur ces hauteurs, et ce peuple avait déjà perdu toute importance, quand les cités grecques se sont fondées sur ces rivages; car tout ce que savent à

1. Pour les signes, voir *Histoire de l'Art*, t. IV, fig. 364 et 366.

son sujet l'épopée et la poésie lyrique, c'est qu'il a été j
opulent et assez puissant pour provoquer la jalousie (
La curiosité de l'historien, qui ne se contente pas à aussi
ché, veut-elle aller plus loin, elle n'a guère le choix qu'(
hypothèses. Celle d'une colonie hétéenne, qui se serait é
cette sorte de citadelle, est par elle-même peu vraisemblabl
toire, ni la légende ne fournissent d'ailleurs aucun indi
le plus léger, que l'on puisse invoquer en sa faveur. Au co
déjà du temps d'Hérodote le nom de Phrygie ne s'appli
qu'aux hautes terres, situées entre l'Halys et les sources du
du Rhyndacos, de l'Hermos et du Méandre, à ce que l'on n
Grande Phrygie, on avait conservé l'impression très nette
lointain où les Phrygiens auraient été répandus autour d(
mysien, de l'Ida et du Sipyle; au temps de Strabon, le nom
Phrygie ou de *Phrygie Épictète* était encore donné courammer
trée que dominent ces montagnes[1]. C'était là une appellati
qui ne correspondait à aucune division administrative ; elle
sentait que le souvenir de l'ancien état. Dans cet ordre (
dénomination qui nous intéresse s'étendait jusqu'au golfe d(
On en a la preuve dans un passage de Strabon où celui-ci
montrer combien il est difficile à l'historien de fixer les li
Mysiens et des Phrygiens. « C'est ce dont témoigne, ajou
nom de Phrygie donné par les anciens à la région du Si
même... ils ont appelé aussi Phrygiens Pélops, Tantale et Ni

Si, comme le croit l'antiquité tout entière, les Phrygiens s
d'Europe en traversant les détroits, ces bandes d'émigrants, a
pris pied sur la rive asiatique du Bosphore et de l'Hellesp(
pas dû s'engager tout d'abord dans les halliers épais qui couvra
l'intérieur du pays ; elles ont dû commencer par se répandre l(
côtes, où l'on voit plus clair, et surtout marcher vers le sud,
faisaient, vers le même temps, en Grèce, d'autres tribus thra(

1. Strabon distingue « ce qu'on nomme la Grande Phrygie, l'ancien
Midas, dont une partie a été occupée par les Galates » et, « d'autre part, la
gie, ou, comme on l'appelle aussi aujourd'hui, la Phrygie Épictète, laquell
long de l'Hellespont et du mont Olympe » (XII, VIII, 1). Le terme ἐπίκτητος e
récente; il ne remonte qu'aux rois de Pergame; il désignait une province q
niers avaient *acquise* en se la faisant céder par les rois de Bithynie (STRABON

2. STRABON, XII, VIII, 2. De même Athénée, qui, avec toute l'antiquité p(
Homère, regardait Pélops comme un fils de Tantale, dit qu'on voit dans le
les tombeaux τῶν μετὰ Πέλοπος Φρυγῶν XIV, p. 625). Sophocle (*Antigone*,
Niobé : τὰν Φρυγίαν ξέναν Ταντάλου.

qui, en suivant la chaîne du Pinde, arrivèrent jusqu'en Béotie et en Attique. Les Phrygiens seraient ainsi parvenus jusqu'à l'entrée de ce riche pays qui porta plus tard le nom de Lydie; dans cette direction ils ne paraissent pas s'être étendus beaucoup au delà du golfe de Smyrne, car le territoire le plus méridional que Strabon indique comme compris dans cette Phrygie du littoral qu'il distingue de la Phrygie méditerranée, c'est le district du Sipyle[1]. Une partie du peuple, celle qui se serait avancée le plus loin dans cette direction, aurait donc occupé ce massif, sorte de citadelle préparée par la nature, qui dominait à la fois les fertiles campagnes de l'Hermos et les eaux tranquilles d'une baie protégée contre tous les vents. Les avantages de cette situation assurèrent au nouveau royaume une prospérité qui s'accrut par l'exploitation des gisements minéraux que renfermaient ces roches soulevées ou remaniées par le feu souterrain; Tantale, racontait-on, avait dû son opulence aux mines du Sipyle[2].

Cet art d'extraire et de travailler les métaux, les Phrygiens n'ont pu l'apprendre qu'en Asie; quand ils avaient quitté l'Europe, c'étaient encore des barbares. Jusqu'à la conquête romaine, les tribus thraces sont restées à demi sauvages, dans la vaste contrée qui a gardé leur nom; s'il n'en est pas de même de ceux des enfants de cette famille qui, pendant que leurs frères demeuraient fixés autour du Pange et de l'Hæmos, se sont jetés dans la péninsule anatolique, c'est que les émigrants se sont trouvés aussitôt en rapport avec un peuple déjà plus avancé, qui dès lors s'était approprié, tout au moins en partie, les procédés dont disposaient depuis longtemps les civilisations égyptienne et chaldéenne. Ces intermédiaires, ces maîtres et ces initiateurs n'ont pu être que les Hétéens, ces vaillants soldats, ces inventeurs industrieux qui avaient porté leurs armes et répandu l'usage de leur écriture des rives de l'Euphrate et de l'Oronte à celles de la mer Égée, de Gargamich et de Hamath jusqu'aux lieux où s'élèveront plus tard Smyrne et Sardes, Ephèse et Milet. Sur divers points du vaste espace compris entre ces limites, nous avons trouvé, encore nettement marquées sur le sol, les traces de la puissance militaire des Hétéens et de leur activité créatrice, ici, en Cappadoce par exemple et en Lycaonie, les débris

1. On parle pourtant de Mygdoniens qui habitaient dans le voisinage de Milet (Élien, *Histoires variées*, VIII, 5) et de Bébryces qui, de concert avec les Phocéens, auraient fait la guerre aux barbares du voisinage (Polyen, *Stratagèmes*, VIII, 37).

2. Callisthènes, fragm. 29 (dans les *Scriptores rerum Alexandri* dont les fragments ont été réunis par Ch. Muller à la suite d'Arrien, dans la collection Didot). De là, chez les Grecs, l'expression proverbiale Ταντάλου τάλαντα (*Thesaurus*, s. v. Ταντα λίζω).

d'édifices importants et de sculptures souvent colossales, là, en
et en Lydie, des figures isolées gravées sur le roc avec de coı
scriptions qui sont encore indéchiffrables; partout enfin, aussi l
l'ouest que dans l'est de la péninsule, de petits objets, bijoux el
où paraissent des types et des motifs originaires de la Syrie se
nale. Pour qu'il en soit ainsi, il faut que la civilisation syro-
cienne, après s'être ouvert par la force les chemins de l'Occi
ensuite utilisé pour le commerce ces routes stratégiques qu'el
dait, comme nous l'avons vu à *Ghiaour-Kalé,* au moyen de pos
fiés[1]. Une des voies que suivaient les caravanes aboutissait à
de *Karabéli* d'où l'on pouvait, à volonté, descendre au fond dı
déboucher dans l'admirable plaine de l'Hermos. Si nous en av
relevé les étapes et deviné le terme, n'avons-nous pas lieu
que, là où elle atteignait la mer, il a dû s'établir de très bon
un de ces marchés où s'échangent les produits et les idées,
rait-ce pas là l'explication de cette prospérité précoce que la
prêtait à la Tantalis du Sipyle, à l'orgueilleuse cité que Jupit
comme ailleurs Iahvé avait puni Sodome et Gomorrhe?

Dans cette hypothèse, Tantale et ses sujets seraient bien c
giens, comme le rapportait la tradition, mais ce seraient des F
formés à l'école de ces conquérants venus de l'est que no
appelés, pour leur donner un nom, les Syro-cappadociens
Hétéens? Les relations commerciales suffisent-elles à expli
emprunts et ce développement, ou bien les Hétéens, après êtı
en vainqueurs jusqu'à ces plages où la terre leur faisail
ont-ils occupé pendant quelque temps le Sipyle, ont-ils
une station, une sorte de colonne dont la population se sera
à la longue, avec celle que l'émigration thrace aurait am
ces pentes et dans ces ravins? Ni l'histoire ni le mythe n
dent à ces questions; mais les monuments de ce distric
autre caractère que ceux de la haute vallée du Sangarios; il
sent plus anciens; ils relèvent plus directement de l'art qı
les sculptures de la Ptérie et de la Lycaonie; si le Sipyl
pas si loin de l'Amanus et du Taurus, on pourrait êt
de les mettre tous au compte des Hétéens. C'est ce que noı
fait, pour les deux figures de *Karabéli* et pour la Cybèle vc
Magnésie; mais, quand avec nous on aura gravi les p

1. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 714, fig. 351 et 352.

Sipyle, quand on aura constaté qu'il y reste encore d'autres ouvrages d'une facture toute primitive, on sera tenté de se demander si tout cela, même le prétendu Sésostris et la prétendue Niobé, n'appartiendrait pas aux Phrygiens du Sipyle plutôt qu'à des envahisseurs qui n'auraient fait que passer. Ceux-ci peuvent être les auteurs d'images qui, par leur donnée même et par la place qu'elles occupent, semblent se prêter à cette explication; mais il semble difficile d'attribuer à d'autres mains qu'à celles des habitants mêmes de la contrée un travail qui, comme celui de la Cybèle, a coûté certainement un long et patient effort. A cause de l'inscription qui l'accompagne, nous avons rattaché la *Buiuk-souret* à la série, que nous voulions offrir aussi complète que possible, des monuments hétéens; peut-être eût-il mieux valu lui réserver sa place dans l'ensemble que constituent les monuments du Sipyle, ensemble qui paraît représenter l'œuvre et le legs du premier état policé qui se soit fondé sur la côte occidentale de l'Asie, à portée des îles de l'Archipel et en face de la péninsule hellénique.

Il va sans dire que ces Phrygiens du Sipyle n'ont pas été les premiers habitants de ces côtes tournées vers l'Europe. Avant que se fût fait sentir jusqu'à cette distance l'action des industries et des arts de l'Orient, il y avait déjà là, dans cette région hospitalière et tempérée, des peuplades qui formaient des groupes assez denses près de l'embouchure des fleuves ou dans le voisinage des sources vives. A quelle race appartenaient-elles et quel était leur nom? Ne le demandez ni à l'histoire ni à la légende; cette dernière même ne remonte pas jusque-là; ce sont les récentes découvertes de M. Schliemann en Troade qui ont révélé aux archéologues l'existence de ces populations, vraiment *préhistoriques*, dans toute la force du terme. Du fond des tranchées que la pioche a ouvertes dans les flancs de la colline d'*Hissarlik*, on a vu sortir ce que l'on peut appeler, si ces deux mots ne paraissent pas contradictoires, une civilisation de la pierre. Dans les étages inférieurs de cet amas de débris où se sont entassés et superposés les instruments de toute sorte que chaque génération a laissé tomber de ses mains, on ne trouve pas le métal, ou, du moins, il apparaît si rarement, que là où, de loin en loin, la présence en est signalée, on a toujours le droit de supposer soit une erreur commise dans la rédaction du journal des fouilles, soit quelque accident, un éboulement où aurait glissé jusqu'au plus creux du fossé tel fragment qui, jusqu'au premier coup de pioche donné dans le tertre, reposait depuis des siècles tout près de la surface. Quant aux types divins et aux motifs d'orne-

ment, originaires de l'Égypte et de la Chaldée, que nous i
contrés jusqu'à présent un peu partout, soit sur les côtes «
îles de la Méditerranée, où ils ont été portés par les Phéni
dans l'intérieur de la Syrie et de l'Asie Mineure, où ils ont
dus par d'autres intermédiaires, on ne les aperçoit nulle p
sarlik, du moins dans les pièces qui appartiennent sans co
couches profondes. Là, l'industrie et l'art sont rudimentaires
y sent partout un effort indépendant, celui par lequel les p
riveraines de la mer Égée se sont essayées à se dégager de la
avant le moment où, par les routes de la mer et par celles du
elles ont commencé d'avoir des relations suivies avec les na
lisées de l'Asie antérieure. L'étude des produits de cette in
de cet art primitif formera l'introduction naturelle à l'histoi
grec; nous passerons par *Hissarlik* pour arriver à Myc
Tirynthe.

Dans la longue carrière que nous avons entrepris de
nous n'en sommes pas encore arrivé à ce tournant du chen
d'aborder la Grèce, il faut que nous ayons achevé de passer
les créations de l'art oriental. Les civilisations de l'Égypte
Chaldée ont précédé de plusieurs milliers d'années celles qu
ensuite développées sur les rivages européens de la Méditerra
ce que nous avons travaillé à faire comprendre en remonta
loin que possible, dans ce passé mystérieux dont, hier enco
soupçonnait même pas les lointaines profondeurs. Grâce au
vertes et aux recherches dont nous avons résumé les principa
tats, on mesure aujourd'hui l'importance et l'originalité d
qu'ont accomplie, dans les vallées du Nil et de l'Europe, les
nations policées; nous avons visité les capitales où elles ava
de si beaux monuments, Memphis et Thèbes, Babylone et Ni
et Sidon; nous avons dit par quelles voies s'étaient propag
la direction de l'Occident, les méthodes inventées dans ces
puissantes cités. Il nous reste à suivre les effets de ces exemp
cette influence chez des peuples qui, sans avoir jamais joué
prépondérant, ont néanmoins contribué, d'une manière plus
efficace, à élaborer les matériaux que l'Asie a transmis à l
c'est à ce titre que nous étudierons successivement les Phryg
Lydiens et les Lyciens. Ces peuples, à partir du sixième siècle
leur indépendance: ils deviennent sujets des princes Aché
Par le fait même de cette conquête, qui met face à face la Grè

blicaine et une monarchie asiatique plus vaste que toutes ses devancières, nous nous trouverons conduit à nous occuper de l'art perse, le plus jeune et le dernier des arts qui relèvent de la tradition orientale. Pour bâtir et décorer ses monuments, cet art a disposé des ressources d'un immense empire; il nous retiendra donc plus longtemps que ces arts provinciaux et secondaires auxquels, pour ne pas déroger à l'ordre chronologique, nous aurons dû d'abord accorder notre attention.

En vertu de ce même principe, c'est par la Phrygie que nous commençons; de l'ensemble des traditions que nous avons rappelées, il résulte que les Phrygiens ont formé un corps de nation avant les Lydiens, dont Homère ne connaît pas encore le nom. Notre étude sur l'art phrygien se divisera d'elle-même en deux parties : une première sera consacrée aux monuments de ce royaume du Sipyle qui a déjà cessé d'exister quand naît l'épopée grecque, et l'autre à ceux de cet État de la Grande Phrygie qui, au moins par les règnes de ses derniers souverains, appartient aux temps historiques. C'est à ce second groupe que nous rattacherons celui que forment un certain nombre de tombeaux qui ont été récemment découverts en Paphlagonie; de part et d'autre, au nord comme au sud de la chaîne des Olympes, l'architecture funéraire offre les mêmes dispositions, tout au moins dans les sépultures qui datent du temps où la langue et les arts de la Grèce n'avaient pas encore pénétré dans le centre et dans le nord de la péninsule. Les Paphlagoniens étaient-ils, comme les Phrygiens, un rameau issu de la souche thrace? Nous l'ignorons; mais la ressemblance des monuments justifie le rapprochement que nous avons cru devoir établir.

§ 2. — LES MŒURS ET LA RELIGION DES PHRYGIENS.

Quand on désire se faire une idée du caractère de la civilisation phrygienne, de ses croyances religieuses et des rites qui les traduisaient, on est forcé de consulter et d'employer, dans une très large mesure, des textes de date assez récente, des données qui semblent ne pas se rapporter à la période où nous cherchons, pour le moment, à nous renfermer. Ce qui justifie pourtant cette méthode, c'est une remarque déjà plusieurs fois présentée et sur laquelle nous ne saurions trop insister : la culture hellénique n'a vraiment pénétré dans l'intérieur de la péninsule, n'a achevé de s'y répandre qu'après l'expédition d'Alexandre, et encore y a-t-elle subi, alors même, l'in-

fluence des cultes locaux, de mœurs et de traditions qı pour elles le prestige d'un passé déjà très long; il a fall dication et le triomphe du christianisme pour tuer les vieille: nationales et pour frapper de désuétude les cérémonies quelles on les honorait. Sous l'empire romain, les temples de la Cappadoce et de la Phrygie, ceux de Zéla, de Com Pessinunte, pour ne parler que des plus connus, gardent, grands domaines qui en dépendent, leur peuple d'esclaves ; deux sexes et de prêtres eunuques : ce sont toujours l fêtes qui y attirent, chaque année, à certains jours, de de pèlerins, et l'antiquité même dont elles se targuent c empêcher que l'on songe à les rajeunir, à y introduire le changement. De même aussi, dans les limites du territoir cienne Phrygie, c'est encore en langue phrygienne que, sur de tombes qui datent du premier et du second siècle de ı on grave les formules d'imprécation qui doivent défendre les : contre les impies auxquels viendrait la pensée de troubler des morts [1].

Si la conquête macédonienne et même la conquête e nistration romaines n'ont eu qu'une faible prise sur les p habitaient les provinces méditerranées de la péninsule, à raison l'état social ne s'était-il pas modifié d'une manière dans toute cette région, pendant les deux siècles et den duré la domination perse. Sous le nom de satrapes, les dynasties locales avaient presque partout conservé leur pou ditaire ; ailleurs, là où il y avait d'illustres sanctuaires, l prêtres avaient continué de régner dans leurs petites pri théocratiques. Malgré l'apparente disparition des anciens r les différentes nations qui se partageaient l'étendue d central avaient continué à vivre de leur vie propre, sous la s dition de payer le tribut et de fournir des soldats en cas d Jamais il n'y eut gouvernement qui gouvernât moins que

1. On trouvera de nombreux échantillons de ces formules, dont Moritz S premier reconnu le véritable caractère (*Neue Lykische Studien*, p. 132-136), d cente dissertation de M. Ramsay, intitulée *Phrygian inscriptions of the R* (*Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, n. s. t. VIII, p. 381-400). C'e surtout à l'est et au nord de l'ancienne Phrygie que se rencontrent ces textes pas encore trouvé dans les districts occidentaux, dans ceux qui avoisinent l qui fut plus tard le royaume de Pergame; là l'action des idées et de l'idiome s'était fait sentir bien plus tôt et avait abouti à une assimilation plus complè

Achéménides, qui gênât moins la liberté de ses sujets. Nous étudierons bientôt ces façades monumentales, taillées dans le roc vif, que renferment en si grand nombre les nécropoles de la Phrygie orientale; or il résultera de cet examen que, depuis le huitième siècle avant notre ère jusque peut-être sous les Séleucides, l'architecture funéraire, dans ce district, n'a guère changé de procédés et de motifs. A la longue, l'art grec a fini par faire sentir son influence dans les proportions des colonnes et dans le dessin de leurs chapiteaux, dans le caractère des entablements et dans le détail de leur modénature; mais les dispositions principales et les thèmes décoratifs sont restés les mêmes qu'au temps des Gordios et des Midas. Partout et toujours les conceptions religieuses, qui ont leurs racines au plus profond de l'âme humaine, offrent une bien autre persistance que ces formes de l'art, où les imitations et les emprunts sont si faciles; ici, ces formes mêmes ne se sont altérées et renouvelées qu'avec une extrême lenteur; combien donc a dû s'y conserver plus fidèlement encore tout l'appareil de ces cultes qui répondaient aux plus secrets instincts des races dont ils avaient exprimé les premières idées et les sensations premières! Pas plus que celles de la Syrie, ces religions de l'Asie Mineure ne s'évanouirent point au contact du polythéisme grec; elles se défendirent avec bien plus d'énergie et de succès que ne le firent en Occident les religions italiques et celles de la Gaule; plus poétiques, quand le rapprochement s'opéra, elles donnèrent peut-être plus qu'elles ne reçurent; leur étrangeté frappa vivement l'esprit des Grecs. Pour retrouver le vrai sens de ces croyances et la physionomie de ce culte, on est donc fondé à se servir, en toute confiance, des renseignements que fournissent les historiens, depuis Hérodote jusqu'à Strabon et Diodore; on peut de même utiliser ceux que des écrivains postérieurs ont empruntés aux érudits d'Alexandrie et de Pergame, à tous ces curieux qui, au moment où la Grèce cessait de créer dans l'art et dans la poésie, entreprirent de dresser l'inventaire du passé, celui des œuvres de la race hellénique et des différents peuples dont elle avait recueilli et classé l'héritage.

Un premier trait par lequel se distinguent les Phrygiens, quand on les compare soit à leurs voisins de la Lydie, soit aux Grecs de la côte, c'est que les Phrygiens sont surtout un peuple de pâtres et de laboureurs. Dès le temps de Midas, les prairies où nous avons dressé notre tente devaient déjà nourrir ces vastes troupeaux de bœufs, de moutons et de chevaux que nous avons vus errer dans les clairières de la forêt de pins et, là même où celle-ci nous avait abandonnés, sur les rives plates

du Sangarios, près de ces sources abondantes qui donnent à ce fleuve un volume d'eau assez considérable pour que les très rares. Si, l'été, l'herbe se dessèche, par endroits, su pour en retrouver qui soit plantureuse et drue, il suffit premières pentes de la montagne. Homère vante les che que conduisent les Phrygiens[1], et, dans la légende, le roi fère à la lyre de l'Apollon grec la flûte du pâtre, que c que avec la tige du roseau, dans les prés humides où juments et ses vaches[2]. Ces mêmes récits, sous leur fo récente, font d'Atys, le principal dieu de la Phrygie, un je berger, dont Cybèle est éprise[3].

Cette contrée avait aussi d'excellentes terres à blé; dai canton, la décomposition des roches volcaniques y forme u demande qu'à produire, et maints indices révèlent le parti qu tirer les Phrygiens. Chez eux, le labourage était en grand h charrue était chose sacrée, ainsi que le fidèle animal dont l creuse le sillon. La peine capitale, assure-t-on, frappait le dérobait les instruments aratoires et le brutal qui osait tu de labour[4]. Gordios, qui passait pour le premier ancêtre royale, était un laboureur; c'est sur le joug de la paire de traînait sa charrue que vient se poser l'aigle qui présage l de sa famille; son char, celui que son fils Midas, devenu ro dans un temple, n'était pas un char de guerre; c'était un c tique, celui qui servait autrefois à Gordios pour rentrer le ses champs[5]. Il ne devait guère différer de ces lourds *arabas*, pleines et gémissantes, que les paysans turcs promènent e ces mêmes campagnes[6]. L'opulence future de Midas est an des fourmis qui viennent déposer des grains de froment su de l'enfant[7]. Lityersès, fils de Midas, une sorte de Polyph Gargantua phrygien, était le roi des moissonneurs; sa faucil à terre les épis plus vite que ne pouvait le faire celle d'a

1. Homère, *Iliade*, II, 862; III, 185; X, 431. *Hymnes*, III, 138.
2. Ovide, *Métamorphoses*, XI, 146-179.
3. Dans un hymne en l'honneur d'Atys, que reproduit en partie Origèn *mena*, éd. Miller, p. 119), Atys est appelé αἰπόλος, chevrier. Théocrite (XX, βουκόλος, bouvier.
4. Nicolas de Damas, fr. 128 (dans le t. III des *Fragmenta hist. Gr.* de Müll
5. Arrien, *Anabase*, II, 3. Élien, *De natura animalium*, XIII, 1. Q. Curtiu
6. *Araba* est le nom turc du chariot traîné par des bœufs.
7. Cicéron, *De divinatione*, I, XXXVI.

homme, et il mettait à mort les passants qui avaient eu le malheur de relever son défi. C'était son nom que portait, c'était lui que célébrait, même chez les Grecs, la chanson qui retentissait dans les plaines où les blés mûrs tombaient et se couchaient sous le fer [1].

Tous ces contes sont nés autour de l'aire où les bœufs dépiquent le grain. D'autres sont plutôt des contes de vendangeurs; tel celui qui représente Midas remplissant de vin le bassin de la source où Silène vient se désaltérer, afin d'enivrer le vieillard et de le faire prisonnier [2]. C'est que dès le temps d'Homère la Phrygie était toute plantée de vignes [3]. La vie devait être plantureuse dans cette contrée où le bétail donnait à profusion la viande et le laitage, où les plaines se couvraient de riches moissons, où, l'automne venu, le vin coulait à flots.

C'est donc surtout, semble-t-il, aux travaux de la terre que les Phrygiens ont dû le bien-être et l'aisance. Rien n'indique qu'ils aient eu l'esprit aventureux et le goût du commerce; ils se contentaient de vendre les produits de leur agriculture aux marchands grecs, qui les dirigeaient vers la côte. Il est possible aussi que ces laborieux ouvriers aient encore mis à profit, d'une autre manière, la richesse de leur sol; peut-être ont-ils demandé les métaux précieux soit à quelques filons découverts sur un point de leur territoire, soit plutôt au lavage de ces sables aurifères qui firent la fortune des Lydiens. On ne voit d'ailleurs pas que ce peuple, alors même qu'il obéissait à un chef unique, ait jamais conçu de hautes ambitions militaires, qu'il ait aspiré à l'empire de la péninsule. Il ne paraît pas avoir été très belliqueux ; malgré les fortes positions qu'il occupait, sur le plateau, au delà et en deçà de l'Halys, il ne sut résister ni aux Cimmériens ni aux rois de Lydie. Cependant cette nation de paysans n'était pas aussi médiocre que pourrait le donner à croire le rôle secondaire qu'elle joue dans l'histoire politique de l'Asie Mineure. Elle avait l'intelligence ouverte; autant que l'on peut en juger, elle fut la première, parmi les tribus qui habitaient l'intérieur du pays, à s'emparer de

1. Athénée, x, p. 415, B; xiv, p. 619, A. *Scoliaste* de Théocrite, au vers 41 de la Ire idylle. Pollux, iv, 54.

2. Xénophon, *Anabase*, I, ii, 13. Pausanias, I, iv, 5. Maxime de Tyr, XI, i; Philostrate, *Vie d'Apollonius*, vi, 27. On a une autre version du même conte dans le récit que fait Arnobe de la ruse que Dionysos emploie pour capturer et pour rendre inoffensif le farouche Agdistis (*Adversus gentes*, v, 6); c'est toujours la source remplie de vin qui grise celui qui vient s'y désaltérer.

3. Homère, *Iliade*, III, 401; XI, 184; etc.

l'alphabet que les Grecs avaient emprunté aux Phéniciens e aux sons de sa langue; les nombreuses inscriptions qu'el sur le roc prouvent que l'usage de l'écriture lui était deve Sans doute elle n'a pas laissé de littérature; mais, quoique été plus longue et plus brillante, la Lydie et la Lycie n'ont plus cet honneur; la Grèce, qui a substitué plus ou moins vite à celui de ces peuples, s'est chargée de recueillir et de cons lui a paru digne de mémoire dans les pensées qu'ils avaien et dans les souvenirs qu'ils avaient gardés de leur propre p curiosité peut regretter que les choses aient ainsi tourné; n toujours tentés de reprocher aux Grecs d'avoir négligé bie que nous aimerions connaître, d'avoir arrangé et remanié b faits qu'ils ont notés et transmis à la postérité; mais, s'ils pas trouvés là pour remplir cette fonction de secrétaire et rédacteurs, les monuments nationaux des peuples de s n'en auraient pas moins péri, selon toute apparence, et nou pas l'avantage de posséder tout au moins un résumé d ensemble d'idées, de mythes et de traditions.

Si l'œuvre écrite de la nation phrygienne n'est plus repr par quelques textes lapidaires dont la traduction présente des obscurités, les tombes de ses nécropoles prouvent qu ne manquait pas d'un certain génie plastique, et, à leur déf moignages nombreux et concordants suffiraient à démontre bien doué pour l'art, à prendre ce mot dans son sens le pl Cette race avait une vive imagination, un tempérament nerv sionné; il y a de la grâce et de la mélancolie dans les mythe attribue; ce qui n'est pas douteux, c'est qu'elle était partic sensible à la musique; elle paraît même, sur ce terrain, avoir d'une véritable originalité. C'étaient les Phrygiens, racontait-o qui avaient inventé la flûte de roseau, ou qui du moins, p qu'ils avaient joués sur cet instrument, avaient fait voir qu en pouvait tirer, quelles ressources il possédait. Un lac voisin fournissait, disait-on, les roseaux qui donnaient les plus be on l'appelait *Aulokréné*, « la source de la flûte »[1]. Dans la ménienne, *elêgn* veut dire roseau; nous avons dit quels liens ét saient les Arméniens et les Phrygiens; les grammairiens g

1. Chronique de Paros, dans *Corpus inscriptionum græcarum*, t. II, p. 3 XII, VIII, 15.

jamais su expliquer le terme *elegos*, nom qui fut donné aux poèmes que Callinos d'Éphèse et Archiloque de Paros, au septième siècle, firent chanter dans les villes ioniennes avec un accompagnement de flûte; il est donc très possible que ce soit là un mot phrygien, celui qui, dans cet idiome, désignait les tiges végétales que venait animer le souffle du musicien[1]. Les Grecs aimaient à opposer l'une à l'autre la cithare et la flûte; les sons graves de la première et ses nobles mélodies élevaient et calmaient l'âme, disaient-ils, tandis que la flûte l'ébranlait et la troublait par ses accents plus aigus et plus pénétrants, qui agissaient davantage sur les nerfs[2]. Chacun de ces instruments avait ses partisans, et l'on a l'écho de ces discussions dans le mythe où Marsyas, le flûtiste phrygien, entre en lutte avec Apollon citharède. Aujourd'hui, l'on éprouve quelque peine à comprendre que la cithare et la flûte aient pu produire des impressions aussi marquées et aussi diverses; nous ne sentons pas une telle différence entre les effets des instruments à cordes et ceux des instruments à vent; il semble que la musique, en se compliquant, ait perdu de sa puissance. Sauf chez quelques peuples qui, comme les Hongrois par exemple, sont restés, sous le costume moderne, plus voisins de l'antiquité, la musique, dans le monde où nous vivons, n'a plus le pouvoir de remuer aussi profondément qu'elle le faisait autrefois l'homme tout entier, de le contraindre à passer, en

1. Duncker, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 384. Dans son *Grundriss der Griechischen litteratur*, 3e édition, 2e partie, 1re section, § 101, notes, Bernhardy, après avoir discuté les étymologies plus ou moins ridicules que les grammairiens grecs proposent pour le mot ἔλεγος, en prétendant les tirer du grec même, arrive à conclure que, selon toute vraisemblance, « ce mot est d'origine asiatique et que l'on avait perdu chez les Grecs le vrai sens du vocable que l'on essayait en vain d'expliquer par le grec même ». Des étymologies qui ont été proposées par les linguistes modernes, celle qui paraîtrait la plus satisfaisante, à première vue, est due à Bötticher (*Arica*, 34); il rapproche ἔλεγος des mots arméniens *elégn* (roseau) et *élegnery* (flûte de roseau). Hans Flach (*Geschichte der Griechischen Lyrik nach den Quellen dargestellt*, 8°, 1883, t. I, p. 158, n. 2) rattache ἔλεγος à un autre groupe de mots arméniens, *jegern* ou *jelern* (malheur), *jejerakan* ou *jelarakan* (tragique, funeste), d'où dérivent plusieurs termes qui signifient *élegies*, *chants de deuil*, *pleureuse*, etc. La première explication paraît meilleure; le mot ἔλεγος n'avait pas, à l'origine, le sens exclusif de poésie plaintive, et d'ailleurs *elégn* est plus près d'*elegos* que les autres mots auxquels a recours Flach pour rendre compte du terme grec. Pour ces deux raisons, il semble préférable de retrouver dans ἔλεγος le nom phrygien de la flûte. Cette hypothèse s'accorde mieux avec ce que nous savons de l'élégie primitive, de celle de Callinos et d'Archiloque, de Tyrtée, de Mimnerme et de Solon; cette élégie était tantôt patriotique et militaire, tantôt mélancolique et triste, tantôt voluptueuse; parfois le moraliste et le politique s'en servaient pour exposer leurs idées et rendre raison de leur conduite. Ce qui faisait le caractère commun de ces pièces si différentes, c'est qu'elles avaient toutes un même rythme poétique et que les airs sur lesquels on les chantait, tant qu'on les chanta, étaient des airs composés pour la flûte.

2. Aristote, *Politique*, VIII, vii, 8-9.

quelques instants, des émotions les plus tendres et les plus transports de l'enthousiasme et de la colère, puis, de ceux-les tristesses du découragement et de la douleur. Aujour nos sociétés civilisées, la musique n'est guère qu'un amu plaisir délicat; ce n'est plus une ivresse, aussi irrésistible, a table que celle du vin.

Cette action souveraine de la musique, on y croyait si chez les Grecs, que les philosophes en tenaient compte dan d'éducation qu'ils traçaient pour leur cité idéale. Platon n la flûte dans sa République[1], et Aristote est aussi d'avis qu' de soustraire les jeunes gens aux dangereuses séductions de ses rythmes entraînants, de ses mélodies qui avaient ga de phrygiennes. Ces mélodies portaient la marque de leur ori étaient nées dans le délire de ces fêtes auxquelles les Grecs le nom d'*orgies,* fêtes qui caractérisaient les cultes de la Th de la Syrie et ceux de l'Asie Mineure; suivant les lieux et l il pouvait y avoir quelques différences dans les rites; mais c'é jours les mêmes phénomènes qui se produisaient, la même violente, les mêmes transports qui aboutissaient tantôt à ments de douleur et à des crises de larmes, tantôt aux éc joie ardente et sensuelle. Comme les autres religions qui lieu à ces scènes étranges, la religion de la Phrygie n'était qu ration des puissances de la nature; ses fêtes étaient une sorte sacré, drame dont le sujet n'était autre que la lutte étern lumière et de l'ombre, de la vie et de la mort. Le thème une riche fantaisie brodait ses variations, c'était les phas astres dont l'orbe, comme celui de la lune, grandit et décro firmament ou bien, comme celui du soleil, ne s'élève le matin que pour redescendre aussitôt vers l'horizon et pour disparaît nuit; c'était surtout la succession des saisons, si tranchée dans ce de climats extrêmes, la végétation qui, au printemps, couvre et de fleurs odorantes les roches les plus âpres et la poussière puis se dessèche sous les rayons brûlants de la canicule et s'ensevelir sous la neige que, pendant l'hiver, les rafales du mènent sur toute la surface du plateau. On ne saurait essay débrouiller la confusion des mythes phrygiens; ils ne nous sc nus qu'interprétés et remaniés soit par les Grecs qui s'en a

1. Platon, *République*, III, p. 399.

qui brodent sur ce fond déjà très riche, soit par les Pères de l'Église, Clément d'Alexandrie et Arnobe, qui s'en indignent et les accusent d'être puérils et obscènes. Voici ce qui ressort le plus clairement de ces récits touffus où s'entre-croisent les variantes capricieuses d'une même donnée première, où un même personnage se cache sous des noms différents. Un des dieux principaux de la Phrygie était un dieu lunaire, Men, dont le culte se répandit dans toute l'Asie Mineure, puis, de là, dans le monde grec, et enfin, plus tard encore, d'un bout à l'autre de l'empire romain ; la plastique lui attribuait le sexe masculin [2]. De quelque popularité que Men ait joui, il avait encore au-dessus de lui un couple divin qui se composait d'un dieu solaire ou dieu du ciel, que les Grecs identifièrent à Zeus, et d'une déesse qui personnifiait la terre [3] : en vertu du même principe, celle-ci fut assimilée à Rhéa. Le dieu était invoqué sous le nom de « père », *papas*[4], tandis que l'on appelait la déesse *Ma* ou *Amma*, « la mère » [5]. A l'inverse de ce qui se passait ailleurs, c'est la déesse qui paraît avoir

1. Dans le résumé que nous présentons de la religion phrygienne, nous avons surtout suivi M. Alfred MAURY, *Histoire des religions de la Grèce antique*, t. III, p. 79-110. Nous nous sommes aussi servis de DUNCKER, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 388-390, et d'Éd. MEYER, *Geschichte des Alterthums*, t. I, § 253. Voir encore F. LENORMANT, *Sabazius* (*Revue archéologique*, n. s. t. XXVIII, p. 300-306 ; 380-389 ; t. XXIX, p. 43-51).

2. On trouve aussi la forme Manès, à laquelle paraissent se rattacher deux noms qui sont donnés comme ceux de vieilles villes phrygiennes dont l'emplacement est inconnu, Manegordum et Manesion. Les inscriptions en l'honneur de Men et les monuments figurés qui le représentent sont en très grand nombre, pour l'époque macédonienne et pour l'époque romaine. Sur Men, son culte et les différents surnoms qui lui étaient donnés sur divers points de la Péninsule, voir GUIGNIAUT, *Religions de l'antiquité*, t. II, 3e partie, p. 962, et plus particulièrement Waddington, dans le *Voyage archéologique* de LE BAS, partie V, explication des numéros 667 et 668.

3. Chez les Thraces, qui avaient même origine et mêmes cultes que chez les Phrygiens, Sabazios était un dieu solaire, MACROBE (*Saturnales*, I, 18). Le grand dieu phrygien était qualifié : ποιμὴν λευκῶν ἄστρων, « berger des astres brillants » (*Philosophumena*, édit. Miller, p. 118), périphrase qui désigne évidemment le soleil. Ce trait se trouve dans un hymne ancien que cite Origène ou l'auteur quelconque de ce livre curieux. Macrobe (*Saturnales*, I, 22) identifie Atys et le soleil : « Solem Phryges sub nomine Attinis ornant et fistula et virga. »

4. C'est aux Bithyniens, proches parents des Phrygiens, qu'un historien très bien informé des choses de l'Asie Mineure, Arrien, dans ses *Bithyniaques*, attribuait l'usage d'appeler Zeus Papas : ἀνιόντες εἰς τὰ ἀκρὰ τῶν ὀρῶν Βιθυνοὶ ἐκάλουν Πάπαν τὸν Δία (EUSTATHE, p. 565, 4, dans son commentaire sur le livre V de l'*Iliade*). Qu'il en était de même en Phrygie, c'est ce que démontre un passage de Diodore de Sicile (III, LVIII, 4) qui dit qu'Atys reçut ensuite le nom de Papas.

5. *Etymologicum magnum*, s. v. Ἄμμα. Étienne de Byzance, sv. Μάσταυρα, nom d'une ville de Lydie : Ἐκαλεῖτο δὲ καὶ ἡ Ῥέα Μᾶ καὶ ταῦρος αὐτῇ ἐθύετο παρὰ Λύδοις. Mᾶ avait aussi le sens de mère chez les Grecs : Μᾶ γᾶ, Μᾶ γᾶ (μήτηρ γῆ), dans Eschyle, *Suppliantes*, 890, 899. Ce sont des traductions de la vieille invocation phrygienne que ces noms, μήτηρ ὄρεια ou Θεία (Strabon), *Phrygia mater* (Virgile), *magna mater*, qui sont donnés plus tard à Cybèle.

occupé ici la première place dans le respect des peuples ‹ cérémonies du culte. Les Phrygiens la nommaient Cybèle, n les auteurs classiques, et nous avons la preuve que cette as exacte [1]. En effet, sur un des rocs du district qui renferme les monuments de cette civilisation, au-dessus d'un autel tail pierre vive, on voit encore, gravée en caractères phrygien scription qui atteste que cet autel était consacré à Cybèle. Un ce texte était effacée; mais les deux premiers mots, MATAI se lisent sans difficulté (fig. 3). Quant au dieu qui fait Cybèle, s'appelait-il Bagaios ou Sabazios, Atys ou Agdistis [2] noms se rencontrent chez les écrivains grecs et latins auxqu le peu que l'on sait de la religion phrygienne; mais la li fournit peut-être les moyens de trancher la question. Si, co cordent à le croire les savan autorisés, on est fondé à exp les racines indo-européenne qui sont donnés comme ayant à l'idiome phrygien, *Bagaios* qu'un nom générique de la *Sabazios* serait une épithète laudative qui signifierait *adorable* [4]. Le vrai nom, le nom propre du dieu serait Agdistis ; Atys n'était peut-être qu'une abréviation, qu'un dialectale de la forme plus ancienne et plus complète Ag forme Atys a fini par prévaloir [5]; on la rencontre comme nom en Lydie, et c'est elle qu'emploient communément les hist les poètes.

3. — Inscription phrygienne. Ramsay, *On the early historical relations*, pl. III.

1. On trouve aussi, dans les inscriptions et chez les lexicographes, la fo mais l'inscription phrygienne (fig. 3) semble démontrer que cette forme est

2. Il se pourrait qu'Agdistis fût une épithète locale, analogue à ces surn phiques, Dindyméné, Sipyléné, etc., que portait Cybèle, suivant les lieux adorée. Pausanias (I, IV, 5) parle d'un mont *Agdos* en Phrygie, où aurait Atys; on a proposé de voir dans *agdos* le mot phrygien qui signifiait montag rapproché du grec ὄχθος, colline, hauteur (Ramsay, *The Sipylos*, p. 56); Agdist « le fils de la montagne; » mais on peut se demander aussi si la montagne inventée pour expliquer un nom que l'on ne comprenait plus. Dans d'autre mythe, Agdistis n'est plus un personnage masculin, c'est Cybèle sous un autr

3. Voir plus haut, p. 4, note.

4. Voyez le grec σέβειν, et le sanscrit *sabhâdj*, « honoré, révéré ».

5. Ce nom n'a pas, dans les manuscrits des auteurs grecs et dans les inscr forme constante; on le trouve écrit Ἄτυς, Ἄττυς, Ἄττης. C'est lui qui pa premier mot de l'inscription gravée sur le monument de Midas (fig. 1) sous c ATEΣ. La consonne est redoublée dans les noms de plusieurs villes de l'As noms qui paraissent dérivés de celui du dieu, Ἄτταια, Ἄττεα, Ἄττουδα, etc.

Pas plus dans les fêtes phrygiennes d'Atys que dans les fêtes syriennes d'Adonis, les fidèles n'étaient pas les spectateurs silencieux et recueillis de rites célébrés devant eux par le prêtre; ils étaient les acteurs mêmes de la pièce que l'on représentait, plusieurs fois par an, lors des changements de saison, autour des sanctuaires. Chacun des assistants, hommes et femmes, y jouait son rôle dans les scènes où étaient figurées les péripéties de la grande tragédie cosmique, les défaites et les victoires successives de la vie toujours arrêtée dans son essor et toujours renaissante. Avec une puissance de sympathie dont nous avons perdu le secret, la foule s'associait aux souffrances de l'astre qui pâlit enveloppé par les nuées d'orage ou par l'ombre de la nuit, à celles des plantes qui se fanent sous des rayons trop ardents, de l'arbre dans les veines duquel cesse de courir la sève et dont les feuilles jaunies commencent de céder aux premières brises d'hiver; quelques mois après, elle s'enivrait de cette joie que répandent dans le monde la lumière et la chaleur qui se réveillent au printemps, elle tressaillait d'allégresse aux premiers frémissements de la terre prête à enfanter et des germes endormis qui percent le sol pour aller s'épanouir à sa surface, pour la couvrir de couleurs variées, pour remplir l'air des parfums de la fleur. Dans ces siècles reculés, l'homme n'avait pas encore acquis, par une expérience prolongée, le sentiment de la permanence des choses, la conviction qu'il existe des lois qui président au cours des phénomènes de la nature. L'esprit ne pouvait se défendre d'une secrète inquiétude chaque fois que le soleil se couchait, chaque fois surtout qu'à l'automne il s'affaiblissait, comme un malade, et que, de jour en jour, il restait moins longtemps sur l'horizon. De même aussi il y avait de la surprise dans le plaisir qu'on éprouvait à chaque réapparition de la lumière et de la force vitale.

Aujourd'hui, nous sommes blasés sur ces spectacles par une longue accoutumance et par notre éducation scientifique; celle-ci nous garantit que l'avenir sera semblable au passé; lorsque finissent le jour et l'année, nous n'éprouvons donc plus les mêmes terreurs, et, par suite, nous ne jouissons plus de ces lendemains triomphants aussi vivement que si nous avions craint de ne pas voir s'en lever l'aurore. Il nous faut donc faire effort pour comprendre la profondeur et la sincérité des émotions que l'on allait chercher et que l'on trouvait dans les mystères, qu'ils fussent célébrés en l'honneur de Dionysos et de Sémélé, d'Astarté et d'Adonis, ou de Cybèle et d'Atys; mais le doute n'est pas permis : récits des historiens. descriptions des poètes, tableaux des

monuments figurés, tous les témoignages concourent à ɋ idée de l'emportement avec lequel les peuples jeunes et na fois se livraient et s'abandonnaient à ces élans de passion, y є leur âme et leur corps ou, pour mieux dire, leur per entière. Un jeune dieu, Atys en Asie Mineure, Adonis en Syr nifiait la nature; il y avait des jours où l'on menait son deuil où l'on célébrait sa résurrection, ce qui suppose des fêtes d' des fêtes du printemps [1]. C'est la fête du printemps qui para le plus d'importance; elle durait six jours et se divisait en d qui présentaient un contraste marqué, l'une ayant le carac cérémonie funéraire, et l'autre celui d'une réjouissance p solennelle [2].

Tant que duraient ces mystères, les tambours, les cyn castagnettes et la flûte retentissaient à grand bruit [3]. De sou ments, des notes lentes et basses accompagnaient la proc était censée conduire le dieu à la tombe où il allait desce sons de ces harmonies lugubres se mariaient des chants aı ceux que l'on entendait dans les funérailles [4]; on poussait cris et des appels désespérés [5]; en même temps, prêtres et

1. L'auteur, quel qu'il soit, du traité d'*Isis et d'Osiris*, attribué à Plutarque senti et très nettement exprimé l'idée dont s'inspiraient ces cultes (§ 69) : « L croient que le dieu dort l'hiver, et que l'été il est éveillé; dans leurs fêtes o célèbrent donc tantôt son entrée dans le repos (κατευνασμοὺς), tantôt son révei Les Paphlagoniens disent que pendant l'hiver il est chargé de liens et reten tandis qu'au printemps il brise ses fers et se remet en mouvement. »

2. C'est seulement pour l'époque romaine que nous connaissons l'ordre monies, qui commençaient le jour de l'équinoxe du printemps, le 22 mai, et six jours. Voici les indications que contient à ce sujet le calendrier philocalien p. 338) : XI kal. Apr. arbor intrat; X — tubilustrium; IX — sanguem; VIII VII — requetio; VI — lavatio. Quand cette grande fête annuelle s'était-elle ét avait été fixé le programme de chacunes de ces journées? Nous l'ignorons, ı avec quelle persistance les traditions se maintiennent en matière de rites, et document cité n'appartienne qu'au milieu du quatrième siècle de notre ère, il selon toute apparence, un état assez ancien du culte. On remarquera qu'il tant de jours consacrés à la tristesse que de jours assignés à la joie. C'est jour qu'avaient lieu les flagellations et les émasculations.

3. Pindare s'écriait dans un de ses dithyrambes (Strabon, X, iii, 13) : « [dieux], voici que, pour commencer la fête, retentissent les cymbales au cont et les bruyantes crotales, voici que s'allume la torche faite d'un jaune bois d même, dans un des hymnes dits *homériques* (XIII, 3-4), Cybèle est appelée « plaît le bruit des crotales et des tambours, ainsi que le frémissement de la f perce, xvii, 37 ; XVII, Macrobe, *Saturnales*, I, 18.

4. Lucien, *Tragodopodagra*, 30-33.

5. Suétone (*Othon*, VIII) dit que celui-ci se mit en marche pour aller Vitellius « die quo cultores deum matris lamentari et plangere incipiunt ».

battaient et se déchiraient la poitrine, ils s'arrachaient les cheveux[1]. Une sorte de frénésie s'emparait de cette foule en larmes; quelques-uns des assistants se mettaient la chair en lambeaux avec un fouet fait de cordes garnies d'osselets[2]; d'autres allaient plus loin : armés d'une pierre tranchante ou d'un tesson coupant, ils se dépouillaient des organes de la génération [3]. Par cette abdication de la virilité, presque équivalente à la mort volontaire, ceux qui avaient accompli ce sacrifice sanglant se consacraient pour toujours à la divinité qui l'avait reçu. Chacune des fêtes de Cybèle et d'Atys recrutait ainsi la confrérie de ces prêtres eunuques qui conduisaient le chœur des dévots de la déesse; ce furent eux qui, plus tard, lorsque furent tombées les barrières locales qui séparaient les races, dès le temps des Achéménides et surtout sous la domination romaine, répandirent au loin, jusque par delà les mers, les rites et les pratiques des vieux cultes de l'Asie (fig. 4).



4. — Un archigalle. Musée Capitolin. Duruy, *Histoire des Romains*, t. II, p. 528[4].

1. « Quid pectoribus applaudentes palmas passis cum crinibus Galli » (Arnobe, *Adversus gentes*, V, 10).

2. Μάστιξ ἀστραγαλωτή (Plutarque, *Contre Colotès*, XXXIII, 9); voir aussi Apulée, *Métamorphoses*, VIII, 28.

3. *Acuto silice* (Catulle, XLIII, 5); *rupta testa* (Juvénal, VI, 514). Nous retrouvons là cette idée que nous avons déjà signalée chez d'autres peuples (*Histoire de l'Art*, t. IV, p. 373). Accompli avec un instrument de métal, le sacrifice n'aurait pas eu le même caractère religieux. On comprend l'épithète *semiviri* qui est si souvent donnée aux prêtres de Cybèle. Le mot *sanguem*, que le calendrier emploie pour désigner le troisième jour des fêtes, indique que les castrations volontaires avaient lieu ce jour-là; c'est d'ailleurs ce que dit expressément Julien, dans son obscur et amphigourique discours *sur la mère des dieux* (p. 168); il assigne aux quatre premiers jours le même emploi que le calendrier; il ne mentionne pas les deux derniers.

4. On remarquera le caractère efféminé de cette figure, dont les oreilles sont chargées

La fête du réveil contrastait avec celle qui l'avait pré‹ dans celle-ci on avait vu porter et promener, sur les é officiants, le pin cher à Atys, le pin qui ne perdait pas, autres arbres, ses feuilles pendant l'hiver et dont la verdu fraîche protestait ainsi contre l'idée d'une mort réelle de la v Le pin reparaissait dans les transports joyeux par lesquels c le retour du héros de la lumière et de la chaleur, qui avait engourdissement passager. C'étaient alors des rythmes sa pressés, des airs d'une entraînante gaieté, qui donnaient l danses effrénées, d'une sorte de farandole dont les replis se ‹ au loin dans la campagne. On battait des mains, on bran‹ glaives et des poignards avec lesquels on frappait en cad‹ métal des boucliers [2]; le vin servait à soutenir les forces ch: et l'on allait, on bondissait par les prés et les bois jusqu'à plus vaillants roulassent à terre, épuisés de fatigue. Un cinqu que l'on appelait le jour du repos, était employé à se reme émotions, à se préparer pour reprendre le train ordinaire d le sixième et dernier jour on baignait en pompe, dans un rante, l'image de la déesse; c'était le symbole du bain que prenait la veille de ses noces [3].

La fortune rapide que firent ces cultes en dehors du p étaient nés, le prestige dont ils jouirent auprès des nations le:

de perles. Le prêtre eunuque porte sur la tête trois médailles, une de Jupiter d'Atys. Sur la poitrine est encore suspendue l'image d'Atys coiffé de la mitre ‹ la main droite, il tient des rameaux d'olivier, de la gauche une corbeille pleine ‹ sort le fouet garni d'osselets; sur la muraille, des cymbales, un tambour, d‹ la ciste mystique.

1. La cérémonie commençait par l'apport au temple du pin dont les brar décorées de bandelettes : *arbor intrat*, dit le calendrier, pour le premier jo de Cybèle. Sur la décoration de l'arbre sacré, sur les contes par lesquels on ch tard à expliquer le rôle que jouait cet arbre dans ces mystères, voir Arnoi *gentes*, V, 16. Un grand nombre de textes, relatifs à la *dendrophorie*, comme ‹ ont été réunis par Zoëga (*Bossi rilievi antichi di Roma*, t. I, à propos des pla XIV, qui représentent des monuments de ce culte).

2. Lucrèce, *De natura rerum*, II, 621. Apollonius, *Argonautica*, I, 1135-113

3. Le plus célèbre des temples de Cybèle et d'Atys était celui de Pessin attribuait la fondation à Midas (Diodore, III, 59). C'est de là qu'avait été appo avec lequel ce culte phrygien avait été introduit officiellement à Rome; il es bable que l'on avait emprunté aussi aux rites établis dans ce sanctuaire les cipaux des cérémonies qui furent instituées ailleurs en l'honneur de la mêm la division en plusieurs journées de la fête annuelle. Il y avait à Pessinunte u affluent du Sangarios, où pouvait avoir lieu la *lavatio*, comme on disait à l à ce rite que semble le mieux se rapporter le mot d'un historien qui dit : Pessinunte qu'autrefois les Phrygiens célébraient les orgies du fleuve Gallu le long de la ville. » (Hérodien, *Histoires*, I, 35.)

lisées du monde ancien, les thèmes nombreux et variés qu'ils fournirent à la plastique grecque, voilà ce qui explique la place que nous avons cru devoir faire, dans cette histoire de l'art, aux mœurs et à la religion d'un peuple qui n'a pas laissé de monuments où il ait figuré ses princes et ses dieux. On retrouvera souvent, dans la suite de ces études, des types qui viennent en droite ligne de la Phrygie et de la Lydie, Cybèle, qui, la tête surmontée de la haute couronne tourrelée, siège sur un trône entre ses lions (fig. 5), est traînée par eux sur son char ou assise sur le dos de l'un d'eux (fig. 6), puis tous ces dieux et ces héros qui, coiffés du bonnet que l'on appelle phrygien, ne dépouillent jamais leurs longues robes richement brodées, les Men, les Atys, les Midas, les Marsyas. Les Amazones mêmes, surtout celles dont l'image décore si souvent les vases attiques, se rattachent aussi à ce cycle par le caractère très particulier de leur costume. Enfin on sait quel parti les sculpteurs et surtout les peintres, en Grèce, ont tiré de la représentation des orgies de Dionysos, quel élan superbe ils ont imprimé à tous ces corps d'hommes et de femmes qui, dans le désordre où les a jetés l'ivresse du vin, de la musique et de la danse, bondissent en avant ou se renversent en arrière et donnent aux yeux la surprise et la joie des mouvements les plus imprévus et les plus hardis; or si le dieu en l'honneur duquel le thiase bacchique se déroule sur le Cithéron porte un autre nom que celui qui présidait aux fêtes des sanctuaires de l'Asie Mineure, ce sont pourtant les mystères de Cybèle et d'Attys qui fournissent le plus ancien exemple de ces rites orgiaques dans lesquels l'excitation nerveuse est poussée jusqu'au point où elle confine à ces phénomènes bizarres et à cet état très singulier que les médecins étudient aujourd'hui, avec tant de curiosité, chez ceux qu'ils appellent, d'une manière générale, les hystériques. Dans notre vie bourgeoise et dans nos habitudes réglées, il n'y a plus rien qui ressemble à cette tempête des sens, à ces accès périodiques de folie, à cette espèce de carnaval sacré qui avait pour cadre les gorges sauvages de la montagne et les clairières de la forêt. C'était la première fois que s'offrait l'occasion de donner

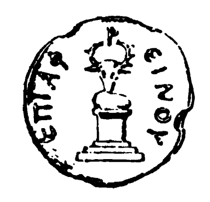


5. — Cybèle sur son trône. Revers d'une monnaie de bronze de Cadi en Phrygie. Duruy, *Histoire des Romains*, t. I, p. 534.



6. — Cybèle assise sur un lion. Revers d'un médaillon de bronze de Sabine, femme d'Hadrien. Duruy, *Histoire des Romains*, t. I, p. 524.

une idée de ces étranges spectacles; cette occasion, nous
saisir, pour n'avoir pas à y revenir quand, plus tard, n
trerons sur notre chemin toute une série d'œuvres don
seront empruntés à la mise en scène des bacchanales.
la Grèce, alors même qu'elle fut le plus civilisée, n'a ja
fait perdu la tradition et le goût de ces fêtes, de leurs
et de leur délire; mais quand, à certains jours et da
lieux, elle s'y livrait avec le plus d'ardeur, elle n'av
blié que ces rites étaient d'origine et d'invention barbar
célébrer, elle les plaçait sous l'invocation de la Phrygienn
du Thrace Dionysos. Ce qui appartient en propre au
c'est d'avoir été peut-être le premier à sentir ou, tou
d'avoir été le premier à savoir rendre, par une copie fidèl
des formes que l'agitation de ces danses et leur abandon
sous le vêtement ou qu'elles en dégageaient par instants, l
et le libre jeu des étoffes dont les plis variaient à chaque
de rythme ou qui, dans d'autres moments, flottaient au v
les épaules des danseurs.



CHAPITRE II

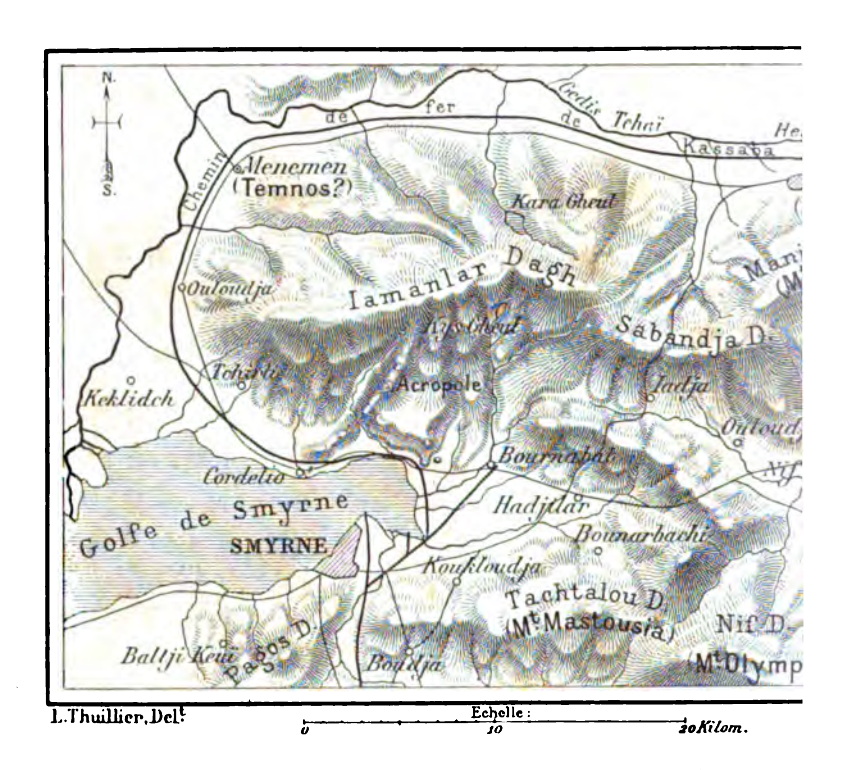
L'ART PHRYGIEN

§ 1. — LE SIPYLE ET SES MONUMENTS.

Le Sipyle forme une courte chaîne qui s'étend au nord du golfe de Smyrne, entre ce golfe et l'Hermos, lequel longe les escarpements septentrionaux de la montagne, puis la contourne à l'ouest pour se jeter dans la mer[1]. Cette barrière, qui sépare ainsi la riche plaine que baigne ce fleuve du spacieux bassin où il verse ses eaux, a environ dix lieues de long sur trois à quatre de large (fig. 7). L'ensemble du massif se divise en trois parties, dont chacune porte aujourd'hui un nom spécial. La partie occidentale, le *Iamanlar-dagh*, est la moins haute (976 mètres) ; l'orientale, le *Manissa-dagh*, atteint jusqu'à 1 500 mètres ; celle qui relie les deux autres, le *Sabandja-dagh*, tient le milieu entre elles, par son élévation aussi bien que par la place qu'il occupe sur la carte. Chaque portion de la montagne a sa physionomie propre, diversité d'aspect qui tient à la différence des formations géologiques. A ce point de vue, le Sipyle se partage en trois régions distinctes. Le canton occidental, de la rivière de *Bournabat* à *Ménémen*, est d'origine volcanique; on n'y voit que trachytes rouges, bleus et noirs; le Manissa-

1. Pour cette description du Sipyle et de ses monuments, voici les sources où nous avons surtout puisé et auxquelles on pourrait aller demander de plus amples renseignements : Ch. Texier, *Description de l'Asie Mineure*, t. II, p. 249-259, pl. 129-131 *bis* ; Hamilton, *Researches in Asia Minor*, t. I, ch. iv; André Cherbuliez, *La ville de Smyrne et son orateur Aristide*, 4°, 2 parties, 1863 et 1865 (Extrait des *Mémoires de l'Institut national genevois*) ; Curtius, *Beiträge zur Geschichte und Topographie Kleinasiens* (*Ephesos, Pergamon, Smyrna, Sardes*) dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin, 1872, et particulièrement, dans ce mémoire, le chapitre intitulé *Alt-Smyrna*, rédigé par Gustave Hirschfeld, avec les planches IV et VI; Weber, *Le Sipylos et ses monuments*, 8°, 1880, Paris, Ducher; Karl Humann, *Ein Ausflug in den Sipylos* (extrait des *Illustrirten Deutschen Monatsheften* de Westermann, juillet 1885, Brunswick), 8° ; W. M. Ramsay, *Newly discovered sites near Smyrna* (*Journal of Hellenic studies*, t. I, p. 63-74). *Studies in Asia Minor*, 2. *Sipylos and Cybele* (*Journal*, t. III).

dagh, au contraire, appartient tout entier aux terrains crétacés; des calcaires et plusieurs variétés de schistes serv sition entre les roches éruptives et les roches sédimentai celles-ci qui offrent le coup d'œil le plus imposant; elles s brusquement, au nord et à l'est, par de formidables par ment colorées, percées de grottes, coupées de failles q traverser la montagne de part en part. Le *Iamanlar-dagh*

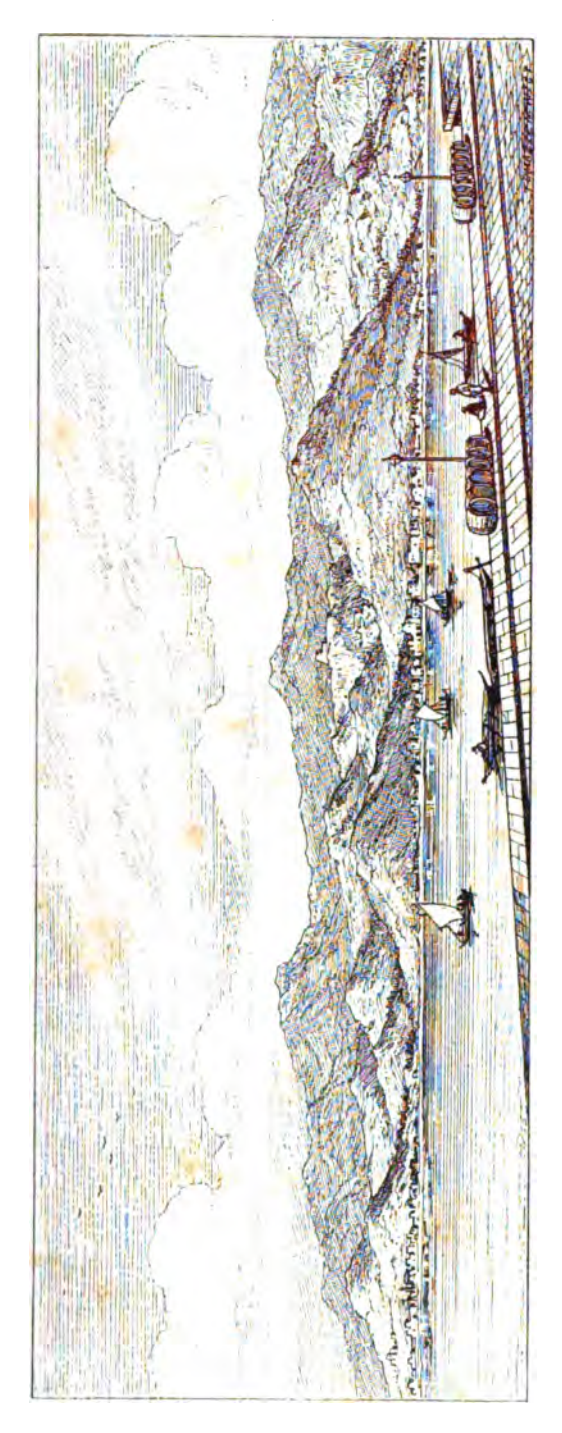


7. — Carte du Sipyle. Curtius, *Beiträge*, pl. IV.

murs verticaux et ces gorges resserrées; mais de sa crête al surmontent plusieurs sommets inégaux, se détachent des nombreux et assez doucement inclinés, qui se développent d dans la direction du sud, de l'ouest et du nord (fig. 8). S affleure partout, sur la saillie de ces éperons et dans le v la cime, les pentes inférieures se prêtent à la culture de la v l'olivier; il y a de la terre végétale dans le creux des ravins d'entre eux ont même de l'eau pendant l'année.

Moins élevée et plus accessible que le massif oriental, cett la montagne était la seule qui fût apte à recevoir et à nourrir lation d'une certaine importance, que devait d'ailleurs atti

point la proximité d'une mer abritée et tranquille. C'est donc là, et là seulement, que l'on peut s'attendre à trouver, sur la hauteur même, les traces du séjour prolongé d'un groupe sédentaire. Ailleurs, dans les étroits ravins et parmi les précipices du *Manissa-dagh*, il n'y avait place que pour des figures et des tombes taillées dans le roc ainsi que pour des refuges temporaires. Quand l'homme n'était pas sous le coup d'un danger immédiat, c'était la plaine qu'il devait habiter, la plaine où ses vestiges ont été effacés par les générations qui se sont succédé dans ces campagnes fécondes ; *Manissa*, l'ancienne Magnésie, est aujourd'hui encore une des villes les plus prospères de l'Asie Mineure.



8. — Le Iamanlar-dagh vu des quais de Smyrne. Weber, *Le Sipylos.*

Dans l'antiquité même, l'attention s'était portée sur les restes du passé que renfermait ce district. Voici en quels termes Pausanias, qui doit être originaire de Smyrne ou de Magnésie, parle des plus connus de ces monuments : « Il y a dans notre pays plusieurs preuves du séjour de Tantale et de Pélops, qui se sont conservées jusqu'à notre temps,

le *lac de Tantale*, qui a reçu le nom de ce roi, et son *tc* est remarquable, le *trône de Pélops*, dans le Sipylos, sur de la montagne, au-dessus du *Hiéron de la Mère Plasténé*[1]. il parle de cette statue de la mère des dieux, la plus ancien tes, que possèdent chez eux les Magnésiens qui habitent a mont Sipylos »[2] et de ce rocher « qui avait l'apparence d'un pleurs » et où l'on croyait reconnaître Niobé[3].

Il faut distinguer ici deux groupes de monuments, qui dent aux deux régions, très nettement délimitées, entre le partage le Sipyle. Ce sont probablement ceux du *Iamanlar-dc* la phrase de Pausainas citée ci-dessus; c'est au massif c l'écrivain a songé là où il parle soit de cette statue de Cybé montrait sur la roche Codine, soit de ce jeu de la nature qu rait aux curieux la belle et pathétique légende de Niobé. mencerons par étudier le premier groupe, à l'aide de la cart dressée tout exprès par M. Hirschfeld (fig. 9).

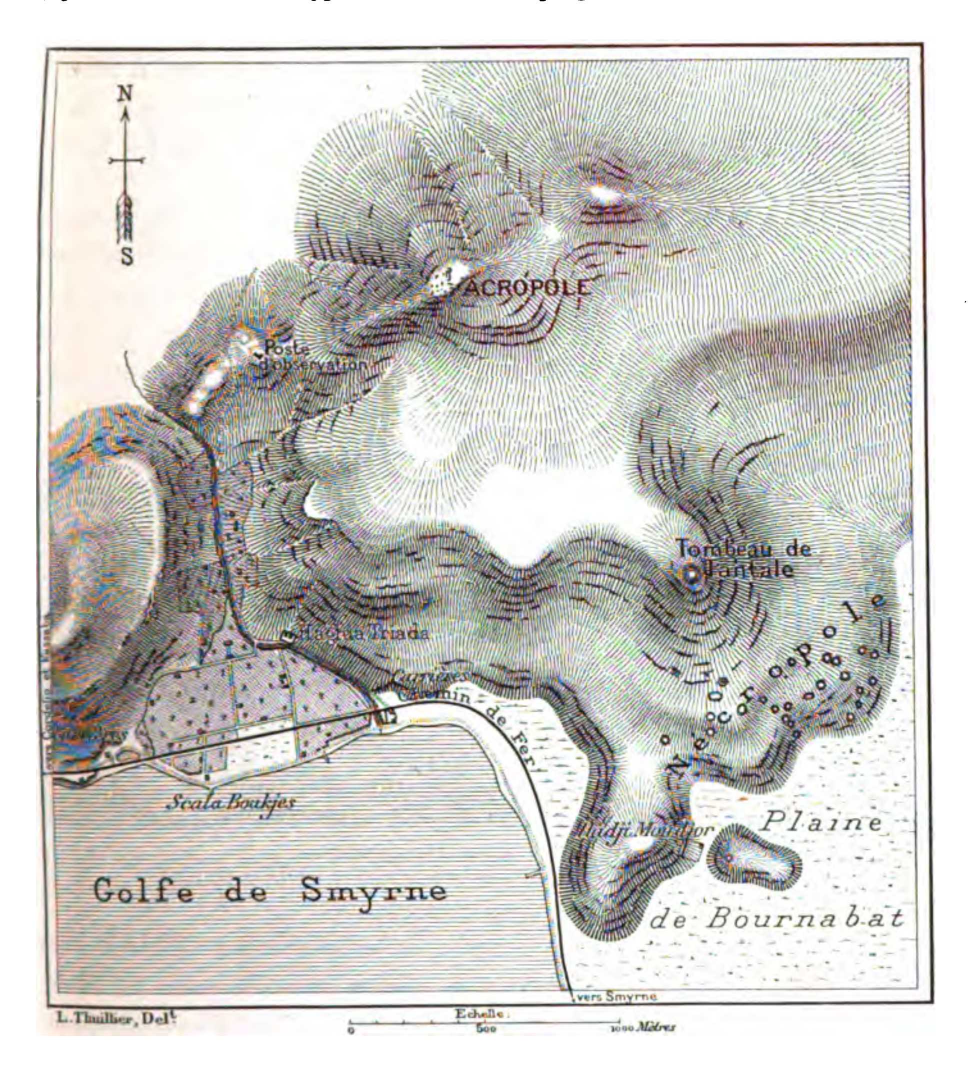
La situation des monuments qui composent ce groupe es la mention du *Tombeau de Tantale;* mais le canton où l'on re monument qui devait porter ce nom au temps de Pausania encore d'autres vestiges d'une antiquité reculée. On n'a pas à deviner le site du port primitif; c'est une anse, aujourd'h et comprise dans la plaine alluviale qui s'étend au nord de à laquelle le village de *Bournabat* donne son nom. C'est à l'a ouest de cette plaine, près d'*Hadji-moudjor*, que se trouvai lage; l'étroit bassin où venaient se réfugier les barques é défendu contre la houle par une petite île, qui aujourd'hui, de ce terrain uni, présente l'aspect d'une colline isolée (fig. 9) les pentes, assez douces, qui dominent au nord l'emplaceme crique, on y rencontre partout les marques de la main de On traverse d'abord une nécropole, où toutes les tombes sc mulus, puis on arrive à une acropole, dans le voisinage d vers l'ouest, on remarque encore d'autres travaux, exécut roche vive. Il est difficile de dire quelle a été la destinat derniers ouvrages, de ces plates-formes qui ont été ménagées

1. PAUSANIAS, V, 13. Weber traduit Ταντάλου λίμνη par le *port de Tantale;* pas le même sens que λιμήν, et, à moins de supposer une faute dans les faut admettre qu'il s'agit ici de l'un des deux petits lacs, le *Kiz-gheul*, ou p blablement le *Kara-gheul*, que renferme le *Iamanlar-dagh* (voir fig. 8).

2. PAUSANIAS, III, 22.

3. PAUSANIAS, I, 21.

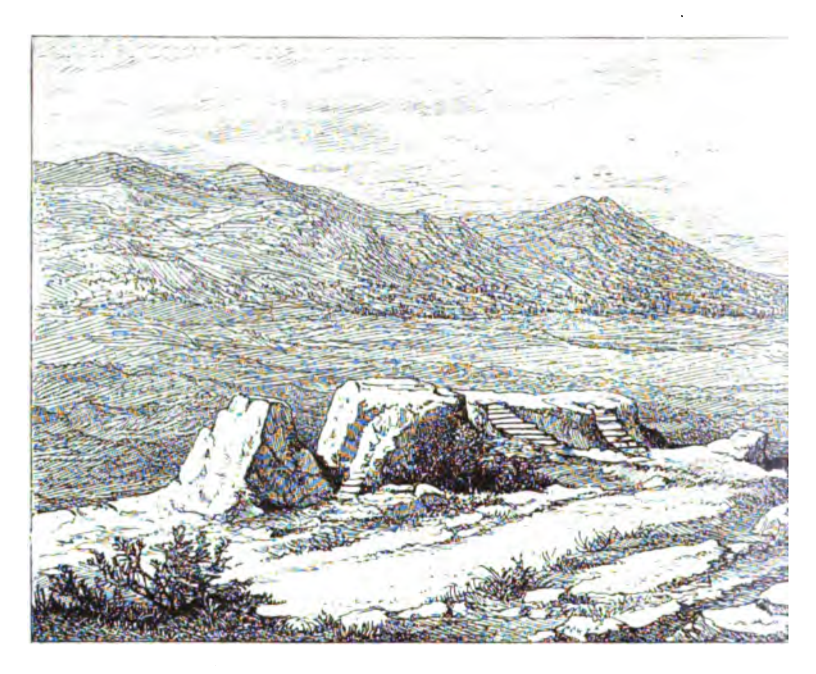
d'un massif de trachyte dont l'arête domine d'une quinzaine de mètres les terrains d'alentour. On a voulu voir là un poste d'observation, et en effet de ce point on découvre toute la plaine et tout le fond du golfe (fig. 10). Dans cette hypothèse, on s'explique très bien les marches



9. — Esquisse topographique du terrain, au nord-ouest de la plaine de Bournabat. Curtius, *Beiträge*, pl. IV.

qui conduisent à ces esplanades ; mais ce qui reste difficile à comprendre, c'est l'espèce d'auge, longue de deux mètres, qui a été pratiquée au milieu de l'une des aires. Est-ce un tombeau ? Ce trou était-il destiné à permettre au guetteur de se dissimuler? Quoi qu'il en soit, en voyant réunis sur un même versant et dans un assez étroit espace ces tombeaux, cette forteresse, ces escaliers, ces plates-formes créées aux dé-

pens du roc, on demeure convaincu qu'il y avait là, au-des: entre l'acropole et le rivage, une ville qui a précédé de plus la Smyrne grecque. On aperçoit, sur toute cette pente, d pierres sèches dont les uns descendent des hauteurs ver tandis que d'autres, coupant les premiers, dessinent des en gulières. Certaines de ces petites murailles, qui dépassen sol, paraissent bien être de celles que les paysans bâtis pour soutenir la terre végétale sur le flanc des collines, ou



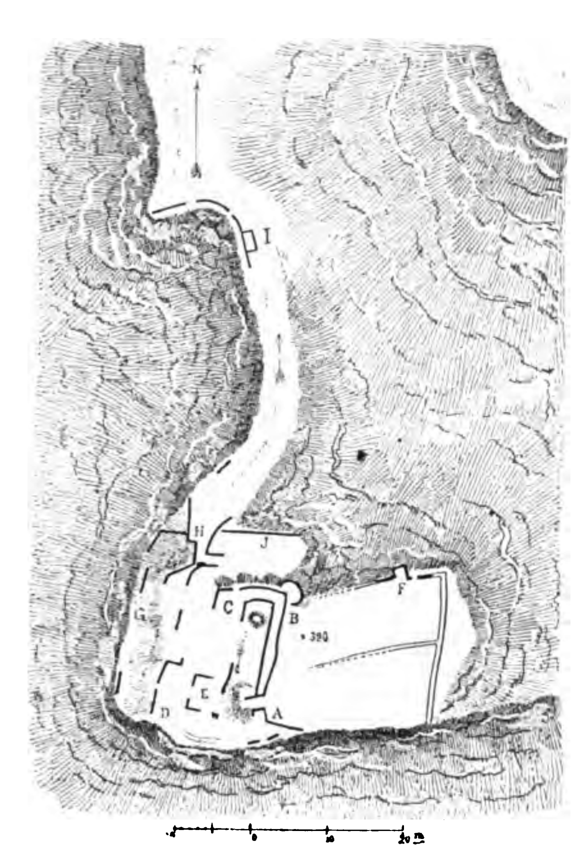
10. — Poste d'observation sur le Sipyle. Curtius, *Beiträge*, pl. VI

pour servir de parcs à moutons; mais, au témoignage de l' qui a étudié le plus à loisir et avec le plus d'attention tous ments de ce district, il y a des endroits où, malgré l'irr l'appareil, les pierres sont jointes avec trop de soin pour qu pas tenté de croire ces constructions contemporaines de la des tombes;[1] ce serait là qu'auraient vécu, au-dessus des cl cultivaient et de la mer dont le poisson les nourrissait, l

1. Texier (*Description*, t. II, p. 255 et 258) voit là toute une enceinte nécropole à la forteresse, ainsi que des restes d'édifices publics et d'habit Hamilton (*Researches*, p. 49.) et G. Hirschfeld (*Alt Smyrna*) croient tou modernes; Weber (*Le Sipylos*, p. 23) est d'avis qu'il y a lieu de disting murailles et que quelques-unes d'entre elles ne peuvent être l'ouvrage des des pâtres.

habitants de ce canton, où, grâce aux avantages de la situation, devait s'élever plus tard cette Smyrne qui est aujourd'hui la ville la plus riche et la plus populeuse de l'Asie Mineure, sa vraie capitale.

L'Acropole, qui forme le point culminant de cet ensemble, occupait, à 350 mètres de haut, un sommet secondaire, que sépare du rivage, en droite ligne, une distance d'environ 1 250 mètres. Il faut une demi-heure pour y arriver; la dernière partie surtout de la montée est vraiment raide et pénible. Au sud, le rocher est coupé à pic : des autres côtés, l'accès a été rendu difficile par des travaux qui fournissaient en même temps les matériaux nécessaires pour l'établissement du rempart (fig. 11). Le plateau, dans sa plus grande longueur, de l'est à l'ouest, n'a guère plus de 45 mètres sur 30 de large; il se divise en deux parties, une première enceinte, à l'ouest, qui forme comme une sorte d'avant-cour, et à l'est, un réduit plus solidement fortifié, que protège, de trois côtés, un double rempart; quoiqu'il ne reste que quelques pans du mur G, on voit qu'il était parallèle à D C, et, au nord et à l'est, cette duplication des lignes de défense est encore plus sensible. Au sud, on était garanti par des escarpements naturels, que surmontait d'ailleurs un mur aujourd'hui presque entièrement disparu; sur le bord du précipice, on peut suivre la trace de l'assise inférieure, dont les pierres, à leur base, s'encastraient dans le roc taillé. Il a fallu prendre plus de précautions vers le nord; par là, l'accès était plus aisé; une route, que soutient un mur d'appui, conduisait, le long d'une crête étroite, par une pente assez douce, jusqu'à l'une des portes



11. — L'acropole du Iamanlar-dagh. Plan. Weber, *Le Sipylos*, pl. I.

du fort. Cette route a été défendue par une tour carrée (I) ; d
où le chemin aboutit à la citadelle, il se rétrécit, il est don
remparts entre lesquels on pouvait aisément arrêter les assa
gés de passer un à un. Pour forcer tous ceux qui abordaien
par cette face à s'engager dans ce couloir si resserré (H), on
dans le roc, sur la gauche du chemin, un fossé dont la paroi,
de l'escarpe, était taillée en talus rapide (J). Un mur couvra
l'extérieur; un autre (C B du plan), qui est une des parties les p
et les mieux conservées de la fortification, couronnait le tal
Quoique bâti certainement d'un seul jet, il offre de curieuse
d'appareil; en C, les assises sont très bien réglées et à joint
en O, les lits de pierre sont horizontaux, mais plusieurs



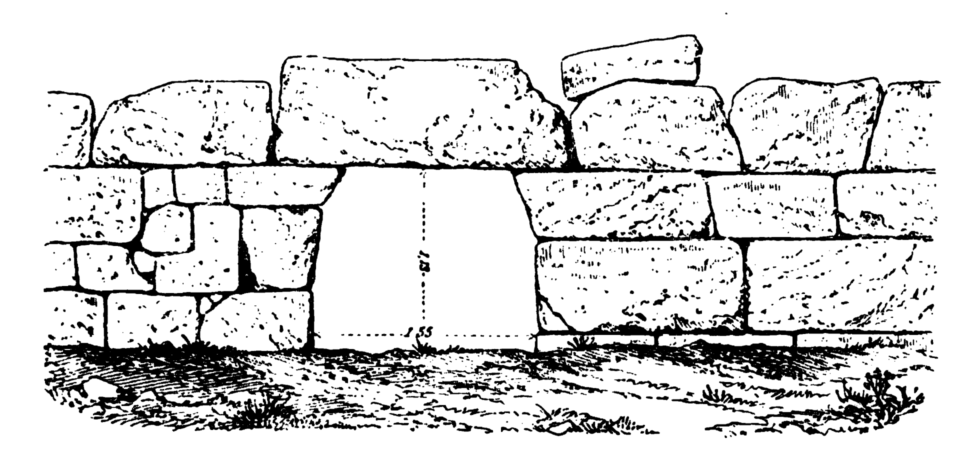
12. — Le mur septentrional de l'Acropole, vu du dehors. Weber, pl.

sont obliques; à l'angle B, l'appareil est polygonal. On v
exemple combien il est dangereux de vouloir assigner une dat
fice, surtout quand il n'en subsiste qu'une faible partie, d'apr
facture d'un pan de muraille. Dans les temps très anciens, l
employaient indifféremment les matériaux tels que les leu
tailleur de pierres ; c'est plus tard seulement que celui-ci
ordres de l'architecte, pour ne lui fournir que des blocs cap
trer dans un système d'appareil dont le caractère fut déte
vance.

Il reste à signaler deux particularités curieuses. Des march
dans le roc permettaient aux défenseurs de descendre dan
pour aller garnir la contrescarpe et leur facilitaient la ret
étaient forcés de se replier sur le corps de place. Le coin n
l'enceinte (fig. 11, B), que ne couvrait plus le fossé, a été renfo
mur demi-circulaire, en talus, dont la partie inférieure subsis
c'est comme l'ébauche d'une tour. Il y a aussi un saillant, ma
quadrangulaire, sur la face septentrionale du mur qui règne a
l'avant-cour (fig. 11, F). Celle-ci paraît avoir été partagée en de

mur; les matériaux sont ici plus petits que dans la citadelle proprement dite. C'est sur ce réduit, où devait se concentrer la résistance, qu'a porté le principal effort du constructeur. Dans l'angle nord-est, un creux qu'entoure un cercle de décombres semble indiquer la place d'une citerne; il faudrait des fouilles pour la dégager et aussi pour révéler la vraie destination des soubassements que l'on remarque en E, au centre du réduit; ceux-ci, formés de blocs bien équarris, dessinent un carré de 6 à 8 mètres de long.

Avec le mur que nous avons reproduit, ce qu'il y a de plus intéressant dans cette acropole, c'est la porte (A) qui s'ouvre à l'angle sud-

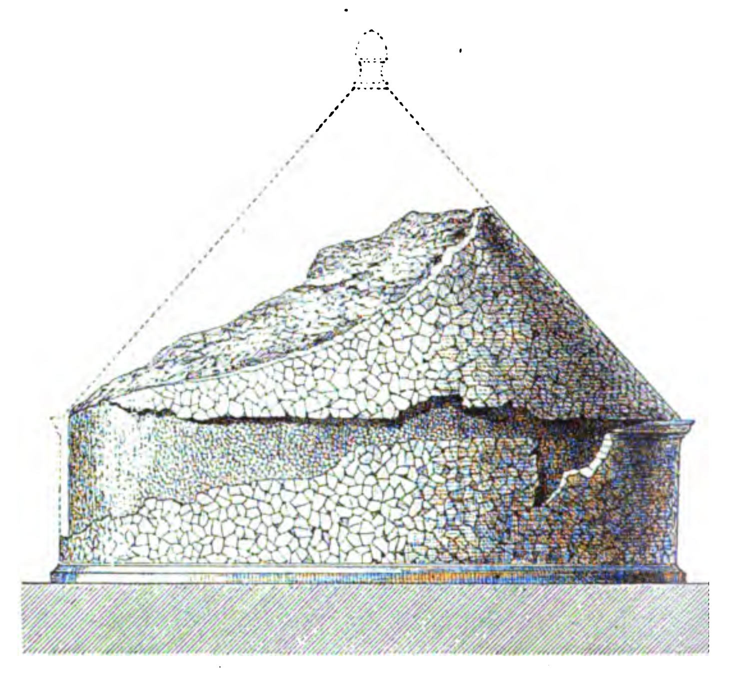


13. — Porte de l'Acropole. Weber, pl. I.

est et qui devait être l'entrée principale (fig. 13). Le contour des blocs où elle s'ouvre lui donne la forme d'une sorte d'ogive tronquée. Au-dessus de la baie, deux puissants linteaux, placés l'un derrière l'autre; le premier, celui que l'on voit dans le dessin, a 2 mètres de long sur 0^m, 74 de haut. Ce passage donnait accès dans un couloir oblique au fond duquel était sans doute un escalier pour monter sur l'esplanade; mais il y a là un éboulis de pierres qui cache le sol. Il est probable que ce couloir était couvert par de grandes dalles. Ici encore, autour de cette porte, on remarquera cette régularité de l'appareil sur laquelle nous avons déjà appelé l'attention. A droite de la baie, il n'y a que deux assises; il y en a trois à gauche. La tendance à l'horizontalité des lits est très marquée: cependant à gauche on a employé des blocs qui n'étaient pas de même forme que leurs voisins; il y a des lignes rompues, des tailles en crochet. C'est toujours ce même asservissement du constructeur au lapicide.

On avait mis l'acropole très haut, pour en rendre la défense plus

facile et permettre à ceux qui en étaient chargés d'exercer
pays environnant une surveillance efficace. La nécropole,
pas exposée aux mêmes risques, pouvait, sans inconvénient,
dans une position moins forte; elle s'étend, beaucoup plu
les premières pentes des mamelons qui se dressent au-dess
cien port (fig. 9). On y distingue encore plus de quarante
qui sont tous des tumulus d'une construction déjà assez sa
cônes de pierres, reposant sur un soubassement circulaire,

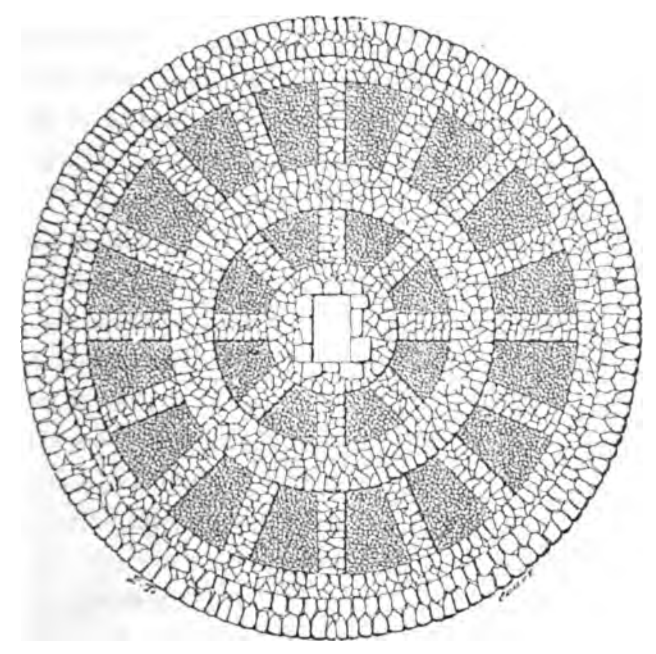


14. — Vue du tombeau de Tantale, avant les fouilles.
Texier, *Description*, pl. CXXX.

même fondé sur le rocher. Un d'entre eux, plus considérable
les autres, se voyait du quai de Smyrne, avant les fouilles qu
qua, en 1835, M. Texier, avec l'aide de matelots mis à sa dis
par l'amiral qui commandait la station française, M. Massieu de
(fig. 14); le sommet du cône avait déjà disparu, et les tranch
permirent de pénétrer jusqu'au cœur du massif achevèrent de d
le monument; mais, avant d'y mettre la pioche, M. Texier av
suré ce qu'il a détruit. Nous lui empruntons donc sa descriptic
jointe aux figures qui l'accompagnent, rend très bien compte de
les dispositions intérieures[1].

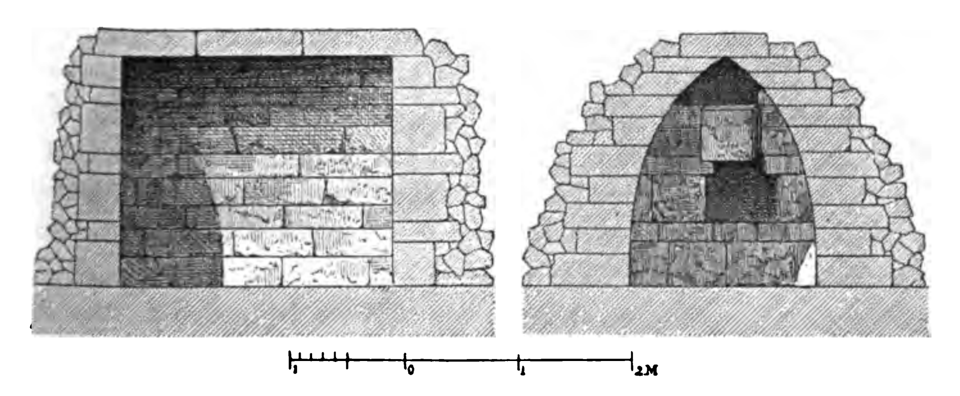
1. TEXIER. *Description de l'Asie Mineure*, t. II, p. 253-254. Nous avons complét
rigé la description de M. Texier par celle de M. Weber (*Le Sipylos*, p. 19 et 20).

Le tumulus a 33^{m},60 de diamètre, et, par conséquent, 105^{m},537 de circonférence ; il forme un cercle parfait; il est construit tout en



15. — Plan du tombeau de Tantale. Texier, *Description*, pl. CXXX.

pierres sèches de moyenne dimension (fig. 15). Au centre est une chambre rectangulaire de 3^{m},55 de long sur 2^{m},17 de large et 2^{m},85



16. — La chambre du tombeau de Tantale. Coupe longitudinale. Texier, *Description*, pl. CXXXI.

17. — La chambre du tombeau de Tantale. Coupe transversale. Weber, *le Sipylos*, pl. I.

de hauteur sous la voûte (fig. 16). Grâce à la taille des pierres, posées en encorbellement, cette chambre offre, en coupe, l'apparence d'une voute en ogive (fig. 17) [1]. Les assises des côtés sont horizontales; elles

1. La figure 17 a été exécutée, non d'après Texier, mais d'après Weber (*Le Sipylos*,

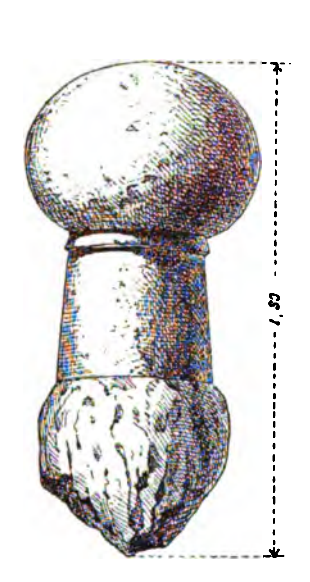
ont alternativement $0^m,55$ et $0^m,20$ de haut. Les murs en re[…] pas reliés avec ceux des grands côtés. Il n'y a naturellen[…] clef de voûte; la pierre supérieure, qui ferme le vide, est posée sur les deux dernières assises. Point de couloir po[…] dans la chambre; elle a été fermée après que le mort y av[…] ché, puis on a construit autour d'elle un massif compa[…] subsiste aucun vide[1]. La chambre est au centre d'un c[…] pierres sèches de $3^m,50$ de rayon. Huit murs, longs de $2^m,70$ noyau central à un premier mur circulaire, d'où partent seiz[…] rayonnent également du centre à la circonférence et vont s'app[…] dernier mur, épais de $3^m,70$; celui-ci forme le revêtement e[…] la tombe. Pour plus de solidité, ce mur est composé de deu[…] l'une inférieure, de $1^m,50$ d'épaisseur, parementée des deu[…] l'autre de $2^m,36$, composée de pierres d'un plus fort échantill[…] lindre qui forme le soubassement de l'édifice était décoré, pa[…] d'une plinthe, et, à son sommet, d'une corniche, qui n'avaient l'une et l'autre, qu'une très faible saillie.

Il est impossible d'imaginer une construction mieux ente[…] résister à l'action des siècles. Tous les murs sont noyés dans plissage de petites pierres, toutes à peu près de la même dim[…] parfaitement réunies, quoique aucun ciment ne les relie. G[…] solidité, l'édifice a dû se conserver intact pendant toute l'[…] protégé par le prestige des traditions et des souvenirs qui s'y ratta[…] on est, en effet, fondé à y reconnaître ce *tombeau de Tan*[…] parle Pausanias et qu'il caractérise par ces mots : οὐκ ἀφανής, […] saurait échapper aux regards, qui attire l'attention ». Lorsq[…] entier, le tombeau, debout sur la colline qui lui servait de p[…] devait, en effet, être visible de très loin. Il avait de 27 à 28 d'élévation, comme l'a calculé Texier; lorsque cet explorateur co[…] ses travaux d'excavation, le cône terminal était encore cons[…] partie; ayant le diamètre et la direction de la pente, on a pu […]

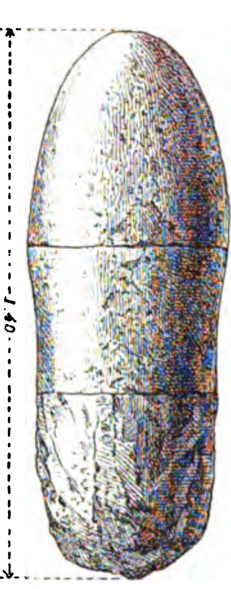
pl. I). Ce dernier remarque en effet que la courbe qui dessine l'ogive commence même de la chambre et non, comme l'indique Texier, à la troisième assise. […] vides qui se creusent en haut et au milieu de la paroi, ils marquent des arrache[…] ont été faits sans doute avec l'intention de découvrir quelque passage qui aur[…] accès à la chambre avant qu'elle ne fût close; mais ils ne laissent voir que le re[…] ordinaire.

1. Il est curieux que Texier, avec sa négligence ordinaire, ne dise pas si q[…] paraissait avoir pénétré avant lui dans cette chambre où il n'a pu arriver qu'en s[…] à grand coups de pic un chemin à travers le massif; en quel état l'a-t-il t[…] a-t-il ramassé quelques débris antiques? C'est ce qu'il n'indique nulle part.

ner la hauteur totale. La seule donnée qui présente quelque incertitude, c'est la dimension de l'ornement qui surmontait le cône. Cet ornement n'a pas été retrouvé; mais il est facile d'en deviner le caractère. Par leur disposition et leur construction, les autres tumulus de la nécropole s'annoncent comme contemporains du tombeau de Tantale; or, dans leur voisinage, on a trouvé en assez grand nombre, à demi enterrés, des phallus en trachyte rouge dont la grandeur varie entre 0m,46 et 1m,40. Naïfs symboles de vie et d'immortalité, ces phallus jouaient là, sans aucun doute, le rôle du fleuron qui, dans les édifices grecs ainsi disposés, servent de motif terminal. La partie inférieure de chacun de ces objets n'est que grossièrement épannelée; on reconnaît, à la différence de taille, que cette partie n'était pas apparente, qu'elle était engagée et cachée dans un trou ménagé à la pointe du cône. Le phallus n'a pas partout la même forme; dans ceux de ces ornements qui paraissent les plus soignés, il a une tête sphérique, qu'un mince listel relie à un corps cylindrique (fig. 18); ailleurs il s'amortit en pomme de pin (fig. 19); dans quelques exemplaires, ce n'est plus qu'un cylindre, avec un léger renflement au milieu [1].



18. — Ornement terminal en forme de phallus. Weber, *le Sipylos*, pl. II.

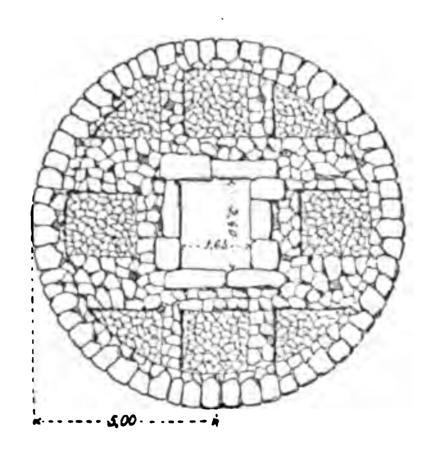


19. — Ornement terminal en forme de phallus. Weber, *le Sipylos*, pl. II.

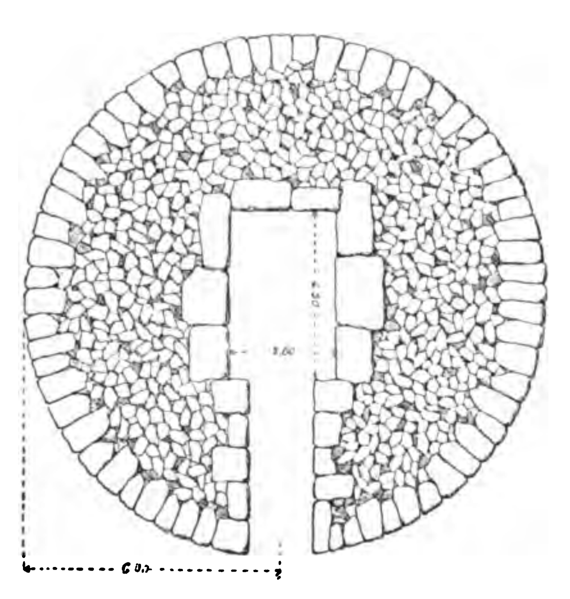
Ce n'est pas seulement par ses dimensions plus imposantes que l'édifice qui vient d'être décrit se distingue des autres tombes de la nécropole; il est placé à un niveau supérieur et à une certaine distance des autres tombes. Celles-ci sont au contraire très rapprochées les unes des autres ; quelques-unes sont reliées ensemble par un mur; il y a un des tumulus qui renferme deux chambres. Tous ces monuments

1. A un kilomètre environ vers l'est de la Cybèle colossale, dans le *Manissa-dagh*, M. Sayce a vu un grand phallus sculpté sur une paroi de roc, entre deux petites niches de forme triangulaire; auprès, il y avait des tombes (*Journal of Hellenic studies*, t. I, p. 90).

sont en plus mauvais état encore que le *Tombeau de Ta*
chercheurs de trésors ont eu moins de peine à les démolir
est toujours écroulé; le soub
lui-même a souvent beaucoup
il n'en reste quelquefois qu'un
de terre et de gravats. D'ailleu
se laisse encore relever. Parf
à peu près le même que dans
sépulcre, celui sans doute d
qui a dû servir de modèle; la c
a été murée après la déposi
corps et le massif en pierres s
été bâti tout alentour, traversé
murs de refend qui partent du
pour aboutir à la circonférence (f
toute la différence, c'est que le di
du tumulus, étant ici beaucoup moindre, ne comportait pas plu
cercles concentriques et que, par suite, les murs de refend parte
quatre angles du caveau et qu'ils sont parallèles deux à deux a
d'être rayonnants. 1
un autre type (fig. 21
large couloir, que r
vraient des pierres p
conduit à la chambre,
tée en fausse ogive. 1
de contreforts intérie
en dedans du mur circu
qui sert de parement
bâtisse et dont le souba
ment est toujours fait d
sez gros blocs, il n'y a
ce remplissage en pier
sèches qui, malgré l'
sence de tout ciment, p
sente une assez gran
solidité. Dans certaines
ces tombes, le roc qui formait l'aire de la chambre a été creusé
forme de cuve; on voit encore, tout autour de cette espèce d'aug
l'entaille où s'ajustaient les dalles qui recouvraient et qui cachaient



20. — Tumulus en pierres sèches. Texier, *Description*, pl. CXXXI.


21. — Tumulus en pierres sèches. Texier, *Description*, pl. CXXXI.

cadavre. L'orientation des tombes varie beaucoup de l'une à l'autre; elle ne paraît avoir été déterminée, dans chaque cas, que par la direction des lignes de pente. Le *tombeau de Tantale* est orienté nord-est et sud-ouest par 60 degrés.

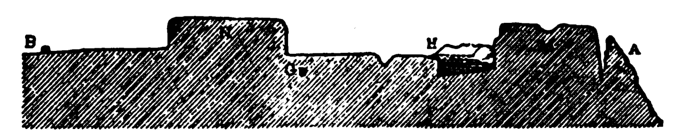
Il y a encore, sur ce versant du Sipyle, un autre point où se voient



22. — Plan d'un sanctuaire dans le Iamanlar-dagh. Weber, *le Sipylos*, pl. III.

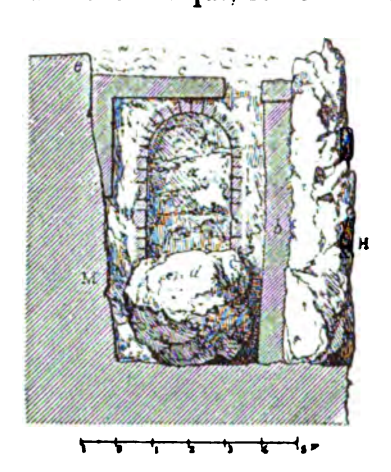
les restes d'un ouvrage important, en partie construit et en partie taillé dans la roche vive ; il a été exécuté par des procédés qui ne diffèrent point de ceux que nous venons d'étudier dans le groupe de monuments qui avoisine la plaine de Bournabat ; on est donc fondé à y voir aussi l'œuvre du peuple qui a bâti ses tombes près du port et placé au-dessus sa citadelle. Moins haut que celui de l'acropole, mais bien plus éloigné du rivage, le mamelon qui porte ces restes se dresse, dans l'alignement du village de *Pétrola*, vers le fond de la vallée qu'arrose un ruisseau où

l'on croit reconnaître l'Acheloos; on l'appelle *Ada*, « l'île », sa parce que, vu de loin, il paraît détaché des hauteurs voisine termine par un sommet aplati, à parois verticales, qui a 70 n long sur 20 de large et qui se divise en trois parties distinctes Au nord-ouest s'élève un rocher massif (N), haut de 4 mètr à pic sur to faces; vient à un nivea rieur, une nade au mi laquelle o



23. — Le sanctuaire. Coupe sur AB. Weber, *le Sipylos*, pl. III.

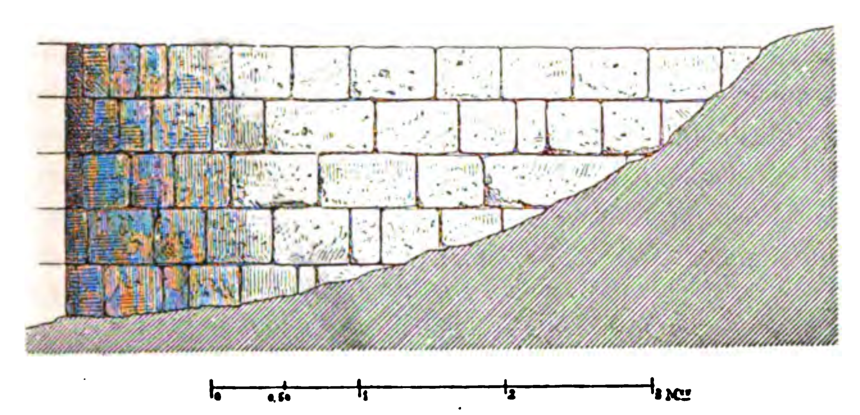
marque une dépression circulaire (*r*), qui ressemble à l'orific puits ou d'une citerne; mais ce qui attire surtout l'attention, c puissant rocher qui forme l'extrémité méridionale de cette crê Un peu plus saillant que celui qui lui fait pendant vers le nor 22 mètres de long sur 13 de large et, à l'angle nord-est, il est cou une entaille qui, sur 8 mètres de long, a 4 mètres de large et auta profondeur (fig. 23). Au fond de excavation a été bâtie une sorte de cha à ciel ouvert (*a*), qui mesure 5 mètre 2m,20 (fig. 24). Les murs des grands se relient à l'un des bouts du caveau un mur en demi-cercle; à l'autre bou disparaissent sous la terre et les bloc qui ont roulé dans ce creux. Les assise forment les parois de cette pièce sont bien réglées (fig. 25); elles ont 0m,36 haut et la longueur des pierres va entre 0m,39 et 0m,72. Autour du duit, à un mètre de distance, règne mur polygonal qui fermait l'entrée vers nord (fig. 24 *c*, *b*) et protégeait le côté oriental où le rocher est peu éle (en H). A droite de l'entrée du caveau, il y avait des marches qui pe mettaient d'arriver sur une esplanade où l'on ne voit pas d'aut trace de travail humain qu'un enfoncement vers le milieu de ce pe plateau (fig. 22, *r*); il semble qu'on ait voulu ménager là un réservo pour les eaux de pluie.



24. — Le sanctuaire. Plan de la chambre. Weber, *Ibidem*.

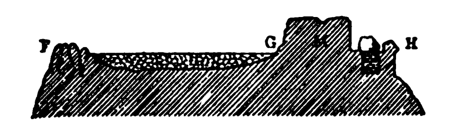
1. Ramsay, *Newly discovered sites*, p. 68.

Ce qui indique l'estime en laquelle on tenait ce monument, ce sont les travaux d'art qui l'entourent; autant que le permet la configuration du sol, qui, au sud et à l'ouest, se dérobe et se creuse rapidement, la crête que nous avons décrite est enveloppée, à distance, par une enceinte extérieure. Vers l'est, où la pente est assez douce, le mur court



25. — Le sanctuaire. Mur de la chambre. Weber, *Ibidem*.

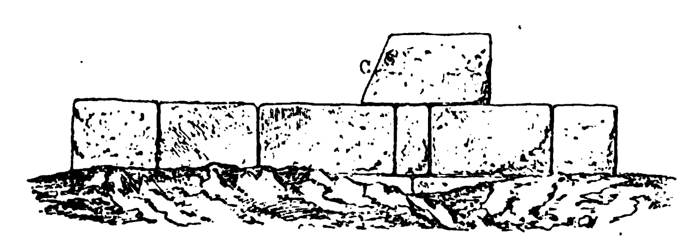
parallèle aux deux rochers; il en est éloigné d'environ 30 mètres. Au sud-est, on remarquera des angles rentrants et saillants, exécutés avec beaucoup de soin, qui suivent les sinuosités du roc (*p*). Au sud, le mur d'enceinte se relie à angle droit avec l'extrémité du rocher M; plus loin, les flancs de la montagne étant très raides, le mur devenait inutile. Une muraille en ligne courbe relie cette cour à une autre qui se prolonge vers le nord-ouest (B, C, F). Là le sommet se continue, en dehors de l'enceinte, par une sorte de promontoire où les pentes, fort rapides des deux côtés, sont presque à pic. Le rempart suit d'abord la crête de ce rocher; puis, au point F, il franchit tout à coup le vallon, il devient ainsi mur de soutènement pour la terrasse supérieure et vient fermer, en G, la ligne d'enceinte (fig. 26). Sur tout le pourtour de celle-ci, l'appareil, comme dans les murs de l'Acropole, présente une grande diversité; tantôt il est franchement polygonal (entre F et G, en D); tantôt les lits sont horizontaux, mais avec des joints obliques (en E); tantôt il se rapproche beaucoup de l'appareil dit hellénique (fig. 27, en C). L'entrée principale semble avoir été vers le nord, au point *q*. Il y a là, sur une longueur de 1m,50, interruption de la muraille; on arrivait à cette porte par une série de gradins. Dans



26. — Le sanctuaire. Coupe sur FH. Weber, *Ibidem*.

tout l'espace que circonscrivent ces murs, peu de traces de
M. Weber, l'auteur des relevés que nous avons reproduits, n
que sur la plate-forme méridionale (en *s* et en *t*); ces ve
d'ailleurs trop peu marqués pour que l'on puisse dire quel é
ractère de ces constructions. Dans la cour du nord, rien d'a
de ces creux qui paraissent avoir eu pour objet de recueilli
de pluie.

A quelle fin ces rocs ont-ils été ainsi taillés, et bâties ces
Il est difficile de répondre à cette question avec une entière
mais il ne semble pas qu'il faille chercher ici une forteresse
ce soit la première idée que suggère la présence d'une pareill
sur un sommet isolé. Cette forteresse aurait été bien éloign
lieu habit
est d'ail
bien plu
que celui
ronne la cr
au-dessus
beau de
nulle par
plus de 1^m,20 d'épaisseur; nulle part il n'est flanqué d'u
il n'aurait opposé aux assaillants qu'une faible barrière. En r
il répond très bien à l'idée qu'on se fait d'un mur destiné à en
certain espace attenant à un sanctuaire et à lui donner ainsi l
tère d'un *téménos* ou terrain consacré. Comment aussi, dans l'h
d'un ouvrage fortifié, expliquerait-on ce caveau bâti avec tant
dans un creux artificiel? En quoi aurait-il pu servir à la dé
n'est ni un silo ni une citerne.



27. — Le sanctuaire. Mur d'enceinte au nord-est. Weber, *Ibidem*.

Cette excavation n'est pas non plus une tombe; elle est trop
et la chambre même qu'elle renferme dépasse encore de beau
dimensions à peu près constantes des cuves funéraires. Il n
trace d'une toiture qu'auraient portée les murs de la chambr
ne comprendrait pas que la dépouille mortelle eût été laissée
découvert. Ce serait, en soi, chose étrange et presque inexplica
ce type de sépulture; mais il serait plus imprévu, plus surpr
rencontrer ici que partout ailleurs, car dans la nécropole

1. M. Ramsay croirait plutôt à une forteresse, mais à une forteresse qui, à
grecque, aurait cessé d'être utilisée pour la défense et n'aurait plus été fréque
pour le sanctuaire qu'elle renfermait (*Newly discovered sites*, p. 73).

les tombes affectent la forme d'un tumulus à base circulaire. Enfin, pourquoi aurait-on jugé nécessaire de créer à grand'peine, autour d'un simple tombeau, cette enceinte spacieuse et si bien fermée?

Ces explications écartées, il ne reste qu'une seule conjecture possible. Nous serions en face d'un temple très ancien, et cette chambre aurait été la niche réservée au symbole ou à l'image de la divinité adorée sur ce *haut lieu,* divinité qui, d'après ce que l'on sait des cultes du Sipyle, n'a guère pu être que Cybèle, l'habitante des montagnes. Sans doute on n'imagine pas une statue dressée au fond de cette tranchée; mais l'ordonnance de ce sanctuaire appartiendrait à un temps où il n'existait pas d'autres statues que des figures colossales, taillées en haut relief dans le roc dont elles ne savaient pas encore se détacher et s'affranchir. C'est par une pierre sacrée que la déesse aurait été représentée ici, comme à Pessinunte. Dans cette hypothèse, on s'explique sans effort les dispositions principales de cet ensemble. L'enceinte correspondait à ces cercles de pierres brutes que nous avons étudiés en Syrie; elle marquait les limites de l'espace où devait se rassembler, pour accomplir les rites, la foule des fidèles [1]. Les deux quartiers de roc qui forment les deux bouts de la crête et qui dominent les cours étaient comme deux énormes autels où les sacrifices s'offraient en pleine lumière, à la vue de tous; quant au bétyle auquel s'adressaient ces hommages, il était protégé contre les éboulements et contre les tourmentes par son cadre de rocher et par un double mur, et l'étroite entrée du réduit permettait de ne laisser pénétrer les dévots dans cette sorte de chapelle que par petits groupes.

Était-ce là le *sanctuaire de la mère Plasténé* que mentionne Pausanias, sanctuaire qui aurait été fondé par les premiers habitants du Sipyle, mais que les Grecs établis plus tard à Smyrne auraient continué d'entourer d'un respect religieux? Dans ce cas, il faudrait croire que l'on donnait le nom de *trône de Pélops* à l'un des deux sommets du *Iamanlar-dagh* qui s'élèvent en arrière et au nord du monument que nous venons d'étudier [2]; c'est ainsi que, dans plusieurs de nos provinces, certaines hautes collines portent le surnom populaire de *Chaises de Gargantua.*

1. Sur les *bâmoth* de la Syrie, voir *Histoire de l'Art*, t. IV, livre V, chapitre v, § 2.

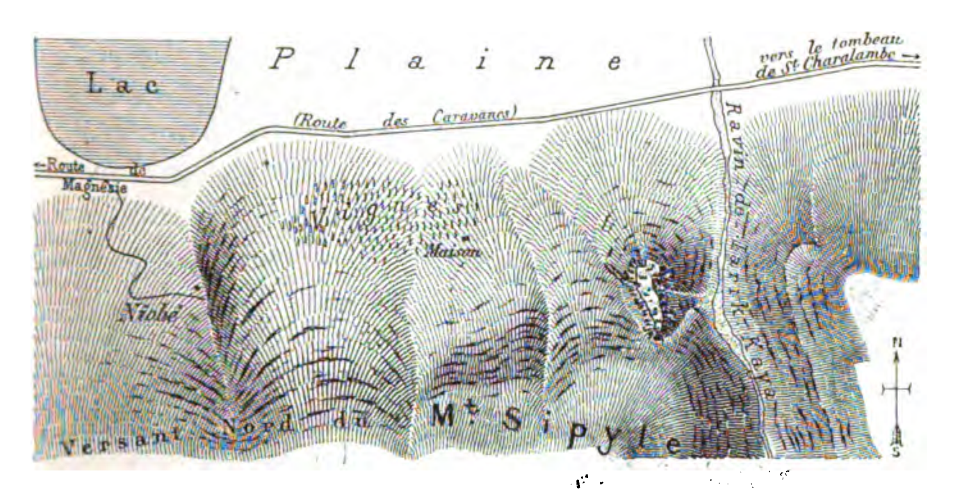
2. Voir à ce sujet Weber, le *Sipylos*, p. 30-31. Il remarque que tous les monuments cités par Pausanias dans la phrase en question paraissent se trouver dans le voisinage d'un chemin, encore fréquenté en temps d'inondation, qui, partant du village de *Cordelio*, sur le golfe de Smyrne, franchit le *Iamanlar-dagh* et va tomber dans la vallée de l'Hermos, près de *Ménémen.*

De ce côté du Sipyle il reste encore à mentionner, pour r
blier, deux restes d'enceintes fortifiées. L'une se trouve à
nécropole qui renferme le tombeau de Tantale, sur un de
contreforts de la montagne et tout près de celle-ci; elle est
grande que la citadelle située sur la hauteur et les angles er
tégés par des tours rondes. Il n'y a pas lieu d'y insister ; d'a
men du site et des murailles, c'est l'acropole de la Smyrne
que l'on propose de reconnaître ici[1]. La seconde enceinte se
la route qui va, par le col de *Bei-cavé* et la vallée du *Nif-*
joindre la vallée de l'Hermos, au delà de la barrière du Sipyl
le chemin qu'a toujours suivi, depuis la plus haute antiquité
construction du chemin de fer, le commerce que Smyrne fait a
rieur de la péninsule (fig. 7). Au nord du col s'élève une montagn
qui s'aperçoit de tous les points de la plaine de *Bournabat*. Su
met de ce pic il y a les traces très bien marquées d'une ville a
La cime elle-même porte une sorte de réduit fortifié; quelque
plus bas s'étend, du côté de l'est, un plateau assez vaste et li
un mur. A la moitié de la hauteur totale de la montagne, en
chaînes de rochers saillants qui descendent du sommet vers le
s'étend, du nord-ouest au sud-ouest, un mur qui a une cinquan
mètres en longueur sur 6m,50 d'épaisseur : il est encore,
droits, haut de 2 à 3 mètres. On trouve ici, dans ces d
remparts, la même diversité d'appareil que dans ceux de l'acr
Iamanlar-dagh; certains blocs, à peine dégrossis, ont l'a
plus irrégulier; ailleurs, quoique les pierres de taille soie
d'être toutes du même échantillon, les lits sont à peu près horiz
mais c'est encore le système polygonal qui domine. Par places
a été taillé. Un mur circulaire semble la base d'un tumulus. L
tout jonché de fragments de poterie ; quelques-uns de ces débris
caractère très archaïque ; d'autres sont couverts du beau vernis n
vases grecs. Dès le temps où s'était fondée la petite ville qui a
port dans la plaine actuelle de *Bournabat*, la tribu qui s'était fi
le golfe tint à défendre ce passage, le seul par lequel pût aiséme
ver jusqu'à elle un ennemi qui descendait le cours de l'Herm
partie de la population s'établit dans ce poste, qui, sans êt
éloigné de la plaine et de pentes propres à la culture, commandai
filé. La position était avantageuse et commode ; il est probable

1. Weber, *le Sipylos*, p. 25-26 et pl. I.
2. Ramsay, *Newly discovered sites near Smyrna*, p. 63-68, Weber, *le Sipylos*, p.

colons grecs succédèrent ici aux premiers habitants du pays, et qu'ils tirèrent parti des défenses qu'avaient construites des générations déjà oubliées.

Le second groupe des monuments primitifs du Sipyle se trouve sur son autre versant, sur ses pentes septentrionales, dans le *Manissa-dagh*, à l'est du site de l'ancienne Magnésie. C'est là que se rencontre la fameuse statue colossale de Cybèle[1]; de récentes recherches ont permis de relever, dans le voisinage de cette étrange figure, d'autres traces du peuple auquel on peut l'attribuer, de celui qui, tout en possédant et en cultivant la fertile plaine de l'Hermos, avait ses lieux de culte et de re-



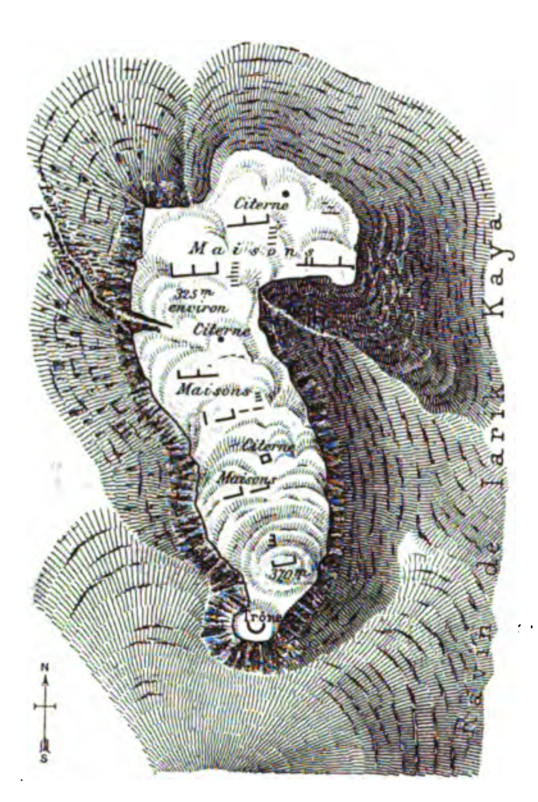
28. — Esquisse topographique du versant septentrional du Sipyle, à l'est de Magnésie.

fuge ainsi que ses tombeaux dans les gorges de la montagne et au-dessus ou au pied de ses formidables escarpements.

Lorsque en venant de *Manissa* on longe le Sipyle en remontant la vallée, après avoir passé devant la gigantesque statue de Cybèle, on voit, à 500 mètres plus loin, s'ouvrir, entre deux murs à pic qui ont environ 150 mètres de haut, un ravin profond et resserré (fig. 28). Sur l'un des côtés de cette gorge, on remarque une espèce d'éperon qui se projette en avant, tout bordé de précipices; les bûcherons de la montagne l'appellent *Iarik-kaïa*, « la roche tordue », et ils racontaient qu'il y avait là les restes d'un *palæo-kastro*, d'un vieux château. Plusieurs voyageurs, dans ces dernières années, ont fait l'ascension. Pour se risquer

1. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 753-759. Cette esquisse, qui n'est pas à l'échelle, n'a pas la prétention de représenter fidèlement tous les mouvements du terrain; elle n'a d'autre objet que d'aider le lecteur à se faire une idée de la situation relative des différents monuments dont nous aurons à parler dans les pages qui vont suivre.

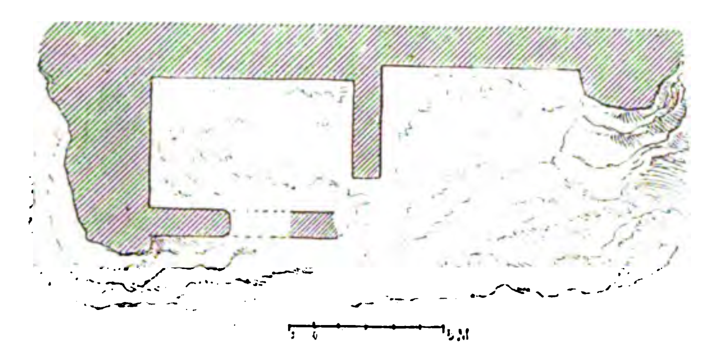
jusque là-haut, il faut avoir le jarret souple et la tête solide dans l'antiquité, un sentier en partie taillé dans le roc, en pa toute apparence, supporté par des murs jetés sur le vide ; il p été assez large pour qu'un mulet pût y cheminer; on en ren sieurs fois des morceaux plus ou moins longs, au cours de rieuse montée, mais on ne peut plus le suivre, et l'on s'accrochant aux arbustes et aux saillies de la pierre; on pa une grotte d'une p de 10 mètres, dor paraît avoir été élarg d'homme et qui co débris de tuiles. Un loin, on distingue ment d'une porte montants étaient l struit et l'autre taill roc. Fermée, elle passage. Il y avai sorte de corps de ga arrivez ensuite au escarpement qui se bord devoir arrêter hardi grimpeur; mai s'engage avec vous fente du rocher, dans *minée*, comme on dit e par laquelle, au bout ques minutes, on débo une crête qui n'est pl



29. — Iarik-kaïa. Esquisse topographique, d'après un croquis du Dr Fabricius.

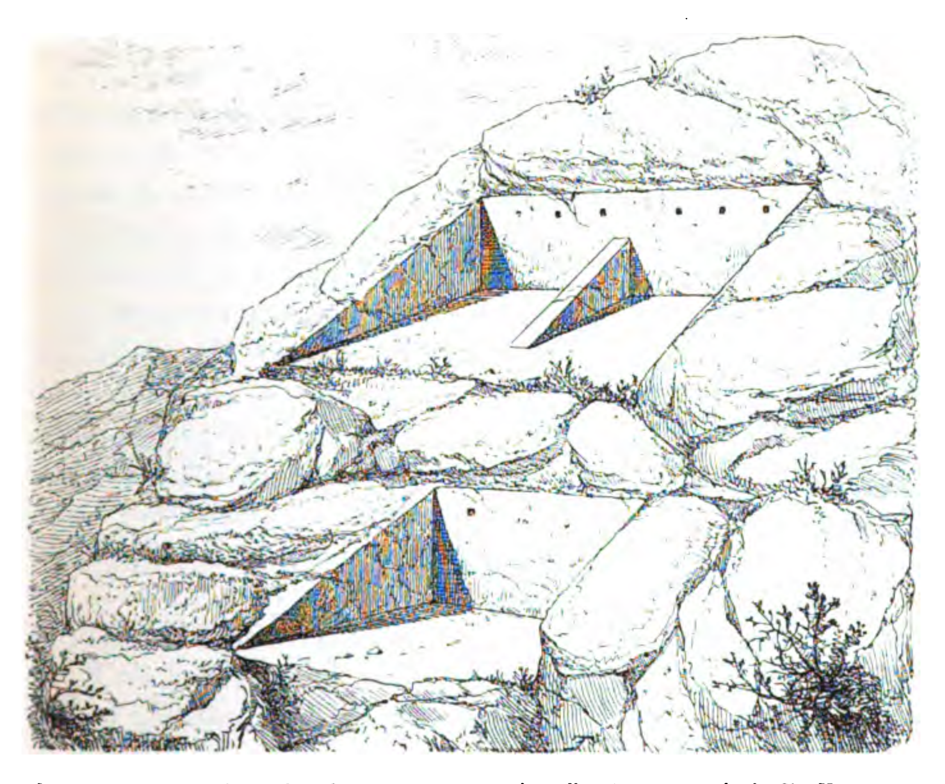
sible que par ce couloir; il y avait là jadis un escalier dont mières marches se voient encore sous les broussailles, ta les autres ont été détruites par un éboulement. Cette crête a tres de long sur 25 de large (fig. 29); elle est en pente, et assez rapide; le sommet s'en trouve à 370 mètres au-dessu veau de la mer et le bas à 325, ce qui fait une différence de n 45 mètres. Il semble que des chèvres seules aient pu cherche asile, et cependant il y a là cinq ou six citernes, en forme de dont le diamètre inférieur est de 4 à 5 mètres, et des restes de s'étagent sur cette mince et vertigineuse crête, jusque tout près de

Grâce à l'inclinaison du terrain, on avait donné à ces demeures, pour mur de fond et même pour murs latéraux, des parois coupées dans la roche vive; celle-ci a même fourni parfois le mur de refend, qui séparait les deux chambres d'une même habitation (fig. 30 et 31). Il n'y avait de bâti que le mur de façade; celui-ci



30. — Plan de maisons. Croquis du Dr Fabricius.

s'est partout écroulé; il devait être soit en éclats de roche, soit en briques crues; nulle part on ne voit de blocs d'une certaine dimension,



31. — Les maisons taillées dans le roc, vue perspective, d'après un croquis de Ch. Humann.

de vraies pierres de taille. En revanche, les tuiles cuites ne sont pas rares; il y en a de plates et d'autres même, d'un travail plus compliqué, qui ont servi à couvrir les joints. La toiture était donc assez soignée.

On compte vingt-cinq de ces habitations, qui communiquaie avec l'autre par de petits escaliers. Au delà de celle qui est situé haut, dans le roc en talus qui forme le point extrême de ce coi



32. — Niche creusée dans le roc. Vue perspective. D'après une photographie de C. H

le ciseau a ménagé un enfoncement rectangulaire dont les fac dressées avec soin (fig. 32 et 33). La paroi du fond a 1m,10 de l largeur du creux est de 1m,55 et sa profondeur de 1m,30. M. Hu qui a le premier vu et décrit cette petite et singulièr pole, se demande si ce ne serait point là ce *Trône de* que l'on montrait sur la cime de la montagne, a sus du hiéron de la mère Plasténé[1]. Il se trouve ment que des fouilles récentes ont fait déc sur la lisière de la plaine, à peu de d de l'endroit où cette gorge y débouche, d'un temple où Cybèle était h sous le vocable même que cite sanias, sous le titre « de la Plasténé, μήτηρ Πλαστηνή[2]. Malgr coïncidence, la conjecture de M mann paraît bien hasardée. La

1 M

33. — Niche creusée dans le roc. Vue perspective. D'après un croquis du Dr Fabricius.

1. C. Humann, *Ein Ausflug in den Sipylos*, p. 10. C'est à cet explorateur qu avons emprunté, en l'abrégeant, toute cette description. Nous en avons au plusieurs traits d'une lettre qu'a bien voulu nous écrire à ce sujet le Dr Fabricius, docent à l'Université de Berlin, qui a visité en 1885 *Iarik-kaia*. C'est à l'obligeanc érudit que nous devons les figures 28, 29, 30, 33. On trouvera encore ces ruine tionnées dans Weber, *le Sipylos*, p. 118-119, et dans Ramsay, *Sipylos and Cybele*, p

2. Le mot Πλαστηνή était bien donné par les manuscrits ; mais comme cette é

saillie du roc qui, selon lui, aurait passé pour le siège du grand ancêtre, n'était pas visible d'en bas, et, même quand existait le sentier aujourd'hui coupé, peu de curieux auraient risqué, pour la voir, cette pénible ascension. Le trône de Pélops devait être un roc qui s'apercevait de très loin et qui avait quelque chose de la forme d'un siège comme un autre rocher rappelait aux imaginations complaisantes la morne attitude d'une mère désespérée. Nous croirions plutôt, avec un autre explorateur de ce site, M. Fabricius, que c'était là un poste d'observation d'où un guetteur, commodément abrité derrière le roc, surveillait le chemin par lequel on montait à la citadelle : on a vue, d'ici, sur la pente abrupte que ce sentier escaladait en décrivant plusieurs lacets[1].

Nous n'avons pas vu les ruines qu'a signalées M. Humann et, quand on se souvient des extrémités auxquelles ont été réduites les populations de l'Asie Mineure par les invasions musulmanes, on est d'abord tenté de penser que ce village presque inaccessible, si haut perché dans un nid d'aigle, pourrait bien dater de l'époque byzantine ; mais la haute antiquité de ces restes ne paraît pas faire question pour M. Humann, et cet explorateur connaît trop bien les monuments de la péninsule pour que son opinion ne mérite pas d'être prise en très sérieuse consi-

de Cybèle n'était connue ni par les inscriptions ni par les monnaies, on s'était permis de substituer, dans le texte de notre auteur, Πλακιανή à Πλαστηνή ; c'est ce que Schubart avait fait après Sicbelis et Dindorf. On ne saurait aujourd'hui révoquer en doute la leçon des manuscrits, et cet exemple prouve que les éditeurs devraient en général un peu moins se hâter d'introduire leurs corrections dans le texte, surtout quand il s'agit de noms propres, d'épithètes locales. Πλακιανή était un surnom de Cybèle qui appartenait à la Troade. Nous devons la connaissance de ces découvertes à une relation manuscrite de M. Kondoléon, ancien conservateur du musée et de la bibliothèque de l'école évangélique, à Smyrne ; cette relation, adressée au professeur Otto Benndorf, à Vienne, nous a été obligeamment communiquée par ce savant. Le sanctuaire serait à une heure environ vers l'est de Magnésie, c'est-à-dire fort près de la Cybèle colossale ; il est regrettable que M. Kondoléon n'ait pas joint à sa lettre une petite carte qui aurait indiqué cet emplacement avec plus de précision. On a recueilli plusieurs bas-reliefs où l'on reconnaît à première vue Cybèle et ses lions ; voici l'une des inscriptions qui accompagnent ces monuments :

ΜΗΤΡΟΔΩΡΑ ΑΠΟΛΛΑ	Μητροδώρα Ἀπολλᾶ
ΜΗΤΡΙ ΠΛΑΣΤΗΝΗΙ	μητρὶ Πλαστηνῇ
ΕΥΧΗΝ	εὐχήν.

Elle a été publiée dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1887, p. 300.

Une autre inscription, très bien conservée, fait mention du temple où étaient conservés tous ces monuments votifs, temple qui aurait été construit ou plutôt restauré par un certain Apollonios Skytalas, fils d'Alexandre ; il faudrait avoir sous les yeux un estampage pour savoir si cette restauration a eu lieu sous les Séleucides ou à l'époque romaine.

1. M. Fabricius ne repousse pourtant pas l'idée que cet ouvrage ait pu, à une époque postérieure, recevoir de l'imagination populaire le nom de *Trône de Pélops*.

dération[1]. Ce qui tend à la confirmer, ce sont ces citernes, de la maison taillées à même le roc; c'est l'espèce de parap par le même procédé dans le corps même de la montagn d'un mètre, règne par endroits sur le bord du précipice [2]. (tions ainsi obtenues en grande partie aux dépens de la ro portait ont rappelé à tous les observateurs les restes du m que l'on voit sur la colline dite du Pnyx, à Athènes. De pare (nous en avons cité, nous en citerons encore de nombreux sont bien dans les traditions des plus anciens habitants d vinces; plus tard, on prit d'autres habitudes [3]. Nous admett volontiers que c'était là une vieille acropole phrygienne, l'as cas de danger subit, pouvait aller se cacher et s'abriter, po temps, la population d'une ville située dans la plaine. C c'était peut-être la Tantalis qui, d'après Pline, aurait précédé et aurait été détruite et ensevelie par un tremblement de ter conservé dans le pays le souvenir des effets qu'ont produit récentes convulsions de ce sol toujours agité; lors de la du 29 juillet 1880, de grands pans de roc se sont détachés pements de la montagne; avec les arbres qu'ils portaient, ils s rouler et s'étaler dans les champs qu'ils dominaient. Tanta été écrasé sous un de ces éboulements, et le lac Saloé, dans prétendait apercevoir les ruines de la cité disparue, serait l'é récageux qui s'étend dans la vallée, à l'issue de la gorge pa on monte à cette forteresse.

C'est encore au peuple qui a précédé sur l'Hermos les colons grecs, fondateurs de Magnésie, que l'on croit pouvoir un monument funéraire qui se trouve à 300 mètres environ du ravin (fig. 34) [5]. Connu dans le pays sous le nom de *To*

1. MM. Ramsay et Fabricius ne paraissent pas non plus avoir conçu de d sujet.

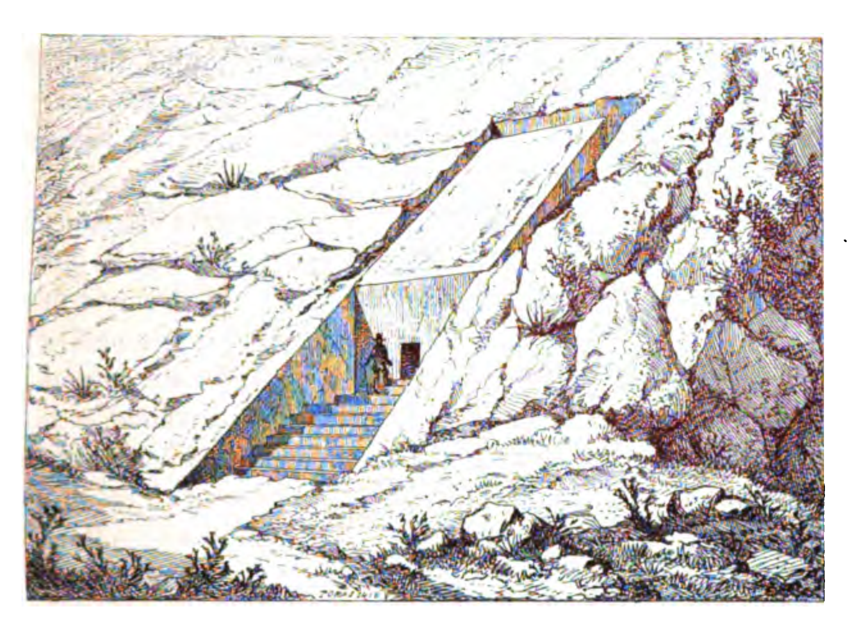
2. C'est M. Ramsay (p. 36) qui donne ce détail.

3. M. Ramsay a ramassé ici, dit-il (*Sipylos and Cybele*, p. 37), outre b morceaux de poterie rouge commune, un fragment de vase dont la couverte pelle les vases grecs; mais on ne saurait rien conclure de la présence d'un se de ce genre. A l'époque hellénique, le village a pu être encore habité par des ou d'autres gens qui vivaient de la montagne.

4. PLINE, *H. N.* II, 93 : Terra devoravit Cibotum altissimum montem c Curite, Sipylum in Magnesia et prius in eodem loco clarissimam urbem, qu vocabatur.

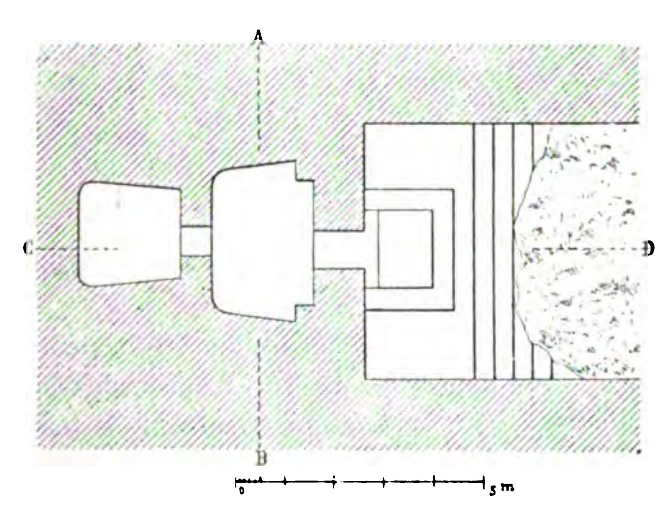
5. M. Humann (*Ausflug*, p. 7) croyait avoir été le premier à représenter ce or il est déjà figuré dans Steuart (*Ancient monuments*, pl. II); mais le dessin d qui n'est d'ailleurs ni coté ni accompagné de plans et de coupes, était si ma

saint Charalambe, il est découpé tout entier dans la roche vive, dans un talus qui descend à la plaine sous un angle d'environ 45 degrés. On a



34. — Tombeau creusé dans le roc, près de Magnésie. Vue perspective.
Humann, *Ausflug,* fig. 1.

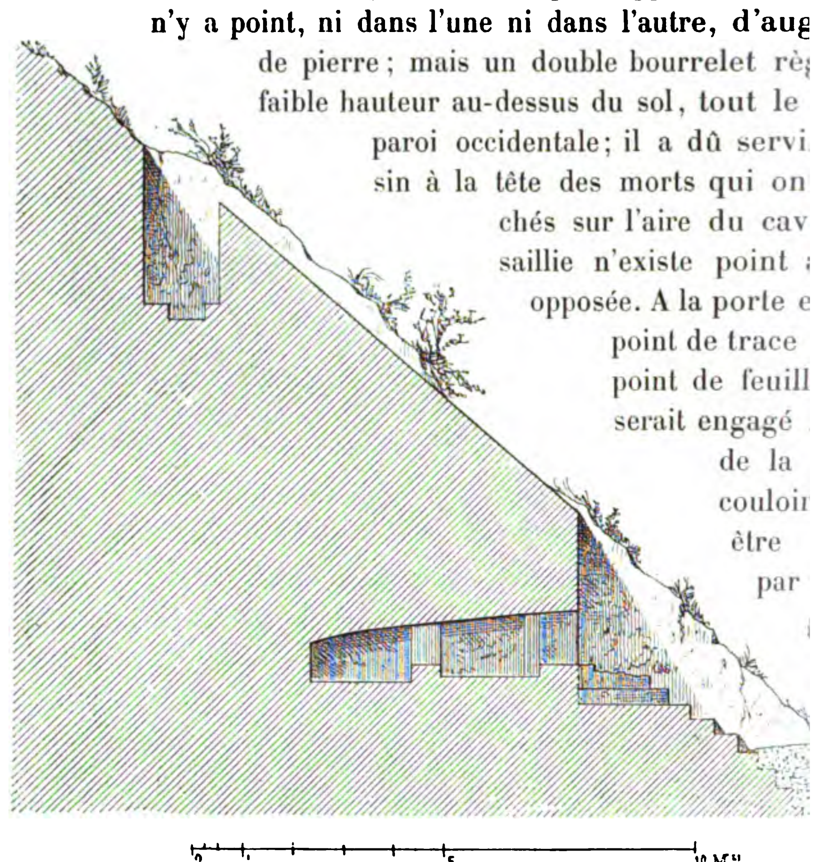
commencé par tailler dans cette paroi inclinée un escalier dont les marches inférieures sont aujourd'hui cachées sous la terre qui les recouvre. Ces marches, pratiquées dans un large couloir à ciel ouvert, conduisent à une plate-forme au milieu de laquelle a été réservé un palier à deux degrés; celui d'en haut est de plain-pied avec un corridor par lequel on entre dans une première chambre ; au fond de



35. — Tombeau près de Magnésie. Plan. Humann, *Ausflug,* fig. 3.

l'on n'en pouvait tirer aucun parti. Des dessins, qui s'accordent avec ceux de Humann, ont été donnés par Weber (*Trois tombeaux archaïques de Phocée,* p. 136-138, fig. 11-15, dans *Revue archéologique,* 3ᵉ série, t. V). Voir aussi Ramsay, *Sipylos and Cybele,* p. 37.

celle-ci, un autre passage donne accès à une seconde ch
petite (fig. 35 et 36). Le plafond de ces deux pièces a la f
voûte à faible courbure (fig. 37); il va d'ailleurs toujours en
depuis l'entrée jusqu'au bout du dernier caveau, qui a ainsi qu
de l'aspect d'un four. Les deux portes ne sont pas dans le mêm
de l'intérieur est située un peu à l'ouest par rapport à la p
n'y a point, ni dans l'une ni dans l'autre, d'aug
de pierre; mais un double bourrelet rè
faible hauteur au-dessus du sol, tout le
paroi occidentale; il a dû servi
sin à la tête des morts qui on
chés sur l'aire du cav
saillie n'existe point
opposée. A la porte e
point de trace
point de feuill
serait engagé
de la
couloir
être
par



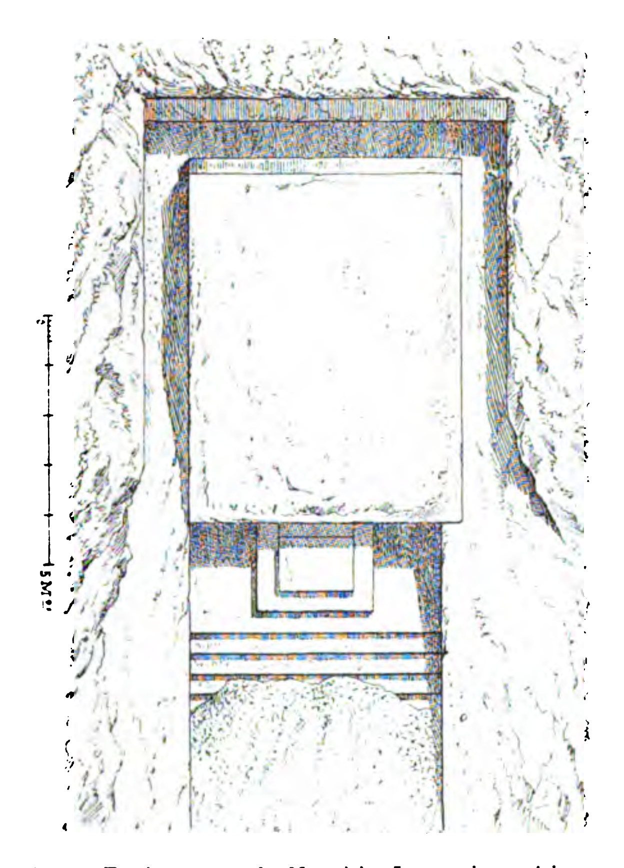
36. — Tombeau près de Magnésie. Coupe longitudinale. Humann, *Ausflug*, fi

roulé à l'entrée, bloc qu'auront brisé, dans l'antiquité m
chercheurs de trésors. Le travail intérieur est assez sommaire
tailler et à polir les faces extérieures de la tombe que les ouv
donné tous leurs soins; ils s'y sont si bien appliqués, que l'o
tingue plus la trace des coups de ciseau. Au-dessus de l'hyp
surface du roc a été dressée en manière de table et séparée,
profonde rainure, du talus qui l'encadre; grâce à cette enta
offre l'aspect d'une dalle énorme qui aurait 9^{m},50 de long sur
large (fig. 38). Cette disposition offre un double avantage : ell

à l'ensemble un aspect qui, malgré la simplicité de l'ordonnance, ne laisse pas d'être assez monumental et, en même temps, elle isole la tombe et par là même elle la protège. Les eaux de pluie qui glissent sur la surface du rocher sont ainsi recueillies dans une double gouttière qui les verse au dehors des deux côtés de la façade. Grâce à cette précaution, celle-ci est restée intacte; elle paraît presque neuve, et cependant aucun des explorateurs qui ont étudié cet hypogée n'hésite à lui prêter une antiquité reculée. Pas d'inscription, pas la moindre moulure qui trahisse une origine grecque; les procédés mis en œuvre sont ceux qui ont servi à créer les tombes phrygiennes des vallées du Rhyndacos et du Sangarios. Dans celles-ci, on retrouve parfois ce même effort pour isoler le caveau, pour ménager un vide plus ou moins complet entre lui et la roche où il a été creusé; c'est d'ailleurs le même parti pris, la même donnée générale; tout en ayant reçu de la main humaine une forme nettement arrêtée, le frontispice de la tombe garde une rusticité sévère et solide; il reste ainsi bien en rapport avec les grands plans de la montagne et de ses escarpements, avec le roc brut qui lui sert d'enveloppe et de cadre.



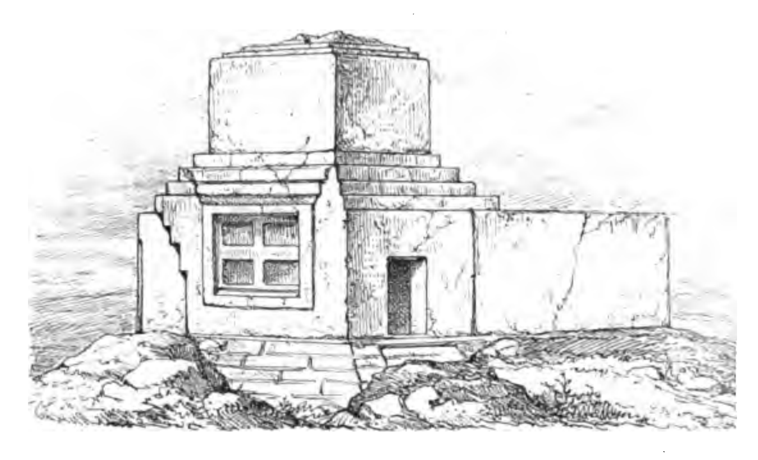
37. — Tombeau près de Magnésie. Coupe transversale. Weber, *Trois tombeaux*, fig. 13.



38. — Tombeau près de Magnésie. La partie supérieure de la tombe, projection horizontale. Humann, *Ausflug*, fig. 5.

Il y a encore, dans la région du bas Hermos, deux autres tombeaux qui ont été signalés récemment comme remontant peut-être aussi aux temps qui ont précédé la naissance des cités

grecques [1]. L'un, que les Turcs appellent *Cheïtan-hamam* ou diable », est tout voisin des ruines de l'antique Phocée; l'autre par les Grecs *i Pelekiti,* c'est-à-dire « la chambre taillée au trouve à environ deux heures de marche vers l'est du site près de la route qui conduit de cette ville à *Ménémen*. Le premi de remarquable; il se compose de deux chambres, comme celi venons de décrire; il y a, dans le sol même de la seconde, creusée en forme d'auge [2]. Le second est plus curieux [3]. A prem fait l'impression d'une petite église de village avec sa tour carr en effet, au-dessus d'un parallélipipède de 8m,80 de long,

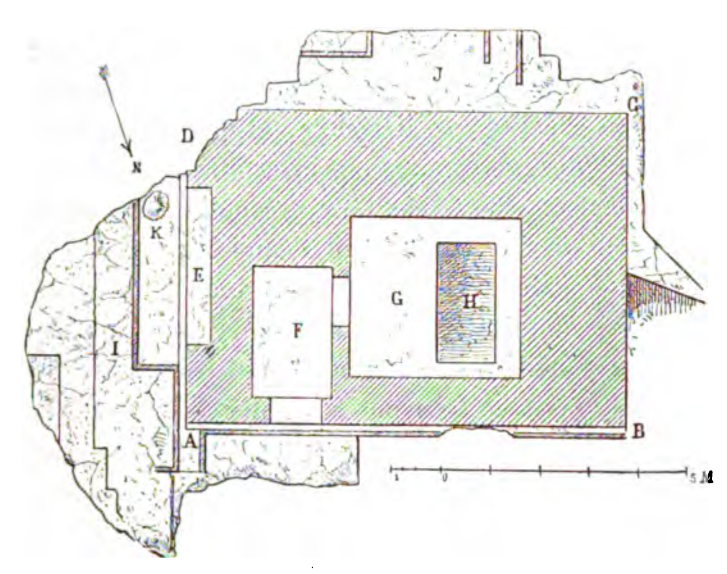


39. — Tombeau voisin de Phocée. Vue perspective, Weber, *Trois tombeaux,*

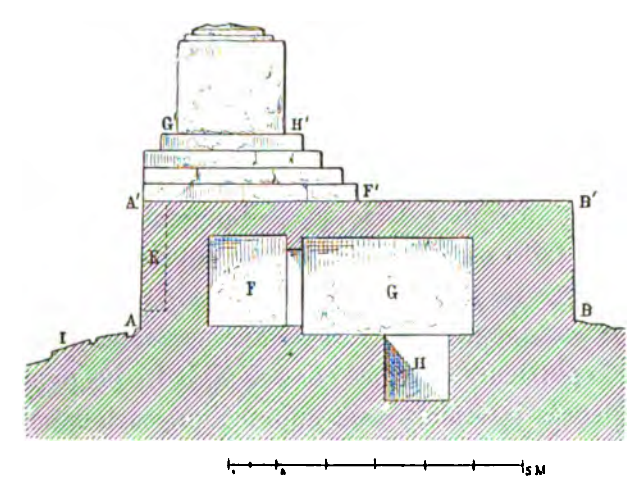
large et 2m,40 de haut, s'élèvent, sur la moitié orientale de ce ment, d'abord quatre degrés, puis un dé de 1m,90 de hautei surmonté lui-même de deux marches plus petites. Le mon finissait pas là; c'est ce que prouvent les arrachements d dessin, tout réduit qu'il soit, a gardé la trace. Qu'y avait- couronnement? Était-ce une petite pyramide à degrés, était-ce ment quelconque, un fleuron, ou bien un symbole, comme l des tombes voisines de *Bournabat?* La cassure est si nette, qu'

1. WEBER, *Trois tombeaux archaïques de Phocée*, p. 129-136.
2. Voir le plan, les coupes et l'élévation donnés par M. Weber.
3. Ce tombeau avait été décrit et figuré, comme m'en avertit M. Salom dans un petit volume in-18, très rare, qui a été publié en 1831, sous ce titre : *Fr voyage en Italie, en Grèce et en Asie, pendant les années* 1829-1830, par E. Ga consul de France. L'auteur était *membre de la Société royale des antiquaires;* i d'ailleurs souvenu qu'en présence de ce petit monument; sa courte relation, dotique et pittoresque, ne contient pas d'autre dessin, ni aucun renseigneme gique de quelque intérêt.

possible de répondre à cette question. Si le motif terminal manque, les dispositions intérieures sont très bien conservées (fig. 40 et 41). Dans la paroi du nord s'ouvre une porte qui conduit à une espèce d'antichambre (F) d'où l'on pénètre dans la chambre sépulcrale proprement dite (G). Les plafonds sont horizontaux; la tombe est une auge creusée dans le sol (H). Ici, comme à *Saint-Charalambe,* l'extérieur du monument est ce qu'il y a de plus soigné; tout autour de la base le rocher a été aplani et, sur les côtés nord et sud, on a pratiqué de petites rigoles pour l'écoulement de l'eau (I, J); il y a même, dans un des angles, un petit réservoir circulaire (K). Les trois façades nord, ouest et sud sont tout unies; la façade orientale, par contre, est très ornée; une niche allongée, en forme de fenêtre, en occupe le centre; elle est partagée en quatre compartiments. Le cadre de cette fausse baie est surmonté d'une corniche avec motifs d'angles qui fait une très faible saillie sur la surface du rocher; de ce côté, point d'emmarchement à la base pyramidale du dé. Malgré ces irrégularités, le tombeau, quand il était intact, ne devait pas manquer d'effet et d'originalité.



40. — Tombeau voisin de Phocée. Plan. Weber, *Trois tombeaux*, fig. 7.



41. — Tombeau voisin de Phocée. Coupe longitudinale. Weber, *Trois tombeaux*, fig. 8.

Dans la liste que nous avons dressée des plus anciens mo
de la région du Sipyle, ou tout au moins des principaux de ce
ments, il n'a pas été question de la sculpture. Ce n'est pour
que cet art n'y soit représenté pour cette période, et ne le soit
ouvrages d'un haut intérêt, tels que les prétendus bas-re
Sésostris, décrits par Hérodote, et que la Cybèle de la roche
vue par Pausanias; mais des inscriptions ciselées près de ces
attestaient qu'elles avaient été exécutées alors qu'on se servait,
Mineure, de ces signes dont l'emploi a précédé celui des ca
dérivés de l'alphabet phénicien, et nous avons dû rattacher ces
à la série des monuments que nous avons appelés, faute d'u
terme, les monuments hétéens. A ces deux bas-reliefs et à cett
colossale nous ne trouvons à ajouter qu'un seul monument, c
a été découvert par M. Spiegelthal, auprès du village de *Boudja*
mont *Tachtali*, à l'est de Smyrne[1]. Nous empruntons à cet expl
la description qu'il en donnait avant qu'il eût été mutilé, avant
consul anglais, M. Dennis, eût enlevé nuitamment, pour l'env
Musée Britannique, la tête, qui en était la pièce principale.

Sur la colline que l'on gravit pour arriver à ce village, tout p
chemin, on rencontre une dépression de 8 à 10 mètres de prof
et d'une centaine de mètres de longueur, qui est entourée d'une
muraille composée de blocs de pierre entassés les uns au-dess
autres sans mortier. A l'un des bouts de ce pli de terrain, on
devant une espèce d'arcade, taillée dans la roche calcaire, arca
donne entrée dans une grotte où il y a, de deux côtés, des banc
travail soigné. A l'extérieur, à droite et à gauche de la porte,
une sorte de galerie, large d'un peu plus d'un mètre, qui sembl
été faite pour faciliter la surveillance à des gardiens qui aurai
charge de la caverne. Celle-ci pénètre à une grande profondeur
la montagne; mais des éboulements ont obstrué le passage. Un e
de plusieurs marches conduisait jadis jusqu'au seuil du souterrai
degrés inférieurs sont aujourd'hui cachés sous les terres qui se
accumulées, jusqu'à une assez grande hauteur, au fond de cet e
On pourrait peut-être faire de curieuses trouvailles en déblayant l'e
compris dans cette enceinte; la grotte était autrefois un sanct
Tout l'indique, ce mur qui, planté dans un creux, n'est certaine
pas un mur de défense, ces travaux qui ont été exécutés dans l

1. A. Martin, *Trois monuments des environs de Smyrne, lettre à M. G. Perrot*
archéologique, Nouvelle série, t. XXXI, p. 322-330).

au dedans comme en dehors de la grotte et surtout le buste qui surmonte ou plutôt qui surmontait il y a peu de temps encore, jusqu'en 1868, le haut de la baie (fig. 42). Ce buste, ciselé dans une forte saillie de la roche vive, a environ $1^{m},10$ de long et de 50 à 60 centimètres de large. La tête se présente de face ; elle a des yeux allongés et relevés vers le bord externe, un nez écrasé, un front bas et fuyant, un menton rond et étroit. Les mains viennent se rejoindre sur le devant du cou, qui est entouré d'un collier, formé de grosses boules.



42. — Buste taillé dans le roc. Dessin de A. Martin.

Des deux côtés des joues, à la place des oreilles, des cornes qui rappellent les cornes d'Ammon. Aucune trace de barbe. Ainsi placée, au-dessus de la porte d'un lieu consacré, cette figure ne peut guère être que l'image d'une divinité ; mais quel nom lui donner ? En Grèce, c'est à Pan, c'est aux nymphes qu'aurait été dédié ce temple souterrain ; mais ici ne sommes-nous pas dans l'empire de cette Cybèle qui est toujours restée la maîtresse du Sipyle et de tout le pays montueux qu'il couvre de sa grande ombre ? Sans doute il n'y a aucune indication certaine du sexe, quoique le visage soit imberbe, et nous sommes plus habitués à voir les cornes portées par des dieux mâles, tels qu'Ammon, Hercule et les fleuves personnifiés ; mais les cornes

sont un emblème de la force, et elles peuvent avoir été parfo buées à la déesse qui domptait les fauves et qui se faisait par eux sur son char, à l'éternelle et puissante créatrice ; enl figure dont tout le corps est resté caché dans la roche, d'oı dégagent que sa tête et ses bras, ne se prête-t-elle pas bien ; senter l'être divin auquel on ne pouvait songer sans penser eı temps à la montagne qu'il habitait, celui que l'on appelait « la ı la montagne », μήτηρ ὄρεια ?

Nous ne saurions tenter, en ce moment, d'émettre même une ture sur l'âge des monuments que nous a offerts le district compı la basse vallée de l'Hermos et le golfe de Smyrne ; si nous l'es ce sera seulement après avoir étudié les monuments que renl Phrygie proprement dite, la contrée où la race phrygienne eut, ; capitale — elle ne posséda jamais de ville à qui l'histoire puisse ce titre — tout au moins son centre politique et religieux, ses pales forteresses, ses principaux sanctuaires et ses nécropoles Là, sur le haut Sangarios, les monuments sont bien plus nomb surtout ils ont, si l'on peut ainsi parler, un commencement d'ét ils portent des inscriptions qui, malgré les obscurités qu'elles tent encore, permettent pourtant de dire, avec toute certitude peuple appartiennent ces ouvrages et de leur assigner une date ; mative. Quand nous reviendrons de cette exploration, nous se mesure de donner un plus haut degré de vraisemblance à l'hy que nous ont suggérée les indices fournis par l'histoire et par de la justifier par des comparaisons fondées sur la ressembl style, des dispositions générales et des procédés d'exécution. Nc chirons donc, sans nous y arrêter, de vastes espaces où il n'a trouvé jusqu'ici de monuments qui paraissent appartenir à la p civilisation de la péninsule et nous irons, comme d'un seul bo qu'à ces hautes terres où s'est si longtemps continuée la vie par de ces races diverses qui avaient les premières peuplé l'Asie M où elles ont maintenu si tard, contre les entreprises du gén l'originalité de leurs pratiques, de leurs traditions et de leurs

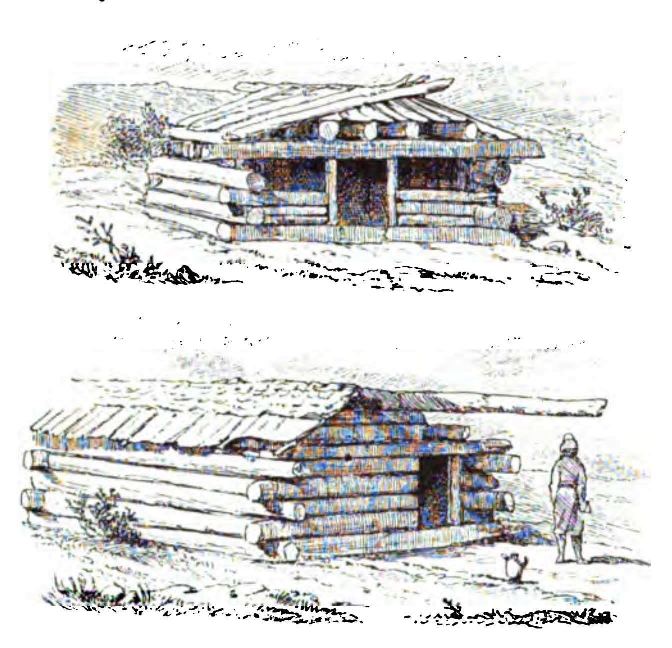
§ 2. — LA PHRYGIE DU SANGARIOS ET LES CARACTÈRES GÉNÉRAI DE SON ARCHITECTURE

Il n'y a pas dans toute l'Asie Mineure de plus charmant p celui auquel songeait Strabon, là où, en termes qui, par malhe

bien courts et bien vagues, il parle de ces bourgs qui, non loin de Pessinunte, sur le Sangarios, c'est-à-dire sur la branche occidentale du fleuve, conservaient encore le nom des anciens rois phrygiens et en perpétuaient ainsi le souvenir[1]. D'ordinaire, c'est de *Koutahia* que l'on part pour visiter ce curieux district; il n'en est qu'à deux jours de marche. En quittant cette ville, dans la direction du sud-est, on traverse d'abord la plaine crayeuse et blanchâtre, puis, avant le soir, on commence à rencontrer, sur les pentes grises, des pins encore clairsemés, mais d'une assez jolie venue. On monte, on monte toujours, car entre Koutahia et le village de *Kumbet*, où l'on arrive aisément vers la fin de la seconde étape, il y a une différence de niveau d'environ 150 mètres[2]. A mesure que l'on avance, l'aspect de la contrée devient plus aimable; les arbres (il n'y en a guère d'autres que les pins) grandissent et se rapprochent; ils couvrent toutes les hauteurs; dans les parties basses du terrain, ils sont semés, par bouquets, sur de fraîches pelouses; quoique l'eau soit rare, l'herbe est encore ici verte et drue au milieu du mois de juin; on croirait par moments cheminer dans un parc anglais. De grands troupeaux errent paresseusement dans la prairie; une tribu de *Iuruks* ou pâtres nomades qui nous a donné l'hospitalité possédait à elle seule un millier de bêtes à cornes. Dans cette saison, les maîtres de ce bétail campent eux-mêmes au milieu des prés, les uns sous des tentes de feutre en forme d'œuf, les autres, en plus grand nombre, dans des cabanes bâties en pin non équarri, en bois de grume; la toiture est formée de planchettes ou bardeaux du même bois. Il n'entre d'ailleurs pas un clou dans la construction de ces maisons; les troncs, posés alternativement dans un sens et dans l'autre, de manière à se couper à angle droit, sont assemblés, aux quatre coins de la hutte, par des entailles à mi-épaisseur de bois. L'extrémité de chaque tronc, la portion qui est en dehors du point où ces pierres s'emboîtent, fait saillie sur la cage de l'habitation (fig. 43, 44)[3].

1. STRABON, XII, v, 3.
2. D'après les mesures barométriques prises par mon compagnon de voyage, M. Edmond Guillaume, *Koutahia* est à 920 mètres au-dessus de la mer et *Kumbet* à 1 060.
3. Vitruve, dans son chapitre sur *les Origines de l'architecture domestique*, décrit avec assez d'exactitude ce mode de construction, comme très employé en Asie Mineure; mais c'est particulièrement aux habitants de la Colchide qu'il l'attribue (II, I, 4). Le vrai, c'est que l'on a bâti ainsi dans toutes les parties de la péninsule où s'étaient conservées des forêts de conifères, qui donnaient des pièces droites et d'un bois tendre; les maisons en bois de la Lycie sont pareilles à celles qui abondent dans la contrée voisine du Pont-Euxin. Voici le passage de Vitruve : « Après avoir couché parallèlement deux arbres à terre, les habitants posent sur les extrémités de ceux-ci deux arbres dont la longueur est

La configuration du sol est ici très particulière ; elle n'est ni la plaine, ni celle de la montagne. Dans tout le territoire qui entre *Kumbet, Seïd-el-ghazi, Khosrev-pacha-khan* et *Eski-kar*… on a une suite de vallées à fond plat, dont la largeur varie d'une… à une millier de mètres ; tout en présentant certaines sinuosités, … tation générale est dirigée du nord au sud. Ces vallées sont s… les unes des autres par des chaînes de hauteurs rocheuses, … en moyenne de 40 à 50 mètres d'élévation : ces hauteurs se te… parfois pa… étroite arêt… 45) ; ailleur… ont une plus… épaisseur, … tent à leur … une aire … d'une certai… due. A leu… il y a soit de… éboulées, q… sentent de… plus ou mo… pides, soit de… tiers de roc, … sés en désor… uns sur les … Au-dessus … pentes gazonnées ou de ces énormes pierres, du milieu des… s'élancent de grands arbres, la crête est presque partout coupé… Par endroits, il y a aussi, dans le champ horizontal qui est c… entre ces sortes de murailles parallèles, des rochers de form… près conique, qui se dressent par groupes sur la surface de la … La roche est un aggloméral volcanique d'un blanc jaunâtre, qu… nulle part très dur, mais dont la densité et la force de rés… varient pourtant beaucoup suivant les lieux[1].



43 et 44. — Maisons de bois, près de Kumbet, d'après un croquis de M. E. Guillaume.

égale à celle de l'espace qui sépare les deux premiers troncs ; ils établissent ain… cloisons dont les angles sont soutenus par deux arbres verticaux. Ils remplissent … valles avec de la terre grasse ; la couverture se fait avec des pièces de bois posé… zontalement et parallèlement aux diagonales. Ils forment de cette manière une … pyramide, qu'ils recouvrent avec des feuilles et de l'argile. »

1. M. Ramsay m'ayant remis un petit fragment du rocher dans lequel est c…

Quand on cherche à s'expliquer la disposition singulière de tout ce terrain, voici ce que, sans être géologue, on croit deviner. Il y a eu autrefois, sur le vaste plateau qui occupe tout le centre de la péninsule, une mer intérieure dont les lacs actuels ne sont que de faibles débris. Soulevées et poussées par les mouvements d'un sol qu'ébranlent encore souvent les feux souterrains, les eaux finirent par s'ouvrir des chemins vers les trois mers qui entourent l'Asie Mineure; mais le régime des fleuves, tel qu'il existe aujourd'hui, ne s'établit qu'à la suite d'assauts répétés; il fallut à ces fleuves s'y reprendre à plusieurs fois pour percer les doubles et triples barrières qu'ils rencontraient devant eux; sur les gradins par



45. — Vue de Kumbet[1].

lesquels ils descendent jusqu'au Pont-Euxin et à la Méditerranée, de grands lacs s'emplirent et se vidèrent par de brusques secousses. Au cours de ces longues périodes pendant lesquelles s'opérèrent les remaniements qui ont donné à la péninsule le relief que nous lui voyons, cette partie du plateau, composée de roches éruptives jadis projetées par les volcans de ce que les anciens appelaient la *Phrygie brûlée*, aurait été

monument de Midas, je l'ai montré à M. Munier-Chalmas, qui me communique la note suivante : « La roche que j'ai examinée est le résultat de projections volcaniques de l'époque miocène ou pliocène. C'est un tuf rhyolithique renfermant des fragments de ponce et d'obsidienne. Au microscope, on y voit des cristaux brisés de quartz, d'orthose, d'oligoclase et d'amphibole, disséminés au milieu d'une pâte amorphe. On remarque encore un fragment de schiste à séricite ou à mica blanc, arraché à une roche plus ancienne, qui présente un cristal bleu de tourmaline. »

1. Ce dessin a été exécuté par M. Tomaszkievicz, d'après une photographie de M. Gustave Fougères, membre de l'École française d'Athènes. Elle est prise du côté opposé à celui où se voit la tombe que nous étudions et que nous représentons plus loin.

parcourue par des courants impétueux qui s'y seraient creusé désagrégeant et en détruisant les parties les plus tendres d Les traces d'érosion sont faciles à distinguer, surtout sur les rocs isolés, de ceux qui ont résisté, grâce à leur densité sup à la moindre force du flot, que divisaient et brisaient par obstacles qui en rompaient l'élan; les amas de blocs détach conséquence de l'écroulement des crêtes, minées en dessou pierre était moins ferme, par les remous ou les coups de béli rent; ailleurs celui-ci, en longeant ses berges, les a polies et murs verticaux. C'est par une action analogue des eaux cou la science explique l'aspect que présentent les terrains de la fo tainebleau, aspects qui nous revenaient souvent à la mémoir que nous parcourions les environs de *Seïd-el-ghazi*, l'ancienne

Avant que les premiers habitants du pays fussent armés, le sont aujourd'hui, de bonnes cognées de fer, ils ne résistère tentation de creuser leurs demeures dans la roche friable qu'i partout à leur portée. D'ailleurs, alors même qu'ils disposèren ments qui leur permettaient d'abattre rapidement les pins et d ter à la longueur voulue, ils ne renoncèrent pas à s'abriter, pendant la mauvaise saison, dans les flancs des collines ou d isolés qui surgissent, sur plus d'un point, dans la vallée. L'hi très froid ici; on est, dans tout ce canton, à plus de mille n dessus du niveau de la mer; le 12 juin, à *Kumbet*, notre the ne marquait, vers six heures du matin, que six degrés au-dess et, quand nous avons couché dans les cabanes en troncs de pi s'était, depuis quelques jours, établi pour l'été, il nous fallait le feu toute la nuit; quand la flamme tombait, nous nous réveill sis, et l'un de nous se relevait pour faire à nouveau pétiller la briller le foyer. Ces demeures, au moins jusqu'aux grandes ch la canicule, sont plus pittoresques que commodes. Entre ces bois qui n'adhèrent pas les unes aux autres, sauf là où elles blent dans les angles, l'air et la bise pénètrent et se jouent par où l'on passerait la main. La terre mêlée de paille avec laqu quelques-unes de ces huttes, on avait essayé de boucher ces in

1. On a hésité sur le nom de la ville antique que remplace *Seïd-el-g* proposé Prymnessos, qui met sur ses monnaies, à l'époque romaine, la têt Depuis les recherches de M. Ramsay, il n'y a plus de doute à avoir. En 18 l'emplacement de Prymnessos; à l'aide de plusieurs inscriptions qui contienn de la ville, il en a reconnu le site à *Seulun*, qui se trouve à une lieue au d'*Afioun-kara-hissar*, sur la route de poste qui va de cette ville à *Konieh*.

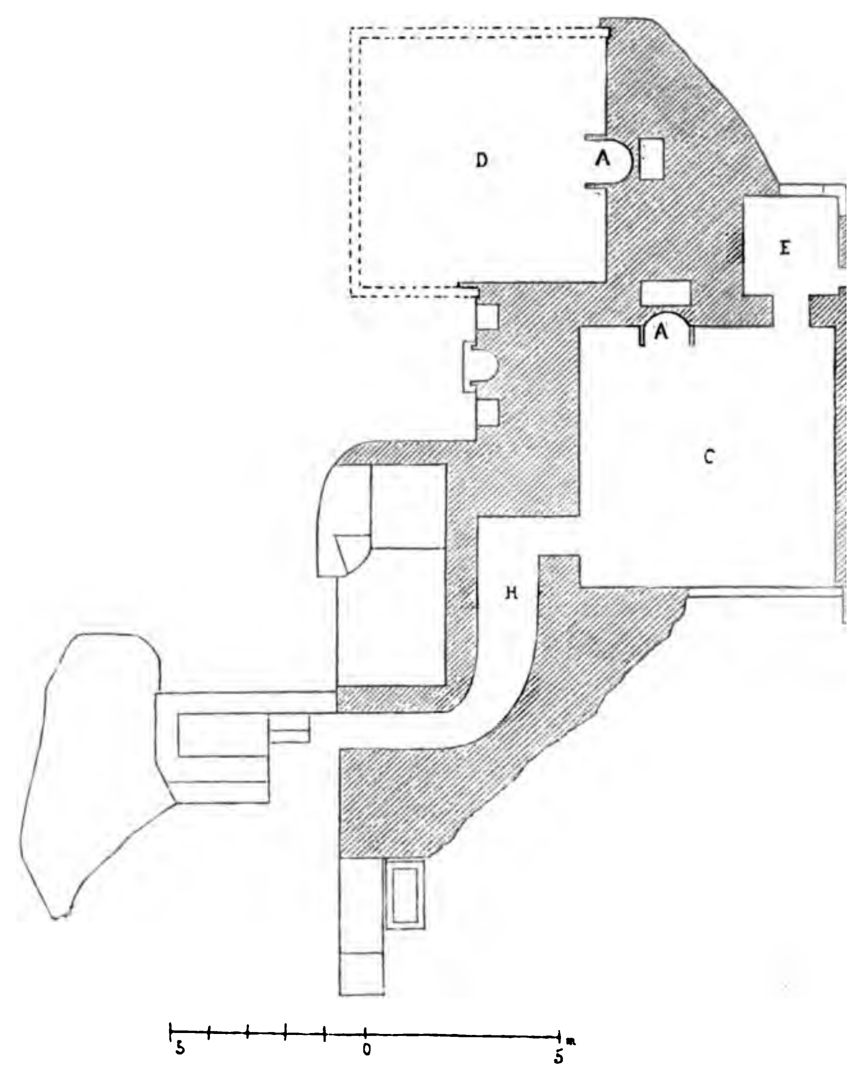
ne tient pas ; chaque pluie en emporte un morceau. Quant aux étoffes que nous accrochions à la paroi, le vent les soulevait et finissait quelquefois par les détacher.

Dans de telles conditions, il n'est pas surprenant que, tout en vivant dans la forêt, on ait aussi, pendant de longs siècles, gardé ici des habitudes qui paraissent surtout convenir aux contrées où manquent les bois de construction. Vitruve attribue ces pratiques aux Phrygiens, et les expressions qu'il emploie font voir qu'il a en vue la portion de la Phrygie qui confine à la Lycaonie, la partie du plateau central où il n'y a plus d'arbres que dans les jardins[1]. C'est en effet de ce côté, c'est dans les districts cappadociens d'*Urgub* et d'*Utch-hissar* qu'on trouve de vraies villes de troglodytes[2]; ici ce mode d'habitation ne pouvait évidemment pas être le seul employé ; cependant, grâce aux facilités que l'on y trouvait, on n'a jamais cessé, dans tout ce canton, de tailler et d'évider la roche. Tout autour de *Kumbet*, on voit se détacher en noir, sur les flancs des mamelons de tuf qui l'entourent, les bouches de chambres qui ont été creusées de main d'homme. Certaines de ces chambres ont été des tombeaux et on y lit encore l'inscription funéraire; mais d'autres paraissent avoir été appropriées aux usages de la vie domestique ou à ceux du culte local. C'est ainsi que, vers l'extrémité nord du massif qui porte le village, on distingue les restes d'une maison spacieuse, dont le plan a été relevé par M. Ramsay (fig. 46). Les murs de refend ont encore de deux à trois mètres de haut; la plupart d'entre eux ont été réservés dans l'épaisseur du roc; là où celui-ci faisait défaut, sur le devant, l'ouvrage a été complété au moyen d'assises en pierres de taille. M. Ramsay croit reconnaître l'appartement des femmes dans un groupe de pièces, séparé du reste de l'habitation, auquel on accède par un long corridor couvert (H); il y trouve la chambre à coucher (C), le cabinet de toilette (E) et la chambre de bain (F); celle-ci est dallée, et l'on voit encore, percé à travers la paroi

1. Vitruve, II, i, 5 : « Phryges vero, qui campestribus locis sunt habitantes, propter inopiam silvarum egentes materia eligunt tumulos naturales eosque medios fossura distinentes et itinera perfodientes dilatant spatia quantum natura loci patitur. »

2. *Histoire de l'Art*, t. IV, fig. 389. Sur ces villes, voir Mordtmann, *Die Troglodyten von Cappadocien*, dans les *Mémoires de l'Académie de Munich*, 1859. Strabon avait entendu parler de peuplades du Taurus qui, de son temps encore, habitaient les grottes de la montagne (XII, vi, 5). Nous avons trouvé aussi de ces grottes, qui ont dû servir d'habitation, sur plusieurs points du bassin du Sangarios, à *Beibazar* par exemple et à *Istanos* (*Exploration archéologique*, p. 218, 224). Dans ces roches friables, le travail d'excavation est très rapide. A *Martkhané*, village du district cappadocien dont *Urgub* est le centre, Barth, couché dans une de ces chambres, apprend de son hôte que cette pièce avait été creusée par un seul ouvrier, en trente jours; or elle avait 25 pieds de long, 13 de large et 10 de haut.

de roc, le conduit par lequel s'échappait l'eau qui avait ser ablutions (G). Cette demeure n'a été désertée que tout récemm l'époque byzantine, une des pièces (D) avait été changée en c chrétienne; plus tard, l'ensemble paraît avoir été habité par



46. — Plan d'une maison creusée dans le roc, à Kumbet. D'après un croquis de R

turc, qui a rebâti certains murs en petites pierres, couvert enduit de plâtre. C'est à cette réparation moderne qu'apparl décoration du manteau des cheminées, décoration que Bart crue antique[1] : mais les cheminées mêmes, pratiquées dans l vive, seraient bien de travail phrygien (A).

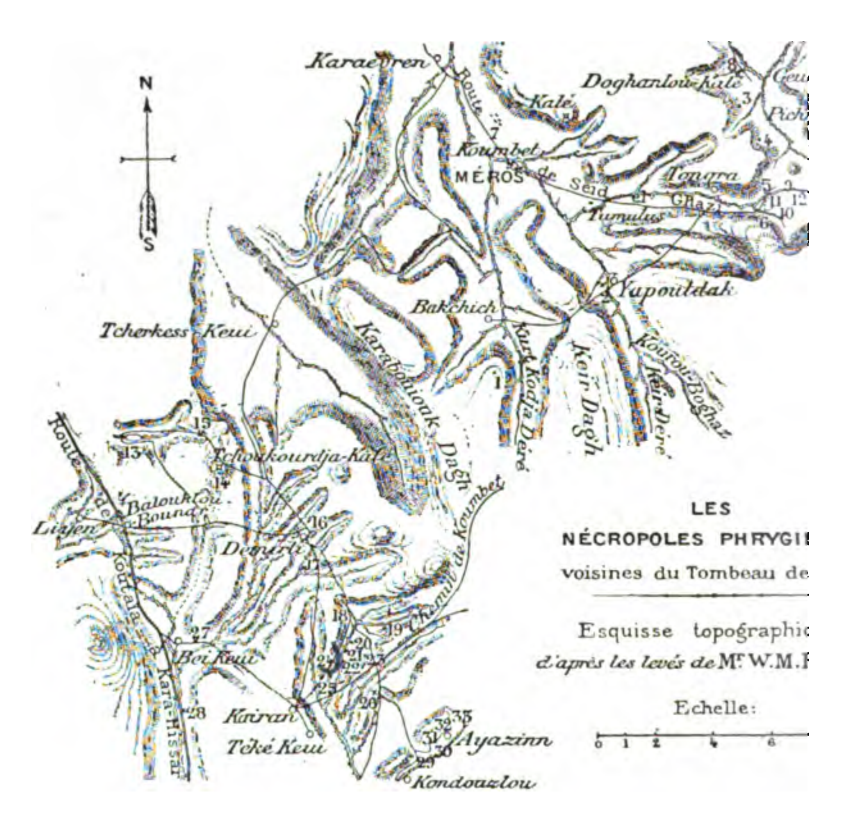
1. Barth, *Reise von Trapezunt nach Scutari*, p. 95.

C'est un phénomène intéressant et assez rare que cette juxtaposition, sur un même point, de deux architectures dont le principe est si différent, celle qui n'emploie point d'autre matière que le bois et celle qui façonne les saillies de l'écorce terrestre, pour y chercher la place de la demeure des morts ou même de celle des vivants; d'ordinaire on n'a recours à la maison souterraine que là où les pièces de charpente font absolument défaut. Ici la coexistence des deux méthodes a eu un résultat curieux, qui s'est aussi produit ailleurs, en Égypte, où nous l'avons déjà signalé, mais surtout dans cette Lycie dont nous aurons bientôt l'occasion de visiter les pittoresques vallées[1]. Pour donner aux façades des hypogées un aspect monumental, on y a plus d'une fois copié, dans l'épaisseur de la roche, des pièces de charpente, des moulures semblables à celles qui se découpent dans une planche; on a ainsi attribué une valeur purement décorative à des formes qui, dans la maison de bois, font partie intégrante de la construction et jouent un rôle actif. Ces motifs ne sont d'ailleurs pas les seuls qui aient été, de cette manière, détournés ici de leur emploi naturel; on trouve encore, dans cette architecture rupestre, d'autres exemples de ces transpositions et de ces adaptations. C'est aux tapis, c'est aux étoffes brodées que l'ornemaniste phrygien a emprunté les dessins qui lui ont servi à remplir le champ de ses frontispices et à en varier l'aspect.

Le district où se rencontrent les monuments dont nous venons d'indiquer les principaux caractères n'occupe qu'une très petite place même sur la plus grande et la meilleure carte de la péninsule que nous possédions, sur la carte de Kiepert. Il se trouve tout près de la limite orientale du pays boisé, entre cette limite et *Koutahia;* il est compris entre *Seïd-el-ghazi* au nord et *Eski-kara-hissar* au sud; il répond à l'ancien territoire de deux villes phrygiennes d'une certaine importance, Nacoléia et Prymnessos; il est surtout voisin de la première. Meros, que l'on trouvera marqué près de Kumbet, n'apparaît dans l'histoire que sous les empereurs d'Orient; c'était, au temps de Justinien, une grosse bourgade, siège d'un évêque. Les tombeaux et autres restes de la civilisation phrygienne sont répandus sur un espace qui a environ 20 kilomètres du sud au nord et 40 du sud-ouest au nord-est; aucune carte de ce canton n'avait encore été donnée, et, quand on lisait les récits des voyageurs, il était fort difficile de se faire une idée de la position

1. *Histoire de l'Art*, t. I, p. 507-516; t. V, livre IX.

relative des divers monuments qu'ils décrivaient. M. Rams
voulu mettre à notre disposition les levés qu'il avait pris sur
et revoir ensuite l'esquisse topographique que M. Thuillier
d'après ces croquis; grâce aux numéros portés sur cette
pourra déterminer avec une approximation suffisante la plac
cune des sépultures dont nous aurons à faire mention (fig
jetant les yeux sur ce croquis, on remarquera que, s'il y a d



47. — Les nécropoles phrygiennes. Esquisse topographique.

un peu partout sur la surface du terrain compris dans les
s'est enfermé le dessinateur, ces tombes forment pourtant deu
principaux, l'un au nord-est, l'autre au sud-ouest de ce
premier autour du monument où se lit le nom de Midas (n
second dans le voisinage d'*Ayazinn,* d'où ces expressions
aurons l'occasion d'employer après M. Ramsay, la *nécropole*
la *nécropole d'Ayazinn*. Elles n'ont d'autre raison d'être que
d'indiquer par un seul mot celui des deux cimetières où il co
chercher le monument dont il est question. La nécropole septe
celle de Midas, était connue depuis Leake; c'est la seule

visitée par Texier, par Barth et par moi; celle d'Ayazinn a été découverte par M. Ramsay et c'est à lui que nous emprunterons tout ce que nous aurons à dire des sépultures qu'elle renferme.

Si le canton que signalent à la curiosité de l'histoire tous ces monuments d'une civilisation originale n'a pas de frontières qui se puissent tracer sur une carte, il présente pourtant des traits particuliers qui le déterminent et le définissent avec une certaine précision, qui le distinguent du pays d'alentour. Partout la nature du terrain, formé d'agglomérations volcaniques où la roche est plus ou moins friable, y est propre aux excavations, les favorisait et provoquait à les entreprendre. Les ouvrages qui sont nés de cette espèce de suggestion ne sont pas tous pareils, beaucoup s'en faut; on y remarque une diversité à laquelle on devine que bien des générations successives ont mis la main à ces hypogées, et cependant, de ceux que l'on juge les plus anciens à ceux qui sont les plus modernes, il y a encore des ressemblances assez marquées pour que l'on reconnaisse partout les produits d'un même art, d'un art national ou plutôt d'un art local qui, dans cette région reculée, parmi ces vastes forêts, est demeuré fidèle, pendant plusieurs siècles, aux formes et aux motifs qu'il avait adoptés tout d'abord; il les a défendus avec une ténacité singulière contre la séduction du style et du grand goût de la Grèce. Voici enfin ce qui achève de donner une importance exceptionnelle aux monuments qui se pressent dans cet étroit espace et ce qui les met à part : on y trouve d'assez nombreux exemples de l'emploi d'un alphabet et d'un idiome qui n'ont pas laissé la moindre trace en dehors des limites de ce canton et, comme l'avaient aussitôt soupçonné les voyageurs qui ont les premiers parcouru ces pittoresques vallées, il y a tout lieu de croire que ces inscriptions représentent l'écriture et la langue des Phrygiens, d'un peuple qui, s'il n'avait ainsi mis partout sa signature sur ces rocs où s'est joué son ciseau, aurait risqué de paraître appartenir à la fable plutôt qu'à l'histoire.

§ 3. — L'ARCHITECTURE FUNÉRAIRE

Un historien ancien, Nicolas de Damas, raconte que les Phrygiens n'ensevelissent pas les cadavres de leurs prêtres, mais qu'ils les placent debout sur des pierres de dix coudées[1]. Il n'a rien été trouvé en

1. Nicolas de Damas, fr. 128 dans le tome III des *Fragmenta historicorum græcorum* de Muller.

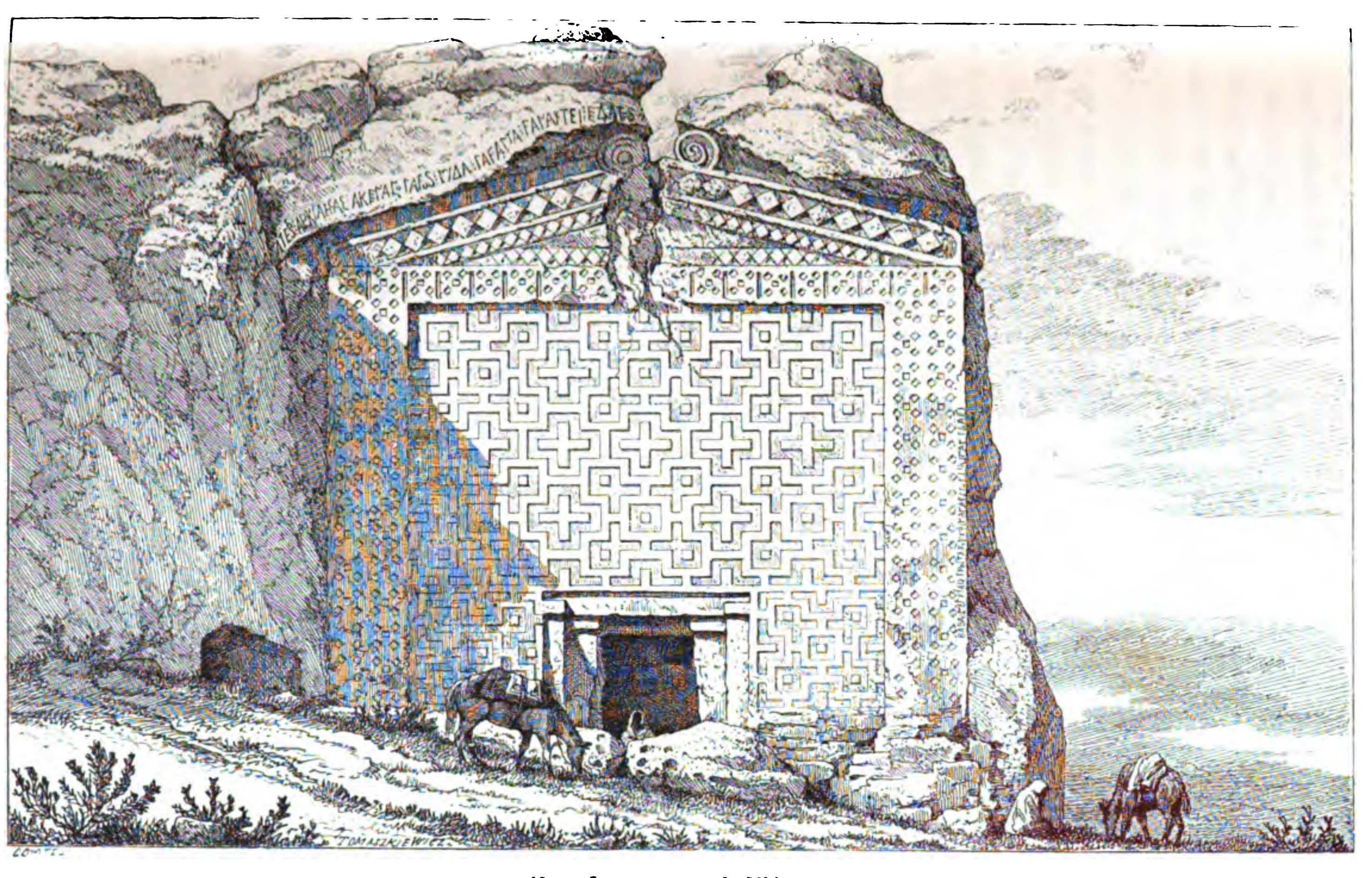
Phrygie qui confirme cette assertion. Ce que l'on s'attendra contrer, quand on croit, comme nous y inclinons, à l'id Phrygiens du Sangarios et du peuple qui a fondé le royaume ce sont des sépultures en forme de tumulus. En fait, on ne que ce type ne soit pas représenté dans la Phrygie méditer on y a relevé la trace de plusieurs de ces tertres artificiels description que M. Ramsay donne du seul qu'il ait pu exar quelque attention (n° 28 de la carte, dans un défilé, au su *Keui*) : « C'est un grand tumulus, qui est limité par un cer grosses pierres de taille, maintenant cachées par les terr eaux ont entraînées sur les flancs de la butte. Un indigène qu'il avait une fois vu des lettres sur une pierre que ren tertre; pour vérifier le fait, je mis quatre hommes à l'ou découvrit la pierre, et elle portait en effet des caractères aux hiéroglyphes cappadociens[2]. »

De cette découverte d'une inscription hétéenne dans d'un tumulus, on serait tenté de conclure que les monume genre qui se rencontrent en Phrygie sont antérieurs au te nation phrygienne s'est donné un alphabet dérivé de l'alpha cien; mais on ne saurait rien affirmer d'après un fait uniq vient d'attendre que les autres tertres semblables aient été ex est regrettable aussi que la fouille n'ait pas été poussée assez que l'on sache s'il y a des chambres funéraires dans l'intéri buttes. Quoi qu'il en soit, les tumulus ne sont là qu'à l'éta tion. Si les plus anciens maîtres du pays, les Syro-Cappado après eux, les premiers groupes d'immigrants phrygiens occupé ce district, ont pratiqué ce mode de sépulture, cette n'a pas persisté. Toutes les tombes phrygiennes sont des hyp

De tous les monuments de ce district, le plus célèbre, c qui depuis 1824 est connu des archéologues sous le nom de *t Midas* (fig. 48, n° 9 de la carte). Sa situation, ses dimension nalité de son décor, le nom qui s'y lit gravé, tout a contribué sur lui l'attention. La plupart des autres monuments du mê que renferme ce district sont cachés, parmi les pins, dans anfractuosité de la colline et le roc n'y est ouvré que dans supérieure; il est resté brut jusqu'à 7 ou 8 mètres au-dessus c

1. Ramsay, *Journal of Hellenic Studies*, 1882, p. 18.

2. Ramsay, dans l'*Athenæum* du 27 décembre 1884, p. 865. On est M. Ramsay n'ait jamais publié cette inscription.



48. — Le monument de Midas.

peut passer à une faible distance ou même au pied de ces façades sans les apercevoir. Au contraire, le monument dont nous reproduisons l'image[1], placé sur le grand axe de la vallée, est aussi dégagé, aussi en vue que possible; point d'arbres qui en masquent les abords; le cadre de sa devanture part de terre, ce qui donne ici à la surface ornée une ampleur qu'elle ne présente nulle part ailleurs. C'est donc vers *Iasili-kaïa* ou « la pierre écrite », comme les pâtres du voisinage appellent le tombeau de Midas, que se fait tout d'abord conduire le voyageur; lorsque ensuite il s'en écarte, c'est pour y bientôt revenir. Il établit là son poste d'observation, son quartier général. Tout pressés que nous fussions, en 1861, d'atteindre cette ville d'Ancyre où nous attendait un si long et si important travail, nous avions déjà pris nos mesures pour passer la nuit dans une tombe toute proche de *Iasili-kaïa;* nous nous étions décidés à consacrer une journée de plus aux monuments de la nécropole. Ce qui nous contraignit à abandonner ce projet et à continuer notre route vers l'est, ce fut un accident qui, au milieu d'une tempête de vent et de pluie, renversa notre appareil de photographie et le mit hors de service. Pour mesurer et pour dessiner à la chambre claire tous les tombeaux des environs, il nous aurait fallu plus de temps que nous ne pouvions en donner à une exploration qui n'était pas comprise dans le programme que nous avions accepté; nous sommes donc partis en emportant le vif regret de n'avoir pu nous établir là, pour une semaine tout au moins, afin d'entreprendre cet exact relevé des tombes principales que la science archéologique, maintenant même, ne possède pas encore. Aujourd'hui, après vingt-cinq ans écoulés, me voici ramené, par la suite de cette histoire, dans les bois et parmi les rochers de ce district pittoresque; malgré l'insuffisance des documents, il me faut essayer de définir et de caractériser, par ses œuvres, l'art phrygien, son style et ses procédés; or, cette fois encore, je ne saurais mieux commencer cette étude que par la description du monument dit le *tombeau de Midas;* aucun autre ne se prête aussi bien à servir de point de départ pour qui s'engage dans cette recherche et ne lui fournit un terme de comparaison aussi commode, un critérium qui permette mieux de classer et de dater, d'une manière approximative, des tombes dont les plus anciennes remontent peut-être au huitième siècle, tandis que les plus récentes seraient contemporaines d'Alexandre et de ses premiers successeurs.

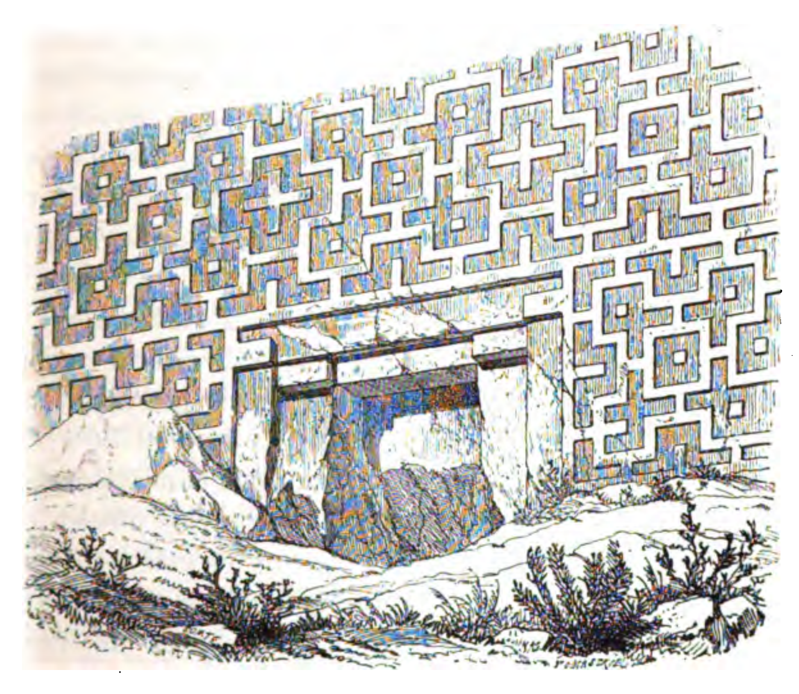
1. La figure a été dessinée en géométral, par M. Tomaszkievicz, d'après une photographie de M. Blunt, le dessinateur qui accompagnait M. Ramsay dans son second voyage.

Le monument qui mérite cette place d'honneur n'est chose qu'un frontispice taillé dans la face verticale d'un r volcanique ; le massif dans lequel il a été ciselé confine, d' une grande brèche par où passe un chemin, et de l'autre il rocs qui limitent au sud cette vallée sans eau que l'on appelle *déré-si* ou « la vallée du faucon ». La portion du roc qui est de main d'homme est séparée, par une rainure sans profon parties qui sont restées brutes ; elle forme une sorte de tab large que haut, un rectangle que surmonte un fronton triangu bas ; un motif composé d'une double volute couronne le sc tympan. Tout le milieu de ce motif a disparu ; le reste est d servation merveilleuse, aussi bien la décoration sculptée dans l du champ que les deux inscriptions qui ont été gravées e l'une qui décrit sur la roche vierge une ligne oblique, presque au rampant de gauche du fronton, et l'autre qui court de hau à droite du spectateur, sur l'extrême bord du montant qui er ce côté tout l'ouvrage. Enfin, en bas et au milieu du rectangle se creuser dans le roc une porte simulée, une niche qui a d'une porte dont le chambranle est fait de deux ou plutôt de t bages, légèrement inclinés vers le milieu de l'ouverture ; ces j sont en retrait les uns sur les autres, comme dans les portails et gothiques, et, à mesure qu'ils s'enfoncent dans l'épaisseur ils se rapprochent et rétrécissent la baie. Le second linteau porté par des espèces de consoles ou saillies rectangulaires (fig

Ce sont là les grands traits, ceux qui frappent tout d'abor ce qu'on voit lorsque l'on regarde de plus près et qu'on obs détails. Dans les deux grands pilastres et dans le bandeau hc qui encadrent la façade, sur les rampants du fronton et dans le lui-même , il y a partout des ornements, les uns en creux, les en très léger relief. Sur tout le pourtour, ce sont des losang disposés quatre par quatre, forment une sorte d'étoile dont le est marqué par un tout petit carré ; dans le pignon, des losa

1. Nous avons tenu à donner la porte simulée à plus grande échelle, par est assez mal représentée dans le dessin de Texier (*Description*, f°, pl. 56), reproduit dans beaucoup d'ouvrages. Cette planche est meilleure que la plupart qui composent cet ouvrage; on n'y trouve à relever que deux inexactitudes. placé l'inscription verticale sur le roc vierge, tandis qu'elle est, en réalité, su droit, le long de l'arête qui le limite : les ombres portées sont toutes trop forte dessin de Texier; elles font paraître la niche trop profonde. De plus, la banq est indiquée n'a jamais existé ; enfin l'arrangement du méandre à droite et de la porte est tout différent de celui qu'a tracé le crayon de Texier.

plus fort calibre et des dents de scie. A l'intérieur du parallélogramme, le motif, un peu plus compliqué en apparence, reste toujours composé d'éléments aussi simples, tous rectilignes. C'est un méandre continu, qui dessine et qui limite des espaces rectangulaires, à trois ou quatre redans; au milieu de ces vides, il y a tantôt un carré, tantôt une croix dont les quatre bras sont égaux. La saillie de ces méandres et de ces croix sur le fond est de 0^{m},013. La largeur de la surface sur laquelle se développe cette grecque est de 12^{m},55 et sa hauteur de 11^{m},74[1]. Nous



49. — Monument de Midas. La porte simulée. Dessin d'E. Guillaume. *Exploration archéologique*, p. 112.

ne garantissons pas la parfaite exactitude de ces cotes que nous n'avons pas eu le loisir de vérifier; elles ne peuvent cependant être très éloignées de la vérité. En partant de ces données, on obtient, pour le roc entier, une hauteur d'environ 20 mètres.

1. Ce sont les dimensions données par Texier, *Description*, t. I, p. 154. Un croquis coté, de sir Charles Wilson, que me communique M. Ramsay, donnerait les dimensions suivantes, qui se rapprochent fort de celles de M. Texier : Largeur totale de la surface ouvrée, avec les deux pilastres, 16^{m},62; largeur de la surface remplie par le méandre, 12^{m},39; hauteur de cette même surface, 12^{m},16 (ce chiffre doit être un peu trop élevé; d'après le croquis même, la différence de la largeur à la hauteur est plus sensible que ne l'indiquerait cette cote); largeur moyenne des pilastres, qui ne sont pas tout à fait pareils, 2^{m},13 ; hauteur totale du roc, 21 mètres.

A gauche de cette façade, au niveau du sol, se trouve une grossièrement taillée, qui a environ 1^m,60 de largeur et 0^m,75 fondeur; elle a, d'un côté, 1^m,82 et, de l'autre, 1^m,36 de haute y voit, gravée en caractères qui ont 30 centimètres de hau 1 centimètre de profondeur, une troisième inscription phry qui se lirait comme les précédentes, de gauche à droite. Ce n' ici le lieu de chercher le sens de ces textes, ni de discuter le prétations qui en ont été présentées; cependant, lorsqu'on se de déterminer le caractère du monument, il faut bien tenir tout au moins de la grande inscription, de celle qui est gravé haut du rocher (fig. 1). Tout concourt à appeler sur elle l'att la place qu'elle occupe, ses 13 mètres de développement, la la netteté des lettres, enfin ce que l'on croit y deviner dès que l' familiarisé avec les signes de cet alphabet. Le texte, dont mots sont séparés par des points, peut être ainsi transcrit e tères latins :

Ates arkiaeFais akenanolaFos midai laFaltaei Fanaktei edaes

Ates est certainement le nominatif singulier du radical *atu* celui qui représente le nom du dieu principal de la Phrygie que les écrivains classiques nous montrent étroitement lié à Ce nom se rencontre, comme nom propre, dans la dernière lydienne[1], et, plus tard, on le voit porté, comme titre officiel grands prêtres de Pessinunte[2]. Nous laisserons de côté les de suivants, qui n'ont pas encore été expliqués d'une manière sante; mais le quatrième ne peut prêter à aucun doute : on y r tout d'abord le datif du mot Midas, l'un des deux noms roy portent les princes phrygiens. *LaFaltaei,* où l'on soupçonne u nymique, est au même cas, ainsi que *Fanaktei;* dans ce derr il est difficile de ne pas voir celui qui serait écrit en grec datif d'ἄναξ, prince, roi. *Edaes* est la troisième personne du d'un verbe, probablement de celui qui, dans la langue ph représentait une racine indo-européenne qui exprime l'idée d'établir, celle que l'on trouve dans le sanscrit *da-dhâ-mi* le grec τί-θη-μι [3]. Faites abstraction des trois mots qui d encore obscurs ; vous aurez une formule qui se traduirai

1. HÉRODOTE, I, 34.
2. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 651, note 1.
3. Voir G. CURTIUS, *Grundzüge der Griechischen Etymologie*, 3e édition, 1 n° 309.

« Atys... a consacré... au roi Midas » (Ἄτης... Μίδα... ἄνακτι ἔθηκεν) [1].

On ne saurait récuser le témoignage de cette inscription : ce travail considérable a été exécuté en l'honneur du roi Midas; c'est ce que n'ont pas hésité à admettre tous les voyageurs qui, de Leake à M. Ramsay, ont visité ce canton, tous les philologues qui ont étudié les textes phrygiens. En revanche, on n'est plus d'accord sur la question de savoir si l'on est là en présence d'un tombeau proprement dit, qui aurait jadis reçu la dépouille mortelle du prince, ou si ce n'est là qu'une sorte de cénotaphe, un monument commémoratif destiné à conserver la mémoire d'un ancêtre mythique, d'un héros éponyme adoré comme un fondateur et comme un dieu.

Naturellement, la première hypothèse qui se présente à l'esprit, c'est celle d'une sépulture, où les dimensions et la décoration de la façade s'expliqueraient par la souveraine dignité du mort enseveli dans les flancs de ce rocher; mais si c'est là une tombe, où est la chambre funéraire? Un des premiers explorateurs de la nécropole phrygienne, Texier, avait été porté d'abord à voir, dans la cavité que forme la fausse porte (fig. 49), une niche autrefois fermée et cachée par une dalle, niche où le corps aurait été déposé. Après réflexion, il a paru renoncer ensuite à cette idée, en observant que la profondeur de la retraite n'est, au tombeau de Midas, que de $0^m,84$, ce qui est bien étroit pour qu'on ait placé là un cadavre [2]. Ajoutons que, si le corps avait été, tant bien que mal, déposé ou plutôt serré dans cette niche, il n'aurait été protégé contre les tentatives de violation que par une dalle nécessairement très mince, dont les joints auraient été bien vite aperçus; c'était mal prendre ses précautions contre la curiosité, contre l'avidité des générations futures. Enfin, s'il y avait eu là une plaque destinée à masquer ce creux, la roche aurait gardé la trace de la feuillure et du scellement; or on n'y voit rien de pareil, pas le moindre vestige d'un mode quelconque de clôture.

Voici d'ailleurs qui achève de lever tous les doutes : une porte simulée, dont la disposition est toute pareille, existe dans la façade

1. Pour plus de détails sur les conjectures que l'on peut former à propos des mots inexpliqués et sur les raisons que l'on a de chercher dans *edaes* une troisième personne d'un temps du passé, voir RAMSAY, *Historical relations of Phrygia and Cappadocia*, p. 29-30.

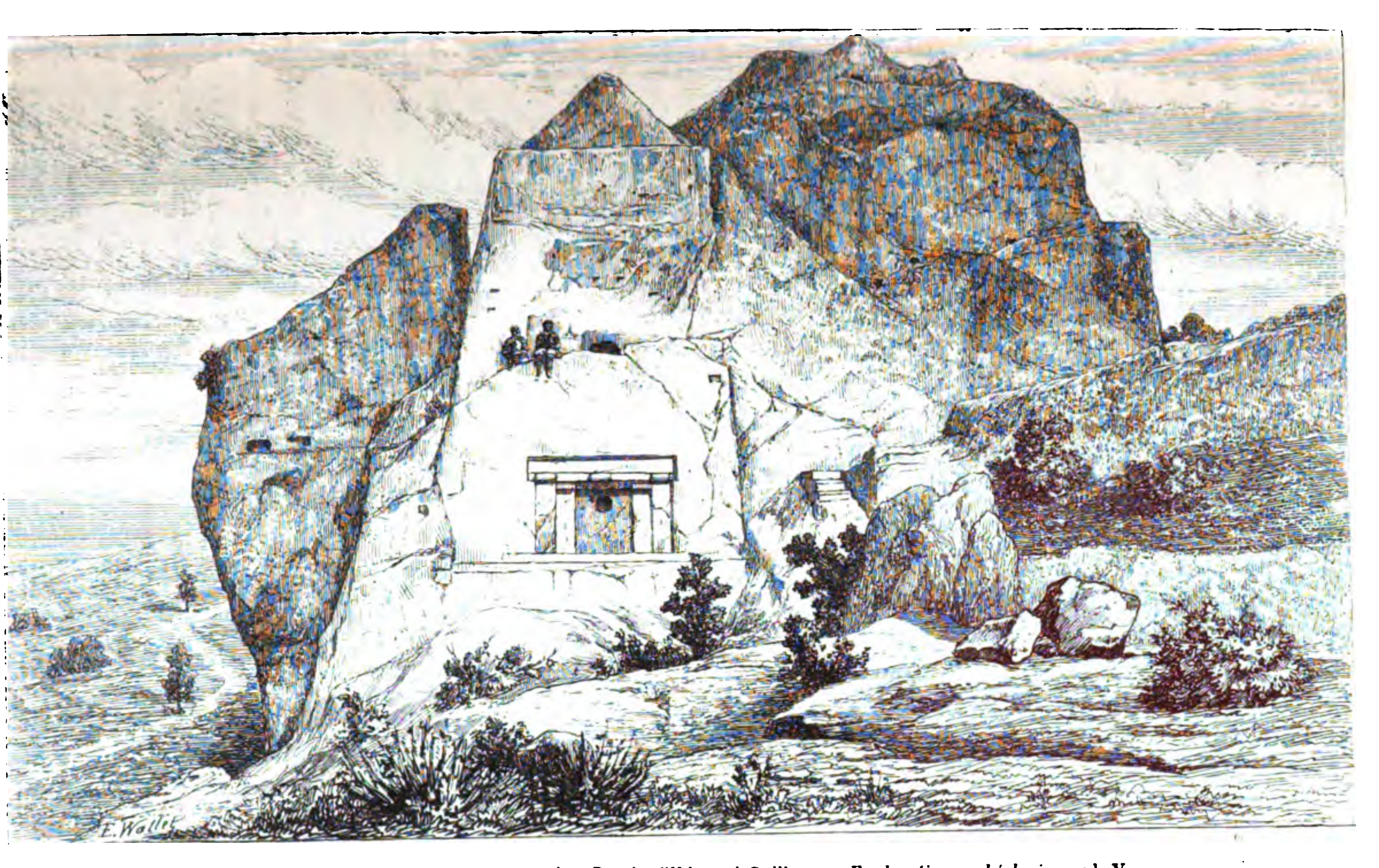
2. TEXIER, *Description*, t. I, p. 154. Texier dit pourtant ailleurs, après avoir décrit le monument de Midas et deux autres monuments voisins, de style analogue : « S'il est possible de regarder la niche centrale du premier comme ayant pu servir de tombeau, rien de semblable ne se présente chez les autres (p. 158). »

d'un tombeau qui est certainement l'œuvre du même peuple (monument de Midas et qui relève du même art. Ce tombeau est que l'on appelle *Delikli-tach*, « la pierre percée » (fig. 50); il se t près d'*Harmandjik*, dans la moyenne vallée du Rhyndacos. C' plus occidental de tous les monuments phrygiens. Comme une nelle avancée, il est seul de son espèce sur ces pentes de l'Ol mysien où, sur une indication donnée par un de nos prédécess nous avons été le chercher pour l'étudier avec l'attention qu'il ı tait[1]. C'est ici que nous le décrirons; il aide à comprendre q idée on est tenté de se faire du monument de Midas lorsqu'o obligé de renoncer à voir dans la niche un caveau funéraire.

Delikli-tach est à l'extrémité d'une petite chaîne de rochers, présente un aspect bizarre et tourmenté. Cette chaîne s'avance, co une sorte de promontoire, vers le fond d'un vallon où coule un ruisseau, affluent du Rhyndacos; elle s'aperçoit d'une assez gr distance et domine le chemin qui va d'*Harmandjik* à *Mohim* chemin qui doit correspondre à une ancienne route. Le massif q reçu la sépulture a été partagé, par les convulsions volcaniques (tout ce terrain porte la marque, en trois fragments de grosseur ı gale et de forme irrégulière que des fentes profondes séparent l'un l'autre, au moins dans une partie de leur épaisseur. Les deux mas de droite et de gauche n'ont pas été touchées par le ciseau; elles gardé leurs contours capricieux et leurs saillies naturelles. Au co traire, le rocher du milieu a été taillé de manière à offrir aux yeux ı sorte de façade qui se termine par un fronton aigu. Au tiers à peu p de la hauteur totale du rocher se dessine une porte simulée, éle sur trois degrés et encadrée d'un double et large chambranle (fig. 5 L'ensemble est d'un bel effet. Les deux grandes masses qui so restées brutes des deux côtés de la surface travaillée se marient he reusement à ces formes architecturales très simples; on trouve réunis le pittoresque des accidents de la nature et l'intérêt qu'exci toujours une œuvre d'art, où l'homme a mis quelque chose de son âm et de sa pensée.

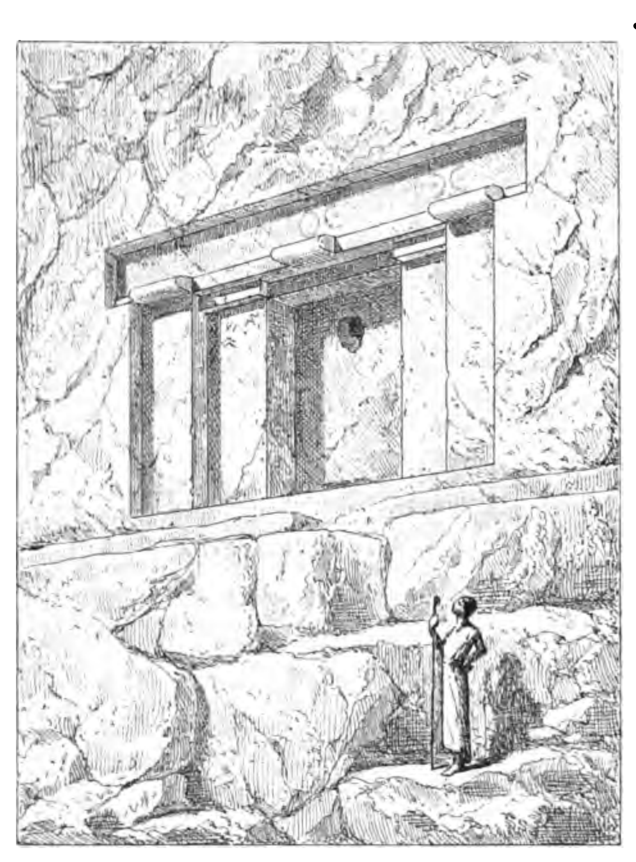
L'ouverture à peu près circulaire qui a été pratiquée dans champ de la fausse porte n'est pas autre chose qu'une dégradatio très postérieure et peut-être toute moderne; on l'a percée afin d pénétrer dans la chambre intérieure qu'on supposait devoir existe

1. HAMILTON, *Researches*, t. I, p. 97. Dans le livre de Hamilton, ce monument es décrit en dix lignes et représenté par une simple vignette.



50. — Delikli-tach. — Vue perspective. Dessin d'Edmond Guillaume. *Exploration archéologique*, pl. V.

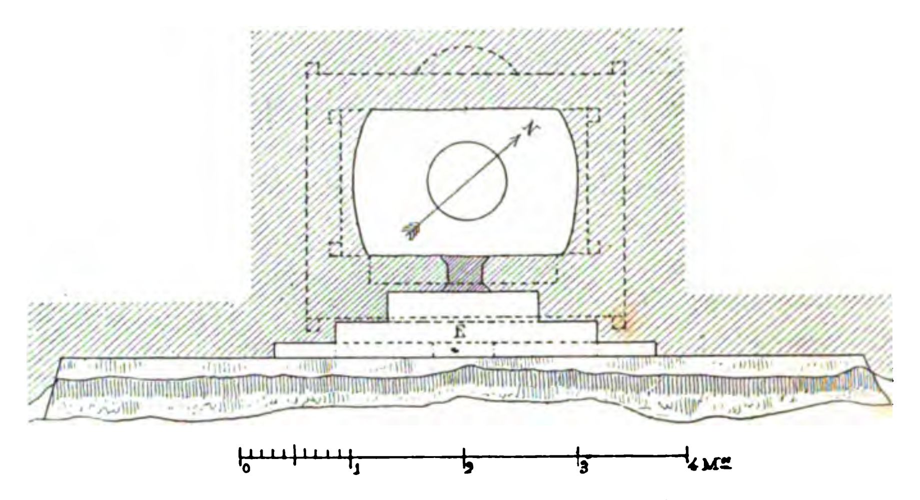
par derrière et renfermer des trésors. La forme irrégulière et l'étroitesse de cette ouverture suffiraient à prouver qu'elle n'est point dans le plan antique; elle a été percée précipitamment, et le travail a été suspendu aussitôt que cette espèce de lucarne a pu livrer passage à un enfant. Il suffit d'avancer la tête par cette ouverture pour voir que la seule entrée de la chambre funéraire, celle par où le corps a été conduit à sa dernière demeure, se trouve à la partie supérieure de cette chambre; le caveau où dut être placé le cadavre n'est autre chose que le fond même d'une sorte de puits ou de cheminée qui a 1m,31 de hauteur et qui s'ouvre vers le milieu de la grande façade verticale. Comme le montre notre coupe perspective faite sur l'axe transversal (fig. 52), l'orifice supérieur de cette cheminée avait été soigneusement clos, après qu'y avait été couché le mort duquel on avait voulu assurer le repos; le puits était fermé par deux épaisses dalles, dont les scellements se distinguent encore et qui laissaient entre elles un vide de 60 centimètres. Dans le plan (fig. 53), des lignes ponctuées indiquent la place et la superposition des dalles; la supérieure débordait sur l'inférieure. Les parois du puits n'ont été qu'imparfaitement dressées; dans cette partie du monument, soustraite aux regards, on n'avait point songé à l'apparence et à l'effet; on s'était contenté de chercher à donner au sépulcre le plus de solidité possible et de durée, en le défendant, contre toute visite indiscrète et toute profanation.



51. — Delikli-tach. Détail de la porte. Dessin d'E. Guillaume. *Exploration archéologique*, pl. VI.

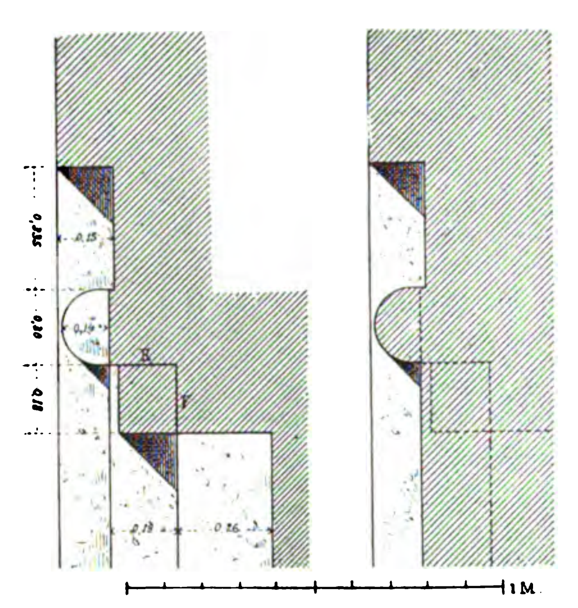
De chaque côté de la fausse baie, il y a ici, comme à *Iasili-kaïa*,

double chambranle, le second, celui qui forme le cadre intérieur, étant



53. — Delikli-tach. Plan du tombeau. Dessin d'E. Guillaume.

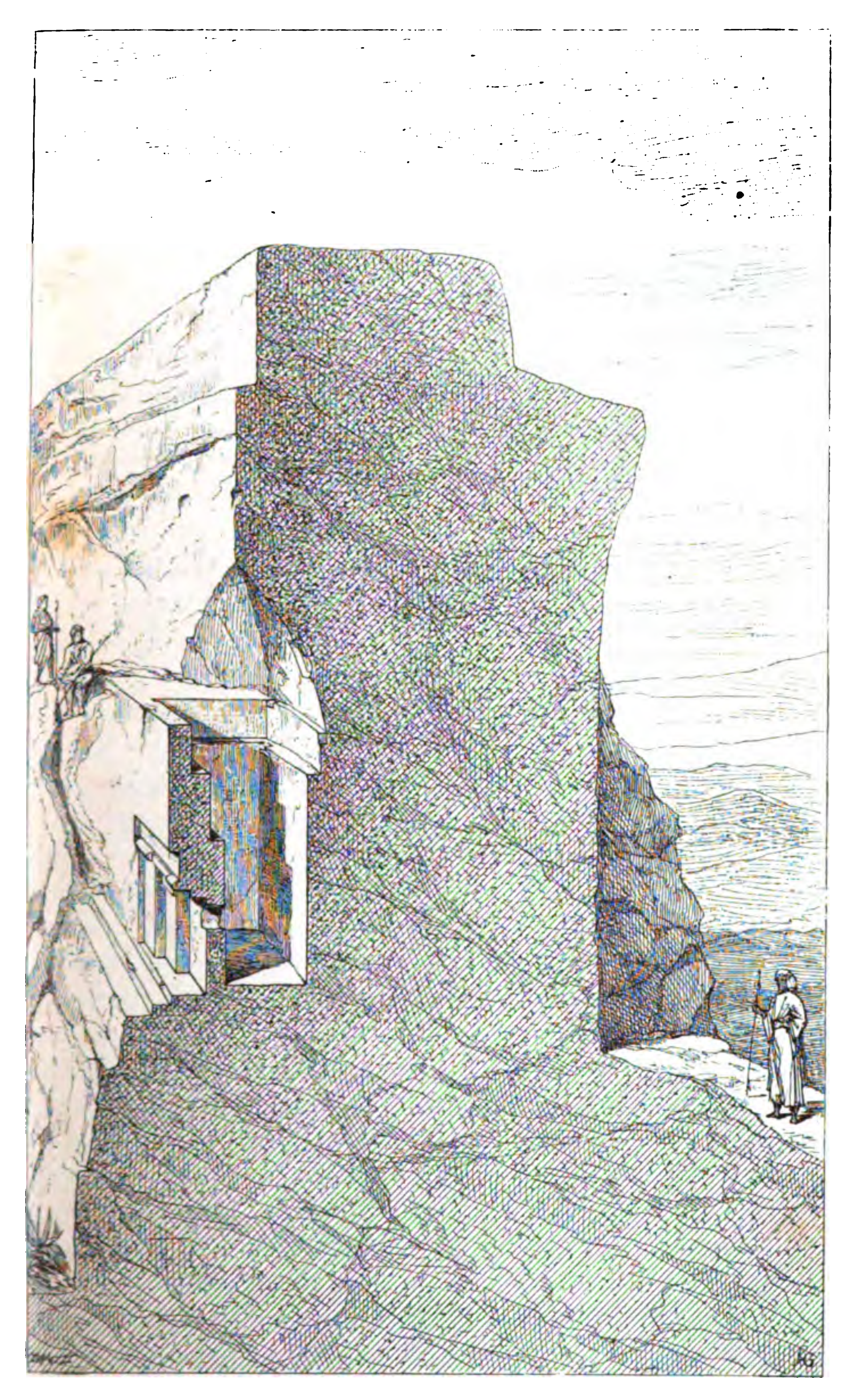
en retrait sur le premier, lequel est lui-même en arrière du plan que forme la face du rocher. C'est la même disposition générale ; les différences se réduisent à deux. A *Delikli-tach,* il y a, sur le deuxième linteau, trois gros tores interrompus[1] ; ce même linteau, dépassant à droite et à gauche les pieds-droits, dessine ainsi une sorte de crossette (fig. 54 et 55) ; ni tores, ni crossettes à *Iasili-kaïa ;* l'agencement y est plus simple. Il y a encore à signaler, dans le monument de *Delikli-tach*, une particularité qui mérite d'être relevée. On n'a pas aperçu trace à *Iasili-kaïa*, ni dans les tombes voisines, d'une décoration polychrome ; il n'en est pas de même ici : de nombreuses parties du roc y sont encore revêtues d'un



54. — Delikli-tach. Profil du linteau sur le jambage intérieur. Dessin d'E. Guillaume. *Exploration archéologique*, pl. VI.

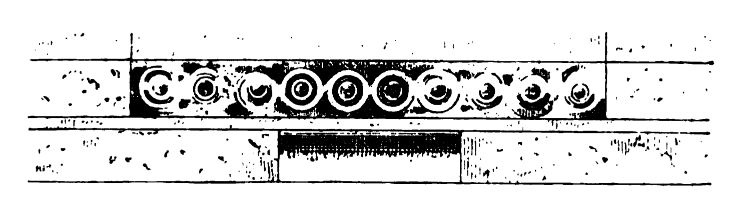
55. — Delikli-tach. Profil du linteau sur le jambage extérieur. Dessin d'E. Guillaume. *Exploration archéologique*, pl. VI.

1. Dans la figure 51, le tore de gauche, qui n'existe plus, est restauré.



52. — Delikli-tach. Coupe perspective sur l'axe transversal. Dessin de Ch. Chipiez.

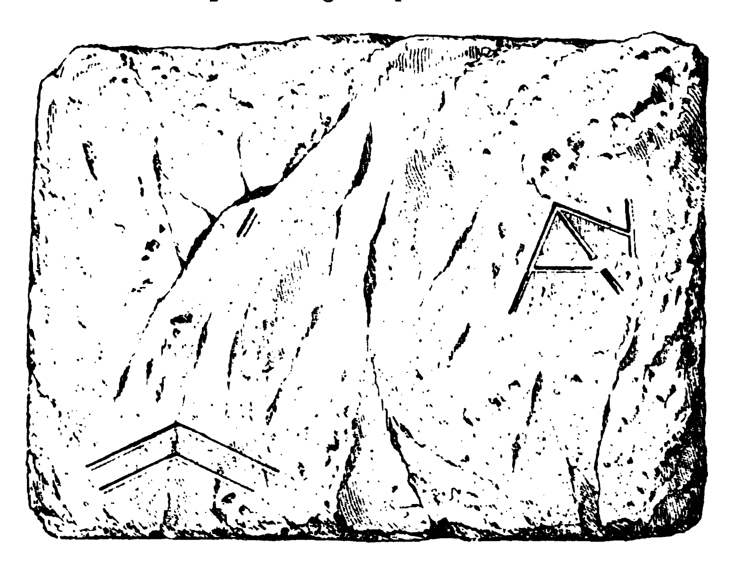
stuc assez épais, sur lequel on distingue les tons rouge, noir et blanc. Les vestiges de couleur rouge sont abondants, surtout sur la face verticale du linteau marqué F et sur le soffite marqué E (fig. 54). On reconnaît même encore sur le linteau supérieur plusieurs des grands anneaux rouges qui l'ornaient autrefois ; mais c'est principalement sur le soffite, mieux protégé par sa situation, que cette peinture s'est merveilleusement conservée ; une espèce de rinceau, d'un dessin assez élégant, court sur tout ce soffite (fig. 56). Il s'enlève en blanc sur un fond noir, ou qui du moins est noir aujourd'hui. Des ornements rapportés paraissent avoir concouru à décorer cette façade ; entre la petite niche circulaire qui se creuse au-dessus de l'orifice du puits (fig. 50) et la naissance du fronton, dans la partie du roc qui forme un léger encorbellement, on aperçoit des fentes régulières pratiquées à l'outil ; on est tenté d'y voir des trous de scellement qui auraient servi à fixer là des appliques de bronze.



56. — Delikli-tach. Rinceau peint sur le soffite. Dessin d'E. Guillaume. *Exploration archéologique*, pl. VI.

Les rochers qui environnent *Delikli-tach* présentent un assez grand nombre de petites excavations, en forme de niche, qui paraissent faites de main d'homme, mais qui ont trop souffert pour que l'on puisse mesurer aucune d'elles ou en dresser le plan. Il est, par conséquent, difficile de deviner quelle en a été la destination. On distingue aussi, par endroits, les traces de marches ; ainsi, dans notre vue d'ensemble (fig. 50), on aperçoit quelques degrés qui conduisaient vers la partie supérieure du groupe de rochers où avait été ménagé le tombeau. Nous n'avons pas découvert dans le voisinage le moindre vestige d'une ville qui aurait eu ici sa nécropole. Le secret que ne nous a pas livré l'étude du terrain, on ne peut espérer l'arracher à l'inscription qui avait été gravée en creux, dans le chambranle de la porte simulée, sur le jambage intérieur de gauche. Elle paraît avoir été très courte, ne s'être composée que de quelques lettres, et, de ces lettres mêmes, il n'en reste que deux qui soient encore bien lisibles ; nous les reproduisons au cinquième de l'exécution, d'après l'estampage que nous avons pris sur la pierre (fig. 57) ; on distingue encore des traces de couleur rouge au fond de ces caractères.

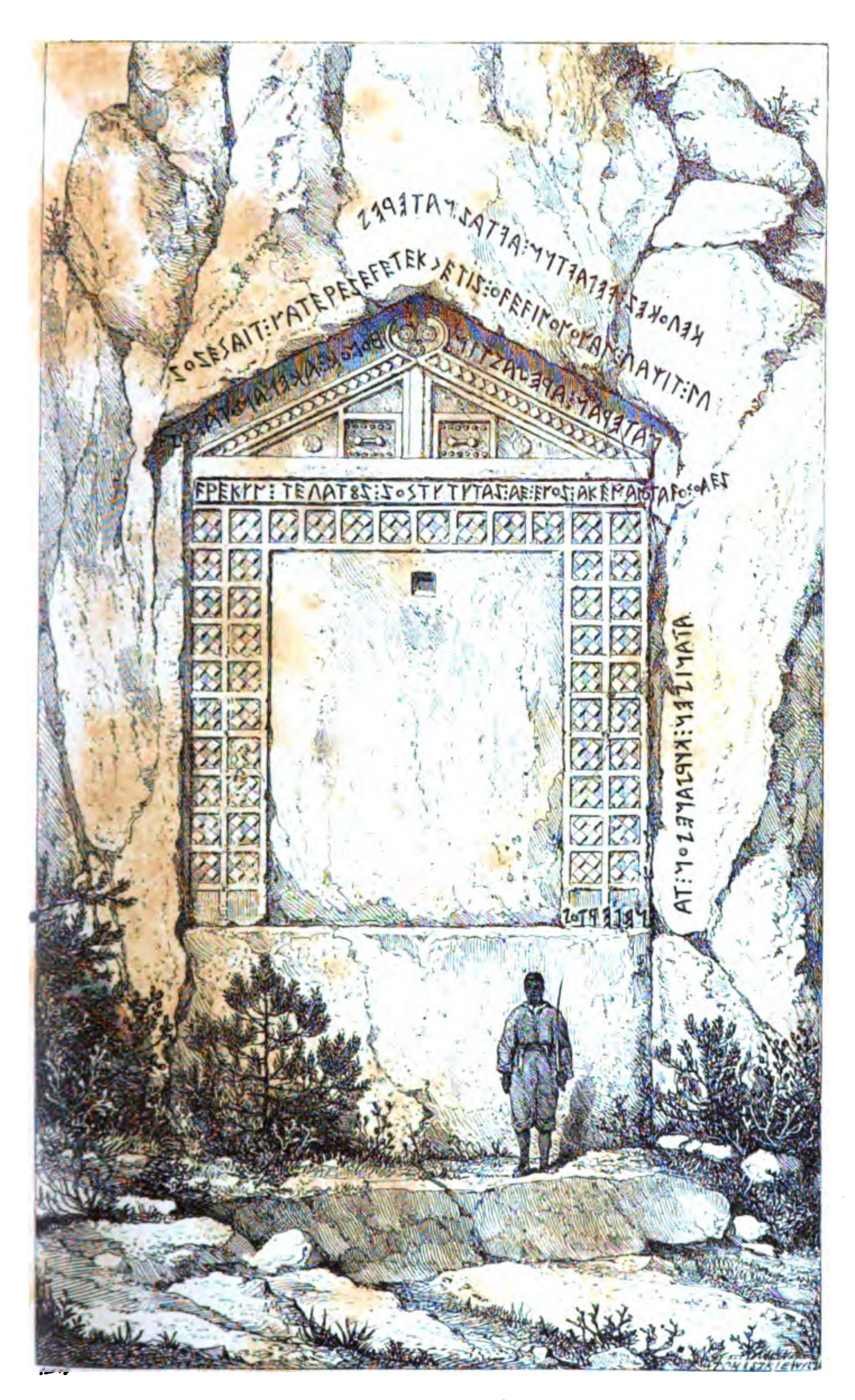
Quoiqu'elles ne donnent aucun sens, ces deux lettres n'en méritent pas moins d'être remarquées ; elles permettent une conjecture vraisemblable sur l'âge relatif des deux monuments que nous avons rapprochés. En effet, on ne les retrouve, ni l'une ni l'autre, dans l'alphabet que les Phrygiens avaient emprunté à la Grèce, dans celui que représente ce tableau dont les éléments sont tirés des inscriptions gravées sur les rochers voisins de Nacoleia (fig. 2); au contraire, on les a reconnus, l'un, plus compliqué, sur une fusaïole d'*Hissarlik,* l'autre, celui qui est formé de quatre lignes parallèles deux à deux, à la fois sur les fusaïoles de la Troade, sur une patère en argile qui a été retirée, dans le même district, d'une tombe de la nécropole de Thymbra et enfin dans les inscriptions cypriotes[1].



57. — Delikli-tach. Caractères gravés sur le jambage de la porte. *Exploration archéologique,* pl. VI.

Ces deux caractères auraient appartenu à l'une des variétés de ce syllabaire que nous avons appelé *asiatique,* de celui qui, par voie de réduction et de simplification, est dérivé des hiéroglyphes hétéens et qui s'est survécu à lui-même dans l'alphabet cypriote; l'emploi de ces signes a précédé en Asie Mineure celui des signes qui procèdent de l'alphabet phénicien. Le tombeau de *Delikli-tach* aurait donc été taillé dans le roc avant le moment où les Phrygiens reçurent des Grecs de la côte l'alphabet dont ils ont fait usage à *Iasili-kaïa* et dans plusieurs autres inscriptions de ce district; il serait plus ancien que les tombes voisines de Nacoleia. Le caractère du

1. Sayce, *Les inscriptions trouvées à Hissarlik* (p. 404-405 et 409 du volume intitulé *Ilios, ville et pays des Troyens,* traduction française, par M[me] Egger, où sont exposées toutes les recherches de M. Schliemann et de ses collaborateurs sur les antiquités d'*Hissarlik*). Nous avons montré jadis qu'il fallait se garder de voir dans le premier des caractères la réunion de deux lettres; les ligatures appartiennent à la décadence des écritures déjà vieilles, et non à leur période initiale (Perrot, *Exploration archéologique,* p. 107).



58. — Façade taillée dans le roc.

monument n'a rien qui répugne à cette hypothèse; de part et d'autre, même rapprochement, même contraste entre l'aspect sauvage de ces grands rochers où s'encadre la façade avec le fronton qui la couronne, et ces formes, ces membres d'architecture, où une volonté intelligente a introduit la proportion et la symétrie. La différence, c'est qu'à *Delikli-tach* tout est plus simple; l'effort a été moindre; on ne voit pas ici, ni autour de la baie simulée ni dans le tympan, cette ornementation qui, comme une riche tenture, recouvre là-bas toute la surface de la partie travaillée. Il serait donc permis de regarder le monument de la vallée du Rhyndacos comme la première esquisse d'un type qui, créé par la race phrygienne, se serait plus tard développé et perfectionné dans le bassin du haut Sangarios, là où ce peuple eut, pendant deux ou trois siècles, son centre politique et religieux.

Lors de notre voyage en Asie Mineure, M. Guillaume et moi avions vu *Delikli-tach* avant *Iasili-kaïa ;* lorsque nous nous trouvâmes en présence de ce dernier monument, nous fûmes très frappés de la ressemblance, et la première idée qui nous vint à l'esprit, ce fut de supposer que cette ressemblance ne se bornait pas à la configuration extérieure. Nous ne crûmes pas un instant que l'enfoncement de la fausse porte eût pu jamais servir de caveau; mais nous inclinions à penser que, par derrière, il y avait une vraie chambre funéraire à laquelle donnait accès un puits semblable à celui que nous avions observé à *Delikli-tach*. L'entrée de ce puits restait à trouver; nous étions disposés à la chercher sur le dessus du rocher, en arrière du fleuron brisé qui surmonte le sommet du fronton [1]. Un de nous, M. Delbet, essaya en vain de vérifier cette hypothèse en s'élevant et en cheminant sur cette crête, et le temps nous manqua pour faire venir les échelles et les cordes qui eussent été nécessaires. M. Ramsay paraît avoir réussi dans l'escalade où nous avions échoué [2]; non seulement il n'a pas observé sur l'arête la moindre apparence d'un trou, d'un orifice quelconque, mais encore, assure-t-il, le roc est si mince, dans sa partie supérieure, que l'on n'aurait jamais pu y trouver la place d'un puits. Si l'on avait essayé de forer ici une cheminée analogue à celle de *Delikli-tach,* on aurait risqué de fendre, de faire éclater ce mur sans épaisseur, cette sorte de dalle gigantesque.

Si l'on veut persister à voir ici un tombeau, il ne reste donc qu'une seule conjecture possible : le caveau serait caché dans le pied du massif,

1. *Exploration archéologique*, p. 105-106.
2. Ramsay, *The rock necropoleis of Phrygia* (*Journal of Hellenic Studies*, 1882), p. 16-17.

au niveau ou même au-dessous du sol actuel, et ce serait en déchaussant le rocher que l'on aurait chance de découvrir l'entrée de la chambre, sous les trois ou quatre mètres de terre qui font talus en avant de la façade. Des fouilles seules pourront trancher la question; d'ailleurs on ne saurait citer, dans toute la nécropole phrygienne, un seul exemple d'une pareille disposition; aussi est-on conduit à se demander si l'on est là en présence d'une véritable sépulture ou si cet ensemble ne formerait pas un simple monument commémoratif dont les dimensions imposantes, dont l'exécution laborieuse et soignée auraient été un hommage rendu par les princes du huitième et du septième siècle à ce héros éponyme, à cet ancêtre légendaire dont ils avaient pris le nom et qu'ils adoraient comme un dieu [1]. Dans cette hypothèse, on s'expliquerait aisément la destination de la petite grotte qui a été creusée à gauche du grand frontispice : elle aurait servi à recevoir les offrandes que l'on apportait à ce dieu, les lampes que l'on allumait en son honneur [2].

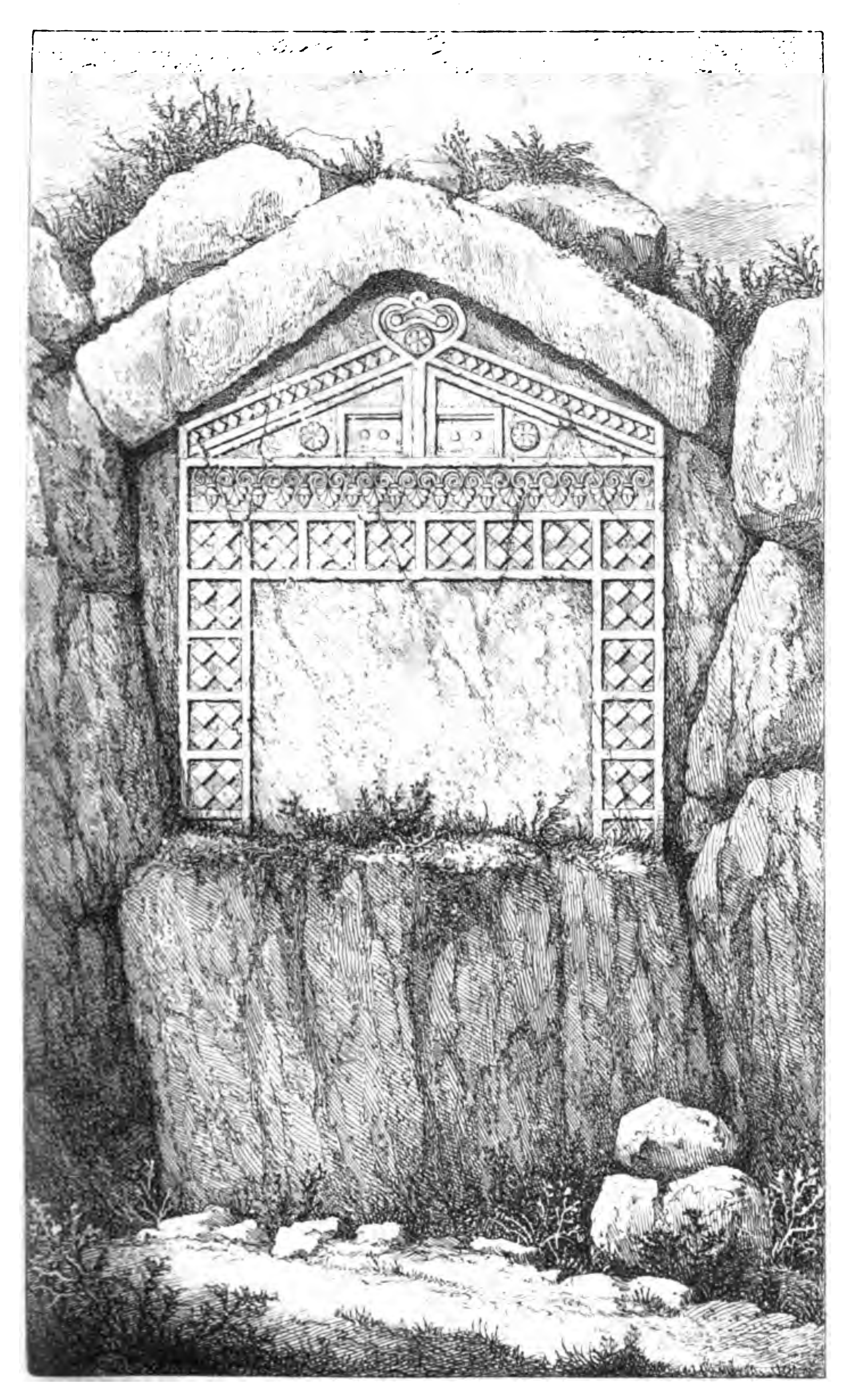
Ce qui confirme cette manière de voir, c'est qu'il y a, près du monument de Midas, deux autres façades sculptées dans le roc qui ne paraissent pas correspondre à un caveau creusé dans l'intérieur du massif; point de porte, même simulée, au milieu du frontispice et, sur la plate-forme que portent ces rochers, plate-forme où poussent des pins et que l'on atteint facilement, aucune trace de puits.

L'une de ces façades (n° 4 de la carte, fig. 58) porte aussi une longue inscription en très grandes lettres [3]; cette inscription est même beaucoup plus longue que celle du monument de Midas. Au-dessus du fronton, elle dessine trois lignes qui en accompagnent les rampants; elle se continue sous la base du tympan, à la place qu'occuperait la frise dans un entablement grec; enfin elle s'achève à droite du tableau, sur le roc brut. Si le texte, où on ne devine guère le sens que des mots ΜΑΤΕΡΕΣ et ΜΑΤΕΡΑΝ, couvre ici plus d'espace, en revanche la décoration est plus simple; il n'y en a que sur le cadre même; celui-ci forme une espèce de chambranle rectangulaire qui entoure un champ

1. Hesychius, s. v. Μίδα θεός. Οἱ ὑπὸ Μίδα βασιλευθέντες ἐσέβοντο καὶ ὤμνυον τὸν Μίδα θεόν.

2. M. Ramsay incline à chercher la chambre funéraire dans cette grotte qui, complétée et fermée par des blocs de pierre, aurait été autrefois plus spacieuse. Ce caveau aurait pu être caché sous des terres accumulées au pied de la paroi. Le roc n'a pas gardé la moindre trace qui rende cette conjecture vraisemblable.

3. Texier, *Description*, t. I, p. 157-158 et pl. 59. Stewart, pl. 13 et 14. Nous avons contrôlé et rectifié dans quelques détails la planche de Texier au moyen d'une photographie que nous a communiquée M. Fougères et du croquis de M. Ramsay. Cette façade est connue dans le pays sous le nom de *tombeau d'Hassan bey*.



59. — Façade taillée dans le roc.

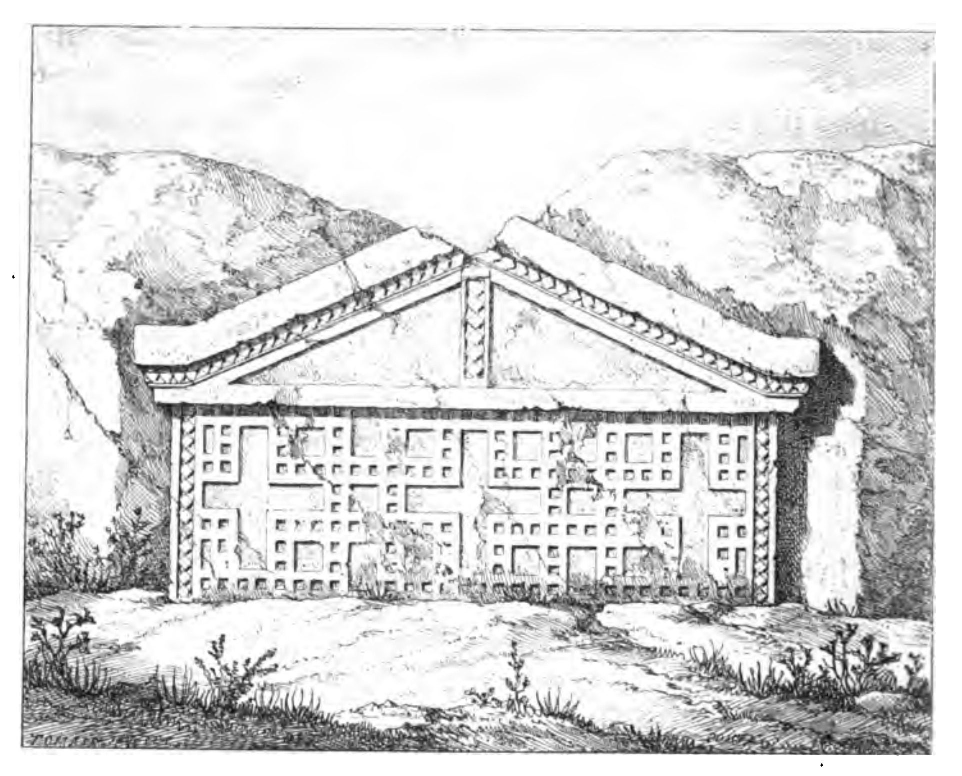
où la roche a bien été ravalée avec soin, mais n'a pas reçu d'ornements. Une petite niche carrée, pratiquée dans ce champ, vers les deux tiers de sa hauteur, paraît appartenir au plan primitif. D'autres niches, arrondies en plan comme en élévation, se voient à gauche et au-dessus du fronton.

Ici la présence de cette inscription, la plus développée de toutes celles que l'on attribue à la Phrygie, s'accorde bien avec le caractère que nous sommes tenté d'assigner à cette façade; mais ce qui est plus embarrassant, c'est un autre frontispice (fig. 59, n° 5 de la carte), derrière lequel rien n'indique l'existence d'une chambre funéraire et où il n'y a rien d'écrit [1]. A cela près, la disposition générale reste toujours la même et, sur les blocs de rochers qui servent comme de soubassement à la surface travaillée, on remarque aussi de petites niches et des bancs taillés dans la pierre, ce qui semble indiquer que l'endroit était fréquenté; il n'en reste pas moins difficile à comprendre que, chez un peuple qui possédait l'écriture, on ait pu avoir l'idée d'ériger un monument commémoratif sans y inscrire le nom de la divinité ou de la personne royale dont le souvenir serait perpétué par cet ouvrage. C'est donc surtout ici qu'il conviendrait d'explorer, avec une minutieuse attention, le dessus, le pied et tout le tour du roc dont une des faces porte une des décorations les plus élégantes et les mieux agencées qu'ait exécutées le ciseau phrygien. Si c'était ici un tombeau, il n'y aurait pas à s'étonner de l'absence d'inscription; de tous les textes écrits avec cet alphabet, il n'y en a guère qu'un seul qui se lise sur un de ces monuments qui sont certainement des tombes, reconnaissables à l'existence de caveaux pourvus de cuves ou de lits funéraires taillés dans la roche vive.

On ne signale que trois ou quatre de ces monuments dont le caractère et la destination restent encore une énigme; mais, en revanche, c'est par centaines que se comptent les tombeaux, et tout ce qu'on peut se proposer ici, c'est d'en ramener la variété à quelques types principaux. Dans certaines de ces tombes, c'est, comme à *Delikli-tach,* par un puits vertical que l'on accède au caveau; dans la plupart, celui-ci communique avec le dehors par une porte qui s'ouvre au milieu de la façade.

1. TEXIER, *Description,* t. I, p. 157, pl. 58, STEWART, pl. 9 et 10. BARTH, *Reise von Trapezunt,* p. 92. Nous avons corrigé le dessin de Texier à l'aide des croquis que nous a communiqués M. Ramsay; on a pu représenter ainsi d'une manière plus exacte les rosaces et le fleuron terminal.

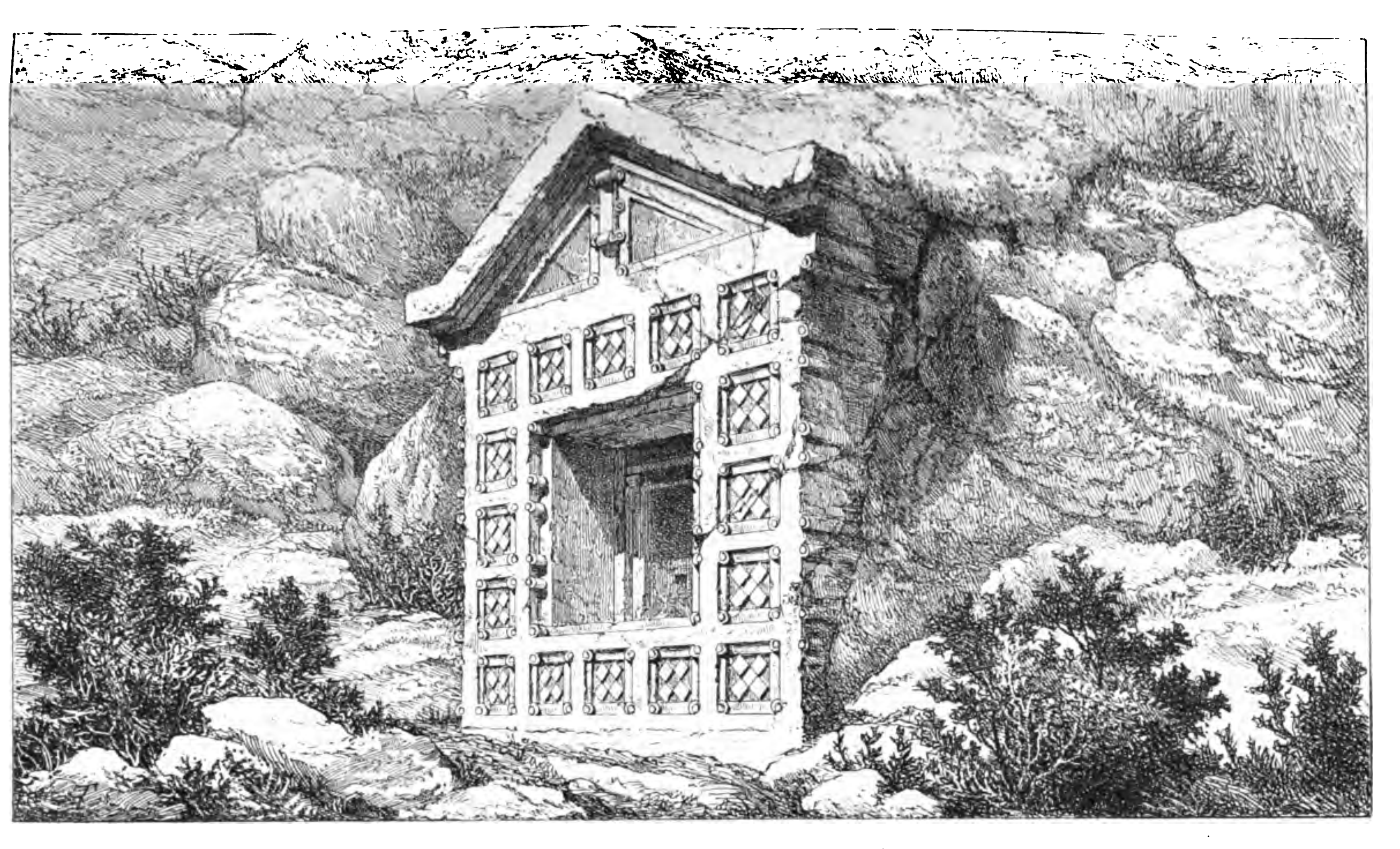
Il est inutile d'insister sur le premier groupe ; aucune des tombes qui le composent, dans les nécropoles voisines de Nacoleia, n'a été étudiée avec le soin que nous avons mis à relever les dispositions qui caractérisent *Delikli-tach*. M. Ramsay se borne à faire observer qu'un bon nombre de sépultures, autour d'*Ayazinn,* offrent ce mode d'agencement [1] ; mais il n'en donne pas le plan. Voici la façade de la seule qu'il décrive (fig. 60, 24 de la carte), façade qui offre à peu près la



60. — Tombe de la nécropole d'Ayazinn. *Journal,* pl. XXI.

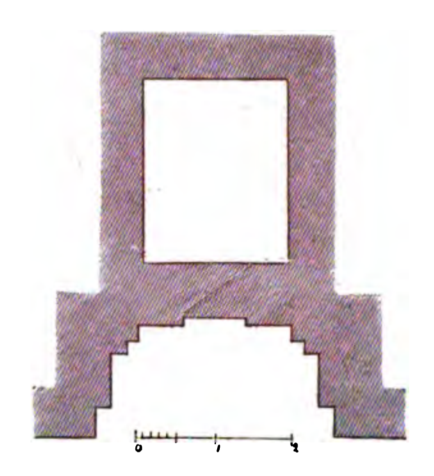
même ornementation que celle du tombeau de Midas, sauf que la porte simulée fait ici défaut ; cette façade est connue sous le nom de *Maltach* ou « la pierre du trésor ». A 0m,45 en arrière du frontispice, un puits rectangulaire, profond de quatre à cinq mètres, a été creusé dans le roc et communique avec la chambre, dans le sol de laquelle est creusée une fosse rectangulaire. Ce puits était jadis bouché à sa partie supérieure par un couvercle qui a disparu ; on n'en voit plus que le cadre ; il aura été soulevé et déplacé par les chercheurs de trésors [2].

1. Ramsay, *Studies*, p. 17.
2. Il y a une inscription phrygienne sur le roc, à gauche du frontispice. Si elle n'est même pas indiquée dans notre figure, c'est que M. Ramsay ne l'avait pas aperçue dans



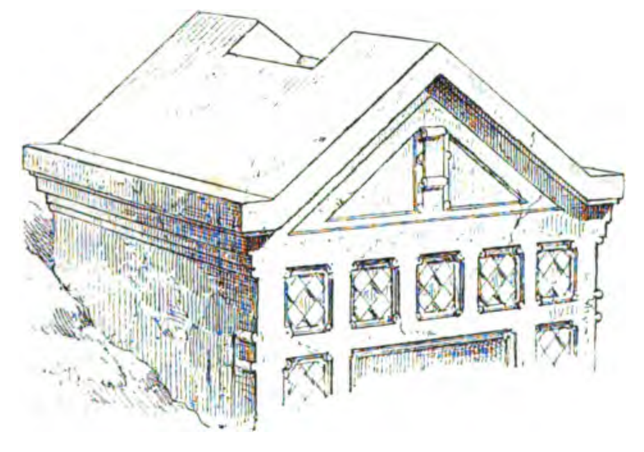
61. — Façade taillée dans le roc, vue perspective.

Nous sommes un peu mieux renseignés sur une tombe qui est au sud de *Bekchich* (n° 1 de la carte) ; en combinant les données que fournissent différents explorateurs, on peut en présenter une vue d'ensemble (fig. 61), un plan (fig. 62) et un détail qui indique la place de la cheminée, dans laquelle se voit encore la rainure où était insérée la dalle qui servait à la fermer (fig. 63)[1].



62. — Plan de la tombe de Bekchich. D'après un croquis de Wilson.

Quant aux tombes où la chambre intérieure, comme celle d'une maison, communique avec le dehors par une porte qui s'ouvre au milieu de la façade, c'est auprès d'*Ayazinn,* vers le nord de ce village, que se trouvent les plus remarquables, celles où la décoration a le plus beau caractère. Le lion que nous avons vu figurer en Ptérie comme gardien de la cité du palais, comme support du trône royal, veille ici sur la sépulture dont il défend l'entrée. L'architecture funéraire paraît avoir eu, chez les Phrygiens, une prédilection marquée pour ce motif. La tombe où il est le mieux conservé appartient à une nécropole qui a été creusée dans une longue falaise, où la roche, sans être très dure, a plus de résistance que dans le reste de ce canton; les hypogées ont été pratiqués à une assez grande élévation au-dessus du sol pour qu'il ne soit pas possible d'en atteindre, sans le secours d'une échelle, les entrées, aujourd'hui béantes, qui criblent de taches noires



63. — Ouverture du puits. D'après un croquis de Ramsay.

son premier voyage, dans celui où ont été faits les dessins que nous reproduisons. Elle est très effacée et il n'en a reconnu l'existence que lors de sa seconde visite.

1. Stewart, pl. VII. La vue d'ensemble a été dessinée, sous la direction de M. Chipiez, d'après les croquis pris sur place par MM. Wilson et Ramsay, ainsi que d'après une photographie que celui-ci a prise dans son dernier voyage.

la face verticale du roc. Un gros bloc de pierre, haut d'environ 11 mètres, fait sur ce mur une forte saillie à laquelle l'outil a donné, par un travail rapide, la forme d'un parallélipipède à peu près régulier (fig. 64, n° 21 de la carte). A peu près au milieu de ce massif s'ouvre une porte rectangulaire que n'encadre et ne décore aucune moulure; le seuil est à environ 6 mètres au-dessus du fond de la vallée. Le linteau de cette baie supporte une espèce de pilier, de forme légèrement conique, qui se termine par un chapiteau dont le galbe rappelle celui de l'échine du chapiteau dorique; de chaque côté se dresse un lion rampant qui a les pattes de devant posées sur le dessus du chambranle, comme pour faire savoir à tout venant que sa griffe est prête à s'abattre sur l'impie qui viendrait troubler le repos du mort. Sous chaque lion, entre lui et le cadre de la porte, il y a un lionceau couché ; mais ces figurines, de petite dimension et d'ailleurs baignées d'ombre, n'attirent pas le regard [1]. Toute l'attention se porte sur les deux images gigantesques dont le front atteint presque le haut du roc. La chambre est petite, grossièrement taillée et sans ornement.

Ce motif se trouve souvent répété dans les nécropoles que nous visitons; M. Ramsay a compté huit tombes au moins où on le rencontre, avec des variantes, et quelques-unes sont d'assez basse époque. Le plus bel et peut-être le plus ancien échantillon du type de décoration funéraire que donne l'emploi de ce symbole, c'est celui qu'aurait fourni, si elle était bien conservée, une tombe qui se trouve à environ 90 mètres de celle que nous venons de décrire (n° 22 de la carte). Par malheur, les tremblements de terre et l'action des eaux l'ont mise en pièces. Sur l'emplacement qu'elle occupait jadis, on ne voit plus que d'énormes blocs, longs de 5 à 8 mètres et d'une épaisseur proportionnelle. Des fragments énormes sont entassés là sur le sol, dans un désordre pittoresque (fig. 65).

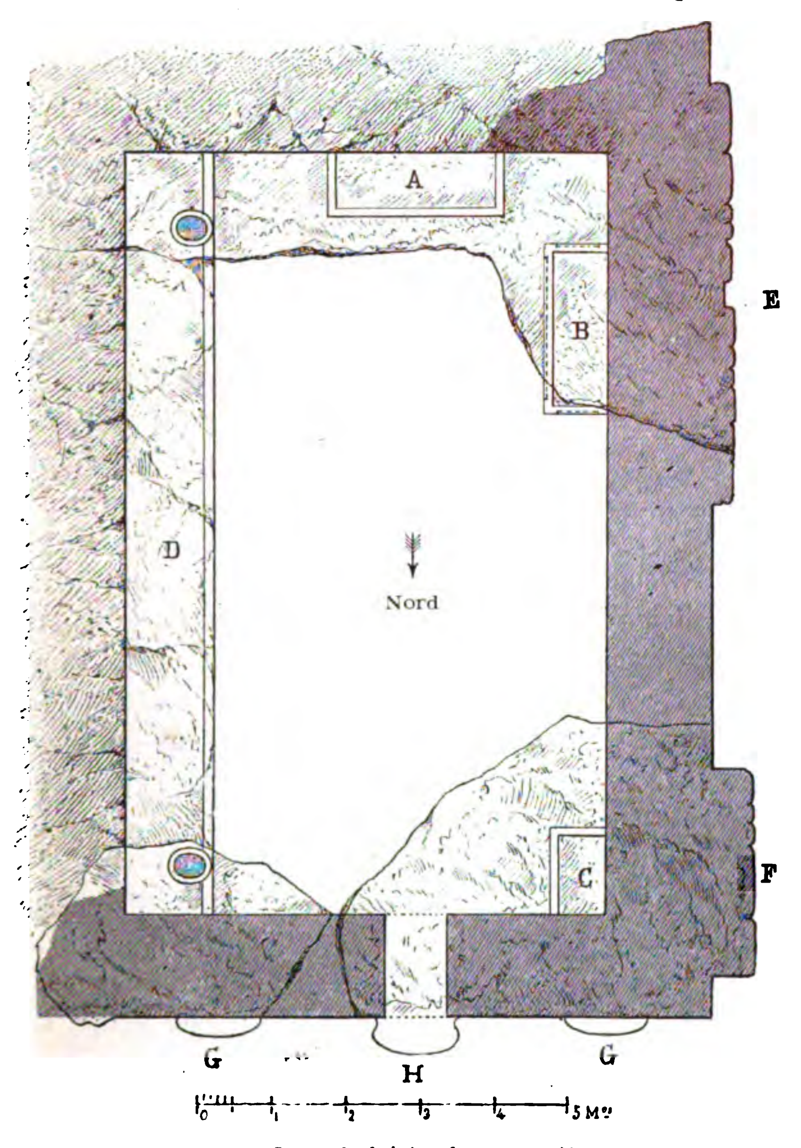
Ces fragments ont vivement piqué la curiosité de M. Ramsay. Depuis lors, dans les deux voyages qui l'ont ramené sur ce terrain, en 1884 et 1887, il s'est acharné à débrouiller l'énigme que présente cet

1. Les lionceaux étaient à peine visibles sur la photographie de M. Blunt, d'après laquelle M. Saint-Elme Gautier a dessiné la figure 64; dans la planche XVII du *Journal of hellenic studies*, le dessinateur a donné plus d'importance à ce détail. Le pilier qui sépare les deux lions a, dans notre figure, une forme un peu différente de celle que nous indiquons d'après une note de M. Ramsay, écrite à la suite d'une seconde visite au monument (*Explorations in Asia Minor*, dans *Athenæum*, 27 décembre 1884, p. 864). La photographie que nous avons reproduite avait été faite en novembre, à une heure où tout le monument était plongé dans l'ombre.



64. — Tombe de la nécropole d'Ayazinn.

amas de décombres. Voici quelle idée il est arrivé à se faire de cette sépulture, après des recherches qu'il a reprises à plusieurs fois, retournant, avec des leviers, les blocs les moins lourds et se glissant entre

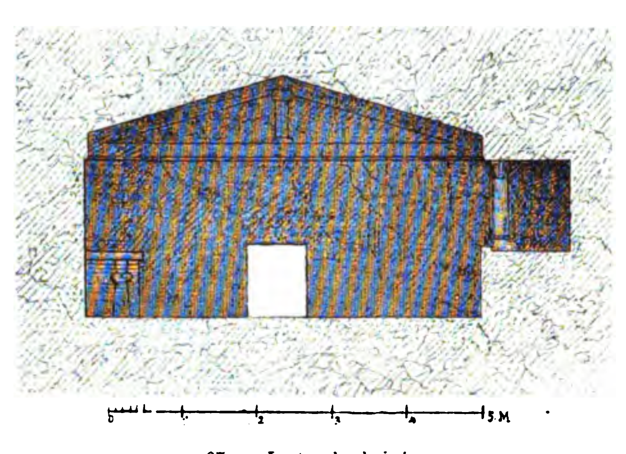


66. — La tombe brisée, plan restauré[1].

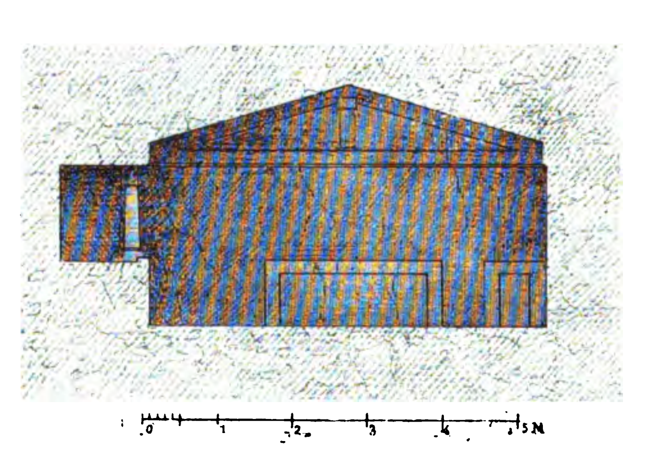
ceux qu'il n'aurait pu songer à déplacer, ou bien creusant des tranchées afin d'arriver à examiner la face inférieure des fragments, celle qui était appliquée contre le sol.

1. La partie grisée du plan correspond à ce qui n'est plus en place, à ce que M. Ramsay retrouve dans les blocs épars sur le sol, ou rétablit d'après les dimensions fournies par la paroi orientale.

Comme la tombe que décoraient les lions affrontés, celle-ci formait, en avant de la falaise où étaient ménagés les caveaux de moindre importance, un massif saillant, évidé à l'intérieur, dont au moins deux côtés sur quatre, le côté ouest et le côté nord, étaient dégagés; c'était dans ce dernier que s'ouvrait la porte (fig. 66). La paroi méridionale de l'hypogée, qui formait le fond de la chambre, est seule restée en place, taillée qu'elle était dans la partie compacte de la colline. On a ainsi la largeur de la pièce, qui était de $6^m,29$; on en a la hauteur, environ 3 mètres; on a la forme du plafond, qui était à double pente, comme un toit en charpente. Au centre du pignon qui regardait l'entrée est figuré un poinçon qui supporte les arbalétriers. La même disposition se répétait sur la face septentrionale; mais la porte y remplaçait le lit auquel elle faisait vis-à-vis (fig. 67). Un lit funéraire creusé dans le roc occupe le milieu de la face postérieure du caveau (fig. 68). La face occidentale présente une lacune; dans l'angle nord-ouest, il y avait un siège, et, le long de la face occidentale, une autre couche de pierre (fig. 69). Sur la face orientale régnait une galerie haute de $1^m,06$ et large de $1^m,21$; le plafond était supporté au moins par deux colonnes; il en reste une en place, devant le mur de fond, et un des fragments qui gisent sur le sol, celui qui représente l'angle nord-



67. — La tombe brisée.
Coupe transversale restaurée sur la face nord.

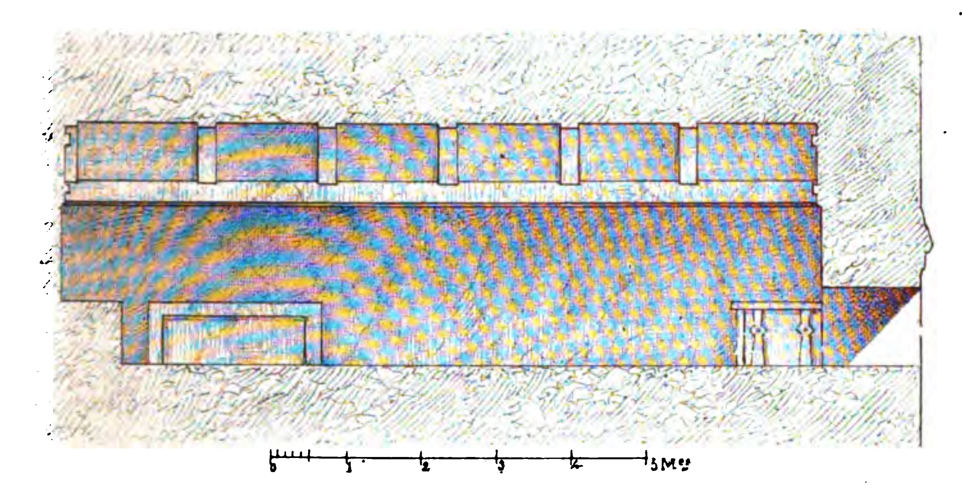


68. — La tombe brisée. Coupe transversale sur le fond du caveau.



65. — La tombe brisée. État actuel. Dessin de Saint-Elme Gautier, d'après une photographie de Blunt.

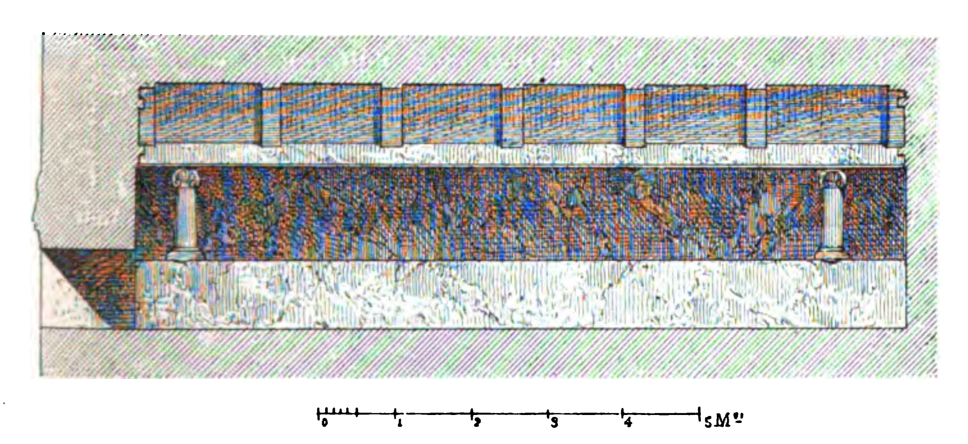
est, porte l'amorce de la partie supérieure d'un second support (fig. 70). Ces piliers ont une base formée d'un gros tore: en haut du fut, une palmette, d'un dessin très élégant, s'épanouit sur le côté du pilier



69. — La tombe brisée. Coupe longitudinale restaurée sur la face ouest.

rond qui regarde l'intérieur de la chambre. On a ainsi tous les éléments nécessaires pour représenter, en perspective, l'intérieur de la chambre (fig. 71).

Avec son portique, ses deux lits et son siège de pierre, ce caveau



70. — La tombe brisée. Coupe longitudinale restaurée sur la face est.

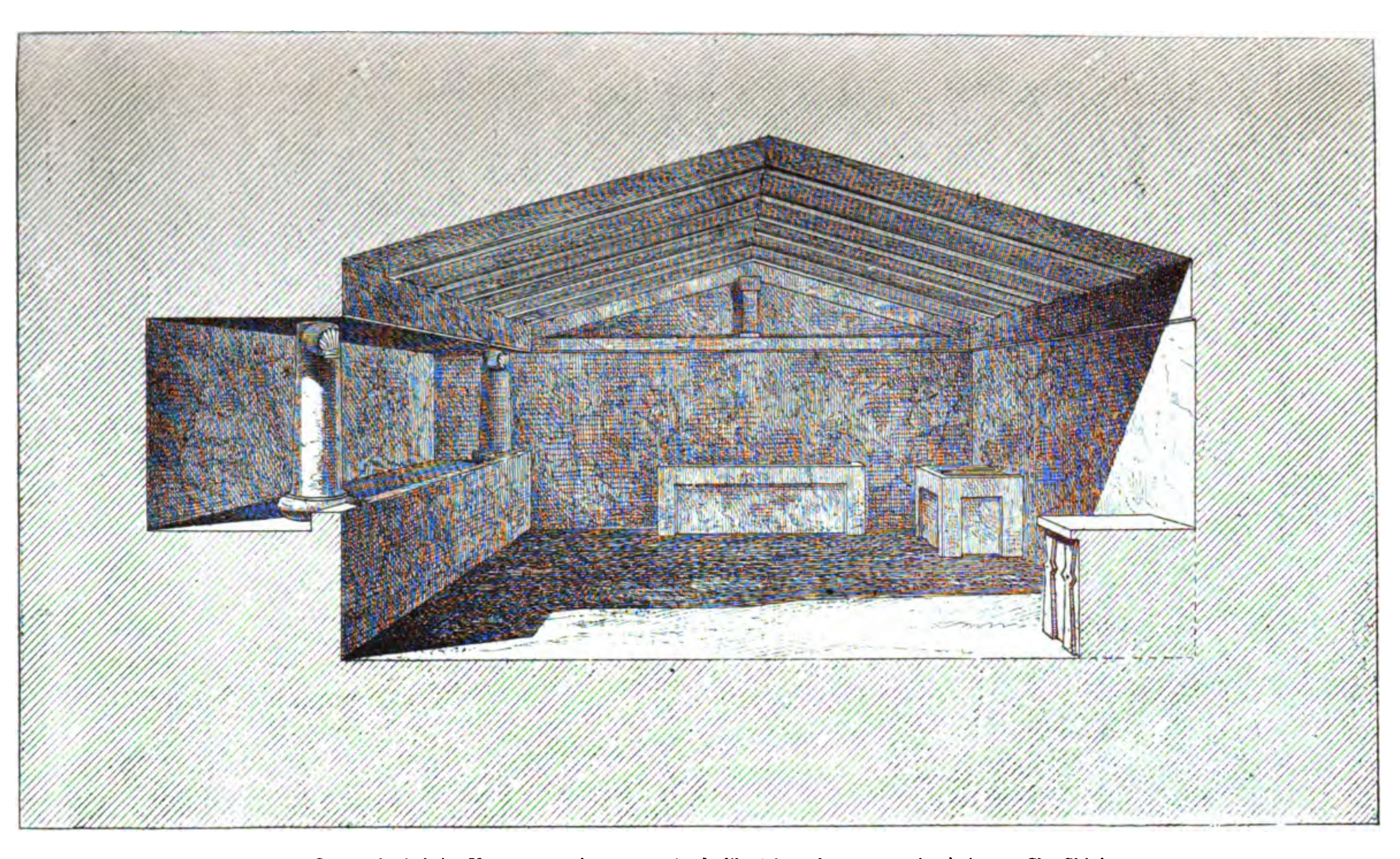
présentait donc une disposition plus compliquée et une apparence plus monumentale qu'aucun de ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici dans la nécropole phrygienne. La décoration extérieure ne témoignait pas d'une moindre ambition. Les deux faces libres du massif avaient

chacune leurs sculptures. Sur la face ouest, il y avait jusqu'à trois lions, exécutés en très haut relief; deux d'entre eux étaient dressés, vis-à-vis l'un de l'autre, sur leurs pattes de derrière (fig. 66, E); ils opposaient, griffes contre griffes, leurs pattes de devant (fig. 122); c'est ce qui résulte du seul fragment qui en subsiste[1]; l'extrémité de ces deux pattes est restée adhérente à l'envers du morceau de la paroi dont l'autre côté porte la couche funéraire (fig. 65, sur le bloc de droite). Le troisième lion était au bout de cette même face, près de l'angle nord-ouest (fig. 66, F); il était tourné vers le nord (fig. 121); c'est celui dont nous avons la tête et les épaules (fig. 65, à gauche); des naseaux à la nuque, il mesure 2m,28. La pose de l'animal devait être à peu près celle des deux lions qui encadrent la porte d'entrée, dans la tombe que nous avons décrite avant celle-ci (fig. 64)[2].

Enfin un bas-relief composé de trois personnages remplissait tout le champ de la façade nord (fig. 117 et 118). Il représentait deux guerriers (fig. 66, G, G) dirigeant la pointe de leurs lances contre un monstre, une sorte de Gorgone, dont la tête apparaît au-dessus de la porte (fig. 66, H). Cette façade a été brisée en deux gros morceaux. Le plus considérable, c'est celui que notre figure représente dans la position qu'il occupe aujourd'hui; il répond à l'angle nord-ouest de la tombe; il a conservé le siège (fig. 66, C), la tête et l'épaule du lion (fig. 65) et plus de la moitié de la façade nord. Le côté sur lequel se trouvaient le guerrier de droite, la porte et la Gorgone est tourné contre terre. Il en est de même pour le second débris; mais celui-ci a bien plus souffert de la chute et de l'humidité; si, par son bord interne, il se raccorde à l'autre fragment, la face externe a été comme écorchée; on n'y distingue plus que la tête et le casque du guerrier de gauche. D'ailleurs, même à droite, le bas des figures manque. Le statuaire n'en avait-il sculpté que le buste ou étaient-elles représentées en pied? Cette dernière hypothèse est la plus probable. La porte de la tombe ne devait pas être au niveau du sol

1. C'est le fragment qui, avant les recherches subséquentes de M. Ramsay, a été figuré d'une manière très imparfaite dans *Journal of Hellenic Studies*, 1882, p. 22, fig. 6.

2. On est surpris que, malgré la peine qu'il s'est donnée, M. Ramsay n'ait pas retrouvé, des deux lions affrontés, autre chose que ces deux extrémités des deux pattes de devant; aussi en vient-il lui-même à se demander si le corps des lions a jamais existé. Il ne s'arrête cependant pas à cette pensée : c'eût été un singulier motif que deux pattes isolées au milieu de la paroi, deux pattes qui n'auraient tenu à rien; il aime mieux croire que, par suite de l'écrasement d'une partie des matériaux, le corps des animaux a pu être complètement détruit. Nous conservons quelques doutes à ce sujet; mais, n'ayant pas vu la tombe, nous ne pouvions qu'accepter sous ces réserves la restitution qu'en présente l'explorateur qui l'a étudiée avec tant de curiosité et de persévérance.

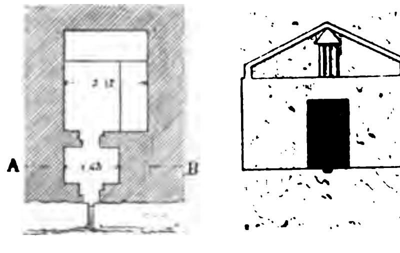


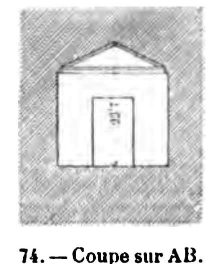
71. — La tombe brisée. Vue perspective restaurée de l'intérieur du caveau, dessinée par Ch. Chipiez.

extérieur, pas plus ici que dans la plupart des autres tombes de la nécropole; sur la haute paroi où elle s'ouvrait, il y avait donc, plus bas que le seuil, la place nécessaire pour donner à ces images tout leur développement normal.

Il est très regrettable que cette tombe ait subi un pareil désastre. Si elle était demeurée intacte, on l'aurait certainement admirée comme l'un des plus précieux ouvrages de l'art phrygien ; la taille et l'exécution des figures qui la décoraient, le caractère original de sa distribution intérieure, tout en aurait fait un monument digne de rivaliser avec celui où on lit le nom de Midas.

Dans le pilier qui décore le tympan de la paroi méridionale de la chambre (fig. 67 et 68), nous avons reconnu la copie d'une pièce de charpente. Nous n'avons pu nous prononcer sur le caractère de l'espèce d'obélisque qui, dans la tombe aux deux lions affrontés, s'élève au-dessus du linteau de la porte (fig. 64) ; il a beaucoup souffert des intempéries ; les contours en sont trop indéterminés pour permettre une conjecture quelconque ; mais ailleurs, dans cette même nécropole, au centre de frontons que protège la saillie d'une corniche, on a pu, avec beaucoup de vraisemblance, reconnaître un phallus[1]. Nous avons déjà dit quelle idée et quels sentiments ont conduit les Phrygiens à placer le phallus au sommet d'un tertre funéraire, ou bien au-dessus de l'entrée d'un caveau.





72. — Plan. 73. — Façade. 74. — Coupe sur AB.

72, 73, 74. — Tombeau voisin de Pichmich-kalé. Perrot et Guillaume, *Exploration archéologique*, t. I, p. 146.

Ce symbole forme, à lui seul, la décoration d'un tombeau qui est creusé au pied de *Pichmich-Kalé* (fig. 100, D), dans le massif même dont le sommet porte la forteresse. Nous avons été les premiers, M. Guillaume et moi, à l'étudier en 1861 ; M. Guillaume en a relevé le plan (fig. 72) et l'élévation (fig. 73) ; une coupe transversale, pratiquée dans le vestibule, achève d'en faire comprendre la disposition (fig. 74).

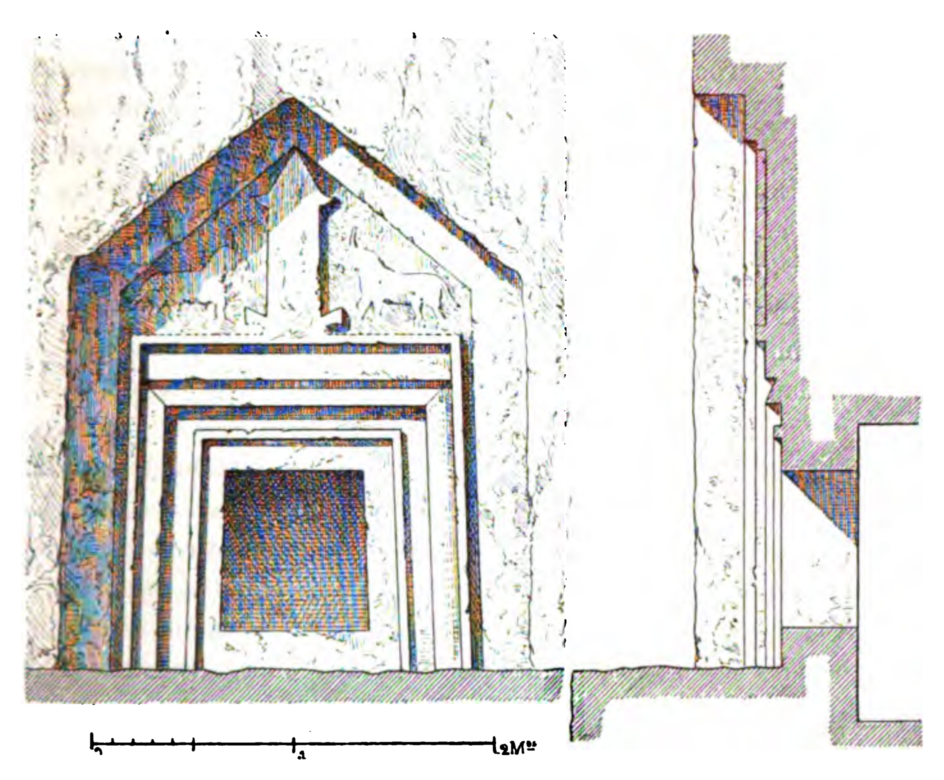
1. Presque tous les explorateurs qui ont visité les tombes phrygiennes ont eu cette pensée. Barth, *Reise von Trapezunt*, p. 94. Perrot et Guillaume, *Exploration archéologique*, p. 146.

Le tombeau se compose d'un vestibule et d'une chambre ; cette dernière contient deux banquettes funéraires. A l'entrée de chacune des chambres se reconnaissent encore les trous qui recevaient les pivots sur lesquels tournaient les portes ou dalles des deux caveaux. Une rigole creusée dans la banquette extérieure servait à l'écoulement des eaux d'infiltration. Point de moulures autour de la porte. Au milieu du fronton, un objet qui ressemble à un pieu, rayé de deux stries verticales, que surmonte un chapeau triangulaire. Ce montant est ici d'un trop fort calibre pour que l'on puisse y voir la copie d'une pièce de charpente; celle-ci ne serait pas proportionnée aux arbalétriers qu'elle aurait à soutenir, et d'ailleurs, là où on a voulu imiter un comble, le poinçon est rattaché au reste de la ferme et surtout il ne se termine pas en pointe. On a voulu chercher ici un pieu surmonté par un bonnet phrygien[1]; mais rien ne prouve que le bonnet dit phrygien, qui n'est connu que par des monuments très postérieurs, ait été alors, dans cette contrée de l'Asie Mineure, la coiffure nationale, et, de plus, on ne s'explique pas quel serait le sens de cette représentation, ni ce qu'elle viendrait faire sur un tombeau. Au contraire, on se rend aisément compte du rôle qu'aurait joué ici le phallus, de la signification que l'on y aurait attachée; ne l'avons-nous pas rencontré déjà en Cappadoce, au centre d'un édicule où il semble tenir la place qui, dans le temple, était réservée à la divinité[2]? Ne surmontait-il pas les tombeaux dans la nécropole voisine de Symrne[3]?

Quant à la forme, toute conventionnelle, qu'il a prise ici, c'est bien celle qui permettait le mieux à l'ouvrier d'exécuter rapidement, à grands coups d'outil, dans la pierre ou le bois, ces cippes qui jouaient un si grand rôle dans les cultes naturalistes de la Syrie; or la relation que les écrivains hébraïques établissent souvent entre l'*Achéra* ou le pieu sacré et les *Achtoret* ou Astartés, déesses de l'amour et de la génération, nous a conduit à soupçonner que ces cippes, dont plusieurs exemplaires ont été retrouvés en Phénicie et dans les colonies phéniciennes, avaient un caractère phallique[4]. Nous en avons reproduit un qui provient de Kition[5], et il offre justement le type qui a servi de modèle au sculpteur phrygien par lequel cet emblème a encore été repré-

1. C'était l'opinion de Mordtmann, le compagnon de voyage de Barth (*Reise von Trapezunt nach Scutari*, p. 93).
2. *Histoire de l'Art*, t. IV, fig. 321, p. 646 et 653.
3. *Histoire de l'Art*, t. V, p. 51, fig. 18 et 19.
4. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 385.
5. *Histoire de l'Art*, t. IV, fig. 203.

senté sur une autre tombe de la nécropole, tombe où le travail est moins sommaire que dans celle de *Pichmich-kalé* (fig. 75)[1]; de part et d'autre, même plinthe qui sert de base, même dé quadrangulaire, même pyramidion. De la Syrie méridionale ce type a dû passer chez les Hétéens qui adoraient Astarté; de la vallée de l'Oronte et de la Cilicie, il s'est répandu dans la Cappadoce et, de là, dans toute



75. — Tombe de Yapuldak. Élévation de la façade et coupe sur l'axe de la façade. *Journal*, pl. XXVIII.

l'Asie Mineure; il est devenu ainsi d'un emploi traditionnel dans les rites de ces cultes qui, chez des peuples divers, traduisaient une même idée, celle de la puissance créatrice, éternellement féconde, et des hommages qu'il convient de lui rendre. C'est ce type que nous serions disposé à reconnaître dans un des signes de l'écriture hétéenne, signe qui a pris, dans l'écriture cypriote, une forme cursive encore plus abrégée (fig. 76).

La tombe dont nous venons de reproduire la façade se trouve à

1. Stewart, pl. XV. Barth, *Reise*, p. 93. Ramsay, *Journal of Hellenic Studies*, t. III, p. 256-257 et pl. XXVIII, n° 4.

Yapuldak (n° 2 de la carte); elle se compose de trois chambres en enfilade; elle a deux ouvertures, l'une à l'ouest, l'autre à l'est de la colline, qui a ainsi été percée de part en part. A l'est, les pentes sont douces et l'hypogée est d'un accès facile; il donne sur une spacieuse terrasse qui a son parapet taillé dans la roche vive. C'est par là certainement qu'ont été introduits les morts qui sont venus habiter ces grottes artificielles; mais, sur ce versant, le roc n'a reçu aucun ornement. Le décorateur a porté tout son effort sur la façade postérieure, sur celle qui domine la vallée, d'où on l'aperçoit vers le milieu de la haute falaise presque verticale. De ce côté, l'ascension est pénible et même dangereuse; il faut avoir le pied sûr et la tête à l'abri du vertige pour arriver, en s'accrochant à toutes les aspérités du roc, jusqu'à la corniche qui règne en avant du frontispice; celle-ci n'a guère que 50 centimètres de large. Au moindre mouvement de recul, on ferait une chute d'environ 40 mètres, et cependant il n'y a de place que sur cet étroit rebord pour qui veut examiner de près la décoration de cette devanture.



76. — Signe de l'écriture hétéenne. Wright, *The empire of the Hittites*, 2e éd. pl. X, l. 4.

La baie qui s'ouvre là dans le mur de rocher a plutôt le caractère d'une fente que d'une porte; en effet, le seuil est à 25 centimètres au-dessus du sol extérieur et à près de 50 au-dessus du sol de la première pièce. La largeur de cette baie est un peu moindre en haut qu'en bas, et la même inclinaison, à peine sensible, se remarque dans toutes les lignes des fasces qui, faisant l'une sur l'autre une légère saillie, dessinent autour du chambranle comme autant de cadres. Plus haut, dans le tympan du fronton, à droite et à gauche de cette sorte de pilier ou d'obélisque dans lequel nous croyons pouvoir reconnaître un phallus, il y a deux animaux passants et affrontés. Stewart y avait vu deux chevaux; Barth et Ramsay sont d'accord pour reconnaître que celui de droite, le mieux conservé des deux, n'est certainement pas un cheval; il a bien plutôt l'aspect d'un bœuf; quant à l'autre, qui a beaucoup plus souffert, on ne saurait déterminer avec certitude l'espèce à laquelle il appartient [1].

Les chambres sont petites; il y en a trois; le plafond est à forme de toit à double pente. Au-dessus de la porte qui mène de la première à la seconde (nous supposons que l'on est entré par l'ouest), il y a, dans le milieu du pignon que le ciseau a dessiné sur la paroi, une

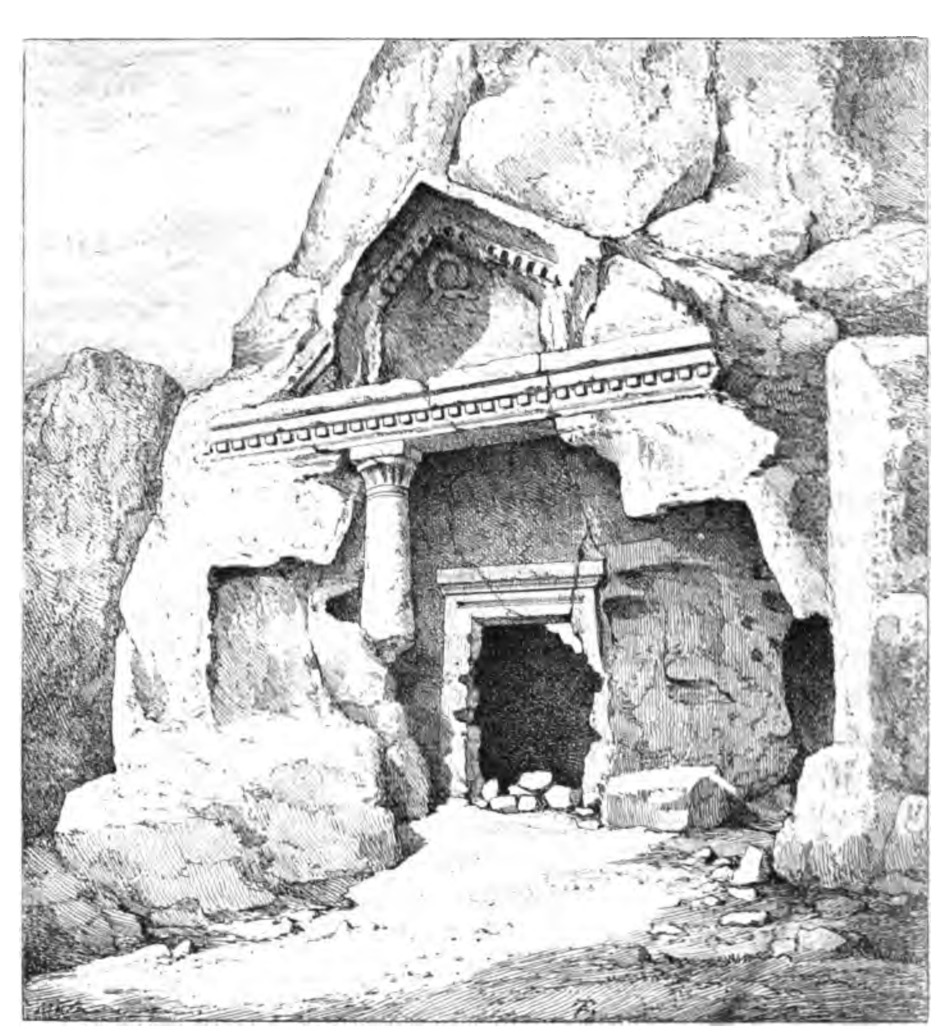
1. M. Ramsay incline à croire que c'est un cheval.

colonne avec un chapiteau à volutes. C'est le seul ornement de tout cet intérieur; ni banquettes ni cuves pour poser les corps. Cependant il n'est pas vraisemblable que ces chambres aient été une dépendance souterraine d'une demeure jadis construite sur la terrasse orientale et adossée au rocher; les pièces sont trop exiguës et trop nues pour avoir servi d'habitation à des vivants. Ce qui d'ailleurs achève de prouver que c'était bien là un tombeau, c'est ce symbole qui décore la façade postérieure; nous l'avons relevé à l'entrée d'un hypogée dont la destination funéraire ne saurait être révoquée en doute.

Les monuments qui ont été décrits jusqu'ici ont une originalité très marquée; ils ne renferment aucune disposition, aucun élément qui trahisse la connaissance et l'imitation de modèles étrangers. Il y a au contraire, dans ce même district et particulièrement dans la nécropole voisine du village d'*Ayazinn*, beaucoup de tombeaux où l'on devine, à divers indices, que les ouvriers commencent à subir l'influence des arts de la Grèce; mais ces ouvrages n'en conservent pas moins un caractère encore très particulier. La période de transition a duré fort longtemps; les artistes indigènes n'ont pas renoncé volontiers aux pratiques et aux traditions de leurs ancêtres. Certains motifs, comme les animaux marchants et affrontés, leur sont restés chers pendant plusieurs siècles. Deux ou trois exemples suffiront à donner une idée de ce style intermédiaire et composite.

MM. Ramsay et Blunt ont été les premiers à faire connaître un hypogée qui, d'après le nombre des auges funéraires qu'il renferme, doit avoir appartenu à l'une des principales familles du pays. Il était précédé d'un portique; mais toute cette façade extérieure, qui était richement décorée, a beaucoup souffert (fig. 77, n° 32 de la carte). Des deux colonnes qui, taillées dans la roche vive, comme tout le reste de l'ouvrage, supportaient l'entablement, l'une a disparu complètement et il ne reste de l'autre que la partie supérieure, suspendue par en haut à l'architrave. A droite et à gauche du couple de piliers, il y avait deux membres saillants, qui se terminaient par de petits frontons. Étaient-ils, eux aussi, supportés par des colonnes, qui auraient eu ici une moindre dimension? Le ciseau y avait-il sculpté un motif d'ornement ou gravé une inscription? La surface de la pierre est maintenant si fruste que l'on ne saurait rien affirmer. L'entablement est formé d'une corniche architravée dont les profils se répètent dans les rampants du fronton très aigu qui surmonte cet ensemble; on remarquera les denticules qui règnent partout au-dessous du larmier. Au milieu du tympan, un

motif dont le caractère n'est plus très net[1]. Est-ce une tête de Gorgone, ou n'est-ce pas plutôt une simple couronne? Il est difficile de le dire. Dans le mur de fond du portique s'ouvre l'entrée de la tombe, une baie à jambages inclinés (fig. 78); des deux côtés de l'arcade qui est figurée au-dessus du linteau, deux lions à demi dressés (fig. 79), motif qui se

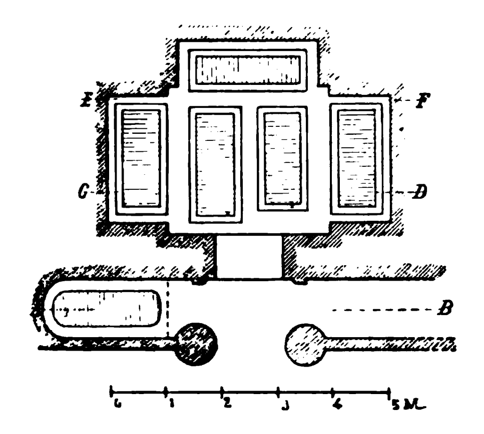


77. — Tombe voisine d'Ayazinn. Façade. *Journal of Hellenic Studies*, 1882, pl. XXVI.

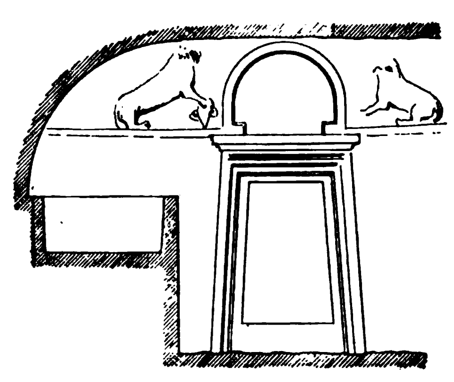
répète, à l'intérieur de la chambre, sur le mur qui fait face à l'entrée (fig. 80). Il y avait d'ailleurs de la variété dans la décoration; en dedans du caveau, sur la paroi où est percée la porte, deux panneaux rectangulaires contenaient des bas-reliefs qui sont très effacés; mais, comme

1. Ramsay, *Some Phrygian monuments*, p. 262, et planches 26 et 27.

l'indique tout d'abord la forme allongée du cadre, c'était une figure d'homme ou de femme que renfermait chacun de ces champs (fig. 81). Au-dessus de la baie, on retrouve, aussi mal déterminé, aussi obscur,

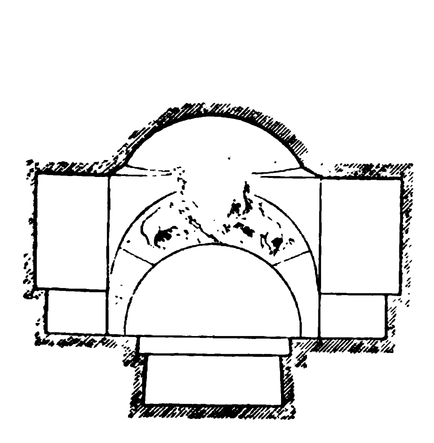


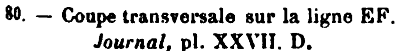
78. — Plan. *Journal,* 1882, pl. XXVI. A.



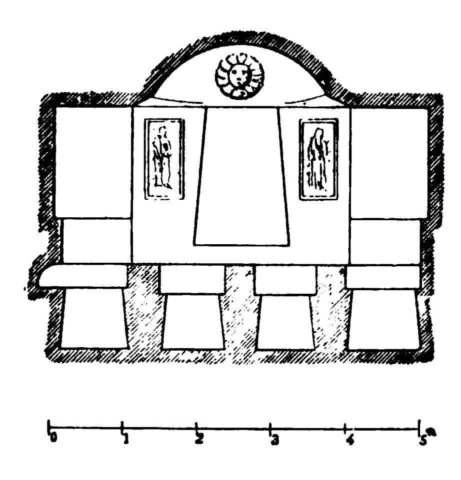
79. — Coupe transversale sous le portique sur la ligne AB. *Journal,* 1882, pl. XXVII. B.

le motif qui occupe, à l'extérieur, le centre du fronton. Partout des couches préparées pour les morts ; il y en a une, recouverte par un arceau, dans chacune des deux parois latérales et dans la paroi du





80. — Coupe transversale sur la ligne EF. *Journal,* pl. XXVII. D.



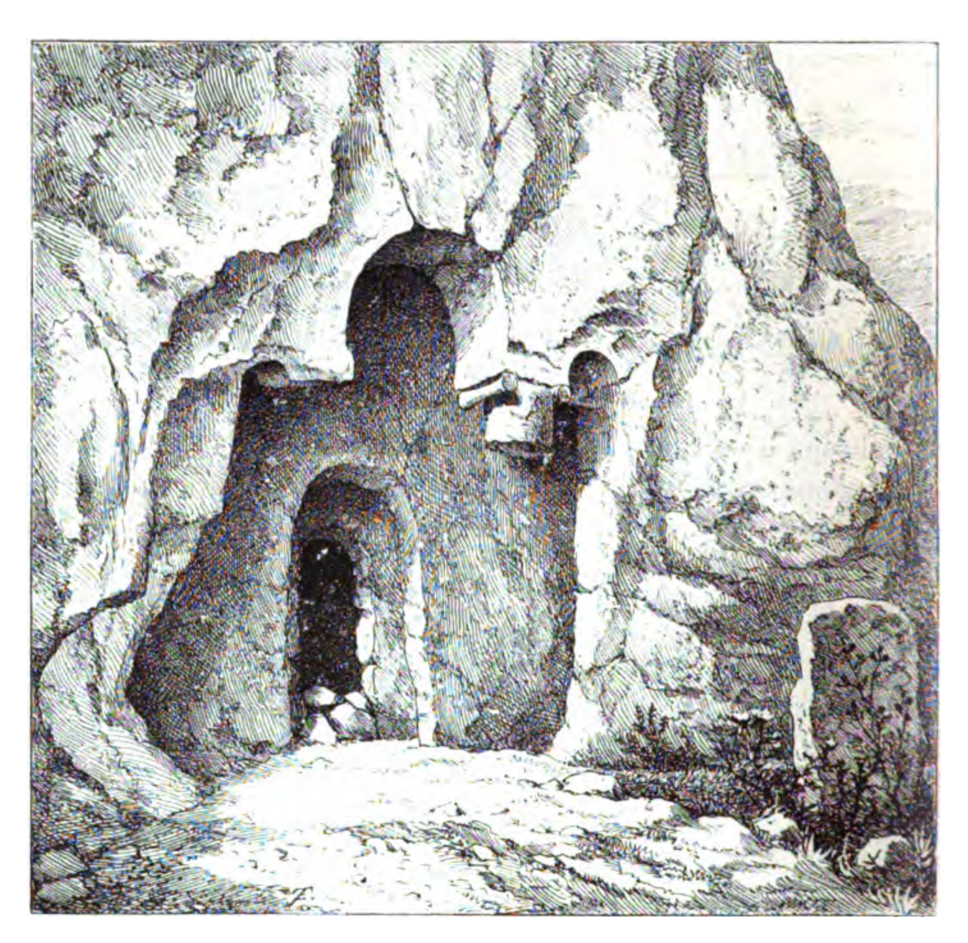
81. — Coupe transversale sur la ligne GD. *Journal,* pl. XXVII. C.

fond ; d'autres cuves sont creusées dans le sol de la pièce. En dehors même du tombeau, à gauche du passage par lequel on y accède, une dernière auge a été creusée sous le portique.

Tout autour de ce tombeau, dans le flanc de la même colline, il y a d'autres hypogées qui présentent le même mélange de formes et où

reparaissent les mêmes lions. M. Ramsay en a reproduit plusieurs[1]. Nous nous contenterons de signaler celui dont la façade était ornée de deux colonnes d'ordre ionique (fig. 82, n° 31 de la carte).

Ce n'est pas seulement dans cette nécropole que se rencontrent ces produits, si difficiles à dater, d'un art qui se transforme lentement; il y en a aussi dans le nord du district, dans le voisinage de Nacoléia.

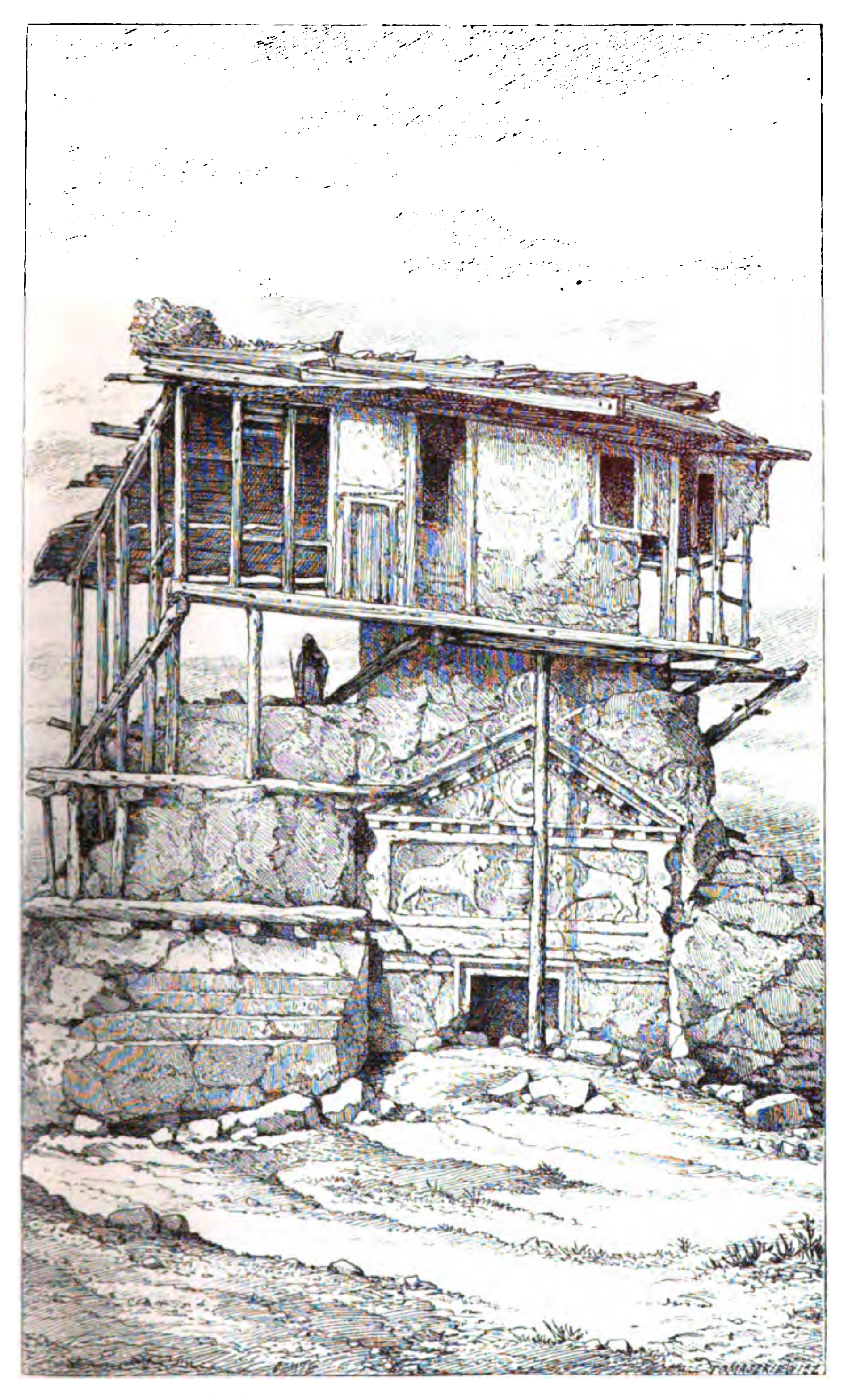


82. — Tombe de la nécropole d'Ayazinn. *Journal*, pl. XXIX.

Le plus curieux des monuments de ce genre, c'est la belle tombe qui subsiste encore, très bien conservée, au pied de la crête de roc sur laquelle est posé le village de *Kumbet* (fig. 83); il se trouve heureusement qu'elle a été, seule de toutes les sépultures du canton, étudiée par un architecte[2]. Nous jouissions d'ailleurs, pour entreprendre ce

1. *Journal of Hellenic Studies*, pl. 27, 28, 29.

2. G. Perrot et E. Guillaume, *Exploration archéologique*, p. 138-342 et 168, pl. 7. Toutes les figures qui suivent reproduisent les dessins de M. Guillaume. Il avait été donné de ce



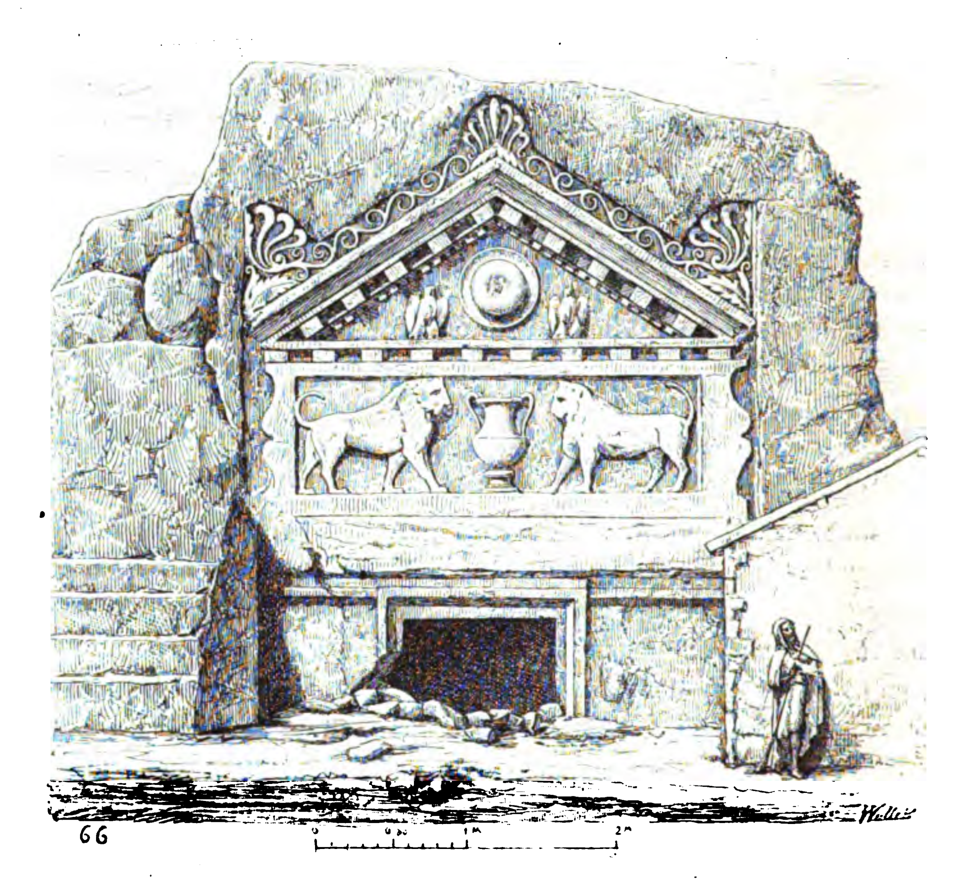
83. — La tombe de Kumbet, vue d'ensemble d'après une photographie de J. Delbet.

travail, d'une liberté que n'avaient pas eue nos prédécesseurs ; ceux-ci avaient été gênés, dans leurs opérations, par la situation de la maison de l'aga ; le kiosque qui lui servait de salle de réception était juché sur le tombeau même, et le caveau funéraire servait de magasin. Cet aga était, nous racontent les vieillards, un des plus violents et des plus redoutés parmi les *déré-beys* ou princes indépendants de la province ; M. de Laborde avait dû se cacher et s'y reprendre à plusieurs fois pour dessiner le tombeau. L'aga aurait pu croire qu'il levait le plan des lieux pour venir un jour attaquer cette petite forteresse. Le maître de ce *konak* a été mis à mort sous Mahmoud et aujourd'hui le grand kiosque qui surmontait la tombe et dont une des photographies que nous avons rapportées reproduit la pittoresque silhouette est inhabité ; il tombe en ruines (fig. 83). Nous aurions pu, sans difficulté, fouiller devant le tombeau pour en dégager le pied ; ce qui nous a empêchés de tenter ce travail, ç'a été le manque de bras ; quand nous sommes arrivés dans le village, il était désert ; tous ses habitants, chassés de leurs maisons par les chaleurs, avaient été camper à deux ou trois lieues de là, dans la forêt, sous la tente.

Comme *Delikli-tach*, comme le monument de Midas, le tombeau de *Kumbet* est taillé dans une masse de rochers où l'on a laissé brut tout ce qui entoure la façade, tout ce qui n'est pas compris dans son contour (fig. 84). A gauche seulement, il y a des marches pratiquées dans le roc ; sont-elles contemporaines du tombeau, c'est ce qu'il est difficile de dire. En tout cas, elles n'ont pu servir à atteindre une cheminée qui aurait été ménagée, comme à *Delikli-tach*, dans le plan vertical du tombeau, au-dessus de la chambre funéraire. Il n'a jamais existé ici d'ouverture de ce genre, comme on peut s'en assurer en pénétrant dans le double caveau qui perce de part en part la cime du rocher que couronne cette tombe (fig. 85). Nous n'avons plus ici une fausse baie, comme dans les plus anciennes de ces façades rupestres ; c'est une vraie porte, entourée d'une double moulure, qui s'ouvre au milieu de la façade. Il eût été curieux de voir s'il y avait un soubassement et d'étudier le seuil antique, que cache la terre amoncelée, mais qui ne peut guère être qu'à $0^m,50$ au-dessous du sol, comme le prouve la coupe longitudinale (fig. 86). De chaque côté de la porte,

tombeau trois dessins faits d'après nature, celui de Stewart (pl. VI et XVI), celui de M. Léon de Laborde (*Voyage d'Asie Mineure*, p. 78-79, pl. XXIX, 64 et 65), celui de Barth (*Reise von Trapezunt*, p. 90) ; mais aucune de ces représentations n'était accompagnée d'un plan ni de cotes ; aucune ne donnait une idée exacte du style de l'édifice.

entre son jambage et la limite de la façade, il y a une figure sculptée. A droite, c'est la partie antérieure d'un taureau, qui paraît avoir une bosse sur le dos, comme le bison d'Amérique. Cette variété de l'espèce bovine n'existe plus dans l'Asie antérieure; mais on la rencontre figurée sur des monnaies autonomes de cette province, sur celles d'An-

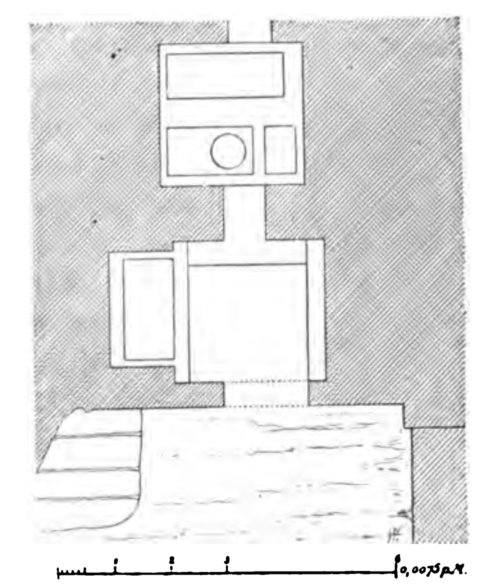


84. — La tombe de Kumbet. Façade. Dessin d'E. Guillaume.
Exploration archéologique, pl. VII.

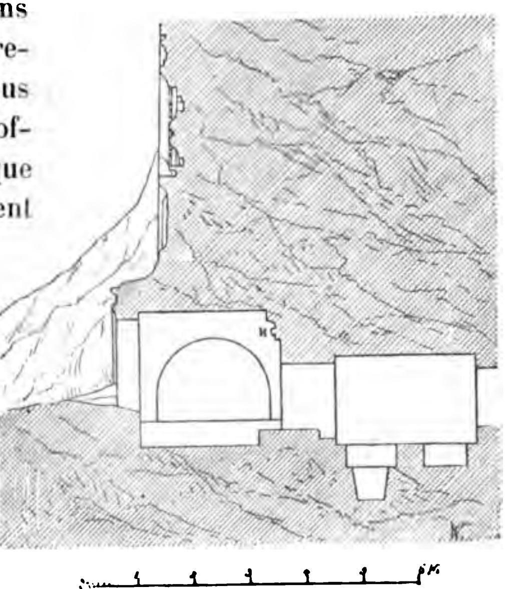
cyre[1], d'Eumenia[2], de Kibyra[3]. Ce bœuf bossu, analogue au zébu de l'Inde, figure aussi dans les bas-reliefs du théâtre d'Aizani[4]. A gauche, où la terre montait plus haut, nous n'avons rien pu distinguer; mais les dessins de nos devanciers indiquent une tête de Méduse[5].

1. Mionnet, *Médailles grecques et romaines*, t. IV, p. 219.
2. Mionnet, *Médailles grecques et romaines*, t. IV, p. 293.
3. Mionnet, *Médailles grecques et romaines*, t. IV, p. 28. *Supplément*, t. VII, p. 533.
4. Ph. Le Bas, *Voyage archéologique*, Architecture, f°, pl. 14.
5. Elle est très nette chez Stewart, qui met tout autour une épaisse chevelure; Barth n'indique que deux cercles concentriques.

Au-dessus de la porte régnait une corniche, aujourd'hui très mutilée, que surmonte un bas-relief flanqué de deux demi-balustres. Le milieu du champ est occupé par un vase à deux anses, de forme élégante et simple; on en rencontre dans nos musées, parmi les vases italo-grecs, qui ont tout à fait le même galbe. Des deux côtés du vase se tiennent un lion et une lionne, qui se regardent; on dirait qu'ils s'avancent pour boire au vase qui les sépare. Ce bas-relief est séparé du fronton par une étroite corniche que supportent des sortes de mutules ou modillons. Au milieu du champ ressort un bouclier, muni d'un *umbo* qui fait une très forte saillie; des deux côtés du bouclier se dressent deux aigles debout; ils sont d'ailleurs très mutilés. Dans les rampants du fronton, on retrouve les modillons, et, au-dessous d'eux, des denticules. Sur les soffites des rampants, entre chaque paire de modillons, se détachent de petites têtes assez finement sculptées (fig. 87). La corniche du fronton est couronnée et se relie au rocher par un élégant rinceau qui, au sommet et aux deux angles, s'épanouit en une gracieuse et riche palmette qu'accompagne une espèce de feuille d'acanthe (fig. 88).

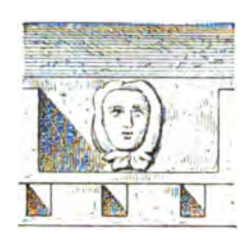


85. — La tombe de Kumbet. Plan.
Exploration, pl. VII.


86. — La tombe de Kumbet. Coupe longitudinale.
Exploration, pl. VII.

Tel est l'aspect extérieur du monument; pénétrons maintenant dans l'intérieur. La porte, qui ici est rectangulaire, conduisait dans une chambre où se trouve un sarcophage unique, creusé à

gauche dans une sorte d'alcôve voûtée. Un passage plus étroit que l'entrée conduit à une seconde chambre. Celle-ci, plus basse et voûtée en plein cintre, présente une autre disposition; c'est dans le sol même du caveau que sont pratiqués trois sarcophages, de grandeur inégale; au fond de l'un d'eux s'ouvre un trou circulaire, qui pénètre dans le roc; il était rempli de terre. La manière dont sont taillées les cuves et dont les parois sont dressées nous a semblé accuser, dans la seconde chambre, un travail plus hâtif et moins soigné, plus moderne, par conséquent; ce serait une addition postérieure, qui ne serait pas entrée dans le plan primitif du monument. Ce qui confirmerait cette hypothèse, c'est l'inscription qui se lit, gravée en très grandes lettres (fig. 89), dans le fond de la première chambre, au-dessus de la porte qui conduit à la seconde.



87. — La tombe de Kumbet. Têtes sculptées dans la corniche. *Exploration*, pl. VII.

ЄΟΛΩΝ ΚЄ ЄΝΘΑ   Σόλων κε[ῖ](ται) ἔνθα[1].

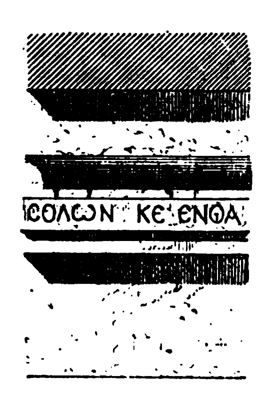
Comme le prouvent l'abréviation ici employée ainsi que la forme des caractères, l'inscription est certainement de basse époque, du temps de l'empire romain, probablement du second ou du troisième siècle de notre ère. Ce qui en fait l'intérêt, c'est qu'elle témoigne d'une habitude que nombre d'exemples ont déjà fait connaître. Pendant les derniers siècles de l'antiquité, pour s'épargner la peine d'avoir à creuser une tombe nouvelle, on s'empara souvent des monuments que s'étaient préparés les hommes d'autrefois, et ce furent les plus anciennes sépultures qui durent être ainsi usurpées les premières. Les tombes plus récentes étaient protégées soit par l'existence de la famille qui les avait consacrées, soit tout au moins par les clauses pénales qui intéressaient le fisc à faire respecter les volontés suprêmes et le repos du



88. — La tombe de Kumbet. Palmette à l'angle de la corniche. *Exploration*, pl. VII.

1. Sur la restitution de ce texte, voir *Exploration*, p. 140.

mort; mais on n'avait pas les mêmes ménagements à garder quand il s'agissait de ces monuments d'une antiquité reculée, où étaient ensevelis les fils sans nom de races disparues, monuments que la curiosité ou la cupidité avait profanés depuis longtemps et que n'habitait plus aucune poussière humaine. C'est ainsi que, sous les Antonins, au cours de ce siècle heureux pendant lequel cette contrée paraît avoir joui d'une grande prospérité, un certain Solon, l'un des principaux personnages du canton, aurait trouvé commode de s'approprier un tombeau qui jouissait d'une certaine réputation dans le pays; alors aurait été ajoutée la seconde chambre, avec l'inscription qui donnait le nom du propriétaire de cette nouvelle pièce. Quant à l'ouverture qui se trouve à la partie postérieure de ce caveau, elle était obstruée de pierres et de gravois; nous ne nous sommes pas assurés si elle était de la même époque que la chambre, ou si elle avait été percée, à travers cette mince paroi de rocher, pour permettre d'entrer, par la cour de la maison de l'aga, dans cette cave où l'on serrait des outils et des instruments.



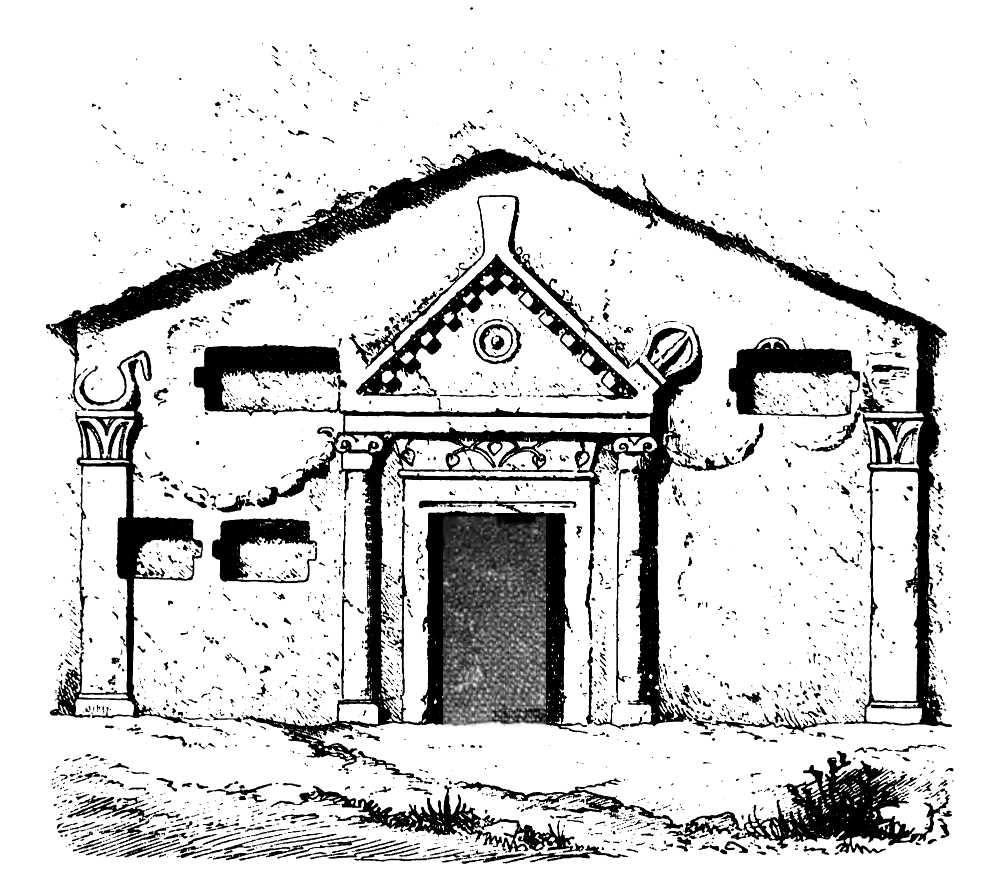
89. — La tombe de Kumbet. Inscription. *Exploration*, pl. VII.

Nous n'avons pas vu trace de stuc sur la façade de ce tombeau; mais il y a encore, dans certains creux, surtout aux palmettes des angles, des restes de couleur rouge parfaitement conservés. A l'intérieur, une sorte de gorge qui fait partie de la corniche située au-dessus de la deuxième porte (fig. 86, N) est décorée de bandes verticales rouges (fig. 89) dont la disposition rappelle l'ornementation peinte de gorges semblables dans les monuments de l'Égypte et de moulures analogues dans les chapiteaux d'antes des propylées de l'acropole d'Athènes.

Nous ne citerons plus qu'un dernier exemple de ces monuments de transition; c'est une tombe de *Iapuldak* (n° 2 de la carte) qui, par la complexité de son décor, a paru également digne d'attention à MM. Barth et Ramsay (fig. 90)[1]. Cette façade, quoique d'une exécution moins soignée, doit être sensiblement contemporaine de la façade de *Kumbet;* les ressemblances sont nombreuses. Même porte rectangulaire, mêmes proportions du fronton; mêmes modillons et mêmes denticules dans la corniche qui en forme les rampants; même préoccupation d'en orner le

1. Barth, *Reise*, p. 94. M. Ramsay nous a averti que le croquis qu'en donne Barth était tout à fait inexact, et il nous a communiqué le dessin de M. Blunt que nous reproduisons.

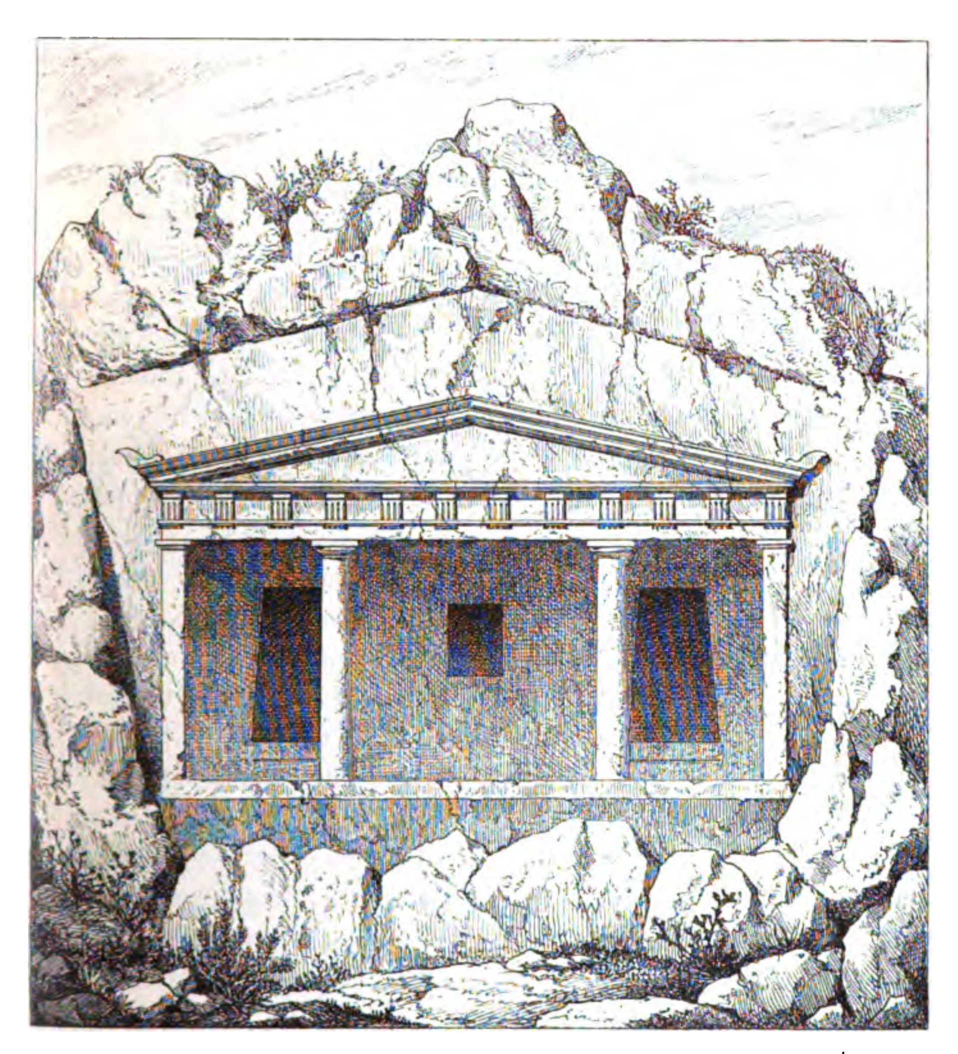
sommet et les deux autres angles au moyen de motifs qui, s'ils n'ont pas ici la même élégance, remplissent cependant la même fonction; même bouclier au milieu du tympan. La différence, c'est qu'ici, des deux côtés de la porte, il y a des colonnes appliquées contre la paroi, colonnes qui supportent l'entablement et, aux deux extrémités de la façade, des pilastres qui la limitent; au-dessus de leur chapiteau, dont le dessin est très



90. — Tombe à Yapuldak. Dessin de Blunt.

sommaire, ceux-ci offrent des motifs qui ne sont pas pareils à droite et à gauche, motifs dont l'un tout au moins semble avoir l'aspect d'un de ces vases qui ont été souvent figurés dans ces sépultures. Des bandelettes, des colliers étaient sculptés sur le roc entre les pilastres et les colonnes; un rinceau courait au-dessus du linteau de la porte. Ces ornements ont beaucoup souffert, et ce qui a encore achevé de gâter cette façade, c'est qu'on y a percé, comme au hasard, des niches rectangulaires dont il est assez difficile de deviner la destination. La tombe a dû servir d'habitation ou de chapelle à l'époque chrétienne.

A la longue, l'art grec finit par prendre le dessus en Phrygie comme dans le reste de la péninsule et par se substituer à tout ce qui l'avait précédé. Au milieu de la nécropole septentrionale, de celle qui entoure le monument de Midas, on remarque un tombeau qui, comme l'un des



91. — Gherdek-kaïa-si. Façade restaurée. Texier, *Description*, pl. LX.

hypogées de la Ptérie, est connu sous le nom de *Gherdek-kaïa-si*, la « roche de l'union nuptiale » (fig. 91, n° 3 de la carte) [1]. Il n'y a plus trace là

1. *Histoire de l'Art*, t. IV, fig. 344. Ici il y a deux chambres funéraires; les paysans se sont imaginé que l'une avait été creusée pour le mari et l'autre pour la femme. La tombe a été figurée par Stewart, pl. XII, et par Texier, *Description*, pl. LX et LXI; mais l'élévation que ce dernier en donne est une restauration; comme il le remarque lui-même dans son texte (t. I, p. 158, 162), de l'une des deux colonnes il ne subsiste plus que la partie supérieure, restée adhérente à l'architrave.

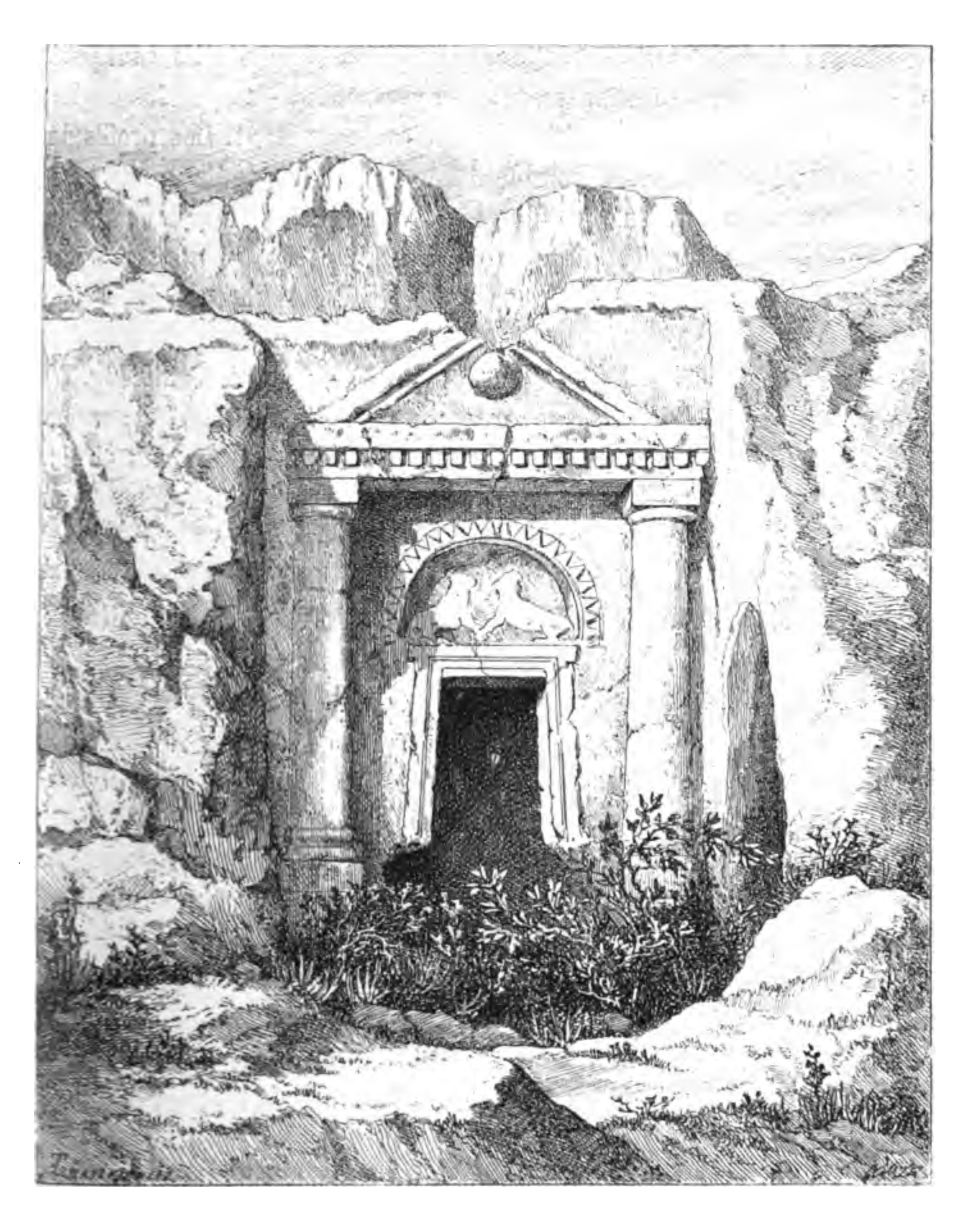
d'aucun de ces motifs indigènes que nous avons vus se perpétuer dans toute la série des monuments antérieurs. L'architecture de cette façade est purement hellénique; c'est l'ordre dorique avec tous les éléments qui le caractérisent. Si les colonnes sont lisses, c'est que le travail de la cannelure, aisé à exécuter là où le fût se compose de tambours qui se taillent et se préparent sur le chantier, eût présenté des difficultés réelles là où le support, de grande dimension, est tiré de la masse même du roc; il aurait fallu, pour l'entreprendre dans ces conditions, tout un appareil d'échafaudages; aussi les cannelures ont-elles été presque toujours supprimées dans les façades des monuments rupestres [1]. A ce détail près, la façade du tombeau ressemble à celle d'un temple grec; mais ce qu'elle rappelle, ce n'est ni les temples de Pestum, ni le Parthénon, ni les Propylées de l'acropole d'Athènes; elle a les proportions bien plus élancées et les larges entre-colonnements de ce que l'on appelle le dorique romain, par exemple du temple d'Hercule à Cori. Ce monument n'est certes pas antérieur au temps des Séleucides; il pourrait même dater de l'époque où la Phrygie faisait partie soit du royaume de Pergame, soit de la province consulaire d'Asie.

Quant à ces autres monuments dans lesquels nous avons rencontré l'arc en plein cintre à côté du fronton triangulaire, il semble, à première vue, plus difficile d'en fixer l'âge; les éléments que l'on y trouve persistent jusque dans certaines tombes de la Carie et de la Syrie que l'on sait postérieures au commencement de notre ère. Cependant divers indices donnent à penser que nos tombeaux phrygiens appartiennent à une époque plus reculée, qu'ils relèvent d'un art local qui, tout en subissant dans une certaine mesure l'influence du style grec, n'a pas encore renoncé à ses traditions séculaires pour se mettre docilement à l'école de l'étranger. Voici ceux de ces indices qui méritent surtout d'être relevés.

Dans plusieurs de ces tombeaux, où il y a un arc au-dessus de la porte, on voit paraître, dans l'archivolte, un ornement que les Grecs n'ont jamais employé à cette place, ce sont les dents de scie. Tel est le cas pour une tombe de la nécropole d'*Ayazinn* (n° 30 de la carte), où l'on remarquera aussi les lions affrontés au-dessus de l'entrée et le

1. C'est ce que l'on constate, pour l'ordre dorique, dans les tombes de Paphos (*Histoire de l'Art*, t. III, fig. 161) et dans la sépulture juive connue sous le nom de *Tombeau de Saint-Jacques*, à Jérusalem (*Histoire de l'Art*, t. IV, fig. 143, 144), pour l'ordre ionique, dans le prétendu *Tombeau d'Absalom* (*Ibidem*, fig. 141, 142). Nous nous contentons ici de renvoyer aux monuments que nous avons déjà fait passer sous les yeux du lecteur.

bouclier dans le tympan du fronton (fig. 92)[1]. Ce motif rappelle l'indication abréviative des lignes de créneaux, dans les vues et les plans de



92. — Tombe de la nécropole d'Ayazinn. *Journal of Hellenic Studies*, 1882, pl. XXVIII.

forteresses que donnent les sculpteurs assyriens[2]; on le trouve aussi, en Cappadoce, décorant la robe du personnage divin qui occupe le

1. J'ai entre les mains le croquis, qui m'a été communiqué par M. Ramsay, d'une autre façade rupestre où l'arc est aussi encadré par une bande de ces dents de scie.
2. Place, *Ninive et l'Assyrie*, pl. XL. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 76, 155-156, 190.

centre d'un édicule dans un bas-relief de la grande enceinte du sanctuaire ptérien [1]. Les frontons, dans la plupart de nos tombes, sont plus élevés, plus aigus que dans les édifices grecs; il y a de la gaucherie dans la manière dont ils se rattachent à l'entablement; ils sont posés sur celui-ci comme un chapeau; ils ne s'y relient pas par les angles; ils n'en sont pas la prolongation et le développement. Les profils des moulures, très simples, ressemblent plutôt à ceux de la modénature grecque archaïque qu'aux profils plus compliqués et moins francs de ces tombes gréco-romaines qui abondent dans les provinces méridionales de l'Asie Mineure, et cependant, malgré l'insuffisance des relevés dont nous disposons, on sent bien qu'il y a une différence; ainsi, dans la tombe de cette série qui a été le plus minutieusement décrite (fig. 77), la moulure terminale des rampants du fronton n'a pas le caractère d'une cymaise grecque; elle est fortement inclinée et paraît être un simple épannelage. L'entablement, dans toutes ces façades, n'a pas non plus les proportions canoniques.

En revanche, il est presque pareil à celui des tombes persépolitaines; en Phrygie comme en Perse, c'est la même corniche architravée, avec la rangée de denticules qui règne partout au-dessous du larmier. Même observation pour les colonnes taillées dans le roc; chacune d'elles a bien certains rapports avec l'un des types qu'a constitués l'architecture classique; mais elle s'en écarte pourtant à trop d'égards pour qu'on puisse dire qu'elle appartient à tel ou tel ordre. Dans une des tombes (fig. 92), le chapiteau, composé de deux membres, qui jouent le rôle de l'échine et de l'abaque, a ainsi quelque chose de l'aspect du chapiteau dorique; mais le galbe n'en est pas le même, et la colonne, d'ailleurs assez élancée, repose sur une base. Dans une autre tombe (fig. 82), le chapiteau est formé de deux minces rouleaux qu'un profond refouillement sépare du tailloir qui porte la naissance de l'arc (fig. 93). Nous donnons ce chapiteau, à cause de l'intérêt qu'il présente, en plan (fig. 94), en vue latérale (fig. 95) et en élévation (fig. 96). Le motif a bien ici le même principe que dans le chapiteau ionique; mais quelle différence entre la sécheresse de ces coussinets et l'élégante ampleur de la volute! Ailleurs enfin (fig. 77) le chapiteau calathiforme, par la ceinture de feuilles qui en décore la partie inférieure, tient du chapiteau corinthien (fig. 97)[2]; mais les feuilles ne sont qu'indiquées et

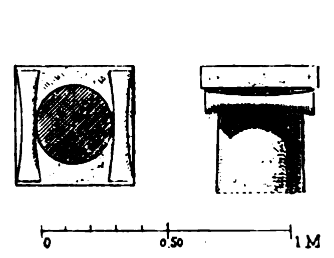
1. *Histoire de l'Art*, t. IV, fig. 314.

2. Il y a quelque ressemblance entre ce chapiteau phrygien et celui d'un tombeau voisin de Mylasa, en Carie, qui paraît à M. Texier dater de l'époque romaine (Texier, *Asie*

n'ont aucune saillie ; la forme reste ici à l'état d'ébauche. Elle est mieux caractérisée et plus développée dans le pilastre de la tombe détruite dont faisait partie le lion colossal (fig. 98 et 99) ; là aussi la base rappelle



93. — Chapiteau ionique, état actuel, vue perspective. *Journal of Hellenic Studies*, 1882, pl. XXIX.



94. — Chapiteau ionique. Plan. *Journal*, pl. XXIX.



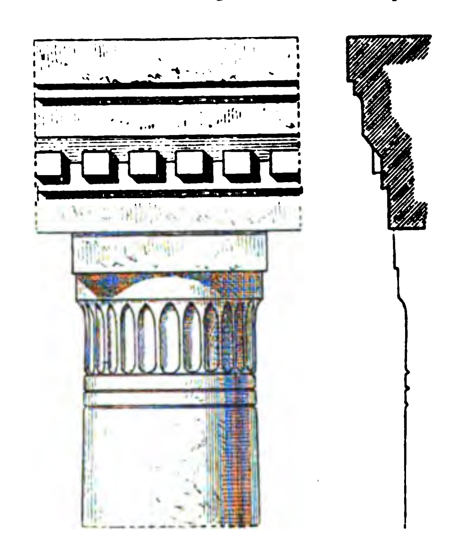
95. — Chapiteau ionique. Élévation latérale. *Journal*, pl. XXIX.



96. — Chapiteau ionique. Élévation. *Journal*, pl. XXIX.

un peu la base ionique, de même que la palmette terminale ressemble à celle qui s'épanouit au-dessus des volutes dans certaines stèles figurées sur les vases peints de la Grèce[1] ; mais cette palmette n'a pas moins d'analogie avec celle qui surmonte une stèle découverte en Assyrie, à *Khorsabad*, par M. Place[2].

L'embarras est grand lorsqu'on étudie cette architecture ; tel détail annonce et fait prévoir déjà la Grèce ; tel autre ne paraît s'expliquer que par les exemples et les traditions des arts



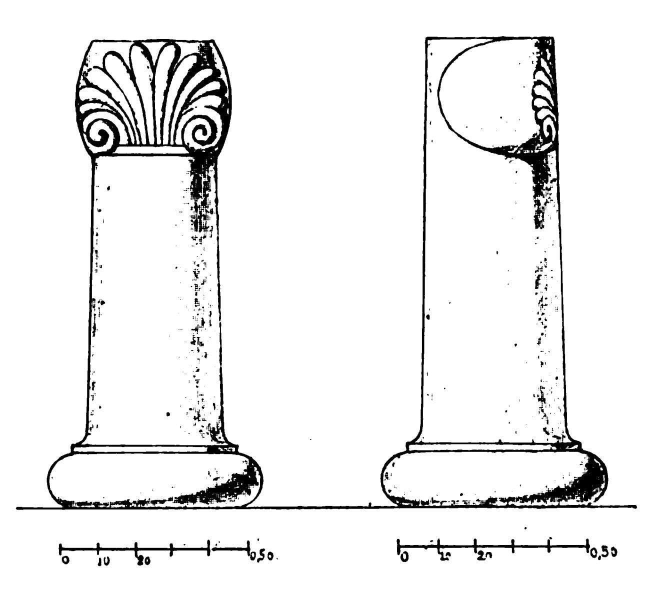
97. — Chapiteau calathiforme et profil du fût et de l'entablement. *Journal of Hellenic studies*, pl. XXIX.

Mineure, 8°, p. 648 et pl. 27). Dans le chapiteau carien, les feuilles qui enveloppent la corbeille sont bien des feuilles d'acanthe et l'influence des modèles grecs n'est pas contestable ; mais l'épannelage, avant l'achèvement du décor, devait donner une masse à peu près semblable à celle du chapiteau phrygien. Familière à l'architecture rupestre, où elle était d'un emploi courant, cette forme de la corbeille avait dû rester dans les habitudes des ouvriers de la péninsule, alors même qu'ils avaient pris l'habitude de travailler la pierre de taille et d'y chercher les chapiteaux et les fûts de leurs colonnes.

1. Ch. Chipiez, *Histoire critique des origines et de la formation des ordres grecs*, p. 273, fig. 130.

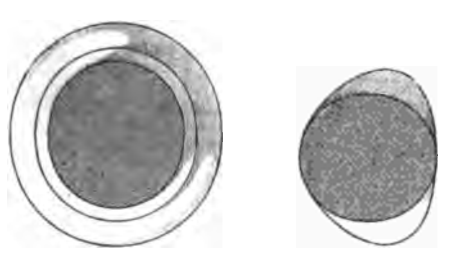
2. *Histoire de l'Art*, t. II, p. 270, fig. 110.

de l'Asie; il est tel trait à propos duquel on hésite et auquel on pourrait, à volonté, assigner l'une ou l'autre origine. Un des caractères par lesquels ces monuments de la Phrygie se rattachent le plus sûrement à ceux de la Cappadoce, et, par l'intermédiaire de ceux-ci, aux monuments de l'Assyrie et de la Chaldée, c'est la faible saillie que présente le relief, dans les figures qui décorent ces façades. Dessins géométriques, feuilles et fruits, images d'hommes, de lions et d'objets divers ciselées autour des portes ou dans les tympans des arcs et des frontons, ces ornements n'offrent, à quelques exceptions près, que des silhouettes très plates; le procédé est le même que celui des sculpteurs par lesquels ont été exécutés, au delà de l'Halys, sur les deux versants du Taurus et de l'Amanus, tous ces ouvrages que nous avons réunis sous la dénomination de monuments hétéens.



98. — Élévation et profil du pilastre dans la tombe brisée. Dessin de Ramsay.

Parmi toutes ces façades, une de celles où le relief du décor est le plus haut et le plus hardi, c'est la tombe de *Kumbet* (fig. 84). Là les têtes des lions ressortent de 13 centimètres sur le champ; le vase a $0^m,07$ de saillie. C'est déjà là un premier signe auquel on reconnaît que ce monument est moins ancien que maintes autres tombes de ces nécropoles; il n'a pas pourtant, comme *Gherdek-kaïa-si*, une physionomie toute grecque, et c'est encore un ouvrage de transition, qui doit être porté au compte de l'art phrygien. Les thèmes qu'a traités le sculpteur sont de ceux que choisissait de préférence l'artiste syro-cappadocien; nous avons trouvé l'aigle en



99. — Pilastre de la tombe brisée. Plan au-dessus de la base et plan à la naissance du chapiteau. Dessin de Ramsay.

Ptérie, et les animaux affrontés, que sépare un phallus, un arbre, un candélabre ou un vase, sont un des motifs les plus chers à l'ornemaniste asiatique; nous l'avons déjà rencontré sur les cylindres et dans les bas-reliefs de la Mésopotamie; nous l'avons revu en Cappadoce et les décorateurs phrygiens ont eu un goût tout particulier pour ces lions disposés par couples au-dessus des entrées de leurs hypogées ou des deux côtés de la baie. Ici cependant, si la donnée reste bien primitive et orientale, l'exécution trahit un autre âge; comparez les lions de *Kumbet* au lion de *Kalaba*[1], qui est peut-être aussi un ouvrage phrygien, et à certains lions que nous avons aperçus dans la nécropole même qui nous occupe (fig. 64 et 65); vous verrez combien la différence est sensible.

Les lions de *Kumbet* sont d'une facture bien plus molle et plus ronde; si l'artiste qui les a taillés dans le roc s'est affranchi des conventions auxquelles ses devanciers avaient recours afin d'indiquer les masses de la crinière ou les muscles de la cuisse et de l'épaule, si son modelé est plus libre et plus coulant, son œuvre a pourtant moins d'énergie et de noblesse; la facilité en est un peu banale. Le vase à deux anses qui occupe le milieu du champ est de forme élégante et simple; on en rencontre dans nos musées, parmi les vases italo-grecs, qui ont tout à fait le même galbe. L'influence des modèles grecs est peut-être encore plus marquée dans l'architecture. Ici, plus de porte simulée, comme à *Delikli-tach* et à *Iasili-kaïa,* avec de lourds jambages qui font retraite les uns sur les autres et qui supportent des linteaux non moins massifs; la porte est une vraie porte, encadrée par un chambranle qui rappelle, avec moins de finesse, celui d'une porte grecque. Il en est de même, il est vrai, dans plusieurs autres tombes de la nécropole d'*Ayazinn*, mais dans ces façades (fig. 64, 65, 66, 67) la baie est plus étroite à son sommet qu'à sa base, disposition qui est tout au moins un indice, une présomption d'antiquité relative. A *Kumbet,* les jambages de la porte ne sont pas inclinés, ce qui tendrait à faire croire que les modèles dont s'est inspiré ici l'architecte phrygien n'appartiennent déjà plus à la période archaïque. L'examen de l'entablement laisse la même impression. Non seulement il se distingue tout à fait de celui qui couronne les plus anciennes façades, celles où se lisent les inscriptions phrygiennes, mais il est aussi plus complexe et d'une composition plus savante que dans les tombes à porte trapézoïdale. Il avait, au-dessus de la porte, une véritable corniche que sa forte saillie a con-

1. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 713, fig. 350.

damnée à une destruction à peu près complète; on ne saurait donc dire quel en était le profil et de quelles moulures elle se composait; mais il est probable que, si elle s'était conservée, on y aurait retrouvé les membres principaux d'une corniche grecque et quelque chose de ses jeux savants d'ombre et de lumière. Ce qui confirme cette conjecture, c'est la manière dont sont disposés les rampants du fronton; ils sont formés de membres dont l'emploi est familier à l'architecture classique; ces membres y paraissent à la même place et dans le même ordre, sinon tout à fait avec les mêmes proportions. Ainsi au-dessous du larmier figurent des denticules que surmontent de larges modillons; au-dessus du larmier se détache la cymaise, et le tout est couronné par des palmettes qui jouent au sommet du fronton et à ses deux angles le même rôle que les antéfixes dans les frontons grecs. Ce qui sent encore le goût grec, ce sont ces petites têtes sculptées sur le soffite du larmier, entre les modillons, et qui paraissent avoir représenté des types variés.

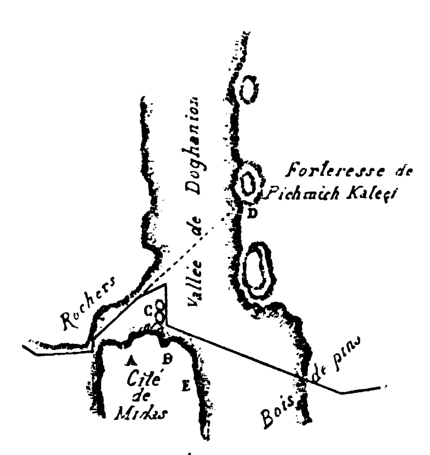
Cependant, même à ce point de vue, le tombeau de *Kumbet,* malgré toutes ces ressemblances, n'est pas encore un ouvrage purement grec; les proportions n'y sont pas celles qu'aurait données à la modénature de la façade un architecte ionien appelé d'Éphèse ou de Phocée. Les modillons ont une forme, une largeur, une saillie que ne possèdent pas les mutules grecs, et l'angle du fronton est plus aigu que dans les édifices classiques. Il n'y a point ici de colonnes; la corniche, qui présente un aspect tout particulier, n'appartient à aucun ordre déterminé; elle semble rappeler encore, à certains égards, la construction primitive en bois.

Ce qui résulte de cette analyse et de ces comparaisons, c'est que les monuments qui viennent d'être décrits forment une série ininterrompue; une gradation insensible conduit de ceux qui portent la marque certaine d'une haute antiquité à ceux qui témoignent des progrès que fait l'art grec dans l'intérieur de la péninsule et qui en annoncent la prochaine et complète victoire. Il convient donc d'écarter une conjecture qui aurait pu se présenter à l'esprit de l'archéologue, après un premier regard jeté sur quelques-unes de ces façades, après un examen qui serait resté rapide et superficiel. Dans maintes tombes de la Carie, de la Lycie et de la Pamphylie, telles formes qui surprennent tout d'abord l'observateur par leur apparente étrangeté se trouvent, lorsqu'on les décompose et qu'on entre dans le détail, n'être pas autre chose que des formes grecques appauvries ou alourdies par une imitation mala-

droite, modifiées et altérées par les habitudes locales et par la corruption du goût; l'édifice que l'on avait été tenté un moment de croire très ancien se révèle, à quelque trait caractéristique, à quelque inscription datée, comme une œuvre de la décadence; il n'est que du second ou du troisième siècle de notre ère. On risquait, à première vue, de se poser la même question, d'éprouver les mêmes doutes devant plusieurs tombeaux de la nécropole d'*Ayazinn*. Ces doutes, nous pensons les avoir prévenus : ici, dans ce district où le vieux royaume phrygien a eu son centre politique et religieux, tous les monuments que les explorateurs ont découverts et signalés sont bien le produit d'un art primitif, d'un art national; ce qui met entre eux une différence, c'est que les uns remontent au temps même où cet art créait les types et adoptait les procédés qui lui sont propres, tandis que les autres appartiennent à la période où, non sans résistance et sans disputer pied à pied le terrain, il commençait à subir l'influence de ces exemples que la Grèce offrait à tous ses voisins. Du monument de Midas à la tombe de *Kumbet*, tous ces ouvrages, les plus anciens comme les plus modernes, sont antérieurs au triomphe du génie hellénique, triomphe qui, préparé par les conquêtes d'Alexandre, n'a eu ses pleins effets, dans les provinces reculées de l'Asie Mineure, que beaucoup plus tard, sous les proconsuls, les propréteurs et les procurateurs romains, grâce aux voies qu'ils ont ouvertes à travers les marais, les steppes et la montagne. Alors même que nous nous sommes occupé ici de monuments qui sont très postérieurs à la chute de la royauté phrygienne et à la disparition de cette nationalité, nous n'avons donc pas franchi les frontières où doit se renfermer la première partie de cette histoire, celle qui est consacrée au monde oriental. Il reste à rechercher ce que les rocs de la Phrygie ont conservé de l'architecture religieuse et de l'architecture militaire du peuple dont nous avons décrit les sépultures; en étudiant le peu qui subsiste de leurs sanctuaires et de leurs forteresses, on sera encore plus frappé du caractère vraiment antique et vraiment original de cette civilisation.

§ 4. — L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE.

En Phrygie comme en Cappadoce, il n'y a pas trace de temples construits, d'édifices que l'on aurait bâtis pour y placer l'image de la divinité. Ici comme en Ptérie, les sanctuaires paraissent avoir été taillés, ainsi que les tombes et les forteresses, dans la roche vive, avec les gradins qui y conduisaient, avec les autels où l'on y offrait le sacrifice, avec le simulacre divin auquel s'adressaient les hommages de la foule. Les plus importants de ces sanctuaires sont à ciel ouvert; mais il semble y avoir eu aussi des temples ou, pour mieux dire, des chapelles souterraines; il y a lieu, croyons-nous, de reconnaître des lieux de culte dans certains hypogées que l'on a pris, à première vue, pour des tombeaux et où l'on remarque telle disposition qui s'accorde mal avec l'hypothèse d'une destination funéraire.



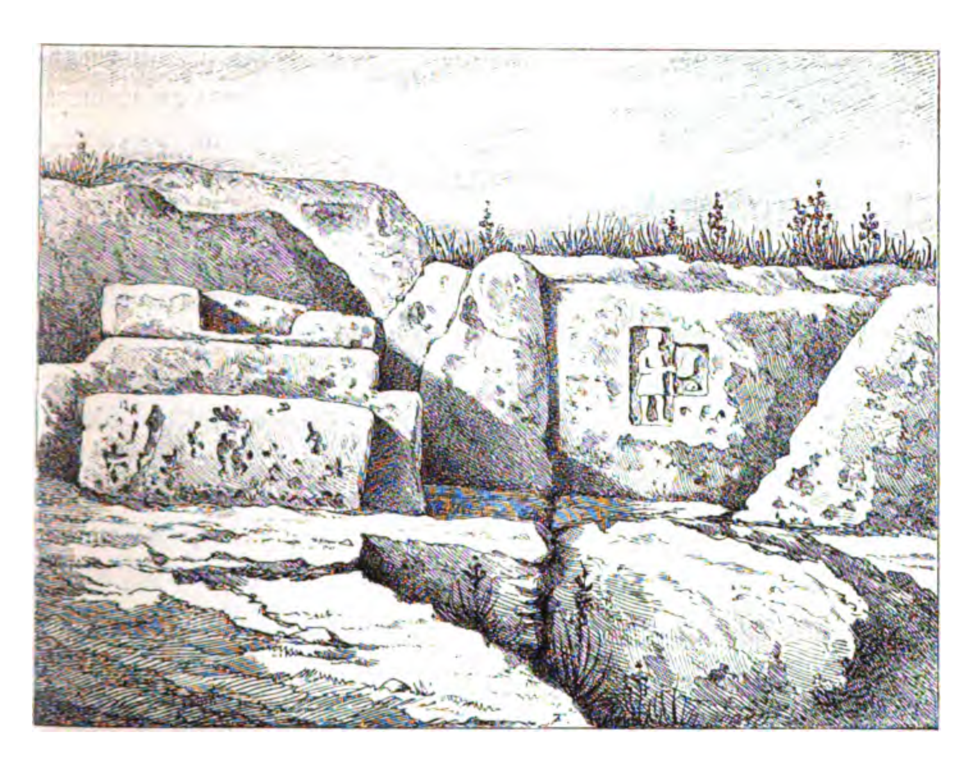
100. — La vallée de Doghanlou et la cité de Midas, esquisse topographique. *Exploration archéologique. Itinéraires*, feuille C[1].

Au sud du large pli de terrain que les habitants du pays appellent *Doghanloudérési* ou « la vallée du faucon » se dresse un massif de rochers que limite une sorte de falaise à pic, dans laquelle ont été découpées des façades monumentales, comme celle où on lit le nom de Midas (fig. 100). Ce massif se termine, à son sommet, par un plateau allongé dans le sens du méridien; on y voit des aires aplanies avec soin, des marches, des autels, des citernes, des parois dressées à l'outil qui formaient peut-être le fond d'habitations adossées au roc, des citernes, des bas-reliefs, des symboles divers, des inscriptions[2]. Cette esplanade a été autrefois

1. Légende de la carte. A, tombeau figuré dans Texier, pl. 58; B, monument de Midas; C, massifs de rochers tout percés de caveaux; D, tombeau, fig. 72; L, tombeau, fig. 123.

2. M. Guillaume et moi n'avons pas visité ce plateau; c'est ce qui explique que notre carte (fig. 100) se borne à indiquer la forme générale de la partie septentrionale du massif. Les détails qui suivent sont empruntés à M. Ramsay, *Studies in Asia Minor* (*Journal of Hellenic Studies*, t. III, p. 6-17, et 41-44). C'est à lui que revient l'honneur d'avoir découvert ce groupe de monuments; mais il n'a pas levé le plan de cet ensemble; il n'a pas essayé d'en présenter une description méthodique et complète; les renseignements qu'il fournit à ce sujet sont épars dans différents mémoires.

entourée d'un mur; les blocs dont il était formé ont presque tous disparu; mais on distingue encore les entailles qu'ont laissées dans le tuf, où elles s'encastraient par leur base, les pierres de l'assise inférieure. Ce plateau fortifié, c'est ce que M. Ramsay appelle la *cité de Midas;* on y arrivait par une route creusée dans le roc, route qui a son point de départ à environ 200 mètres au sud du monument de Midas. Cette route s'élève contre une paroi verticale où ont été sculptées,



101. — Autel et bas-relief taillés dans le roc. *Journal of Hellenic studies,* pl. XXI.

à la droite de celui qui gravit ce chemin, huit figures qui se suivent; on dirait une procession qui descendrait du plateau vers la vallée; mais ces figures sont très frustes et on ne les connaît d'ailleurs que par des dessins qui ne sont pas assez précis pour en définir le style[1]; jusqu'à plus ample informé, on ne saurait donc les considérer comme faisant partie des travaux exécutés par les sujets des Gordios et des Midas. Si l'on continue à monter, un peu avant d'atteindre le sommet, on voit la route s'élargir; on a devant soi un bas-relief qui représente un personnage vêtu d'une courte tunique et tenant en main une sorte de sceptre,

1. Ramsay, *Studies in Asia Minor,* fig. 1 et 2.

puis, tout auprès, un grand autel taillé dans le roc et porté sur deux gradins (fig. 101, 10 de la carte). On ne saurait douter de la haute antiquité du bas-relief; dans les symboles qui sont figurés en avant de l'image, nous avons cru reconnaître des signes de l'écriture hétéenne, et, à ce titre, nous avons dû rattacher cet ouvrage à la série des monuments de l'art syro-cappadocien[1]. Si nous lui avons assigné cette place, ce n'était pas que nous prétendissions le détacher de l'ensemble auquel il appartient; nous voulions seulement donner la suite aussi complète que possible des figures qu'accompagnent ces caractères idéographiques dont l'emploi a précédé en Asie Mineure celui des alphabets dérivés de l'alphabet phénicien. Le bloc de rocher que décore cette sculpture a été taillé de la même main que celui où a été ménagé l'autel voisin. Le bas-relief représentait un des dieux sous la protection desquels était placée la petite cité phrygienne; près du simulacre divin était la table de pierre où se déposaient les offrandes; le tout constituait ce que l'on pourrait appeler le temple de la porte, celui où l'on faisait ses dévotions avant de pénétrer dans l'enceinte[2].



102. — Autel taillé dans le roc.

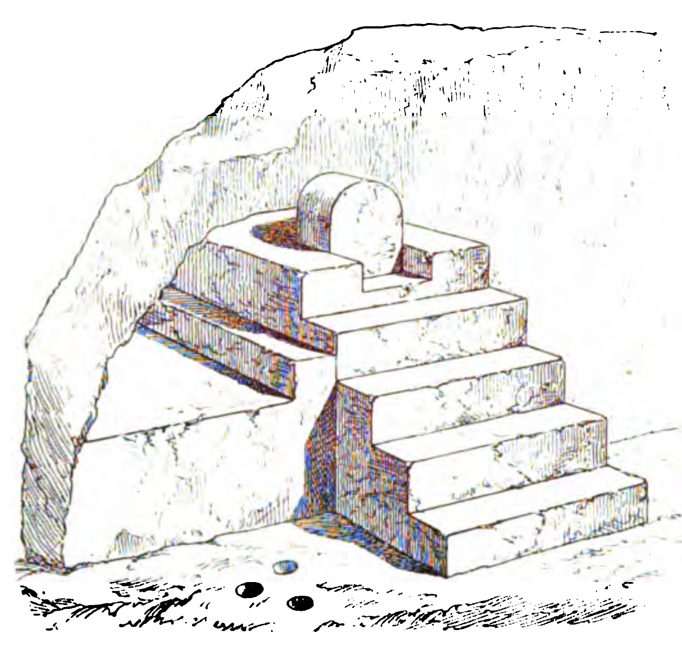
Sur le plateau et dans d'autres endroits encore de ce district, il y a trace de plusieurs autres *hauts-lieux* ou sanctuaires en plein air[3]; nous

1. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 721-722 et fig. 353.

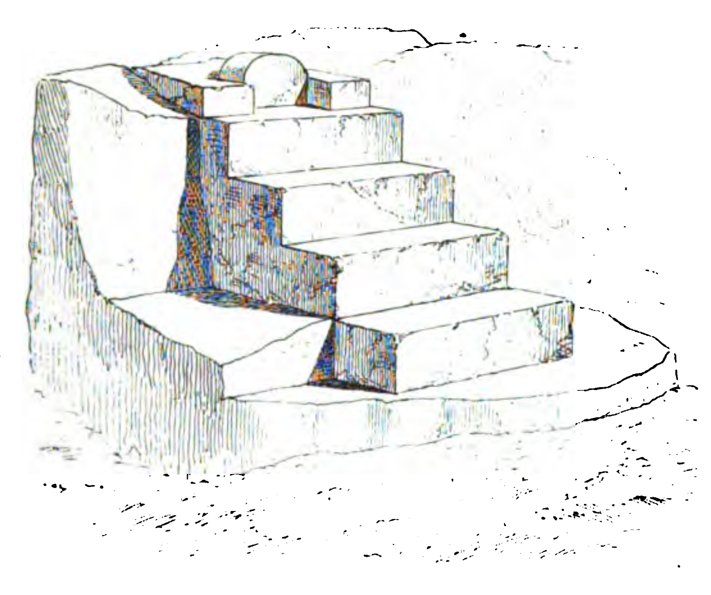
2. M. Ramsay avait cru voir un tombeau en arrière du bas-relief (*Studies*, p. 11). Il a reconnu, à une visite subséquente, qu'il s'était trompé; ce qu'il avait pris pour une auge funéraire, c'était le creux où s'encastraient dans le roc les pierres de l'assise inférieure du mur.

3. Ramsay, *Studies*, p. 12, 16, 41, 43.

en donnons plusieurs échantillons, empruntés aux croquis rapportés par M. Ramsay. Dans l'un d'eux, au-dessus de l'autel, il y a un rebord et une niche qui a pu recevoir une lampe ou une statuette (fig. 102); on dirait l'autel d'une chapelle chrétienne. Deux autres ont, au contraire, dans le milieu de leur gradin supérieur, une sorte de borne ou de stèle, arrondie par en haut (fig. 103, 104, 105). Cette saillie du roc paraît avoir eu le caractère d'un bétyle, d'une pierre sacrée. Ce qui permet de lui attribuer ce caractère, c'est un autre monument où elle présente un commencement de décoration qui en laisse deviner le caractère. Le sanctuaire auquel nous faisons allusion se trouve au centre du plateau (fig. 106, 11 de la carte). Dans le champ de la stèle, il y a deux disques accolés; l'encadrement qui les enveloppe fait songer à la disposition qu'affecte la coiffure dans la tête d'Hathor, en

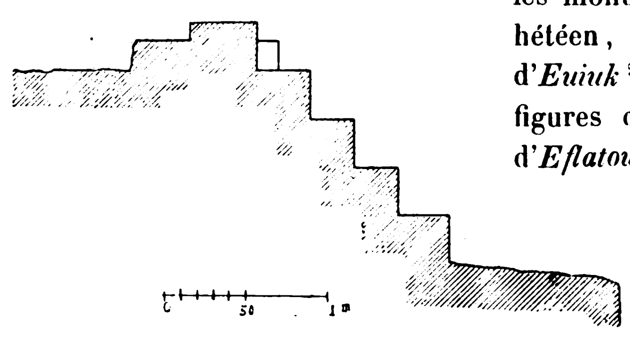


103. — Autel taillé dans le roc.



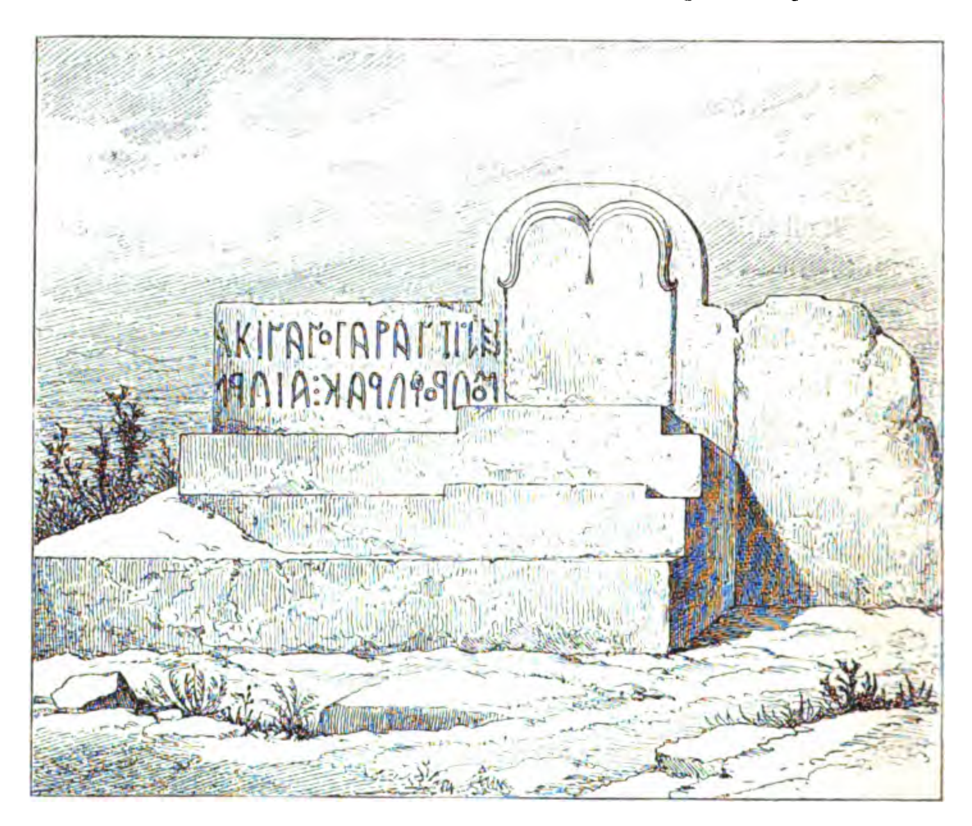
104. — Autel taillé dans le roc.

Égypte[1], disposition que nous avons relevée, en Asie Mineure, parmi les monuments mêmes de l'art hétéen, soit dans les sphinx d'*Euiuk*[2], soit dans une des figures colossales de la façade d'*Eflatoun*[3]; c'est la même courbe et, aux deux extrémités de celle-ci, les mêmes boucles qui se replient en dehors.



105. — Autel taillé dans le roc. Coupe sur l'axe.

Enfin, pour compléter la série, nous citerons un dernier monument, un sanctuaire qui est placé sur le

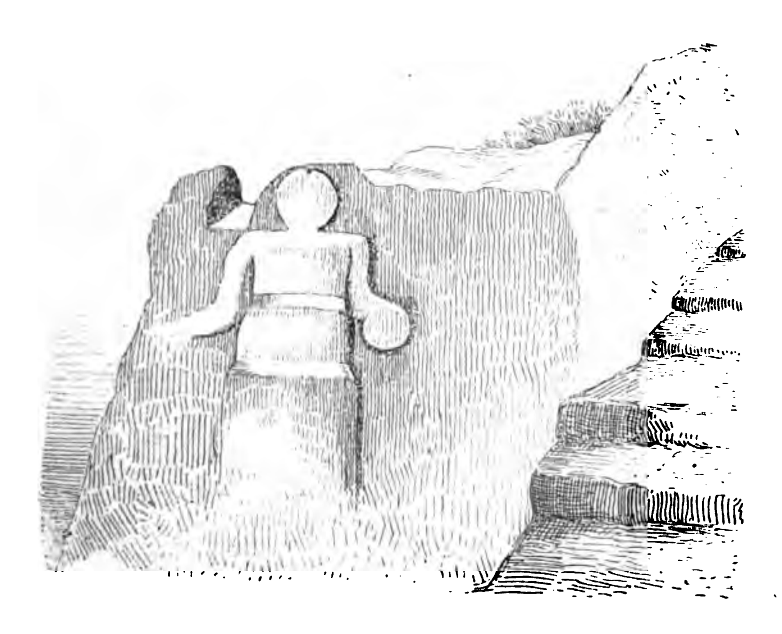


106. — Autel taillé dans le roc. D'après un dessin et une photographie de Ramsay.

bord même du plateau, au-dessus de la route par laquelle on y monte.

1. *Histoire de l'Art*, t. I, fig. 40, 342, 343.
2. *Histoire de l'Art*, t. IV, fig. 323, 327.
3. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 737.

Là, la face de la stèle est dressée avec soin, mais n'a reçu aucun ornement; en revanche, tout à côté, sur un pan de rocher, il y a une figure qui, malgré la grossièreté du travail et la petitesse des dimensions, a rappelé tout d'abord à M. Ramsay la Cybèle colossale du Sipyle (fig. 107, 11 de la carte). Vue de face, la figure est assise, car les genoux ressortent de dix centimètres sur le buste. La main droite n'existe plus, mais la main gauche tient une tasse plate ou *phialé*, un des attributs que l'art classique a le plus fidèlement conservés à la déesse asiatique. C'est bien Cybèle qui a été représentée ici, conjecture que con-



107. — Figure de Cybèle. *Journal*, 1882, pl. XLII.

firme l'inscription ΜΑΤΑΡ ΚΥΒΙΛΕ qui se lit, dans la nécropole d'*Ayazinn*, au-dessus d'un piédestal du même genre[1] (n° 18 de la carte). Dans cette figure où nous reconnaissons Cybèle, les traits du visage ne paraissent pas avoir jamais été plus indiqués qu'ils ne le sont dans les deux disques accolés de la stèle décrite plus haut; à la place de la tête, il n'y a qu'un rond. Cette même figuration toute conventionnelle de la face divine a été reportée ici sur la pierre sacrée, et, pour mieux en marquer le sens, on y a ajouté l'indication de la chevelure. C'est le procédé abréviatif dont les Phéniciens ont parfois fait usage sur ces stèles que Carthage a fournies en si grand nombre; il y en a où Tanit est représentée

1. Voir le croquis, fait d'ailleurs de mémoire, que M. Ramsay donne dans *On the early historical relations*, etc. pl. III, n° 11.

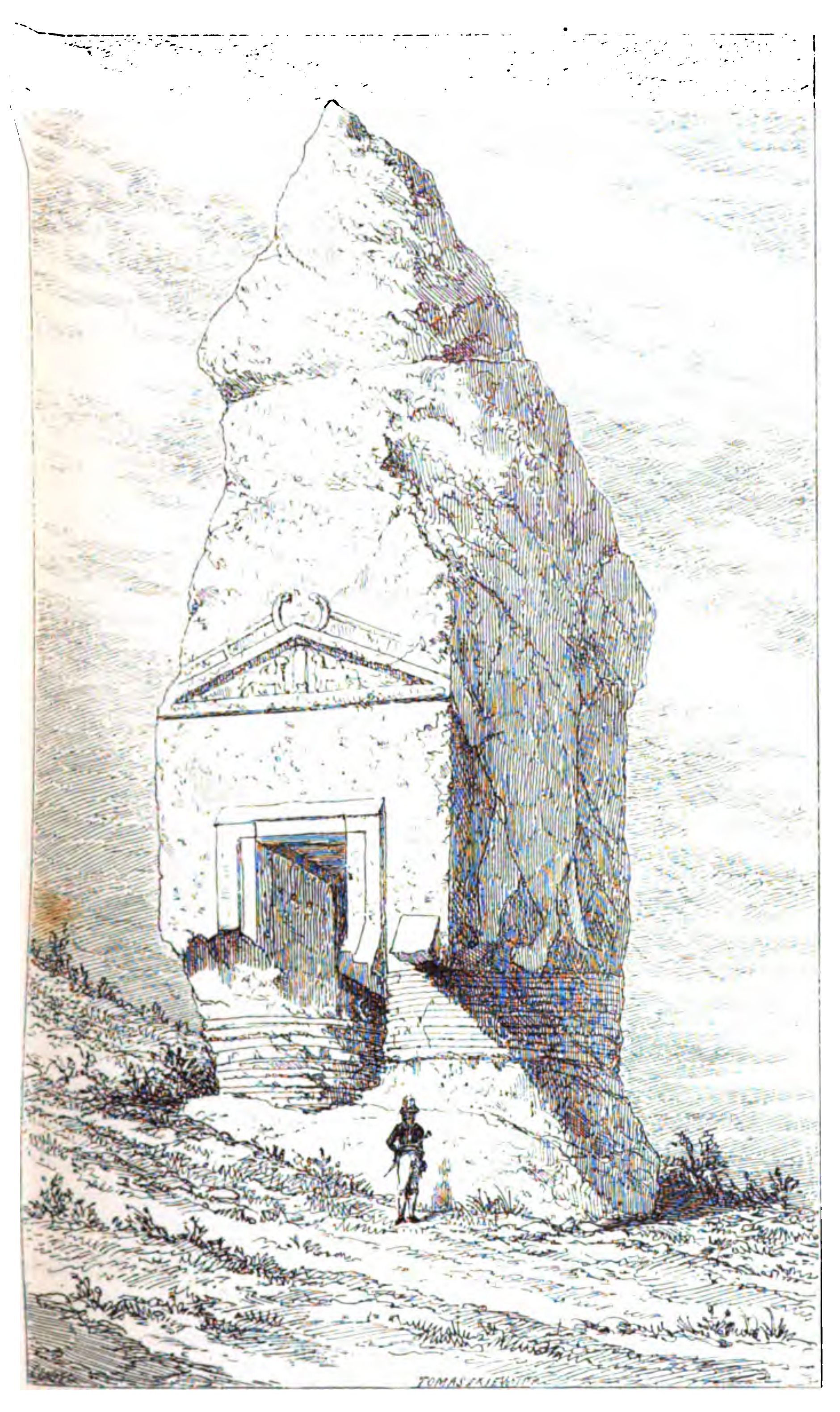
en pied ou en buste; mais, sur d'autres, l'image divine se résume en une tête qu'entourent des tresses dont l'arrangement est tout pareil à celui qu'elles offrent sur notre stèle[1] ! Toute la différence, c'est que le sculpteur punique, plus habile, a dessiné les yeux, le nez et la bouche, tandis que l'ouvrier phrygien a supprimé ces détails et poussé la simplification jusqu'à ses dernières limites.

Les deux têtes figurées sur la stèle font-elles allusion au culte qui aurait été rendu ici à deux divinités parèdres, ou bien, en doublant l'image d'un même personnage divin, n'a-t-on voulu qu'insister sur l'idée de sa puissance? C'est ce que l'on saurait peut-être si l'on arrivait à lire l'inscription phrygienne de deux lignes qui est gravée sur la paroi que domine la pierre sacrée [2]; mais ce texte n'a pas encore été traduit, et d'ailleurs on n'en a probablement que la moitié. Il devait se continuer de l'autre côté de la stèle. Toute la partie droite du monument a été détachée par une secousse de tremblement de terre ou par l'action des eaux de pluie; il est facile de restaurer l'ensemble, qui, dans sa simplicité, ne devait pas manquer d'une certaine noblesse.

A certains égards, ces sanctuaires hypèthres rappellent les hauts lieux de la Syrie et de la Palestine[3]; ils en diffèrent en ce que la pierre de l'autel et ce bétyle même, ici, ne sont pas restés bruts, mais ont été dressés à l'outil. Les Phrygiens ne paraissent pas avoir cru que le fer profanât la roche, lui enlevât son caractère sacré[4]; aussi ce peuple s'est-il servi du pic et du ciseau pour créer, près de ces lieux de culte en plein air, de petits temples souterrains qui répondent aux *spéos* de l'Égypte. C'est un sanctuaire de ce genre que nous proposerions de reconnaître dans un monument que le voyageur qui l'a découvert avait, à première vue, rangé parmi les hypogées funéraires.

Ce monument est voisin du village de *Liyen* (fig. 108, n° 13 de la carte); il est connu sous le nom d'*Arslan-kaïa* ou la « roche du lion » ; le malheur, c'est qu'il a beaucoup souffert. La roche est ici stratifiée par couches dont quelques-unes sont très tendres, et, de plus, la sculpture n'est pas protégée, contre l'action du vent et de la pluie, par l'abri des rochers voisins. Le monument a été tiré d'un massif

1. *Histoire de l'Art*, t. III, fig. 16.
2. Voir Ramsay, *On the early historical relations*, pl. I, n° 6 et p. 33.
3. *Histoire de l'Art*, t. IV, 371-372, 375-386.
4. Sur cette croyance, voir *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 373-374.



108. — Arslan-kaïa. Vue d'ensemble. *Journal of Hellenic Studies*, 1884, pl. XLIV.

isolé, en forme de pic, qui, haut d'une vingtaine de mètres, s'élève sur une pente couverte d'herbe [1].

Ce massif a été taillé de trois côtés, de manière à présenter trois plans verticaux, qui regardent l'est, le sud et le couchant. La face méridionale est la plus importante. Un champ rectangulaire, dans la partie inférieure duquel s'ouvre une porte, est surmonté d'un fronton, que couronne un motif curviligne analogue à celui du monument de Midas; ce motif paraît se terminer ici par deux têtes de serpent. Tout le champ était jadis rempli d'ornements géométriques analogues à ceux qui se sont si bien conservés à *Iasili-kaïa*; c'étaient des méandres et des croix; mais ici ce décor n'a laissé que des traces à peine visibles; il est si effacé que, dans le dessin reproduit ci-contre, on n'a même pas essayé d'en marquer les vestiges. Il y avait aussi une inscription phrygienne sur le bandeau qui sépare le grand rectangle du triangle qui forme le fronton; mais elle est en trop mauvais état pour qu'on puisse espérer la transcrire, même à l'aide d'une échelle [2]. Protégé par la saillie des rampants, la décoration du fronton s'est mieux conservée, quoique le relief en soit partout très faible. Elle se compose de deux sphinx ailés, affrontés et passants, qui sont vus de profil, mais dont la tête est tournée vers le spectateur. On ne distingue plus les détails du visage; mais les oreilles sont très saillantes et, de chaque côté de la face, deux longues boucles pendent jusque sur l'épaule. Un pilier sépare les deux sphinx. Sous les rampants court un ornement dont le principe est celui de la grecque.

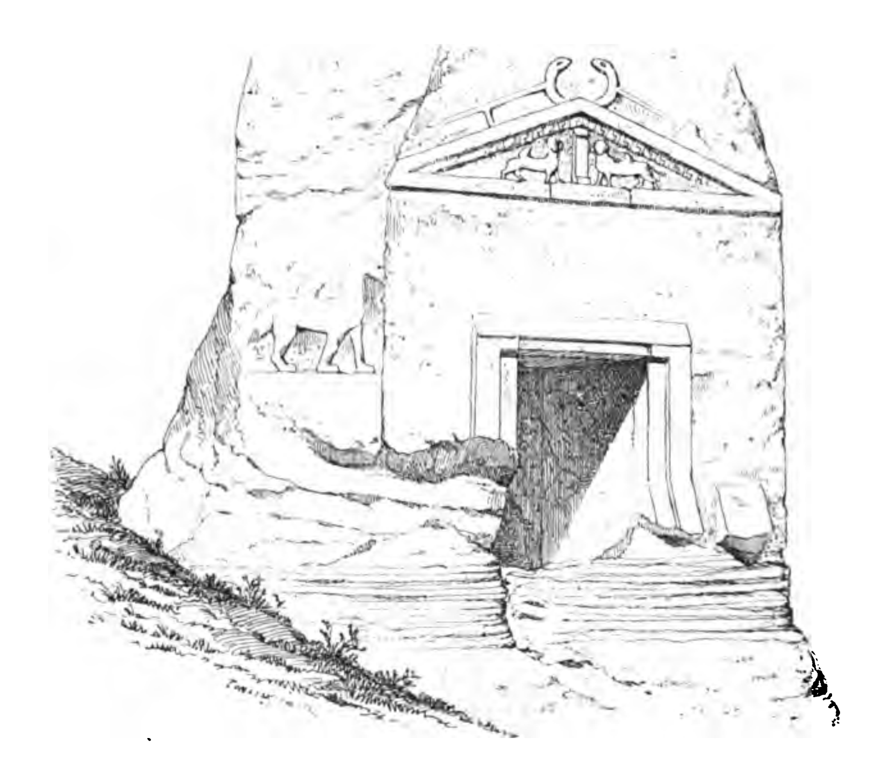
La face du monument qui est tournée vers le levant est occupée par un grand lion debout, dont les pattes de devant viennent s'appuyer sur l'angle du fronton, tandis que la tête, dont il ne reste pour ainsi dire plus rien, en dépassait de beaucoup le sommet. La partie inférieure de la figure est mieux conservée. On s'attendrait à trouver le pendant de ce lion sur la face occidentale; aussi n'est-ce pas sans surprise que l'on y rencontre une figure plus petite, dont le mouvement n'est plus le même et qui représente un autre type. C'est un griffon passant, qui marche vers la droite (fig. 109); la tête a beaucoup souffert; c'était probablement par un bec d'aigle qu'elle se terminait, comme dans les images assyriennes qui ont pu servir de prototypes. Chez ce griffon

1. M. Ramsay, dont les croquis ont fourni les éléments des deux vues (*Journal of Hellenic Studies*, pl. XLIV), prévient que le dessinateur a exagéré l'élévation du massif; les croquis n'en donnaient que la partie inférieure, celle où il y a de la sculpture et des moulures (*Journal*, 1884, p. 241).

2. *Journal*, 1884, p. 243, note 2.

comme chez les sphinx de la façade principale, la pointe des ailes se recourbe en avant et forme une sorte de crochet.

Après avoir fait ainsi le tour du monument, on se retrouve devant la porte. Par la disposition de son chambranle, celle-ci rappelle les portes simulées de *Delikli-tach* et d'*Iasili-kaïa;* mais, à *Arslan-kaïa,* on est en présence d'une véritable baie, d'une baie qui a été faite pour rester toujours ouverte. Les deux battants en sont figurés, à l'inté-

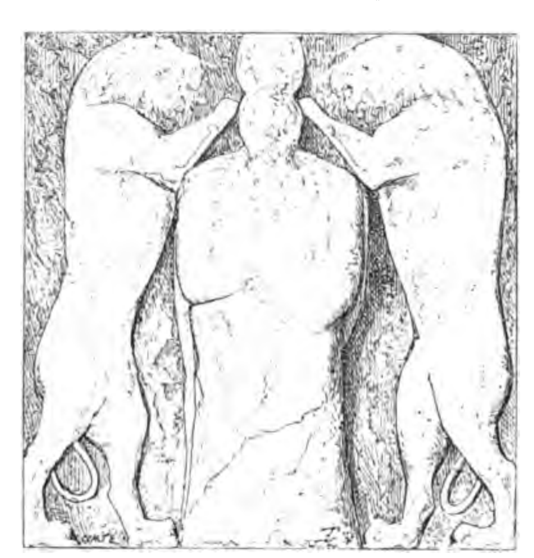


109. — *Arslan-kaïa.* Vue de la face occidentale. *Journal*, pl. XLIV.

rieur du passage, appliqués contre le mur; le ciseau a même imité, vers le haut de ces battants, une des rangées de clous qui attachaient aux ais de la porte leur revêtement de bronze. Sur le battant de droite, il y a encore l'amorce d'une saillie qui représentait soit un verrou, soit peut-être un marteau.

Cette porte donne accès dans une petite chambre rectangulaire très simple, dont le fond est rempli par un curieux bas-relief (fig. 110). On y voit deux lionnes affrontées dressées sur leurs pattes de derrière; elles appuient leur pattes de devant sur la tête d'une figure centrale où, toute dégradée que soit la sculpture, on devine une femme vêtue d'une longue robe et coiffée d'une haute tiare ovoïde. Cette femme, ce ne

peut être qu'une déesse, et cette déesse, c'est Cybèle, la grande divinité locale, celle que devaient promener, à travers toutes les contrées du monde ancien, montée sur son char qu'elles traînent docilement, ces lionnes qui jouent ici avec leur maîtresse, en compagnes soumises et familières. L'idole faisait sur la paroi une saillie de 30 à 35 centimètres; mais le tuf volcanique où elle était taillée était très tendre, et tout le devant du relief s'est détaché, ne laissant subsister que le contour qui cernait l'image et en dessinait la silhouette sur le fond. Plus aucun détail n'est visible sur cette surface inégale; cependant on devine le mouvement des bras, à l'angle que font les coudes avec le buste. Cet angle n'est pas le même des deux côtés; il semble que la main droite ait dû être posée sur le sein et la gauche sur le ventre, attitude que nous avons déjà rencontrée dans maints simulacres des déesses asiatiques[1]. Si la roche, dans tout ce district, avait été plus résistante, elle aurait probablement gardé ici plus d'un exemplaire de ce type; près d'une belle tombe qui a déjà été décrite (fig. 64), on aperçoit, au fond d'une petite niche creusée dans le roc, niche qui a environ 1 mètre de hauteur, une figurine qui paraît reproduire le même motif, mais qui est encore plus fruste (fig. 111)[2].



110. — Arslan-kaïa. Bas-relief au fond de la chambre. *Journal*, 1884, p. 285.

On comprend pourquoi nous n'avons pas cru devoir compter au nombre des tombes l'hypogée d'*Arslan-kaïa;* il n'y a rien ici qui révèle la destination funéraire. En vertu même de l'office qu'elle est appelée à remplir, toute tombe est fermée; nous avons vu quelles précautions avaient été prises, dans les plus anciennes sépultures phrygiennes, pour que la chambre où reposait le cadavre ne fût accessible que par un puits dont l'ouverture se dissimulerait aisément, sur le haut du massif qui renfermerait le caveau, sous la terre et sous les broussailles; là où on entre dans la chambre par une porte, on remarque le plus souvent

1. *Histoire de l'Art*, t. III, fig. 381 et 382.
2. Ramsay, *Journal of Hellenic Studies*, t. V, p. 245.

la feuillure où s'engageait la dalle qui fermait le passage. Ici au contraire, non seulement il n'y a aucun vestige de clôture, mais la porte même est figurée ouverte à deux battants, disposition qui, si elle convient mal à un sépulcre, est, en revanche, tout à fait appropriée à un sanctuaire. Franchissez-vous cette baie qui semble attendre et appeler les visites du passant, vous ne trouvez dans l'intérieur de la pièce ni auge, ni banquette, ni couches creusées dans le sol ou réservées dans la paroi; mais vous avez en face de vous une image dont le caractère religieux ne peut faire doute. Dira-t-on que la déesse a été figurée là, sur le mur, comme patronne du mort et protectrice de son repos éternel? Mais on ne rencontre rien de pareil dans ceux des caveaux qui sont sûrement des tombes. Il n'y a d'ailleurs aucune indication ni dans les textes ni dans les monuments figurés qui permette de croire que Cybèle ait jamais rempli cette fonction de souveraine du monde d'en bas, de protectrice des morts.


111. — Niche contenant une image de Cybèle. D'après un dessin de Ramsay.

Selon toute apparence, la chambre d'*Arslan-kaïa* est donc un *spéos* de Cybèle, analogue à ces sanctuaires souterrains que nous avons visités en Égypte [1], en Phénicie [2] et en Arabie [3], à ceux que nous trouverons en Grèce, où ils sont le plus souvent dédiés à Pan et aux Nymphes. Nous inclinerions à voir aussi une sorte de chapelle, mais plus petite, dans la grotte taillée de main d'homme qui est contiguë au tombeau de Midas (fig. 48); c'est là qu'auraient été célébrés les rites héréditaires en l'honneur de l'ancêtre divinisé à la mémoire duquel était consacrée la façade grandiose où se lisent son nom et son titre royal. Enfin, dans tout le district que nous venons de parcourir, on aperçoit, presque à chaque pas, des niches qui, toutes baignées d'ombre, se détachent en

1. *Histoire de l'Art*, t. I, p. 408-427, fig. 234-249.
2. *Histoire de l'Art*, t. III, p. 258-261, fig. 197.
3. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 389, fig. 204.

noir sur la surface claire du roc; c'était là qu'on allumait des lampes, là que l'on déposait les offrandes apportées, suivant les endroits, soit aux mânes des parents perdus, soit aux dieux du pays. Malgré les variétés qu'il présente, le grain du tuf se prêtait partout à ce travail, se laissait partout complaisamment fouiller et façonner en mille manières. L'ouvrier phrygien ne s'est pas contenté d'y ciseler l'image de ses dieux, d'y tailler leurs autels, d'y creuser leurs sanctuaires et les chambres où reposaient ses morts. Pour offrir des refuges assurés aux habitants des villages semés dans la forêt et aux troupeaux qu'ils nourrissaient dans ses clairières, il fallait des forteresses, et partout le relief du sol offrait d'excellentes positions défensives. Quand on a voulu compléter l'œuvre de la nature et mettre à l'abri d'un assaut les hauteurs que l'on avait choisies pour y placer la demeure des chefs et y garder leurs trésors, on a eu encore recours aux procédés dont nous avons déjà étudié l'emploi. Les pentes qui n'étaient que raides, on les a rendues inaccessibles en ménageant dans le roc de grands pans coupés à pic; escaliers, parapets, corps de garde, on a tout tiré de la masse même du rocher, que l'on a modelé comme le potier fait l'argile humide.

§ 5. — L'ARCHITECTURE MILITAIRE.

Il y a dans ce canton nombre de hauteurs auxquelles les habitants du pays donnent le nom de *kalé*, forteresse; on trouve en effet, sur les points ainsi dénommés, *Gheuhgheuz-kalé*, *Doghanloukalé* (8 de la carte), *Tchoukourdja-kalé* (14 de la carte), *Aktché-kalé*, etc.[1], des traces du travail et du séjour de l'homme. On peut prendre comme type de ces ouvrages le curieux château que l'on appelle aujourd'hui *Pihmich-kalé*, « la forteresse brûlée » (fig. 100)[2].

Pichmich-kalé occupe le sommet d'un massif rectangulaire qui se termine par une sorte de table portée sur des rochers offrant à peu près partout des faces droites et verticales (fig. 112). Le pied du mont est gazonné; au-dessus se dressent de formidables escarpements; on ne peut gagner le sommet que par derrière, en faisant un détour. Au premier moment, quand on commence à monter, on croirait n'avoir

1. *Aktché-kalé*, « la forteresse de l'argent », n'est pas marquée sur la carte de M. Ramsay. D'après mon carnet de voyage, elle se trouverait à peu de distance vers le nord-ouest de *Pichmich-kalé*.

2. PERROT et GUILLAUME. *Exploration archéologique*, p. 144-145; 169-170.

affaire qu'à un château byzantin; on voit au-dessus de soi une brèche du roc comblée par un appareil sans caractère, formé de briques cuites, de pierres de taille, de moellons de toutes grosseurs empâtés dans un bain de mortier; mais de l'autre côté, surtout quand on a pénétré dans l'intérieur, l'aspect et l'impression changent. On aperçoit, à l'angle nord-ouest, un mur en grand appareil, fait de blocs assemblés sans ciment. Le plateau tout entier a été aplani, sauf en quelques points peu saillants vers le milieu de l'esplanade, où le tuf est resté

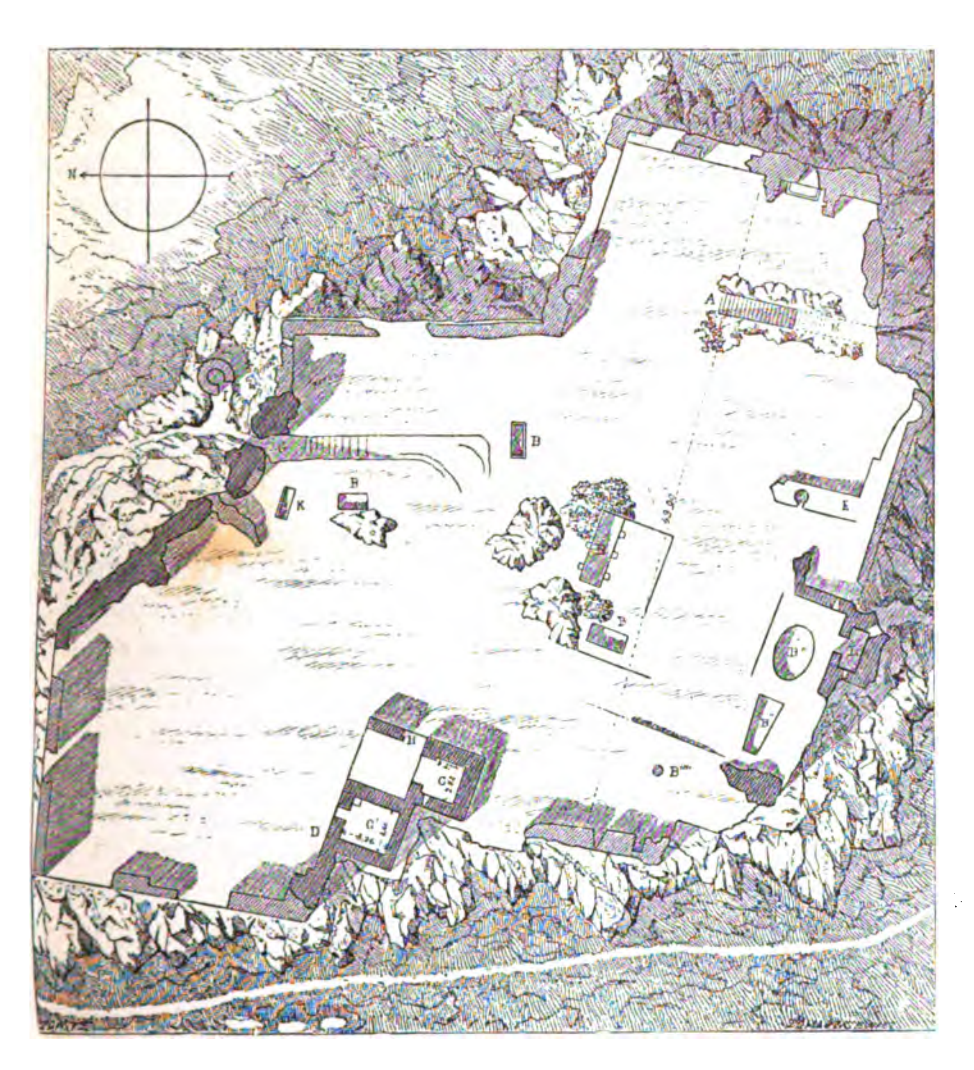


112. — Pichmich-kalé. Vue de la colline. Dessin d'E. Guillaume.
Exploration archéologique, pl. VIII.

à l'état brut. Sur ce court et étroit plateau, on trouve des chambres, des citernes, des meurtrières taillées dans le roc (fig. 113). Lorsqu'on entreprit le travail de ravalement qui devait créer l'aire où l'on se proposait d'installer une garnison, on réserva sur tout le périmètre, une cloison de roc qui forme, vue du dedans de la forteresse, une sorte de parapet dont l'élévation varie entre 1^{m},25 sur la face méridionale et 7 à 8 mètres vers le nord; il a cette hauteur sur la face nord, là où est la porte, si l'on peut appeler ainsi le passage que laissent entre eux deux énormes blocs écartés à leur partie inférieure et qui se rejoignent à leur sommet (fig. 114)[1]. On arrivait à l'espèce de chemin de ronde qui régnait au-dessus de ce rebord par des degrés qui sont encore praticables en maints endroits; on les voit indiqués dans notre croquis. De la

1. La vue est prise du point H.

plate-forme où conduisaient ces marches, la garnison pouvait faire pleuvoir pierres et traits sur la tête des assaillants, qu'ils tentassent de gravir le glacis extérieur ou bien qu'engagés dans le chemin tournant ils fussent déjà près de forcer l'entrée. Celle-ci, située au nord, était pro-



113. — Pichmich-kalé. Plan. *Exploration archéologique*, pl. VIII.

tégée par un ouvrage extérieur que l'on rencontre un peu plus bas, à quelques mètres en avant de la porte; c'est une tour découpée dans le roc, à laquelle l'outil a donné une forme circulaire (I du plan); en arrière de cette tour, il y a une sorte de casemate creusée dans le tuf. Là se tenaient les soldats qui montaient la garde auprès de la poterne.

Il n'y a de murs bâtis que là où le roc n'avait pas assez de corps et de saillie pour que l'on pût y trouver la matière du rempart; c'est le cas à l'angle sud-ouest. Dans la partie inférieure de la muraille qui a été construite sur ce point, les pierres, de grande dimension, sont disposées par assises à peu près réglées; mais les joints ne sont pas verticaux. Cela rappelle les murs de l'acropole voisine de Smyrne, sur la pente méridionale du Sipyle (fig. 12 et 13).

L'entrée principale était au nord (en G); mais il y avait aussi une autre entrée, ou plutôt une autre sortie. A l'angle nord-est du plateau, on voit un escalier (A du plan) descendre et s'engager sous le sol; il aboutit à une fissure cachée entre les rocs qui forment la base de la forteresse. Cet escalier a vingt-quatre marches, dont les deux tiers sont à ciel découvert; le rocher, taillé en forme de voûte et en partie écroulé, recouvre le reste [1]. Là où cessent les degrés (M du plan), on distingue, sur les parois verticales de la cage, deux rainures de 0m,06 de largeur, qui correspondent à une ouverture de même dimension dans la voûte et dans le sol supérieur; elles paraissent avoir servi au jeu d'une sorte de herse qu'on laissait tomber ou qu'on relevait, suivant que l'on voulait fermer ou ouvrir cette entrée. Le corridor qui, du bas des marches, conduit au dehors, semble à l'état brut; c'est peut-être l'existence de cette fente qui a donné l'idée de creuser l'escalier. Cela fait songer à la grotte d'Aglaure, située au pied de l'acropole d'Athènes, grotte au fond de laquelle s'ouvrait une faille qui permettait d'arriver dans l'intérieur de la citadelle [2]. Ce fut, on le sait, par là qu'y pénétrèrent les Perses de Xerxès. L'escalier dérobé devait servir aux défenseurs pour s'échapper la nuit, s'ils se sentaient serrés de trop près, ou pour tomber à l'improviste sur l'assiégeant ; mais il ne fallait pas que celui-ci, instruit par quelque traître, pût mettre à profit ce passage secret. Grâce à la clôture mobile, on pouvait se croire à l'abri d'une surprise [3].

Moins bien conservé, l'autre escalier, celui du nord (G), n'a pas le même caractère; il ne s'enfonce pas dans les entrailles du roc et ne sert qu'à racheter la différence de niveau entre la porte, qui est légèrement en contre-bas, et le centre de l'esplanade. Sur la face opposée de

1. L'escalier a 1m,55 de largeur en haut et 1m,30 en bas; du pied de la dernière marche jusqu'au sol de la forteresse il y a 7m,20, ce qui donne une moyenne de 0m,30 pour la hauteur de chaque marche.

2. E. Beulé, *l'Acropole d'Athènes*, t. I, p. 27, 157.

3. Nous rappellerons à ce propos les passages secrets qui, dans l'enceinte de la cité des Ptériens, en Cappadoce, passaient sous le mur pour venir déboucher au fond du fossé (*Histoire de l'Art*, t. IV, p. 620-622 et fig. 304-308).



114. — Pichmich-kalé. Le rempart taillé dans le roc, vue prise de l'intérieur. Dessin d'E. Guillaume. *Exploration archéologique*, pl. VIII.

l'enceinte, dans le voisinage de l'angle sud-est, on remarquera deux éperons intérieurs qui ont été réservés dans la masse du roc (L). Ils sont taillés régulièrement, et deux rainures verticales sont creusées sur les faces intérieures. Entre ces deux éperons un enfoncement rectangulaire d'environ $0^m,10$ est creusé dans le sol et une sorte d'embrasure est ménagée dans le parapet. Tout ceci semble indiquer un emplacement préparé soit pour une machine de guerre, soit pour un engin qui aurait servi à monter de lourdes charges, à l'aide de cordes.

Cette citadelle n'avait sans doute pas une garnison permanente; mieux valait habiter sur les pelouses de la forêt que sur ce plateau tantôt battu du vent, tantôt chauffé par le soleil; mais toutes les mesures étaient prises pour que la forteresse pût être promptement approvisionnée et mise en état de défense. Le bois abonde tout alentour; en quelques heures on pouvait y bâtir des huttes semblables à celles que l'on habite encore dans toute cette contrée; mais comme celles-ci, l'hiver, auraient mal défendu leurs hôtes contre le froid, il y avait aussi, pratiqués dans le roc, des logements où l'on était protégé à la fois contre le froid et la chaleur. Trois de ces chambres subsistent sur la face occidentale de l'enceinte (C, C'); elles ont 3 mètres de hauteur et des parois épaisses de $0^m,85$; le dessus du monolithe est taillé en terrasse; on y arrivait par des entailles qui servaient de marches.

Sur la surface de l'esplanade, on voit la trace de toute une série de travaux d'appropriation. Il y a là plusieurs fosses qui n'ont pas toutes mêmes dimensions ni même forme (B, B', B''). Quelques-unes peuvent avoir été des tombes; mais il en est d'autres qui sont trop grandes pour qu'on leur attribue cette destination. Aussi, entre ces pointes de roc brut qui font saillie au milieu du plateau, il y a une excavation rectangulaire qui a $4^m,74$ de long sur $1^m,70$ de large et 2 mètres de profondeur. Sur ses bords sont visibles les trous d'encastrement des dalles ou des poutres qui recouvraient le caveau. Il doit y avoir eu là un magasin. Ailleurs on voit un trou circulaire (B'''), qui semble l'orifice d'une citerne ou d'un silo, aujourd'hui obstrué et presque comblé. Au point K se trouve un autre creux, maintenant rempli de terre, où la pente très marquée du sol paraît indiquer l'entrée d'un souterrain creusé sous la plate-forme. On remarquera encore, à l'est, une sorte de large banquette (E), haute d'environ $0^m,40$, qui a été réservée dans la masse; à l'un de ses bouts, elle est percée d'un trou rond qui doit avoir été un foyer disposé de manière que l'on pût placer au-dessus une marmite.

Sur la paroi extérieure de l'une des chambres (au point D), on lit, gravée en lettres hautes de neuf centimètres, cette inscription :

ЄIC ΘЄOC Εἷς θεός « il n'y a qu'un seul dieu »

Or on sait que cette formule, dont les exemples abondent en Syrie, dans la presqu'île du Sinaï et en Égypte, a été fort à la mode dans les premiers siècles qui ont suivi le triomphe du christianisme[1]. En inférera-t-on que l'on ait là, dans ces deux mots, la signature des ouvriers anonymes qui ont taillé, comme au couteau, cette citadelle dans la roche vive? Ce genre de travail, nous n'avons plus à en faire la preuve, était dans les habitudes des plus anciens maîtres de la péninsule, des peuples qui lui ont donné sa première civilisation. Plus tard, dans certaines parties de cette contrée, on a continué d'utiliser, comme tombeaux et parfois comme habitations et comme chapelles, les chambres souterraines que les hommes d'autrefois avaient creusées par milliers au flanc de leurs montagnes; mais on n'a guère ajouté à ce legs du passé, on n'a plus fait un usage courant de procédés dont l'emploi ne s'explique que par l'inexpérience du constructeur. On savait bâtir, bâtir en pierres et en briques, avec ou sans ciment; voulait-on fortifier une hauteur, on avait plus vite fait d'y planter un mur sur le roc et d'élever par derrière des abris que de ciseler péniblement le rempart et tous les accessoires de la défense dans la masse même de la montagne. Ce n'est certes pas les Byzantins, sous la menace toujours présente d'invasions sans cesse renouvelées, qui se seraient engagés dans une pareille entreprise; à cette époque, il fallait faire beaucoup et promptement; c'est en gâchant le mortier à plein baquet que les ingénieurs de Justinien ont construit ou réparé tous ces châteaux dont Procope donne la longue et pompeuse nomenclature. Ce à quoi nous croirions ici, c'est à une restauration hâtive vers le temps des premières incursions barbares; d'alors dateraient les murs grossièrement bâtis et la chaîne de briques qui surmonte le grand appareil à l'angle nord-ouest. Les poutres, encore bien conservées, que l'on voit engagées dans la muraille, suffiraient à prouver que cette portion de l'ouvrage est ce que l'on peut appeler moderne. Pendant le cours de ces longues guerres où les empereurs d'Orient ont disputé l'Asie Mineure aux lieutenants des califes, puis aux émirs turcs, cette citadelle, souvent attaquée, a dû être

1. G. Perrot, *Exploration archéologique*, p. 145, note 1.

plusieurs fois réparée; on croit y reconnaître, par endroits, la facture des maçons seljoukides[1].

L'inscription, en tous cas, est contemporaine de la première reconstruction, de celle qui, après les longs siècles de la paix romaine, a remis en état de défense la forteresse abandonnée. Elle est gravée avec trop de soin et en trop grandes lettres pour qu'on se l'explique par le caprice d'un passant; c'est une autre conjecture qu'elle suggère à l'esprit. Enfermé dans ce château, qu'il était chargé de défendre contre les ennemis de l'empire et de la foi, quelque capitaine, fervent chrétien, se sera complu à affirmer ainsi sa croyance en face des barbares; il aura cru peut-être, en imprimant dans la pierre cette sainte devise, consacrer au dieu nouveau et lui recommander cette œuvre étrange de générations païennes.

Les détails où nous sommes entrés sur *Pichmich-kalé* nous dispenseront d'insister sur les monuments analogues. Tout ce que l'on sait des hauteurs voisines qui paraissent avoir été appropriées aux mêmes usages, c'est que le roc y a aussi fourni les éléments de toutes les installations, les aires bien nivelées, les murs et les parapets, les magasins, les casemates, les escaliers. A *Iapuldak,* il y a un passage souterrain qui conduit vers la plaine et vers un ruisseau; mais le fond en est comblé. Les voyageurs qui ont visité cette colline ne doutent pas qu'elle ait été habitée[2]; ils inclinent à croire qu'il y a eu là, établie sur une de ces esplanades artificielles, quelque demeure princière. M. Ramsay a levé le plan de cette acropole et de son enceinte. A *Kumbet,* les traces des habitations sont en partie cachées sous les maisons du village moderne; on a pourtant pu dresser le plan d'une ancienne demeure (fig. 46). Dans la nécropole d'*Ayazinn,* derrière la *tombe brisée,* sur le plateau que supportent des escarpements où s'ouvrent partout des hypogées, on signale aussi des restes de ces mêmes travaux.

Si l'on trouve ainsi, au sommet de plusieurs de ces massifs, des vestiges du séjour de l'homme, l'endroit où ceux-ci sont le mieux marqués, c'est encore le plateau auquel s'adosse le monument de Midas; il rappelle ces collines d'Athènes, le Pnyx et le Musée, où le roc, partout à nu sous les touffes d'asphodèle qui poussent dans ses fentes, témoigne de l'activité laborieuse du peuple dont les maisons étroites se pressaient

1. Barth, *Reise von Trapezunt,* p. 91.

2. Barth, *Reise von Trapezunt,* p. 93 et 94. Ramsay, *Journal of Hellenic Studies,* t. III, p. 6 et 256-257.

et s'étageaient sur ces hauteurs [1]. Ici l'aire du plateau est trop restreinte pour que l'on s'y figure une ville, au sens propre du mot; mais les chefs de la tribu peuvent avoir eu là une résidence où ils passaient quelques semaines, au moment des cérémonies qui se célébraient autour des sanctuaires nationaux. Dans l'intervalle des fêtes où, deux ou trois fois par an, la foule accourait de très loin, il y avait toujours ici un noyau de population sédentaire, gardiens et prêtres attachés au trésor des princes, aux tombes royales et privées, aux rocs sculptés où se lisait le nom des ancêtres divinisés, aux autels et aux spéos de Cybèle.

Les explorateurs futurs ne sauraient accorder trop d'attention à cette parcelle de terrain qui semble avoir été comme le centre officiel, comme le chef-lieu du canton où la race phrygienne a laissé les monuments les plus nombreux de ses cultes, de sa langue et de sa civilisation originale; ils devront en rapporter un plan détaillé, donner un relevé exact de toutes les dispositions curieuses dont la trace y est restée empreinte sur le roc, et ce document sera pour l'historien d'un prix inestimable.

§ 6. — LA SCULPTURE.

On connaît maintenant tous les monuments de quelque importance que renferme le district qui paraît avoir été le centre politique et religieux du royaume phrygien; on a dû déjà remarquer combien la sculpture y tient peu de place. Nous ne l'y avons rencontrée que sous la forme du bas-relief, et encore n'y a-t-elle rien laissé qui se puisse comparer à ces cortèges dont la pompe se déroule au flanc des rochers de la Ptérie[2]. Pas un débris de statue; le seul monument auquel on puisse attribuer ce caractère est des plus grossiers. C'est l'image d'un bélier plus grand que nature, qui a été découvert par sir Charles Wilson et M. Ramsay dans le cimetière turc près du village de ***Kumbet***, où il gisait sur le sol, à demi couvert de terre [3]. Les deux explorateurs, non sans peine, le dégagèrent et le remirent sur ses pieds. C'est un bloc de pierre ou plutôt une dalle rectangulaire, qui a 1^{m},44 de long, 0^{m},76 de haut et 0^{m},35 d'épaisseur. La dalle a été taillée, à l'une de ses extrémités, de manière que la tête fasse une forte saillie sur le corps. Cette tête a d'ailleurs beaucoup souffert; on n'y distingue

1. Ramsay, *Studies*, III, p. 6.
2. *Histoire de l'Art*, t. IV, l. VI, ch. III, § 4; ch. IV, § 2.
3. Ramsay, *Studies*, p. 25-26.

plus que les cornes, et celles-ci, avec la queue, qui est la grosse queue plate du mouton de cette contrée, sont tout ce qui permet de reconnaître l'espèce de l'animal. Les pattes sont à peine indiquées par un léger creux qui les sépare sur le devant et le derrière du bloc. Le procédé est ici le même que celui des sculpteurs de la Ptérie; à propos des lions de *Boghaz-Keui* et d'*Euiuk,* nous avons étudié ce curieux mélange du bas-relief et de la ronde-bosse[1]. Nous retrouvons ici la même convention, le même compromis, la même impuissance à faire sortir la figure vivante du quartier de roc où elle reste engagée et comme emprisonnée (fig. 115 et 116).

Ce qu'il y a de particulier, c'est que, sur cette image l'ouvrier en a greffé une seconde qui n'a aucun rapport avec la première; il a mis un bas-relief sur chacune des faces de la dalle, dans un cadre que dessine un double bourrelet. D'un côté, trois animaux qui paraissent, à leurs longues cornes, être des chèvres sauvages, et, de l'autre, deux cavaliers; au-dessus de leur tête, dans le champ, deux oiseaux qui volent. C'est certainement une chasse que l'on a voulu figurer; ces oiseaux rappellent ceux qui occupent cette même place, dans les bas-reliefs assyriens et sur les coupes de métal phéniciennes [2]; mais tout ici est d'une barbarie singulière. Rien de plus bizarre que la donnée même et l'exécution est d'une rare maladresse. Si les chèvres se laissent reconnaître, on ne peut rien imaginer de plus gauche que les chevaux et leurs cavaliers.

Quant à la destination de cette figure, on la devine. Ce bélier, qui avait un pendant, devait jouer ici le rôle que jouaient en Assyrie les grands taureaux ailés, en Comagène ces lions dont plusieurs ont encore été retrouvés debout, et à *Euiuk* les sphinx et les lions [3]; la tête tournée vers l'extérieur, il ornait un des côtés du seuil. C'est même ainsi que l'on s'explique cette étrange surcharge qui nous choque comme une faute de goût; le naïf artiste, qui fut chargé de décorer la demeure princière, crut ajouter à l'idée qu'il donnerait de la puissance de son maître en le représentant qui se livrait à son occupation favorite, à la poursuite et à la capture du gibier. A Ninive et dans la haute Syrie, dans ce palais hétéen dont les ruines ont été signalées à *Sindjirli*, c'est sur des plaques d'albâtre ou de basalte posées au pied des murs que

1. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 548, 611, 581.
2. *Histoire de l'Art*, t. III, p. 767, 793.
3. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 533-534, fig. 269.

se déploient les tableaux qui retracent les épisodes principaux de la vie royale [1]. Ici la résidence du chef de tribu n'était peut-être qu'une grande maison de bois, comme le *konak* du *déré-bey* de *Kumbet* (fig. 83);



115. — Bélier de pierre. Face de droite. *Journal*, 1882, pl. XX.

le sculpteur, n'ayant pas à sa disposition d'autres pierres que les deux gros blocs dressés devant la porte, avait tenu à en tirer du moins tout



116. — Bélier de pierre. Face de gauche. *Journal*, 1882, pl. XX.

le parti possible et à mettre sur les flancs du bélier cette scène de chasse qu'il ne trouvait pas à placer ailleurs [2].

1. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 530, 535, 659, 680.
2. M. Milchhöfer voit dans ce bélier un symbole funéraire et le rapproche de figures de

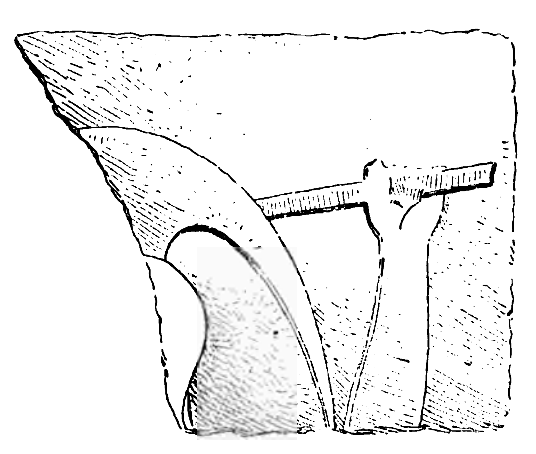
L'ouvrier phrygien, dans ceux mêmes de ses ouvrages qui paraissent le plus anciens, a donc quelquefois tenté de reproduire la figure humaine; on en a encore la preuve dans l'image qui est voisine de l'un des sanctuaires du plateau auquel s'adosse le monument de Midas (fig. 101), image qui, sans être d'un dessin aussi rudimentaire que les cavaliers dont nous venons de parler, reste encore l'œuvre d'une main bien inexpérimentée; on ne peut dire qu'elle ait un style : c'est un travail d'enfant. Quant aux figures sculptées le long de la route qui monte à ce plateau[1], il y a lieu de se demander si elles ne datent pas d'une époque très postérieure, du temps où l'on allait voir, comme une curiosité, tous ces monuments qui, vers le premier et le second siècle de notre ère, étaient en bien meilleur état qu'ils ne le sont aujourd'hui. On était alors, dans cette région, très sensible au prestige de ces mythes phrygiens qui, tout en ayant été adoptés et développés par la poésie et par l'art de la Grèce, n'en avaient pas moins conservé ici comme leur premier domicile et leur point d'attache; on se réclamait de ces souvenirs et l'on en tirait vanité; c'est ce que démontrent ces monnaies qui portent sur une de leurs faces le nom et la tête de Midas (cul-de-lampe à la fin du chapitre). Il est donc très possible que quelque riche phrygien, contemporain d'Auguste ou des Antonins, ait alors fait sculpter sur le roc, dans ce site consacré par la tradition locale, des figures destinées à rappeler les principaux épisodes des vieilles légendes du pays. Dans l'un de ces bas-reliefs, M. Ramsay ne croit-il pas reconnaître Marsyas dépouillé de ses vêtements et lié par les bras à l'arbre fatal[2] ? Si le modèle de l'image paraît être des plus médiocres, le thème, ainsi disposé, appartient à la statuaire grecque. Ce qui confirme cette hypothèse d'une origine récente, c'est que deux au moins des personnages de cette série sont nus; or, comme le démontre toute la suite des bas-reliefs syro-cappadociens, l'art primitif de la péninsule n'admettait pas la nudité du modèle, ne le représentait que vêtu. Enfin, on nous dit que quelques-unes de ces figures sont « excessivement

béliers, elles aussi décorées de bas-reliefs, que l'on a trouvées sur des tombes en Arménie et dans le Caucase (*Widderdenkmäler aus Phrygien und Armenien*, dans *Archæologische Zeitung*, 1883, p. 263); mais ces images arméniennes du bélier, dressées sur des tombes, appartiennent à l'époque chrétienne; l'une d'elles est même datée de 1578. Il paraît bien hasardé de chercher à établir un lien entre des monuments que sépare un pareil intervalle de temps. L'explication que nous donnons permet de ne pas sortir du domaine de l'art primitif et s'en réfère à une disposition qu'ont accréditée, dans toute l'Asie antérieure, les exemples donnés par Babylone et Ninive.

1. Ramsay, *Studies*, fig. 1, 2.

2. Ramsay, *Studies*, p. 6.

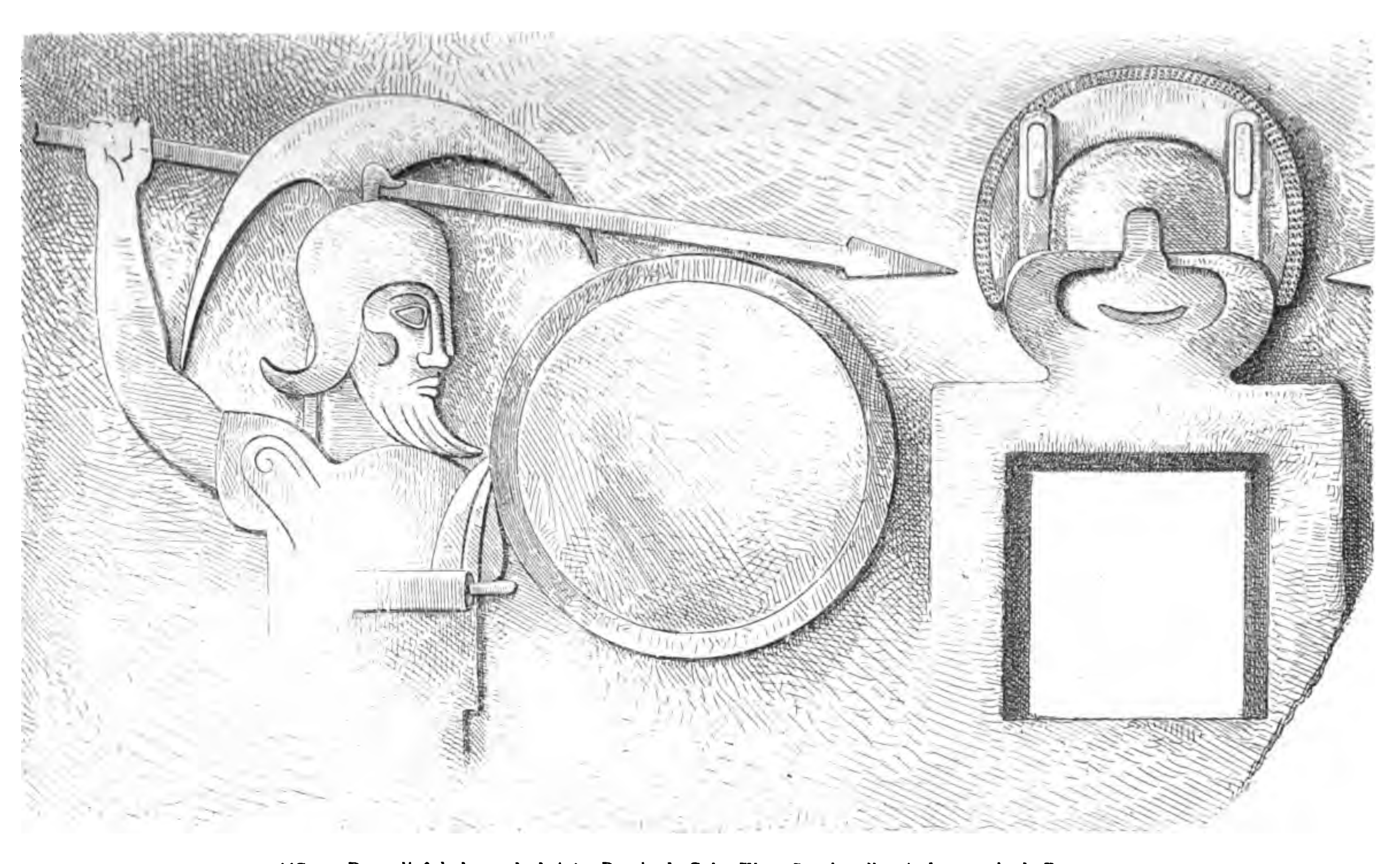
minces »[1]. Or ces proportions élancées ne rentrent pas non plus dans les habitudes de la sculpture asiatique, ni, en général, dans celles de la sculpture archaïque, qui préfère les proportions ramassées et trapues. On ajoute que, dans ce qu'on distingue de plusieurs de ces images, il y a « une certaine aisance et une certaine grâce, particulièrement dans la ligne du dos ». Tous ces traits, ainsi que la variété des poses, paraissent devoir faire écarter l'idée d'une haute antiquité. Nous inclinerions donc à penser qu'il n'y a là qu'une seule figure vraiment ancienne, celle qui est sur le plateau même, près de l'autel (fig. 101); tout le reste serait de la sculpture gréco-romaine, mais de la sculpture provinciale ou, si l'on veut, de la sculpture rurale. L'habitude de ciseler des bas-reliefs au flanc des rochers a persisté très tard en Asie Mineure, comme en Syrie et en Perse; nous avons signalé nous-même plus d'un ouvrage de ce genre[2], et il serait facile d'en alléguer de nombreux exemples tirés des ouvrages de Texier, de Le Bas et autres explorateurs de la péninsule.



118. — Bas-relief de la tombe brisée. Dessin de Saint-Elme Gautier d'après le croquis de Ramsay.

En revanche, c'est bien une œuvre de l'art national, du véritable art phrygien qu'il convient de reconnaître dans le bas-relief qui décore à l'extérieur la face septentrionale de cet hypogée que nous avons appelé *la tombe brisée* (fig. 65). Ce groupe représente la lutte de deux guerriers contre un monstre (fig. 117 et 118). Les guerriers sont debout, aux deux extrémités de la paroi. Leur bras gauche supporte un lourd bouclier; leur bras droit, très haut levé, brandit une longue lance dont le fer va s'enfoncer dans la tête de l'ennemi. Nous ne connaissons pas assez la religion phrygienne pour donner un nom à ces personnages; mais on devine le sens du symbole; il met en scène une victoire du bon principe sur le mauvais. Les deux combattants jouent là un rôle analogue à celui que les cylindres chaldéens et les bas-reliefs placés à la porte

1. Ramsay, *Studies*, p. 7.
2. Perrot et Guillaume, *Exploration archéologique*, pl. XII.



117. — Bas-relief de la tombe brisée. Dessin de Saint-Elme Gautier d'après le croquis de Ramsay.

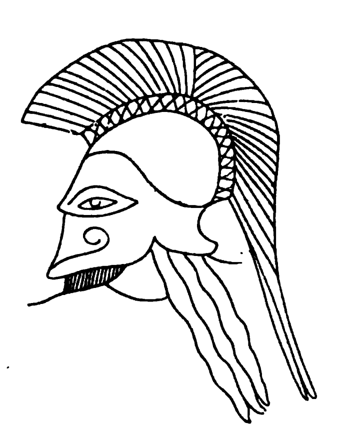
des palais de l'Assyrie et de la Perse prêtent aux dieux ou aux héros qu'ils figurent étranglant le lion ou enfonçant leur glaive dans la gorge du griffon. Ici leur fonction est bien définie par la place qu'ils occupent; ce sont des génies protecteurs de la tombe; ils défendent le mort contre les embûches et les attaques du démon. De celui-ci on ne voit qu'une large tête de face, qui semble être le prototype de la tête de Méduse des sculpteurs grecs. Les yeux ne sont même pas indiqués. Ce caractère sommaire et brutal de l'image est certainement voulu; les autres parties du bas-relief sont d'une exécution bien plus avancée.

Un seul des deux guerriers subsiste; sur le pan de roc à gauche de la porte (fig. 117); l'autre moitié de la paroi a été brisée; il n'en reste que le morceau qui avait été vu par M. Ramsay, et dessiné par M. Blunt en 1881 (fig. 118). Tout petit que soit ce fragment, il suffit, avec la pointe de la lance qui se voit à droite de la baie, pour rendre certaine la restauration. Les deux auteurs de la scène étaient exactement pareils; de l'un à l'autre, les poses correspondaient trait pour trait. Le bras nu est d'un bon dessin; il s'étend et s'allonge bien. Le bas des deux figures manque; l'une était coupée au milieu de la poitrine par la table de pierre qui occupait l'angle nord-ouest, et l'autre, un peu au-dessus du genou, par la ligne de terre. Dans le croquis que nous reproduisons, le contour s'arrête à une certaine distance de cette ligne, par suite peut-être de l'usure du bloc. Nous ne savons donc pas si le guerrier avait les jambes protégées par la cnémide; mais les autres parties de son armure sont bien celles que l'épopée et les plus anciens ouvrages de la céramique grecque autorisent à prêter aux héros d'Homère. Le glaive est attaché à la ceinture; une courte et mince poignée sort d'un large fourreau. La poitrine est protégée par une cuirasse. Le large bouclier circulaire répond aux descriptions de l'*Iliade*. De même le casque, avec son couvre-nuque, ses joues, son nasal et la crête qui le surmonte[1]. C'est surtout le cimier qui attire l'attention; il se compose de deux pièces, d'une tête d'oiseau et d'une longue lame de métal, en forme de croissant. Cet appendice d'une forme si particulière, c'est ce que le poète appelle le φάλος, et je ne sais pas de monument hellénique qui fasse aussi bien comprendre des vers comme ceux-ci, où est décrite la phalange que Patrocle va conduire contre les Troyens :

« Le bouclier s'appuyait contre le bouclier, le casque contre le

1. Voir Helbig, *Das Homerische Epos aus den Denkmälern erlaütert*, 2e édition, 1887, p. 298-300.

casque, l'homme contre l'homme; avec leurs cimiers étincelants, au dessus desquels flottaient des crins de cheval, les hommes du second rang, quand ils baissaient la tête, touchaient les casques du premier rang, tant les soldats étaient serrés les uns contre les autres[1]. » Le cimier fait ici, en arrière et surtout en avant, une plus forte saillie que celui qui est représenté sur les vases grecs à figures noires; il s'en distingue aussi par un autre trait. Dans les peintures, la courbure de la lame épouse celle du timbre, du front à l'occiput (fig. 119); ici, le cimier ne tient à la calotte du casque que par un étroit pédoncule, mode d'insertion qui, ce semble, ne devait pas donner à cette pièce de l'armure la même solidité.



119. — Casque tiré d'un vase grec à figures noires. Helbig, *Das Homerische Epos*, p. 298.

Il y a aussi, dans la manière dont est traité le visage, des particularités curieuses à relever. Le globe de l'œil n'est pas indiqué; c'est sans doute pour aller plus vite que le sculpteur s'est dispensé de prendre cette peine. Le nez est droit; il ressemble à ce que l'on appelle le nez grec. Point de moustache; la lèvre supérieure est rasée; mais une barbe pointue descend et s'allonge sous le menton. C'est la mode qui, dès le temps de la dix-huitième dynastie égyptienne, régnait chez tous les peuples de la Syrie et de l'Asie Mineure, et elle a été adoptée par les Grecs, chez lesquels elle a persisté jusqu'à l'entrée de l'âge classique[2]. Sur les masques d'or de Mycènes, le bas du visage offre le même aspect que dans notre bas-relief.

Le groupe occupait une surface de 5m,78 de long sur 2m,20 de haut. Si les figures avaient été représentées complètes, elles auraient de 2m,40 à 2m,50. Elles sont donc d'une proportion très au-dessus de la nature. Grâce à ces dimensions et surtout à la justesse du mouvement et à son ampleur, le bas-relief ne devait pas manquer d'effet et de noblesse, malgré ce qu'il y a de conventionnel dans sa trop exacte symétrie. Il traduisait bien l'idée qu'il était chargé d'exprimer; il y avait un heureux contraste entre la tête énorme et grimaçante du démon et la fière attitude des deux héros dompteurs de monstres. La Gorgone est de plus grande taille que ses deux ennemis; elle les dépasse de toute la

1. *Iliade*, XVI, 215-218.
2. HELBIG, *Das Homerische Epos*, 2e édition, p. 247-256.

tête; pour que les pieds des trois figures posassent sur la même ligne de terrain, l'artiste avait écarté les jambes du monstre et les avait infléchies aux genoux. On arrive à supposer ainsi une attitude analogue à celle qui, dans les plus anciens monuments de la sculpture grecque, prétend donner l'idée du mouvement d'une course rapide.

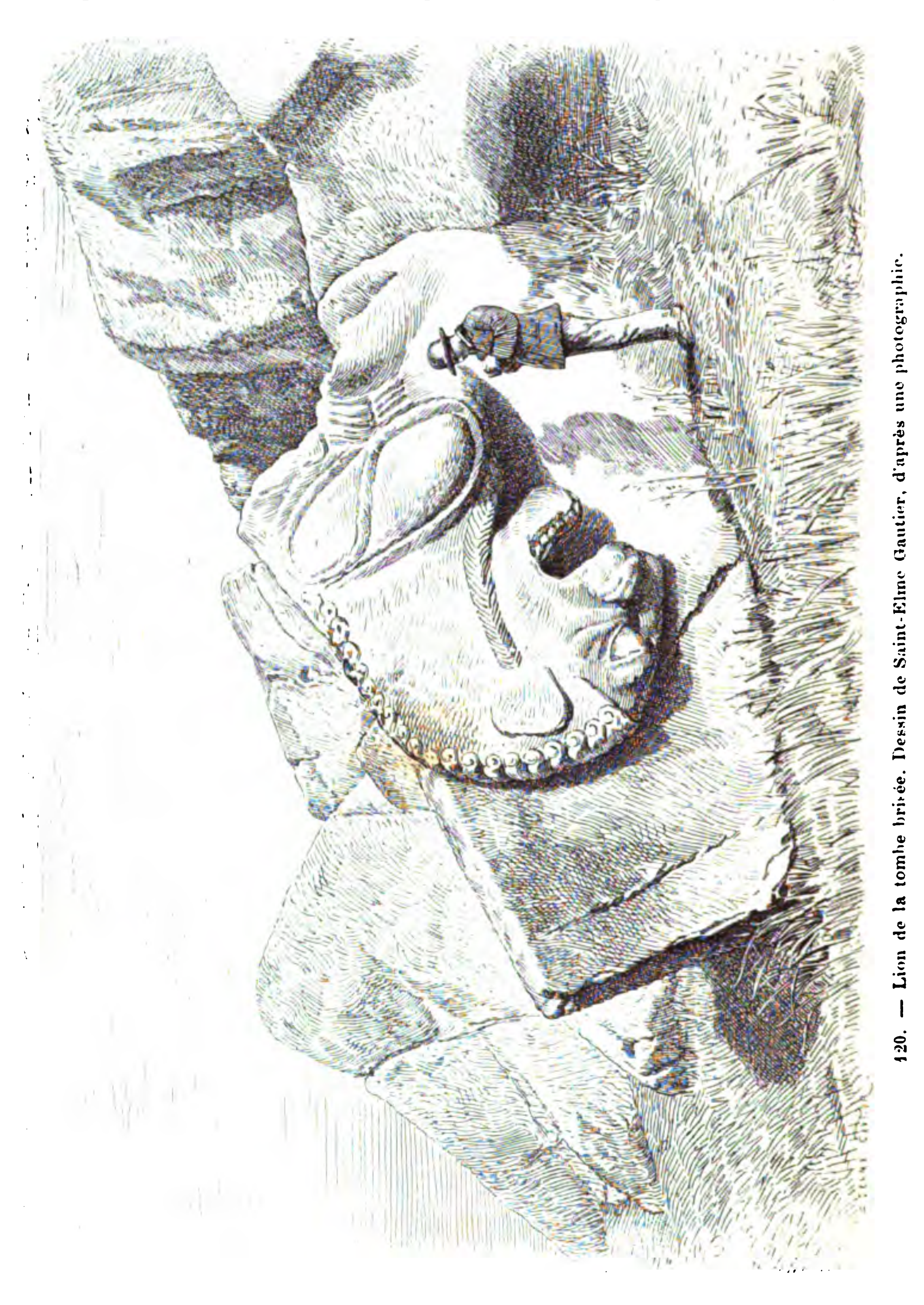
Ce bas-relief, hier encore inconnu, occupe une place tout à part dans l'œuvre du sculpteur phrygien. En effet, quand celui-ci a voulu prêter un corps à sa grande déesse Cybèle, il n'a pas su en faire autre chose qu'une sorte de pôupée massive, où rien n'est indiqué, ni les traits du visage, ni le caractère et l'arrangement de la draperie. Cet ouvrier, on le sent, éprouvait un réel embarras lorsque l'occasion s'offrait à lui de s'attaquer à la figure humaine. Dans un des monuments où celle-ci paraissait avoir sa place marquée, dans un des sanctuaires du plateau, n'a-t-il pas esquivé la difficulté en remplaçant le simulacre divin par un symbole qui doit en suggérer l'idée (fig. 106)? En revanche, comme tous les artistes primitifs, il est bien plus à l'aise dans la transcription des formes de l'animal et il y porte des qualités qui laissent deviner d'heureux dons naturels. Ainsi, dans le groupe qui représente Cybèle entre deux lionnes (fig. 110), tandis que l'effigie de la déesse n'est guère qu'une sorte de borne ou de pilier auquel on a ajouté une tête et des bras, la silhouette des lions est d'un dessin très exact et d'un mouvement fort bien trouvé. On a la même impression en présence du lion colossal qui a valu au monument voisin de *Liyen* son nom d'*Arslan-kaïa* (fig. 108); dans l'intérieur de l'image, il ne semble pas y avoir eu de modèle ni de détails indiqués par le ciseau; mais le contour est assez net pour que l'on puisse apprécier la fermeté et le juste sentiment de la proportion que le sculpteur a mis dans cette large esquisse hardiment jetée sur la haute paroi[1].

De tous les monuments de la plastique phrygienne, le plus intéressant peut-être c'était cet autre lion, dont nous ne possédons plus qu'un fragment (fig. 120); il appartient à la tombe où sont sculptés, à l'extérieur, les deux guerriers (fig. 65).

Ce lion était de bien plus haut relief que celui d'Arslan-kaïa et de dimensions encore plus grandes; du nez à la nuque, la tête mesure 2m,30. Taillé à angle droit, le contour de la figure fait sur le champ du roc une saillie d'environ 15 centimètres; mais le sculpteur n'a pas mis à

1. Le dessin que nous avons reproduit a été fait d'en bas et de trop près; il a, M. Ramsay m'en avertit, un peu altéré les proportions du lion; il les ferait croire plus élancées qu'elles ne le sont réellement.

profit, pour modeler les chairs, la puissance de ce relief; il n'a distingué les plans qu'à la jointure de l'épaule; celle-ci est plus saillante que le



120. — Lion de la tombe brisée. Dessin de Saint-Elme Gautier, d'après une photographie.

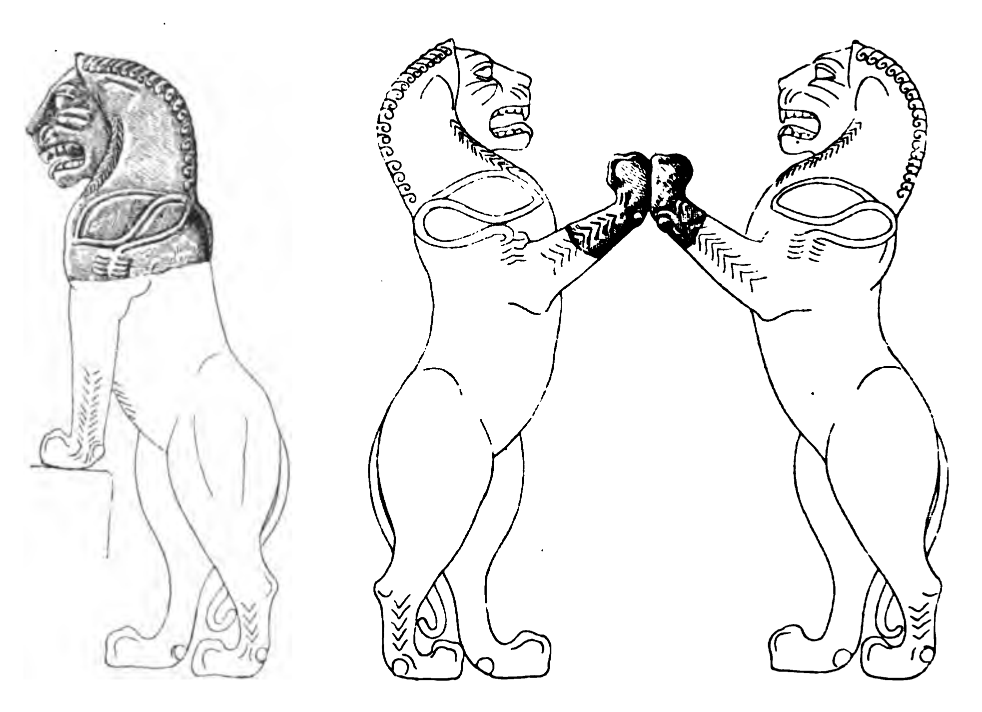
cou; ce n'est pas par une courbe qu'elle s'y relie, comme dans la nature, mais par un bord taillé à vif. Les autres détails, poils du front

et de la joue, muscles des épaules, sont accusés par des traits nets et durs qui rappellent les procédés de l'intaille plutôt que ceux de la sculpture. L'artiste voulait donner beaucoup d'importance à la crinière, qui contribue si fort à l'originalité de la physionomie du lion; il l'a figurée, dans le plan du bas-relief, par une série de boucles rondes, très semblables à celles qui, dans les statues grecques archaïques, entourent le front; puis il a continué le travail, mais en lui donnant une autre forme, sur la petite face droite qui relie le champ de l'image au fond du roc brut. Sur cet étroit rebord, c'est par une suite de sillons obliques et parallèles que sont indiquées les touffes de poil. Ce n'est d'ailleurs pas seulement là, dans cette portion de l'ouvrage qui devait être à peu près cachée à la vue, qu'a été employé ce mode de représentation sommaire; on retrouve ce même dessin en arête de poisson dans les parties apparentes du bas-relief, sur la joue, où il marque peut-être la frange de la crinière qui passe derrière l'oreille et traverse en biais le mufle; sur l'épaule, où il paraît répondre à la ride qui se creuse au-dessus de l'articulation; dans le pelage du fauve, enfin sur le fragment où se voient les deux pattes, qui appartenaient, croyons-nous, à deux autres lions (fig. 122). La pierre est brisée juste à l'endroit où les membres antérieurs s'attachent au tronc; mais ce qui reste, la tête tout entière, était le morceau le plus soigné.

L'oreille n'est pourtant qu'épannelée; elle offre l'aspect d'une surface triangulaire, qui a assez de saillie pour bien ressortir sur le plan du visage; elle est d'ailleurs petite, comme l'est, en fait, l'oreille du lion. L'œil est très enfoncé; taillée à angle droit, la paupière déborde franchement sur le globe. Les muscles de la joue, les froncements du nez et des joues, tout cela est rendu avec une justesse et une décision où l'on croit sentir l'observation de la nature, et cependant d'autres traits donneraient à penser que le sculpteur phrygien n'avait jamais vu de lion. S'il n'y a pas de dents à la mâchoire supérieure, c'est qu'elles ont été brisées lors de la chute du lourd fragment; on en voit encore l'amorce; mais celles de la mâchoire inférieure, bien conservées, surprennent par leur conformation. Elles ont l'aspect de molaires larges et plates, semblables à ces dents de l'herbivore qui écrasent et triturent le fourrage, mais qui ne déchirent point; or ce que l'on attendait ici, c'était les crocs aigus de la bête de proie. Il paraît pourtant probable que, du temps où ces sculptures ont été exécutées, le lion habitait encore les montagnes de l'Asie Mineure; il joue un rôle trop important dans la poésie homérique, ses mœurs et

sa physionomie y sont peintes de couleurs trop vraies et trop vives pour que les riverains de la mer Égée l'aient connu seulement par les récits des voyageurs et par les images, toujours plus ou moins conventionnelles, qui en avaient été données par l'art oriental.

Malgré ces inexactitudes, malgré le caractère tout arbitraire de certains des partis qu'a pris le sculpteur, cette figure devait avoir sa noblesse et sa beauté. Quelle en était la pose? Selon toute vraisem-



121. — Tombe brisée. Restitution du lion rampant.

122. — Tombe brisée. Restitution des deux lions affrontés.

blance, ce lion était rampant, comme dans plusieurs monuments voisins (fig. 64, 79, 92); voici comment M. Ramsay croit pouvoir le restituer (fig. 121). Des deux autres lions que M. Ramsay croit avoir été sculptés sur cette même face de la tombe (F du plan, fig. 66), il ne reste que les deux pattes opposées; ce mouvement conduit à supposer deux images dressées et affrontées, motif qui serait bien dans le goût et les habitudes de l'art oriental (fig. 122)[1].

La décoration de cette tombe était peut-être le chef-d'œuvre de la sculpture phrygienne. Si l'ensemble est mieux conservé, le travail paraît avoir été moins soigné dans la sépulture où deux lions debout,

1. Dans les deux restitutions exécutées d'après les croquis de M. Ramsay, les parties restaurées sont indiquées par un simple trait.

séparés par un pilier, montent la garde à droite et à gauche de la porte (fig. 64). Ces deux grandes figures n'ont pas un relief aussi accentué que celui du lion brisé; les jointures des membres et la saillie des muscles étaient d'ailleurs indiquées ici de la même manière; mais, la façade étant tournée vers le nord et couverte en grande partie d'un lichen verdâtre, le bas-relief se trouvant d'ailleurs à une assez grande hauteur au-dessus du sol, on ne distingue pas ici les détails aussi nettement; les seuls qui se laissent aisément reconnaître, c'est l'œil, l'oreille, et, dans la gueule largement ouverte, la denture de la mâchoire inférieure ainsi que la langue pendante. Le sculpteur a fait les épaules et la tête plus fortes que nature; cette exagération voulue ajoute peut-être à l'effet; elle donne aux deux colosses un air encore plus marqué de force et de puissance. Le sens du groupe est facile à saisir et la pose est très franche. Malgré le caractère sommaire de l'exécution, ces deux figures, fièrement campées sur la roche vive, ont une assez belle allure.

Tout simple qu'il soit, cet art phrygien a donc ses mérites. Ce qui lui manque surtout, c'est la variété. Il ne paraît pas avoir jamais su modeler l'image en ronde bosse; il ne s'est pas élevé au-dessus du bas-relief, et encore n'en applique-t-il les procédés qu'à un nombre de thèmes fort restreint. Peut-être d'ailleurs quelques-uns des types qu'il a créés ou empruntés ne sont-ils pas arrivés jusqu'à nous; plus d'une figure ciselée dans le roc a pu être détruite par la chute du massif de tuf dont elle ornait une des faces. On n'a jamais fait en Phrygie de ces fouilles qui mettent au jour les terres cuites et les bronzes; or il n'y a aucune raison pour que les Phrygiens n'aient pas travaillé l'argile et su fondre le bronze. Il est question, chez les anciens, d'une figure féminine, en bronze, qui aurait été posée sur le tombeau d'un des rois qui portèrent le nom de Midas, probablement de celui qui avait épousé Démodiké, une Grecque de Kymé[1]; on citait le vers qu'un rhapsode grec avait composé à propos de cette figure, vers dans lequel, suivant l'usage, la statue aurait été censée prendre la parole :

« Je suis une vierge d'airain, couchée sur le tombeau de Midas[2]. »

Où était le tombeau? On ne nous le dit point, et nous ne proposerons pas de le reconnaître dans le monument que nous avons décrit, quoi-

1. Diogène de Laerte, i, 89. Pseudo-Hérodote, *Vie d'Homère*, § 11. Cf. Bergk, *Griechische Litteraturgeschichte*, t. I, p. 779.

2. Χαλκῆ παρθένος εἰμί, Μίδεω δ' ἐπὶ σήματι κεῖμαι. On attribuait ce vers tantôt à Cléobule, l'un des Sept Sages, tantôt à Homère.

qu'on puisse se figurer une statue de bronze placée sur la crête même du roc, au-dessus de la double volute qui surmonte le fronton (fig. 48). En tout cas, il est difficile d'admettre que tout ici soit de pure invention ; quel que soit l'auteur de cette épigramme, on ne se l'expliquerait pas si elle ne s'était appliquée à un ouvrage bien connu de ceux qui l'avaient gardée dans leur mémoire. Supposez même que cet ouvrage ait été exécuté en Ionie, pour ce roi étranger qui y était aimé et populaire; toujours est-il que la statue a dû être transportée en Phrygie, y servir de modèle, y répandre le goût et la pratique des arts du métal.

La Phrygie, jusqu'à présent, n'a pas plus fourni de pierres gravées que de figurines en argile et en bronze. Pourtant ces princes, qui savaient écrire et qui envoyaient à Delphes, en cadeau, des objets d'art, ont dû avoir, eux aussi, leurs cachets royaux. L'usage du sceau n'a pu manquer de se répandre chez un peuple qui le trouvait établi chez tous ses voisins. L'attention des archéologues a bien été appelée, dans ces derniers temps, sur des cylindres et sur des cônes qui, par leur provenance aussi bien que par leur facture très particulière, s'annoncent comme les produits d'un art local, propre à l'Asie Mineure[1]; mais ce qui reste à découvrir, ce sont des sceaux où l'image serait accompagnée des caractères de l'alphabet qui a servi à rédiger les inscriptions rupestres du district de Nacoleia. Quand on signalera des intailles où l'on reconnaîtrait les mêmes lettres que sur le monument de Midas, les vraies lettres phrygiennes, il y aura à ouvrir, dans l'histoire de la glyptique, un nouveau et curieux chapitre.

§ 7. — LA DÉCORATION ET LES ARTS INDUSTRIELS.

Là où, comme en Phrygie, la sculpture n'a pris qu'un développement médiocre, la décoration architecturale ne saurait présenter une grande richesse et une grande variété. Faute d'autres monuments conservés, on ne saurait l'étudier, en Phrygie, que sur les façades des tombes creusées dans le roc. Lorsqu'on examine ces frontispices, on reconnaît aisément la provenance de presque tous les motifs d'ornement que l'on y rencontre. Les principaux, ceux qui donnent le dessin du cadre, sont empruntés aux formes de l'architecture en bois; les

1. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 765-774. HEUZEY, *De quelques cylindres et cachets de l'Asie Mineure* (*Gazette archéologique*, 1887, p. 55-63).

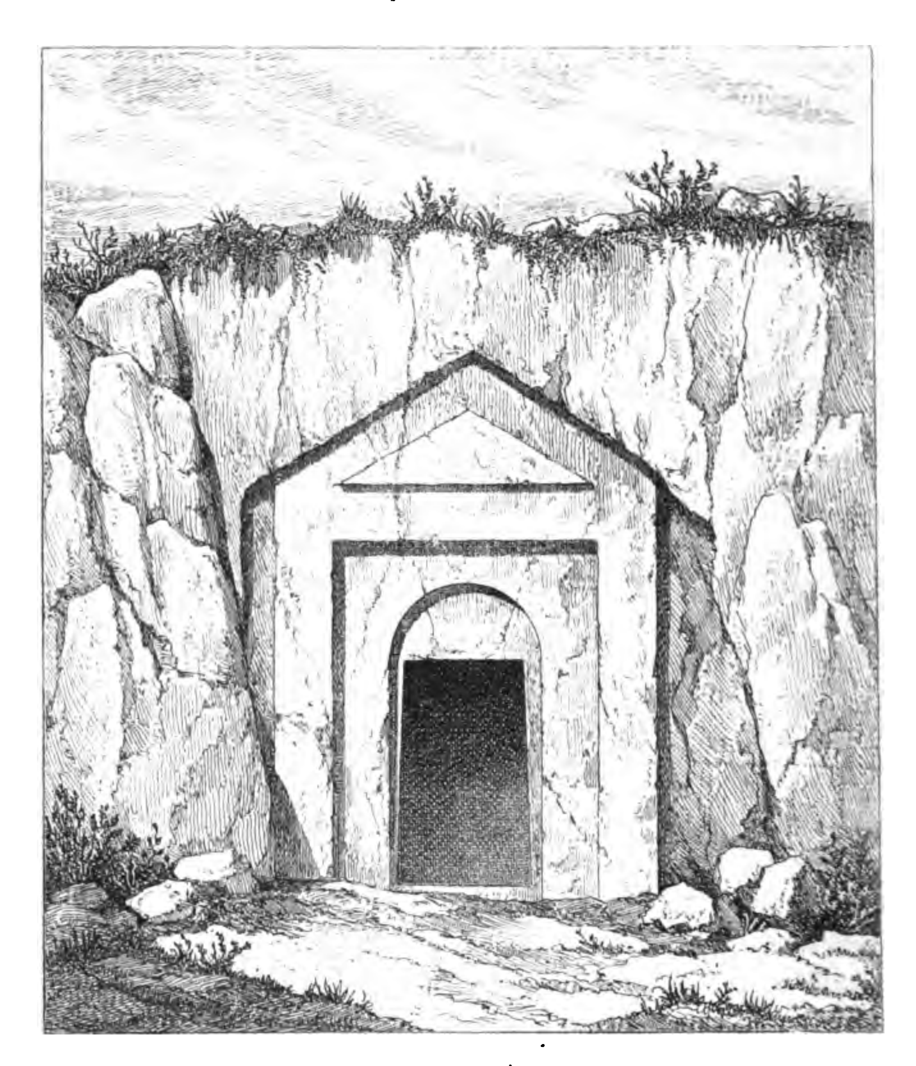
autres, ceux qui, dans les ouvrages les plus soignés, remplissent l'intérieur du champ, paraissent imités de ceux qui décoraient les tapis ou les étoffes brodées.

On ne paraît pas avoir beaucoup bâti en pierre chez les Phrygiens du Sangarios; ces roches tendres n'auraient donné au constructeur que d'assez pauvres matériaux, tandis que le bois abondait; aussi, quand on ne se contenta plus de la demeure souterraine, quand on voulut quelque chose de plus spacieux, de plus ouvert et de plus gai, fut-ce le chêne et le pin qui formèrent tous les éléments de la maison. Il en résulte que la pierre n'a pas ici de formes qui lui soient propres; comme en Égypte, dans les façades et les portes des *mastabas*, dans les sarcophages et dans les stèles de l'Ancien Empire[1], elle imite, avec une docilité naïve, les formes qu'ont rendues familières à tous les yeux les assemblages du bois. L'imitation est flagrante; on la saisit, à première vue, dans les lignes maîtresses des ensembles et on la suit jusque dans les moindres détails. Voici comment peut se définir la composition des frontispices de toutes ces tombes phrygiennes : un espace rectangulaire, circonscrit par un cadre franchement accusé, est surmonté d'un fronton triangulaire (fig. 58 et 59). Or on retrouve là toutes les parties essentielles de la façade d'une maison de bois. Les espèces de pilastres qui limitent cette façade à droite et à gauche représentent les poteaux d'angle, c'est-à-dire les pièces principales de la cage qui constitue l'habitation. La plate-bande que semblent supporter ces pilastres, c'est la sablière supérieure, qui pénètre, à mi-bois, dans ces poteaux et qui en maintient l'écartement. Le triangle très allongé par lequel se termine le frontispice, c'est le pignon avec la charpente qui soutient la toiture; vous distinguez les principales pièces de cet assemblage, l'entrait, la ferme avec son poinçon, les deux arbalétriers qui se croisent et qui dessinent, là où ils se rencontrent, une double volute, motif qu'il était facile de demander au bois, que le contour et le canal des volutes fût taillé dans le bout le plus gros des poutres ou bien que ces courbes fussent découpées, presque à plat, dans une planchette fixée au-dessus du point d'intersection. Dans les pays où, comme en Suisse, on a toujours bâti en bois, on trouverait aujourd'hui encore, au sommet des pignons, plus d'un ornement de ce genre.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement dans les façades que se révèle cet

1. *Histoire de l'Art*, t. I, p. 508-516.

asservissement de la pierre aux formes du bois, cet effort qu'elle fait pour les imiter. Il y a, dans la nécropole, une chambre funéraire dans laquelle le plafond horizontal reproduit la saillie des solives apparentes[1]; ailleurs, dans la première chambre du tombeau qui est situé à gauche de Iasili-kaïa, il imite la disposition d'un toit à double versant, et



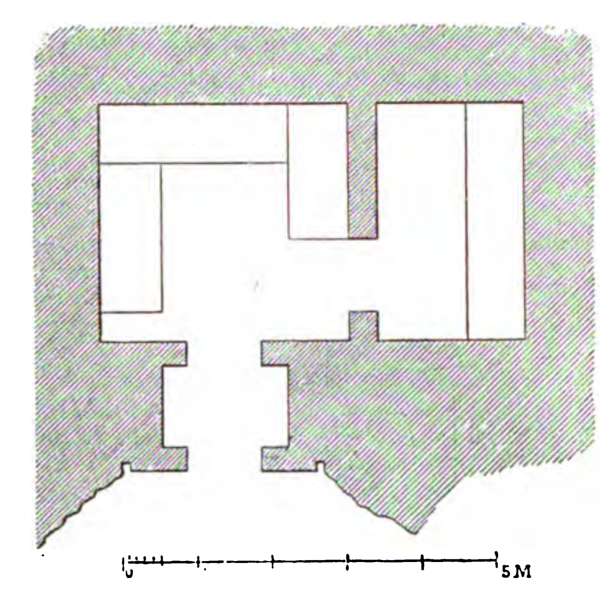
123. — Tombeau près de Iasili-kaïa. Élévation. Texier, pl. LVII.

simule même la toiture, avec ses chevrons, ses pannes et son faîtage. Ce tombeau avait déjà attiré l'attention de Texier, auquel nous en empruntons l'élévation (fig. 123), le plan (fig. 124) et la coupe (fig. 125); mais, dans son relevé, on ne trouve pas trace de ce détail qui nous a

1. Texier, *Description*, t. I, p. 156.

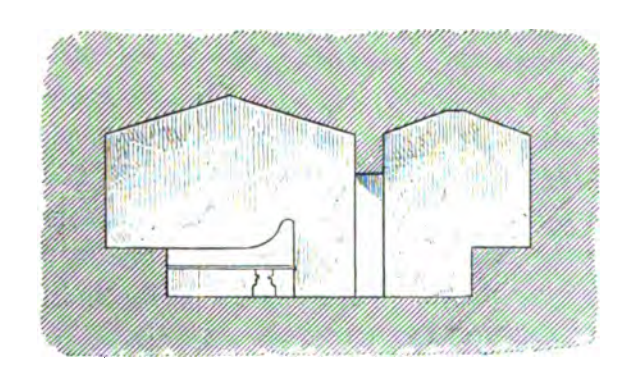
frappé[1]; un croquis de M. Guillaume en donnera l'idée (fig. 126).

Du bâtiment, l'imitation s'étend jusqu'au mobilier. Dans la tombe dont nous venons de figurer l'intérieur, il y avait pour les morts des lits taillés dans le roc (fig. 125); ceux-ci sont de forme trop simple pour qu'il y ait lieu d'y voir, comme dans les lits funéraires que M. Heuzey a retirés des tumulus de Pydna, la copie des meubles de luxe, de ces beaux lits plaqués de métal qui servaient dans les festins[2]; on a pris ici modèle sur les lits ordinaires, sur ceux que renfermaient les demeures dont ces hypogées reproduisent l'aspect.



124. — Tombeau près de Iasili-kaïa. Plan. Texier, pl. LVII.

Parmi les détails de l'ornementation qui sont imités des bâtiments en bois, on signalera encore ces ronds en saillie qui, dans le fronton de l'une des tombes, font songer à des têtes de clou faisant saillie sur un battant de porte (fig. 58); il semble même que, dans le milieu du panneau, on reconnaisse la poignée qui servait à tirer le battant. On a voulu voir des bouts de madriers ou de chevrons dans les losanges que l'outil a ciselés en grand nombre sur plusieurs de ces frontispices (fig. 48, 58, 59); peut-être en effet convient-il de leur attribuer cette valeur là où, comme dans le monument de Midas, ils garnissent les



125. — Tombeau près de Iasili-kaïa. Coupe transversale. Texier, pl. LVII.

1. Perrot et Guillaume, *Exploration archéologique*, t. I, p. 146-147.
2. Heuzey et Daumet, *Mission archéologique de Macédoine*, pl. XX et XXI.

rampants du fronton; quant à ceux qui, sur cette même façade, sont disposés en croix, cinq par cinq, dans le cadre rectangulaire qui entoure le champ, il est plus naturel de les considérer comme appartenant à la catégorie des motifs copiés sur le décor des tapis et des étoffes brodées. Losanges, damiers, croix, méandres, tous les dessins qui, dans ces frontispices sculptés, constituent l'ornementation du champ sont de ceux qu'aujourd'hui encore la navette et l'aiguille prodiguent sans effort, en Asie Mineure, sur ces tapis dont les plus renommés se fabriquent dans la contrée qui répond à la Lydie et à la Phrygie d'autrefois, sur les chemises de grosse toile et les tabliers de laine que se brodent les femmes de la campagne. On trouve aussi sur ces étoffes les rosaces qui parfois se rencontrent sur ces devantures (fig. 59)[1].



126. — Tombeau près de Iasili-kaïa. Vue perspective de la chambre principale. HEUZEY, *Recherches sur les lits antiques considérés particulièrement comme forme de la sépulture.* (*Gazette des Beaux-Arts*, 1873.)

Voici donc comment on peut comprendre l'arrangement et la décoration de ces façades monumentales taillées dans le roc. La tombe avait imité, comme elle l'a fait ailleurs, les formes de la maison; mais la maison qui lui servait de modèle n'était close que par des pans de bois, et ceux-ci, poutres assemblées avec les poteaux d'angles ou planches clouées sur les montants, n'offraient point d'éléments décoratifs qui se prêtassent à meubler les larges espaces compris dans l'intérieur du cadre et à en varier l'aspect. Ces motifs que le bois ne donnait point, on n'eut pas à les chercher bien loin. Dans ce pays qui, chez les anciens, fut toujours vanté pour l'habileté de ses tisserands et de ses brodeurs, les étoffes de luxe et les tapis abondaient; on les employait à couvrir le sol, à garnir ces divans dont nous avons vu la copie dans les tombes (fig. 126), à cacher le nu des murs; on les tendait le long des parois de la chambre, et on les suspendait, en guise de rideaux, devant les portes que l'on voulait laisser ouvertes aux allants et venants, tout en les fermant au soleil et à la poussière du dehors. C'est un de

1. Cette analogie entre les ornements des tombes et ceux des tapis avait déjà été remarquée par Stewart (*Description*, p. 9); elle a frappé aussi Ramsay (*Studies*, p. 27).

ces rideaux que l'on supposait appliqué, avec la diversité de ses couleurs et de ses dessins, sur le frontispice du monument commémoratif ou funéraire, et cette hypothèse fournissait à l'ornemaniste un thème dont il lui était facile de tirer un heureux parti. Peut-être même l'imitation du tapis a-t-elle été poussée plus loin qu'on ne serait tenté de le croire d'après l'état actuel des monuments; peut-être les dessins géométriques qui composent cette décoration ressortaient-ils sur le fond, en rouge et en bleu. On n'a pas, il est vrai, signalé sur ces frontispices de vestiges d'une ornementation polychrome; mais la couleur n'a pas dû tenir longtemps sur ces grandes surfaces, où l'ornement n'a qu'un faible relief et que battent le vent et la pluie. Ce qui est certain, c'est qu'à *Delikli-tach* et à *Kumbet*, sur les deux seules tombes phrygiennes dont les détails aient été relevés par un architecte, avec le soin que l'homme du métier porte dans un travail de ce genre, M. Guillaume et moi avons fait des observations qui confirmeraient la conjecture ci-dessus énoncée.

A *Delikli-tach*, toute la façade était revêtue d'un stuc sur lequel était appliquée la peinture encore apparente dans les parties les mieux abritées[1] (fig. 56); à *Kumbet*, aucun reste de stuc; mais pourtant on distingue encore dans certains creux, surtout aux palmettes des angles, des traces très nettes de couleur rouge; à l'intérieur du caveau, une sorte de gorge égyptienne, qui fait partie de la corniche située au-dessus de la deuxième porte, est décorée de bandes verticales rouges (fig. 89)[2]. Dans d'autres tombes voisines du même village (7 de la carte), nous avons remarqué, sur la paroi de la chambre, des compartiments que dessinent et que divisent des bandes de la même nuance. L'ornemaniste phrygien savait donc faire usage du pinceau pour compléter le travail de l'outil ou pour y suppléer, pour mieux faire valoir certaines moulures ou pour les indiquer sur une surface plate. Ceci constaté, ne devient-il pas au moins vraisemblable que l'ouvrier a dû recourir à ce même expédient pour donner plus de caractère et d'effet à ces ensembles où la saillie du dessin était si légère? Il lui suffisait de trois ou quatre couleurs pour obtenir une décoration très brillante et visible de très loin, une décoration qui, par son aspect et par sa tonalité, jouât la tapisserie, figurât un voile splendide, que la piété des survivants aurait étendu sur le roc dans les profondeurs duquel reposait la dépouille d'un mort vénéré.

1. Voir *Histoire de l'Art*, t. V, p. 97.
2. Perrot et Guillaume, *Exploration archéologique*, p. 168.

Il s'est écoulé depuis lors bien des siècles, au cours desquels tout a paru changer plusieurs fois en Asie Mineure, la population qui habite cette contrée, les langues que l'on y parle et les religions qu'on y professe, tout l'ensemble enfin des mœurs et des usages; pourtant, combien de ressemblances imprévues et curieuses le voyageur y trouve encore entre le présent qu'il étudie et ce passé dont il cherche à reconstituer l'image! Visitez, à quelques lieues au nord du monument de Midas, dans la petite ville qui est aujourd'hui le chef-lieu de ce canton, l'édifice où est enseveli « le seigneur victorieux », *Seïd-el-ghazi,* l'un des héros et des saints de l'Islam, et là, comme dans le caveau où les patriarches Abraham, Isaac et Jacob sont censés reposer sous la grande mosquée d'Hébron, sous le *haram* bâti peut-être par les Asmonéens, comme dans les *turbehs* où dorment, à Brousse et à Constantinople, les sultans de la race d'Othman, vous verrez la tombe couverte de tapis turcs ou persans et de châles de prix, cachée sous les plis moelleux et les riches couleurs de ces enveloppes somptueuses. Cet emploi de la draperie ne donne-t-il pas à penser que chez les Phrygiens aussi, sur ces cuves et ces lits funéraires que nous avons rencontrés dans nombre de sépultures, on jetait des tapisseries semblables à celles que le ciseau copiait avec tant de soin sur les façades des monuments?

Des appliques de métal concouraient peut-être aussi à la décoration de ces frontispices; nous avons cru en reconnaître la trace dans des trous de scellement qui sont visibles à *Delikli-tach*, vers le haut de la façade[1]. Cette observation donnerait une certaine vraisemblance à la conjecture que nous a suggérée un texte qui ne paraît pas avoir jusqu'à présent attiré l'attention[2]; on peut se demander si des figures de bronze, analogues à celle qu'une épigramme grecque atteste avoir été faite pour le tombeau de Mides, n'ornaient pas le faîte de quelques-uns de ces monuments. Comme la question du rôle que la couleur a joué dans cette ornementation, celle de la part qu'y a prise le métal ne saurait être tranchée que par cette exploration minutieuse et complète qui, malgré les travaux des précédents explorateurs, réserverait encore, à qui aurait la patience de l'entreprendre, plus d'une découverte intéressante. On sait combien le goût de la polychromie est inné chez les peuples du Midi, et des indices encore, il est vrai, assez légers, donnent à penser que les Phrygiens n'ont pas fait exception à la règle;

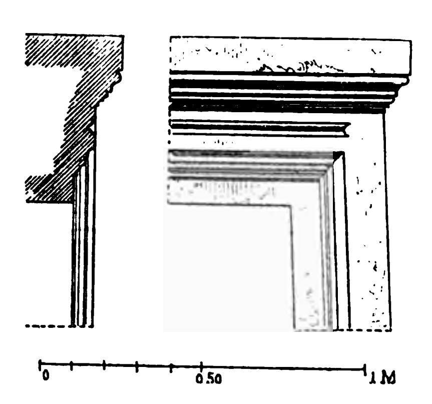
1. G. Perrot et E. Guillaume, *Exploration archéologique*, p. 112.
2. *Histoire de l'Art*, t. V, p. 182-183.

on inclinerait donc à se figurer ici des monuments revêtus tout entiers de teintes vives et gaies, qu'aurait relevées le sombre éclat du métal. On se représente ces surfaces multicolores se détachant avec vigueur sur le bleu du ciel, sur les tons mats du roc, sur le vert clair ou foncé des feuillages qui les entourent; mais, pour savoir si l'on n'est pas dupe d'une illusion, il faut attendre que ces façades aient enfin été examinées de tout près, à l'aide d'échelles ou d'échafaudages qui permettraient d'en atteindre même les parties les plus éloignées du sol, de promener son doigt sur la pierre là où ne suffit pas le témoignage des yeux et de saisir ainsi jusqu'aux moindres marques des intentions et des dispositions primitives.

Ce qui caractérise les monuments que nous venons d'étudier ou du moins ceux d'entre eux dont le vrai type est le monument de Midas, c'est la réunion, dans un même ensemble, des motifs qui ont été suggérés au décorateur par les formes de la construction en bois et de ceux qu'il a dérobés au tisserand et au brodeur. Nulle part encore, hors de l'Égypte, nous n'avons rencontré, nulle part ailleurs nous ne rencontrerons, aussi étroitement rapprochées, ces deux catégories de motifs, et s'il y a ce que l'on peut appeler une ornementation phrygienne, c'est par là qu'on peut la définir, c'est cette alliance qui en fait l'originalité. A côté de ces éléments qui sont nés des habitudes locales et des industries indigènes, il y en a quelques autres que l'on peut considérer comme d'importation étrangère, comme ayant été transmis aux Phrygiens par l'intermédiaire de leurs voisins, les habitants de la Cappadoce. C'est l'art oriental qui leur a donné l'idée de placer à la porte des demeures royales des figures d'animaux, dont il ne s'est conservé qu'un débris, le lourd et informe bélier de *Kumbet* (fig. 115, 116); on lui a emprunté ses lions rampants ou passants, et l'on a appris de lui à les dresser deux à deux et front à front, séparés par un pilier, par un vase ou par quelque autre objet; nous avons vu l'Assyrie et la Chaldée prodiguer ces groupes symétriques sur les murs de leurs palais et sur ces étoffes qu'elles exportaient dans toutes les directions. Le sphinx empenné provient du même fonds, et, avec ses ailes qui se recourbent en avant (fig. 109), il rappelle plutôt les sphinx de l'Asie antérieure que ceux de l'Égypte.

Il serait particulièrement intéressant d'étudier en détail les formes architecturales que renferment certains de ces monuments; mais il faudrait avoir des dessins à plus grande échelle que ceux dont nous disposons, pour bien juger du caractère de ces formes. Ce qui prêterait

surtout à des remarques curieuses, ce serait ces chapiteaux qui nous ont paru présenter certains rapports avec les chapiteaux ionique, dorique et corinthien, sans être pourtant copiés sur aucun des types canoniques de l'architecture grecque. Sont-ils antérieurs au temps où celle-ci a distingué et fixé ces types, ou n'en sont-ils que des déformations plus ou moins barbares? Nous pencherions pour la première hypothèse. Dans toutes ces façades, les profils des moulures ont plutôt le caractère archaïque que celui du style de la décadence (fig. 127); un autre signe de haute antiquité, c'est l'inclinaison très marquée des jambages de la porte (fig. 75, 79, 92). Si d'ailleurs on peut hésiter pour ce chapiteau calathiforme qui se retrouve dans des monuments très postérieurs (fig. 97) et pour ce chapiteau très simple qui rappelle de très loin le chapiteau dorique (fig. 92), il n'en est pas de même pour les chapiteaux dont les formes se rapprochent de celles qui sont propres à l'ordre ionique. Ceux-ci se rencontrent dans des tombes qui, comme le caveau de *Iapuldak* (fig. 75), appartiennent au groupe des hypogées les plus anciens que renferment ces nécropoles. Là, au-dessus de la porte qui va de la seconde chambre à la troisième, il y a une colonnette dont le chapiteau est à double volute; mais ce chapiteau n'a pas été décrit avec précision par le voyageur dont il a pourtant attiré l'attention, et dans son croquis il est à peine indiqué[1]. Quant aux chapiteaux de la nécropole d'*Ayazinn* (fig. 93-96), il est difficile d'y voir une imitation des modèles classiques; on serait plutôt disposé à les ranger dans la catégorie des formes que nous avons appelées *proto-ioniques*, formes dont nous avons rencontré les premiers éléments en Chaldée et en Assyrie; ils prendraient place dans cette série à la suite de ceux qui ont figuré dans les édicules d'*Iasili-kaïa*, en Ptérie[2]. Ainsi s'augmente chaque jour le nombre des monuments qui confirment une hypothèse déjà émise par plusieurs archéologues; les Grecs d'Ionie auraient trouvé un peu partout, dans la



127. — Tombe de la nécropole d'Ayazinn. Chambranle de la porte et profil des moulures. *Journal*, 1882, pl. XXVI.

1. Barth, *Reise von Trapezunt*, p. 93 et 94.
2. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 694-695, fig. 314 et 321.

péninsule même, chez les peuples qui en habitaient les hautes vallées et les plateaux, comme la première ébauche du noble type dont ils ont fait dans leurs édifices un si large emploi. S'ils n'en sont pas les inventeurs, du moins ont-ils eu la gloire de le perfectionner, d'en si bien définir les proportions et les courbes charmantes qu'ils ont mérité de lui laisser leur nom.

Au cours de ces recherches, nous n'avons pas encore eu l'occasion de mentionner la décoration végétale; c'est que l'ouvrier phrygien n'a que très rarement demandé ses motifs d'ornement à ces forêts au milieu desquelles il vivait et qui pourtant, avec la variété de leurs



128. — Rinceau sur la façade d'une tombe. D'après un croquis de Ramsay.

essences, lui offraient de beaux feuillages et des fruits très divers. Tout ce que l'on peut citer en ce genre, c'est quelques feuilles sans caractère autour de la corbeille d'un chapiteau (fig. 97), c'est quelques guirlandes assez médiocres sur la façade d'une tombe, d'ailleurs assez négligemment sculptée (fig. 93), et enfin un rinceau d'une belle exécution, qui forme une sorte de frise au-dessous du fronton de l'un des monuments principaux de la nécropole septentrionale (fig. 59). Ce rinceau se compose de feuilles et de glands de chêne qui alternent, reliés par la courbe continue d'une tige courante (fig. 128). C'est la même disposition que dans ces rinceaux formés de boutons de lotus et de fleurs épanouies que l'Assyrie paraît avoir empruntés à l'Égypte[1]. Si l'ornemaniste assyrien a déjà amélioré le motif en rattachant mieux les uns aux autres les deux éléments du groupe, les bou-

1. *Histoire de l'Art*, t. II, p. 319, fig. 134, 135, 136.

tons et les fleurs, il y a encore ici progrès; la double volute qui remplace le pétiole de la feuille donne à l'ornement plus d'ampleur; il y a déjà là quelque chose de ces enroulements, parfois très compliqués, dont les peintres de vases feront en Grèce un si fréquent usage. Ce motif, tel que nous venons de le reproduire, dérive-t-il d'un modèle oriental? Oui peut-être, dans une certaine mesure; il y a quelque chose de très particulier dans l'alternance d'un élément étroit et d'un élément large ainsi que dans le mode de liaison, et la ressemblance s'explique mieux par une imitation que par une rencontre; d'ailleurs la rosace, qui est trois fois répétée dans le tympan et à son sommet, est un des lieux communs du répertoire des artistes de la Mésopotamie. C'est quelque étoffe de fabrique chaldéenne qui aura donné au décorateur la pensée de mettre là le rinceau et la rosace; mais ce qui appartiendrait à l'ouvrier phrygien, ce serait le parti qu'il a pris de remplacer le lotus, la fleur des eaux tièdes du Nil, par des formes végétales qui fussent familières à l'œil de ses compatriotes, par la feuille et le fruit du chêne, du chêne qui partout se mêle au pin dans les vallées du Rhyndacos et du Sangarios. Quant à ces spirales qui s'arrondissent à la base de la feuille, peut-être l'idée en a-t-elle été suggérée par les vrilles des plantes grimpantes qui, dans maints districts du nord de l'Asie Mineure, montent à tous les troncs et s'accrochent à toutes les branches. Je me souviens de tel canton, sur le cours moyen du Sangarios, où, lorsque nous y voyagions au printemps, on respirait partout le fin et doux parfum que répandaient les fleurs de la vigne sauvage.

Dans ce développement du motif et dans cette substitution du chêne au lotus comme dans ce mélange des formes du bois et des dessins de la tapisserie qui a paru caractériser la décoration phrygienne, il y a donc une part d'invention et d'originalité, mérites qui seraient sans doute bien plus sensibles encore s'il était arrivé jusqu'à nous quelque chose des produits de l'industrie phrygienne, de ses meubles et de ses armes, de ses bijoux et de ses étoffes. Par malheur, la sculpture, chez ce peuple, n'était pas assez avancée pour tracer sur le roc l'image fidèle et durable de tous ces instruments et de tous ces objets, comme elle l'a fait en Égypte et en Assyrie.

La seule des industries locales dont nous puissions nous faire quelque idée à l'aide des reliefs dont la pierre est ornée dans les frontispices de la nécropole, c'est celle de la tapisserie. Si l'on est fondé à croire que l'ouvrier qui a décoré le monument de Midas y a copié un des tapis que, de son temps, on tissait dans les villages phrygiens, il

faut admettre que ces tentures étaient bien plus simples que celles de l'Égypte et de la Chaldée. Les tapisseries qui sortaient des ateliers de Babylone et des autres villes de l'Asie antérieure étaient à personnages; on y voyait, souvent dans des bordures de fleurs et de feuillages, ces files ou ces groupes d'animaux réels ou imaginaires que les Orientaux ont toujours tant aimés; ici, au contraire, dans ces produits de la main-d'œuvre domestique et rurale, le dessin géométrique faisait tous les frais de la composition; tout au plus, comme le donne à penser une des tombes (fig. 59), l'ornement végétal y occupait-il une place restreinte. Aujourd'hui, dans cette contrée, se sont les femmes qui seules, sous le toit du Turc sédentaire ou sous la tente en poil de chèvre du nomade, exécutent ces tapis que, depuis quelques années, on recherche si fort en Occident; il devait en être de même dans l'antiquité. Le métier dont elles se servaient ne pouvait guère différer de celui qui est encore en usage dans la péninsule : on en observe deux variétés. Le plus élémentaire, celui que l'on emploie pour les ouvrages les moins compliqués, est un métier dit *de haute lisse* (fig. 129)[1]; il est fait de deux montants plantés dans le sol et de deux rouleaux qui leur sont perpendiculaires, l'un, celui d'en haut, simplement posé dans deux entailles, l'autre, celui d'en bas, engagé par ses deux extrémités dans des trous qui traversent les poteaux. Les deux cylindres sont mobiles; à mesure que le travail avance, la pièce s'enroule autour du cylindre inférieur. Des bâtons de croisure, placés à peu près au milieu de la nappe, tiennent écartés les fils de la chaîne, entre lesquels l'ouvrière fait passer avec le doigt les fils qui jouent là le rôle de la trame, fils qu'elle prend, au fur et à mesure, dans des pelotes de laines variées, dont les unes sont posées près d'elle sur le sol, tandis que d'autres sont suspendues à une corde tendue en travers, à portée de sa main; avec ces fils de couleur, elle fait des nœuds dont chacun enlace deux des fils de la chaîne.

De temps en temps, elle s'interrompt pour battre et tasser son

1. Nous tirons cette figure d'un ouvrage auquel nous aurons l'occasion de faire plus d'un emprunt, du tome I des *Reisen in Lykien und Karien beschrieben von* Otto Benndorf und George Niemann, f°, Wien, 1884. C'est dans les environs de Cnide que les explorateurs ont pris une photographie de ce métier; il servait à une famille turque établie dans un endroit isolé. La planche VIII des *Reisen* montre un métier de ce genre, dressé en plein air près d'une tente de *Iourouks*. Nous avons tiré parti des observations techniques que ce dessin a suggérées au professeur Karabacek, qui a particulièrement étudié l'art et les procédés de la tapisserie orientale (*Reisen*, p. 19). Nous avons aussi consulté à ce propos l'excellent manuel de M. Muntz, *la Tapisserie*, in-12, Quantin (*Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*).

ouvrage avec un peigne en bois, pesant outil qui se manie à l'aide d'une forte poignée (fig. 130). Ce que l'on obtient ainsi, c'est moins, à proprement parler, un tissu qu'une sorte de tresse. Construit avec des planches mal équarries et des bois à peine dépouillés de leur écorce, ce métier paraît bien rudimentaire, et cependant il ne diffère que par son extrême simplicité de celui où souvent, dans



129. — Femme turque à son métier. Benndorf, *Reisen*, t. I, p. 18, fig. 12.

notre manufacture des Gobelins, sept ou huit artistes travaillent à la fois sur une même pièce, sur une de ces tapisseries qui comportent

des milliers de fils de nuances distinctes. Le métier moderne, avec ses jeux de lisses, avec ses calques du dessin fixés sur la chaîne, semble, comparé à l'autre, d'une extrême complication ; mais, au fond, l'instrument et le procédé sont les mêmes. Guidée par son instinct et par une tradition qui remonte à l'antiquité, la pauvre femme turcomane peut monter, sur sa machine imparfaite et branlante, telle merveille d'agencement et de couleur qu'un fin connaisseur préférera parfois à tel produit de nos ateliers qui aura coûté au trésor français, en matière première et en main-d'œuvre, une somme énorme.

On n'a jamais rencontré, figurés dans des monuments antiques, que des métiers verticaux ou métiers de haute lisse ; tel est celui que représente, en Égypte, une peinture de *Beni-hassan*[1], et, chez les Grecs, un vase de Chiusi, qui montre Pénélope devant son métier[2]. Il



130. — Le peigne de l'ouvrière en tapis. *Reisen*, t. I, fig. 13.

est pourtant probable que les anciens connaissaient aussi le métier de basse lisse, celui où la chaîne est tendue dans un plan presque horizontal et où des pédales permettent à l'ouvrière assise d'écarter et de rabattre les uns sur les autres les fils de la trame. Ce métier donne un tissu analogue à celui de la toile. De nos jours, il est employé, en Asie Mineure, à la fabrication des tapis, dans quelques villes où cette industrie a pris une certaine importance[3].

Les Phrygiennes étaient aussi d'habiles brodeuses ; on leur attribuait l'invention de la broderie[4]. Maintenant encore, sur les côtes et dans l'intérieur de la péninsule, les femmes couvrent de charmants dessins, tracés à l'aiguille avec des fils de diverses couleurs, leurs chemises, leurs tabliers, les mouchoirs qu'elles s'attachent sur la tête, les serviettes que l'on présente avant et après le repas aux convives qui

1. *Histoire de l'Art*, t. I, fig. 25.
2. Ce vase a été publié par Conze dans les *Monumenti* de l'Institut de correspondance archéologique, t. IX, pl. XLII, fig. 1. Il est reproduit par Muntz, *la Tapisserie*, p. 31.
3. La planche VII des *Reisen* reproduit une photographie faite d'après un de ces métiers; cette vue indique bien la disposition générale de l'appareil, mais il serait peut-être difficile de la traduire en un dessin.
4. Pline, *H. N.*, viii, 74. « Pictas vestes apud Homerum fuisse (accipio), unde triumphales natæ. Acu facere id Phryges invenerunt, ideoque Phrygioniæ appellatæ sunt... »

viennent de se laver les mains, les pièces de toile que l'on pose sur les coussins des divans. Beaucoup de ces dessins sont d'un goût exquis ; on y trouve, à côté de motifs géométriques, des feuillages et des fleurs, mais sans que jamais l'artiste ait visé au trompe-l'œil, ait eu l'ambition de copier servilement la nature ; il s'en est inspiré avec cette liberté d'interprétation qui est la première vertu du tapissier et du brodeur.

§ 8. — LES TOMBEAUX DE LA PAPHLAGONIE.

Le district dont nous venons de décrire les antiquités a des monuments qui lui appartiennent en propre, qui ne se rencontrent nulle part ailleurs ; ce sont ceux qui entourent le frontispice où se lit le nom de Midas, ce sont ces façades où des formes empruntées au bois encadrent un décor dont les motifs paraissent imités des dessins de tapisserie, façades qu'achèvent de caractériser les inscriptions où est employé cet alphabet que nous avons appelé l'alphabet phrygien. Si rien de pareil ne s'est encore rencontré hors de la Phrygie, en revanche, dans une contrée voisine, en Paphlagonie, un récent explorateur, M. Gustave Hirschfeld, a signalé plusieurs sépultures qui présentent une singulière analogie avec celles des tombes de la nécropole d'*Ayazinn* que précède un portique[1].

On donnait le nom de Paphlagonie au territoire qui, dans la portion septentrionale de la péninsule, est limité au nord par le Pont-Euxin, à l'est par l'Halys qui le séparait de la Cappadoce, à l'ouest par le Parthénios, au delà duquel habitaient les Mariandyniens et les Bithyniens, au sud par le mont Olgassys[2] ; celui-ci fait partie de cette chaîne des Olympes dont les sommets se dressent entre le plateau central et les basses vallées des affluents de la mer Noire. C'est une région toute

1. G. Hirschfeld, *Paphlagonische Felsengräber, ein Beitrag zur Geschichte Kleinasiens*, 52 pages et 7 planches (dans les *Abhandlungen der K. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1885, 4°).

2. Xénophon étend davantage, vers l'Orient, les limites de la Paphlagonie; pour lui, elle dépasse l'Halys, elle se prolonge au delà même de l'embouchure du Thermodon. C'est ce qui semble résulter du passage où l'ambassadeur de Sinope, Hecatonymos, énumérant aux Grecs, alors campés devant Cotyora, les difficultés qu'ils auront à vaincre pour traverser la Paphlagonie, paraît supposer qu'avant d'essayer de franchir le Thermodon ils auront eu une première rencontre avec toutes les forces des Paphlagoniens (*Anabase*, V, VI, 9). Ailleurs (VI, I, 1), Xénophon parle d'une collision qui a lieu, dans le voisinage de Cotyora, entre des maraudeurs grecs et des Paphlagoniens.

montueuse et qui aujourd'hui encore est presque toute couverte de forêts; elle a pourtant quelques plaines très fertiles, sinon très étendues, comprises entre les chaînes secondaires qui courent parallèles au rivage et qui obligent les cours d'eau à faire de longs détours pour atteindre la mer ou pour aller se déverser dans l'Halys[1]. Sur la côte, depuis le huitième siècle, florissait la grande colonie milésienne, Sinope. Devenue métropole à son tour, Sinope avait fondé sur ce littoral plusieurs autres villes grecques, Sesamos, ou, comme on l'appela plus tard, Amastris, Kytoros, Ionopolis ou Abonoutichos; elle multipliait ainsi les havres où ses navires pourraient se réfugier et les marchés où se feraient les échanges avec les tribus de l'intérieur.

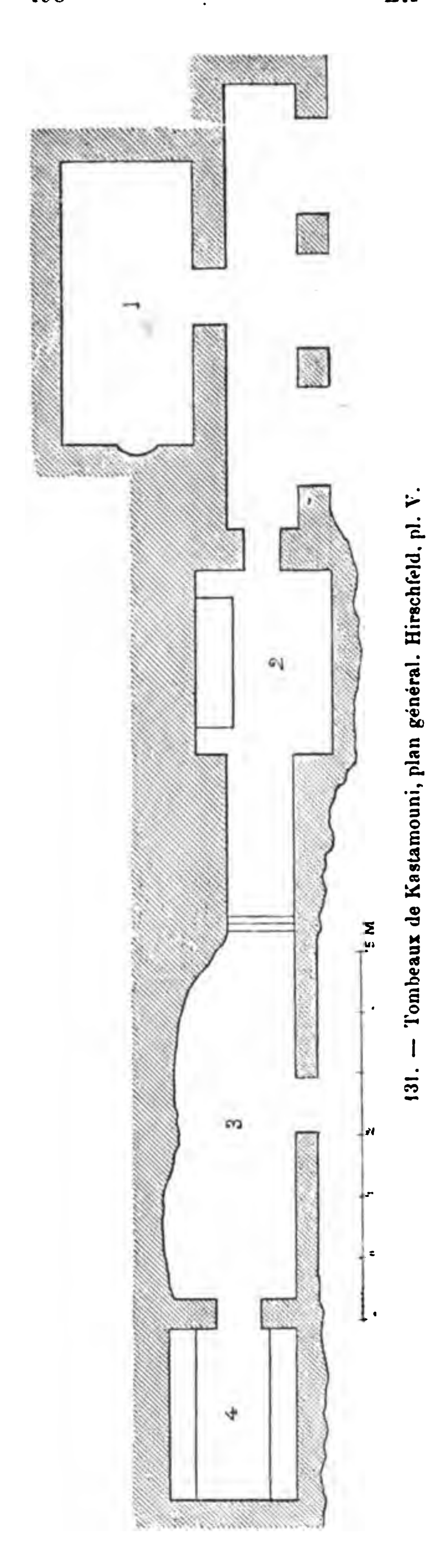
Perdues dans leurs bois, ces tribus ont très peu fait parler d'elles; il semble pourtant qu'elles aient été proches parentes des Cappadociens et qu'elles aient parlé comme eux un dialecte araméen, ce qui permettrait de les rattacher à la famille des peuples sémitiques[2]. Quoi qu'il en soit, elles étaient moins sauvages que leurs voisines, les peuplades des Tibaréniens et des Mossynoeques; c'est ce qui résulte du témoignage de Xénophon, le seul des historiens grecs qui ait visité cette région avant la conquête macédonienne. Les Dix Mille, il est vrai, n'ont pas fait route à travers la Paphlagonie; c'est par mer qu'ils en ont longé les rivages; mais dans leur camp de Cotyora ils ont reçu les députés que leur adressait, pour s'entendre avec eux, un chef paphlagonien, nommé Corylas, et ils ont admiré la richesse des vêtements que portaient ces envoyés, ainsi que la beauté des chevaux qu'ils montaient[3]. Ce Corylas était assez puissant pour qu'une ville comme Sinope eût intérêt à le ménager et que ses premiers citoyens prissent le titre d'hôtes du roi[4]. Les ambassadeurs de Sinope, qui avaient leurs raisons pour empêcher les généraux grecs d'entrer en relations avec Corylas et de traverser son territoire, exagéraient peut-être quand ils affirmaient que cette nation pouvait mettre sur pied cent vingt mille

1. Xénophon, *Anabase*, V, vi, 6.

2. Hérodote (II, 104), à propos de la circoncision et des peuples qui la pratiquent, parle des « Syriens qui habitent sur les bords du Thermodon et du Parthénios »; c'est confondre, sous une même désignation, les Cappadociens et les Paphlagoniens. Strabon (XII, iii, 25) remarque que beaucoup de noms de lieu sont communs à la Paphlagonie et à la Cappadoce; il constate la ressemblance des dialectes qui sont en usage sur les deux rives du bas Halys. Plutarque (*Vie de Lucullus*, 23) dit que Sinope a été fondée « chez les Syriens ». Denys le Periégète (v. 970-972), après avoir décrit la Syrie du Liban, mentionne « une autre Syrie », qu'habitent les Cappadociens et qui « s'étend jusqu'à Sinope battue des flots ».

3. Xénophon, *Anabase*, VI, i, 2.

4. Xénophon, *Anabase*, V, vii, 11.



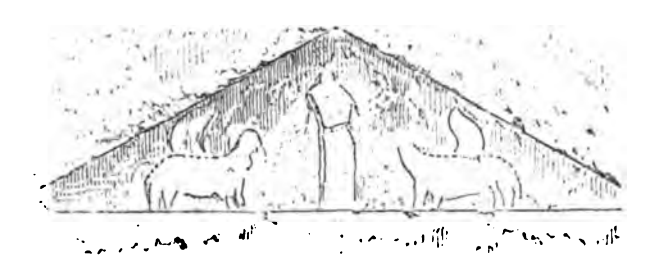
131. — Tombeaux de Kastamouni, plan général. Hirschfeld, pl. V.

soldats, dont beaucoup d'excellents cavaliers[1]; mais ce qui ressort de leurs paroles, c'est que la puissante cité maritime était tenue de s'assurer la bienveillance de ces princes, qui auraient pu la tenir bloquée dans son enceinte fortifiée; n'étaient-ils pas maîtres des routes que suivait tout son commerce avec la Phrygie, avec la Cappadoce, avec d'autres producteurs plus éloignés encore qui, par les défilés du Taurus, envoyaient leurs marchandises jusque dans le bassin de l'Halys? Un double courant traversait ainsi la Paphlagonie. Les caravanes qui partaient du littoral, serpentant avec lenteur par les sentiers de la montagne, emportaient les objets de tout genre que fabriquaient les ateliers des villes ioniennes; à leur tour, elles rapportaient, outre des peaux, des laines et des grains, outre des substances minérales, telles que le minium ou vermillon, les étoffes, les tapis, les bronzes, les terres émaillées, les bijoux, les ivoires, tout le luxe de l'Orient. Ces denrées passant par les terres des Paphlagoniens, ceux-ci n'avaient pu échapper complètement à l'influence de ces deux civilisations, la grecque et l'asiatique, entre lesquelles ils servaient d'intermédiaires. Les transactions où ils étaient mêlés les mettaient forcément en rapport avec des nations policées; ces relations

1. Xénophon, *Anabase*, V, vi, 9.

et la vue des modèles créés par une industrie savante ne furent pas sans éveiller chez eux le sentiment et le goût d'une certaine élégance. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris si l'on rencontre dans les limites de leur territoire des monuments qui témoignent d'un effort assez puissant et qui ne sont pas dépourvus de noblesse.

Au centre de la Paphlagonie, dans une vallée qui a toujours dû être une des parties les mieux peuplées du pays, près de la petite ville de *Kastamouni* ou *Kastambol,* on voit encore, creusée dans l'épaisseur d'un long rocher dont la hauteur est médiocre, toute une suite de caveaux[1]; le plan ci-joint donnera une idée de la disposition de cet ensemble (fig. 131). L'hypogée principal (1) est précédé d'un portique que forment, compris entre deux antes, deux piliers carrés, hauts d'environ quatre mètres. Ces piliers n'ont pas de base; ils se terminent à leur sommet par un chapiteau assez grossier, que constituent un cavet et un tailloir. Au-dessus, une architrave et un fronton, lequel a beaucoup souffert des intempéries (fig. 132). Dans le tympan, à droite et à gauche, on distingue deux quadrupèdes ailés, dont les quatre pattes posent sur le sol. La figure qui les sépare paraît être celle d'une femme vêtue d'une longue robe. De ce vestibule, une porte qui n'est pas placée tout à fait au milieu du mur de fond conduit dans une chambre rectangulaire, dont les parois sont dressées avec soin. On remarquera la forme du plafond; elle imite la courbure du plafond d'une tente (fig. 133); le ciseau a copié dans le roc jusqu'aux rouleaux de bois qui, dans le fragile édifice de toile, soutiennent tout l'appareil.


132. — Kastamouni. Tombe I. Le fronton. Hirschfeld, pl. V.

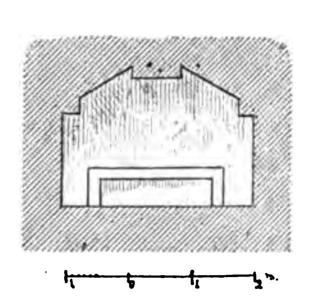

133. — Kastamouni. Tombe I. Le plafond de la chambre. Hirschfeld, pl. V.

A l'extrémité méridionale du portique, une petite porte, par laquelle on passe dans une seconde chambre de moindre dimension, où le plafond reproduit l'aspect d'un toit en charpente, avec sa maîtresse

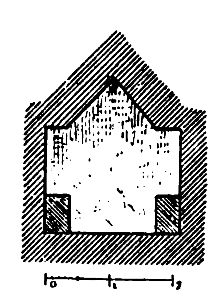
1. Le nom de Kastamon ne paraît dans l'histoire qu'au XIIe siècle de notre ère; mais la présence en ce lieu de divers restes de l'antiquité donne à croire qu'il y avait là depuis longtemps un centre de population.

poutre (fig. 134). Une banquette, dont la face antérieure a l'encadrement d'un panneau de bois, servait de lit funéraire. L'hypogée ne s'arrête d'ailleurs pas là. On arrive, en montant deux marches, à deux nouvelles chambres (3 et 4), dont la dernière seule renferme des couches préparées à même le roc (fig. 135). L'ensemble de ces pièces a, du nord au sud, un développement de 22m,7. Toutes les tombes que nous avons rencontrées jusqu'ici dans la péninsule n'avaient en général qu'une chambre, deux chambres tout au plus; c'est la première fois que nous y trouvons une de ces suites de caveaux qui rappellent les sépultures de famille si nombreuses en Phénicie et en Judée.

Si cet hypogée n'avait pas encore été décrit avec précision, il avait déjà été signalé par MM. Chanykof et Mordtmann; au contraire, M. Hirschfeld a été le premier à voir un autre tombeau, appelé *Hambarkaïa* ou « la roche de la grange », situé dans une partie de la basse vallée de l'Halys qui est marquée, sur la carte de Kiepert, comme *terra incognita*[1]. Le caveau est creusé dans la face septentrionale d'un massif qui se détache du corps de la montagne et qui s'avance, comme une sorte de promontoire, vers la rive droite du fleuve (fig. 136). Cette face a 13m,70 de haut; dressée à l'outil, elle présente une légère inclinaison en talus, tandis que toutes les lignes du portique qui précède la chambre funéraire ont été maintenues dans le plan vertical[2]. Il en résulte que, devant ce portique, entre le bord du talus et le pied des colonnes, règne une marche, qui a 0m,74 de large sur près de 7 mètres de long (fig. 137). Taillés à même le roc, trois lions couchés forment à ce degré une espèce de balustrade; ils se présentent tous de profil, et leur flanc n'est pas modelé; il continue la pente du rocher. C'est à la silhouette du dos, de la tête et des pattes que l'on reconnaît l'animal. Exposées à la neige et à la pluie, ces figures ont beaucoup souffert; la pose paraît pourtant être à peu près celle des

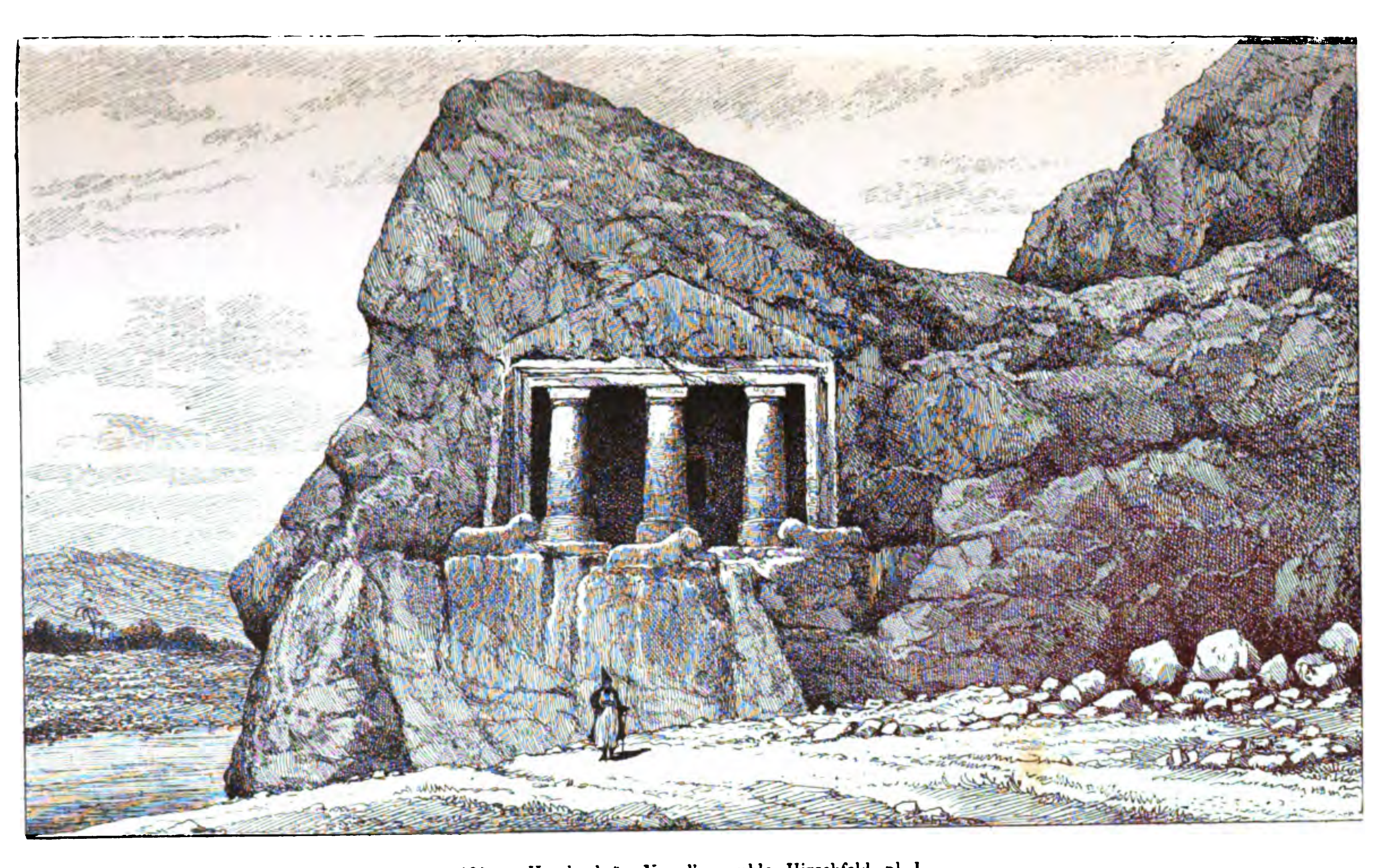


134. — Kastamouni. Tombe 2. Coupe transversale de la chambre. Hirschfeld, pl. V.



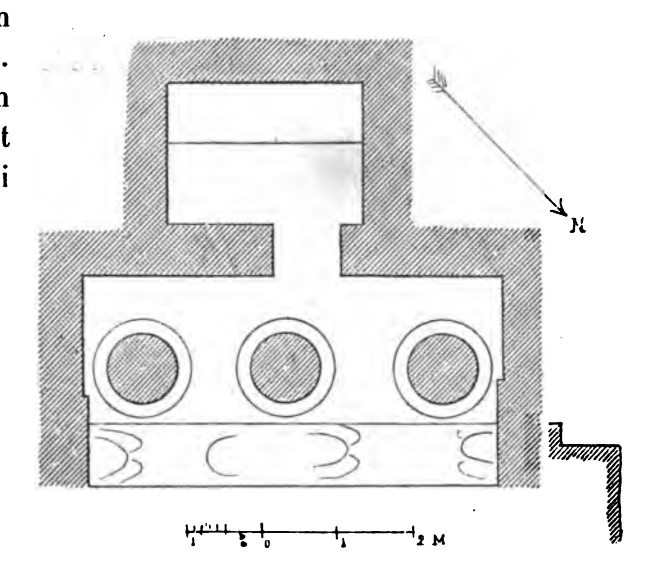
135. — Tombe 4. Coupe transversale de la chambre. Hirschfeld, pl. V.

1. Pour se rendre compte de la position du monument et pouvoir le retrouver sur le terrain, lire les indications que donne à ce sujet M. Hirschfeld, pp. 9-11 de son mémoire.
2. M. Hirschfeld évalue à 12 degrés l'angle que ce talus fait avec la verticale.



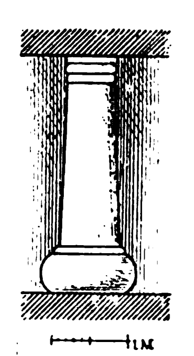
136. — Hambarkaïa. Vue d'ensemble. Hirschfeld, pl. I.

lions de bronze qui servaient de poids en Assyrie[1]. Le portique, dont le sol est à un niveau un peu plus élevé, s'encadre dans un chambranle fait de deux bandeaux lisses ; il compte trois colonnes qui, avec la base et le chapiteau, ont en tout 3m,13 de haut (fig. 138). De son pied à son sommet, le fût s'amincit sensiblement, ce qui lui donne l'air massif et trapu[2]. La base est composée d'un tore très ample qui se relie au fût par un étroit listel. Le chapiteau est sur plan carré ; il est constitué par trois plateaux qui se superposent, en ne faisant, même le dernier, le plus large de tous, qu'une très faible saillie sur le fût.



137. — Hambarkaïa. Plan de la tombe. Hirschfeld, pl. V.

Le portique et son chambranle étaient surmontés d'un fronton qui n'était qu'une portion du talus, circonscrite par un simple trait de ciseau ; point de corniche qui en dessinât nettement et qui en protégeât le champ ; aussi cette surface inclinée, sur laquelle glissent, dans la mauvaise saison, des torrents d'eau, n'a-t-elle gardé que de bien faibles traces des images qui la décoraient. Sur la gauche, on distingue pourtant, le matin, à jour frisant, un oiseau qui occupe l'angle du tympan, et, devant lui, un quadrupède qui paraît être un lion ; il y a tout lieu de croire que la représentation était symétrique, que l'oiseau et le lion se répétaient, dans le même ordre, à la droite du spectateur, hypothèse que confirment les quelques vestiges des anciens contours que l'œil croit apercevoir sur ce point (fig. 139).



138. — Hambarkaïa. La colonne. Hirschfeld, pl. V.

La baie par laquelle on pénètre dans le caveau n'est ni au milieu

1. *Histoire de l'Art*, t. II, pp. 566-567 et pl. XI.

2. Le diamètre supérieur a 0m,19 de moins que l'inférieur, différence qui est considérable sur une hauteur de 2m,19.

du portique ni au milieu de la chambre où elle donne accès. Cette chambre est sans aucun ornement; elle a un plafond à double pente, en manière de toit; le long du mur de fond, à 0^{m},55 au-dessus du sol, règne une banquette qui a 0^{m},95 de large.

Le monument a de l'assiette. L'architecte chargé d'exécuter ce



139. — Hambarkaïa. La façade du tombeau. Hirschfeld, pl. II.

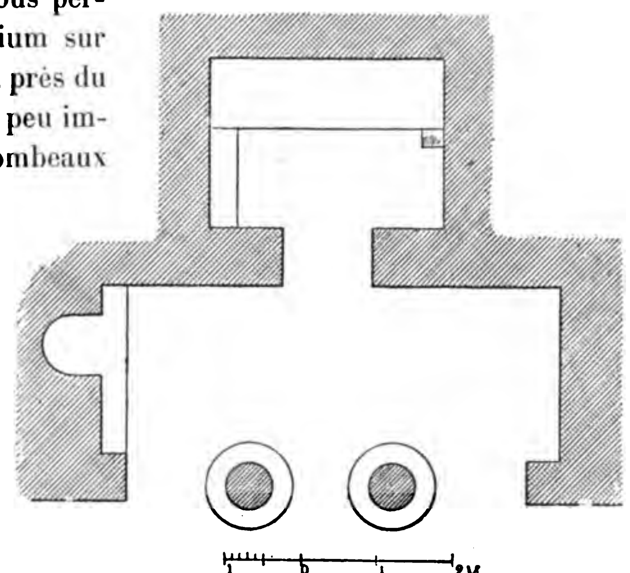
tombeau en a bien choisi l'emplacement, au-dessus de la petite plaine et du large fleuve; il l'a placé à une bonne hauteur entre la base et le faîte du roc. Par leurs proportions ramassées, les colonnes sont en harmonie avec l'ampleur et la solidité du roc dont elles dépendent; se détachant en clair sur l'ombre du portique, leurs fûts attirent de loin le regard, que retient un contraste habilement ménagé entre le poli du chambranle et la sombre rugosité de la roche brute, entre l'inclinaison du talus et les lignes verticales de toute l'architecture. Ce qui ajoute



140. — Iskelib. Vue d'ensemble. Hirschfeld, pl. III.

encore à l'effet, c'est la forme même du massif; celui-ci se termine par une sorte de triangle qui, malgré l'irrégularité de son contour, ne laisse pas de rappeler le type classique du fronton.

C'est plus loin de la mer, sur le bord du plateau central, que se trouve un dernier groupe de monuments, celui d'*Iskelib;* cette ville est au sud du *Kouch-dagh,* à peu de distance de la rive gauche de l'Halys. Les hypogées sont creusés dans le pied d'un massif de rocher qui porte des murs où M. Hirschfeld a voulu reconnaître la citadelle de Tavium, la capitale des Trocmes ou Galates orientaux[1]. Pour nous, nous avons cherché, nous persistons à chercher Tavium sur la rive droite de l'Halys, près du village de *Néfez-keui*[2]; peu importe d'ailleurs; les tombeaux d'*Iskelib* sont certainement antérieurs à l'occupation du pays par les Galates.



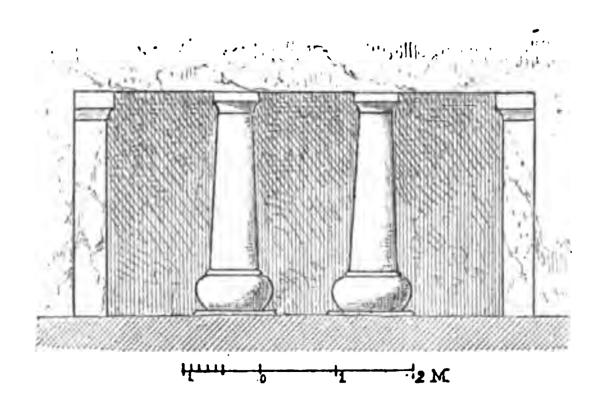
141. — Iskelib. Tombe I. Plan. Hirschfeld, pl. VI.

Il y a quatre tombeaux, un au niveau du sol et les trois autres au-dessus du premier. Le plus important occupe le milieu du second étage (fig. 140), il est précédé d'un portique formé de deux fortes colonnes auxquelles répondent deux antes (fig. 141). Les colonnes ont près de 3 mètres (2^{m},98) de hauteur totale, dont 57 centimètres pour la base et 29 pour le chapiteau. La base appartient au même type que celle d'*Hambarkaïa;* mais la forme en est un peu plus compliquée (fig. 142). Le tore, plus évasé, repose ici sur une plinthe mince qui a 0^{m},95 de côté; un listel le relie au fut. Le chapiteau est ici aussi sur plan rectangulaire et d'une faible saillie; il se compose de deux moulures, un cavet et un abaque. L'architrave est faite d'une seule bande lisse;

1. *Monatsberichte* de l'Académie de Berlin, 1883, p. 1254. Ainsworth était à peu près le seul voyageur moderne qui eût passé par *Iskelib,* et il n'avait pas signalé l'importance des monuments qui s'y trouvent.

2. PERROT et GUILLAUME, *Exploration archéologique*, t. I, pp. 289-292.

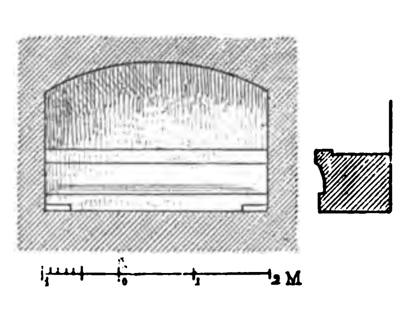
au-dessus, le fronton, dont le champ, dressé avec soin, se dessine en creux sur la surface du roc. Au milieu, il y avait quelque chose, une figure ou un pilier (fig. 140); mais il n'en reste plus que le bas et ce n'est pas assez pour déterminer le caractère de cet ornement. Une main ennemie a détruit à coups de marteau le symbole, quel qu'il fût, qui occupait cette place.



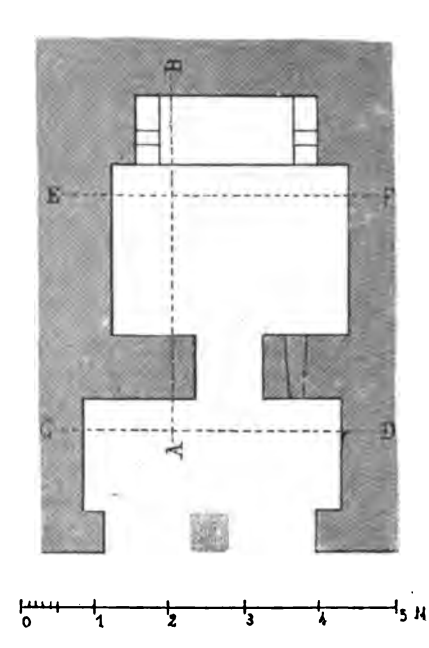
142. — Iskelib. Tombe I. Élévation du portique. Hirschfeld, pl. VI.

Le caveau, recouvert par un plafond qui imite la courbure d'une voûte, est spacieux. Près de la moitié de l'espace est prise par une large banquette, adossée au mur du fond; on en remarquera le profil (fig. 143). Le long du mur de gauche règne une autre banquette, plus étroite et plus basse.

Le petit tombeau contigu (n° 2) a beaucoup souffert; la chambre était non pas au fond, mais à droite du portique. Dans le tombeau inférieur (n° 3),



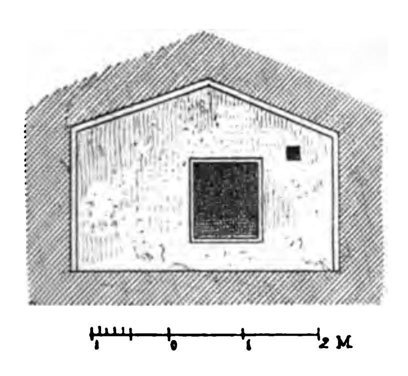
143. — Iskelib. Tombe I. Coupe transversale sur le fond de la chambre et profil de la banquette. Hirschfeld, pl. VI.



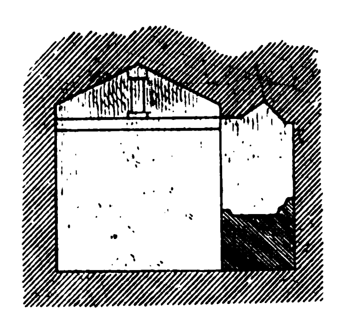
144. — Iskelib. Tombe III. Plan. Hirschfeld, pl. VI.

l'unique colonne du vestibule a disparu; mais elle a laissé des traces sur le sol et sur la face inférieure de l'architrave (fig. 144). On a enlevé ce support afin d'utiliser plus commodément, comme habita-

tion, cette esplanade et la chambre qui y est attenante. Cette mutilation est d'autant plus regrettable que le travail paraît ici très soigné; un listel encadre le mur du fond (fig. 145). La base et le chapiteau auraient peut-être offert des particularités intéressantes. La



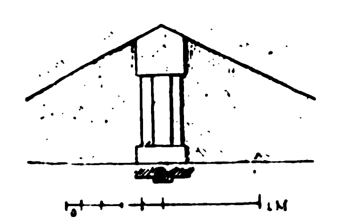
145. — Iskelib. Tombe III. Coupe transversale sous le portique, sur CD. Hirschfeld, pl. VI.



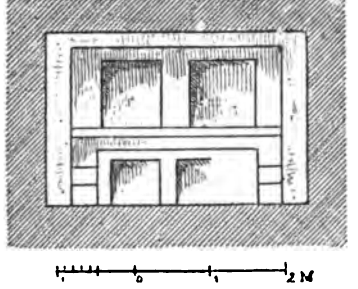
146. — Iskelib. Tombe III. Coupe longitudinale sur AB. Hirschfeld, pl. VI.

porte donne entrée dans une première chambre, qu'éclairait une étroite fenêtre; par derrière se trouve un second caveau, plus petit, qui était proprement la demeure du mort.

Dans les deux pièces, le toit est à double pente. Un bandeau qui forme une légère saillie le sépare du nu du mur (fig. 146).



147. — Iskelib. Tombe III. Imitation d'un comble en charpente. Hirschfeld, pl. VI.



148. — Iskelib. Tombe III. Coupe sur EF. Face antérieure du lit funéraire. Hirschfeld, pl. VI.

Au milieu du tympan, on a imité, comme dans plusieurs sépultures phrygiennes, le poinçon d'un comble en charpente, poinçon qui paraît composé de plusieurs pièces (fig. 147). On y distingue une plinthe mince, trois montants et une sorte de cape ou de couvercle qui recouvre tout cet assemblage et sur lequel posent les arbalétriers.

Le plafond de la chambre du fond fait baldaquin au-dessus du lit funéraire. La face antérieure de cette couche est divisée en quatre

panneaux, disposition qui reproduit celle d'une cloison de bois (fig. 148). La plate-forme où a dû être déposé le corps a $0^{m},60$ de large ; elle est cernée en avant par un rebord saillant, et en arrière par deux demi-rouleaux qui en relient la surface à la paroi de roc. Tous ces détails sont d'une exécution très soignée.

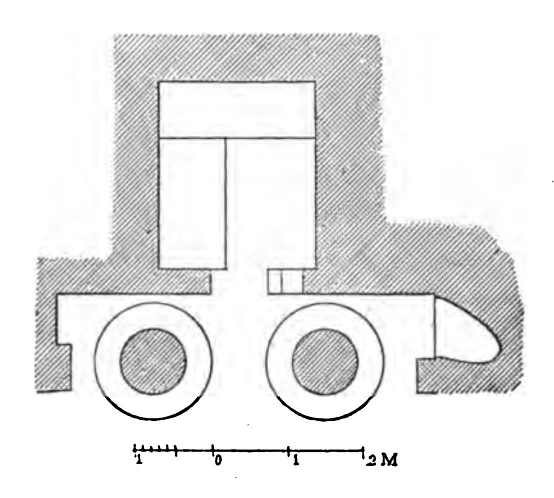
Le quatrième tombeau est isolé, à quelque distance vers l'ouest du



149. — Iskelib. Tombe IV. Vue de la façade. Hirschfeld, pl. IV.

groupe auquel appartiennent les sépultures déjà décrites ; le bas de la façade est à une hauteur d'environ 3 mètres au-dessus du sol. La conservation est médiocre ; le travail est d'ailleurs plus lâché ici que dans les autres tombeaux. Même disposition d'ensemble ; c'est encore un portique surmonté d'un fronton ; mais ce dernier monument présente des particularités curieuses, que nous n'avons encore rencontrées ni en Phrygie ni en Paphlagonie.

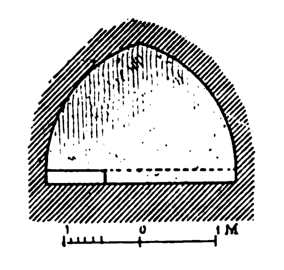
Le portique est encadré, comme à *Hambarkaïa,* par un double bandeau (fig. 149). Les colonnes, hautes de 2m,80 sont des troncs de cône; le diamètre supérieur du fût est d'un tiers environ plus court que le diamètre inférieur (0m,95), ce qui donne à ces supports une apparence très courte et très massive. Les bases ont beaucoup souffert. Point de trace de plinthe ni de listel; rien qu'un tore très saillant d'environ 1m,40 de diamètre. Ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont les chapiteaux. Ils sont rectangulaires; hauts de 0m,50, ils ont 0m,95 de côté et 0m,73 de face. Cette face est constituée par un mufle d'animal en dessous duquel se montre la partie antérieure des pattes. Le tout est très fruste. M. Hirschfeld croit pourtant pouvoir affirmer que le sculpteur a voulu figurer des masques de lion.



150. — Iskelib. Tombe. IV. Plan. Hirschfeld, pl. IV.

Les bases des colonnes, auxquelles répondent des antes dépourvues de toute moulure, occupent toute l'épaisseur du portique; on ne peut passer entre elles et le mur du fond (fig. 150). Sur la droite, à l'extrémité de la galerie, il y a une niche de forme irrégulière.

Une porte haute de 0m,80 conduit à un caveau étroit dont le plafond, en forme d'ogive, n'est pas, au sommet de la courbe, à plus de 1m,80 au-dessus du sol (fig. 151). Contre la paroi de gauche et contre celle du fond, un banc de pierre très bas; près de la porte, une lucarne à meneaux disposés en croix.



151. — Iskelib. Tombe IV. Coupe transversale sur le fond du caveau. Hirschfeld, pl. VII.

Il reste à signaler les particularités curieuses que présente le fronton. Pas plus ici qu'à *Hambarkaïa,* point de corniche qui l'entoure; c'est un simple triangle isocèle, haut de 1m,25; un léger ressaut sépare du roc brut la surface dressée à l'outil (fig. 149). Ce qui surprend ici, c'est d'apercevoir dans le tympan deux figures d'enfants ailés; tournés l'un vers l'autre, ceux-ci semblent planer en l'air; l'un d'eux tient en main une bandelette et l'autre un fruit ou

un petit vase; ces images n'ont qu'un très faible relief et les détails ne se laissent pas très bien distinguer. Placer dans le champ d'un fronton des figures volantes, c'est une idée bizarre, qui convient mal au goût simple et sobre de la haute antiquité; il y a là une première raison de douter que cette décoration soit aussi ancienne que le tombeau. Ce qui confirme cette impression, c'est le choix même du type; il est difficile de ne pas y reconnaître celui de l'Eros grec, qui, dans les bas temps, est devenu un des lieux communs du répertoire de l'ornementation[1]; l'exécution, aisée et molle, a d'ailleurs toute l'apparence des œuvres de l'époque romaine. A ce détail près, le tombeau d'*Iskelib* a le même caractère que les autres monuments desquels nous l'avons rapproché; comme eux, il porte la marque d'un temps où l'influence de l'art hellénique n'avait pas encore pénétré dans l'intérieur de la péninsule. La conclusion qui s'impose à l'esprit, c'est donc que les Amours sont une addition très postérieure, faite quand, au second ou au troisième siècle de notre ère, quelque nouvel hôte voulut prendre possession de la tombe depuis longtemps abandonnée. Nous avons déjà signalé en Phrygie, à propos du tombeau de Solon, un exemple certain de l'une de ces appropriations tardives (fig. 89). Grâce à ce procédé, on pouvait se donner le luxe d'une riche sépulture à peu de frais; on creusait une seconde chambre, on restaurait la façade, on gravait une inscription au-dessus de la porte, et la prise de possession était chose accomplie[2]. Ici, ce qui suggéra la pensée de compléter ainsi le décor, ce fut sans doute que le fronton était resté vide, comme dans une des façades de *Kastamouni* et dans celles d'*Iskelib*. Le sculpteur trouvait là un champ tout préparé : il en profita pour y ciseler, d'une main rapide, deux images banales; c'était rajeunir le vieux monument et l'habiller au goût du jour.

Un dernier tombeau du même genre a été relevé par M. Hirschfeld, dans le Pont, à *Tokat;* le portique n'est soutenu que par un pilier, le caveau est petit et irrégulier[3]. On signale encore deux autres monuments qui paraissent appartenir à cette même série; ils se trouvent en Paphlagonie, l'un près de *Tach-keupru,* l'ancienne Pompeiopolis, l'autre près de *Tchangri,* autrefois Gangra[4].

1. Sur un grand sarcophage de Sidyma en Lycie, qui est au plus tôt contemporain des Antonins, des Amours nus et volants décorent, comme le fait remarquer M. Hirschfeld, les acrotères des angles du fronton (Benndorf, *Reisen in Lykien und Carien,* t. I, p. 80).

2. *Histoire de l'Art,* t. V, p. 134-135.

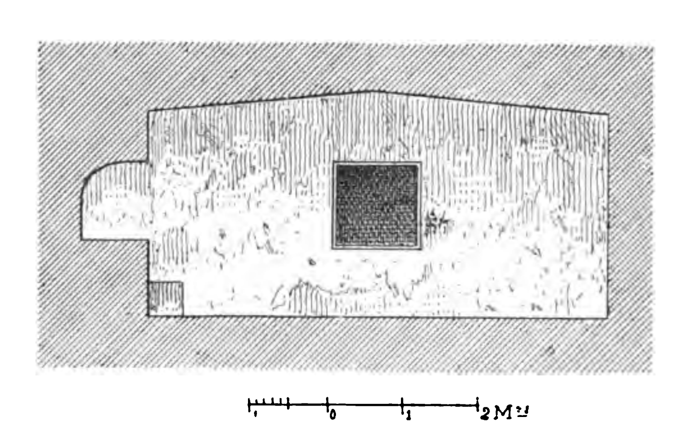
3. Hirschfeld, *Paphlagonische Felsengræber,* p. 24, pl. VII, 3.

4. Hirschfeld *Paphlagonische, Felsengræber,* p. 25.

Ces monuments appartiennent tous à une même région, qui est assez nettement délimitée par la géographie et par l'histoire; mais ce n'est pas seulement à ce titre qu'ils méritent d'être rapprochés. Si, à quelques égards, ils en rappellent d'autres que nous avons déjà rencontrés soit en Cappadoce, soit en Phrygie, ils se ressemblent surtout entre eux à tel point que, n'eussent-ils pas été voisins les uns des autres, on aurait encore été conduit à les réunir sous une même étiquette. Premier trait commun : nulle part, en Paphlagonie, il n'y a la moindre trace de ces précautions qui, dans les plus anciennes tombes phrygiennes, ont été prises pour cacher la dépouille du mort ou tout au moins pour rendre plus difficile l'accès de la chambre funéraire; pas de caveau à puits. En Phrygie, le portique ne se rencontre, en avant de l'hypogée, que par exception, et seulement dans les tombeaux qui paraissent les plus récents; au contraire, dans le bassin de l'Halys, il est l'accompagnement obligé des sépultures de quelque importance, et ce portique, dans la plupart des cas, est surmonté d'un fronton; mais ce fronton y a un aspect très simple et tout rudimentaire. En Phrygie, il est enveloppé par une corniche plus ou moins saillante, qui continue celle de l'entablement; ici il reste comme à l'état d'esquisse; il n'est qu'indiqué sommairement par un contour sans accent et par le contraste que présentent le poli de la surface du tympan et les inégalités du roc brut qui l'entoure. Dans les façades paphlagoniennes, les colonnes sont assez semblables les unes aux autres pour qu'on puisse les considérer comme appartenant à un même ordre; les proportions du fût n'offrent que de légères différences; la base est partout la même; les chapiteaux sont à peu près pareils, sauf dans un seul monument où ils sont remplacés par des bustes de lions; au contraire, dans la nécropole d'*Ayazinn*, où plusieurs tombes sont précédées de portiques, les supports ont des formes très variées. La banquette où était déposé le corps fait souvent défaut en Phrygie; elle ne manque à presque aucune des tombes du bassin de l'Halys. Enfin celles-ci ont toutes à peu près la même porte, une baie sans aucun ornement, de petite dimension et presque toujours carrée, dont le seuil est à environ un mètre au-dessus du sol de la galerie extérieure (fig. 152). En Phrygie, les portes sont de plain-pied avec le portique, bien plus hautes, trapéziformes, et encadrées dans un chambranle composé de plusieurs moulures.

Les ouvriers qui ont façonné les tombes d'*Hambarkaïa* et d'*Iskelib* ne sont donc pas les mêmes que ceux qui ont créé les monuments de la haute vallée du Sangarios, sur le plateau phrygien; ils n'ont pas tout

à fait les mêmes habitudes; ils donnent la préférence à d'autres dispositions; dans le décor, ils n'emploient pas certains thèmes qui ont été très populaires en Phrygie : ainsi ils ne reproduisent point, sur le flanc des rochers, des dessins de tapisserie. Ce qui ressemble le plus aux hypogées du groupe paphlagonien, c'est la tombe d'*Aladja,* située à droite de l'Halys, dans la Cappadoce occidentale[1]. Disposition générale et proportions, tout y rappelle ce que nous venons de décrire; si le fronton n'y surmonte pas l'architrave, une forme décorative, dont le principe est le même, s'y superpose à la fenêtre qui éclaire la chambre latérale. Le petit tombeau de *Tokat* reproduit les mêmes données, données qui constituent un type à part, celui que nous proposerions de nommer le type septentrional de la tombe asiatique.



152. — Iskelib. Tombe I. Coupe sous le portique. Hirschfeld, pl. VI.

Ce type a son originalité; mais il ne s'en rattache pas moins par des liens assez étroits à celui que nous avons étudié en Phrygie. Les monuments rupestres ont, dans l'une et l'autre contrée, le même aspect d'ensemble. Ici et là, un même instinct heureux a présidé au choix des massifs où serait creusée la tombe; il a averti l'architecte de ne placer sa façade ni trop loin ni trop près du spectateur; il lui a indiqué de quelle hauteur elle devait dominer la plaine, pour produire tout son effet. *Hambarkaïa,* avec une disposition toute différente, fait pourtant songer à *Delikli-tach* (fig. 50). Au-dessus des deux tombes, le contour supérieur du roc, taillé de main d'homme en Mysie, laissé à l'état brut en Paphlagonie, dessine sur le ciel une sorte de fronton qui suit comme à distance le mouvement de la composition architecturale et qui sert de transition entre les formes créées par l'art et les lignes que la nature avait tracées. De part et d'autre, même copie du comble en charpente, même préoccupation d'imiter dans la pierre le travail du bois, souci

1. *Histoire de l'Art,* t. IV, pp. 686-688 et fig. 344-347.

qui se marque partout, dans le tracé du fronton, dans les moulures de l'entablement, dans la forme du plafond des chambres, dans l'arrangement du chapiteau, dans la division en panneaux des surfaces verticales dont l'étendue appelle quelque ornement. Les mêmes symboles sont en faveur dans le nord et au centre de la péninsule; le lion qui, en Phrygie, se dresse des deux côtés du caveau, pour en garder l'entrée, est ici couché devant la porte (fig. 136); dans une autre façade, il a pris place au sommet des piliers, comme pour mieux surveiller, de ce poste élevé, les abords de la tombe (fig. 149). Ailleurs, ce sont, dans le tympan, des animaux affrontés, ici des oiseaux et des lions (fig. 139), là des griffons que sépare l'image d'une femme, qui est sans doute la grande déesse dompteuse de monstres (fig. 132); tous ces motifs ont passé sous nos yeux quand nous avons visité les nécropoles phrygiennes. On a donc, dans une certaine mesure, le droit de considérer les monuments funéraires de la Phrygie et ceux de la Paphlagonie comme ne constituant, pour parler le langage des naturalistes, qu'un seul genre, qui comprend plusieurs espèces; il y a telles conjectures sur les origines de cet art et sur la date probable de ses principaux ouvrages, telles observations sur le style et les caractères particuliers de l'exécution qui s'appliquent également aux deux séries parallèles que nous avons été conduit à former.

§ 9. — LES CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA CIVILISATION PHRYGIENNE ET L'INFLUENCE QU'ELLE A EXERCÉE SUR LA GRÈCE.

On a peut-être été surpris que nous ayons accordé aux Phrygiens, dans cette étude, une si large place; si nous avons pris ce parti, c'est que le rôle historique de cette nation, considéré à la lumière de découvertes toutes récentes, a pris une importance que l'on n'avait pas soupçonnée au premier moment. La science moderne se préoccupait, depuis quelque temps déjà, de dresser l'inventaire des bénéfices que les Grecs asiatiques ont pu tirer des relations qu'ils ont été amenés tout d'abord à nouer avec leurs voisins du continent, avec toutes ces tribus qu'ils avaient trouvées établies sur le sol de la péninsule; mais ce qui rendait ce travail très difficile, c'est que les peuples qui se sont partagé l'Asie Mineure n'ont pas répandu et laissé partout, comme l'ont fait les Phéniciens, les produits d'une active et florissante industrie. S'ils ont jadis déposé dans leurs tombes les armes, les meubles et les bijoux dont ils

se servaient, aujourd'hui ces tombes sont vides. Pour deviner le secret de leurs croyances et de leurs mœurs, on n'a plus guère que les façons qui ont été données au roc par leur ciseau, les chambres qu'ils y ont creusées et les bas-reliefs qu'ils y ont taillés, quand ceux-ci n'ont pas été rongés par le vent et par la pluie. Les tombeaux de la Lycie se comptent, il est vrai, par centaines ou plutôt par milliers; mais ils sont presque tous postérieurs à la période primitive et se ressentent de l'influence des arts de la Grèce. Des Pamphyliens et des Cariens, il ne reste que des textes très courts, qui n'ont pas encore été traduits, et quelques sépultures qui n'ont été relevées que d'une manière très insuffisante. La riche et puissante Lydie n'est représentée que par un groupe de tumulus et par ses monnaies. Le royaume des Gordios et des Midas n'a pas fait dans le monde ancien aussi grande figure que celui des Alyatte et des Crésus; mais les monuments rupestres qu'on est en droit de lui attribuer sont assez nombreux et assez variés pour que l'historien, en les étudiant avec soin, puisse arriver à se faire une idée du génie propre de ce peuple et du concours qu'il a prêté à la transmission des types plastiques ainsi que des industries nécessaires.

Ce qu'il s'agit d'abord de déterminer, c'est la nature et l'importance des emprunts que les Phrygiens ont faits à la civilisation syro-cappadocienne; or ils paraissent en avoir tiré les principaux éléments de ces croyances et de ces rites dont la Grèce a fait plus tard honneur à la Phrygie. Les Grecs orientaux, qui vivaient en contact journalier avec les Phrygiens, n'avaient aucune raison de chercher à remonter plus loin, au delà de ce peuple chez lequel ils trouvaient établies ces orgies sacrées qu'ils s'approprièrent; mais notre curiosité, plus exigeante, vise à atteindre les origines : elle se trouve ainsi conduite jusqu'en Cappadoce. Si nous les avons bien compris, les grands bas-reliefs sculptés sur les rochers de la Ptérie révèlent des conceptions et représentent des cérémonies dont les traits principaux sont ceux-là mêmes qui passent pour caractériser le culte de la Phrygie. Le groupe qui forme, à *Iasili-kaïa,* le centre du tableau, c'est un de ces couples divins où deux personnages, de sexe différent, rappellent et résument les deux modes essentiels de la puissance créatrice; si nous ne savons quel nom donner à l'une de ces divinités, l'autre, avec sa coiffure tourrelée, sa longue robe et le lion qui lui sert de support, peut, à bon droit, être regardée comme le prototype de la Cybèle du Sipyle et du Dindymène [1]. Des danses analogues

1. *Histoire de l'Art,* t. IV, pp. 650-651. On peut se demander si ce ne serait pas encore Cybèle, autrement présentée, qu'il faudrait chercher dans cette image singulière où, à

à celles des Galles sont figurées dans le cortège; dans quelques-uns des acteurs de cette pompe, on croit reconnaître ces prêtres eunuques qui occupaient le premier rang dans la hiérarchie des prêtres de Cybèle. En tout cas, la castration volontaire est un rite propre aux religions syriennes; on ne le rencontre ni chez les Grecs ni chez les autres peuples aryens dont les usages nous sont connus; c'est des Sémites qui habitaient au delà de l'Halys, de chez les *Syriens blancs,* comme dit Hérodote, qu'il a passé chez les Phrygiens. On peut en dire autant du phallus, que Phrygiens et Lydiens dressaient sur leurs tombes; nous avons vu quelle place il occupe dans un édicule ciselé sur une des parois du sanctuaire cappadocien[1].

Si les tribus thraces, en s'étendant vers l'est, ont refoulé devant elles le peuple que nous avons appelé *syro-cappadocien*, elles ne se sont donc substituées à lui, de ce côté de l'Halys, que par degrés et en subissant son influence; il est même possible que certains groupes de l'ancienne population soient demeurés sur les lieux, établis autour des sanctuaires qu'ils avaient consacrés; ils se seraient, à la longue, mêlés aux nouveaux arrivants et si bien fondus avec eux, qu'ils finirent par ne plus s'en distinguer; mais, avant d'être ainsi assimilés, ils avaient transmis à la nation qui venait les remplacer l'idée qu'ils se faisaient du principe divin, les symboles qui servaient à traduire ces idées, les pratiques par lesquelles on honorait ces dieux. C'est sur ce premier fonds, legs d'une autre race, qu'aurait travaillé le génie phrygien; mais il l'aurait assez développé, assez enrichi pour mériter d'attacher son nom à cette religion et à ce culte de Cybèle et d'Atys auquel le monde gréco-romain réservait une si brillante fortune et une si longue vie.

Ces types et ces emblèmes ne sont pas les seuls moyens d'expression que les Phrygiens aient dû recevoir des premiers maîtres de cette contrée. Lorsqu'ils ont voulu fixer leurs pensées, le seul système de signes dont ils aient pu apprendre à se servir, c'est celui dont les plus beaux modèles sont fournis par les inscriptions de la vallée de l'Oronte. Si les sujets de Tantale ont connu l'écriture, ce sont ces caractères qu'ils ont employés. Est-ce leur main, est-ce celle de générations antérieures qui a gravé dans le flanc du Sipyle les hiéroglyphes que l'on aperçoit encore auprès du pseudo-Sésostris et de la prétendue Niobé? Nous avons penché vers la seconde de ces hypothèses, et c'est

Iasili-kaïa, les bras sont remplacés par des mufles de lion, où des corps de lion tiennent lieu de jambes (*Histoire de l'Art,* t. IV, fig. 320).

1. *Histoire de l'Art,* t. IV, fig. 321, pp. 385, 646, 653.

aussi aux Hétéens que nous avons attribué les quelques signes du même genre que nous avons rencontrés au cœur même de la Phrygie, dans le voisinage des grandes inscriptions écrites en lettres grecques [1]; mais ce que l'on ne saurait porter au compte du peuple dont l'écriture n'était guère encore qu'une suite d'images, ce sont ces lettres que nous avons retrouvées sur une tombe qui, comme celle de *Delikli-tach*, appartient certainement à la série des monuments phrygiens (fig. 57). Ces lettres faisaient partie d'un de ces alphabets que nous avons appelés *asiatiques*, alphabets qui, comme celui de Cypre, avaient été tirés du système hétéen par une méthode analogue à celle qui a donné naissance à l'alphabet phénicien [2]. Avant l'alphabet que donnent l'inscription du monument de Midas et les autres inscriptions du même type, il y a donc eu un premier alphabet phrygien, dont l'emploi répond au temps où les Phrygiens n'avaient pas encore d'autres maîtres que leurs voisins orientaux, les Cappadociens [3].

Il y a pour la pensée d'autres moyens d'expression que l'écriture; celle-ci ne fut donc pas la seule leçon que les Phrygiens apprirent à cette école; ils empruntèrent aussi à ce fonds les premiers rudiments de l'art; mais il ne semble pas que leurs princes, alors même qu'ils furent le plus riches et le plus puissants, aient jamais eu d'aussi hautes ambitions que ceux de ces peuples d'au delà de l'Halys, qui, dans les rencontres des champs de bataille et dans les commerces de la paix, avaient tout au moins entrevu les merveilles des arts de l'Égypte et de la Mésopotamie. L'art phrygien est à l'art hétéen à peu près ce que ce dernier est à celui de la Chaldée et de l'Assyrie : c'est le reflet encore affaibli d'une source lointaine de lumière, lumière dont les rayons n'avaient déjà pu franchir le Taurus sans perdre beaucoup

1. *Histoire de l'Art*, t. IV, fig. 353.
2. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 519.
3. Sur l'importance du centre cappadocien et de sa civilisation, nous sommes tout à fait d'accord avec M. G. Hirschfeld (*Die Felsenreliefs in Kleinasien und das Volk der Hittiter*, p. 70). Ce mémoire mérite bien le titre que lui a donné l'auteur : Deuxième contribution à l'histoire de l'art de l'Asie Mineure (*Zweiter Beitrag zur Geschichte Kleinasiens*). Nous regrettons vivement qu'il n'ait paru dans les *Mémoires* in-4° de l'Académie de Berlin qu'en 1887, quand nous avions déjà publié notre quatrième volume; nous aurions certainement tiré parti de plus d'une des observations de l'auteur, un de ces esprits critiques et pénétrants avec lesquels il faut toujours compter, et nous nous serions appliqué à mieux justifier celles de nos hypothèses et de nos idées qui ne concordent pas avec les siennes. Peut-être serions-nous d'ailleurs tombés d'accord sur bien des points. Nous sommes, au fond, moins loin l'un de l'autre qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord; je persiste seulement à penser que la Syrie de l'Oronte et la Cappadoce se tiennent par des liens plus étroits que M. Hirschfeld n'est disposé à l'admettre.

de leur éclat. Prenez, par exemple, le chef-d'œuvre de l'architecture assyrienne, le palais; il est représenté en Cappadoce par des édifices comme ceux de *Boghaz-keui* et d'*Euiuk*, où, avec de moindres dimensions et une décoration moins riche, on retrouve pourtant tout le plan et les traits les plus particuliers des édifices ninivites. En Phrygie, au contraire, il n'y a pas trace de ruines qui aient ce caractère, si bien qu'on se demande si, là, les chefs des tribus phrygiennes ne se contentaient pas d'une maison de bois. C'est tout au plus si un fragment unique, le bélier de Kumbet (fig. 115 et 116), semble indiquer que l'on aurait cherché à reproduire ici une des dispositions auxquelles les constructeurs orientaux ont été le plus fidèles; encore n'est-il pas certain que ce bélier ait été l'un de ces gardiens de la porte que nous avons rencontrés partout, depuis la Perse jusqu'à la Cappadoce, au seuil des bâtiments royaux.

L'impression est la même si vous comparez, de part et d'autre, la sculpture. Quelle qu'en ait été la destination, comme ce bélier phrygien paraît informe, mis en regard non-seulement des nobles taureaux ailés de *Khorsabad* et de *Nimroud*, mais aussi des lions de *Boghaz-keui*, du lion et du taureau d'*Euiuk*[1] ! Ce fragment, c'est d'ailleurs la seule figure isolée qui ait été trouvée en Phrygie; tout le reste de l'œuvre du statuaire phrygien ne se compose que de figures taillées à même la roche vive, figures qui ont eu pour modèles toutes ces images en haut, moyen et bas-relief que les premiers maîtres du pays avaient ciselées dans le flanc de la montagne; mais y a-t-il en Phrygie quelque chose qui ressemble aux grands bas-reliefs de la Ptérie, qui en approche, soit par l'importance du travail et le nombre des figures, soit par les qualités de l'exécution? Rien de plus pauvre et de plus barbare que la chasse représentée sur les deux flancs du bélier de Kumbet (fig. 115 et 116). Les deux idoles de Cybèle que nous avons signalées (fig. 107 et 110) ont plutôt le caractère de symboles tout conventionnels que de copies d'une forme vivante. On ne peut guère juger aujourd'hui de l'aspect que présentait autrefois la Cybèle colossale de Magnésie[2]; toujours est-il que, par ses dimensions tout au moins, cette sculpture gigantesque témoigne d'une singulière hardiesse de ciseau. En Phrygie au contraire, soit dans les sanctuaires à ciel découvert, soit dans les chapelles souterraines, nous n'avons trouvé que des simulacres de toute petite taille, œuvres gauches et timides qui n'aspirent même pas

1. *Histoire de l'Art*, t. IV, fig. 298, 339, 340.
2. *Histoire de l'Art*, t. IV, fig. 365.

à la grandeur. Quant au bas-relief de la tombe brisée (fig. 117), il ne saurait en être question ici; on y sent déjà l'influence de l'art grec, et celle-ci est encore plus visible dans les images qui décorent la paroi d'une autre tombe du même groupe (fig. 81).

En tant qu'élèves de l'art cappadocien, les Phrygiens restent donc bien au-dessous de leurs maîtres; mais on ne saurait pourtant nier le fait même de la filiation et de l'imitation. Ce qui l'atteste, ce n'est pas seulement l'emploi du même procédé, l'habitude de s'attaquer à la roche vive et d'en tirer l'image; c'est surtout l'identité des types. La Cybèle assise, qui tient la patère (fig. 107), est une réplique de celle du Sipyle[1]; quant aux lions avec lesquels joue ailleurs la déesse (fig. 110), ce ne sont pas les Phrygiens qui ont eu les premiers l'idée de les donner pour compagnons à Cybèle[2]. Voici d'ailleurs quelque chose de plus significatif encore et qui trahit plus clairement l'emprunt. S'il est un motif que l'on rencontre souvent sur les frontispices des monuments phrygiens, c'est celui que constituent deux animaux affrontés, que sépare un objet quelconque. Cet objet peut être un phallus (fig. 75), un pilier (fig. 109) ou un vase (fig. 84); les animaux sont des sphinx ailés (fig. 109), des taureaux (fig. 75), ou plus souvent des lions (fig. 64, 84); qu'un élément se substitue à un autre, le groupe n'en garde pas moins toujours le même caractère. Or c'est là un motif cher et familier entre tous à l'ornemaniste assyrien[3]; celui-ci l'a prodigué partout, aussi bien dans la décoration de ses palais que dans celle de ses meubles, de ses bijoux et de ses étoffes; ces dernières, que les caravanes portaient aux nations de l'Occident, ont suffi à le répandre et à le mettre à la mode dans toute l'Asie Mineure. De la Cappadoce il a passé en Phrygie, et ainsi, de proche en proche, il a fini par arriver jusqu'en Grèce, où il a obtenu droit de cité.

Parmi les animaux que ce thème rapproche et qu'il oppose ainsi, deux à deux, il en est, comme le bélier, le taureau, le cheval, que les Phrygiens trouvaient autour d'eux, dans le milieu même où ils vivaient; mais il y en a d'autres, types factices créés par l'imagination, qu'ils ont certainement empruntés aux artistes qui les avaient inventés. Tel le sphinx ailé, qui occupe le champ du fronton dans la façade d'une chapelle (fig. 108); tel le griffon, sur un des flancs de ce même bloc

1. *Histoire de l'Art*, t. IV, fig. 365.
2. *Histoire de l'Art*, t. IV, pp. 650-651.
3. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 95, 124, 138, 139, 265, 280, 331, 348, 399, 409, 430, 443, 444, 447, 449.

de rocher (fig. 109). Les ailes du sphinx offrent ici le même dessin qu'en Assyrie et surtout en Phénicie; elles ont la pointe tournée en avant vers la tête de l'animal[1]. Quant au lion, il paraît n'être en Phrygie qu'un type d'emprunt, une sorte de poncif, si l'on me passe l'expression. A certains détails, surtout à la manière dont est rendue la gueule, on s'aperçoit que le sculpteur n'a jamais vu le lion, ou que tout au moins il ne l'a jamais regardé, qu'il n'a pas cherché à le copier sur nature; il en a pris la silhouette et la forme générale aux artistes cappadociens, et ceux-ci s'étaient eux-mêmes inspirés des modèles que leur avait offerts l'Assyrie. L'Assyrie, avec ses forêts de roseaux où pullulaient les grands carnassiers, avec ses chasses royales où on les tuait par douzaines, a seule, si l'on peut ainsi parler, vécu dans l'intimité du lion; seule elle en a saisi la physionomie sur le vif. Ce type qu'elle avait ainsi créé, les Syriens le rencontraient, représenté par des monuments nombreux, dans la large bande de terrain qui sépare l'Euphrate de la vallée de l'Oronte et de l'oasis de Damas, sorte de zone frontière qu'ils ont longtemps disputée aux souverains qui régnaient à Calach et à Ninive; en dehors même de ces limites, des objets mobiliers de tout genre, tapis, meubles, sceaux, le faisaient passer sous les yeux de tous les peuples qui étaient en relation avec les marchés de la Mésopotamie. On l'imita donc un peu partout; partout il resta quelque chose de l'interprétation que la plastique chaldæo-assyrienne avait donnée des formes nobles et puissantes du roi des fauves.

Sous ce fonds commun, il y a des différences, qui tiennent au plus ou moins d'adresse des imitateurs et à leurs dispositions particulières. Dans les épreuves sans nombre que leur industrie a tirées de ce type, les Phéniciens en ont arrondi les contours et le modèle; leur facilité banale a atténué les accents qu'y avait mis le ferme et hardi ciseau du statuaire assyrien. Ces accents, le sculpteur hétéen s'est au contraire attaché à les conserver; mais sa main inexpérimentée les a exagérés. C'est la tradition de cette facture un peu brutale que l'on retrouve dans les lions de la Phrygie. Pour faire sentir la ressemblance, il suffira d'appeler l'attention sur un détail caractéristique, sur l'expédient auquel l'artiste a eu recours, en Phrygie aussi bien qu'en Cappadoce, pour indiquer l'attache de l'épaule et la saillie de ses muscles; de part et d'autre, il les a marquées par un bourrelet qui dessine un

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 249; t. III, fig. 73, 76, 547, 552, 593.

ovale sur le membre ; il en est ainsi dans une stèle de Marach [1], dans le lion de *Kalaba* près d'Ancyre [2] et dans le fragment d'un lion colossal qui décorait l'extérieur de l'une des plus belles tombes de la nécropole d'*Ayazinn* (fig. 120). Observez aussi les traits en arête de poisson qui, dans ce dernier ouvrage, rappellent à l'esprit du spectateur la place de la crinière plutôt qu'ils ne cherchent à la représenter; ne font-ils pas songer à ceux que le sculpteur d'*Euiuk* a employés pour rendre les profonds replis des muscles de la face [3]? De part et d'autre, conventions analogues, avec une sécheresse et une dureté qui mettent ces œuvres bien loin des modèles assyriens; mais le lion de *Kalaba* et même le taureau d'*Euiuk* [4] restent au-dessus de tout ce que la Phrygie a produit en ce genre ; il y a là plus de vérité, plus de mouvement que dans toutes les figures d'animaux de la nécropole phrygienne.

Ces rapports du faire et du goût, cette ressemblance des types et des procédés, on les constate aussi dans le peu de formes architecturales que présentent les frontispices des tombeaux phrygiens. L'un de ceux-ci se distingue par une colonne dont le chapiteau se rapproche à certains égards du chapiteau dorique, sans en offrir la composition savante (fig. 92) ; on pourrait la comparer aux colonnes de *Gherdek-kaïa-si*, en Ptérie, qui, elles aussi, appartiennent à la catégorie de ces supports que l'on a quelquefois appelés *proto-doriques* [5]. Nous avons insisté davantage sur un chapiteau à corbeille de feuilles dont le galbe fait songer à celui de maints chapiteaux égyptiens (fig. 97); faut-il y voir le seul échantillon conservé d'un type vraiment primitif qui, par la Syrie et la Cappadoce, serait venu jusque-là de la lointaine Égypte? La conjecture est séduisante; mais cette tombe n'est certainement pas des plus anciennes, et il y a tel monument de l'Asie Mineure qui appartient à l'époque romaine et où cependant le chapiteau, quoique d'une composition plus riche et plus savante, n'est pas sans analogie avec celui qui nous occupe. Si, dans l'espèce, la question reste encore douteuse, ce qui est certain, c'est que nous trouvons ici, employée de diverses façons, une forme décorative qui nous intéresse tout particulièrement, pour le parti qu'en tirera le génie grec et la fortune qu'il lui fera : nous voulons parler de la volute ionique, dont les origines ont été si discutées. Cette volute, on pourrait, à la rigueur,

1. *Histoire de l'Art*, t. IV, fig. 282.
2. *Histoire de l'Art*, t. IV, fig. 350.
3. *Histoire de l'Art*, t. IV, fig. 340 et 341.
4. *Histoire de l'Art*, t. IV, fig. 339.
5. *Histoire de l'Art*, t. IV, fig. 344.

la reconnaître, affectée à un autre usage que sur la colonne et disposée en sens inverse, dans l'ornement dont les courbes couronnent la plupart des frontons (fig. 58, 59). Mais ailleurs on la retrouve dans sa fonction véritable, comme terminaison des membres verticaux, des pilastres, des piliers. C'est le rôle qu'elle joue dans une des façades dont la décoration est le plus soignée (fig. 61); elle y est prodiguée; elle y fournit, au sommet et sur les côtés des pilastres, les éléments d'un dessin assez compliqué. Enfin, dans deux tombeaux qui appartiennent à une période déjà moins reculée, elle coiffe la colonne; ici elle n'est à vrai dire qu'esquissée d'une main négligente (fig. 90); là, au contraire, resserrée et comme repliée en manière de rouleau, elle constitue un chapiteau qui, dans sa sécheresse un peu grêle, ne manque pas d'une certaine élégance (fig. 93-96). Il demeure donc démontré que les Phrygiens, dans leur ornementation, se sont beaucoup servis de la volute, de ce motif que nous avons suivi à la trace depuis la Mésopotamie jusqu'en Syrie, en Phénicie et en Cappadoce. C'est là un lien de plus entre leur art et celui des peuples de l'Asie antérieure. D'autre part, c'est peut-être là qu'il faut chercher le secret de ressemblances qui paraîtraient bien difficiles à expliquer si, comme ceux de la Lydie, les monuments de la Phrygie avaient complètement disparu. Les Grecs de Milet et d'Éphèse, quand ils ont bâti leurs premiers temples, ne fréquentaient pas la Cappadoce; ils n'avaient pas vu, figurées sur les rocs de la Ptérie, ces colonnes où nous avons cru reconnaître comme la lourde ébauche du noble type architectural auquel les Ioniens ont eu l'honneur d'attacher leur nom [1]; mais ils étaient en relations suivies avec les Phrygiens, avec ces riches et pacifiques agriculteurs dont ils achetaient le bétail et les grains, dont ils ont adopté les cultes, et auxquels ils donnaient en échange leur alphabet. C'est donc là, c'est en Phrygie qu'ils ont pu voir, partout tracées dans le bois et dans la pierre et servant d'amortissement au support, ces courbes gracieuses qu'ils ont, eux aussi, posées sur leur chapiteau; ils rencontraient d'ailleurs, en même temps, des formes toutes semblables dans les bijoux, dans les meubles, dans les ivoires que leur apportait le commerce de terre et de mer [2]. Parmi tous ces modèles, de provenance et de nature diverse, qui sollicitaient ainsi leur attention, quels sont ceux qui les ont le plus frappés, qui leur ont donné le plus d'idées? Nous l'ignorons; mais il est impossible que l'architecture phrygienne, telle que

1. *Histoire de l'Art*, t. IV, pp. 694-695 et fig. 314, 321.
2. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 71, 76, 77, 78, 79, 80; t. III, fig. 51, 52, 53.

nous la devinons d'après ce que nous en ont conservé les monuments rupestres, n'ait pas fourni à ces esprits éveillés et curieux plus d'une suggestion utile.

Ce que les Grecs trouvaient chez les Phrygiens, ce n'étaient pas seulement des motifs qui, comme la volute, appartenaient de longue date au répertoire courant de l'art oriental. L'architecture phrygienne n'était ni celle de la Chaldée, où manque la pierre, ni celle de la Cappadoce, où manque le bois; comme le prouvent ces façades des tombes qui ne sont que les copies des édifices qu'habitaient les vivants, elle ne construisait guère qu'en bois, et cet emploi exclusif du bois donnait au bâtiment une forme qui différait sensiblement de celle que lui avaient imposée ailleurs la brique ou la pierre de taille. Là où la pluie et la neige ne sont pas rares, la maison de bois se termine nécessairement par un comble à vive arête, par un toit dont le double versant dessine, sur deux des côtés de l'édifice, un pignon dont l'angle peut être, à volonté, suivant les exigences du climat et le goût du constructeur, ou très aigu ou très ouvert. On sait quelle est l'importance du fronton dans le temple grec, comme ses lignes fuyantes font à la cella et à ses portiques un heureux couronnement, quel beau champ il offre au génie du sculpteur; or le fronton n'est pas autre chose que le pignon nettement défini, limité, à la naissance de l'angle, par une barre horizontale, par la saillie d'une corniche. Cette forme, nous ne l'avons encore rencontrée qu'une seule fois, au cours de ces études où nous avons passé en revue tout ce qui reste de l'art oriental; nous l'avons signalée, comme une curiosité, dans un bas-relief qui représente le temple d'une ville d'Arménie dont s'emparent les Assyriens[1], et il est probable que ce temple, situé dans une région froide et riche en forêts, était, lui aussi, bâti tout en bois; si l'artiste ninivite avait tenu à en reproduire fidèlement l'aspect, c'est que cet édifice l'avait surpris par sa singularité, lui avait paru tout différent des fabriques qu'il était accoutumé à mettre dans ses tableaux. Ce ne pouvait d'ailleurs être là, chez les Assyriens, qu'une fantaisie sans conséquence; ce type très particulier les amusait, comme souvenir de leurs campagnes dans une région lointaine; mais jamais ils ne songèrent à l'imiter; leur architecture resta toujours trop docilement soumise aux règles et aux procédés de l'art chaldéen. Il n'en fut pas de même des peuples de l'Occident lorsque, libres encore du joug de la tradition, ils

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 190.

eurent sous les yeux les types qui, chez les Phrygiens et chez les Lyciens, étaient nés du bois, et qu'ils les virent d'ailleurs imités dans la pierre, sur la face des rocs où ces peuples creusaient leurs tombeaux. S'ils trouvaient là des formes et des dispositions qui leur plussent, qui s'adaptassent à leurs goûts et à leurs besoins, rien ne les empêchait de se les approprier et d'en tirer parti. C'est ainsi que la maison de bois, telle qu'on la bâtit et qu'on l'habite encore aujourd'hui dans certaines provinces d'Asie Mineure, a pu fournir à l'architecte grec, lors des premiers essais qu'il tenta, quelques-uns des éléments de ses constructions et, notamment, lui suggérer l'idée de superposer au cadre rectangulaire de la façade le triangle du fronton, arrangement dont nulle part ailleurs, chez aucun autre des peuples qu'il fréquentait, il n'aurait trouvé le principe et le modèle.

Il y a moins lieu d'insister sur une disposition qui se rencontre à la fois dans les portes de plusieurs tombes de la nécropole et dans celles des plus anciens édifices grecs : nous voulons parler de cette inclinaison des jambages qui rend la baie plus étroite à son sommet qu'à la base (fig. 75, 79, 92). Cette disposition n'est pas assez étroitement liée aux procédés et aux exigences de la construction en bois pour que l'on soit fondé à y voir un des caractères distinctifs des bâtiments phrygiens, et pour en expliquer ailleurs la présence par un emprunt fait à cette architecture. On en peut dire autant du méandre, qui joue un si grand rôle dans l'ornementation phrygienne (fig. 48, 49, 60) et que le décorateur grec a si souvent employé. Sans doute les tapisseries et les broderies que les peuples de l'intérieur fabriquaient avec la laine de leurs troupeaux et qu'ils envoyaient sur les marchés de la côte ont pu contribuer à familiariser les yeux avec ce motif; mais le thème en est si naturellement suggéré par le travail du vannier et par celui du tisserand, qu'on le trouve chez des peuples qui n'ont jamais eu de rapports les uns avec les autres; il est aussi fréquent sur les vases péruviens et mexicains que sur les vases grecs; les Ioniens, en tressant le jonc et en faisant courir leur navette sur le métier, avaient peut-être appris à en faire usage avant même que les étoffes phrygiennes servissent à meubler leurs maisons.

Ces ressemblances, qui ne portent que sur des détails, peuvent donc s'expliquer sans qu'il soit nécessaire de recourir à l'hypothèse d'une imitation et d'un emprunt; mais voici qui mérite d'attirer l'attention, au même titre que cette forme du fronton qui nous est apparue pour la première fois quand nous avons commencé de visiter

la Phrygie : c'est aussi chez les Phrygiens, ou du moins sur un territoire qu'ils paraissent avoir occupé pendant un certain temps, que nous avons relevé les premiers exemples d'un type de sépulture que nous retrouverons et dans le royaume lydien, où il paraît avoir persisté tout au moins jusqu'à la chute de la dernière dynastie nationale, et, de l'autre côté de la mer Égée, dans la Grèce propre, où il est représenté par des monuments qui sont certainement plus anciens que le tombeau d'Alyatte. Ce type, c'est le tumulus en pierraille, parfois protégé par un revêtement de pierre appareillée et renfermant une chambre construite avec assez de soin pour protéger le cadavre, chambre à laquelle conduit souvent un couloir qui s'ouvre sur un point de la périphérie du tertre. La difficulté, c'est que ces tombeaux sont vides et muets, qu'ils ne nous apprennent rien de leur propre histoire, tandis que les monuments du district de Nacoléia sont au contraire comme signés par le peuple qui les a exécutés et qu'ils sont même datés, d'une façon approximative. Cependant les Grecs, alors même qu'ils furent devenus maîtres de la basse vallée de l'Hermos, n'ont jamais regardé leurs propres ancêtres comme les créateurs des tumulus qu'elle renfermait : ceux du Sipyle, ils les attribuaient à la dynastie presque fabuleuse des Tantalides; quant à ceux de la Lydie, ils savaient les noms des rois qui les avaient bâtis. On est donc fondé à chercher dans ces tombeaux à base circulaire un legs de la civilisation qui, dans cette contrée, a précédé celle de la Grèce; comme d'ailleurs nous n'avons rien vu de pareil ni en Égypte, ni en Mésopotamie, ni en Syrie, ni en Cappadoce, nous avons quelques motifs de croire que ce type si particulier, tel qu'il apparaît dans le voisinage du golfe de Smyrne, n'est pas là d'origine et d'importation orientale, mais qu'il a été introduit dans cette contrée par les tribus thraces qui s'y sont répandues sous divers noms et en ont occupé tout l'angle nord-ouest. De toutes ces nations, c'est la phrygienne qui paraît être arrivée la première à un certain état de cohésion, à une certaine importance politique et religieuse; aussi, dans l'ignorance où nous sommes de l'histoire primitive de ces populations, est-il naturel de rattacher à cette souche le peuple qui le premier en Asie Mineure donna l'exemple d'ensevelir ainsi ses morts et fournit le modèle de monuments tels que les célèbres tombeaux de Mycènes.

On objectera peut-être que, chez les Phrygiens du Sangarios, les seuls qui aient droit à ce nom en vertu de l'accord des témoignages historiques avec les inscriptions gravées sur le roc, l'architecture

funéraire ne présente pas les mêmes caractères que sur la pente méridionale du Sipyle, dans la nécropole dite de Tantale; le tumulus est rare dans ce district où abondent les caveaux creusés dans le roc. Cette objection, nous y avons déjà répondu, quand nous avons défini les roches qui affleurent partout dans le district de Nacoléia; là où celles-ci étaient si faciles à entamer, il était plus simple d'y creuser la tombe que de s'imposer le travail d'une construction assez compliquée; ne trouvons-nous pas déjà des hypogées dans les parties du Sipyle où la montagne est composée non de durs trachytes, mais de calcaires déjà plus tendres? Avec le domicile et la nature du sol, les habitudes ont pu changer très vite chez un même peuple.

On voit à quelles conjectures nous a conduit cette minutieuse étude. Vers le douzième siècle avant notre ère, plus tôt même peut-être, les tribus thraces auraient commencé de passer en Asie Mineure, et, pour s'y établir, elles auraient profité des vides qu'y avait laissés ce grand mouvement d'émigration que nous connaissons par les documents égyptiens, celui qui avait jeté hors de la péninsule une partie de ses anciens habitants et les avait dispersés sur les côtes de la Méditerranée. Une de ces tribus, les Phrygiens, aurait, après un certain temps, fondé, entre l'Hermos et le golfe où il se jette, un État qui aurait dû sa puissance à la forte position dont il s'était rendu maître et les premiers éléments d'une certaine culture aux rapports qu'il noua avec les peuples civilisés du plateau central; ceux-ci envoyaient encore leurs marchandises dans les ports de ces rivages qu'ils avaient autrefois visités en conquérants. Riverain du plus beau et du mieux abrité de tous ces havres naturels qui se creusent entre les promontoires de l'Asie Mineure et en face des îles qui les continuent, cet État a pu avoir une marine, qui répandait dans l'Archipel et peut-être jusque sur les côtes de la Grèce, avec les produits de la riche vallée de l'Hermos, les denrées que les caravanes apportaient du fond de la Cappadoce et de plus loin encore jusqu'aux marchés du littoral. Ce n'est là qu'une hypothèse, mais une hypothèse que semblent confirmer d'une part les traditions qui mettent la famille des Tantalides en relation avec le Péloponèse et, d'autre part, les analogies vraiment curieuses que l'on a signalées entre certains monuments très anciens de l'Argolide et ceux de l'art phrygien.

Cet État disparut, sans que l'on sache ni quand ni comment. Dans les temps historiques, le Sipyle perdit l'importance que lui avait value, à l'origine, sa situation de forteresse naturelle; il ne resta guère

qu'un musée de souvenirs, une montagne sainte. Après la fondation des colonies grecques, la vie s'était transportée dans la plaine et sur les plages; mais les nouveaux venus, les Éoliens de Magnésie et de Smyrne, quand ils s'étaient fixés les uns au nord et les autres au sud du Sipyle, avaient reçu de leurs prédécesseurs la tradition de la puissance et de la richesse des anciens maîtres du pays, et leur imagination, s'exerçant sur ce thème, en tira les mythes de Tantale, de Pélops et de Niobé. Par l'effet de la même disposition d'esprit, ils adoptèrent les cultes qu'ils avaient trouvés établis dans la contrée; ils s'étaient faits les fervents adorateurs de la Cybèle phrygienne et, tout en lui bâtissant de nouveaux temples, ils continuaient d'entourer d'un pieux respect ses antiques simulacres et ses vieux sanctuaires, qui faisaient corps avec le mont sacré. Le royaume phrygien primitif se survivait ainsi à lui-même, dans l'empreinte qu'il avait laissée sur le sol et dans cette religion qu'il avait léguée à ses héritiers; mais alors, vers le dixième et le neuvième siècle, il n'y a plus de Phrygiens sur le bas Hermos; les seuls que connaisse la poésie homérique, ce sont ceux qui, formant autour des sources du Sangarios un groupe compact, travaillent encore à s'étendre vers l'est en guerroyant contre les Amazones, c'est-à-dire contre les tribus belliqueuses de la Cappadoce. Les monuments mêmes laissent deviner les différentes étapes de la marche qui a mené les Phrygiens depuis les rivages de la mer Égée et de la Propontide jusqu'à l'Halys. La tombe de *Delikli-tach,* qui se trouve dans la vallée du Rhyndacos, paraît plus ancienne que tous les monuments funéraires des nécropoles voisines de Nacoléia; à *Delikli-tach,* la décoration est beaucoup plus simple, et, ce qui fournit un critérium plus sûr, les signes qu'on y relève appartiennent à une période antérieure du développement de l'écriture alphabétique.

L'épopée grecque ne connaît pas les Gordios et les Midas; à l'époque où fut composée l'*Iliade*, le nom de ces fondateurs de la puissance phrygienne n'avait pas encore retenti jusque dans les cités ioniennes et éoliennes : ce dont nous avons cru pouvoir conclure que le royaume phrygien ne s'est constitué, sous cette dynastie, qu'après l'an 800. Il lui fallut bien un siècle pour s'organiser, pour développer ses ressources, pour établir sur son territoire une sécurité qui lui permît de nouer des relations suivies d'une part avec ses voisins de l'est, les Cappadociens, et, de l'autre, avec ses voisins de l'ouest, les Grecs de la côte. Si d'ailleurs nous ne nous sommes pas trompé en refusant de chercher un tombeau derrière la façade où se lit le nom de Midas, il y

a encore là une raison de faire descendre assez bas l'exécution de cet ouvrage considérable. Ce n'est pas au lendemain de la mort de ce personnage qu'on a dû l'entreprendre; l'idée n'a dû en venir que beaucoup plus tard, quand la mémoire de l'ancêtre avait bénéficié des succès et de la puissance de ses héritiers, quand le premier des Midas, grandi par la légende qui déjà s'attachait à son nom, n'était plus, pour les générations nouvelles, que le fondateur de la monarchie et le glorieux auteur de toute une race de rois, un héros éponyme que l'on adorait comme un dieu.

C'est donc à la fin du huitième siècle ou au commencement du septième que nous attribuerions le monument de Midas et les plus importants des monuments qui l'entourent, ceux que caractérisent l'imitation des formes du bois, les dessins empruntés à la tapisserie et surtout l'emploi d'un alphabet dérivé de l'alphabet phénicien. L'embarras est plus grand lorsqu'il s'agit d'assigner une date à un autre groupe de monuments, à ces frontispices de la nécropole d'*Ayazinn* où il y a de vrais bas-reliefs, des figures d'hommes et de lions. Ces façades sont-elles plus anciennes, sont-elles plus récentes que celles où la décoration est toute géométrique? M. Ramsay inclinait à les croire plus anciennes. Il y retrouvait et des types empruntés à la Cappadoce et, dans l'exécution, ces ressemblances de facture que nous avons signalées. Selon lui, le véritable art phrygien n'avait commencé que plus tard, quand l'ornemaniste, se dégageant de cette imitation où il s'était longtemps enfermé, avait emprunté toutes les formes qu'il copiait dans la pierre d'une part à la maison de bois qu'il habitait, et, de l'autre, aux tapisseries que les femmes y tissaient sous ses yeux. Cette décoration n'est ni très riche ni très variée; mais au moins a-t-elle le mérite de porter l'empreinte fidèle du milieu où elle est née, d'en traduire avec sincérité les exigences et les habitudes.

On ne saurait nier que cette période, celle que représentent les principaux frontispices de la *nécropole de Midas,* ne soit, par quelques côtés, la plus intéressante pour l'historien, la seule où l'art phrygien est original; mais on a peine à comprendre comment une ornementation si simple, on pourrait presque dire si pauvre, aurait succédé à celle où la forme vivante, avec sa diversité, tenait une si grande place. L'art, pas plus que la poésie, ne va guère du composé au simple; c'est la marche inverse qu'il suit. Ce qui a peut-être précédé ce que l'on peut appeler l'âge classique de l'art phrygien, ce sont de gauches essais, les figures que portent les flancs du bélier colossal, les ani-

maux qui ont été modelés sur la tombe d'*Yapuldak*, par une main si maladroite que le spectateur n'arrive pas à en définir l'espèce, enfin les grossières images de Cybèle ébauchées près des hauts lieux du plateau; mais ce qui est certainement postérieur, c'est tout le groupe des tombes de la nécropole d'*Ayazinn*. L'architecture est ici bien plus compliquée et d'un tout autre caractère; rien n'y sent la copie de la construction en bois, ni les colonnes avec les différents chapiteaux qui les terminent, ni la modénature avec ses profils plus savants et ses motifs plus variés, ni l'ensemble de la disposition où les courbes de l'arcade viennent se mêler à ces combinaisons de lignes droites qui ailleurs remplissent tout le champ. En même temps, la sculpture proprement dite prend ici une importance qu'elle n'avait pas dans l'autre série de monuments. On voit paraître le griffon et le sphinx ailé; on voit des lions gigantesques veiller à la porte des sanctuaires et des tombes, tandis que d'autres, de plus petite taille, s'associent deux à deux dans le tympan des frontons. Enfin il n'est pas jusqu'à la figure humaine qui ne se montre dans deux au moins des tombeaux les plus soignés; elle fournit le thème d'un grand bas-relief dans ce bel hypogée dont la destruction est si regrettable. Depuis que M. Ramsay, à force d'interroger et de remuer ces décombres, est parvenu à y retrouver presque tous les éléments du tableau qui décorait la paroi principale, il a dû renoncer à l'hypothèse qui lui avait souri tout d'abord. Plus rien ici, ni dans le thème, ni dans la facture, ni dans le costume, qui rappelle l'art cappadocien. Pour trouver quelque chose d'analogue, il faut s'adresser à l'art grec archaïque et particulièrement aux plus anciennes peintures de vases. Les personnages n'ont plus cette pose toute conventionnelle que nous connaissions par les bas-reliefs de la Ptérie et par tous ceux qui se rattachent à la même école; les bras se sont détachés du corps. Même changement dans les accessoires; voici le large bouclier circulaire, la cuirasse formée de plaques de métal, un casque qui ne ressemble guère au haut bonnet hétéen, mais qui enveloppe et protège toute la tête; c'est dans Homère que nous avons été chercher l'explication et le nom de l'ample cimier par lequel il se termine. Nous n'avons rien trouvé de semblable ni en Assyrie ni dans la longue suite des sculptures rupestres de l'Asie Mineure, de celles qui représentent la première civilisation des habitants de cette contrée. L'armure des deux guerriers qui dirigent la pointe de leurs lances contre la Gorgone, sur la façade du caveau phrygien, c'est celle de l'hoplite grec, de ces mercenaires cariens et ioniens, de ces *hommes*

d'airain qui étonnèrent si fort les peuples de la Syrie et de l'Égypte, quand, vers le milieu du septième siècle, ils débarquèrent sur leurs côtes et vinrent prendre part à leurs querelles.

Le bas-relief de la *tombe brisée* ne remonte même pas si haut. Le sculpteur qui l'a modelé avait certainement subi, de manière ou d'autre, l'influence de l'art grec; or, pour rencontrer en Grèce, soit sur la panse des vases, soit sur le marbre, des figures où le dessin ait la même liberté qu'ici, il faut descendre jusqu'à la seconde moitié du sixième siècle. C'est donc vers ce temps que nous inclinerions à placer l'exécution de ce caveau et de son décor.

Cette date, on la contestera peut-être, en appelant l'attention sur la facture du lion. Celui-ci paraît bien plus ancien que les deux héros porte-lances; comme les autres colosses du même genre que renferme ce canton, il procède du type qui, créé par les sculpteurs de la Mésopotamie, a pris, en Syrie et en Cappadoce, un caractère tout particulier de puissance et de lourdeur. Si la pose diffère, l'aspect général de la figure est à peu près le même qu'en Ptérie et certains détails sont rendus de la même façon. Est-ce à dire que la décoration du dehors et celle du dedans aient été entreprises en deux fois, peut-être à un siècle d'intervalle? Il n'y a aucun motif de recourir à cette conjecture; le monument, avec son ordonnance plus compliquée que celle d'aucun autre hypogée phrygien, est bien tout d'une venue, et cette apparente anomalie s'explique aisément. L'exécution des lions, simples figures décoratives, était abandonnée à des ouvriers qui répétaient un type traditionnel, déjà représenté dans la nécropole par de nombreux exemplaires. Il n'en est pas de même de ce bas-relief qui, dans ce cimetière, est seul de son espèce. Celui qui le commanda, quelque petit prince qui régnait dans ce district reculé sous l'autorité supérieure du satrape perse de Daskylion, tentait quelque chose de nouveau, lorsqu'il résolut de sculpter ainsi l'image des génies protecteurs de la tombe à l'entrée de la sépulture qu'il se faisait préparer; pour accomplir son dessein, il appela un artiste que son éducation avait mis en rapport avec ce monde grec de la côte ionienne où, vers cette époque, l'art marchait d'un pas si rapide et s'avançait vers la perfection.

La tombe brisée appartient donc à la seconde période du développement de l'art phrygien, mais au début de cette période. Disposition générale et choix des formes, toute l'architecture y porte encore l'empreinte des vieilles habitudes et du goût local. Tout l'ornement est encore emprunté à cet antique répertoire de motifs et de symboles

dont plusieurs générations s'étaient contentées; mais, comme frontispice de la chambre funéraire, on y trouve une page de sculpture dictée par un autre esprit, écrite d'une autre main.

Soumises au même examen, d'autres tombes toutes voisines donneraient lieu à des remarques pareilles; on y verrait les formes primitives et les motifs nationaux se modifier, mais très lentement, au contact de l'art hellénique et, comme dans la belle tombe de Kumbet (fig. 84) le thème rester tout asiatique, tout phrygien si l'on veut, tandis que le travail des bas-reliefs et des moulures est marqué au coin d'un goût plus élégant et plus raffiné. Ce monument ne saurait être antérieur à la fin du cinquième siècle et peut-être date-t-il du quatrième[1]. Quant à la tombe de *Gherdek-kaïa-si,* où rien, ni dans l'ensemble ni dans le détail, ne rappelle plus le passé, ce n'est qu'un monument grec de la décadence, qui pourrait se trouver ailleurs aussi bien qu'en Phrygie (fig. 91); elle doit être contemporaine des Séleucides, voire même des premiers proconsuls d'Asie. L'artiste qui l'a dessinée a perdu la tradition et le sens de l'architecture rupestre; les proportions grêles des supports de la façade et les larges entre-colonnements qui les séparent s'accordent mal avec le cadre massif du roc où a été creusée la sépulture; cet ensemble ne donne pas assez l'impression de la force et de la solidité.

Si l'empreinte du type oriental a tant tardé à s'effacer sur les tombes des environs de Nacoleia, cette persistance s'explique par les souvenirs qui s'attachaient à ce canton. Celui-ci, caché dans une région montueuse et boisée que ne traversaient pas de grandes voies militaires et commerciales, n'a pas attiré l'attention des écrivains grecs et latins, de ceux du moins qui sont arrivés jusqu'à nous. On peut supposer qu'il en était question dans quelqu'une de ces monographies qui portaient le titre de Φρυγιακά, *Histoires et descriptions de la Phrygie;* mais ces ouvrages sont perdus. Par bonheur, les monuments sont là, nombreux et variés; ils suppléent au silence des textes, ils laissent deviner quelle place ce district a tenue dans la vie du vrai peuple phrygien, de celui des Gordios et des Midas, puis quel caractère il a gardé, pendant de longs siècles, aux yeux de ces descendants hellénisés de l'antique souche phrygienne qui mettaient sur leurs monnaies la tête de Midas (cul-de-lampe à la fin du chapitre) et qui, sous les Antonins, n'auraient pas

1. HIRSCHFELD (*Paphlagonische Felsengræber*, p. 41) ne le croit pas antérieur au quatrième siècle. Il le compare au tombeau lycien de Myra (TEXIER, *Description*, t. III, pl. CCXXV), où se retrouve le motif tout oriental de la lutte du lion et du taureau, tandis que l'architecture a tous les caractères de l'ordre ionique des deux derniers siècles avant notre ère.

cru à la vertu protectrice des formules qu'ils gravaient sur leurs stèles funéraires s'ils n'y avaient mêlé quelques mots de la vieille langue nationale, d'un idiome qui depuis longtemps sans doute était hors d'usage. Les tribus qui ont livré, sur le haut Sangarios, les batailles dont le bruit est venu jusqu'aux oreilles d'Homère, ces tribus qui ont assuré à leur race la possession d'une partie du plateau de l'Asie Mineure, ont eu là leur premier centre politique et religieux ; c'était là que, sous la protection de forteresses taillées dans le roc, on se donnait rendez-vous, à jour fixe, autour de sanctuaires qui avaient peut-être été déjà consacrés par les maîtres antérieurs de la contrée, mais dont le culte avait été adopté et continué par les nouveaux venus. Dans ces prairies où bondissaient, au printemps, agneaux, génisses et poulains, dans les clairières des bois, sous la colonnade des pins et l'ombre légère de leur feuillage toujours verdoyant, on célébrait, deux fois par an, les mystères de Cybèle et d'Atys ; les chefs de tous les clans et le roi lui-même y venaient prendre part ; on dressait des tentes et des huttes de branchages sur les pelouses ; le prince et les nobles habitaient, tant que durait la cérémonie, de grandes maisons de bois posées sur ces esplanades artificielles dont nous avons constaté l'existence en plusieurs endroits, des *konaks*, comme on dirait aujourd'hui, qui ne différaient pas beaucoup du kiosque de l'ancien *déré-bey* de *Kumbet* (fig. 83). Il n'y a jamais eu ici de ville proprement dite, de ville comme Apamée et Celenæ, comme Pessinunte et Ancyre. Les vraies cités phrygiennes, dont plusieurs ont encore de l'importance, ont été fondées dans des sites mieux choisis, qui se prêtaient davantage à fournir, en tout temps, aux besoins d'une population agglomérée ; ici l'eau manque pendant les chaleurs de l'été, mais elle recommence à courir dans les ruisseaux après les premières pluies d'octobre, et jusqu'à la fin de juin elle entretient la fraîcheur des herbes qui nourrissent le bétail[1]. Avec son agreste et pittoresque beauté, le site était donc bien choisi pour une de ces fêtes en plein air, pour une de ces *panégyries* qui sont restées dans les habi-

1. Pour trouver une source qui ne tarisse point, il faut, dit Barth, aller jusqu'à près de deux heures au nord du monument de Midas, jusque dans le voisinage de *Doghanlou-dérési* (n° 8 de la carte) et de *Gherdekkaïasi* (n° 3). C'est une des raisons qui nous empêchent de chercher ici cette VILLE DE GORDIOS (Γορδίου πόλις), appelée aussi GORDION, qui passait « pour le foyer de l'antique Midas », dit Plutarque (*Alexandre*, XVIII) ; ce qui achève de rendre cette conjecture invraisemblable, c'est qu'Arrien dit de Gordion que cette localité « se trouve sur le fleuve Sangarios » (*Anabase*, I, 29), indication qui ne convient pas à ce que nous avons appelé « la cité de Midas ». Les renseignements d'Arrien, surtout pour l'Asie Mineure, sont en général assez précis.

tudes de toutes les populations orientales, des Grecs, des Syriens et des Turcs. A chaque changement de saison, ces bois et ces prés se remplissaient de mouvement et de bruit, comme le faisait en Grèce la vallée de l'Alphée, lorsque revenait l'année des jeux olympiques. Aux sons de la flûte et du tambourin, dans des transports de douleur et de joie où l'on oubliait les travaux et les soucis de la vie quotidienne, on honorait les dieux nationaux et, en même temps, on profitait de l'occasion pour visiter les tombes des ancêtres, de tous ceux qui avaient voulu reposer dans le territoire sacré, sous la protection de cette Cybèle dont l'image était partout sculptée et dont le nom se lisait sur ces rocs; on y offrait à leurs mânes les sacrifices et les libations funéraires.

Ce qui a préservé de la destruction les monuments auxquels s'adressaient tous ces hommages, c'est justement ce fait qu'il n'y avait pas là agglomération constante d'une population urbaine et sédentaire. Lorsque, après la chute du monde ancien et des vieilles croyances, ces lieux si longtemps fréquentés par de pieux adorateurs eurent perdu leur prestige, ils n'eurent plus d'autres habitants que les bergers et leurs troupeaux; jusqu'aux voyageurs modernes qui, vers le commencement de ce siècle, ont découvert ce district oublié, rien n'est venu troubler la paix de ces solitudes pastorales, et c'est à cette circonstance heureuse que nous devons d'avoir conservé cette sorte de musée de l'art phrygien.

Si ces ouvrages avaient péri, comme ont disparu les monuments du même style et du même goût que n'ont pu manquer de renfermer les villes phrygiennes et leurs nécropoles, il y aurait eu, dans l'histoire de la civilisation et des arts plastiques, une lacune difficile à combler; on aurait risqué de ne pas se rendre un compte exact de l'influence que certains peuples de l'Asie Mineure ont pu exercer sur les Grecs, soit comme agents de transmission, soit comme inventeurs et créateurs de maintes formes originales. Ce n'est d'ailleurs pas seulement à ce titre que les reliques de l'art phrygien présentent à l'observateur un très vif intérêt; ce qui ajoute encore à leur importance, c'est qu'on y discerne les traces les plus anciennes peut-être que l'on ait pu relever de l'influence que la Grèce, après avoir d'abord reçu de toute main, a bientôt commencé d'exercer, par sa vigueur propre et sa puissance d'expansion, sur les peuples mêmes qui avaient été ses premiers instituteurs. Les premiers indices de cette réaction, les premiers phénomènes de ce choc en retour se manifestent dans les monuments de la Phrygie. Déjà, dès les premières années du septième siècle, les

Grecs ont donné leur alphabet à une nation indépendante, qui habite assez loin des rivages de la mer Égée. Bientôt après, c'est le style de la sculpture et de l'architecture grecque qui pénètrent à leur tour dans ce même milieu ; à cette école, les artistes phrygiens apprennent le secret de donner à la figure humaine les justes proportions et la liberté du mouvement; ils s'accoutument à encadrer dans des moulures d'un profil plus fin et plus varié les symboles chers à leurs ancêtres; l'aspect de leurs façades et de leurs intérieurs change insensiblement.

Ainsi, sur le sol même de cette vaste et montueuse péninsule, où les Grecs n'occupaient qu'une étroite frange de plages, les idées et les formes nouvelles s'insinuent partout et se répandent au loin, par les voies du commerce et de l'exemple, bien avant qu'aucun chef grec ait gravi, à la tête d'une armée victorieuse, les terrasses qui précèdent les plateaux de l'intérieur. Sans doute, les journées du Granique, d'Issos et d'Arbèles auront pour effet d'ouvrir plus largement les chemins et de faire tomber les dernières barrières ; mais, à elle seule, la conquête militaire n'aurait rien fondé, n'aurait pas introduit de changements profonds et durables dans l'état du monde; avant elle, il y a eu toute une longue période de conquête pacifique, d'active et efficace propagande qui n'a certes pas moins contribué à préparer le résultat final, le triomphe définitif du génie hellénique et la soumission de l'Orient tout entier à l'ascendant supérieur de la civilisation grecque.



LIVRE HUITIÈME

LA LYDIE

ET LA CARIE

LIVRE HUITIÈME

LA LYDIE

ET LA CARIE

CHAPITRE PREMIER

LES LYDIENS, LEUR PAYS, LEUR HISTOIRE ET LEUR RELIGION

La Lydie des historiens et des géographes grecs comprend tout le petit bassin du Caystre ainsi que la basse et la moyenne vallée de l'Hermos; elle allait jusqu'à la rive droite du Méandre, qui le séparait de la Carie. Homère, comme l'ont déjà remarqué les anciens, ne connaît pas encore les Lydiens[1]; la contrée qui sera plus tard la Lydie, il l'appelle « l'aimable Méonie »[2]. Ces deux termes désignent-ils deux peuples différents, dont l'un aurait remplacé l'autre dans cette contrée, ou bien s'appliquaient-ils à deux groupes de même race, qui auraient eu successivement la primauté? Cette dernière hypothèse est la plus

1. STRABON, XII, VIII, 3; XIII, IV, 5.
2. HOMÈRE, *Iliade*, III, 401; XVIII, 291. Le nom de Méonie ne disparut pas tout à fait; sous les Romains, il s'appliquait encore à une ville et à un canton situés au nord de Philadelphie, entre cette ville et le Tmolos.

vraisemblable; on sait que la nation lydienne se partageait en plusieurs tribus. Le nom de Lydiens aurait été porté d'abord par la tribu établie sur le moyen Hermos; puis il se serait étendu à l'ensemble du peuple, quand la fondation de Sardes et les avantages de cette situation eurent assuré aux maîtres de cette citadelle une prépondérance marquée. Les anciens savaient que cette ville et son château ne remontaient pas à une très haute antiquité; c'est ce qu'ils exprimaient en disant que Sardes avait été fondée après la guerre de Troie[1].

C'est chez les poètes lyriques grecs du septième et du sixième siècle que l'on rencontre les plus anciennes mentions de la Lydie et des Lydiens[2]. Quant au peu que l'on sait de leur histoire, on le doit surtout à Hérodote et à Xanthos de Lydie. Ce dernier était un Lydien hellénisé, qui écrivait dans la première moitié du cinquième siècle; par malheur, son livre est perdu, et l'on a pu se demander si tous les fragments que l'on en possède, fragments qui ont été conservés par Strabon et surtout par Nicolas de Damas, appartiennent bien au vieux logographe; un auteur beaucoup moins digne de foi, un certain Dionysios Skythobrachion, paraît avoir refait, à l'époque alexandrine, une histoire de la Lydie et l'avoir publiée sous le nom vénérable de Xanthos[3]. Ce soupçon infirme, dans une certaine mesure, l'autorité du témoignage de Xanthos, qui, sur bien des points, n'est pas d'accord avec Hérodote; on incline cependant à croire que, si le rhéteur moderne a pu ajouter certains ornements et certains épisodes à l'ouvrage dont il exploitait la réputation, il a pourtant suivi de près son prédécesseur[4]. A plusieurs de ces citations, nous devinons un homme qui vivait dans cette contrée, qui en connaissait bien les antiquités, qui avait cherché à se rendre compte des phénomènes naturels auxquels le sol de la Lydie devait son aspect spécial. Un bel esprit, un pédant de Pergame ou d'Alexandrie n'aurait jamais eu l'idée d'observations aussi

1. STRABON, XIII, IV, 5.

2. BERGK, *Poetæ lyrici græci*, 3e édition, SAPHO, fr. 85. ANACRÉON, fr. 18. HIPPONAX, fr. 15, XÉNOPHANE, fr. 3; etc.

3. Voir la notice sur Xanthos et les fragments conservés dans le tome I des *Fragmenta historicorum græcorum* de CH. et TH. MÜLLER.

4. C'est à l'ouvrage refait et arrangé selon le goût du temps que Nicolas de Damas, célèbre rhéteur contemporain d'Auguste, a dû emprunter les récits que renfermaient le quatrième et le sixième livre de son *Histoire universelle*, qui étaient particulièrement consacrés à la Lydie. On a de longs fragments de ces deux livres, surtout du dernier (*Fragm. hist. græc.* t. III); s'ils renferment des contes romanesques et bizarres, on y trouve pourtant aussi bien des renseignements curieux, qui paraissent remonter à Xanthos lui-même.

précises et aussi judicieuses. Xanthos, si nous le possédions tout entier et dans le texte original, aurait peut-être, pour l'histoire de la Lydie, plus d'autorité qu'Hérodote : il savait la langue du pays, que la diffusion du grec n'avait pu encore frapper de désuétude; il avait pu consulter, il citait des documents officiels, qui devaient avoir leur valeur[1]. Ce qui constitue le fond du récit d'Hérodote, c'est les anecdotes qui couraient dans les villes grecques de la côte, c'est surtout la tradition orale qu'il a recueillie à Delphes, où le souvenir des derniers rois de Lydie était resté très vivant, en raison des rapports que le temple avait entretenus avec eux et des magnifiques présents qu'il en avait reçus. On devine quelles altérations les faits n'avaient pas manqué de subir dans un pareil milieu, où ils avaient été nécessairement arrangés et présentés de manière à donner une haute idée du rôle de l'oracle et à prouver son infaillibilité.

Ce n'est pas le lieu de chercher à concilier avec celles d'Hérodote les assertions qui sont mises au compte de Xanthos, ni de s'engager dans l'étude d'une question aussi obscure que l'est celle de l'ordre et de la chronologie des rois lydiens; on ne veut savoir ici, de cette histoire, que ce qui peut aider à l'intelligence des monuments. D'après Hérodote, trois dynasties se seraient succédé en Lydie, les Atyades, les Héraclides et les Mermnades[2]. La première est purement fabuleuse; elle est née de la vanité des Lydiens, du désir qu'ils éprouvaient de ne pas remonter moins loin dans le passé que les autres peuples de l'Orient. Avec les Héraclides, auxquels Hérodote attribue cinq cent cinq ans de durée et vingt-deux princes, on ne se sent pas sur un terrain beaucoup plus solide. Ces chiffres que n'accompagne la mention d'aucun fait ont dû être obtenus par des combinaisons artificielles; à peine y a-t-il peut-être une exception à faire pour les deux ou trois derniers règnes. Les Mermnades seuls appartiennent tout entiers à l'histoire.

La date de l'avènement du fondateur de cette dynastie, Gygès, n'est d'ailleurs pas sûrement fixée. Il paraît démontré que les chronographes grecs l'ont trop reculée; on se fonde sur les documents assyriens pour la faire descendre jusqu'aux premières années du septième siècle[3].

1. Nicolas de Damas (fr. 49, 21) dit, à propos d'un certain Spermios, qui aurait occupé le trône pendant deux ans : ἐν τοῖς βασιλείοις οὐκ ἀναγράφεται. Sur le temps où a vécu Xanthos, voir la notice de Letronne (*Œuvres choisies*, t. I, p. 203-206, 8°, 1883, Leroux).

2. Hérodote, I, 7.

3. Gelzer a étudié avec grand soin les sources de l'histoire lydienne (*Das Zeitalter des Gyges*, *Rheinisches Museum*, *n. F.* t. XXX, p. 231-268; t. XXXV, p. 514-528). D'après ses

D'autre part, c'est en 546 que les Perses s'emparèrent de Sardes et renversèrent le dernier roi lydien, Crésus. Les Mermnades ont donc régné un peu plus d'un siècle et demi; ce temps leur a suffi pour faire de leur peuple, qui jusqu'alors n'avait eu aucune importance, le maître de plus d'une moitié de la péninsule. Si la Lydie a jamais produit des monuments originaux, ceux-ci, on peut l'assurer d'avance, appartiennent à cette période, la seule où cette nation ait été assez unie, assez forte et assez riche pour avoir une civilisation et un art qui fussent sa propriété.

Le malheur est que ces monuments sont en très petit nombre et que, parmi eux, il n'y a pas une seule inscription, pas un texte de quelques mots ou même de quelques lettres qui donne une idée de l'idiome ou tout au moins de l'alphabet lydien[1]. On n'a donc pas ici, comme en Phrygie, la ressource de s'adresser à la langue pour lui demander quelques lumières sur l'origine du peuple et sur ses affinités ethniques; on ne peut qu'enregistrer, sans avoir le moyen de les contrôler, les témoignages des anciens. Hérodote présente les Mysiens comme un rameau détaché de la souche lydienne[2], assertion que confirmait Xanthos; d'après cet historien, le dialecte que parlaient les Mysiens tenait le milieu entre celui des Lydiens et celui des Phrygiens[3]. Des quelques mots lydiens que les gloses des lexicographes ont préservés de l'oubli, la plupart s'expliquent en effet par des racines communes au sanscrit et aux autres langues du groupe indo-européen[4]; il en est qui sont cités comme appartenant à la fois aux Lydiens et aux Cariens, ou aux Lydiens et aux Phrygiens.

calculs, Gygès aurait régné de 687 à 653, et son fils Ardys de 652 à 616. Schubert, *Geschichte der Könige von Lydien*, 8°, 1884. Breslau.

1. Il a peut-être été retrouvé des inscriptions lydiennes; mais elles n'ont pas obtenu l'attention qu'elles méritaient. Voici ce qu'écrivait en 1873 M. Gustave Hirschfeld : « A Sardes, dans des déblayements exécutés à l'occasion des travaux du chemin de fer, on a découvert de grands blocs de pierre sur lesquels se voyaient des caractères inconnus qui ressemblent, dit-on, aux caractères cunéiformes; on nous promet des informations ultérieures » (*Bulletin de l'Institut de correspondance archéologique*, 1873, p. 225). Ces renseignements ne sont jamais venus. On est tenté de voir aussi un texte lydien dans le monument qui a été découvert à *Ak-hissar*, l'ancienne Thyatire, par M. Fontrier. (S. Reinach, *Chronique d'Orient*, dans *Revue archéologique*, 3e série, t. VII, 1886, p. 165.) M. Sayce, auquel un estampage a été soumis, s'est borné à dire qu'il ne reconnaissait pas là des caractères hétéens. On a parlé à M. Sayce, pendant son excursion en Lydie, d'une inscription cunéiforme (?) qui se trouverait gravée sur le roc, dans une partie déserte du Tmolos (*Journal of Hellenic Studies*, 1880, p. 88).

2. Hérodote, VII, 74 : οὗτοι (les Mysiens) δέ εἰσι Λυδῶν ἄποικοι.

3. Xanthos, fr. 8. Un autre écrivain originaire du même pays, Ménécratès d'Élée, donnait le même renseignement (Strabon, XII, ii, 3).

4. Paul de Lagarde, *Gesammelte Abhandlungen*, p. 270-276.

On peut donner d'autres preuves de cette étroite parenté. C'est encore Hérodote qui affirme que, de son temps, Cariens, Lydiens et Mysiens se regardaient comme des frères et qu'en raison même de cette consanguinité le temple du Zeus carien, à Mylasa, fermé à tous les étrangers, était ouvert aux Lydiens et aux Mysiens[1]. Laissons de côté ces cultes locaux, que nous connaissons mal; à ne considérer que les traits les plus généraux des cultes qui étaient en faveur dans l'ouest de la péninsule, on est en droit de dire que Phrygiens et Lydiens avaient une même religion. Comme ceux de la Phrygie, les temples les plus importants de la Lydie étaient consacrés à la grande déesse qui personnifiait la puissance créatrice de la nature, à celle que les Grecs d'Asie, héritiers et disciples des nations qu'ils avaient trouvées établies dans cette contrée, adoraient tantôt sous le nom de Cybèle, comme à Smyrne, tantôt, comme à Éphèse, sous celui d'Artémis. Atys, l'inséparable compagnon de Cybèle, Men, le dieu lunaire, étaient chez eux en Lydie aussi bien qu'en Phrygie. Un héros nommé Manès figurait, comme le fondateur de la dynastie nationale, à la fois dans les traditions phrygiennes et dans les traditions lydiennes[2]. Le fond des croyances et le caractère des rites sont les mêmes de part et d'autre; seulement il est arrivé que certains mythes communs ont pris en Lydie une forme et une couleur particulières. Tel est celui dont les Grecs ont fait l'histoire d'Hercule et d'Omphale.

Que les Lydiens soient venus de Thrace, comme les Phrygiens, ou qu'ils soient arrivés en Asie Mineure par une autre voie, ils appartenaient donc, comme tous leurs voisins, à la famille aryenne. Si on en a douté longtemps, si l'on a voulu voir dans les Lydiens des Sémites, c'est sur la foi d'un verset du chapitre X de la Genèse[3]; mais les commentateurs orthodoxes eux-mêmes n'attribuent plus à ce chapitre curieux l'autorité qu'ils lui prêtaient autrefois[4]. D'ailleurs, on s'accorde à le reconnaître, le classement ethnographique ou plutôt ethnogénique qu'a cherché à établir l'auteur de ces généalogies correspond, au moins dans ses grandes lignes, à un tableau géographique de la répartition

1. Hérodote, I, 171.

2. Plutarque, *Sur Isis et Osiris*, 24. Hérodote, I, 94; iv, 45. Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 27. On a rapproché de ce Manès le Mànu de l'Inde et le Mannus germanique. Il serait déjà plus hasardeux de faire entrer en ligne de compte le Crétois Minos.

3. « V. 32 : Les fils de Sem furent : Élam, Assur, Arphacchad, Lud et Aram. »

4. Fr. Lenormant, *les Origines de l'histoire d'après la Bible et les traditions des peuples orientaux*, t. II, p. 324.

des peuples sur la surface de la terre. Les fils de Japhet, ce sont les peuples de l'ouest et du nord ; les fils de Cham occupent la Syrie méridionale et l'Afrique ; entre les deux se place la famille à laquelle appartient l'écrivain sacré, celle de Sem. Dans chaque groupe, les nations que représentent tous ces noms se trouvent rangées, à peu de chose près, comme elles le seraient sur la carte, par ordre de contiguïté. Le rédacteur de ces listes aura-t-il été mettre les Lydiens entre la Chaldée (*Arphacchad*) et la Syrie (*Aram*)? Peut-être faisait-il là mention d'une tribu de la Mésopotamie qui ne nous est pas connue sous le nom qu'il lui donne, ou bien ce nom même a-t-il été altéré par une faute de copiste[1].

A quelque conjecture que l'on s'arrête, ce texte isolé, douteux et obscur, ne saurait prévaloir contre les sérieuses raisons que l'on a de regarder les Lydiens comme apparentés de très près aux autres nations qui habitaient l'ouest de la péninsule, entre l'Halys et la mer Égée. On ne saurait nier, en revanche, que la civilisation sémitique ne paraisse avoir exercé sur eux une influence plus marquée et plus durable que sur les Phrygiens, sur les Bithyniens, sur les Mysiens, sur les tribus établies entre le bord septentrional du grand plateau et le littoral du Pont-Euxin. Les traditions, la langue, les cérémonies religieuses témoignaient de ces rapports et de cette action. La légende nationale faisait descendre la seconde des dynasties lydiennes de Ninos, fils de Bélos ; c'est-à-dire qu'elle la rattachait à l'Assyrie et à la Chaldée[2]. Tout souvenir d'autres conquérants venus de l'Orient s'était perdu dans l'éclat et dans l'éblouissement des victoires et de la puissance des Sargonides et de Nabuchodonosor ; Ninive et Babylone avaient fait oublier Gargamich, et cependant, semble-t-il, la mémoire des Lydiens avait gardé quelques traces de très anciennes relations que leurs ancêtres auraient entretenues, non pas avec les grands États militaires de la Mésopotamie, mais avec les maîtres de la Syrie. On racontait que des princes lydiens Mopsos et Ascalos auraient été en armes jusqu'à Ascalon[3], récits qui, s'ils contiennent quelque part de vérité, ne peuvent guère viser qu'une part prise autrefois aux luttes des Khétas contre l'Égypte. Tout cousins qu'ils fussent des Mysiens et des Phrygiens, les Lydiens étaient peut-être arrivés avant eux dans la péninsule, assez tôt pour s'associer aux convoitises et aux ambitions de cette ligue des *peu-*

1. C'est cette dernière idée qu'adopte M. Jules Halévy (*Recherches bibliques*, p. 165). Aux hébraïsants de discuter la correction qu'il propose.

2. Hérodote, I, 7.

3. Xanthos, fr. 11, 23.

ples de la mer qui fit éprouver aux Pharaons de si cruelles alarmes [1].

Ces pointes poussées vers le sud et ces expéditions lointaines n'ont d'ailleurs été qu'un accident et un intermède dans la vie de ces populations; ce qui eut des conséquences plus importantes, ce furent les contacts prolongés qui résultèrent de la conquête et du commerce. On n'a pas oublié que les Syro-Cappadociens ont, à un certain moment, étendu leur domination jusque sur le bas Hermos, où l'on retrouve, près de Smyrne et de Magnésie, les types plastiques créés par leur art et les signes de leur écriture. Ce serait donc chez ces premiers maîtres du centre de la péninsule, et non dans la vallée de l'Euphrate, qu'il faudrait chercher les origines de la dynastie dite des Héraclides; telle serait l'interprétation à donner de ces noms de Bel et de Ninos que l'on plaçait en tête de la liste. Si l'histoire ignore cette époque reculée, on devine pourtant, à plus d'un indice, quels furent les effets des relations suivies que les Lydiens entretinrent avec cette nation syrienne qui, répandue sur les deux versants du Taurus, avait fini par s'établir fortement sur le moyen Halys, au cœur de la Cappadoce. L'Atis phrygien et lydien est peut-être issu de l'Atar ou Ates qui paraît, comme dieu local, dans la Syrie septentrionale [2]. Ce nom divin, Ate, entre, comme élément constituant, dans plusieurs des noms que se transmettent les souverains de la Lydie, Sadyattès, Alyattès, et la place qu'il y occupe répond à celle que lui assigneraient les règles qui président à la formation des noms théophores, dans les idiomes des Sémites occidentaux [3]. Un des personnages de la légende lydienne, Iardanos, qui est donné comme père à Omphale, porte un nom qui rappelle singulièrement un mot hébreu bien connu, celui qui servait aux Israélites pour désigner le principal cours d'eau de la Palestine, le Jourdain, le *fleuve* par excellence [4].

Ces indices méritaient d'être relevés; les conclusions qu'ils suggèrent sont d'ailleurs amplement confirmées par tout ce que l'on sait des religions lydiennes. C'était un rite tout sémitique que celui de ces

1. M. Maspero croit pourtant que Chabas s'est trompé en proposant de trouver, dans la liste des *peuples de la mer*, les Méoniens; selon lui, c'est bien *Iliouna* et non *Maouna* que donnerait le groupe d'hiéroglyphes sur lequel a porté la discussion. En revanche, il serait disposé à voir dans le nom, si souvent cité, des *Shardana* l'ethnique que l'on rencontre, chez les Grecs, qui n'avaient pas le *sh*, dans le nom de la ville de *Sardes*.

2. Sur ce dieu Ate et les textes où son nom se rencontre comme un des éléments d'un nom composé, voir Ed. Meyer, *Ueber einige semitische Goetter*, § III (*Zeitschrift der Deutschen Morgenlaendischen Gesellschaft*, XXXI, p. 731-732).

3. Ces noms seraient formés comme les noms propres hébreux qui se terminent par *el* ou par une forme abrégée du nom de Iahvé.

4. Ce rapprochement est dû à Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, § 257.

prostitutions sacrées qu'Hérodote signalait, non sans surprise, chez les Lydiens[1], comme il le rencontre à Cypre, où avaient été importés des cultes de la même provenance[2]. La trace des religions syriennes est encore plus sensible dans un mythe qui s'était acclimaté en Lydie, celui d'Atys tué par un sanglier qu'avait suscité contre lui la colère de Zeus, jaloux des honneurs rendus à Atys[3]; on reconnaît là tout d'abord le grand mythe de Byblos, celui d'Adonis-Tammouz. Dans le conte que rapporte Hérodote au sujet de la mort du fils aîné de Crésus, Atys, tué par Adraste dans une chasse au sanglier, en Mysie, on est tenté de voir une forme arrangée et postérieure de ce même mythe[4]. C'est toujours la même donnée, celle du beau jeune homme, tendrement aimé, qui meurt victime du monstre impur et odieux; émue par la catastrophe où avait sombré la fortune de la puissante famille des Mermnades, l'imagination populaire est allée chercher jusque dans la fable les éléments des épisodes dont elle s'est servie pour rendre plus intéressante et plus tragique encore l'histoire de cet écroulement d'un grand empire et de la race royale qui l'avait créé!

Quand le peuple belliqueux qui dominait en Cappadoce cessa-t-il de parcourir en vainqueur les vallées des fleuves qui descendent à la mer Égée ou tout au moins d'y maintenir son ascendant, fondé sur la supériorité de ses armes et de sa civilisation? Quand les Lydiens commencèrent-ils à vivre de leur vie propre et à former un État indépendant? Il est difficile de répondre à cette question. Jusqu'au règne d'Assourbanipal, l'horizon des Assyriens est borné, dans cette direction, par l'Amanus et le Taurus; leurs annalistes ne savent rien de ce qui se passe au delà de cette barrière. Quant aux Grecs de la côte, ils ont d'abord vécu les yeux fixés sur cette mer par laquelle ils étaient en communication avec leurs compatriotes; ils n'ont retourné la tête et regardé vers l'intérieur de la péninsule que le jour où y ont apparu des princes ambitieux qui se sont mis à les menacer et à les tourmenter. Dès ce moment, ils ont été contraints de s'intéresser aux événements dont la Lydie était le théâtre, événements dont le contre-coup devait se faire sentir jusque sur le littoral; leurs inquiétudes ont éveillé leur curiosité; on s'est enquis des noms, des actions et du caractère des rois qui régnaient à Sardes. A partir de cette heure, l'Asie occidentale a son his-

1. HÉRODOTE, I, 93-94.
2. HÉRODOTE, I, 199.
3. C'était ainsi que le mythe était présenté par le poète élégiaque Hermésianax, qui, originaire de Colophon, devait bien connaître les traditions lydiennes.
4. HÉRODOTE, I, 36-45.

toire, histoire qui, jusqu'à la conquête perse, reste mêlée de bien des fables, mais qui ne nous en a pas moins conservé un certain nombre de faits bien établis et de dates fixées sûrement, à quelques années près.

Pour la période précédente, ce que l'on entrevoit, c'est que les tribus syriennes se virent refoulées vers l'est et cantonnées au delà de l'Halys, quand les Phrygiens, vers le dixième siècle, furent venus s'établir sur le plateau central; ceux-ci formèrent alors, près des sources du Sangarios et du Méandre, comme un épais rideau de populations sédentaires, à l'abri duquel put se constituer la nation lydienne. Lorsque commence à se dissiper le brouillard qui l'avait longtemps enveloppée, elle apparaît, sous les derniers rois Héraclides, comme un État féodal; ses principaux districts étaient le siège d'autant de dynasties subalternes, dont les querelles sanglantes et les rébellions restreignaient singulièrement le pouvoir du souverain nominal qui régnait à Sardes. Le titre de *compagnon du roi* faisait du noble qui l'avait obtenu une sorte de grand vizir, le dépositaire de la hache à deux tranchants, symbole de l'autorité suprême, et, par suite, le vrai maître de l'État[1]. Deux familles surtout, l'une et l'autre issues du sang royal, celle des Tylonides et celle des Mermnades, se disputaient cette haute situation. Enfin un Mermnade, Gygès, qui remplissait dans le palais les fonctions de majordome, tua le dernier des Héraclides, que Xanthos appelait Sadyattès et Hérodote Candaule, puis s'empara du trône; mais ce ne fut qu'après une longue guerre civile qu'il en devint le possesseur incontesté[2]. Cette révolution est le premier événement de l'histoire lydienne qui ait vivement frappé les Grecs d'Asie, pour lesquels elle eut de si graves conséquences; aussi le roman ne tarda-t-il pas à s'emparer du nom et de la personne de Gygès. On sait les beaux contes dont ce prince est le héros chez Hérodote et chez Platon, l'indiscrète vanité du roi Candaule qui lui coûte la vie, l'anneau merveilleux qui rend invisible [3]. Xanthos avait aussi sa version, non moins étrange et moins fabuleuse, mais d'un tour moins heureux et moins piquant[4].

1. C'est ce que laisse deviner un passage où Plutarque (*Questions grecques*, 45) parle de ce compagnon du roi, porteur de la hache qui était le symbole de l'autorité suprême. Cf. NICOLAS, fr. 49, l. 30.

2. C'est chez Nicolas de Damas (fr. 49) que l'on trouve les renseignements qui ont permis à Gelzer de rétablir d'une manière très vraisemblable toute la suite des faits jusqu'à l'intronisation de Gygès.

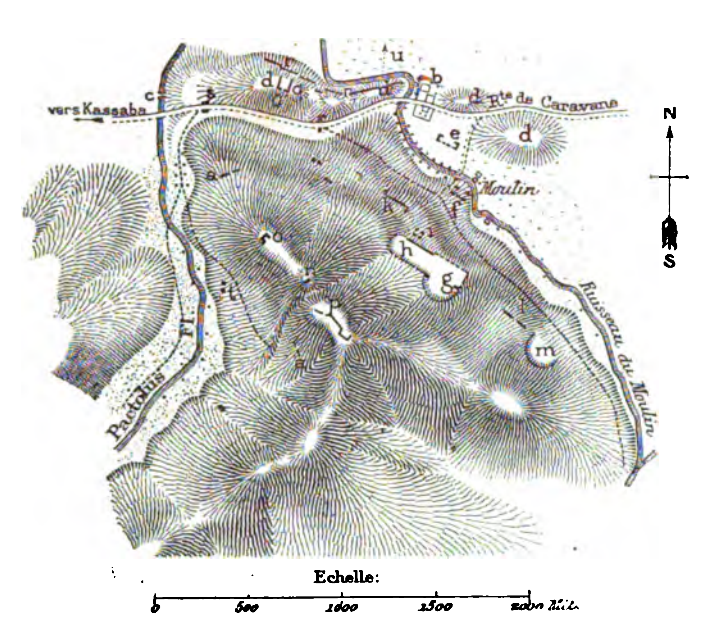
3. HÉRODOTE, I, 8-13. PLATON, *République*, II, 3.

4. NICOLAS DE DAMAS, *Frag. hist. Græc.* t. III, p. 384-385.

La surprise fut générale et l'impression profonde, dans les cités ioniennes, quand on vit ce peuple se concentrer sous la main d'un chef énergique et vaillant pour attaquer ses voisins et pour entreprendre de reculer en tous sens ses frontières. Il avait laissé, sans y mettre d'obstacle, les Grecs s'étendre tout le long du littoral et même remonter jusqu'à une certaine distance le cours des fleuves; tout occupé de ses luttes intestines, il leur avait permis de s'approprier, sur le bas Hermos, les riches campagnes de Magnésie. Du jour où s'éveille chez lui la conscience de sa force, il en vient à regretter d'avoir livré ainsi à autrui tous ces deltas féconds, tous ces beaux ports qui se creusent à l'abri des hauts promontoires; il veut avoir façade sur la mer. Les ressources dont il dispose justifient cette ambition. La Lydie est une des régions les plus favorisées par la nature, une des plus fertiles de la péninsule. L'hiver y est moins froid et l'été moins sec que sur le plateau central; on y est moins loin de la mer et il y pleut davantage. Partout sur les coteaux prospèrent la vigne, l'olivier et le figuier; sur les flancs du Tmolos et des autres montagnes, il y a et surtout il y avait des forêts de pins, de chênes et de hêtres, avant que, dans les siècles de misère qui ont suivi la chute de l'empire romain, une longue incurie eût dénudé la plupart des pentes. Dans les plaines, dont plusieurs sont très spacieuses, le sol est formé de ce gras limon que les crues des fleuves laissent derrière elles là où ceux-ci se sont débarrassés des cailloux arrachés aux flancs de la montagne et où ils coulent d'un cours déjà tranquille et lent; il est d'ailleurs, dans bien des endroits, susceptible d'irrigation; aussi peut-il donner, à volonté, des terres à blé ou des prairies pour l'élève du bétail. Les cavaliers les mieux montés qu'il y eût en Asie Mineure, c'étaient les Lydiens, parce qu'ils avaient les meilleurs herbages.

Dans la clémence de ce ciel, dans les ressources de cette terre, dans la nourriture plantureuse et variée qu'elle offrait à l'homme et au bétail, il y avait donc tous les éléments d'une brillante prospérité matérielle; celle-ci, les circonstances aidant, grâce à des chefs intelligents et actifs, pouvait donner lieu à un développement remarquable de puissance politique et militaire. Ce qui ne laissa pas de contribuer au rapide essor de cette fortune, ce fut l'heureux choix du site où se bâtit la ville qui servit de capitale au royaume; il est facile à reconnaître, d'après les indications des historiens et l'importance des ruines que l'on y voit; d'ailleurs le nom de *Sart* demeure attaché par la tradition aux quelques cabanes qui représentent seules, en ce lieu, la grande ville

d'autrefois. Presque en face de l'endroit où débouche en pays plat, au sortir des gorges de l'Hermos, la plus fréquentée des routes qui descendent des plateaux phrygiens, la *route royale* d'Hérodote[1], le Tmolos, dont la haute barrière se dresse au sud et limite la plaine, y projette, dans la direction du nord-ouest, un long et mince contrefort qui, à cinq kilomètres environ du fleuve, se termine par des pentes abruptes et presque verticales[2]. Une arête assez basse relie cet éperon à la masse de la montagne; puis le terrain se redresse brusquement et dessine une crête étroite dont le point culminant s'élève à près de 200 mètres (fig. 153)[3]. A l'ouest et à l'est de cette crête se creusent deux ravins; dans l'un, qui est presque à sec pendant l'été, le Pactole coule quand il a plu; le second est arrosé par une source abondante et toujours vive, qui fait tourner un moulin.



153. — Le site et les ruines de Sardes, esquisse topographique. Curtius, *Beitræge zur Geschichte und Topographie Kleinasiens*, pl. V[4].

1. Hérodote, V, 52.

2. Les éléments principaux de cette description sont empruntés à E. Curtius, *Beitræge zur Geschichte und Topographie Kleinasiens*; *Sardes*, pp. 84-88 (dans *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin, 1872). Voir aussi Texier, *Asie Mineure*, 8°, p. 252-253; Stark, *Nach dem Griechischen Orient, Reise-Studien*, 8°, 1874, ch. ix; Sayce, *Notes from journeys in the Troad and Lydia*, p. 86-87 (*Journal of Hellenic Studies*, 1880); J. Schmidt, *Aus Constantinopel und Kleinasien*, p. 150-153 (*Mittheilungen d. d. arch. Institutes in Athen*, 1881).

Il y a aussi un plan de Sardes dans un ouvrage inachevé qui, malgré son décousu et la mauvaise exécution de la plupart de ses planches, renferme quelques documents curieux, Trémaux, *Exploration archéologique en Asie Mineure*, f° oblong, Hachette, sans date. Enfin nous avons trouvé quelques renseignements utiles dans un article de Grégorovius qui offre une brillante esquisse de l'histoire de la Lydie et qui rend bien l'aspect du paysage lydien : c'est la relation d'une visite faite en 1882 aux ruines de Sardes (*Sardes*, dans les *Kleine Schriften zur Geschichte und Cultur*, t. I, p. 1-47, in-18, Leipzig, Brockhaus, 1887).

3. Le marché s'étendait sur les deux rives du Pactole (Hérodote, V, 101).

4. Légende de la carte : *a*, cabanes; *b*, café et épicier; *c*, piliers d'un ancien pont;

Il semble que, dans l'antiquité, on en ait utilisé les eaux en les versant dans un fossé qui couvrait la ville vers le nord ; elles allaient ensuite rejoindre le Pactole, pour courir avec lui jusqu'à l'Hermos. C'est de ce côté, en face du confluent des deux ruisseaux, que paraît s'être trouvé le quartier principal de la ville, celui qui renfermait le bazar auquel aboutissait et que traversait le grand chemin des caravanes. Entre le lit des torrents et le pied du mont, des terrasses spacieuses supportaient les maisons et les édifices de la ville. Celle-ci, du temps des rois Lydiens et sous les Achéménides, était ouverte ; tout l'effort de la défense avait porté sur la citadelle[1]. L'art n'avait eu que peu de chose à faire pour aider la nature ; maintenant encore, ce n'est pas sans peine que l'on grimpe, par des sentiers raides et scabreux, jusqu'à ce sommet où jadis la muraille couronnait partout le bord du précipice (fig. 154).

Située là où la montagne se rapproche le plus du fleuve, cette forteresse commandait et surveillait au loin les campagnes voisines. C'était à son ombre et sous sa protection que, chaque année, depuis l'avènement de Gygès, la cavalerie lydienne se rassemblait, le printemps venu, dans les grasses prairies d'alentour et que s'y formaient ces escadrons qui partaient en guerre jusqu'à la fin de la belle saison. Gygès s'empara de toute la Mysie, depuis le golfe d'Adramyttion jusqu'au delà du Rhyndacos[2]. Les Ioniens l'avaient d'abord aidé dans ces entreprises. Le nouveau roi, pour affermir son trône encore chancelant, n'avait-il pas, au début de son règne, invoqué et payé par de riches présents l'appui moral de l'oracle de Delphes[3] ? N'avait-il pas aidé les Milésiens à fonder, sur l'Hellespont, la colonie d'Abydos[4] ? Les soldats de fortune qui rêvaient aventure et pillage, qu'ils fussent Cariens ou Ioniens, n'étaient-ils pas assurés de trouver chez lui une haute paye[5] ?

d, buttes formées de décombres ; *e*, église (ancien gymnase) ; *f*, église ; *g*, théâtre ; *h*, stade ; *i*, double porte, voûtée ; *k*, ruine de basse époque ; *l*, substructions ; *m*, odéon (?) ; *n*, potence donnant sur l'acropole ; *o*, la citadelle supérieure ; *p*, ouvrages avancés de la citadelle ; *q*, soubassements d'un temple ; *r*, murs de soutènement ; *s*, restes d'un mur de ville ; *t*, temple dit de Cybèle ; *u*, direction du tombeau d'Abyattès.

1. C'est ce que l'on peut inférer du récit que fait Hérodote du siège de Sardes par Cyrus (I, 80, 84) et de l'attaque dirigée contre cette ville, un demi-siècle plus tard, par les Athéniens et les Ioniens (V, 100, 101). Dans les deux cas, les défenseurs de la place abandonnent à l'ennemi la ville basse et s'enferment dans la citadelle.

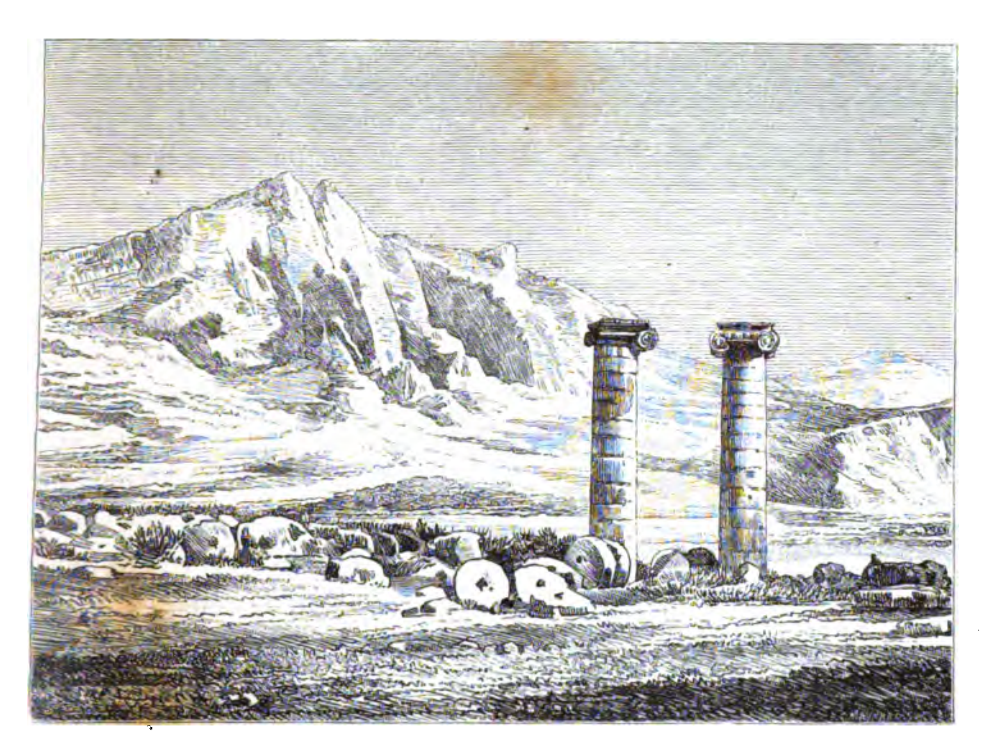
2. Strabon, XIII, i, 22.

3. Hérodote, I, 14. Nicolas, fr. 49.

4. Strabon, XIII, i, 22.

5. Hérodote fait allusion à ces mercenaires que les Mermnades avaient à leur solde (I, 77).

L'entente ne dura pas longtemps. A fréquenter les Grecs et peut-être à visiter, en ami, leurs cités florissantes, le souverain déjà maître d'un vaste territoire et chef d'une nation vaillante et armée conçut le projet d'assujettir ces esprits inventifs et ces caractères énergiques, de confisquer à son profit cette industrie si active et ce commerce maritime, ces ateliers et ces ports, toute cette force et toute cette richesse. Il attaqua donc Smyrne et Milet; s'il échoua devant ces places, il réussit



154. — Vue de l'Acropole de Sardes, prise de la rive gauche du Pactole, en face du temple de Cybèle. Curtius, *Beitræge*, pl. VI.

à prendre Colophon[1]. Ce premier succès, c'était déjà la mainmise sur l'embouchure du Caystre et l'Ionie coupée en deux tronçons.

Gygès, il est vrai, fut battu et tué par les Cimmériens, en 650[2]; mais cette défaite et cette mort n'eurent pas de graves conséquences. Les envahisseurs, après avoir ravagé la péninsule, en sortirent comme

1. Hérodote, I, 14.

2. C'est par les documents assyriens que l'on apprend à la fois l'appui que Gygès avait cherché auprès du roi d'Assyrie et le désastre final, dont ne fait pas mention Hérodote (G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 64-68, 71-75). Hérodote a bien entendu parler des défaites infligées aux Lydiens par les Cimmériens; il place sous Ardys la prise de Sardes par ces barbares (I, 15); mais il ne dit pas comment finit le règne de Gygès.

ils y étaient entrés, et, une fois le flot écoulé, la royauté lydienne reprit, au point où elle l'avait laissée, l'œuvre un moment interrompue. L'Ionie n'avait pas été moins éprouvée que la Lydie; celle-ci, avec Ardys, eut bientôt reconstitué sa puissance militaire. Sous ce prince et sous ses trois successeurs, Sadyattès, Alyattès et Crésus, elle ne cessa, pendant un siècle, de fatiguer, par des attaques obstinément renouvelées, les villes grecques du littoral[1]. Jalouses les unes des autres, ces cités ne savaient pas s'entendre en vue d'un effort commun de quelque durée; aucune d'elles n'était en mesure de mettre sur pied des troupes qui, par le nombre des soldats engagés, pussent rivaliser avec ces légions de cavalerie que les princes lydiens lançaient sur le territoire ennemi. Elle-même, malgré sa valeur, l'excellente infanterie de Milet dut renoncer à tenir la campagne; il fallait, à chaque nouvelle agression, se renfermer derrière ses murailles, et, de là, voir flamber ses métairies et ses moissons, les oliviers tomber sous la cognée. Il n'est pas de courages que n'use, à la longue, cette attitude passive; après Smyrne, Éphèse succomba; vers la fin du règne de Crésus, il n'y avait guère que Milet qui ne payât pas tribut. D'autre part, l'empire lydien s'était étendu par degrés jusqu'au Taurus, qui couvre la Lycie, et jusqu'à l'Halys, qui devait désormais la séparer de l'empire mède. Le traité de 585, conclu après plusieurs campagnes qui avaient mis aux prises Alyattès et Cyaxare, ménageait une alliance de famille entre les deux dynasties et fixait comme frontière aux deux États le cours du grand fleuve[2]. La Lydie appartenait ainsi à l'Asie par son caractère de monarchie despotique appuyée sur une puissante armée, par les relations qu'elle avait nouées, sous Gygès, avec Assourbanipal, par celles qu'elle entretint plus tard avec les Mèdes, héritiers des Assyriens, avec les successeurs de Nabuchodonosor, qui régnaient à Babylone[3], avec les princes Saïtes, maîtres de l'Égypte[4]. D'autre part, la conquête de l'Ionie, en lui ouvrant des jours sur la mer Égée, éveillait chez ses souverains d'autres pensées : ils songeaient déjà à équiper une flotte et à entreprendre la conquête des Cyclades[5].

1. Hérodote, I, 15-22, 26.

2. Hérodote, I, 73-74. Hérodote (I, 28) énumère tous les peuples de l'Asie antérieure qui obéissaient à Crésus; mais Crésus n'avait fait qu'achever l'œuvre commencée par ses prédécesseurs. Nicolas de Damas (fr. 65) parle de la guerre qu'Alyattès fit aux Cariens, et c'est dans le voisinage de l'Halys, peut-être même au delà de ce fleuve, que ce prince dut se battre, pendant quelques années, contre les Mèdes.

3. Hérodote, I, 74, 77.

4. Hérodote, I, 77.

5. Hérodote, I, 27.

Il n'était pas d'ambition qui ne parût permise à ces heureux vainqueurs, quand, en quelques semaines, leur puissance s'écroula, par l'effet d'une révolution qui s'était pourtant produite bien loin de la vallée de l'Hermos, dans le sud de l'Iran. La suprématie avait passé des Mèdes aux Perses; Crésus eut l'imprudence de provoquer, par une campagne entreprise au delà de l'Halys, les nouveaux maîtres de l'Asie antérieure; après une bataille indécise livrée en Cappadoce, Cyrus apparaissait bientôt en Lydie, mettait en déroute une armée rassemblée à la hâte, et, au bout de quatorze jours de siège, ses soldats s'emparaient par surprise de la citadelle réputée imprenable où Crésus s'était enfermé avec sa famille et ses trésors[1]. Sardes servit désormais de résidence à un satrape perse; jamais depuis lors la nation lydienne ne recouvra son indépendance. Son rôle politique avait été de courte durée; il n'en a pas moins son importance dans le développement de la civilisation antique.

Un premier trait curieux de cette histoire, c'est la nature et le caractère des rapports que les Lydiens eurent avec les Grecs, au cours de la période comprise entre l'intronisation de Gygès et la prise de Sardes. On ne cesse pas de se battre, et en même temps on se rend de mutuels services. On se rapproche et on se lie chaque jour plus étroitement. Dès le temps des Héraclides, Ardys, chassé de Lydie par un usurpateur, se réfugie dans la ville éolienne de Cymé[2]. Plus tard, sous la dynastie suivante, les princes lydiens épousent des Grecques, et ils donnent leurs filles en mariage à des nobles ioniens[3]. Un banquier d'Éphèse fournit des fonds à Crésus pour une de ses entreprises guerrières[4]. Enfin, quand Cyrus, au moment de marcher contre Sardes, sollicita les Ioniens de se soulever contre ces maîtres auxquels ils avaient si longtemps résisté, pas une ville ne bougea[5]. C'est que, malgré tout le mal que les Mermnades avaient fait à l'Ionie, ils auraient eu le droit de prendre ce titre de *rois philhellènes* dont devaient se parer, quelques siècles plus tard, plusieurs princes de l'Orient. S'ils n'avaient rien épargné pour incorporer à leur empire les cités maritimes, c'est qu'ils aimaient et qu'ils admiraient les Grecs, qu'ils sentaient vivement la supériorité de leur génie. On sait les riches offrandes que Gygès et ses successeurs envoyèrent aux sanctuaires de la Grèce asia-

1. Hérodote, I, 75-84.
2. Nicolas de Damas, fr. 49.
3. Hérodote, I, 92. Nicolas de Damas, fr. 63. Élien, *Histoires variées*, III, 26.
4. Nicolas de Damas, fr. 65.
5. Hérodote, I, 141.

tique et continentale[1]; ils faisaient travailler ses artistes[2]; ils attiraient ses sages à leur cour[3]; ils avaient les relations les plus amicales avec l'Athénien Miltiade, tyran de la Chersonèse, et avec les Alcméonides d'Athènes[4]. Des temples avaient-ils souffert des ravages de la guerre au cours de leurs campagnes en Ionie, ils les rebâtissaient, à leurs frais, plus beaux et plus somptueux[5]. Crésus contribua de ses deniers à la construction du temple d'Artémis à Éphèse[6]. Quand ils se virent menacés par la Perse, c'est à Sparte, c'est à Athènes qu'ils demandèrent secours[7].

Ce qui prouve combien Crésus était populaire dans le monde grec, c'est que ses malheurs mêmes ne le dépouillèrent pas de son prestige; longtemps après la prise de Sardes, Pindare le citait encore en exemple de la persistance avec laquelle la renommée garde le souvenir des princes qui, par leur générosité, ont mérité l'estime et l'admiration de leurs contemporains : « La vertu bienveillante de Crésus, dit-il à Hiéron, ne s'éteint pas[8]. »

Ce qui acheva de réconcilier les Ioniens avec la domination lydienne, ce fut la richesse de la Lydie. Les Grecs étaient gens d'esprit; parfois héroïques dans le combat, ils ont toujours su, quand ils avaient perdu la partie, s'accommoder, au moins pour un temps, des maîtres avec lesquels il y avait de l'argent à gagner. Économistes naïfs, les anciens expliquaient la prospérité de la Lydie et l'opulence si vantée de ses princes par l'or que leur auraient fourni en abondance les mines des montagnes de leur royaume et les torrents du Tmolos[9]. Mais, s'il paraît

1. Hérodote, I, 14, 25, 50-52, 92; Théopompe, fr. 184 (dans Müller, *Frag. hist. græc*, t. I).

2. Hérodote, I, 25, 51.

3. Hérodote, I, 27, 29. Si la chronologie prouve que Solon n'a guère pu être à Sardes l'hôte de Crésus, les visites de Bias de Priène et de Pittacos de Mitylène sont, au contraire, très vraisemblables. On n'aurait pas eu l'idée de mener Solon à la cour de Crésus, si d'autres personnages du même genre n'y avaient pas trouvé un brillant accueil.

4. Hérodote, VI, 37, 125.

5. Hérodote, I, 19-22.

6. Hérodote, I, 92.

7. Hérodote, I, 56, 69-70, 83.

8. Pindare, *Pythiques*, I, 184 : οὐ φθίνει Κροίσου φιλόφρων ἀρετά.

9. Hérodote, que l'on accuse si souvent de crédulité, ne dit rien de pareil; il se borne à rappeler que les eaux qui descendent des montagnes lydiennes entraînent des paillettes d'or (I, 93; V, 101); c'est chez des écrivains très postérieurs que l'on trouve le Pactole signalé comme la source principale des richesses de Crésus (Strabon, XIII, iv, 5). Sur la question de l'or du Pactole, voir Tchiatchef, *le Bosphore et Constantinople*, 8°, 1864, p. 232-242. Ce voyageur suppose que, vers le septième siècle, les eaux de la montagne se trouvaient avoir désagrégé un gîte local d'une grande richesse, et que ce même torrent a cessé de produire quand il a eu débité toutes les pépites qu'il avait arrachées à ce filon. Comme on l'a reconnu, la composition géologique du Tmolos s'accorde avec

démontré que certains filons de quartz aurifère furent alors exploités avec profit en Lydie et en Mysie[1], rien ne prouve qu'il en soit jamais sorti des quantités de métal qui fussent comparables à celles que les rois de Macédoine devaient faire jaillir plus tard des flancs du Pangée. Quant au Pactole, malgré la réputation que lui ont value les hyperboles des poètes, les orpailleurs qui en lavaient et en tamisaient les sables n'ont certainement créé qu'une partie et peut-être une partie assez faible du capital dont paraissent avoir disposé les Alyattès et les Crésus. D'autres agents ont dû contribuer dans une plus large mesure à la formation de ces trésors qui étonnaient les Grecs : ce sont, d'une part, ces soldats qui ont contraint au payement du tribut les peuples d'une moitié de la péninsule, après l'avoir pillée pour le compte de leurs chefs; ce sont surtout les éleveurs de bétail, les laboureurs, les vignerons qui, dans toute l'étendue de ce vaste territoire, mettaient à profit la fertilité du sol et la variété des cultures qu'il comportait; ce sont les artisans des deux sexes qui, dans l'atelier urbain comme dans la cabane du paysan, pratiquaient ces industries de luxe que mentionnent déjà les poèmes homériques[2]; ce sont les négociants qui servaient d'intermédiaires entre les échelles grecques de la côte et les centres de production ou les marchés de toute l'Asie antérieure. Hérodote affirme que les Lydiens « ont été les premiers à faire le métier de revendeurs[3] ».

Présentée sous cette forme, l'assertion est inexacte; avant la Lydie, l'Égypte, la Chaldée, la Phénicie avaient eu leurs détaillants. Ce qu'Hérodote veut dire, à sa manière, c'est que les Lydiens avaient le goût et le génie du trafic, que celui-ci prit entre leurs mains une activité singulière. En tout cas, ce n'est point le petit commerce fait en boutique, dans une des rues du bazar, c'est le commerce de gros qui a dû valoir au Lydien Pythios cette fortune considérable qu'il mit aux ordres de Xerxès quand celui-ci marchait contre la Grèce[4]; à ne tenir compte que de la valeur actuelle des métaux précieux, le capital que Pythios se serait vanté de posséder, d'après Hérodote, représenterait plus de quatre-vingts millions de francs. Pythios habitait Celænæ, près des sources du Méandre, là où passait la grande route qui plus loin, au

l'hypothèse d'une exploitation qui a pu être assez rémunératrice pendant un certain temps pour qu'on en ait ensuite exagéré l'importance.

1. STRABON, XIV, v, 28; PSEUDO-ARISTOTE, περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων, § 52.
2. HOMÈRE, *Iliade*, IV, 141-145.
3. Πρῶτοι δὲ καὶ κάπηλοι ἐγένοντο. HÉRODOTE, I, 94.
4. HÉRODOTE, VII, 27-29.

delà de Colossoi, se séparait en plusieurs branches, pour desservir à la fois les vallées où se trouvaient Milet, Éphèse, Sardes, Magnésie et Smyrne. Je me le représente comme un de ces négociants arméniens ou grecs que j'ai connus en Asie Mineure et en Syrie, pour le compte de qui les caravanes vont et viennent entre Smyrne, Mersina, Alexandrette ou Beyrouth et Angora, Konieh, Césarée, Alep ou Damas.

Tout ce mouvement de produits bruts et d'objets fabriqués profitait au fisc royal; il y avait peut-être des droits de douane, des péages, des taxes perçues sur les marchés. Les métaux précieux qui remplissaient les chambres du trésor, dans la citadelle de Sardes, provenaient donc du prélèvement que le souverain opérait sur la richesse qu'enfantait et que renouvelait sans cesse le travail national. On comprend la surprise et comme l'éblouissement dont l'imagination grecque a été frappée, quand elle essayait d'évaluer cette masse énorme d'or et d'argent[1]. Dans le monde hellénique, la fortune se partageait entre beaucoup de cités et, dans chaque ville, entre nombre de citoyens aisés; elle ne venait pas se condenser et s'amasser dans un réservoir commun qui, malgré les prodigalités du prince, recevait toujours plus de valeurs qu'il n'en rendait à la circulation. Par l'effet de cet émerveillement, on a pu grossir encore ce qui était déjà si considérable; surtout dans les siècles postérieurs, la fantaisie s'est donné à ce sujet libre carrière. Pourtant, lorsque Hérodote fait le relevé des présents consacrés à Delphes par Crésus à la veille de son désastre, il reproduit sans doute les chiffres que lui fournissaient les archives locales[2], et, par les inscriptions de Délos, du Parthénon et de bien d'autres sanctuaires, nous savons aujourd'hui avec quel ordre les grands temples de la Grèce tenaient leurs comptes. On l'a calculé, celles d'entre les offrandes de Crésus qui étaient composées d'or massif et dont le poids est donné par l'historien (les cent dix-sept briques et le lion) feraient un total de 6448 kilogrammes, ce qui, d'après la valeur actuelle de l'or, représenterait une somme de près de vingt millions de francs. Ajoutez à cela tous les autres objets, soit en or, soit en argent, qui figurent sur la liste d'Hérodote, sans indication de leur poids, et ne portez ce supplément qu'à la moitié du total qui vient d'être mentionné; vous aurez, pour

1. Déjà Archiloque, pour désigner la plus grosse fortune que l'on pût rêver, ne trouvait pas d'expression plus appropriée que celle-ci : « La richesse de Gygès qui a tant d'or. »

Οὔ μοι τά Γύγεω τοῦ πολυχρύσου μέλει.

2. Hérodote, I, 50-51.

l'ensemble de cette splendide libéralité, une valeur d'environ trente millions de notre monnaie[1].

Les métaux précieux abondaient donc en Lydie; le trésor royal en regorgeait et les particuliers en possédaient aussi des quantités considérables. D'autre part, il se faisait dans cette contrée un grand commerce, commerce de transit, exportation des produits du sol et de ceux de l'industrie nationale, importation des marchandises étrangères, de celles qui venaient des vieilles cités de l'Orient et de celles où le génie





155. — Un marché égyptien, peinture d'un tombeau de la cinquième dynastie. *Gazette archéologique*, 1880, pl. XVI.

grec commençait à mettre le cachet de son grand goût. Pour faciliter ces transactions qui l'enrichissaient, ce peuple se trouvait avoir à son service une réserve métallique très supérieure à celle dont disposaient ses voisins. Ce fut là sans doute ce qui lui suggéra une idée qui ne s'était pas encore présentée à l'esprit de ses devanciers, des peuples industriels et commerçants de la haute antiquité, des Égyptiens, des Chaldéens et même des Phéniciens.

Partout le commerce avait commencé par le simple troc, par l'échange direct des produits. Un monument d'époque memphite (fig. 155) nous montre, pour l'Égypte, des ménagères allant au bazar et y achetant des souliers, des légumes et des liqueurs, qu'elles payent

1. P. de Tchihatchef, *Le Bosphore et Constantinople*, 8°, 1864, p. 237-238.

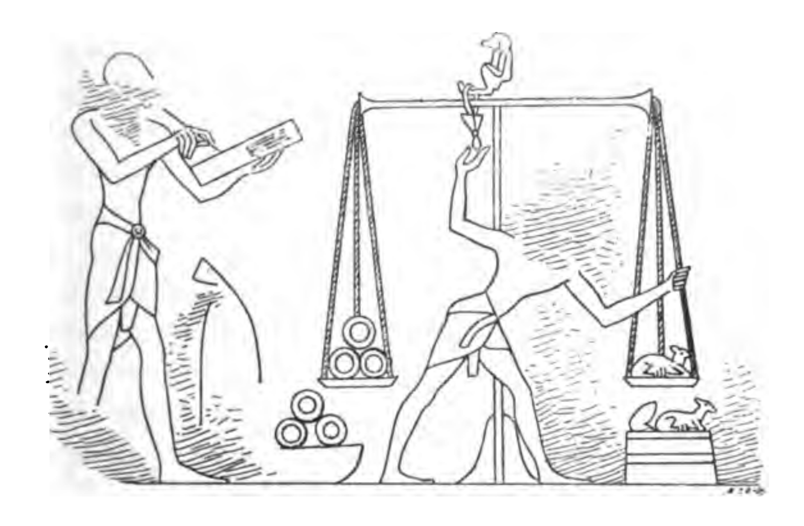
aux marchands avec des éventails, des colliers en verroterie et d'autres menus objets; les inscriptions gravées auprès des personnages achèvent d'expliquer le sens du tableau. Il est d'ailleurs difficile d'obtenir, par ce procédé, des équivalences exactes de valeur, et, quand il y a inégalité, de faire l'appoint; mais, dès que les transactions se développèrent, dès qu'elles eurent lieu non plus seulement entre habitants du même village ou de la même ville, mais entre fils de tribus et de nations différentes, on sentit le besoin d'avoir à portée de la main un instrument d'échange qui pût toujours et partout servir à solder le prix de n'importe quel achat, sans qu'il fût nécessaire de forcer le vendeur à prendre, contre les marchandises qu'il livrait, d'autres denrées dont il ne saurait peut-être que faire; les opérations commerciales se trouveraient ainsi singulièrement abrégées et facilitées. Cet instrument, ce furent les métaux nobles qui le fournirent, l'or, l'argent, et aussi, dans une certaine mesure, le bronze; ils étaient commodes à transporter et à manier; ils avaient une valeur intrinsèque universellement acceptée. On les employa donc, d'abord en poudre ou en morceaux irréguliers, puis bientôt en barres et en lingots, en anneaux et en plaques, dont les tailles graduées répondaient aux différents degrés de l'échelle pondérale, même aux plus faibles. Chez les peuples policés de la vallée du Nil et de l'Asie antérieure, les monuments représentent souvent ces lingots de poids exact et fixe (fig. 156); les inscriptions en font sans cesse mention. Ce fut là comme une première forme du numéraire, forme qui, tout en marquant un réel progrès, laissait encore beaucoup à désirer[1]. On n'était jamais sûr que ces lingots ne continssent pas plus d'alliage qu'il ne convenait, ni que quelques-uns, dans le nombre, ne fussent pas trop légers; il fallait consulter la pierre de touche; il fallait surtout avoir sans cesse recours à la balance.

L'innovation féconde, la véritable invention de génie qui transforma en monnaie ce numéraire encore si imparfait, ce fut l'adoption d'une marque constante qui, apposée, au nom du souverain, sur ces lingots, vînt, par sa seule présence, lever tous les doutes. On fut ainsi, comme le dit Aristote, « délivré de l'embarras de continuelles pesées »[2]; par cette empreinte officielle, l'État garantissait au public le titre et le poids de ces morceaux de métal qu'il mettait à ses ordres comme signes des valeurs. Cette garantie conférait ainsi aux espèces

1. Sur la circulation métallique dans les civilisations de la haute antiquité, voir Fr. Lenormant, *La Monnaie dans l'antiquité*, t. I, p. 93-124.

2. Aristote, *Politique*, I, vi, 14-16.

métalliques ce caractère fiduciaire qui est inhérent à toute monnaie, même à la meilleure, à celle dont la valeur intrinsèque coïncide le plus exactement avec sa valeur nominale. Ce qui fait recevoir les espèces sans contrôle, c'est la confiance inspirée par le gouvernement qui est intervenu en frappant la monnaie à son type. En même temps, le service ainsi rendu aux transactions permit à l'autorité publique d'attribuer aux monnaies le cours légal, qui ne pouvait pas appartenir aux lingots de l'époque antérieure; autrement dit, il lui donna le droit d'obliger à recevoir sa monnaie dans toute l'étendue du territoire sur lequel s'éten-



156. — Pesage des lingots d'or en Égypte, d'après une peinture de Thèbes. Wilkinson, *The customs and manners of ancient Egyptians*, 2e édition, t. I, fig. 7.

dait sa puissance, droit qui n'est vraiment légitime que là où la monnaie est bonne et loyale, et qui n'est même effectif qu'à cette condition. Aucune disposition de loi, quelque sévère qu'elle soit, ne peut aller à l'encontre de la force irrésistible des choses et empêcher la rapide dépréciation d'un numéraire de mauvais aloi, dont la valeur nominale s'écarte trop de sa valeur effective[1].

Cette invention fut tardive, car il est aujourd'hui prouvé qu'elle ne remonte pas au delà de la première moitié du septième siècle avant notre ère, et, comme toute l'antiquité classique l'a reconnu, l'honneur n'en peut être disputé qu'entre les Grecs et les Lydiens, c'est-à-dire entre deux peuples qui, presque frères par le sang, appartenaient l'un et l'autre au bassin de la mer Égée. Or il existait dans l'antiquité, à ce

1. Fr. Lenormant, *La Monnaie dans l'antiquité*, t. I, p. 91-92.

sujet, deux traditions différentes, qui toutes deux avaient pour elles des autorités du plus grand poids. Le lexicographe Pollux, si judicieux et si bien informé, hésite en présence des données contradictoires qu'il rencontrait chez les auteurs; il est difficile, selon lui, « de résoudre la question de savoir si Phidon l'Argien a été le premier à frapper monnaie ou si ce sont les Lydiens[1] ». Nous éprouvons encore aujourd'hui le même embarras[2]. Pour les uns, les premières monnaies furent celles que Phidon, roi d'Argos, fit frapper, au type de la tortue, dans l'île d'Égine, dont il était le maître. C'est la donnée qu'adoptait Éphore, suivi par Strabon[3], par Elien[4] et par un bon nombre d'écrivains plus récents[5]; c'est celle qui avait le plus généralement cours en Grèce. En revanche, Hérodote s'exprime ainsi : « Les premiers parmi les hommes de notre connaissance, les Lydiens ont frappé des monnaies d'or et d'argent[6]. » C'est ce qu'affirmait aussi Xénophane de Colophon, un témoin antérieur à Hérodote, qui avait étudié l'histoire ancienne de l'Ionie[7]. On parlait de l'or de Gygès comme des statères de Crésus[8].

On est en droit aujourd'hui d'affirmer que ces deux traditions ont une base réelle et se rapportent à deux faits distincts : la fabrication de la première monnaie d'or par les rois de Lydie, et celle de la première monnaie d'argent à Égine par les ordres de Phidon. Ce dernier fait se rattache à l'institution du plus ancien système de poids et de mesures que l'on ait vu dans le Péloponnèse, système qui, selon tous les écrivains où il en est fait mention, aurait été introduit par ce prince, dont la puissance paraît s'être étendue sur une grande partie de cette contrée[9]. Mais, de ces deux émissions monétaires, à laquelle appartient la priorité? A qui attribuer avec le plus de vraisemblance l'honneur de l'invention?

1. Pollux, IX, 83.

2. Nous ne faisons guère ici que suivre et résumer l'exposé très précis et très clair de la question que Fr. Lenormant a donné dans l'ouvrage déjà cité (l. I, ch. iii, § 2).

3. Strabon, VIII, vi, 16.

4. Élien, *Histoires variées*, XII, 10.

5. La *Chronique de Paros* (l. 45-46) mentionne bien les monnaies d'argent frappées à Égine par Phidon, mais elle ne dit pas que ces monnaies soient les premières qui aient été frappées.

6. Hérodote, I, 94.

7. Pollux, IX, 83. Xénophane était né vers la fin du septième siècle; il écrivit un poème intitulé Κτίσις Κολοφῶνος.

8. Pollux, III, 87. Γυγιάδας χρυσός, Κροίσειοι στατῆρες.

9. Hérodote, VI, 127. Pline, *H. N.* VII, lvii, 7 (éd. Littré); Pollux, X, 179, par qui nous apprenons qu'Aristote, dans le chapitre de son grand recueil qui était consacré à la *constitution des Argiens*, avait traité des mesures instituées par Phidon; *Chronique de Paros*, l. 45-46.

Les témoins qui se prononcent en faveur des rois de Lydie paraissent plus dignes de foi que ceux qui soutiennent les prétentions des Éginètes. Ils sont plus anciens, plus rapprochés des faits dont ils parlent. Xénophane est contemporain d'Alyatte et de Crésus; il a vu la pratique du monnayage se répandre du royaume lydien dans les cités ioniennes. Si Hérodote n'a vécu qu'après la chute des Mermnades, encore précède-t-il Éphore d'un siècle environ; ajoutez qu'il est né, qu'il a passé sa jeunesse dans une région où devaient encore, de son temps, se rencontrer dans la circulation les espèces jadis émises, en quantité considérable, par les monarques lydiens; il était plus curieux et mieux informé que les historiens rhéteurs de l'école d'Isocrate. Enfin, une raison de plus pour que l'on en croie sur parole Xénophane et Hérodote, c'est que la vanité grecque n'a pas dû se résigner, sans quelque effort et sans quelque regret, à reconnaître ainsi les titres des Lydiens; pour qu'elle leur cédât cette gloire, il a fallu que ces titres lui parussent au-dessus de toute contestation.

On ne saurait compter, pour trancher le débat, sur la chronologie historique; la date du règne de Phidon est des plus controversées. Certaines données conduiraient à le placer dans le cours du huitième ou même du neuvième siècle; mais, d'autre part, on est forcé de descendre jusqu'au milieu du septième siècle pour trouver, dans la situation du Péloponnèse, un ensemble de circonstances qui concordent avec le rôle considérable que l'antiquité attribuait à Phidon; aussi est-ce à cette hypothèse que s'arrête le plus autorisé des historiens de la Grèce, Ernest Curtius[1]. Phidon se trouverait être un contemporain de Gygès, mais un contemporain plus jeune de quelques années; quand il entreprenait de reconstituer, au profit d'Argos, le vieil empire des Atrides, la dynastie des Mermnades était déjà solidement assise sur le trône de Lydie.

C'est donc aux monuments mêmes qu'il convient de s'adresser, en dernière analyse, afin de sortir d'embarras. Cet examen confirme tout d'abord la valeur des témoignages que nous avons invoqués. Aucune des séries monétaires connues ne présente de monuments dont l'aspect soit aussi ancien, aussi primitif que l'est celui des premières pièces d'argent d'Égine et de certaines pièces d'*électrum* que l'on a cru devoir attribuer aux rois de Lydie.

Ces dernières pièces sont les seules dont nous ayons à nous occuper

1. E. Curtius, *Histoire grecque* (traduction Bouché-Leclercq), t. I, p. 299, n. 3.

ici; on a eu diverses raisons de leur prêter l'origine que nous leur assignons. La plupart des pièces de ce genre que l'on possède ont été recueillies dans les environs de Sardes[1]. Les types qui s'y montrent ont bien un caractère qui s'accorde avec cette hypothèse; c'est le lion, dont Crésus envoyait l'image à Delphes[2], le lion qui, promené autour des remparts de Sardes, les avait rendus imprenables[3], le lion enfin, qui était consacré à Cybèle, la grande déesse de l'Asie Mineure. Sur d'autres échantillons, la tête du lion est opposée à celle du taureau, et de nombreux exemples nous ont déjà montré que l'art asiatique aimait à mettre en rapport ces deux animaux, dont le rapprochement paraît avoir eu une valeur symbolique[4]. De plus, beaucoup de ces pièces sont en électrum, et l'électrum, c'était par excellence le métal lydien[5]. Les Grecs appelaient *électrum* ou *or blanc* un alliage naturel où l'or et l'argent entrent en proportions variables. Dans le métal que donnaient les sables aurifères du Tmolos et qu'ont mis en œuvre les monnayeurs lydiens, il y a environ soixante-treize parties d'argent contre vingt-sept d'or[6].

C'est déjà, ce semble, pour le monnayage de la Lydie, une première présomption de haute antiquité que l'emploi d'un alliage dont le titre n'était pas fixe; les pépites jetées dans le creuset n'avaient pas toutes la même composition; aussi semble-t-il que, dès le règne de Crésus, on ait pris l'habitude d'affiner l'or destiné à la frappe. Ce qui, plus encore que cette imperfection du métal, trahit en Lydie les tâtonnements d'un art encore à ses débuts, c'est la forme même et la physionomie des pièces. Ce sont des lingots ovoïdes un peu aplatis sur les bords, des espèces de grosses pastilles; d'un côté, seulement une surface striée, de l'autre, profondément marquée en creux, l'empreinte

1. Rawlinson, *Herodotus*, I, p. 713.
2. Hérodote, I, 50.
3. Hérodote, I, 84.
4. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 443; III, p. 652, fig. 475, 476, 544, 624. On reconnaît aussi dans un de ces poinçons la partie antérieure d'un renard, et celui-ci serait là le symbole du Dionysos lydien, surnommé Bassareus; Bassara était le nom du renard chez certains peuples barbares (*Thesaurus*, s. v.).
5. Sophocle, *Antigone*, 1037-1039 :

Κερδαίνετ' ἐμπολᾶτε τὸν πρὸς Σάρδεων
ἤλεκτρον, εἰ βούλεσθε, καὶ τὸν Ἰνδικὸν
χρυσόν.

6. Barclay Head, *Historia numorum*, Introduction, p. xxxiv. Fr. Lenormant, *La Monnaie dans l'antiquité*, t. I, p. 190-194. Les Grecs, au lieu du mot ἤλεκτρον, employaient quelquefois la périphrase *or blanc*, λευκός χρυσός (Hérodote, I, 70).

de trois poinçons régulièrement disposés. Les plus vieilles pièces d'Égine rappellent plutôt les barres métalliques qui avaient été longtemps usitées comme moyen d'échange[1]; au lieu d'être plus ou moins circulaire, le flan a encore la forme allongée. Ces espèces ont donc une apparence de grossièreté primitive qui pourrait, au premier abord, induire à croire qu'elles ont précédé celles de la Lydie; les poinçons dont la marque se voit au revers des pièces que nous attribuons à Gygès sont bien plus finement gravés que les coins des tortues de Phidon; mais cette différence s'explique aisément. L'Asie Mineure, au septième siècle, avait une grande avance sur la Grèce; l'art et les métiers qui s'y rattachent étaient plus développés; on y avait la main plus exercée et plus adroite.

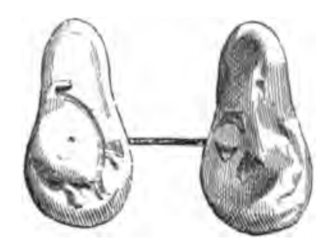
Ce qui a paru trancher la question d'antériorité, c'est que, comparées aux pièces qui commencent la série d'Égine, celles qui ouvrent la série royale de Lydie ne remplissent pas aussi complètement toutes les conditions qui, dans l'antiquité, constituaient et définissaient le numéraire. Ces pièces ont un caractère de transition; ce sont encore des lingots, comme ceux qui circulaient autrefois en Égypte et dans toute l'Asie; mais ils sont poinçonnés par l'autorité publique, et, à ce titre, c'est déjà de la monnaie; au point de vue économique, ils en ont les traits essentiels. D'autre part, au point de vue de la forme et des procédés de fabrique, ce sera un progrès capital que l'invention du coin-matrice qui donne un type en relief; or ce progrès est encore à accomplir, même après la frappe des premiers statères d'or lydiens. Toute pièce, quelque rude qu'en soit le travail, où le type fera saillie sur le champ, devra donc être considérée comme postérieure, puisqu'elle appartiendra à une nouvelle période de l'art du monnayeur, et c'est là le cas des plus anciens statères d'Égine[2].

C'est donc Hérodote qui semble avoir raison quand il fait honneur aux Lydiens de l'invention de la monnaie; seulement, il paraît avoir

1. Dans le fameux temple d'Héra à Argos, on montrait quelques-unes de ces barres (ὀβέλισκοι) qui, racontait-on, y auraient été consacrées par Phidon comme monument des anciennes pratiques auxquelles son invention aurait mis fin. *Etymologicum magnum*, s. v. ὀβέλισκος.

2. Sur l'ensemble du monnayage lydien, voir, outre Fr. Lenormant, Barclay V. Head, *The coinage of Lydia and Persia*, dans le recueil intitulé : *The international numismata orientalia*, publié de 1874 à 1877, chez Truebner, en plusieurs livraisons in-4°, dont chacune, accompagnée de belles planches en photogravure, forme un ouvrage séparé. Les mêmes questions sont traitées plus brièvement dans l'*Historia numorum*, du même auteur. M.-C. Soutzo, *Systémes monétaires primitifs de l'Asie Mineure et de la Grèce* (dans *Revue roumaine d'archéologie, d'histoire et de philologie*, t. II, 1883). Sur la réforme attribuée à Crésus, Barclay Head, *The coinage*, p. 19 et *Historia numorum*, p. 545-546.

commis une légère inadvertance lorsque, à ce propos, il mentionne l'or en même temps que l'argent; il aurait dû ne parler que du premier de ces métaux. Les plus anciennes monnaies d'argent que l'on puisse, avec quelque vraisemblance, assigner à la Lydie ont un caractère bien moins archaïque que les monnaies d'électrum, et les numismatistes s'accordent à ne pas les faire remonter au delà du règne de Crésus. On incline à regarder ce prince comme l'auteur d'une réforme monétaire par laquelle la royauté lydienne aurait substitué à sa monnaie d'électrum, dont le titre n'était pas rigoureusement défini, un double étalon, l'or pur et l'argent, réforme heureuse qui aurait beaucoup contribué à l'essor que prirent alors le commerce et la richesse de son empire. De toute manière, ces pièces d'argent, qu'elles appartiennent à la Lydie ou à quelqu'une des villes grecques de l'Asie, sont sensiblement plus jeunes que les premières tortues d'Égine; comme celles-ci, elles ont le type en relief, et ce type est déjà d'une exécution très avancée. Selon toute apparence, c'est de l'atelier d'Égine que sont sorties les premières monnaies d'argent.



CHAPITRE II

L'ART DE LA LYDIE

§ 1. — L'ARCHITECTURE.

Lorsque nous avons décrit la nécropole voisine de Smyrne et ses tumulus, ce n'est pas sans une certaine hésitation que nous en avons rattaché les monuments aux souvenirs de la monarchie à demi fabuleuse des Tantalides[1]. On n'éprouve pas le même embarras lorsqu'il s'agit de fixer l'origine et la date approximative des tombes du même genre qui forment, près de Sardes, la nécropole aujourd'hui connue sous le nom de *Bin-Tépé*, « les mille tertres ».

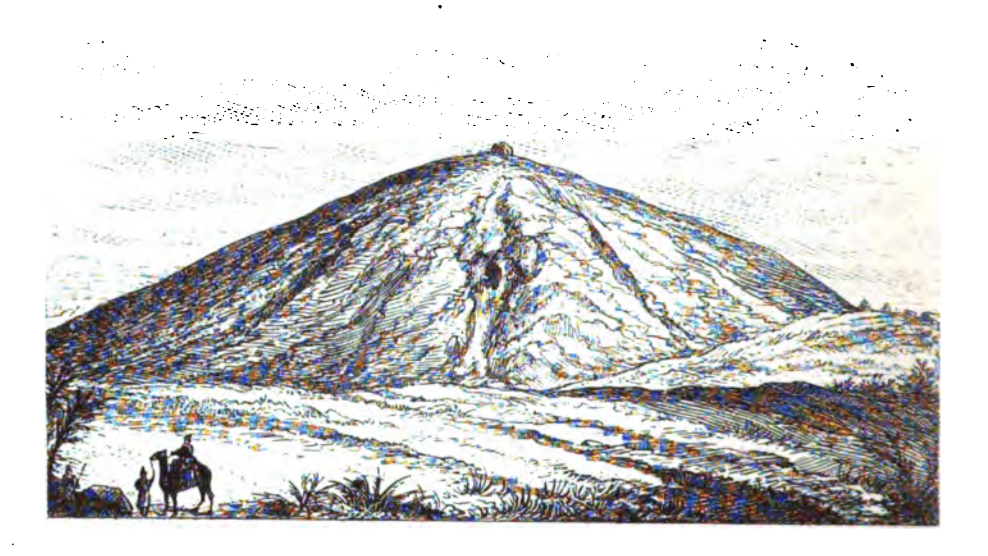
Les rois qui ont régné à Sardes avaient leurs tombeaux dans le voisinage, au nord de la ville, sur l'autre rive de l'Hermos (fig. 157). On les montrait aux voyageurs, du temps d'Hérodote et de Strabon. Les explorateurs modernes ont reconnu ces tombes au site, que les textes anciens marquent avec assez de précision, à la forme, que ces auteurs définissent clairement, et aux dimensions, qui correspondent, avec une approximation suffisante, à celles que fournissent nos documents. Le passage d'Hérodote mérite d'être reproduit tout entier[2] :

« On voit en Lydie un ouvrage bien supérieur à ceux que l'on admire ailleurs (j'en excepte toutefois les monuments des Égyptiens et des Babyloniens) : c'est le tombeau d'Alyatte, père de Crésus. Le pourtour est composé de grandes pierres, et le reste de terres amoncelées. Il a été construit aux frais des marchands qui vendent sur la place, des artisans et des courtisanes. Cinq termes, placés au haut du monument, subsistaient encore de mon temps et marquaient, par des inscriptions, la portion que chacune des trois classes avait fait bâtir.

1. *Histoire de l'Art*, t. V, pp. 48-53.
2. HÉRODOTE, I, 93.

D'après les mesures, la portion des courtisanes était visiblement la plus considérable; car toutes les filles, dans le pays des Lydiens, se livrent à la prostitution; elles y gagnent leur dot, et continuent ce commerce jusqu'à ce qu'elles se marient; elles ont le droit de choisir leur époux. Ce monument a 6 stades 2 plèthres de tour (1171^{m},65) et 13 plèthres de largeur (400^{m},75). Tout auprès est un grand lac qui ne tarit jamais, à ce que disent les Lydiens. On l'appelle le lac Gygée. Cela est tel. »

Strabon n'ajoute guère aux données d'Hérodote qu'une indication

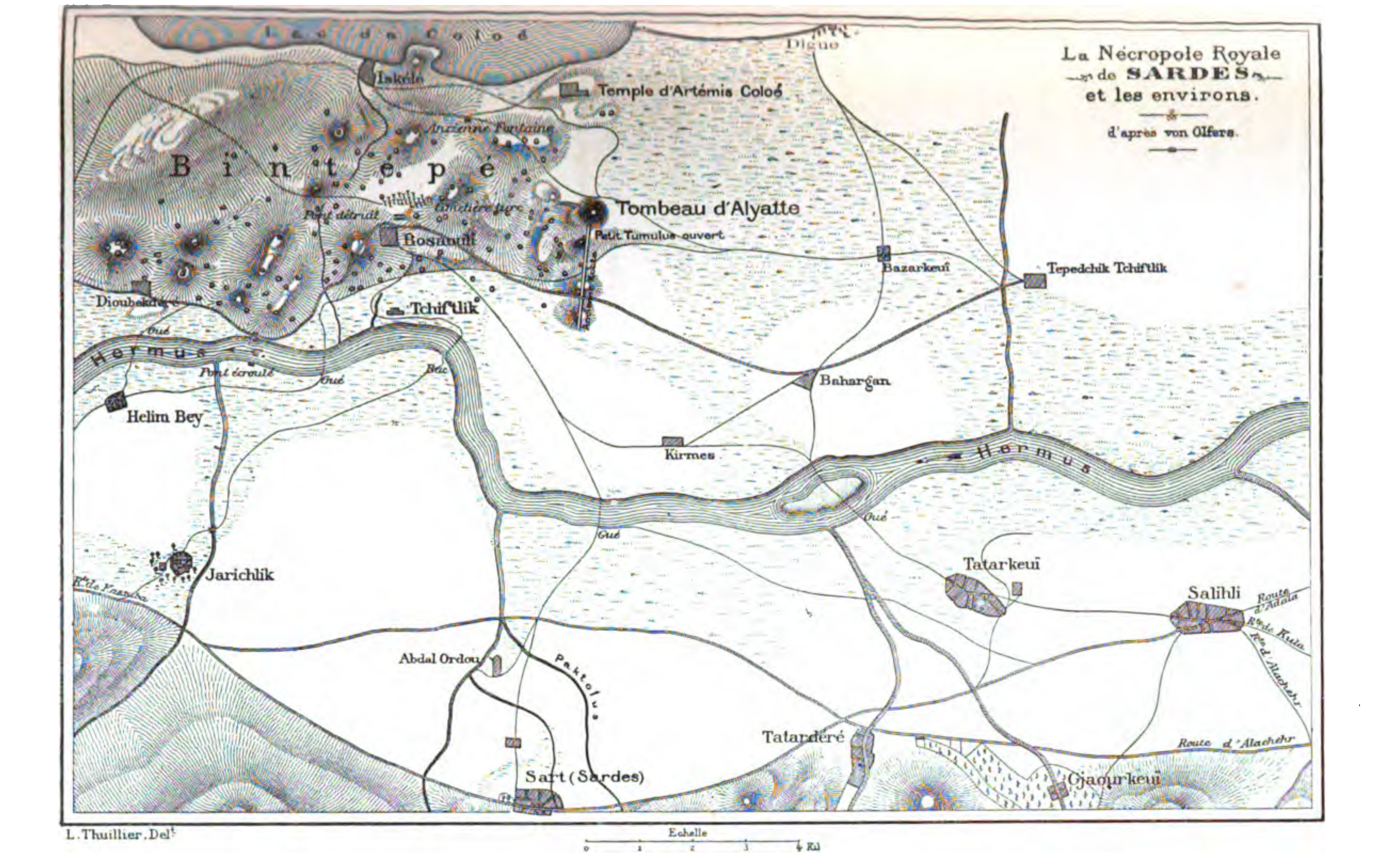


158. — Vue du tombeau d'Alyatte, prise du sud. Von Olfers, pl. IV.

exacte de la distance[1]. « A 40 stades (7400 mètres) de Sardes est un lac qu'Homère appelle le lac Gygée, mais qui plus tard a échangé ce nom contre celui de Coloé... Tout autour du lac Coloé sont les tombeaux des rois; celui d'Alyatte (fig. 158) est du côté de Sardes; c'est une immense levée de terre qui surmonte un haut soubassement de pierre. » Puis, après avoir rappelé ce que dit Hérodote de la part prise par les filles des Lydiens aux frais de la construction du tombeau, il ajoute : « C'est ce qui explique pourquoi cette sépulture royale est quelquefois appelée le *monument de la Courtisane*. Certains historiens assurent que le lac Coloé a été creusé de main d'homme pour recevoir le trop-plein du débordement des fleuves. »

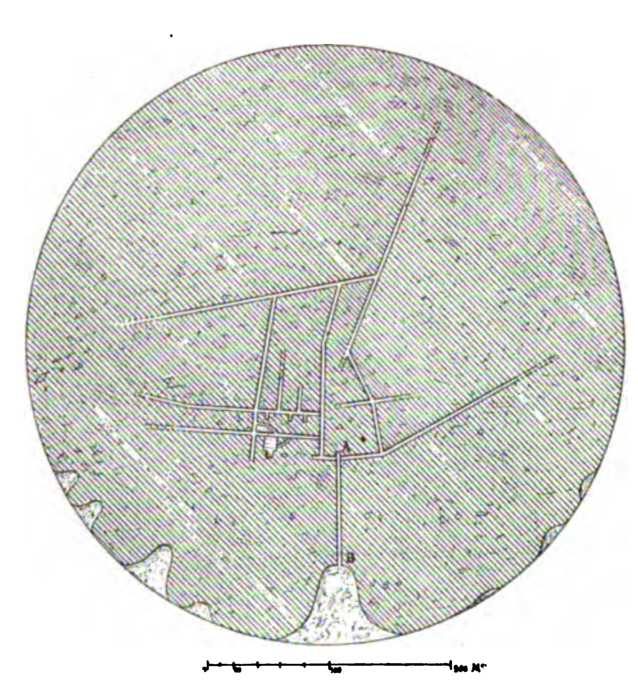
Point d'erreur possible, quoique Strabon place son lac beaucoup

1. Strabon, XIII, iv, 5. 7.



157. — La nécropole royale de Sardes et ses environs, d'après la carte donnée par von Olfers dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin, 1858.

trop près de Sardes[1]. Il n'y a dans le voisinage de cette ville qu'un seul lac, le *Mermereh-Gheul*, et c'est sur sa rive méridionale que se trouvent ces buttes, les *Bin-Tépé*, dont quelques-unes sont colossales. De Sardes, on croirait voir un groupe de collines que rapproche les unes des autres un jeu de perspective; de près, elles se présentent par files régulières qui suivent à perte de vue les ondulations du terrain. L'ordre qui préside à leur distribution prouve jusqu'à l'évidence que ces buttes furent élevées de main d'homme; c'est ce que n'ont pas hésité à déclarer tous les voyageurs qui ont visité ce site[2]; mais quoique l'entreprise ne parût pas présenter de difficultés, on tarda bien longtemps à sonder l'intérieur de ces massifs. Le premier qui l'essaya, ce fut M. Spiegelthal, consul général de Prusse à Smyrne. Il commença par ouvrir quelques-uns des tumulus secondaires, puis il fit des fouilles profondes dans celui de tous ces tertres que ses dimensions exceptionnelles désignaient comme le *tombeau d'Alyatte*[3].



159. — Plan du tombeau d'Alyatte. Von Olfers, pl. III.

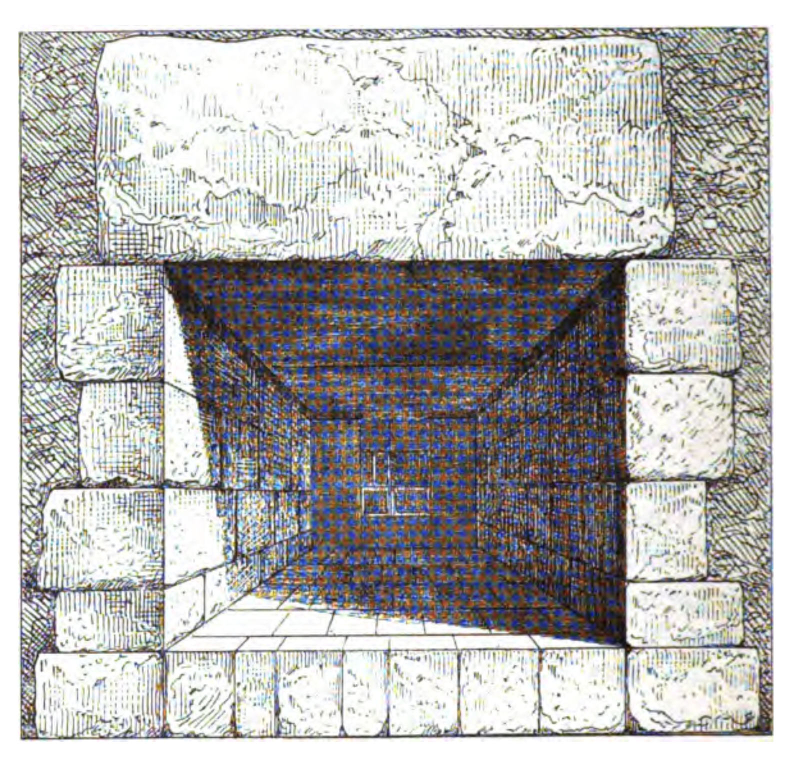
Le tombeau d'Alyatte, dans son état actuel, a encore 69 mètres de hauteur verticale au-dessus du niveau de la plaine; il fait l'effet d'une

1. La distance réelle est d'environ 12 kilomètres; peut-être une erreur de chiffres s'est-elle glissée dans le texte. Il faut dire qu'au temps de Strabon Sardes avait un faubourg qui pouvait s'étendre assez loin, à travers la plaine, dans la direction du nord.

2. Chandler, *Travels*, p. 263. Hamilton, *Researches*, t. I, pp. 145-146. Texier, *Asie Mineure*, 8°, pp. 258-259. Prokesch von Osten, *Erinnerungen*, III, p. 162.

3. *Monatsblatt der k. P. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1854, pp. 700-702, et, dans les *Abhandlungen* de cette même académie, 1858, pp. 539-556, un mémoire de von Olfers, *Ueber die Lydischen Kœnigsgræber bei Sardes und der Grabhuegel des Alyattes nach den Bericht des K. Generalconsuls Spiegelthal zu Smyrna*, avec 5 planches lithographiées.

petite montagne. Sous le gazon, qui dérobe à l'œil le pied du mon ment, les tranchées eurent bientôt atteint la construction en pie qui formait l'enveloppe de la tombe; on est arrivé ainsi jusqu'à chambre funéraire qui, cachée sous cette masse, a dû renfermer cercueil du roi; mais d'autres visiteurs y avaient déjà pénétré. Com l'indique le plan (fig. 159), Spiegelthal a rencontré, sur sa route, traces de galeries que les chercheurs de trésors avaient creusées, sa



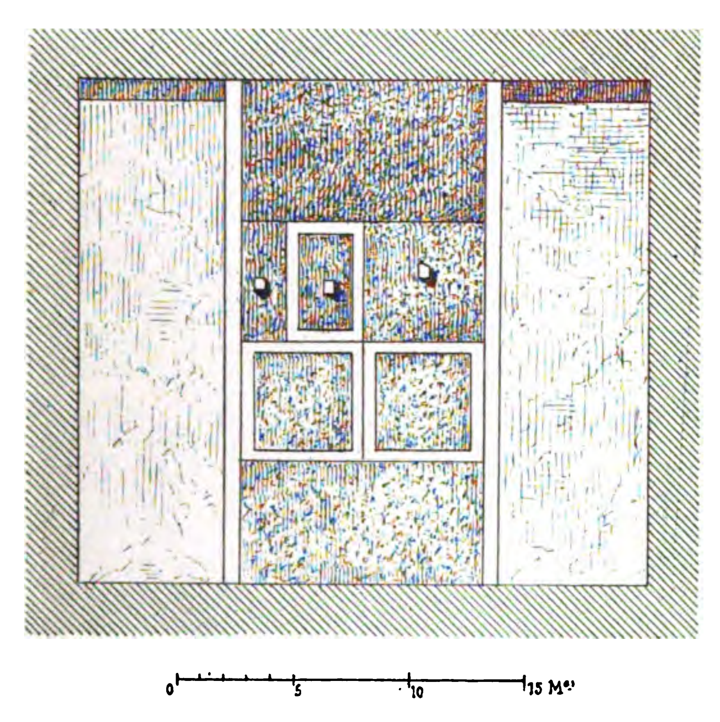
160. — Vue perspective de l'intérieur du tombeau. Von Olfers, pl. IV.

doute dans l'antiquité même, à travers les flancs de la butte, et c en les suivant qu'il a fini par atteindre son but[1].

Le caveau se trouve à 50 mètres au sud-ouest du centre. Les pa sont bâties en grands blocs de marbre gris bien taillés et réunis des queues d'aronde en plomb (fig. 160); elles sont lisses; tout en h seulement, près du plafond, court une bande qui a été laissée brut qui forme une sorte de frise. La porte avait été fermée, après la dé sition du cadavre, par des dalles de marbre où les joints sont er

1. La tranchée marquée A B est celle qui, ouverte par von Olfers, lui fit renco les galeries jadis creusées par les chercheurs de trésors. En les dégageant et les sui on arriva à la chambre funéraire.

drés d'une ciselure, tandis que le reste de la surface n'a été qu'épannelé (fig. 161). Devant la porte, il y a un couloir, dont l'entrée était au sud, dans la direction de Sardes (fig. 162). Les murs sont faits de quartiers du même marbre, avec des refends dessinés par le contraste de champs lisses et d'encadrements où la pierre n'est que piquée. Après que l'entrée du caveau eut été bouchée, de gros blocs furent accumulés devant la cloison de pierre, pour mieux fermer le passage.



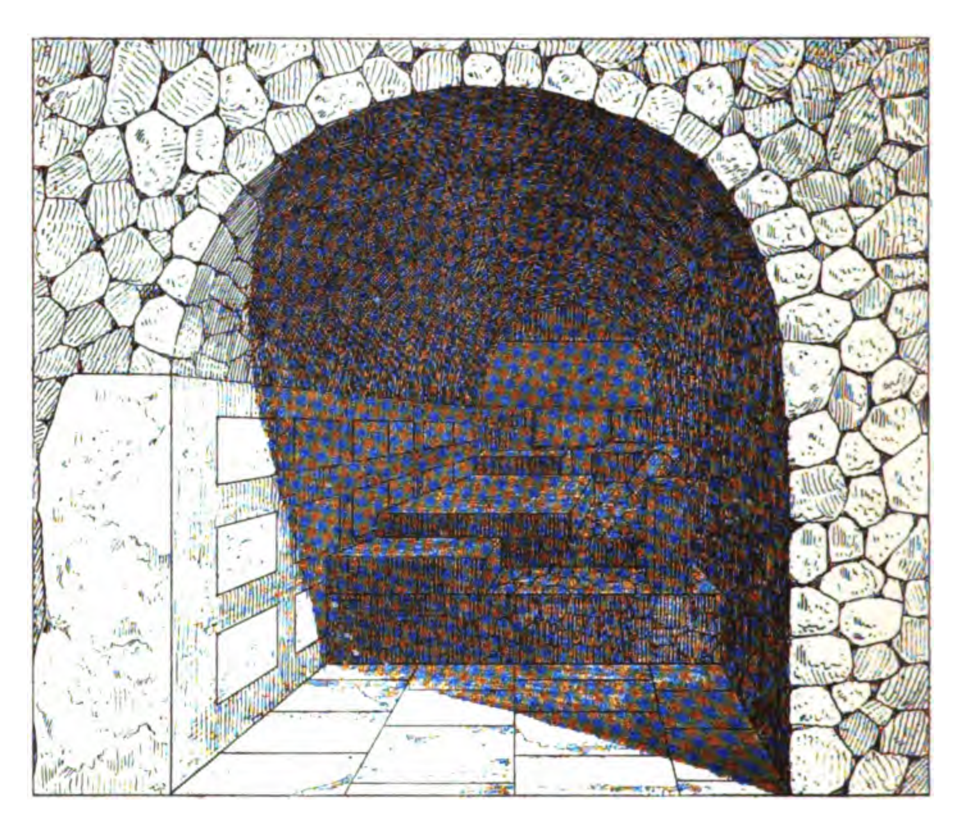
161. — La porte, vue de l'intérieur du caveau. Von Olfers, pl. IV.

Ce couloir est voûté; la voûte est d'une exécution très médiocre; elle a pourtant tenu. Quant à la couverture de la chambre funéraire, ce qui la constitue, ce sont des dalles étendues à plat. Quelques-unes ont été dérangées par les tremblements de terre.

On n'a retrouvé aucune trace du sarcophage, qui a dû être détruit par les premiers violateurs de la tombe; il était probablement en bois; mais on a recueilli des débris nombreux d'alabastres en albâtre oriental et de vases en argile. Au-dessus du plafond de la chambre, il y avait une couche de charbon, épaisse d'environ 2 mètres, qui doit représenter les restes des sacrifices funéraires.

Le tertre qui renfermait cette chambre est formé d'un tronc de cône sur lequel est posé un cône plus aplati (fig. 163). Le bas du tronc

de cône, sur une hauteur d'environ 8 mètres, est constitué par le roc; ensuite commence un mur bâti en grand appareil qui soutient les terres jetées dans l'intérieur du cercle qu'il décrit; le mur joue là le rôle de la croûte d'un pâté; les pierres qui le composent sont à joints vifs[1]. Par endroits, le rocher s'élève bien au-dessus du pied de ce mur et forme une partie de l'intérieur du massif; là où le roc fait défaut, les

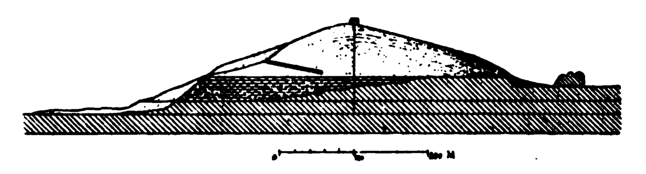


162. — Le couloir. Von Olfers, pl. IV.

terres rapportées l'ont été par couches régulières; à une couche d'argile rouge succède une couche de limon jaune, puis une couche de chaux mêlée à du sable. A 26 mètres au-dessus du niveau de la plaine, posé sur le plateau que soutenait ce soubassement circulaire, commençait le tertre proprement dit; celui-ci était revêtu de briques (fig. 164), au moins dans le voisinage du sommet, et se terminait par une aire sur laquelle gisait encore, au moment des fouilles, renversée, mais en place, une des bornes dont parle Hérodote; elle mesure à sa base 2^m,85 de diamètre (fig. 165); on y reconnaît ce type du phallus que nous

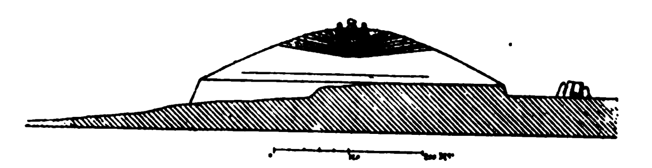
1. Le tumulus a 61 mètres de haut depuis le pied du mur, et 43 depuis la crête de ce même mur.

avons déjà rencontré dans la nécropole dite de Tantale. Cette borne est quatre fois plus grande qu'une autre, de même forme, qui se voit dans la plaine, vers la base du tertre. La place qu'occupent aujourd'hui ces deux blocs de pierre, leurs dimensions différentes, tout conduit à croire que le premier de ces termes se dressait jadis au centre de la plate-forme; le second était l'un des quatre qui étaient rangés sur le pourtour du champ; tout voisin du bord, il a roulé sur le talus. Les trois autres bornes sont sans doute aussi là, cachées sous les terres éboulées. Sur aucun de ces blocs il n'y a la moindre trace d'inscription.



163. — Coupe du tumulus, sur la ligne sud-nord, état actuel. Von Olfers, pl. II.

Hérodote n'a pas escaladé le tombeau d'Alyatte; c'est de Sardes qu'on le lui a montré; on lui a fait un de ces contes qui, toujours et partout, ont été dans les habitudes des cicerone auxquels est obligé de recourir le voyageur qui ne sait pas la langue du pays, ou bien sa mémoire aura confondu ce qu'on lui avait dit d'une stèle placée quelque part, à l'extérieur du monument, avec ce qui se rapportait aux bornes du plateau supérieur.



164. — Coupe du tumulus restauré. Von Olfers, pl. IV.



165. — Une des bornes terminales. Von Olfers, pl. III.

En revanche, les mesures que donne l'historien sont sensiblement d'accord avec celles qui ont été prises sur la ruine même; elles ont bien trait au même monument. Il y a seulement à corriger une erreur de calcul d'Hérodote; il s'est trompé sur le rapport du cercle au

diamètre. Un cercle de 1172 mètres donnerait un diamètre de 373 mètres et non de 403 mètres. Or il n'y a que 18 mètres d'écart entre la vraie cote d'Hérodote, 373 mètres, et celle que Spiegelthal a obtenue pour le diamètre mesuré au pied du mur, 355 mètres. Le contour, d'après ce chiffre, aurait un développement de 1115 mètres.

Si l'on compare ces dimensions à celles de la pyramide de Chéops, on comprend que le monument lydien ait pu faire songer Hérodote à ce qu'il avait vu en Égypte et en Chaldée. Le contour de la grande pyramide est de 935m,96; il est donc inférieur à celui du tombeau d'Alyatte; mais celui-ci était moins élevé. D'ailleurs, quand le mur n'était pas enseveli sous les éboulements, quand les flancs du tertre n'étaient pas déformés par de profondes ravines, l'effet devait être bien plus grand. Le plus marqué, le plus creux de ces sillons est celui qui regarde Sardes (fig. 158). On se demande s'il n'y avait pas là autrefois une construction, un porche en avant du couloir, une façade monumentale tournée vers la cité. Dans la plaine, on a relevé maintes traces d'une chaussée qui se dirigeait vers l'Hermos et vers la capitale, en correspondant soit à un pont, soit à un gué du fleuve (fig. 157); elle conduisait à la nécropole, et de là au temple voisin d'Artémis Coloéné.

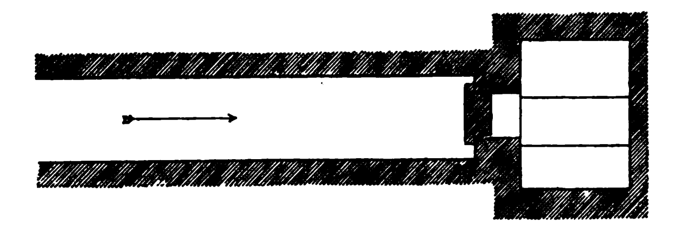
L'ensemble du monument avait donc sa grandeur et témoignait tout au moins d'un puissant effort. La tombe du monarque belliqueux, par qui les frontières de la Lydie avaient été poussées jusqu'à l'Halys, était l'ornement principal de la nécropole. Celle-ci ne renfermait pas seulement les sépultures royales; on y a compté une centaine de tertres encore très distincts[1], et nombre d'autres, ici comme partout où était en usage la forme du tumulus, ont été détruits soit par l'action des eaux, soit par les travaux des champs.

L'étude des tumulus voisins avait été commencée par Spiegelthal; mais cet explorateur n'a jamais fait connaître les résultats de ses recherches, et c'est un voyageur français qui, dans un travail récent, a donné à ce sujet de curieux détails. En 1875, M. A. Choisy a visité la nécropole lydienne. On venait d'y faire des fouilles; il n'a pu savoir qui les avait exécutées; mais il a trouvé plusieurs tombes ouvertes et déblayées, ce qui lui a permis d'étudier la disposition des tumulus secondaires, d'en analyser la structure et d'en apprécier le caractère[2].

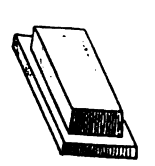
1. C'est le chiffre qu'indique Spiegelthal. Hamilton et M. Choisy disent environ soixante.

2. Auguste Choisy, *Note sur les tombeaux lydiens de Sardes*, avec une planche et plusieurs figures dans le texte (*Revue archéologique*, N. S. t. XXXII, pp. 73-81).

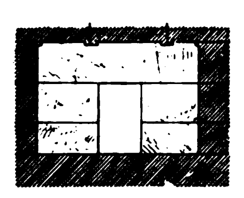
Ces tombeaux, malgré quelques variantes qu'il est inutile de signaler, peuvent être ramenés à un type uniforme. La chambre sépulcrale, située sous la butte conique, est une petite salle basse, construite à fleur de terre, dont les dimensions restent à peu près les mêmes, quelle que soit l'importance du tertre qui la recouvre. Ces dimensions sont, en chiffres ronds : 3m,50 dans le sens de la plus grande face, 2 mètres dans l'autre sens et 2 mètres en hauteur. Les grands côtés sont dirigés de l'est à l'ouest. Les murs sont en pierre de taille et doublés de contre-murs en moellon brut. Les plafonds se composent de grandes dalles. Une porte pratiquée dans la face sud, qui se fermait par un tampon de pierre à feuillures, met la salle en communication avec un couloir qui va se perdre, après un parcours plus ou moins long, dans la masse même des remblais. Les parements de la chambre sont rarement achevés, et le couloir est subdivisé en tronçons successivement ajoutés les uns aux autres, dont l'exécution devient de plus en plus grossière à mesure qu'on s'éloigne de la chambre sépulcrale. Tous les détails accusent une évidente précipitation[1].



166. — Tombeau lydien. Plan. Choisy, *Note*, fig. 1.



167. — Dalle de clôture. Choisy, fig. 4.

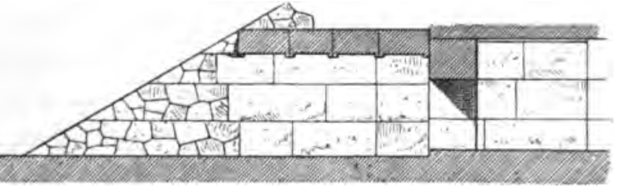


168.— Coupe transversale Choisy, fig. 3.

Ces indications générales, M. Choisy les résume dans une double série de dessins. Un premier tombeau (fig. 164) a pour principales dimensions :

Longueur de la chambre, 2m,94 ; largeur, 2m,01 ; hauteur, 2m,02.

Couloir : largeur, 1m,51 ; haut., 1m,98.

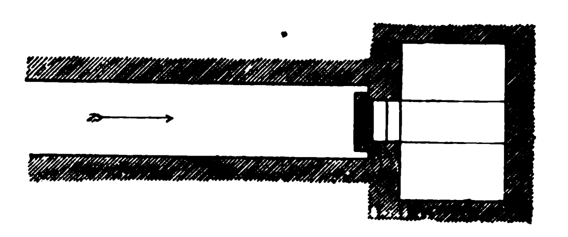


169. — Coupe longitudinale. Choisy, fig. 2.

La figure 167 présente en perspective la dalle qui servait à fermer

1. A. Choisy, *Note*, p. 74.

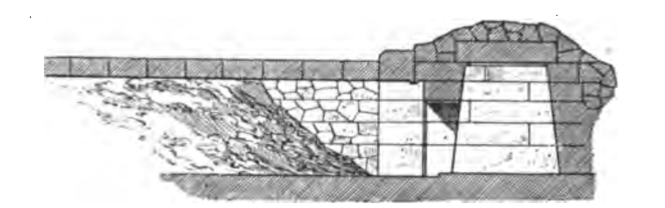
la cellule, dalle que l'on voit en place dans le plan. Dans la coupe transversale, la porte est supposée ouverte (fig. 168). Dans les murs du couloir, on distingue deux tronçons en pierre de taille construits bout à bout, sans liaison l'un avec l'autre, et un prolongement en blocage (le tout est enveloppé par les terres) (fig. 169).



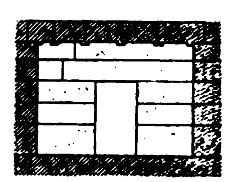
170. — Tombeau lydien. Plan. Choisy, fig. 5.

Le second tombeau (fig. 170, 171, 172, 173) est une variante du précédent. Les pieds-droits surplombent vers l'intérieur. L'inclinaison est sensiblement de $0^m,20$ par mètre. Dimensions de la salle : longueur, $2^m,83$; largeur au niveau du sol, $1^m,94$; largeur au niveau du plafond, $1^m,52$; hauteur, 2 mètres. Couloir : largeur, $1^m,29$; hauteur, $1^m,71$.

Un dernier monument (fig. 174, 175) n'a pas de corridor; il se

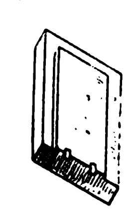


171. — Coupe longitudinale. Choisy, fig. 6.



172. — Coupe transversale. Choisy, fig. 7.

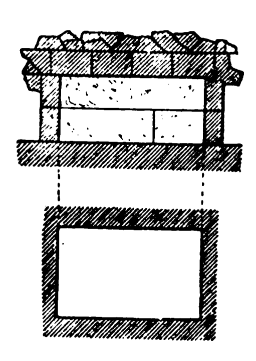
réduit à une chambre qui a $2^m,60$ sur $1^m,65$ et seulement $1^m,19$ d'élévation. La figure 176 indique à grande échelle l'aspect des parements qui sont restés à l'état d'ébauche. On a supposé dans le tracé de l'image deux faces du monument détachées du sol et vues par dessous. La figure 177 montre la place qu'occupe d'ordinaire dans les remblais la chambre sépulcrale et sa galerie d'accès. Ces remblais ont été exécutés par couches coniques, disposées régulièrement autour de l'axe de la butte. Les couches inférieures sont à pentes raides, et la pente va s'atténuant d'assise en assise. Quant à la chambre sépulcrale, elle ne se trouve jamais au point central : elle est toujours reportée vers le pourtour.

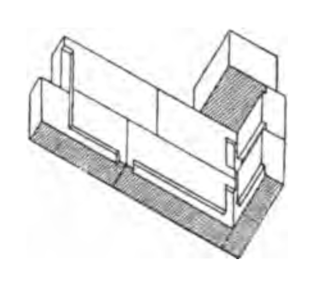


173. — Dalle de clôture. Choisy, fig. 8.

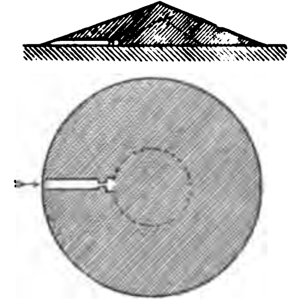
« On devine à ces indices comment furent conduits les travaux. Deux équipes y concouraient, celle des manœuvres qui élevaient le massif de terre et celle des maçons qui bâtissaient le caveau. Il fallait

éviter entre les uns et les autres un contact gênant, et c'est en vue de ce résultat qu'on éloignait de l'axe du cône la chambre à construire; on se ménageait ainsi vers le centre un espace où déposer les terres destinées à constituer le noyau de la butte. Ce noyau, sans cesse grossissant, finissait par atteindre, puis par englober la cellule et ne lui laisser pour accès que la galerie embranchée sur sa face sud; on s'occupait alors des travaux intérieurs, et, à mesure que les remblais du cône s'accumulaient au dehors, on allongeait la galerie pour en maintenir l'entrée libre. De là ces reprises, ces solutions de continuité qui s'observent partout dans l'appareil des corridors. Quelquefois même, pour en accélérer l'allongement, on renonçait aux matériaux d'appareil et on y substituait le moellon brut (fig. 169 et 171). On déposait ensuite le mort dans le tombeau, et, la porte une fois close, on abandonnait au milieu des terres amoncelées la cellule, que sa petitesse même et le soin mis à la construire garantissaient contre l'effort de leurs pressions. Les galeries d'accès, moins soigneusement établies, étaient plus exposées à céder sous la charge; aussi, pour en éviter l'écrasement, les comblait-on intérieurement de terre; c'est ce que prouvent leur état d'obstruction absolue et l'absence de toute porte à leur extrémité.

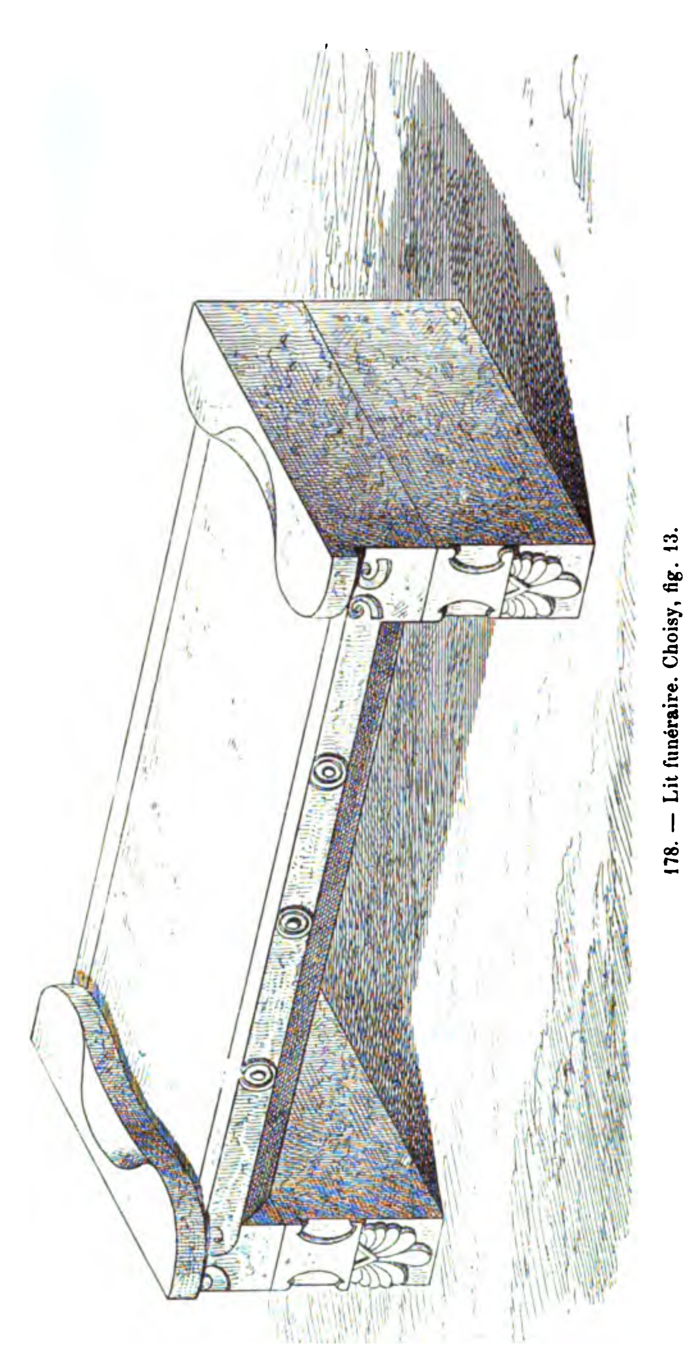

174 et 175. — Tombeau lydien. Plan et coupe longitudinale. Choisy, fig. 9 et 10.


176. — Aspect des parements. Choisy, fig. 11.

« Ainsi s'explique la marche des travaux. Si, maintenant, on envisage les procédés mêmes qui ont servi à la préparation et à l'emploi des pierres, on saisira, entre les méthodes des Lydiens et celles des Grecs, des analogies qui n'ont assurément rien de fortuit. Les blocs sont ébauchés comme l'ont été ceux des monuments helléniques de la meilleure époque. Lorsque le temps a manqué pour en dresser les parements avant de les mettre en place, on retrouve, au pourtour des panneaux inachevés,


177. — Le tumulus, plan et coupe. Choisy, fig. 12.

des rainures directrices creusées pour guider l'ouvrier dans les opérations de la taille définitive (fig. 176); c'est le mode même d'exécution suivi aux Propylées d'Athènes. Au contraire, lorsque les blocs ont été mis en place tout taillés, on distingue, près de leurs angles saillants et le long des arêtes vives, des bourrelets en relief ménagés en vue de prévenir l'effet des chocs (fig. 168, 169, 172); ce sont les précautions mêmes qui ont été prises pour la pose des architraves de Ségeste. Comme chez les Grecs, les pierres qui servent à couvrir les salles forment des plafonds, non des voûtes; quand le constructeur a craint de voir rompre sous la charge la dalle de ses plafonds, il en a réduit la portée en inclinant l'un vers l'autre les murs destinés à les soutenir (fig. 171). C'est ainsi que les Grecs ont constamment assuré la résistance des plates-bandes; les linteaux de leurs portes re-

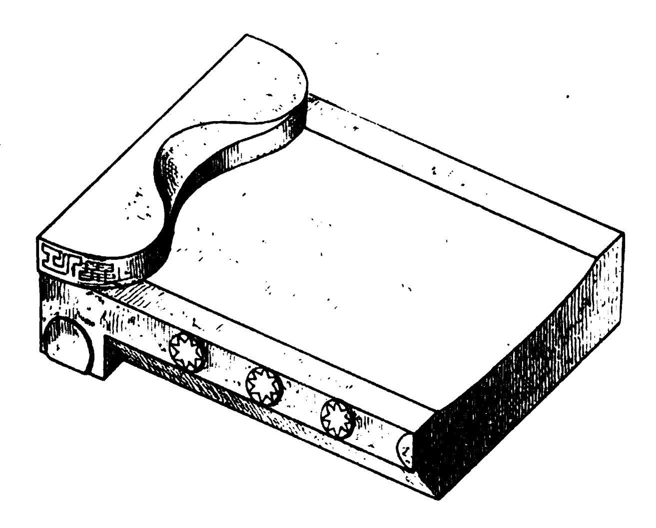


178. — Lit funéraire. Choisy, fig. 13.

posent sur des pieds-droits dont l'intervalle est moindre au sommet qu'à la base[1]. »

On remarquera une particularité curieuse : là où les galeries, commencées en pierre de taille, se continuent en maçonnerie de moellons bruts, ceux-ci ne sont posés ni à joints vifs, ni à bain de mortier; la matière qui les relie est simplement de la terre délayée, où l'on distingue encore la marque du lissage à la truelle. On n'a pas signalé d'autre exemple d'un procédé aussi primitif dans les constructions monumentales des anciens.

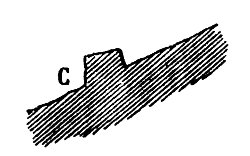
Tous les objets de prix qui étaient déposés dans ces tombes ont disparu; M. Choisy a recueilli, sur place, des éclats de bois résineux, restes probables des cercueils, avec les clous de fer qui ont servi à les assembler, des débris de poterie, et ceux d'un beau vase en albâtre à profil allongé, enfin des lits en pierre sur lesquels les Lydiens étendaient leurs morts. Tous ces lits ont été jetés hors des caveaux au moment des fouilles; l'un d'eux cependant a pu être rétabli en entier (fig. 178). Il se composait d'une dalle horizontale qui formait la couche funéraire, et de deux supports, faits chacun d'une pierre de champ. Le dessus de la dalle était creusé légèrement, de manière à rappeler l'aspect d'un matelas qui s'affaisse, et chacune de ses extrémités se relevait en imitant un coussin où la tête a marqué sa place. Sur le devant du châssis de ce lit, un ornement en forme de patère; par leurs amincissements et par le dessin de la palmette qui les décore, les pieds qui sont figurés sur la face antérieure des dalles de soutien semblent imités de ceux d'un lit de bronze. Dans plusieurs de ces lits, c'est du pinceau que l'on s'est servi pour obtenir



179. — Lit funéraire avec ornements peints. Choisy, pl. XIII, A.

1. A. Choisy, *Note*, pp. 76-77.

la décoration que l'on ne prenait pas le temps de ciseler dans la pierre. On distingue les traces de deux couleurs, le vert et le rouge. Ainsi, dans un autre lit, que nous supposons coupé par le milieu (fig. 179), la grecque qui court sur le rebord du coussin n'était que peinte; il en est de même des étoiles qui ornent la face latérale du matelas; les rayons sont mi-partie de vert et de rouge. Ces étoiles sont incorrectes, mal tracées; partout la hâte se trahit, et cependant le dessin de ce mobilier, ainsi que l'exécution des ornements qui le décorent, ont bien l'allure franche et la fermeté des œuvres de haute époque. On n'a d'ailleurs pas trouvé, dans cette plaine, de tombes qu'accompagne une inscription grecque. La Sardes hellénisée des Achéménides, des Séleucides et des rois de Pergame a eu ses cimetières plus à portée, dans son voisinage immédiat. *Bin-Tépé*, c'est l'ancienne nécropole lydienne, celle où les chefs des grandes familles du royaume avaient tenu à se faire enterrer près de leurs rois, et aucun indice ne permet de croire que plus tard on ait continué d'y ensevelir. On peut donc regarder ces tombes comme antérieures à la défaite de Crésus; les plus récentes seraient de la première moitié du sixième siècle, hypothèse que rien ne dément dans le style des moulures et dans tout l'aspect des différents débris qui ont été recueillis au cours des fouilles faites dans ce champ des morts.

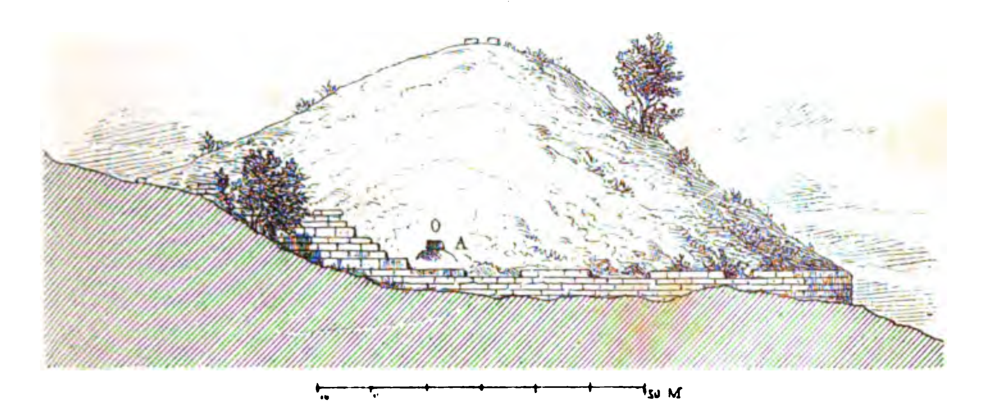


180. — Tumulus de Bélévi. Entaille dans le roc. Weber, pl. I, fig. 2.

Les tumulus voisins du lac Coloé n'étaient pas les seuls que possédât cette contrée; un fragment d'Hipponax, dont le texte est par malheur très corrompu, signale plusieurs monuments de ce genre, que rencontrait sur sa route le voyageur qui allait à Smyrne en traversant le territoire lydien[1]. Si l'on suppose que l'itinéraire ici décrit est celui d'Éphèse à Smyrne (Hipponax était d'Éphèse), on pourrait reconnaître un des tumulus auxquels le poète fait allusion dans celui sur lequel l'attention a été appelée par un des explorateurs qui connaissent le mieux toute cette région, M. Weber[2]. Il se trouve à deux lieues environ vers le nord-est d'Éphèse, dans la vallée du Caystre, près d'une éminence où un sanctuaire primitif taillé dans le roc paraît avoir été remplacé, à l'époque romaine, par un petit temple ionique, dont les débris gisent sur le sol. A cent mètres environ de ces débris,

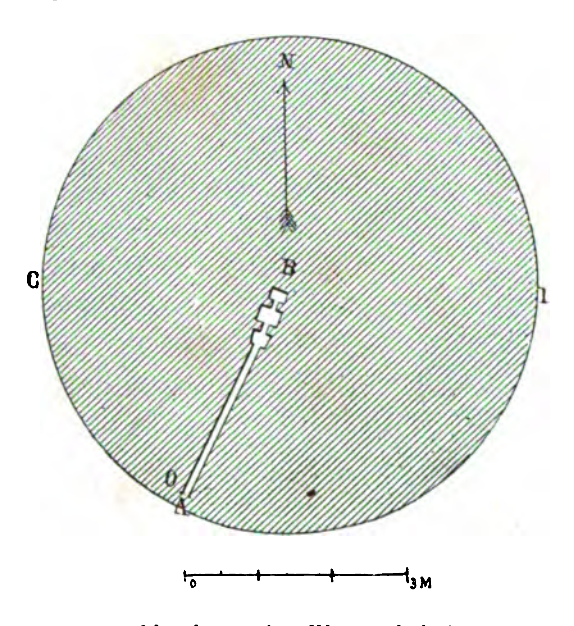
1. Hipponax, fr. 15 (Bergk, *Pœtæ lyrici Græci*, t. II).
2. G. Weber, *Tumulus et hiéron de Bélévi, sur l'ancienne route d'Éphèse à Sardes*, 8°, 16 pages et 2 planches. Le village est marqué sur la carte de Kiepert sous le nom de Bélédi.

vers l'ouest, se dresse une colline qui domine toute la vallée; c'est le sommet même de cette colline qui a été transformé en tumulus. Il a



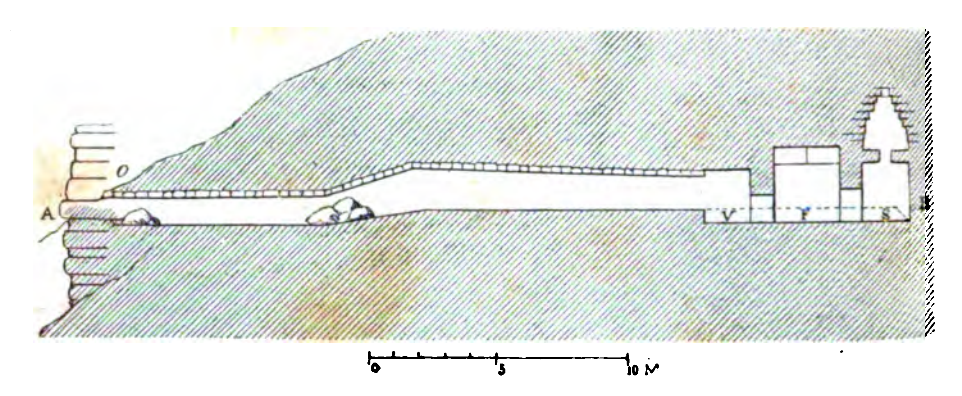
181. — Vue d'ensemble du tumulus. Weber, pl. I, fig. 1.

suffi, pour obtenir ce résultat, de construire un mur de soutènement qui suit le pied de la côte; cette ceinture résistante empêchait les terres de glisser sur le talus et prévenait ainsi toute déformation du tertre. Ce mur est d'un appareil plus régulier que celui des tombes voisines de Sardes. Formé de couches alternativement hautes et basses, il rappelle ce que l'on nomme l'appareil hellénique. Les blocs sont à joints vifs et à bossage d'une exécution soignée; on y remarque une disposition ingénieuse qui a pour objet d'empêcher le glissement des pierres par suite d'une poussée latérale (fig. 180); à 0m,25 du bord extérieur des blocs, on a taillé une rainure profonde de 0m,11. Le bloc supérieur était muni d'un bourrelet saillant de même dimension qui, venant ainsi butter contre cette espèce de rebord, offrait une résistance parfaite à toute pression qui agissait du sommet du tumulus vers sa circonférence.

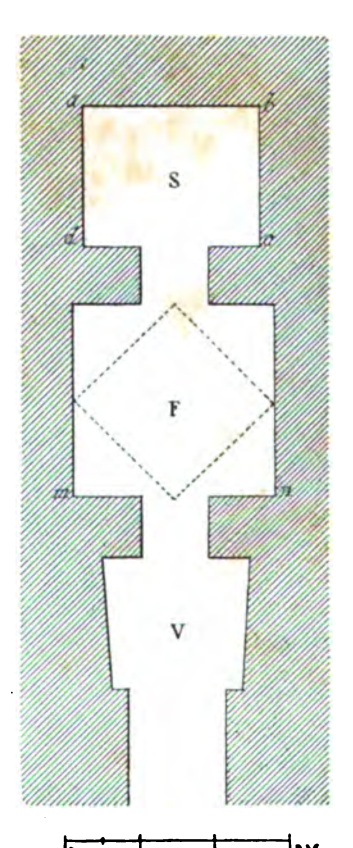


182. — Plan du tumulus. Weber, pl. I, fig. 3.

C'est du côté sud que le tumulus ainsi que le soubassement offrent



183. — Coupe longitudinale. Weber, pl. I, fig. 4.

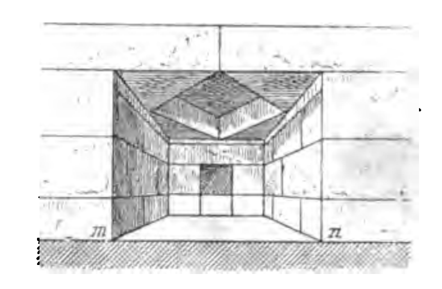


184. — Plan des chambres. Weber, pl. I, fig. 7.

la meilleure vue d'ensemble (fig. 181) et que se trouvait l'entrée du monument (182,O); rien d'ailleurs, dans l'ordonnance du mur, ne permet de supposer que cette entrée fût indiquée par des motifs d'architecture. Sur le sommet du tertre, qui est légèrement arrondi, on aperçoit quelques blocs de calcaire informes; peut-être sont-ce les débris d'un couronnement dont il est impossible de se faire une idée.

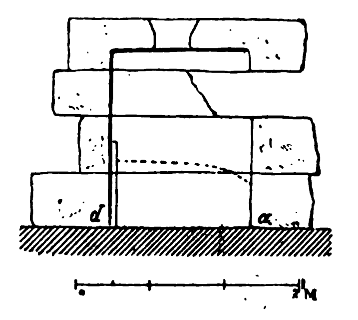
Les eaux de pluie ont accumulé de la terre à l'entrée du couloir; on n'y pénètre qu'en rampant (fig. 183). Jusqu'à 8 mètres environ du seuil, ce passage reste très bas; puis il présente tout à coup une montée très prononcée, et le plafond s'élève bien plus que le sol, en sorte que le corridor, au bout de cette pente, a près de 2 mètres de haut; ensuite la toiture, formée de larges dalles de calcaire, s'abaisse de nouveau. On arrive ainsi à une série de chambres (fig. 184), dont le sol est à 1 mètre en contre-bas. La première n'est guère qu'un élargissement de la galerie. Les murs, comme ceux des deux autres pièces, sont faits de blocs d'un fort échantillon et bien ravalés. La seconde chambre

est longue de 2m,50 sur 2m,72 de large. L'architecte, trouvant que ce vide était trop grand pour les matériaux dont il disposait, a placé aux quatre coins de la chambre des blocs triangulaires, et il a ainsi formé un nouveau rectangle, plus petit que le premier, qu'il n'a pas eu de peine à couvrir. Tout autour du caveau, sous le plafond, règne une petite corniche, un simple quart de rond; c'est la seule trace de décoration que l'on distingue sur la surface unie des parois (fig. 185).



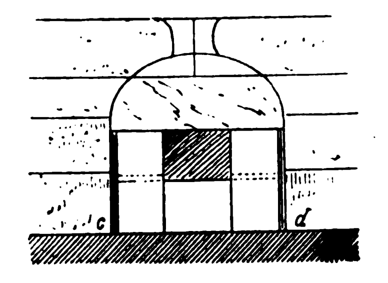
185. — Vue perspective de la seconde chambre (F). Weber, pl. I, fig. 5.

Plus petite que la précédente, la troisième chambre (1m,82, sur 2m,33) était sans doute l'asile du mort. Les parois est et ouest sont droites, comme dans le tombeau de Tantale à Smyrne (fig. 186). Sur les deux autres parois, à 1m,55 de haut, commence une voûte en encorbellement, faite de deux assises; il y a quatre blocs en tout (fig. 187). Craignant que ce système ne cédât sous le poids des terres accumulées, le constructeur a placé au-dessus de cette toiture une chambre de décharge où l'on pénètre par une ouverture ménagée dans la voûte. Là, les matériaux n'ont pas été dressés avec le même soin que dans les autres parties de cet ensemble; le résultat voulu a cependant été obtenu, au moyen d'assises qui débordent l'une sur l'autre et qui rétrécissent ainsi, par degrés, un vide qui a plus de 2 mètres d'élévation.



186. — Troisième chambre, S, coupe sur *ad*. Weber, pl. I, fig. 6.

Ouvert depuis des siècles, ce tombeau n'a conservé ni lit funéraire ni aucun débris qui permette de le dater, même par approximation. L'explorateur qui le décrit insiste sur la régularité de l'appareil, et croit pouvoir en induire que cette sépulture est d'un temps où, sous l'influence de l'art grec, on avait contracté le goût d'une perfection à laquelle n'aspiraient pas les contemporains d'Alyatte et de Crésus. Les dessins



187. — Troisième chambre, S, coupe sur *cd*.

qu'il a fournis sont à trop petite échelle et trop insuffisants pour permettre de bien juger la différence. C'est aussi par assises réglées que sont bâtis les murs des tumulus de *Bin-Tépé;* près de Smyrne, dans le tombeau dit de Tantale, on trouve même cette alternative des assises fortes et faibles, que l'on nous signale comme un caractère de l'appareil hellénique (fig. 16 et 17). Le procédé est donc le même, et si l'exécution est ici plus soignée, c'est peut-être seulement parce que ce monument isolé aura été bâti avec moins de précipitation. Il n'est donc pas impossible que cette tombe soit encore antérieure à la conquête perse, comme on peut supposer ce monument construit plus tard, à l'imitation des anciennes tombes royales, pour quelque riche Lydien, pour quelque tyran d'Éphèse. Ce type de sépulture était le même que celui de ces tumulus de la plaine de Troie, sous lesquels étaient censés dormir Achille et Ajax; il faisait songer aux héros de l'épopée grecque et à ces rois des vieilles dynasties locales qui, comme Gygès et Crésus, occupaient l'imagination des hommes et avaient, eux aussi, leur légende. Par l'effet de ces souvenirs et de ces associations d'idées, l'architecture funéraire a parfois copié ces modèles jusqu'en pleine civilisation alexandrine, jusqu'au troisième siècle avant notre ère. C'est ce dont on a la preuve à Pergame[1]. Il ne paraît pas probable qu'il faille descendre si bas pour le tumulus de *Bélévi;* on devine comme une certaine inexpérience et des traces de tâtonnement dans les procédés auxquels le constructeur a eu recours afin de couvrir les deux chambres principales. Ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est que cette tombe n'est pas de beaucoup postérieure à celles des environs de Sardes et qu'elle se rattache à la même tradition, toujours vivante dans cette contrée; on ne risque guère de se tromper en l'attribuant à la seconde moitié du sixième siècle. C'est à ce titre que nous avons cru devoir la porter au compte de l'art lydien.

Par l'ensemble de leurs dispositions, les sépultures que nous venons de décrire appartiennent au même type que ces tombeaux, dans l'un desquels on croit reconnaître celui que les anciens appelaient le *tombeau de Tantale.* Il y a pourtant, si l'on compare et si l'on entre dans le détail, des distinctions à faire. Dans le monument voisin de Smyrne, tout l'intérieur du tertre est formé d'une sorte de blocage en pierres sèches (fig. 14 et 15); près de Sardes, à la place de ces cailloux et de

1. Voir dans les *Beitræge zur Geschichte und Topographie Kleinasiens* de Curtius la page 53 et la note d'Adler : *Klassische Baudenkmæler zu Pergamon* (pp. 55-56), avec les croquis donnés dans la planche III.

tout un système de murs rayonnants et de murs concentriques, rien que des couches superposées de terre pilonnée. En Lydie, le soubassement du tumulus est un tronc de cône; là-bas, c'est un cylindre. Enfin, dans la nécropole smyrniote les chambres se trouvent au centre du tertre; dans la nécropole royale des Mermnades, comme à *Bélévi*, jamais elles n'occupent cette place. Entre ces deux groupes d'édifices funéraires les ressemblances sont assez marquées pour qu'il y ait lieu de les regarder comme l'œuvre d'une même race qui, sur les pentes du Sipyle comme au pied du Tmolos, reste fidèle à des habitudes qu'elle a peut-être contractées dans une autre patrie et apportées avec elle d'Europe en Asie; mais ce ne sont pas les mêmes ouvriers qui, de part et d'autre, ont mis la main à ces bâtisses. Dans l'ordonnance du plan et dans les procédés d'exécution, les différences sont assez sensibles pour que l'on soit fondé à chercher là l'œuvre de deux peuples et de deux siècles différents, ce qui n'est pas en désaccord avec le peu que nous savons de l'histoire des Lydiens et des Phrygiens, de leurs affinités originelles et de la diversité de leurs destinées.

L'architecture funéraire est en Lydie la seule des branches de cet art qui ait laissé quelque trace sur le sol de cette contrée. La Lydie avait, à Sardes et ailleurs, des sanctuaires dont la fondation et le crédit remontaient à la période de l'indépendance nationale; tel le temple de Cybèle à Sardes, et, près du lac Gygée ou Coloé, celui que les Grecs appellent le temple d'Artémis Gygæa; là, comme à Éphèse, ce nom d'Artémis doit cacher le nom, de bonne heure oublié, d'Anahit ou de quelque autre de ces déesses en qui les peuples de l'Asie personnifiaient la puissance créatrice de la nature, la force qui appelle les êtres à la vie et qui les élimine, quand leur heure est venue, pour les remplacer par des générations nouvelles. On croit avoir retrouvé l'emplacement de ces deux édifices; mais tout ce qui en subsiste, ou du moins tout ce qui en est apparent, appartient à des reconstructions très postérieures. Les deux colonnes ioniques encore debout, sur la rive droite du Pactole, et les débris d'entablement gisant à leur pied sur le sol, faisaient partie d'un édifice qui ne saurait être antérieur aux Séleucides, et qui est peut-être même plus récent (fig. 154)[1]. Du temple d'Artémis Gygæa

1. E. Curtius, *Beitræge*, pp. 87-88, d'après Adler. Stark (*Nach dem griechischen Orient*, p. 394) montre très bien qu'il n'est pas du tout certain que les deux colonnes ioniques représentent le temple de Cybèle qui, d'après Hérodote, aurait été brûlé dans l'incendie de Sardes (V, 102). On n'a aucune indication sur le site de ce temple, et Sardes devait avoir d'autres sanctuaires, au moins quand elle fut devenue une grande cité gréco-romaine.

ou Coloéné il reste trois colonnes doriques et quelques débris d'une frise où l'on distingue un archer coiffé d'un bonnet pointu, ainsi qu'une tête de lion. Les détails manquent; mais l'emploi même des formes de l'un des ordres canoniques suffit à montrer qu'ici aussi l'édifice a le caractère d'un ouvrage hellénique[1]. Des fouilles entreprises sur ce point pourraient donner des résultats intéressants; ce temple était encore au temps de Strabon un des plus respectés qu'il y eût en Asie, et l'on sait que la vénération qui s'attache aux lieux de culte est, partout et toujours, en raison directe de l'antiquité qu'on leur attribue[2].

C'est en marbre que ces temples avaient été rebâtis; mais on a la preuve que, sous les rois lydiens, la brique avait aussi été employée à de grandes constructions; en se décomposant sous l'action de l'air et de l'eau, les roches, telles que le gneiss, qui constituent le massif du Tmolos, fournissent une excellente argile plastique. En Lydie, aujourd'hui encore, c'est en brique que l'on couvre les toits des maisons. La Lydie avait donné son nom, dans l'antiquité, à un certain type de briques, ce qui donne à croire qu'elle en faisait commerce, qu'elle en exportait. On appelait *briques lydiennes*, en Italie, celles qui avaient un pied et demi de long sur un pied de large[3]. Les constructeurs lydiens avaient même été conduits, ce semble, par la qualité de leur argile, à l'appliquer, comme on l'avait fait en Chaldée, à des usages pour lesquels l'architecte grec n'a jamais eu l'idée d'employer cette matière. Un voyageur dit avoir vu à Sardes, parmi les amas de débris qui se trouvent sur la rive droite du Pactole, des tambours de colonne en terre cuite, de dimension colossale, étendus sur le sol[4]. Du temps d'Auguste, on montrait, on habitait encore, à Sardes, un édifice, tout en briques, qui portait le nom de *palais de Crésus;* il servait alors de lieu de réunion aux vieillards[5].

Pour qu'on ait pu lui assigner cette destination, il fallait qu'il fût dans la ville basse[6]; ceux qui, dit-on, venaient chercher dans cet asile

1. Les seuls renseignements que nous ayons sur ces ruines ont été empruntés par M. E. Curtius aux notes de Spiegelthal (*Artemis Gygaia und die Lydischen Fuerstengræber* dans *Archæologische Zeitung*, 1853, pp. 148-161 et particulièrement p. 152).

2. STRABON, XIII, IV, 5.

3. PLINE, *H. N.*, XXXV, 49.

4. GREGOROVIUS, *Kleine Schriften*, t. I, p. 15.

5. VITRUVE, *De architectura*, II, 10. PLINE, *H. N.*, XXXV, 49.

6. Stark (*Nach dem Griechischen Orient*, p. 394) cherche à confirmer cette induction par l'analyse d'un passage d'Arrien (*Anabase*, I, 17) où il est question de la visite faite par Alexandre à la fameuse forteresse; ce texte n'est pas contraire à l'hypothèse que nous adoptons avec Stark; mais à lui seul il ne suffirait pas : il ne dit pas où se trouvait le monument qu'il appelle τὰ τῶν Λυδῶν βασίλεια, « le palais royal lydien ».

un repos auquel leur âge leur donnait droit, on n'avait pu les condamner à faire sans cesse l'ascension, toujours pénible, du haut rocher qui portait la citadelle. Les fondations tout au moins de cet important édifice doivent exister encore, sur une des terrasses qui s'étagent entre la plaine et les précipices par lesquels se termine au nord le mont de l'Acropole.

Pour avoir duré cinq siècles et plus, il faut que le palais ait été bâti en briques cuites au four; mais la brique crue devait fournir, pour une bonne part, la matière des habitations privées. Celles-ci, à en croire Hérodote, n'étaient encore, pour la plupart, en 500 avant notre ère, que des cabanes en claies de roseaux, et celles mêmes dont les murs étaient de briques n'avaient pour couverture que des bottes de ce même chaume[1]. C'est ainsi que le feu mis à l'une de ces maisons amena rapidement un embrasement général. Jusqu'à la conquête perse, qui n'est séparée de la révolte des Ioniens que par un court intervalle de quarante et quelques années, les rois seuls et les grands seigneurs lydiens avaient entrepris des ouvrages considérables, tels que le tombeau d'Alyatte et la résidence royale; la ville, qui n'avait pas d'enceinte, gardait encore les apparences d'un vaste village.

§ 2. — LA SCULPTURE ET LA NUMISMATIQUE.

S'il ne reste pas une seule œuvre de sculpture que l'on soit en droit d'attribuer aux Lydiens, la raison en est peut-être dans la préférence que ce peuple a témoignée pour la tombe bâtie, pour celle dont le caveau était caché dans l'intérieur d'un tumulus; s'il avait, comme les Phrygiens et les Paphlagoniens, creusé dans la roche vive la sépulture des rois, celle-ci, dans le Tmolos et dans les montagnes voisines, aurait conservé des bas-reliefs analogues à ceux que nous avons rencontrés sur le plateau central; mais les quelques sculptures rupestres qui ont été retrouvées dans les limites du territoire lydien ne datent que de l'époque romaine, comme on le reconnaît au caractère de l'exécution[2].

1. Hérodote, V, 101.

2. Dans le *Voyage archéologique* de Le Bas, pl. 55 de l'*Itinéraire*, sont figurés trois bas-reliefs qui ont été relevés à *Ammam*, sur le haut Hermos, et au nord-est de *Koulah*, sur le *Ghédissou*, c'est-à-dire dans le district appelé autrefois Méonie. Ils ont trait au culte du dieu national, Atys. Celui-ci est représenté ici sous le pin qui lui était consacré, là en chasseur entouré de ses chiens, et ailleurs enfin porté sur les bras de ceux qui le couchent dans la tombe.

A défaut de figures attachées au flanc de la montagne, on pourrait espérer recueillir des objets de petite dimension, tels que bronzes et terres cuites ; mais les tombes lydiennes qui ont été ouvertes n'ont rien livré de pareil, et les figurines que le commerce des antiquités jette sur les marchés de Smyrne et de Constantinople sont presque toujours de provenance incertaine. On a bien signalé, à *Akhissar*, l'ancienne Thyatire, une pierre quadrangulaire dont nous avons eu déjà l'occasion de parler à propos des inscriptions qui en couvrent trois côtés [1] ; sur la quatrième face, il y avait une tête d'homme, dessinée par un contour gravé en creux ; mais elle a si fort souffert, que le buste et la tête ont disparu ; on ne distingue plus que les jambes, infléchies et très écartées [2].

Pour se faire une idée de la manière dont les Lydiens comprenaient et rendaient la forme vivante, on n'a donc plus que les monnaies. Les pièces en électrum qui représentent les premières créations de l'atelier monétaire lydien appartiennent à deux systèmes différents, originaires l'un et l'autre de la Mésopotamie. Dans le premier, que l'on est convenu d'appeler *babylonien*, l'unité de poids est une mine de 505 grammes, qui se divise en 60 parties, dont chacune pèse 8^{gr},415 ; dans l'autre, que l'on nomme *gréco-asiatique* ou *phénicien*, la mine a 1010 grammes et son soixantième 16^{gr},83. L'usage de la mine légère semble s'être répandu dans l'intérieur de l'Asie Mineure par l'intermédiaire des Syro-Cappadociens et des Phrygiens, tandis que celui de la mine lourde aurait été porté sur les côtes de la péninsule et dans les îles de la mer Égée par les Phéniciens, de qui les Grecs l'auraient reçu. Nous ne saurions entrer ici dans le détail des divers expédients auxquels, après l'invention de la monnaie, on eut recours en Lydie et en Ionie pour fixer le rapport entre les trois métaux précieux qui furent successivement employés au monnayage. C'est aux ouvrages spéciaux qu'il faut aller demander des détails sur les différentes tailles qui furent adoptées, à cette fin, pour chacun des métaux, et sur l'emploi simultané de la division sexagésimale et de la division décimale qui permit d'atteindre plus aisément le but que l'on poursuivait [3]. Ce qu'il importe de retenir, c'est que les pièces frappées à Sardes dans le système de la mine légère paraissent avoir été destinées à solder les achats du commerce de caravanes qui, par la voie de terre, mettait la Lydie en rapport

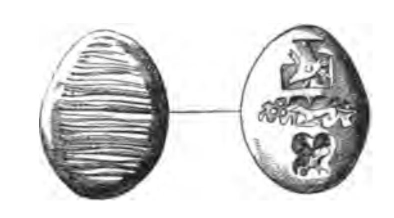
1. *Histoire de l'Art*, t. V, p. 242, n. 1.

2. Un moulage du monument a été déposé, par les soins de M. S. Reinach, à la bibliothèque de l'Institut.

3. Voir Fr. Lenormant, *Monnaies royales de la Lydie*, p. 184-196, et Barclay V. Head, *Coinage of Lydia and Persia;* p. 1-7 ; *Historia Numorum. Introduction*, p. xxviii-xxxvi.

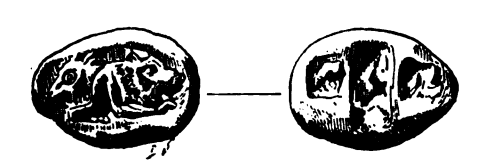
avec la vallée de l'Euphrate; les autres, celles qui se rattachent au système de la mine lourde, auraient servi plus particulièrement au trafic que les sujets des rois Mermnades faisaient avec les Grecs du littoral. Ici, c'est surtout par leur forme et par l'image qui y a été imprimée que ces pièces nous intéressent; nous ne les étudions que comme monuments des arts du dessin.

Les espèces que l'on attribue aux règnes de Gygès et d'Ardys sont toutes en électrum. L'un des côtés ne présente qu'une surface striée, sans empreinte de coin monétaire; sur le revers, trois dépressions profondes; celle du milieu est oblongue, et les autres sont carrées. Dans ces creux, des symboles en relief, parfois indistincts; le plus curieux, c'est un renard en course, dans l'étroite coupure qui va d'un bord à l'autre du flan (fig. 188). Il y a quelques exemplaires où, malgré la petitesse de l'image, on reconnaît sûrement cet animal[1]; le plus souvent, on le devine plutôt qu'on ne le voit. Sur les lingots plus menus, des moitiés et autres fractions du statère, rien que les marques plus ou moins irrégulières du poinçon.



188. — Monnaie lydienne. Électrum. Musée Britannique.

Les Grecs de Milet, d'Éphèse, de Cymé, de Phocée, s'étaient bien vite emparés de l'invention nouvelle, dont ils avaient senti tous les avantages; ils avaient frappé d'abord l'électrum, puis l'or, à l'imitation des premières espèces lydiennes. Bientôt pourtant ils avaient fait un pas décisif : ils avaient retiré l'image de cette dépression où elle était noyée dans l'ombre et l'avaient mise en pleine lumière, sur une des faces du flan; cette innovation fut promptement appliquée au monnayage lydien. Nous trouvons ce progrès déjà réalisé dans une pièce que l'on attribue avec beaucoup de vraisemblance au règne de Sadyatte ou à celui d'Alyatte (fig. 189). On y voit les parties antérieures d'un corps de lion et d'un corps de taureau, tournées en sens contraire et se touchant par



189. — Monnaie lydienne. Électrum. Cabinet des médailles.

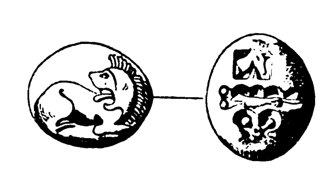
1. La réalité de l'existence du renard avait été contestée; mais l'animal est très nettement visible sur la pièce dont M. Barclay V. Head a bien voulu nous envoyer une empreinte, d'après laquelle M. Saint-Elme Gautier a dessiné la figure 188.

le cou (fig. 189)[1]. Sur l'autre face, un carré creux, que produisait, sous l'action du marteau, une saillie ménagée dans la matière dure sur laquelle était placé le lingot à frapper, saillie qui en s'enfonçant, dès les premiers coups, dans la lentille de métal, en prévenait le glissement. On propose d'assigner aussi la même origine et la même date à un autre statère qui représente une tête de lion, tournée vers la gauche; la gueule est ouverte et la langue pendante (fig. 190). Certaines pièces, qui portent au droit un lion couché, retournant la tête vers la gauche, offrent un revers pareil à celui des monnaies de la plus ancienne émission; les mêmes poinçons ont resservi (fig. 191)[2].



190. — Monnaie lydienne. Électrum. Musée Britannique.

Crésus paraît avoir été l'auteur d'une réforme monétaire qui dut contribuer beaucoup à l'essor que prit sous son règne la prospérité du royaume lydien. Du temps de son père et de son aïeul, les villes grecques, Milet, Éphèse, Phocée, avaient déjà commencé à frapper des statères et des fractions de statère en or pur; or Crésus, du vivant d'Alyatte, avait gouverné la Mysie et résidé ainsi, pendant de longues années, tout près de Phocée; il avait pu se rendre compte des avantages qu'offrait et de la faveur que rencontrait cette monnaie dont le titre était mieux défini que celui des pièces en électrum émises par ses prédécesseurs. Après son avènement, il a donc cessé de monnayer cet alliage et mis en circulation de nouvelles espèces d'or et d'argent. On lui attribue deux statères d'or de poids différent : il y en a un pour chacun des deux principaux systèmes qui étaient employés soit en Lydie même, soit dans les contrées voisines; quant au poids du statère d'argent, il a été réglé de façon que dix de ces pièces équivalussent à l'un des statères d'or que livrait l'atelier de Sardes. Grâce

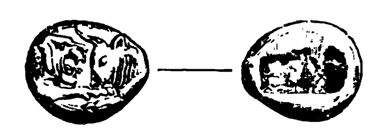


191. — Monnaie lydienne. Électrum. Musée Britannique.

1. Les images sont si peu distinctes, que l'on serait tenté de se demander si ce ne sont pas plutôt deux taureaux; c'est l'analogie des pièces de Crésus, où l'on distingue très bien le lion et le taureau, qui conduit à croire qu'ici aussi l'auteur du coin avait eu l'intention de figurer les deux animaux ennemis.

2. On se demande si c'est à Sardes ou à Milet qu'il faut attribuer ces pièces (Barclay V. Head, *Historia Numorum*, p. 545). Ce qui rend plus vraisemblable l'attribution à Sardes, c'est la présence du renard, que l'on ne voit pas reparaître sur les pièces postérieures de Milet.

à ces mesures, les espèces lydiennes devaient trouver bon accueil dans toute l'étendue du royaume, de l'Halys à la mer Égée, être recherchées en dehors même de ses frontières et faire concurrence, sur tous les marchés de la côte, aux espèces frappées par les villes ioniennes. Quelle qu'en soit la taille, qu'elles soient en or ou en argent, toutes les pièces qui sortaient de l'atelier royal de Sardes portent le même type, les parties antérieures d'un lion et d'un taureau affrontés, le lion la gueule béante, le taureau la corne en avant (fig. 192); au revers, un double carré creux, formé par l'impression de deux poinçons, à la surface brute et irrégulière.



192. — Monnaie lydienne. Or. Cabinet des médailles.

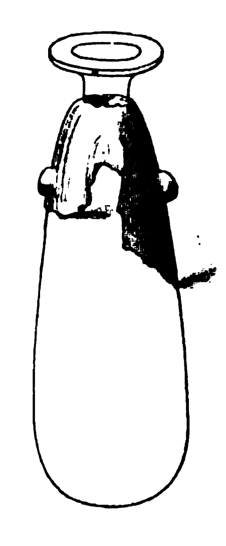
Les types que nous avons rencontrés sur ces monnaies, le lion seul et le groupe formé du lion et du taureau, appartiennent bien au répertoire courant de l'art oriental. Le lion paraît avoir tenu en Lydie, dans les mythes nationaux et, par suite, dans la plastique qui les traduisait, une aussi grande place qu'en Cappadoce et en Phrygie[1]. Quant à l'exécution, elle n'a rien, dans toutes ces espèces, qui ne soit bien en rapport avec l'origine et la date qu'on leur prête; les formes de l'animal y ont cette précision un peu dure qui caractérise les œuvres analogues que nous avons trouvées sur notre chemin, des palais de l'Assyrie aux nécropoles phrygiennes. Sans doute, les statères lydiens où le type est en relief ne se distinguent pas sensiblement de ceux qui ont été frappés, vers le même temps, par les cités du littoral, et ce qui explique le mieux cette ressemblance, c'est l'hypothèse de graveurs ioniens appelés à Sardes par Alyattès et Crésus. Au sixième siècle, Éphèse et Milet n'auraient pas été demander les coins de leurs monnaies à ceux que les Grecs appelaient *les barbares;* l'art était déjà trop avancé en Ionie, il marchait, de progrès en progrès, avec trop de hardiesse et d'indépendance, pour que l'on s'y résignât à de pareils emprunts; mais, d'autre part, la sculpture grecque archaïque, quand elle représentait l'animal et surtout le lion, était encore à cette époque dans la dépendance des modèles orientaux; elle n'avait pas à s'imposer un effort et à changer d'allures pour fournir aux Mermnades des images qui ne fissent pas disparate avec celles qui étaient familières, aux yeux de leurs sujets. Parmi ces pièces, il en est une pourtant que

1. Voir *Histoire de l'Art*, t. V, p. 262.

l'on serait presque tenté d'attribuer à un graveur lydien : c'est celle qui porte la tête de lion (fig. 190). Le détail y est marqué avec une certaine lourdeur, avec une exagération qui rappelle la facture des lions de la nécropole phrygienne (fig. 64, 120).

§ 3. — LES ARTS INDUSTRIELS.

L'excellente argile plastique qui fit la réputation des briques lydiennes n'était pas moins propre à prendre toutes les formes sur la roue du potier; l'industrie de la céramique, à preudre ce mot dans son sens le plus général, paraît avoir été très florissante en Lydie. Certains types de coupes à boire passaient pour avoir été inventés par les Lydiens [1]. Ce n'est pas à ces produits de luxe, c'est à une poterie toute commune et usuelle que semblent appartenir les fragments de vases qui ont été recueillis, par Spiegelthal, dans la chambre du tombeau d'Alyatte, avec de nombreux débris de fioles en albâtre oriental (fig. 193). Cependant les plus simples même de ces pièces, des pots sans aucun ornement (fig. 194 et 195), témoignent encore d'une technique très avancée. L'argile, qui est d'un rouge clair dans la cassure, est d'un grain très fin; elle a été bien préparée, et le tournassage a donné un contour des plus réguliers [2].



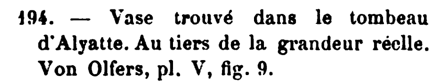
193. — Alabastron. Au tiers de la grandeur réelle. Von Olfers, pl. V, fig. 10.

La décoration des vases les plus soignés ne comporte pas d'autres ornements que des bandes parallèles autour de la panse (fig. 196) et, dans l'intérieur des coupes, des cercles concentriques (fig. 199). Sur un fragment, dans un champ compris entre deux bandeaux, des cercles formés de points (fig. 198). Une coupe, dont il ne reste qu'un tout petit morceau, avait une anse dont le dessin et l'attache ne manquent pas d'élégance (fig. 197). Il n'y a pas plus de variété dans les tons que dans le choix des motifs. Le décorateur n'a guère employé que des blancs et des ocres d'un jaune plus ou moins foncé, qui s'opposent à des bruns mats. Quelques tessons qui ont été ramassés dans un autre tumulus de la même nécropole ont le même caractère (fig. 200,

1. Critias cité par Athénée, X, p. 432, D. Il est regrettable que le passage soit altéré.
2. Von Olfers, *Ueber die Lydischen Kœnigsgræber bei Sardes*, p. 549-550.

201, 202)[1]. Sur le plus grand de ces morceaux (fig. 200), il y a des lignes d'un beau noir qui circonscrivent et qui traversent un champ d'un jaune rougeâtre. Autant qu'il est permis d'en juger par ces trop rares et trop menus débris, si les céramistes lydiens, du temps d'Alyatte, savaient tout ce qui est de pur métier, ils manquaient d'imagination;



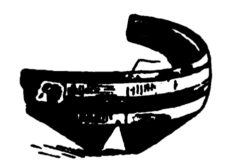


194. — Vase trouvé dans le tombeau d'Alyatte. Au tiers de la grandeur réelle. Von Olfers, pl. V, fig. 9.



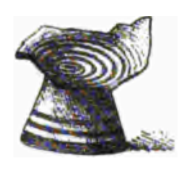
195. — Vase trouvé dans le tombeau d'Alyatte. Au tiers de la grandeur réelle. Von Olfers, pl. V, fig. 7.

ce n'est pas à leur école que les potiers grecs des villes de la côte ont pu apprendre à peindre des figures sur leurs vases. On n'a pas trouvé jusqu'à présent en Lydie de statuettes en terre cuite ni de figurines en bronze que l'on puisse attribuer aux artisans indigènes; attendons que le sol de Sardes ait été remué jusque dans ses profondeurs. Après









196, 197, 198, 199. — Fragments de vases trouvés dans le tombeau d'Alyatte. Au tiers de la grandeur réelle. Von Olfers, pl. V, fig. 2, 3, 6.

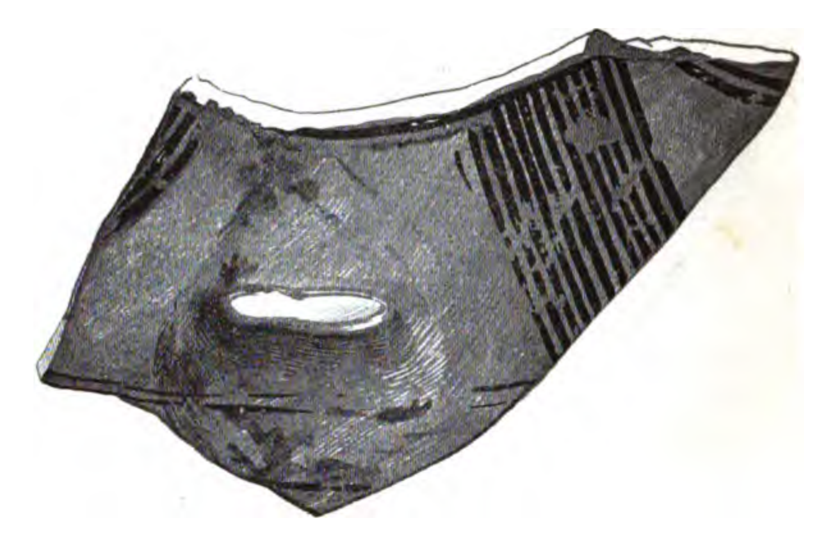
une visite aux ruines de cette ville, M. Sayce estimait que, dans la vallée du Pactole, en amont et en aval du temple dit de Cybèle, il faudrait descendre à douze ou treize mètres pour arriver jusqu'à la couche de débris qui représenterait la cité royale des Mermnades[2]. Il est éton-

1. Sur les fouilles de Dennis qui ont procuré ces débris de vases, voir les renseignements donnés par Cecil Smith, *Classical Review*, t. I, 1887, p. 82.

2. Sayce, *Notes from journeys in the Troad and Lydia*, p. 86 (dans *Journal of Hellenic Studies*, 1880).

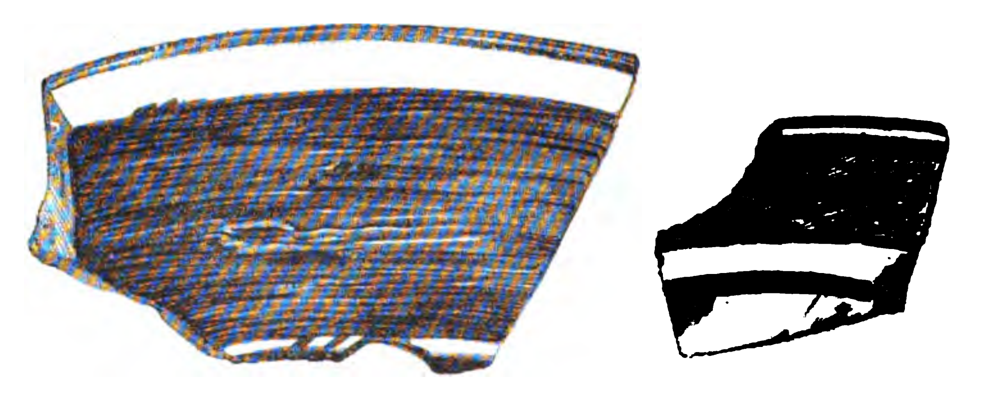
nant que ces fouilles, qui ne présenteraient aucune difficulté, n'aient pas encore été entreprises; elles ne sauraient manquer d'aboutir à des découvertes curieuses.

Une industrie qui ne devait pas être moins avancée que celle de la



200. — Fragment de vase provenant de Bin-tépé. Au tiers de la grandeur réelle. Musée Britannique.

céramique, dans cette Lydie dont la richesse était l'objet de l'admiration des peuples voisins, c'était celle du métal; là où l'argent et l'or étaient si abondants, on fabriquait, on portait des joyaux faits de

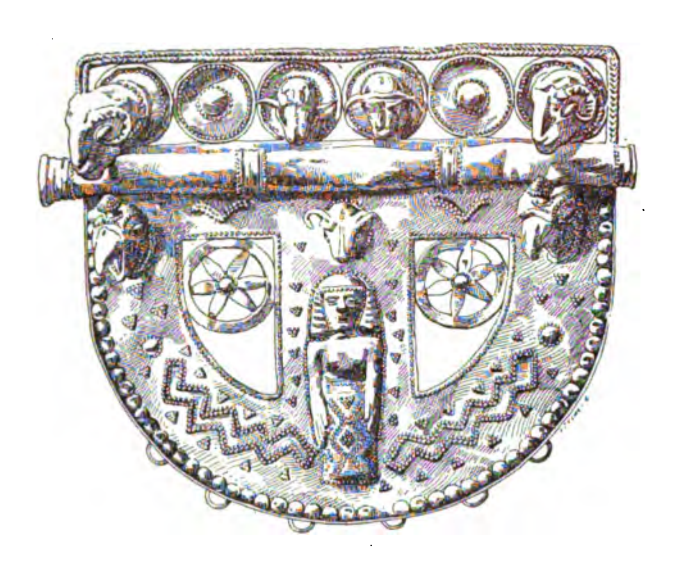


201, 202. — Fragments de vases provenant de Bin-tépé. Grandeur réelle.

ces matières. On peut regarder comme des échantillons de l'orfèvrerie lydienne les beaux bijoux, en or pur, que possède aujourd'hui le Louvre (fig. 203-208). Ils ont été trouvés aux environs d'*Aïdin*, l'ancienne Tralles, c'est-à-dire sur la limite de la Lydie et de la

Carie [1]; d'après un renseignement que M. Ramsay a recueilli en voyageant dans le pays, ils auraient été tirés d'un tumulus, ce qui n'a rien d'invraisemblable. Si l'on n'a rien ramassé de pareil dans le tombeau d'Alyatte, c'est qu'il avait été déjà pillé dans l'antiquité; les quelques tombes du même modèle qui ont été ouvertes récemment dans la Carie méridionale renfermaient des bijoux de ce même métal, tubes, plaques à coudre sur les vêtements, spirales, anneaux et fibules [2].

« Le morceau capital est une épaisse plaque d'or, arrondie en demi-cercle, surmontée d'un tube horizontal qui passe à travers quatre anneaux, et d'un rang de disques découpés, entourés chacun d'une bordure perlée et placés tous ensemble dans un cadre oblong (fig. 203). Les anneaux du cylindre sont ornés de grains d'or; sur le cadre se déploient quelques fils cordelés. Les deux disques du centre servent de fond à deux petites têtes de taureau, en feuilles d'or estampées; sur les disques latéraux se détachent deux grandes têtes de bélier; le deuxième et le cinquième disque n'ont pour décor qu'un ombilic bordé de granulations. Au-dessous du tube, dans le haut de la pièce demi-circulaire, on voit une tête de taureau entre deux grandes têtes d'épervier. Les cols de ces sept têtes d'animaux entrent dans des ouvertures circulaires ménagées au milieu de chaque disque et se rabattent par derrière sans être soudés, comme on l'observe en regardant

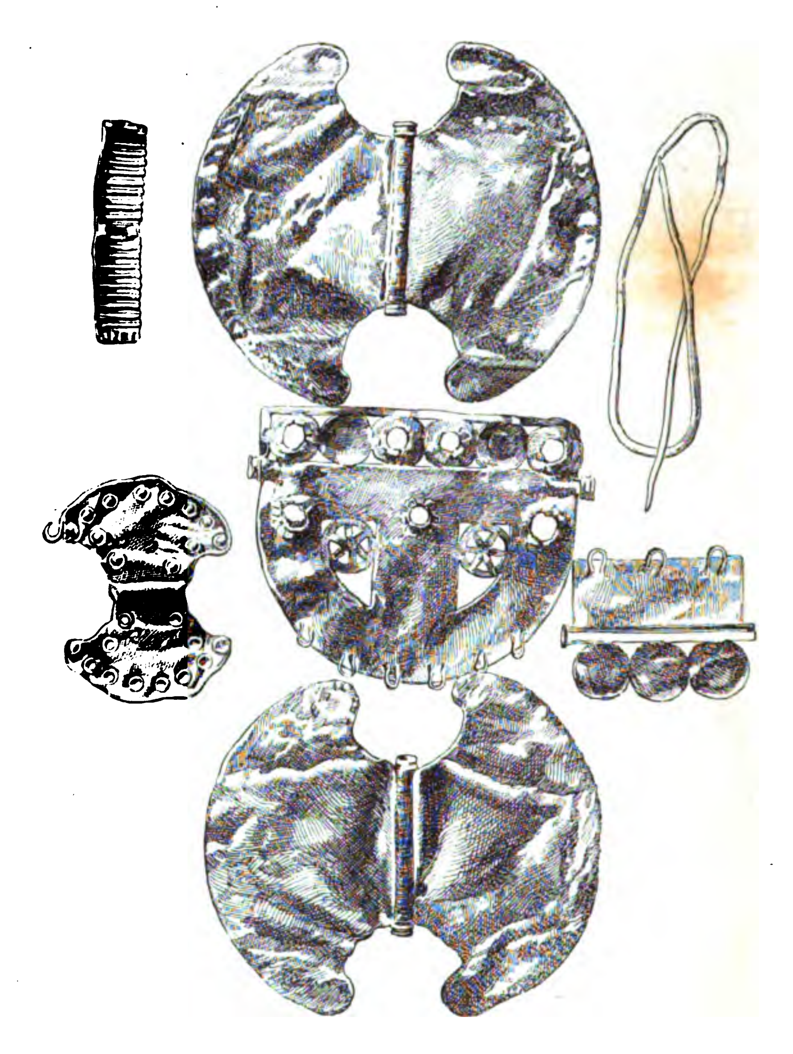


203. — Bijou lydien. Hauteur, 0m,068; longueur, 0m,077. Louvre. Dessin de Saint-Elme Gautier.

1. A. Dumont, *Note sur des bijoux d'or trouvés en Lydie* (*Bulletin de correspondance hellénique*, 1879, p. 129-130). On en trouvera une description minutieuse et complète dans le *Catalogue des objets d'art antiques, terres cuites, bijoux, verrerie*, qui a été rédigé par M. Froehner, pour la vente de la *Collection Hoffmann* (26 et 27 mai 1886). Cette description est accompagnée d'une belle planche en couleur (in-4°, 1886, pl. XX), qui a pourtant le défaut de donner aux objets un aspect trop neuf.

2. Paton, *Excavations in Caria*, p. 68, 69 (*Journal of Hellenic Studies*, 1887).

la pièce par derrière (fig. 204). Plus bas, au milieu, une figurine de femme, en or estampé, se présente dans une pose hiératique. Cette femme, une déesse sans doute, est coiffée et drapée à l'égyptienne. Elle a les bras pendants et appliqués aux hanches; ils paraissent nus,

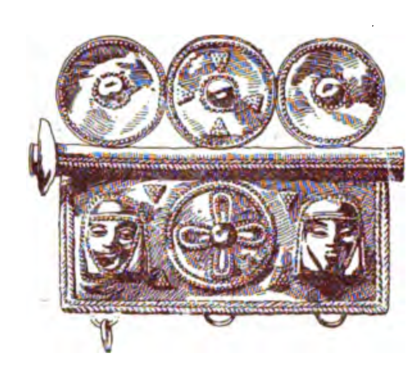


204. — Les bijoux lydiens vus par derrière. *Bulletin de correspondance hellénique*, 1882, pl. V.

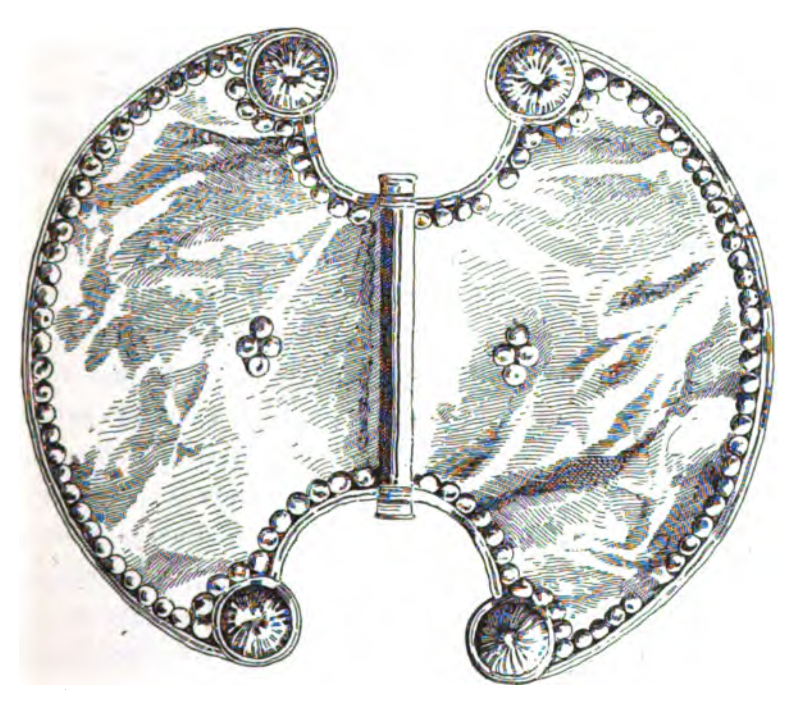
comme le buste, tandis que le bas du corps, à partir de la ceinture, est enveloppé dans une sorte de pagne, qui est décoré de globules, de losanges et de triangles; ces ornements, ainsi que tous les contours et détails intérieurs de la figurine, sont exécutés au moyen des granulations les plus fines. De chaque côté, une rosace à six pétales, entourée d'un cercle, a été découpée dans la feuille d'or. Une bordure de perles et un grènetis qui dessine des chevrons complètent cette riche orne-

mentation. Enfin six oreillettes fixées au revers du bord inférieur étaient destinées à recevoir des pendeloques [1]. »

Une plaque oblongue, que surmonte aussi un tube, est ornée de deux masques du même style que la figurine de la pièce précédente (fig. 205). Ils sont séparés par une rosace à quatre pétales enfermée dans un cercle. Au-dessus du tube, trois disques à ombilic. Même travail de grènetis. L'exécution est plus simple dans plusieurs ornements en feuilles d'or doublées et découpées en forme de hache à double tranchant (fig. 206). Le tube est placé ici dans le sens vertical. Les plus grandes de ces bipennes ont une bordure de perles, et, aux deux extrémités de chaque crois-



205. — Bijou lydien. Hauteur, 0m,035, longueur, 0m,089. Louvre. Dessin de Saint-Elme Gautier.

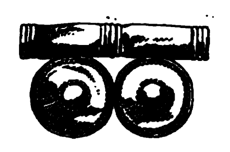


206. — Bijou lydien. Hauteur, 0m,099; longueur, 0m,089. Louvre. Dessin de Saint-Elme Gautier.

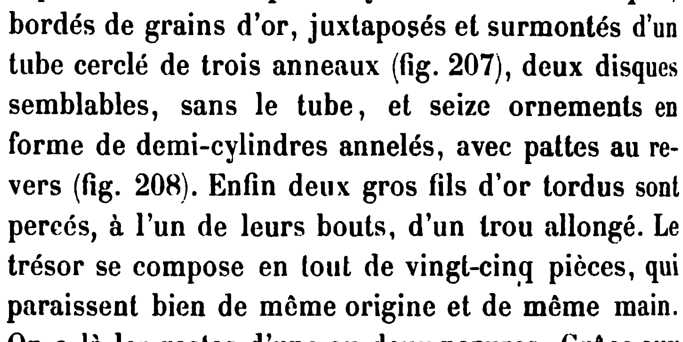
sant, un bouton cannelé; d'autres perles sont disposées en croix, dans le champ. Dans une pièce de même dessin, plus petite, les perles sont

1. Froehner, *Catalogue*, p. 49-50.

remplacées par des points clos estampés. Il y a encore deux disques,

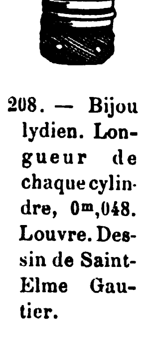


207. — Bijou lydien; Hauteur, 0^{m},016. longueur, 0^{m},026. Louvre. Dessin de Saint-Elme Gautier.



bordés de grains d'or, juxtaposés et surmontés d'un tube cerclé de trois anneaux (fig. 207), deux disques semblables, sans le tube, et seize ornements en forme de demi-cylindres annelés, avec pattes au revers (fig. 208). Enfin deux gros fils d'or tordus sont percés, à l'un de leurs bouts, d'un trou allongé. Le trésor se compose en tout de vingt-cinq pièces, qui paraissent bien de même origine et de même main. On a là les restes d'une ou deux parures. Grâce aux tubes sur lesquels sont montées les plaques d'or, aux découpures qu'elles présentent, aux attaches ménagées par derrière, il était aisé de suspendre ces bijoux et de les coudre au vêtement; on aperçoit aussi, par endroits, de petits trous très fins où a pu passer un fil.

On remarquera ici le mélange de deux procédés qui s'excluent d'ordinaire. L'ouvrier à qui sont dus ces bijoux savait souder l'or; c'est ainsi qu'il a fixé tous ces globules qui forment un grènetis dont la finesse étonne; en même temps, pour insérer et consolider ces têtes d'animal qui font saillie sur le champ de la pièce principale, il s'y est pris comme s'il ne connaissait pas l'art de la soudure. Le cou qui porte ces têtes entre dans une ouverture circulaire pratiquée au milieu de la rondelle et se rabat par derrière (fig. 204); il est ainsi comme rivé à la plaque.



208. — Bijou lydien. Longueur de chaque cylindre, 0^{m},048. Louvre. Dessin de Saint-Elme Gautier.

Faits de minces plaques de métal battues au marteau et repoussées au ciselet, ces bijoux sont le produit d'un art déjà très savant, qui se joue des difficultés du métier et qui compose avec goût ses formes et ses décors. Si ces ouvrages sont de main lydienne, ils doivent avoir été exécutés sous Gygès ou l'un de ses successeurs. Les têtes d'animaux dont ils sont ornés font songer à celles que l'on voit sur les monnaies lydiennes de cette période; c'est la même facture ferme et serrée. D'autre part, s'il y a ici des éléments empruntés à l'Égypte, on s'en explique la présence par les relations que, depuis l'avènement des Mermnades, le royaume lydien entretient avec l'Égypte, à laquelle il fournit ces mercenaires cariens qui vont et qui viennent entre les deux pays; plus tôt, avant que se fussent noués ces

rapports, l'art lydien ne pouvait guère puiser que dans le répertoire des motifs de l'art syro-cappadocien. Il y a d'ailleurs une autre hypothèse qui n'a rien d'invraisemblable : il serait possible que ces bijoux fussent de fabrique phénicienne. Ils offrent des ressemblances singulières avec ces admirables pièces, elles aussi la propriété de notre Musée national, que Salzmann a retirées d'une tombe de Camiros[1]. Même mélange de figures humaines et de figures d'animaux; mêmes têtes où le visage est encadré par le *klaft*; même place assignée, dans un des bijoux de Camiros et dans l'un de ceux d'Aïdin, à une image de femme vue de face, qui est là complètement nue et ne l'est ici qu'à demi, image où l'on croit reconnaître la déesse asiatique Qadech, qui offre dans les monuments égyptiens une physionomie si particulière[2].

Que ces bijoux aient été façonnés dans le royaume de Crésus ou rapportés, soit de Syrie, soit d'Égypte, par quelque aventurier, ils sont, avec leurs légers filigranes, d'un travail trop habile et trop délicat pour n'avoir pas été des objets rares et de grand prix. Bien avant que l'artisan lydien fût capable d'entreprendre l'exécution de pièces aussi compliquées, des procédés bien plus simples et plus expéditifs devaient fournir des bijoux dont la valeur était surtout dans la matière même qui les constituait. A l'aide d'un moule en pierre dure, on coulait, en nombre indéfini, des ornements de corps, des appliques en métal qui pouvaient se coudre sur les vêtements, des figurines qui jouent le rôle d'amulettes. C'est à la fabrication de ces pièces fondues qu'a servi un moule de serpentine qui, il y a quelques années, a été trouvé près de Thyatire; l'objet appartient aujourd'hui au Louvre (fig. 209)[3].

Cette plaque, qui a $0^m,15$ d'épaisseur, est évidemment un moule d'orfèvre. Les rigoles qu'elle présente, destinées à l'écoulement du métal, ne laissent aucun doute à ce sujet. Il a d'ailleurs été retrouvé en Assyrie d'autres moules du même genre[4]; mais ce qui fait surtout l'intérêt de celui-ci, c'est la grande dimension des pièces qui devaient en sortir et le caractère qu'elles présentent. On y voit une figure féminine, les mains posées sur les seins; elle est entièrement nue;

1. *Revue archéologique*, 2e série, t. VIII, p. 1-6 et pl. X.
2. PIERRET, *Le Panthéon égyptien*, p. 46.
3. Pour l'histoire de la découverte et la description détaillée du moule, voir l'article de M. Salomon Reinach, auquel le Louvre doit d'avoir acquis ce monument : *Deux moules asiatiques en serpentine* (*Revue archéologique*, 3e série, t. V, 1885, p. 54-61). Ce mémoire a été reproduit dans le volume que M. Reinach a publié sous ce titre : *Esquisses archéologiques*, 8°, Leroux, 1888 (p. 44-51).
4. *Histoire de l'Art*, t. II, p. 765-766, fig. 436 et 437.

dans l'indication du nombril et des traits particuliers de la région pubienne, il y a un grossier réalisme, dont nous avons déjà trouvé des exemples dans les terres cuites de la Susiane et dans les ivoires assyriens[1]. A gauche de ce personnage s'en trouve un autre de taille un peu inférieure, vêtu comme un prêtre chaldéen; il porte une espèce de tablier à six franges orné de plissés verticaux et symétriques. Dans la première de ces deux figures, on reconnaît, au geste qui la caractérise



209. — Moule en serpentine. Louvre. Grandeur réelle. Dessin de Wallet.

et à l'absence de tout voile, la déesse mère et nourrice des religions de l'Asie antérieure, Istar ou Anahit[2]; il est plus difficile de donner un nom au personnage vêtu, que ne distingue aucun attribut; on est tenté d'y chercher un dieu plutôt qu'un prêtre, car on ne voit pas bien quelle aurait été la destination des images que livrait ce moule, si ce n'avaient été des idoles portatives et domestiques.

Les autres dessins en creux que porte la plaque de serpentine ont moins d'importance. Le lion, qui est gravé sur la droite, a sur le dos

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 16, 231, 232.
2. *Histoire de l'Art*, t. II, p. 82, 505, 507, 606; t. III, p. 419, 450, 555, 610, 783; t. IV, 532, 808.

un anneau; il rappelle à ce titre les lions servant de poids que l'on a découverts à Ninive[1]; il témoigne donc de l'imitation d'un modèle qui devait être très répandu; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que l'animal tient entre les pattes un bâton. En face du lion, de l'autre côté d'Istar, est un autel ou tabernacle à quatre étages, au milieu duquel fait saillie une forme ronde; aux angles, deux montants qui se terminent par six pointes étalées en manière de main. Il y a des tabernacles analogues figurés sur certains monuments de la Mésopotamie[2]; le renflement central fait songer à la stèle cintrée qui se dresse au-dessus des degrés dans les sanctuaires hypèthres de la cité de Midas (fig. 103, 104, 106). Quant aux trois rondelles et au rectangle qui occupent le reste du champ, ce que l'on a pu en tirer, ce sont de gros boutons destinés à décorer des habits ou des meubles; un de ces disques, celui qui est à gauche, dans l'angle inférieur, a l'air d'un astre à six rayons[3].

Les types divins et les motifs secondaires qui les accompagnent ont ici des rapports si marqués avec ceux qui étaient de tradition en Chaldée, que l'on est tenté de se demander si ce moule n'a pas été apporté de Mésopotamie en Asie Mineure, par quelqu'un de ces orfèvres ambulants comme il y en a encore en Orient, où souvent on les rencontre très loin de leur pays natal[4]. D'autre part le travail est ici d'une extrême brutalité; le dessin est dur et tout conventionnel; ce serait, semble-t-il, faire une injure aux artisans chaldéens que de le leur attribuer. Supposez au contraire, chez un peuple dont la civilisation aurait été très inférieure à celle de la Chaldée, des graveurs médiocres copiant machinalement des modèles étrangers; la lourdeur et la grossièreté de l'exécution n'auront plus rien qui vous étonne. En tous cas, il paraît difficile d'admettre que de pareils ouvrages puissent être contemporains de ces princes Mermnades sous lesquels le royaume lydien était, d'une part, en relations directes avec l'Égypte et avec l'Assyrie, tandis que, d'autre part, il commençait à sentir l'influence de l'art qui se développait rapidement chez les Grecs ioniens. Autant que l'on peut en juger par la seule facture, cet objet serait antérieur, de plusieurs siècles peut-être, au règne de Gygès; il remonterait au temps où la Lydie n'était en rapport avec les grands peuples policés de l'Asie antérieure

1. *Histoire de l'Art*, t. II, pl. XI.
2. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 68, 79, 233, 301.
3. Comparez les astres figurés sur les stèles chaldéennes. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 10.
4. *Histoire de l'Art*, t. III, p. 448.

que par l'intermédiaire des Syro-Cappadociens et où la Grèce ne comptait pas encore ; ce que rappellent les images qui y sont gravées, ce sont les œuvres les plus barbares de ce que nous avons appelé l'art hétéen, les bas-reliefs par exemple du palais d'*Euiuk*[1].

Le cabinet des antiques de la Bibliothèque nationale possède un autre moule en serpentine dont la provenance est inconnue (fig. 210). Deux personnages, un homme et une femme, sont debout l'un à côté de l'autre. L'homme est coiffé d'une sorte de casque pointu ; sa barbe, longue et large, est disposée à la mode assyrienne ; il est habillé d'une jupe qui s'arrête à mi-cuisses et d'un manteau qui couvre l'une des épaules et l'un des bras ; l'autre bras et le torse paraissent nus. Ce personnage a les deux mains placées sur la poitrine, geste que répète sa compagne, dont les doigts se portent vers les seins, sans les couvrir. Celle-ci a les bras et le buste tout à fait découverts ; mais sa jupe, son seul vêtement, descend plus bas ; elle est coiffée d'un disque échancré sur lequel sont tracées des figures géométriques ; ses cheveux pendent en grosses boucles le long de ses joues. Les deux rainures obliques que l'on voit à droite et à gauche de cette figure s'expliquent peut-être par les nécessités pratiques du moulage.



210. — Moule en serpentine. Cabinet des antiques. Grandeur réelle.

Quand on avait pour la première fois, il y a vingt ans, signalé et décrit cet objet, on l'avait attribué au douzième siècle, et on y avait vu une de ces *images de Baphomet* auxquelles les Templiers, selon le dire de leurs ennemis, offraient un hommage idolâtrique[2]. L'art de l'ancienne Asie était alors bien peu connu : l'erreur était excusable ; mais aujourd'hui on ne saurait hésiter à reconnaître ici un monument analogue à ces autres moules qui ont été ramassés en Assyrie et en Asie Mineure. La matière est la même, et certains détails présentent une ressemblance frappante. Quoique exécuté d'une main plus légère que sur la pierre du Louvre, le rendu du vêtement se ressent

1. *Histoire de l'Art*, t. IV, fig. 328-338.

2. Chabouillet, *Catalogue général et raisonné des camées et pierres gravées de la Bibliothèque impériale* (in-18, 1858), n° 2255.

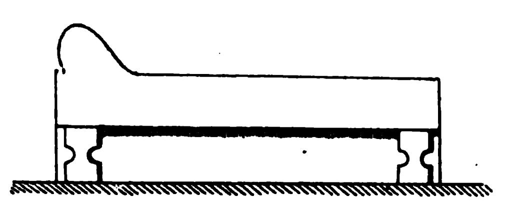
de l'imitation des mêmes modèles : mêmes bandes horizontales qui semblent autant de volants superposés ; dans chacune de ces bandes, mêmes stries qui représentent les crêpures de l'étoffe. A la prendre dans son ensemble, la figure de femme ne se distingue que par des détails d'une importance secondaire de celle du moule lydien ; si la nudité n'est que partielle, si le geste est un peu modifié, c'est bien pourtant toujours le même type divin, dans la même attitude significative. Quant au personnage masculin, il est coiffé de ce bonnet pointu qui reparaît si souvent dans les bas-reliefs rupestres de l'Asie Mineure et sur les sceaux de ses premiers habitants[1]. Les deux appendices en forme de cornes qui sont placés de chaque côté du casque font songer à l'espèce d'*uræus* qui orne le bonnet de l'un des personnages dans le bas-relief de *Ghiaour-kalé*[2]. Enfin, au-dessous du casque, on croit distinguer, de part et d'autre, une saillie percée d'un trou, semblable à celle que présente, à la même place, la tête d'une figurine en bronze qui provient du centre de l'Anatolie[3].

Il y a donc tout lieu de penser que cet objet est originaire, lui aussi, de l'Asie Mineure. Les proportions des figures y sont d'ailleurs moins éloignées de la vérité, le travail y a plus de précision et de sûreté que dans le moule du Louvre ; il offre une certaine sécheresse qui, comme on l'a fait observer, semble trahir, chez l'ouvrier qui l'a exécuté, l'habitude de la gravure sur métal. A tout prendre, il a l'air moins ancien que l'intaille trouvée près de Thyatire ; mais la différence qui nous frappe comporte une autre explication : ce monument provient peut-être d'un centre plus important, où les artisans avaient de meilleurs modèles et la main plus adroite.

Si l'on est fondé à croire que le luxe des bijoux était poussé très loin dans cette Lydie qui était si riche en métaux précieux, il est probable aussi que l'on n'y recherchait pas moins le luxe des meubles et celui des belles étoffes, qui décoraient la maison du prince et celle du noble, qui paraient la personne des gens de condition. Les lits copiés dans la pierre que renferment les tombes lydiennes sont d'un dessin plus orné que ceux qui s'offrent au regard dans les tombes phrygiennes. Voyez ce lit taillé dans le roc que nous avons relevé dans un des caveaux de *Doghanlou-dérési* (fig. 211)[4] ; il est de

1. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 546, 562, 692, 722, 744, 760.
2. *Histoire de l'Art*, t. IV, fig. 352.
3. *Histoire de l'Art*, t. IV, fig. 367.
4. Ce lit se trouve dans la tombe décrite pp. 121-122, fig. 72, 73 et 74. Voir Heuzey,

beaucoup plus simple de composition que ceux dont les débris ont été trouvés par M. Choisy dans les tumulus de Bin-Tépé (fig. 178 et 179). Le luxe du vêtement faisait partie de ces « vaines mollesses » qu'un sage grec, Xénophane de Colophon, reprochait à ses compatriotes d'avoir apprises des Lydiens[1]. C'était à leurs voisins de Sardes, dit le poète, que les Ioniens avaient emprunté ces habits de pourpre qu'ils revêtaient pour se montrer sur l'agora, les ornements d'or qui brillaient dans leur chevelure et les parfums savamment préparés dont ils l'arrosaient[2]. Tous ces traits donnent l'idée d'une vie dont l'éclat éblouit et séduit les Grecs de la côte; c'est là surtout que ceux-ci ont vu et admiré ces robes multicolores, aux dessins élégants et variés, que plus tard les peintres de vases ont l'habitude de prêter, dans leurs tableaux, à tous les personnages des mythes orientaux, à Priam et à Pâris, à Atys et à Midas, aux Amazones comme à Omphale. L'industrie textile a commencé de bonne heure à fleurir dans ce pays, et depuis lors, à travers tant de changements de régime, on n'a jamais cessé de l'y pratiquer avec goût et avec succès. Dans l'antiquité, Sardes était fière de ses tapis ras, qui atteignaient un très haut prix[3]; de nos jours, c'est encore dans les limites du territoire de la Lydie, sur le haut Hermos, à *Gherdiz*, l'ancienne Gordis, et à *Ouchak,* que se fabriquent surtout les tapis dits de Smyrne.



211. — Lit funéraire phrygien. Dessin d'Edmond Guillaume.

Ce n'était pas seulement des tisseuses et des brodeuses habiles que l'on trouvait en Lydie: il y avait encore d'autres métiers que les femmes, habiles et patientes ouvrières, y exerçaient avec la même supériorité. L'un d'eux nous est indiqué par le hasard d'une similitude qu'il a fournie au poète de l'*Iliade*. Celui-ci, voyant la peau blanche d'un de ses héros, déchirée par le fer, se tacher de sang et rougir autour de sa blessure,

Les Lits antiques considérés particulièrement comme forme de la sépulture (*Gazette des Beaux-Arts*, 1873).

1. XÉNOPHANE, fr. 3 : Ἀβροσύνας δὲ μαθόντες ἀνωφελέας παρὰ Λυδῶν (BERGK, *Fragm. lyr. Græc.* t. II).

2. Προήεσαν διησκημένοι τὰς κόμας χρυσῷ κόσμῳ, dit Athénée (XII, p. 526, A); c'est ainsi qu'il comprend, sans doute d'après Phylarque, dont il invoque aussi le témoignage, le vers de Xénophane qui figure aujourd'hui dans nos textes sous cette forme :

αὐχαλέοι χαίτησιν ἀγαλλόμενοι εὐπρεπέεσσιν.

3. C'était ce que l'on appelait ψιλόταπις ou ψιλόδαπις. ATHÉNÉE, VI, p. 255, E.

la compare à l'ivoire qui se teint de pourpre sous les doigts d'une Lydienne ou d'une Carienne, quand elle travaille à décorer la bride qui fera envie à tous les cavaliers et dont le roi parera son cheval de guerre[1]. Les harnais de la fameuse cavalerie lydienne devaient être ornés d'incrustations dans le genre de celles qui sont toujours restées de mode en Orient pour cette sorte d'ouvrages et que les amateurs admirent aujourd'hui dans le bazar de la sellerie, à Bagdad et au Caire.

§ 4. — LES CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA CIVILISATION LYDIENNE.

Nous nous sommes imposé l'obligation de tout recueillir, aussi bien les moindres restes des ouvrages où les Lydiens ont mis la main que les plus sommaires mêmes des mentions qui ont trait à leur art et à leur industrie. Cependant, à ne compter que le nombre des monuments qui subsistent, il semblerait que la Phrygie ait mérité de tenir, dans cette histoire de la civilisation, une plus grande place que la Lydie. Toute spécieuse qu'elle paraisse, cette conclusion serait mal fondée; il peut suffire d'une fouille profonde, enfin opérée parmi les ruines de Sardes, pour renverser brusquement la proportion, au profit des Lydiens. D'ailleurs, dès maintenant, avant même que des découvertes qui ne sauraient tarder longtemps aient fourni la preuve de la supériorité des constructeurs et des artisans de la Lydie, le rôle politique et international de la Lydie nous apparaît, dans l'ensemble des faits qui ont été conservés par la tradition littéraire, comme beaucoup plus actif et plus important que celui de la Phrygie. Les Phrygiens ont été surtout un peuple de laboureurs, de pâtres et d'éleveurs de bétail. L'agriculture n'a pas été moins florissante chez les Lydiens; leurs pâturages n'ont pas nourri des races moins belles de bœufs et de chevaux; leur cavalerie a passé, pendant plus d'un siècle, pour la première du monde oriental; mais ce n'était pas seulement à la guerre qu'elle leur servait. Industriels et commerçants, ils employaient, par milliers, les bêtes de trait et les bêtes de somme à transporter, sur toutes les routes qui suivaient le cours de l'Hermos, du Caystre et du Méandre, les fruits de leurs champs et de leurs vergers, les marchandises qu'ils recevaient de leurs voisins, Asiatiques ou Grecs, enfin les divers produits de leurs ateliers, les étoffes et les tapis, les briques et les vases qu'ils

1. HOMÈRE, *Iliade*, IV, 141-145.

avaient façonnés, les lingots que leur avaient fournis, jetées et fondues au creuset, les pépites d'or du Tmolos. C'est cette activité féconde du cultivateur, de l'ouvrier et du négociant qui, plus encore que le lavage des sables aurifères, a créé cette richesse de la Lydie à laquelle les Grecs ont dû la première révélation de la puissance du capital.

Un phénomène du même genre s'était déjà produit en Phrygie, mais dans de moindres proportions. Les Grecs ne tiraient nulle part de leur sol les métaux précieux; ils ne les obtenaient que par voie d'échange; quand ils avaient appris que les Phrygiens trouvaient de l'or dans les flancs de leurs rochers ou dans le gravier de leurs torrents, leur vive imagination s'était exagéré l'importance de cette exploitation minière et ils avaient inventé ce conte qui, né tout d'abord d'un naïf et crédule émerveillement, ne prit que beaucoup plus tard un sens moral et philosophique. Midas ne fit rien de son or; l'opulence légendaire de la Phrygie fut atteinte dans ses sources par l'invasion des Cimmériens et par la guerre que menèrent dans cette région Mèdes et Lydiens. La destinée de la Lydie fut tout autre, jusqu'à la catastrophe subite de la conquête perse. La prépondérance militaire faisait passer aux mains de ses rois, sous forme de tribut, une bonne part des trésors qui s'étaient accumulés, au cours des siècles, dans les parties les plus prospères de la péninsule; grâce à son industrie et à son commerce, la balance des échanges se soldait en faveur de la Lydie; elle pouvait ainsi garder pour son propre usage et verser dans les coffres de ses princes et de ses marchands tout l'or que la terre lui livrait. Cette surabondance, cette pléthore du métal noble suggéra à ce peuple la première pensée de l'invention qui restera son honneur; pour tirer de ses lingots un meilleur parti, il s'avisa de les timbrer et de leur assigner ainsi une valeur officiellement reconnue qui les fit rechercher, pour les facilités qu'ils apportaient aux transactions, non seulement dans toute l'étendue du vaste empire dont Sardes était la capitale, mais aussi chez les nations limithrophes. La Phénicie a eu la gloire de donner l'écriture alphabétique au monde civilisé; mais c'est à la Lydie que celui-ci doit la monnaie.

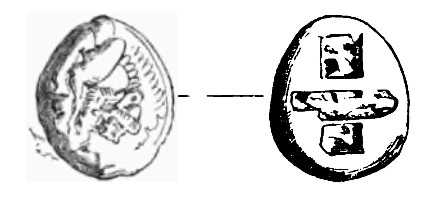
On verra, dans la suite de cette histoire, quel parti l'art a tiré, chez les Grecs et chez les Romains, du double champ que lui offraient les deux faces de la monnaie, et comment la gravure en médailles est devenue une des branches les plus florissantes de la sculpture, une de celles qui ont porté les fruits les plus merveilleux. Il n'est pas d'effort du génie plastique qui donne, au même degré que certaines pièces

justement admirées, le sentiment de la difficulté vaincue; on est surpris de voir que l'auteur du coin ait su faire entrer, dans un si étroit espace, une image qui, toute réduite qu'elle soit, a parfois un aussi grand caractère que la plus belle statue; on se demande comment, avec le faible relief dont il disposait, il a pu mettre chaque trait à son plan, si bien rendre tout le modelé du visage et les rondeurs de la forme vivante. Si vraiment, comme on est fondé à le penser, c'est à l'esprit ingénieux et pratique des Lydiens que l'on doit une invention qui, entre les mains des Grecs auxquels ils l'ont aussitôt transmise, a multiplié et comme mobilisé les types créés par le statuaire, il n'en faut pas davantage pour que ce peuple intéresse l'histoire et que celle-ci se sente tenue de rechercher avec soin et de décrire le peu qui subsiste des monuments de la civilisation lydienne.

Ce n'est pas seulement à ce titre que la Lydie offre un spectacle digne d'attention; elle a encore ceci de curieux que l'on y voit se produire, avec une bien autre intensité, les phénomènes que nous avons déjà signalés à propos de la Phrygie, l'ascendant que le génie hellénique commence à prendre, vers la fin du septième siècle, sur cette Asie dont il a été d'abord, pendant de longues suites d'années, le client et l'élève, le renversement des rôles, l'influence des arts de la Grèce se faisant sentir dès lors, par une sorte de rayonnement, jusqu'à une certaine distance des côtes orientales de la Méditerranée et, de siècle en siècle, pénétrant plus avant dans l'intérieur de ce continent dont les armées grecques ne prendront possession que beaucoup plus tard, avec Alexandre. En Lydie, cette action s'exerce avec plus de force encore qu'en Phrygie, parce que Sardes est bien plus près de la mer que Pessinunte et Ancyre, parce qu'entre les Lydiens et les Grecs du littoral le contact est immédiat et constant; la pénétration est plus rapide encore et plus intime. Pendant que la royauté lydienne, par la supériorité de ses armes, force les Ioniens à reconnaître sa suprématie et à se déclarer ses vassaux, ceux-ci prennent leur revanche en faisant la conquête morale du royaume. Crésus, quand il tomba, était sur le point de devenir un prince grec; il avait déjà reçu le droit de cité à Delphes [1]; il aurait sans doute obtenu le privilège d'envoyer les chevaux de la Lydie disputer les prix des grands jeux de la Grèce, et Pindare aurait célébré les victoires d'un de ses successeurs comme il a fait celles de Gélon, de Hiéron et d'Arcésilas. Si la dynastie des

1. HÉRODOTE, I, 54.

Mermnades avait vécu plus longtemps, elle aurait fini par acquérir, à l'est de la mer Égée, une situation analogue à celle que se créeront plus tard, au nord de cette même mer, les Philippe et les Alexandre; pour entrer de plain-pied dans le corps de la race hellénique, il lui aurait suffi de se fabriquer une généalogie qui l'aurait rattachée soit au légendaire amant d'Omphale, soit à quelque autre héros non moins illustre. Il y aurait eu une Macédoine asiatique, où l'on aurait vu l'intelligence et l'énergie grecques, telles que les avaient faites les dons naturels de la race et la vertu de la vie municipale, mises au service d'un grand empire militaire. Si l'histoire avait pris ce cours, il n'y aurait pas eu de guerres médiques; la culture grecque se serait étendue, deux siècles plus tôt, jusqu'à l'Halys et peut-être au delà du Taurus.



CHAPITRE III

LA CARIE

§ 1. — HISTOIRE DES CARIENS.

Le nom de Carie s'appliquait, dans l'antiquité, à la contrée montueuse qui est comprise, vers le sud-ouest de l'Asie Mineure, entre l'embouchure du Méandre et celle d'un fleuve au cours torrentiel, l'Indos ou *Doloman-tchaï;* celui-ci descend de la Cibyratide et vient se jeter dans la mer en face de Rhodes. Les chaînes du Messogis, du Cadmos et du Salbacos enveloppent ce territoire et le séparent, au nord, de la Lydie, et, à l'est, de la Phrygie méridionale; vers le sud-est, sur la rive gauche de l'Indos, se dressent les hautes montagnes de la Lycie[1]. La Carie appartient presque tout entière au bassin du Méandre; ses rivages, comme ceux qui les continuent au nord du Méandre, se découpent en presqu'îles très saillantes et en golfes profonds; mais, tandis que la côte qui sert comme de devanture à la Lydie et à la Mysie était tombée, dès le dixième siècle, au pouvoir des Grecs ioniens et éoliens, la population carienne était encore, au temps de la conquête perse, maîtresse de la meilleure part de son littoral. On ne comptait guère, dans les limites de cette province, que trois cités grecques importantes, dont deux étaient établies à l'extrémité de ces longs promontoires qui ne tiennent au continent que par un étroit pédoncule; c'étaient la puissante Milet, qui fut la reine de l'Ionie jusqu'au jour où les alluvions du Méandre eurent comblé la rade bien abritée qui lui servait de port, puis, plus au sud, Halicarnasse et Cnide, fondées par les Doriens. Vrais vaisseaux à l'ancre, ces villes, qui vivaient du commerce maritime, se contentaient d'une banlieue très restreinte; partout ailleurs que dans leur voisinage immédiat, c'était encore les Cariens qui

1. Strabon, XIV, ii, 1.

possédaient tout le tour de ces baies irrégulières que dominent les hautes crêtes du Latmos et où se creusent, en grand nombre, des anses propices, où les barques peuvent se cacher derrière les pointes et les dentelures des caps, puis, quand il plaît à l'équipage, s'échouer doucement sur le sable fin de la grève.

Sous les Mermnades, la Carie, conquise par ces princes, n'est plus qu'une dépendance de la Lydie; mais, avant même que la guerre eût opéré cette réunion, il y avait entre les deux peuples un lien de parenté dont ils avaient conscience. Les Cariens qu'Hérodote interrogea sur leur origine lui racontaient que Car, Lydos et Mysos, ancêtres de trois nations, étaient frères; ils lui disaient comment, en raison de cette affinité primitive, les Lydiens étaient admis sur le même pied que les Cariens à offrir leurs hommages au grand dieu national de la Carie [1]. Celui-ci, que les Grecs identifiaient avec leur Zeus, avait, près de Mylasa, un temple où on l'appelait *Labrayndos, Labradeus, Labradenos,* nom que l'on expliquait par la hache, *labrys*, qu'il portait en main (cul-de-lampe à la fin du chapitre); or ce mot nous est donné comme appartenant à la langue lydienne [2].

Les noms propres cariens, noms d'hommes et de lieux (on en connaît un assez grand nombre), n'ont rien de sémitique [3]; les quelques noms communs de cet idiome qui nous ont été conservés par les gloses des lexicographes résistent également à toute explication de ce genre, tandis que quelques-uns se laissent ramener sans effort à des racines aryennes [4]. Cette langue s'écrivait, au septième siècle avant notre ère,

1. Hérodote, I, 171. Strabon, XIV, ii, 23.

2. Λυδοὶ λάβρυν τὸν πέλεκυν ὀνομάζουσι. Plutarque, *Questions grecques*, § 45. Plusieurs autres mots sont donnés à la fois comme lydiens et cariens ou bien présentent, d'une langue à l'autre, assez d'analogies pour qu'on y reconnaisse des racines identiques (voir les gloses relatives à γλοῦς, voleur, à Μάσαρις ou Μάρσαρις, surnom de Dionysos chez les Cariens, qui paraît une variante dialectale du βασσαρεύς lydien; à Κανήβιον, la « ville du chien », cité carienne dont le nom offre comme premier élément καν, que l'on nous signale, dans le nom lydien Κανδαύλης, comme ayant cette même signification). La hache à double tranchant est souvent gravée comme une sorte de blason, au-dessus des inscriptions grecques de la Carie (*Bulletin de corr. hell.* XI, p. 310).

3. Voir la liste qu'en a dressée Haussoullier, *Bulletin de correspondance hellénique*, IV, 1880, p. 315-320, et celle que donne Sayce dans *The karian language and inscriptions*, p. 10-11 (extrait des *Transactions of the society of biblical archæology*, vol. IX, partie I, 1887). Le seul nom de lieu carien qni paraisse d'origine sémitique, c'est celui du mont Cadmos, qui borne à l'est le bassin du Méandre; on y reconnaît le mot *Qedem*, « l'Orient ». On comprend que les Phéniciens, lorsqu'ils longeaient cette côte, en suivant le chemin qui les menait à leurs comptoirs et à leurs mines de la mer Égée, aient désigné ainsi la haute barrière qu'ils voyaient se dresser à l'horizon. Les habitants du pays, avec lesquels ils commerçaient sur la plage, auront saisi au vol cette appellation et l'auront perpétuée.

4. De Lagarde, *Gesammelte Abhandlungen*, p. 267-270. Sayce, *The karian language*, p. 5-9.

avec un alphabet de trente-trois à trente-cinq lettres [1]; la plupart de ces caractères sont issus, par l'intermédiaire de l'alphabet grec des Doriens, de l'alphabet phénicien; quelques autres signes, destinés à exprimer des sons propres à l'idiome carien, proviennent, selon toute apparence, de l'un de ces antiques systèmes que nous avons réunis sous le titre général d'*alphabets asiatiques*, systèmes qui sont sortis, par voie d'abréviation et de réduction, des hiéroglyphes hétéens [2]. C'est surtout par les *graffiti* de l'Égypte que l'on connaît cet alphabet (fig. 212); une seule inscription provient de la Carie [3]. Ces textes, très brefs, ne se composent guère que de noms propres; cependant les quelques formes nominales et verbales que l'on arrive à y distinguer paraissent rentrer dans les cadres de la déclinaison et de la conjugaison indo-germaniques.

212. — Inscription carienne, de Zagazig, en Égypte. Sayce, pl. I, n° III.

On connaît mal la religion des Cariens, ou du moins on ne la connaît que par des documents qui se rapportent au temps où les Cariens parlaient grec. On sait pourtant que les religions cariennes comportaient des rites orgiaques et sanglants analogues à ceux des cérémonies célébrées en l'honneur de Cybèle et d'Atys [4]; on sait que la flûte y faisait, comme en Phrygie et en Lydie, retentir des mélodies plaintives qui remuaient les âmes [5]. A ces indices, on devine que les Cariens, eux aussi, devaient adorer cette grande déesse de la nature à laquelle les Grecs de l'Asie Mineure ont, par endroits, conservé son nom de Cybèle, tandis qu'ailleurs ils la confondaient avec leur Artémis [6]; mais le culte qui a

1. Voir la planche I du mémoire de Sayce, qui donne tous les caractères avec leurs valeurs certaines ou probables.

2. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 95; t. V, p. 218.

3. Le mémoire de Sayce offre, à la date de 1887, un recueil complet de toutes les inscriptions que l'on est autorisé à regarder comme cariennes, avec des reproductions en fac-similé, qui remplissent trois planches, et la transcription ainsi que l'explication de chaque texte.

4. Hérodote, II, 61.

5. Eustathe, commentaire au vers 791 de Denys le Périégète.

6. L'Hécate dont le temple s'élevait à Lagina, près de Stratonicée, n'était peut-être qu'une forme hellénisée de cette divinité asiatique (Tacite, *Annales*, III, 62). Voir sur le culte qui s'y célébrait les documents recueillis par Newton, *A history of discoveries at Halicarnassos, Cnidos and Branchidæ*, ch. 24, et Appendix, t. II, p. 789-803, ainsi que d'autres inscriptions publiées par les membres de l'École d'Athènes qui, dans ces dernières années, ont visité la Carie (*Bulletin de corr. hellén.* t. V, p. 185-191; t. XI, p. 5-39, p. 145-162). L'Hécate de Lagina avait ses *mystères*, ce qui éveille l'idée de cérémonies analogues à celles qui caractérisaient le culte phrygien; on aimerait à savoir ce qu'était cette *procession de la clef* (κλειδὸς πομπή ou ἀγωγή) qui, de l'enceinte sacrée, allait jusqu'à la ville voisine, Idrias, plus tard Stratonicée, au milieu d'un grand concours de peuple (*Bulletin*, XI, p. 37).

laissé, dans cette contrée, le plus de traces et de monuments authentiques, c'est celui de ce dieu suprême qui n'était pas honoré seulement à Labrynda, sur le territoire de Mylasa, mais qui avait aussi, sur bien d'autres points de la Carie, des sanctuaires dont chacun, à l'époque romaine, était devenu le centre d'une petite confédération locale [1]. Parmi les différents vocables que les textes épigraphiques emploient pour désigner cette divinité qui paraît avoir eu à peu près partout le même caractère, il en est deux qui sont surtout dignes d'attention: c'est ce surnom de Zeus Osogos (Ὀσογώς).que portait le Zeus carien, et sous lequel se cache certainement un mot de la vieille langue du pays [2]; c'est aussi ce titre de Ζηνοποσειδών qui revient souvent dans les inscriptions de Mylasa [3]. L'emploi de ce terme semble indiquer que le grand dieu des Cariens était un dieu de la mer en même temps qu'un dieu du ciel; ne prétendait-on pas d'ailleurs que parfois le flot marin venait à l'improviste se répandre sur les dalles du temple de Mylasa, quoique celui-ci fût à 80 stades (plus de 12 kilomètres) du rivage où la ville avait son port [4]?

Nous n'avons rien trouvé de pareil en Lydie, et cependant les Lydiens, sous leurs derniers princes, avaient rattaché à leur empire toute la ligne des côtes occidentales de la péninsule; mais ces conquêtes tardives n'avaient eu aucune influence sur leur religion et sur leurs mœurs; comme ceux des Phrygiens, leurs dieux habitaient les cimes des montagnes et les profondeurs des forêts: ils ne soulevaient ni n'apaisaient les vagues et les tempêtes; le peuple qui les honorait était un peuple de cultivateurs et de cavaliers, d'artisans et de conducteurs de caravanes. Tout autres étaient les Cariens; quand ils apparaissent sur cette scène de l'histoire que dresse le génie grec, ils ont déjà derrière eux tout un long passé de courses maritimes, dont le détail échappe, mais qui avaient laissé des souvenirs dans tout le bassin oriental de la Méditerranée. On avait conservé la mémoire d'un temps où ils parcou-

1. Rien que sur le territoire de Mylasa, il y avait trois temples de Zeus: celui de Zeus Carios, commun à tous les Cariens ainsi qu'aux Lydiens et aux Mysiens, celui de Zeus Osogos, appelé aussi Zénoposeidon, et celui de Zeus Stratios, nommé Labrandénien, du nom de la localité, située sur la montagne, entre Mylasa et Alabanda (Strabon, XIV, II, 23). Sur le Zeus Panamaros, protecteur d'Idrias, voir Deschamps et Cousin, dans *Bulletin*, XI, p. 373-391, XII, p. 82-104.

2. Le nom est tantôt indéclinable, sous la forme ὀσογῶα, tantôt décliné. Voir le commentaire de Waddington au n° 361, partie V du *Voyage archéologique* de Le Bas et le *Bulletin*, XII, p. 13-14.

3. Bœckh, *C. i. gr.* n° 2700. Le Bas, *Voy. arch.* partie V, n° 361.

4. Pausanias, VIII, x, 4.

raient en maîtres toute la mer Égée, où ils étaient établis non seulement dans les îles dont elle est semée, mais encore dans certains cantons de la Grèce européenne; Hermione et Epidaure auraient été fondées par les Cariens [1]. On se les représentait comme associés, pendant toute la durée de cette période, à une autre nation, les Lélèges, qui auraient eu les mêmes habitudes et les mêmes aventures. Les Lélèges auraient anciennement occupé la Laconie, la Locride, la Béotie et la Mégaride comme les Cariens l'Argolide [2]; ils auraient été répandus sur tout le littoral de ce qui fut plus tard l'Ionie et l'Éolie. C'est eux qui auraient choisi le site et élevé les premières maisons de ces villes qui, sous le nom d'Éphèse et de Milet, devaient plus tard atteindre à de si brillantes destinées [3]. De quelle race étaient ces Lélèges et quelle langue parlaient-ils? On ne le savait déjà plus à l'époque des premiers historiens grecs; les Lélèges s'étaient évanouis sans laisser de traces; mais la tradition populaire attachait avec persistance leur nom aux sépultures antiques et aux vieilles forteresses désertes que l'on montrait sur divers points de la Carie [4]; on affirmait aussi que pour grossir la population de la cité dont il avait fait sa capitale, Mausole, le célèbre dynaste de Carie, y avait transporté de force la population de six villages lélèges situés dans la presqu'île d'Halicarnasse [5]. Si les anciens n'étaient plus en état de déterminer la nature du lien qui avait jadis rapproché Cariens et Lélèges, à plus forte raison ce problème est-il insoluble pour la science moderne. L'opinion la plus vraisemblable est encore celle qui, conformément à la conjecture d'Hérodote [6], voit dans ce nom de Lélèges un autre nom des Cariens, ou plutôt, avec Phérécyde et plusieurs autres auteurs, le nom particulier de l'une des tribus dont se composait la nation carienne [7].

Sous un nom ou sous un autre, cette race a certainement joué un

1. HÉRODOTE, I, 171; THUCYDIDE, I, 8; Aristote cité par STRABON, VIII, VI, 15; STRABON, XIV, II, 27.

2. Aristote cité par STRABON, VII, VII, 2; PAUSANIAS, III, I, 1; IV, I, 2.

3. STRABON, VII, VII, 2; XIII, I, 59; XIV, I, 21.

4. STRABON, VII, VII, 2; XIII, I, 29.

5. STRABON, XIII, I, 59. Pline (*H. N.*, V, 29) attribue cette même mesure à Alexandre le Grand; c'est sans doute une erreur de mémoire.

6. HÉRODOTE, I, 171.

7. STRABON, XIII, I, 59; XIV, I, 3. PAUSANIAS, VII, II, 8. Si Homère (*Iliade*, X, 428), énumérant les alliés des Troyens, distingue les Cariens et les Lélèges, il n'y a pourtant rien là qui empêche de voir dans ces deux groupes les fils d'une même race. Un historien originaire de la Carie, Philippos de Souangela, affirmait que les Lélèges étaient aux Cariens ce que les Hilotes étaient aux Lacédémoniens et les Pénestes aux Thessaliens (ATHÉNÉE, VI, 271, B.). Un texte de Plutarque (*Questions grecques*, 46) paraît confirmer cette assertion.

rôle important au cours de ces siècles reculés qui s'enfoncent et se perdent dans l'ombre, par delà l'horizon de la poésie homérique. Il semble que Lélèges et Cariens aient osé les premiers lancer leurs barques agiles à travers les Sporades et les Cyclades, dans tout l'espace qui s'étend entre l'Asie Mineure, la Crète et les côtes de la péninsule hellénique[1]; les premiers, ces navigateurs ont établi entre toutes ces terres des relations qui, une fois inaugurées, ne devaient plus jamais s'interrompre. A la fois commerçants et pirates, comme le furent aussi les Phéniciens, ils allaient et venaient, transportant d'Asie en Europe et d'Europe en Asie les produits du sol et les objets fabriqués ; ils emmenaient, ils vendaient aussi des esclaves, femmes surprises à la fontaine, laboureurs enlevés brusquement aux travaux des champs ; les bandes débarquaient de nuit ; elles se cachaient dans les broussailles ou dans quelque fente du roc ; le jour venu, on sortait de l'embuscade, on se jetait sur ce que l'on trouvait à sa portée, avant que l'alarme fût répandue et que des secours fussent arrivés. Le procédé était violent ; mais il n'en avait pas moins ses effets heureux ; il mettait en rapport des hommes qui, sans ces déplacements forcés, seraient restés toujours étrangers les uns aux autres, n'auraient pas échangé leurs idées, leurs croyances et les symboles qui servaient à les traduire, les recettes de métier, les procédés industriels dont ils disposaient.

Les Cariens durent commencer à perdre du terrain lorsque les Phéniciens parurent dans la mer Égée ; élèves et courtiers de l'Égypte et de la Chaldée, ceux-ci représentaient une civilisation supérieure. Ensuite vinrent les Grecs, les Ioniens et les Doriens, qui, se répandant de proche en proche, chassèrent les Cariens des îles ou s'assimilèrent, sur bien des points, la partie de l'ancienne population qui ne fut pas détruite ou expulsée. Vers le huitième siècle, les Cariens n'existaient plus, à l'état de groupe distinct et compact, que dans cette province de l'Asie Mineure qui a gardé leur nom ; mais, quoique depuis longtemps ils n'eussent pas cessé de lâcher pied et de perdre du terrain, ils n'avaient, même alors, rien perdu de leur renom guerrier et de leur humeur aventureuse. « On leur doit, disait Hérodote, trois inventions dont les Grecs ont fait depuis usage. Ce sont en effet les Cariens qui, les premiers, ont enseigné à mettre des panaches sur les casques, qui ont orné de figures leurs

1. Un poète du cinquième siècle, Critias, énumérant les inventions dont l'honneur revient à différents peuples et à différentes cités, s'exprime ainsi (BERGK, *Poetæ lyrici græci*, fr. 1) :

Θήβη δ'ἁρματόεντα δίφρον συνεπήξατο πρώτη,
φορτηγοὺς δ'ἀκάτους Κᾶρες ἁλὸς ταμιαί.

boucliers, et qui y ont adapté une poignée; car, jusqu'alors, tous ceux qui avaient coutume de se servir du bouclier le portaient sans cette poignée; ils le gouvernaient par le moyen d'un baudrier de cuir, qui le tenait suspendu au cou et sur l'épaule gauche [1]. » L'hoplite carien avait donc servi de modèle à l'hoplite grec; plus tard, il lui donna l'exemple d'aller louer sa bravoure et son épée aux princes de l'Asie et de l'Égypte [2]. Les Cariens pénétrèrent avec les Ioniens, dans cette dernière contrée, sous Psammétique Ier, et ils ne cessèrent dès lors d'y affluer [3]. Plus belliqueux et mieux armés que les indigènes, rompus à toutes les manœuvres d'une tactique plus savante, ils formaient, sous des capitaines choisis dans leurs rangs, la principale force des armées que mirent en campagne les princes saïtes; ceux-ci les avaient établis dans ce que l'on appelait les *Camps*, sur la branche pélusiaque du Nil; le fleuve séparait leur quartier de celui des Ioniens; Amasis les installa aussi à Memphis [4]. Ceux de ces soldats de fortune que l'âge ou des blessures rendaient impropres au service ne retournaient pas tous au pays; beaucoup se trouvaient bien en Égypte et s'y fixaient sans esprit de retour; ils y faisaient, comme le font aujourd'hui les Grecs et les Maltais, le métier de drogman [5]. Le musée de Boulaq possède une statuette d'Apis en bronze dont la base porte une inscription votive bilingue, en hiéroglyphes et en lettres cariennes; le texte égyptien se traduit ainsi : « A Apis qui donne la vie, Prâm l'interprète [6]. » Hérodote n'aurait pas signalé le rôle joué en Égypte par les Cariens qu'on l'aurait deviné à certains indices. D'Ipsamboul à Memphis, ces étrangers ont gravé leurs noms, à côté de ceux des aventuriers d'origine grecque ou syrienne et des trafiquants phéniciens, sur les rocs de la vallée du Nil et sur les parois de ses temples; M. Sayce a réuni une cinquantaine de ces *graffiti* cariens, et de nouvelles recherches en augmenteront certainement le nombre. Rien qu'à Abydos, cet explorateur en a découvert et transcrit près de quarante.

Si c'est en Égypte que la langue et l'écriture des Cariens ont laissé le plus de traces, c'est seulement en Carie que l'on a cru retrouver quelques monuments de leur architecture et de leurs arts. Ces monu-

1. HÉRODOTE, I, 171.
2. Qui parlait de *Carien*, au septième siècle, faisait tout de suite penser à un *soldat mercenaire*. On connaît le vers d'Archiloque (BERGK, *Poetæ lyrici græci*, fr. 24) :

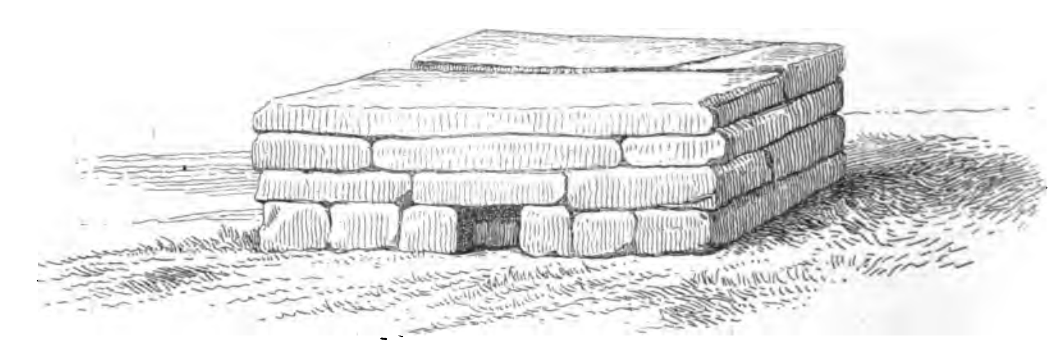
Καὶ δὴ 'πίκουρος ὥστε Κὰρ κεκλήσομαι.

3. HÉRODOTE, II, 152.
4. HÉRODOTE, II, 154.
5. HÉRODOTE, II, 154.
6. SAYCE, *The karian language*, p. 15 et 35.

ments sont-ils tous antérieurs au temps où les Cariens ont perdu leur indépendance, où ils ont été rattachés d'abord, sous les Mermnades, à l'empire lydien, puis, sous Cyrus, à l'empire perse? Nous n'oserions l'affirmer; peu importe d'ailleurs; quand on voit, par les inscriptions recueillies dans le voisinage des principaux sanctuaires du pays, combien ce peuple, même sous l'empire romain, était resté fidèle à ses dieux et à ses cultes locaux, on ne saurait admettre que, pour avoir changé de maîtres, il ait aisément renoncé aux procédés de construction, aux modes de sépulture, aux types de vases et de bijoux qui lui étaient familiers. On peut donc regarder comme cariens tous ceux des monuments découverts sur le sol de cette contrée qui ne portent pas l'empreinte très nette du goût et du style de la Grèce.

§ 2. — L'ARCHITECTURE FUNÉRAIRE.

Ces tombes que l'on montrait aux voyageurs, du temps de Strabon, en les attribuant aux Lélèges, les voyageurs modernes ont cru les reconnaître sur différents points des côtes de la Carie. Près d'Iassos, on en a signalé dont la construction est très simple; ce sont des

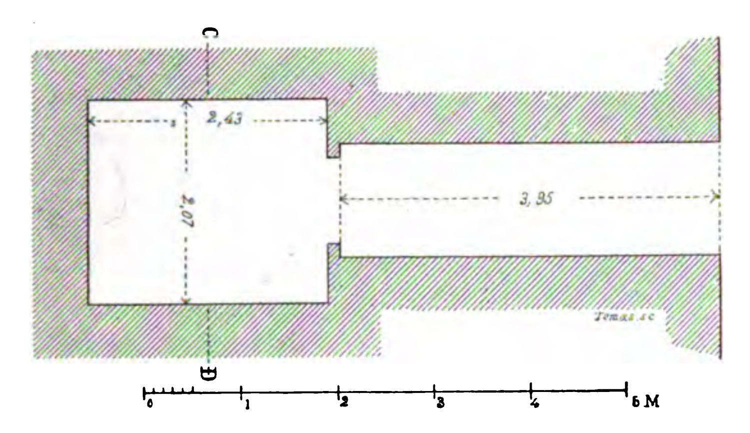


213. — Tombe voisine d'Iaros. Texier, t. III, pl. CXLVI, fig. 8.

chambres faites de dalles de schiste qui ont été employées telles qu'on les a tirées de la carrière (fig. 213) ; elles sont recouvertes par un plafond composé des mêmes pierres plates, mais de plus grande dimension. Ces tombelles sont, d'ordinaire, à moitié enfoncées dans le sol. Il y en a de plus ou moins spacieuses, suivant qu'elles ont dû recevoir un ou plusieurs corps[1].

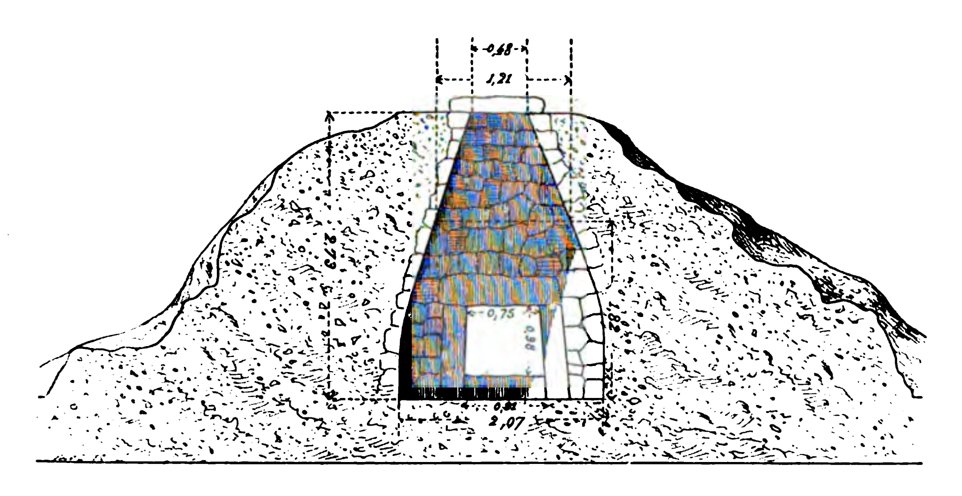
1. TEXIER, *Description*, in-fol., t. III, p. 141, et *Explication des planches*, pl. 146.

Dans la presqu'île d'Halicarnasse, et tout près du cap qui la termine au midi, se trouve une acropole appelée aujourd'hui *Assarlik*, qui correspond soit à Souangela, soit à Termera; elle marque en tout cas



214. — Tumulus d'Assarlik. Plan. Paton, *Excavations*, p. 67.

l'emplacement de l'une de ces vieilles villes lélèges ou cariennes qui perdirent toute importance au quatrième siècle, quand Halicarnasse, sous les princes de la famille d'Hékatomnos, fut devenue une des plus



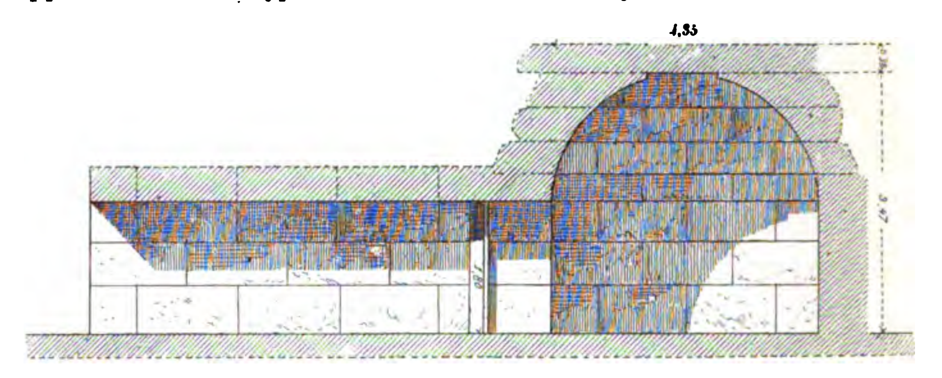
215. — Tumulus d'Assarlik. Coupe transversale. D'après Paton, *Excavations*, p. 67.

riches et des plus florissantes cités de l'Asie Mineure. Il y a dans le voisinage de cette citadelle une importante nécropole qui avait attiré déjà l'attention de M. Newton[1]; elle a été étudiée récemment par un autre voyageur anglais, M. Paton, qui y a fait des fouilles[2]; mais les

1. Newton, *A history of discoveries at Halicarnassus, Cnidus and Branchidæ*, p. 583.
2. W. R. Paton, *Excavations in Caria* (dans *Journal of Hellenic studies*, t. VIII, p. 64-82).

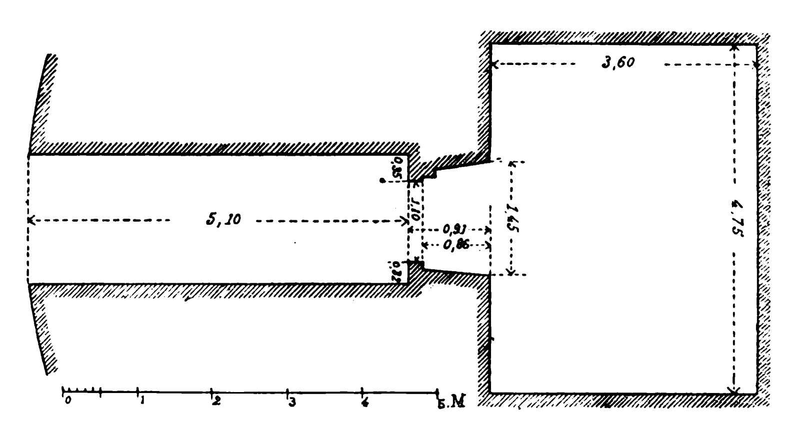
dessins qu'il donne de ces sépultures sont tellement imparfaits que pour la plupart ils ne méritent pas d'être reproduits.

Quelques tombes, placées en général sur les crêtes des collines, appartiennent au type du tumulus dont la Lydie nous a offert tant



216. — Tumulus de Ghérési. Coupe longitudinale. D'après Paton, *Excavations*, p. 80.

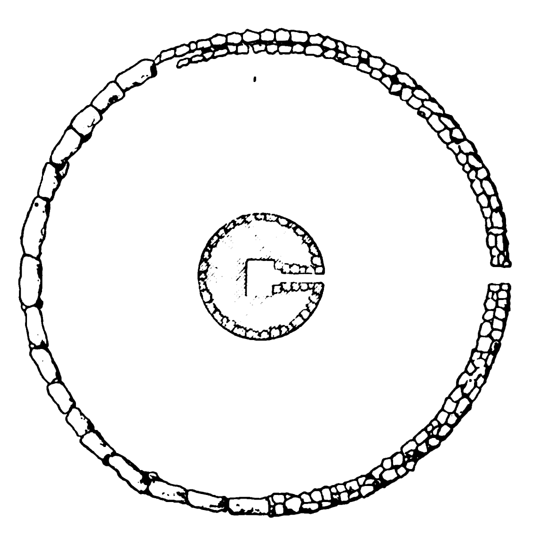
d'échantillons ; un corridor, couvert par de larges dalles, conduit au caveau (fig. 214) ; l'allée et la chambre sont cachées sous un tertre formé de terre et de cailloux. Au-dessus de la chambre, les assises, en se recouvrant et en se dépassant, donnent, par encorbellement, l'illusion d'une voûte (fig. 215). Dans une autre de ces sépultures, qui est



217. — Tumulus de Ghérési. Plan, *Ibidem*.

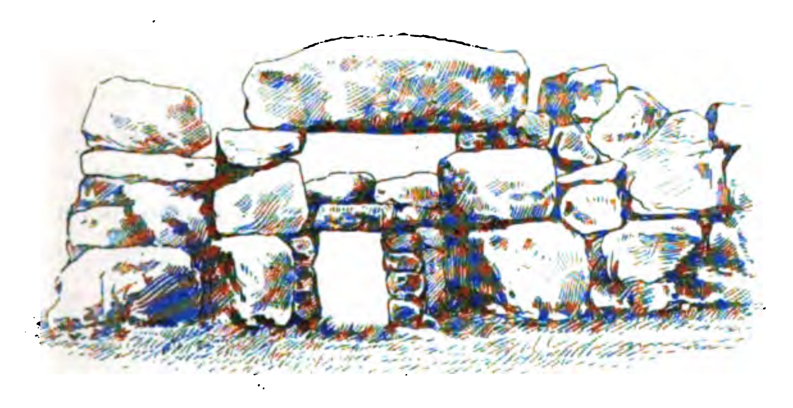
plus soignée, le vide est fermé, au sommet, par une pierre énorme, qui a jusqu'à 4^{m}, 35 de long (fig. 216). Le plan (fig. 217) est celui que nous connaissons par l'exemple précédent. Une particularité que nous n'avions pas rencontrée en Lydie, c'est le mur circulaire qui, situé à un niveau inférieur, entoure à distance le tumulus et dessine autour de lui comme une sorte d'enceinte sacrée (fig. 218).

Il y avait là un certain nombre de ces tombes ; mais de beaucoup d'entre elles il ne subsiste plus que la petite muraille faite assez négligemment de deux ou trois assises irrégulières, qui limitait le tumulus et en soutenait la masse. Faute d'un revêtement qui les protégeât et les maintînt, la pierraille et les terres ont été entraînées par les pluies et se sont répandues à l'entour.



218. — Le tumulus avec son mur circulaire. Plan, *Ibidem*.

On ne dit pas avoir trouvé dans ces caveaux de lits funéraires semblables à ceux que nous avons rencontrés en Phrygie et en Lydie, lits qui supposent le rite de l'inhumation. C'est que les Cariens ne pratiquaient que l'incinération. Dans cette même nécropole, il y a aussi, en très grand nombre, des sépultures plus modestes, placées, pour la plupart, dans des enclos rectangulaires que borne un mur très bas. Dans une nécropole située à trois heures vers le sud-est d'Halicarnasse,



219. — Enceinte funéraire carienne. *Mittheilungen*, XII, p. 225.

MM. Winter et Judeich ont signalé récemment une construction qui a la forme d'une tour (fig. 219). Elle renferme plusieurs fosses creusées dans le sol, ce qui ne permet guère d'y voir autre chose qu'une enceinte funéraire ; on a voulu mieux protéger les sépultures en les entourant de ces gros blocs à peu près bruts. Il y en a un, plus gros que

les autres, qui forme le linteau de la porte. La seconde porte, que l'on aperçoit au fond, est bien plus basse et pratiquée dans un mur de refend, en pierres sèches du plus petit échantillon, qui est peut-être moderne; il se peut que cet enclos ait été utilisé comme parc à bestiaux par des pâtres[1]. Les sépultures que l'on trouve dans ces enclos rappellent celles d'Iasos; ce sont des espèces de fosses, dont les parois sont formées tantôt par quatre larges tuiles, tantôt par quatre dalles de pierre. Un plus gros bloc, de coupe circulaire et bombé à sa partie supérieure, sert de couvercle. Ces sortes de boîtes ont, en moyenne, $0^{m},30$ de large sur $0^{m},45$ de long; c'est dire que l'on n'a jamais pu y déposer un cadavre ; on n'y recueille donc que des cendres, déposées parfois à même la fosse, plus souvent enfermées dans un vase d'argile, un grand pithos pointu par le bas. Ailleurs, à la place de ces jarres, on trouve des ossuaires en terre cuite. Ces urnes ne composent pas d'ailleurs à elles seules tout le mobilier funéraire; celui-ci, dans les caveaux des tumulus comme dans les réceptacles ménagés à la surface du sol, comporte aussi des vases de plus faible taille et de formes variées, des armes et des bijoux.

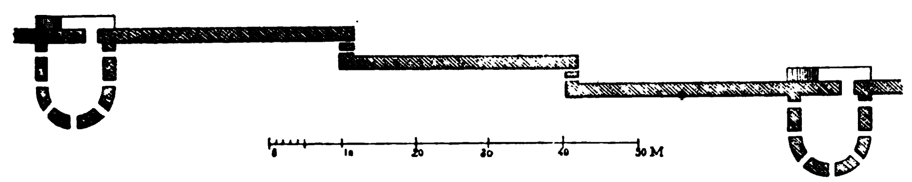
§ 3. — L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE ET L'ARCHITECTURE MILITAIRE.

Les temples de la Carie, comme ceux de la Lydie, ont tous été reconstruits après le quatrième siècle; sur l'emplacement même de ceux où le culte, grâce à la continuité ininterrompue de ses rites, avait, comme par exemple à Lagina, gardé une physionomie très particulière, on ne rencontre aujourd'hui que débris de frises sculptées par des artistes grecs de second ordre et chapiteaux corinthiens ou ioniques d'une exécution médiocre ; la facture en est sèche et grêle, comme dans tous les édifices de ce style qui ont été bâtis sous les successeurs d'Alexandre et après la réduction de l'Asie en province romaine[2]. Des fouilles profondes pourraient peut-être seules conduire à retrouver, sous les pièces de ce décor banal, quelques restes des bâtiments primitifs, et, qui sait? les *ex-voto* qu'offraient à leur « dieu des armées », à leur Zeus Stratios, quand ils rentraient dans leurs foyers après bien des fatigues et bien des aventures, les soldats cariens qui avaient, avec

1. WINTER, *Vasen aus Karien*, p. 224-225 (dans *Mittheilungen des K. d. Instituts, Athenische Abtheilung*, t. XII, p. 223-244).
2. Sur les débris du temple de Lagina, NEWTON, *A history of discoveries, Atlas*, pl. LXXVII.

Psammétique, remonté le Nil jusqu'en Nubie ou, avec Alyatte et Crésus, guerroyé, au delà de l'Halys, contre les Mèdes et les Perses. En revanche, sur la crête des hauteurs où les anciens habitants du pays avaient posé leurs premières villes, on voit encore se dresser plus d'un pan de mur qui ne paraît pas de construction hellénique.

S'il est un monument où l'on soit tenté de chercher un de ces ouvrages très anciens devant lesquels, au temps de Strabon, l'imagination populaire évoquait le souvenir des plus anciens maîtres du pays, c'est bien cette singulière enceinte que Texier a découverte près d'Iasos, et qu'il a décrite sous le nom de *mur des Lélèges*[1]. Elle se développe, sur une longueur de plusieurs kilomètres, en terre ferme, à quelque distance du rivage auquel est contiguë la petite île où a été bâtie la ville grecque; elle traverse un terrain inégal et inculte, où il n'y a pas trace d'habitations.



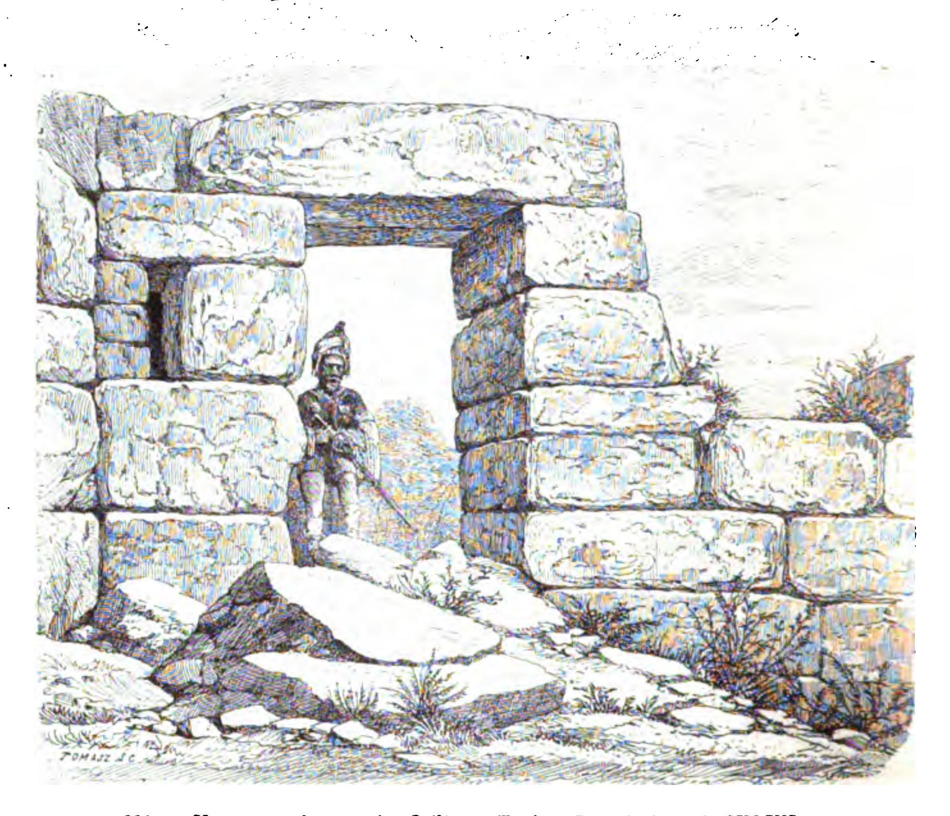
220. — Plan du mur des Lélèges. Texier, *Description*, t. III, pl. CXLVII.

Ses défenses, tours et ressauts du mur, sont tournées vers la mer; on ne saurait donc chercher là des ouvrages avancés que les citoyens d'Iasos auraient bâtis pour protéger leur banlieue contre les incursions des peuplades de l'intérieur; il semble au contraire que cette muraille ait été destinée à couvrir contre un débarquement le territoire d'une ville située dans les terres, peut-être celui de Milet qui, par sa frontière méridionale, touchait à celui d'Iasos; mais l'attaque ne pouvait-elle pas se produire sur un autre point du golfe et prendre à revers ce rempart colossal? On ne s'explique pas un pareil effort pour un résultat aussi incertain. Les dispositions que présente le tracé de cet ouvrage sont d'ailleurs aussi très différentes de celles que l'on rencontre dans les fortifications grecques (fig. 220); enfin l'appareil, avec ses matériaux d'un très fort échantillon et l'irrégularité de ses assises, ne ressemble en aucune façon à celui que l'on observe dans les édifices de la colonie argienne d'Iasos, dans l'enceinte continue qu'elle avait dressée autour de son îlot. Celle-ci, avec ses tours carrées, est construite en grands blocs de marbre blanc à bossage, de 0m,70 de hauteur[2]; au contraire, dans la muraille de terre

1. Texier, *Description*, t. III, p. 142-143. *Explication des planches* 147, 148 et 149.

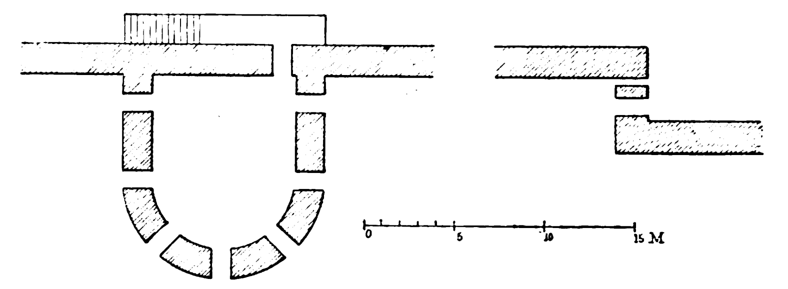
2. Texier, *Description*, t. III, p. 137. Sur l'histoire de la ville grecque d'Iasos, E. L. Hicks, *Iasos* (*Journal of Hellenic studies*, VIII, p. 83-118).

ferme, les faces externes des blocs sont restées presque brutes (fig. 221).



221. — Une porte du mur des Lélèges. Texier, *Description*, pl. CXLVII.

Le *mur des Lélèges*, pour lui laisser le nom que lui a donné l'explo-

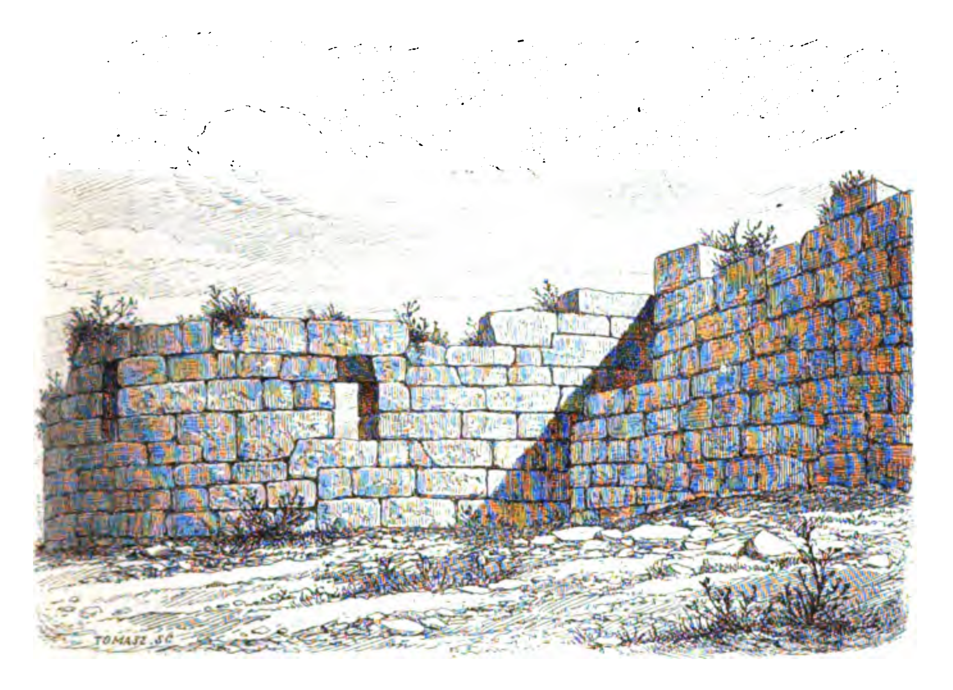


222. — Mur des Lélèges. Plan d'une tour et du rempart adjacent. Texier, *Description*, pl. CXLVII.

rateur qui a été le premier à le signaler, aurait mérité d'être étudié de plus près; on peut s'étonner que, parmi tous les voyageurs qui ont parcouru la Carie, il ne s'en soit pas trouvé un pour répondre à l'appel que Texier adressait à ceux qui iraient après lui visiter cette con-

trée[1]. Peut-être, et faisant un relevé complet de toute cette fortification, arriverait-on à pénétrer les intentions des auteurs oubliés de ce travail qui, dans sa rudesse même, a, par son étendue et par sa solidité, quelque chose de grandiose. Les tours, qui font sur la courtine une saillie semi-circulaire, sont éloignées les unes des autres d'environ cent mètres (fig. 222) ; elles sont massives jusqu'à quatre mètres, niveau des fenêtres. Les murs ont trois mètres d'épaisseur; la hauteur moyenne des assises est de plus d'un mètre (fig. 223).

Il y aurait aussi à revoir et à étudier l'enceinte d'une autre cité



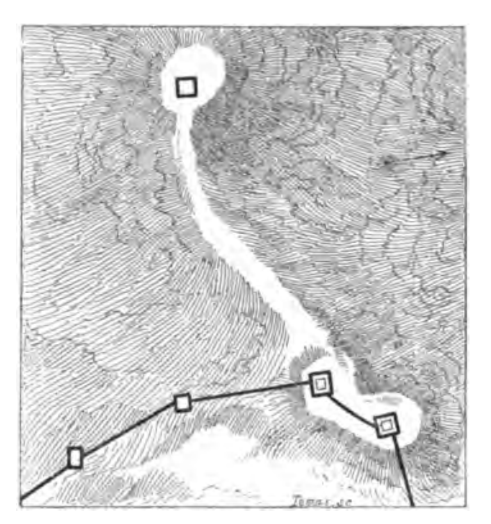
223. — Mur des Lélèges. Vue d'une tour. Texier, *Description*, pl. CXLIX.

carienne, Alinda, dont les ruines paraissent considérables. « Les tours et le mur qui défendaient l'acropole et la ville existent encore presque entièrement. On voit à une certaine hauteur, dans ces tours, les banquettes et les meurtrières qui ont été pratiquées pour la défense; un peu plus haut, sur un point rocheux qui domine la ville et même l'acropole,

1. Avant Texier, l'architecte Huyot, puis Alexandre et Léon de Laborde avaient visité Iasos; mais Huyot n'avait rien publié des matériaux recueillis au cours de cette exploration. Averti par un mot de Léon de Laborde (*Voyage de l'Asie Mineure*, in-fol., p. 93), j'ai examiné les carnets et les dessins de Huyot, qui sont déposés au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale (*Notes d'un voyage de Paris à Smyrne*, 1817-1821, autographe, Fonds français, nouvelles acquisitions, 664; 2 volumes in-fol. de planches, 5080, 5081). Point de croquis du mur de terre ferme; mais l'énigme que pose cette construction gigan-

on a élevé une tour fortifiée pour garder ce point important[1]. La figure 224, extraite du plan donné par M. Trémaux, montre au point culminant de la citadelle une courtine concave, et un peu plus bas, sur la gauche, une tour posée obliquement sur les courtines voisines[2]. En avant se trouve une tour détachée, un *phrourion* (fig. 224).

Le mur de ville que M. Newton a vu et dessiné à *Assarlik*, dans la péninsule d'Halicarnasse, offre à peu près le même aspect que le mur voisin d'Iasos[3]; les assises y sont à peu près réglées, et la plupart des joints verticaux. Il semble que ce soit là le mode d'exécution le plus savant qu'aient réussi à atteindre, avant de s'être mis à l'école des Grecs, les premiers habitants de ce pays. On pourrait voir un de leurs premiers essais dans un mur que renferme ce même canton, où il court sur le roc qui forme la crête de la presqu'île, à l'ouest du port de Myndos (fig. 225); du sommet de cette arête, il descend jusqu'à la mer.



224. — Portion du plan d'Alinda.

Multiplier les exemples serait prendre une peine inutile; ceux que nous avons cités suffisent à montrer que si ces peuples, Cariens ou Lélèges, n'ont pas eu la préoccupation, que les Grecs ont été seuls à connaître, d'imprimer à toute œuvre sortie de leurs mains,

tesque avait piqué la curiosité de Huyot. Voici ce qu'il en dit (p. 236) : « De l'autre côté du petit port le continent présente une montagne peu élevée qui s'étend sur le bord de la mer. Longue muraille avec des tours qui la borde du côté de la terre : elle descend, remonte et se prolonge très loin. Porte principale dans le vallon. En face de la porte une terrasse où était peut-être un temple. Cette belle muraille n'enclôt que des roches arides où on ne trouve aucune trace de construction et pas même la possibilité d'y construire, hors dans de très petites parties. Cependant il a dû y avoir là une nombreuse population. On peut supposer des maisons en bois ou des cabanes. Les murs sont bien construits. De distance en distance, il y a des tours rondes avec de petites portes. Entre les tours, des ressauts avec de semblables portes. Il semble que les portes et les ressauts favorisaient les sorties et empêchaient d'approcher du pied du mur. De loin en loin, dans la hauteur du mur, des ouvertures qui se trouvent à la hauteur du terrain du côté de la ville, mais à une assez grande élévation du côté de la plaine. »

1. Trémaux, *Exploration archéologique en Asie Mineure*, in-fol.

2. Cf. Philon, *Traité de fortification*, § VIII, 6 et 13, dans la traduction qu'en a donnée M. de Rochas d'Aiglun, *Principes de la fortification antique*, in-8, Ducher, 1881.

3. Newton, *A history of discoveries*, p. 503-586.

fût-ce un simple pan de mur, un caractère de noblesse et de beauté, ils ont su du moins porter assez de hardiesse et de puissance dans l'em-



225. — Mur voisin de Myndos. Paton, *Excavations*, p. 66.

ploi de la pierre pour que celle-ci leur fournît la matière de remparts qui, abandonnés à eux-mêmes depuis des milliers d'années, n'en sont pas moins encore debout.

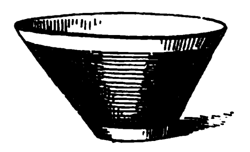
§ 4. — LES ARTS INDUSTRIELS.

Le sol de la Carie est formé des mêmes roches que celui de la Lydie; on y trouve en abondance la même argile plastique; aussi la ville de Tralles était-elle vantée pour les poteries qu'elle fabriquait et qu'elle exportait[1]. Dans cette même ville, on montrait encore, au temps de Pline, le palais d'Attale, et, à Halicarnasse, celui de Mausole, l'un et l'autre bâtis en briques[2]. Les fouilles ont confirmé le témoignage de l'écrivain; elles ont montré que, dans cette contrée, on employait la terre cuite aux usages les plus divers. On ne se contentait pas d'en tirer, pour les usages domestiques, des vases de toute forme et de toute dimension; c'était elle encore qui fournissait aux morts leurs cercueils; dans les nécropoles récemment fouillées, les cendres sont déposées tantôt dans de grandes jarres qui se terminent presque en pointe, à

1. PLINE, *H. N.* XXXV, 46.
2. PLINE, *H. N.* XXXV, 49.

leur extrémité inférieure, tantôt dans des caisses ou sarcophages de la même matière[1]. On a retrouvé, soit dans ces jarres et dans ces sarcophages, soit déposés auprès du cercueil, dans la chambre du tumulus ou dans la fosse, assez de vases pour avoir une idée des habitudes et du goût des potiers cariens.

Si, comme en Lydie, l'argile, d'un beau jaune rouge, est fine et bien préparée, la variété des types et la légèreté des anses montrent que l'artisan savait déjà très bien son métier. Il y a peu de vases qui n'aient pas reçu de décor; ceux mêmes où l'on n'en voit pas trace sont



226.— Poterie carienne. Winter, p. 229.



227.— Poterie carienne. Winter, p. 229.



228. — Poterie carienne. Paton, p. 74.

revêtus, à l'extérieur, d'une couverte d'un brun sombre; c'est le cas par exemple pour une sorte d'écuelle qui, avec quelques autres vases, a été recueillie dans une nécropole voisine de *Tchangli*, près du lieu où l'on croit devoir placer le Panionion (fig. 226). La plupart des pièces sont ornées de dessins; ce sont des bandeaux qui font le tour de la panse comme autant d'anneaux (fig. 227); ceux-ci viennent couper parfois des cercles concentriques qui sont parallèles au grand axe du vase (fig. 228), ou ils laissent libre un champ que remplissent des triangles dont le sommet est tourné vers le goulot (fig. 229). On voit même paraître, sur un vase qui est aujourd'hui à Smyrne et que l'on dit provenir de Mylasa, des spirales qui rappellent l'ornement mycénien (fig. 230).

La décoration de toutes ces pièces et de plusieurs autres semblables est purement géométrique; mais l'ornemaniste carien a eu parfois de

1. W. R. Paton, *Excavations in Caria*, p. 70, 73, 75-79. F. Winter, *Vasen aus Karien*, p. 226-227.

plus hautes ambitions; les formes empruntées au monde de la vie apparaissent sur certains des produits de ses ateliers. C'est ce que prouvent deux vases qui méritent une attention toute particulière[1]. Ils ont été trouvés dans une tombe voisine d'Idrias; ils étaient enfermés, avec des cendres, dans une grande jarre, semblable à celles de la nécropole d'*Assarlik*. Le moins important des deux est une écuelle à deux anses (fig. 231); la bande claire qui a été réservée près du bord est partagée, par des barres verticales, en plusieurs compartiments où le pinceau avait tracé, d'une manière sommaire, un oiseau; la couleur n'a pas







229. — Poterie carienne. Winter, p. 229.

230. — Poterie carienne. Winter, p. 230.

assez bien tenu pour que la forme en soit, aujourd'hui, très distincte; mais on la devine sur l'original. La seconde pièce est bien curieuse. C'était un vase à ventre très renflé, surmonté d'un col long et étroit (fig. 232); celui-ci a été brisé; on voit encore l'arrachement de l'anse qui le rattachait à la panse. Au milieu de celle-ci, un décor linéaire plus compliqué que sur les autres monuments de la même fabrique (fig. 233). Ce sont des méandres, des lignes obliques qui, en se coupant à angle aigu, dessinent plusieurs triangles, que remplissent des points ou une espèce de treillis très serré; enfin il y a aussi le damier, que nous avons déjà rencontré à Cypre et que nous retrouvons si souvent sur les vases grecs archaïques. Mais ce qui fait surtout l'intérêt du monument, c'est

1. Winter, *Vasen aus Karien*, p. 226-227; 232-234.

la figure peinte dans le champ qui, sur le devant de la cruche, fait pendant à l'anse. Elle est exécutée très gauchement ; à la puissante denture des deux mâchoires, on y reconnaît pourtant une bête de proie, un animal féroce; mais quel est-il? On ne saurait songer au lion, dont la silhouette était trop familière à tous les artistes orientaux pour qu'aucun d'eux ait pu le défigurer de la sorte.

Remarquez, dit-on, cette bosse sur le dos; une pareille saillie de l'épine dorsale ne se rencontre que chez le taureau ou l'ours ; mais le taureau n'a point la gueule ainsi armée de crocs; ce serait donc l'ours qu'il faudrait voir ici, l'ours qui, aujourd'hui encore, se rencontre dans







231. — Vase d'Idrias. Winter, p. 226.

232. — Vase d'Idrias. Winter, p. 226.

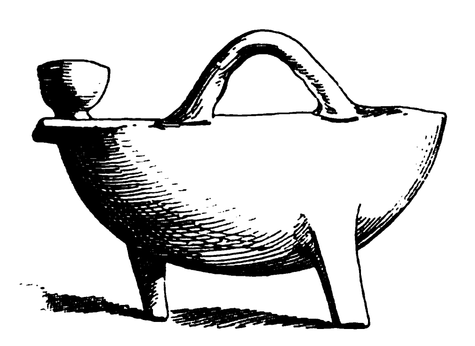
le Taurus et qui habitait peut-être aussi, quand ils étaient mieux boisés, les ravins du Tmolos et du Latmos. La conjecture n'a rien d'invraisemblable, et pourtant ni la disposition de la denture, ni la longueur de la queue, ni l'allongement de tout le corps ne conviennent très bien à l'ours. N'est-ce pas plutôt une hyène que le naïf artiste aurait voulu représenter? Certains traits, qui conviennent mal à l'ours, s'expliqueraient mieux dans cette hypothèse. L'hyène fait le gros dos en marchant, ce qui justifierait le parti qu'a pris le dessinateur; on a seulement quelque peine à comprendre comment, si c'est l'hyène qui lui a servi de modèle, il n'a pas indiqué une des particularités qui caractérisent cet animal, la longueur démesurée de ses pattes de devant, qui fait que, dans la station, il a presque l'air d'être debout sur les pattes de derrière.

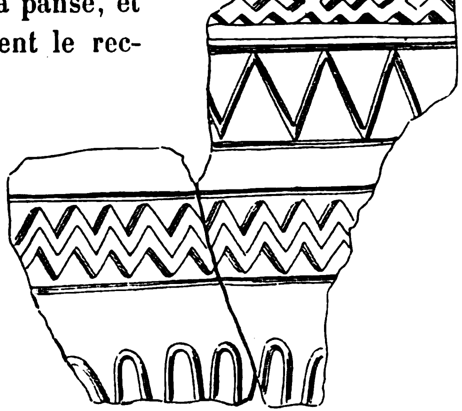
Dans tous ces vases, les couleurs ont cette teinte mate et terne qui, en Grèce aussi, distingue les vases de très ancien style. Ici, sur le fond clair de l'argile, il y a alternance de bandes blanches et noires; là,



233. — Vase d'Idrias. Développement du décor. Grandeur réelle. Winter, pl. VI.

l'ornement est peint en rouge brun; dans le vase principal (fig. 233), il y a jusqu'à trois tons, une sorte de violet sombre pour le décor linéaire, un rouge brique pour l'animal et pour les anneaux qui tournent autour de la panse, et du vert dans les traits qui remplissent le rec-







234. — Poterie carienne. Paton, p. 74.

235. — Fragment de pithos. D'après Paton, p. 71.

tangle situé au milieu des méandres. Toutes ces couleurs manquent d'ailleurs de solidité et disparaissent souvent dès que l'on tente de nettoyer les vases. Quant aux formes, elles ne manquent pas d'élégance



236. — Fragment de pithos.
D'après Paton, p. 79.

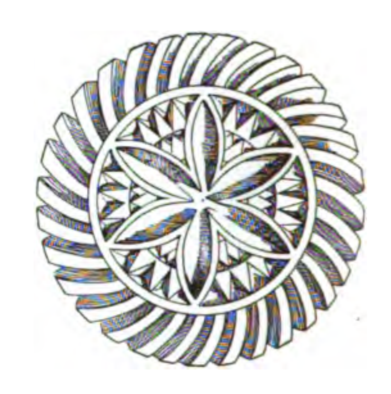


237. — Plaque de sarcophage.
Au quart d'exécution. Paton, p. 75.

et elles sont en général très simples; une seule est un peu compliquée, c'est celle d'un vase à trois pieds avec anse et goulot placé à l'avant (fig. 234); il a un peu l'aspect d'une lampe. Sur les vases de petite et de moyenne dimension, c'est au pinceau qu'a été tracé l'ornement. Les grandes jarres et les plaques dont étaient faits les sarcophages étaient décorées d'ornements estampés, imprimés à la roulette

dans l'argile humide. On trouve sur les *pithoi* des chevrons et des espèces d'oves (fig. 235), ou des spirales qui font penser à celles dont sont décorées les stèles de Mycènes (fig. 236); quant aux plaques en terre cuite qui formaient les parois des sarcophages, elles présentent, outre le méandre

238. — Plaque de sarcophage.
Au quart d'exécution.
D'après Paton, p. 76.



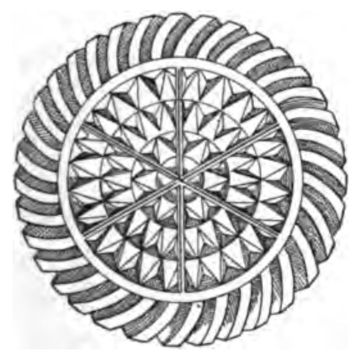
239. — Plaque de sarcophage.
Au quart d'exécution.
D'après Paton, p. 75.

(fig. 237), des dispositions en rosace qui rappellent celles des bijoux mycéniens. La plus simple est une étoile à huit branches (fig. 238). Ailleurs l'étoile n'a que six pointes, mais entre ces pointes il y a une double rangée de dents de loup (fig. 239). Le dessin se complique encore sur deux dernières plaques; dans l'une, deux zones de chevrons, franchement séparées par des anneaux concentriques, entourent l'étoile centrale (fig. 240); dans l'autre, celle-ci disparaît, et ce sont des dents de loup qui rayonnent autour du centre, où viennent se couper cinq barres qui partagent le cercle en six segments égaux (fig. 241). L'arrangement de ces rosaces est heureux; il témoigne que l'ornemaniste n'en est pas à ses débuts, qu'il manie depuis bien des années les éléments dont se composent les dessins qui lui servent à décorer ces surfaces. Les autres objets trouvés dans la nécropole d'Assarlik indiquent aussi une industrie déjà assez avan-

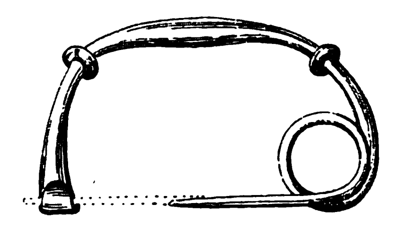


240. — Plaque de sarcophage.
Au quart d'exécution. D'après Paton, p. 76.

cée. Il y a des fils d'or tordus en spirale; un de ces fils a servi à faire une bague très légère. On a recueilli des plaques du même métal, battues au marteau, d'une ornementation linéaire très sobre. Une d'elles est percée aux deux bouts d'un trou où a été passé soit un clou mince, soit un fil; elle a pu servir d'applique, ou être cousue sur un vêtement[1]. Les fibules en bronze ne sont pas rares; nous reproduisons la seule qui soit intacte (fig. 242); il y a



241. — Plaque de sarcophage. Au quart d'exécution. D'après Paton, p. 77.



242. — Fibule de bronze. Grandeur d'exécution. Paton, p. 74.

aussi des spirales et des bracelets de la même matière. En revanche, toutes les armes sont en fer; il y a des pointes de lance, et des couteaux dont la lame est souvent recourbée.

§ 5. — CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA CIVILISATION CARIENNE.

Nous avons cherché à donner un inventaire aussi complet que possible des reliques de la civilisation carienne; mais les résultats obtenus sont loin d'avoir satisfait notre curiosité. Voici cependant les quelques traits qui se dégagent et qui restent dans la mémoire.

Les Cariens avaient les mêmes méthodes de construction que les autres peuples de la péninsule; on trouve chez eux le même appareil qui, ici comme ailleurs, offre une variété où se marquent les différences des temps et le progrès des métiers. Aux murs bâtis en quartiers de roc presque bruts en ont succédé d'autres où les assises, toujours à joints vifs, sont plus ou moins bien réglées; il en est de même en Cappadoce, en Phrygie et en Lydie. D'autre part, ce qui rattache tout particulièrement la Carie à la Lydie, ce sont les dispositions de son architecture funéraire. Au sud du Méandre comme dans la vallée de l'Hermos,

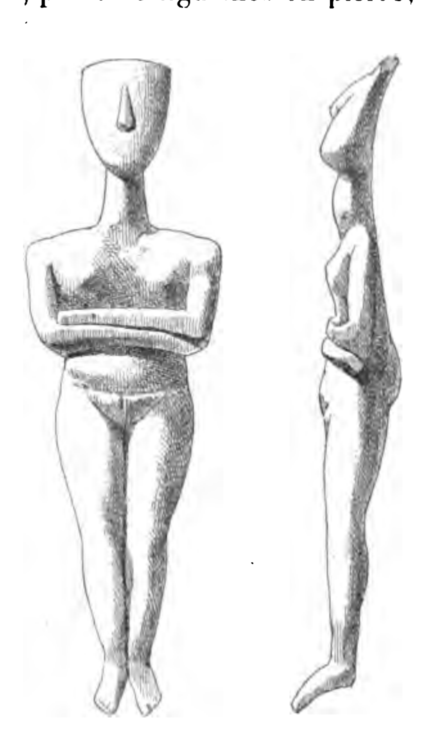
1. PATON, *Excavations*, p. 68 et 70, fig. 7, 11, 12, 13.

la forme que prend le plus volontiers la tombe, dès qu'elle témoigne de quelque luxe, c'est celle du tumulus avec allée couverte et caveau intérieur. Autre rapport : les Cariens et les Lydiens, possesseurs d'une excellente argile plastique, ont beaucoup bâti en briques et ont été des potiers habiles. Il y a une étroite ressemblance entre les vases dont les débris ont été ramassés dans la nécropole royale de Sardes et ceux qui proviennent des nécropoles cariennes. Les formes sont similaires et les tons pareils; le principe de la décoration est le même. On a, il est vrai, recueilli en Carie deux vases où l'artiste a fait effort pour s'élever au-dessus de l'ornement linéaire et pour s'inspirer de la nature vivante, tandis que la céramique lydienne n'offre pas d'exemple de cette même ambition ; mais c'est là l'effet du hasard des fouilles; on n'a rien tenté à Idrias et à Mylasa qui n'ait dû être essayé dans une capitale comme Sardes, tant c'est bien le même goût qui domine et les mêmes procédés qui sont en usage dans toute cette région du sud-ouest. Il en arrive autant pour les bijoux; en Carie aussi bien qu'en Lydie, on a ramassé de ces plaques d'or battu au marteau qui servaient à orner l'habit. Il a donc été fait, de part et d'autre, le même emploi du métal précieux; mais la figure de l'homme et celles de l'animal apparaissent dans deux des pièces qui ont été découvertes à Tralles, tandis que, sur les autres objets de parure qui font partie de cette trouvaille et sur ceux qui proviennent des environs d'Halicarnasse, il n'y a que du dessin géométrique. Qu'en conclure, sinon qu'il y avait des ouvrages plus soignés que d'autres, où l'artiste admettait des motifs d'un ordre plus relevé? Tralles est sur la frontière des Lydiens et des Cariens; les bijoux qui y ont été trouvés, nous pouvions indifféremment les porter au compte de l'une des deux nations; si nous les avons assignés à la Lydie, c'est que, par leur élégance et leur richesse, ils ont éveillé dans notre esprit le souvenir de cette proverbiale opulence que la tradition attribuait aux sujets de Crésus.

Pas plus en Carie qu'en Lydie, nous n'avons trouvé trace de sculpture. A en croire certains érudits, il serait aisé de combler cette lacune. Plusieurs des archéologues qui se sont occupés des origines de l'art grec ont proposé d'attribuer aux Cariens ces statuettes informes, en marbre et en pierre calcaire, que l'on trouve en si grand nombre dans les Cyclades (fig. 243)[1]. Elles auraient été fabriquées par les Lélèges et les Cariens au cours de la période pendant laquelle ces tribus parcou-

1. C'est Thiersch qui a eu le premier cette idée (*Ueber Paros und Parische Inschriften*.

raient en tous sens la mer Égée, en peuplaient les îles et fondaient de nombreux établissements sur les côtes du Péloponèse. Nous nous bornerons, pour le moment, à une simple observation préjudicielle : on n'a pas signalé, en Carie, une seule de ces sculptures rupestres qui ont attiré notre attention en Cappadoce, en Paphlagonie, en Phrygie et dans la région du Sipyle ; les fouilles entreprises dans les nécropoles cariennes n'ont donné que des vases et des bijoux, point de figurines en pierre, en bronze ou en terre cuite, rien qui rappelle les statuettes primitives de l'Archipel. Il faudrait donc supposer que celles-ci auraient été fabriquées par les Cariens avant qu'ils fussent venus se fixer dans la province de l'Asie Mineure qui porte leur nom; là, ils se trouvaient en contact avec les Phrygiens et les Lydiens, qui, grâce à leurs relations avec les peuples de la Cappadoce, possédaient un art déjà bien plus avancé; grâce aux exemples de leurs nouveaux voisins, ils auraient cessé de reproduire ces types d'une barbarie tout enfantine, et, en même temps, par esprit d'imitation, ils auraient adopté, pour leurs sépultures, le type du tumulus, type funéraire qu'ils n'avaient pas connu dans les Cyclades et dont la Lydie leur offrait de si nombreux modèles. Cette hypothèse est séduisante; elle lève bien des difficultés; mais elle ne prendrait un haut degré de vraisemblance que le jour où de nouvelles découvertes mettraient au jour, en Asie Mineure, des monuments qui ressemblassent à ceux que fournissent les plus anciennes sépultures des Cyclades. Alors, mais alors seulement, on pourrait suivre à la trace ce peuple voyageur, comme nous avons suivi les Phéniciens des côtes de la Palestine jusqu'à celles de l'Espagne; alors il serait permis de reconnaître, dans les naïfs sculpteurs qui ont taillé ces grossières idoles, à la fois les premiers habitants des îles grecques et les ancêtres des Cariens



243. — Statuette de pierre. Grandeur d'exécution. Le Bas, *Voyage archéologique. Monuments figurés.* Pl. CXXIII.

dans *Abhandlungen der Muenchener Akademie,* 1834, p. 585, pl. A). Cf. L. Ross, *Archæologische Aufsætze,* t. I, p. 855, p. 52-55 : *Vorgriechische Græber.*

de terre ferme, de ceux qui, du temps d'Homère et après lui, vivaient au sud du Méandre; jusque-là, cette identité reste au moins douteuse.

Que si, par l'effet d'une sage réserve, on renonce à prétendre atteindre, dans l'ombre où ils se dérobent, ces Cariens insulaires et navigateurs, si l'on s'abstient de leur prêter la paternité d'ouvrages qui ne nous apprennent rien de leurs auteurs, on n'a plus en face de soi qu'une nation sédentaire, proche parente, par la langue et par le culte, des Lydiens dont elle a partagé les destinées depuis le sixième siècle. Cependant, par la situation qu'occupent plusieurs de ses villes au fond des golfes ou à l'extrémité des promontoires, par les hommages qu'elle rend dans ces temples à un dieu de la mer que les Lydiens ignoraient, cette nation se distingue de sa voisine. Alors même qu'elle a perdu son autonomie, elle garde des habitudes qui lui sont particulières; comme soldats mercenaires et comme drogmans, les Cariens courent le monde; ils visitent la Syrie et surtout l'Égypte; ils s'y font leur place. Par ces expéditions, par les allées et venues qu'elles supposent, de la vallée du Nil à celle du Méandre, ils ont pu contribuer à importer en Lydie ces motifs égyptiens que nous avons reconnus dans les bijoux de Tralles. Cette humeur errante et ce goût des aventures persistent ainsi longtemps après que ce peuple est devenu le maître de l'une des plus fertiles provinces de l'Asie Mineure, après qu'il y a bâti des cités et des temples qu'entourent des nécropoles où dorment ses morts. N'y a-t-il pas là une confirmation indirecte des récits qui ont conservé le souvenir du rôle préhistorique des Cariens et de leur empire maritime? L'historien se trouve ainsi ramené à cette conjecture dont la hardiesse avait d'abord effrayé sa prudence, et s'il en ajourne l'examen, c'est pour y revenir quand il sera en mesure de comparer les monuments recueillis dans les Cyclades d'une part à ceux d'Hissarlik et de Théra, et, d'autre part, à ceux de la civilisation mycénienne.



LIVRE NEUVIÈME

LA LYCIE

LIVRE NEUVIÈME

LA LYCIE

CHAPITRE PREMIER

LES LYCIENS, LEUR PAYS, LEUR HISTOIRE ET LEUR RELIGION

§ 1. — LE PAYS.

La Lycie est la contrée qui s'étend entre la Carie et la Pamphylie, entre le golfe profond que l'on appelle aujourd'hui golfe de *Macri,* à l'ouest, et, à l'est, la large baie ouverte d'*Adalia*. Elle dessine, sur le contour des rivages méridionaux de l'Asie Mineure, comme une sorte de protubérance qui correspond à celle de la Cilicie Trachée et qui fait, vers le sud, une saillie presque aussi marquée. Cette bosse est constituée par de puissants éperons que le Taurus projette dans la direction du midi. Chacun des monts qui couvrent de leurs larges racines toute la surface de la Lycie avait son nom, dans l'antiquité. En allant du couchant au levant, on distinguait l'Anticragos et le Cragos, le premier qui s'élevait au-dessus de Telmessos ou *Macri,* et le second, qui était le prolongement de cette arête et la continuait jusqu'à la mer, où elle se terminait par de formidables escarpements. Venait ensuite le Massikytos; on appelait ainsi tout le large groupe de ces sommets qui, dominant de très haut les chaînes côtières, dressent jusqu'à plus de

3000 mètres leurs têtes où brillent des neiges éternelles[1]; c'est ce que l'on nomme aujourd'hui l'*Ak-dagh* ou « le Mont-Blanc ». L'*Ak-dagh* forme le nœud central du système assez compliqué des montagnes lyciennes. Par le *Susuz-dagh,* il se relie au mont Solyma, le *Taktalu-dagh,* qui, au sud-est de la province, en arrière du site qu'occupait la ville commerçante de Phaselis, atteint une élévation de 2400 mètres; plus au nord, la longue crête du Klimax, « l'échelle », ne laisse, au pied de ses pentes abruptes, sur le littoral, qu'un étroit sentier, que recouvrent et cachent les flots, chaque fois que le vent souffle du large. C'est dans le Solyma que se trouve cette source de feu, le *Ianar-tach,* qui a donné lieu à la légende de la Chimère[3]; les pâtres des environs viennent y préparer leurs aliments sur la flamme qui jaillit d'une fente de la roche.

Il n'y a, dans tout le territoire de la Lycie, qu'une seule vallée qui mérite vraiment ce nom, qui soit assez ouverte et assez spacieuse pour que plusieurs villes importantes aient pu s'en partager le sol et y avoir leurs jardins et leurs champs bien arrosés, sur des pentes doucement inclinées ou dans la plaine, au pied des derniers contreforts de la montagne qui supportaient leurs maisons, leurs édifices et leurs acropoles; c'est la vallée du Sibros ou Xanthos, aujourd'hui l'*Echen-tchaï* (fig. 244). De la plage marine à l'endroit où le fleuve sort d'une cluse très resserrée, elle a environ quatorze lieues de long; la largeur moyenne en est de trois à cinq kilomètres; grâce à sa direction constante du nord au sud, elle offre la voie la plus courte et la plus commode à qui veut pénétrer dans l'intérieur du pays. Les autres vallées, celles du Myros (*Dembré-tchaï*), de l'Arycandos (*Bachkoz-tchaï*), du Limyros (*Alaghir-tchaï*), ne sont que des brèches étroites creusées dans le roc par les eaux; on

1. Sur le versant sud, on cesse d'apercevoir la neige durant les mois de juillet et d'août, mais les pentes tournées vers le nord en restent mouchetées pendant toute l'année.

2. Pour l'orographie de la Lycie, pour le rapprochement à faire entre les dénominations anciennes et les modernes, nous nous en rapportons à la carte qui a été dessinée par M. Kiepert pour l'ouvrage intitulé *Reisen in Sud-westlichen Kleinasien,* in-f°. Vienne, t. I, *Reisen in Lykien und Karien,* beschrieben von Otto Benndorf und George Niemann. 1884, avec 49 planches en photogravure et 89 figures dans le texte; t. II, *Reisen in Lykien, Milyas und Kibyratis,* herausgegeben von Eugen Petersen und Felix Luschan, 1888, 40 planches en photogravure et 86 figures. Cette carte se retrouve, très réduite, dans un livre récemment publié, *Geschichte der Lykier,* von Oscar Treuber (in-12, 1887, Stuttgart), ouvrage qui est un résumé exact des principaux écrits relatifs à la géographie et à l'histoire de la Lycie.

3. Benndorf (*Reisen,* t. I, p. 83) conteste cette identification; d'après lui, c'est dans le Cragos que les plus anciennes traditions localisaient le mythe de la Chimère. Voir dans le tome II, ch. VIII, la description du Ianar-tach et des conditions dans lesquelles se produit le phénomène.

n'y rencontre guère de terrain plat que dans le voisinage des embouchures, là où les torrents, par leurs apports, ont créé, avec le temps, entre la mer et les hauteurs, une mince bande d'alluvions. Enfin, au-dessus des havres nombreux que dessinent les dentelures de



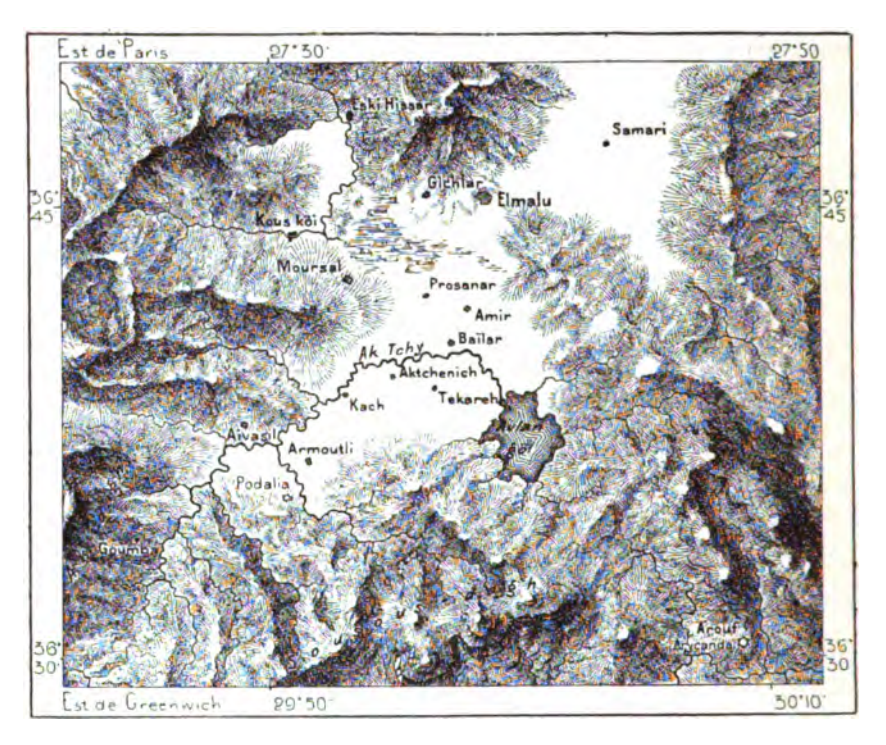
244. — **La vallée du Xanthos**[1], d'après la *Nouvelle Géographie* d'Élisée Reclus.

cette côte âpre et déchiquetée, il y a, par endroits, des terrasses qui offrent juste assez d'espace pour que l'homme s'y soit établi, entre les escarpements de la falaise et les versants moins raides où prospèrent la

1. Sur cette carte partielle, qui est empruntée à la *Nouvelle Géographie* d'Élisée Reclus, les noms des villes antiques sont marqués en caractères grêles. Il en est de même dans la carte des hauts plateaux (fig. 245).

vigne et l'olivier. Faute de place, il a utilisé jusqu'à des petits bassins fermés, comme celui de Phellos, qui sont comme cachés dans le cœur de la montagne.

A l'est de la vallée du Xanthe, en arrière des cimes neigeuses que l'on découvre de la mer, l'aspect change; on voit s'étendre devant soi de vastes plateaux, qui se maintiennent à une élévation moyenne de 1 000 à 1 200 mètres[1] (fig. 245); mais, à vrai dire, ces hautes terres n'appartiennent plus à la Lycie. Que leurs eaux aillent, après bien des dé-



245. — Le plateau d'Elmalu, d'après la *Nouvelle Géographie* d'Élisée Reclus.

tours, se jeter dans la Méditerranée, ou qu'elles se répandent dans des lacs dont le trop-plein n'a d'autre issue que des gouffres souterrains, ces plaines se rattachent à celles de la Cabalie ou Cibyratide et de la Pisidie méridionale, qu'elles continuent presque de plain-pied, tandis que l'on n'y arrive, en venant du littoral, que par de longues montées et par des cols qui sont souvent fermés pendant les mois d'hiver. Elles sont, à perte de vue, couvertes de céréales; les crêtes qui les bordent

1. Les géographes appellent ce plateau le plateau d'*Elmalu*, du nom d'une ville moderne, assez prospère, qui est aujourd'hui le centre de population le plus important qu'il y ait en Lycie.

sont toutes nues. Au contraire, la Lycie proprement dite ne produit presque pas de grains et elle est partout très richement boisée. Les platanes étendent et croisent leurs larges branches au-dessus du lit de tous les torrents; sur les pentes inférieures des montagnes, il y a d'épaisses futaies d'érables et de ces beaux chênes, le *quercus ægilops,* qui dominent la vallonnée; les pins que l'on aperçoit, en longeant la côte, suspendus, entre le ciel et la mer, sur le flanc de la falaise abrupte, à toutes les anfractuosités du roc, couvrent aussi, dans l'intérieur, de larges espaces. Plus haut, dans le voisinage des neiges, ce sont d'autres conifères, amis du froid, les sapins et la noire verdure des cèdres. La forêt qui, dans tant d'autres parties de l'Asie Mineure, a péri sans retour, a résisté ici à des siècles d'incurie et de dévastation.

Un des caractères qui distinguent la Lycie, c'est le contraste des climats, c'est la diversité de la végétation que l'on y rencontre, lorsque l'on part du littoral et que l'on remonte les vallées qui y aboutissent. Sur les rivages, la noire pyramide des cyprès et la tête élancée des palmiers se dressent au-dessus des vergers d'orangers et de citronniers: à quelques heures de marche, on trouve les arbres fruitiers de nos pays : le noyer, le cerisier, le poirier et le pommier; si l'on continue à gravir contre mont, en suivant les ravins où bondissent les cascades, dès le lendemain du jour où l'on a quitté des plages dont la physionomie est tout africaine, on a autour de soi des paysages tout alpestres, qui rappellent ceux de la Suisse et du Tyrol[1]. Dans de telles conditions, pour échapper aux températures extrêmes, il suffit d'un simple déplacement, dont l'heure est marquée par le cours même des saisons, plus régulières ici que sous notre ciel. Au printemps et à l'automne, toute la population est en mouvement. Chacun des villages du bas pays possède, quelque part dans la moyenne ou dans la haute montagne, son *ïaïla* ou campement d'été, dont le site a été choisi au milieu d'une clairière ou sur le bord de la forêt. Vers la fin de mai, sur tous les chemins, on ne rencontre que convois d'émigrants et troupeaux qu'ils chassent devant eux; à chaque instant, le passant qui les croise est forcé de se garer pour attendre la fin du défilé. On fuit les plages, qui seront bientôt torrides et fiévreuses, où toutes les plantes commencent à se dessécher, pour aller vivre, pen-

1. Entre l'endroit où le Xanthe fait brèche dans le mur du plateau de la Cibyratide et celui où il atteint sa basse vallée, il n'y a, à vol d'oiseau, qu'une dizaine de kilomètres; mais la différence de niveau est de 800 mètres.

dant trois ou quatre mois, à l'air frais des hauteurs, sur l'herbe drue et sous les grands arbres, près des eaux vives. Dans les échelles même les plus fréquentées, il ne restera bientôt plus qu'une demi-douzaine de malheureux qui y seront retenus par le devoir professionnel ou par l'intérêt, un douanier et quelques détaillants, destinés à surveiller et à ravitailler les équipages des bâtiments qui font escale sur la côte. Tous les autres partent; mais, vers la fin de septembre et en octobre, lorsque les nuits commencent à être trop fraîches dans les huttes mal closes du *ïaïla,* malgré les brasiers odorants où se consument les troncs et les branches du cèdre, on redescend, pressé de regagner sa demeure et ses affaires, et plus d'un montagnard prend le même parti; les uns ont, sur le littoral, des oliviers dont ils vont recueillir les fruits ou quelques terres à blé qu'ils ensemenceront; d'autres se loueront comme pâtres ou comme ouvriers. Il y a plus d'un village, trop haut situé, qui est abandonné pendant l'hiver par une partie de ses habitants. Lorsque le pays était couvert de cités florissantes, dont tout le territoire était habité par une population très dense, les Lyciens devaient être moins mobiles que ne le sont aujourd'hui leurs successeurs. Les villes avaient des édifices aux murs très épais, des maisons spacieuses et solidement bâties, des jardins où l'irrigation entretenait de tout temps la verdure et l'ombre; l'air n'était d'ailleurs pas empesté, sur les rivages, par ces miasmes paludéens qui, à Patara et dans maints autres endroits, se dégagent maintenant des anciens ports changés en marais. Même sur le littoral et dans les basses vallées, la ville pouvait garder nombre de ces citoyens. Cependant ces habitudes s'expliquent si bien par les exigences du climat, qu'il est difficile d'admettre qu'elles ne remontent point, au moins dans une certaine mesure, à l'antiquité même[1]. La montagne est partout si près de la grève ou de la plaine et les pentes en sont si rapides que chacun de ces petits États trouvait aisément, sur son territoire même, l'emplacement de cette station d'été dont il avait besoin.

Si le climat et la végétation varient ici avec les altitudes, la consti-

1. Ce qui donne à penser que la vie sociale et religieuse subissait alors aussi, au moins dans les cités du littoral, une sorte d'interruption pendant la saison chaude, c'est un renseignement qui nous a été conservé au sujet de l'oracle d'Apollon à Patara; il semble qu'il ne répondit aux fidèles que pendant les mois d'hiver. HÉRODOTE, I, 182. SERVIUS, ad *Æneida*, IV, 143. De même aussi, quand Hérodote (I, 176) raconte qu'au moment de la catastrophe de Xanthos quatre-vingts familles étaient alors absentes de la ville (ἔτυχον τηνικαῦτα ἐκδημέουσαι), l'idée qui vient la première à l'esprit, c'est que ces familles avaient quitté la ville, avant l'attaque des Perses, pour se rendre au campement d'été.

tution du sol est à peu près uniforme, dans toute l'étendue de la Lycie propre. On rencontre, dans les basses terres, des brèches et des poudingues faits de débris enlevés aux hautes montagnes; il y a des schistes et des serpentines au sud-est, dans la chaîne qui longe le golfe d'*Adalia;* tout le reste du massif est composé d'une roche calcaire qui se dresse, au-dessus des vallées et des ravins, en grands murs verticaux. Plus ou moins compacte, suivant les lieux, cette roche est partout facile à tailler; le grain en est assez fin et assez dur pour qu'elle ait gardé beaucoup mieux que ne l'ont fait la plupart des tufs volcaniques de la Phrygie les formes et les inscriptions qu'y a tracées le ciseau. Elle a, en général, une blancheur laiteuse qui la fait ressembler au marbre; plusieurs voyageurs ont pu s'y tromper; mais, à vrai dire, il n'y a pas de marbre en Lycie. Les rares monuments que l'on y rencontre faits de cette matière sont de provenance étrangère[1].

Le sol, en Lycie, est souvent agité par des tremblements de terre[2]. Les ruines de plus d'une cité lycienne portent la marque de ces convulsions du sol[3]. Sans les ravages causés par ces secousses, tombes et bâtiments seraient encore intacts, là où, comme dans plusieurs de ces sites, il n'y a aux environs que de pauvres villages, dont les habitants ne songent pas à remployer les matériaux des constructions antiques. Au contraire, *Macri,* qui prospère, détruit, d'année en année, ce qui subsistait encore des beaux édifices de Telmessos[4].

§ 2. — L'HISTOIRE.

On croit reconnaître les Lyciens (Λύκιοι) de la tradition classique dans les Louka qui sont mentionnés par les textes égyptiens, à côté des Iliouna, des Shardanes et des Shakalash, parmi ces peuples de la mer dont les attaques répétées ont donné de si vives inquiétudes aux Pharaons de la dix-neuvième et de la vingtième dynastie; ce serait alors

1. Benndorf, *Reisen,* t. I, p. 39.
2. Pline, *H. N.*, II, 98.
3. Benndorf, *Reisen,* t. I, p. 50.
4. C'est à ce titre que nous signalerons, comme devant contenir des monuments aujourd'hui disparus, les 18 feuilles de dessins cotés qui, dans le tome I[er] des planches inédites de Huyot, ont trait aux ruines de Macri (Voir, sur ce recueil, *Histoire de l'Art,* t. V, p. 323, note 1).

la première fois que leur nom paraîtrait dans l'histoire[1]. Ce qui rend très vraisemblable cette identification des Louka et des Λύκιοι, c'est, outre la similitude des noms, le fait que toutes ces tribus qui assaillirent l'Égypte de concert avec les Louka semblent être originaires, elles aussi, de l'Asie Mineure, où elles ont laissé des traces soit de leur passage, soit de leur séjour prolongé. Il n'y a qu'une difficulté : c'est que, si l'on en croit Hérodote, le nom primitif des Lyciens, celui qu'ils avaient apporté avec eux quand ils étaient venus occuper le pays, celui que leur donnaient encore leurs voisins, du temps de l'historien, n'était pas *Lyciens*, mais *Termilæ* (Τερμίλαι)[2] ; or Hérodote, en sa qualité de Grec carien, devait être bien informé ; les mariniers d'Halicarnasse fréquentaient certainement les ports de la Lycie. Cette assertion est d'ailleurs confirmée par quelques autres textes historiques[3], et par le témoignage même des inscriptions lyciennes. Si celles-ci ne se laissent pas encore traduire, au moins est-on fixé sur la valeur des signes de leur alphabet ; or on y a relevé plusieurs fois le mot ΤΡΧΜΕΛΛ, Tramelê[4].

Hérodote ne s'est donc pas trompé ; mais ce nom de Termiles ou Tramèles n'était peut-être que le nom particulier d'une des tribus lyciennes, nom que tels de leurs voisins auraient, par extension, appliqué au peuple tout entier. Il n'est pas de nation ayant joué un rôle dans l'histoire à propos de laquelle on ne puisse citer des exemples de ces appellations qui font ainsi double et triple emploi ; voyez les Juifs, les Grecs, les Allemands, d'autres encore. Ici, nous avons toute raison de croire que le nom le plus ancien et du caractère le plus général est bien celui qui s'est maintenu jusqu'aux derniers jours de l'antiquité, celui par lequel les habitants de cette province se désignaient eux-mêmes sur ces monnaies qui ont pour légende : κοινὸν Λυκίων, « confédération des Lyciens ». Ce qui le prouve, c'est qu'Homère, qui est à peu près aussi éloigné de Ramsès III que d'Hérodote, ne connaît pas plus ce nom de Tremiles que ne le connaissent les scribes égyptiens, tandis que, dans les batailles de l'*Iliade*, il met les Lyciens en première ligne. Les Lyciens sont les plus nombreux et les plus vaillants des auxiliaires

1. De Rougé, *Extrait d'un mémoire sur les attaques dirigées contre l'Égypte par les peuples de la mer*, dans *Revue archéologique*. N. S. 1867, t. XVI, pp. 39, 96-97.

2. Hérodote, I, 173 ; VII, 92.

3. Étienne de Byzance, s. v. Τρεμίλη, Ménécrate de Xanthe (dans Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 343), fr. 2.

4. Sur la grande inscription du monument connu sous le nom d'obélisque de Xanthos, ainsi que dans des textes lyciens d'Antiphellos, Myra, Limyra, etc.

accourus au secours de Troie[1], et le pays d'où Sarpédon et Glaucos ont amené leurs guerriers devant Troie est bien la Lycie que nous avons décrite. Elle est, dit-il, très loin de Troie[2]; le poète en définit la situation par la mention qu'il fait du Xanthe impétueux[3], et des Solymes, les éternels ennemis des Lyciens[4]; or, il ne saurait y avoir d'incertitude sur le pays qu'occupaient les Solymes; c'est le district que domine ce mont Solyma, que tous les géographes s'accordent à reconnaître dans le *Taktalu-dagh*.

Pourquoi le poète a-t-il été chercher les Lyciens de l'autre côté du Taurus pour leur prêter un rôle qui convenait mieux, ce semble, à des peuples moins éloignés de la Troade, aux Paphlagoniens, aux Phrygiens ou aux Méoniens? Afin de rendre raison de ce choix, il faudrait connaître tous ces chants épiques, perdus sans retour, d'où a été tirée la matière de l'*Iliade;* on croit pourtant deviner que le poète a été induit à prendre ce parti par le vague souvenir de relations qui auraient existé jadis entre les ancêtres d'Hector et ceux de Sarpédon. Tros, le nom des Troyens, et Tlos, celui d'une ville lycienne, ne sont-ils pas des doublets, deux formes, légèrement diversifiées par la prononciation, d'un même vocable? La Lycie n'a-t-elle pas son Xanthe comme la Troade? Enfin, ne paraît-il pas vraisemblable qu'un canton de la Mysie, la vallée de l'Æsepos, était habité par des Lyciens, et que ceux-ci étaient aussi répandus sur toute cette côte où se bâtirent, plus tard, les cités ioniennes? C'est du moins ce que l'on peut induire de quelques vers d'Homère et de maintes traditions qui ont été recueillies par des écrivains postérieurs[5]. Ces Lyciens septentrionaux seraient une arrière-garde attardée des bandes qui avaient jadis parcouru l'Asie Mineure et la Lycie, quand les Iliouna et les Louka allaient ensemble donner l'assaut

1. C'est ce qu'indique une formule qui est souvent répétée : « les Troyens et les Lyciens » pour désigner l'ensemble des forces opposées aux Grecs (*Iliade*, IV, 197; VI, 78, etc).

2. ...μάλα τηλόθεν ἥκω, dit Sarpédon. Τηλοῦ γὰρ Λυκίη.. *Il.*, V, 478-479.

3. Ξάνθου ἀπὸ δινήεντος. *Il.*, II, 877.

4. *Iliade*, VI, 184-185; 204.

5. Pandaros est présenté, dans Homère, à la fois comme originaire de la Lycie *Iliade*, V, 105, 173) et comme le chef des Troyens qui « habitent au pied de l'Ida et boivent l'eau sombre de l'Æsepos » (II, 824-825). Callisthène, l'historien d'Alexandre, racontait que Sardes avait été prise d'abord par les Cimmériens, puis ensuite « par les Trères et les Lyciens » (STRABON, XIII, IV, 8), et il invoquait à ce propos le témoignage d'un poète élégiaque contemporain, Callinos. Or les Trères paraissent avoir été une tribu thrace; c'est en venant du nord qu'ils auraient trouvé sur leur chemin ces Lyciens de la Mysie et les auraient entraînés avec eux contre la riche Lydie; les Lyciens du sud n'étaient pas sur leur chemin. Quand les Ioniens chassés de la Grèce vinrent s'établir en Asie

aux frontières de l'Égypte. Emportés par le flot de ces invasions barbares qui désolent la péninsule au septième siècle, ils auraient fini par se fondre avec les populations voisines, tandis que ceux de leurs frères qui s'étaient établis au sud du Taurus prospéraient derrière l'infranchissable rempart de leurs montagnes et y gardaient, avec leur nom, l'originalité de leur langue et de leurs mœurs.

Si l'on considère ainsi les Lyciens méridionaux comme les derniers représentants d'un groupe de tribus qui auraient couru les mêmes aventures que les pères des Troyens, on s'explique mieux la place qu'assignaient aux Lyciens, sous les murs de Troie, les traditions qu'Homère a recueillies et mises en œuvre. On en arrive, du même coup, à écarter, comme dénuées de tout fondement, les assertions d'Hérodote, qui fait venir les Lyciens de Crète, et qui veut qu'ils aient dû leur nom de Lyciens à un héros athénien, Lycos, fils de Pandion[1]. Ce dernier récit était probablement, lorsque Hérodote l'a enregistré, d'invention toute récente ; on s'en était avisé à Athènes pour établir un lien historique entre l'Attique et la Lycie, que les Cimon et les Périclès cherchaient alors à faire entrer dans leur confédération maritime en assujettissant au paiement du tribut les villes de la côte.

Nous ne rappellerons que pour mémoire les tentatives que l'on a faites pour trouver un sens au nom des Lyciens. Les étymologies proposées sont toutes tirées de la langue grecque. Les Grecs de Rhodes et de la Carie, quand ils naviguaient entre la grande île et le continent voisin, voyaient, a-t-on dit, le soleil se lever derrière le Cragos. Le dieu du jour leur paraissait avoir sa demeure quelque part de ce côté, parmi ces cimes éblouissantes qu'ils n'avaient jamais gravies. Sous cette impression, ils avaient appelé « les Lumineux », c'est-à-dire « les Orientaux », les hommes qui habitaient ces montagnes. La conjecture est ingénieuse; ce qui dispense de la discuter, c'est que les Lyciens, s'ils ne sont autres que les Louka des inscriptions thébaines, étaient ainsi dénommés bien avant qu'il y eût des Grecs à Rhodes et en Carie.

Il est d'autres indices auxquels on reconnaît, dans les Lyciens, un

Mineure, plusieurs de leurs bandes prirent pour chefs, dit Hérodote (I, 147), « des Lyciens issus de Glaucos »; d'autre part Pausanias compte des Lyciens parmi les éléments qui formaient la population primitive d'Erythræ, avant que les Ioniens s'y établissent (VII, III, 7). Voir sur cette question TREUBER, *Geschichte*, pp. 14-18 et 50-51.

1. HÉRODOTE, I, 173.

2. Λύκιοι viendrait de la racine *luc*, que l'on trouve, avec le sens de lumière, en grec comme en latin (G. CURTIUS, *Grundzüge der Griechischen Etymologie*, 5e édition, 1879, p. 160). Sur ces diverses étymologies, voir TREUBER, *Geschichte*, pp. 28-29.

peuple qui s'est constitué de très bonne heure, un peuple qui date du temps où les Grecs n'avaient pas encore commencé de se répandre dans le bassin oriental de la Méditerranée. Leur langue est connue par des textes nombreux et dont quelques-uns sont fort étendus; celui de l'obélisque de Xanthos a jusqu'à 250 lignes. Dans ces textes, les mots sont séparés par des points; on a donc pu y distinguer les différentes parties du discours, grâce surtout aux inscriptions bilingues, lyciennes et grecques, et, si le vocabulaire reste à peu près inexpliqué, se faire au moins une idée des flexions du nom et du verbe. Or, l'idiome dont la déclinaison et la conjugaison se laissent ainsi entrevoir est d'une nature très à part. Il semble appartenir à la famille aryenne; c'est du moins l'avis de la plupart des linguistes; mais quelle place convient-il de lui assigner dans l'ensemble de cette famille et auquel des groupes qui la composent convient-il de le rattacher? C'est une question à laquelle n'osent pas encore répondre les critiques qui ne se prononcent qu'à bon escient[1]. Il n'en est pas de même, nous l'avons vu, pour la Phrygie; l'idiome phrygien ressemble fort au grec. Cette originalité si marquée de la langue lycienne est une présomption de haute antiquité. Si les Lyciens se rattachent vraiment à la race indo-européenne, il faut qu'ils se soient séparés de leurs congénères bien avant ces tribus italiotes, grecques et thraces dont les parlers offrent entre eux de si frappantes analogies et ont d'ailleurs de si sensibles rapports avec le sanscrit et avec l'ancien perse.

L'étude de l'alphabet lycien conduit à la même conclusion (fig. 246). C'est, comme les alphabets phrygien et carien, un alphabet dérivé de l'alphabet phénicien par l'intermédiaire d'un alphabet grec; on y reconnaît le type dit des îles, celui qui était en usage dans une contrée toute voisine, à Rhodes. Tel qu'il se présente dans des inscriptions qui paraissent dater en général des deux siècles compris entre la conquête perse et la conquête macédonienne, il a même l'aspect moins archaïque

1. LASSEN, *Ueber die Lykischen Inschriften und die alten Sprachen Kleinasiens* (dans la *Zeitung der deutschen morgenlændischen Gesellschaft*, t. X, p. 325-388); MORITZ-SCHMIDT, *The Lycian inscriptions after the accurate copies of the late Augustus Schönborn*, 1868; *Neue lykische Studien*, 1869; SAVELSBERG, *Beitræge zur Entzifferung der Lykischen Sprachdenkmæler*, Bonn, 1878; *Beitræge zur Erklærung der Lykischen Sprache*, Bonn, 1878. Carl Pauli, dans sa dissertation intitulée *Eine vorgriechische Inschrift in Lemnos*, Leipzig, 1886, touche à la question des caractères de la langue lycienne (p. 59 et suiv.). Il incline à rattacher les Lyciens, comme les Étrusques, aux Pélages, qu'il distingue des Thraces et qui ne seraient ni des Sémites ni des Aryens.

à	Ρ P
ā	X
ē	↑
è	E
ī	I
ì	Ɪ
v	B b
ō	B B
ū f	+
v	ЖЖЖ
ō	Ж Ж
u	Ψ Ψ Ψ Ψ
u	Ψ Ψ Y Y Y
ŏ	O
g	Ψ
c [2]	< >
d	Δ
z	I
k	K
l	Λ
m	M M M
n	N N N
p	Γ Γ Γ
r	P
s	ϟ ϟ S
t	T
b	F
»	Ж

246. — L'alphabet lycien.

que l'alphabet phrygien ; le tracé des lettres y est plus régulier, l'assiette s'en rapproche davantage de la verticale[1] ; mais tandis que l'alphabet des monuments de Midas ne contient que des lettres prises aux Grecs, celui-ci laisse apercevoir des traces d'un état plus ancien de l'écriture, d'une période pendant laquelle les Lyciens se seraient servis d'un autre système de signes, de celui que les plus anciens habitants de la péninsule avaient tiré des hiéroglyphes hétéens. Sur les vingt-huit caractères dont il se compose, il y en a quatre qui lui sont communs avec le syllabaire cypriote[2] ; deux ou trois autres, qui ne sont pas d'origine phénicienne et qui ne se rencontrent pas à Cypre, proviennent peut-être aussi de ce même fonds antérieur. Il y a donc lieu de croire que les Lyciens, lorsqu'ils ont adopté l'écriture grecque, n'y trouvant pas tous les signes dont ils avaient besoin pour noter tous les sons de leur idiome, ont gardé quelques-uns de ceux qu'ils avaient employés jusqu'alors, quand ils se servaient d'un de ces alphabets que nous avons appelés asiatiques, alphabets que leur complication a partout frappés de désuétude vers le huitième siècle, partout sauf à Cypre.

On a la même impression, lorsque l'on cherche à réunir les quelques renseignements que les historiens nous ont transmis au sujet des institutions de la Lycie. « Ce peuple, dit Hérodote, a un usage qui lui est tout à fait particulier, et qui ne se rencontre chez aucune autre

1. F. Lenormant, art. *Alphabet*, p. 209, dans le *Dictionnaire des antiquités*, de Saglio.
2. Sayce, *Les inscriptions trouvées à Hissarlik*, p. 910, dans H. Schliemann, *Ilios, ville et pays des Troyens*, 8°, Paris, 1885.

nation : les Lyciens ajoutent à leur nom, pour le définir, celui de leur mère et non celui de leur père. Demandez à l'un d'eux de quelle famille il est, il vous nommera sa mère et les ascendantes de sa mère. Si une femme de condition libre vit avec un esclave, ses enfants ont le droit de bourgeoisie, mais si un homme libre, fût-il du rang le plus élevé, a des enfants d'une étrangère ou d'une concubine, ceux-ci restent en dehors de la cité [1]. » Un écrivain très postérieur, mais qui avait accès à des sources aujourd'hui perdues, Nicolas de Damas, confirme cette assertion et y ajoute que c'étaient les fils et non les filles qui héritaient des biens [2].

Dans les textes épigraphiques, on ne trouve, il est vrai, que d'assez faibles traces de cette situation supérieure attribuée à la femme [3]; mais ces textes sont en général d'assez basse époque; or, à mesure que la civilisation hellénique pénétrait en Lycie, elle dut y effacer les usages locaux, d'autant plus qu'elle ne se heurtait pas à des lois écrites; les Lyciens, assure-t-on, n'avaient qu'un droit coutumier [4].

Il n'y a aucune raison de révoquer en doute des témoignages qui se rapportent aux temps des premiers contacts. Si les Lyciens n'avaient pas eu cette habitude, pourquoi les Grecs se seraient-ils avisés de la leur attribuer? On conçoit, d'autre part, qu'ils aient été surpris, en visitant la Lycie, d'y voir les rôles ainsi renversés; une particularité si contraire à leurs mœurs était bien faite pour attirer leur attention. Ce régime, qui durait encore au temps d'Hérodote, c'est ce que les historiens modernes du droit appellent le *matriarchat*; ils en ont relevé des vestiges chez des peuples appartenant aux races les plus diverses et ils s'accordent à le considérer comme le legs d'un état social très primitif, du temps où la famille ne s'est pas encore constituée par le mariage et où les relations des sexes sont livrées aux caprices et aux chances de rapprochements passagers [5].

Quelque voie que l'on suive, on arrive donc toujours à un même résultat : les Lyciens de l'histoire classique sont le dernier reste d'un peuple qui a fait figure dans cette Asie Mineure primitive qui, de l'Amanos aux rivages de la mer Égée, a subi l'ascendant des Hétéens,

1. Hérodote, I, 173.
2. *Fragmenta hist. Græc.*, t. III, p. 461.
3. Voir à ce sujet les observations de Treuber, *Geschichte*, pp. 121-124.
4. Héraclide du Pont, fr. 15 (Muller, *Fragm. hist. Græc.*, t. II, p. 217). Ce même historien parlait aussi de la *gynécocratie* lycienne; c'était ainsi qu'il caractérisait cette prédominance de la femme.
5. Curtius, *Histoire grecque*, t. I, p. 96, note 1 (traduction Bouché-Leclerc).

de leurs armes et de leur civilisation. Plusieurs de leurs tribus ont pu disparaître, au milieu de ces grands mouvements de population et de ces luttes sanglantes; mais d'autres, nous ne savons à quel moment, ont été chercher un abri et un repos dans les replis de ces montagnes où il leur était facile de s'isoler, et elles ont donné leur nom à cet étroit territoire où elles ont vécu tranquilles pendant des siècles et qu'habitent peut-être encore leurs descendants. La plupart des voyageurs qui ont visité ce pays inclinent à croire que les montagnards des vallées lyciennes ne sont Turcs que de nom[1]. A la noblesse des types, au vêtement, à la persistance de certains usages qui paraissent porter l'empreinte des mœurs antiques, on croit reconnaître les fils des anciens maîtres du pays ; vers la fin du moyen âge, ils se seraient convertis à l'islamisme, comme l'ont fait beaucoup de Grecs crétois, d'Albanais et de Bosniaques, pour rester paisibles possesseurs de ces forêts et de ces pâturages auxquels ils étaient attachés; mais le sang qui coulerait dans leurs veines serait encore celui des compagnons de Glaucos et de Sarpédon. Les envahisseurs ne s'établissent guère dans les montagnes qu'ils trouvent occupées; ils ne s'y sentiraient pas en sûreté, et rien d'ailleurs ne les y attire; la vie y est dure; aussi la population n'y change et ne s'y renouvelle pas aussi aisément que sur les plateaux et dans les plaines.

Lorsqu'une partie des tribus lyciennes vint franchir le Taurus et suivre le cours des eaux qui en descendaient vers le sud, ce fut sur les rives du Xanthe que se fixèrent tout d'abord ces émigrants. Pour Homère, la Lycie et la vallée du Xanthe ne font qu'un. Lorsqu'il parle de « la large Lycie[2] », c'est cette vallée qu'il a en vue, la seule qui soit assez ouverte pour mériter une pareille épithète (fig. 247). Ce canton privilégié, les Lyciens ne l'avaient pas occupé sans combat; ils avaient eu à le conquérir sur les Milyens et les Solymes[3]. Après de longues guerres où ils ne cessaient de gagner du terrain, ils finirent par refouler ces peuplades sur la côte qui regarde la Pamphylie et sur les plateaux élevés qui touchent à la Pisidie. Milyens et Solymes étaient-ils,

1. C'est notamment l'avis du docteur Von Luschan, qui a accompagné M. Benndorf en Lycie et qui donne le résumé de ses observations dans le chapitre XIII du tome II des *Reisen*, sous ce titre : *Anthropologische Studien*. On remarquera les curieux détails qu'il donne sur le groupe des *Taktadchi* ou « faiseurs de planches », population qui, tout entière occupée au travail et au commerce du bois, a des mœurs très particulières.

2. Λυκίη εὐρείη, *Il.*, VI, 173, 188, 210, etc.

3. Strabon (XII, VIII, 5; XIV, III, 10) n'ignore pas que les premiers habitants de cette contrée se sont appelés Milyens et Solymes, que le terme lycien n'est entré que plus tard dans l'usage; mais il paraît croire qu'il n'y a eu là qu'un seul peuple qui a changé de nom, hypothèse peu vraisemblable par elle-même et que démentent les vers d'Homère

comme on l'a supposé, des Sémites? C'est possible; mais rien ne le prouve[1]. Le seul fait certain, c'est que l'on ne trouve pas d'inscriptions lyciennes à l'est et au nord du Massikytos.

Homère ne mentionne pas une seule de ces cités lyciennes dont les ruines pittoresques, toutes encadrées dans des paysages grandioses, font aujourd'hui l'admiration des voyageurs. C'est que la vie urbaine n'était peut-être pas née encore en Lycie; elle ne s'y développa qu'au contact et grâce aux exemples des Grecs de Phasélis, de Rhodes et de la côte carienne, avec lesquels ils eurent des rapports dont témoigne



247. — La vallée du Xanthe. Duruy, *Histoire des Grecs*, t. III, p. 253[2].

l'adoption par les Lyciens d'un alphabet dont les éléments principaux sont empruntés à l'un des types de l'écriture grecque. Sous cette in-

(*Iliade*, VI, 184, 204) qui montrent les Lyciens, génération après génération, guerroyant contre les Solymes. Il se réfute ailleurs indirectement lui-même, quand il parle de la langue des Solymes comme de l'une de celles qui étaient usitées dans la Cibyratide (XIII, IV, 17); il ne dit pas « la langue des Lyciens ».

1. On a voulu invoquer à ce sujet le témoignage de Chœrilos (cité par Josèphe, *Contre Apion*, I, 22); il énumère parmi les soldats de Xerxès, dans son expédition contre la Grèce, une nation « qui parle une langue phénicienne » et qui « habite les monts Solymes »; mais Josèphe croit reconnaître là les Juifs, et ce qui semblerait indiquer qu'il ne se trompe pas, c'est que le poète, pour achever de caractériser la patrie de ce peuple, ajoute ces mots : « auprès d'un vaste lac. » Où chercher ce lac en Lycie? Il y a au contraire, en Palestine, le lac Asphaltite.

2. Cette vue est empruntée à la planche XXIII du tome Ier des *Reisen*. Elle est prise,

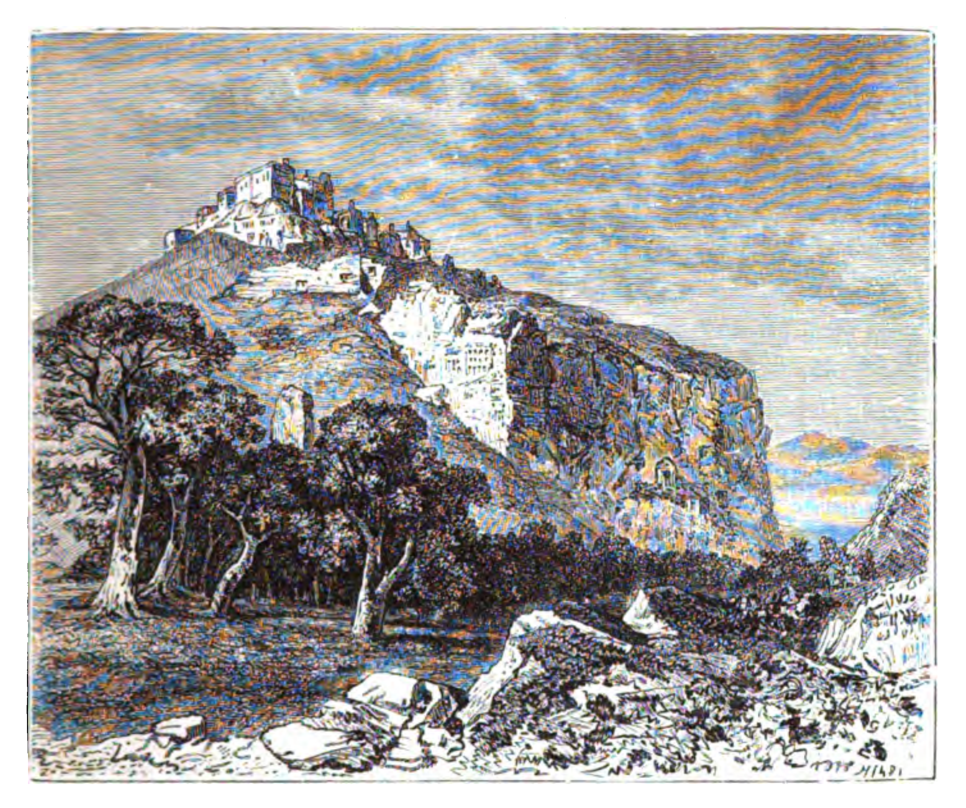
fluence, et grâce au progrès de la richesse, les villages où les premiers groupes d'immigrants s'étaient retranchés sur des hauteurs d'un accès difficile devinrent peu à peu, quelques-uns d'entre eux tout au moins, les mieux situés, de véritables villes, dont chacune avait sa citadelle, ses monuments publics et sa nécropole toute voisine. Ce changement était accompli vers le milieu du sixième siècle; quand le lieutenant de Cyrus, Harpagos, après avoir soumis les Ioniens et les Cariens, marcha contre la Lycie, les Xanthiens allèrent au-devant de lui; vaincus en bataille rangée dans la plaine, ils se replièrent sur leur ville, s'enfermèrent dans leur forteresse, où, après avoir mis le feu à leurs maisons et donné la mort à leurs esclaves, à leurs femmes et à leurs enfants, ils se firent tous tuer, en se précipitant, comme des forcenés, sur l'armée ennemie [1]. Il n'y a aucune raison de croire que Xanthos fut alors la seule ville qu'il y eût en Lycie. Les Lyciens étaient restés en dehors de l'empire lydien [2]; mais, se sentant menacés par un voisin ambitieux et guerrier, bien d'autres cités que Xanthos avaient dû s'entourer de murs et se mettre ainsi en état de défendre leur territoire. S'il n'est ici question que de Xanthos, c'est que la tragique catastrophe de cette cité fut le seul événement de cette campagne dont le bruit ait retenti au loin. Effrayées par ce désastre, les autres villes se soumirent au conquérant perse et s'engagèrent à payer le tribut; voilà pourquoi, dans son récit très succinct, l'historien n'a pas l'occasion de les nommer; mais dès lors, tandis que Xanthos régnait sur la basse vallée du fleuve, Pinara et Tlos s'en partageaient la vallée moyenne. Sur la rive droite, Pinara occupait le fond d'une gorge où coule un affluent qui descend de l'Anticragos; sur la rive gauche, Tlos dominait la plaine qu'elle surveillait du haut de son imprenable acropole, posée sur un des derniers contreforts du Massikytos (fig. 248). Pydnai et Patara se faisaient de même pendant, des deux côtés du golfe qui se creusait alors entre l'extrémité méridionale des deux chaînes que sépare le Xanthe. Patara, comme le prouvent ses ruines, était de beaucoup la plus importante des deux villes; son oracle d'Apollon était déjà célèbre au temps d'Hérodote [3]. Ce golfe est aujourd'hui changé en un

en regardant vers le sud, d'une hauteur qui est au nord de Xanthos. On voit, au-dessus du fleuve, le roc qui portait l'acropole, et, à gauche de ce massif abrupt, la partie occidentale de la ville, avec quelques-uns des édifices qui s'y dressent encore au milieu des buissons. Au loin, la mer.

1. Hérodote, I, 176.
2. Hérodote, I, 28.
3. Hérodote, I, 182.

delta marécageux; les ports par lesquels se faisait autrefois le commerce de la vallée sont comblés; partout, d'impénétrables fourrés de roseaux et de tamarisques, baignés dans des eaux stagnantes qui arrêtent à chaque pas la marche de l'explorateur.

On voit combien était autrefois dense et serrée la population qui habitait cette vallée; celle-ci, avec ses nombreuses et fortes cités, avec ses débouchés sur la mer, était bien le cœur de la Lycie; on comprend



248. — Vue de Tlos. Fellows, *Lycia, Caria*, pl. VI.

que, dans les inscriptions de l'époque romaine, Xanthos prenne fièrement le titre de « métropole de la nation lycienne »[1], et que le sanctuaire où se réunissaient alors les députés de la confédération, le Létoon, se trouve à 4 kilomètres vers le sud-ouest de cette ville[2]. Cependant il y avait en Lycie, au sixième siècle, bien d'autres villes dont la position est fixée par les indications des géographes et surtout par les inscriptions que l'on y a retrouvées. Telmessos (*Macri*) était le port principal de la région du Cragos, celui dont les relations avec Rhodes

1. Benndorf, *Reisen*, t. I, n° 92.
2. Sur les ruines qui subsistent en ce lieu, voir Benndorf, *Reisen*, t. I, ch. XI.

étaient le plus faciles; dès le temps de Crésus, elle possédait un collège de devins renommé dans toute la péninsule [1].

Bien plus étroite que la vallée du Xanthe, celle du *Dembré-tchaï* ou Myros ne pouvait être aussi peuplée; elle fait de fréquents détours; elle est resserrée entre des parois qui, en plus d'un endroit, sont coupées à pic, et les eaux qui s'y précipitent lors de la fonte des neiges en ravagent le sol et n'y laissent que peu de terrains propres à la culture. On y a pourtant reconnu le site de plusieurs petites villes qui exploitaient les belles forêts et les riches pâturages des montagnes voisines; ce sont Arneiai, Kandyba et Phellos, celle-ci déjà nommée par Hécatée [2]. Point de doute non plus sur l'emplacement qu'occupait la ville la plus importante de ce district, Myra; par son étendue et par les formes qu'y présentent les sépultures, sa nécropole est une de celles qui ont l'air le plus anciennes. En avant du massif qui sépare de la mer la vallée du Myros, Antiphellos, Aperlæ et Sura s'étaient bâties au bord de la mer, prêtes à la piraterie ou au commerce, suivant les circonstances. Enfin, plus à l'est, Limyra commandait à la plaine fertile que viennent arroser les torrents qui descendent du plateau d'*Elmalu* et des versants orientaux du mont Solyma. Dans cette rapide énumération, nous avons omis plus d'une ville dont le nom est donné soit par les auteurs, soit par les textes épigraphiques; nous n'avons fait mention que de ceux où se rencontrent, avec des inscriptions lyciennes, des monuments dont le caractère est assez tranché pour que l'on se croie fondé à reconnaître là de vieilles cités qui

1. HÉRODOTE, I,78. On a dit que Telmessos n'était devenue ville lycienne que très tard, au quatrième siècle (TREUBER, *Geschichte*, p. 103). On se fonde sur le fait qu'elle figurerait à part dans la liste des tributaires d'Athènes (*C. I. Attic.* p. 19, 22, n° 37 et p. 104, 118, n. 234) et sur ce que racontait Théopompe, d'une guerre où un roi des Lyciens, Périclès, se serait emparé de Telmessos (Théopompe, fr. 111, dans MULLER, *Fragm. hist. Gr.*, t. I); mais il paraît vraisemblable que la mention de Telemessos (*sic*), dans la liste des tributaires d'Athènes, se rapporte à une ville carienne située dans l'intérieur des terres, au nord d'Halicarnasse, et non au Telmessos de Lycie (SIX, *Monnaies lyciennes*, p. 93). Quant au récit de Théopompe, tout ce que l'on en peut conclure, c'est que Telmessos, séparée de la vallée du Xanthe par la haute chaîne du Kragos, vécut longtemps isolée du reste de la nation. Rien n'indique que ce fût soit une colonie grecque, soit une cité carienne; tous les monuments que l'on y trouve ont bien la physionomie lycienne; le plus simple est donc de la regarder comme peuplée aussi de bonne heure par les Lyciens. On en peut dire autant de Kadyanda, située plus au nord. La vallée de l'Indos, sauvage et déserte, formait une frontière très bien marquée entre la Lydie et la Carie.

2. ÉTIENNE DE BYZANCE, s. v. φελλός. Il est vrai qu'Hécatée plaçait Phellos en Pamphylie; c'est qu'au temps où il écrivait, les limites des différentes provinces de la péninsule n'étaient pas encore bien fixées. Pour Hécatée comme pour Homère, la Lycie, c'était proprement le bassin du Xanthos.

remontent jusqu'au temps où ce peuple avait sa vie indépendante. Cette liste s'allongera certainement; les voyageurs ont signalé plus d'un site où les ruines ont ce même cachet d'antiquité[1]; mais on ne sait encore lequel leur attribuer parmi ces nombreux noms de villes lyciennes qui ont été conservés par les géographes et particulièrement par Étienne de Byzance.

L'histoire intérieure de la Lycie, jusqu'au premier siècle de notre ère, est très mal connue. A partir de cette époque, les documents ne font pas défaut. De nombreuses inscriptions grecques et latines donnent des détails curieux sur la vie politique et sociale de la province; mais, pour la période précédente, les inscriptions grecques sont rares et courtes; elles n'appartiennent d'ailleurs guère qu'aux temps postérieurs à Alexandre; les lyciennes ne se laissent pas encore traduire, à quelques formules près, qui n'apprennent rien. Quant aux historiens, ils ne s'occupent pas de ce petit peuple qui, couvert par sa ceinture de montagnes comme la tortue par sa carapace, ne se mêle pas aux querelles des puissances.

Ce qui permet de suppléer, dans une large mesure, à l'insuffisance des documents, c'est l'étude du terrain et de son relief, ainsi que des ruines qui y sont semées. L'empire perse n'était pas de ceux où le pouvoir central commande avec assez de force et de suite pour imposer à tout sujet, quelles que soient sa race et sa langue, l'obéissance à certaines lois communes, lois qui, par leur action constante, atténuent les différences des mœurs locales et vont parfois, à la longue, jusqu'à les effacer. Les Lyciens ne furent guère soumis que de nom aux princes Achéménides; Darius les avait compris dans la première de ses satrapies, celle d'Iaouna, et ils étaient censés prendre part au paiement d'un tribut de 400 talents[2]; mais Isocrate n'en écrivait pas moins, en 380 : « Quant à la Lycie, aucun roi perse n'en a jamais été le maître[3]. »

Les montagnes qui se ramifient en tout sens sur le sol de la Lycie la partagent, si l'on peut ainsi parler, en trop de compartiments distincts pour qu'il ait jamais été possible à un prince ou à une cité puissante de réunir en un seul État tout le territoire occupé par la nation lycienne. Xanthos n'avait sur les autres villes qu'une prééminence d'honneur. La Lycie, cette Suisse orientale, était faite pour la vie cantonale, qui, tôt ou

1. BENNDORF, *Reisen*, t. I, pp. 128, 129, 134, etc.
2. HÉRODOTE, III, 90.
3. ISOCRATE, *Panégyrique*, § 161.

tard, aboutit au régime fédératif. Les gens de même race et de même langue qui habitent des vallées différentes éprouvent bientôt le besoin de sortir de leur isolement, de se rencontrer dans des fêtes communes et sur des marchés librement ouverts; l'union de tous les clans est d'ailleurs le plus sûr moyen de se faire respecter par l'étranger. La fédération lycienne, telle que la décrit Strabon[1], ne paraît s'être constituée sous cette forme qu'assez tard, après Alexandre; mais l'organisation en avait certainement été préparée par plus d'un essai antérieur, par plus d'un pacte conclu à la suite de guerres qui avaient mis aux prises les villes dont les domaines se touchaient, celles par exemple de la vallée du Xanthe. Avant la grande association où figuraient, au temps d'Auguste, vingt-trois villes, dont chacune avait un nombre de voix proportionnel à son importance, il y avait eu des groupements temporaires, des ligues partielles; cette tendance se révèle par divers indices. Dans les documents officiels, tels que la liste des tributs payés à Athènes par les alliés, ainsi que chez les historiens, on rencontre souvent cette expression, *les Lyciens,* qui donne à penser qu'on les regardait comme ne faisant qu'un corps de nation[2]. Les monnaies lyciennes, qui datent du temps où la Lycie était censée dépendre de la Perse, appartiennent toutes à un même système monétaire; la plupart d'entre elles ont au revers un même symbole, ce qui fait croire qu'elles étaient destinées à circuler dans toute l'étendue du territoire[3]. Enfin, eux aussi, les monuments de l'architecture et de la sculpture présentent, d'un bout à l'autre de la Lycie, un caractère d'uniformité que l'on aurait peine à s'expliquer si l'on n'admettait pas que, malgré le fractionnement qui lui était imposé par la nature, le peuple lycien eut, de très bonne heure, des institutions fédérales qui, tout imparfaites qu'elles fussent, entretenaient chez tous ses enfants le souvenir et la conscience de l'unité primitive.

On ignore comment étaient constitués et sous quel régime vivaient les cantons lyciens; il semble que dans chacun d'eux il y eût une noblesse héréditaire, des rangs de laquelle étaient tirés des princes qui réussirent parfois, au moins pour un temps, à réunir sous leur autorité plusieurs villes voisines. Un trait curieux à signaler, c'est l'importance que la cité prit en terre lycienne, importance qui se mesure aux dévoue-

1. Strabon, XIV, iii, 3.

2. Voir à ce sujet Treuber, *Geschichte*, p. 112; Hérodote, I, 90; VII, 92. Isocrate, *Panégyrique.* Λύκιοι καὶ συντελεῖς *C. I. Attic.*, 161; Diodore, XV, xc, 3.

3. J.-P. Six, *Monnaies lyciennes*, 8°, 109 pages et deux planches (*Extrait de la Revue numismatique*, 1886-1887).

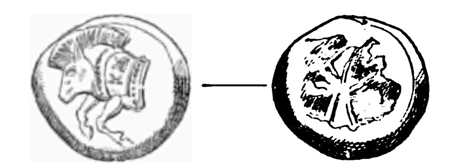
ments qu'elle inspira. En temps de paix, ses habitants rivalisent de munificence pour la doter de beaux édifices, pour y élever des monuments qui perpétuent la mémoire de leurs exploits et de leur richesse; quand elle était attaquée par l'étranger, plutôt que de la livrer, ils n'hésitaient pas à s'ensevelir sous ses ruines. A plusieurs siècles de distance, Xanthe donna deux fois cet exemple, lors de l'invasion perse et, bien longtemps après, quand elle fut assiégée par Brutus, le meurtrier de César[1]. Nous n'avons rien trouvé de pareil dans le centre ni dans le nord de la péninsule. Si ce peuple de pâtres et de laboureurs s'est élevé, bien avant les tribus de la Cappadoce, de la Phrygie et de la Paphlagonie, à la notion et à l'amour de la cité, il le doit peut-être à ses relations avec les Grecs de Phaselis et de Rhodes; c'est à l'imitation de leurs villes qu'il a bâti les siennes, qu'il a pourvu chaque canton d'une capitale dont l'acropole dominait toutes les campagnes d'alentour. Ceux qui les premiers copièrent ces modèles y trouvèrent leur compte. Entre tous ces petits États, il dut y avoir des querelles fréquentes, à propos de la possession d'une forêt ou d'un pâturage situé sur la frontière. Quand, au cours de ces luttes, l'ennemi paraissait sur les hauteurs, c'était un grand avantage de pouvoir mettre en toute hâte hommes et bêtes à l'abri derrière une enceinte fortifiée.

La Lycie est entourée de trois côtés par la mer; à l'ouest, et surtout au sud, celle-ci s'insinue entre les saillies des hauts promontoires, dans des baies que la barrière des îles protège contre les vents du large; elle y dort au pied des montagnes où abondent les meilleurs bois de construction. Les Lyciens ont donc bâti des navires, qui leur ont servi parfois à exercer la piraterie aux dépens de la marine rhodienne[2]; il s'est toujours fait, dans leurs ports, un certain commerce maritime; mais il n'y a point ici, comme en Carie et en Ionie, de ces golfes qui pénètrent très avant dans l'intérieur des terres et qui sont comme le prolongement de grandes vallées fluviales, routes naturelles qu'a toujours suivies et que suivra toujours le mouvement des échanges internationaux. En Lycie, toutes les vallées, même celles du Xanthe,

1. Appien, *Guerres civiles*, IV, 76-80. Dion, XLVII, 34. Il semble n'y avoir rien de fondé dans le récit d'après lequel les Xanthiens auraient agi de même alors qu'Alexandre traversa la Lycie (Appien, *Guerres civiles*, IV, 80). Arrien, si exact, n'en dit pas un mot; il représente toute la Lycie comme s'étant soumise sans coup férir (*Anabase*, I, 24). Quant à Diodore, s'il parle d'un acte de désespoir du même genre, c'est à une cité pisidienne, Marmara, qu'il l'attribue (XVII, 28). Ce sont les historiens rhéteurs qui ont inventé la seconde catastrophe; il leur a paru que les Xanthiens étaient tenus de répéter cette tragédie chaque fois qu'un ennemi frappait à leur porte.

2. Héraclide du Pont (Muller, *Fragm. hist. Græc.*, t. II, p. 21).

paraissent étroites et courtes, si on les compare à celles du Méandre, du Caystre, de l'Hermos et du Sangarios; ce sont des impasses; avec leurs pentes rapides et leurs cluses que remplissent les eaux furieuses des torrents, jamais elles ne serviront de chemins entre le littoral et les plateaux du centre de l'Asie Mineure. Réduit ainsi à ses propres ressources, le pays ne produit d'ailleurs pas assez pour tirer de son propre sol les éléments d'un trafic très actif. Il a peu de terres à blé; lorsqu'il était mis tout entier en valeur, c'est à peine s'il a jamais pu fournir assez de céréales pour nourrir toute sa population. Ses seules industries ont dû toujours être l'élève du bétail et l'abatage des bois; aujourd'hui encore, tout ce qu'il exporte, c'est des bœufs et des moutons que l'on y charge pour Rhodes, du combustible et des pièces de charpente qui vont à Smyrne, à Beyrouth et surtout à Alexandrie. Dans ces conditions, ce peuple pouvait se suffire à lui-même et vivre heureux, mais d'une vie simple, économe et frugale. Parqué dans l'enceinte resserrée de ses hautes vallées, il devait avoir le tempérament conservateur; aussi le voyons-nous garder plus longtemps qu'aucun de ses voisins de la côte asiatique l'usage d'un alphabet et d'une langue qui lui sont propres, rester attaché à des institutions, telles que le matriarcat, qui ailleurs ont disparu beaucoup plus tôt, et, dans ses nécropoles, alors même qu'il est initié à tous les arts de la Grèce, répéter encore, pendant plusieurs siècles, les formes que lui a tout d'abord suggérées l'imitation de la seule architecture qu'il connût à l'origine, de celle qui, pour construire la maison, n'employait que les troncs et les planches de la forêt.



CHAPITRE II

L'ARCHITECTURE

§ 1. — L'ARCHITECTURE FUNÉRAIRE

Le peuple lycien, à ne le considérer que pendant la période où il a gardé son indépendance, n'a guère laissé d'autres monuments que des tombeaux, et la tombe lycienne a, tout d'abord, surpris par sa singularité les voyageurs qui, comme Leake, Fellows, Texier, Spratt et d'autres encore, ont, dans la première moitié de ce siècle, découvert et révélé à l'Europe ce pays et ses ruines grandioses. Parmi ces tombes, dont ils ont relevé le plan et dessiné les façades, il en est bien peu qui remontent au temps où nous voudrions, pour le moment, retenir et enfermer cette histoire de l'art. La plupart des sépultures que nous aurons à citer sont postérieures à la conquête perse, et plusieurs même, qui portent des inscriptions grecques, à la conquête macédonienne. Ce n'est pourtant pas l'art grec qui a suggéré l'idée de ces monuments d'un aspect si original ; dans les formes qui lui sont propres, il n'a rien qui se puisse comparer à celles qui dominent dans les nécropoles lyciennes.

Pour que ces types très particuliers aient persisté si longtemps, il faut qu'ils aient été vraiment indigènes, dans toute la force du terme ; c'est parce qu'ils étaient nés de pratiques imposées par la nature même des matériaux et qu'ils étaient mêlés intimement à la vie du peuple lycien que celui-ci leur est demeuré obstinément fidèle, alors que la statuaire, en Lycie, s'était déjà faite toute grecque de style, et que ses thèmes favoris, ceux qui lui servaient à décorer ces tombes mêmes, étaient empruntés, pour la plupart, aux mythes helléniques. Quelque date que portent ou que laissent supposer ces monuments étranges que la Lycie est seule à posséder, nous avons donc le droit

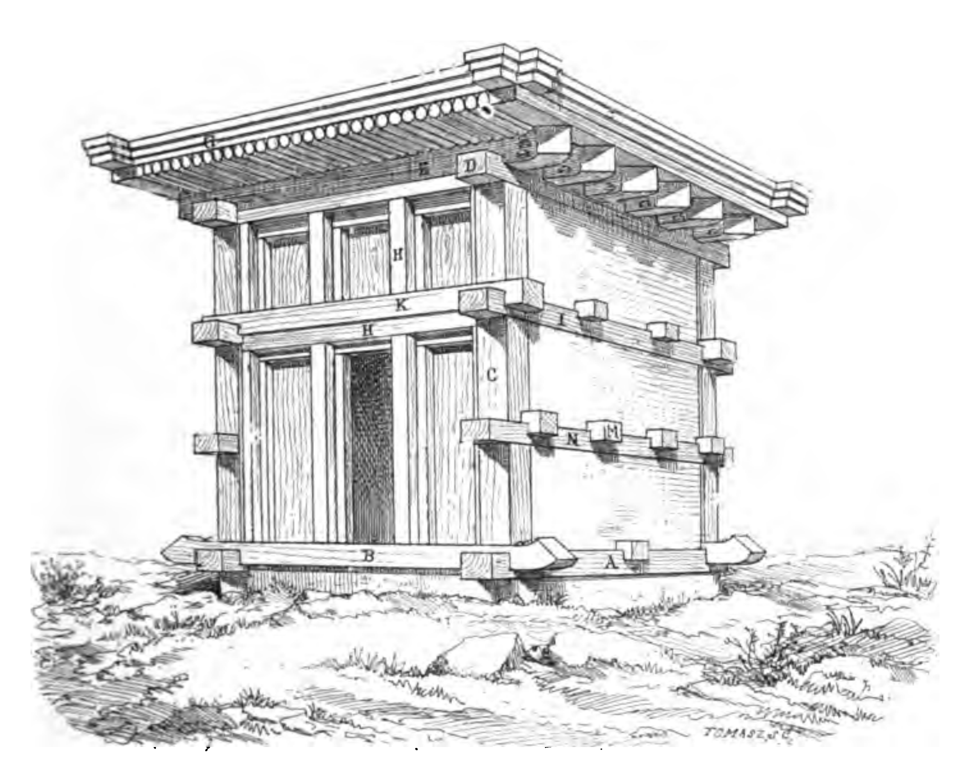
de les faire figurer ici, comme les survivants et les témoins d'un lointain passé, comme les vrais représentants de l'architecture nationale [1].

La Lycie ne connaît pas le tertre funéraire. Le tumulus est proprement la tombe des pays plats. Si nous l'avons rencontré sur les rivages du golfe de Smyrne, dans la vallée de l'Hermos et sur les côtes de la Carie, peut-être ne faut-il voir là que l'effet d'une habitude antérieurement contractée; ces tribus avaient commencé par vivre dans les plaines de la Thrace. Mysiens et Phrygiens, après avoir envahi l'Asie Mineure, y avaient porté ce type auquel ils étaient accoutumés, et c'est à eux que l'avaient emprunté leurs voisins de Lydie et de Carie. Tous ces peuples qui occupaient la partie occidentale de la péninsule se tenaient de près; ils s'étaient partout mêlés, au point de se confondre; ils parlaient des langues qui se ressemblaient; ils avaient des religions communes. Ce n'était pas le cas de la nation lycienne. D'où qu'elle vînt, elle vivait isolée, derrière le rempart du Taurus. Son territoire n'était qu'un réseau de vallées étroites, où la roche était partout à portée de la main, assez tendre pour se laisser entamer sans grand effort, assez ferme pour garder intactes les formes qu'y aurait taillées le ciseau. Dès l'abord, la sépulture y fut donc creusée dans le roc. On en reconnaît le type le plus ancien dans des niches rectangulaires qui, près de la plupart des cités, ouvrent par centaines leurs bouches noires sur la face verticale des hautes parois coupées à pic [2]. Aucune décoration ne les encadre; leur profondeur est d'environ deux mètres. Par endroits, ces trous sont si pressés, qu'ils donnent à la roche où ils s'enfoncent l'aspect d'un gigantesque nid de guêpes; c'est ce que l'on observe par exemple au-dessous de l'acropole de Pinara. Ces niches sont ouvertes et paraissent toujours l'avoir été; il est peu vraisemblable que les voleurs les plus déterminés aient jamais risqué leur vie pour les ouvrir et les piller. Presque toutes, en effet, sont inaccessibles; on n'a pu les tailler, les plus basses, qu'à l'aide d'échafaudages appliqués contre le mur de calcaire, et les autres, celles qui en occupent la partie supérieure, que par la main d'ouvriers assis sur des selles volantes et suspendus à des cordes fixées au sommet de la falaise.

1. Dans cette description des tombeaux lyciens, nous ne faisons guère que résumer l'étude que leur a consacrée M. Benndorf. Elle forme le chapitre IX du tome I[er] des *Reisen* (p. 95-113). La plupart des dessins qui illustrent le chapitre sont des réductions de ceux que l'on doit à l'habile et fidèle crayon de M. Niemann. D'autres sont tirés des belles photographies de M. Von Luschan qui forment les planches de l'ouvrage.

2. BENNDORF, *Reisen*, I, p. 48 et 96, pl. XVIII et XL.

C'était peut-être les cendres des morts que l'on déposait dans ces abris; mais les cadavres mêmes, pour peu qu'un cercueil les protégeât, pouvaient y être abandonnés sans crainte. Pour arriver à ces tombes situées entre ciel et terre, il fallait l'aile de l'oiseau. Il n'est d'ailleurs pas vraisemblable que ces niches remontent toutes à une haute antiquité; on continua d'en pratiquer, pour les pauvres, dans le flanc de

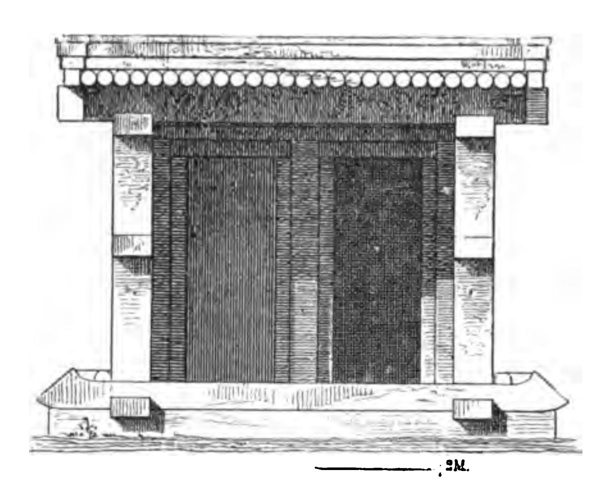


249. — La maison lycienne en pans de bois, restitution du type primitif. Benndorf, *Reisen*, t. Ier, fig. 53.

la montagne, alors même que l'architecture funéraire, s'appliquant à satisfaire l'orgueil et la piété des riches, avait appris à tirer du roc des formes plus compliquées et plus savantes.

La tombe originale que créa alors la Lycie est la reproduction en pierre d'une construction en pans de bois. Elle comporte bien des variantes; mais celles-ci se laissent aisément ramener à un type unique, type dont les caractères sont nettement définis par le diagramme qu'a composé à cet effet M. Niemann, l'architecte qui accompagnait M. Benndorf en Lycie (fig. 249). Sur une plinthe qui représente le sol ou plutôt le petit mur destiné à préserver les madriers du contact de la terre

humide, reposent les sablières inférieures (A et B); elles sont assemblées à mi-bois, et ce mode d'assemblage est partout employé dans le reste de la cage. C'est ainsi que sont attachés aux sablières les quatre poteaux d'angle (C); au point de rencontre, on voit parfois figurée la tête d'un coin qui, enfoncé après coup dans la mortaise, à coups de marteau, aurait rendu l'adhérence plus forte. En haut, ces montants sont reliés par deux pannes (D), qui supportent plusieurs traverses (E), lesquelles forment le dessous de la toiture. Celle-ci est horizontale; elle se compose de rondins serrés les uns contre les autres, dont les extrémités font une forte saillie sur la façade[1]. Au-dessus, la corniche. On y distingue d'abord deux parties parallèles aux rondins, qu'elles encadrent et qu'elles empêchent de se déplacer; plus haut, sur les quatre faces, trois autres poutres superposées se croisent aux quatre coins, en dessinant, d'un lit à l'autre, un léger encorbellement. Cette corniche constitue, en plan, un rebord dont le relief et la solidité maintiennent la couche de terre battue qui, étendue sur les rondins, fait la vraie couverture. Voici une façade de tombeau qui fait bien comprendre cette disposition (fig. 250).

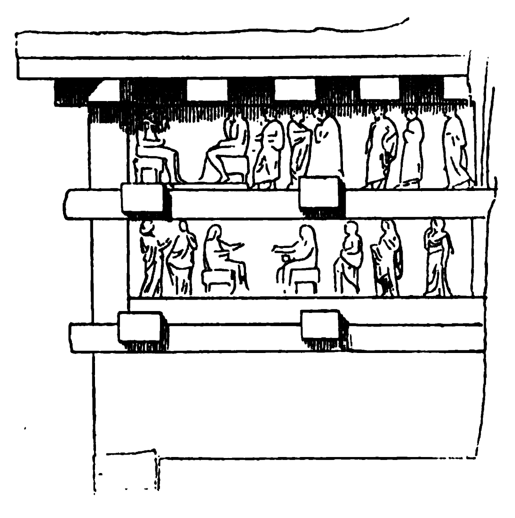


250. — Tombeau de Kenibachi. Benndorf, *Reisen*, t. Ier, fig. 80.

Sur la façade principale du bâtiment, les claires-voies que laissent entre elles les membrures de la cage sont remplies par un bâti de bois (H) qui donne des panneaux dont le nombre varie suivant que la tombe figure un édifice à un, deux ou trois étages. Ces panneaux, formés de pièces qui sont appliquées en retrait les unes sur les autres, se creusent en se rétrécissant, comme dans les caissons d'un plafond. Sur la façade postérieure et sur les façades latérales du bâtiment, point de panneaux; le vide est rempli par des planches et l'on a ainsi des champs que le sculpteur utilise souvent, dans la tombe rupestre, pour y placer ses bas-

1. C'est tout à fait par exception que dans une tombe de Pinara il y a, à cette place, au lieu de rondins, des solives à équarrissage rectangulaire (Benndorf, *Reisen*, I, p. 97).

reliefs (fig. 251). Il y a, sur les flancs de cette cage, autant de compartiments que la cabane a d'étages, et ceux-ci se comptent par les sablières (N, I, K) qui, assemblées entre elles et avec les montants verticaux, portent les solives des planchers (M). A ne regarder que par côté le modèle ci-contre, on croirait que la cabane a un rez-de-chaussée et deux étages; mais, dans la tombe, pour rehausser l'effet du frontispice et donner à la baie des dimensions qui annoncent mieux l'importance de la chambre funéraire, la sablière antérieure est supprimée au premier étage; baie et panneaux ont la hauteur de deux étages. Si dans cette figure la porte n'est pas indiquée, c'est que les caveaux étaient fermés par une dalle encastrée dans une feuillure, mode de clôture qui n'appartenait pas au système de la construction en bois. Le calibre des pièces dont se composent ces charpentes feintes varie suivant l'échelle de la tombe; les poteaux ont, en moyenne, de 20 à 30 centimètres d'équarrissage et les rondins 10 environ de diamètre.


251. — Tombeau d'Hoiran, face latérale de droite. Benndorf, *Reisen*, t. II, fig. 16.

Dans ce type ainsi reconstitué, il y a telle particularité, purement décorative, qui ne s'explique pas par les exigences de la matière; le goût, chez chaque peuple, a ses caprices, dont il n'est pas toujours aisé de rendre raison. C'est le cas par exemple pour cette sorte de crochet par lequel se terminent certaines des traverses (fig. 249, B et E); pour trouver quelque chose d'analogue, il faut aller jusque dans l'extrême Orient, où les portes sacrées, les *Tûri* des lieux de culte japonais, montrent, posées sur des fûts de bois, en guise de linteau, des poutres qui se relèvent, comme ici, aux deux bouts[1]. Lui aussi, l'entablement, avec son léger surplomb, ne laisse pas de surprendre; dans ses profils droits, il n'y a pas trace de ces courbes et de ces brisures qui facilitent l'écoulement des eaux.

Tout singuliers que puissent paraître maints détails, l'ensemble garde le caractère d'un ouvrage en charpente exécuté dans des condi-

1. Benndorf, *Reisen*, I, p. 95, fig. 52.

tions normales, ouvrage que le premier compagnon venu reproduirait à volonté. Quand on voit avec quelle constance se répètent, d'une sépulture à l'autre, les dispositions que nous avons décrites, on répugne à l'idée que ce type ait été inventé de toutes pièces, pour ne servir qu'à la tombe; la conviction s'impose qu'il n'est que la maison de bois pétrifiée, la copie d'un type d'habitation qui aurait été, à une certaine époque, en usage dans le pays. Le rez-de-chaussée aurait servi d'étable; la famille aurait occupé le premier étage; au second, il y aurait eu un grenier. Cette construction était d'ailleurs d'une simplicité toute primitive; ni pièces obliques dans les pans de bois, ni comble triangulaire; le bâtiment ne devait avoir qu'une solidité médiocre et, pour peu que les bois jouassent, il était exposé à se disloquer; enfin, comme plus d'un voyageur en Lycie l'a appris à ses dépens, ces couvertures plates, excellentes contre la chaleur, résistent mal à une pluie qui dure, et souvent, dans ce pays, il pleut à torrents plusieurs jours de suite. Pour que, malgré ces inconvénients, on s'en soit tenu à ce système, il faut qu'il date des origines mêmes de la civilisation lycienne et que, par une longue accoutumance, on soit devenu insensible à ses défauts. Il en est de même dans l'Asie orientale, au Japon par exemple; depuis des milliers d'années, on y est resté attaché à un type de maison où la charpente est encore plus élémentaire que dans celui qui se laisse deviner ici derrière la tombe.

On a proposé de voir dans cette tombe la copie du bûcher[1]. L'idée est bizarre; on a peine à comprendre qu'elle ait trouvé quelque accueil. Pourquoi les Lyciens auraient-ils donné à leurs bûchers une forme aussi compliquée, pourquoi auraient-ils pris la peine d'équarrir et d'assembler ainsi des pièces que la flamme allait dévorer? La conjecture est d'autant plus hasardée que les dispositions intérieures de ces sépultures supposent plus souvent le rite de l'inhumation que celui de l'incinération. On allègue les restes des maisons de pierre qui auraient été signalés sur l'emplacement de cités lyciennes; mais ces restes ne se trouvent guère que dans les quelques cantons où le bois est moins abondant. D'ailleurs là où, comme à *Istlada*, on peut, à quelques indices sûrs, fixer l'âge de ces débris, ils ne paraissent pas remonter à une haute antiquité[2]. Sans doute, une fois que les Lyciens eurent commencé d'imiter les Grecs, leurs principaux citoyens, ceux qui employaient des sculpteurs ioniens à décorer leurs tombeaux, ont dû se faire bâtir, dans les villes, des

1. Semper, *Der Stil*, I, p. 230, 315, 318, 430 et suivantes.
2. Benndorf, *Reisen*, I, p. 30 et 99.

maisons de pierre; c'était, pour un personnage important, une manière de se distinguer; mais, autour de ces palais, le petit peuple habitait des maisons qui n'étaient que le développement de la cabane en planches. Tout s'accorde à confirmer cette conjecture, aussi bien l'étude des ruines que les récits des historiens. Il n'y a pas d'endroit où les restes du passé soient mieux conservés que sur le plateau désert qu'occupait, très haut dans le Cragos, la petite ville de Sidyma; les moindres édifices y sont encore debout et presque intacts; mais point de traces des habitations, ce qui donne à penser qu'elles étaient toutes en bois[1]; Sidyma paraît pourtant n'avoir acquis quelque importance qu'assez tard, sous la domination romaine. Songez aussi à ce que l'on raconte de ces incendies où s'abîme, par deux fois, la première des cités lyciennes, Xanthos. Si l'incendie les dévorait si vite, c'est qu'elles étaient, comme jusqu'à ces derniers temps Constantinople et Brousse, toutes bâties de bois. Les Lyciens n'avaient pas la ressource du pétrole; une ville de pierre ne se serait pas embrasée ainsi au premier signal.

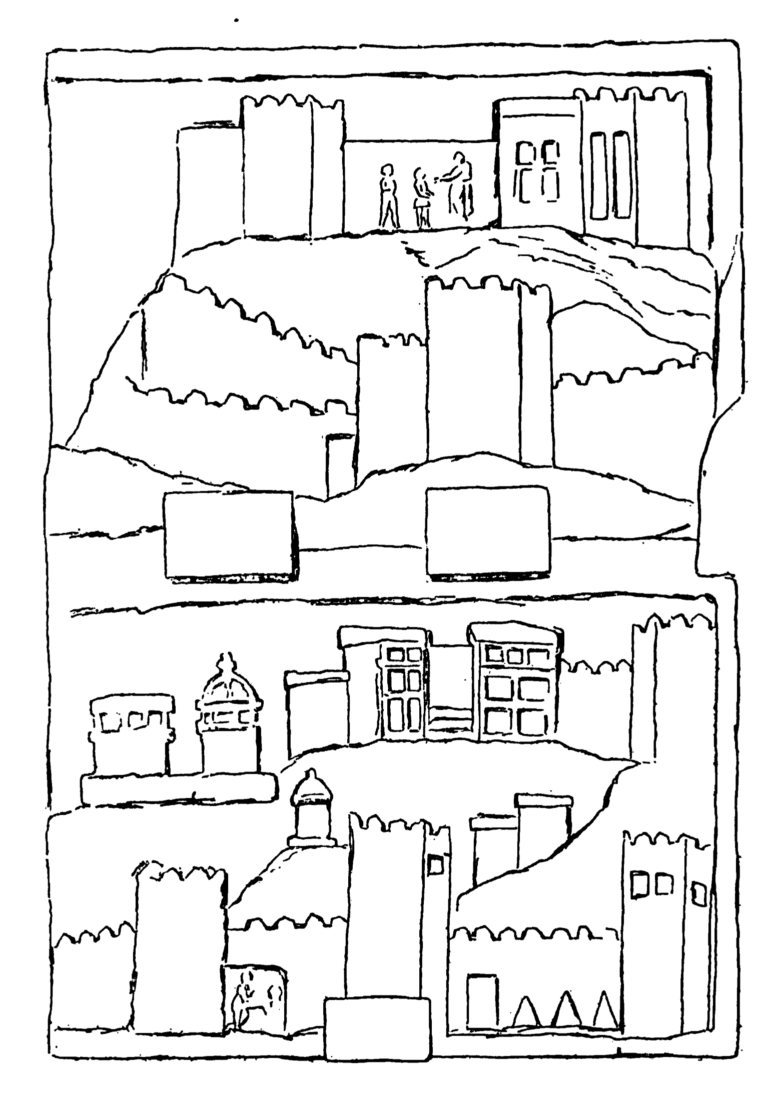
Dans un curieux monument, dans les bas-reliefs qui décoraient le vestibule d'une tombe de Pinara, le ciseau du sculpteur a dessiné des vues de villes lyciennes; on suppose qu'il a voulu représenter celles qui obéissaient au prince pour lequel a été préparée cette sépulture, la plus importante de la nécropole.

Ce sont des esquisses au trait qui nous montrent les murs, les tours, les portes et les principaux édifices de quatre cités, avec les tombeaux qui couronnent des tertres ou se dressent sur des crêtes allongées (fig. 252 et 253)[2]. Dans deux de ces vues, on croit reconnaître des bâtiments de bois. C'est d'abord, au milieu de l'un des tableaux, un grand édifice situé dans la ville haute (fig. 252); il paraît composé de deux corps de bâtiment auxquels on accède par un portail élevé sur plusieurs degrés; il a trois étages. Même dans cette représentation succincte, il rappelle ces vastes *sérails* en planches où, dans plus d'une ville de l'Anatolie, j'ai vu siéger le gouverneur de la province. A gauche de la façade, entre le second et le troisième étage, il y a une saillie bien marquée; ce que l'artiste a voulu figurer là, n'est-ce pas une poutre dont le bout dépasse la mortaise où elle est engagée? N'y

1. Benndorf, *Reisen*, I, p. 60 et 99.

2. Benndorf, *Reisen*, p. 52-54. Ces vues avaient déjà été données par Fellows; mais il y avait dans son dessin des inexactitudes qui ont conduit à des conclusions fausses; on avait cru par exemple voir un édifice à coupole là où il y a seulement, sur un tertre, un sarcophage vu par son petit côté (fig. 252, dans le panneau inférieur). Nous empruntons ici les copies plus exactes que Benndorf a fait exécuter au Musée Britannique.

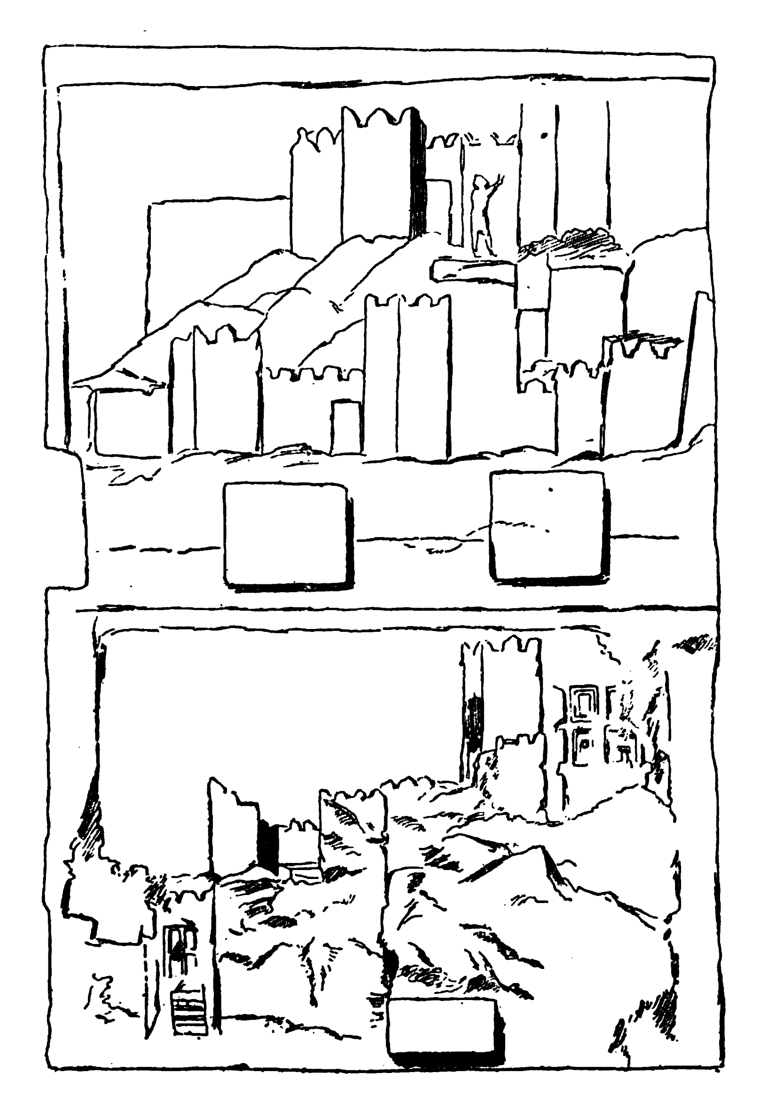
a-t-il pas là une allusion graphique au mode d'assemblage sur lequel nous avons appelé l'attention? En tout cas, on ne saurait hésiter sur le caractère de la fabrique qui, dans l'autre bas-relief, occupe le haut et la droite du tableau inférieur (fig. 253). La façade, sur laquelle ressor-



252. — Vues de villes, à Pinara. Benndorf, *Reisen*, t. Ier, fig. 36.

tent les extrémités des sablières et des traverses, est divisée en panneaux; ce sont bien là les formes que le bois est seul à donner. Le doute ne peut porter que sur un seul point, la question de savoir si l'édifice ici représenté est une vraie maison faite de poutres et de planches, ou bien une de ces tombes creusées dans le roc où la pierre s'ingénie à imiter les façons du bois.

Maintenant encore, en Lycie, on bâtit, suivant les lieux, tantôt en bois, tantôt en pierre; mais, là même où les murs de la maison sont faits de moellons réunis par de la terre gâchée, le bois joue toujours un grand rôle dans la construction. La maison, il est vrai, n'est plus une

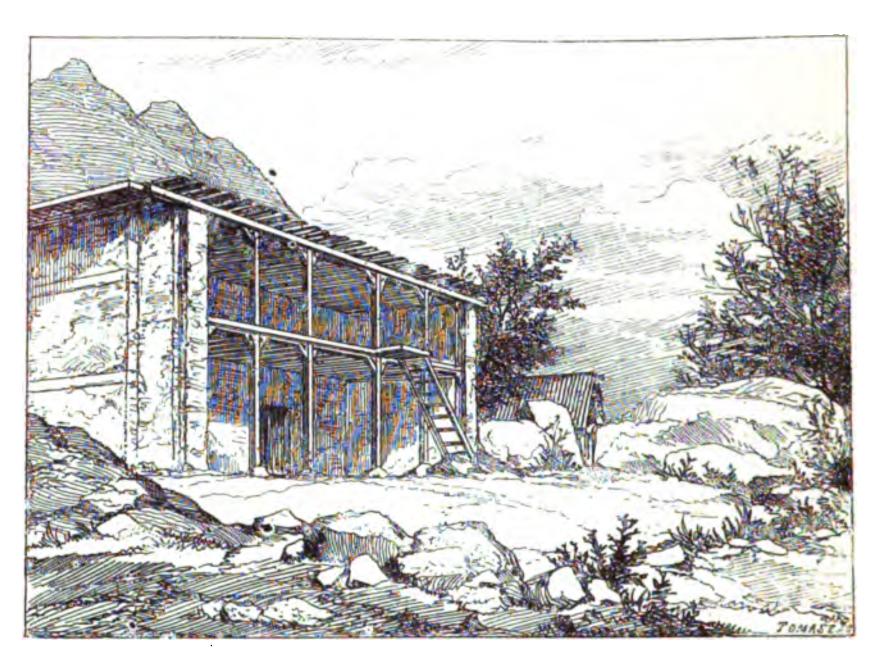


253. — Vues de villes, à Pinara. Benndorf, *Reisen*, t. Ier, fig. 37.

cage en charpente comme celle que laisse deviner l'antique tombe rupestre. Les murs en sont faits, aujourd'hui, de pierres sèches liées par un peu de boue; mais elle a encore un toit plat recouvert de terre, que contribuent à soutenir des poteaux qui, engagés dans la paroi sur les côtés, libres sur le devant, ménagent une double galerie, en façade, là où, par exception, la demeure du paysan a deux étages (fig. 254), et

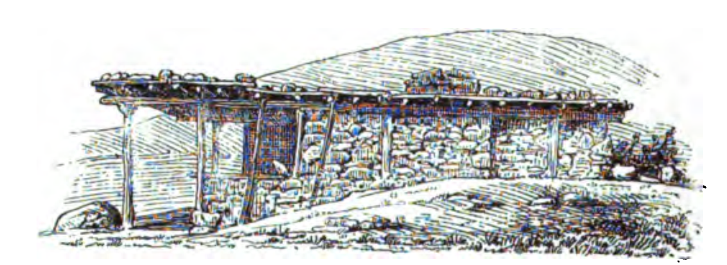
procurent une sorte de porche ou de promenoir couvert lorsqu'il n'y a qu'un rez-de-chaussée, ce qui est le cas le plus fréquent (fig. 255)[1].

Ce n'est donc pas l'habitation qui a conservé le type primitif que



254. — Maison à Ghendova. Benndorf, *Reisen*, t. Ier, fig. 19.

révèle la tombe lycienne; mais on le reconnaît dans les greniers que l'on rencontre dans la plupart des villages lyciens. Ces greniers diffèrent du modèle que nous étudions en ce que, pour mieux protéger contre les intempéries les récoltes qui y sont enfermées, ils ont un toit à double pente. Tantôt celui-ci a pour soutien deux arbalétriers qui se croisent à la partie supérieure et qui reçoivent la poutre faîtière (fig. 256); tantôt le potelet est visible sur les deux pignons (fig. 257). A la couverture près, la

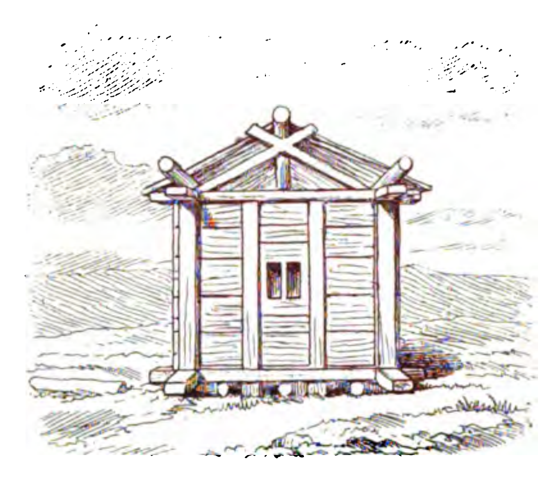


255. — Maison à Ghieuben. Benndorf, *Reisen*, t. Ier, fig. 26.

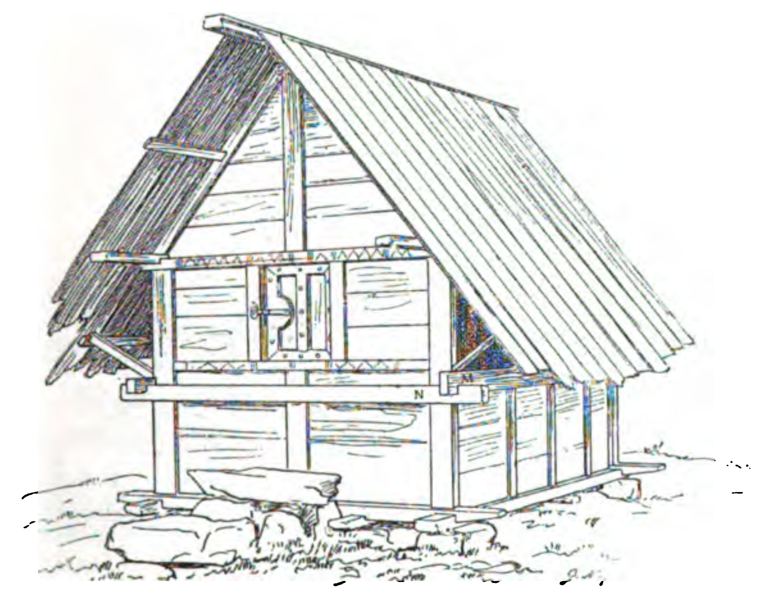
1. Nous ne reproduisons pas les types de maisons lyciennes donnés par Fellows, p. 129. Benndorf ne les a pas retrouvés sur les lieux; il les regarde comme des esquisses faites de mémoire, qui n'ont avec la réalité qu'une ressemblance lointaine (Benndorf, *Reisen*, I, p. 100, note 1).

ressemblance est frappante entre ces magasins et la maison que nous avons restituée d'après les façades funéraires.

Les entraits, les sablières, les traverses (N et M) qui, vers le milieu de sa hauteur, encadrent et maintiennent la cage, toutes ces pièces sont assemblées à mi-bois et les bouts en font une assez forte saillie (fig. 257). Les madriers les plus forts sont ceux qui, aux quatre angles, servent de montants. Au milieu de l'une des façades, dans un panneau qui est assez élevé au-dessus du sol pour qu'on ne puisse l'atteindre qu'avec une échelle, une petite porte fermée par une barre et par une serrure ; quand elle est ouverte, pour y passer il faut se courber et se coucher sur un côté. La caisse ainsi constituée ne



256. — Grenier lycien. Fellows, *An account*, p. 129, fig. 6.

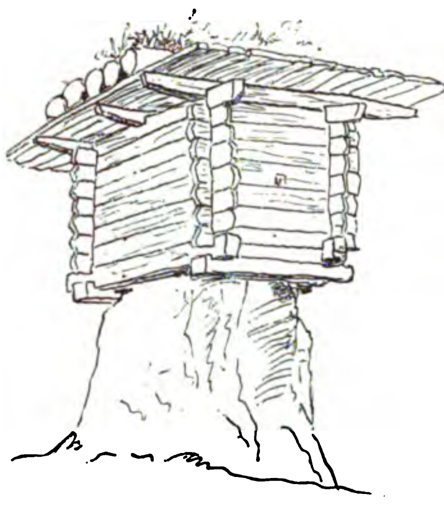


257. — Grenier lycien. Benndorf, *Reisen*, t. Ier, fig. 56.

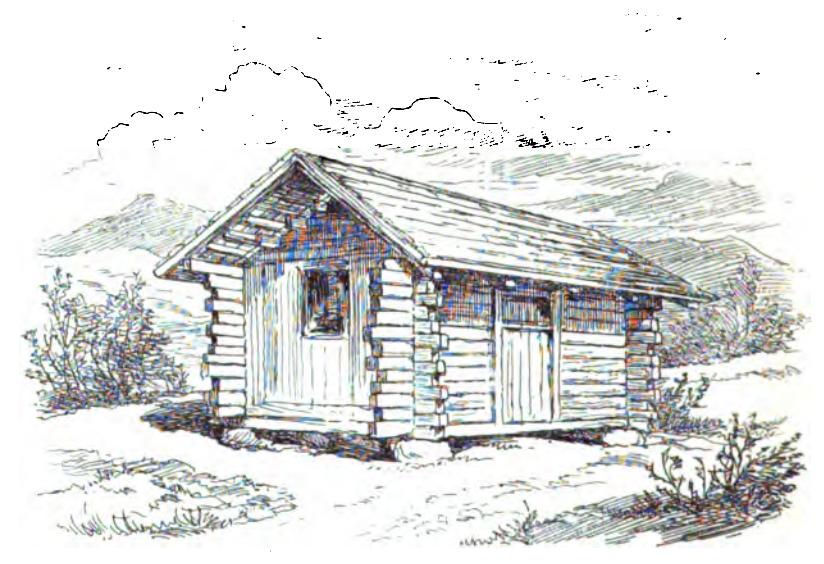
pose point sur le sol, dont l'humidité aurait bien vite fait de gâter les bois ; elle en est séparée par de grosses pierres.

Ce qu'il y a de très particulier, ce sont ces pièces qui se croisent

sur tout le pourtour du bâtiment et qui projettent leurs extrémités au delà des mortaises où elles sont engagées. Ce mode d'assemblage n'est pas dans les habitudes des ouvriers turcs et grecs des villes ou du bas pays; on ne le retrouve pas dans leurs charpentes [1]; il est propre à la Lycie, ou pour mieux dire aux pays de montagne où le bois est très abondant; il dispense d'avoir recours aux ferrures pour attacher les unes aux autres les pièces qui composent la cage de l'habitation. Nous l'avons signalé dans l'Olympe de Bithynie [2]. Il est usité aujourd'hui encore en Lycie, et, pour peu que vous alliez visiter les hautes vallées de la Savoie, vous l'y retrouverez partout, employé dans la construction des demeures et des granges. Voyez le croquis ci-joint que M. Niemann a pris en Lycie



258. — Hutte à Kurdjé-Keui. Petersen, *Reisen*, t. II, fig. 68.



259. — Grenier aux Villards de Thônes. Dessin de Marie Perrot.

fig. 258); il représente un corps de garde en planches, dressé sur une butte, à la croisée de deux chemins; est-il rien qui ressemble davantage

1. Benndorf, *Reisen*, t. I, p. 100.
2. *Histoire de l'Art*, t. V, p. 73.

à ce grenier que l'on rencontre partout en Savoie, sur les pentes des Aravis (fig. 259)? Il faut une transformation profonde des conditions sociales pour que le village se modifie; dans chaque région, il tend à rester indéfiniment ce que l'ont fait, à l'origine, les exigences du sol et des matériaux. Prenez le village suisse, non pas celui qui vit de l'étranger, qui, comme Interlaken, n'est qu'une réunion d'hôtels, mais le groupe de chalets perdu dans la montagne. La maison y est encore ce qu'elle était au temps d'Arioviste. Lui non plus, le village lycien n'a



260. — Tombeau d'Hoiran. Benndorf, *Reisen*, t. Ier, fig. 24.

pas dû changer beaucoup d'aspect depuis les jours fabuleux de Glaucos et de Sarpédon; seulement, lorsque toute cette contrée était plus prospère et plus peuplée, l'habitation du paysan devait être bâtie avec plus de soin et plus spacieuse.

La plupart de ces tombes rupestres ne reproduisent que la façade de la maison qui leur a servi de modèle ; cette façade fait sur le champ de la falaise une saillie de quelques décimètres ; l'imitation de la réalité est poussée plus loin quand à ce frontispice s'ajoute une des faces latérales; on a alors comme une vue d'angle de l'habitation lycienne. Le dessin ci-contre représente un coin de la nécropole d'une ville dont le nom ancien n'a pas encore été découvert, près du village d'*Hoiran*,

(fig. 260); il donne un exemple de chacun de ces deux modes d'interprétation. Quelquefois l'effort du copiste a été plus loin : les deux longs côtés du bâtiment simulé ont été dégagés de la masse, et celui-ci ne tient plus à la montagne que par derrière (fig. 261). Il est arrivé enfin, mais plus rarement, que la tombe, complètement isolée, ait ses quatre faces libres (fig. 262). La construction simulée est alors une fidèle image du type de demeure ou de magasin que l'architecture domestique avait créé dans des temps reculés et que l'architecture funéraire n'a pas cessé de répéter pendant plusieurs siècles.

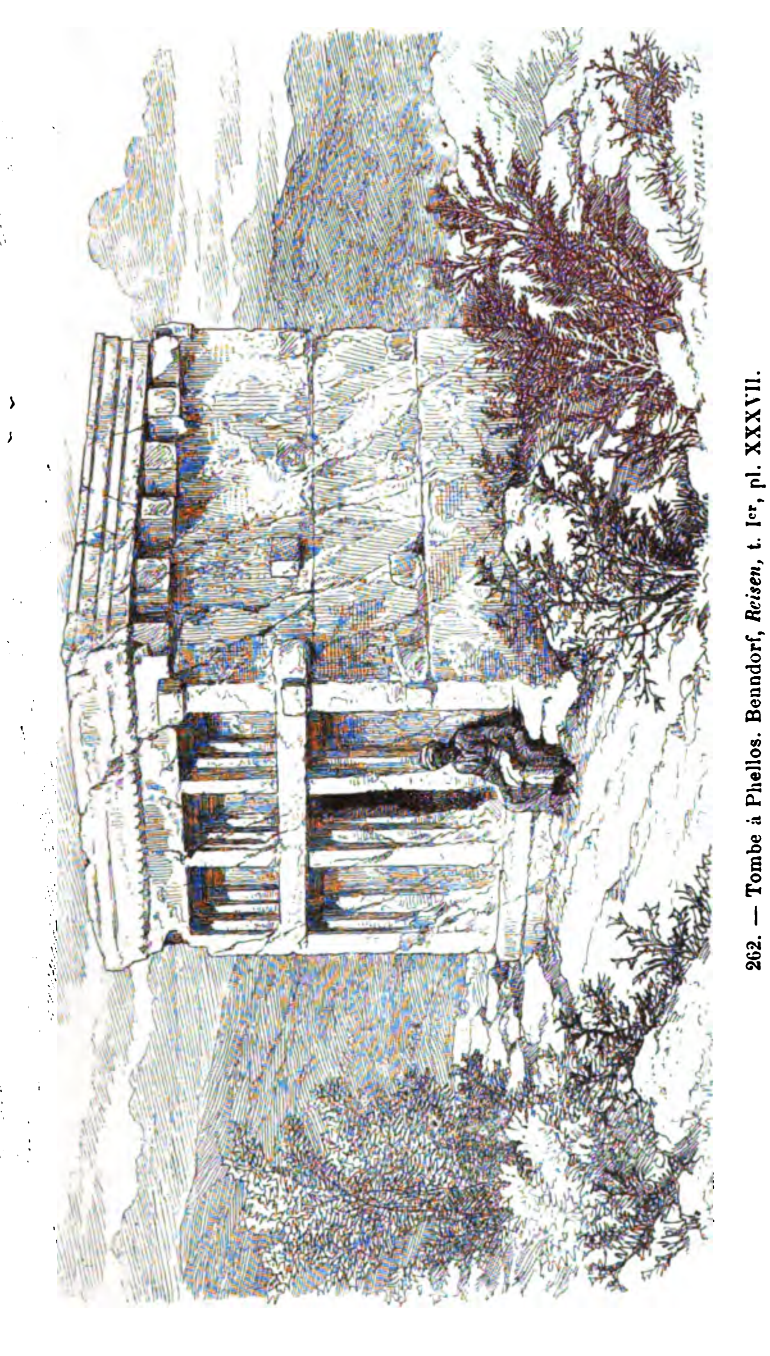


261. — Tombeau à Pinara. Benndorf, *Reisen*, t. Ier, fig. 37.

Il est aisé de comprendre sous l'empire de quelles idées et de quels sentiments les Lyciens ont ainsi donné à la tombe, vue du dehors, l'aspect d'une maison. Pour eux comme pour les autres peuples du monde ancien, la vie posthume n'était que la prolongation de celle que l'homme avait menée sous le soleil. Il était donc naturel de placer l'homme dans une demeure qui lui rappelât l'habitation où il avait vécu ce que la destinée lui avait donné de jours à passer sur la terre. Ce qui est particulier ici, c'est que l'intérieur de la tombe n'est pas en rapport avec sa partie externe [1]. Celle-ci a coûté un long et patient effort; il a fallu bien des journées d'ouvrier pour imiter ainsi, dans la roche vive, un à un, tous les membres de la charpente; or, derrière ces façades d'un si curieux travail, on ne trouve qu'un chambre unique, que ne décore aucune moulure, et qui est parfois si basse que l'on ne peut s'y tenir debout. Souvent elle renferme trois banquettes, taillées l'une dans la paroi du fond, les deux autres dans les parois de droite et de gauche. Il est très rare que ces lits soient doublés par superposition, comme le sont les fours à cercueil des caveaux phéniciens. C'est aussi par exception que la chambre est pré-

1. Benndorf, *Reisen*, t. I, p. 96.

cédée d'un vestibule (fig. 263), comme dans cette tombe de Pinara dont nous avons déjà donné une vue perspective (fig. 261). Ce vestibule était

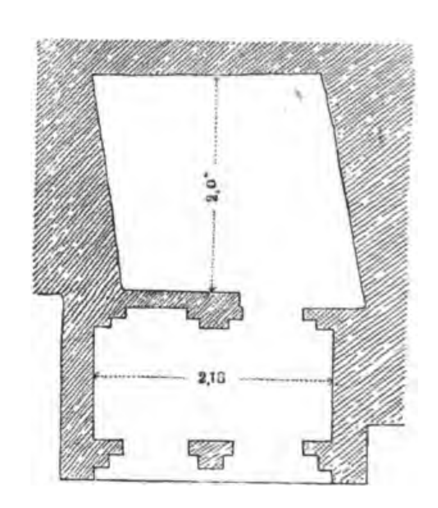


262. — Tombe à Phellos. Benndorf, *Reisen*, t. Ier, pl. XXXVII.

ouvert à tout venant, mais coupé au milieu, sur le devant, par un pilier où l'on reconnaît la copie du poteau sur lequel, dans une maison de bois, porterait le toit de l'auvent. Au fond de cette sorte de porche, l'entrée

de l'hypogée funéraire était close par une dalle. Cette entrée n'est point dans l'axe du vestibule, et cet axe n'est pas celui de la chambre. Cette dernière irrégularité s'explique peut-être par la forme du rocher où a été ménagée cette sépulture ; quant à la porte, si on l'a mise en face de l'une des baies de la pièce antérieure, sans se préoccuper de la symétrie, c'est que cette disposition facilitait l'introduction des cadavres.

On ne rencontre nulle part ici ces suites de chambres que nous avons signalées dans le centre de la péninsule ; alors même que l'encadrement ménagé autour de l'entrée du caveau a pris le plus d'importance, celui-ci ne vise jamais à l'effet architectonique. Par ce caractère, la tombe lycienne, même la plus ornée, ne laisse pas de rappeler ce qu'elle a été à l'origine, un simple trou, juste assez grand pour contenir le cadavre.



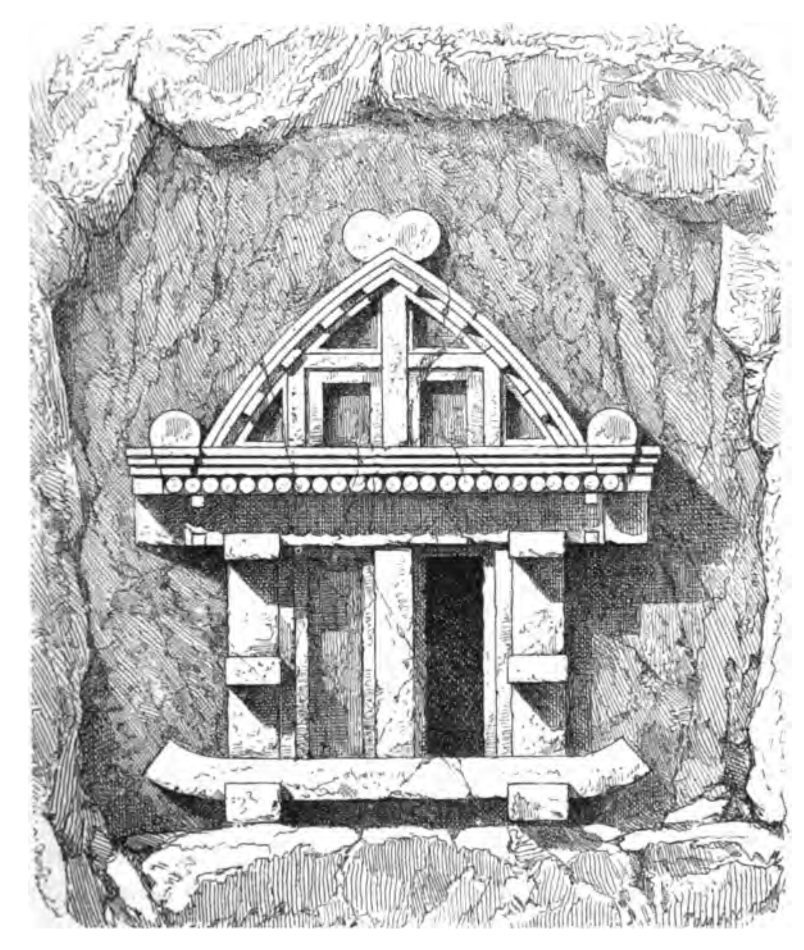
263. — Plan d'une tombe de Pinara. Benndorf, *Reisen*, t. Ier, fig. 34.

Entre cette tombe primitive et celle qui simule la façade d'une maison de bois à toit plat, point de transition ; il semble que, du jour où l'on a eu l'idée de prendre ce parti, l'imitation de la charpente ait été partout fidèle et complète. Il n'y a qu'une variante notable à signaler : c'est celle qui superpose à la terrasse supportée par des rondins une seconde couverture, un toit à double versant, lequel donne, en façade, un pignon curviligne, en forme d'ogive (fig. 264)[1]. A ce propos, on a rappelé les constructions légères que les peuples dont la demeure se termine par une terrasse y élèvent parfois, pour s'y mettre à l'abri du soleil ou de la rosée, quand ils y passent une partie du jour, et, pendant l'été, toutes leurs nuits ; mais ces constructions ne sont guère que des tentes, soutenues par des piquets[2] ; or, dans les tombeaux lyciens, le comble ogival paraît être, aussi bien que le reste de la façade, la copie d'une charpente faite de fortes pièces de bois (fig. 264). On y distingue les pannes, dont les bouts ressortent sous les arbalétriers que maintient une ferme semblable à celle qui est représentée dans les tombes phry-

1. On trouve aussi, quoique plus rarement, un pignon cintré : ainsi par exemple dans une tombe d'*Hoiran* (Benndorf, *Reisen*, t. I, p. 33, fig. 25).

2. Benndorf, *Reisen*, t. I, p. 105. Dans les textes de la Bible réunis par Benndorf, les auteurs cités emploient un mot que le traducteur grec a rendu par σκηνή, *tente*.

giennes (fig. 58 et 59); elle est composée d'un potelet et de deux faux entraits. Aux angles et au sommet du pignon, il y a souvent, comme en Phrygie, des appendices qui jouent le rôle de ce que les Grecs appelaient les *acrotères*. Dans la tombe de Myra (fig. 264), ce sont des rondelles et une sorte de fleuron rudimentaire; dans une façade de Pinara le fleuron est remplacé par les cornes et les oreilles d'un bœuf (fig. 265).



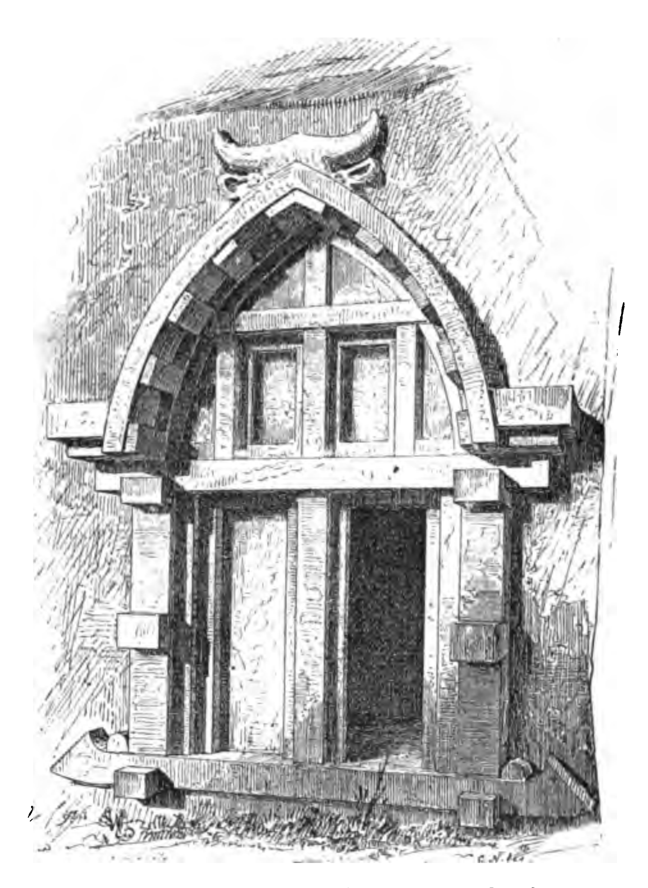
264. — Tombe à Myra. Texier, *Description*, t. III, pl. CCXXVII, fig. 3.

Cet ornement est-il destiné à rappeler le sacrifice offert au défunt lors des funérailles, ou témoigne-t-il que, comme le font encore les gens de la campagne dans plus d'un pays, les Lyciens aimaient à planter des crânes de bœuf ou de cheval sur le faîte de leur demeure ou sur les jambages des portes de leurs enclos? Cette pratique existait chez les Grecs, et l'on y attachait une idée religieuse[1]; c'est peut-être elle

1. Voir les textes et les monuments que cite à ce propos M. Benndorf (*Reisen*, t. I, p. 52, note 3).

qui a suggéré l'idée du motif connu sous le nom de *bucrane*.

Les pièces qui constituent les versants courbes de ce toit ont leur pied compris entre les poutres qui encadraient la couche de terre battue, la vraie couverture de l'habitation ; ces poutres servaient donc aussi à empêcher l'écartement des arbalétriers. Ici encore, tout se prête à cette conjecture que nous sommes en présence de la copie sincère d'un modèle jadis familier à tous les yeux ; il y a lieu de penser que certains de ces *chalets* lyciens avaient un comble aigu où trouvait place une chambre haute ou plutôt un grenier, grenier à fourrages ou grenier à bois, comme il y en a souvent un sous le comble triangulaire du chalet suisse. Cette dernière forme de comble se rencontre aussi dans les façades funéraires de la Lycie (fig. 266) ; mais les tombeaux qui la présentent paraissent, en général, moins anciens que ceux à comble ogival.



265. — Tombe à Pinara. Benndorf, *Reisen*, t. Ier, fig. 33.

Là où les hivers sont rigoureux, le comble ogival était une meilleure défense que le toit plat ou même que le toit à versants inclinés ; la neige glissait sur ses flancs ; il devait donc être employé, surtout dans les hautes vallées. Voici qui prouve que le pignon à rampants curvilignes était d'un usage très général dans certaines parties du pays : c'est de lui que se sont inspirés les Lyciens pour créer une autre forme de tombe, celle du sarcophage (fig. 267). Ces sarcophages, dont l'un des petits côtés reproduit la façade de la maison de bois à comble ogival, n'appartiennent qu'à la Lycie, où l'on pourrait en compter encore envi-

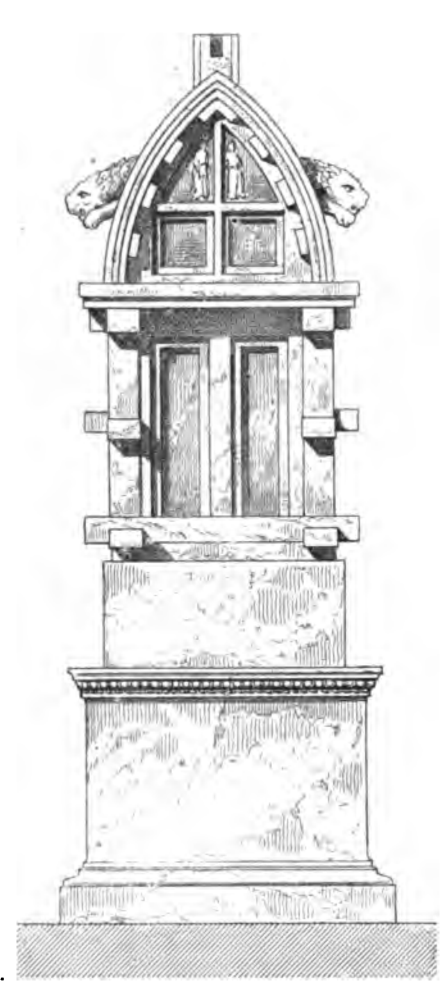
ron deux mille. Ils se composent d'un couvercle mobile, très lourd, muni de saillies qui jouent le rôle de poignées, d'une cuve où étaient déposés l'un sur l'autre les corps des membres de la famille, et souvent,



266. — Tombe à Antiphellos. Texier, *Description*, pl. CCI.

en dessous, d'une sorte de caveau ou *hyposorion*, où trouvait asile la dépouille des serviteurs. Tantôt le monument est construit; tantôt la cuve et le socle qui la supporte sont ménagés dans quelque gros bloc de rocher. Ce n'est pas ici le lieu de décrire les variétés de ce sarco-

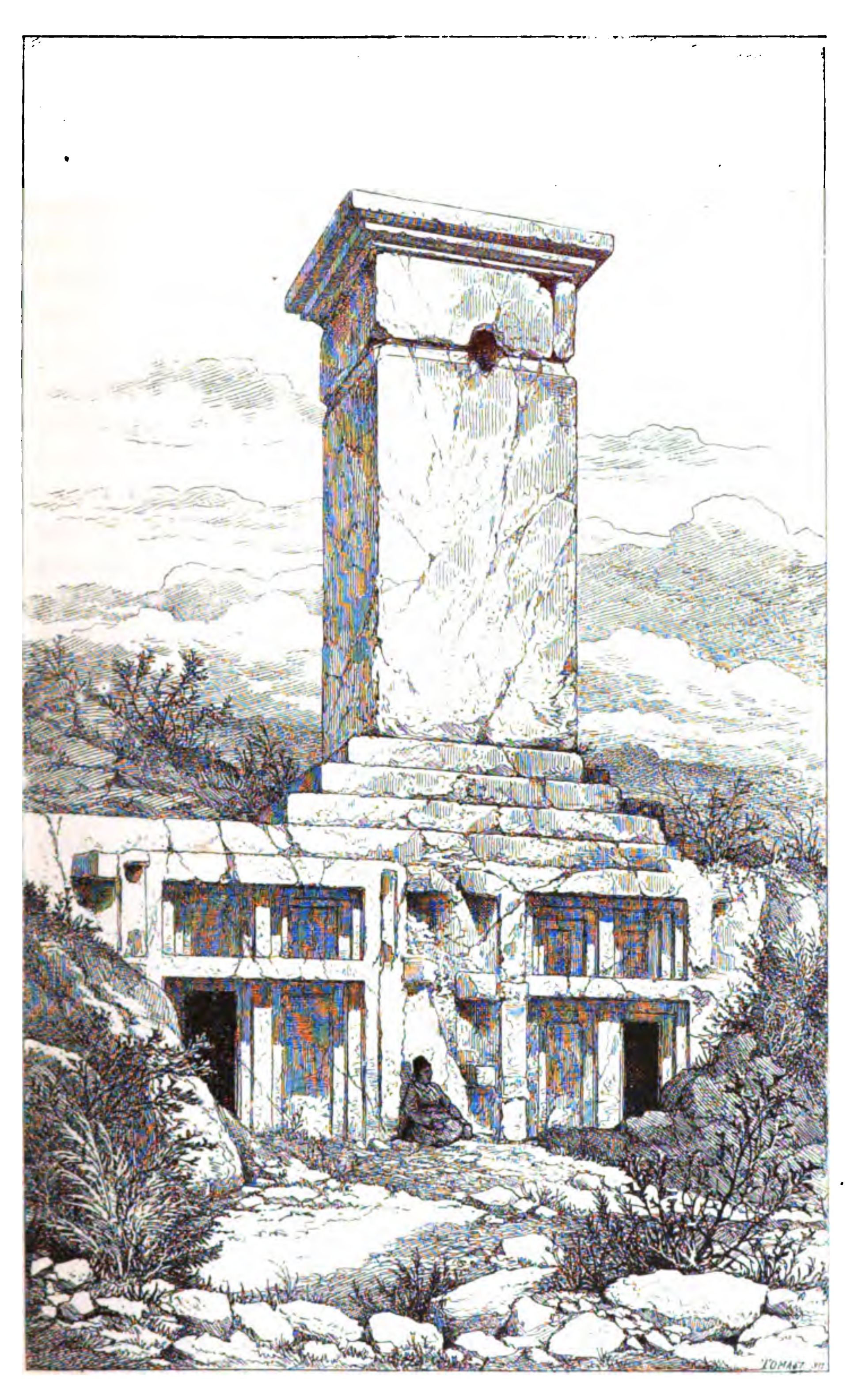
phage, qui ne cède la place que très tard, dans les derniers siècles de l'empire, aux types vulgaires des autres régions du monde romain; il suffisait de montrer, par cet exemple, combien toutes les créations de l'architecture lycienne, celles mêmes où l'on s'attendrait le moins à trouver la trace de cette influence, dérivent des constructions en charpente.



267. — Sarcophage à Antiphellos. Texier, *Description*, pl. CLXLXV.

De toutes les formes architecturales qui sont propres à la Lycie, il n'en est qu'une qui ne paraisse pas pouvoir rentrer dans cette donnée : c'est celle du monument qui est connu sous le nom de *Tombe des Harpies*, parce que ces monstres figurent dans les bas-reliefs qui la décoraient et qui ont été transportés à Londres. Ce qui constitue ce type, c'est une mince tour carrée qui forme un massif plein; la chambre funéraire est en haut, et au-dessus d'elle une toiture plate, très saillante, s'étend comme un dais. Le monument des Harpies a beaucoup souffert, quand il a été dépouillé des dalles sculptées qui fermaient les côtés de la chambre. Comme échantillon de ce type, nous reproduirons donc de préférence une autre tour du même genre qui se trouve aussi dans l'acropole de Xanthos (fig. 268). Avec les degrés qui lui servent de socle, elle a été taillée tout entière dans la roche vive, au-dessus de deux tombes du modèle ordinaire. Quant au réduit terminal qui sert de caveau, il était formé par quatre plaques de marbre[1]. Les portes des chambres, à Xanthos, étaient toutes petites; dans un autre de ces monuments, à *Ghieul-bachi,* la chambre n'a que 0^{m},85 de long sur 0^{m},09 de profondeur; on n'a pu user de ces sépultures qu'en pratiquant le rite de l'incinération.

1. Benndorf, *Reisen*, t. I, p. 87.



268. — Tour funéraire, à Xanthos. Benndorf, *Reisen*, t. Ier, pl. XXV.

Ces monuments, dont la hauteur varie entre trois et six mètres, sont assez rares ; on n'en compte qu'une quinzaine dans toute la Lycie[1]. C'est à une de ces tours qu'appartenaient les sculptures qui paraissent être les plus anciennes que l'on ait retrouvées en Lycie (fig. 273-275). L'impression que laisse l'ensemble de ce groupe, c'est que ce type n'a jamais été d'un usage très général; employé pour quelques grandes familles, il a été abandonné d'assez bonne heure; ceux de ces monuments qui semblent les plus jeunes appartiendraient au quatrième siècle. Quant à expliquer l'origine et le caractère de cette forme, nous ne voyons pas que l'on y ait réussi. On l'a comparée à celle des tours funéraires de la Perse et l'on s'est demandé si ce ne seraient pas là les tombes des satrapes perses; mais un au moins de ces monuments, celui de *Ghieul-bachi,* pourrait bien être antérieur même à la conquête de la Lycie par Harpage; d'ailleurs, la Lycie n'a guère été soumise que de nom aux princes Achéménides. Dans les bas-reliefs du plus soigné des tombeaux de cette catégorie, du monument des Harpies, on ne saurait signaler aucun trait qui rappelle les croyances de la Perse. Enfin, s'il y a une vague ressemblance entre ces tours lyciennes et celles de *Méched-Mourgab* et de *Nakhch-i-Roustem,* les différences sont assez sensibles pour que toute hypothèse d'une imitation directe se trouve écartée Il n'y aurait là qu'une simple coïncidence. Ce qui a peut-être suggéré l'idée de ces tombeaux en forme de piliers, ce serait ces tours de guet que l'on rencontre souvent dans les pays dont le territoire est partagé entre plusieurs clans ennemis; la chambre funéraire aurait remplacé, au sommet du mince et svelte bâtiment, la cellule où se tenait le guetteur. Il a pu y avoir de ces tours construites en charpente; mais elles étaient exposées aux incendies; on a dû reconnaître qu'il était préférable d'y employer la pierre, et c'est d'un modèle de ce genre que se serait inspiré le grand personnage qui aurait eu le premier la pensée de se ménager une sépulture du haut de laquelle il dominerait encore les places et les rues de la cité où, pendant sa vie, il avait joué l'un des premiers rôles.

Nous ne suivrons pas plus loin l'histoire de l'architecture funéraire en Lycie; nous ne l'étudierons pas dans les monuments qui, tout en gardant encore quelques traits empruntés aux types primitifs et locaux, portent partout l'empreinte des arts de la Grèce. Alors même, la préoccupation de la tombe reste un des caractères qui distinguent la Lycie;

1. On en trouvera la liste dans BENNDORF, *Reisen*, t. I, p. 107-108.

nulle part on ne trouve plus de tombeaux d'une exécution très soignée; nulle part surtout on ne prend des précautions plus minutieuses en vue de mettre sa dépouille mortelle sous la protection des dieux et, en même temps, pour plus de sûreté, sous celle des générations qui, dans l'avenir, habiteront la cité; on les intéresse au repos de sa cendre en leur assurant le bénéfice des amendes auxquelles s'exposeraient les profanateurs. C'est en Lycie qu'apparaissent le plus tôt les formules qui édictent ces peines pécuniaires, et c'est de là que l'usage paraît s'en être répandu dans le reste de l'Orient grec; on a cru pouvoir tirer cette conclusion de l'étude comparative des inscriptions funéraires[1]. Il est donc vraisemblable que le culte des morts eut, de très bonne heure, en Lycie, une importance considérable; peut-être, le jour où on lira couramment les textes lyciens, ceux-ci nous apprendront-ils quelle forme particulière avait prise, chez cette nation, cette religion de la tombe qui a été commune à tous les peuples de l'antiquité.

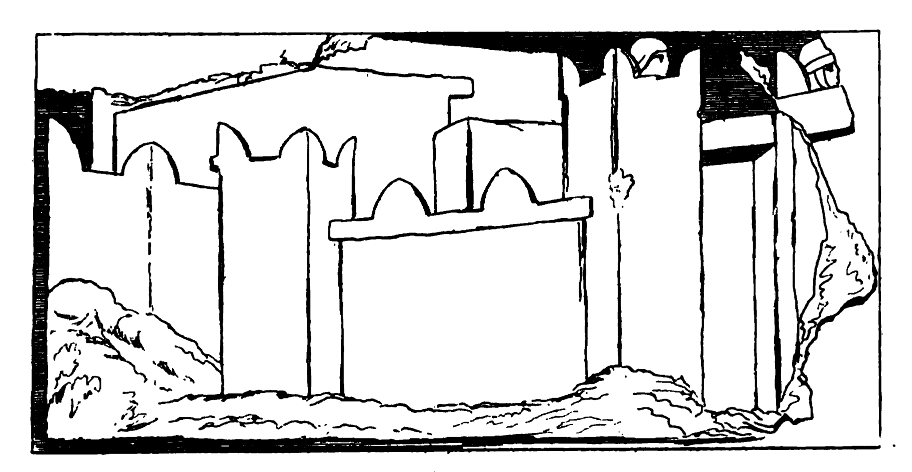
§ 2. — LES VILLES ET LEURS DÉFENSES

Les villes lyciennes présentent une particularité curieuse : tandis que dans les cités grecques les tombes étaient placées en dehors de la cité, en Lycie les sépultures des principaux personnages se dressaient dans l'enceinte même de la ville. C'est ce qu'ont remarqué tous les voyageurs qui ont visité le site de Xanthos; le monument des Harpies, plusieurs autres tours funéraires (fig. 268) et plusieurs grands sarcophages s'y dressent encore sur place, au milieu des ruines de la ville haute. Cette habitude, on aurait pu la deviner en jetant les yeux sur ces vues de villes que présentent certains bas-reliefs lyciens; dans l'un des tableaux que nous avons empruntés à une sépulture de Pinara, des monuments funéraires de différents types sont compris parmi les édifices enclos dans la ligne des remparts (fig. 252, 253); il en est de même dans une autre image du même genre (fig. 269, 270)[2]. Elle fait partie des sculptures qui décoraient, à Xanthos, ce que l'on appelle le *monument des Néréides,* sculptures qui représentaient les exploits d'un prince ou satrape du quatrième siècle; on y voit des villes assiégées, et,

1. G. HIRSCHFELD, *Ueber die griechischen Grabschriften welche Geldstrafen anordnen* (dans les *Kœnigsberger Studien*, 1887, 8°).

2. MICHAELIS, *Il monumento delle Nereidi*, p. 117 (dans les *Annales de l'Institut de correspondance archéologique*, 1875).

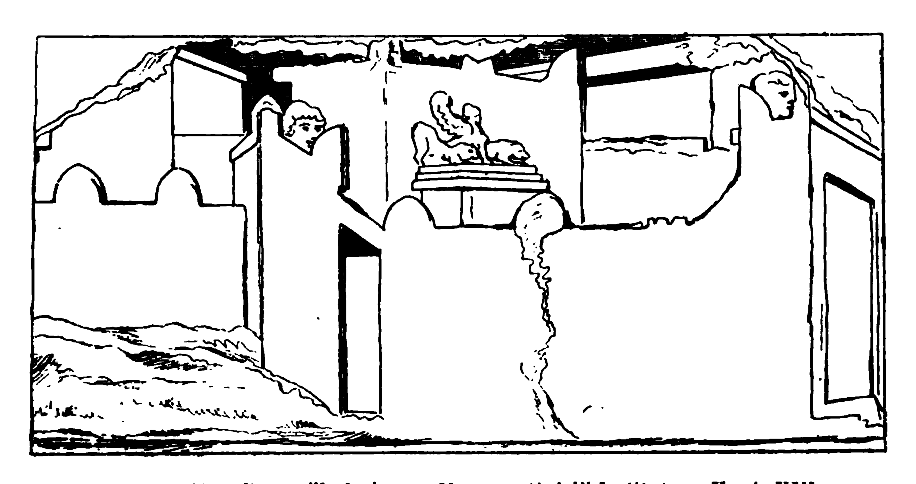
dans l'une d'elles, au-dessus du mur crénelé, paraît la partie supérieure d'un monument, terminé par un sphinx, où l'on reconnaît une stèle quadrangulaire analogue à la grande stèle de Xanthos qui porte une inscription bilingue en l'honneur d'un descendant d'Harpagos,



269. — Vue d'une ville lycienne. *Monumenti dell' Instituto,* t. X, pl. XVI.

prince du pays, stèle que surmontait un sphinx entre deux lions [1].

Ce qui devait contribuer à donner aux villes lyciennes une physionomie à part, c'était ces bâtiments de bois que nous avons cru retrou-

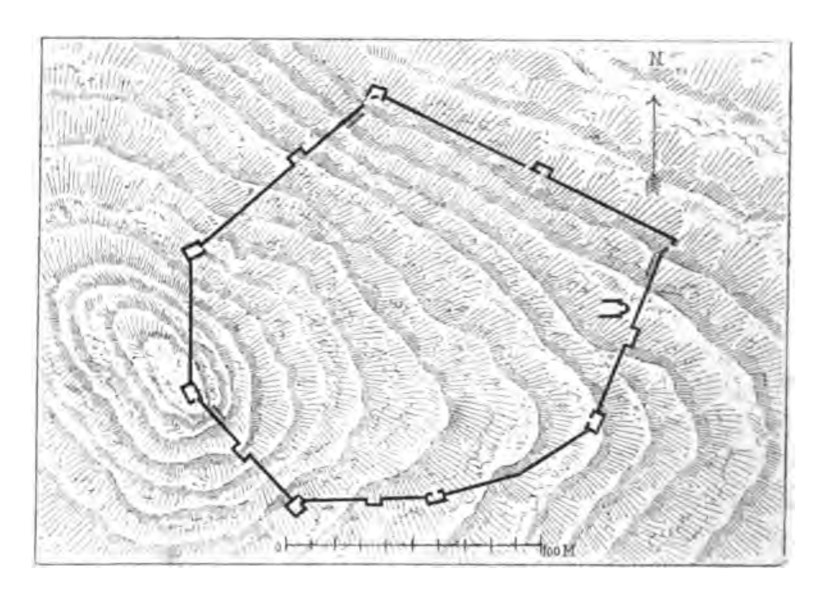


270. — Vue d'une ville lycienne. *Monumenti dell' Instituto,* t. X, pl. XVI.

ver dans les vues que nous en a conservées la sculpture (fig. 252, 253). Les villes étaient posées sur des hauteurs d'un accès difficile. Là où

1. La reproduction la meilleure qui ait été donnée de ce monument se trouve dans Prachow, *Antiquissima monumenta Xanthiaca,* pl. 2, fig. 1 (f°, Saint-Pétersbourg, 1871. 2 pages de texte et 6 planches lithographiées).

les escarpements du roc ne suffisaient pas à rendre impossible toute tentative d'escalade, on avait construit des murs dont les parties les plus anciennes sont en appareil polygonal; mais la plupart de ces cités ont eu à subir tant de sièges, elles ont eu tant de fois à réparer leurs défenses, que la maçonnerie primitive se dérobe souvent sous des reconstructions postérieures. C'est le cas par exemple à Xanthos. Veut-on présenter un ensemble qui ait gardé son caractère homogène, ce n'est pas là qu'il faut aller le chercher; on le trouvera plutôt dans les ruines de simples forteresses, qui, abandonnées à un certain moment, n'ont

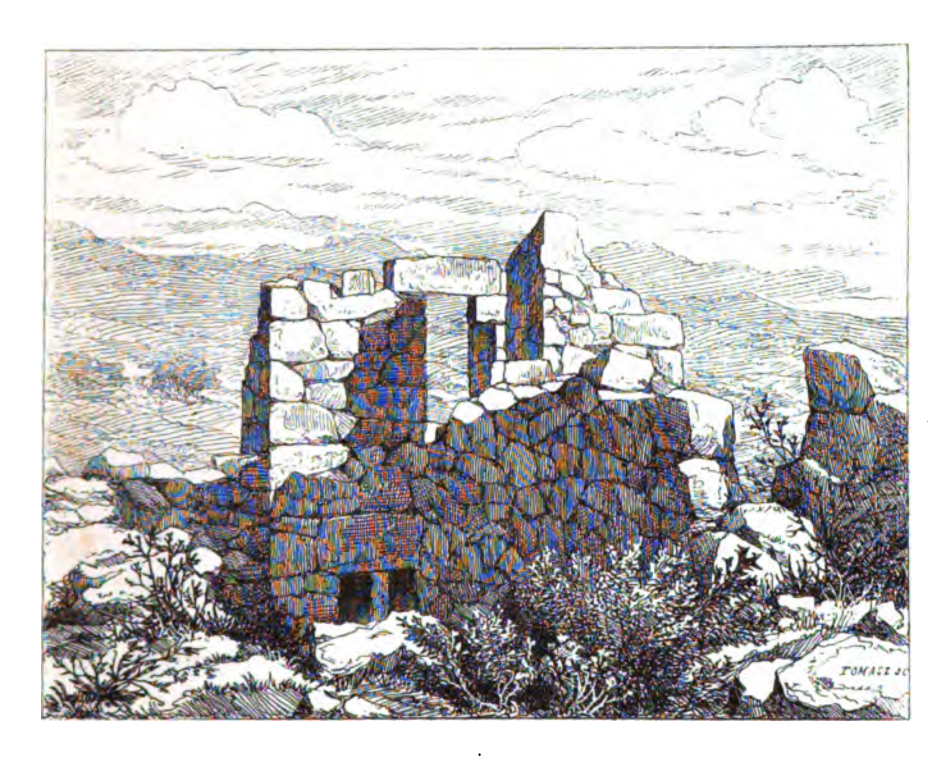


271. — Plan de la forteresse de Pydnai. Benndorf, *Reisen*, t. Ier, fig. 75.

jamais été remaniées. On peut citer, à ce titre, une enceinte qui se voit encore, dans un remarquable état de conservation, au-dessus de la mer, à l'ouest de l'embouchure du Xanthe; c'était un château fort des Xanthiens, appelé Pydnai, qui couvrait, de ce côté, leur territoire contre les incursions des habitants du Cragos[1]. L'enceinte dessine, autour du sommet de la colline qu'elle couronne, un polygone irrégulier (fig. 271). L'appareil est à joints vifs, très bien dressés, quoique les assises réglées ne s'y rencontrent que par exception (fig. 272); les matériaux sont de dimension moyenne. La forteresse n'a que deux entrées, l'une au nord, et l'autre à l'est. On compte onze tours rectangulaires qui font, à intervalles irréguliers, saillie sur la courtine. Elles

1. Benndorf, *Reisen*, t. I, p. 124.

sont encore debout, par endroits, sur une hauteur d'environ dix mètres. Le mur a près d'un mètre d'épaisseur; la crête est recouverte de larges dalles, qui font à l'intérieur une saillie très marquée; par-dessus ces dalles on a ajouté, peut-être dans un autre temps, des créneaux faits de moellons gâchés avec du mortier. Les tours ont des portes qui ouvrent sur le dedans de l'enclos, des meurtrières, et de grandes fenêtres. Elles étaient à deux étages; celui d'en haut communiquait avec le dessus du mur, que l'on atteignait, de place en place, par de petits



272. — Mur d'enceinte de Pydnai. Benndorf, *Reisen*, t. Ier, fig. 71.

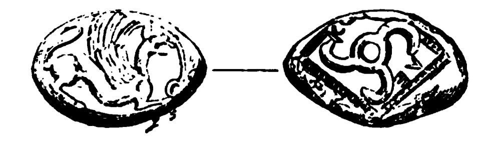
escaliers très raides. On voit encore, dans la cage de ces bâtiments, les rebords sur lesquels portaient les bouts des solives du plancher et du plafond. Sans viser à l'élégance, tout cet ouvrage paraît avoir été exécuté par des ouvriers qui avaient une grande habitude des travaux de fortification.

Ces tours carrées que reliaient des murs crénelés, on les retrouve d'ailleurs dans ces vues de villes que nous ont conservées les bas-reliefs lyciens (fig. 252, 253, 269, 270). Il n'est pas un de ces tableaux où l'on ne voie cette muraille entourer le pied de la colline sur laquelle la cité s'était bâtie et s'élever avec elle vers l'acropole. Ce n'est qu'à la faveur

de la paix romaine que les villes lyciennes sont sorties de leur cuirasse, sont descendues et se sont développées dans la plaine.

Autrefois, lorsque les guerres étaient fréquentes entre cités limitrophes et rivales, les Lyciens ne s'étaient pas contentés d'entourer leurs demeures d'une ceinture de remparts; pour se couvrir contre leurs voisins, ils n'avaient pas hésité à entreprendre des travaux plus considérables. Ainsi, à une lieue environ vers le nord de leur ville, les Xanthiens avaient barré la vallée par un mur qui s'appuie sur un contrefort du Massikytos et s'étend, sur une longueur de quatre kilomètres, jusqu'au fleuve, dans le voisinage duquel il aboutit à une sorte de place d'armes ou de redoute, qui couronne une petite colline. Le mur est d'appareil polygonal; il est construit en blocs d'assez faible dimension, qui laissent entre eux des vides bouchés par de petites pierres. C'est là que les Lyciens, avant de se renfermer dans les murs de leur ville, ont dû offrir à Harpagos la bataille dont parle Hérodote.

Aucun monument ne permet de se faire une idée des temples lyciens, tels qu'ils étaient avant d'avoir été reconstruits à la grecque, comme les édifices dont les débris subsistent encore à Patara et sur d'autres points de la Lycie. Si les bâtiments de bois n'étaient pas voués, par leur nature même, à une prompte destruction, c'est ici que l'on aurait peut-être retrouvé le prototype de ce que l'on a quelquefois appelé le *temple-cabane*. Aujourd'hui, dans toute cette contrée, sauf à *Makri* et à *Elmalu*, les mosquées ne se distinguent pas, à première vue, des maisons de paysan qui les entourent; sans l'indication du *mirhab* sur une des parois de la salle rustique, on ne devinerait pas la destination du bâtiment.



CHAPITRE III

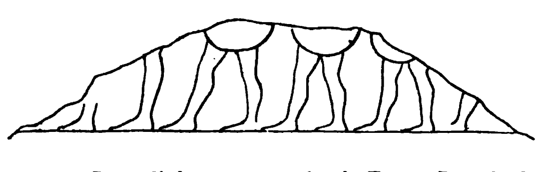
LA SCULPTURE

La tombe dont nous avons étudié les principales variétés, qu'elle fût taillée dans le roc ou bâtie en matériaux appareillés, se couvrait de bas-reliefs, dès que la fortune de son propriétaire lui permettait de se donner ce luxe. Il a suffi de dépouiller quelques tombeaux de Xanthos pour constituer, au Musée Britannique, une riche suite de sculptures qui forment ce que l'on appelle la *galerie lycienne*, et voici que, grâce à la générosité d'un groupe d'amateurs et aux peines prises par MM. Benndorf et Niemann, le musée de Vienne possède aujourd'hui un curieux ensemble de figures qui provient de la même contrée, celles qui décoraient l'*héroon de Ghieul-bachi*[1]. Ce n'est point ici que l'on devra chercher la description ni la représentation de ces ouvrages ; ainsi que ceux qui sont restés en Lycie, ils ont leur originalité, par les détails très particuliers du costume qu'ils reproduisent et surtout par les thèmes qu'y traite la statuaire[2] ; mais la facture en est toute grecque : ils ont été exécutés par des sculpteurs ioniens ou par des élèves de ces maîtres, et, à ce titre, c'est à l'histoire de l'art hellénique qu'ils appartiennent ; c'est là que nous les retrouverons. Ici, il nous suffit de montrer que si, à partir de la seconde moitié du sixième siècle, la Lycie, arrachée à son isolement par la conquête perse et comprise dans la même satrapie que l'Ionie, a tiré de Milet et d'Éphèse les artistes qui ont décoré les sépultures de ses princes et de ses principaux citoyens, elle n'avait pas attendu ce moment pour sculpter sur la façade de ses tombeaux l'image de l'homme et celle de l'animal.

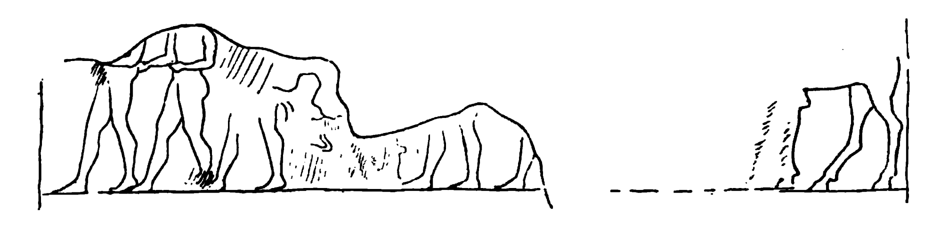
M. Benndorf inclinerait à regarder comme le plus ancien ouvrage de la plastique qui existe, à sa connaissance, en Lycie, les bas-reliefs,

1. Benndorf und Niemann, *das Heroon von Gjölbaschi-Trysa*. Vienne, 1888.
2. Sur ces thèmes et ce qu'ils ont de particulier, voir Petersen, *Reisen*, t. II, p. 193-196.

par malheur très mutilés, qu'il a découverts sur le site de Trysa, près du village de *Ghieul-bachi* (fig. 273-275)[1]. Ils ornaient les quatre faces d'une tour funéraire, semblable à celle de Xanthos que nous avons représentée (fig. 268), mais bien moins haute ; une de ces faces n'est pas visible aujourd'hui, le monument étant renversé sur le sol. La partie supérieure des plaques est cassée. Rongés par les intempéries, les personnages paraissent peut-être plus minces qu'ils ne l'étaient avant d'avoir ainsi souffert ; les effets de l'usure, qui mange les contours, sont plus sensibles sur la largeur que sur la longueur des figures. Celles-ci, selon toute apparence, faisaient partie d'une de ces processions funéraires qui se développent sur la panse de ces vases antiques très anciens que l'on connaît sous le nom de *Vases du Dipylon*[2]. Sur la première face visible (fig. 273), on distingue la partie inférieure du corps de cinq hommes armés qui marchent vers la gauche ; leurs boucliers étaient ronds. Sur l'autre dalle, on voit aussi le buste ou les jambes de cinq personnages, dont deux, les mains étendues, portaient quelque chose, peut-être des offrandes (fig. 274). Sur la troi-



273. — Bas-relief sur une tombe de Trysa. Benndorf, *Reisen*, t. II, fig. 9.



274, 275. — Bas-reliefs sur une tombe de Trysa. Benndorf, *Reisen*, t. II, fig. 9.

sième plaque, on n'aperçoit plus que la partie postérieure d'un cheval et le talon d'un cavalier (fig. 275). Cela rappelle maints monuments archaïques de style oriental. On rencontre des défilés de ce genre sur les sarcophages de Cypre[3] ; il y en a aussi sur les coupes phéniciennes gravées au trait[4], sur ces œufs d'autruche ornés de dessins, que four-

1. Petersen, *Reisen*, t. II, p. 13.
2. Rayet et Collignon, *Histoire de la céramique grecque*, p. 23-30, fig. 19 et pl. 1.
3. *Histoire de l'Art*, t. III, fig. 415 et 416.
4. *Histoire de l'Art*, t. III, fig. 548 et 549.

nissent les tombes étrusques[1], sur des bijoux d'or trouvés à Corinthe[2]. C'était là un des thèmes favoris de la plastique naissante ; l'idée lui en avait été suggérée par le spectacle de ces cortèges qui évoluaient autour du bûcher des princes, de ces pompes guerrières que décrit l'*Iliade*[3].

C'est encore à un monument du même genre qu'appartenaient des sculptures, en tuf calcaire très dur et de couleur sombre, qui, conservées aujourd'hui à Londres, semblent être les plus anciennes de celles



276. — Tombe de Xanthos. Musée Britannique. Petit côté. Longueur 1m,13. Dessin de Saint-Elme Gautier.

qui ont été rapportées de Xanthos (fig. 276-280)[4]; mais le monument a été détruit, et l'on ne saurait dire quelle était la hauteur de la stèle; en tout cas, elle était barlongue et non carrée, en plan, car il y a deux grands côtés et deux petits. Chacun des petits est occupé par une figure de lion couché. L'un de ces lions, où la tête est endommagée,

1. *Histoire de l'Art*, t. III, fig. 626, 627.

2. Furtwængler, *Archaischer Goldschmuck* (*Archæologische Zeitung*, 1884, p. 99-114, pl. 8, fig. 1 et 6).

3. Homère, *Iliade*, XXIII, 127-134.

4. Il existe encore à Xanthos des lions qui paraissent au moins aussi archaïques que ceux de Londres. Benndorf, *Reisen*, t. Ier, pl. 28.

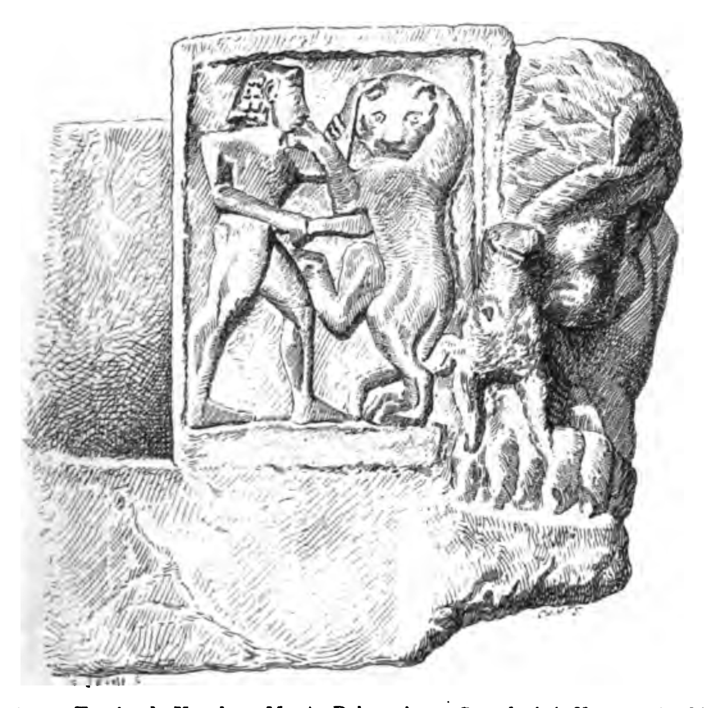
caresse son lionceau qu'il couvre de ses pattes (fig. 276); l'autre, qui au contraire est presque intact, est accroupi sur un taureau qu'il a terrassé (fig. 277); la tête du taureau pend inerte et renversée, les cornes tombant à terre, détail qu'on distingue mieux dans la vue latérale (fig. 278). Les grands côtés sont l'un et l'autre en partie brisés; sur l'un on voit trois personnages, un guerrier à pied tourné vers la gauche, puis un second piéton, sans armes, probablement un serviteur, marchant derrière un cavalier qui s'avance vers la droite (fig. 279). Le



277. — Tombe de Xanthos. Musée Britannique. Vue d'angle. Dessin de Saint-Elme Gautier.

serviteur n'est vêtu que d'une courte tunique, et le cavalier paraît nu. Au contraire, chez le soldat, le costume présente une particularité curieuse : c'est la forme du casque, au-dessus duquel se dresse et s'arrondit cette longue lame de métal, en forme de croissant, que nous avons rencontrée dans un bas-relief funéraire de la Phrygie (fig. 117). Le bouclier est cette rondache qui paraît déjà sur les plus anciens vases de Mycènes et qui figure dans tous ces monuments, d'origine très diverse, auxquels nous renvoyions à propos du bas-relief de Trysa (fig. 274). Il est difficile de deviner ce que représente le disque placé devant le guerrier, à la hauteur de sa tête; il est séparé du casque par un sillon dans la pierre; est-ce un bouclier pendu au

mur? De l'autre grand côté, il ne subsiste qu'un groupe, encadré dans un rebord saillant, qui occupe à peu près le tiers de cette face (fig. 278); il semble probable qu'il y avait un pendant à l'autre bout, et qu'entre ces deux tableaux s'ouvrait la porte de la chambre. Ce groupe reproduit un des thèmes qui sont le plus chers à l'art oriental, le combat d'un personnage viril, homme ou dieu, contre un lion[1]. Les deux ennemis sont debout, face à face; le héros, de sa main gauche, saisit la crinière du monstre, tandis que, de sa main droite, il lui enfonce dans

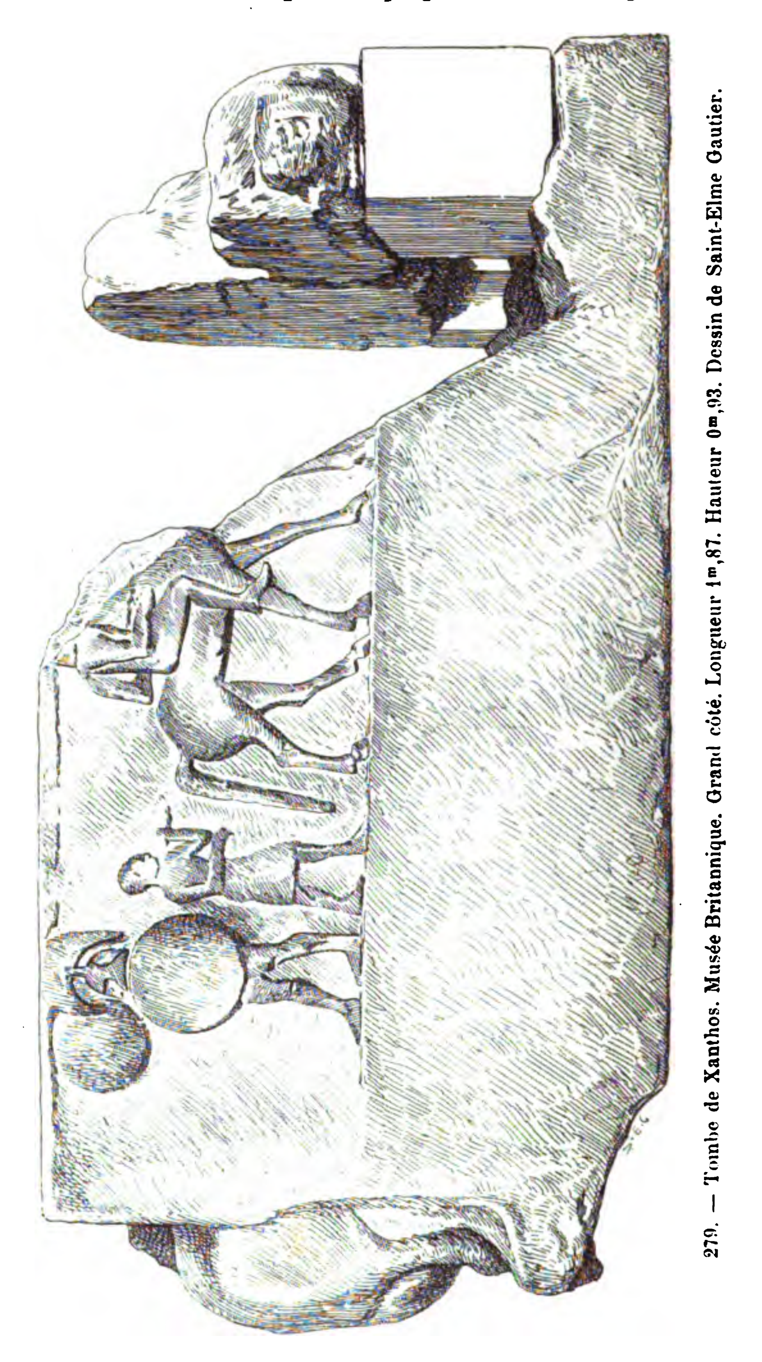


278. — Tombe de Xanthos. Musée Britannique. Grand côté. Hauteur 0m,93.
Dessin de Saint-Elme Gautier.

le flanc un large glaive; il n'a pas l'air de sentir les griffes de la bête qui lui labourent l'épaule et le flanc. L'attitude est toute conventionnelle; si, pour être plus près de la nature, l'artiste s'était avisé de varier la donnée traditionnelle, s'il avait traité la scène de manière que l'issue de la lutte pût paraître douteuse au spectateur, le symbole aurait cessé d'être compris. L'idée qu'il éveillait dans les esprits, c'était celle d'une victoire remportée sur les puissances du mal par un être fort et bienfaisant; pour que cette idée fût perçue, il suffisait que les deux figures s'offrissent au regard telles qu'on avait coutume de les

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 332, 337; t. III, fig. 471, 472; t. IV, fig. 266.

voir, sous le même aspect, avec la même pose. C'est par la présence de cet élément traditionnel que s'expliquent ici les inégalités de la fac-



279. — Tombe de Xanthos. Musée Britannique. Grand côté. Longueur 1m,87. Hauteur 0m,93. Dessin de Saint-Elme Gautier.

ture. Rien de plus raide que le groupe du lion et de son vainqueur; mais il y a déjà plus d'aisance dans les figures de l'autre face principale; le cavalier est bien d'aplomb. Ce qui est encore supérieur, ce

sont les grands lions des deux extrémités; s'il y a encore quelque maladresse dans certains détails, si le lionceau et la tête retournée du taureau ne sont pas exempts d'une certaine gaucherie, c'est une œuvre vraiment belle que le lion couché sur sa victime, surtout quand on le considère de profil (fig. 280). Il donne au plus haut degré le sentiment de la force au repos; l'exécution, souple, large et grasse, a un caractère très particulier. On devine ici, sous la peau, la puissance des muscles; mais ceux-ci ne se détachent et ne ressortent pas sur la



280. — Tombe de Xanthos. Musée Britannique. Petit côté. Longueur 1m,20. Hauteur 0m,93. Dessin de Saint-Elme Gautier.

chair avec cette fermeté un peu dure qui est dans les habitudes du sculpteur assyrien; ce n'est pas non plus cette sécheresse et ces conventions que nous avons relevées en Phrygie[1]; rien de plus libre que le rendu des masses de cette lourde crinière qui ombrage le front. Les voyageurs attestent que le lion existe encore dans le Taurus lycien; l'artiste a donc pu travailler d'après nature.

Des deux monuments que nous avons étudiés, l'un, celui de Trysa, remonte peut-être au septième siècle; l'autre, où le ciseau est déjà bien

1. *Histoire de l'Art*, t. V, p. 178-179.

plus habile, serait du sixième[1]. En tout cas, tous les deux paraissent antérieurs au moment où l'influence de l'art ionien a commencé de dominer en Lycie. Leurs thèmes sont de ceux que traite couramment l'art asiatique. La Phrygie avait de même constitué les lions gardiens de la tombe (fig. 64, 65), et le héros vainqueur du lion qui est représenté près de la porte fait songer à ce groupe des deux guerriers perçant la Gorgone de leurs lances qui occupe une place analogue dans une des tombes les plus importantes de la nécropole du Sangarios (fig. 117); mais le style n'est pas le même; il est ici plus ample et plus vivant. La race lycienne paraît avoir été bien douée pour la plastique; on est tenté de croire qu'elle ne renonça point à s'y exercer, alors même qu'elle eut commencé de chercher des exemples et des leçons chez ses voisins des vallées du Méandre et de l'Hermos. Parmi ces bas-reliefs qui décorent en si grand nombre les tombes de ce peuple, beaucoup doivent avoir été exécutés par des artistes indigènes, formés à l'école des maîtres ioniens. Tout en modifiant leur style, ces artistes restèrent fidèles, dans une certaine mesure, à de vieilles traditions locales; c'est ainsi qu'ils continuèrent à multiplier les figures de lions et à faire un fréquent usage de motifs empruntés au répertoire des arts de l'Orient, tels que le combat du lion et du taureau, le groupe du cerf terrassé par un lion, les lions et les sphinx affrontés[2]. Ces motifs se retrouvent aussi sur les monnaies (cul-de-lampe à la fin du chapitre). La Chimère, que nous avons trouvée à Cypre et que l'on s'attendait à rencontrer en Lycie, n'y figure ni dans les bas-reliefs ni parmi les types monétaires. En revanche, on y voit le taureau ailé à tête humaine de l'Assyrie et de la Perse[3].

Une habitude qui doit être très ancienne en Lycie, parce qu'elle y a toujours persisté, c'est celle de la décoration polychrome. On a trouvé des traces certaines de couleur sur ces tours funéraires qui sont un des types archaïques de la sépulture lycienne; dans l'une d'elles, ces panneaux, qui ailleurs étaient ornés de bas-reliefs, paraissent avoir été décorés de peintures[4]. Sur plus d'un bas-relief des âges postérieurs, le fond est peint en bleu ou en rouge, le vêtement en jaune et en vio-

1. M. Benndorf croirait ces sculptures antérieures à la conquête perse (*Reisen*, t. I, p. 88).

2. Fellows, *An account of discoveries in Lycia*, 1841, planches près des pages 174, 187, 197. Texier, *Description*, t. III, pl. 225. Prachow, *Antiquissima monumenta Xanthiaca*, pl. 4, 5, 6.

3. Six, *Monnaies lyciennes*, nos 90, 93, 95, 143-144.

4. Benndorf, *Reisen*, t. I, p. 87.

let[1]. Il en est de même des membres de l'architecture. Les inscriptions gravées sur le roc étaient souvent repassées au pinceau; les lettres se détachaient en rouge ou en bleu[2]. C'est ainsi que, sous cette pure lumière qui rappelle la lumière de l'Attique, la main de l'homme prenait plaisir à jeter plus de richesse encore et de variété dans ces harmonies de couleurs qui charment ici les yeux; les tons clairs et vifs qu'elle appliquait sur les édifices et sur leurs sculptures ressortaient sur la blancheur du roc calcaire, que faisaient valoir le vert sombre des forêts de pins, le bleu du ciel et celui de la mer, l'éclat des neiges qui brillaient au soleil sur les cimes lointaines du Taurus.

Comme celle de la Phrygie, la glyptique de la Lycie est encore inconnue; je ne sache pas que l'on ait publié de cylindres, de cônes ou d'intailles d'une forme quelconque sur lesquelles se lisent des inscriptions lyciennes; la présence de ces lettres serait le seul criterium qui permît de distinguer les pierres gravées chez ce peuple et à son intention. Les Lyciens ont dû pourtant avoir leurs cachets; mais ceux-ci sont confondus dans les collections, soit avec les intailles orientales, soit avec les intailles grecques[3].

Nous ne parlerons pas ici de la numismatique lycienne; des derniers travaux dont elle a été l'objet, il semble résulter que les plus anciennes pièces qui puissent être attribuées à la Lycie, celles de Xanthos avec le carré creux et le sanglier, ne remontent pas au delà de la fin du sixième siècle (cul-de-lampe du ch. Ier)[4]; or c'est le temps où la Lycie, par l'effet de la conquête perse et des relations administratives

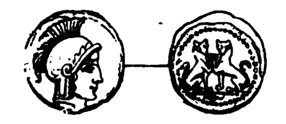
1. Fellows, *An account*, planche près de la page 199. Texier, *Description*, t. III, p. 208, 239, 240.

2. Fellows, *An account*, p. 146.

3. De Gobineau, dans son *Catalogue d'une collection d'intailles asiatiques* (*Revue archéologique*, n. s. 1874, p. 239), attribue à la Lycie une intaille acquise en Mésopotamie; mais c'est seulement à cause du sujet, où il croit reconnaître Pégase et Bellérophon; l'inscription qui accompagne les figures est en caractères araméens; c'est plutôt à la Lycie que doit appartenir cette pierre. Un cylindre de la collection De Clercq, qui représente l'offrande de la colombe à une déesse assise, a été décrit parmi les intailles perses par M. Ménant, qui croit y reconnaître, à sa coiffure et à son costume, un roi Achéménide (*Recherches sur la glyptique orientale*, t. II, pl. IX, fig. 2 et p. 174-175); mais il manque à cette figure royale quelques-uns des attributs, comme l'arc et la lance, qui la caractériseraient le plus sûrement, et la pose des deux autres personnages ainsi que toute l'exécution rappellent les bas-reliefs du *Tombeau des Harpies*, à Xanthos. On est tenté de se demander, avec M. Heuzey, si ce ne serait pas là un monument lycien, si le prince qui offre le sacrifice ne serait pas un dynaste de la Lycie; mais il manque ce qui seul pourrait confirmer cette conjecture, une inscription en lettres lyciennes.

4. J.-P. Six, *Monnaies lyciennes*, p. 6.

et commerciales qu'elle établit entre les sujets d'un même empire, commence à subir des influences qui jusqu'alors n'avaient franchi que très difficilement ses frontières de terre et de mer. Les espèces qu'elle se met à frapper, vers cette époque, sont au poids des espèces lydiennes, mais de celles-ci déjà affaiblies par une longue circulation; tout en créant des types spéciaux à cette contrée, les artistes qui ont gravé les coins de ces monnaies se sont inspirés des statères émis par les grandes cités de l'Ionie. Rien n'est original ici, ni le système et les différentes tailles qu'il comporte, ni le style des images que portent ces pièces. Le type dit du *triquètre* revient très fréquemment dans ce monnayage (cul-de-lampe du ch. II). On y a reconnu des têtes de serpents, groupées comme celles qui soutenaient le fameux trépied consacré à Delphes par les Grecs après la bataille de Platées. Ces têtes sont d'ordinaire au nombre de trois, ce qui justifie l'emploi du terme en question; mais parfois aussi il n'y en a que deux, ou le nombre s'en élève jusqu'à quatre. On a cru deviner un rapport entre ce symbole et le culte d'Apollon, que les Grecs représentent comme antique et populaire en Lycie.



CHAPITRE IV

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA CIVILISATION LYCIENNE

On a pu s'étonner de la place qui a été faite ici à la Lycie, alors que le plan suivi dans cette histoire ne comportait pas l'étude actuelle de ceux des monuments de provenance lycienne qui ont le plus occupé les archéologues. C'est que la Lycie, par ses origines, par sa langue, par son écriture et par certains côtés de son œuvre plastique, appartient à ce monde très ancien de l'Asie antérieure dont le développement a précédé et préparé celui de la civilisation hellénique. Ce qui révèle surtout un état social très primitif, ce sont les curieuses transcriptions lapidaires des édifices en charpente par lesquelles se caractérise l'architecture funéraire de la Lycie.

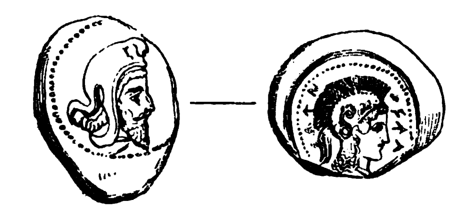
Les charpentes figurées sur ces tombes diffèrent profondément des charpentes égyptiennes. Tous les assemblages, en Égypte, se font à angle droit; par goût pour les lignes verticales et horizontales, le charpentier s'y est interdit, dans les combles aussi bien que dans les parois de ces bâtiments, l'emploi des pièces obliques. Faute de matériaux d'un fort calibre, il cherche la solidité dans le rapprochement extrême des éléments, des montants et des traverses. Il n'a sous la main que des bois très médiocres, dont il ne peut tirer ni belles poutres, ni longues planches, ni, à plus forte raison, de pièces courbes. Ainsi s'explique l'aspect fermé que présente sa maison de bois, un vrai coffre. Ce sont encore ces mêmes éléments qu'il emploie dans des constructions d'un tout autre aspect, dans ces édicules ouverts et légers que nous avons rétablis d'après les peintures où ils sont souvent reproduits. Dans l'un comme dans l'autre groupe d'édifices, on ne rencontre que des faces presque unies, avec des combles plats. Ce sont les montants, très serrés, qui jouent le rôle principal; ils ne laissent entre eux que des intervalles très étroits, qui forment portes et fenêtres là où des vides sont nécessaires, et qui partout ailleurs sont remplis par des panneaux de faible dimension.

Au contraire, dans les charpentes lyciennes, montants et traverses

se font équilibre et ont même importance. Les traverses, à leur extrémité, ont une forte saillie; enfin la forme du toit offre souvent soit des pièces obliques, soit même ces pièces courbes qui ne se laissent obtenir que de très bons bois habilement travaillés. La maison est couverte tantôt par une terrasse, tantôt par un toit à double versant; mais, dans l'un comme dans l'autre type, au lieu de ces petites planchettes, de ces minces filets et de ces fines baguettes qu'assemblaient les menuisiers égyptiens, on a de larges panneaux, comme ceux que peuvent donner des planches sciées dans le tronc d'un gros chêne ou d'un énorme sapin.

C'est surtout par la qualité différente des matériaux que s'expliquent ces différences du procédé. Les charpentes lyciennes, taillées dans des bois excellents, donnaient des formes plus amples et plus fermes que les égyptiennes. Le constructeur y avait pris résolument de grands partis; la franche saillie des membres de la charpente produisait, dans ses façades, des effets d'ombre et de lumière mieux caractérisés. L'art du charpentier est ici plus avancé; les types qu'il crée sont plus beaux, parce que le travail en est moins minutieux et que le regard y saisit mieux le dessin général de la construction, l'ossature de ces corps.

Si nous avons insisté sur ces singuliers monuments, c'est surtout parce que nous aurons plus tard à chercher comment étaient faites les charpentes des architectes grecs. Les Grecs n'ont jamais eu, comme les Lyciens, l'idée de contraindre la pierre à imiter le travail du bois; mais le constructeur grec était placé dans un milieu qui rappelle celui où se trouvait le constructeur lycien; il avait, quoique peut-être en moindre abondance, les mêmes bois à sa disposition. Lors donc que nous aurons à restituer une charpente grecque, nous pourrons demander plus d'un renseignement utile aux charpentes lyciennes; en attendant, celles-ci nous aideront à reconstituer les empilages de bois qui portaient les terrasses des palais de la Perse.



LIVRE DIXIÈME

LA PERSE

LIVRE DIXIÈME

LA PERSE

CHAPITRE PREMIER

LES PERSES, LEUR PAYS, LEUR HISTOIRE, LEUR RELIGION ET LEURS RAPPORTS AVEC LA GRÈCE

§ 1. — COMMENT SE JUSTIFIE LA PLACE ASSIGNÉE A LA PERSE DANS CETTE HISTOIRE

Chez les Phrygiens, les Lydiens et les Lyciens, nous avons étudié l'industrie et l'art de peuples qui eurent pour premiers maîtres, dans l'apprentissage qu'ils firent de la vie policée, les Syro-Cappadociens, eux-mêmes élèves des vieilles civilisations de l'Orient; nous avons vu ces peuples servir d'abord d'intermédiaires entre celles-ci et la Grèce encore barbare, puis bientôt, dès le septième et le sixième siècle, subir l'influence de ces Grecs dont ils avaient été les premiers éducateurs et perdre, au contact d'un génie supérieur, tout ce qu'ils pouvaient avoir d'originalité. Si nous pouvions, dans cette histoire, nous astreindre à ne suivre que l'ordre chronologique, si nous n'écoutions aussi que nos préférences et notre inclination secrète, nous aborderions dès maintenant l'histoire de l'art grec; mais nous ne saurions céder à cette tentation sans nous voir ensuite contraint de nous arrêter et de re-

venir en arrière pour parler de la Perse. L'art perse ne produit ses chefs-d'œuvre qu'à la fin du sixième et dans le cours du cinquième siècle : il ne se développe qu'après celui de la Grèce ionienne, et certains des édifices qu'il a élevés sont même postérieurs au Parthénon et aux Propylées de l'acropole d'Athènes ; mais, malgré cette date avancée, il reste, par son principe et par son esprit, le dernier venu des arts du monde oriental, qu'il résume tous dans une synthèse éclectique et grandiose. S'il n'a pu s'empêcher de faire quelques emprunts à l'art de cette Grèce qui était alors à l'apogée de sa gloire, pourtant, à le considérer dans son ensemble, dans les méthodes qu'il applique et dans les traditions auxquelles il obéit, il demeure le disciple et le continuateur de l'Égypte, de la Chaldée et de l'Assyrie. C'est donc ici qu'est marquée sa place; quand nous l'aurons étudié, quand nous lui aurons rendu la justice qui lui est due, nous aurons achevé de dresser le tableau des inventions et des créations successives du génie asiatique; rien ne nous détournera plus de consacrer toute notre attention aux différentes phases et au magnifique essor de la plastique grecque.

§ 2. — LE PAYS

Le théâtre où a fleuri cet art de la Perse qui clora pour nous la série des arts de l'Orient, c'est l'immense contrée que les géographes appellent aujourd'hui le plateau de l'Iran. Ce plateau, qui sépare le bassin du Tigre et de l'Euphrate de celui de l'Indus, a pour limites au nord le massif de l'Elbourz et les chaînes qui le rattachent d'une part aux monts de l'Arménie et de l'autre à ceux de l'Afghanistan; à l'est, les monts Bolour et l'Hindou-Kouch; au sud, la suite de hauteurs qui court parallèle à l'océan Indien; et enfin, à l'ouest, le golfe Persique, la chaîne du Zagros et l'Ararat. Ce vaste espace est partagé par la nature en deux régions très différentes d'aspect. Sur tout le pourtour de ce quadrilatère irrégulier, il y a une ceinture de montagnes dont le pied forme le socle de ce plateau que dépassent leurs sommets. Dans l'intérieur de cette enceinte se creuse une sorte de cuvette, où le sol arrive, en certains endroits, à n'être guère élevé que de 300 mètres au-dessus du niveau de la mer, tandis que, plus près du mur qui l'enclôt, le plateau se maintient à de très grandes altitudes ; Téhéran, la capitale actuelle de la Perse, est à 1 160 mètres. Au milieu de cette dépression se dressent, de place en place, des massifs isolés, semblables à autant d'îles mon-

tueuses; mais les flancs en sont arides : les nuages qui s'élèvent des mers du sud et du nord n'arrivent pas jusque-là ; ils sont arrêtés par les crêtes des chaînes bordières et ne retombent guère en pluies abondantes que sur les versants extérieurs de ces chaînes, sur ceux qui regardent la Caspienne, le golfe Persique et l'océan Indien. Ce contraste entre les deux zones a frappé tous les voyageurs européens qui, venant de la Russie ou de la Turquie, abordent la Perse par Tiflis, Erivan et Tauris, par Bagdad et Hamadan. A l'ouest, ce ne sont que montagnes qui bordent la vallée du Tigre et la baie qui en est le prolongement. Ces montagnes s'abaissent, vers le fleuve et vers la mer, par une suite de terrasses que supportent de grands murs verticaux et que coupent des brèches où descendent et se précipitent par bonds les affluents de la rive gauche du grand fleuve. En arrière de ces chaînes, à l'est de leurs sommets, ce ne sont plus qu'immenses plaines, dépourvues d'eaux courantes, qui s'étalent avec une inclinaison à peine sensible vers l'océan Indien et vers le bassin fermé de l'Helmend, qui descend de l'Indou-Kouch.

Au dire des géologues, la formation de ce plateau s'expliquerait par un déluge venu du nord qui aurait comblé le spacieux bassin compris entre les deux soulèvements de l'Indou-Kouch et du Zagros. Les terres apportées par ce flot n'ont laissé à découvert que des sommets ou des lignes de crête qui se dégagent des alluvions et qui les dominent, comme un rocher émerge au-dessus de la mer. Aussi, dans toute cette contrée, passe-t-on sans transition de la plaine aux pentes abruptes des montagnes. Celles-ci, avec leurs pentes très rapides et leurs cimes déchirées, sont incapables de retenir des terres végétales et par conséquent de porter des arbres ou même des plantes herbacées et des mousses; elles laissent donc écouler, au moment même où elles les reçoivent, toutes les eaux pluviales ; celles-ci s'enfoncent, le long du roc, à travers un sol très perméable, pour aller s'emmagasiner dans de creuses vallées souterraines, qui s'étendent au-dessous de l'aride surface du plateau[1]. Dès les temps les plus anciens, l'homme a appris à aller chercher, dans ces inépuisables réservoirs, l'onde rafraîchissante dont il a besoin pour arroser et féconder quelques parcelles au moins de cette terre qui, à première vue, pourrait sembler vouée à une éternelle stérilité.

C'est la partie occidentale de l'Iran qui seule compte dans l'histoire,

1. DIEULAFOY, *L'art antique de la Perse*, t. II, p. 3-8.

tout au moins dans l'histoire de l'ancien monde. Ce privilège, elle l'a dû d'abord à sa situation, qui l'a faite voisine de cette Mésopotamie où la civilisation, favorisée par la merveilleuse fécondité du sol, est née d'aussi bonne heure qu'en Égypte, et où, depuis ces temps reculés, il y a toujours eu de puissants États, des cités industrielles et commerçantes. Les maîtres du bas pays, les souverains de la Chaldée, et surtout ceux de l'Assyrie, furent bientôt tentés d'escalader le rebord de la haute muraille qui fermait à l'est leurs domaines ; ils voulurent aller voir si, par delà ces pics neigeux et ces longues crêtes, il n'y avait pas de riches campagnes à piller, des esclaves et des troupeaux à enlever, des peuples à soumettre au tribut. Par des rampes qui contournent les précipices, par des sentiers où l'on échappe difficilement au vertige, mais où ont passé et où passent encore, parce qu'il n'y en a pas d'autres, les caravanes et les armées, ils montèrent, de gradin en gradin, jusque sur le plateau ; ils y poussèrent des incursions en divers sens, et notamment ils rattachèrent à l'empire ninivite toute la contrée, voisine de la mer Caspienne, que l'on appelait la Médie. Une fois qu'ils eurent été frayés par la conquête, les chemins restèrent ouverts à l'échange pacifique des marchandises et des idées ; depuis lors, les relations ne cessèrent plus ; mais il vint un moment où les rôles s'intervertirent. Lorsque la domination assyrienne commença de chanceler sous les efforts combinés de tous ceux qu'elle avait si durement écrasés, les tribus de l'Iran descendirent dans la vallée du Tigre, où elles prirent une part décisive à la chute de Ninive. Après ce brillant exploit, les Mèdes franchirent l'Euphrate et poussèrent, en Asie Mineure, jusqu'à l'Halys. Proches parents et héritiers des Mèdes, les Perses se sont avancés bien plus loin encore vers le couchant, et leurs succès provoquèrent un retour offensif des Grecs. Avec Alexandre, ceux-ci vinrent gravir les marches colossales du plateau, comme l'avaient fait jadis les soldats de Ramânnirari et de Teglath-Phalasar[1]. Ainsi donc, à partir du neuvième siècle avant notre ère, la Mésopotamie et les provinces de l'Iran qui y confinent ont été en communication constante : jusqu'aux derniers jours de l'antiquité, les nations riveraines du Tigre et de l'Euphrate ont presque toujours obéi à des princes qui appartenaient à l'Iran par leur naissance et par la langue qu'ils parlaient. Les Perses

1. La plus ancienne mention connue des Mèdes se rencontre dans des documents qui appartiennent au règne de Ramânnirari III, qui serait compris entre les années 810 et 781. Depuis lors, la Médie est plus ou moins vaguement mentionnée, à diverses reprises, parmi les contrées qui relèvent de l'empire assyrien.

ont succédé aux Mèdes; après les Achéménides et le court intermède de l'empire macédonien, les Arsacides et les Sassanides ont régné sur la Mésopotamie, d'où les meilleurs capitaines de Rome n'ont jamais réussi à les chasser. Au cours de ces luttes, que coupaient nécessairement des périodes de trêve et de rapports amicaux, une religion d'origine iranienne, le culte de Mithra, s'est répandue jusque dans les provinces les plus lointaines de l'empire romain et y a balancé pendant un certain temps le succès du christianisme. Un peu plus tard, c'était une secte chrétienne, celle des Nestoriens, qui, proscrite en Occident, demandait un asile à la Perse, pendant que les derniers représentants de la philosophie grecque, victimes, eux aussi, d'une étroite intolérance, cherchaient un refuge à la cour de Chosroès.

Ainsi, depuis l'heure où les Assyriens ont été les arracher à leur isolement, les peuples de l'Iran ont toujours été mêlés, de manière ou d'autre, au mouvement de ce que l'on peut appeler l'humanité occidentale, à la vie de cette civilisation qui, née sur les rives du Nil et sur celles de l'Euphrate, a fini par avoir ses foyers principaux sur les côtes de la Méditerranée; ils y ont joué leur rôle à la fois sur le terrain politique et dans le domaine de la pensée. Il ne semble pas, au contraire, que pendant toute cette période ils aient rien emprunté ni rien donné aux nations lointaines qui habitent les contrées auxquelles est contigu, par sa bande orientale, le plateau de l'Iran. Leurs relations avec la Chine se sont bornées à quelques ambassades échangées au temps des Sassanides, à quelques marchandises de luxe que les caravanes portaient d'un pays à l'autre. Si l'empire de Darius s'est étendu, au moins nominalement, jusqu'aux frontières de l'Inde, c'est seulement à une époque bien plus rapprochée de nous que, portés par la force d'expansion de l'Islamisme, des conquérants partis d'Ispahan ont envahi l'Inde et s'y sont établis, y ont introduit leur religion et leur langue; mais ces événements n'appartiennent déjà plus à la période de l'histoire qui nous occupe. La Perse, au temps même de sa plus grande puissance, ne paraît pas avoir exercé sur l'Inde une influence dont les traces soient sensibles; tout au plus pourrait-on signaler dans l'architecture indienne quelques dispositions qui auraient été imitées du décor des palais royaux de l'Iran. Quant à l'Inde, au dire même des savants qui tiennent à lui faire la part la plus belle, tout ce qu'elle aurait envoyé à l'Occident, par l'intermédiaire de la Perse, pendant une longue suite de siècles, ce sont ces contes qui, répétés de proche en proche, ont fini par se répandre chez tous les peuples de l'Europe.

et, sous leur forme populaire ou sous celle que leur ont donnée les lettrés, amusent encore nos enfants.

Si l'Iran a eu de tout temps ses capitales et son centre de gravité dans le voisinage du golfe Persique et de la chaîne du Zagros, cette particularité ne s'explique pas seulement par les circonstances que nous avons rappelées, par les contacts qu'elles ménagèrent entre les habitants de ce territoire et ceux d'une contrée qui a été l'un des berceaux de la civilisation antique : la configuration même du sol est pour beaucoup dans le mode suivant lequel la vie sociale et politique s'est répartie sur la surface du plateau. Dans l'est de l'Iran, les eaux souterraines sont enfouies plus profondément et plus malaisées à capter; à l'extrême limite des hautes plaines, il y a bien quelques rivières qui descendent des montagnes; mais elles se perdent bientôt dans des déserts d'argile dure, de sable et de sel. Très froid l'hiver, torride l'été, toujours d'une sécheresse désespérante, le climat est cruel à l'homme; aussi le *Khoraçan,* c'est le nom par lequel on désigne aujourd'hui toute cette région, n'a-t-il que quelques rares oasis, qui sont très faiblement peuplées. On n'imagine pas une cité souveraine, résidence du chef d'un grand empire, placée dans de telles conditions, enveloppée et comme isolée par des solitudes où les voyages sont difficiles et souvent dangereux; cette contrée n'a jamais eu que des villes d'une importance secondaire.

Il n'en est pas de même au nord-ouest, à l'ouest, et au sud-ouest du plateau, là où s'élèvent des chaînes bordières, qui dépassent en général 3000 mètres et qui atteignent, avec le *Démavend,* le point culminant de l'*Elbourz,* une hauteur de 5628 mètres. L'Hyrcanie des anciens, que l'on appelle aujourd'hui le *Ghilan* et le *Mazendéran,* est située en dehors des limites naturelles de l'Iran, mais y a toujours été rattachée par la politique; sur toutes ces pentes qui descendent à la Caspienne, il y a de magnifiques forêts, de vertes prairies, des jardins d'une végétation luxuriante; pâturages et vergers abondent encore dans le bassin du lac d'*Ourmiah,* la province d'*Azerbidjan,* autrefois l'Atropatène. Plus au sud, la Médie, aujourd'hui l'*Irak-adjémi,* la Susiane ou le *Khouzistan,* et la Perse proprement dite, le *Fars,* ont, au pied des montagnes, des vallées fécondes, richement arrosées par des fleuves comme le *Karoun* et par des rivières comme le *Polvar-roud,* ou par ces aqueducs cachés en terre que l'on appelle les *kanots.* La faune et la flore sont très variées; il y a de belles races d'animaux, de moutons et de chameaux, de chevaux et d'ânes. Les produits du sol changent avec les

altitudes; dans l'*Arabistan,* autrefois l'Élam, sur le littoral du golfe Persique, ce sont des bois de palmiers qui entourent les villes et les villages. Plus haut, dans le *Fars,* autour de *Chiraz,* tous les arbres fruitiers de nos campagnes prospèrent à souhait et donnent des fruits délicieux. Les essences forestières, il est vrai, font défaut; mais les matériaux de construction sont d'excellente qualité. Sur bien des points, là même où la tête des volcans éteints ne se dresse pas, comme dans l'*Elbourz*, au-dessus des monts calcaires, des roches ignées, gneiss et granits, porphyres et trachytes, ont percé la couche épaisse des formations sédimentaires et contribuent, en se décomposant, à la fertilité du sol. Les métaux utiles ou précieux ne sont pas rares dans ces terrains ainsi remaniés; on y a signalé de riches gisements qui, jadis exploités, attendent aujourd'hui la main de l'ouvrier.

Pris dans son ensemble, l'Iran n'a jamais pu avoir qu'une population peu considérable par rapport à son étendue : une trop grande partie de la surface du plateau est toujours restée et restera toujours impropre à la culture; mais ces solitudes mêmes, presque infranchissables, étaient une protection pour les groupes qui s'établirent au nord et à l'ouest du plateau. Assurés de n'être pas pris à revers, ils pouvaient, en toute sécurité, croître et multiplier dans ce territoire, où la nature offrait tant de ressources à qui saurait s'imposer l'effort nécessaire pour le mettre en valeur. Les seuls ennemis qui pussent les inquiéter, c'étaient leurs voisins occidentaux, les puissants États de la Mésopotamie; mais le rempart du Zagros était trop difficile à escalader pour qu'un roi qui résidait à Babylone ou à Ninive fût jamais en mesure de soumettre à une domination vraiment lourde et gênante des peuples que séparaient de lui des montagnes où l'on fait si peu de chemin par journée de marche, alors même que personne n'en défend les défilés, et où une poignée d'hommes suffit à tenir une armée en échec; les cols du Zagros dépassent la hauteur de 2800 mètres. Dans les monts qui séparent la Perse de la Susiane, il y a des tribus, celles que l'on appelle les *Bakthiaris,* auxquelles les princes Achéménides, dans tout l'éclat de leur puissance, étaient obligés de payer un droit de passage, quand ils voulaient traverser leur pays, pour se rendre d'Ecbatane ou de Persépolis à Suse[1]; aujourd'hui, les Bakthiaris sont, en fait, aussi indépendants du *chah* qu'ils l'étaient jadis du grand roi.

L'avantage était grand, au contraire, pour le peuple qui, du haut de

1. STRABON (d'après Néarque), XI, XIII, 6. Cf. ARRIEN, *Anabase*, VII, 15.

cette plate-forme, comme d'une citadelle, dominait tout le bas pays et était toujours à même de lancer sur lui, à l'improviste, des bandes d'agiles et vaillants montagnards. La différence même de civilisation tournerait au profit de la plus rude des deux nations : là où la science de la guerre n'est pas assez avancée pour doter un peuple d'un armement qui lui assure une supériorité écrasante comme celle que la possession de la poudre donnait aux Européens quand ils eurent à conquérir l'Amérique, la victoire finit toujours par rester, dans les luttes qui s'engagent entre barbares et civilisés, à celui des deux adversaires qui est le plus sobre et le plus endurci à la fatigue, à celui qui, étant moins accoutumé au bien-être, a moins de raisons pour tenir à la vie.

§ 3. — L'HISTOIRE ET LA RELIGION

C'est au huitième siècle qu'il commence à être souvent question, dans les documents assyriens, des tribus qui occupent la bande occidentale du plateau de l'Iran ; mais on ne saurait dire depuis combien de temps ces tribus s'étaient répandues dans le pays où vivent encore leurs descendants [1]. Elles appartenaient à la race arienne ; elles étaient proches parentes des tribus qui ont peuplé une partie de la péninsule indienne et qui ont laissé, dans les hymnes connus sous le nom de Védas, la plus haute expression de leurs croyances. C'est ce que ne soupçonnaient pas les anciens et ce qui ne fait plus de doute pour la science moderne. Cette parenté, tout la démontre, l'étroite ressemblance des langues, l'identité primitive des idées religieuses et même de certains rites originaux, enfin les analogies que présentent, de part et d'autre, les caractères physiques. D'où viennent, quand et où se sont séparés ces différents groupes de la famille arienne qui, sous des noms divers, ont porté des rivages de l'océan Indien à ceux de l'Atlantique le système compliqué de leurs idiomes à flexions et la supériorité de ces aptitudes variées qui les ont placés à la tête de l'espèce humaine? On en sera toujours réduit, sur ce point, à des conjectures plus ou moins vraisemblables ; mais, pour ne parler que des tribus qui ont formé la

1. Les deux principaux ouvrages à consulter, pour l'histoire ancienne de l'Iran écrite surtout d'après les sources orientales, ce sont les suivants : Fr. SPIEGEL, *Erânische Alterthumskunde*, 3 vol. in-8, Leipzig, Engelmann, 1871-1878, et F. JUSTI, *Geschichte der alten Persiens*, in-8°, Berlin, Grote, 1879. Voir aussi DELATTRE, *Le peuple et l'empire des Mèdes jusqu'à la fin du règne de Cyaxare*, in-4°, Bruxelles, Hayez, 1883, et OPPERT, *Le peuple et la langue des Mèdes*, in-8°, Paris, Maisonneuve, 1880.

branche iranienne de la race à laquelle nous appartenons, il paraît certain que c'est par le nord qu'elles ont dû aborder le plateau, pour y cheminer ensuite dans la direction du golfe Persique, de vallée en vallée, le long de la chaîne bordière[1]. Il suffit d'un coup d'œil jeté sur la carte pour reconnaître qu'ils ne sont pas venus de l'Inde; il leur aurait fallu traverser les solitudes inhospitalières de l'Iran oriental. Au contraire, en suivant le pied de la chaîne septentrionale, depuis ce que l'on appelle aujourd'hui le *Caucase des Turkmènes* jusqu'à l'*Elbourz*, sur cette ligne où est maintenant tracée la frontière entre les possessions russes d'une part et de l'autre l'Afghanistan et la Perse, les émigrants ont trouvé partout des pâturages pour leurs troupeaux et, d'étape en étape, ils sont arrivés, sans trop de souffrances, aux rivages méridionaux de la mer Caspienne, où abondaient l'eau, l'herbe et le bois. Un pas de plus et, par la vallée du *Sefi-Roud* ou par un des cols de la montagne, on débouchait sur le plateau.

Les Ariens, lorsqu'ils entrèrent dans l'Iran, y rencontrèrent-ils dès lors ces tribus touraniennes, ou, pour employer un terme d'un usage plus courant, ces tribus turques qui leur ont disputé plus tard la suprématie dans cette contrée? On l'ignore; en tout cas, les juges les plus autorisés s'accordent à rejeter l'hypothèse d'après laquelle il conviendrait de rattacher les Mèdes à la famille touranienne. Par la langue, par les croyances religieuses, par les mœurs, Mèdes[2] et Perses sont frères; toute la différence, c'est que les Mèdes, plus voisins des Assyriens, se sont civilisés les premiers à leur contact, qu'ils sont arrivés plus tôt à la concentration et à la puissance politique; les Grecs n'ont jamais bien distingué les Mèdes et les Perses; les guerres qu'ils ont soutenues contre les rois de Perse, ils les ont toujours appelées les *guerres médiques*[3].

Les Ariens trouvèrent établis, au sud-ouest du plateau, sur celui

1. On a cru pouvoir suivre ainsi la tribu des Perses, à l'aide des textes assyriens, depuis les bords du lac d'*Ourmiah*, où ils auraient habité au temps de Salmanasar II, jusque dans le *Fars*, où ils seraient arrivés après le règne de Sargon (Amiaud, *Cyrus roi de Perse*, dans les *Mélanges Renier*, 1886, p. 241-260).

2. Voir Nöldeke, article *Persia*, p. 562 (*Encyclopædia Britannica*, 9ᵉ édition, t. XVIII, 1885). J. Darmesteter, article de la *Revue critique*, 21 juin 1880, à propos du livre d'Oppert, *Le Peuple et la Langue des Mèdes* (in-8°, Paris, Maisonneuve, 1880) et *Coup d'œil sur l'Histoire de la Perse*, p. 14 (1885, in-32, Leroux). Spiegel se prononce dans le même sens.

3. Les noms que portaient ces deux peuples ont été altérés dans leur vocalisation par les transcriptions qu'en ont données les Grecs ioniens, qui les premiers les ont fait connaître au monde hellénique. Les Ioniens n'aimaient pas le son de l'*a*; ils y ont substitué celui de l'*e*, partout où ils le pouvaient, et c'est ainsi que nous appelons *Mèdes* et *Perses*, les *Mada* et les *Parsa* des inscriptions orientales.

de ses versants qui regarde la basse vallée du Tigre et le golfe Persique, les restes du peuple des Élamites; Suse était sa principale forteresse. Les bas-reliefs ninivites où sont représentés des Susiens leur attribuent parfois un type négroïde assez marqué (fig. 281, 282); or les inductions que l'on avait tirées de ces images sont confirmées par les recherches des plus récents explorateurs de cette contrée. Ils ont été frappés de voir combien, par l'ensemble de leurs caractères physiques, les Susiens modernes, les gens de *Dizfoul* et de *Shuster,* différaient des autres populations de la Perse, et voici la conclusion à laquelle arrive celui qui a eu l'occasion d'examiner le plus à loisir, sur place, les habitants de cette contrée : « L'anthropologie nous enseigne que la Susiane, à une époque qu'il appartient aux historiens et aux archéologues de préciser, a été occupée par une population noire, parente de ces noirs de l'Inde, que les peuples blancs ont contraints à se réfugier dans les districts montagneux et peu accessibles. Ces nègres étaient des Négritos [1]. » Les noms propres susiens qui ont été conservés par les documents assyriens, noms de lieu, noms de rois et de dieux, ont une physionomie très particulière. Tout indique que ce peuple parlait une langue qui différait profondément et des dialectes sémitiques de la Mésopotamie et des dialectes ariens de la Perse. Ce serait cet idiome que l'on proposerait de chercher et de reconnaître dans ce que l'on appelle le second système des inscriptions monumentales de la royauté achéménide, inscriptions qui sont en général trilingues [2]; on n'est pas encore venu à bout de toutes les difficultés que présentent les textes écrits avec ce caractère, et, si la valeur de la plupart des signes a été reconnue, la langue même n'est pas classée avec certitude [3]. L'usage que la chancellerie perse aurait fait ainsi de la langue susienne s'expliquerait aisément : de très vieux souvenirs de puissance et de gloire se



281, 282. — Types susiens d'après les bas-reliefs d'Assourbanipal. Musée Britannique. G. Rawlinson, *The five great monarchies of the ancient world,* t. II, p. 500.

1. Frédéric Houssay, *Les Races humaines de la Perse* (*Société d'anthropologie de Lyon*), in-8°, 1887, p. 45.

2. Voir J. Darmesteter, dans l'article cité plus haut. MM. Henry Rawlinson et J. Halévy croient aussi que les inscriptions du second système sont en langue susienne.

3. Les photographies que M. Houssay rapporte des inscriptions susiennes de *Malamir* seront publiées par M. Dieulafoy et fourniront à cette étude des matériaux excellents.

rattachaient à cette ville de Suse qui est peut-être l'une des plus anciennes cités du monde, et ces souvenirs avaient été ravivés par l'habitude qu'avaient prise les grands rois d'y passer une partie de l'année; Suse était devenue une des capitales de l'empire perse[1]; les rois y étaient plus près de la Mésopotamie qu'à Persépolis ou à Pasargade; ils s'y sentaient plus à portée de l'Égypte, de la Syrie et de l'Asie Mineure. Il ne semble d'ailleurs pas que les tribus ariennes dont le territoire confinait à la Susiane aient eu grand'peine à s'annexer cette province. Les Élamites étaient épuisés par les guerres longues et meurtrières qu'ils avaient soutenues contre les conquérants assyriens et où leur indépendance avait fini par succomber; après la chute de Ninive, ce fut de Babylone qu'ils relevèrent, pour passer ensuite, sans résistance, sous la domination des Perses.

Depuis le jour où Mèdes et Perses apparaissent sur la scène de l'histoire, jusqu'au moment où la conquête arabe vint désorganiser l'Iran et l'ouvrir ainsi à d'autres invasions, ce fut l'élément arien qui domina dans l'Iran, et peut-être dut-il cet ascendant prolongé à sa religion et à la pureté de la morale qu'elle lui enseignait à pratiquer. Ces tribus avaient emporté de leur première et lointaine patrie certaines conceptions que l'on rencontre, si l'on remonte aux origines, chez tous les fils de la famille arienne; mais ces conceptions se modifièrent plus vite chez les Mèdes que chez les Perses. « Le développement inégal de la civilisation chez les deux peuples amena à sa suite un développement inégal des idées religieuses. La religion primitive de l'Iran, conservée par la Perse, était un polythéisme très analogue à celui des autres peuples ariens et plus particulièrement à celui de leurs voisins de l'Inde, tel que nous le retrouvons dans le *Rig-Véda*. Mais en Médie ce fonds primitif, élaboré par des écoles sacerdotales, celles des Mages, qui développent et poussent à l'extrême les éléments dualistes contenus dans les vieux mythes où dieux et démons sont en lutte, aboutit à un dualisme en règle que l'on appelle *mazdéisme,* du nom de son dieu suprême, Ahura-Mazda, ou *zoroastrisme*, du nom de son fondateur légendaire, Zoroastre[2]. »

Ce dualisme, nous le connaissons par l'Avesta, la Bible des Perses[3].

1. STRABON, XV, III, 2.

2. J. DARMESTETER, *Coup d'œil sur l'Histoire de la Perse*, p. 14-15.

3. Sur l'*Avesta*, voir l'*Introduction* (CII pages) que J. Darmesteter a mise en tête de sa traduction du *Vendidad*, dans le t. IV de la collection des *Sacred books of the east*, qui se publie sous la direction de Max Müller (*Clarendon press*, Oxford). On lira aussi avec intérêt A. HOVELACQUE, *L'Avesta, Zoroastre et le Madzéisme*, in-8°, 1880, Maisonneuve.

La rédaction que nous en possédons représente l'édition officielle qui en a été donnée sous Sapor II, le quatrième des rois Sassanides. Il est incontestable qu'entre le septième siècle avant et le quatrième siècle après notre ère, les écritures sacrées des Mèdes ont dû subir de nombreux et profonds remaniements; mais ce livre, ou plutôt cette collection de livres, n'en contient pas moins des parties très anciennes, que la critique savante travaille à reconnaître et réussit souvent à distinguer des additions postérieures.

Il ne saurait être question d'exposer ici, d'une manière complète, les dogmes de cette religion, d'autant plus que cette entreprise se heurterait à la difficulté, très réelle, de dégager la doctrine vraiment antique de tout ce qu'y a ajouté, plus tard, le travail successif des collèges de prêtres; il suffira de signaler les traits principaux, les idées fondamentales, celles qui ont eu une influence décisive sur le développement de l'art perse et sur l'état social des peuples de l'Iran.

Dans le système auquel était attaché, nous ne savons ni depuis quand ni à quel titre, le nom de ce Zarathustra que les Grecs ont changé en Zoroastre, le monde est envisagé comme le théâtre d'une lutte entre Ahura-Mazda, « l'esprit sage, » et Angro-Maïnyous, « le destructeur », lutte dans laquelle le bien doit finir par triompher. Les contrastes violents que la nature offre à l'homme sur le plateau de l'Iran ont peut-être contribué à lui suggérer cette conception. Nulle part il n'y a une opposition aussi tranchée entre la chaleur du jour et le froid de la nuit, entre le roc aride et la prairie verdoyante, entre la brillante parure des plaines que fécondent les canaux d'irrigation et la stérilité absolue des déserts sans eau. Nulle part la vie et la mort ne se touchent d'aussi près, sans nuances intermédiaires, sans transition[1].

Avesta, loi, qui n'est qu'une forme dialectale du mot perse *âbastâ*, « loi », désigne proprement le texte sacré. Le terme *Zendavesta*, qui est d'un usage courant depuis Anquetil Duperron, est une expression vicieuse, à laquelle il convient de renoncer; *zend* veut dire *commentaire;* il désigne la glose qui s'était attachée aux livres sacrés. La formule *avesta* et *zend* est souvent employée dans les commentaires pehlois pour dire « la loi avec son explication traditionnelle et révélée ». C'est par une confusion analogue à celle qui a déjà été signalée que l'on a pris l'habitude d'appeler *zend* la langue dans laquelle est écrit l'Avesta; on devrait appeler cet idiome le *mède*. On trouvera dans Tiele, *Manuel de l'Histoire des religions*, 2e édition, 1885, pp. 227-232, la bibliographie des principaux travaux qui ont été consacrés, dans ce siècle, à l'histoire du mazdéisme et à l'Avesta.

1. Ces contrastes avaient frappé les anciens. Voici comment Justin décrit le climat du pays parthe (XVI, I) : « Ex quo fit ut Parthiæ pleraque finium aut æstus aut frigoris magnitudo possideat, quippe cum montes nix et campos æstus infestet. » On aura le vif sentiment de ces oppositions en lisant la belle description que Gobineau a donnée de l'Elbourz, dans son *Histoire des Perses*, t. I, ch. 8 du livre I.

Les Grecs n'ont pénétré que très tard, bien après l'époque classique, le vrai sens de cette religion; Hérodote et ses successeurs, jusqu'à la conquête macédonienne, n'en ont aperçu que les côtés extérieurs, que les rites et les effets. Ce qui les a étonnés et vivement frappés, c'est que les Perses n'élevaient pas de statues à leur dieu suprême, c'est qu'ils ne l'enfermaient pas, comme le faisait partout ailleurs la piété des fidèles, dans un temple qu'il fût censé habiter[1]. Cependant, en Médie et en Perse, aussi bien que dans le reste du monde, il fallait à l'esprit de l'homme une forme sensible qui lui représentât son dieu, qui en fût l'image visible; or le premier de tous les biens, n'est-ce pas la lumière, qui révèle à l'homme le spectacle du monde, la lumière avec la chaleur qui en est inséparable et sans laquelle il n'y aurait pas de vie sur la surface de la terre? Le feu est la source tout à la fois de la lumière et de la chaleur; il est donc devenu le symbole d'Ahura-Mazda, comme la nuit glacée était celui d'Angro-Maïnyous, et c'est le feu, toujours entretenu, toujours brûlant sur l'autel, qui a reçu les hommages destinés à la divinité, le sacrifice du cheval, le plus noble de tous les animaux, et la libation du Haôma, le Sôma védique.

Avec le temps, ce culte se chargea de prescriptions minutieuses, qui le firent dégénérer en un formalisme d'une complication et d'une étroitesse singulières; mais, au début, dans la simplicité de sa conception première, il était certainement plus spiritualiste et moins entaché de superstitions grossières ou inhumaines que celui d'aucun des autres peuples de l'Asie Antérieure. La morale qui se déduisait logiquement de cette croyance à la coexistence et au combat éternel des deux principes avait un caractère très élevé tout ensemble et très pratique. L'homme devait se considérer comme l'allié volontaire d'Ahura-Mazda, dans la lutte sans trêve que celui-ci soutient contre la puissance du mal; c'est ainsi qu'il le sert, qu'il collabore avec lui lorsque, à la sueur de son front, il défriche un terrain jusqu'alors inculte, qu'il y amène de loin l'eau courante et qu'il y trace le sillon où germera la semence : qui laboure fait acte de piété. On comprend que de pareils préceptes ont dû contribuer à la prompte mise en valeur de toutes les terres cultivables de l'Iran, à la création de cette classe rurale, honnête, saine et vigoureuse, qui a fourni aux souverains mèdes et perses les meilleurs éléments de ces armées avec lesquelles ils ont si vite conquis toute l'Asie Antérieure.

1. Hérodote, I, 131.

Cette morale qui prêchait, en même temps que la pratique du travail agricole, la pureté de la vie et le respect de la vérité, la morale de l'Avesta fut certainement commune à toutes les fractions de la race arienne ; c'est ce dont témoignent les éloges que prodiguent les historiens grecs aux vertus des premiers Perses qu'ils aient connus, des compagnons de Cyrus et de Darius, qu'ils opposent aux Perses corrompus par les jouissances du pouvoir et par un contact prolongé avec les populations sujettes[1]. Faites la part aussi large que vous voudrez au goût de la rhétorique et à l'amour de l'antithèse, il n'en restera pas moins vrai que les Ioniens, lorsqu'ils se sont trouvés, pour la première fois, en présence des Perses, ont été frappés de leur moralité supérieure. Ce qu'il est plus difficile de savoir, c'est dans quelle mesure la conception dualistique, qui a pris en Médie une forme systématique, avait pénétré dans l'Iran méridional. Les bas-reliefs et les inscriptions perses attestent que Ahura-Mazda était aussi le grand dieu des Perses; mais Angro-Maïnyous n'y est pas nommé, ce qui ne suffit d'ailleurs pas à prouver qu'il n'occupât aucune place dans les croyances populaires. Ce que l'on devine mieux, c'est comment cette religion, si simple à l'origine, s'altéra rapidement, lorsque les Perses furent en rapports quotidiens avec les peuples de la Mésopotamie et de l'Asie Mineure. Ahura-Mazda était un dieu suprême; ce n'était pas un dieu unique : d'autres divinités bienfaisantes l'assistaient dans la bataille qu'il livrait contre le mauvais principe, et, par l'effet de diverses circonstances, telle de ces associées à son action put prendre, à un moment donné, une grande importance[2]. Par cette porte toujours ouverte, des divinités étrangères purent même se glisser et s'introduire dans le panthéon iranien. C'est peut-être le cas pour cette Tanata, Anahita ou, comme disaient les Grecs, Anaïtis, qui, à partir de la fin du cinquième siècle, joue dans la religion officielle de la Perse le rôle d'une sorte d'Aphrodite, analogue à la Mylitta babylonienne et à l'Astarté phénicienne. Dès lors, ses statues se dressent, par l'ordre du roi, dans toutes les grandes villes de l'empire[3]. Si Anaïtis a été de bonne heure agrégée au groupe des

1. Nulle part ce contraste n'a été marqué avec plus d'insistance que par Xénophon, dans l'épilogue qu'il a ajouté à la *Cyropédie* (VIII, 8).

2. « Ahura-Mazda avec les autres dieux » est une formule qui revient souvent dans les inscriptions postérieures à Darius.

3. Plutarque, *Artaxerce*, 27. Son témoignage a été confirmé par une inscription d'Artaxerce Mnémon découverte à Suse (*Journal of the royal asiatic Society*, t. XV, 1855, pp. 157-163). On y lit ces mots sur les bases des colonnes : « Qu'Ahura-Mazda, Anahita et Mithra me protègent, moi et tout ce que j'ai fait. » Bérose paraît s'être trompé en

divinités qu'adoraient Mèdes et Perses, il ne semble pas que les Iraniens l'aient emportée avec eux quand ils se séparèrent de ceux de leurs frères qui devaient coloniser l'Inde; son nom ne se trouve pas dans le *Rig-Véda*, et elle paraît de provenance arménienne ou cappadocienne[1].

Les mêmes causes agirent, dans le nord de l'Iran, pour y multiplier le nombre des dieux; on y vit de plus s'organiser, sous le nom de Mages, un clergé qui en vint, avec le temps, à se poser comme l'intermédiaire nécessaire entre Dieu et l'homme. De bonne heure, sous les Achéménides déjà et sous les Arsacides, ces prêtres aspirèrent à un rôle politique, qu'ils finirent par conquérir, dans toute sa plénitude, sous les Sassanides; ils se placèrent alors à la tête d'une véritable théocratie. En attendant, pour accroître et affermir leur pouvoir, ils recoururent à des pratiques qui avaient tous les caractères de la sorcellerie; peut-être les empruntèrent-ils aux superstitions des tribus touraniennes qui confinaient à la Médie et qui s'étaient dès lors rapprochées de cet Iran dont elles devaient plus tard forcer les barrières.

Ces modifications ne se sont opérées que très lentement, sans que jamais fût brisée la chaine de ces traditions et de ces enseignements qui prétendaient remonter à Zoroastre. Pendant environ quinze siècles, depuis l'établissement dans l'Iran occidental de ces tribus ariennes jusqu'au triomphe de l'islamisme, la situation sociale et religieuse de cette contrée n'a guère changé; il n'y a pas eu de révolution violente et profonde qui ait creusé un abîme entre le présent et le passé. Le centre politique s'est déplacé; mais, sous un nom ou sous un autre, il y a toujours eu là un État puissant dont le culte et la morale se rattachaient plus ou moins étroitement aux préceptes du mazdéisme, État dont l'action dominatrice et l'influence prépondérante s'exerçaient surtout dans la direction du couchant, se faisaient sentir à la Mésopotamie, à la Syrie, à l'Asie Mineure et à l'Arménie. Pour qui verrait les choses dans leur ensemble, de très haut et de très loin, le seul phénomène digne de remarque qui se soit produit pendant tout le cours de cette période, c'est une sorte d'alternance, de mouvement de bascule entre les tribus

attribuant à Ochus l'initiative de ces honneurs rendus publiquement à Anaïtis (dans Clément d'Alexandrie, *Protreptikon*, I, 5).

1. Anahita apparait, il est vrai, dans l'Avesta comme mère des eaux douces : il y a tout un hymne en son honneur; mais son nom manque dans le chapitre I[er] du *Yaçna*. Sur le culte qu'elle recevait en Cappadoce, où il paraît indigène, voir Fr. Lenormant, *Essai de commentaire sur les fragments cosmogoniques de Bérose*, pp. 152-154, et *Gazette archéologique*, 1876, pp. 14-15.

du nord et celles du sud. Quand les unes étaient amollies et usées par la possession du pouvoir et par les vices qu'elle amène à sa suite au bout d'un certain nombre de générations, c'étaient les autres, mieux préservées de ce mal chronique par une vie plus simple, qui reprenaient le dessus. Ainsi ce sont les Mèdes qui, au septième siècle avant notre ère, ont les premiers assuré cette prépondérance à l'Iran ; ils suppriment Ninive et l'empire assyrien. Vers le milieu du siècle suivant, ils sont remplacés par les Perses ; ceux-ci, sous leurs princes Achéménides, ne se contentent pas de réduire la fière Babylone au rang secondaire d'une ville de province : avec eux, les armées des rois de l'Iran parcourent toute l'Asie centrale et entament même l'Afrique et l'Europe ; elles se heurtent alors aux républiques grecques ; la lutte dure près de deux siècles : Alexandre y met fin par ces coups de fortune et de génie que l'on appelle Issus et Arbèles (334-330 avant Jésus-Christ). Pour la première fois, l'Iran obéit à un maître qui n'est pas un adorateur d'Ahura-Mazda ; mais, moins d'un siècle après, comme un rocher sur lequel la vague a passé, l'Iran reparaît indépendant avec son idiome, ses mœurs et le vieux fonds de ses antiques croyances. C'est par l'action des Parthes, tribu septentrionale, que s'opère cette restauration, et ceux-ci gardent la suprématie jusqu'en l'année 226 de notre ère. Alors, pour la quatrième fois, la balance trébuche et la prépondérance se déplace. Le premier rôle est ressaisi, avec les Sassanides, par les tribus du sud (226-652). C'est alors qu'achève de disparaître la couche très mince de culture grecque qu'avaient paru étendre sur la surface de l'Iran la conquête macédonienne et la prétention des rois Parthes au philhellénisme ; les dernières écailles de ce vernis se détachent et tombent. La vie et la faveur reviennent à ces doctrines qui, sous les Séleucides et sous les Parthes, n'avaient pu que durer et se maintenir dans les provinces reculées et avaient eu à lutter, non sans effort, contre le prestige des cultes de la Grèce, servis par une poésie et par une plastique que les princes affectaient de goûter. La religion du feu redevient la religion officielle de l'empire, et l'art, tout en subissant, à son insu, l'influence des modèles grecs et romains, s'applique, avec un parti pris très marqué, à s'inspirer des types de la période achéménide et à en ressusciter les symboles.

La conquête arabe vint jeter dans l'état de l'Iran une perturbation bien plus profonde et plus durable que ne l'avait fait la conquête grecque. Le culte du feu fut proscrit ; le peu d'Iraniens qui lui restèrent fidèles furent réduits à en célébrer les rites à la dérobée, sous le coup d'un

péril toujours présent, ou à s'exiler jusque dans l'Inde ; presque toute la population finit par embrasser l'islamisme, et continua depuis lors d'en faire profession, sous les dynasties nombreuses, presque toutes arabes et turques, qui se sont depuis lors succédé dans ce pays. Cependant, malgré ce changement de religion, malgré le mélange des races qu'ont amené de nombreuses invasions, le génie de la Perse s'est défendu, avec une persistance étonnante, contre toutes les forces conjurées pour sa ruine. La Perse n'est mahométane qu'en apparence et à la surface ; son attachement passionné à la mémoire d'Ali et de ses fils, dont l'un avait épousé une fille du dernier roi sassanide, lui a servi de biais pour se détacher et s'isoler de la masse du monde musulman. « Quoique subjuguée par une religion sémitique, la Perse sut maintenir ses droits de nation indo-européenne, et se créer une philosophie, une mythologie, une épopée[1]. » Celle-ci, le *Châh-nameh* ou « Livre des rois », remonte jusqu'aux héros légendaires de la race et raconte, sans souci aucun de la chronologie et en donnant aux acteurs du drame des proportions plus qu'humaines, les luttes séculaires qu'ils ont soutenues pour l'indépendance de l'Iran. On y voit que, si le peuple a presque oublié les noms des plus glorieux de ses rois, s'il les remplace, dans ces chants qu'a mis en œuvre le génie poétique de Firdousi, par le fabuleux Djemchid, il a cependant, à sa manière, gardé conscience de son passé, de son ancienne unité historique et religieuse. Il n'est pas jusqu'à l'art de la Perse moderne qui n'atteste cette indestructible continuité de la tradition. La disposition des palais du *Châhin-chah* ou « Roi des rois » nous aidera plus d'une fois à comprendre celle des palais de Darius et de Xerxès. Feth-Ali-chah, qui régnait au siècle dernier, faisait, comme jadis Darius ou Châpour, sculpter dans le roc l'image de ses victoires ; jamais la Perse hérétique ne s'est soumise à l'arrêt par lequel partout ailleurs l'islamisme a proscrit la représentation de la figure humaine. Il est aussi tels motifs de décoration qui se sont conservés avec une étonnante fidélité ; l'estrade qui sert de trône au prince, dans la salle de réception à *Téhéran,* a le même agencement et les mêmes supports que celle sur laquelle se dressent les rois Achéménides, dans les bas-reliefs funéraires de Persépolis[2]. Enfin, dans l'*Ordre du lion et du soleil,* ce blason d'une dynastie turque et d'un

1. Renan, *Essai sur Averrhoès*, p. 68 ; J. Darmesteter, *Coup d'œil sur l'Histoire de la Perse*, pp. 35-43. On trouvera une très fine analyse du caractère persan, de ses traits originaux et permanents dans l'ouvrage de M. de Gobineau, *Trois ans en Asie*, in-8°, 1859.

2. Flandin et Coste, *Voyage en Perse, Perse moderne*, pl. 32.

empire mahométan, on ne saurait refuser de reconnaître un vivant souvenir des souverains nationaux de la Perse et de son ancienne religion ; la victoire que le roi remporte sur le lion, n'est-ce pas un des thèmes sacramentels de l'antique sculpture orientale ? et le soleil, n'est-ce pas, sinon Ahura-Mazda lui-même, du moins le plus puissant et le plus béni des dieux qui lui sont associés, celui dont les Iraniens avaient apporté, de leur lointain berceau, le nom et le culte, ce *Deus Sol invictus Mithra*, comme disent les milliers d'inscriptions latines gravées en son honneur, qui, vers le troisième et le quatrième siècle de notre ère, disputa au Christ les âmes qu'avait cessé de satisfaire le polythéisme hellénique ?

Nous avons cherché à donner une idée exacte de la configuration du plateau de l'Iran et à marquer, d'un trait précis, les lignes maîtresses de son histoire, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. C'est que nulle part l'homme n'a été dans une plus étroite dépendance de la nature ; on ne saurait citer de peuple dont les conditions d'existence et de développement aient été d'avance déterminées plus rigoureusement par celles du milieu où il est tombé. Nous tenions aussi à montrer comment ces conditions mêmes, par ce qu'elles avaient de très particulier, ont imprimé au génie de ce peuple des caractères spéciaux qui, une fois fixés, ont résisté à l'action des siècles, ne se sont pas laissé effacer par les révolutions politiques et religieuses. C'est là ce qu'il importait d'établir ; quant aux noms des princes qui se succèdent, d'abord en Médie, depuis le légendaire Deiokès jusqu'à Astyage, puis en Perse, de Cyrus à Darius Codoman, il n'y a pas lieu d'en dresser ici la liste, ni de discuter toutes les fables qui, mises en circulation par l'orgueil patriotique des Mèdes et des Perses, ensuite embellies encore et chargées de détails par l'imagination grecque, donnent un caractère si incertain aux débuts de cette histoire. Il suffira de rappeler quelques faits qu'il est nécessaire d'avoir présents à l'esprit pour se rendre compte de l'énormité des ressources que les souverains perses pouvaient consacrer à leurs constructions et pour deviner quelles influences ont dû subir et de quels modèles ont pu s'inspirer les artistes qu'ils ont appelés à satisfaire leurs royales fantaisies.

L'élan de la conquête arienne s'était arrêté, avec les Mèdes, vers l'ouest, aux frontières de la Lydie, sur l'Halys, vers le sud, aux limites de l'ancienne Assyrie ; avec Nabuchodonosor, l'empire chaldéen donnait l'illusion d'une puissance redoutable. Ces barrières tombèrent devant les Achéménides ; on appelle ainsi les princes que les

Perses tiraient de la plus noble de leurs familles, de celle qui se donnait pour ancêtre un certain Akhamanish, l'Achéménès des Grecs, qui passait pour avoir été le chef de la tribu quand elle vint occuper le *Fars*[1]. Cyrus, le premier roi de cette lignée qui compte dans l'histoire, commença par arracher la prépondérance aux Mèdes ; puis il se jeta sur la Lydie, prit Sardes, et réduisit à l'état de vassales, assujetties au tribut, toutes les cités grecques de l'Asie Mineure. De longues guerres lui servirent ensuite à s'assurer l'obéissance et le concours de toutes les peuplades qui habitaient l'est et le nord du plateau, jusqu'aux bassins de l'Indus et de l'Oxus ; puis, quand il eut en main toutes les forces de l'Iran, il envahit la Basse Mésopotamie et prit Babylone (538). Effrayées, la Syrie, la Palestine et la Phénicie même, qui avaient parfois résisté si vaillamment aux conquérants assyriens et chaldéens, se soumirent sans combat. L'empire perse était déjà plus vaste qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé en Orient ; lorsque l'Égypte y eut été ajoutée par Cambyse (523), il réunit sous un seul sceptre, sans parler des régions inconnues et barbares de l'Iran oriental, tous les pays qui avaient été le théâtre du développement des premières et vraiment antiques civilisations. Le nouvel empire avait encore un autre avantage sur ses prédécesseurs : tandis que ceux-ci s'étaient toujours vu barrer le passage par la mer du couchant comme par un mur infranchissable, il pouvait compter, dans la Méditerranée, sur la coopération d'une marine puissante. Les cités phéniciennes, qui avaient bravé les derniers périls plutôt que d'ouvrir leurs portes à Salmanazar et à Nabuchodonosor, adoptent, à partir de l'avènement des Perses, une politique toute différente, où elles trouvent mieux leur compte ; dans toutes ses entreprises maritimes, le grand roi pourra toujours compter sur le concours empressé de leurs flottes de guerre et de commerce ; ces services, elles le savaient, leur étaient bien payés[2].

Forte de cette aide qui lui ouvrait ainsi la mer, la royauté perse conçoit des ambitions que n'avaient pas connues ses devancières ; elle s'attaque à cette jeune civilisation occidentale que l'Ionie lui a révélée et dont l'esprit d'indépendance la blesse et l'irrite comme un affront. Les Perses

1. On a beaucoup discuté sur le titre de « roi du pays d'Anshan » qui est donné à Cyrus dans des documents chaldéens mis récemment en lumière ; on a voulu chercher dans *Anshan* la Susiane (Dieulafoy, *L'Art antique de la Perse*, t. 1, p. 22 et 23, notes ; Amiaud, *Cyrus, roi de Perse*). Nöldeke (article *Persia* de l'*Encyclopædia*, p. 505) ne croit pas qu'il y ait aucune raison sérieuse d'identifier la Perse et la Susiane.

2. Sur l'empressement avec lequel s'était soumise la Phénicie et les égards qu'avait pour elle le grand roi, Hérodote, III, 19.

traversent les détroits qui séparent l'Asie de l'Europe ; ils occupent la Thrace et la Macédoine ; ils se jettent, avec de grosses armées, sur la petite Grèce ; mais ils n'avaient pas apprécié à leur juste valeur les qualités de l'âme grecque, le ressort et la force de résistance qu'elle devait aux institutions républicaines, au régime de la cité. Dans ces luttes, qui sont connues sous le nom de *guerres médiques,* la Perse eut le dessous ; elle perdit tout le terrain qu'elle avait conquis en Europe et n'exerça même plus qu'une domination précaire et toujours contestée sur les cités grecques du littoral de l'Asie Mineure. Dès lors la puissance perse ne gagne plus de terrain ; son attitude est celle d'une défensive qui compte sur la diplomatie plus encore que sur les armes ; elle a toujours à combattre les provinces qui, comme l'Égypte, ne se résignent point à la sujétion, les satrapes qui se révoltent, Athènes et Sparte qui encouragent et soutiennent toutes ces rébellions. Vers 350, le violent effort d'Artaxerce Ochos rend à l'Empire, pour quelques années, une apparente unité ; mais son œuvre ne pouvait durer : la machine était usée. La décadence était partout sensible, dans la religion, qui se chargeait d'éléments étrangers, dans les mœurs, que le luxe avait gâtées et qui, de plus en plus, perdaient de vue le noble et simple idéal de la morale zoroastrienne, dans l'armée, dont les mercenaires grecs formaient maintenant la force principale, dans la langue même, qui s'altérait, et dans l'art, qui se répétait sans se développer. Alexandre ne serait pas intervenu, que la monarchie achéménide ne s'en serait pas moins écroulée ; peut-être aurait-on vu dès lors les tribus septentrionales s'emparer de l'hégémonie et le royaume parthe dater du quatrième siècle.

C'est sous Darius, fils d'Hystaspe, que l'empire perse avait été le plus puissant et le plus prospère, vers la fin du sixième siècle[1]. Alors les Perses n'avaient encore rien perdu de leur énergie et de leur courage ; leur prestige n'avait subi aucune atteinte ; c'étaient toujours les soldats de Cyrus, et ils semblaient comprendre la nécessité d'organiser leurs conquêtes. Darius était un homme supérieur ; il avait conçu tout un plan qui, si ses successeurs avaient été capables de le suivre avec quelque persévérance, aurait assuré au nouvel établissement une solidité que n'avait encore possédée aucun de ces empires incohérents et fragiles dont avait hérité la Perse. Sans doute il n'allait pas jusqu'à rêver de fondre en un seul corps les nations vaincues : il leur laissait leurs

1. C'est ce qu'avaient bien vu les Grecs. Hérodote caractérise ainsi ce règne (IV, 1) : ἀνθεύσης τῆς Ἀσίης ἀνδράσι καὶ χρημάτων μεγάλων συνιόντων.

lois particulières et leur vie propre; mais il avait entrepris de séparer, dans les provinces, l'autorité politique et l'autorité militaire, de faire surveiller ces gouverneurs les uns par les autres et de les soumettre tous à un contrôle permanent qui préviendrait les velléités d'indépendance et de révolte. Grâce à ces sages mesures, les vingt-cinq ou trente satrapies qu'avait instituées Darius fournissaient au pouvoir central d'immenses ressources en hommes et en argent[1]. Il est impossible d'évaluer, même d'une manière approximative, le total des forces que le grand roi pouvait mettre sur pied, en cas de guerre; les chiffres que l'on trouve chez les historiens grecs sont certainement exagérés; mais, étant donnée l'étendue des territoires, les armements n'avaient pas d'autres limites que celles qui leur étaient imposées par les difficultés du transport, de la marche et de l'alimentation. Les troupes détruites étaient aussitôt remplacées. Quant au revenu du souverain, il se divisait en deux parties, les prestations en nature qui lui étaient dues pour l'entretien de ses soldats et de sa maison, puis le tribut payable en métaux précieux. A lui seul, ce tribut montait à 1460 talents cuboïques, ce qui fait, en poids d'argent, 82 799 866 francs. D'après les calculs que l'on a faits sur la valeur relative de l'argent aux différentes époques, ce budget des recettes représenterait environ 663 millions de notre monnaie, et, sur cette somme, le prince n'avait pas à payer ses agents[2]; les satrapes, avec leur suite, vivaient sur le pays. On a ainsi une idée des quantités énormes de métal qui allaient s'entasser dans les trésors royaux; on comprend quel rôle a joué dans la politique l'or de la Perse, quand ses souverains ont trouvé plus commode et plus sûr d'acheter la Grèce en détail que de lutter contre elle sur les champs de bataille. Ce chapitre des *fonds secrets,* comme nous dirions aujourd'hui, n'absorbait d'ailleurs qu'une faible portion du capital qui s'accumulait, sous forme d'espèces et surtout de lingots, dans les forteresses d'Ecbatane et de Suse; les frais de la cour, quelque haut qu'ils montassent, étaient presque entièrement couverts par les envois de bétail, de céréales et d'autres denrées alimentaires que lui devaient les provinces. Une fois soldées toutes les dépenses nécessaires, les rois disposaient donc encore de sommes prodigieuses, dont eux-mêmes ne savaient pas le compte, et quel emploi plus conforme aux traditions des monarchies orientales pouvaient-ils en faire que de les consacrer à se construire des palais dont les dimensions extraordinaires

1. Hérodote, III, 95.
2. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 2e édition, p. 617.

et la décoration fastueuse relevassent leur prestige, en plaçant dans un cadre digne de sa majesté l'héritier de Cyrus, le maître redouté auquel obéissaient tant de nations, des rives de l'Indus aux plages de la mer Égée, des bords de l'Oxus et du Danube au golfe Persique et aux cataractes du Nil?

Pour contenter ce désir et pour obtenir ce résultat, où cherchèrent-ils leurs modèles, quels artistes et quels ouvriers appelèrent-ils à être les exécuteurs de leurs royales fantaisies? C'est ce qu'eux-mêmes ont négligé de nous dire dans les inscriptions qu'ils ont gravées sur leurs palais, et ce que ne nous apprennent pas non plus les écrivains grecs. Ce problème, on ne peut donc espérer le résoudre que par une autre voie, par l'étude même des ruines de ces imposantes constructions. Il n'est d'ailleurs pas de question, dans l'histoire de l'art antique, dont les données soient plus complexes et sur laquelle il soit plus difficile et plus délicat de se prononcer. L'empire perse, par la date à laquelle il se constitue comme par la plus vaste étendue du territoire qu'il soumet, pendant plus de deux siècles, à une domination unique,se trouve placé dans des conditions qui diffèrent, à beaucoup d'égards, de celles où avaient vécu ces empires assyrien, chaldéen et mède dont il s'est porté le successeur. D'une part, il est contemporain des plus beaux siècles de la Grèce, de ceux où sa plastique produit ses ouvrages les plus originaux et, de Cyrus à Darius Codoman, il entretient avec les Grecs des relations qui se terminent par le triomphe brillant et momentané de l'hellénisme ; d'autre part, il a son centre dans les contrées où étaient encore vivantes les traditions de l'art oriental et où celui-ci, s'il ne créait plus de types nouveaux, était représenté par des monuments grandioses, encore presque intacts, legs de nations puissantes et glorieuses qui comptaient par milliers d'années. La séduction des arts de la Grèce a-t-elle pu se faire sentir jusque dans ces capitales qui, comme Suse, Persépolis, Ecbatane, étaient plus éloignées de l'Occident que Memphis de Thèbes, que Babylone et que Ninive? Quelle résistance ont dû opposer à cet attrait les espaces à parcourir, les habitudes prises, les exemples du passé? Ce sera surtout aux monuments qu'il appartiendra de répondre et de trancher le débat; mais on sera mieux préparé à en comprendre le témoignage si, après avoir interrogé la littérature classique sur ce qu'elle sait au sujet du concours que la royauté perse aurait demandé à la main-d'œuvre grecque, on définit avec précision les caractères qu'a présentés, dès le début, la monarchie des Achéménides et qu'elle a conservés, sans notable changement, jusqu'à la dernière heure.

§ 4. — LES RAPPORTS DE LA PERSE ET DE LA GRÈCE

La chute du royaume lydien, renversé par Cyrus en une seule bataille, la campagne d'Harpagos en Asie Mineure et, bientôt après, la conquête de l'Égypte par Cambyse, créèrent dans le monde ancien, au sixième siècle avant notre ère, une situation toute nouvelle; pour la première fois, des bouches du Nil au Bosphore, toutes les côtes orientales de la Méditerranée étaient au pouvoir d'un grand empire asiatique. Jusqu'alors, ceux de ces puissants États qui avaient eu l'ambition de s'étendre jusqu'à la mer du couchant, comme disaient les Assyriens, ne l'avaient atteinte que sur le littoral de la Syrie; quand ils étaient arrivés à se rendre maîtres, pour quelque temps, des plages de la Phénicie, ce qu'ils avaient là en face d'eux, s'ils tournaient leurs regards vers le large, c'était une vaste nappe d'eau, un horizon vide, derrière lequel on ne devinait, on ne sentait pas l'Europe. L'Europe est loin, très loin de la Palestine; entre celle-ci et la pointe méridionale de la péninsule hellénique, point d'îles qui abrègent le chemin en y mettant des jalons, en y ménageant des lieux de repos. Cypre n'est pas sur la route; la Crète n'est guère plus près que le continent auquel on la rattache; aussi, jamais, dans l'antiquité, les flottes de guerre ou de commerce ne se seraient-elles hasardées à cingler tout droit, de Tyr ou de Sidon, vers les terres du Péloponèse, vers les golfes de Sparte ou d'Argos. Plutôt que de courir cette aventure, on montait vers le nord, on longeait les rivages, ceux de la Syrie et ceux de l'Asie Mineure; on passait auprès de Cypre, de Rhodes et de Cos; on gagnait ainsi les Sporades, puis les Cyclades; une fois là, on était en Grèce. Au prix de ce détour, on était sûr de ne pas manquer le but et l'on ne craignait pas les tempêtes : pendant le trajet, on avait toujours à portée des détroits et des havres où il était facile de se mettre à l'abri, jusqu'à ce que le vent fût tombé; mais le détour était long; voulez-vous évaluer ce qu'il exigeait de temps, ce n'est pas par jours, c'est par semaines, on pourrait presque dire par mois que vous aurez à compter.

Quelle différence, et comme tout était changé, le jour où l'Asie Mineure se trouva soumise au roi qui régnait à Suse, le jour où deux satrapes perses se la partagèrent et résidèrent l'un à Sardes, tout près des golfes de Milet et de Smyrne, l'autre à Daskylion, sur la Propontide, presque en vue des rives européennes de l'Hellespont et du Bos-

phore! Dès lors, représentées l'une par la monarchie la plus démesurée que l'Orient eût encore vue s'établir et l'autre par les cités grecques, par toutes ces républiques municipales où la vie était alors si intense et si passionnée, l'Europe et l'Asie se regardaient face à face, de tout près, comme deux lutteurs qui vont se saisir et dont chacun a les yeux fixés sur ceux de son adversaire, épie ses moindres mouvements et se prépare à les prévenir. Cette situation donne lieu à des collisions qui se renouvellent sans cesse, coupées par des trêves plus ou moins prolongées. Tantôt on se heurte les armes à la main, tantôt on se fréquente en voisins et presque en amis; mais, de manière ou d'autre, le contact est perpétuel. Sauf pendant les quarante années environ qu'a duré l'empire maritime d'Athènes, les Perses ont eu la haute main sur cette Ionie où sont nés les arts de la Grèce; sous Darius, sous Xerxès, ils ont visité en conquérants les îles de la mer Égée et même la Thessalie, la Béotie et l'Attique. Plus tard même, lorsqu'il leur fallut se tenir sur la défensive, ils se mêlèrent trop activement aux luttes intestines des Grecs pour ne pas trouver dans la part qu'ils y prirent des occasions fréquentes de séjourner dans leurs cités, en dehors même de la péninsule, et d'en regarder à loisir les plus beaux monuments[1]. Les Grecs rendirent aux Perses leurs visites. Sans doute, avant Alexandre, les attaques qu'ils dirigèrent contre cet immense empire ne firent guère, si l'on peut ainsi parler, qu'en entamer l'épiderme; le plus hardi de leurs généraux, Agésilas, ne dépassa pas la frontière occidentale de la Phrygie ; mais les mercenaires qui se louaient au grand roi ou aux satrapes révoltés contre lui ont été bien plus loin : ne vit-on pas une petite armée, celle que l'histoire appelle *les Dix mille*, franchir le Taurus et l'Euphrate, parcourir en sens divers la Mésopotamie et revenir à la côte après avoir passé quinze mois sur les terres perses? Si cette aventure héroïque ne se renouvela point, des milliers de ces soldats de fortune vécurent et moururent au service de la royauté achéménide, des prétendants au trône, des grands vassaux qui aspiraient à conquérir leur indépendance; de l'Égypte aux rivages du Pont-Euxin, ils tinrent garnison dans toutes les provinces occidentales du royaume, et leurs chefs y commandèrent parfois en maîtres. En même temps, surtout à partir du quatrième siècle, les ambassadeurs de Sparte et de Corinthe, d'Athènes et de Thèbes étaient sans cesse sur les chemins qui menaient à l'une de ces capitales lointaines dont

1. Dès le temps de Darius fils d'Hystaspe, on voit des envoyés perses, embarqués sur un navire sidonien, aller avec Démocédès jusqu'en Italie, jusqu'à Tarente et à Crotone (Hérodote, III, 136-137).

chacune, suivant les saisons, possédait à son tour le souverain; ils y attendaient parfois assez longtemps les audiences où celui-ci leur communiquait ses volontés. Ces séjours des envoyés ne se prolongeaient pas au delà de quelques semaines ou de quelques mois; mais d'autres Grecs, des réfugiés politiques, comme Histiée de Milet, Démarate et Thémistocle, des médecins, comme Démocédès, comme ce Ctésias qui s'improvisa historien quand il eut pris sa retraite, attachés à la cour, la suivaient dans toutes ses pérégrinations, d'Ecbatane à Persépolis, de là à Suse et à Babylone; ils causaient avec ces princes, avec leurs vizirs, avec les femmes de leur harem, parmi lesquelles il y avait parfois des esclaves grecques[1]; à tout ce monde, ils parlaient de la Grèce et de sa brillante civilisation, et, pour satisfaire leur vanité, pour se donner le plaisir d'étonner leurs auditeurs, ils ne manquaient pas, dans leurs récits, de tout embellir encore et de tout exagérer. Ces discours produisaient leur effet; le monarque voulait juger par lui-même du mérite de ces artistes qu'on lui vantait si fort.

Ce mérite, il pouvait déjà s'en faire une idée par les œuvres d'art que ses ancêtres ou lui-même avaient tirées de la Grèce asiatique ou européenne; n'avait-il pas dans son palais un cratère d'or, ouvrage du célèbre toreuticien Théodore de Samos[2]? C'est au même artiste que l'on attribuait la vigne d'or qui ombrageait la couche royale[3]; en tout cas, elle avait été donnée à Darius par le lydien Pythios[4], ce qui permet de supposer qu'elle sortait de quelque atelier ionien. Ce n'était d'ailleurs pas seulement par de beaux meubles et des objets de luxe que les Perses connaissaient l'art grec et en avaient les modèles sous les yeux. De leurs campagnes en occident, ils avaient rapporté des statues, de bronze ou de marbre, dont quelques-unes des meilleurs sculpteurs du sixième siècle; ils les conservaient, trophées durables de leurs victoires sans lendemain, dans leurs capitales, où les Grecs les retrouvèrent lors de l'expédition d'Alexandre; il suffira de rappeler l'Apollon Philesios

1. Sur Démocédès de Crotone et ses rapports avec les femmes de Darius, voir Hérodote, III, 129-134. On sait l'histoire de cette Millo, une fille de Phocée, à qui Cyrus le jeune, dont elle était la favorite, avait fait prendre le nom d'Aspasie. Faite prisonnière à Cunaxa, elle entra dans le harem d'Artaxerce Mnémon, et paraît y avoir occupé une haute situation (Xénophon, *Anabase*, I, x, 2; Plutarque, *Périclès*, XXIV, 12; *Artaxerce*, XXVI, 3-4). Aspasie n'était pas la seule Grecque qui vécût dans l'intimité de Cyrus; il est aussi question d'une Milésienne qui l'avait accompagné à Cunaxa et qui put, après la perte de la bataille, se réfugier dans le camp des Grecs (Xénophon, *Anabase*, III, x, 3).

2. Athénée, XII, p. 515, A.

3. Himerius, *Eclogæ*, XXXI, 8.

4. Hérodote, VII, 27.

de Canachos et les images des tyrannicides, Harmodios et Aristogiton, exécutées par Anténor, qui furent rendues, au bout de deux siècles, à Milet et à Athènes, après être restées tout ce temps prisonnières à Ecbatane ou à Suse[1]. Beaucoup d'autres figures, dont l'histoire n'a pas fait mention, avaient dû subir le même sort[2].

Après les journées de Platées et de Mycale, il ne pouvait plus être question d'aller arracher aux temples de la Grèce les statues qui les décoraient; mais qui empêchait de faire venir en Perse les élèves de ces sculpteurs dont, au cours de ces guerres et de ces pillages, on avait appris à apprécier le talent. C'est le parti que l'on paraît avoir pris plus d'une fois. Nous apprenons, par un mot de Pline, qu'un statuaire de grande valeur, Téléphanès de Phocée, contemporain de Myron et de Polyclète, avait beaucoup travaillé pour les rois Darius et Xerxès; or Téléphanès a-t-il été le seul maître grec que la promesse d'une haute paye ait attiré sur les chantiers royaux[3]? Ce n'est guère probable. On racontait en Grèce que certains hommes connus pour leurs talents hors ligne avaient été enlevés par ordre du roi et conduits de force à sa résidence, où les attendait l'esclavage[4]. Nous ne savons pas au juste quels sont les personnages et les incidents auxquels Xénophon fait allusion; mais, la plupart du temps, la contrainte ne devait pas être nécessaire pour attirer en Perse ceux qui croyaient avoir chance d'y trouver de gros salaires. Dès lors, comme les hoplites et les officiers sans emploi, les artisans grecs allaient volontiers chercher des commandes au loin, là où l'on payait bien. Les Grecs ont toujours été et ils sont encore aujourd'hui le plus mobile des peuples, celui où l'individu se déplace le plus volontiers, mais en gardant toujours le souvenir de la patrie et l'esprit de retour[5]. Plus d'un praticien, plus d'un tailleur de pierre ionien dut prendre la route de la Perse, sur les récits qu'il entendait faire des grands travaux que les souverains de ce pays faisaient exécuter dans leurs capitales. Il y avait certainement aussi des gens de métier dans ces groupes de captifs grecs, quelquefois la population de toute une ville, que les rois

1. PAUSANIAS, I, 16. ARRIEN, *Anabase*, III, 16. PAUSANIAS, I, 8. PLINE, *H. N.*, XXIV, 70.

2. Ainsi sur l'Artémis Brauronia, enlevée par Xerxès de son temple, PAUSANIAS, VIII, 46. Moïse de Chorène mentionne des statues d'Artémis, d'Apollon et d'Héraclès qui auraient été prises par Cyrus en Lydie et envoyées par lui en Arménie (*Hist. Armen.*, II, II, p. 103, dans l'édition donnée par Guil. et George Whiston, Londres, 1736).

3. PLINE, *Hist. nat.*, XXXIV, XIX, 19.

4. SOCRATE, *Mémorables*, IV, II, 33.

5. Pour l'antiquité, voir E. CURTIUS, *Die Griechen in der Diaspora* (dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1882, pp. 943-957) et, pour les temps modernes, A. DUMONT, *Le Balkan et l'Adriatique*, in-8°, 1873, p. 30.

de Perse transplantèrent à plusieurs reprises en Chaldée et en Susiane[1]. Dans ce milieu tout nouveau où ils se trouvaient jetés par un coup de force, ces dépaysés avaient à se tirer d'affaire; il fallait vivre; et, là même où des terres avaient été assignées aux déportés, la culture ne pouvait guère donner de profits; la nature du sol, le climat, les méthodes à suivre, tout différait entre ces montagnes de la Grèce où croissait la vigne avec l'olivier et les plaines humides et brûlantes de la Basse Chaldée, avec leur savante irrigation et leurs forêts de palmiers. Mieux valait gagner la ville, où il y a toujours de l'ouvrage pour tout homme qui sait donner d'habiles façons au métal, au marbre et au bois, surtout quand elle est habitée par des princes magnifiques et grands bâtisseurs de palais. C'était ainsi que les captifs internés dans les provinces centrales de l'empire concouraient avec les émigrés volontaires à fournir aux souverains de la Perse des ouvriers habiles qui, formés dans les meilleurs ateliers de la Grèce, se prêtaient, avec une inventive et souple dextérité, à toutes les exigences de despotes dont les moindres fantaisies faisaient loi.

Les Perses ont donc vu la Grèce d'assez près, assez de Grecs, de gré ou de force, se sont établis dans les provinces intérieures de l'empire, pour que ces relations aient laissé quelque trace dans la seule chose qui nous reste de la Perse, dans les monuments de son architecture et de sa sculpture; il serait surprenant qu'une étude attentive aboutît à ce résultat de n'y retrouver et de n'y signaler nulle part la marque du goût et des doigts de l'artisan grec; mais les quelques centaines ou, si l'on veut, les quelques milliers d'individus qui ont visité la cour de Perse ou qui parfois même y ont passé toute leur vie, n'ont pas suffi à modifier profondément le milieu où ils se trouvaient jetés ainsi par les circonstances. Il n'y a rien eu là qui se puisse comparer, même de loin, à l'influence que les Ioniens ont exercée sur leurs voisins du royaume de Lydie ou, pour choisir un exemple encore mieux connu, à l'empire que les Grecs ont commencé de prendre, vers la fin du troisième siècle avant notre ère, sur l'esprit des Romains leurs vainqueurs.

Le principe de la monarchie achéménide était, de tout point, le même que celui des autres monarchies orientales qui l'avaient précédée, le despotisme héréditaire et sans contrôle, le pouvoir absolu d'un

1. Sous Darius, les habitants de Milet furent ainsi établis sur le golfe Persique, à l'embouchure du Tigre (Hérodote, VI, 20), et ceux d'Erétrie dans la Cissie, à 30 kilomètres au nord de Suse (Hérodote, VI, 119). Alexandre, lors de son entrée à Persépolis, y trouve un millier de ces captifs grecs, dont beaucoup avaient subi des mutilations injurieuses (Diodore, XVII, 69; Curtius, V, 5; Justin, XI, 14).

seul homme, considéré comme un dieu terrestre. Pour le Grec au contraire, la souveraine maîtresse de la cité, c'est la loi, fille de la haute raison des sages, tels que les Lycurgue et les Zaleucos, les Dracon et les Solon, ou tout au moins expression impersonnelle de la volonté commune, la loi que sont chargés de faire observer des magistrats librement élus. On voit combien diffèrent ces deux conceptions; les Grecs eux-mêmes avaient le sentiment très vif de la contradiction profonde qu'elles présentent; ils ne l'oublient que quand ils écrivent des romans philosophiques, comme la *Cyropédie*, où le portrait idéal d'un roi éclairé, qui possède toutes les vertus, permet une critique indirecte des vices de la démocratie. Dans ce qu'il raconte du rôle joué par Démarate auprès de Darius et de Xerxès, Hérodote a d'ailleurs bien marqué comment les hommes politiques grecs, accoutumés à un gouvernement de discussion, où il fallait persuader ses égaux, se trouvaient dépaysés dans une cour où la première règle était de ne jamais rebuter et contrarier le caprice royal[1]. Loin de se modifier au contact de la Grèce, sous l'action de ses exemples et de ses idées, ce régime ne fit, avec le temps, que manifester plus clairement tous ses mauvais effets, l'amollissement du prince par la vie du harem, les tragédies de sérail, les compétitions entre proches parents prévenues ou réprimées par des massacres, l'incapacité toujours croissante du monarque à régir des peuples qu'il ne connaît pas, à diriger les mouvements d'armées qui ne le voient plus jamais paraître à leur tête.

Les cultes de la Grèce, qui, grâce au prestige de la poésie et de l'art, se répandirent si vite sur toutes les côtes de la Méditerranée, et particulièrement chez les habitants de l'Italie, Étrusques, Sabelliens et Latins, ne paraissent pas avoir pénétré, avant Alexandre, au delà du Taurus, dans l'intérieur de l'Asie. Une fois sortis de leurs montagnes, maîtres de toute l'Asie antérieure, les Perses, tout en continuant d'adorer Ahura-Mazda et de lui rendre grâce de leurs victoires, ne restèrent pas insensibles, nous l'avons vu, à la séduction des religions étrangères; mais les divinités qu'ils admirent dans leur panthéon, ce furent celles de ces peuples chez lesquels leurs rois vivaient pendant une partie de l'année[2]. Anaïtis reçut, par décret, les vœux publics des princes et des satrapes perses; peut-être Mylitta la Chaldéenne et la Syrienne Ashtoret eurent-elles, par endroits, la même fortune. En Égypte, ceux des

1. HÉRODOTE, VII, 3, 101-105, 209, 234-237; VIII, 65.
2. C'est ce qu'indique bien Hérodote (I, 131); il parle d'emprunts faits « aux Assyriens et aux Arabes ».

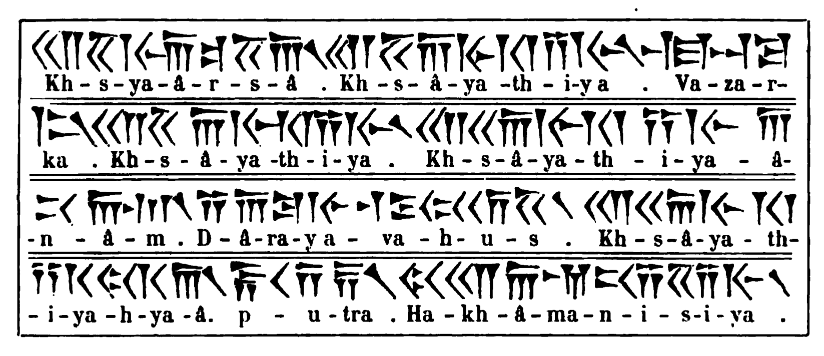
souverains Achéménides qui eurent l'esprit politique offrirent leur hommages à Baal-Hammon, à Phtah, à Osiris et à cet Apis dans lequel il s'incarnait, à Isis et à Neith. Au contraire, quand ils envahirent la Grèce, les Perses y brûlèrent tous les temples, et aucun indice ne permet de supposer qu'ils aient jamais tenté de se réconcilier avec ces dieux dont ils avaient profané les autels et qui les avaient punis de ces violences, qu'ils aient jamais appris les noms et invoqué la puissance de Zeus ou d'Apollon, d'Athéné ou de Héra[1].

En Asie Mineure, dès le temps du brillant essor qu'y prend le génie ionien, la langue grecque commence à se répandre dans l'intérieur de la Péninsule ; elle y gagne chaque jour du terrain, aux dépens de ces langues phrygienne, lydienne, lycienne et autres que, vers le premier siècle de notre ère, elle avait déjà fini de supplanter. Dans une autre direction, vers l'ouest, en Italie, elle ne fait pas moins de conquêtes ; si, là, elle ne se substitue pas au parler local, à des idiomes dont l'un, tout au moins, celui du Latium, était appelé à un avenir si brillant, tout au moins, par l'effet de l'ascendant que lui donne sa littérature, elle amène tous ces peuples à lui faire de nombreux emprunts ; ils tirent de son fonds, outre les noms des dieux et des héros de la Grèce, ceux de beaucoup d'objets que ne connaissait pas, avant que se fussent nouées ces relations, leur civilisation rudimentaire ; ils lui demandent surtout ces termes abstraits que n'avait pas su créer leur pensée trop jeune encore. En Perse, rien de pareil ; à en juger par les plus récentes même des inscriptions de la monarchie achéménide, on ne voit pas que, ni dans sa syntaxe ni même dans son vocabulaire, la langue de la Perse ait, à un degré quelconque, subi l'influence de la langue grecque. Le Grand Roi avait des milliers de sujets qui ne parlaient et ne comprenaient que le grec, et cependant celui-ci n'est jamais devenu une des langues officielles de la chancellerie royale. Dans les inscriptions monumentales, comme celles des palais de Persépolis et de ce rocher de *Béhistoun* où Darius a fait graver l'histoire d'une partie de son règne, les scribes se sont servis du perse, du susien et de l'assyrien. Pour porter les édits et les ordres du roi à la connaissance des

1. Il n'y eut qu'une exception ; en 490, Datis épargna le sanctuaire délien et y brûla même de l'encens sur l'autel d'Artémis et d'Apollon (Hérodote, VI, 97) ; mais il ne faut voir là qu'une mesure de prudence et de précaution politique, conseillée au général perse par les Ioniens qui l'accompagnaient et aux yeux de qui Délos avait un caractère particulier de sainteté. Dans cette même campagne, Datis détruisit les temples de Naxos et ceux d'Erétrie, pour venger, disait-il, ceux de Sardes incendiés par les Grecs (Hérodote, VI, 96, 100). Dix ans après, Xerxès fit de même en Grèce (Hérodote, VIII, 32, 33, 53, IX, 13).

nations qui parlaient un dialecte sémitique, ils employaient la langue et l'écriture araméenne. Le prince avait certainement, attachés à sa personne, des interprètes par l'intermédiaire desquels il négociait avec les ambassadeurs qu'envoyaient à Suse Athènes, Sparte et Thèbes; mais il ne semble pas qu'il y ait eu, pour le grec, une secrétairerie d'État analogue à celle qui correspondait, en araméen, avec les provinces occidentales de l'empire et avec l'Égypte[1]. C'était peut-être à Sardes et à Daskylion que l'on traduisait les rescrits expédiés de la capitale et destinés aux villes éoliennes, ioniennes et doriennes de la côte.

Il en est de même de l'écriture. C'est encore dans l'héritage des civilisations de la vallée de l'Euphrate que les Perses ont été chercher



283.— Inscription du palais n° 5 du plan général, à Persépolis. Transcription de J. Ménant[2].

les matériaux du premier système de signes qu'ils aient appliqué à la notation des sons de leurs langues (fig. 283). Tard venus, dans un monde où le principe de l'alphabétisme commençait à triompher, ils se sont

1. Thucydide (IV, 50) raconte que les Athéniens prirent, en 424, un ambassadeur perse porteur d'une lettre pour les Lacédémoniens; or cette lettre était écrite en *lettres assyriennes*, dit l'historien, c'est-à-dire en caractères cunéiformes perses, et elle n'était pas accompagnée d'une traduction; ce qui le prouve, c'est que l'on dut la faire traduire sur l'original (ἐκ τῶν Ἀσσυρίων γραμμάτων τὰς ἐπιστολὰς μεταγραψάμενοι ἀνέγνωσαν). Même quand il s'agit évidemment de textes rédigés en langue perse, comme les stèles élevées par Darius au bord du Bosphore (Hérodote, IV, 87), ou bien la lettre expédiée par le Grand Roi à ses alliés, les écrivains du cinquième siècle avant notre ère n'emploient jamais que l'expression Ἀσσύρια γράμματα; elle est juste, en tant qu'elle indique bien l'origine de ces lettres. Plus tard, on paraît avoir deviné que plusieurs systèmes d'écriture différents se cachaient sous une apparence commune, car le terme περσικὰ γράμματα, *lettres perses*, se rencontrait chez les historiens d'Alexandre, à en juger par les citations de ces écrivains que l'on trouve chez Arrien (*Anabase*, VI, 29) et chez Strabon (XIV, III, 7).

2. Khsayârsâ. khsayathiya. vazarka. khsâyathiya. khsâyathiyaânâm. Dârayavahus. khsâyathiyahyaâ. putra. Hakhâmanisiya. — Xerxès, roi grand, roi des rois, fils de Darius, roi, Achéménide.

donné, dès le temps de Cyrus, un alphabet que l'on peut comparer à celui de la Phénicie[1]. Composé de trente-six caractères, dont les uns représentent les voyelles et les autres les consonnes, il pousse presque aussi loin la méthode de décomposition des éléments de la voix articulée; mais ces caractères n'ont aucun rapport avec ceux de ces alphabets phrygien, lycien et carien qui sont dérivés de l'alphabet grec; ils ne sont pas même empruntés à cette écriture araméenne qui commençait dès lors à être d'un usage courant jusqu'en Mésopotamie : c'est du système babylonien qu'ils ont été tirés; le perse est la seule langue arienne qui s'écrive avec un alphabet cunéiforme[2].

On devine où tendent ces observations. La Grèce, avant Alexandre, n'a pas exercé sur la Perse ce genre de séduction auquel avaient cédé, dès le septième siècle, les maîtres de l'Égypte, de la Phrygie et de la Lydie. Pour les Grecs, malgré les couleurs poétiques dont ils ont

1. Sur les origines de cet alphabet, J. DARMESTETER, *Rapport annuel fait à la Société asiatique, le 21 juin 1888*, p. 39-40. Sur la méthode qui a été suivie pour faire cet emprunt, on n'est pas encore tombé d'accord. On serait d'ailleurs tenté de croire que, cet alphabet gardant toujours un caractère officiel et monumental, le perse s'écrivait aussi, dans les usages courants de la vie domestique, avec les lettres araméennes (*ibidem*, p. 16). C'est ce qui avait lieu pour l'assyrien, dans une certaine mesure, dès le temps des Sargonides, comme le prouvent les inscriptions des poids de Sennachérib découverts à *Nimroud*, les légendes de certains cylindres et cônes, et enfin les quelques mots en caractères araméens gravés par les scribes, comme memento, sur la tranche de maintes tablettes d'argile où sont inscrits des contrats d'intérêt privé rédigés en caractères cunéiformes (voir *Histoire de l'Art*, t. II, p. 630, et note 2, p. 687-689).

2. Cette langue, que l'on appelle le *perse* ou l'*ancien perse*, diffère à certains égards du *zend*, ou pour mieux dire du *mède;* ce sont deux dialectes contemporains, dont l'un était usité dans le sud et l'autre dans le nord de l'Iran. Les textes qui font connaître la langue perse ne consistent d'ailleurs qu'en inscriptions, la plupart très courtes et répétant les mêmes formules; la plus importante par son étendue et son contenu est celle de Darius à Béhistoun, qui comprend à elle seule dix fois plus de mots que toutes les autres ensemble; en réunissant tous ces textes, on n'arrive pas à un total de plus de 400 mots (J. DARMESTETER, *Études sur la Grammaire historique de la langue persane*, dans les *Études iraniennes*, t. I, Paris, Vieweg, pp. 4 et 7). On trouvera toutes ces inscriptions réunies dans les recueils qu'ont publiés Spigel (*Die altpersische Keilinschriften, in Grundtext mit Uebersetzung, Grammar und Glossar*, Leipzig, 1862, 2e édition, 1882, et C. Kossovicz (*Inscriptiones palæopersicæ Achæmenidarum, edidit et explicuit*, Pétersbourg, 1872). M. Ménant en a donné la traduction dans le volume intitulé : *Les Achéménides et les inscriptions de la Perse*, in-8°, A. Lévy, 1872. Cet ouvrage, auquel nous nous référerons plus d'une fois, ne renferme pas seulement la traduction des textes épigraphiques qui ont été retrouvés et déchiffrés sur les monuments de l'Iran; il contient aussi une description sommaire, illustrée par de nombreuses vignettes, des édifices et des sculptures rupestres où ces inscriptions se sont conservées, et un essai sur l'histoire des princes qui les ont fait graver. Dans un écrit plus récent, le même auteur a très bien exposé l'histoire de la suite d'efforts et de découvertes qui ont conduit à lire et à traduire l'*Avesta* d'une part, et de l'autre les inscriptions lapidaires de la Perse (*Les langues perdues de la Perse et de l'Assyrie. Perse*, in-32, Leroux, 1885, dans la *Bibliothèque orientale elzévirienne*).

revêtu la figure de Cyrus l'ancien, malgré l'intérêt que leur avaient inspiré Cyrus le jeune et sa destinée tragique, les Perses sont toujours restés des barbares. En revanche, les Perses n'ont jamais cessé de mépriser ces Grecs qui les avaient, il est vrai, battus en tant de rencontres, mais qui n'en venaient pas moins, au lendemain de leurs victoires, faire du vaincu l'arbitre de leurs dissensions intestines, solliciter son intervention, mendier sa faveur et son or. D'illustres émigrés grecs ont bien pu vivre, pendant quelques années, à la cour perse, où on leur demandait des conseils, quitte à ne pas les suivre quand ils déplaisaient; des satrapes, tels que Tissapherne et Pharnabaze, ont pu s'entourer de Grecs, qui cherchaient à les exploiter et qui finissaient souvent par être leurs dupes; mais nous ne voyons pas qu'aucun de ces grands seigneurs perses, hors peut-être Cyrus le jeune, ait appris la langue de ses hôtes, ait adopté leurs mœurs et leur costume, ait subi l'attrait de leur poésie et de leur plastique; on ne se comprenait, on ne se goûtait, on ne s'estimait pas de part et d'autre; il n'y a pas eu rapprochement intime et fécond. Aucun prince achéménide n'a eu l'idée d'envoyer, comme l'avaient fait Amasis, Midas et Crésus, des présents aux oracles des grands sanctuaires de la Grèce; aucun d'eux n'aurait songé à prendre ce titre de *roi philhellène* dont se sont parés plus tard leurs successeurs, les rois Arsacides.

Malgré les relations qu'il a entretenues avec la Grèce dès le premier jour, malgré ce contact étroit et presque quotidien, l'empire de Cyrus et de ses successeurs est donc toujours resté un empire asiatique, plus étendu et mieux organisé peut-être que ses devanciers, mais administré d'après les mêmes règles, vivant sur le même fonds d'habitudes et de pratiques séculaires, épris enfin du même idéal, lequel est bien différent de celui qu'a conçu la Grèce et qu'elle a poursuivi en politique, dans les lettres et dans les arts. Étant donnée cette continuité d'où naissent tant de ressemblances qu'il est inutile de relever en détail, on est fondé à présumer, jusqu'à preuve du contraire, que les éléments empruntés aux civilisations antérieures domineront de beaucoup dans les créations du génie plastique de la Perse.

§ 5. RÉPARTITION A LA SURFACE DU SOL ET NOMENCLATURE DES MONUMENTS A ÉTUDIER

Quoique l'histoire de l'Iran, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, ait une suite et une unité que nous avons cherché à mettre en lumière, les seuls monuments que nous nous proposions d'étudier ici sont ceux qui datent de la période antérieure à la conquête macédonienne, ceux qui appartiennent à l'empire mède et ceux qui sont l'ouvrage de la dynastie des Achéménides. Ces monuments sont les seuls qui soient nés avant l'heure où le génie hellénique a traversé, en conquérant, toute l'Asie antérieure, et où, par l'effet de ces succès prodigieux qui l'ont amené à fonder des royaumes grecs jusque dans l'Inde, il a conquis un tel ascendant, que l'on retrouvera désormais partout sa marque, là même où régneront des princes ennemis déclarés des Séleucides et des Romains, leurs successeurs en Syrie; ce sont les seuls qui relèvent directement de cet art oriental dont l'étude devait précéder celle de cet art de la Grèce dont nous nous proposons d'écrire l'histoire.

Avant de nous appliquer à définir les caractères qui font l'originalité de la plastique iranienne et à restituer quelques-uns des types qu'elle a créés, nous donnerons une brève énumération des monuments dont se compose cette série, de ceux que nous connaissons surtout par les descriptions que les anciens en ont laissées et de ceux dont il subsiste des débris importants; nous indiquerons comment ils se répartissent entre les provinces du nord et celles du midi, entre la Médie, la Susiane et la Perse[1].

1. Au début de cette étude, il convient d'indiquer les principaux ouvrages auxquels nous aurons l'occasion soit de faire des emprunts, soit de renvoyer le lecteur. Pour l'histoire des voyages successifs qui ont fait connaître aux savants de l'Europe, jusqu'au commencement de ce siècle, les ruines de la Perse, ses monuments et ses inscriptions, on n'a qu'à se reporter à une note très complète de l'édition de Chardin qui a été donnée par Langlès en 1811 (10 vol. in-4° et 1 atlas in-fol.); elle se trouve au t. VIII, p. 244. Le premier voyageur qui ait rapporté des copies des inscriptions perses qui puissent servir à l'étude de ces textes, c'est Cartens Niebuhr, qui visita Persépolis en 1865 (*Reisebeschreibung nach Arabien und umliegenden Lænder*, 2 vol. in-4°, Copenhague, 1774-1778; 3e volume supplémentaire publié à Hambourg, en 1837); mais ses dessins ne valaient pas mieux que ceux de ses prédécesseurs. Pour trouver des images qui soient à l'échelle et qui donnent une idée fidèle du style de l'architecture et de la sculpture perses, il faut descendre jusqu'à Ker Porter (*Travels in Georgia, Persia, Armenia, ancient Babylonia, etc., during the years* 1817, 1818, 1819 *and* 1820, *with numerous engravings of portraits, costumes, antiquities*, 2 vol. in-4°, Londres, 1821, 1822). Viennent

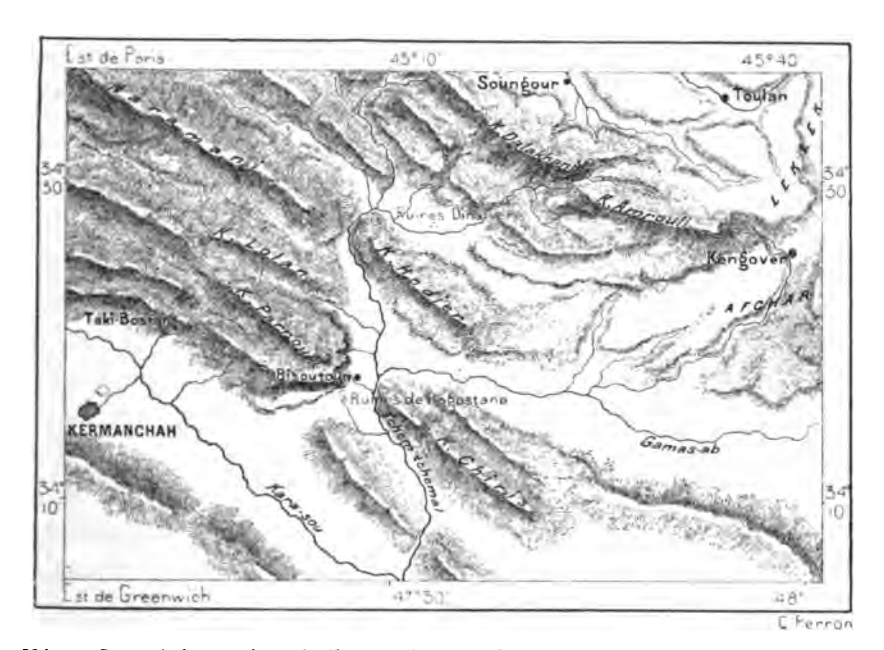
La capitale de l'empire mède était Hagmatana ou Hagmatan; c'est ainsi que la désigne l'inscription de Béhistoun, et les Grecs ont à peine modifié la forme indigène; ils en ont fait Agbatana ou, plus communément, Ecbatane. On est d'accord pour admettre qu'elle occupait à peu près le site de la ville d'*Hamadan*, dont le nom même serait une altération du nom ancien[1]. La ville s'élevait au pied de l'*Elvend*, l'Oronte des géographes grecs, dans un site bien choisi pour la fraîcheur de son climat et l'abondance des eaux que verse la montagne. Création de ces princes mèdes qui ont les premiers mêlé les populations de l'Iran au mouvement et à la vie du monde asiatique, son palais, qui, d'après la tradition, remontait jusqu'à Déjocès, le fondateur légendaire de la monarchie, était célèbre dans l'antiquité. Après la chute de la dynastie

ensuite les ouvrages de deux architectes français, Texier et Coste, qui sont encore aujourd'hui la source principale : TEXIER, *Description de l'Arménie, de la Perse et de la Mésopotamie*, 2 vol. in-f°, Didot, 1842-1852, 151 planches gravées, dont quelques-unes en couleur. *Voyage en Perse*, de MM. EUGÈNE FLANDIN, peintre, et PASCAL COSTE, architecte, pendant les années 1840 et 1841, grand in-f°, 6 vol. Gide et Baudry. *Perse ancienne*, texte, 1 vol. (188 pages, par Flandin). *Perse ancienne*, planches, 4 vol. contenant 229 planches. *Perse moderne*, 1 vol. 100 planches. Le recueil des *dessins originaux* de Coste existe à la Bibliothèque de l'Institut de France, à laquelle il a été légué par l'auteur; il donne une haute idée du soin avec lequel l'auteur a exécuté ses relevés sur le terrain; il est accompagné de notes manuscrites que nous n'avons pas consultées sans profit. On y trouve un certain nombre de dessins, notamment plusieurs perspectives restaurées, qui n'ont pas été gravées. Le même artiste a encore publié un autre ouvrage où l'on peut chercher d'utiles éléments de comparaison; il a pour titre : *Monuments modernes de la Perse, mesurés, dessinés et décrits par* PASCAL COSTE, *architecte* (Paris, Morel, 1867, in-f°. 57 pages et 71 planches, la plupart en couleur). E. Flandin a donné, chez le même éditeur, une *Relation du Voyage*, en 2 vol. in-8°, qui est utile à consulter. Il n'a depuis rien été fait qui se puisse comparer à ce grand travail. On ne trouvera pas autant de secours qu'on pouvait l'espérer dans le recueil de 150 photographies qui a été publié à Berlin, par la librairie Asher, sous ce titre : *Persepolis, die Achæmenidischen und Sassanidischen Denkmæler und Inschriften von Persepolis, Istakhr, Pasargadæ, Shâhpûr, zum ersten Male photographisch aufgenommen* von F. STOLZE, *im Anschlusse an die epigraphisch archæologische Expedition in Persien* von F. C. ANDREAS, *herausgegeben auf Veranlassung der fünften internationalen Orientalistencongresses zu Berlin, mit einer Besprechung der Inschriften* von TH. NŒLDEKE, 1882, in-fol. Les photographies ont été souvent mal prises; certains clichés ont souffert; il y a beaucoup de planches où l'on ne distingue rien. Le plus récent ouvrage qui ait été consacré à l'ensemble des monuments de la période qui nous occupe, est celui de M. Marcel Dieulafoy, *L'art antique de la Perse. Achéménides, Perses, Sassanides*, 5 parties, in-4°, Paris, 1884-1889, 103 planches, dont un certain nombre se rapportent non pas à la Perse, mais aux monuments que l'auteur compare à ceux de la Perse. On ne s'étonnera pas que la plupart de nos dessins soient empruntés à l'ouvrage de Coste; celui-ci a passé 44 jours, avec Flandin, à relever les ruines de Persépolis. Texier y est resté 10 jours, et M. Dieulafoy 4 jours (Jane DIEULAFOY, *La Perse, la Chaldée et la Susiane*, pp. 382 et 414).

1. Les quelques antiquités et les inscriptions cunéiformes d'*Hamadan* sont figurées dans FLANDIN et COSTE, *Perse ancienne*, pl. 24-26 *bis*. Voir aussi KER PORTER, *Travels*, t. II, p. 115 et MORIER, *A second journey through Persia*, p. 268. Texier ne donne d'Hamadan que des vues pittoresques.

mède, il servait de résidence aux rois de Perse. Plus tard, cet édifice, quoiqu'il eût souffert au cours des guerres entre les Séleucides et les Parthes, fut encore habité par les rois parthes. Il n'a jamais été fait de fouilles sur l'emplacement d'Ecbatane, et les ruines où l'on croit reconnaître les restes de cette capitale n'ont été relevées et décrites que d'une manière très insuffisante; mais on a, dans Hérodote et dans Polybe, deux descriptions qui renferment certainement des données dont l'exactitude ne saurait être révoquée en doute[1].

A l'ouest et au sud-ouest de l'*Elvend,* dans la province que l'on



284. — Carte de la province de Kermanchah. Reclus. *Nouvelle Géographie*, t. IX, p. 288.

appelle aujourd'hui le *Kurdistan perse* et qui répond à une partie de la Grande Médie des anciens, parmi les vallées du Zagros, on rencontre partout la trace des princes achéménides, arsacides et sassanides (fig. 284). Il y a le temple de *Kangovar,* un vaste téménos, tout entouré de colonnades, au centre duquel se trouvait le sanctuaire. Celui-ci renfermait-il des autels où brûlait le feu sacré? Était-il consacré à Anaïtis ou à quelque autre divinité? C'est ce qu'aucune inscription n'est encore venue éclaircir, et les fouilles seraient difficiles, toute une ville moderne s'étant bâtie sur les ruines de l'édifice. Il est possible que le culte qui s'y célébrait datât d'une très haute antiquité; mais, à en juger

1. Hérodote, I, 98. Polybe, X, 27.

par le style des parties apparentes, le bâtiment a été reconstruit tout entier au temps des Macédoniens ou des Parthes; il n'y aura donc pas lieu de s'occuper ici des restes de ce monument, ouvrage de l'un de ces architectes grecs qui, après Alexandre, ont travaillé pour les souverains asiatiques [1].

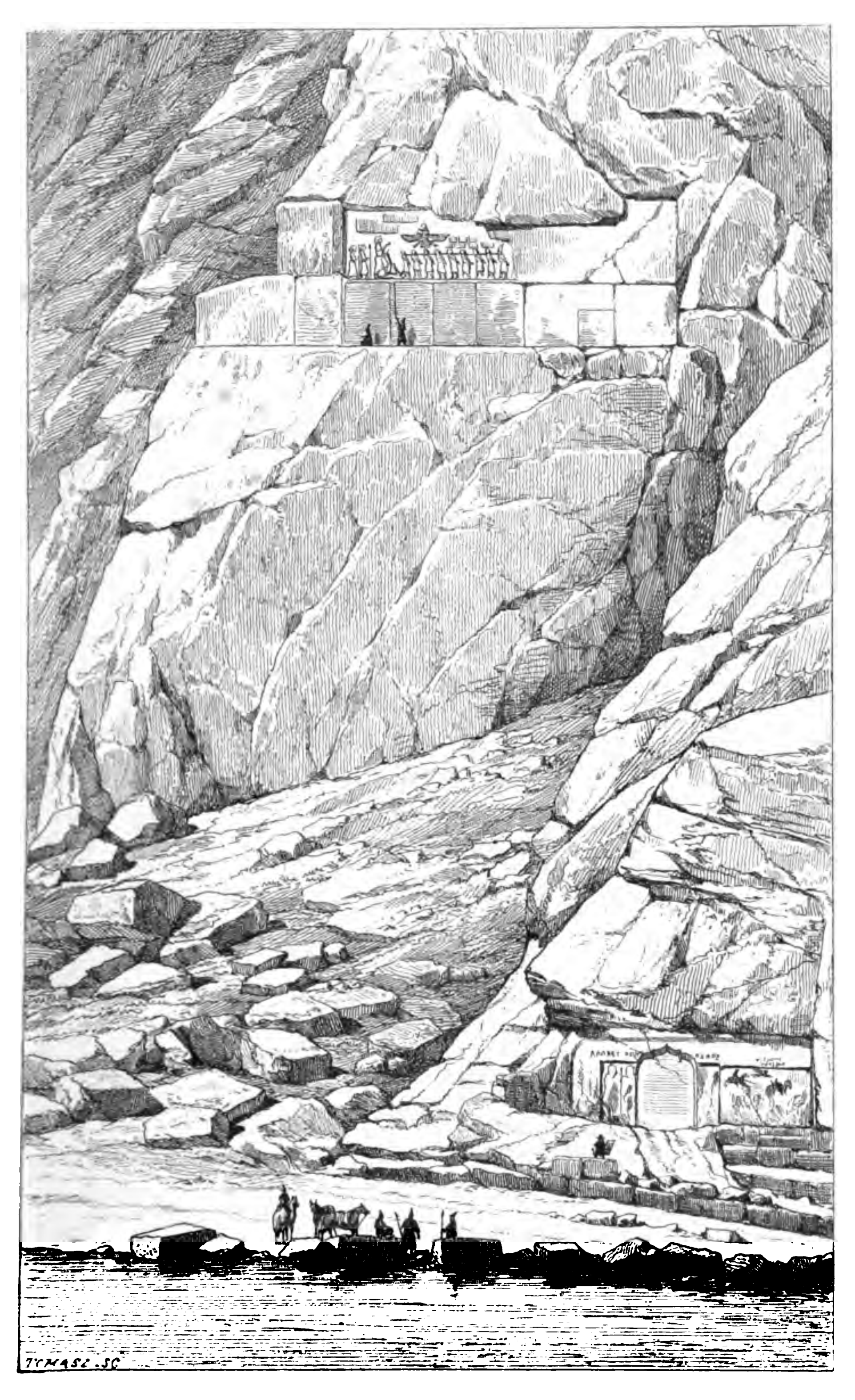
Plus loin d'Ecbatane, sur la principale des routes qui, par la haute vallée du *Karkar* ou Choaspès, conduisaient de cette ville aux plaines de la Chaldée, le versant méridional du mont *Bisoutoun* ou *Béhistoun* se dresse à pic, comme une falaise colossale, en face des vertes prairies où subsistent quelques restes de l'antique cité appelée Baghistana, le « lieu des jardins » [2]. Ce qui fait d'ailleurs surtout l'intérêt de ce site, ce sont les tableaux et les textes historiques qui ont été sculptés, en divers temps, sur ce haut mur de roc, par les maîtres de la Perse, Achéménides et Sassanides (fig. 285). Celles de ces inscriptions et de ces images qui étaient les plus voisines du sol (ce sont les moins anciennes) ont beaucoup souffert; par bonheur, il n'en a pas été de même du monument célèbre qui est connu sous le nom d'*inscription de Behistoun*. C'est à cinquante mètres environ au-dessus du fond de la vallée que se trouve le bord inférieur du vaste cadre, long de quarante-cinq mètres et haut de trente, où, sous un bas-relief qui représente le roi vainqueur de ses ennemis et adorant son dieu, a été gravé, par Darius, fils d'Hystapes dans la treizième année de son règne, le long récit des troubles qui ont suivi son avènement, des guerres heureuses qui ont mis fin à ces désordres, des châtiments qui ont été infligés aux rebelles et des mesures qui ont été prises pour assurer à l'empire les bienfaits d'une sage administration. L'inscription a été rédigée dans les trois langues qu'employaient d'ordinaire les scribes royaux; le texte perse compte à lui seul quatre cent seize lignes. A la base de cette vénérable page d'histoire lapidaire se voient les restes d'une terrasse par laquelle les visiteurs accédaient au monument. On a cru reconnaître que la paroi polie où a été installée l'inscription était revêtue d'une légère couche de silicate qui, comme une sorte de vernis, protégeait les caractères contre l'effet des intempéries [3].

En suivant les pentes orientales du Zagros et la frontière turque,

1. Pour le Temple de Kangovar, voir les planches 20 à 23 *bis* de FLANDIN et COSTE, *Perse ancienne*, et TEXIER, pl. 62 à 68.

2. Sur l'histoire de Baghistana et sur les antiquités qu'y signale Diodore, II. XIII, 1-2), voir RAWLINSON, *The five great monarchies*, t. II, pp. 274, 275.

3. On trouvera la bibliographie et une traduction de ce document important dans MÉNANT, *Les Achéménides et les Inscriptions de la Perse*, pp. 102-126.



285. — Les bas-reliefs et l'inscription de Béhistoun. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. XVI.

dans la direction du sud, on arrive à l'ancienne Susiane, aujourd'hui la province de *Shuster*. Là, à quelques lieues vers l'ouest de cette ville,



Dieulafoy del.

286. — Plan des tumulus de Suse. J. Dieulatoy. *A Suse, Journal des Fouilles,* in-4°, 1888, p. 87.

le nom de *Shush,* dont les Grecs avaient fait Suse, est resté attaché à un groupe de *tells* ou tertres artificiels, autour desquels s'étendent les vestiges confus d'une cité populeuse (fig. 286). C'est sous les rois

d'Élam, bien des siècles avant Cyrus, que ce tertre a commencé de s'élever au-dessus de la plaine, pour porter cette citadelle qu'ont si souvent attaquée et bloquée les conquérants chaldéens et assyriens; jusqu'aux derniers princes achéménides, il n'a pas cessé de s'exhausser et de grandir, les ruines des palais détruits, de ceux qu'avaient bâtis les dynasties déchues, servant de soutien et de base aux constructions nouvelles. Ce sont les palais perses, ensevelis sous leurs propres décombres, qui forment la couche supérieure du monticule. En 1851, l'un d'eux, ouvrage d'Artaxerxès Mnémon, avait été reconnu et dégagé en partie par un voyageur anglais, Loftus; M. Dieulafoy en a achevé le déblayement, de 1884 à 1886, et sous ces ruines il a retrouvé les restes d'un palais de Darius, fils d'Hystaspe, que l'inscription copiée par Loftus mentionnait comme ayant précédé, dans le même lieu, celui qu'érigea Artaxerxès[1]. Enfin, des tranchées ouvertes sur d'autres points du tertre ont permis à la mission française de se faire une idée du tracé et de l'exécution des formidables travaux de défense qui enveloppaient la résidence royale et qui en faisaient une imprenable forteresse. Grâce à cet explorateur, le Louvre est aujourd'hui le seul des musées de l'Europe qui possède des spécimens importants de l'art perse. Celui-ci n'était représenté, jusqu'à présent, dans les galeries de l'Occident, que par quelques morceaux très secondaires des sculptures de Persépolis, qui appartenaient au Musée Britannique; il y a bien d'autres trésors dans les deux salles qui ont été inaugurées à Paris, en 1888, et cependant, comme est le premier à le proclamer le hardi et heureux chercheur qui y a fait de si belles découvertes, le tumulus de Suse est loin d'avoir dit son dernier mot; les fouilles qui y ont été faites jusqu'ici n'ont, faute de temps et de ressources suffisantes, entamé qu'une faible partie de sa surface et n'ont pu être poussées nulle part jusqu'à une grande profondeur. Ce tertre renferme dans ses flancs, on n'en

1. W. Kennet Loftus, *Travels and researches in Chaldæa and Susiana, with an account of excavations at Warka and Shush, in 1849-1852*. Londres, 1857, in-8°. Les figures sont à petite échelle et sans cotes. Mais les dessins originaux de Churchill, artiste qui avait été adjoint à Loftus, existent au Musée Britannique, dans les portefeuilles du *Département des Antiquités orientales*, où je les ai consultés (*Second supplementary volume of drawings from objects found at Susa*, executed by A. Churchill, W. K. Loftus and lieut. Jackson). Malgré le mérite de quelques-uns d'entre eux, ils ont perdu de leur intérêt depuis le voyage de M. Dieulafoy. Sur celui-ci, voir *Revue archéologique*, 3e série, t. VI et t. VIII. *Rapports sur les Fouilles de Suse*, et Jane Dieulafoy, *A Suse, Journal des Fouilles*, 1884-1886, in-4°, Hachette, 1888, 121 gravures sur bois et 1 carte. M. Dieulafoy prépare sur ces fouilles un ouvrage qui paraîtra, en 1890, à la même librairie et qui aura pour titre : *L'Acropole de Suse*, in-4°. texte donnant le journal des fouilles, orné de nombreuses figures, avec 32 planches, dont 22 seront en lithochromie.

saurait douter, les débris de monuments bien antérieurs à la domination perse, des monuments qui jetteraient une vive lumière sur les origines de la civilisation chaldéenne et de l'écriture cunéiforme, qui permettraient peut-être de restituer tout un chapitre perdu de l'histoire des peuples primitifs de l'Asie antérieure. Ceux-ci ont laissé sur les rochers voisins de *Malamir,* dans cette même province, de curieuses sculptures dont nous donnerons quelques échantillons, et de longues inscriptions, selon toute apparence en langue susienne, dont le déchiffrement et la traduction présentent encore bien des difficultés.

De la Susiane, si l'on traverse les montagnes des Bakthyaris, on arrive à la Perse proprement dite, au *Farsistan* ou *Fars,* et, dans celui-ci, à la province de *Chiraz.* C'est là, dans ce district d'où était originaire la maison royale des Achéménides et dont les fils ont fourni à Cyrus ses premiers compagnons d'armes, que se rencontrent les monuments les plus nombreux et les mieux conservés de l'art perse, ceux qui, depuis le temps de Chardin, au dix-septième siècle, ont été le mieux étudiés et relevés avec le plus de soin. Ils se divisent en trois groupes principaux, ceux de la haute vallée du *Polvar* près de *Méched-Mourgab*, ceux de Persépolis et d'*Istakhr,* au-dessus de la plaine de *Mervdacht*, et, à une faible distance, ceux de *Nakch-i-Roustem* (fig. 287).

Les ruines voisines du petit village de *Méched-Mourgab* passaient, jusqu'à ces derniers temps, pour celles de l'une des villes saintes de la Perse, Pasargade, souvent mentionnée par les auteurs grecs. On a voulu récemment démontrer que le site de Pasargade devrait être cherché ailleurs que là où on l'avait placé jusqu'ici, non plus dans la haute vallée du Polvar, mais vers le sud-est de Chiraz, sur la route de caravane qui mène de cette ville à Kirman, quelque part entre *Fesa* et *Darabgerd*[1]. Nous ne discuterons pas ici cette question, assez obscure, de géographie historique; pour éviter des périphrases gênantes, nous continuerons à désigner par le nom de Pasargade le groupe de ruines qui se trouve auprès de *Méched-Mourgab.* Il y a là un vaste socle en maçonnerie appuyé à une colline, le *Takhté-madéré-i-Soleïman* (le trône de la mère de Salomon); destiné sans doute à porter un palais qui n'a jamais

1. Sur la position de Pasargade, voir OPPERT, *Journal asiatique*, 1871, t. XIX, p. 548, et DIEULAFOY, *L'Art antique de la Perse*, I, pp. 1-3. NOELDEKE (article *Persia*, p. 565) et STOLZE (*Bemerkungen*) ne se rendent pas aux raisons alléguées; ils continuent à voir dans les ruines de *Méched-Mourgab* celles de Pasargade. Il n'y a, dans le voisinage de Darabgerd, aucun reste de l'art des Achéménides.

été construit, et les restes d'un autre palais, bâti dans la plaine[1]; il y a deux monuments qui paraissent avoir été des tombeaux, le *Gabré-maderé-i-Soleïman*, petit naos entouré de portiques, et une tour sur plan carré, qui est en partie détruite, mais qui se laisse aisément restituer d'après un autre exemplaire du même type que nous trouverons ailleurs. Une inscription deux fois répétée, qui se lit sur ces pierres, et



287. — Carte de la vallée du Polvar. Reclus, *Nouvelle Géographie*, t. IX, p. 265.

le style même de ces monuments, tout donne à penser que cet ensemble date du règne de Cyrus l'ancien, le fondateur de la monarchie.

Le *Polvar-roud* sort de la plaine de *Méched-Mourgab* en s'engageant dans des gorges étroites et tortueuses que parcourt avec lui un chemin qui est fermé, dans la mauvaise saison, par les crues du fleuve[2];

1. Le mot *takhté* désigne proprement toute plate-forme surélevée, comme ces estrades sur lesquelles s'assied le roi.

2. DIEULAFOY, *L'art antique de la Perse*, I, pl. 2.

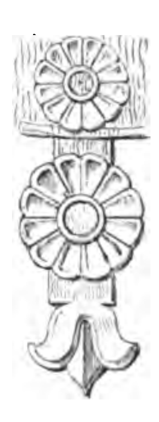
après avoir franchi cet obstacle, il débouche dans une seconde plaine, où il se réunit au *Bend-amir,* pour aller ensuite se perdre dans le lac *Miris;* cette plaine, bien arrosée et très fertile, est celle de *Merv-dacht.* Là se voient les ruines imposantes où, depuis le jour où elles ont été signalées à l'attention du monde savant, tous les voyageurs se sont accordés à reconnaître celles de la Persépolis des Grecs, qui est peut-être désignée, dans les inscriptions perses, par le nom de Parsa; c'est ce que les Persans appellent aujourd'hui *Tchil-Minar* (les quarante colonnes), *Takht-i-Djemchid* (le trône de Djemchid), *Kané-i-Dara* (la maison de Darius[1]). Les édifices auxquels s'appliquent ces dénominations populaires sont distribués, à des niveaux différents, sur une spacieuse terrasse artificielle qui s'adosse à la montagne; ce sont les palais des souverains qui ont régné sur la Perse depuis Darius, de ceux qui appartiennent à la seconde dynastie achéménide. Les tombes de ces princes, creusées en forme de spéos, se voient en arrière de la terrasse, dans le flanc des hauts rochers qui la dominent. C'est à cinq kilomètres de là vers le nord, près du point où le Polvar sort de la cluse, qu'avait été bâtie une ville, Istakhr, qui, par l'effet de sa situation bien choisie, à l'issue des défilés et près de riches campagnes, resta florissante jusqu'à la conquête arabe; il y a aussi, parmi ses décombres, les restes d'un édifice de cette même époque, celui que l'on nomme le *harem de Djemchid.*

Sur la rive droite du Polvar, les mêmes ouvriers se sont attaqués à un éperon de la montagne qui fait face, à travers la vallée, à la terrasse de Persépolis : c'est le lieu dit *Nakch-i-Roustem,* « les dessins de Roustem »; le peuple croit reconnaître ce héros de la légende dans les bas-reliefs sassanides qui sont sculptés sur la partie inférieure du roc. Il y a là quatre hypogées royaux, dont l'un est la tombe de Darius, pratiqués dans une grande falaise, à la base de laquelle les Sapor et

1. Les Grecs ne paraissent pas avoir eu, avant la conquête d'Alexandre, de notions claires sur cette résidence royale; c'était à Suse, où étaient reçus d'ordinaire leurs ambassadeurs, qu'ils se représentaient toujours le Grand Roi tenant sa cour. On n'est pas sûr du nom que les Perses donnaient, dans leur langue, à la capitale de la Perse proprement dite; mais le terme *Persépolis* n'apparaît chez les historiens grecs qu'à l'époque macédonienne, et l'on croit qu'il a été créé par Clitarque. La forme régulière aurait été Περσόπολις; Περσέπολις voudrait dire mot à mot « qui détruit les villes ». On a joué sur le mot; on l'a formé, contre les règles de la composition, de manière à rappeler à la fois le nom des Perses et la destruction (πέρσις) de la ville par Alexandre, qui faisait songer à cette Ἰλίου πέρσις qu'avait chantée l'épopée grecque. Des historiens et géographes postérieurs semblent avoir essayé de corriger cette malformation en écrivant Περσαίπολις, Περσίπολις, et même Περσόπολις; mais l'habitude était prise, et leurs efforts n'ont pas abouti. Voir Nœldeke, article *Persépolis,* dans l'*Encyclopædia britannica,* 9e édition.

les Chosroès ont gravé leurs images. Dans la plaine, en face de ces escarpements, s'élève une tour, qui avait probablement une destination funéraire; elle est analogue à celle dont les débris subsistent dans la plaine de *Méched-Mourgab*.

Enfin, dans la même province, mais au sud de *Chiraz*, entre cette ville et la mer, sur un gradin inférieur du plateau, à *Sarvistan*, à *Férach-abad* et à *Firouz-abad*, se trouvent, mêlées à quelques restes de l'époque achéménide, les ruines, encore imposantes, d'édifices voûtés que l'on avait considérés jusqu'ici comme des ouvrages de la monarchie sassanide. On a, tout récemment, cherché à démontrer qu'ils étaient plus anciens, qu'ils remontaient au temps des Achéménides. Nous aurons à discuter les raisons alléguées à l'appui de cette hypothèse et à examiner si les faits et les indices invoqués en sa faveur ne comportent pas une autre explication.



CHAPITRE II

LES CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE L'ARCHITECTURE PERSE

§ 1. — LES MATÉRIAUX

Devenus, grâce à Cyrus, les maîtres incontestés de l'Asie antérieure, les Perses devaient aspirer à construire, sur le plateau de l'Iran, et particulièrement dans cette province du *Fars* qui était le berceau de leurs rois, des édifices qui fussent l'expression visible de leur richesse et de leur puissance. La nature du sol favorisait cette ambition. Quels que fussent les emplacements choisis, partout, dans ce pays de montagnes, l'architecte trouvait, à pied d'œuvre, la pierre qui manquait à la Chaldée, un calcaire compact et dont certaines variétés très dures méritent presque le nom de marbre. Les tons de ces roches varient du gris clair au gris foncé; parfois ils présentent des teintes jaunâtres; par endroits ils sont presque noirs. Dans les édifices soignés, on a pu tirer parti de ces différences pour donner à certaines parties importantes, par exemple aux figures décoratives, plus de résistance et une taille plus fine, ou pour obtenir des contrastes et d'heureux effets de coloration. Disposé en assises épaisses, ce calcaire est facile à débiter en gros blocs[1].

1. Ce calcaire compact forme la plus élevée des assises géologiques qui constituent le plateau de la Perse, au sud de Téhéran. On pourrait presque l'appeler le *calcaire des monuments*; il a servi à bâtir les palais de Pasargade, de Persépolis et de Suse. C'est sur le revers des falaises qui en terminent les bancs, au-dessus des vallées, que sont sculptés les bas-reliefs de *Béhistoun*, de *Châpour* et de *Malamir*; c'est dans ses flancs que sont creusés les caveaux des tombes de *Nakch-i-Roustem* et de Persépolis. La Perse n'a pas d'autre bons matériaux de construction. Dans la plaine de la Susiane, il existe un grès dont sont faites les maisons de la ville de *Chouster*; mais cette roche est très friable et n'aurait pu fournir les éléments de vastes et solides édifices. Une statuette sassanide de la collection Dieulafoy, au Louvre, qui est taillée dans ce grès, est devenue, sous l'action du temps, tout à fait informe. Comme roches éruptives affleurant dans des parties accessibles de la Perse occidentale, il n'y a que le granit de *Koroud*, entre Ispahan et Téhéran, et les trachytes et porphyres du Demavend, qui est encore plus loin du Fars. Étant données la configuration du territoire de l'Iran et

D'autre part, les conditions de la vie royale, telle que l'a toujours pratiquée l'Orient, tendaient à donner aux édifices des dimensions telles, que l'emploi exclusif de la pierre aurait risqué de faire durer trop longtemps les travaux; ici, comme en Assyrie, chaque prince, aussitôt après son avènement, se mettait à bâtir un palais qui serait son œuvre propre et où serait partout sculptée son image et gravé son nom[1]; à peine l'édifice commencé, il était impatient de le voir terminé, de s'y installer et d'en jouir. Pour obtenir une exécution plus rapide, on eut donc recours aussi à la pierre artificielle, à la brique cuite ou crue. De cette dernière, façonnée dans des moules et séchée au soleil, on passe, par des transitions presque insensibles, au pisé, à ces terres pilonnées qui, dans les remparts de Suse, forment la partie postérieure et comme le soutien des murs d'enceinte[2]. Enfin une sorte de fritte, qui a presque la blancheur du plâtre et la dureté de la pierre, constitue la pâte de ces carreaux, émaillés sur une de leurs faces, qui, à Suse et sans doute ailleurs encore, décoraient les rampes des escaliers et les parois des portiques ou des salles hypostyles[3].

Si le corps des édifices a été bâti en pierre et en brique, de quelle matière en étaient faits les combles? Pour répondre à cette question, il suffirait presque de noter les proportions de la colonne perse; elle est si svelte, si mince, qu'elle aurait eu peine à soutenir le poids d'un entablement lapidaire. On n'a d'ailleurs pas recueilli, sur l'emplacement de ces édifices, le moindre débris de corniche ou d'architrave en pierre, tandis que l'on observe, au sommet d'antes et de piliers qui sont demeurés intacts, des intailles qui ne peuvent avoir été pratiquées que pour recevoir les extrémités des pièces de la charpente, et celle-ci, étant données la disposition de ces crans ainsi que les dimensions mêmes des bâtiments, avait beaucoup d'importance et comportait des pièces nombreuses et habilement assemblées (fig. 288). Les constructions royales de la Perse ont donc nécessité l'emploi d'une quantité considérable de bois, d'un bois susceptible de fournir des poutres d'un fort calibre, d'une longue portée et d'une résistance suffisante; or le

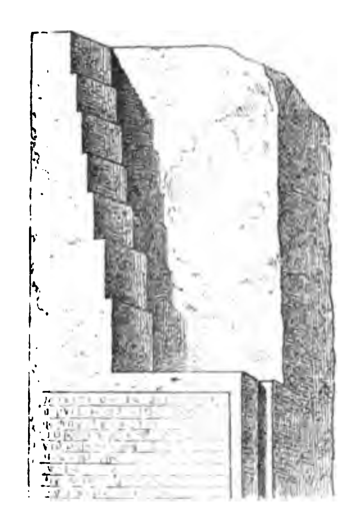
l'absence de routes carrossables, on ne pouvait songer à aller chercher loin ses matériaux. Les carrières d'où ont été tirés ceux des palais de Persépolis ne sont pas à un kilomètre de la terrasse qui porte ces bâtiments; c'est à quelques lieues que l'on a été prendre les pierres qui sont entrées dans les édifices de Suse (Notes communiquées par M. Houssay).

1. *Histoire de l'Art*, t. II, p. 421.

2. Dieulafoy, *Fouilles de Suse, campagne de* 1885-1886. *Rapport*, pp. 32-33.

3. Dieulafoy, même *Rapport*, p. 17.

plateau même de l'Iran est aujourd'hui l'une des contrées les plus dépourvues de végétation forestière qu'il y ait au monde; on n'y voit pas d'autres arbres que les arbres fruitiers, qui poussent là seulement où l'industrie de l'homme a su capter et répandre à la surface du sol les eaux souterraines, et il en était certainement de même dans l'antiquité. La Perse n'est pas, comme l'Asie Mineure et la Grèce, un pays déboisé, où les défrichements inconsidérés, les incendies et la dent des troupeaux ont détruit les futaies que la nature avait mis des siècles à faire croître; c'est un pays qui, par un nécessaire effet de la composition et de l'arrangement des terrains qui le constituent, n'a jamais été boisé et ne le sera jamais. Où donc a-t-on pris tout le bois qui entrait dans ces charpentes compliquées que M. Chipiez a entrepris de restituer? Les palmiers abondent, il est vrai, dans la plaine de Susiane et sur les gradins inférieurs du plateau; mais ils ne donnent qu'un bois des plus médiocres. En revanche, dans les montagnes habitées par les Bakhtiaris, qui séparent la Perse de la Susiane et de l'Élam, il y a les restes de forêts de chênes; ces forêts sont aujourd'hui assez clairsemées, mais les arbres ont pu être autrefois plus serrés et de plus haute taille[1]. Le noyer atteint, dans certaines de ces vallées, de grandes dimensions. Le cyprès prospère dans les jardins de Chiraz et de tous les villages du Fars; il semble, à certains indices, qu'il ait été jadis plus commun encore dans toute cette région[2]. Le platane y réussit fort bien, et, s'il ne donne qu'un bois très léger, du moins a-t-il l'avantage de pousser très vite. On rencontre aussi, dans ces mêmes parages, le sycomore, et, plus rarement, le pin



288. — Détail du pilier resté debout au palais n° 4 de Persépolis. Flandin et Coste, *Perse ancienne*; pl. CXVIII.

1. Aucun voyageur n'a mieux exploré que Layard le pays des Bakhtiaris, où il a séjourné près d'un an; or, en racontant ses courses, il signale plusieurs fois des sites qu'il définit par des expressions comme celles-ci : « thickly wooded with oaks, wooded by magnificent trees, etc. » *Early adventures in Persia* (2 vol. in-8°, 1887), t. I, pp. 247, 349, 414.

2. Ainsi nous aurons plus d'une occasion de mentionner la petite plaine qui porte le nom de *Sarvistan*, mot à mot la *cypressaie*; or il n'y a plus de cyprès dans ce canton. Le cyprès est le seul arbre qui soit figuré dans les bas-reliefs de Persépolis; on peut en induire que les auteurs de ces sculptures le voyaient partout dresser autour d'eux sa sombre pyramide.

maritime et l'acacia[1]. La Perse n'est donc pas, même de nos jours, aussi dénuée de bois qu'on semble l'affirmer[2]. Dans les oasis qui se forment autour du débouché des *canots*, dans les replis de ces montagnes d'où descendent les fleuves qui vont au Tigre, on trouve maintenant, on devait trouver plus aisément encore autrefois, de quoi suffire aux travaux d'ébénisterie et de menuiserie; mais il a toujours fallu s'y ingénier et prendre quelque peine afin de se procurer les grands madriers qui étaient indispensables pour ménager au toit la forte saillie que le climat rend si désirable et pour supporter le fardeau de lourdes terrasses pilonnées. On avait pu, à cette fin, multiplier, dans les campagnes irriguées, les plantations de cyprès, et tirer du Zagros de grosses pièces de chêne: il est probable cependant que beaucoup des bois dont se servait l'architecte avaient bien plus de chemin à faire pour arriver à pied d'œuvre.

Pour renoontrer, sur le territoire de la Perse actuelle, des forêts qui méritent ce nom, qui renferment des arbres d'une belle venue, frênes, chênes et hêtres, il faut aller jusqu'à l'*Elbourz*, et encore ces forêts ne se trouvent-elles que sur les versants septentrionaux, les seuls qui soient généreusement arrosés par les pluies que produit l'évaporation des eaux de la Caspienne; mais, du *Mazendéran* au *Fars*, il y a, en droite ligne, plus de 800 kilomètres, et plusieurs chaînes de montagnes à traverser, dans une contrée qui n'a jamais eu de routes. On a dû cependant mettre à contribution, pour les constructions royales, les forêts de l'Hyrcanie, et ce qui prouve que les entrepreneurs de ces bâtiments n'ont pas dû être arrêtés par la longueur et la difficulté des transports, c'est le fait que les maîtresses poutres de Persépolis n'ont pu venir que de là ou de plus loin encore. Dans les débris carbonisés qui se trouvent sur plusieurs points du plateau de Persépolis, là où le sol n'a pas été déblayé jusqu'au roc, M. Dieulafoy a retrouvé plus d'un morceau de cèdre[3]; il a reconnu cette essence à la couleur jaune de son bois et à ce qui lui reste de son beau poli, à l'odeur caractéristique qui s'en dégage quand on la brûle. Or il n'y a pas de cèdres dans tout l'Iran méridional; si quelques voyageurs en signalent dans l'Elbourz[4], cette essence ne paraît pas y constituer de forêts compa-

1. Sur les arbres que produisent le Fars et la province de Kerman, voir G. Rawlinson, *The five great monarchies*, t. III, p. 140, et surtout la note 18, où, pour chacune des espèces d'arbre qu'il énumère, il renvoie aux voyageurs qui en ont fait mention.

2. Dieulafoy, *L'Art antique de la Perse*, II, 7

3. Dieulafoy, *L'Art antique*, III, p. 5.

4. Voir à ce sujet G. Rawlinson, *The five great monarchies*, t. II, p. 279 et, note 1, les titres des relations de voyage d'où il a tiré ses renseignements.

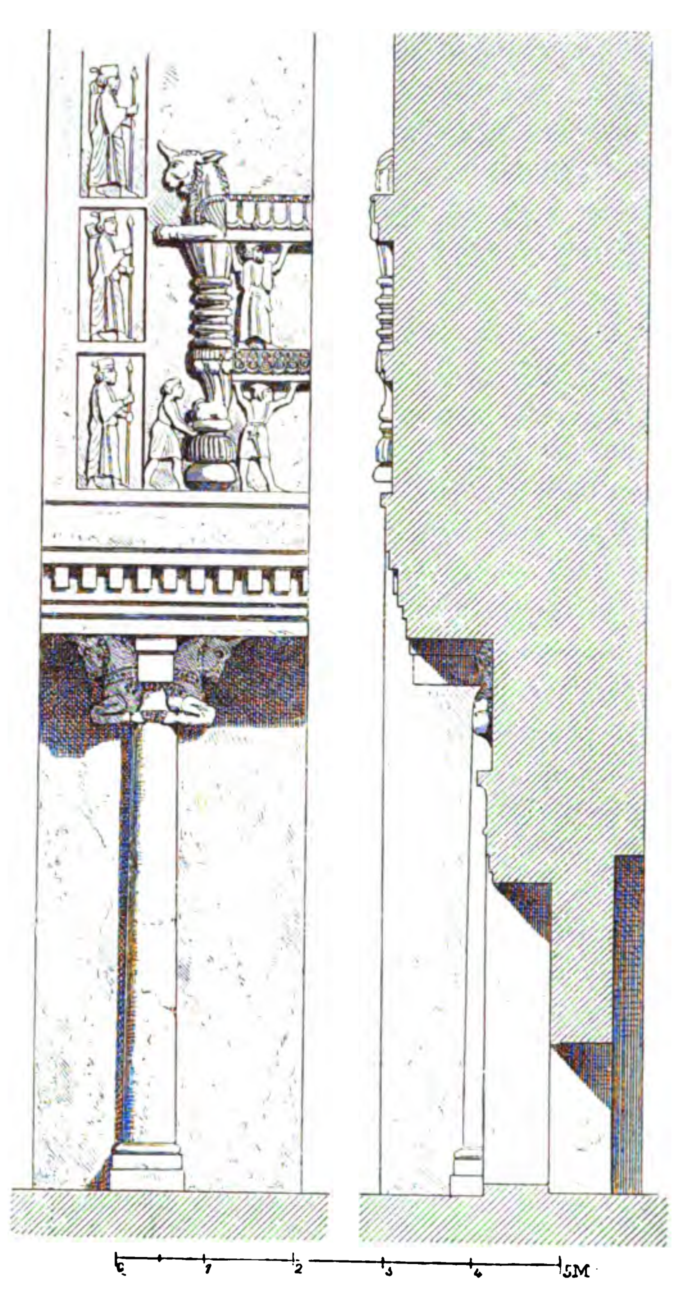
rables à celles dont le Liban et le Taurus conservent encore de si beaux spécimens. C'est du Taurus ou du Liban qu'ont dû être apportés, par les défilés de l'Amanus, par le désert de Syrie, par les plaines de la Mésopotamie, par les rampes vertigineuses, appelées aujourd'hui *kotals*, qui servent à escalader le rebord du plateau de l'Iran, les troncs de cèdre qui ont fourni les pièces principales des charpentes de Persépolis. Il fallait, pour ces charrois, des milliers de bêtes de somme et toute une armée de convoyeurs; mais les distances, la dépense, les vies humaines ne comptaient pas, lorsqu'il s'agissait de satisfaire un désir du Roi des rois.

§ 2. — LES PRINCIPES DE LA FORME

Il n'est pas un des anciens édifices de la Perse qui ait gardé son couronnement; pour restituer celui-ci, pour arriver à rétablir un de ces ensembles dont il ne subsiste plus que les parties basses et les parties moyennes, il convient de commencer par tenir grand compte des indications que peuvent fournir la nature des matériaux et maints détails de construction, visibles dans les portions conservées de l'ouvrage; mais où notre curiosité trouve des renseignements plus sûrs encore, c'est dans les représentations que nous a lui-même laissées de ses propres bâtiments le peuple dont nous étudions l'architecture. Ici, chez les Assyriens par exemple, ces transcriptions se rencontrent, sous forme d'images plus ou moins naïves, dans les scènes variées que figurent les bas-reliefs[1]; là, en Lycie et en Perse, on a imité dans le roc les frontispices des édifices construits. La tombe lycienne reproduit, avec une scrupuleuse fidélité, l'aspect de la maison de bois et les particularités des modes d'assemblage qui la constituaient[2]; de même, en Perse, la partie basse des tombes royales de *Takht-i-Djemchid* et de *Nakch-i-Roustem* n'est pas autre chose qu'une copie de la façade des palais (fig. 289 et planche I). Cette façade, qui est partout sensiblement la même, on en connaît le plan par les traces qu'ont laissées, sur les dallages des plates-formes de Persépolis, les murs, les colonnes et les piliers; quelques-uns de ces supports, plus ou moins mutilés, sont même encore debout, et l'on a ainsi certaines des données de l'élévation. Les éléments comparables sont, de part et d'autre, tout à fait similaires, et il n'y a aucune raison de croire que la correspondance fût

1. *Histoire de l'Art*, t. II, pp. 379-380, 395, 409, 475.
2. *Histoire de l'Art*, t. V, l. IX, ch. II, § I.

moins exacte entre les autres éléments, entre ceux qui ne se prêtent plus à cette comparaison, parce qu'ils ont disparu, comme une page que l'on aurait arrachée d'un livre, dans un des deux exemplaires du type à restaurer, dans l'édifice construit. L'archéologue a donc le droit de demander à l'architecture simulée des nécropoles comment étaient disposés les entablements de ces palais dont la magnificence a ébloui les Grecs et se laisse encore deviner jusque dans leurs ruines.



289. — Partie de l'élévation et coupe transversale d'une tombe royale à Nakch-i-Roustem. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLXXVII.

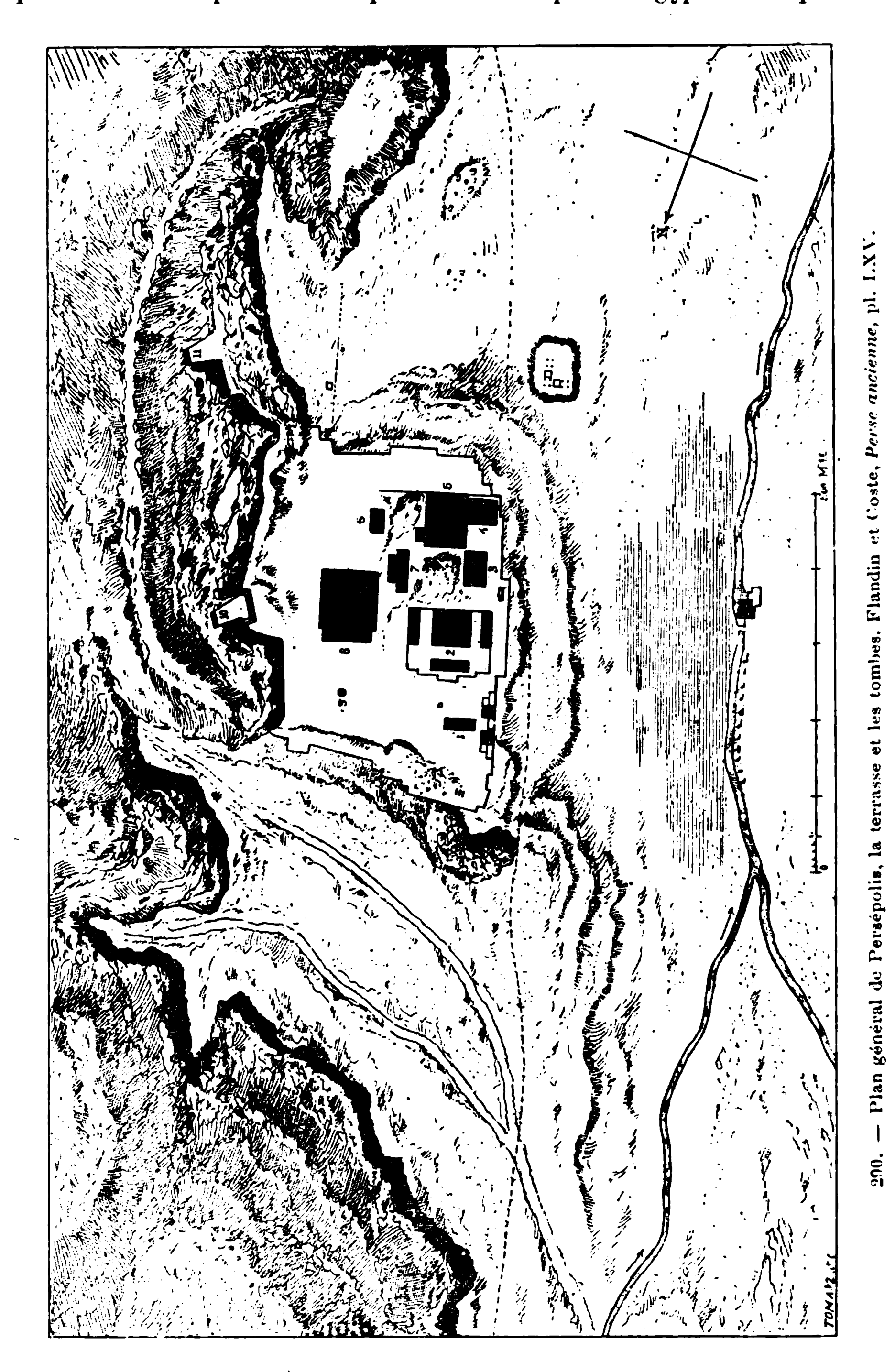
Cette façade des tombes rupestres où l'on a reconnu les sépultures des rois Achéménides, on peut la prendre comme le type le plus complet de l'ordonnance perse. Ce qui en fait l'originalité, ce que l'œil y remarque tout d'abord, c'est la fonction qu'y remplit la colonne, une colonne qui, de la base au chapiteau, était tout en pierre, comme on le sait par les échantillons et les débris qui en subsistent sur les plates-

formes où se dressaient autrefois les palais. C'est tout d'abord à l'Égypte que fait songer l'importance du rôle que joue ici la colonne lapidaire, elle qui tient si peu de place dans les édifices de la Chaldée et de l'Assyrie. On est, à première vue, tenté de penser que l'architecte perse s'est inspiré surtout des modèles que lui offrait l'architecture égyptienne; mais, aussitôt que l'on y regarde d'un peu plus près, on s'aperçoit que les supports ont ici une physionomie tout autre qu'en Égypte, que leur exécution porte la marque d'un goût très différent. Placez une colonne égyptienne, n'importe laquelle, à côté d'une colonne perse, et vous serez frappé du contraste. L'analyse et la comparaison ne feront que confirmer cette impression, et vous noterez plusieurs caractères qui vous paraîtront établir entre ces deux séries de supports une dissemblance profonde.

La colonne perse a toujours des proportions très élancées. A Persépolis, dans le *palais aux trente-six colonnes* (fig. 290, n° 2 du plan, et planches VII et VIII), la hauteur de la colonne, en y comprenant la base et le chapiteau, correspond à douze fois le diamètre du fût, et la colonne était sensiblement plus mince à *Pasargade* où le chapiteau a disparu. Au contraire, dans ce que l'on peut appeler le type classique de l'Égypte, au Ramesséum et à la salle hypostyle de Karnak, la hauteur totale de la colonne n'est que de cinq à six diamètres. Le plus souvent même, dans les édifices de la vallée du Nil, le chiffre qui exprime ce rapport reste plus bas encore; la colonne de Medinet-Abou ne mesure pas plus de quatre diamètres. Le support égyptien, là même où il vise le plus à l'élégance, conserve toujours un aspect massif et presque trapu; la colonne perse est la plus svelte de toutes les colonnes lapidaires qu'aient érigées les architectes de l'antiquité.

La modénature des bases n'est pas moins différente. La base égyptienne n'est jamais qu'un simple plateau circulaire ou un gros bourrelet; on ne retrouve quelque chose d'analogue à ce disque qu'à *Pasargade* (fig. 291). Partout ailleurs la base perse est bien plus développée et plus ornée. Elle offre plusieurs variétés, que nous décrirons en leur lieu; mais la vraie base perse, celle qui est employée dans les édifices les plus soignés, c'est la base campaniforme, avec le tore saillant qui la surmonte, et la riche parure de feuillage qui la revêt (fig. 292). Or, on ne trouve rien de pareil en Égypte, du moins à cette place. L'Égypte a bien des chapiteaux qui offrent la figure de la corbeille évasée ou, si l'on veut, de la cloche renversée; mais, pour trouver ici, dans la base en question, un type emprunté à l'Égypte, il faudrait supposer

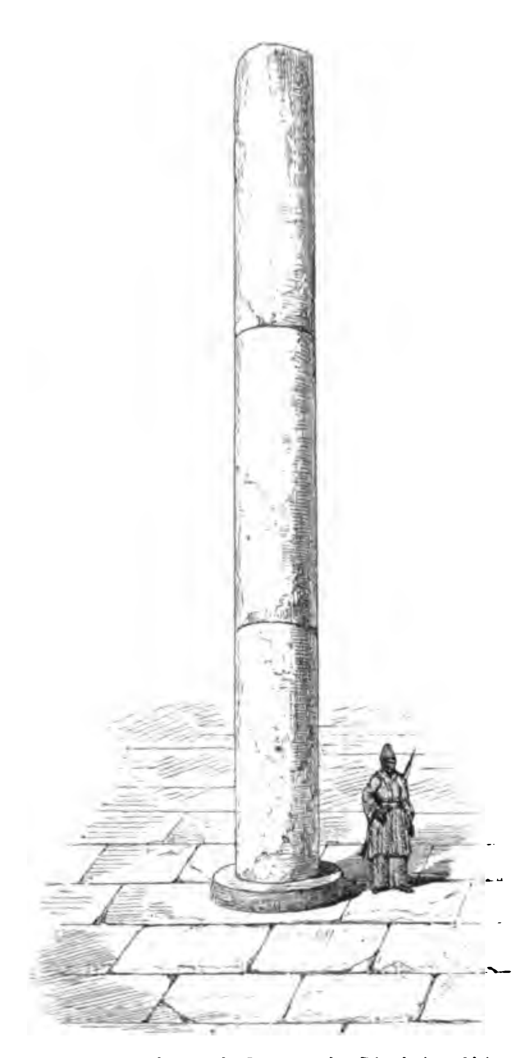
que l'architecte perse a été prendre le chapiteau égyptien et qu'il l'a



290. — Plan général de Persépolis, la terrasse et les tombes. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. LXV.

retourné pour en faire une base, hypothèse invraisemblable, que nous ne nous arrêterons pas à discuter.

Le chapiteau, lui aussi, ne rappelle, ni par son plan ni par sa composition, aucun des modèles qu'a créés l'Égypte. Il est construit sur plan rectangulaire, tandis que le chapiteau égyptien, quelque forme qu'il affecte, peut toujours s'inscrire dans un plan carré. Le motif qui, tantôt posé directement sur le fût, tantôt relié à lui par tout un système compliqué d'ornements interposés, caractérise le chapiteau perse, c'est le groupe que constituent deux demi-taureaux adossés (fig. 290); ceux-ci se montrent sous l'entablement sans y être reliés par aucun membre intermédiaire. En Égypte, au contraire, entre le corps même du chapiteau et l'architrave, il y a toujours un abaque.

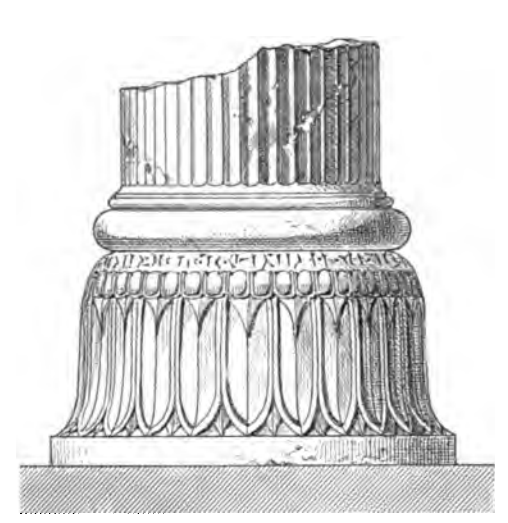


291. — La colonne de Pasargade. Dieulafoy, *L'Art antique*, I, fig. 28.

Un autre trait qui ne contribue pas moins à distinguer les monuments perses des monuments égyptiens, c'est la disposition du couronnement. Celui-ci présente, en Perse, un arrangement très particulier : il dépasse, beaucoup plus qu'il ne le fait en Égypte et en Grèce, le fût de la colonne; il se projette bien plus loin en avant. De plus, le dessin en est tout autre. Il ne se partage point, comme l'entablement égyptien, en membres bien définis et d'inégale importance, tels que l'architrave, le tore, la gorge et son filet terminal; tous ses membres se ressemblent, sont, à peu de chose près, égaux en dimension et en saillie (fig. 289). La singularité de ces profils s'explique, de la manière la plus simple, par la composition même de ce comble, qui n'est autre chose qu'un empilage de bois.

Déçu dans la pensée de trouver ici un art qui ait dans celui de

l'Égypte sa source et ses modèles, le critique est conduit à chercher ailleurs, chez le seul autre peuple qui ait fait un aussi fréquent usage que l'Égypte du support lapidaire et qui en ait tiré d'aussi beaux partis; il songe tout d'abord à la Grèce. Le fût des colonnes perses est plus élancé que celui des grecques. Ce n'est pas à l'ordre dorique que nous le comparerons : l'écart serait trop grand; mais prenez même l'ordre ionique, et vous serez encore loin de compte. La colonne de l'Érechthéion d'Athènes, une des plus légères qu'ait dressées l'art classique, a deux diamètres et demi de moins que la colonne la moins élancée de Persépolis, et il n'en faut pas davantage pour lui donner une autre stature, un air plus court et plus ramassé.



292. — La base de l'un des édifices de Suse. Dieulafoy, *L'Art antique*; II, fig. 73.

On arrive aux mêmes conclusions si l'on considère la base et le chapiteau. La Grèce n'a pas connu la base campaniforme, et ce n'est qu'en Étrurie et dans l'architecture romaine que l'on trouve la base à tore avec socle cubique, une autre des formes de la base perse. Il n'y a en Grèce qu'un seul chapiteau sur plan rectangulaire, le chapiteau ionique, et il se termine toujours par une tablette carrée qui fait ici défaut. Les Grecs des beaux siècles de l'art, des siècles vraiment créateurs, n'ont d'ailleurs jamais eu cette idée de planter sur le sommet d'un fût des corps de taureaux et de les disposer de manière qu'ils parussent porter l'architrave. Pour trouver en Grèce quelque chose d'analogue, il faut descendre jusqu'à des monuments postérieurs à la conquête de l'Asie par les Macédoniens, monuments où, comme dans un portique de Délos, l'architecte grec, pour faire du nouveau, a pu s'inspirer librement de ces édifices orientaux qu'avaient admirés et décrits les compagnons d'Alexandre, dont ils avaient peut-être pris des dessins que l'on se montrait et que l'on se prêtait, entre artistes, au temps des Ptolémées et des Séleucides[1].

1. Sur le monument auquel nous faisons allusion, voir surtout l'article de M. Homolle (dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1884, pp. 417-438) : *L'Autel des Cornes*

Ce n'est pas seulement l'ordre qui diffère. L'entablement perse n'a de commun, avec le grec, que l'architrave, qui ne saurait manquer nulle part, et que les denticules, qui sont, ici, fournis par la disposition même de la charpente, et qui, là, dans la modénature hellénique, sont un souvenir de cette disposition. Il n'y a d'ailleurs rien, dans les ressauts uniformes du comble perse qui rappelle la distinction canonique de l'architrave, de la frise et de la corniche, et celle-ci, avec le fort relief de son larmier, suffit pour donner au couronnement grec une coupe toute spéciale et un tout autre accent.

Partout ailleurs qu'à *Pasargade* et dans les tombes rupestres, la colonne perse est cannelée. Ces cannelures n'ont pas ici le même dessin qu'en Grèce. Le méplat qui les sépare est loin d'être aussi accusé que dans l'ordre ionique, le seul auquel on ait pu songer à comparer l'ordre perse; il est ici à peine sensible (fig. 292); mais ce qui, à ce point de vue, caractérise surtout la colonne perse, c'est le grand nombre de ses cannelures. En Égypte, on n'en trouve jamais plus de seize, et encore est-ce dans des types archaïques, tels que ceux de *Beni-Hassan*, que l'on rencontre cet ornement. Sous le second empire thébain, la cannelure est remplacée par de robustes rudentures, ou même elle disparaît sans laisser de traces, ce qui concourt encore à exclure toute idée de filiation, de rapport d'origine entre la colonne égyptienne et la colonne perse. Au contraire, la colonne grecque naît cannelée, si l'on peut ainsi parler, et le restera toujours; mais le nombre moyen de ses cannelures varie, suivant les ordres et suivant les temps, de seize à vingt-deux, à vingt-quatre tout au plus. En Perse, il faut doubler tous ces chiffres. Là où les cannelures sont le moins serrées, à Istakhr, on en compte déjà trente-deux; il y en a quarante, quarante-huit et jusqu'à cinquante-deux dans les fûts des palais persépolitains[1].

Dans les règles qui ont été suivies en Perse pour l'espacement des supports, même dédain des exemples étrangers, même indépendance. L'ordonnance égyptienne est, par excellence, celle que les Grecs appelaient *pycnostyle ;* mesuré au-dessus du socle, l'entre-colonnement est

à Délos, et les dessins de M. Nénot qui l'accompagnent (pl. 17, 18, 19). Il y a un demi-taureau agenouillé sur les piliers entre lesquels on passe pour entrer dans le temple. Les taureaux de Délos ne se présentent pas d'ailleurs de la même manière qu'à Persépolis et à Suse; ils ne sont pas adossés, deux à deux, de profil. D'après le style de l'édifice délien et la place qu'il occupe dans un ensemble de constructions plus ou moins datées, M. Homolle le regarde comme appartenant au troisième siècle avant notre ère.

1. Portique n° 1, 40 cannelures. Palais n° 2, 48. Palais n° 2, portique aux licornes, 52.

d'un peu moins de 2 diamètres, à Karnak, dans la nef centrale de la salle hypostyle; il dépasse à peine 1 diamètre dans les nefs latérales[1]. En Grèce, l'entre-colonnement varie de 1 diamètre $\frac{2}{9}$, dans les temples doriques les plus anciens[2], jusqu'à 1 diamètre $\frac{2}{7}$ dans les Propylées de l'Acropole d'Athènes[3]; plus tard même, quand on aura pris le goût de l'ordonnance dite *aræostyle,* au troisième siècle, il ne dépassera jamais 2 diamètres $\frac{2}{3}$[4]. En Perse, c'est tout à fait par exception que, dans un des palais du *Tackht-i-Djemchid,* on rencontre des intervalles qui n'ont pas plus de 3 diamètres $\frac{1}{2}$[5]; dans les autres parties du même édifice et dans tous les autres bâtiments que porte cette même terrasse, cette largeur est de 4 à 6 diamètres $\frac{1}{2}$; c'est ce dernier chiffre que l'on relève à Istakhr, et, à Pasargade, dans ce que l'on appelle *le palais de Cyrus*, l'écartement est un peu supérieur à 7 diamètres[6].

A propos de cette colonne et de cet entablement dont l'originalité ressort des observations qui précèdent, il y a une dernière observation à présenter, qui a son importance : l'architecture perse offre un caractère que nous n'avons encore rencontré dans aucune des architectures orientales qui ont été étudiées jusqu'ici, au cours de cette histoire : elle a un *module,* c'est-à-dire une unité de proportion qui détermine les rapports des formes entre elles et qui les place les unes à l'égard des autres dans une certaine dépendance[7]. Le principe n'est sans doute pas appliqué ici avec la même suite et avec la même rigueur que dans l'architecture grecque; mais on ne saurait pourtant nier qu'il ait présidé, d'une manière générale, à la détermination des hauteurs qui ont été assignées aux différentes parties de l'élévation. A Persépolis, étant donnés deux ordres de colonnes dont les dimensions sont différentes, ces colonnes ont sensiblement les mêmes proportions; et, dans les édifices, représentés sur les tombeaux, il existe une relation du même genre entre la dimension de ces supports et celle de l'entablement qui

1. *Histoire de l'Art*, t. I, p. 596.

2. Temple de Corinthe. A. BLOUET, *Expédition scientifique de Morée,* t. III, pl. 77.

3. STUART, *Antiquités d'Athènes*, t. II, pl. 43.

4. Portique de Délos. BLOUET, *Expédition scientifique de Morée*, t. III, pl. 5.

5. Au palais n° 3.

6. Voici le tableau de celles des dimensions des entre-colonnements qui ont été relevées. Pasargade, un peu plus de 7 diamètres et un peu plus de 5. Istakhr, 6 et 6 $\frac{1}{2}$. Persépolis, palais n° 8, 6 $\frac{1}{2}$. Portique n° 1, 4 $\frac{3}{4}$; palais n° 2, 4 $\frac{1}{5}$. Palais n° 13, 4 $\frac{1}{6}$. Tombes du plateau, 4 $\frac{1}{5}$. Tombes de *Nakch-i-Roustem*, n°s 1 et 4 de Coste, 4 $\frac{1}{5}$; n°s 2 et 3, 4 diamètres. Palais n° 3, 3 $\frac{1}{2}$ et 5.

7. Sur le *module* et sur les conséquences qu'entraîne l'adoption de ce principe, voir *Histoire de l'Art*, t. I. p. 103.

les surmonte. L'Égypte, nous l'avons constaté, ne s'est jamais préoccupée de subordonner ainsi, les uns aux autres, les différents éléments de l'édifice ; en ce qui regarde la colonne, elle n'a rien eu qui ressemble, même de loin, à un canon[1].

Dans les grands ordres du palais principal, la hauteur totale de la colonne est de 12 diamètres, dont 9 $\frac{2}{3}$ appartiennent au fût[2]. Ailleurs, cette hauteur est légèrement inférieure à 12 diamètres[3]. Dans un des portiques, cette hauteur n'est plus que de 10 diamètres et $\frac{4}{5}$[4] ; c'est à peu près comme dans les tombes de *Nakch-i-Roustem,* où l'on compte 10 diamètres $\frac{1}{3}$. La base a 1 diamètre ou 1 diamètre $\frac{1}{3}$ de haut[5]. Le chapiteau, suivant qu'il est simple ou composé, mesure de 1 diamètre $\frac{1}{2}$ à 5 diamètres $\frac{1}{3}$.

Le rapport n'est pas moins fixe entre la hauteur de la colonne et celle de l'entablement. Celui-ci n'existe et n'est en place que dans la façade des hypogées royaux. Là, le chiffre qui représente la hauteur de ce couronnement entre de trois à quatre fois dans celui qui exprime la hauteur de l'ordre[6] ; or, c'est aussi entre ces limites que se maintient le comble des palais, tel qu'il se laisse restituer d'après les crans de la crémaillère taillée dans le sommet des piliers sur lesquels reposaient les charpentes (fig. 289)[7].

C'est surtout des monuments de Persépolis que se dégage le système de proportions sur lequel nous avons appelé l'attention ; les supports des édifices de la plaine du Polvar paraissent avoir eu des proportions plus grêles. La seule colonne dont le fût tout entier soit debout, dans ce que l'on croit avoir été le Palais de Cyrus, a environ 11 diamètres sans le chapiteau, qui a disparu[8] (fig. 291) ; il est permis d'en conclure que, lorsqu'elle était complète, elle avait près de 13 diamètres, rapport que donnent, en effet, certaines colonnes d'Istakhr. Si, comme tout semble l'indiquer, les monuments de Pasargade sont plus anciens que

1. *Histoire de l'Art*, t. I, pp. 101-103.
2. N° 2 du plan (fig. 290).
3. Palais n° 3.
4. Portique n° 1.
5. Au portique n° 1 et dans le palais n° 3, 1 diamètre. Au palais n° 8 et à Istakhr, 1 diamètre $\frac{1}{3}$.
6. A la tombe sud-est du plateau, l'ordre est 3 fois plus haut que le couronnement ; il l'est 3 fois $\frac{3}{4}$, et 4 fois dans les tombes de *Nakch-i-Roustem ;* dans une seule, le n° 4, il y a une légère différence.
7. Au palais n° 3, l'entablement est contenu 3 fois dans la hauteur de l'ordre, et 3 fois $\frac{2}{3}$ au palais n° 6.
8. « La colonne est fort élancée. Sa hauteur totale dépasse 11 mètres ; son diamètre à la base est de 1m,05. » (DIEULAFOY, *L'Art antique de la Perse*, partie I, p. 29.)

ceux de Persépolis, voici les conclusions que l'on pourrait tirer des différences que nous avons signalées dans le mode des proportions. D'une part, il serait vraisemblable que les constructions d'Istakhr ont précédé celles de la terrasse persépolitaine; d'autre part, il y aurait lieu de penser que les colonnes sont d'autant plus minces en Perse qu'elles datent de plus loin. Ce serait l'inverse de ce qui s'est passé en Grèce, où, si l'on peut ainsi parler, à mesure que la colonne vieillit, elle s'allège et s'allonge.

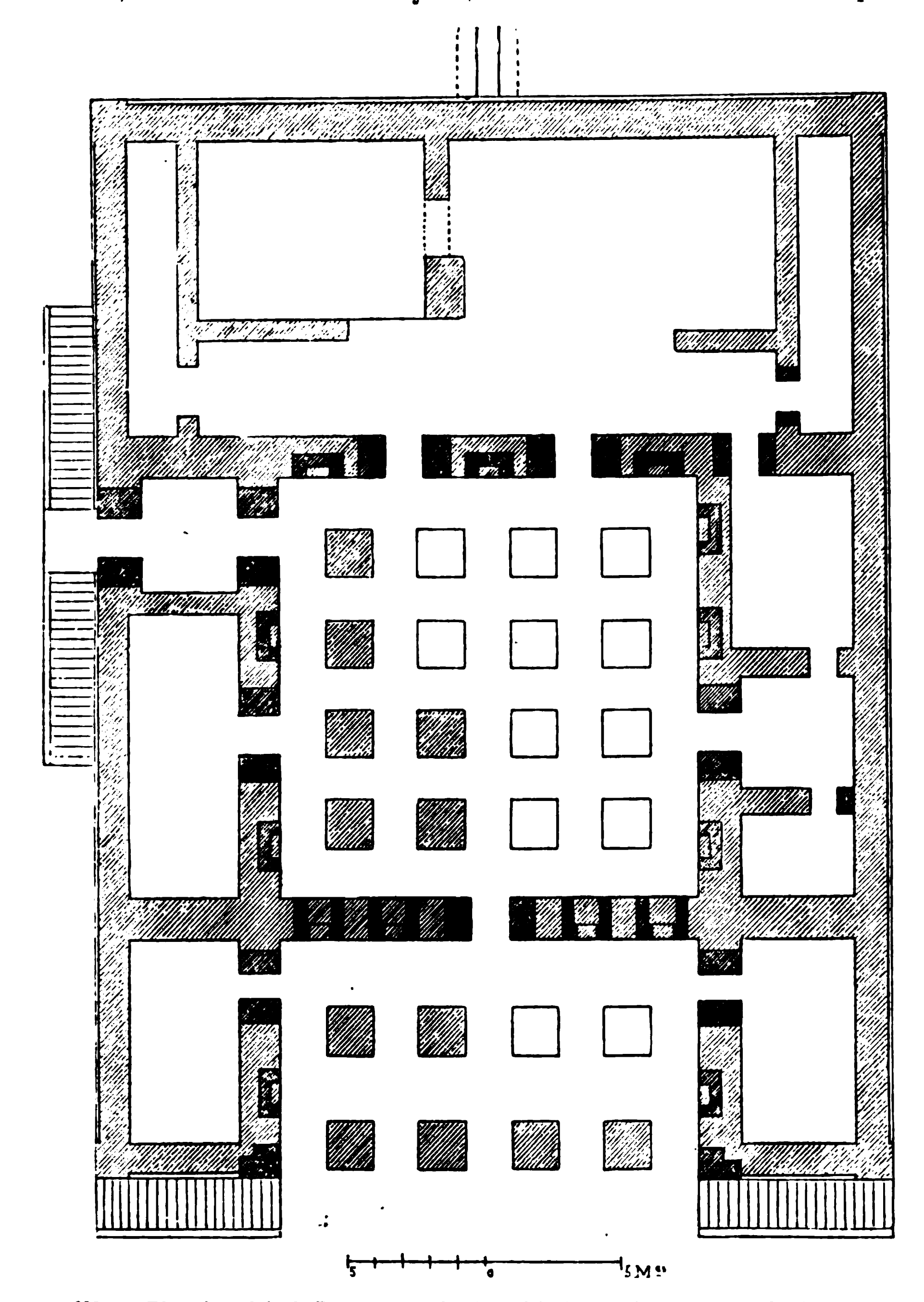
Si la colonne, considérée dans sa composition, dans ses proportions et dans son développement organique, diffère ainsi très fort de la colonne égyptienne et de la grecque, certaines ressemblances naissent pourtant du fait même qu'ici comme ailleurs elle sert à constituer des portiques, soit à l'extérieur, sur la face principale et sur les faces latérales de l'édifice, pour y établir une circulation couverte, soit dans l'intérieur du bâtiment, où elle intervient pour porter le plafond. Sur la façade, on retrouve ici cette disposition que présentent toutes les architectures qui emploient ce genre de supports, un rang de colonnes compris entre deux antes, c'est-à-dire entre ces saillies qui renforcent les extrémités des murs et qui en font des espèces de piliers quadrangulaires (fig. 293)[1].

L'ordonnance en quinconce, que l'on rencontre dans les grandes pièces des palais, nous est connue par les temples de l'Égypte; mais il y a cette différence importante à signaler entre la salle hypostyle égyptienne et la perse. Cette dernière n'a pas cette nef centrale, composée de colonnes plus écartées et plus hautes, qui forme au milieu du quinconce comme une allée grandiose[2]; toutes les nefs y ont même largeur, et toutes les colonnes y sont pareilles (fig. 293, pl. V et VIII). On s'explique cette dissemblance du plan par celle de l'usage auquel étaient affectées, de part et d'autre, ces pièces colossales. La salle hypostyle de Karnak n'était, en quelque sorte, qu'une préface, qu'une introduction au naos; c'était un vestibule magnifique, mais ce n'était qu'un vestibule; la nef centrale y était l'avenue par laquelle le pharaon passait pour se rendre au sanctuaire. Au contraire, la salle hypostyle de Persépolis n'était pas un appendice, une annexe; le prince ne la traversait pas; il y siégeait, il y trônait. L'architecte n'avait donc pas eu les mêmes raisons d'y ménager, dans le grand axe de

1. Sur le rôle de l'ante dans les ordonnances égyptiennes, voir *Histoire de l'Art*, t. I, pp. 593-597.

2. *Histoire de l'Art*, t. I, fig. 214 et pl. V.

l'édifice, une sorte de voie royale ; il s'était contenté de l'effet plus



293. — Plan du palais de Darius (nº 3 du plan). Dieulafoy, *L'Art antique ;* II, pl. XIII.

simple, mais merveilleux encore, que produisait, où que se plaçât l'observateur, cette forêt de colonnes.

Si le motif caractéristique du chapiteau qui termine ces colonnes,

le groupe des taureaux adossés, est tout à fait particulier à l'architecture perse, on reconnaît, en revanche, un motif égyptien dans la corniche qui surmonte le chambranle de toutes ces baies, ouvertes ou aveuglées, qui forment la seule partie aujourd'hui conservée de l'enveloppe des palais (fig. 294). Cette corniche se compose, comme en Égypte, de trois parties très distinctes, qui donnent bien, dans l'ensemble, le même profil, mais qui, si l'on examine de près le détail, se distinguent pourtant, à de légères nuances d'exécution, des moulures que l'ouvrier auquel est due la taille de ces portes et de ces fenêtres trouvait dans les édifices de la vallée du Nil[1]. C'est ainsi qu'au tore noué de rubans dans lequel on a voulu voir la figuration d'un paquet de roseaux, il a substitué une baguette qui a l'aspect d'un chapelet d'oves et de disques alternés (fig. 295). A la gorge proprement dite, il a laissé la même courbure; mais il a divisé en trois étages les canaux qui en strient la surface; il n'y a d'exactement pareil que l'étroit bandeau qui sert d'amortissement.

Tandis que toutes ces baies doivent à la corniche qui les couronne une physionomie tout égyptienne, les principales entrées, le pylône par lequel on accédait à la terrasse (planche II et III) et les grandes portes des palais se signalent par un trait qui est emprunté à un autre système d'architecture : des taureaux gigantesques et d'autres monstres androcéphales sont adossés aux montants de ces portes, disposition qui évoque aussitôt le souvenir de Ninive. C'est encore ce même art assyro-chaldéen que rappelle l'habitude de décorer le pied des murs, par endroits, au moyen de bas-reliefs d'un caractère iconique, qui représentent le roi entouré de ses serviteurs et de ses sujets ou triomphant de ses ennemis.

Ces bas-reliefs prennent surtout un grand développement le long des rampes qui bordent les escaliers (fig. 296); c'est que le palais, ici comme aux bords de l'Euphrate et du Tigre, s'élève sur des terrasses que supporte un tertre fait de main d'homme, habitude que n'ont connue ni l'Égypte ni la Grèce. En Mésopotamie, où la roche fait défaut, ce tertre est formé de terres amoncelées, avec revêtement de briques; ici, il est construit en belle pierre de taille; mais, à cela près, le principe est le même, les bâtiments ont la même assiette artificielle. Il en résulte que, pour être d'un accès facile, les esplanades sur lesquelles se dressent les édifices doivent être mises en communication avec la plaine à l'aide de plans inclinés et surtout d'amples et spacieux escaliers, où puisse se

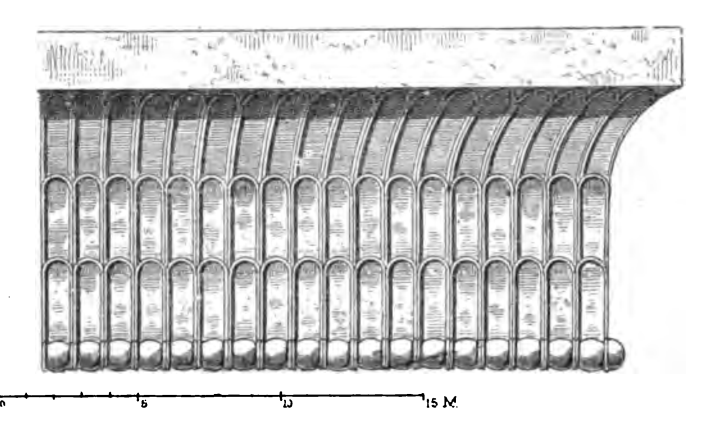
1. Sur la corniche égyptienne, voir *Histoire de l'Art*, t. I, p. 104, 511, 603-605.



294. — Persépolis. Façade du palais de Darius. Dieulafoy, *L'Art antique*, II, pl. XXII.

déployer à l'aise toute la pompe d'une cour orientale. Cette nécessité qui s'imposait à lui, l'architecte en a profité pour varier l'aspect du flanc de ces soubassements colossaux et pour préparer au sculpteur de grandes surfaces unies (fig. 296).

Comme ceux des palais de la Perse moderne, les plans des édifices royaux bâtis par les princes Achéménides paraissent avoir été très simples[1]. Quand nous étudierons, les uns après les autres, les différents groupes de ruines qui sont semés sur le plateau, nous essayerons de deviner la destination de chacun des édifices qu'il représente; en attendant, on devra se contenter de quelques indications très générales. Nulle part on n'a trouvé trace d'escaliers qui permissent de supposer qu'il y eût là des constructions à plusieurs étages; tous les appartements étaient, semble-t-il, au rez-de-chaussée, ce qui ne présentait pas d'inconvénient avec un climat aussi sec que celui du Fars et sur ces terrasses soigneusement dallées, où la pente la plus légère suffisait pour assurer l'écoulement des eaux pluviales. Les pièces, toutes celles du moins dont il a été relevé quelques vestiges, étaient carrées ou rectangulaires, à plafond plat. Quelques-unes, de dimensions considérables, n'ont jamais été que de somptueuses salles de réception, flanquées de portiques sur un ou sur trois de leurs côtés; elles constituent, à elles seules, des édifices comparables aux constructions les plus gigantesques qu'aient laissées les peuples les plus puissants de l'antiquité. Ailleurs, on croit reconnaître des bâtiments qui ont pu servir à l'habitation; les chambres qui auraient été affectées aux usages divers de la vie domestique sont réparties, comme aujourd'hui encore dans les *andérouns* ou harems de la Perse, autour d'un salon central dont le toit est porté par des piliers ou des colonnes (fig. 293). La salle hypostyle est donc ici



295. — Persépolis. Salle aux 100 colonnes. Corniche des portes latérales. Élévation. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLVII *bis*.

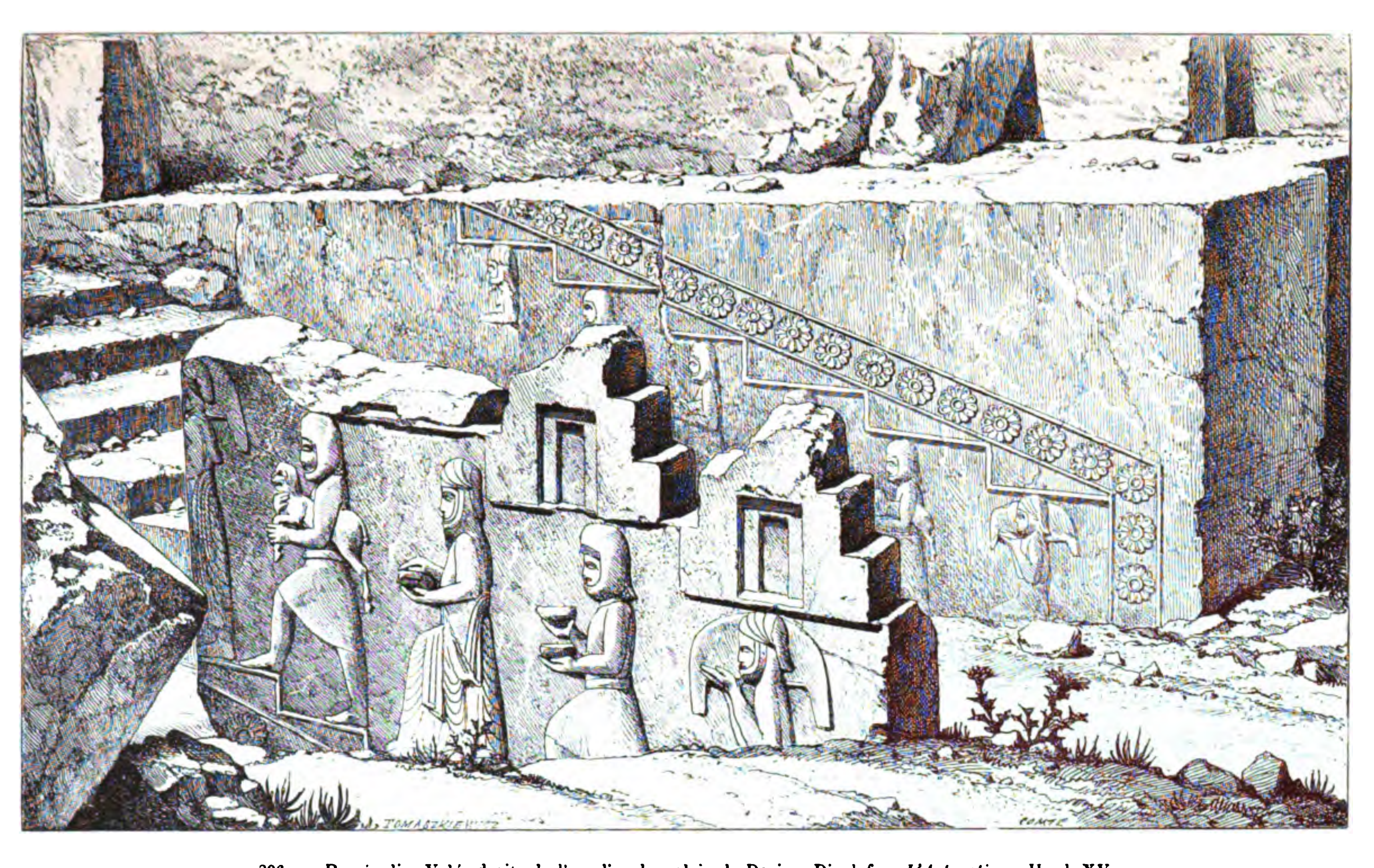
1. Sur la simplicité du plan des palais modernes de la Perse, voir les observations de Texier, *Description de l'Arménie et de la Perse*, t. II, p. 45-46.

l'élément principal des créations de l'architecte; soit qu'il en élargisse assez l'aire et qu'il en monte assez haut le plafond pour qu'elle suffise, avec ses seules ressources, à constituer un édifice indépendant, d'un merveilleux effet, soit qu'il la place au milieu de ses bâtiments, comme le lieu de réunion et le commun rendez-vous assigné d'avance à tous ceux qu'ils couvriront de leur ombre, elle reste toujours son type de prédilection, et c'est l'heureux et brillant parti qu'il en a tiré qui lui vaut l'honneur de ne pas faire, dans l'histoire de son art, une figure désavantageuse à côté de ses rivaux de l'Égypte et de l'Assyrie, de la Grèce et de Rome.

Si, dans les plans dessinés par ces maîtres anonymes qui ont bâti les palais de Darius et de Xerxès, on devine partout un sentiment vif et délicat du rythme architectural, on n'y trouve pas cette symétrie rigoureuse et mathématique à laquelle tient si fort le constructeur moderne. La terrasse de Persépolis rappelle bien, dans l'ensemble, le tracé d'un parallélogramme rectangulaire (fig. 290); mais les faces de ce rectangle ne se correspondent pas exactement; elles n'offrent d'ailleurs que des saillies et des rentrants, des redans capricieux; l'escalier par lequel on aborde le plateau n'est pas placé au milieu de l'une de ses faces. Les propylées que l'on rencontre au seuil de l'esplanade sont bien dans l'axe du perron supérieur; mais l'axe de l'édifice le plus rapproché, de celui qui attire tout d'abord l'attention, la grande salle hypostyle de Xerxès, vient passer à 1m,15 de la partie postérieure du pilastre des Propylées. Les bâtiments sont comme semés au hasard sur le plateau, à des niveaux différents; pas de masses qui se balancent et qui se fassent équilibre. Tandis que les constructions se pressent dans l'angle méridional, tout le nord du terre-plein est vide et paraît l'avoir toujours été. Les Persans d'aujourd'hui ont gardé de leurs ancêtres le goût de cette irrégularité pittoresque; autour de leurs capitales, les palais et les kiosques sont répandus sans ordre dans des jardins ombreux ou entre des cours spacieuses de dimensions différentes.

§ 3. — LA CONSTRUCTION

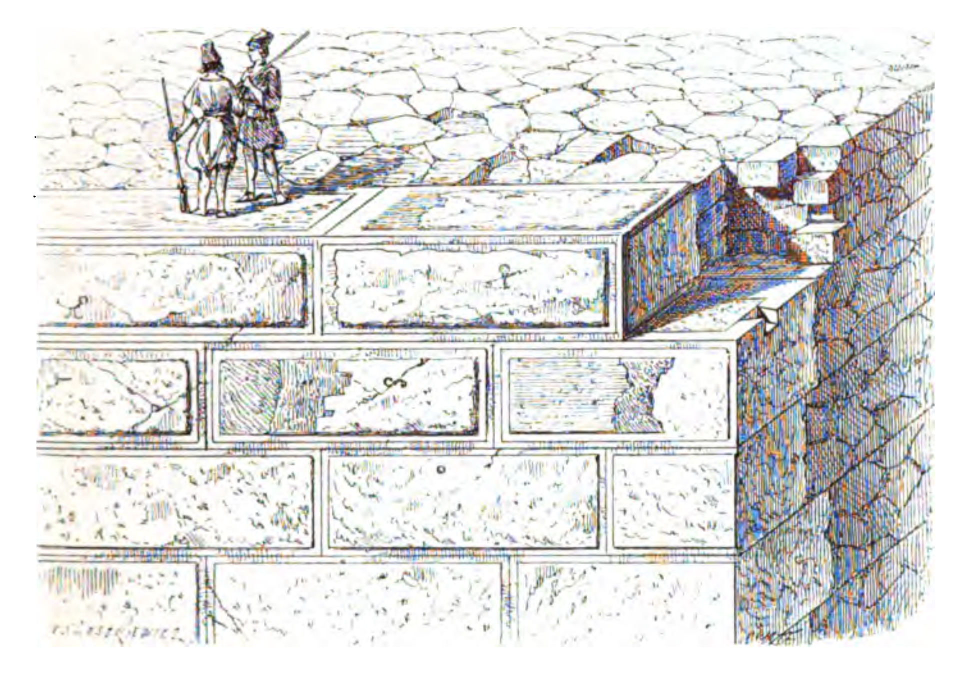
La dureté des roches que fournit en abondance le sol montueux de la Perse permettait et conseillait l'emploi des grands matériaux. Les plus hautes colonnes de Persépolis, celles même qui atteignent presque 20 mètres d'élévation totale, ne sont pas faites, comme les colon-



296. — Persépolis. Volée droite de l'escalier du palais de Darius. Dieulafoy, *L'Art antique*, II, pl. XV.

nes grecques, de tambours cylindriques d'une médiocre hauteur; elles ne se composent que de trois ou quatre segments tout au plus. Il y a, dans le soubassement de la terrasse du *Takht-i-Djemchid*, des blocs qui mesurent jusqu'à 4^{m},50 de long [1]. Les chambranles des fenêtres et des niches, au palais de Darius (fig. 294), sont taillés dans un seul bloc.

C'est dans les soubassements des terrasses et des palais que l'on peut étudier la construction en pierre de taille. On en trouve un premier et fort bel échantillon dans le *Takht-i-madéré-i-Soleïman* (fig. 297).



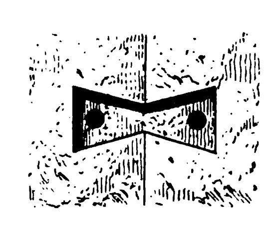
297. — L'appareil du Takht-i-madéré-i-Soleïman. Dieulafoy, *L'Art antique de la Perse*, I, pl. IV.

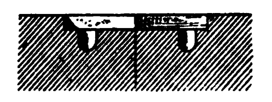
Ce qui caractérise surtout cette maçonnerie, c'est l'horizontalité des assises. Les pierres, toutes posées sur lit de carrière, ont parfois une longueur de 4^{m},20 sur près de 1 mètre de haut. Elles sont jointes sans mortier; mais elles étaient autrefois reliées entre elles par des crampons de fer enveloppés de plomb, en double queue d'aronde [2] (fig. 298); presque partout le métal a disparu, arraché par les mains qui ont pillé ces ruines; on ne voit plus que l'entaille qui avait été pratiquée dans la pierre pour recevoir ces scellements. Les travaux entrepris en ce lieu ayant été interrompus, sans doute par la mort du prince qui les avait

1. Flandin (*Relation*, t. II, p. 150) parle de blocs qui auraient 15 et 17 mètres de long. Je ne trouve rien, ni dans les planches de Coste, ni chez les autres voyageurs, qui justifie cette assertion.

2. Rich, *Narrative of a journey to Persepolis*, 1829, 8°, p. 243.

commandés, le ravalement même des blocs qui formaient le parement extérieur du mur n'a pas été terminé. Là où il a été poussé jusqu'au bout, chaque bloc est entouré d'une étroite ciselure à vive arête. Là au contraire où il n'a été que commencé, comme dans la partie supérieure du dessin, il y a double ciselure, l'intérieur ne servant que de point de repère pour indiquer à l'ouvrier dans quel plan il devait se tenir, quand, les pierres une fois mises en place, il achèverait le travail déjà commencé sur le chantier. Ce n'était pas sans raison qu'on avait laissé subsister le bossage jusqu'à ce que tout le mur fût monté; par son relief, il protégeait les faces qui devaient plus tard être apparentes, il les défendait contre les chocs qui pourraient se produire au cours des opérations. Le remplissage intérieur est exécuté en moellons maçonnés à sec et arasés suivant des plans horizontaux qui font suite à ceux des assises du revêtement. Le parement intérieur du mur est vertical; toutefois, afin de donner à la base un certain empattement, les assises inférieures ont été disposées en légère retraite les unes sur les autres, pratique dont les exemples abondent, aussi bien dans les constructions de l'Orient que dans celles de la Grèce[1].





298. — Excavations préparées pour recevoir les queues d'aronde, plan et coupe. Dieulafoy, *L'Art antique*, I, fig. 16.

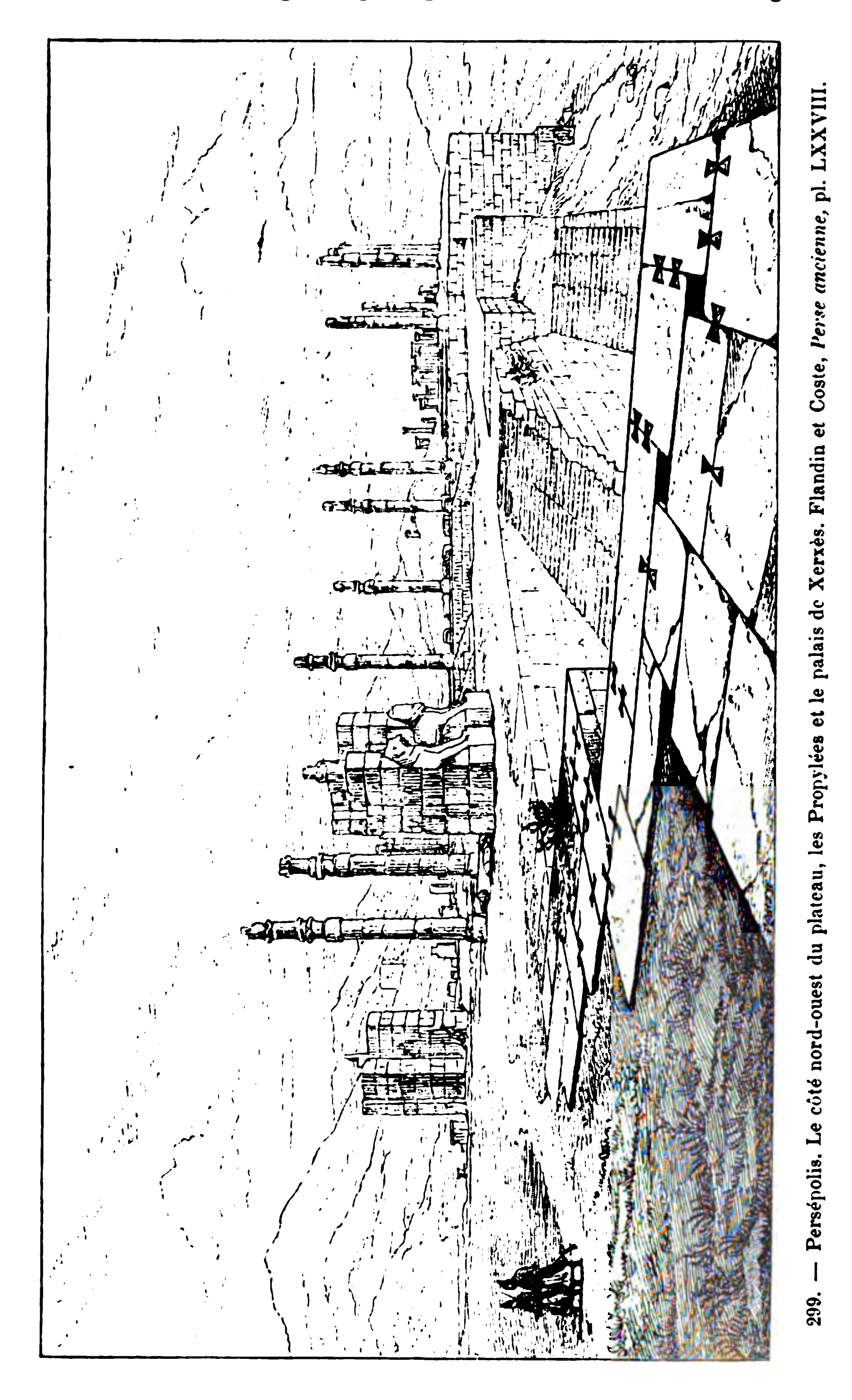
A Persépolis, on a suivi le même système de construction pour l'établissement de la terrasse. Derrière un mur de soutènement, exécuté en matériaux calcaires de forte dimension, appareillés aussi à joints vifs, il existe un second mur en pierre sèche contre lequel viennent s'appuyer des remblais composés en partie de pierraille et de terre. Même emploi des crampons à scellements métalliques[2]; ceux-ci servaient aussi, sur l'esplanade, à maintenir rapprochées les plaques du dallage (fig. 299). Le travail a donc été fait, de part et d'autre, par des ouvriers qui avaient les mêmes traditions et les mêmes procédés; il y a cependant des différences. A Persépolis, le parement extérieur est lisse et layé avec soin; mais il n'est pas encadré dans une ciselure[3]. C'est que le mur a ici un tout autre développement. Vouloir décorer de refends tous les

1. Dieulafoy, *L'Art antique de la Perse*, I, pp. 6-10. Beaucoup de ces pierres portent des marques d'ouvriers, dont un certain nombre ont été relevées (*Ibidem*, pp. 11-12).

2. Rich, *A narrative*, p. 253.

3. Sur le caractère de l'appareil persépolitain, voir Texier, *Description*, t. II, pp. 165-166; Flandin, *Relation*, t. II, p. 150.

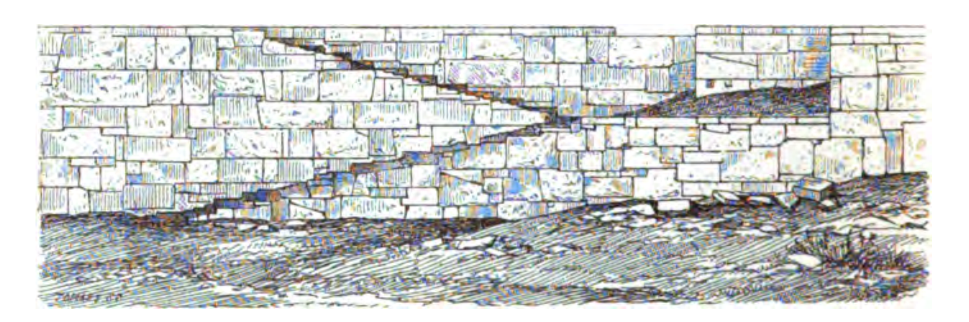
blocs que contient une paroi qui a près de 1000 mètres de long sur une



299. — Persépolis. Le côté nord-ouest du plateau, les Propylées et le palais de Xerxès. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. LXXVIII.

hauteur de 10 à 13 mètres, ç'aurait été compliquer singulièrement un travail qui, même dans les conditions où il a été exécuté, étonne en-

core par sa grandeur, par la somme d'efforts et de dépenses qu'il représente (fig. 300). C'est sans doute pour la même raison qu'ici les assises ne sont pas réglées, sauf par endroits. Il y a, sur la face sud, tout un pan de muraille où la pierre a reçu à peu près les mêmes façons que dans le monument de la vallée du Polvar; mais ce n'est là qu'une exception. Partout ailleurs on a tenu à utiliser, le plus vite possible, tous les matériaux qui avaient été apportés sur les chantiers. Les pierres sont de grandeurs et de surfaces apparentes très inégales; il y en a de carrées, de rectangulaires, de trapézoïdales, d'autres sont plus ou moins irrégulières; toutes s'enchevêtrent les unes dans les autres. Les lits et les joints de tous ces blocs sont d'ail-

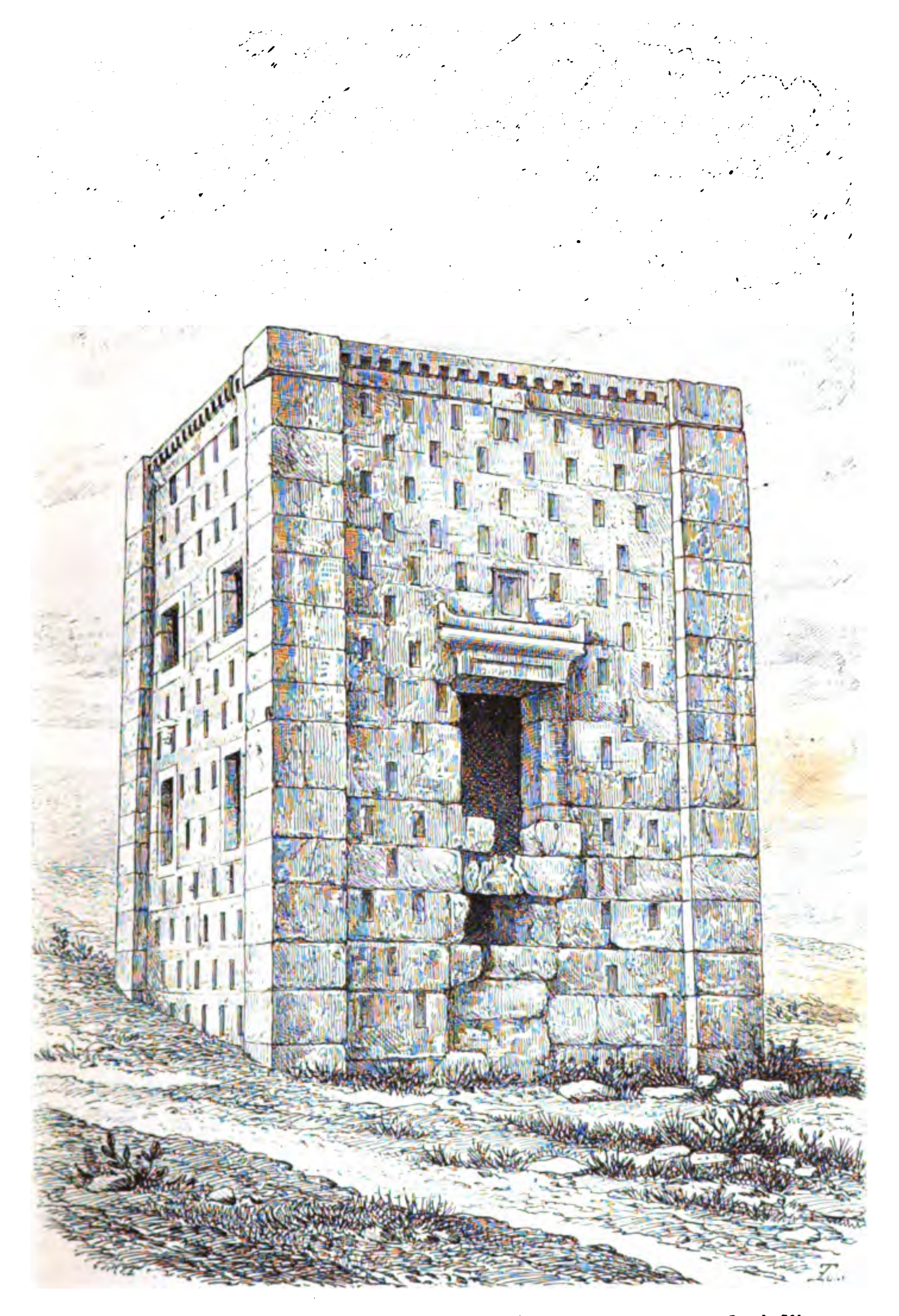


300. — Persépolis. Mur de soutènement du plateau, appareil des assises sur la face du grand escalier. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. LXVIII.

leurs dressés avec une telle précision, qu'il y a des endroits où l'on peut à peine les distinguer, et c'est ce qui explique la longue durée de cet ouvrage que tant de siècles ont laissé presque intact. C'est bien de l'appareil polygonal, mais du polygonal exécuté, de propos délibéré, par des gens qui connaissaient toutes les finesses de la taille la plus savante et qui ont eu recours à ce mode de pose parce qu'il donnait à l'ensemble du mur une plus forte cohésion, une faculté supérieure de résistance. Nos ingénieurs, dans des conditions analogues, ne font-ils pas encore souvent usage de cet appareil?

Du plus ou moins de régularité des assises, on ne saurait donc rien inférer au sujet de l'âge des monuments où se présentent ces variantes, qui sont ici sans importance. Le constructeur perse, suivant les circonstances, employait, à son gré, diverses formes du grand appareil. Comparez, par exemple, les deux tours funéraires de Pasargade et de *Nakch-i-Roustem* (fig. 301). Elles sont bâties sur le même plan et, dans toutes les deux, malgré quelques irrégularités, l'appareil présente une tendance marquée à l'horizontalité des assises.

Ces tours offrent une curieuse particularité de construction, qui



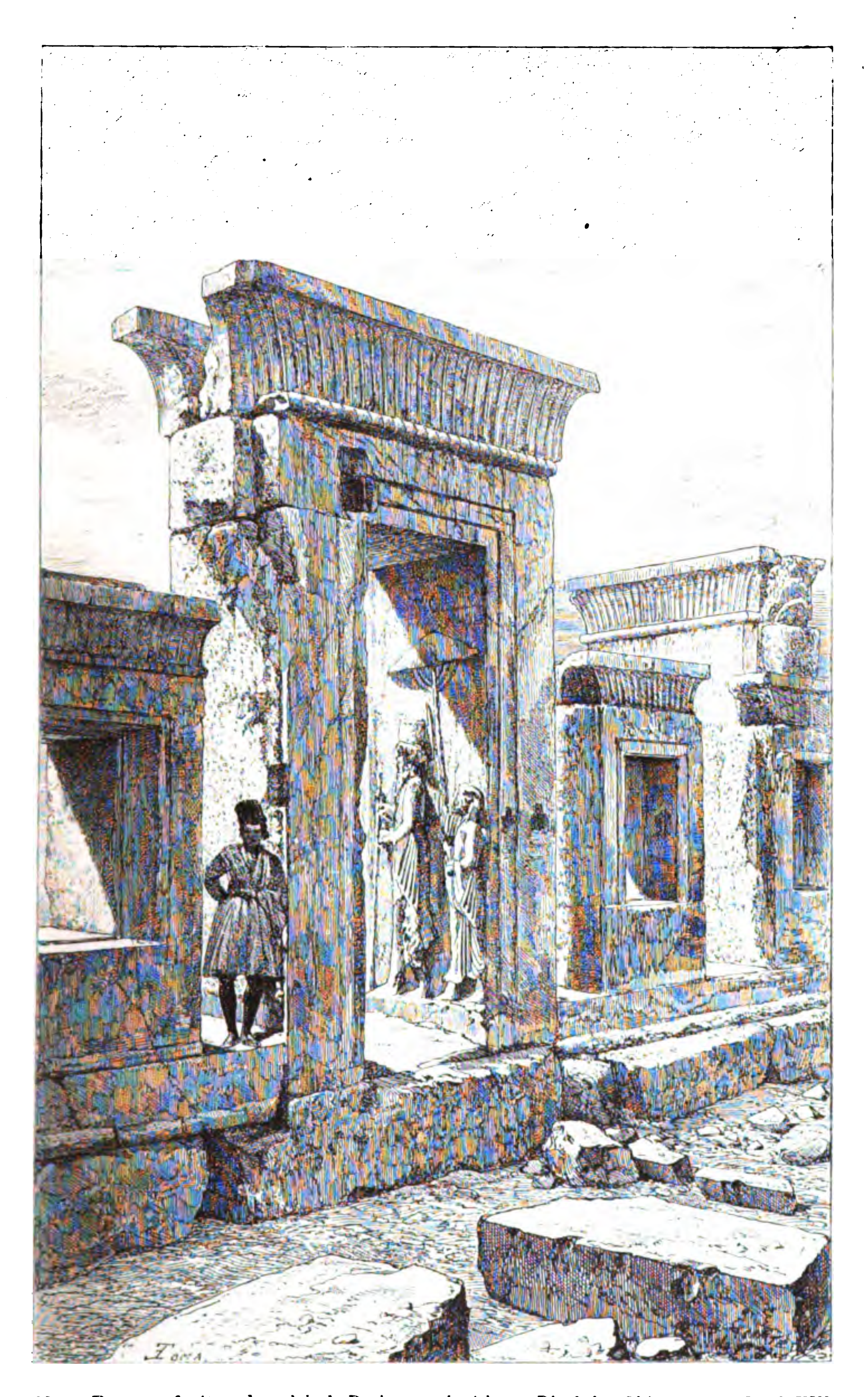
301. — La tour funéraire de Nakch-i-Roustem. Dieulafoy, *L'Art antique*, I, pl. VI.

n'a pas encore été bien expliquée. On y remarquera des alvéoles rectan-

gulaires distribués avec symétrie sur les quatre faces; ils devaient, a-t-on dit, marquer par leur profondeur l'épaisseur de la pierre à enlever au moment du ravalement[1]. Ce qui rend cette conjecture peu vraisemblable, c'est que la surface où se creusent ces entailles paraît déjà ravalée; elle est dressée avec le même soin que dans les piliers qui renforcent les angles du bâtiment, piliers où manquent ces trous. Il y a, par places, jusqu'à deux de ces entailles dans une assise; pourquoi ce luxe d'indications superflues? D'ailleurs, si ces entailles devaient disparaître lorsque l'ouvrage serait terminé, on ne voit pas à quelle fin l'ouvrier aurait pris tant de peine pour leur donner une uniformité qui n'était vraiment pas nécessaire. Les saillies que l'on rencontre parfois dans l'appareil grec, là où les maçons le laissèrent inachevé, sont loin d'offrir cette régularité. Enfin, il serait assez étrange que, dans les deux tours, le travail en fût resté juste au même point. Nous croirions plutôt que ces entailles n'ont été pratiquées que pour rompre la monotonie de grandes surfaces lisses[2]. On peut se demander s'il n'y avait pas, encastrée dans ces creux, une matière d'une autre couleur que celle qui forme le nu du mur, soit une plaque de marbre noir, soit un carreau de faïence émaillée. Dans cette hypothèse, on comprend pourquoi ces alvéoles sont si multipliés, ont tous les mêmes dimensions, et sont répartis de façon symétrique. Un examen minutieux de ces ruines et de leurs alentours ferait peut-être retrouver quelques débris de ce décor et trancherait la question.

Un autre problème, qui a une bien autre importance, c'est celui qui s'est posé, à Persépolis, devant tous les explorateurs par qui ces ruines ont été étudiées avec quelque attention. Comment étaient faits les murs de ces édifices dont il ne subsiste que les colonnes, les portes et les fenêtres? Ces portes et ces fenêtres, quelquefois monolithes, plus souvent taillées dans quatre ou cinq blocs énormes ajustés à joints vifs, sont là, posées sur le sol comme autant de monuments isolés; rien qui les relie les unes aux autres; la muraille a disparu (fig. 294 et 302). Si cette muraille avait été bâtie en grands matériaux, comment n'en resterait-il pas quelque part des fragments dont la hauteur égalerait celle des portes et des niches? Tout ce que l'on rencontre entre ces baies, c'est l'arasement d'une sorte de soubassement en pierre de taille, qui n'a jamais plus d'une ou deux assises; il forme comme la plinthe d'un mur évanoui. Si ce mur avait été composé des mêmes éléments que

1. Dieulafoy, *L'Art antique de la Perse*, I, p. 16.
2. M. Dieulafoy leur attribue aussi ce rôle, mais seulement à titre secondaire.



302. — Portes et fenêtres du palais de Darius, vue intérieure. Dieulafoy, *L'Art antique*, II, pl. XVI.

les fondations, ceux-ci se retrouveraient épars sur le sol, au moins par endroits, comme on y voit, gisant autour des palais, les débris des fûts et des chapiteaux. Or nulle part il n'y a d'amas de blocs appareillés, ni dans le prolongement des portes, ni sur les côtés de la ligne que traçaient ces clôtures.

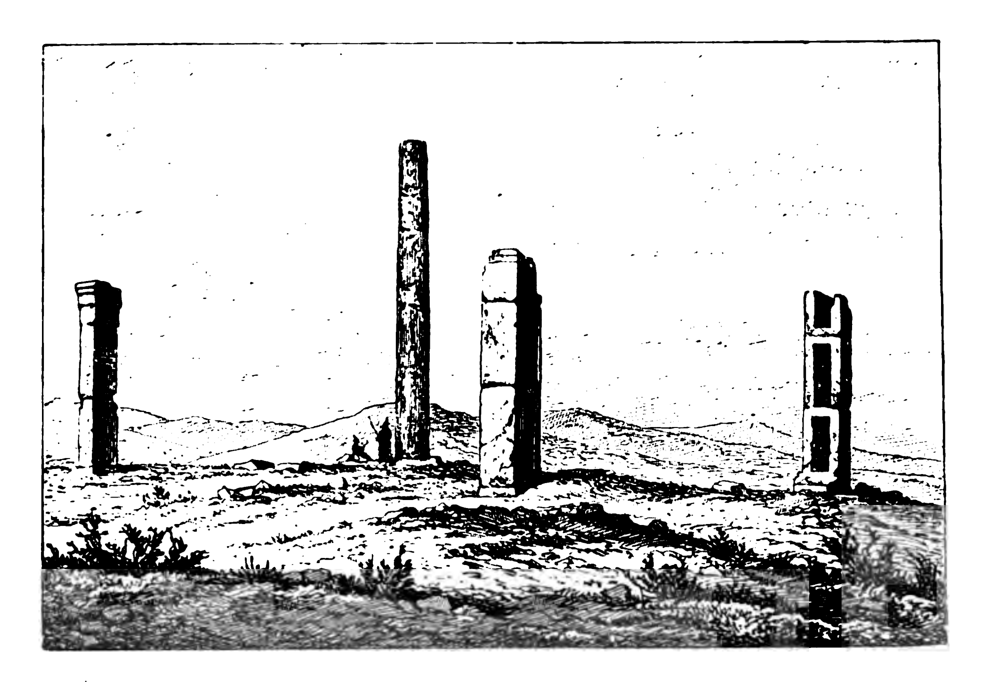
Proposera-t-on de supposer que toutes les pierres des murs, sans en excepter une, ont été enlevées, depuis l'antiquité, pour être remployées dans les constructions modernes des villages voisins? Par elle-même, cette conjecture est fort invraisemblable; mais on a d'ailleurs un autre motif de l'écarter. Pour prendre ce parti, il suffit d'observer l'épannelage des tranches latérales de ces chambranles (fig. 302); la pierre y est grossièrement piquée à la masse et au poinçon, tandis que partout, dans l'appareil en grands matériaux, les joints sont taillés avec autant de soin que les faces. Les remplissages n'étaient pas non plus exécutés en moellons; ceux-ci, s'ils avaient été accumulés ici en grande quantité, reparaîtraient au jour sur les points où, comme c'est le cas pour plusieurs de ces édifices, les bases des supports étaient cachées, jusqu'à ces derniers temps, sous un amas de terre et de décombres. Aujourd'hui encore, c'est la brique, cuite ou crue, qui, sur tout le plateau de l'Iran, forme le corps de presque tous les édifices, depuis la maison du paysan jusqu'au palais et à la mosquée. En occident aussi ne fournit-elle pas à nos architectes la matière de constructions où seuls les seuils et les chambranles des baies sont de pierre? La question est de savoir si l'on s'est servi ici de briques séchées au soleil ou de briques cuites au four. Or celles-ci, quoiqu'on les ait cherchées, n'ont laissé que bien peu de traces sur l'esplanade, et l'on sait pourtant combien est indestructible l'argile qui a passé par le feu[1]. Il ne reste donc qu'une hypothèse, qui a pour elle toutes les vraisemblances : ces murs étaient faits, comme à Ninive et à Babylone, de briques crues qui ont été mises en place lorsqu'elles étaient encore légèrement humides. Les briques cuites auraient servi pour les revêtements[2].

Les indices que l'on peut tirer de l'état et de la disposition des

1. Stolze (t. II, *Bemerkungen*) dit avoir recueilli des fragments de briques cuites parmi les décombres qui remplissent le portique oriental du palais n° 2, à Persépolis. M. Dieulafoy en a ramassé autour de la *Salle aux cent colonnes* (III, p. 11).

2. Texier, qui donne pourtant de bonnes raisons pour montrer que les autres hypothèses sont inadmissibles, semble reculer devant la conclusion qui s'imposait à lui et qu'il a entrevue (*Description*, t. II, pp. 169-187). Flandin parle seulement de « petits matériaux » (*Relation*, t. II, p. 169). C'est M. Dieulafoy qui a eu le premier le mérite d'affirmer que le problème ne comportait pas d'autre solution (*L'Art antique de la Perse*, II, § 2; I, p. 31; III, p. 11).

parties conservées du bâtiment confirment cette conjecture. Tout semble avoir été calculé en vue de la liaison à établir entre les pièces indépendantes qui se dressent encore sur le sol et la matière molle qui en boucherait les intervalles. Les rugosités de la tranche des chambranles facilitaient l'adhérence; par l'effet de la pression, la terre épousait les inégalités du champ, dont elle se serait au contraire détachée bien vite, en achevant de sécher, s'il avait reçu là ce beau poli qui était donné aux faces découvertes. Ce n'est pas tout : à Pasargade comme à Persépolis, sur le côté des piliers qui formaient les angles



303. — Pasargade. Vue des ruines d'un palais. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CXCXVII.

des édifices (fig. 303) et aussi dans le couronnement des baies (fig. 302), il y a des entailles profondes qui ont toute la longueur du bloc; ailleurs, par exemple dans ce que l'on appelle les propylées de Xerxès (n° 1 du plan), la construction des piliers présente des saillies qui jouent là le rôle de ce que nos maçons appellent les *pierres d'attente*. Rainures et ressauts n'ont pu avoir qu'une raison d'être : sous le poids des matériaux accumulés, la pâte d'argile pénétrait dans ces creux, s'engageait entre ces protubérances, et la masse de pisé se trouvait ainsi étroitement mariée à cette sorte d'ossature lapidaire dont elle était le complément.

Il n'y a pas à s'étonner de ne point retrouver en place ces murs de pisé. Ils étaient très minces, en comparaison des énormes murailles

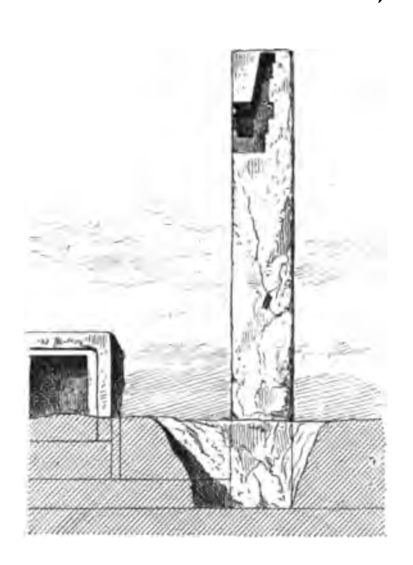
du palais babylonien ou ninivite. Si l'on admet avec un des explorateurs, ce qui reste douteux, que les piliers des Propylées de Xerxès fussent flanqués d'un mur qui aurait été rejoindre toutes les extrémités du grand perron, ce mur aurait eu 4m,50 d'épaisseur[1]; en général, cette dimension, à la mesurer d'après les chambranles que la muraille rattachait l'un à l'autre, n'aurait pas atteint tout à fait 2 mètres; elle est de trois mètres à la Salle aux cent colonnes. Une fois que les bâtiments eurent cessé d'être entretenus et que, par suite, les parements furent tombés, les pluies d'hiver eurent bien vite fait de désagréger la paroi; les eaux entraînèrent toute cette poussière et la répandirent dans la plaine. S'il y a par endroits, sur l'esplanade, des amas de débris qui montent jusqu'à hauteur d'homme, ce n'est que dans les espaces qui correspondent à l'intérieur des salles détruites, là où les combles, en s'abattant, ont entraîné dans leur chute des chapiteaux et des fûts brisés. Là, l'argile battue des terrasses, mêlée à ces débris des colonnes et aux fragments calcinés de la charpente, a formé des massifs résistants, que la pioche n'entame pas sans difficulté.

Les fouilles récentes de Suse ont confirmé ces conjectures; là le puissant rempart qui entourait les palais des princes Achéménides était bâti tout entier en briques crues[2]. Or l'architecture royale avait le même caractère à Suse qu'à Persépolis; de part et d'autre, en plan comme en élévation, mêmes dispositions, même goût et même style; les mêmes procédés ont été employés à la mise en œuvre des mêmes matériaux. On a retrouvé, à Suse, des blocs d'une frite émaillée qui n'ont pu remplir d'autre fonction que celle de revêtements appliqués, comme l'étaient en Assyrie les carreaux de faïence, contre la face externe d'une masse d'argile compacte[3]. On ne voit pas, en effet, comment aurait pu se faire la liaison entre un mur de pierre et ces blocs artificiels, tandis que l'on comprend sans peine comment ils adhéraient à la matière molle et pâteuse contre laquelle ils étaient posés. Les briques cuites que l'on a recueillies à Persépolis occupaient sans doute la même place qu'à Suse les cubes de terre vernissée et y rendaient le même service.

Les édifices, nous l'avons déjà laissé pressentir, n'ont pu être couverts qu'en charpente. C'est ce qu'indiquait un texte de Quinte-Curce[4]; il parle des charpentes de cèdre des palais de Persépolis, et l'on sait

1. TEXIER, *Description*, t. II, p. 169.
2. DIEULAFOY, *Premier rapport*, pp. 59-61.
3. DIEULAFOY, *Premier rapport*, pp. 62-64.
4. QUINTE-CURCE, V, VII, 5 : « Multa cedro ædificata erat regia; quæ celeriter, igne concepto, late fudit incendium. »

que, là où les descriptions et les discours ne lui donnent pas l'occasion de se livrer à sa verve de rhéteur en quête de beaux développements, il se borne souvent à traduire les documents anciens, aujourd'hui perdus, que, comme Arrien, il avait encore entre les mains[1]. L'étude des ruines confirme d'ailleurs son témoignage. Les supports sur lesquels reposaient les plafonds des salles hypostyles sont trop écartés pour que l'on puisse admettre qu'ils aient été destinés à recevoir des poutres de pierre ; vu la largeur de l'entre-colonnement, il aurait fallu donner à ces architraves une longueur démesurée. Ces supports sont d'ailleurs très minces; ils se seraient brisés, si l'on avait entrepris de les charger d'un poids semblable à celui de la couverture lapidaire des édifices égyptiens. D'ailleurs, en examinant les combles figurés dans les tombes rupestres de Persépolis, on y reconnaît à première vue la copie exacte de combles en charpente. Pour couvrir de vastes espaces comme ceux des salles hypostyles, il fallait une énorme quantité de bois; tout ce bois, surtout là où l'incendie a fait son œuvre, n'a pu disparaître sans qu'il en reste quelque trace; aussi dans certains édifices, comme dans la Salle aux cent colonnes, le sol est-il partout jonché de cendres et de charbons. Ceux-ci forment là une couche assez épaisse pour que l'on en tire un sûr indice de l'existence des charpentes; mais ils ne nous apprennent pas comment elles étaient établies, d'après quel système étaient assemblés les éléments qui les composaient. Ce qui permet de les restituer, c'est l'empreinte qu'elles ont laissée sur le sommet des antes, à Pasargade et à Persépolis. Les entailles que le ciseau a ménagées dans la tête de ces piliers donnent, en coupe, la dimension et le profil des madriers dont les extrémités portaient autrefois sur les crans de cette sorte de crémaillère (fig. 288 et 304).

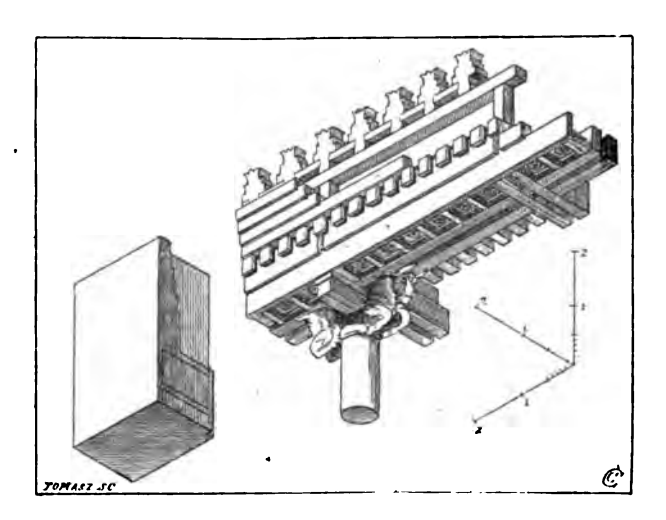


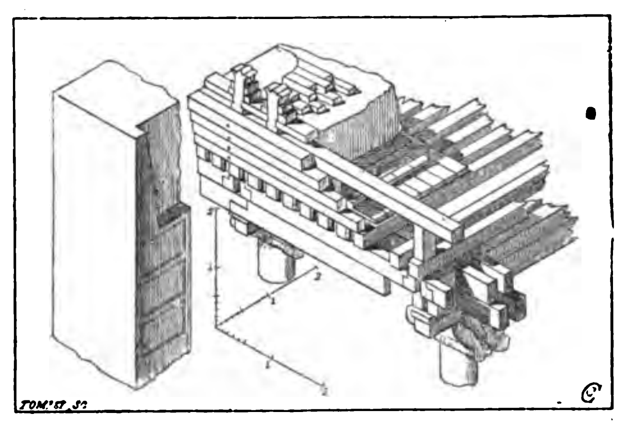
304. — Persépolis. Palais n° 6. Profil d'une ante. Coste et Flandin, pl. CXLII.

Là où, comme dans les bâtiments de faible ou de moyenne dimension, il y avait, sur la façade, un portique compris entre deux antes, la charpente était fort simple; elle se laisse aisément restaurer. Voici

1. Dosson, *Étude sur Quinte-Curce, sa vie et son œuvre*, 1886, in-8°. Voir surtout la seconde partie, sur les sources et la critique de Quinte-Curce.

par exemple ce qu'elle devait être dans le petit palais de Darius (fig. 290, n° 6). Les deux croquis ci-joints en montrent l'entablement, vu de dessous et de dessus, tel que M. Chipiez le rétablit d'après l'architecture feinte des tombeaux et d'après les entailles ménagées dans la face latérale de l'ante (fig. 305 et 306). Deux madriers superposés forment l'architrave, au-dessus de laquelle on voit les abouts des solives, qui présentent au dehors l'aspect d'une série de denticules. Dans l'intérieur du comble, ces solives supportent un lourd matelas de terre; celui-ci est maintenu en place, comme dans les constructions de la Lycie, par une haute corniche faite de trois ou quatre cours de madriers. Le tout forme, au-dessus du portique, une très forte saillie, à la manière d'un auvent.





305 et 306. — La charpente du petit palais de Darius, restituée par M. Chipiez, en projection isométrique, et le pilier encore subsistant.

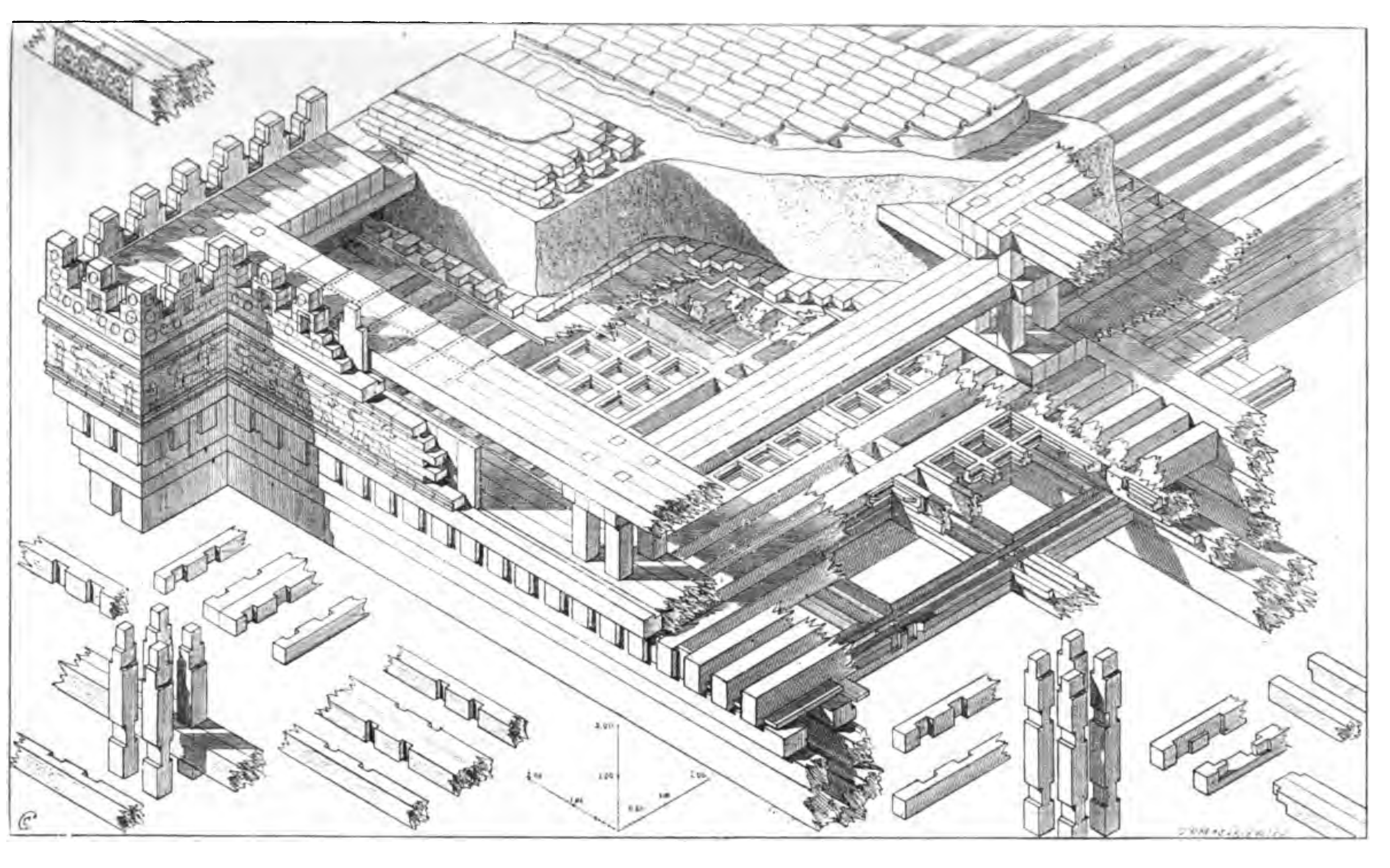
La terrasse est encore aujourd'hui en usage dans toute la Perse. Épaisse de près d'un mètre, elle est faite d'une sorte de pisé, où il entre de la paille hachée; la terre en est fortement pilonnée. Sur chaque toit, on rencontre un rouleau destiné à réparer les dommages causés par la saison des pluies. La terrasse a un défaut : elle résiste mal à des intempéries trop prolongées; elle finit par se détremper et par laisser passer l'eau. En revanche, faite d'une matière qui est mauvaise conductrice de la chaleur, elle atténue, mieux que tout autre mode de couverture, les effets des ardeurs de l'été. On peut d'ail-

leurs remédier, dans une certaine mesure, aux inconvénients qu'elle présente. La partie supérieure est munie d'un carrelage dans les constructions soignées; sa surface offre une légère inclinaison, et des rigoles y sont ménagées qui reçoivent les eaux et qui les projettent au dehors. On ne saurait douter que les mêmes précautions n'aient été prises, dans l'antiquité, pour défendre contre les infiltrations des édifices tels que ces palais dont l'intérieur était si luxueux et où le roi trônait. Ce résultat pouvait être obtenu de deux manières : soit au moyen de briques serrées les unes contre les autres et recouvertes d'un cimentage; soit à l'aide de grandes tuiles à rebords, semblables à celles qui ont été trouvées à Suse parmi les débris de la salle hypostyle d'Artaxerxès, et dont le Louvre possède de beaux échantillons.

Le caractère de la terrasse et de l'ensemble du comble restait toujours le même, quelque développement que prît l'édifice; mais, quand celui-ci devenait colossal, et que le comble avait à surmonter les quatre faces d'une colonnade en quinconce, le problème qui se posait devant le constructeur était plus difficile à résoudre.

L'architecte avait ici, à un haut degré, le sentiment de la proportion : il comprenait qu'il devait y avoir un certain rapport entre la dimension des colonnes et l'ampleur de l'entablement. On commençait donc par choisir, sur les chantiers où l'on s'approvisionnait, les plus belles pièces de bois que l'on y trouvât; on doublait, on triplait l'architrave; au-dessus, on plaçait une frise, que l'on pouvait faire aussi haute que l'on voulait : cette frise nous est donnée par les façades simulées des tombes rupestres; enfin, pour exhausser encore le comble, on y ajoutait un crénelage qui, comme nous le montrerons, est dans la tradition de cette architecture et que permettent de restituer, avec toute vraisemblance, divers indices que nous ne manquerons pas de signaler. On donnait ainsi à cet empilage de bois assez d'élévation pour que, dans les plus grands édifices, l'entablement fût proportionné aux colonnes; en même temps, on lui procurait ainsi l'épaisseur nécessaire pour que la charpente fût en mesure de porter le matelas de terre destiné à couvrir et à protéger la vaste surface des espaces intérieurs. Le croquis ci-joint indique comment a pu être construit le comble de celui des édifices de Persépolis qui a la plus haute colonne, une colonne de près de 20 mètres (fig. 307).

L'architrave est faite, en élévation, de trois poutres superposées. Dans le sens de l'épaisseur, il y a deux cours de poutres. Au-dessus, des solives dont les extrémités dessinent, à l'extérieur, un rang de den-



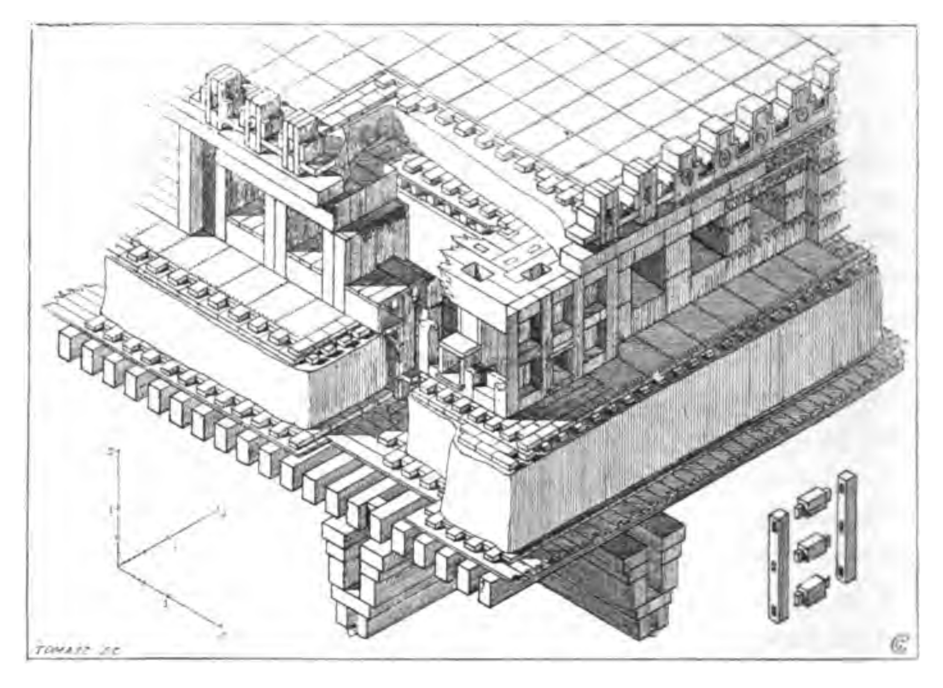
307. — La charpente du palais de Xerxès (nº 2 du plan), restituée par M. Chipiez, en projection isométrique.

ticules, tandis que, dans l'intérieur du bâtiment, elles forment un plancher qui joue en même temps le rôle de plafond ; c'est lui qui ferme les caissons. Vient ensuite un second rang de poutres parallèles à l'architrave, qui supportent, au droit des colonnes, des potelets sur lesquels repose un deuxième plancher. Celui-ci, défendu peut-être par des feuilles de métal, servait à empêcher que les eaux pluviales qui auraient imbibé la terre battue ne vinssent à percer les plafonds ; nous en avons profité, dans notre dessin, pour ménager, le long de la crête crénelée qui borde le toit, une sorte de chemin de ronde ; cette disposition y est appliquée à l'angle gauche de la façade. Les potelets et les madriers horizontaux avec lesquels ils sont assemblés composent le cadre où était comprise la terrasse. Celle-ci est portée par le plancher inférieur, qui, bien plus fort que l'autre, règne au-dessus de tout l'édifice. Il est surmonté d'un lit de briques, au-dessus duquel s'étend une couche de matériaux poudreux, sable ou terre. Notre croquis offre un échantillon des deux procédés qui pouvaient être employés pour rendre la terrasse imperméable, le cimentage sur briques et la couverture en tuiles. Les eaux que doit repousser cette cuirasse ne sont versées que de deux côtés. Elles sont divisées sur la toiture par de faibles pentes qui les rejettent sur les deux façades latérales ; là elles s'écoulent soit directement, soit par des gargouilles qui les répandent à distance du pied des murs.

Tout imposants que soient ces combles par leur forte saillie, par l'ampleur de leur masse et par l'étendue des champs qu'ils offrent à la décoration, leurs éléments sont les mêmes que ceux de la charpente des plus petits bâtiments. De part et d'autre, point de pièces obliques ni courbes ; rien que des traverses horizontales et de courts montants, le tout relié par des assemblages à mi-bois que représentent les croquis groupés autour du modèle de comble.

C'est encore ce même principe de l'accumulation des bois que nous avons appliqué à la restitution du comble de la *Salle aux cent colonnes* (fig. 308) ; on y voit comment, sans que la disposition de la charpente en devînt plus compliquée, on pouvait obtenir des jours verticaux, lorsque l'espace couvert était trop considérable pour que les fenêtres et les portes percées dans le mur qui l'enveloppait y répandissent assez de clarté. Il suffisait d'exhausser légèrement la partie centrale de la toiture et de laisser des ouvertures carrées dans les pans de bois qui séparaient les deux planchers ; la lumière entrait par ces panneaux vides, analogues aux métopes de la frise grecque.

Après avoir étudié les méthodes que l'architecte perse a suivies pour bâtir et pour couvrir ses édifices, il convient d'accorder une attention toute particulière à l'élément qui y joue le premier rôle, à la colonne. Ce qui donne à ces constructions une physionomie qui les distingue de toutes celles qu'avaient élevées jusqu'alors l'Orient d'une part et de l'autre la Grèce, c'est la disposition et la dimension, c'est



308. — Salle aux cent colonnes. Détail de la charpente et de la couverture, restituées par M. Chipiez. en projection isométrique.

surtout la forme des supports lapidaires qui constituaient les portiques et les salles hypostyles des palais de Darius et de Xerxès.

§ 4. — LA COLONNE

Ce qui frappe tout d'abord, quand on jette les yeux sur cette colonne de Suse dont la tête se dresse aujourd'hui dans une des salles du Louvre, c'est l'originalité de son chapiteau. Si, grâce aux ouvrages où sont figurés les monuments de la Perse, on passe en revue tous les types de colonnes qui ont été relevés sur le site de ses anciennes capitales, si l'on y dégage le chapiteau des surcharges qui viennent parfois le compliquer, si l'on néglige les variantes, peu nombreuses d'ailleurs, qui en

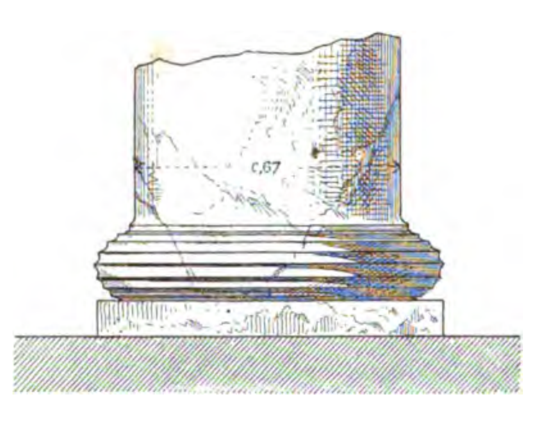
diversifient l'aspect, ce qui subsiste après cette élimination, ce qui se retrouve dans tous ces exemplaires, quelle qu'en soit la provenance, c'est un groupe composé des parties antérieures du corps des deux quadrupèdes adossés; les poutres qui soutiennent le plafond portent, comme le démontre l'architecture feinte des tombes rupestres, les unes sur la nuque des animaux et sur le sommet de leur tête, les autres sur le creux de la fourche que dessine la rondeur des deux dos qui s'opposent.

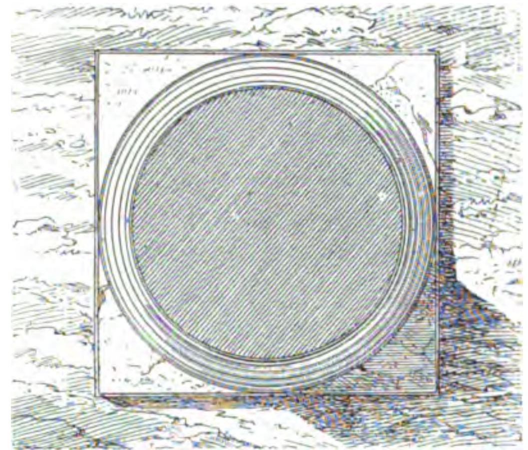
Ce type factice, nous ne l'avons rencontré dans aucun des antiques édifices de l'Orient, et, si la Grèce en offre un exemple, c'est dans un monument qui date tout au plus du quatrième siècle, le *Portique des taureaux*, à Délos. En Perse au contraire, ce type apparaît tout au moins dès la fin du sixième siècle, dès le règne de Darius fils d'Hystaspe, et il persiste jusqu'aux derniers jours de la monarchie; on le retrouve partout, toujours pareil à lui-même, du tertre de Suse à la terrasse de Persépolis. Les artistes qui l'ont mis à la mode et qui, par le parti qu'ils en ont tiré, lui ont assuré une si durable fortune, l'ont-ils inventé de toutes pièces, ou bien l'idée première leur en a-t-elle été suggérée par quelque création antérieure d'où ils n'auraient eu qu'à en dégager les éléments? C'est une question que l'on ne saurait tenter de résoudre qu'après avoir achevé de décrire en détail la colonne perse; mais on est fondé à dire, dès le début même de cette étude, que le chapiteau qui surmonte cette colonne est peut-être, de toutes les formes qui sont propres à la Perse, celle qui caractérise le mieux l'architecture royale des princes Achéménides.

Dans tous les ordres des édifices que nous avons en vue, le fût est grêle et légèrement conique; il n'est lisse que dans les façades des nécropoles de Persépolis (pl. I), et dans l'unique colonne qui subsiste de ce que l'on appelle le *palais de Cyrus,* dans la haute vallée du *Polvar* (fig. 291). Dans ce dernier cas, l'anomalie s'exlique par le fait que l'édifice auquel appartenait ce support date d'un temps où l'art perse cherche encore sa voie et n'est pas constitué. Au contraire, les tombes rupestres sont contemporaines des palais de Darius et de Xerxès; si le fût n'y a pas reçu cette décoration, c'est que les tombes sont toutes placées à une assez grande hauteur au-dessus du sol. Étant donnée la distance qui les sépare de l'œil du spectateur, ces stries auraient amaigri la colonne, lui auraient donné un contour moins net et moins franc; les Grecs, en pareil cas, ont souvent, comme le sculpteur perse, simplifié la forme. Partout ailleurs, le fût est cannelé; les cannelures sont

tangentes; mais ce qu'elles ont surtout de particulier, c'est qu'elles sont plus nombreuses ici que dans aucune autre colonne connue, que dans l'égyptienne ou même que dans la grecque.

Toutes ces colonnes ont une base; mais celle-ci diffère d'un édifice à l'autre. Celle du palais de Cyrus n'est qu'un disque en marbre noir, que sa couleur foncée et son diamètre distinguent du fût, qui est de calcaire blanc (fig. 291); un quart de rond renversé en limite le contour; par sa forme et son extrême simplicité, elle rappelle la base égyptienne. Dans le même groupe de monuments, on voit déjà paraître, à côté de ce plateau circulaire, dans l'un des portiques du *Gabré*, une base plus compliquée : elle se compose d'un socle cubique et d'un tore strié de cannelures horizontales (fig. 309). Cette même plinthe rectangulaire forme la partie inférieure de la base, dans le portique des tombeaux (pl. I); mais elle y est doublée, et le tore qui la surmonte est lisse. C'est cette dernière variété du type qui se retrouve dans la colonnade centrale du grand palais de Xerxès, tandis que dans les portiques qui forment les ailes de ce même édifice, on en rencontre une autre, d'un profil tout différent et d'un aspect plus riche (pl. IV et V, fig. 311), la même que dans la Salle aux cent colonnes (pl. VI et VII), et que dans les Propylées (pl. II et III, fig. 312). C'est ce dernier type qui reparaît à Suse (fig. 292 et 310); la décoration est même là plus étoffée que partout ailleurs. Dans l'un des exemplaires susiens, celui qui provient de l'édifice principal, il y a, au-dessus des nervures qui strient la cloche, des globes cantonnés d'une





309. — Pasargade. Élévation et plan de la base d'une des colonnes du Gabré. Dieulafoy, *l'Art antique*, I, fig. 46 et 47.

palmette (fig. 310). Une autre base, trouvée sur un point différent du tumulus, appartient à un bâtiment de moindre dimension; elle se rapproche davantage des bases persépolitaines (fig. 292).

La base se relie au fût par un tore d'un ferme profil; au-dessous de ce bourrelet s'élargit une partie campaniforme, qui est ornée à son sommet d'une bordure de palmettes; plus bas, s'étagent, sur trois rangs, des feuilles lancéolées dont la pointe est tournée vers le sol. C'est



310. — La base de la colonne, dans le grand palais de Suse, d'après les fragments rapportés par M. Dieulafoy. Hauteur, environ 1m,50. Musée du Louvre.

là le type qui domine dans les édifices construits au cours du siècle où cet art a produit ses œuvres les plus belles; il est supérieur aux autres formes avec lesquelles il s'est trouvé en concurrence; c'est, en ce genre, le dernier mot de l'architecte perse, la vraie base de sa colonne.

A première vue, cette base semble bien mériter le nom que nous lui donnons, fournir à la colonne un large et solide point d'appui, et s'acquitter ainsi du rôle qui lui est dévolu dans l'économie de la construction; mais, si l'on y regarde d'un peu près, on s'aperçoit que l'on est dupe d'une illusion. En Grèce, l'art sait marquer aux yeux, par la

séparation visible des divers membres de l'ensemble, la spécialité des fonctions que chacun d'eux est chargé de remplir. Ici, la base est parfois taillée dans le tambour inférieur du fût[1]; elle en fait partie et sa fortune y est liée. Là où il a été renversé, elle est tombée du même coup. Ailleurs, la base est coupée en deux. Dans le palais de Xerxès, le tore qui la surmonte appartient au premier tambour du fût, tandis que la campane qui en constitue la partie principale forme une pièce séparée, posée directement sur le sol[2].

On remarquera un autre trait qui caractérise la décoration de cette base. Les ornements n'y sont pas disposés dans le sens horizontal, comme sur le pied d'une colonne ionique ou corinthienne; ils sont groupés dans la direction verticale, ils continuent les cannelures du fût et n'en sont qu'une sorte d'épanouissement. Malgré l'élégance de son contour et l'exécution très soignée de ses détails, cette base n'a donc pas l'indépendance, elle ne présente pas ces contrastes avec le fût qui font dans la colonne grecque un effet si heureux.

Les chapiteaux ont entre eux une plus étroite ressemblance que les bases; là aussi pourtant l'architecte ne s'est pas astreint servilement à reproduire partout, sans jamais le modifier, un type unique. Il n'a pas cessé de s'appliquer à perfectionner le motif qu'il avait adopté tout d'abord; il a cherché à mettre quelque variété dans les différentes épreuves qu'il tirait de ce modèle dont il conservait toujours la donnée première.

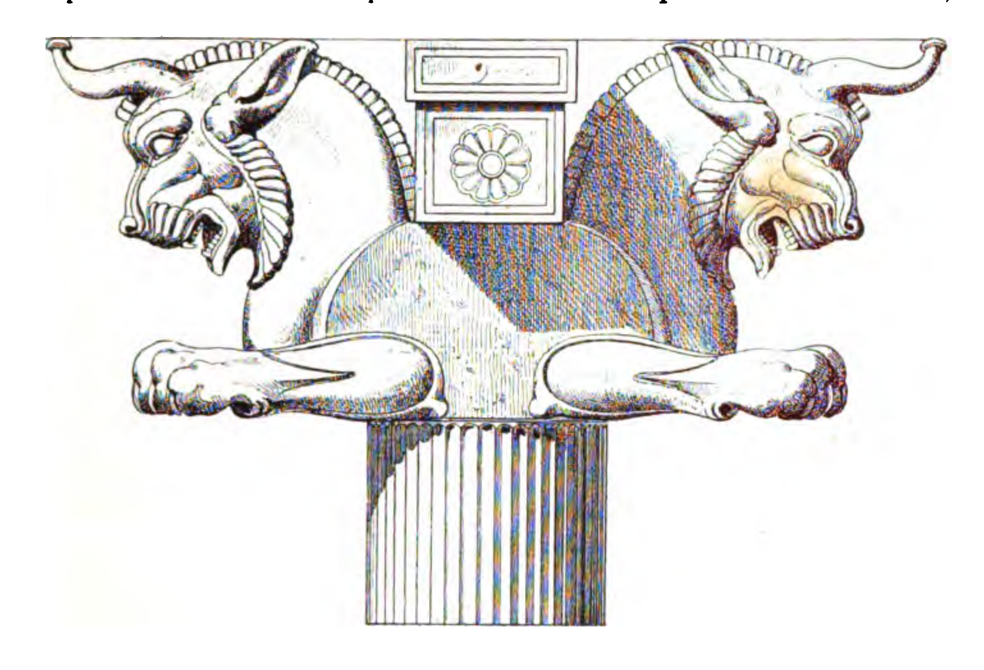
Point de colonne perse que ce groupe ne surmonte. L'animal dont les deux avant-corps le constituent est d'ordinaire un taureau[3]; mais. dans le portique oriental du grand palais de Xerxès, on trouve à cette place un de ces types factices qu'a créés l'imagination orientale, la licorne, avec son mufle et ses pattes de lion, avec sa corne unique plantée au milieu du front (fig. 311). Les pattes sont étendues, griffes en avant; elles sont au contraire repliées quand c'est le taureau qui couronne le fût, et alors la saillie robuste du genou donne une meil-

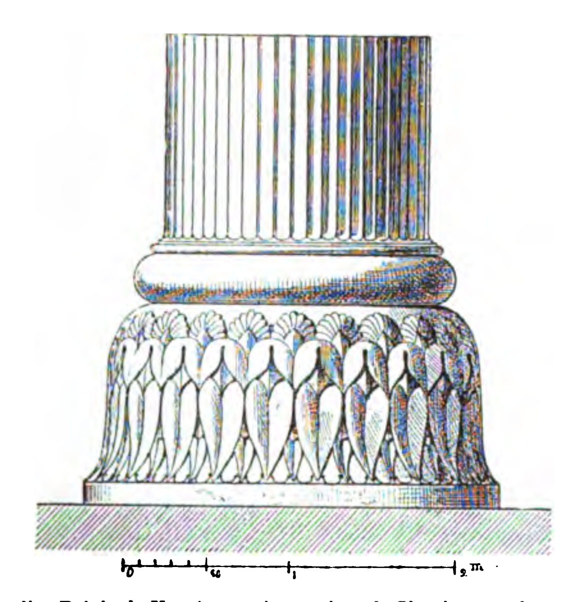
1. C'est le cas, par exemple, dans le palais n° 7. FLANDIN et COSTE, pl. 145.

2. FLANDIN et COSTE, pl. 88 et 91; DIEULAFOY, *l'Art antique*, II, pl. 20. STOLZE, pl. 54 et 75.

3. Il semble à Stolze (*Persepolis, Bemerkungen*) que, dans les chapiteaux des colonnes du portique n° 1, la forme des têtes rappelle plutôt le cheval que le taureau. Pour vérifier la justesse de cette observation que n'a faite aucun autre voyageur, il faudrait avoir sous les yeux des moulages de ces débris; mais il ne serait pas étonnant que le sculpteur ornemaniste eût cherché là une sorte de compromis entre les formes des deux grands quadrupèdes. C'eût été créer un type factice de plus, qui n'aurait rien eu de plus étrange que celui de la licorne, auquel a été assignée ailleurs cette même fonction de soutien des architraves.

leure pondération aux masses du chapiteau (fig. 312). De toute manière, la partie inférieure du chapiteau se détache brusquement de la colonne;





311. — Persépolis. Palais de Xerxès, portique oriental. Chapiteau et base. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. XCIII.

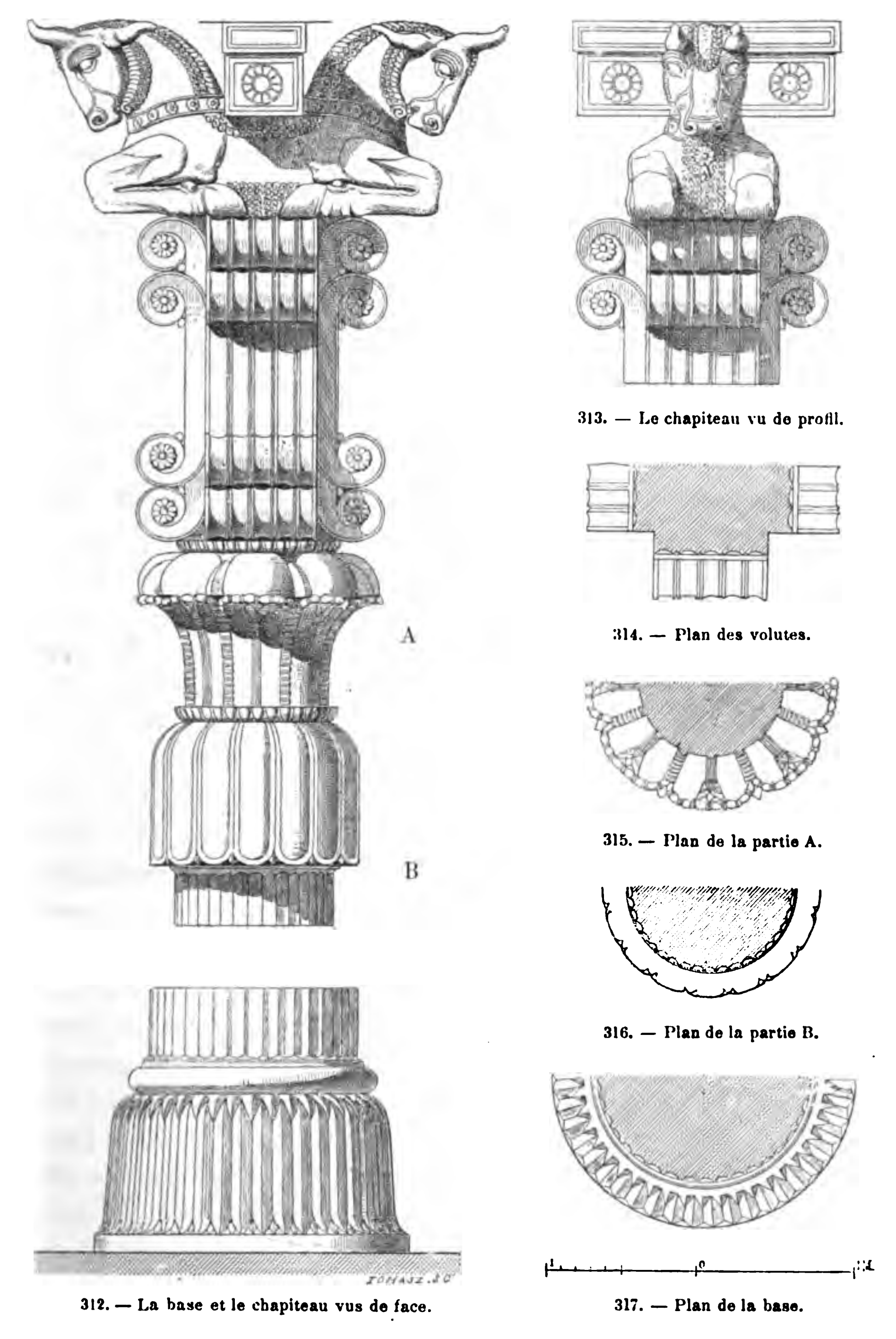
la ligne qu'elle dessine, parallèle à l'architrave, fait un angle droit avec l'axe du fût. Entre ce fût conique et la surface rectangulaire qui limite

la section horizontale du chapiteau, point de liaison ; aucun intermédiaire comme celui qu'offre l'échine dans le chapiteau dorique. « Il en résulte que le support présente des contrastes heurtés, qui satisfont imparfaitement le regard, qui sont bien près de le blesser[1]. »

L'architecte s'est sans doute aperçu, à un moment, qu'il y avait là un défaut, que son chapiteau, s'il accompagnait bien l'architrave en se développant à souhait dans la même direction, s'emmanchait mal avec le fût ; il a cherché un moyen « de préparer le contact des formes et d'en ménager l'approche[2] ». Voici ce qu'il a imaginé pour réussir dans cette entreprise (fig. 312-317). « Après avoir diminué la hauteur du fût, il l'a couronné d'un chapiteau divisé, dans le sens vertical, en deux parties égales et de formes contraires. L'une, celle qui repose sur le fût, est un cylindre dont les génératrices, à l'extrémité supérieure, se raccordent avec un quart de rond renversé ; sur ce quart de rond repose l'autre moitié du chapiteau, qui affecte aussi, au point de départ, la forme cylindrique ; la partie supérieure est terminée par un cavet. Le chapiteau, dénué d'ampleur, se projette faiblement hors du fût[3]. » Le quart de rond et le bord supérieur du cavet sont décorés l'un d'oves et l'autre de perles. A négliger ces détails et à prendre cette forme dans son ensemble, on a pu proposer d'admettre que l'idée première en a été suggérée par la tête du palmier. La partie inférieure du chapiteau, avec ses masses tombantes, figurerait les branches desséchées de l'arbre, qui s'abaissent et se rabattent ainsi sur le tronc. La partie supérieure, avec ses divisions ascendantes, représenterait les branches nouvelles, qui, pleines de sève, s'élancent au-dessus du feuillage flétri et auxquelles leur poids fait décrire une légère courbe[4]. Les stries verticales qui rayent la surface des deux portions du cylindre répondraient aux intervalles qui, dans la nature, séparent les palmes dont se compose le bouquet terminal. Cette hypothèse n'a rien d'invraisemblable ; mais pourtant il ne saurait guère être question ici d'une imitation directe, quoique le palmier, qui ne pousse pas sur les hautes terres du Fars, se rencontre dans les vallées qui les mettent en rapport avec le littoral, et qu'il abonde en Susiane et sur toute la côte du golfe Persique. Les formes qui caractérisent cet arbre ne sont pas reproduites ici avec la même fidélité que dans certains chapiteaux égyptiens[5]. Si le palmier

1. Ch. Chipiez, *Histoire critique des origines et de la formation des ordres grecs*, p. 99.
2. Ch. Chipiez, *Histoire critique*, p. 101.
3. Ch. Chipiez, *Histoire critique*, p. 101.
4. Flandin, *Relation*, t. II, p. 156.
5. *Histoire de l'Art*, t. I, pp. 556-557, 583, fig. 337 et 348.

est pour quelque chose dans la disposition de ce membre du chapiteau



313. — Le chapiteau vu de profil.

314. — Plan des volutes.

315. — Plan de la partie A.

316. — Plan de la partie B.

312. — La base et le chapiteau vus de face.

317. — Plan de la base.

312-317. — Persépolis. Propylées. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. LXXV.

perse, il semble que ce soit le palmier déjà interprété par d'autres

artistes, par ceux de l'Égypte et par ceux de l'Assyrie. C'est la libre copie de premières copies plus voisines de la nature; dans ce motif de seconde main, le caprice de l'ornemaniste a introduit des ornements, tels que les oves et les perles, qui rendent la ressemblance plus lointaine et plus difficile à saisir.

Ce premier chapiteau cylindrique se reliait très heureusement au fût; mais il ne se raccordait pas mieux avec le couronnement supérieur de la colonne que ne le faisait le fût lui-même, dans le type déjà décrit. C'est ce dont l'architecte s'aperçut, peut-être après des essais dont la trace s'est perdue. Cette transition dont il sentait le besoin, il l'opéra en insérant entre les deux chapiteaux un membre intermédiaire qui tient de l'un et de l'autre par sa forme, un prisme entouré d'appendices où dominent les lignes courbes. Ce sont d'étroits piliers, qui, rattachés au sommet du chapiteau inférieur par un quart de rond décoré d'oves, sont disposés suivant un plan cruciforme. Dans chacun, des volutes superposées tiennent lieu de bases et de chapiteaux. Des cannelures séparées par un méplat strient la face de ces piliers, ainsi que le *pulvinus* des enroulements[1].

Dans cet ensemble, la disposition des deux couples de volutes offrirait quelque analogie avec celle des prothyrides grecques, si l'on supposait les enroulements du sommet développés dans une direction opposée à celle des volutes inférieures; mais ce n'est pas ici le cas : les volutes, comme dans le chapiteau ionique, se font pendant; leur courbe à toutes est tournée dans le même sens. La différence, c'est que la ligne qui les relie est ici verticale et non pas horizontale, arrangement qui ne se rencontre dans aucune autre architecture. Si cette situation dressée et latérale assignée à la volute surprend l'œil et ne le satisfait point, ce n'est pas seulement par l'effet des habitudes qu'il a prises dans l'étude des monuments grecs. Lorsqu'elles surmontent la colonne ionique, les volutes s'arrondissent autour de l'échine et du gorgerin, comme les boucles d'une riche chevelure autour de la tête d'une jeune fille. Ce rapprochement s'était présenté tout d'abord à l'esprit des anciens; le groupe des deux volutes conjuguées, par les idées qu'il éveillait et par les origines que lui prêtait une riante et subtile imagination, rappelait ainsi ce qu'il y a de plus aimable dans la beauté humaine, qui reste toujours la beauté par excellence. On n'en peut dire autant du groupe singulier que constituent ces deux volutes

1. Ch. Chipiez, *Histoire critique*, p. 102.

réunies par un plan vertical. C'est surtout la spire inférieure qui étonne le regard; on ne s'en explique point le mouvement; on ne voit pas quelle forme animale ou végétale en aurait suggéré la pensée première.

Grâce à cette succession, à cette accumulation de motifs, l'architecte arrive, il est vrai, à passer sans heurt de la forme conique du fût à la forme rectangulaire du chapiteau bicéphale; mais l'un au moins de ces motifs, le prisme décoré de volutes, n'est pas d'un effet heureux. Le grand défaut de cette transition, c'est d'ailleurs d'être trop longue et de sembler trahir un certain embarras; elle prend, si vous mettez à part la base et le chapiteau bicéphale, plus du tiers de la hauteur totale du support. Ce problème de la jonction des formes s'est imposé à tous les peuples dont l'art a fait une grande place à la colonne; mais aucun d'eux n'a employé, pour le résoudre, une méthode aussi laborieuse et aussi compliquée.

C'était la colonne à double chapiteau et à volutes qui se dressait entre les quatre énormes piliers des propylées monumentales du plateau de Persépolis, elle encore qui là, dans le grand palais de Xerxès, soutenait le plafond de la salle centrale, tandis que dans les portiques qui flanquaient cette salle sur trois de ses faces, on s'était contenté du simple chapiteau bicéphale. C'est aussi à ce type que paraissent avoir appartenu les supports de la *Salle aux cent colonnes,* ceux de l'intérieur comme ceux du portique de la façade[1]; il en est de même dans la salle hypostyle d'Artaxerxès, à Suse. Le premier type, le plus simple, paraissait suffire pour les petits palais, pour ceux qui servaient d'habitation; mais on préférait le second, plus décoratif et d'un aspect plus riche, pour ces édifices somptueux où le souverain recevait les hommages des chefs de son peuple et des ambassadeurs étrangers. Si, comme dans l'un de ces bâtiments, dans celui où la colonne était le plus colossale, ce type complexe ne se rencontrait pas partout, au moins y figurait-il dans la partie principale de la construction, dans la

1. On n'avait, jusqu'à ces derniers temps, retrouvé que de faibles débris de ces chapiteaux; cependant Coste avait pu en voir assez pour s'exprimer ainsi dans ses notes manuscrites : « Les fûts des colonnes sont cannelés à vives arêtes; les chapiteaux sont formés de quatre parties distinctes, comme ceux du portique n° 1. » Les fouilles faites il y a une dizaine d'années ont dégagé de nombreux fûts et débris de chapiteau (STOLZE, *Bemerkungen*, f.). Dans les planches 67, 68 et 69 de l'atlas publié par la mission allemande, sous ce titre, *Détails des colonnes*, on trouvera photographiés des fragments du groupe des taureaux, des piliers à volutes, et de la partie cylindrique qui fait la transition entre ceux-ci et le fût. On a tous les éléments nécessaires pour une restitution de la colonne.

pièce où à certains jours de l'année le roi des rois siégeait en grande pompe sur son trône; celle-ci se distinguait ainsi, à première vue, des portiques latéraux sous lesquels se répandait la foule admise à contempler ce spectacle.

Quand on a décrit la colonne perse et analysé les éléments qui la composent, on ne résiste pas à la tentation de se demander d'où elle vient, si l'on peut ainsi parler, c'est-à-dire où elle a pris naissance, jusqu'à quel point elle est originale et dans quelle mesure les artistes qui l'ont créée se sont inspirés de types antérieurs et de modèles étrangers; on veut s'expliquer les caractères particuliers qui la distinguent, tels que la gracilité singulière de son fût et les formes toutes spéciales de sa base et de son chapiteau.

On a proposé d'admettre que le support égyptien, à le considérer même dans ses types les plus achevés, dérive du pilier qui, taillé dans la roche vive, servait à soutenir le plafond des hypogées. Cette théorie n'a rien d'invraisemblable. On suit pas à pas le travail qui, par une suite de retouches et d'heureux perfectionnements, a dégagé du pilier massif la noble et fière colonne de Louqsor et de Karnak; celle-ci, jusque dans ces édifices qui sont le chef-d'œuvre de l'art égyptien, garde des proportions qui en rappellent les origines et la physionomie première; il lui faut d'ailleurs rester puissante et un peu trapue pour ne pas fléchir sous le poids des énormes architraves, des lourds combles de pierre dont le fardeau lui est imposé par le constructeur[1]. A mesurer de l'œil la colonne perse, on sent qu'elle n'a pas le même point de départ (fig. 318). Si, jusque dans les édifices les plus grandioses qu'ait bâtis la royauté achéménide, elle ne porte jamais que du bois, elle n'a pu avoir d'autre rôle avant que l'architecture dont elle fait partie intégrante se fût essayée à de si hautes entreprises, et, par suite, elle laisse deviner le temps où, dans des constructions plus simples, le support était tiré de la même matière que le comble en charpente. C'était un tronc d'arbre. Ce support primitif, le grossier ancêtre de l'élégante colonne des édifices de Persépolis et de Suse, on peut s'en faire une idée par celui sur lequel reposent les toitures plates des maisons dont se composent aujourd'hui les villages du *Mazendéran*, une de ces provinces riveraines de la mer Caspienne où les Ariens ont séjourné avant de se répandre sur le plateau de l'Iran (fig. 319). Il y a une ressemblance frappante entre l'entablement de ces habitations et celui des palais

1. *Histoire de l'Art*, t. II, pp. 545-552.

perses, tel que nous le comprenons et que nous l'avons restitué; mais la colonne ne se prête pas moins bien à la comparaison. La pièce de bois qui la couronne fait sur le fût une saillie très marquée; elle s'étend, de droite et de gauche, dans le même sens que l'architrave, comme pour mieux l'épouser et lui fournir un plus solide appui; sa masse est à peu près celle que présenterait, avant l'épannelage, le chapiteau bicéphale des ordres persépolitains. Le fût est très élancé, il est légèrement conique, l'arbre ayant toujours, à sa tête, un moindre diamètre qu'à son pied.

Enfin, il n'est pas jusqu'à la base de cet ordre rustique qui

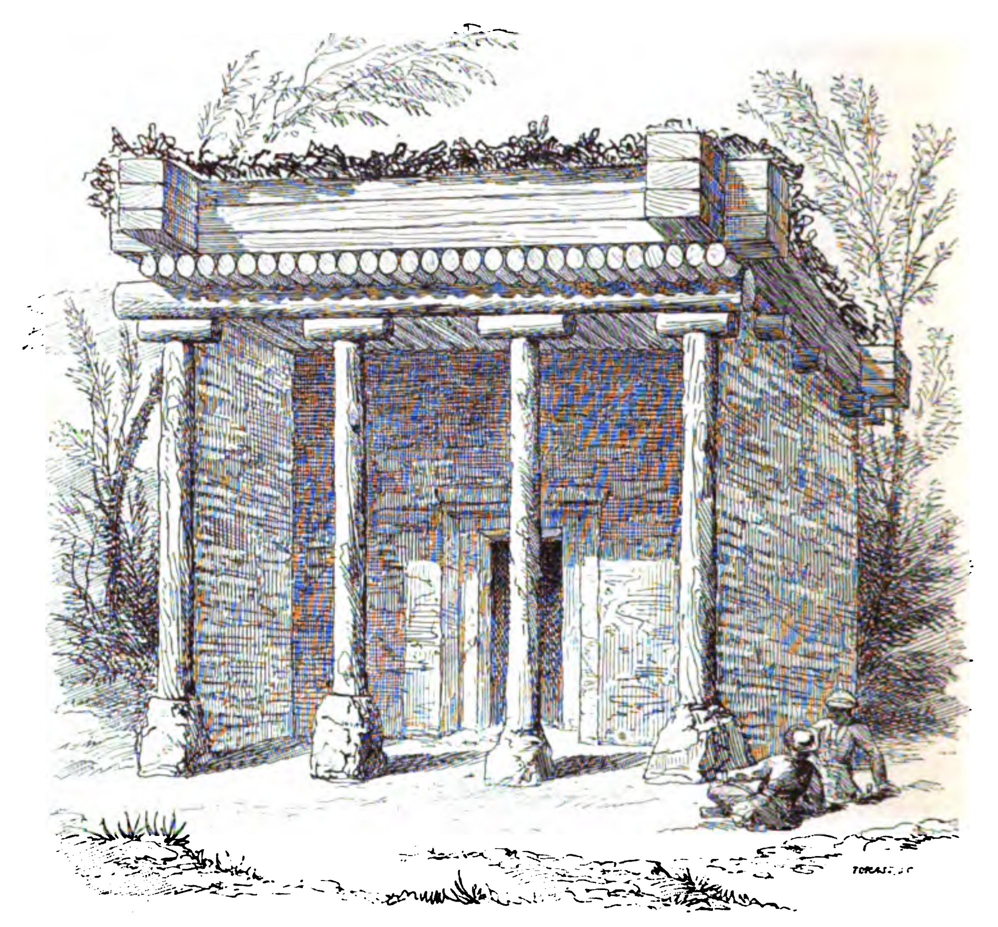
1. Palais n° 2. 2. Propylées. 3. Palais n° 8. 4. Istakhr. 5. Palais n° 3.

318. — Tableau comparatif des différentes colonnes de Persépolis. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. 168 bis.

ne laisse pressentir celle que ciselleront plus tard avec tant de soin les ouvriers de Darius et de Xerxès. C'est un quartier de roc à peine dégrossi; très large par en bas, où il prend son assiette sur le sol, il s'amincit à son sommet, où le poteau vient s'engager dans une dépression circulaire qui se creuse au milieu de la face supérieure. Malgré l'indécision du travail, la forme qu'il affecte ainsi se rapproche plus ou moins de celle d'une pyramide; lorsqu'on sentira le besoin de s'arrêter à un type nettement défini, on n'aura point de peine à tirer de cette

ébauche incertaine l'heureux contour de cette cloche dont nous avons admiré, dans les palais du Grand Roi, le profil élégant et la riche décoration.

Nous avons déjà donné des preuves nombreuses de la persistance des habitudes locales[1]; il n'y a aucune raison de croire que les demeures où vivaient, il y a quelque vingt-cinq siècles, les habitants de ce que les Grecs appelaient l'Hyrcanie différassent sensiblement de celles que le



319. — Habitation des paysans du Mazendéran. Dieulafoy, *l'Art antique*, II, fig. 35.

voyageur rencontre aujourd'hui dans le *Ghilan* et le *Mazendéran*. Cette colonne de bois aurait donc servi, de toute antiquité, dans cette partie au moins de l'Iran, à soutenir la toiture, et nous en aurions une fidèle copie dans la plus ancienne colonne de pierre qu'aient dressée les architectes perses, dans l'unique colonne qui soit encore debout, à Pasargade, parmi les ruines que l'on s'accorde à nommer le *palais de*

1. *Histoire de l'Art*, t. I. p. 116; t. II, pp. 140, 145, 164, 171-172, 178; t. V, pp. 73, 359-373.

Cyrus (fig. 291). La matière seule est différente; mais c'est le même aspect. Point de cannelures; à distance on pourrait prendre ce fût lisse pour le tronc d'un arbre très droit et très élancé. Mais quelle forme avait le chapiteau? On l'ignore; quant à la base, plus élémentaire encore que le dé qui remplit la même fonction dans la maison que nous avons décrite, ce n'est qu'un disque interposé entre le sol et le fût. Là où les eaux pluviales n'étaient pas aussi abondantes que sur le versant septentrional de l'Elbourz et où l'on ne risquait pas de les voir monter jusqu'à une certaine hauteur, un plateau de ce genre suffisait à prévenir le contact du bois et de la terre humide.

Sont-ce ces maisons de paysan qui ont suggéré aux premiers architectes qu'ait employés la royauté perse l'idée de tenter cette transcription lapidaire d'une forme née du bois? Ce qui permet d'en douter, c'est que la Perse est bien loin de l'Hyrcanie; dans la vallée du *Polvar,* on n'avait pas sous les yeux ces types d'habitation. D'autres modèles, mieux faits pour provoquer l'imitation et d'ailleurs plus rapprochés, ont pu éveiller cette pensée dans l'esprit de l'artiste chargé de bâtir le palais du conquérant qui avait transporté l'empire des Mèdes aux Perses. L'architecture du bois s'était développée en Médie, dans une contrée qui touchait d'une part à la région des grandes forêts, et qui, de l'autre côté, était contiguë à la Perse; là, dans cette Ecbatane qui pendant un siècle avait été l'une des cités reines du monde oriental, elle avait construit des édifices dont l'ampleur et la beauté étaient célèbres dans tou l'Iran. Un des écrivains les mieux informés et les plus exacts de l'antiquité, Polybe, après avoir défini le site et résumé rapidement l'histoire d'Ecbatane, à propos d'une expédition d'Antiochus le Grand, décrit ainsi le palais qui faisait la gloire de cette capitale : « Le palais a près de sept stades de tour, et la magnificence des divers bâtiments dont il se compose donne une haute idée de la richesse des princes qui les premiers ont créé cet ensemble. Quoique le bois employé dans la construction fût tout cèdre et cyprès, nulle part il ne se montrait à nu; solives des plafonds, lambris, colonnes qui soutenaient les portiques et les péristyles, tout était revêtu de lames de métal; ici brillait l'argent, et là c'était l'or; toutes les tuiles étaient d'argent[1]. » L'historien parle ensuite du temple d'Æna, lisez Anahit; lors de l'arrivée d'Antiochus dans cette ville, les colonnes des portiques qui enveloppaient le sanctuaire étaient encore, dit-il, toutes dorées[2]. L'historien n'indique pas de quelle ma-

1. Polybe, X, xxvii, 9-10.
2. Polybe, X, xxvii, 12.

tière étaient faites ces colonnes; cependant l'impression que laisse la lecture de ce texte est que le temple, où brillait aussi partout l'éclat des métaux précieux, était du même style que le palais. La dorure est bien plus facile à appliquer et tient mieux sur le bois que sur la pierre.

On a prétendu qu'il ne fallait pas chercher dans ce texte curieux de renseignements sur le palais de Cyaxare et d'Astyage et que « les pavillons en charpente, décrits par Polybe, avaient été probablement construits par les derniers Achéménides ou plus probablement encore par les Arsacides, leurs successeurs, à l'imitation des édicules élevés par les souverains de Babylone ». On ajoute que, « si les palais en bois d'Ecbatane avaient été élevés par les rois mèdes, ils auraient eu, lors de l'expédition d'Antiochus, de six cents à huit cents ans d'existence, et auraient survécu à la conquête perse et à la conquête macédonienne. Pour cela, il aurait fallu que, pendant près de huit siècles, des princes orientaux de race et d'origine différente aient consenti à habiter ou tout au moins à entretenir les mêmes palais, et que les soldats de Cyrus et d'Alexandre aient respecté les lames d'or et d'argent qui couvraient les bois apparents et même les tuiles, hypothèses aussi inadmissibles l'une que l'autre[1]. »

A proposer de rajeunir ainsi ces bâtiments et de les attribuer aux Arsacides, il semble qu'on n'ait pas lu dans son entier le passage de Polybe; en effet celui-ci ne manque pas de noter que la plupart des revêtements de métal furent enlevés lors de la prise d'Ecbatane par Alexandre, et que ce pillage continua sous Antigone et sous Séleucus. La description de Polybe se rapporte donc à l'état dans lequel la conquête macédonienne trouva le palais en 330 avant notre ère. Entre cette date et celle du détrônement d'Astyage par Cyrus, vers 560, il n'y a point, beaucoup s'en faut, un aussi long intervalle de temps qu'on veut bien le dire. Supposez le palais construit non pas même par Astyage, le dernier des rois mèdes, mais par son prédécesseur Cyaxare, le premier des rois mèdes qui ait été vraiment riche et puissant, l'édifice, lorsque les Grecs entrèrent en Médie, n'aurait été vieux que d'environ trois siècles; où a-t-on été prendre les six ou huit siècles que l'on fait sonner si haut?

Faute des Arsacides, on se rejette sur les derniers Achéménides; mais peut-on invoquer, à l'appui de cette conjecture, même le plus léger indice? Partout où ont bâti les architectes qu'ont employés les héritiers de Cyrus, ils paraissent l'avoir fait sur le plan, dans les données et dans le style qu'avaient mis à la mode les somptueux édifices grou-

1. Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, t. II, p. 88.

pés sur la fameuse terrasse; il n'y a eu, sous les Achéménides, qu'une seule architecture royale, celle de Persépolis. On en a la preuve à Suse et à *Hamadan*. A Suse, il fallait aller chercher la pierre, dans la montagne, à trois ou quatre jours de marche; elle n'en a pas moins joué là le même rôle qu'à Persépolis, où elle se trouve à pied d'œuvre. Les palais de Suse, signés de Darius et d'Artaxerxès Mnémon, sont, à quelques détails près, des répliques fidèles des palais de Persépolis. A Hamadan, on a signalé quelques traces d'un monument dont il ne subsiste que des fragments de fûts cannelés et les bases; or celles-ci sont toutes pareilles aux bases campaniformes de Persépolis et de Suse[1]; elles doivent avoir appartenu à une de ces salles hypostyles dont le type est connu par les ruines voisines d'Istakhr; en effet, l'une d'elles porte une inscription qui est presque l'exacte copie de celle qui a été relevée à Suse; Artaxerxès Mnémon y donne sa généalogie et y atteste qu'il a construit l'*apadâna* d'où provient ce fragment, qui appartient aujourd'hui au Musée de Tiflis[2]. On a là les débris du palais que les héritiers de Cyrus s'étaient fait bâtir, dans leur capitale du nord, sur le modèle des édifices de Persépolis; ces restes ne sont certainement pas ceux du palais de bois dont Polybe, qui ne puisait qu'aux meilleures sources, marque très bien, en quelques mots, le caractère original. Hiver comme été, l'air d'*Hamadan* est vif et sec; point de pluies abondantes, point de chaleurs humides qui attaquent et désagrègent le bois. Il en est de même dans toute l'étendue de l'*Irak-adjémi*. Les palais que la dynastie des Sofis avait bâtis à Ispahan, et où supports, plafonds et combles sont en bois, restent encore debout, quoique depuis un siècle et demi ils soient abandonnés et que les princes

1. Ker Porter, *Travels*, II, p. 115. Morier, *A second journey through Persia*, p. 268. Sir H. Rawlinson, qui a souvent visité Hamadan entre 1835 et 1839, a vu cinq ou six de ces bases du type classique perse, dont une est figurée, d'après Morier, p. 266 du tome II de *The five great monarchies of the eastern world*, par G. Rawlinson. Ces intéressants débris ont échappé, nous ne savons comment, à Coste et Flandin; les restes de fûts et de bases qui ont attiré leur attention sont bien plus simples et paraissent d'un caractère très primitif (Flandin, *Relation*, t. I, pp. 387-388; Coste et Flandin, *Perse ancienne*, pl. XXV).

2. Je dois à M. James Darmesteter une traduction de la partie du texte qui peut se lire sur la photographie que j'ai entre les mains; il est en tout point pareil à l'inscription de Suse (Oppert, *le Peuple des Mèdes*, n° 18), sauf qu'il ne paraît pas contenir, comme celui-ci, la mention d'une restauration. Artaxerce aurait été ici le vrai créateur du palais. L'inscription a été mentionnée dans les *Proceedings of the society of biblical archæology*, 5 mai 1885; mais l'auteur de la traduction qui y est donnée ne semble pas avoir remarqué la différence que croit apercevoir M. Darmesteter. Pour savoir à quoi s'en tenir, il faudrait avoir une copie plus complète du texte, dont certaines parties se voient mal sur le cliché, par suite de la forme courbe de l'original; les lettres étaient gravées sur le tore.

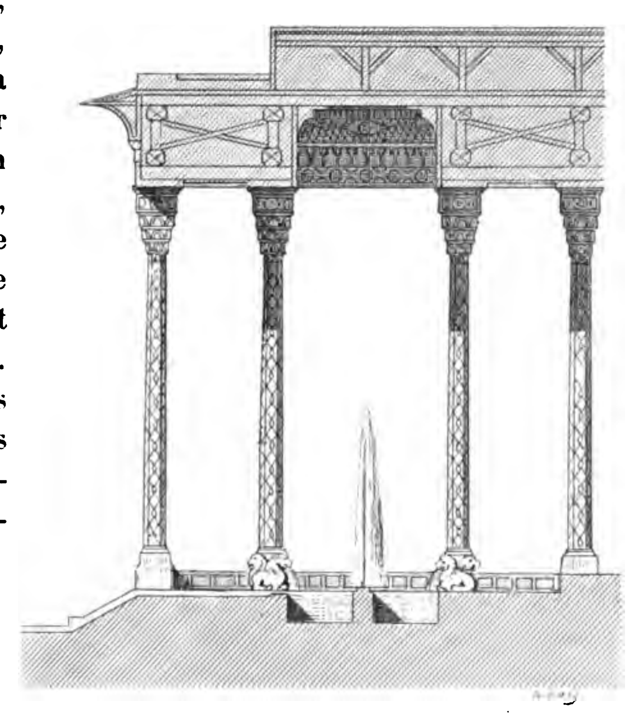
Kadjars, établis à Téhéran, ne les entretiennent point. L'ancien palais des rois Mèdes, à Ecbatane, avait été protégé par le prestige des souvenirs qui s'y rattachaient. Les récits d'Hérodote et surtout ceux de Ctésias laissent deviner ce que l'imagination populaire avait fait du rôle et de la vie de ces antiques souverains qui les premiers avaient fondé la prépondérance de la race arienne dans le monde oriental ; il courait à leur sujet des contes analogues à ceux qui ont été recueillis plus tard dans le *Chah-nameh*. Grâce à ces traditions et à ces légendes, l'édifice qu'ils avaient bâti demeurait, tel qu'ils l'avaient laissé, cher à ce peuple mède dont les chefs et les prêtres avaient gardé, dans la monarchie nouvelle, une très grande situation et dont les fils comptaient parmi les plus vaillants soldats de l'armée perse. Ce n'était pas lui que les rois du sang d'Achéménès habitaient toujours lorsqu'ils venaient passer à Ecbatane la saison chaude; mais ils le conservaient et y siégeaient peut-être en pompe à certains jours, à titre d'héritiers des Déjocès, des Phraorte et des Cyaxare, comme aujourd'hui encore le Sultan, à Constantinople, quitte son palais de *Dolma-bagtché* pour aller célébrer à Stamboul, dans le *Vieux Sérail*, parmi les bâtiments élevés par ses ancêtres, dans ces cours qui d'ordinaire sont désertes, la cérémonie du *Courban-baïram*.

Cette architecture du bois qui s'était couverte, à Ecbatane, d'une si riche parure, ce n'est pas de Babylone qu'elle a été apportée sur le plateau de l'Iran, soit à l'époque des Arsacides, soit dans des temps antérieurs. Elle se serait inspirée, dit-on, de ces édicules faits de bois, de métal et d'étoffe que l'on voit figurés dans les bas-reliefs assyriens et que nous avons essayé de restituer d'après ces modèles[1]; mais ceux-ci, quel qu'en fût l'usage, n'étaient jamais que de petite dimension et tenaient moins de la maison que de la tente ; c'étaient ou des kiosques à jour, dressés au milieu d'un jardin, ou des tabernacles posés au-dessus d'un autel ; mais il y avait loin de là à un palais, tel que celui dont avait besoin, pour se placer dans un cadre digne de sa fortune nouvelle, cette dynastie qui, après avoir abattu Ninive, avait étendu sa domination jusqu'à l'Euxin et à l'Halys. Si elle s'était décidée à copier les résidences royales de ces monarques assyriens dont elle se portait l'héritière, elle aurait élevé, au pied de sa citadelle, un de ces édifices aux murs épais où la décoration consistait surtout en bas-reliefs ciselés dans la pierre et en briques émaillées. Or rien ne ressemblait moins que le palais d'Ecbatane à ces montagnes d'argile séchée au soleil ; il

1. *Histoire de l'Art*, t. II, pp. 201-208, fig. 67, 68, 70.

avait les proportions élancées et la légèreté des constructions où domine le bois, et c'étaient les métaux précieux, découpés en plaques ou en feuilles minces, qui recouvraient partout la charpente et fournissaient ainsi la matière principale de l'ornement.

Ce qui peut, dans une certaine mesure, donner l'idée de l'aspect que présentait cette résidence royale, ce sont certains édifices de la Perse moderne, par exemple, à Ispahan, le palais des *Tcheel-Soutoun*, ou « quarante colonnes », bâti par Chah-Housseïn, le dernier des Sofis. La grande salle ouverte sur le devant ou *talar*, qui en forme la pièce principale, est précédée par un large portique dont la toiture est supportée par dix-huit fines colonnes de bois (fig. 320). Partout, sauf dans la corniche, où des bois de diverses couleurs composent une sorte de mosaïque, le bois se cache et disparaît sous des fragments de miroirs taillés en losange. Des prismes de cristal et des glaces biseautées ornent même les plafonds divisés en compartiments carrés. Le bois n'est pas habillé ici de la même manière qu'il l'était à Ecbatane; mais il donne des dispositions semblables, et, ce qui ajoute encore à la ressemblance, les glaces, dont le tain est terni, ont aujourd'hui toute l'apparence de vieilles plaques d'argent bruni et oxydé. Il est curieux de pouvoir signaler ainsi sur le sol de la Médie, à tant de siècles de distance, deux édifices où le principe de la construction et de la décoration est le même. L'analogie persiste jusque dans certains détails qui ont leur intérêt; ainsi ce sont des couples de lions adossés qui servent de base aux colonnes des deux files centrales du porche, motif où l'on reconnaît tout d'abord un souvenir des plus vieilles traditions de la Perse.



320. — Le pavillon des miroirs, à Ispahan. Coupe partielle. Flandin et Coste, *Perse moderne*, pl. 34.

On devine pourquoi nous avons tant insisté sur le palais d'Ecbatane; nous le considérons comme le représentant le plus avancé vers l'Orient d'un système de construction qui a été en usage, depuis les temps les plus reculés, dans toute une partie de l'Asie Antérieure, système que caractérise l'emploi presque exclusif du bois, comme nous l'ont prouvé l'étude de la tombe rupestre, qui s'applique à imiter dans la pierre les façades en charpente, et celle de l'habitation moderne, où se sont fidèlement conservées, dans les villages, les habitudes primitives[1]. L'aire où ce genre d'architecture a prévalu et où la tradition en est encore vivante correspond à cette vaste région boisée qui commence à la Propontide et borde l'Euxin, qui, par les forêts du Taurus, rejoint la Lycie, et, par celles du Caucase, se prolonge jusqu'à l'Hyrcanie et vient se terminer à la Caspienne. Ecbatane était ou paraît du moins aujourd'hui en dehors des limites de cette zone; mais, si l'on bâtit encore en bois à Ispahan, sur ce plateau où il n'y a pas d'autres arbres que ceux des jardins, à plus forte raison pouvait-on le faire dans la capitale de la Médie, bien plus voisine de ces montagnes du *Kurdistan* et du *Luristan* où il existe encore, par places, des chênaies qui doivent être les restes d'antiques forêts, qu'ont fini par détruire, ici comme sur tant d'autres points du monde ancien, l'incurie des hommes et la dent des troupeaux.

Il est aisé de comprendre comment l'architecture royale de la Médie a exercé sur celle de la Perse une influence dont la trace ne s'est point effacée, alors même que l'art, cultivé dans un autre milieu et disposant de bien autres ressources, fut entré dans des voies nouvelles. Les historiens s'accordent à signaler les emprunts que les Perses firent aux Mèdes, quand le génie de Cyrus eut fait passer dans leurs mains l'empire de l'Iran. La royauté perse n'avait point de passé; pour ne point paraître inférieure à sa devancière, elle lui prit la pompeuse ordonnance et l'étiquette de sa cour. Les rudes et pauvres montagnards qui, la veille du jour où ils étaient devenus les maîtres subits de l'Asie, allaient encore aussi simplement vêtus que le sont aujourd'hui les Bakhtiaris et les Lurs, adoptèrent la longue robe et la tiare médique. Ce fut en s'appropriant l'armement des Mèdes et leur tactique que les Perses substituèrent des corps de troupe régulièrement constitués aux contingents capricieux et mal équipés des tribus du *Fars*; ils tirèrent des riches pâturages de l'*Azerbidjan* les chevaux destinés à la remonte de

1. *Histoire de l'Art*, t. V, pp. 183-186; pp. 370-372.

leur cavalerie[1]. On ne saurait donc s'étonner que, tout en changeant de matériaux, les architectes de Cyrus et de Darius se soient inspirés du palais d'Ecbatane et des autres édifices du même genre que renfermaient les villes de la Médie; s'ils conservèrent la charpente pour les combles, ils firent la colonne de pierre, ce qui leur permettait de lui donner une plus grande hauteur et ce qui lui assurait une plus longue durée. Dans chacune des architectures qui ont employé la colonne, dans l'égyptienne, dans la perse, dans la grecque, dans celle du moyen âge chrétien, la colonne a, comme un être vivant, sa physionomie propre et personnelle, dont le caractère est déterminé moins encore par le détail des formes secondaires, par la présence ou l'absence des cannelures, par le profil de la base et du chapiteau, que par la proportion de l'ensemble. Or la colonne perse, quelques dimensions qu'elle affecte, garde toujours la marque de son origine; là même où elle se compose d'énormes pièces de calcaire taillées en tronc de cône, encore sent-on qu'elle est née du bois; son ancêtre légitime, c'est quelque cyprès séculaire qui, sur l'ordre de Déjocès ou de Phraorte, est tombé sous la hache du bûcheron, dans les forêts de l'Elbourz ou du Zagros.

Ce qui reste plus obscur, c'est la question de savoir comment est venue à l'artiste perse l'idée de son chapiteau, des éléments qui le composent et du mode de groupement suivant lequel ils sont réunis. Une première observation, c'est que, dans la maison du *Mazendéran* (fig. 319) comme dans le palais d'Ispahan (fig. 320), la tête de la colonne présente une forme qui rappelle, en gros, celle du chapiteau persépolitain. Ici, c'est une pièce de bois transversale qui fait bras de croix avec le fût; là ce sont des tablettes superposées qui vont, en s'élargissant, à la rencontre du comble. La poutre qui joue de part et d'autre le rôle d'architrave est bien plus exposée à fléchir, sous le poids de la toiture, que ne le serait un bloc lapidaire de même dimension; c'est ce dont le constructeur se rend compte, au village comme dans la brillante capitale de Chah-Abbas, et il se préoccupe de réduire autant que possible la portée des poutres sur le vide; c'est ainsi que s'explique cette tendance très marquée du membre terminal de la colonne à se développer dans le même sens que l'architrave. C'était de même un comble de bois qu'avait à soutenir la colonne de l'architecte perse; son chapiteau devait donc, lui aussi, affecter cette disposition rectangulaire qui le distingue du chapiteau égyptien et du chapiteau grec.

1. Hérodote, I, 135; Strabon, XI, xiii, 9.

Cette disposition étant ainsi suggérée ou plutôt imposée par la nature des matériaux, l'architecte avait à en tirer parti au point de vue de la décoration, à la tourner en ornement. Pourquoi son choix s'est-il porté sur le motif auquel il est toujours resté fidèle, pourquoi a-t-il placé sur le haut du fût de grands quadrupèdes couchés, ici des licornes, là des taureaux? Les colonnes de *Méched-Mouryab* ont toutes perdu leur chapiteau; on ne sait donc pas comment le fût se liait à l'entablement dans les premiers édifices royaux de la Perse.

Peut-être un jour des fouilles nous feront-elles retrouver dans les décombres quelques débris de cette portion de l'ordre, ce qui nous apprendrait si ces artistes ont constitué du premier coup ce type singulier ou bien s'ils n'y sont arrivés que par une suite d'ébauches et de retouches. Dans ce dernier cas, il y aurait à tirer de ces premiers essais plus d'un renseignement utile ; suivant qu'ils présenteraient tel ou tel caractère, on aurait à chercher dans tel ou tel art antérieur les antécédents et comme le point d'attache de la forme nouvelle. L'historien n'a pas cette ressource; c'est à Persépolis seulement, dans des édifices dont les plus anciens ne sont pas antérieurs au règne de Darius, qu'il rencontre ce chapiteau, et celui-ci s'y montre dès lors tel qu'il restera jusqu'au dernier jour; l'usage en a déjà fixé la composition et arrêté les lignes maîtresses. C'est une difficulté de plus que de ne pouvoir saisir ce type, pour ainsi parler, à l'état naissant; l'enquête en devient plus malaisée et la conjecture plus incertaine.

On songe tout d'abord à l'Assyrie, où le chapiteau présente déjà une complication et une superposition de formes qui tendent à élargir le plateau sur lequel reposera l'architrave[1]; mais ce qui reste propre à la Perse, c'est le parti qu'elle a pris de réserver à ses demi-corps de taureau la place et le rôle de têtes du support. On a beau n'avoir retrouvé ce motif ni parmi les ruines des palais de la Mésopotamie ni dans les figurations d'édifices que présentent souvent les bas-reliefs, on ne peut s'empêcher de croire que les exemples de l'Assyrie soient pour beaucoup dans l'invention et dans l'adoption de ce type singulier. N'est-ce pas à elle que l'architecte perse a emprunté les grands taureaux ailés, gardiens des portes du palais (pl. II et III)? N'a-t-elle pas fait partout, dans la décoration de ses édifices, un emploi constant de ces figures d'animaux, qu'elle a exécutées avec tant de maîtrise, soit qu'elle les copiât sur nature, soit qu'elle y rapprochât des formes

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 41 et 42.

tirées de types divers? Or, si l'on examine le peu qui reste de ses portiques, on reconnaît qu'elle y a bien inséré ces figures, mais d'autre façon, en les interposant entre le sol et le fût. A *Kouïoundjik* et à *Nimroud*, on a signalé des bases où la colonne reposait sur les reins d'un sphinx ailé; ailleurs, dans un portique que représente un des bas-reliefs qui proviennent du palais d'Assourbanipal, ce sont des lions et des griffons qui jouent ce même rôle[1]. Ce motif, qui, semble-t-il, était d'un usage fréquent sur les bords du Tigre, peut avoir mis sur la voie de celui dont l'origine nous préoccupe; on se serait emparé de la donnée, mais pour en prendre le contre-pied; on aurait imaginé de placer sur le sommet de la colonne ces animaux qui, à Ninive, en soutenaient le poids, et on les aurait chargés de porter l'entablement.

Si, dans cette architecture assyrienne où la colonne tient si peu de place, on ne trouve pas le corps de l'animal mis à cet endroit sous l'architrave, tout au moins, dans les produits de ce que nous avons appelé l'art industriel, ce corps fournit-il parfois les éléments de motifs dont la disposition rappelle sensiblement celle du chapiteau de Persépolis. Pour justifier cette assertion, il suffit de renvoyer à ces paires de lions qui, dans les bas-reliefs assyriens, décorent souvent le fourreau des épées[2]. Les lions se tournent le dos; la partie inférieure de leurs corps est parallèle au fourreau; mais, dans certains de ces exemplaires, les croupes et les têtes s'en écartent à angle droit. La différence, c'est qu'ici les plans horizontaux ménagés par la nuque des animaux et par l'entre-deux des corps ne portent rien; les figures ne sont que des appliques; mais la silhouette qu'elles donnent est la même que celle du groupe des taureaux conjugués qui caractérise l'ordre perse.

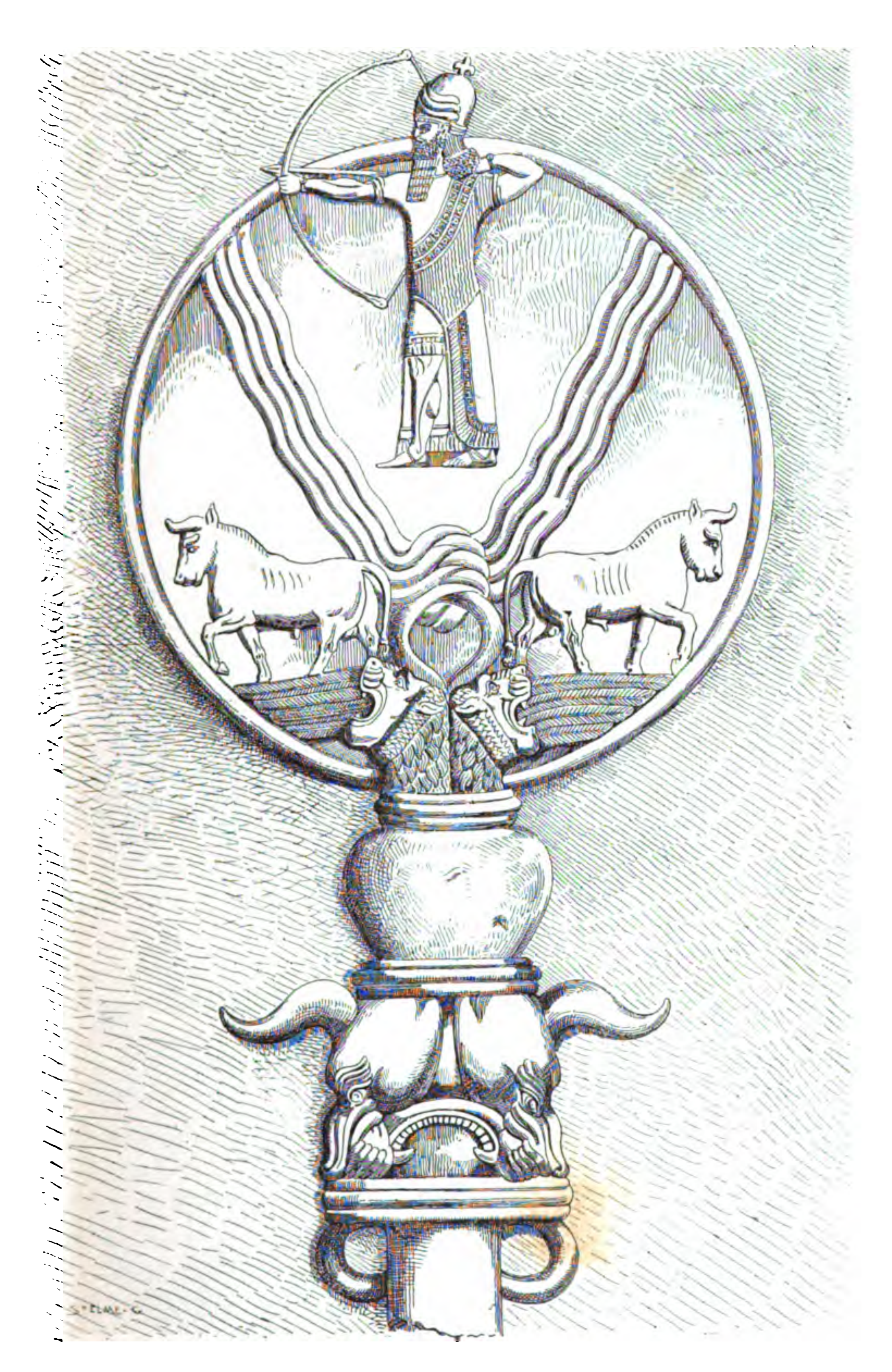
Ce qui se prête mieux encore à cette comparaison, c'est une sorte d'étendard dont l'image, copiée sur un original de bronze, s'est conservée dans un bas-relief de *Khorsabad* (fig. 321). Cette enseigne, dressée sur le char du roi, se termine par un disque qui renferme des emblèmes destinés à effrayer l'ennemi et à rappeler la puissance du dieu qui protège le monarque; or la hampe est séparée de ce disque par toute une série de formes intermédiaires qui constituent une sorte de chapiteau, dont le membre principal, celui qui a la plus forte saillie et qui attire le plus l'attention, se compose de deux têtes accolées et opposées d'un monstre qui a mufle de lion et corne unique au milieu

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 83, 84, 85, 86.
2. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 272, 412, 413.

du front, type factice dont nous avons déjà signalé l'emploi à Persépolis (fig. 311). Si les têtes n'étaient pas ici séparées du corps, la ressemblance serait complète; il suffirait d'ajouter et de rattacher à celle-ci le col et la croupe pour obtenir cette forme oblongue que la nature particulière du comble perse imposait au chapiteau qui le supporte.

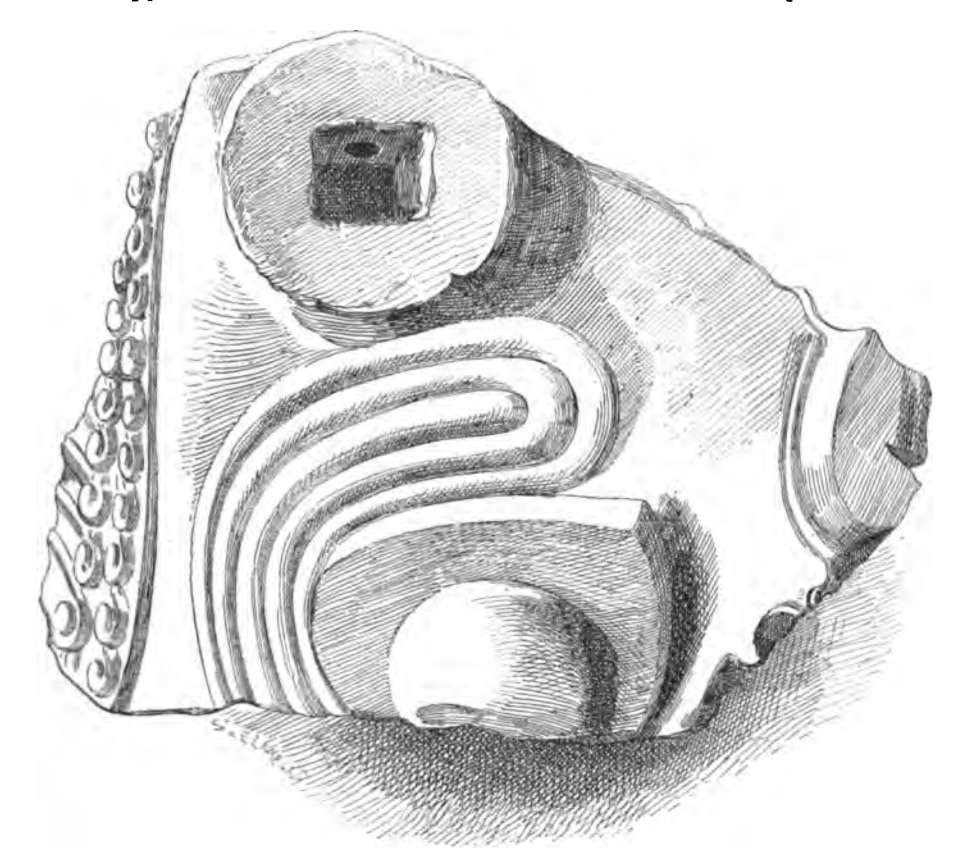
Si, comme nous serions disposé à le croire, les architectes qui ont bâti les palais des rois Achéménides ont pu trouver en Assyrie, dans les motifs que nous venons de décrire et dans d'autres semblables, comme les premiers linéaments de leur thème favori, ce qui leur est propre, c'est que, dans le groupe qu'ils donnent pour couronnement à leur colonne, ils ne font jamais entrer ce lion duquel l'image s'offrait partout à leurs yeux dans les modèles dont ils s'inspiraient; ils l'y remplacent par le taureau. Si celui-ci a obtenu la préférence, c'est que la forme allongée de sa tête et surtout ses cornes donnaient une masse dont les profils étaient mieux en rapport avec le caractère général du chapiteau. Par leur franche saillie, les cornes le continuaient, en diminuaient la lourdeur, et fournissaient même le moyen d'en relever l'effet par des oppositions de couleur. Oreilles et cornes étaient des pièces rapportées, comme on l'observe au Louvre sur plusieurs des fragments qui proviennent de Suse (fig. 322), et, dans les décombres, on ne les a jamais retrouvées; il y a donc lieu de croire que, là tout au moins, ces accessoires étaient exécutés en bronze. Ce qui confirme la conjecture par laquelle on est tenté d'expliquer cette substitution du taureau au lion, c'est le fait que, dans l'une au moins de ses ordonnances, l'architecte perse a conservé la tête du fauve, mais en y plantant une corne au milieu du front (fig. 311). Ce type factice, qui appartient au répertoire de l'art chaldæo-assyrien, il a pu en tirer parti parce qu'il y trouvait l'élément dont il avait besoin, cette saillie et cette courbure de la corne qui terminent si bien son chapiteau, qui le dégagent et qui l'allègent.

En Égypte aussi, on découvre des motifs qui ont une certaine analogie avec ceux que nous venons d'étudier. Dans ces architectures feintes qu'aiment à représenter les peintures des tombes, il est tel chapiteau où des têtes de lion s'interposent entre l'abaque et la fleur épanouie qui surmonte le fut (fig. 323); ailleurs on voit à la même place des têtes de chèvres et d'ibex; mais celles-ci sont perdues dans le fouillis des motifs, entre les volutes et les fleurs de lotus. Dans ces colonnes simulées, l'ornementation est si exubérante, elle se compose de membres si nombreux et qui sont si peu liés les uns aux autres qu'il est difficile de croire à



321. — Étendard assyrien. Botta et Flandin, *Monument de Ninive*, II, pl. 158.

l'existence réelle des types ainsi figurés[1]; le décorateur semble avoir réuni des motifs qui ne coûtent rien à son pinceau, sans se demander si le métal même et le bois, malgré leur souplesse et leur légèreté, se prêteraient à l'exécution de modèles d'une fantaisie aussi compliquée. Au contraire, les motifs de provenance assyrienne sur lesquels nous avons appelé l'attention offrent tous les caractères de copies exactes,



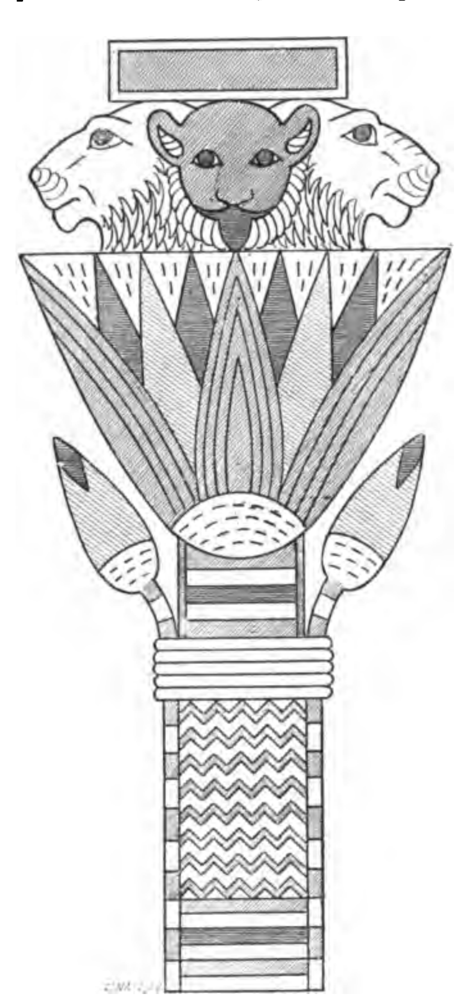
322. — Fragment de taureau. Louvre. Hauteur, 0m,45. Dessin de Saint-Elme Gautier.

qui reproduisent fidèlement les formes d'objets en bronze. Ce qui d'ailleurs semble surtout exclure la pensée du rapprochement auquel on a songé[2], c'est que les masques de lion, indiqués ici au nombre de six, font à la colonne une sorte de collier et rentrent plutôt ainsi dans la donnée d'un chapiteau dressé sur plan circulaire; il n'y a donc rien là qui mette sur la voie de cette forme barlongue par laquelle se caractérise le chapiteau perse, tandis que celle-ci se laisse tirer sans effort du groupe qui termine la hampe de l'étendard (fig. 321)

1. *Histoire de l'Art*, t. I, pp. 542-543, fig. 317-320.
2. Dieulafoy, *l'Art antique*, II, pp. 82-84.

et surtout de celui des deux lions qui décorent le fourreau d'épée.

Autant qu'il est permis d'en juger par le peu que nous savons de cette histoire, les Perses, la veille même de leur avènement à l'empire, ne devaient guère être plus civilisés, plus soucieux du luxe des belles formes que ne le sont aujourd'hui les Lurs et les Bakhtiaris; ils ont donc dû commencer par prendre de toutes mains les éléments de cet art que les nouveaux maîtres du monde oriental ne pouvaient pas se dispenser de créer, s'ils ne voulaient pas paraître inférieurs à leurs devanciers. Les Mèdes, dont les Perses étaient encore les vassaux, fournirent le premier et principal apport; ce fut leur architecture qui donna la disposition des salles, la composition des combles et cette proportion élancée de la colonne qui restera toujours le caractère distinctif de l'ordre perse. Mais, du jour où, dans le sud de l'Iran, on se mettait à bâtir en pierre, le changement de matériaux impliquait la nécessité d'employer des motifs autres que ceux qui étaient nés du bois, et, pour satisfaire ce besoin, il était naturel de s'adresser tout d'abord aux peuples qui, après les Mèdes, étaient les plus proches voisins des Perses, à ceux qui habitaient le bassin du Tigre. On a quelques raisons de croire que la Susiane était déjà rattachée à l'empire mède avant Cyrus; or, entre la plaine susienne et la chaldéenne, la limite a dû toujours être aussi indécise qu'elle l'est aujourd'hui, dans cette région, entre les territoires qui dépendent du Chah et ceux qui relèvent du Sultan. Il est d'ailleurs probable que, bien avant de devenir les maîtresses du bas pays, les tribus des monts de l'Iran s'étaient accoutumées à demander aux centres industriels de la Mésopotamie ces produits



323. — Colonne égyptienne dans les peintures des tombes. Prisse d'Avennes, *Histoire de l'Art égyptien*, t. I.

manufacturés qui lui viennent aujourd'hui de l'Europe, par *Bender-Bouchir*. Enfin, vers le milieu de son règne, Cyrus s'emparait de Babylone.

Il semble donc qu'il y ait eu un premier art perse qui aurait emprunté à la Médie et à la Chaldée tout ce qu'il ne tirait pas des conditions particulières du milieu et de son propre génie. Cet art, contemporain de Cyrus et de Cambyse, n'aurait connu qu'un seul des deux types du chapiteau perse, celui que nous appellerons le type simple, hypothèse qui s'accorde avec les résultats de la comparaison instituée entre les motifs assyriens et les motifs égyptiens dont les architectes des rois Achéménides ont pu s'inspirer, lorsqu'ils ont eu à relier au comble de bois leur colonne de pierre.

Avec Darius et les grandes constructions de Persépolis, une période nouvelle s'ouvre pour l'art, dans l'empire agrandi et doté enfin d'une organisation qui en accroît les ressources. Les Perses ont occupé l'Égypte; comme tous les conquérants qui s'y sont succédé, depuis la chute de son indépendance jusqu'à nos jours, ils avaient été éblouis par la splendeur de ces édifices; aussi eurent-ils aussitôt la pensée d'imiter ces merveilles. C'est ce que Diodore atteste, d'après un écrivain qu'il ne nomme pas, mais qui pourrait bien être Ctésias. « Les Perses pillèrent l'Égypte, ils enlevèrent de ses temples, au temps où Cambyse les incendia, l'or et l'argent, l'ivoire et les pierres précieuses; ce fut, dit-on, après avoir emporté en Asie toutes ces richesses et y avoir emmené des artistes égyptiens, qu'ils bâtirent les fameux palais de Persépolis, de Suse et de la Médie[1]. « L'étude de l'architecture persépolitaine confirme cette assertion. Nous y avons déjà relevé, nous y relèverons encore plus d'une trace de l'imitation des formes propres à l'Égypte[2]. C'est ainsi que le second type du chapiteau persépolitain, le type composite, paraît avoir emprunté à certaines colonnes égyptiennes l'un tout au moins des éléments qui le constituent (fig. 312 A). Si les consoles en croix qui supportent les taureaux semblent être une forme particulière à laquelle nous ne trouvons ailleurs rien de comparable, il y a une curieuse analogie entre le membre qui précède ces consoles et des chapiteaux tels que ceux de *Soleb* et de *Sesebi*[3]. De part et d'autre, en Perse comme en Égypte, on croit reconnaître dans le motif que l'architecte a introduit là une même interprétation conventionnelle de cet élégant bouquet de palmes qui couronne le tronc du dattier, palmes qui sont ramenées par l'ornemaniste au même

1. DIODORE, I, XLVI, 4.
2. *Histoire de l'Art*, t. V, pp. 460, 462, 524.
3. *Ibidem*, t. I, fig. 337 et 348.

groupement systématique et dont la masse se partage de même, à son extrémité supérieure, en lobes qui en marquent les divisions. Il y a dans le détail quelque différence; ainsi le bord de ces lobes est décoré, en Perse, d'une rangée de perles qui manque en Égypte; mais, à cela près, la donnée est toute pareille; les profils se correspondent trait pour trait.

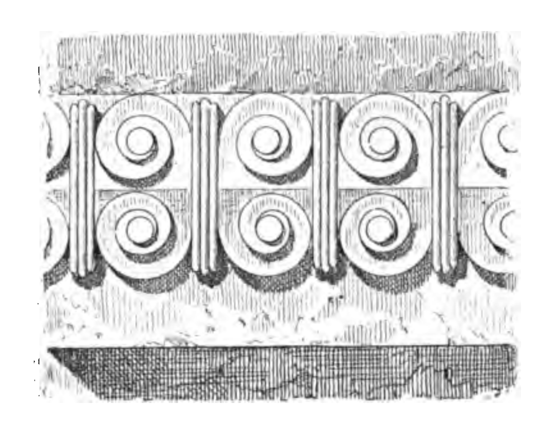


324. — Montant du trône royal, à Nakch-i-Roustem. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLXXVII.

En revanche, l'Égypte n'offre pas, dans aucune au moins des colonnes qui s'y sont conservées, le modèle de cette partie inférieure du même chapiteau qui nous a paru pouvoir rappeler les palmes desséchées qui se replient et qui retombent autour du tronc (fig. 312, B). On a voulu chercher l'origine de ce motif dans un chapiteau qui ne se rencontre qu'une seule fois en Égypte, celui du *promenoir de Toutmès*[1]; mais il ne semble pas qu'il y ait aucun rapport entre ces deux types; le chapiteau en question s'évase par en bas; il a la forme d'une cloche[2]. Au contraire, cette portion du chapiteau perse n'est pas autre chose qu'un cylindre dont le diamètre est un peu supérieur à celui du fût, lequel a l'air de se continuer sous cette sorte de gaine, comme le stipe de l'arbre se prolonge et se perd au milieu des feuillages flétris. Pour rencontrer un motif qui rappelle celui-ci, ce n'est pas à l'Égypte qu'il faut s'adresser; on le trouvera plus aisément en Assyrie et en Phénicie, où, dans les ivoires de *Nimroud*, dans les débris de certains meubles et de colonnettes lapidaires, ainsi que dans la décoration de maintes tables sculptées, nous avons eu l'occasion de signaler des feuilles ainsi rabattues qui entourent le sommet d'un fût ou d'un montant quelconque,

1. Dieulafoy, *l'Art antique*, II, p. 82.
2. *Histoire de l'Art*, t. I, pp. 571-572 et fig. 350.

qui l'enveloppent comme d'une collerette dont l'ourlet se découpe en festons[1]. Sans doute ce motif, dont les monuments de l'Asie Antérieure offrent de nombreux exemples, n'y a pas tout à fait le même dessin que dans l'ordre perse ; il y est plus court et plus renflé ; mais le principe n'en est pas moins le même, dans l'un comme dans l'autre cas[2]. Quoiqu'il y ait entre les traductions des nuances sensibles, c'est bien de la même forme végétale que se sont inspirés, chacun à sa manière, tous ces artistes, ceux de la Mésopotamie et de la Syrie comme les architectes de Darius. Ce motif se retrouve d'ailleurs en Perse même, dans les montants du trône royal sculptés sur les tombes rupestres, et, à Persépolis, sur la face interne du chambranle des portes ; partout là il présente tout à fait le même aspect que dans la colonne (fig. 324). On retrouve encore dans ce trône un autre des motifs du *chapiteau composite*, les volutes opposées deux à deux, qui, disposées dans le sens vertical, se développent en sens contraire ; elles décorent la barre transversale de ces sièges (fig. 325) ; c'est, trait pour trait, le plus singulier des motifs dont la réunion pique si fort la curiosité des archéologues.



325. — Ornement de la barre transversale du trône royal. Dieulafoy, *l'Art antique*, III, fig. 97.

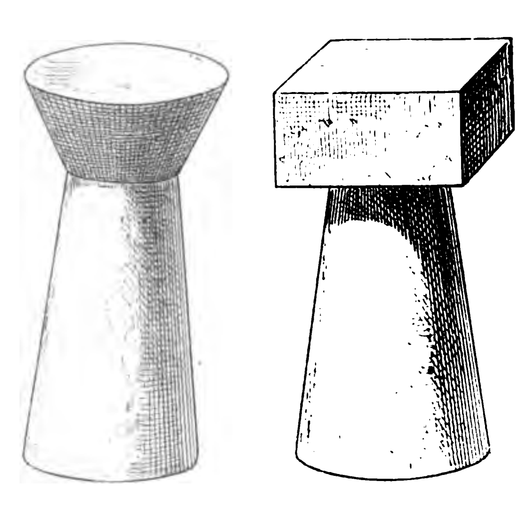
Il résulte de cette analyse que le plus compliqué même des deux types du chapiteau perse est une création originale où se sont fondus des éléments de provenance diverse ; si l'Égypte y a fourni son contingent, ce qui y prédomine, ce sont les motifs empruntés à l'art de l'Asie Antérieure, peut-être à celui de la Médie, que nous connaissons mal, en tout cas à celui de la Chaldée et de l'Assyrie, avec l'adjonction d'un membre, les piliers à volutes, dont la genèse reste obscure. Par son caractère général, la création de l'architecte perse fait songer surtout à certains ouvrages assyriens ; voyez par exemple les pieds des sièges figurés dans les bas-reliefs de Ninive ; on y trouve déjà cette accumulation

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 129, 383, 386 ; t. III, fig. 80, 81, 84. On trouvera d'autres exemples des mêmes formes, empruntés, eux aussi, aux ivoires assyriens, dans Dieulafoy, *l'Art antique*, III, fig. 53, 54, 56.

2. Voir pourtant le pied de trône en bronze que nous avons emprunté à la collection de Vogüé (t. II, fig. 383) ; là la ressemblance est bien frappante.

un peu lourde d'ornements qui distingue le chapiteau de Persépolis[1].

Malgré les relations que la conquête avait établies entre l'Égypte et la Perse, la part de l'Égypte n'est et ne pouvait être ici que très secondaire; c'est ce que démontre une dernière observation. Dans les deux colonnes, l'égyptienne et l'iranienne, il y a un contraste très marqué entre les lignes du fût et l'ampleur avec laquelle s'épanouissent, dans le chapiteau, les formes qui relient les supports à l'entablement; mais le principe d'où l'on part pour obtenir ce contraste n'est pas le même en Perse et en Égypte. Prenez une colonne égyptienne, celle même que l'on semble avoir imitée à Persépolis, et réduisez-la aux formes élémentaires qui succèdent à l'épannelage et qui précèdent la mise au point; vous obtenez deux cônes tronqués, d'inégale hauteur et opposés par la moindre section (fig. 326). Le même procédé de simplification, appliqué à la colonne de Persépolis, donne un cône tronqué sur lequel repose un solide parallélipipédique (fig. 327)[2]. L'architecte perse aura beau compliquer la transition, comme il l'a fait dans son second type, il aura beau insérer toute une suite de formes accessoires entre le fût et le chapiteau proprement dit, il n'effacera point la trace de l'opposition première et de la diversité des origines. Là même où des ouvriers égyptiens auront été requis de prêter leur concours à l'érection de l'édifice et auront réussi à y introduire tel ou tel des motifs qui leur étaient le plus familiers, la colonne iranienne, svelte fille du bois et soutien d'un comble de bois, restera toujours très différente de la colonne égyptienne.



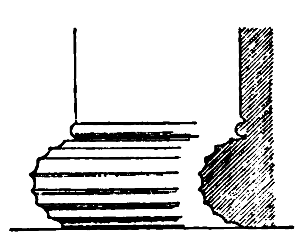
326, 327. — Formes élémentaires des colonnes égyptienne et perse. Chipiez, fig. 62 et 63.

Toute pareille est l'impression que laissent l'étude et la comparaison des bases. Il n'y en a qu'une seule, en Perse, qui rappelle la base égyptienne, et c'est celle de cette colonne qu'il y a tout lieu de croire vraiment autochtone et antérieure aux relations avec l'Égypte (fig. 291). La ressemblance est frappante; mais pour l'expliquer il n'est pas besoin

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 383, 385, 387, 388, 390.
2. CHIPIEZ, *Histoire critique des origines et de la formation des Ordres grecs*, p. 98.

de recourir à l'hypothèse d'un emprunt. La base de Pasargade n'est pas autre chose que le coussinet interposé entre le pied du support ligneux et le sol humide. Dès le premier éveil de l'instinct plastique, on a donné à ce coussinet la forme circulaire, pour qu'il fût mieux en rapport avec la colonne.

Il n'y a rien en Égypte qui ressemble, même de loin, au second type de base qui se montre à Pasargade près du premier, à ce tore cannelé sur socle cubique qui reparaît, avec de légères différences, dans certains édifices postérieurs (fig. 328). On a rapproché ce motif de celui que présente une base archaïque découverte à Samos[1]; mais il n'est pas nécessaire d'aller si loin pour trouver de nombreux échantillons de cette même forme. Cette base, caractérisée par l'ampleur de son tore, était d'un emploi courant en Assyrie[2]; on la rencontre fréquemment dans l'architecture rupestre de l'Asie Mineure, en Phrygie et en Paphlagonie (fig. 98, 138, 140, 142, 149).



328. — Base du portique du *Gabré*, à Pasargade. Profil et coupe. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLXXVII.

Bien avant que les armées de l'Iran parussent en conquérantes sur ces plateaux, les peuples de la péninsule entretenaient avec les riverains de l'Euphrate et du Tigre des relations dont leur art porte partout la marque. On est donc fondé à voir, dans la base de Samos comme dans celle de Pasargade, des variantes d'un même type que l'on peut appeler la *base asiatique,* type qui, comme le chapiteau à volutes, aurait été transmis aux Grecs par les nations de l'Asie Antérieure. Si toutes les deux ont un trait commun, les cannelures horizontales du tore, elles offrent pourtant des profils très distincts. Dans la base de Samos, ce n'est pas seulement le tore qui est cannelé; la scotie qui se creuse au-dessous est rayée par les mêmes stries. De plus, à Pasargade, le tore repose sur une plinthe carrée, tandis que la base ionique n'a jamais admis que des moulures exécutées sur plan rond, hormis dans quelques monuments de décadence; cette différence est capitale. La base grecque, même sous sa forme la plus élémentaire, est ainsi plus complexe et d'un arrangement plus savant que la base du *Gabré;* or le composé ne donne pas naissance au simple. Les deux types sont bien parents, car ils ont un ancêtre commun; mais c'est une parenté éloignée; il ne saurait être question d'imitation directe et de copie.

1. Dieulafoy, *L'art antique*, I, pp. 44-45.
2. *Histoire de l'Art*, t. II, p. 227, fig. 87, 88.

La vraie base perse, c'est la base campaniforme (fig. 292, 304). On a voulu la retrouver en Égypte [1]; mais aucun des édifices dont les Perses admirèrent la magnificence à Thèbes ne leur montra rien de pareil; ils ne rencontraient partout, interposé entre le sol et le fût, que ce mince plateau qui joue dans la composition de l'ordre un rôle si effacé. Lui non plus, le décor n'a rien qui rappelle l'Égypte. Sans doute il y a souvent, en Égypte, au pied de la colonne, un bouquet de feuilles [2]: mais ces feuilles tiennent au fût et non à la base; elles ont d'ailleurs la pointe tournée vers le comble, et la colonne semble sortir de cette verdure comme la tige d'une plante s'élance au-dessus du collier des folioles radicales. Ici au contraire les feuillages qui enveloppent le corps de la campane sont tous renversés vers le sol; ils descendent au lieu de monter. Il n'y a donc rien ici qui puisse passer pour une réminiscence de l'art égyptien. Nous avons dit comment, dans l'hypothèse qui nous paraît la plus vraisemblable, la forme de la campane aurait été suggérée à l'architecte par celle que le constructeur de village avait jadis été conduit à donner au bloc de pierre sur lequel reposait le pied du tronc d'arbre, support de son humble toit [3]. Quant à l'ornementation, elle est assez élégante pour que l'on soit tenté de croire que les premiers modèles en ont été fournis par un de ces ouvriers ioniens dont parfois on s'imagine sentir la touche dans maint détail de l'architecture perse; mais, quelle que soit d'ailleurs la main qui l'a ciselé dans la pierre, le motif garde une physionomie qui n'est ni assyrienne, ni égyptienne, ni grecque. Nulle part ailleurs les éléments n'en sont ainsi disposés, ni surtout tournés dans ce sens. Ainsi donc, tout ici est

1. DIEULAFOY, *l'Art antique*, II, p. 86. Quoi qu'en dise M. Dieulafoy en citant Lepsius, *passim*, je ne trouve nulle part de bases campaniformes dans les types d'architecture légère que j'ai sous les yeux, par exemple dans ceux qui remplissent quatre des planches du premier volume de Prisse d'Avennes; on n'y voit jamais que des disques sans épaisseur, qui n'ont pas plus d'importance que ceux sur lesquels porte la colonne lapidaire. M. Dieulafoy renvoie aussi au temple de *Mesaûrat-es-Sofra*, en Nubie (LEPSIUS, t. II, pl. 139); mais l'édifice qu'il vise est, de l'avis de M. Maspero, une construction qui date au plus tôt de l'empire d'Axoum, c'est-à-dire du cinquième siècle de notre ère; c'est une église chrétienne bâtie sur les ruines d'un temple égyptien. Dans le dessin en question, il n'y a qu'une colonne dont la base ait une lointaine, très lointaine analogie avec la base campaniforme, et cette colonne est évidemment de très basse époque; on y sent, dans toute la modénature, l'influence de l'art romain. A côté, autant que l'on peut en juger par une vue pittoresque, les colonnes voisines ont des bases toutes byzantines. D'ailleurs, à supposer que, par impossible, un temple nubien recélât cette base campaniforme que l'on cherche vainement en Égypte, comment les Perses auraient-ils été l'y prendre? On sait comment échoua la conquête de l'Éthiopie tentée par Cambyse.

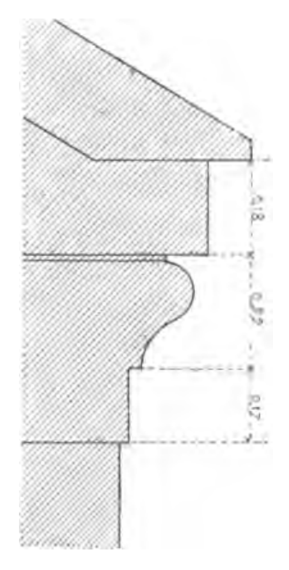
2. *Histoire de l'Art*, t. I, fig. 333, 336, 345, 346.

3. *Ibidem*, t. V, p. 497.

original, aussi bien le thème décoratif que la forme du solide auquel il s'applique. La base de Persépolis et de Suse est une œuvre bien venue, dont la conception et l'exécution font honneur à l'artiste perse. Dans son chapiteau, lorsqu'il a voulu le développer et le compléter, il a laissé des incohérences et des longueurs; on ne saurait cependant ne point admirer le grand goût et l'art ingénieux avec lequel, dans ses bustes de taureau, il a plié la forme vivante aux nécessités de la décoration architecturale. Il a su la simplifier sans lui enlever l'accent de la vie; les traits caractéristiques de l'espèce sur laquelle s'est porté son choix restent franchement accusés, quoique les menus détails soient éliminés; ils auraient risqué de distraire et de troubler le regard. Les poils de la nuque et du dos, de l'épaule, des fanons et des flancs sont réunis en masses d'un ferme contour, auxquelles la frisure des boucles dont elles se composent donne un relief plus vigoureux; en même temps le collier qui pend au col, orné de rosaces et d'un riche fleuron qui tombe sur la poitrine, écarte toute idée de réalité; ce sont là des êtres sacrés et presque divins, que l'imagination de l'artiste a comme créés à nouveau et modelés à son gré pour les adapter à la fonction qu'elle leur donnait à remplir. Cependant, tout placé qu'il soit en dehors des conditions de la nature, l'animal n'a pas perdu sa physionomie propre. Dans le mouvement de la tête, légèrement inclinée en avant et sur le côté, on sent la force indomptée qui anime ce corps ample et puissant. Hardiment indiquées, la construction et la musculature des membres inférieurs, repliés sous le ventre, laissent deviner de quel élan le taureau se lèverait et se dresserait en pied, s'il venait à se lasser de son éternel repos. J'en ai fait plusieurs fois l'expérience au Louvre, devant la partie de chapiteau colossal que notre musée doit à M. Dieulafoy : parmi les visiteurs qui se pressaient dans cette salle, parmi ceux mêmes qui semblaient le moins préparés à éprouver ce genre d'impressions, il n'en est pas un qui n'ait subi le charme, qui, de manière ou d'autre, n'ait rendu hommage à la noblesse et à l'étrange beauté de ce type singulier. Que serait-ce donc si l'on pouvait jouir de l'ensemble, voir le chapiteau tout entier debout sur la haute colonne cannelée et accompagné d'une longue suite de chapiteaux pareils, qui porteraient comme lui un entablement décoré d'émaux et d'appliques de métal? Pour faire saisir l'originalité de ces formes et donner quelque idée de l'effet qu'elles devaient produire, le crayon et le pinceau sont un peu moins impuissants que la parole; nous ne pouvons que renvoyer aux restaurations de M. Chipiez (planches III, V, VII et VIII).

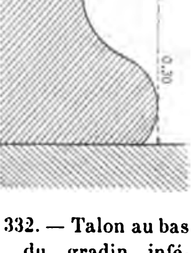
§ 5. — LES FORMES SECONDAIRES

L'étude de la modénature perse confirme l'hypothèse que nous a suggérée l'étude de la colonne : après Cyrus et Cambyse, sous le règne prospère et brillant de Darius, l'art s'est développé ; il a admis des formes nouvelles qui, tout en offrant peu de variété, sont au moins plus amples et plus riches que celles dont il s'était contenté tout d'abord.

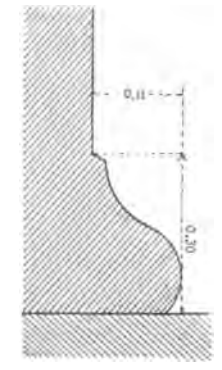


330. — Coupe transversale de la corniche du Gabré. Dieulafoy, I, fig. 32.

A Pasargade, le seul monument qui soit assez bien conservé pour prêter à des observations intéressantes, c'est le petit édifice connu sous le nom de *Gabré Madéré-i-Soleiman* (fig. 329). On a parlé du « caractère archaïque de l'architecture grecque du Gabré » ; on a dit à ce propos que « les Perses ont demandé aux Grecs ioniens les secrets de l'art apporté dans la vallée du Polvar-Roud[1] ». Cette assertion ne nous paraît pas justifiée. La seule moulure qui caractérise la corniche et la plinthe du Gabré est le talon, ici renversé, là droit (fig. 330, 331 et 332). Or le talon est une moulure très simple, et il n'y a aucune raison d'en attribuer aux Grecs l'invention et la propriété exclusive. C'est ainsi que nous en avons signalé la présence dans deux tombeaux d'*Amrit*, en Phénicie, où il n'y a pas la moindre trace d'influence hellénique et que l'on s'accorde à considérer comme très anciens, le *Burdj-el-Bezzak* et l'un des *méghazyl*, celui dont le soubassement est flanqué de quatre lions[2]. On insiste aussi sur les denticules, qui apparaissent, par places, au-dessous de la corniche (fig. 333)[3] ; l'architecte, comme s'il avait eu un repentir,



331. — Talon formant plinthe à la base du naos. Dieulafoy, I, fig. 34.



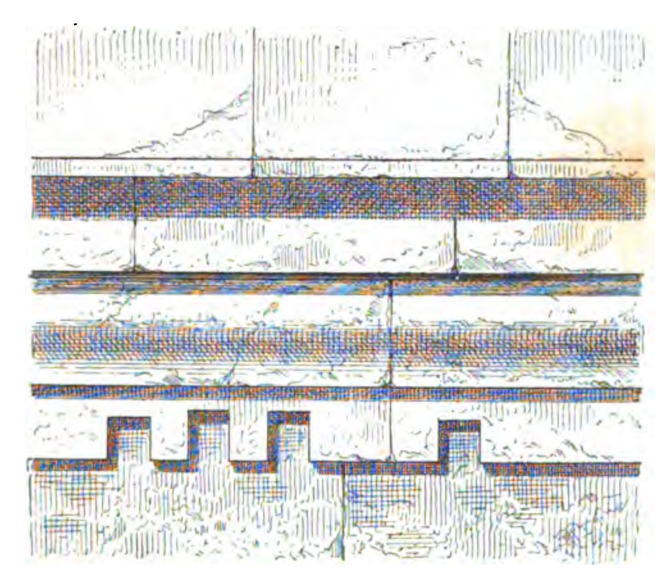
332. — Talon au bas du gradin inférieur. Dieulafoy, I, fig. 35.

1. Dieulafoy, *l'Art antique*, I, pp. 38 et 55.
2. *Histoire de l'Art*, t. III, p. 124, fig. 63 et 95
3. Dieulafoy, *l'Art antique*, I, p. 55.



329. — Le Gabré, vue perspective. Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, I, pl. XIX.

n'a pas fait continuer partout l'exécution de cette moulure; mais n'est-il pas généralement admis que les denticules représentent, dans l'architecture lapidaire, les abouts des chevrons du comble de bois primitif, et songe-t-on à contester que les édifices perses aient toujours gardé des combles en charpente? Cette sorte de transcription qui a donné naissance au cours de denticules a donc pu s'opérer en Perse dans les mêmes conditions qu'en Grèce et en Lycie, sans que l'un de ces peuples ait eu besoin d'emprunter à l'autre une idée si naturelle. Notez enfin que les denticules n'ont pas ici le même caractère qu'en Grèce.

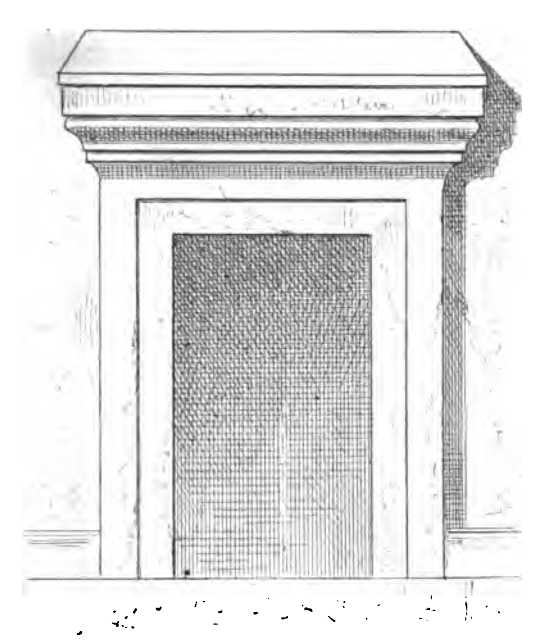


333. — Élévation d'un fragment de la corniche du Gabré.
Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, I, 33.

Au *Gabré*, ils sont découpés dans le bandeau inférieur de la corniche, comme le serait un méandre; mais le vide qui les sépare ne se creuse pas jusqu'à la moulure supérieure; chacun d'eux ne constitue pas une pièce indépendante. Il est difficile de reconnaître dans cette suite d'entailles, dans cette ébauche indécise, la copie d'un modèle analogue à cette porte du théâtre de Sélinonte que l'on en rapproche[1]. Là, qu'on nous passe cette comparaison familière, les denticules ressemblent à autant de dominos rangés en bel ordre sous la plate-bande qui les surmonte et à laquelle ils tiennent par leur base. Enfin, ce qui achève de donner à cet entablement un aspect tout particulier, c'est qu'il n'a rien qui ressemble à la forte saillie du larmier; or il n'est pas de corniche grecque sans larmier.

1. Dieulafoy, *l'Art antique*, I, fig. 37.

Il ne nous semble pas plus vrai que la porte du *Gabré* (fig. 334) soit « la copie exacte des portes des édifices de style ionique, construits en Grèce à la fin du septième siècle avant notre ère[1] ». Tout ce qu'il y a de commun entre cette porte et celle que l'on en rapproche, c'est que l'une et l'autre ont conservé la disposition des cadres de bois qui formaient le chambranle dans la construction en charpente. A cela près, nous ne voyons que des dissemblances. Le couronnement de la porte grecque offre des divisions très nettes et des profils d'une franche saillie; le motif qui attire le plus l'attention, c'est une série de denticules. Ceux-ci font défaut dans le couronnement perse; à la place, il y a un entassement de moulures mal définies, qui aboutissent à un contour rentrant auquel rien n'est comparable dans la modénature grecque. L'ensemble reste confus et lourd. Aussi bien là que dans la composition de son entablement, l'architecte trahit son hésitation; il cherche sa voie.



334. — Élévation de la porte du Gabré. Dieulafoy, *l'Art antique*, I, fig. 36.

A Persépolis, c'est tout autre chose; on s'y sent en face d'un art constitué, qui a son système propre de formes et de proportions. Nous avons parlé de la colonne et de son double type de chapiteau et de base; la modénature comporte encore moins de diversité. C'est la gorge égyptienne qui couronne partout ces baies ouvertes ou aveuglées, portes, fenêtres et niches, auxquelles la disparition des murs de brique crue où elles s'encadraient donne aujourd'hui l'apparence d'autant de petits édifices isolés, construits en pierre de taille (fig. 294 et 302). Il est permis de supposer que dans certaines parties accessoires des édifices, comme par exemple dans les ailes latérales des palais d'habitation, ce mode d'amortissement avait pu être appliqué aussi aux murs de brique. La brique se prêtait aisément à donner cette forme;

1. Dieulafoy, *l'Art antique*, I, pp. 42-43.

on en trouve la preuve jusque dans les constructions de la Perse moderne. C'est ainsi que, dans un minaret d'une mosquée d'Ispahan, elle dessine une courbe dont le profil rappelle sensiblement celui de la corniche égyptienne et persépolitaine (fig. 335).

S'il ne saurait y avoir de doute sur le fait même de l'emprunt, au moins faut-il remarquer que l'architecte perse a porté dans l'imitation une certaine liberté. Si l'ensemble de ce couronnement offre, de part et d'autre, le même contour et les mêmes lignes (fig. 295 et 336), il y a, de Thèbes à Persépolis, des différences dans le détail[1]. Ainsi le tore, autour duquel tournent des rubans, est remplacé ici par une baguette formée d'une suite de grosses perles et de disques vus de champ, ornement où l'on sent plutôt le goût grec. Au lieu de monter, d'une seule venue, depuis le tore jusqu'au bandeau supérieur, les canaux ciselés sur la concavité de la gorge sont partagés en trois registres, ce qui leur donne l'aspect d'un triple étage d'arcades élancées.



335. — Minaret de Chah-Roustan, à Ispahan. Flandin et Coste, *Perse moderne*, pl. LIV.

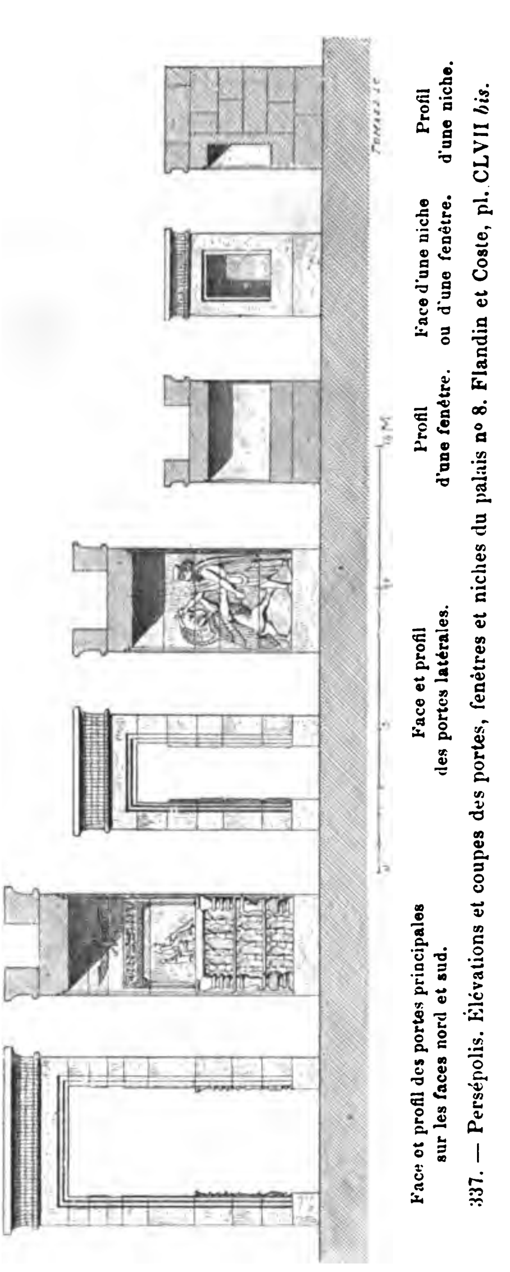


336. — Persépolis. Palais n° 8. Coupe de la corniche des portes latérales. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLVII.

Grâce à la qualité de la pierre dont elles sont faites, les portes que surmonte cette corniche sont en général bien conservées (fig. 337). La baie y affecte la forme d'un parallélogramme rectangle; elle est

1. Voir, pour la gorge égyptienne, *Histoire de l'Art*, t. I, fig. 67, 389-393.

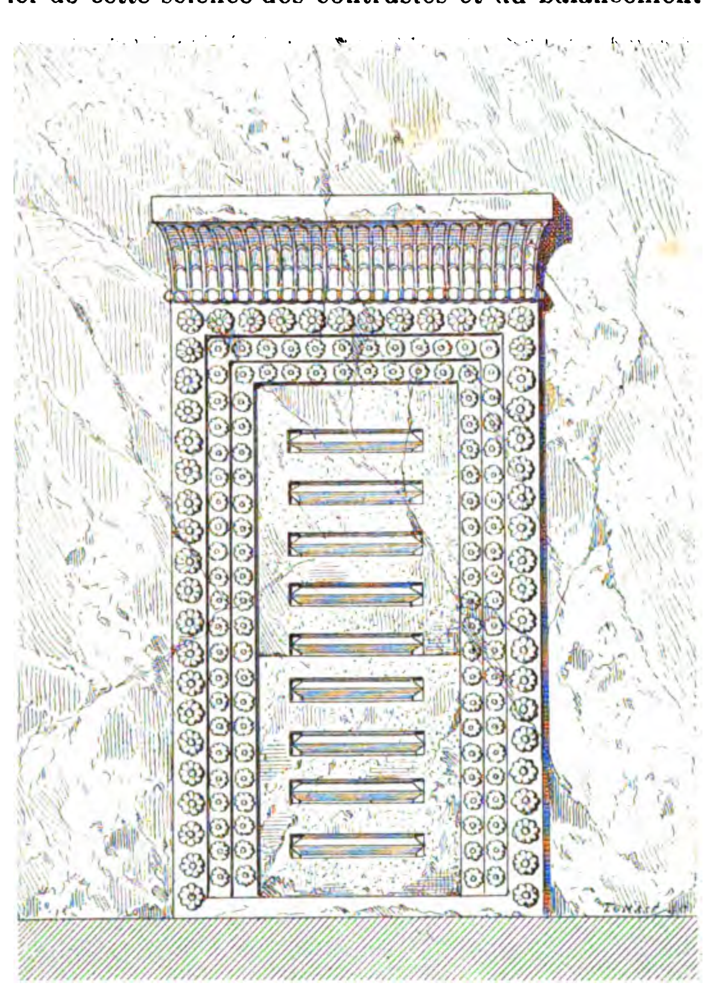
encadrée par deux listels en légère saillie l'un sur l'autre. Dans les tombes de *Nakch-i-Roustem*, il y a trois listels[1]; dans la tombe qui est au nord-est de la terrasse, à Persépolis, le chambranle est divisé en trois plates-bandes, toutes trois remplies d'*anthémions* (fig. 338)[2]. Construite en blocs de calcaire ou taillée dans le roc, la porte monumentale de Persépolis présente une certaine analogie avec la porte lycienne et avec la porte grecque; mais ici, comme à Pasargade, cette analogie s'explique sans qu'il soit nécessaire de recourir à l'hypothèse d'un emprunt; il suffit, pour s'en rendre compte, de se rappeler les dispositions de ces assemblages du bois qui, dans tous ces pays, ont servi de modèle aux dispositions du chambranle lapidaire. On insiste; on rapproche la porte de l'Erechthéion de celle d'une tombe perse[3]. Or, l'idée que l'on a eue de mettre face à face ces deux types tourne contre le désir de celui qui a provoqué la comparaison; les différences frappent bien plus que les ressemblances. Dans la porte attique, il y a une heureuse opposition entre les fins listels qui se serrent en se dépassant l'un l'autre tout autour du vide de la baie et le large bandeau où sont discrètement semées d'élégantes



337. — Persépolis. Élévations et coupes des portes, fenêtres et niches du palais n° 8. Flandin et Coste, pl. CLVII *bis*.

1. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. 173, 174, 175.
2. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. 166.
3. Dieulafoy, *l'Art antique*, II, pp. 33-34, fig. 17 *bis* et 18.

rosaces. Au contraire, à Persépolis, les trois bandeaux sont, à peu de chose près, d'égale dimension, et les fleurons, d'ailleurs un peu lourds, y foisonnent, comme dans le chambranle des portes assyriennes[1], au point de se presque toucher et de ne pas laisser voir le nu de la pierre. Il n'y a plus rien ici de cette science des contrastes et du balancement des formes qui fait de la porte du temple athénien un des chefs-d'œuvre de l'art grec. Dira-t-on que le principal élément de ce décor, la rosace, vient de l'Ionie? Mais personne n'ignore quel rôle la rosace joue dans l'ornementation assyrienne, où on la trouve partout, peinte de vives couleurs sur les briques émaillées, ciselée par le sculpteur dans l'albâtre ou dans l'ivoire, gravée ou imprimée par l'orfèvre sur le métal. C'est là que l'ont prise les Grecs comme les Perses; ils se rencontrent parce qu'ils ont puisé à la même source.



338. — Persépolis. Porte d'une des tombes royales. Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, II, fig. 18.

A Suse, il n'y a pas de baie qui soit demeurée debout. M. Dieulafoy a cru reconnaître les débris de la porte principale du palais d'Artaxerce dans des pierres ciselées qui ont attiré son attention au cours

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 136.

des fouilles; ce sont « des fragments de bandeaux composés de listels courbes, séparés par des chapelets d'oves et des baguettes cannelées[1] » (fig. 339). C'est en partant de cette hypothèse qu'il a restauré cette porte dans la restitution de la salle hypostyle qu'il a exposée au Champ-de-Mars en 1889. Ainsi, en Susiane, dans cet édifice postérieur d'environ un siècle aux principaux palais du Fars, la modénature, tout en restant dans la même donnée générale qu'à Persépolis, aurait eu un caractère plus varié et un aspect plus grécisant.

Il ne semble pas qu'il y ait aucune conséquence à tirer des observations auxquelles ont donné lieu les proportions des baies[2]. Nous ferons seulement remarquer que certaines des portes de Persépolis sont relativement plus étroites que les plus étroites qui aient jamais été construites par les architectes grecs. Dans la *Salle aux cent colonnes,* le rapport de la largeur à la hauteur serait, mesuré au-dessus du socle, comme 1 est à 2,50. Ce rapport, qui reste d'ailleurs, en général, très simple, varie ici, comme dans tous les édifices, entre des limites que ne permettent pas de dépasser les exigences des matériaux et les nécessités de la construction.

Ce qui mérite davantage d'attirer l'attention, c'est la recherche du mode de clôture que laisse deviner l'état actuel de toutes les baies. Ce mode diffère, suivant qu'il s'agit des tombeaux ou des palais. Dans les premiers, on trouve des crapaudines, des feuillures, le logement des vantaux; des portes y étaient certainement suspendues au tableau[3]. Au contraire, à Persépolis, tout au moins dans les grandes salles du trône, il n'existe pas de refouillements qui permettent de supposer que les baies du *Takt-i-Djemchid,* comme celles des monuments funéraires, fussent fermées par des huis de pierre ou de bois[4]. Il n'y avait là que des draperies mobiles, des tentures qui, suivant les jours et les heures, pouvaient être abaissées ou relevées en partie, de manière à barrer tout à fait le passage au soleil, ou bien à admettre une certaine quantité d'air et de lumière; il est facile d'imaginer plusieurs dispositions qui auraient permis d'atteindre ce résultat.

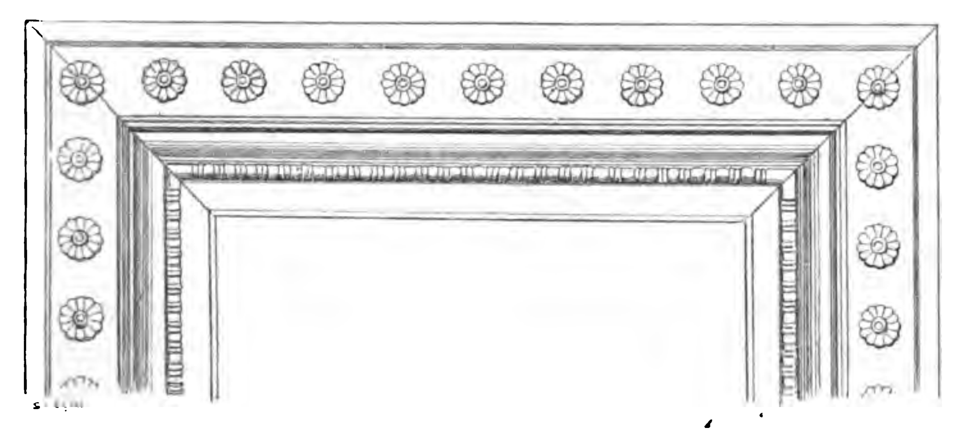
1. DIEULAFOY, *Deuxième rapport,* p. 22.

2. DIEULAFOY, *l'Art antique,* II, pp. 34-36.

3. Pour les détails des feuillures et de la suspension des portes, au *Gabré,* et dans la tour funéraire de *Nakch-i-Roustem,* voir DIEULAFOY, *l'Art antique,* I, p. 48, fig. 19, 34 et 54, pl. VI et XI, et III, p. 2, note 2.

4. DIEULAFOY, *l'Art antique,* II, p. 29; au palais de Darius (n° 3 du plan), il y a des traces évidentes d'une porte qui aurait été insérée dans la baie (*Ibidem,* p. 30 et pl. XVI); mais les trous de scellement sont très grossièrement exécutés et déparent l'architecture

Les portes latérales ne diffèrent de celles des façades que par de moindres dimensions (fig. 337); elles sont aussi ornées de sculptures. Au contraire, le tableau est lisse dans les fenêtres et dans les niches qui étaient réparties, à intervalles réguliers, entre les entrées des pièces. Toutes ces baies ont les mêmes proportions et les mêmes profils; la hauteur y est à la largeur comme trois est à deux, et il n'y a qu'un seul listel autour de l'ouverture. Ce qui fait la différence, c'est que quelques-unes d'entre elles sont percées à travers tout le massif de l'édicule, et jouent ainsi le rôle de véritables fenêtres, tandis que d'autres, en bien plus grand nombre, fermées au fond par une dalle, n'ont qu'une faible profondeur; ce sont les niches ou *taktchés,* comme on les appelle



339. — Suse. Fragment du chambranle de la porte d'une salle hypostyle, d'après la restitution de M. Dieulafoy.

en Perse; elles ouvrent sur l'intérieur des appartements. Aujourd'hui encore, la maison orientale la plus luxueuse n'a pas d'autres armoires que quelques grands placards où l'on empile, pendant le jour, les matelas et les couvertures que l'on en tirera le soir; on n'y rencontre

de la façade; il paraît certain qu'il y a eu un remaniement, postérieur à la chute des Achéménides. Quelque chef local aura voulu habiter cet édifice, qui avait peut-être moins souffert de l'incendie que les grandes salles d'apparat; il se sera clos en adaptant à la porte extérieure un vantail rigide, précaution qui pouvait être nécessaire dans des temps troublés. Nous devons dire pourtant que Coste n'avait pas eu la même impression. « A la partie supérieure des faces internes des embrasures de portes et fenêtres, on voit, dit-il, des refouillements destinés à recevoir les gonds d'une fermeture qui devait avoir deux vantaux. Une rainure circulaire de 22 centimètres de largeur sur 6 de profondeur règne dans toute la hauteur des principales portes et indique la place où étaient logés et encastrés les pivots des vantaux (texte in-f°, pp. 105-106). » Il se peut que les deux observateurs aient également raison, que chacun d'eux n'ait que le tort d'avoir trop généralisé; il n'y avait pas de clôture aux salles de réception; mais il est difficile d'admettre que les pièces habitées par le roi et par ses femmes n'aient pas été fermées.

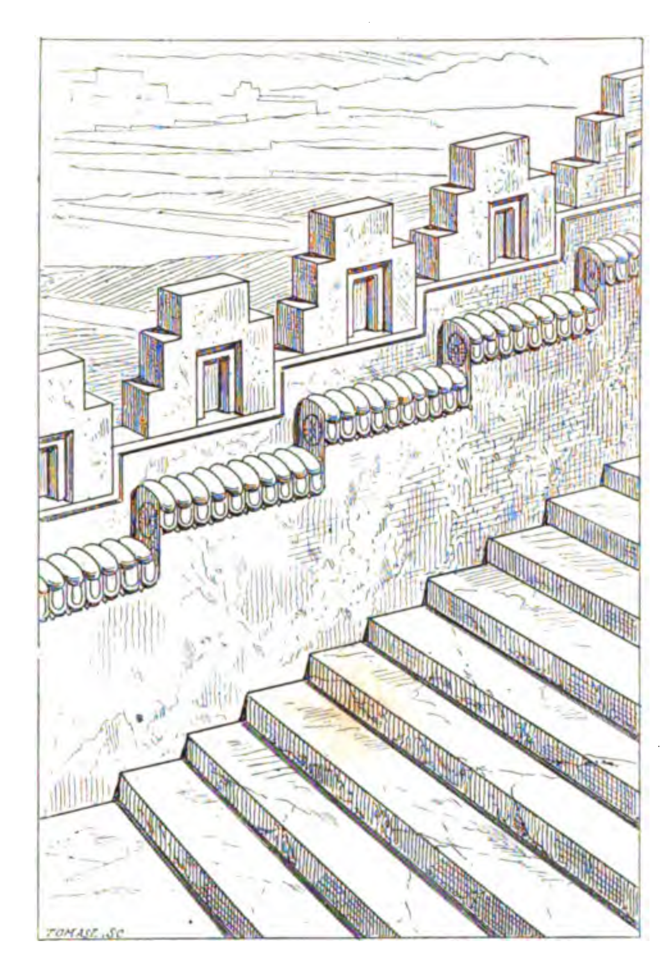
rien qui ressemble à nos secrétaires, à nos commodes, à nos étagères; tout au plus y voit-on, clos de lourdes serrures, quelques longs coffres qui servent à serrer les objets les plus précieux; aussi, pour avoir où poser ce que l'on ne veut pas laisser traîner à terre, y ménage-t-on encore partout ces niches creusées dans l'épaisseur des murs; que de fois, en Asie Mineure, j'ai été heureux d'en trouver une à portée de ma main, quand j'arrivais à l'étape, pour y ranger mes armes, ma montre et ma boussole, mes papiers et mes carnets de voyage!

Quant aux fenêtres, elles paraissent avoir été moins rares dans les palais qui avaient le caractère de maisons habitées que dans ceux qui n'étaient que des salles de réception. Ainsi, sur la façade principale du palais de Darius (fig. 290, n° 3), qui présente un bien moindre développement que celle de la *Salle aux cent colonnes*, on en compte quatre (fig. 293), au lieu des trois qu'il y a dans l'édifice colossal[1]. Il n'y a rien d'invraisemblable dans l'hypothèse d'un volet, orné sans doute de ces fines dentelles de bois ou de métal dont l'usage s'est perpétué dans tout l'Orient, volet qui serait venu buter contre la feuillure dont l'indication s'aperçoit sur le plan de l'édifice (fig. 293) et dans la vue pittoresque qui en représente l'état actuel (fig. 294)[2].

Les escaliers jouent un grand rôle dans cette architecture de la Perse qui, à l'exemple de l'Assyrie, place ses édifices sur de hautes terrasses, d'où ils dominent au loin la plaine. A Pasargade, si le *Takht* avait reçu les bâtiments royaux qu'il était destiné à porter (fig. 297), l'architecte aurait eu à se préoccuper des moyens d'accès; mais les travaux ayant été interrompus, sans doute à la suite d'un changement de dynastie, nous ne savons pas comment il aurait résolu le problème. Au même endroit, devant la tour carrée (fig. 301), on ne trouve qu'une rampe perpendiculaire, adossée à la façade, où elle s'appuie comme une échelle contre un mur[3]. A Persépolis, il eût été difficile de s'en tenir à cette solution très élémentaire. Il fallait ménager des communications faciles entre les campagnes environnantes et la plate-forme où le roi et sa cour établiraient leur demeure. Sur cette plate-forme même, les édifices avaient leur pied à des niveaux différents; il fallait que l'on pût s'élever sans effort de l'une à l'autre des esplanades qui se succédaient sur ce plateau artificiel, et que les degrés n'occupassent pas un trop vaste espace sur la terrasse où ils prenaient naissance, qu'ils ne

1. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CXLIX.
2. Dieulafoy, *l'Art antique*, II, p. 37.
3. Dieulafoy, *l'Art antique*, II, p. 27.

devinssent pas encombrants. Pour obtenir ce résultat, les Perses imaginèrent de faire évoluer leurs anciens escaliers et de les appuyer contre les parois des soubassements; ils adoptèrent un système très simple de rampes divergentes et convergentes, séparées par de larges paliers, type dont l'exemplaire le plus beau et le mieux conservé est l'escalier grandiose qui met la plaine de *Mervdacht* en rapport avec l'aire du *Takht-i-Djemchid* (fig. 299). Sur celle-ci, on trouve, devant les palais, plusieurs autres escaliers conçus dans cette même donnée (fig. 340 et 341). On signale cependant une exception à cette règle : les deux rampes qui raccordent le gradin supérieur au gradin inférieur du *Takht* sont perpendiculaires au mur de la terrasse.



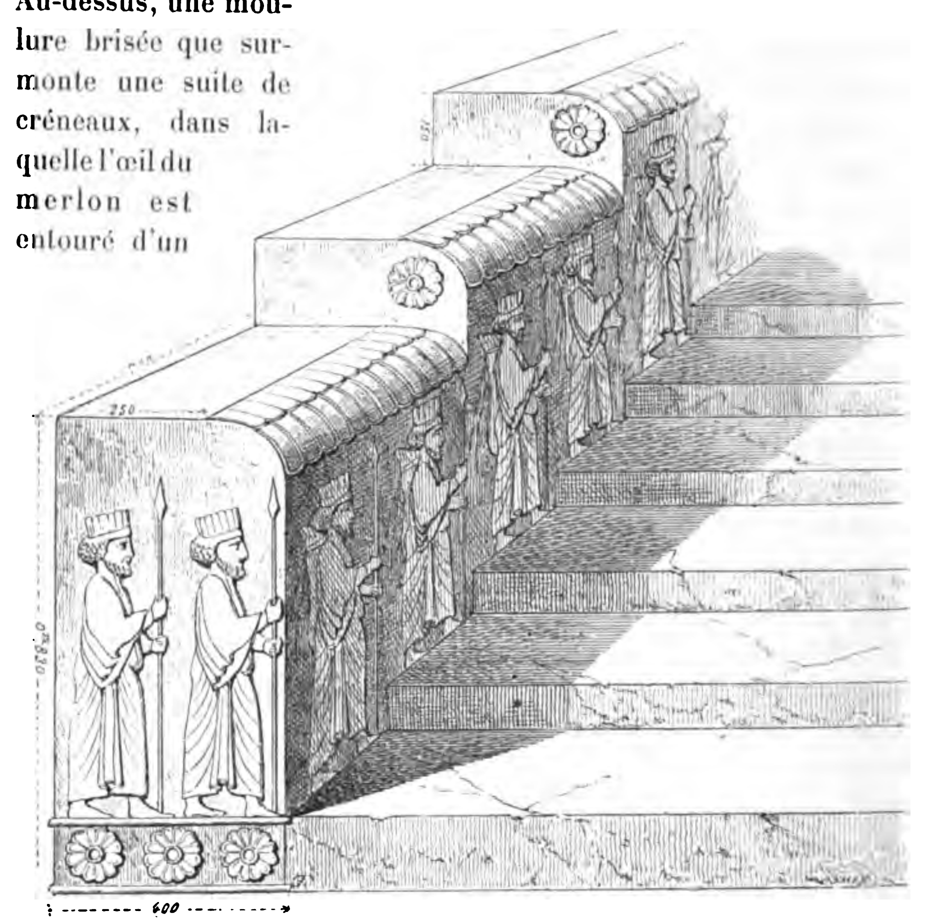
340. — Persépolis. Escalier du palais de Darius. Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse,* III, fig. 111.

C'était une heureuse idée que celle de ces escaliers à rampe double, qui sont un des traits originaux de l'architecture persépolitaine. « Cette modification permettait au constructeur de multiplier les volées sur une superficie relativement restreinte et de préparer néanmoins aux sculpteurs de larges surfaces, qui ne tardèrent pas à se couvrir d'inscriptions et de bas-reliefs[1]. »

Ces textes épigraphiques et ces sculptures, nous les retrouverons en décrivant les palais; mais il convient d'appeler dès maintenant

1. Dieulafoy, *l'Art antique*, II, p. 28.

l'attention sur la forme très particulière que présentent, dans ces escaliers, les détails de la main-courante, au palais de Darius, par exemple (fig. 290, n° 3). Là celle-ci se termine par un quart de rond godronné, dont les ressauts sont décorés d'un fleuron, sur les petites faces que voit se succéder devant lui le visiteur qui gravit les degrés (fig. 340). Au-dessus, une moulure brisée que surmonte une suite de créneaux, dans laquelle l'œil du merlon est entouré d'un



341. — Persépolis. Palais n° 2. Détail de la rampe des escaliers. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. XCIV.

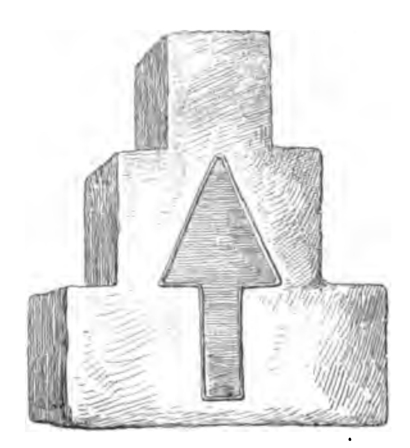
listel qui dessine comme un chambranle de fenêtre[1]. L'emploi du crénelage est un souvenir de l'Assyrie et de la construction en brique; mais, dans l'encadrement du merlon et dans ces godrons qui rappellent des oves très allongés, il y a la marque d'un goût indépendant, qui sait être inventif jusque dans l'imitation.

Nulle part on n'a retrouvé en place le balcon qui terminait le mur de façade, ce mur contre lequel étaient appliquées les rampes de l'es-

1. Dieulafoy, *l'Art antique*, III, pp. 78-79.

calier. Le crénelage qui surmontait certaines de ses rampes ne pouvait se continuer le long de ce parapet, où devaient pouvoir s'accouder ceux qui se tenaient sous le péristyle du palais. On ne peut supposer là qu'une forme analogue à celle que présente la main-courante dans l'escalier du grand palais de Xerxès (fig. 341).

Si le créneau n'est pas de mise en cet endroit, il nous paraît s'imposer, comme le couronnement nécessaire des combles, à qui tente de restaurer les édifices de Persépolis et de Suse. Nous l'avons partout dressé sur nos toitures (planches III, V, VI, IX, X). Ce parti nous était commandé par toutes les traditions de cette architecture chaldæo-assyrienne à laquelle l'architecture de la Perse se rattache par tant de liens. Le créneau surmonte tous les édifices assyriens; on remarquera qu'il couronne ces édicules, représentés dans les bas-reliefs ninivites, où règne un entablement à encorbellement continu, lequel a quelque rapport avec celui des édifices de l'Iran[1]. Ce ne sont d'ailleurs pas les seules rampes des escaliers qui nous prouvent que la Perse avait adopté le créneau, qu'elle en faisait un fréquent usage. Il orne, à leur sommet, ces autels du feu dont quelques-uns sont peut-être antérieurs au palais de Persépolis[2]; à Suse, on le voit partout, au-dessus des décorations en faïence émaillée (fig. 342). Il reparaît dans les monuments sassanides; c'est ainsi qu'on le retrouve dans la façade d'un hypogée, dit le *Tagh-i-Bostan,* qui appartient certainement à cette période (fig. 343). Il se rencontre aussi, vers le même temps, dans des détails de costume qui témoignent de la persistance des vieilles formes auxquelles s'attache le prestige du passé. Dans ces tableaux où la coiffure des prêtres affecte le profil de la gorge égyptienne, on voit la couronne murale crénelée[3].

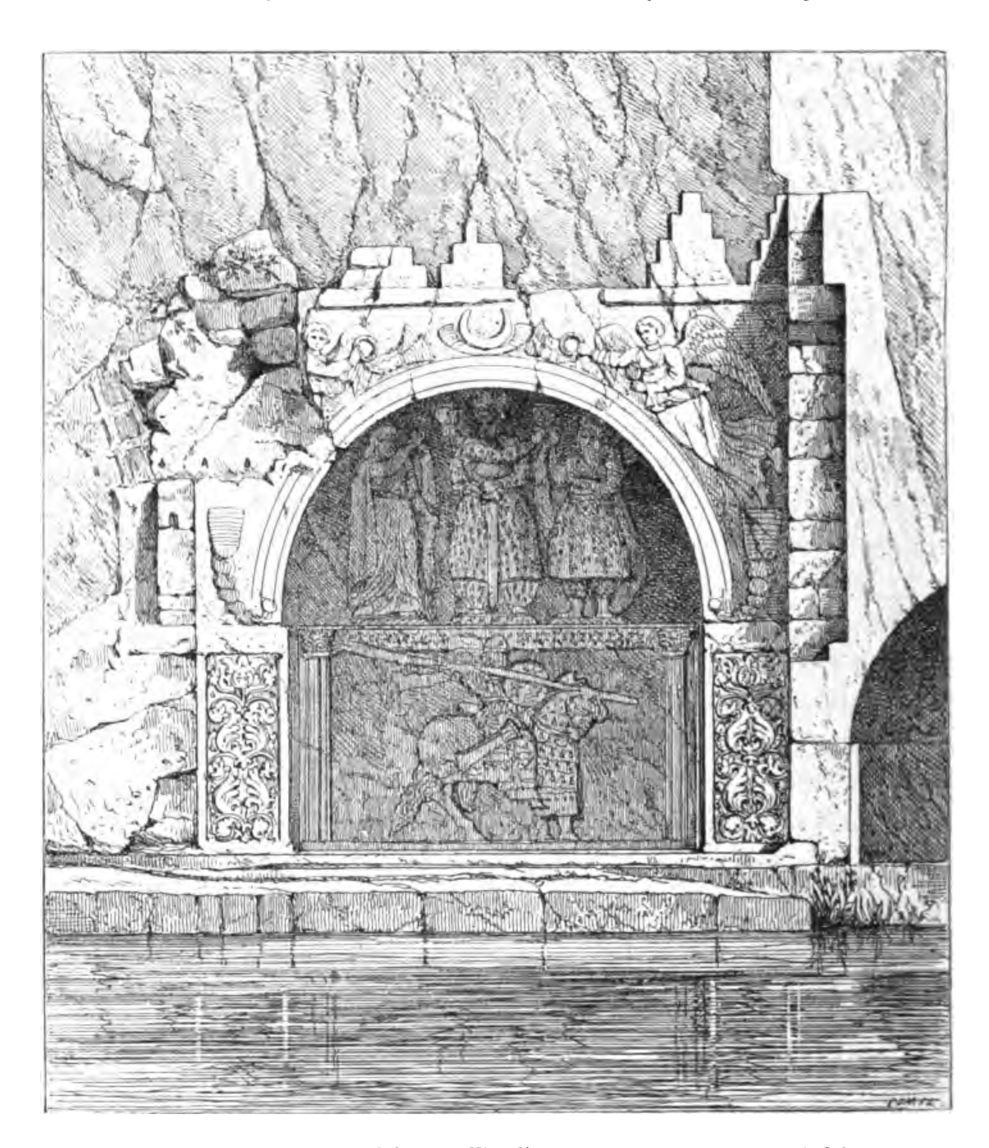


342. — Suse. Brique émaillée formant créneau. Louvre. Dessin de Saint-Elme Gautier.

Un des architectes qui ont essayé de restituer les palais de la Perse, Texier, avait mis partout, comme couronnement de ses combles, la grande gorge des édifices de la vallée du Nil. Sans doute cette

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 41 et 42.
2. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLXXX.
3. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLXXXII.

moulure est très usitée à Persépolis; mais c'est dans les parties secondaires des bâtiments, au-dessus du chambranle des baies. On a pu la prêter à la brique comme amortissement, là où le mur, d'une médiocre élévation, n'avait pas à porter un de ces empilages de bois qui surmon-



343. — Façade du Tagh-i-Bostan. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. III.

tent les hautes colonnades; mais il est malaisé de comprendre comment elle se serait liée à ces énormes combles en charpente que nous avons décrits. Là, pour qu'elle fût en rapport avec les autres membres de l'architecture, il aurait fallu lui donner une hauteur et une saillie très fortes; que l'on y eût employé la brique ou le bois, les difficultés

d'exécution eussent été presque insurmontables. Posé à plat, le créneau ne donne au contraire point de peine à monter; pour qu'il fût à la proportion voulue, on n'avait qu'à augmenter le nombre des briques qui le composaient, à mesure que croissaient les dimensions de l'édifice. En même temps, la ligne brisée que dessinait ce crénelage avait son élégance; que l'argile y fût couverte d'émail ou qu'elle y gardât ses tons naturels, cette crête dentelée se détachait, avec une netteté merveilleuse, sur le bleu sombre du ciel de la Perse.

§ 6. — LA DÉCORATION

Par les études que nous avons consacrées à la colonne et aux autres formes secondaires de l'architecture, on a pu déjà se faire une idée de ce que sera la décoration perse. L'art transporte ici dans la pierre des formes nées du bois, comme le prouve la proportion qu'il donne aux supports de ses portiques; grâce aux ressources presque illimitées dont il dispose, il emploie les matériaux les plus variés, ceux mêmes que ne lui offrait point le milieu où il se développe, ceux qu'il était contraint d'aller chercher très loin de ses chantiers, et c'est ce qui lui permet de prendre un peu partout les ordonnances et les motifs qui lui plaisent. On s'explique ainsi l'effort auquel l'historien est condamné, les perplexités qu'il éprouve, lorsqu'il cherche à faire le départ des différentes influences dont il saisit la trace dans les monuments qu'il analyse. Ce caractère de complexité n'est pas moins sensible dans ce que l'on peut appeler l'enveloppe et la parure du bâtiment que dans les méthodes qui ont été appliquées à sa construction, dans le choix des éléments qui ont été appelés à le constituer et dans la disposition qu'ils ont reçue. C'est ainsi que, pour donner à ses édifices une richesse et un éclat qui soient en rapport avec l'ampleur du plan, ici l'architecte livre la pierre au ciseau de l'ornemaniste et du sculpteur, comme l'ont fait l'Égypte et la Grèce: là, imitateur de ces Chaldéens qui devaient tout tirer de l'argile, il répand sur la brique un indestructible et brillant émail; ailleurs, comme l'avaient déjà fait les Mèdes à Ecbatane, il couvre le bois de plaques et de feuilles légères de métal qui en dissimulent les pauvretés et qui en assurent la durée.

Nous avons eu déjà l'occasion de signaler les plus importantes des moulures qui décorent et qui couronnent les faces des édifices perses; au cours de cette revue, nous n'avons guère rencontré qu'un seul motif

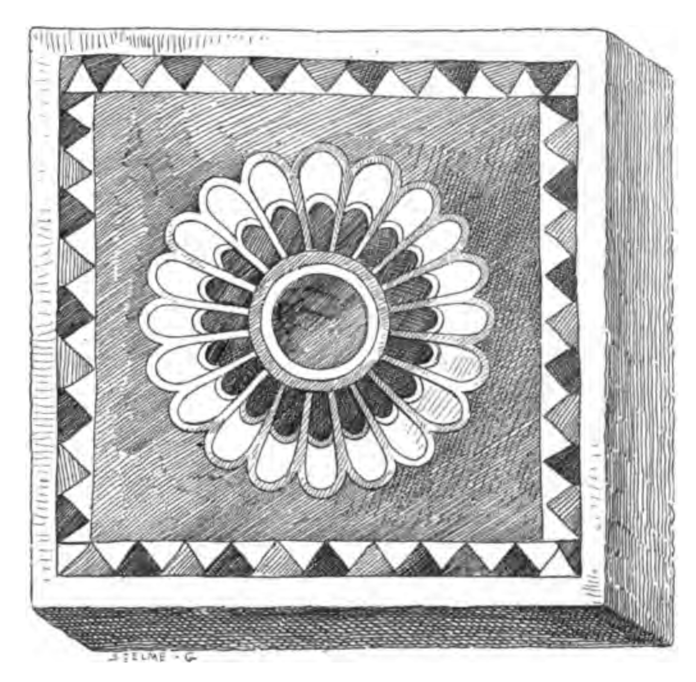
qui ait une saveur vraiment originale, c'est celui que nous ont offert les rampes des escaliers (fig. 340 et 341). Partout ailleurs, c'est toujours ce mélange singulier de formes qui n'ont pas même provenance, qui ne paraissaient pas destinées à faire partie d'un même ensemble. Cette sorte d'incohérence qui tient à la diversité des sources où l'on a puisé, nous la retrouvons partout. Étudiez, par exemple, la composition très savante et très soignée de cette estrade sur laquelle, dans les tombes de *Nakch-i-Roustem,* le roi est représenté en adoration devant le feu sacré (fig. 324). Les montants qui servent de soutien au plancher supérieur rappellent, à s'y méprendre, ceux des meubles assyriens; ils se terminent, à leur sommet, par les mêmes bustes de monstres factices; ils ont les mêmes pieds en griffe de lion; les mêmes anneaux superposés, les mêmes collerettes de feuilles tombantes en ornent la tige[1]. Quant à ce double étage de figures humaines qui portent sur leur tête et sur leurs bras le fardeau de la majesté royale, c'est encore l'artiste ninivite qui a imaginé ce thème, si expressif dans sa naïveté[2].

Au milieu de tous ces emprunts faits à l'art décoratif de la Mésopotamie, vous trouvez, dans la traverse sur laquelle reposent le roi et l'autel, une baguette où des disques alternent avec des perles, puis, au-dessous, des oves que séparent, à leur extrémité inférieure, des fers de lance (fig. 324). On vous montrerait cette moulure sans vous dire où on l'a prise, que vous risqueriez de la croire détachée de quelque édifice grec. En revanche, ce qui y correspond, sur la traverse du milieu, ce sont ces enroulements dont nous avons déjà fait remarquer l'analogie avec la partie moyenne du chapiteau perse, enroulements qui rappellent ceux que l'ornemaniste assyrien ciselle sur ses chapiteaux et sur ses bases (fig. 325)[3].

La rosace, où le nombre des pétales varie, est toujours très simple; elle garde partout l'aspect d'une de ces larges fleurs de la famille des synanthérées qui brillent au printemps parmi les hautes herbes dont se couvrent, aux premières pluies, la plaine de la Susiane et les plateaux de l'Iran. Dans les carreaux de terre émaillée, rapportés de Suse, elle revient aussi souvent que dans l'ornementation lapidaire des palais du Fars (fig. 344). Peut-être, si les dallages de Persépolis s'étaient conservés comme ceux des palais de Calach et de Ninive, y

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 383, 385, 389, 390.
2. *Ibidem*, t. II, fig. 237, p. 728.
3. *Ibidem*, t. II, fig. 74, 82, 83.

trouverait-on de ces dispositions compliquées que nous ont offertes les seuils assyriens[1]. Ici, c'est le couronnement des escaliers qui offre les dessins les plus riches. Un étroit bandeau semé de rosaces y forme, comme à Ninive, la bordure d'un cadre dans l'intérieur duquel courent des tiges souples et sinueuses, qui décrivent ces courbes régulières que l'Égypte semble n'avoir pas connues[2]; mais on n'observe pas, à Persépolis, l'alternance des fleurs épanouies et des boutons qui fait la grâce de ces guirlandes que l'art grec devait emprunter à l'art asiatique. De chaque nœud du lien partent des hampes, plus ou moins hautes, mais toutes pareilles les unes aux autres (fig. 345); des bouquets de feuilles sessiles, bouquets dont le nombre varie avec les



344. — Suse. Carreau de terre émaillée. Louvre. Dessin de Saint-Elme Gautier.



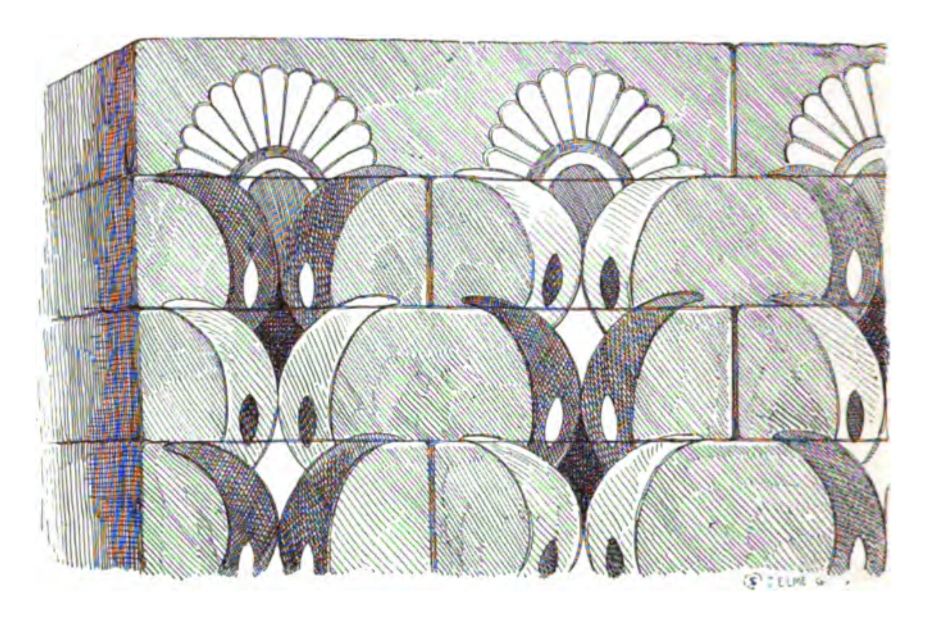
345. — Persépolis. Couronnement d'un escalier, au palais n° 4. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CXXXV.

dimensions du champ à remplir, cachent la tige que surmonte un fleuron en éventail, une sorte de palmette. Le point de départ doit avoir été fourni par quelque type végétal, peut-être par un palmier nain,

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 96 et 132.
2. *Ibidem*, t. II, pp. 319-320.

familier aux yeux des habitants de cette contrée[1]; mais, quelle que soit l'espèce qui ait été prise pour modèle, ce motif est loin d'avoir l'élégance du rinceau assyrien.

A Suse, sur les briques émaillées, on trouve, partout prodigué, un motif qui offre quelque analogie avec celui de Persépolis, mais qui s'en distingue pourtant à certains traits. Même superposition de formes terminée par la même palmette (fig. 346); la différence est dans le dessin des éléments dont se compose cette série ascendante. A Suse, on ne saurait croire à l'interprétation d'une plante réelle; ce sont des fleurs empilées les unes au-dessus des autres, des fleurs dont les pétales se

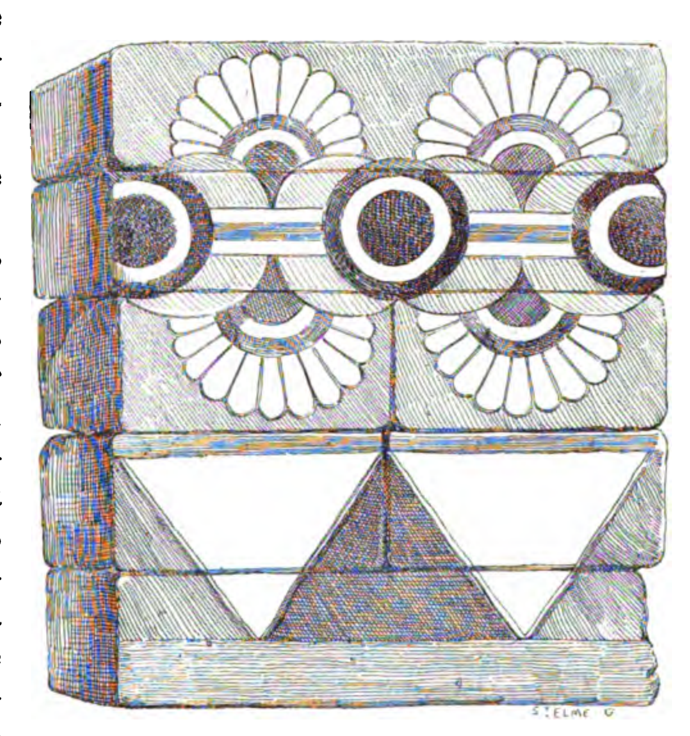


346. — Suse. Fragment de la décoration d'un escalier. Louvre. Dessin de Saint-Elme Gautier.

recourbent au sommet en manière de volute. Il semble y avoir là une de ces modifications systématiques de la corolle du lotus où se sont complu les ornemanistes égyptiens; on dirait que cet ornement a été emprunté aux plafonds des tombes thébaines, où il offre souvent le

1. M. Dieulafoy parle « d'une graminée très abondante dans la plaine de Merv-dacht »; mais on ne reconnaît ici ni le port ni la floraison des graminées. Voici ce que veut bien m'écrire à ce sujet un savant botaniste, M. Franchet : « Il semble que le motif en question pourrait avoir été emprunté à quelque palmier, *hyphæné* ou *chamærops*; je pencherais pour ce dernier, à cause des ornements squameux du fût de cette espèce de colonne. Si cette opinion est fondée, ne pourrait-on pas admettre que la feuille flabelliforme du *chamærops* a suggéré le motif qui tient ici la place du chapiteau et que le tronc du même arbuste, avec les bases persistantes des pétioles, a fourni l'idée du fût avec ses ornements à base équitante et à sommet arqué au dehors? C'est bien à peu près là l'aspect que présente le tronc du chamærops. »

même contour[1]. Les émailleurs chaldéens, les maîtres de ceux qui ont décoré Suse, se sont peut-être inspirés d'objets de luxe apportés des bords du Nil, où figurait cet ornement. Quant aux palmettes qui surmontent et qui terminent cette série verticale de feuilles ou de fleurs, elles servent encore, sur les carreaux émaillés, à composer un autre motif d'ornement, celui où deux d'entre elles, opposées par la base, sont séparées par une barre horizontale et par une suite de cercles dont la couleur varie (fig. 347). Enfin, elles entrent dans la composition du rinceau qui règne au-dessus et au-dessous, soit de la frise des archers (fig. 348), soit de la frise des lions (pl. XI); elles y sont accostées de deux folioles légères et reliées les unes aux autres par une tige flexible qui court le long du panneau en décrivant une courbe toujours pareille. On remarquera aussi dans cet ensemble, comme éléments secondaires, le fer de lance qui orne le milieu du créneau, et les dents de scie, qui forment cadre tout autour du tableau que remplissent ici les gardes du corps, là les animaux marchants.



347. — Suse. Ornement émaillé. Louvre. Dessin de Saint-Elme Gautier.

C'est à peine si l'on peut regarder comme un motif d'ornement l'arbre pyramidal qui, sur les soubassements des palais de Persépolis, mêlé à l'ornement que nous venons de définir, sert souvent à remplir le champ qu'offre le mur de façade (fig. 349). Le même arbre joue un autre rôle dans les longues bandes de sculpture qui couvrent ailleurs ces mêmes espaces; il y sépare les groupes; il y joue le rôle d'une sorte

1. *Histoire de l'Art*, t. I, fig. 541, n° 4; Prisse d'Avennes, *Histoire de l'art égyptien*, t. I, planches intitulées : *Ornementation des plafonds*.

de signe de ponctuation[1]. Je serais disposé à voir là le cyprès, essence qui est aujourd'hui encore très commune dans certaines parties du Fars; par la constante régularité de la masse, cet arbre est d'ailleurs un de ceux qui se prêtent le mieux à une représentation conventionnelle. L'art assyrien en avait donné une traduction où ce caractère est sensible[2]; l'art perse l'a interprété d'une manière un peu différente et plus éloignée encore de la nature; il lui a donné l'aspect d'une pomme de pin, et, dans l'intérieur du contour, toujours le même, il a ciselé les branches et les fruits[3].

Quand nous aurons rappelé les analogies que nous avons cru saisir entre la partie inférieure du chapiteau de Persépolis et la tête du palmier, le compte sera fait, et il n'est pas long, des motifs que les créateurs de l'architecture royale des Achéménides ont tirés du monde des végétaux. Leur faune n'est d'ailleurs pas plus variée que leur flore. Choix des types, qui sont en petit nombre, et mode d'interprétation, tout ici rappelle l'art de ces empires dont héritait la monarchie perse. Le sculpteur, quand il avait à représenter un être réel, ne paraît guère s'être inspiré directement de la nature, et il ne s'est pas mis en frais d'imagination lorsqu'il voulait introduire dans son décor quelqu'un de ces êtres factices qui réunissent les attributs d'espèces différentes. Les deux animaux que l'on aperçoit le plus souvent à Persépolis, c'est le lion et le taureau; or on sait quelle figure l'un et l'autre font en Chaldée, en Assyrie, en Phénicie et en Asie Mineure, aussi bien dans l'ornementation des édifices que dans celle des étoffes, des meubles, des armes et des bijoux. Le lion paraît ici dans les mêmes attitudes et engagé dans les mêmes groupes. Tantôt on le voit tendant le col au glaive du héros qui le terrasse (fig. 332)[4]; tantôt il égorge le taureau qui se débat en vain sous l'étreinte de ses redoutables

1. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CIII-CVI.

2. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 151.

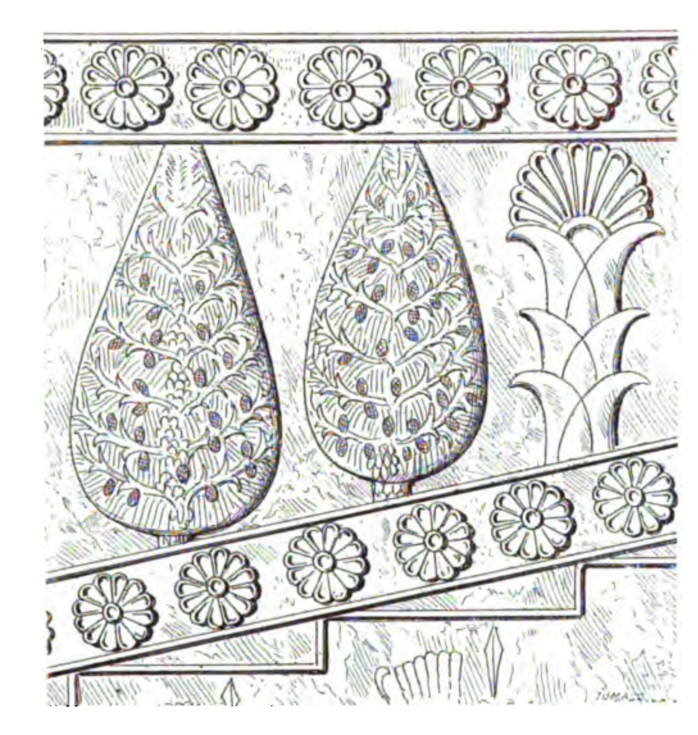
3. Voici la conjecture que me soumet à ce propos M. Franchet : « Quant au second des motifs sur lesquels vous appelez mon attention, il paraît bien que c'est une pomme de pin (*pinus laricio*), dans laquelle l'artiste aurait figuré, d'une manière schématique, bien entendu, un arbre, le pin peut-être ou le cèdre (*cedrus deodora*). J'aurais, pour ma part, quelque peine à y voir un cyprès, à cause de la forme des fruits. Je croirais volontiers au cèdre déodora, qui présente la forme pyramidale et dont les cônes sont disposés tout à fait comme dans la figure. Ce cèdre est très répandu dans l'Afghanistan. D'autre part, le cèdre du Liban, qui fournissait aux Orientaux leurs bois de construction, a bien aussi, quand il est jeune, une forme pyramidale. » L'objection, c'est que ni le pin laricio, ni le cèdre ne se rencontrent aujourd'hui dans le Fars; il faudrait supposer que ces essences y ont existé et qu'elles ont disparu depuis l'antiquité.

4. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 332; t. III, fig. 471, 472, 473, 474, 544, 552.



348. — Suse. La frise des archers, ensemble du panneau. Dessin de Barclay. J. Dieulafoy, *A Suse*, p. 295.

griffes (pl. IX)[1]; ailleurs, dans le comble des palais, ce sont des files de lions passants, semblables à celles qui remplissent les bandes concentriques des coupes de bronze (fig. 350)[2]; enfin, dans le couronnement des escaliers, d'autres lions, assis sur leur train de derrière, se font pendant aux deux côtés d'un motif central tel que le globe ailé (fig. 345)[3]. Quant au taureau, il tient encore plus de place en Perse que le lion. Si, dans la partie basse de l'édifice, il ne paraît que comme le vaincu d'une lutte inégale, en revanche c'est lui dont la puissante encolure et la tête majestueuse se profilent au sommet de toutes les colonnes, et c'est encore lui qui veille, immobile et colossal gardien, au seuil des palais.



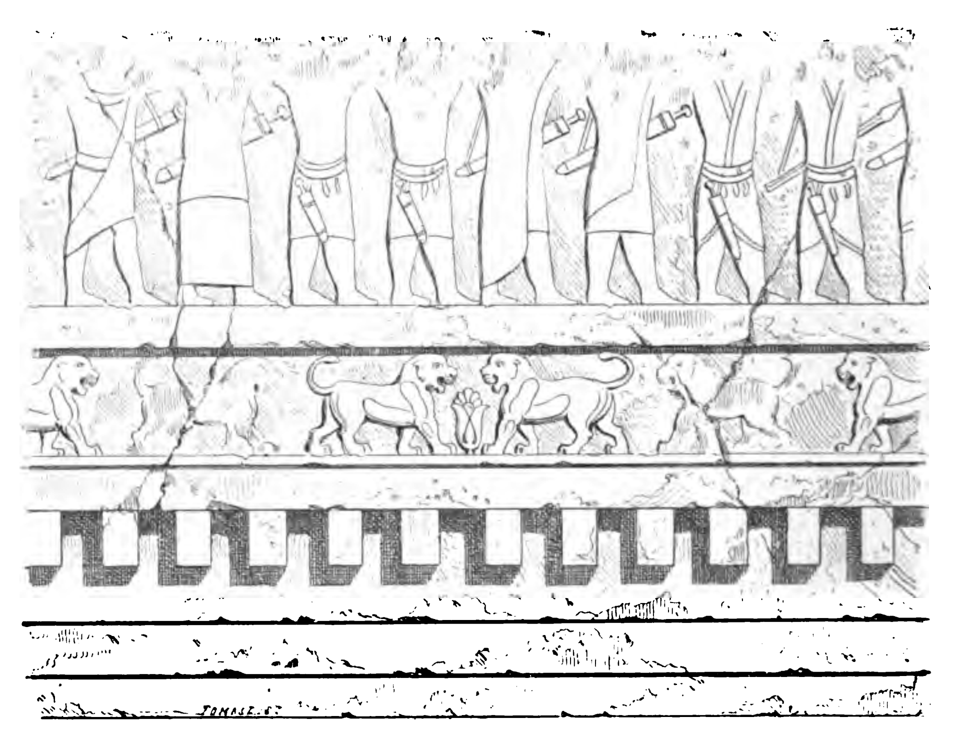
349. — Persépolis. Palais n° 2. Fragment du couronnement de l'escalier. Flandin et Coste, pl. XXXVIII.

Lorsqu'il remplit cette fonction, le taureau rentre déjà dans la catégorie de ces animaux imaginaires et complexes qui sont chers au goût oriental; il a visage d'homme et ailes d'aigle; c'est, à quelques légères différences près, le type créé par le sculpteur chaldéen. Un autre type du même genre, la licorne, a même origine; c'est en Mésopotamie que l'on a imaginé d'ajouter une corne unique, plantée dans le milieu du front, à une tête qui, par le plissement des muscles de la face et la forme de la gueule, rappelle la tête du lion; nous avons eu l'occasion de reproduire un étendard assyrien que décore une image qui offre la réunion de ces traits (fig. 321)[4];

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 443; t. III, fig. 475, 476, 544, 624, 639.
2. *Ibidem*, t. II, fig. 407, 415; t. III, fig., 555.
3. *Ibidem*, t. V, fig. 64, 79, 84, 192, 110, 122.
4. On trouvera d'autres échantillons de la licorne chaldæo-assyrienne dans l'*Histoire de l'Art*, t. II, fig. 277, 331, 347, et t. III, fig. 412.

mais nulle part, dans le pays même d'où ce type est originaire, on n'en avait tiré un aussi beau parti que l'a fait le sculpteur perse dans l'un des chapiteaux du grand palais de Xerxès (fig. 311).

Dans ce chapiteau, la licorne a des pattes et des griffes de lion ; au contraire, chez un des monstres dont triomphe le roi, dans le palais de Darius, ce qui domine, c'est la nature de l'oiseau (fig. 351). L'oreille est prise au taureau; point de cornes; la tête est celle de l'aigle, dont



350. — Persépolis. Fragment de la tombe n° 10. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLXIV.

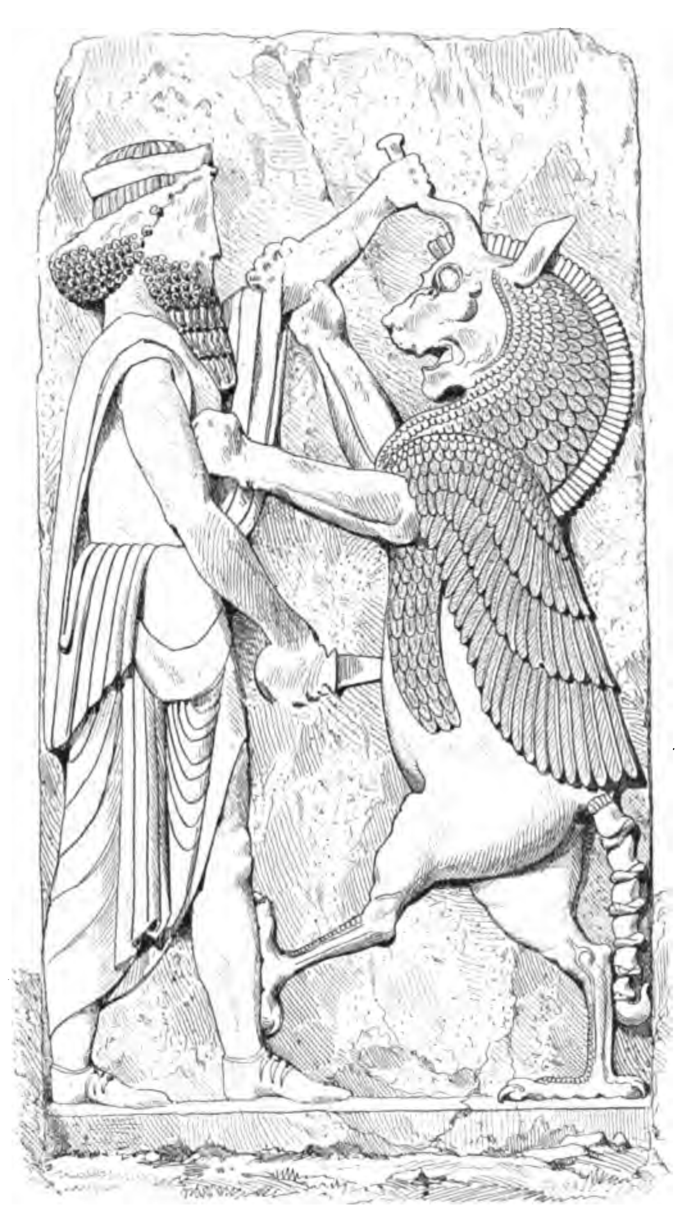
les plumes enveloppent le col et se dressent, en une sorte d'épi allongé, sur le haut de la tête et sur la nuque; les ailes sont repliées sur les flancs de l'animal, et les membres postérieurs se terminent par des serres aiguës. Un bouquet de plumes forme la queue. Du lion, il n'y a plus ici que le corps et les membres antérieurs. Ailleurs, c'est une autre combinaison de formes. Même crête de plumes, mêmes ailes; mêmes serres ; mais la tête est celle du lion, et au milieu du front se dresse une corne à bout plat; mais ce qui fait surtout l'originalité de ce type, c'est la queue de scorpion (fig. 352). Ces êtres factices en qui se marient et se fondent les formes de l'oiseau et celles du quadrupède de proie, appartiennent à la catégorie des monstres que les Grecs



351. — Persépolis. Combat du roi et du griffon. Bas-relief du palais nº 8. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLII.

appelaient γρύπες et que nous avons décrits sous le nom de griffons, lorsque nous les avons rencontrés en Égypte, en Mésopotamie, en Phénicie et en Asie Mineure.

Le lion ailé, à face humaine, ne paraît pas à Persépolis, non plus que le sphinx; celui-ci n'y figure ni sous la forme que lui avait assignée l'Égypte, ni sous celle que l'Assyrie lui avait donnée, quand elle s'était approprié ce type. Le répertoire du sculpteur perse est moins riche que celui de l'Égyptien et de l'Assyrien; on ne saurait s'en étonner; tard venu, cet art a fait un choix parmi les types divers qu'avait créés ce passé où il allait chercher ses inspirations. La sculpture occupe d'ailleurs ici beaucoup moins de place que dans les palais ninivites, et c'est là un des traits qui caractérisent la décoration persépolitaine. Cette différence tient en partie à la moindre épaisseur des murs. On ne trouve pas ici de longs couloirs, percés à travers une montagne de brique crue, couloirs dont les parois appe-



352. — Persépolis. Combat du roi et du griffon. Palais nº 3. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CXXV.

laient un revêtement et se sont couvertes de bas-reliefs. Les baies n'ont qu'une faible profondeur, celle du chambranle, fait d'une seule pierre de taille. C'est sans doute en mémoire des entrées du palais assyrien que le sculpteur perse s'est emparé du tableau des portes; mais, dans ce champ très limité, il n'avait place que pour deux figures, pour trois tout au plus. Nulle part on n'a relevé le moindre vestige de dalles qui, dans les appartements, auraient été appliquées contre le pied des murs de briques et décorées au ciseau; si ces dalles avaient existé, on en aurait recueilli, dans les décombres, au moins quelques fragments. Ce n'est donc pas là que le sculpteur a cherché les espaces à peupler de personnages dont le grand nombre et le rapprochement donnassent aux visiteurs une haute idée de la majesté royale. Ces espaces, il les a trouvés sur les parois des cages de ses escaliers et dans les parties restées apparentes du mur contre lequel s'appuient ces rampes. C'est là qu'il a écrit, sinon les plus belles pages de son œuvre, tout au moins les plus longues. Dans les tombes rupestres, la décoration sculptée n'occupe aussi qu'une seule place, toujours la même, le champ du tableau qui a été taillé dans le roc, pour recevoir l'image du roi en prière, au-dessus de cette architecture feinte où l'on reconnaît la copie d'une façade de palais (planche I).

Il n'y a donc rien ici de comparable au fourmillement des innombrables figures que le décorateur égyptien répandait, avec une étonnante prodigalité, sur toutes les surfaces de l'habitation, du temple et de la tombe; par les dimensions du champ que l'architecte l'appelle à remplir, le sculpteur perse ne rivalise même pas avec l'assyrien, quoique déjà celui-ci soit resserré dans de bien plus étroites limites que l'artiste thébain, quoiqu'il soit condamné, par la nature des matériaux et par toute l'ordonnance du bâtiment, à ne faire porter l'effort de son invention et de son talent que sur une petite portion de l'élévation des murs. Pour ne pas parler d'un monument comme Karnak ou la tombe de Séti, le palais de Sargon, à lui seul, offrait aux regards bien plus de personnages ciselés dans la pierre que n'en contenaient, réunis et considérés comme un seul ensemble, les huit à dix palais groupés sur l'esplanade de Persépolis. La statuaire faisait donc sa partie dans le concert, y apportait sa note, une note grave et solennelle; mais elle n'eût pas suffi pour donner à l'ensemble de la construction le caractère de haute magnificence que devaient présenter les salles où le Roi des rois tenait sa cour et les demeures qui abritaient sa tête sacrée.

Jaloux de remplir son programme, l'architecte fit appel au con-

cours de tous les arts qu'avaient pratiqués habilement les civilisations antérieures. Il sut tirer parti de la coloration naturelle des briques; en se servant de terres différentes ou en faisant varier le degré de cuisson, il se procura les éléments d'une sorte de mosaïque; quoique très simples, les dessins que l'on composait ainsi avec la tranche des matériaux jetaient pourtant quelque diversité dans l'aspect du champ uni d'un gros mur (planches VII et IX)[1]. Ailleurs ce maître de l'œuvre étendit sur ses murailles des stucs de couleur[2]; mais surtout il employa cet émail que les Chaldéens savaient, depuis longtemps, appliquer sur l'argile, émail dont les tons vifs et francs, fixés à grand feu, constituaient une décoration qui avait à la fois plus d'éclat et une bien autre solidité que la peinture proprement dite. Ces terres émaillées fournissaient des revêtements qui s'adaptaient à toutes les parties de l'édifice, aux murs de soutènement comme à ceux qui formaient la clôture des salles hypostyles, aux cages des escaliers et même aux combles en charpente; elles sont assez légères pour que l'on ait pu les y insérer entre deux cours de poutres, sans risquer d'écraser les supports. Dans d'autres parties de l'entablement, c'étaient des plaques de métal qui couvraient et protégeaient les bois. Ces plaques ornées de dessins repoussés au marteau se laissaient aisément fixer avec des clous, soit sur les madriers de la toiture, soit sur les ais de ces grandes portes qui fermaient l'entrée de ces enceintes royales. C'était le bronze qui était le plus employé à cette fin; mais l'or et l'argent venaient aussi en relever et en égayer la sévérité. Comme on l'a vu par la description de la résidence des rois Mèdes, à Ecbatane, les métaux précieux, amincis en feuilles légères qu'un mordant faisait adhérer à l'argile, recouvraient parfois jusqu'aux tuiles de faîte. C'est que le décorateur avait à sa disposition ces masses de lingots qui, conservées à Ecbatane, à Persépolis et à Suse, y formaient le trésor de l'empire. S'il n'usait de cette ressource qu'avec discrétion, c'était à son goût que l'honneur en revenait. Il ne savait pas toujours résister à la tentation; ainsi, dans l'une des résidences royales, on voyait se dresser, peut-être près du trône où s'as-

1. En remuant les décombres amoncelés autour du Palais aux cent colonnes, M. Dieulafoy a retrouvé des briques gris clair et rouge (DIEULAFOY, *l'Art antique*, III, p. 11). Ce mode d'ornementation était, comme il le fait observer, d'un usage constant, en Perse, dans les monuments du dixième siècle de notre ère. Sur des découvertes du même genre faites à Suse, voir DIEULAFOY, *Premier rapport*, p. 63.

2. DIEULAFOY, *Deuxième rapport sur les fouilles de Suse*, *Rev. arch.* t. VIII, p. 265. M. Dieulafoy a recueilli, sur plusieurs points du tumulus de Suse, des fragments d'un stuc rouge, qui aurait été employé, croit-il, surtout sur les parements des murs, dans l'intérieur des appartements.

seyait le souverain, un platane d'or. Xénophon a conservé le mot d'un ambassadeur grec qui tournait en dérision cet étalage de richesse : « Le fameux platane, disait-il après son retour à ses concitoyens, ne donnerait pas assez d'ombre pour mettre même une cigale à l'abri du soleil[1]. »

Il pouvait y avoir parfois abus et excès, aux yeux d'un Grec du quatrième siècle, accoutumé à la sobre élégance des monuments helléniques; mais pourtant l'effet général produit sur les visiteurs était plutôt celui de l'éblouissement, d'un émerveillement dont la trace se retrouve dans cette page où un écrivain grec, contemporain des successeurs d'Alexandre, résume l'idée que ses compatriotes se faisaient d'un palais perse, d'après les dires de ceux qui avaient parcouru l'Asie Antérieure, soit avant Arbèles, soit au cours de la conquête macédonienne. « Comme le racontent les historiens », dit l'auteur du *Traité du monde*, qui a été transmis sous le nom d'Aristote, « la pompe de l'appareil royal avait été portée, sous Cambyse, Darius et Xerxès, à un très haut degré de magnificence et de majesté. Le roi, rapporte-t-on, était établi à Suse ou à Ecbatane, derrière une enceinte qui le cachait à tous les yeux, dans un palais où étincelaient partout l'or, l'électrum et l'ivoire. Autour de sa demeure, c'était toute une suite de pylônes et de vestibules que séparaient des intervalles de plusieurs stades, avec des portes d'airain et de grands murs qui en interdisaient l'accès[2]. »

Ces traits ne sont pas des traits de fantaisie; ils sont conformes aux indications que donnent, à Suse comme à Persépolis, les restes des anciens bâtiments. Il n'y a donc pas lieu d'écarter, comme jetée au hasard et dénuée de valeur, la mention qui est faite ici de l'ivoire. On sait quelle quantité considérable de cette matière a été recueillie à Ninive[3]; si l'on n'en a retrouvé que de rares échantillons parmi les ruines des monuments que nous étudions en ce moment, c'est que l'on ne rencontre point là, pas plus en Perse qu'en Susiane, les conditions

1. XÉNOPHON, *Helléniques*, I, VII, 38.

2. PSEUDO-ARISTOTE, Περὶ κόσμου, VI. Valentin Rose (*De Aristotelis librorum origine et auctoritate commentatio*, Berlin, 1854, 8°) croirait, d'après divers indices, que l'auteur du Περὶ κόσμου est antérieur à Ératosthène (p. 99), lequel a vécu de 276 à 196. Dès le temps d'Eschyle, on se représentait à Athènes le palais du roi de Perse comme tout revêtu d'or appliqué sur les murs; c'est le sens de l'expression χρυσόστολμοι δόμοι, qu'emploie à ce propos Eschyle (*Perses*, 159); plus tard, chez les rhéteurs de la décadence, qui avaient sous les yeux les descriptions des historiens d'Alexandre, même conception (PHILOSTRATE, *Images*, II, 31 : *Thémistocle*). Le goût de ces applications de métaux précieux s'est conservé dans la Perse moderne; ainsi la porte d'entrée de la mosquée d'Ispahan, qui donne sur la grande place, est couverte de lames d'argent et décorée d'arabesques ou d'inscriptions dorées (TEXIER, *Description de l'Arménie et de la Perse*, t. II, p. 136).

3. *Histoire de l'Art*, t. II, pp. 313-315, 729-731.

très particulières auxquelles notre curiosité doit la conservation de tant de légers et fragiles débris des arts de l'Assyrie. Les souverains de la Perse étaient encore en meilleure situation que ceux de la Chaldée et de l'Assyrie pour se procurer tout l'ivoire dont ils auraient besoin. L'Égypte, par laquelle arrivait jusqu'aux ports de la Méditerranée l'ivoire que produisait l'intérieur du continent africain, était leur sujette; d'après Hérodote, le tribut qu'elle payait à ses nouveaux maîtres comprenait, outre de l'or et des troncs d'ébène, vingt grandes dents d'éléphant[1]; ces défenses sont figurées, à Persépolis, dans les bas-reliefs de l'un des palais, parmi les offrandes que l'on apporte au grand roi[2]. D'autre part, leur empire ne s'étendait-il pas, en Asie, plus loin vers l'est que celui des Sargonides, ne comprenait-il pas la vallée de l'Indus? Ce n'était donc plus seulement par les bateaux qui fréquentaient le golfe Persique que l'ivoire indien entrait en abondance dans leur royaume; il devait être apporté aussi par les caravanes qui suivaient les routes tracées à travers la partie méridionale du plateau de l'Iran, et parvenir ainsi, sans que l'on eût à rompre charge, jusqu'à Persépolis et jusqu'à Ecbatane. La blancheur mate de cette belle matière se mariait ainsi partout aux luisants du métal, au rouge des stucs, au bleu, au jaune, au vert des émaux, aux teintes plus sombres des bois de luxe, tels que l'ébène, le cèdre et le cyprès. Ceux-ci, dans les intérieurs, devaient garder leur coloration propre; à l'extérieur, au contraire, les madriers, lorsqu'ils n'étaient pas cachés sous un écran d'argile ou de bronze, recevaient certainement une couche de peinture. Peindre le bois, c'est le seul moyen que l'on ait de le soustraire pour un temps plus ou moins long à l'action destructive des influences atmosphériques, et d'ailleurs, par la même occasion, l'emploi de ces enduits pouvait donner lieu à des contrastes de tons qui avaient leur agrément. Les dallages des pièces principales étaient faits de pierres multicolores, taillées et rapprochées de manière à composer des dessins dont les teintes et les motifs rappelassent l'aspect de ces tapis qu'excellent encore à tisser et à nuancer les artisans du Fars et ceux du Khoraçan (planche IX).

Posées à plat sur le sol, attachées aux combles de façon à tomber entre les colonnes des portiques, suspendues devant les portes ouvertes, peut-être aussi appliquées, par endroits, contre les murs de brique ou contre les boiseries, ces tentures contribuaient, au moins autant que

1. Hérodote, III, 97.
2. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CXXX (palais n° 4).

les parties solides de la construction, à l'effet d'ensemble (planche VI)[1]. Grâce à leur souplesse et à leur mobilité, elles se prêtaient à boucher les vides et à dissimuler les pauvretés; le coup d'œil variait suivant qu'on les abaissait ou qu'on les relevait; par la symétrie et l'ampleur de leurs plis, par l'élégance de leurs franges et de leurs glands, par les heureuses combinaisons de lignes et de couleurs qu'elles présentaient, elles achevaient de donner à l'édifice royal cette diversité pittoresque, cet air de profusion grandiose et d'incomparable richesse qui paraissent avoir été les caractères dominants de l'architecture perse. L'auteur, quel qu'il soit, du *Livre d'Esther*, avait vu, sinon le palais de cet Assuérus, le Xerxès des Grecs, sous lequel il place la scène de son pieux roman, du moins quelque autre palais oriental, bâti sur le même plan et décoré dans le même goût; or ce qui semble l'avoir le plus frappé dans le spectacle qu'il avait eu sous les yeux, c'était, avec la beauté des pavages, le rôle que jouaient dans l'aménagement de la demeure princière ces étoffes et ces tapisseries. « Le roi, dit-il, donna à toute la population qui se trouvait à Sousan, dans la capitale, grands et petits, un festin dans le parvis du jardin du palais royal. Des tentures de coton blanches et bleues étaient suspendues par des cordons de lin blanc et pourpre à des anneaux d'argent et à des colonnes de marbre; il y avait des divans d'or et d'argent sur un parquet de pierres vertes, blanches, nacrées et noires; la boisson était versée dans des gobelets d'or de toute sorte de formes[2]. »

Les traits qui ont attiré ici l'attention de l'écrivain juif ne sont pas ceux sur lesquels avait insisté l'auteur grec précédemment cité; cependant l'impression que ces textes laissent dans l'esprit est sensiblement pareille. L'un complète l'autre, et les deux réunis aident à restituer et à remettre en leur ancienne place ceux des éléments de l'édifice qui,

1. Sur l'usage que l'on faisait des tapis de Sardes dans les palais perses, voir ATHÉNÉE, XII, p. 514, c.

2. ESTHER, I, 5-7, traduction de Reuss. Reuss serait disposé à croire que l'histoire d'Esther aurait été composée au temps des persécutions contre les Juifs, commandées par Antiochus Épiphane, c'est-à-dire vers 170 avant notre ère (p. 291 avant notre ère). M. Dieulafoy pense que ce livre, « écrit de bonne foi à Suse par un juif susien, remonte, pour sa rédaction hébraïque, en deçà de l'avènement d'Artaxerxès Mnémon et fort au-delà de la conquête parthe » (*le Livre d'Esther et le Palais d'Assuérus*, conférence faite à la Société des études juives le 14 avril 1888, 8°, Paris, Durlacher). J'avoue n'avoir pas été convaincu par les raisons qu'il donne pour admettre que l'auteur de la *Meghillah*, comme les Juifs appellent ce récit, avait sous les yeux le palais de Suse encore debout; aucune des rares et vagues indications que contient cette narration n'est telle qu'elle ne puisse s'appliquer aussi bien à un palais oriental quelconque. Je ne comprends pas comment, à propos de ces mentions jetées en passant, M. Dieulafoy a pu employer le terme de *description* (pp. 18, 20).

par leur nature même, étaient voués à une certaine et prompte destruction, les boiseries, les appliques de métal et d'ivoire, les tentures de toute espèce. Quant aux terres émaillées, aucun historien n'y fait allusion à propos des palais de la Perse ; mais, avant même de les y avoir retrouvées parmi les ruines, on était fondé à supposer qu'elles avaient contribué, dans une large mesure, à la décoration de ces bâtiments. L'emploi en était attesté, pour Babylone, par une assertion de Ctésias que les découvertes des plus récents explorateurs ont pleinement confirmée[1], et pour Ninive, par le résultat des fouilles[2]. Or nous avons déjà montré, par plus d'un exemple, quels liens étroits rattachent l'architecture perse à celle de la Chaldée. D'ailleurs la Perse, avec les bleus revêtements de ses mosquées et ses beaux vases de faïence que se disputent aujourd'hui les galeries de l'Europe, n'est-elle pas restée, jusqu'au siècle dernier, comme la terre classique et la patrie même du charmant art de l'émail? Était-il vraisemblable que le goût et les procédés de cette industrie ne se fussent introduits dans l'Iran qu'au moyen âge? La Perse est un des pays sur lesquels le temps a eu le moins de prise ; malgré les invasions et les conquêtes, malgré les changements de dynastie et même de religion, elle est restée obstinément fidèle à sa manière de penser et à ses traditions nationales, à toutes ses habitudes, aux meilleures comme aux pires[3]. On pouvait induire de cette observation générale que si l'émailleur persan avait su mettre en œuvre si habilement, depuis l'hégire, toute la gamme des tons que comporte le mieux ce genre de peinture, c'est qu'il avait été initié à ce métier, difficile et délicat entre tous, par une éducation très prolongée, dont les débuts remontaient à l'âge lointain où les rois de Perse régnaient sur toute l'Asie Antérieure; mais les restes de Persépolis n'avaient pas, jusqu'à présent, fourni la confirmation de cette spécieuse hypothèse. C'est à peine si l'on avait signalé, d'une manière assez vague, une trouvaille qui aurait démontré que les architectes par qui ces résidences ont été bâties ont eu recours à ce genre d'ornement. La mission allemande dirigée par M. Stolze aurait recueilli sur l'esplanade du *Takht-i-Djemchid* des plaques de faïence bleu clair[4].

1. Diodore, II, viii, 6. Voir *Histoire de l'Art*, t. II, pp. 297-300.

2. *Histoire de l'Art*, t. II, pp. 301-310, 703-707, et planches XIII, XIV, XV.

3. Personne n'a plus insisté sur cette vérité et ne l'a mieux mise en lumière que le comte de Gobineau dans les deux pénétrantes études qu'il a consacrées à la Perse : *Trois ans en Asie, de* 1855 *à* 1858 (Paris, Hachette, 1859, 8°) et *les Religions et les philosophies de l'Asie centrale* (Paris, Didier, in-18, 1866).

4. Dieulafoy, *l'Art antique*, III, p. 18. C'est ce qui résulte des renseignements qui

Si l'on n'a pas trouvé plus, c'est peut-être que l'on n'a pas ou que l'on a mal cherché. Avant les fouilles de Suse, l'attention n'avait pas été appelée sur ces fragments, qui, mêlés à la poussière des décombres, peuvent échapper aisément aux regards d'un observateur non prévenu. Maintenant que l'on a appris, par les découvertes de M. Dieulafoy, combien cette sorte de revêtement était à la mode sous les Achéménides, on ne saurait douter que l'émail n'ait fourni son contingent à la décoration des édifices de Persépolis; mais il n'y tenait pas autant de place qu'à Suse; c'est ce que l'on peut affirmer dès maintenant, sans craindre d'être démenti par le résultat d'un nouvel et plus attentif examen des ruines du *Takht-i-Djemchid.* Entre ces deux groupes de palais, il y a des différences sensibles. Les plans et les motifs sont pareils, les matériaux sont les mêmes; mais ceux-ci n'ont pas été employés dans la même proportion. Il y a plus de pierre artificielle à Suse, plus de pierre naturelle à Persépolis. Ainsi, à Suse, c'est en terre émaillée qu'a été exécuté tout le décor de l'escalier, tandis qu'au *Takht* il a été tiré tout entier, ornements et personnages, de la roche calcaire. Ces gardes royaux que nous voyons au *Takht* ciselés dans une sorte de marbre, nous les retrouvons là-bas estampés dans l'argile; à Suse pas de sculpture lapidaire. De la comparaison des deux types, on doit induire que les émaux, s'ils n'étaient pas absents des édifices du *Fars*, n'y remplissaient qu'une fonction secondaire; ils y paraissaient là où la pierre, trop lourde, n'eût pas été de mise, par exemple dans les combles, où ils venaient concourir, avec le métal, à habiller les saillants de la charpente. C'est ainsi qu'ils y auraient donné cette frise de lions en marche que, pour obéir aux indications de l'architecture feinte des

ont été donnés sur place à M. Dieulafoy; mais, dans les quelques pages que M. Stolze a jointes à ses photographies, il ne parle pas de cette trouvaille, qu'attribuaient d'ailleurs à M. Andréas, un Arménien naturalisé allemand, les dires recueillis par M. Dieulafoy. Flandin parle de briques émaillées qu'il aurait vues sur un sommet appelé *Kaleh-i-Serb*, « la forteresse du cyprès », au-dessus d'Istakhr, où il y a les restes de travaux de défense et de travaux hydrauliques qu'il croit avoir été exécutés pour protéger l'esplanade royale et pour lui fournir de l'eau (*Perse ancienne*, texte, in-folio, p. 72). Il parle de ces briques comme de *briques modernes;* mais n'est-ce pas là une erreur qui provient de l'ignorance où l'on était, il y a quarante ans, au sujet des émaux chaldéens et perses? Lorsqu'on construisit ces réservoirs comme une dépendance des palais, on a pu en revêtir les parois de carreaux en terre vernissée qui en faisaient un ouvrage décoré dans le même goût que l'ensemble où ils étaient compris; mais pourquoi, plus tard, aurait-on pris cette peine après que la résidence royale eut été ruinée et abandonnée? La question mériterait d'être étudiée de nouveau sur place; nous ne saurions trop recommander à quelque futur explorateur de gravir les monts d'Istakhr et d'en rapporter quelques fragments de ces briques à glaçure brillante; il serait aisé de reconnaître à quelle époque elles appartiennent.

tombes rupestres, nous avons dû placer dans l'entablement des palais dont nous avons tenté la restauration.

Les palais de la Perse et ceux de la Susiane ont été bâtis pour les mêmes princes et par les mêmes architectes; quelle est la raison de la différence que nous avons signalée? Pourquoi cette préférence accordée ici au travail du ciseau, là à celui du pinceau qui couvre de ses glaçures l'argile pressée dans le moule? C'est par la situation géographique des deux résidences royales que paraît surtout s'expliquer la prépondérance attribuée, suivant les lieux, à tel ou tel ordre de matériaux et de procédés. A Suse, il fallait aller chercher la pierre assez loin, dans la montagne, la faire transporter par de longs attelages de bœufs, et l'élever ensuite, à force de bras, jusqu'au sommet du tertre. Sans doute, comme en témoignent les grandes colonnes dont le Louvre possède aujourd'hui les chapiteaux, ces difficultés n'étaient point un obstacle insurmontable pour des constructeurs qui faisaient venir de l'Elbourz, du Taurus ou du Liban leurs poutres de cèdre et de cyprès; cependant la tentation était forte de hâter l'achèvement de l'ouvrage en faisant une part aussi large que possible à la brique, dont la matière était fournie à discrétion par les terres plastiques de la plaine voisine. Cette préoccupation a sans doute été pour beaucoup dans le parti qu'a pris le directeur des travaux; mais peut-être convient-il de tenir davantage encore compte du fait que l'on était ici bien plus rapproché de la contrée où le manque de pierre avait imposé à l'architecte l'emploi exclusif de la brique et lui avait suggéré l'idée d'étendre sur celle-ci ces couleurs éclatantes que le feu vitrifiait et qu'il fixait pour toujours. Tout porte à croire que l'art de l'émailleur est né en Chaldée; mais M. Dieulafoy a trouvé, à Suse, des carreaux vernissés qu'il attribue à un âge très reculé, à l'époque des vieux rois élamites. Les indices auxquels il les reconnaît peuvent laisser place au doute; en tout cas, lorsque se bâtirent les palais des Achéménides, les Susiens devaient pratiquer depuis bien des siècles les procédés de cette industrie. Celle-ci en vint sans doute à se répandre et à s'acclimater en Perse; mais ce fut par l'intermédiaire de la Susiane, et l'on ne saurait s'étonner que pendant un long temps elle y ait été plus prospère et plus féconde que sur ces plateaux lointains où elle était d'importation étrangère. La plaine susienne est un prolongement de la plaine chaldéenne; entre les deux, point de frontières tracées par la nature.

C'est donc l'argile estampée qui remplace partout à Suse la pierre ciselée. Si dans le palais même et dans ses dépendances elle est recou-

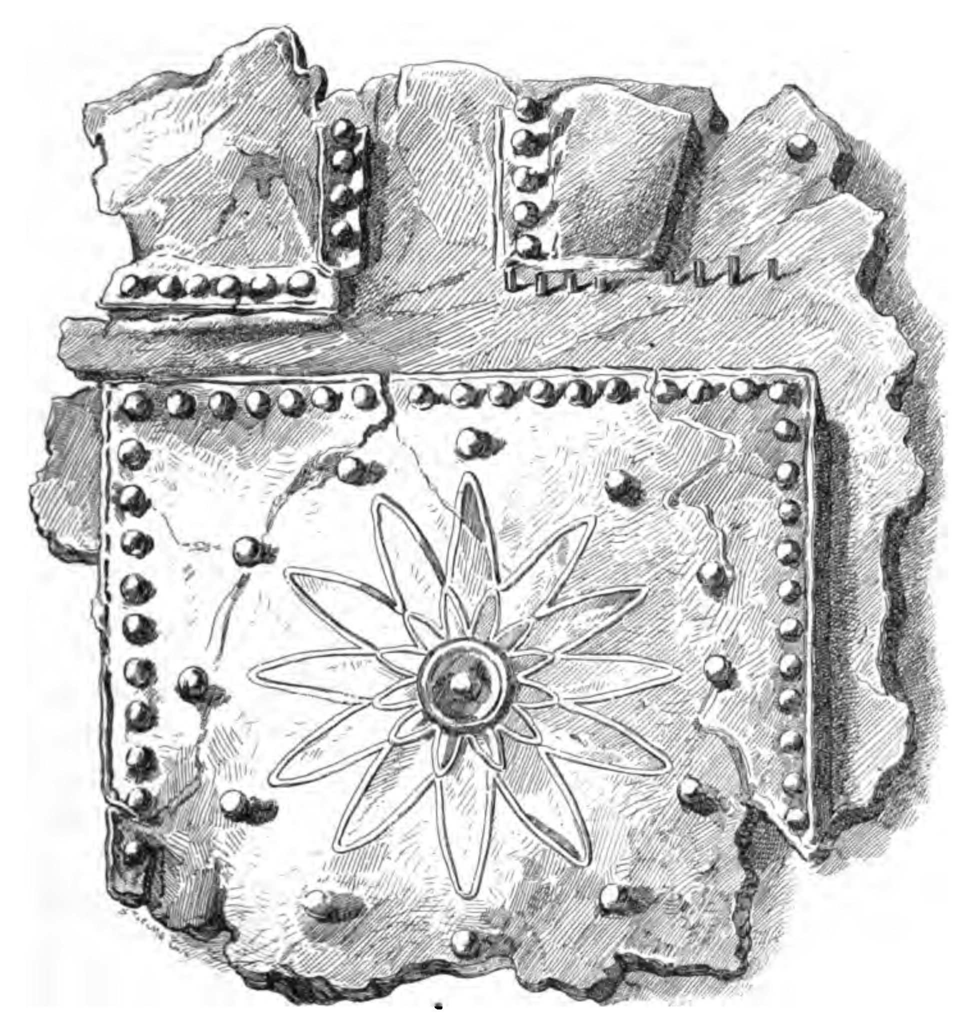
verte d'une glaçure qui augmente et varie l'effet des motifs choisis, ailleurs, dans les parties des constructions qui comportaient plus de simplicité, on s'est passé de cette couverte. Ainsi, aux abords des portes principales de l'enceinte qui enveloppait l'ensemble des bâtiments royaux, M. Dieulafoy a trouvé les restes de bas-reliefs en terre rouge qui étaient placés sans doute à droite et à gauche des entrées. Les briques cuites qui par leur rapprochement constituaient les figures ne se distinguent, ni par leur qualité, ni par leur ton, de celles qui composaient le mur auquel on avait donné cet ornement; en les rapprochant, on obtient, plus ou moins complètes, les images de lions et de taureaux avec ou sans ailes, d'êtres factices, dont l'un, avec ses cornes de mouflon, paraît ressembler, trait pour trait, à celui qui est représenté à toute petite échelle, sur un monument, de provenance inconnue, aujourd'hui conservé dans le Cabinet des Antiques, à la Bibliothèque nationale, monument que nous avions attribué à la Chaldée, lorsque nous avions, pour la première fois, publié cette pièce curieuse[1]. Ce type rentrerait donc dans la catégorie de ces monstres que les Grecs appelaient « les animaux susiens[2] ».

Grâce au riche butin rapporté par M. Dieulafoy, on saisit bien aujourd'hui le caractère et l'aspect de la décoration qui parait les édifices élevés à Suse par les rois perses; la terre cuite ici cachée sous un émail, là gardant sa couleur naturelle, en faisait presque tous les frais, et nous en avons aujourd'hui sous les yeux, au Louvre, les éléments principaux. Tout ce que le feu ne consume pas, il le rend indestructible; la masse confuse et ravinée de l'énorme tumulus qui nous a valu de si heureuses surprises renferme encore dans ses profondeurs des milliers de briques où l'émail a gardé tout son éclat, et le modelé toute la précision de son contour et de son relief. Au

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 277,

2. Voir la description souvent citée que l'auteur du traité Περὶ Θαυμασίων ἀκουσμάτων, attribué à Aristote, donne du manteau d'Alciménès de Sybaris (ch. xcvi). M. Furtwængler, dans son excellent article *Gryps* du lexique de Roscher, avait déjà émis, avant la découverte de M. Dieulafoy, l'idée que ce type appartiendrait en propre à la Perse. Nous ne pouvons que rendre hommage à sa sagacité; il nous reste pourtant un doute. L'art perse n'a pas été, comme l'art chaldæo-assyrien, un art populaire répandant ses produits dans toute l'Asie antérieure, grâce à une industrie florissante et à un commerce actif; il n'a guère été que le serviteur des fantaisies royales; j'hésiterais fort à lui attribuer tout objet qui ne s'annonce pas, à des signes particuliers, comme ayant été exécuté pour le prince, comme ayant fait partie de la décoration ou du mobilier de ses palais. Je me demande donc encore si ce type n'aurait pas été inventé en Chaldée et seulement adopté par les Perses, et si, malgré sa présence à Suse, nous ne sommes pas fondé à porter au compte de la plastique chaldéenne la tablette en litige.

contraire, on n'a retrouvé presque rien et il doit rester bien peu de chose d'une autre des matières qui formaient ce que l'on pourrait appeler les dessus de la construction; nous voulons parler du métal, employé surtout comme enveloppe des bois. Un seul débris notable de ces



353. — Fragment du revêtement d'une porte, à Suse. Longueur, 0m,48; largeur, 0m,40. Louvre. Dessin de Saint-Elme Gautier.

revêtements a été retrouvé. Ce sont des feuilles de bronze, qui recouvraient les huisseries d'une grande porte par laquelle, à Suse, on accédait à l'enceinte où se dressait le palais d'Artaxerxès Mnémon (fig. 353). « Le dessin en est simple, heureux, déduit franchement de l'emploi des matériaux. Imaginez un blindage composé de plaques carrées, d'un pied de côté. Chaque carré est réuni à son voisin par trois listels de bronze creusant dans le vantail ces larges rainures si chères aux déco-

rateurs assyriens et que l'on désigne sous le nom de refend. Le milieu de chaque plaque est orné d'une double marguerite, dont les contours sont repoussés au marteau. Comme il fallait river ces lames de bronze et les relier aux ais, on les entoura d'une rangée de clous à tête ronde, puis on fixa des clous au sommet des pétales de la marguerite et au centre de l'ovaire. Le fragment retrouvé forme un carré complet et présente ainsi tous les éléments de la décoration des vantaux[1]. »

Par la diversité des matériaux qu'il employait soit dans le corps même de l'édifice, soit pour en garnir et pour en orner les surfaces, l'architecte perse avait donc su donner au dedans comme au dehors de ses bâtiments cette richesse d'aspect, cette coloration chaude et variée qui ont toujours plu si fort aux Orientaux et que nous avons partout rencontrées sur notre chemin, dans la vallée du Nil comme dans celle du Tigre et sur la colline de Sion. Jusqu'où a-t-il été dans cette voie? S'est-il décidé, comme l'ont fait les Égyptiens et, plus discrètement, les Grecs eux-mêmes, à poser un ton sur la pierre, sur les moulures et sur les sculptures taillées dans la roche calcaire? De tous les voyageurs qui ont étudié Persépolis, il n'en est qu'un qui prétende avoir aperçu sur les bas-reliefs des vestiges de couleur : c'est Texier[2]; or, s'il a le coup d'œil parfois rapide et juste, il affirme souvent très à la légère; j'en ai eu plus d'une preuve en Asie Mineure, lorsque, avec MM. Guillaume et Delbet, j'examinais à nouveau les monuments qu'il avait décrits. Son assertion est contraire au témoignage de MM. Coste, Flandin et Dieulafoy; tous les trois déclarent n'avoir rien vu de pareil, malgré toutes leurs recherches, ni sur les figures, ni sur les murs de façade, ni dans les parties moulurées de la construction[3]. Le beau poli que la pierre y a reçu, par exemple dans les chambranles de toutes les baies, semble exclure l'idée d'un enduit dont la présence aurait rendu inutile le travail que s'est imposé là l'ouvrier. A Suse non plus, où les débris de l'édifice, enfouis dans le sol au lieu d'être, comme à Persépolis, exposés

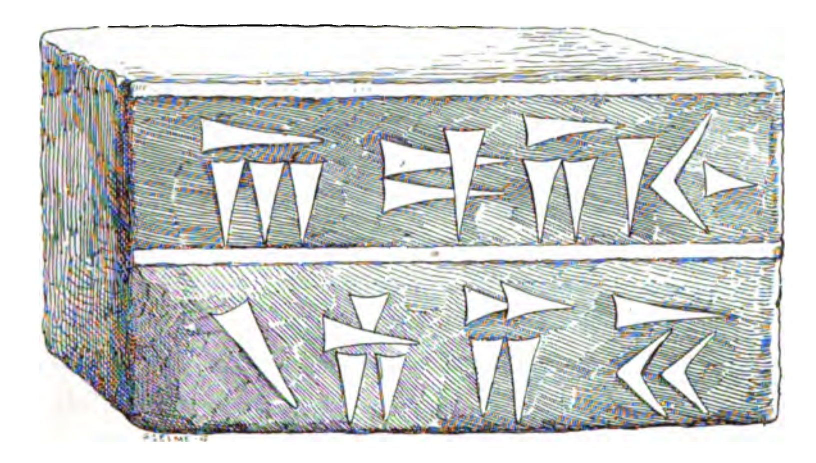
1. J. Dieulafoy, *A Suse*, p. 285.

2. Texier, *Description*, t. II, p. 188-190. Texier affirme : 1° avoir constaté sur le vêtement, dans plusieurs bas-reliefs, des rosaces légèrement dessinées à la pointe qui ne pouvaient être que l'esquisse d'un ornement peint appliqué sur ces étoffes; 2° s'être assuré, par une analyse chimique, que les bas-reliefs se détachaient sur un fond bleu obtenu par l'application d'une cendre à base de cuivre. Il avoue d'ailleurs avoir été peut-être un peu loin en couvrant de peintures tout le bas-relief dans la restitution qu'il a publiée (pl. CXI, CXI *bis* et CXI *ter*).

3. C'est ce dont témoigne M. Coste dans le texte manuscrit qui accompagne ses dessins originaux déposés à la bibliothèque de l'Institut (10 pages sur les ruines de Persépolis). Flandin, dans le texte imprimé, fait la même déclaration (p. 134-135). Dieulafoy, *l'Art antique*, III, p. 20. Rien à ce sujet dans les *Bemerkungen* de Stolze.

à l'air, auraient pu mieux garder la peinture, il ne s'en est point montré trace sur aucun des fragments que les fouilles ont dégagés.

Cependant, s'il y a lieu d'écarter l'hypothèse d'une enluminure systématique qui aurait partout caché le nu de la pierre, l'architecte avait trop le goût des jeux de la couleur pour s'être interdit de réchauffer, par endroits, les tons blancs ou gris du calcaire en y mêlant quelques tons d'un accent plus ferme et plus vif, qui seraient une joie pour les yeux. M. Houssay a constaté que, dans la grande inscription qui a été gravée, à Nakch-i-Roustem, sur la tombe de Darius, les lettres se détachaient jadis en bleu sur le nu de la roche, comme à Suse elles res-



354. — Suse. Brique émaillée. Louvre. Dessin de Saint-Elme Gautier.

sortaient en blanc sur le fond jaune ou bleu des carreaux émaillés (fig. 354). Mais c'est surtout à l'application du métal que le décorateur paraît avoir demandé ce genre d'effets. Ni en Perse ni en Susiane, on n'a point retrouvé un seul débris des oreilles et des cornes de ces têtes de taureau qui surmontaient les colonnes, et les fragments exposés au Louvre laissent d'ailleurs voir les mortaises où étaient insérées ces pièces de rapport (fig. 322); on y aperçoit même le trou du tenon qui en traversait la base et qui servait à les maintenir en place. Ces pièces ne peuvent avoir été qu'en bronze; le bois eût été trop fragile. Laissé à l'état naturel, le bronze prenait rapidement cette belle patine verte qui recouvre les figurines trouvées en Chaldée, dans les fouilles de *Tello*; mais dans les plus soignés et les plus somptueux des édifices royaux il devait plutôt être doré. Ces rehauts d'or auxquels les auteurs anciens font de fréquentes allusions, à propos d'Ecbatane et de Suse, on en a relevé, sur plusieurs points, la trace encore

très visible. Il y a deux cents ans, Chardin, cet observateur exact et curieux, trouvait, à Persépolis, dans le creux des caractères cunéiformes, des restes de l'or qui y avait servi à mieux faire ressortir ces inscriptions sur le champ de la pierre, et il s'étonnait que, depuis tant de siècles, l'air n'eût pas encore mangé cette dorure[1]. Un des fragments qui sont aujourd'hui exposés au Louvre donne lieu à une observation plus intéressante encore et plus décisive. Dans cette tête de taureau, le globe de l'œil offre une teinte brune qui tranche sur le gris clair du reste de la tête, gris qui n'est pas autre chose que le ton même de la roche calcaire où ont été taillés tous ces chapiteaux. Frappé de la différence de coloration, M. Dieulafoy a voulu se l'expliquer, et un examen attentif lui a fait découvrir, vers le bas de cette protubérance, dans l'angle rentrant, quelques parcelles d'un mordant semblable à celui qu'emploient encore nos doreurs. Sur la partie saillante, plus exposée aux intempéries, cette substance n'avait laissé qu'une sorte d'ombre et de reflet, tandis que, dans ce creux où elle était mieux abritée, elle n'avait pas disparu tout entière, ce qui suffit à prouver qu'une feuille d'or a jadis été collée sur cette portion de la figure. Si l'on n'a pas fait la même remarque à Persépolis, c'est que les chapiteaux, que n'y protégeait point un matelas de terre, y sont très frustes, comme le montrent les dessins de Coste et les photographies de Stolze. Coste et Flandin parlent pourtant « d'une espèce de vernis verdâtre, bronzé, qui semble revêtir en certains endroits les parois internes de quelques portions de mur[2] ». Si, comme ils en expriment eux-mêmes la crainte, ils n'ont pas été trompés par une simple apparence, n'y a-t-il pas là un indice analogue à celui que nous a fourni l'étude des fragments de Suse, un autre exemple de l'application du même procédé?

Du moment où l'on employait la dorure, on n'avait aucun motif pour en limiter l'emploi à la seule partie de la construction où la marque s'en est si heureusement conservée; ainsi, dans le taureau de Suse, il est probable que les cornes aussi étaient dorées. Il est possible que les rosaces, que les moulures des chambranles aient, par places, reçu la même parure. Quant aux édifices de Persépolis, où l'or servait à mieux détacher les inscriptions, pourquoi auraient-ils été moins richement décorés que ceux de Suse? Lorsqu'on essaye de les restaurer, on est donc en droit d'y poser, en des lieux bien choisis, quelques touches d'un or qui se mariait également bien au blanc, au

1. Chardin, *Voyage en Perse*, t. VIII, p. 321, édition Langlès.
2. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, Texte, pp. 134-135.

gris, au noir de la pierre et aux bleus intenses des fonds d'émail; bientôt bruni par l'air et par la pluie, cet or accusait maints détails sans jamais en exagérer l'importance et sans rompre, par une note trop bruyante, la belle harmonie de l'ensemble. Dans les restitutions que nous avons proposées (planches VI et IX), nous n'avons d'ailleurs usé de cette ressource qu'avec une extrême réserve, et nous n'avons nulle part colorié la pierre; celle-ci était d'un grain trop fin et trop serré, elle a été taillée avec trop de soin et les traces de ces surcharges y sont trop rares pour qu'il y ait lieu de songer à quelque chose qui rappelle ces premiers temples de la Grèce, construits en tuf plus ou moins grossier, où, dans les sculptures des frises et des frontons comme dans tout le reste du bâtiment, la roche, d'une structure irrégulière et d'un aspect triste, était presque partout cachée sous un enduit. La polychromie de l'architecture royale des Achéménides était à la fois plus discrète et plus riche; elle résultait moins de la manœuvre du pinceau que de la diversité des matériaux. Chacun de ceux-ci a sa coloration particulière, qui tient à sa nature propre, et comme son timbre personnel; au contraire, quelques différences que l'on essaye d'y mettre en variant les teintes, les tons liquides étendus au pinceau gardent toujours des valeurs à peu près pareilles et donnent à l'œil une sensation toujours la même. C'est comme un orchestre qui ne renfermerait que des instruments de même espèce, des cuivres par exemple ou des instruments à cordes. Vous aurez beau augmenter le nombre des musiciens; jamais, quel que soit leur talent, vous ne réussirez à éviter tout à fait le défaut d'une certaine pauvreté, d'une certaine monotonie.

§ 7. — LES ÉDIFICES VOUTÉS.

Les édifices que nous avons décrits jusqu'à présent, édifices où les princes achéménides ont gravé leur signature, appartiennent tous à ce que l'on peut appeler le système de l'architrave, à celui où les jambages des baies soutiennent un linteau, où des plafonds horizontaux reposent sur des supports lapidaires et sur la tête des murs. Dans le *Fars*, l'ancienne Perse, on rencontre les restes d'autres bâtiments, ceux de *Sarvistan* et de *Firouz-Abad*, où la disposition est toute différente, où les portes s'amortissent en arcs à plein cintre, où des coupoles ovoïdes surmontent des salles carrées. Les explorateurs qui les premiers avaient découvert et signalé ces ruines y avaient vu des monuments de l'art sassanide, étroitement apparentés au grand palais de

Ctésiphon, le *Takht-i-Khosrou*[1]; aucun historien n'avait contesté cette attribution[2]. M. Dieulafoy, dans son voyage de 1881-1882, a visité *Firouz-Abad* et *Sarvistan;* il a signalé un autre édifice de moindre dimension, mais de disposition analogue, la ruine de *Ferach-Abad;* les observations et les réflexions qu'elles lui ont suggérées l'ont conduit à se faire une tout autre idée de l'âge et du caractère de ces édifices[3]. Il y voit bien, avec ses prédécesseurs, d'anciens palais, mais des palais qui seraient contemporains de ceux de Persépolis et de Suse; pour lui, ces derniers représentent une architecture étrangère à la Perse, qu'y aurait introduite, sans l'y acclimater d'une manière durable, le caprice des rois, servi par des artistes grecs et égyptiens; au contraire, dans ces édifices à coupoles, bâtis vers le même temps par des grands seigneurs, par des satrapes héréditaires, on aurait des échantillons de la véritable architecture nationale, d'une architecture qui se rattacherait par ses origines aux édifices voûtés de l'Assyrie, mais qui, transplantée sur le sol de l'Iran, y aurait perfectionné ses procédés, pendant le cours de la période achéménide, pour arriver enfin, sous les Sassanides, à se sentir en pleine possession de ses moyens et pour produire, un peu plus tard, ces belles mosquées des premiers siècles de l'hégire dont les restes font aujourd'hui l'admiration des voyageurs. Il y aurait eu ainsi, en Perse, transmission ininterrompue et développement progressif de ce système de l'arc et de la coupole bâtie sur plan carré; ce travail, commencé peut-être avant le règne même de Cyrus, poursuivi sous ses successeurs, aurait fourni aux architectes byzantins les premiers éléments des dispositions qui caractérisent les plus célèbres de leurs ouvrages, ceux qui ont ensuite, comme Sainte-Sophie, servi de modèles à l'art occidental.

Comme toutes les théories qui établissent une relation de cause à effet entre des phénomènes jusqu'alors demeurés sans lien, et par suite inexpliqués, celle-ci est fort séduisante; mais il reste à savoir si les faits sur lesquels on prétend l'appuyer sont tous exacts, s'ils comportent l'interprétation qui en a été donnée. Il importe d'ailleurs que la question soit bien posée. Nous n'avons pas à discuter ici et nous ne

1. Coste et Flandin, *Perse ancienne*, texte, p. 23-27, 36-45; planches 28-29, 38-42.

2. Nous avons accepté cette hypothèse quand, à propos des édifices voûtés de l'Assyrie, nous avons fait allusion aux ruines de *Sarvistan* et de *Firouz-Abad* (*Histoire de l'Art*, t. II, pp. 174, 175, 260). Fergusson partage la manière de voir de Coste (*History of architecture in all countries*, 2e édition, 1874, t. I, p. 377-394 : *Sassanian architecture*).

3. *L'Art antique de la Perse, quatrième partie : les Monuments voûtés de l'époque achéménide.*

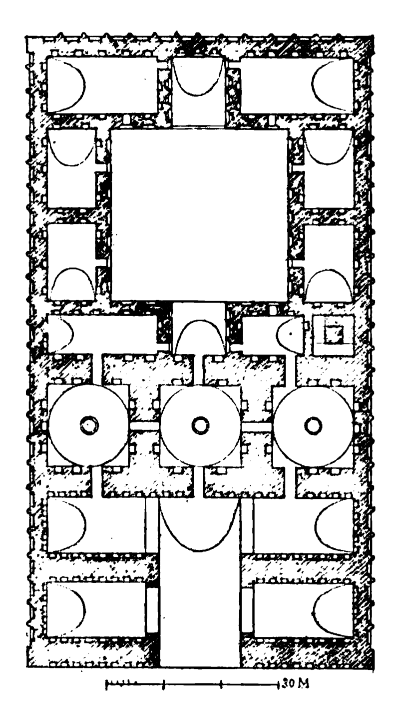
songeons nullement à révoquer en doute les conclusions auxquelles M. Choisy a été conduit par ses belles études sur l'art de bâtir chez les Byzantins [1]; nous sommes tout disposés à retrouver avec lui « les rudiments de la construction byzantine jusque dans les ouvrages des plus anciennes civilisations de l'Orient ». Le seul point sur lequel portent nos observations et nos réserves, et ce n'est pas à lui qu'elles s'adressent, c'est l'âge assigné aux monuments à coupole de *Firouz-Abad*, de *Sarvistan* et de *Ferach-Abad.*

A la différence des édifices de Persépolis et de Suse, ceux-ci ne portent pas d'inscriptions; veut-on en fixer la date par une conjecture spécieuse, il n'y a qu'une voie à suivre : relever avec soin toutes les indications que peuvent fournir le plan, l'appareil et la décoration de ces bâtiments. C'est en appliquant cette méthode que M. Dieulafoy est arrivé à faire du palais de *Sarvistan*, qui lui paraît le moins ancien des deux, « un contemporain des derniers Achéménides ou peut-être des Séleucides »; quant à celui de *Firouz-Abad,* « plus vieux de cent cinquante ou de deux cents ans, il serait l'œuvre d'un satrape de Xerxès ou du premier Artaxerxès » [2]. M. Dieulafoy va même jusqu'à se demander si les ornements de plâtre qui reproduisent, à *Firouz-Abad,* certains traits caractéristiques de la décoration persépolitaine ne seraient pas postérieurs à la construction, s'ils n'auraient pas été appliqués après coup, pour dissimuler la rusticité barbare de la maçonnerie et pour mieux mettre l'édifice en rapport avec le goût du temps. Dans ce cas, dit-il, le gros œuvre « pourrait remonter à l'époque de Cyrus ou peut-être mieux d'Ariaramnès, le grand-père de Cyrus et le dernier souverain du Fars ».

Nous ne nous arrêterons pas à montrer ce qu'il y a d'invraisemblable dans cette supposition d'un édifice ainsi exécuté en deux fois; l'espèce de béton qui constitue les murs est trop grossier pour avoir jamais pu rester à découvert; il a dû être toujours caché sous un enduit. S'il avait reçu deux décors successifs, on verrait le premier paraître, par endroits, sous le second qui, sur plus d'un point, est tombé par éclats; or il n'en est pas ainsi, comme on peut s'en convaincre en jetant les yeux sur les photographies qui représentent l'intérieur du palais [3]. Nous ne demanderons pas non plus comment on peut dire, même

1. Auguste Choisy, *l'Art de bâtir chez les Byzantins*, in-4, 1882, 187 pages et 25 planches. Voir particulièrement le chapitre xiv : *Essai historique*, § 1 ; *Origine des méthodes*.
2. Dieulafoy, *l'Art antique*, IV, p. 75.
3. Dieulafoy, *l'Art antique*, IV, pl. xiv, xv, xvi.

par conjecture, si vingt ans ou deux siècles se sont écoulés entre les temps où ont été bâtis les deux palais. De pareilles déterminations ne sont possibles que là où, comme dans l'histoire de l'architecture grecque, on a de nombreux édifices, dont plusieurs sont datés; alors, mais alors seulement, on peut mesurer, avec une approximation suffisante, la durée des intervalles qui séparent les différents termes de la série, et encore, dans plus d'un cas, est-il difficile de se prononcer. L'art ne marche pas d'un pas égal dans tous les cantons d'une même contrée. C'est ainsi qu'en Grèce, d'une vallée à l'autre, il y a des arrêts de développement et des retards qui risqueraient de tromper une critique trop pressée et trop affirmative. Sans insister sur ces détails, nous nous bornerons donc à discuter l'assertion qui fait le fond de la thèse récemment émise[1].



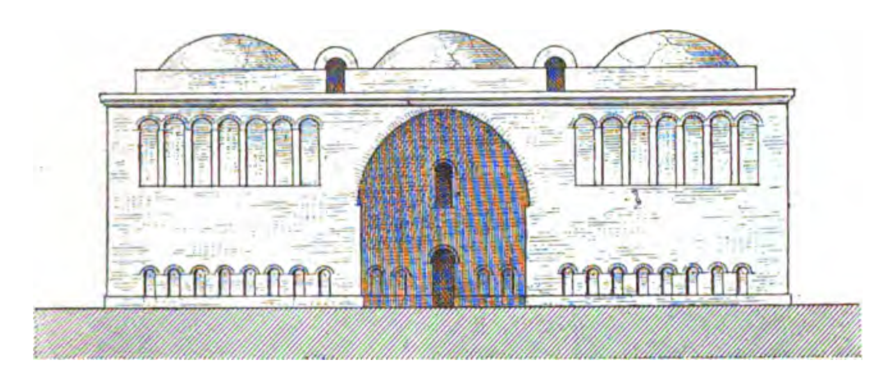
355. — Plan du palais de Firouz-Abad. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. XXXIX.

Le palais de *Firouz-Abad* a 103m,46 de long, sur 55m,50 de large (fig. 355). L'entrée principale est au nord, en face d'une belle source d'eau vive et limpide, entourée d'un mur circulaire. Elle offre l'aspect d'une grande salle voûtée, complètement ouverte par devant, ou plutôt d'un énorme porche, qui a 27m,40 de long sur 13m,30 de large (fig. 356). A droite et à gauche, deux salles voûtées et ornées de petites niches. Ces pièces précèdent trois salles carrées à dôme, dont chacune a 13m,30 de côté (fig. 357). Le sommet de la coupole est à 22 mètres au-dessus du sol. A la suite de celle du centre est une grande cour de 29 mètres en carré, ayant à son pourtour diverses pièces voûtées. Les murs de cet édifice sont très épais. Ceux des salles à dôme ont 4m,70, les autres 2m,30 et 3m,10. Toute la construction est en maçonnerie de blocage, en moellons liés par un bon mortier de chaux et de sable. Les enduits sont au plâtre et au mortier et d'une épaisseur de 0m,02 à

1. Nous avons déjà donné deux vues de l'état actuel des édifices de Firouz-Abad et de Sarvistan, une coupe transversale de ce dernier monument, et la façade latérale du premier (*Histoire de l'Art*, t. II, fig. 52, 53, 54, 103).

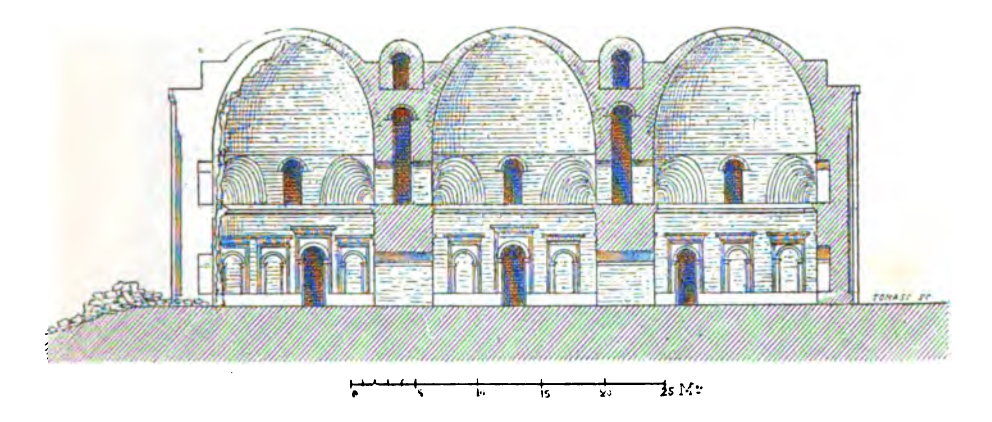
0^{m},03. Toutes les portes et les niches s'amortissent en arcade. Les voussures des portes et des niches sont en plein cintre, il n'y a que celles des voûtes et des coupoles qui soient de forme ovoïde[1].

Plus petit que celui de Firouz-Abad, le palais de Sarvistan a 40^{m},35



356. — Firouz-Abad. Façade principale restaurée. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. XL.

de long sur 33^{m},80 de large (fig. 358). L'entrée principale est à l'ouest; elle est formée de trois grandes ouvertures voûtées, ornées sur la façade de colonnes engagées (fig. 359). Le porche du centre précède une grande

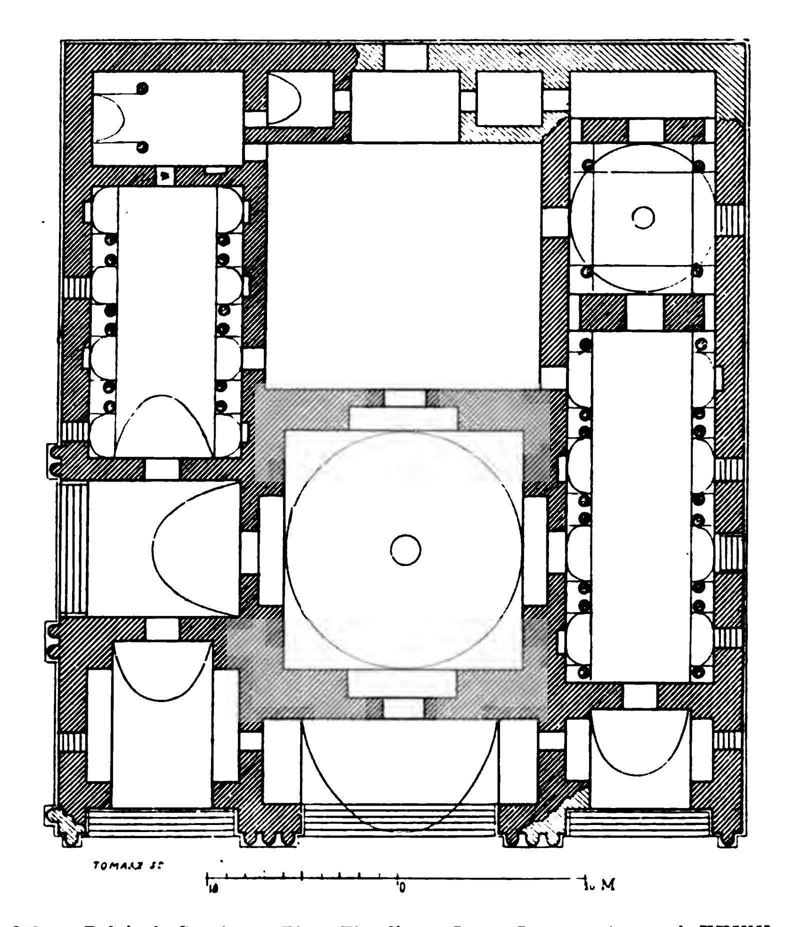


357. — Firouz-Abad. Coupe sur la largeur. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. XL.

salle de 10^{m},80 en carré, couverte par une coupole très élevée. Derrière cette salle est une cour, et, à gauche, un autre porche sur la façade du nord, donnant entrée à une salle ornée de petites colonnes très courtes et accouplées, et à une autre salle plus petite que la précédente. Du côté du sud, se trouve une grande salle avec les mêmes colonnes tra-

1. Cette description sommaire et celle du palais de Sarvistan sont empruntées, presque mot pour mot, aux notes manuscrites de Coste.

pues, accouplées deux à deux, qui précède une deuxième salle à coupole, de plus faible dimension. Sur la façade à l'est, il n'y a qu'une seule porte, à droite et à gauche de laquelle se trouvent deux petites chambres de portier. Pas d'escalier pour monter aux terrasses (fig. 360). Même emploi de l'arc en plein-cintre et de l'arc ovoïde, même procédé de construction qu'à Firouz-Abad, à cela près que les

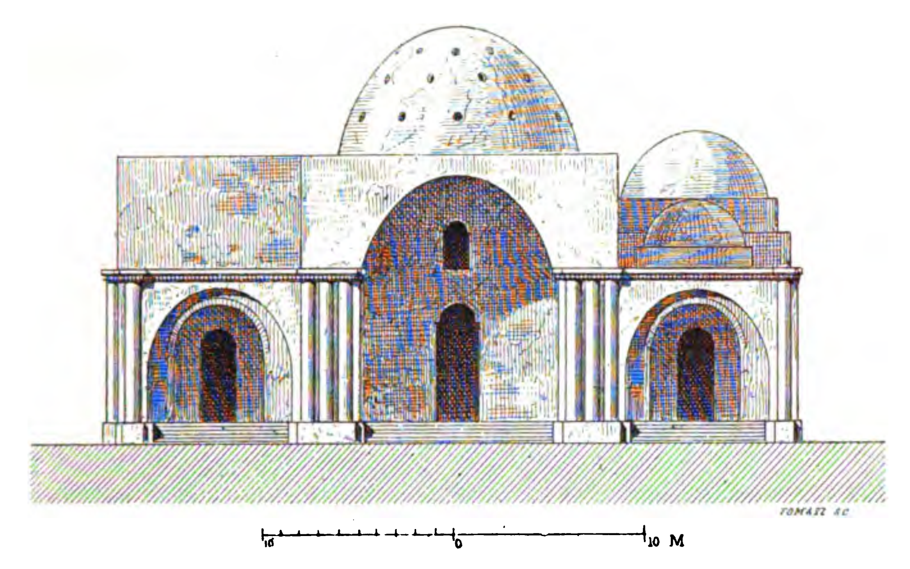


358. — Palais de Sarvistan. Plan. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. XXVIII.

coupoles et les voûtes sont bâties en fortes briques cuites de $0^m,28$ de long sur $0^m,25$ de large et $0^m,08$ d'épaisseur, posées sur une couche de mortier de $0^m,02$. Ces briques sont rouges et bien cuites. Tous les parements intérieurs étaient enduits d'un mortier de pierre et de chaux. Les petites colonnes sont en maçonnerie revêtue d'un enduit.

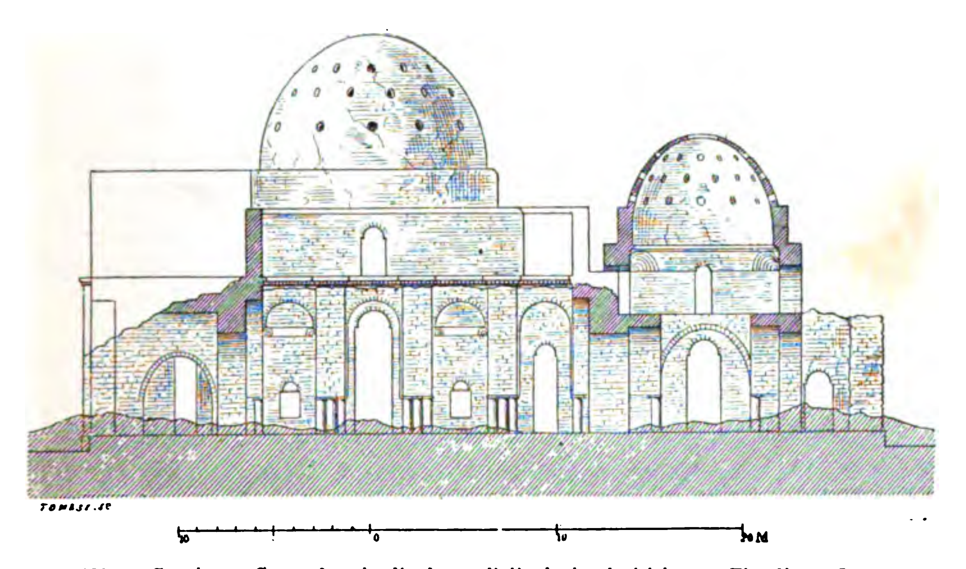
Ce monument paraît avoir été, à l'intérieur, moins orné que celui de Firouz-Abad et il est moins bien conservé; mais le plan et les éléments de la construction y sont les mêmes, ce qui permet d'affirmer

qu'il relève de la même école, qu'il appartient à la même période du développement de l'art oriental. Lorsqu'il s'agira de donner un nom à



359. — Sarvistan. Façade principale restaurée. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. XXIX.

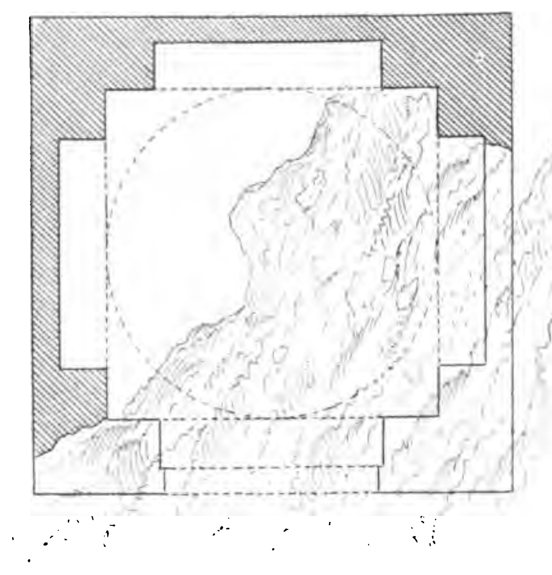
cette école, de déterminer cette période, nous serons donc fondé à faire porter nos observations tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre des deux édi-



360. — Sarvistan. Coupe longitudinale sur l'aile droite du bâtiment. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. XXIX.

fices. Avec quelques différences, Sarvistan et Firouz-Abad offrent assez de caractères communs pour qu'il y ait lieu, comme on dit au barreau, de joindre les deux causes. On en rapprochera encore, sans qu'il y ait

lieu de s'y arrêter longuement, un petit monument à coupole qui se trouve dans la vallée de *Férach-Abad*, à trois étapes à l'ouest du palais de Firouz-Abad. Comme ce dernier édifice, il est construit en moellons bruts. Ses dimensions restreintes et l'état de ruine dans lequel il se trouve en font un monument d'importance secondaire : il ne reste debout qu'un dôme, mais ce dôme, et c'est à ce point de vue seulement qu'il est intéressant, est porté sur quatre piliers réunis par des arceaux évidés (fig. 361 et 362)[1]. Le passage de la forme carrée à la forme circulaire a été obtenu là par une de ces combinaisons transitoires qui préludèrent aux dispositions que l'on finit par adopter pour l'établissement de la coupole sur pendentifs.



361. — Férach-Abad. Plan.
Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, IV, fig. 56.

Si l'on jette les yeux sur la carte du canton de Firouz-Abad, on ne saurait manquer d'être frappé de la manière dont y sont distribués les monuments du passé[2]. Le palais que nous avons décrit est à 5 kilomètres d'un groupe de ruines, situé au centre de la plaine, où se trouve au moins une construction en grand appareil qu'il est difficile de ne pas attribuer à l'époque des Achéménides ; mais il est tout proche de bas-reliefs sassanides ciselés dans les flancs de la gorge dont il ferme l'entrée. Sans doute cette proximité ne suffit pas à prouver que l'édifice et les bas-reliefs soient contemporains. A Béhistoun et à Nakch-i-Roustem, les successeurs d'Ardéchir ont tenu à placer leurs images auprès de celles des antiques souverains dont ils avaient repris les traditions et dont ils se prétendaient les héritiers directs ; mais ici, en l'absence de toute sculpture qui remontât au temps de Xerxès ou de Darius, ils n'avaient pas les mêmes raisons de choisir ce défilé pour y tailler leurs effigies dans le roc. Le parti qu'ils ont pris s'expliquerait au contraire

1. Dieulafoy, *l'Art antique*, IV, p. 77-78 et pl. xviii.
2. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. 34.

par le voisinage de l'une de leurs résidences favorites ; palais et bas-reliefs auraient formé un ensemble qui daterait du règne d'un de ces rois, de celui d'un Sapor ou d'un Chosroès.

Ce n'est d'ailleurs là qu'une présomption ; pour arriver à résoudre le problème, il convient de reprendre l'étude minutieuse de ces édifices, après M. Dieulafoy et à l'aide même des données très précises que fournissent son texte et ses planches ; nous nous demanderons ensuite à quoi



362. — Ferach-Abad. Vue perspective. Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, IV, fig. 57.

ils ressemblent, où l'on en trouve qui présentent les mêmes dispositions et qui se rattachent, par des liens de parenté, à ceux qui nous occupent.

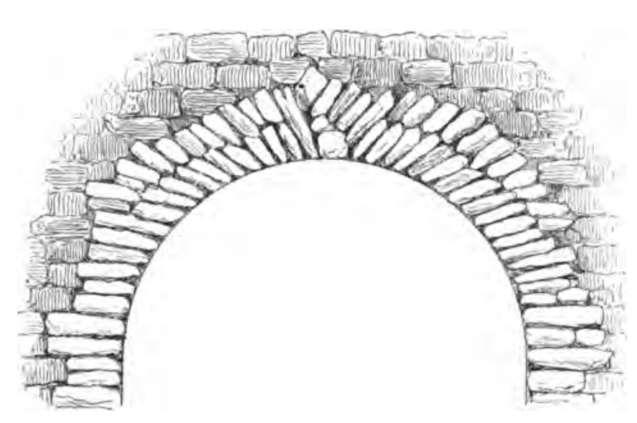
Les deux plans, celui de Firouz-Abad et celui de Sarvistan, sont de la même école. L'édifice, au lieu d'être, comme les palais achéménides, ou dépourvu de murs, ou accessible par plusieurs entrées également réparties sur ses différentes faces, est clos de tous côtés par d'épaisses murailles ; à Sarvistan, il y a plusieurs portes latérales ; à Firouz-Abad, il n'y en a qu'une seule, qui dessert tout l'édifice ; mais, dans l'un comme dans l'autre de ces monuments, la porte qui s'ouvre au milieu de la

façade principale offre à l'œil une importance tout exceptionnelle. C'est une très large arcade, en plein cintre, dont le sommet atteint presque le faîte du bâtiment et dessine ainsi un ample porche, sur lequel donnent les salles les plus vastes, les appartements de réception. Ceux-ci, de forme carrée et recouverts par des coupoles, constituent la partie antérieure de l'édifice, celle qui était ouverte au public; derrière elle, distribuées sur les trois côtés d'une grande cour, des pièces plus petites, voûtées en berceau; c'était l'habitation proprement dite. Or ces plans ne rappellent ni ceux des édifices royaux de Persépolis et de Suse, ni ceux même des palais assyriens[1].

Pas plus que le plan, la construction n'a aucun rapport avec celle dont nous avons étudié les méthodes dans les édifices de Pasargade et de Persépolis. Nulle part ici on ne retrouve ce grand appareil qui, par le volume des matériaux mis en œuvre, par la régularité des lits et par le soin avec lequel sont dressés les parements, a sa beauté propre et est destiné par l'architecte à rester partout apparent. C'est en maçonnerie que sont bâtis les deux palais, en une maçonnerie dont les surfaces devraient être, en général, cachées sous un enduit qui était nécessaire pour en dissimuler la grossièreté. A Firouz-Abad, on ne voit que des moellons de calcaire. Dans les murs, ils sont employés bruts; lorsqu'ils devaient entrer dans le corps de voûtes et de coupoles, ils ont été rudement façonnés en dalles minces et plates (fig. 363). A Sarvistan tous les murs sont construits de même en moellons informes; les moellons de parement ont été dégrossis au têtu; les maçons ont même accusé des lits et des joints, ce qui prouve que les murs n'étaient pas crépis à l'extérieur. Quant aux coupoles, elles étaient en briques carrées de très grande dimension, gauchement apprêtées, mais fort bien cuites. C'est par l'excellente qualité des chaux qui, mêlées au sable, ont servi à

1. Si les édifices de la Basse Chaldée nous étaient mieux connus, on y trouverait peut-être des ressemblances plus marquées avec les types que nous venons de décrire; c'est ce que permet de supposer un curieux passage de Strabon (xvi, I, 5) : « Vu la rareté du bois de charpente, on n'emploie pour bâtir les maisons, dans toute la Babylonie, que des poutres et des piliers en bois de palmier. On a soin seulement d'entortiller chaque pilier avec des cordelettes de jonc, que l'on recouvre ensuite de plusieurs couches de peinture. Quant aux portes, c'est avec de l'asphalte qu'on les enduit. *Ces portes sont faites très hautes, ainsi que les maisons. Ajoutons que toutes les maisons sont voûtées, par suite du manque de bois.* » Strabon ajoute qu'il en est de même dans la Susiane et dans la Sitacène. Nous ne retrouvons sans doute pas, dans les palais du Fars, ces piliers et ces charpentes en palmier; mais on remarquera ce qui est dit ici de ces appartements tous voûtés et de la hauteur des baies qui y donnaient accès. La porte avait donc, dans la maison chaldéenne, quelque chose de l'importance qu'elle a prise et gardée dans l'architecture de la Perse.

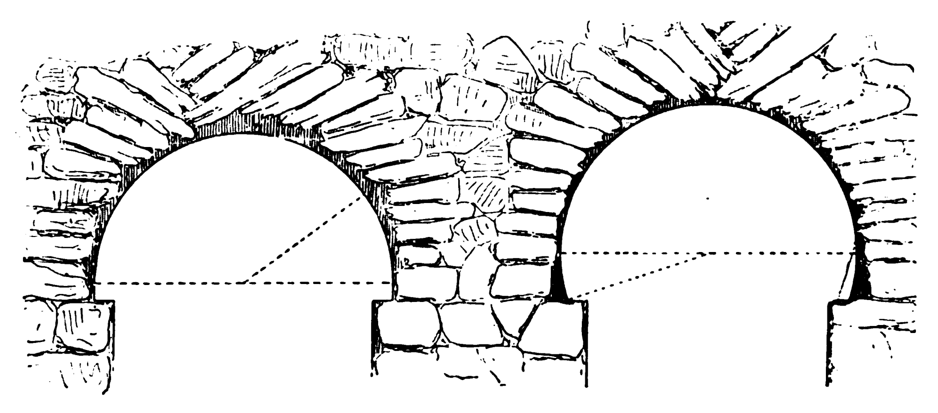
relier tous ces éléments que s'explique la conservation surprenante de ces édifices. Ne considérant pas ceux-ci comme des ouvrages de la période sur laquelle portent aujourd'hui nos recherches, nous ne nous arrêterons pas à définir les procédés par lesquels le constructeur est arrivé ici à suspendre au-dessus d'une salle carrée une coupole à base circulaire; on trouvera toutes les explications nécessaires dans l'étude de M. Dieulafoy. Tout ce qu'il nous importe d'en dégager et d'en retenir, c'est qu'ici il y a, dans la manière dont les voûtes ont été dressées, une négligence ou, si l'on veut, une inexpérience qui, à Firouz-Abad particulièrement, touche à la barbarie. C'était au moyen de fortes charges de plâtre appliquées sur la douelle que l'on obtenait la régularité apparente de l'arc qui, sans ce complément, étant donnée la nature des matériaux dont il était composé, aurait offert le contour le plus irrégulier (fig. 364). Cet arc était d'ailleurs loin de présenter partout le même tracé; le plus souvent, c'était un demi-cercle; mais il affectait aussi parfois la forme de l'arc outrepassé, de celui que l'on nomme parfois l'*arc moresque* (fig. 364). Quant aux surfaces courbes qui relient la base de la coupole à la tête du mur des salles carrées, elles sont loin d'avoir, en réalité, les formes d'une correction savante auxquelles pourraient faire croire des dessins qui, avec leur échelle très réduite, ne peuvent donner une idée exacte du détail de l'exécution. A vrai dire, ces maçonneries ne sont ni de l'encorbellement ni du voussoir; les trompes ou les pendentifs, comme on voudra les appeler, sont rudimentaires. Tout cela tient par la grâce de Dieu, ou, pour mieux dire, par celle du mortier; c'est plutôt du béton que de la construction appareillée.



363. — Détail des grands berceaux du palais de Firouz-Abad. Dieulafoy, *l'Art antique*, IV, fig. 27.

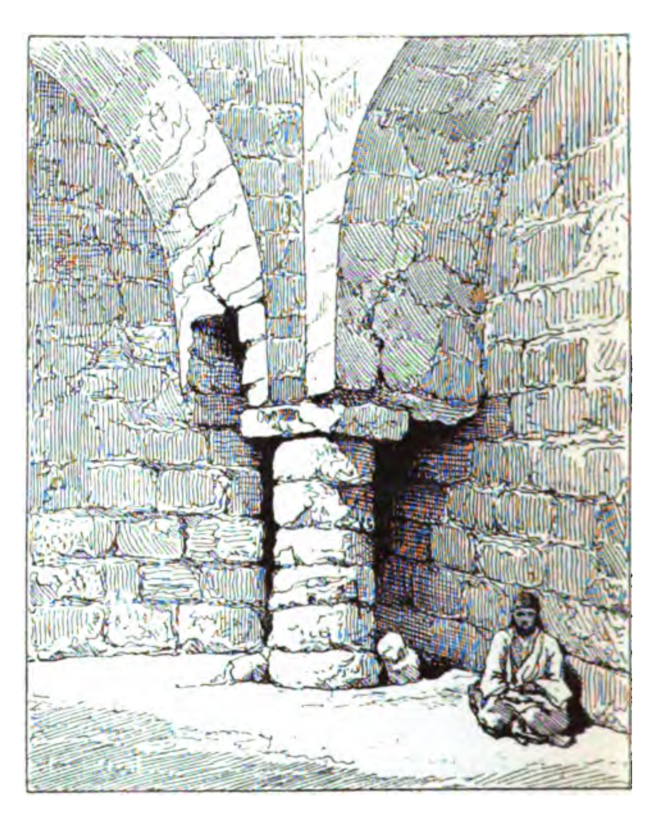
Ce laisser aller donne l'impression d'une œuvre de décadence plutôt que celle d'un travail accompli dans un temps où, comme sous les Achéménides, on construisait avec un soin dont témoignent tous les monuments qui, de Pasargade à Suse, de Cyrus à Artaxerxès Mnémon,

nous ont passé sous les yeux, au cours de cette analyse méthodique des formes et des procédés de l'architecture perse. Il est aisé d'ailleurs



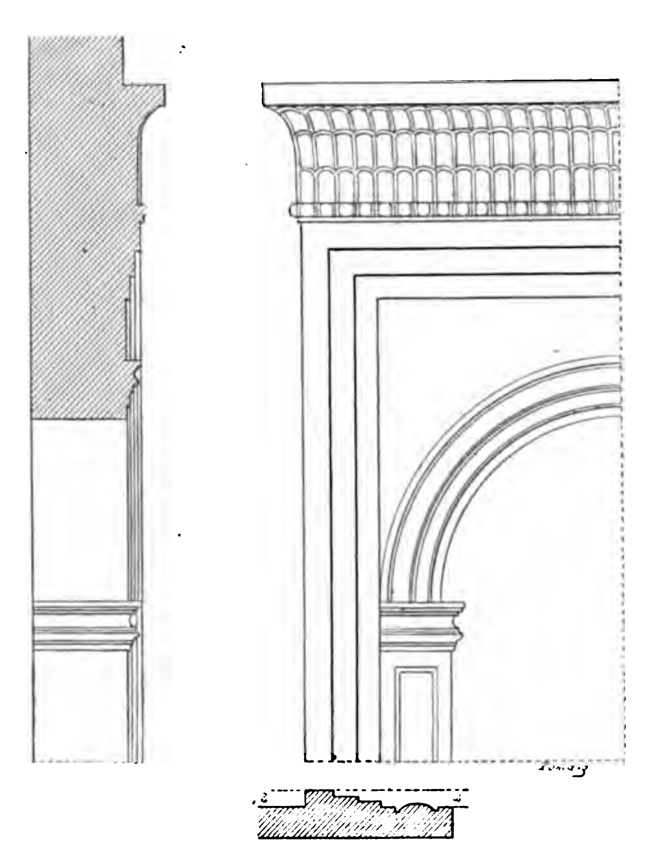
364. — Détail des portes du palais de Firouz-Abad. Dieulafoy, *l'Art antique*, IV, fig. 25 et 26.

de relever dans ces deux bâtiments d'autres marques de cette même grossièreté du travail; ainsi, dans les arcatures plaquées qui, à Firouz-Abad, décorent le bas de la façade principale, les piliers sont, sans aucune nécessité, plus larges que les arcs qui reposent sur eux, proportion qui est d'un fâcheux effet (fig. 356). A Sarvistan où la maçonnerie est meilleure, même défaut dans ces colonnes basses et trapues, faites de moellons, qui supportent la base de contreforts par lesquels sont divisées en travées les galeries de l'aile droite et de l'aile gauche du monument (fig. 360 et 365).



365. — Sarvistan. Colonne et retombée des arceaux de l'une des salles. Dieulafoy, IV, pl. VI.

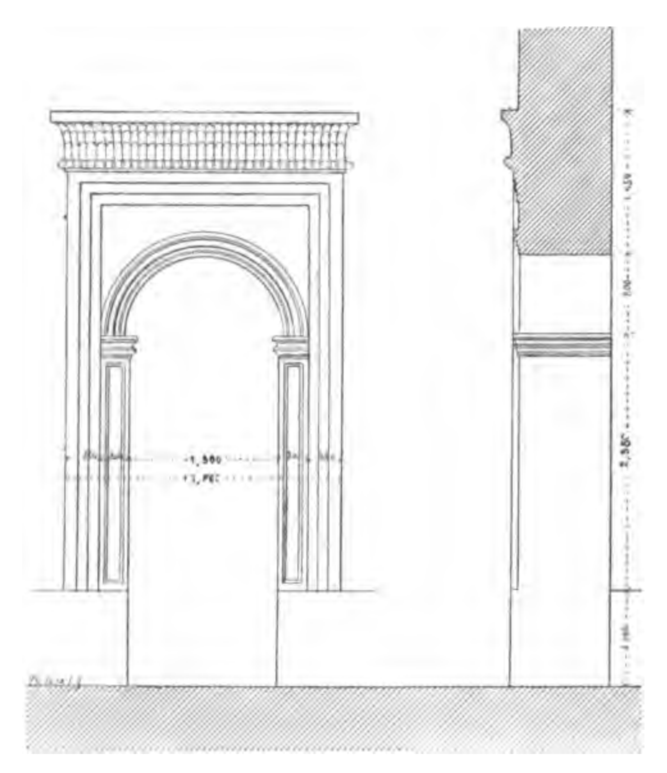
Sans méconnaître ce que ces arrangements ont de disgracieux, on se fonde, pour faire remonter jusqu'aux Achéménides Firouz-Abad et Sarvistan, sur une disposition qui avait déjà frappé les premiers explorateurs : à Firouz-Abad, dans les portes et dans les niches qui ornent les murs des salles, l'arc et ses pieds-droits sont insérés dans un chambranle copié sur celui qui, à Persépolis comme à Suse, règne autour de toutes les baies, qu'elles soient ouvertes ou aveugles; même nombre de listels; comme couronnement, même gorge égyptienne (fig. 366 et 367). Exécuté en plâtre, ce décor se détache par grandes écailles et, dans beaucoup d'endroits, il est tombé; on en voit encore en place des morceaux assez considérables pour en bien saisir le caractère (fig. 367).



366. — Firouz-Abad. Détail des portes. Élévation et coupe. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. XLII.

Quoique la présence de l'arc suffise pour donner aux baies de Firouz-Abad, réelles ou simulées, une physionomie qui n'est plus celle des baies de l'architecte persépolitain, l'imitation n'est pas contestable; mais on y sent une certaine gaucherie. Dans les palais de Darius et de Xerxès, les niches ont leur raison d'être; elles jouent le rôle de fenêtres fermées par un volet ou, plus souvent, celui d'armoires; ici, au contraire, elles n'ont aucune profondeur; ce ne sont que des cadres dessinés sur le mur par le très léger relief des moulures. De plus, afin de pouvoir contenir les arcs, ces chambranles rectangulaires ont dû s'élargir; aussi, dans l'une au moins des salles, se trouvent-ils si pressés qu'ils se touchent par leur sommet (fig. 368), ce qui n'est pas d'un

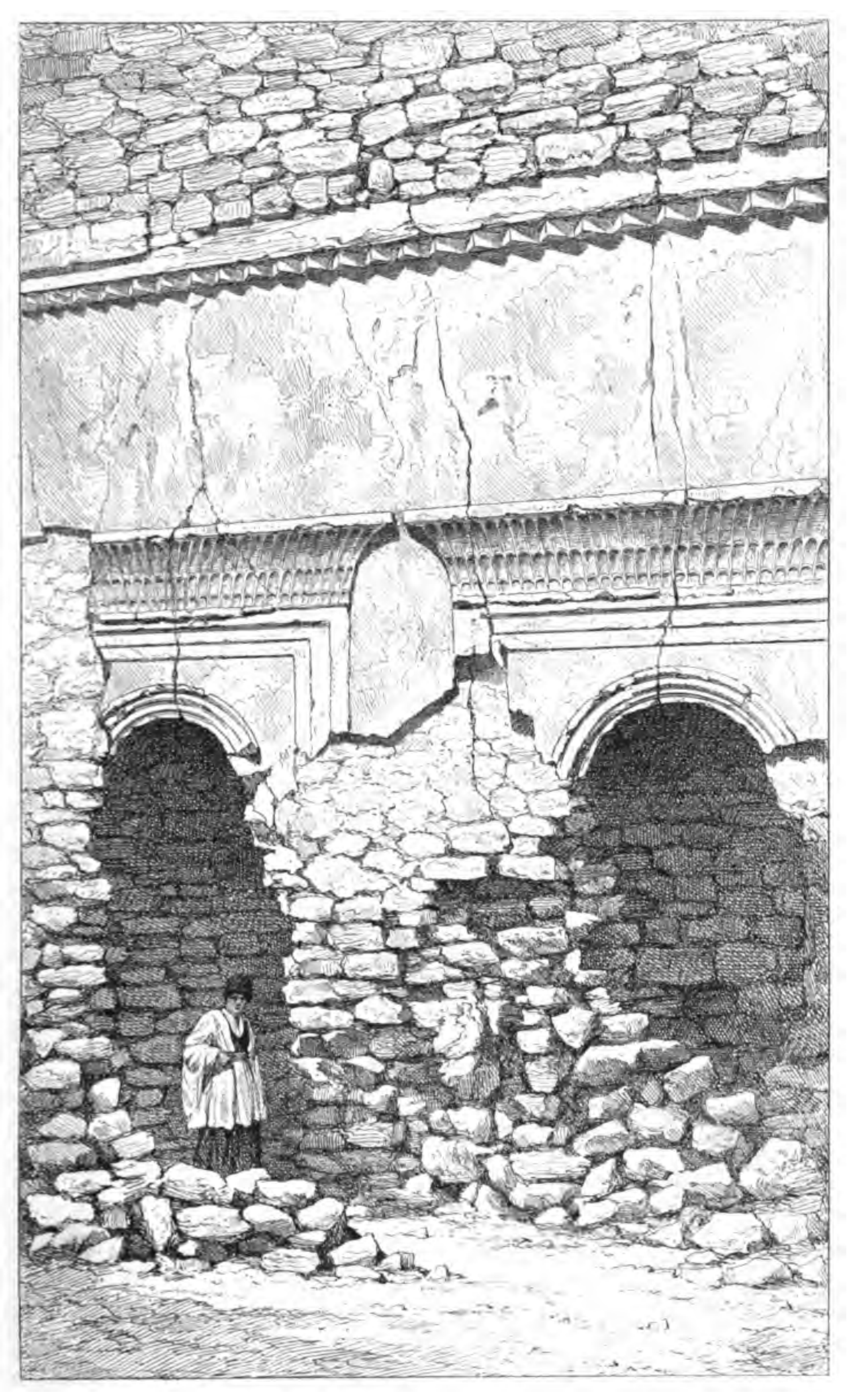
aspect heureux, et ce qui n'arrive jamais dans les édifices auxquels ces types ont été empruntés. Le tracé même de la gorge a subi ici quelque altération, à en juger moins par les dessins de Coste que par la photographie de M. Dieulafoy, qui a été très exactement reproduite par notre dessinateur. La gorge de Firouz-Abad n'a pas, comme à Persépolis, le départ droit de la vraie gorge égyptienne; dès sa naissance, elle se courbe et s'évase, ce qui donne un profil moins ferme et moins franc que celui du modèle. Enfin la corniche qui court au-dessus de cet ensemble des portes et des niches n'a aucun rapport, même lointain, avec celle des entablements perses. C'est un simple rang de dents de scie, que surmonte un double bandeau (fig. 368); elle est aussi insignifiante qu'à Sarvistan, où on la retrouve, deux fois répétée, au haut des murs et au-dessus des trompes et des pendentifs.



367. — Firouz-Abad. Détail des niches. Élévation et coupe. *Perse ancienne*, pl. XLII.

On aura beau chercher, beau examiner, sous toutes leurs faces, au dedans comme au dehors, les trois édifices d'inégale importance sur lesquels porte le débat, la seule particularité dont il sera possible de se prévaloir pour les vieillir de plusieurs siècles, ce sera toujours l'adaptation du chambranle rectangulaire de Persépolis à une baie en plein cintre; on ne trouvera pas d'autre prétexte à invoquer en faveur de cette théorie. La question est de savoir si l'on est en droit d'affirmer que cette copie n'a pu être exécutée que sous les Achéménides, quand était encore vivant l'art auquel appartient en propre ce motif caractéristique.

Il y a une autre hypothèse, celle qui s'était présentée tout d'abord



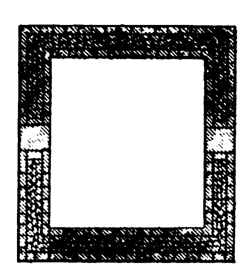
368. — Firouz-Abad. Décoration intérieure. Dieulafoy, *l'Art antique*, IV, pl. XV.

à l'esprit; on avait cru voir dans ce pastiche, dans cette imitation partielle du décor persépolitain, la fantaisie d'un amateur d'archaïsme, qui aurait repris ainsi, longtemps après qu'elle était sortie de l'usage courant, une forme dont il avait les modèles sous les yeux, dans des édifices déjà ruinés à demi, mais encore admirés et vénérés comme les résidences des héros de la race iranienne, des puissants souverains d'autrefois. Cette explication ne concorde-t-elle pas avec tout ce que nous savons des habitudes et des tendances qui ont dominé dans le second empire perse? Par l'idiome qu'elle parle, par le régime politique et religieux qu'elle institue, la monarchie sassanide a tous les caractères de ce que l'histoire appelle une restauration; aussitôt fondée, elle s'applique à renouer cette chaîne des temps qu'avaient brisée les Macédoniens et les Parthes; elle prétend effacer les effets de ce long interrègne pendant lequel les Perses avaient obéi à des souverains étrangers. Comment les arts du dessin auraient-ils seuls échappé à l'action de ces désirs et de ces pensées?

Sans doute, quelles que fussent leur puissance et leur passion, les nouveaux maîtres de l'Iran ne pouvaient pas faire que, pendant cet intervalle de cinq siècles et plus qui sépare Darius Codoman d'Ardéchir, l'architecture et la statuaire n'eussent pas insensiblement modifié leurs procédés et leur goût; ils ne pouvaient empêcher que les traditions du vieil art oriental ne se fussent à la longue éteintes et perdues, tuées par le prestige des exemples que la Grèce d'abord, et ensuite Rome, avaient donnés à tout le monde civilisé. Avec les grands ouvrages que celle-ci avait exécutés dans son vaste empire, l'architecture qui emploie l'arc et la voûte avait partout prévalu sur celle qui ne se sert que du linteau et de la plate-bande; il n'était pas plus possible de revenir au type de la salle hypostyle qu'en sculpture aux formes jadis créées par la Chaldée et par l'Assyrie. Tout étranges que paraissent à première vue les bas-reliefs de Sapor, on reconnaît, dès qu'on les regarde avec quelque attention, que les artistes qui les ont taillés dans la roche vive ont subi, dans une large mesure, l'influence des maîtres de l'Occident, de ceux qui travaillent pour ces empereurs que les rois de Perse ont combattus avec tant d'acharnement. L'art sassanide est un art de décadence et de transition qui, malgré son apparence exotique, malgré la bizarrerie des coiffures et des costumes, rappelle à bien des égards celui de la Rome des Antonins et des Sévères, en même temps qu'il semble parfois laisser pressentir et annoncer celui du moyen âge; mais il n'en est pas moins vrai que

l'on y saisit la trace de plus d'un effort tenté pour rattacher, au moins par le caractère de certains détails, le présent de la Perse à son passé.

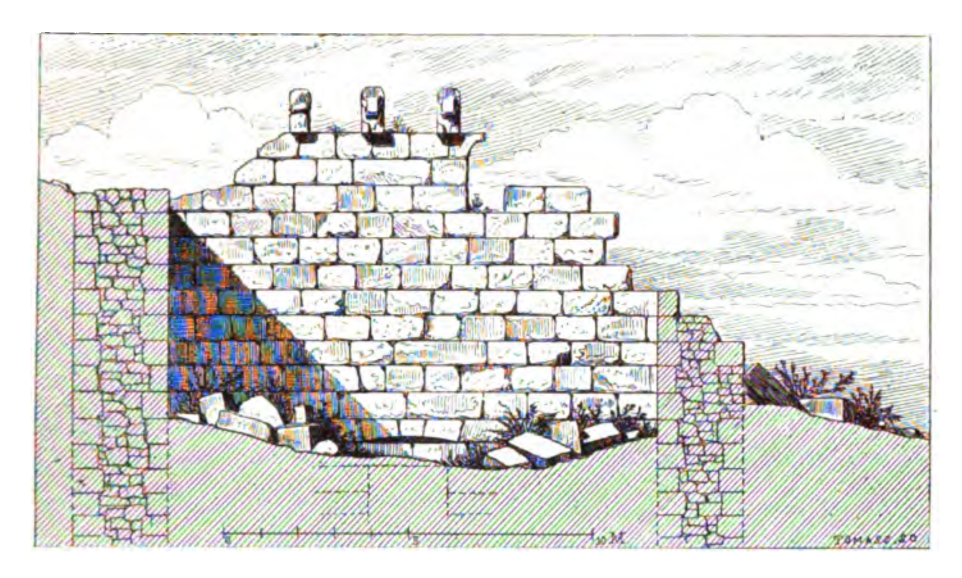
Ainsi à Châpour, dans cette ville près de laquelle se voit encore une suite si curieuse de bas-reliefs sculptés en l'honneur de ce prince dont elle a conservé le nom, il y a une salle, à peu près carrée, dont les murs épais sont formés par un remplissage de moellons compris entre deux parements de pierres de taille, posées à joints vifs (fig. 369, 370, 371)[1]. A l'intérieur, sur le dernier rang d'assises, portaient, espacés de deux mètres d'axe en axe, des corps d'animaux qui sont maintenant très endommagés. On y reconnaît néanmoins « de grossières imitations des taureaux agenouillés qui constituent à Persépolis les chapiteaux des colonnes[2] ». Ils remplissaient là le même office qu'au *Takht-i-Djemchid*, celui de soutenir une architrave ou un plancher; mais ils n'ont certainement pas été ciselés avec le même soin. Ils sont encore en place, à l'abri des atteintes d'une main brutale; les détails de la forme, s'ils avaient été sculptés avec précision dans la pierre, n'auraient pas disparu; or il semble que les blocs n'aient ici subi qu'un hâtif et rude épannelage. Chaque taureau appartenait à deux assises, dont l'une donnait la tête, et l'autre le poitrail (fig. 371)[3].


369. — Châpour. Monument au centre des ruines. Plan. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. XLVII.

Les architectes d'autrefois avaient-ils, eux aussi, fait jouer à ces bustes de taureau le rôle de consoles, sur la crête de leurs murs? Nous ne savons; ce qui est certain, c'est qu'ici, dans l'emploi que l'on a fait de cette forme, on en a rompu l'unité ou du moins on l'a mise à la merci d'accidents faciles à prévoir: le moindre tassement de la maçonnerie devait en disjoindre les deux moitiés. Ce qui d'ailleurs contribue encore à dater le monument, à empêcher qu'on ne le prenne pour un ouvrage de la période achéménide, c'est que les fenêtres y affectent la forme cintrée; le ciseau a taillé un cintre dans l'assise terminale, dans celle qui devait faire fonction de linteau, disposition qui trahit une époque où l'arc dominait en maître et servait d'amortissement aux baies de l'édifice (fig. 370). Enfin, dans une petite construction située au sud de ces ruines, dans le bassin qui reçoit là les eaux d'une

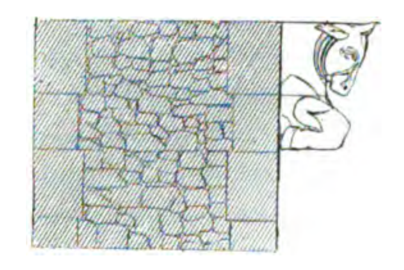
1. Cette salle a 18^{m},38 dans un sens sur 17^{m},30 dans l'autre.
2. Flandin et Coste, *Perse ancienne, Texte*, p. 49. Ces corps ont 1^{m},26 de haut.
3. Le taureau, dans l'image ci-jointe, est restauré, et trop bien restauré.

belle source, la moulure qui règne autour du bassin est toute grecque de profil; mais une double rangée de godrons, ciselés sur la face externe du cavet, y fait songer à la corniche des portes de Persépolis[1].



370. — Châpour. Monument au centre des ruines. Coupe. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. XLVII.

Le prince qui a bâti les édifices de Châpour paraît donc s'être appliqué à y rappeler, ne fût-ce que par quelques traits, le style et l'aspect des demeures de ses illustres devanciers, en même temps qu'à leur exemple il confiait aux rochers voisins le pompeux tableau de ses victoires et des triomphes par lesquels il les avait célébrés[2].



371. — Châpour. Monument au centre des ruines, Profil restauré. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. XLVII.

Près de Chiraz, les ruines appelées *Takht-mader-i-Suleiman* ont semblé à plusieurs voyageurs avoir un caractère analogue; elles représenteraient un édifice qui, bien après la chute des Achéménides, aurait été construit non seulement sur le modèle des palais de Persépolis, mais avec des matériaux empruntés à ces mêmes palais[3]; on y retrouve les portes isolées, faites de grands blocs, avec des bas-reliefs ménagés dans l'épaisseur du ta-

1. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. 46.
2. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. 48-54.
3. Flandin et Coste, pl. 55 et *Texte*, pp. 64-66. Morier avait eu la même impression.

bleau. Les pièces de rapport dont elles se composent n'auraient pas été toutes remises à leur vraie place; il y a dans les profils des interruptions qui trahiraient le larcin. Le calcaire noir de ces chambranles n'existerait pas, assure-t-on, dans les montagnes qui entourent Chiraz; il est commun au contraire dans celles qui dominent la plaine de Mervdacht; enfin, on aurait reconnu ici des morceaux qui manquent au *Takht-i-Djemchid*[1]. Ces assertions mériteraient d'être contrôlées; si elles sont exactes, on aurait là une curieuse preuve des préoccupations auxquelles ont souvent obéi les souverains du second empire perse. Il y a des bas-reliefs sassanides à une faible distance de ces ruines.

Ce ne sont d'ailleurs pas là les seuls indices de la complaisance avec laquelle, dans des temps très postérieurs à la conquête macédonienne, on a parfois reproduit, en Perse, des formes jadis familières à l'architecture nationale. Nous avons dit quel rôle celle-ci avait assigné, dans ses entablements, au créneau [2]; il suffira de rappeler ici un monument, les grottes du *Tagh-i-Bostan*, près de *Kermanchah*, qui est un des chefs-d'œuvre de l'art sassanide [3]. Sculpture et modénature, rinceaux d'une riche et lourde facture, tout y porte l'empreinte de ce style redondant et fleuri qui procède de l'art gréco-romain des derniers siècles de l'antiquité, tel surtout que le pratiquèrent les provinces orientales de l'empire. Au-dessus de la grande arche qui sert d'entrée à la plus spacieuse des chambres souterraines, sont figurés des génies ailés dont le type est emprunté aux Victoires de la statuaire hellénique; mais la terrasse qui surmonte ce porche est bordée d'une rangée de créneaux très saillants (fig. 343). Ceux-ci ne sont pas une défense; ces hypogées n'étaient point une forteresse. Le crénelage n'est ici qu'un ornement; taillé dans la roche vive au lieu de l'être, comme à Persépolis, dans l'assise supérieure de la construction, ou d'être, comme à Ninive, bâti en briques, il n'a d'autre objet que d'offrir au regard un mode d'amortissement auquel celui-ci s'était accoutumé depuis de longs siècles.

Quand on s'est ainsi remémoré tous les indices qui témoignent de cette disposition des esprits, paraît-il téméraire.de supposer que, longtemps après la chute des Achéménides, un prince qui se bâtissait un palais dans ce district du Fars aurait eu l'idée d'embellir sa demeure et de lui donner un aspect plus auguste en y reproduisant, avec les moyens dont il disposait, quelque chose de l'ordonnance et de la déco-

1. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. 56.
2. *Histoire de l'Art*, t. V, p. 539.
3. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. 3-16.

ration des édifices d'autrefois? Ce placage qui semble avoir la prétention maladroite d'habiller à la mode de Persépolis cet édifice construit en moellons, c'est, comme les tableaux ciselés dans le flanc des rocs, comme les consoles de Châpour à forme de taureaux, comme le crénelage du Tagh, une allusion au passé glorieux de la Perse, un expédient imaginé pour se réclamer de ces souvenirs et pour bénéficier de leur prestige.

Pour se donner ainsi l'air de bâtir dans le même goût que les Darius et les Xerxès, il suffisait d'introduire dans son œuvre quelques-uns de ces ornements rapportés; mais ceux-ci ne suffisaient pas à changer le caractère général de l'édifice. Le principe de l'architecture dont relèvent Firouz-Abad et Sarvistan n'est pas celui de l'architecture royale des Achéménides, qui ne se sert point de la voûte; il n'est pas non plus celui de l'architecture assyrienne, qui emploie pourtant plusieurs variétés de l'arc à voussoirs. On ne rencontre pour ainsi dire pas de salles carrées dans les édifices de Calach et de Ninive, et rien ne nous prouve que, là où l'on croit en reconnaître, elles aient été couvertes d'un dôme; on n'y trouve pas non plus ces porches énormes, ces larges galeries cintrées qui traversent l'édifice dans toute son épaisseur. Les ouvriers qui ont bâti ces deux palais ne sont point les élèves et les continuateurs immédiats de ceux qui ont travaillé pour les derniers princes ninivites, comme il y aurait lieu de l'admettre si l'on acceptait la date que l'on propose aujourd'hui d'assigner à ces édifices; ils construisent beaucoup moins bien et en même temps ils osent davantage; ils ont de plus hautes ambitions. Leur modénature, leurs procédés de décoration ne sont plus les mêmes. Ces différences sont très sensibles; entre Khorsabad et Firouz-Abad, on devine un intervalle de temps assez long, pendant lequel le monde et l'art ont marché.

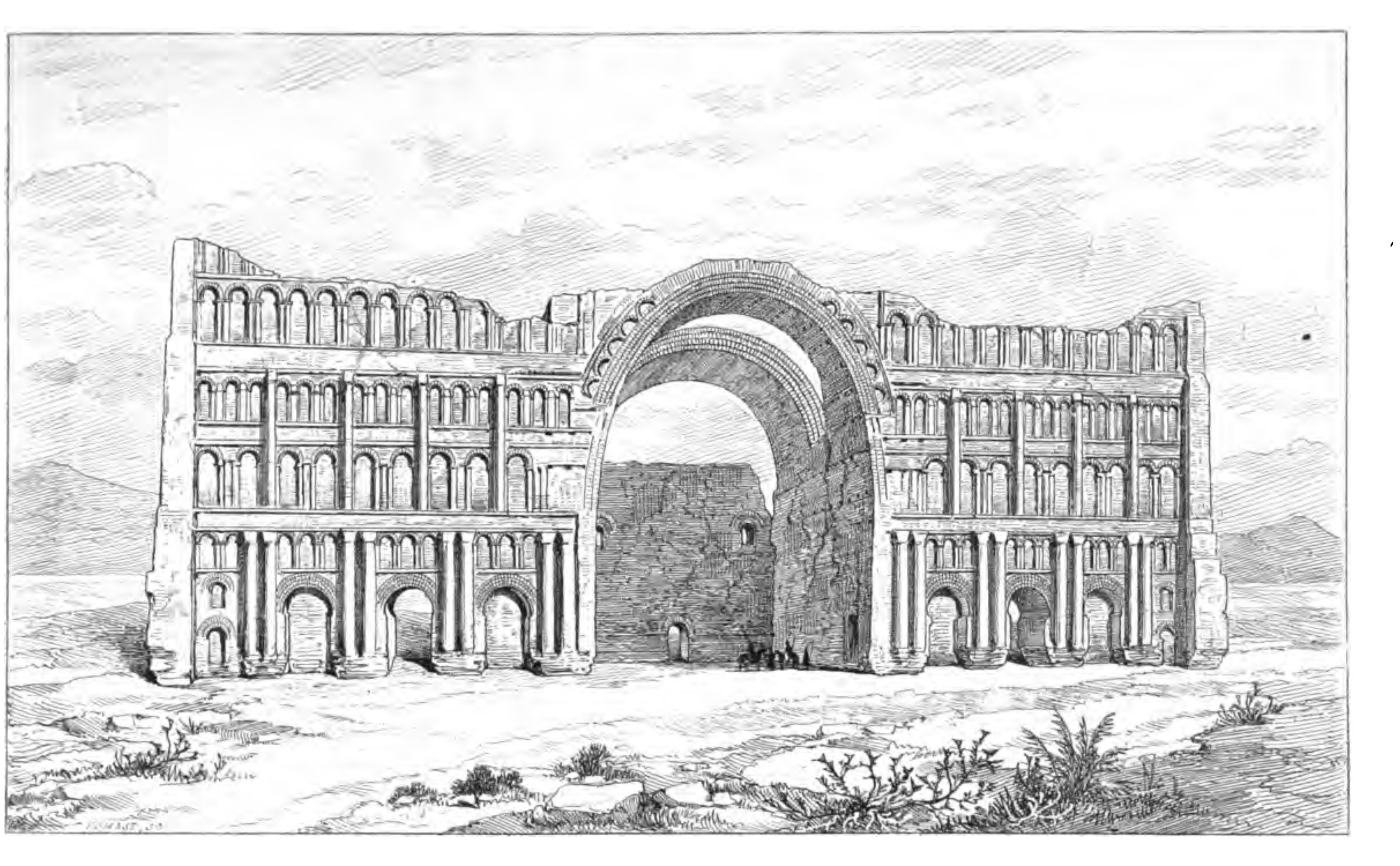
En l'absence de toute inscription et de tout renseignement historique, on ne saurait dire en quelle année ni même au cours de quel siècle ont été érigés les mystérieux édifices du Fars; mais ce qui est certain, c'est que si l'on entreprend de les comparer à des monuments dont la date est à peu près connue, ceux qui offrent une incontestable analogie avec les types sur lesquels porte ici la discussion sont tous postérieurs, et de beaucoup, au commencement de l'ère chrétienne. Parlons d'abord du plan. Ce qui le caractérise surtout, c'est la forme rectangulaire de l'enceinte où sont renfermées toutes les pièces de l'édifice, c'est la place qu'y occupe la cour intérieure par laquelle les appartements publics sont séparés des appartements privés; c'est l'impor-

tance qu'y prend la porte, une porte qui, située sur un des petits côtés du parallélogramme, est, à Firouz-Abad, le seul passage par lequel on puisse pénétrer dans un enclos sévèrement fermé sur les trois autres faces (fig. 354). Or voyez le palais sassanide de *Mashista,* en Syrie, dont la construction est attribuée à Chosroès II Parviz (590-628), et dont l'ornementation porte la marque certaine de cette époque[1]. Il offre la même figure de rectangle, et n'a, lui aussi, qu'une seule entrée, dont la position est la même qu'à Firouz-Abad; si, par rapport à la dimension totale de l'ensemble, la cour est ici plus grande, elle sépare de même les deux groupes de bâtiments. Du *Takht-i-Khosrou*, le magnifique palais que Chosroès Ier Anushirvan (531-579) avait élevé dans sa capitale, Ctésiphon, il ne subsiste plus aujourd'hui qu'une imposante façade, qui se dresse encore dans toute sa hauteur au milieu du désert[2]; mais ce qui permet de croire que le plan de cet édifice ne devait pas différer sensiblement de celui que nous avons décrit, c'est le rôle que joue, dans cette façade, le porche haut de 28 mètres qui se continue, dans l'intérieur du bâtiment, par une galerie voûtée, large de 22 mètres, longue de 35 mètres (fig. 372). Les dimensions sont ici bien autres qu'à Firouz-Abad, mais la disposition est la même. Cette baie démesurée, qui s'arrondit et se creuse ainsi au milieu d'une façade massive, est restée le trait le plus original de l'architecture perse; on l'y retrouve aussi bien dans les édifices qu'elle a bâtis sous ses souverains nationaux, que dans ceux qu'elle a érigés depuis la conquête arabe. Une grande arche, c'est ce qui reste du *Tagh-i-Bostan* (fig. 343) et du *Takht-i-Ghero*[3], monument dont l'âge ne peut faire l'objet d'un doute, et c'est encore cette arche qui attire tout d'abord l'attention, lorsqu'on se place devant les mosquées, les maisons, les caravansérails

1. Tous les renseignements que l'on a sur ce monument se trouvent dans l'ouvrage de H. B. Tristram, *The land of Moab*, Murray, 1873, in-8, pp. 195-215; c'est d'après ce voyageur que Fergusson a donné une description du palais et en a reproduit, avec le plan, différents aspects (*History of architecture in all countries*, 2e édition, t. I, pp. 387-393).

2. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. 216-218, *Texte*, p. 175. La tradition qui attribue à Chosroès Ier l'érection de ce palais est confirmée par l'histoire. Un auteur byzantin, Théophylacte de Simocatta, fait mention de la construction de cet édifice, et prétend que Chosroès employa des ouvriers grecs à le bâtir et à le décorer (*Histoire*, V, 6). Si l'on ne parle pas ici du *Tag-Eïvan*, ruine d'un important édifice sassanide situé en Susiane, entre *Amarah* et *Dizful*, c'est qu'il n'est encore connu que par quelques mots et par une vue pittoresque du voyage de Mme Dieulafoy (*la Perse*, pp. 643-645). Il y avait là, nous dit-on, une nef voûtée, au centre de laquelle s'élevait une coupole jetée au-dessus d'une pièce carrée. M. Dieulafoy donnera probablement plus de détails sur ce monument dans la cinquième partie de son ouvrage, qui n'a pas encore paru.

3. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. 214 et 215.



372. — Vue du Takht-i-Khosrou. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CCXVI.

de la Perse moderne[1]. Le plan de ces constructions rappelle aussi à d'autres égards celui que nous avons décrit; il s'en rapproche par son tracé rectangulaire et par la rareté des ouvertures latérales. Comme Firouz-Abad et Mashista, les caravansérails n'ont qu'une porte, en forme de large porche, qui s'ouvre sur un des petits côtés du parallélogramme[2].

Quand on considère l'élévation, c'est aussi dans les ouvrages des derniers siècles de l'antiquité qu'il faut aller chercher des types analogues à ceux de nos édifices du Fars. On s'accorde à regarder le palais d'*El-hadr*, l'ancienne Hatra, en Mésopotamie, comme contemporain de l'empire parthe, comme le seul monument peut-être qui nous ait conservé quelques données sur son architecture[3]; or il ne renferme pas de salles à coupole et ne présente qu'une suite de voûtes en plein cintre accolées l'une à l'autre; mais ces arcs elliptiques que nous avons trouvés à Firouz-Abad, à Sarvistan et à Férach-Abad, on les rencontre partout dans les édifices sassanides, au *Takht-i-Khosrou* comme dans le pont d'*Altun-kupru*, jeté sur l'*Altun-sou*, le Petit Zab des anciens[4]; enfin les architectes perses ont continué de les employer pendant tout le moyen âge et s'en servent encore aujourd'hui.

Que si de l'étude du caractère général des formes on passe à celle des motifs d'ornement, on arrive aux mêmes conclusions. Les moulures qui encadrent la baie semi-circulaire inscrite dans le chambranle barlong sont celles que l'on rencontre, à cette même place, dans nombre de bâtiments romains du temps de l'empire. Pour ne prendre nos exemples que dans l'architecture sassanide, les profils de l'archivolte et de l'imposte ressemblent fort à ceux de l'arche du *Takht-i-Ghero*[5]; quant au panneau qui est ménagé à Firouz-Abad, dans le pied-droit (fig. 366), on le retrouve au Tagh-i-Bostan (fig. 343); seulement, dans ce dernier monument, il est rempli par un rinceau très étoffé[6], tandis qu'ici on s'est contenté de lui donner une

1. TEXIER, *Description de l'Arménie et de la Perse*, pl. 42, 43, 56, 69, 70, etc., pour les mosquées; pl. 79, plan de maison persane à Ispahan.

2. COSTE, *Monuments modernes de la Perse*, pl. 65. Dans un des édifices de ce genre que ce voyageur a étudiés sur la route de Téhéran à Ispahan, la façade au milieu de laquelle s'arrondit la haute arcade, unique entrée de l'enclos, est décorée, comme à Firouz-Abad et comme dans le palais de Ctésiphon, d'une série d'arcatures aveugles.

3. Sur les ruines d'Hatra, voir surtout G. RAWLINSON, qui a combiné les renseignements fournis par Layard, Ross et Ainsworth (*The sixth great oriental monarchy*, in-8°, Londres, Murray, 1873, pp. 372-382).

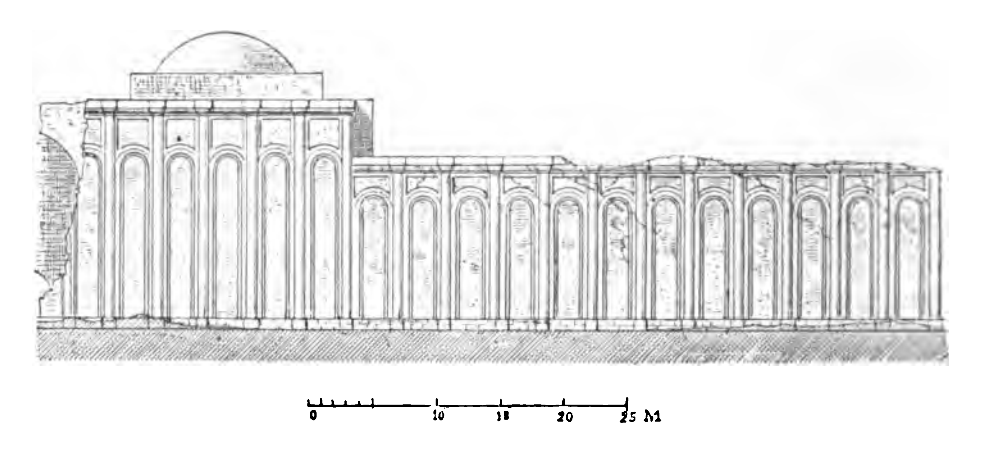
4. FLANDIN et COSTE, *Perse ancienne*, pl. 223.

5. FLANDIN et COSTE, *Perse ancienne*, pl. 215.

6. FLANDIN et COSTE, *Perse ancienne*, pl. 5.

forme bombée qui le fait saillir légèrement sur le champ du mur.

Pour rompre la monotonie des grandes surfaces nues, à Firouz-Abad, on a posé sur les façades latérales toute une longue suite d'arcatures aveugles que séparent des demi-pilastres qui montent jusqu'à la corniche (fig. 373); ces pilastres, mais sans les arcs, se retrouvent à Sarvistan (fig. 359)[1]. Le principe de cette décoration est le même que celui de ces rudentures, de ces tores verticaux dont s'étaient servis, à même fin, les architectes de la Chaldée et ceux de l'Assyrie, à Warka comme à Khorsabad. Il y a ici, en plus, la suite continue des arcatures; or ce motif, c'est celui qui a fourni à l'architecte du Takht-i-Khosrou, au sixième siècle, les éléments du décor de sa façade (fig. 372), et la même



373. — Firouz-Abad. Façade latérale. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. XLI.

ornementation a été appliquée, d'une manière systématique, sur les murailles des églises d'Ani, en Arménie, qui ont été bâties sous la dynastie des Pagratides, entre le neuvième et le onzième siècle[2]. On trouve même, dans le porche d'une de ces églises, de grosses et courtes colonnes qui, par leur galbe et leurs proportions, font songer à celles qui, à Sarvistan, supportent la retombée des arceaux (fig. 365).

Enfin on remarquera, parmi les procédés qu'emploie cette architecture, une pratique qui concourt aussi à donner l'impression d'une époque assez basse. C'est en plâtre qu'est exécuté, à Firouz-Abad, ce placage qui reproduit l'ornement persépolitain; or l'usage constant, on pourrait même dire l'abus de l'enduit de plâtre, est un des traits qui distinguent l'architecture arabe. L'emploi de cette pâte trop docile lui permet d'obtenir ces ruches curieusement fouillées, ces gaufrures et

1. *Histoire de l'Art*, t. II, pp. 257-258, fig. 100 et 101.
2. TEXIER, *Description de l'Arménie et de la Perse*, pl. 17 à 23.

ces nervures d'une finesse singulière où l'ouvrier, au risque de se perdre parfois dans la minutie du détail, fait montre de son habileté de main. Il n'y avait rien, dans les traditions de l'ancienne architecture orientale, de celle des Assyriens et du premier empire perse, qui annonçât et fît prévoir les effets que l'on devait demander plus tard, beaucoup plus tard, à la dangereuse complaisance de cette matière.

Tous les indices concordent donc entre eux; il ne nous semble pas qu'il puisse être question d'attribuer à ces monuments une haute antiquité. Pour notre part, nous nous sentons ici bien loin du règne de Cyrus, au delà duquel on parle de reporter la construction du gros œuvre de l'un de ces édifices. Nous ne saurions non plus faire descendre la date de ces palais jusqu'au temps où l'art sassanide, en possession de tous ses moyens, rivalisait de hardiesse et de grandeur avec l'art byzantin. Sarvistan et, à plus forte raison, Firouz-Abad et Férach-Abad sont certainement antérieurs au Takht-i-Khosrou, au Takht-i-Ghero, au Tagh-i-Bostan et à Altun-kupru. L'appareil des murs et des voûtes est ici bien moins soigné et bien moins régulier; l'exécution des arcs témoigne d'une maladresse singulière et laisse pourtant deviner que le constructeur prévoit déjà les services que l'on pourra demander à la voûte; il sent que, grâce à la variété des combinaisons qu'elle comporte, elle se prête, mieux que tout autre système, à couvrir de vastes espaces sans les couper par des supports intérieurs. Né très tôt en Chaldée de l'emploi des seuls matériaux que le constructeur y eût à sa disposition, l'art de la voûte est ici sorti de l'enfance; mais il n'est encore qu'au début de la période où, tirant de son principe des conséquences nouvelles et fécondes, il donnera naissance d'une part à cette architecture byzantine dont Sainte-Sophie est le chef-d'œuvre, et d'autre part à cette architecture du second empire perse d'où sont issues, par une filiation directe, les belles mosquées de la Perse du moyen âge. Ces édifices de Firouz-Abad et de Sarvistan, nous les croirions volontiers contemporains des derniers Arsacides ou des premiers Sassanides.

Il y a dans Strabon un curieux passage qui n'a peut-être pas assez attiré l'attention. Après avoir parlé des résidences royales de Suse, de Persépolis et de Pasargade, puis dit un mot d'autres palais que les rois Achéménides avaient à Gabæ dans la haute Perse et à Taocé sur la côte, le géographe continue en ces termes[1] : « Du moins il en était ainsi du temps où les Perses étaient maîtres de l'Asie; mais, dans la suite,

1. STRABON, XV, III, 3.

après que la Perse eut été réduite à une situation inférieure d'abord par les Macédoniens, puis plus encore par les Parthes, ces antiques palais se virent abandonnés pour des demeures naturellement plus modestes; car si, jusqu'à présent, la Perse a conservé des rois à elle, ceux-ci ont beaucoup perdu de leur puissance et ils dépendent du roi des Parthes. » C'est peut-être les palais de ces rois particuliers de la Perse, vassaux des Parthes, que représenteraient les ruines de Firouz-Abad, de Sarvistan et de Férach-Abad. On s'expliquerait aisément que, dans un accès d'orgueil et de patriotisme, l'un d'eux ait eu la tentation de rappeler, par la décoration de sa résidence, le souvenir des antiques héros de sa race; plus d'un chef perse, avant Ardéchir, a peut-être rêvé de rendre à la Perse son indépendanee et sa puissance d'autrefois.

Si l'on craint de trop vieillir encore ces édifices en les faisant remonter jusqu'au premier siècle de notre ère, on peut les attribuer aux premiers Sassanides; après la révolution qu'ils avaient accomplie, ceux-ci étaient encore mieux fondés à se réclamer ainsi des gloires de ce passé qu'ils avaient fait revivre. Jusqu'au jour où Chosroès Anushirvan se bâtit, dans la vallée du Tigre, le grand palais de Ctésiphon, ces princes auraient eu là leurs habitations d'hiver, dans ces plaines plus voisines de la mer, plus basses et plus tièdes que celles de Pasargade et de Persépolis. Firouz-Abad notamment, avec sa forte enceinte, son colossal autel du feu et ses bas-reliefs taillés dans le roc, paraît avoir été, sous le second empire perse, un centre d'une réelle importance.



CHAPITRE III

L'ARCHITECTURE FUNÉRAIRE

1. — LES IDÉES DES PERSES SUR L'AUTRE VIE.

Quelle idée les Perses du ve et du vi^e siècle, les compagnons de Cyrus, de Darius et de Xerxès se faisaient-ils de la vie d'outre-tombe et quels hommages rendaient-ils à leurs morts? On ne saurait le dire; il n'y a rien chez Hérodote ni chez aucun autre écrivain grec qui ait trait à ces croyances, et il n'y est fait aucune allusion dans la seule inscription qui soit arrivée jusqu'à nous, gravée sur une tombe perse; nous voulons parler du long texte qui se lit sur le monument de Darius fils d'Hystaspe[1]. Si, à défaut des auteurs classiques et des documents originaux, nous consultons l'*Avesta*, nous n'y apercevons que des traits très effacés de ces conceptions naïves, d'un caractère tout primitif, que nous avons vues régner chez les peuples de l'Égypte et de la Syrie, que nous retrouverons chez les Grecs et les Romains et que nous aurions aussi rencontrées chez les Aryas de l'Inde, proches parents des Iraniens, si la route que nous avons suivie nous avait conduits dans les vallées de l'Indus et du Gange. On a démontré que les Férouers, qui jouent un si grand rôle dans la mythologie mazdéenne, n'étaient, à l'origine, comme les *Pitris* des Hindous, que les ancêtres divinisés[2]; mais, dans le système de l'Avesta, fruit du patient travail d'abstraction auquel s'est appliquée, pendant de longs siècles, une école sacerdotale, les Férouers ne sont plus « que la forme spirituelle de l'être, indépendante de sa vie matérielle et antérieure à elle ». Ils n'ont plus aucune relation avec les corps qu'ils ont jadis animés; ce ne sont plus que des génies alliés d'Ahura Mazda, qui lui prêtent leur concours dans la lutte

1. MÉNANT, *les Achéménides*, pp. 96-98.
2. J. DARMESTETER, *Ormazd et Ahriman*, pp. 130-132. *Introduction au Vendîdâd*, p. LXXIV, note 1.

qu'il soutient contre les démons; mais peut-être entrevoit-on quelque chose des usages perdus d'un passé lointain dans certains passages du livre sacré, par exemple dans ce discours que les Férouers sont censés adresser à leurs fidèles : « Qui nous louera? Qui nous offrira un sacrifice? Qui méditera sur nous? Qui nous bénira? Qui nous recevra avec de la viande et des habits dans les mains[1]? » Ces aliments et ces vêtements que l'on doit tenir prêts pour accueillir le Férouer, on y a vu, plus tard, une aumône préparée pour les indigents; mais n'y a-t-il pas plutôt là un vague souvenir de quelque rite analogue au *sraddha* ou repas funéraire dont il est si souvent question dans les lois de Manou[2]?

Quoi qu'il en soit, à l'époque où ont été rédigés ces livres du clergé mède où nous allons chercher les doctrines qui, élaborées par les Mages, ont fini par s'imposer à tout l'Iran, on avait depuis longtemps dépassé la première hypothèse par laquelle débute partout l'esprit de l'homme, quand il s'essaye à résoudre le problème que pose devant lui chaque vie qui s'éteint. C'était une autre croyance qui avait triomphé, celle qui naît du besoin de trouver dans un monde meilleur la réparation des injustices dont le spectacle nous choque sur cette terre et de donner à la loi morale une sanction suprême. Sous l'influence de cette préoccupation, qui tient une si grande place dans les pensées des fondateurs du mazdéisme, on en était arrivé à rompre tout lien entre le corps et l'âme; celle-ci, croyait-on, aussitôt qu'elle s'était séparée de sa dépouille mortelle, avait à entreprendre un difficile et dangereux voyage qui, suivant la manière dont avait vécu le défunt, la conduisait au séjour du bonheur ou à celui de la souffrance, au paradis, comme nous disons, ou à l'enfer[3].

Ces corps que l'âme a quittés pour aller recevoir, auprès du trône d'or d'Ahura Mazda ou dans « les ténèbres sans fin », sa récompense

1. *The Zendavesta, Part II, The Sirôzahs, Yasts and Nyâyis, translated by* J. Darmesteter, p. 192 (*Farvardin Yast*).

2. Loiseleur-Deslongchamps, *Manava Dharma Sastra, Lois de Manou* (8°, 1833), I, 95; III, 82, 122, 127, 146, 187, 274. Aujourd'hui encore, chez les Parsis, n'avoir pas de postérité est regardé comme un affreux malheur, ce que les *Destours* expliquent en disant que celui qui n'a pas mis d'enfants au monde n'a point donné d'auxiliaires à Ahura Mazda dans sa lutte contre le mal et, par suite, s'expose à aller en enfer; mais, au fond de ce sentiment qui était si général chez les Grecs et les Romains, n'y a-t-il pas autre chose que l'on ne saisit plus, une obscure survivance de cette idée que celui qui n'a pas procréé de fils n'aura personne pour lui offrir les sacrifices héréditaires et pour en nourrir ainsi ses mânes?

3. Voir surtout le *Yast* XXII, dans *The Zendavesta* (traduction Darmesteter), Part. II, pp. 314-323. Sur l'idée de la résurrection finale, voir l'*Introduction au Vendîdâd*, p. LXXIX et le *Yast* XIX, 89 et versets suivants.

ou son châtiment, que convient-il d'en faire, quel ordre la loi religieuse donne-t-elle à ce sujet? Rien de plus formel que ses prescriptions; l'*Avesta* interdit également les deux modes de sépulture que pratiquent et entre lesquels se partagent les autres peuples de l'antiquité, l'incinération et l'inhumation; il ne veut pas que l'on profane par le contact du cadavre ni le feu, qui est l'élément pur par excellence, le symbole même de la divinité, ni la terre, qui est la source de toute vie[1]. Pour épargner cette souillure aux éléments, ce seront les chiens et les oiseaux de proie qui seront chargés de faire disparaître, en les transformant, les chairs qui se décomposent. On sait comment les sectateurs du culte mazdéen s'y sont pris pour régulariser ce procédé d'élimination; tous les voyageurs qui ont visité les contrées où subsistent encore des groupes de Parsis ont décrit les *Dakhmas* ou *Tours du silence*.

C'est là que, loin des regards humains, sur quelque colline dont se détournent les passants, corbeaux et vautours, prompts à s'abattre dans l'intérieur du monument dès qu'ils ont vu arriver un convoi, se livrent à leur funèbre travail. Au milieu de l'enceinte, il y a un puits dont les parois sont dallées, comme est pavé tout le terrain de l'enclos ou sont couchés les morts. Au moyen de ce revêtement, on est censé avoir isolé le cimetière; on se croit en droit de le considérer comme suspendu en l'air, comme ne touchant pas la terre sur laquelle il repose. Deux fois par an, les ossements, dépouillés et nettoyés par le bec des rapaces, sont précipités dans le trou béant. Lorsque le puits est comble, on abandonne l'édifice, et l'on en construit, à quelque distance, un tout semblable, qui servira à son tour pendant un plus ou moins grand nombre d'années, suivant que sera plus ou moins nombreuse la communauté dont les membres viendront lui demander un dernier asile[2].

De telles croyances et les rites qu'elles ont suggérés n'étaient pas de nature à favoriser le développement de l'architecture funéraire. Supposez que, dès le temps des Achéménides, les règles que nous voyons posées dans l'Avesta eussent été déjà acceptées et appliquées dans toute l'étendue de l'Iran, nous n'aurions rien à dire aujourd'hui de la tombe perse; elle n'existerait pas. Si nous avons au contraire à l'étu-

1. Mettre le cadavre en contact avec le feu ou avec l'eau est, pour les rédacteurs de l'Avesta, un de ces péchés dont aucune expiation ne rachète (*Fargard*, I, 17, VIII, 74; *Fargard*, I, 13).

2. De nombreux extraits des voyageurs qui ont décrit les rites funéraires des Parsis sont reproduits dans HOVELACQUE, *l'Avesta, Zoroastre et le mazdéisme* (8°, 1880, Maisonneuve), pp. 469-480. Voir aussi l'*Introduction* de Darmesteter à la traduction du *Vendîdâd*, p. XCI, note 5.

dier dans deux ou trois types différents, c'est que, pendant le cours de cette période, ces doctrines et les prescriptions qui en découlent n'avaient pas encore conquis cet empire absolu sur les esprits qu'elles prirent plus tard sous les Sassanides; elles n'étaient encore observées dans toute leur rigueur que par les prêtres, par ce clergé des Mages qui se recrutait en Médie[1]; les laïques, comme nous dirions, en prenaient plus à leur aise. C'est ce dont nous étions avertis par les historiens grecs, et leur témoignage est confirmé par celui des monuments.

Hérodote raconte que les Perses, lors de l'expédition de Cambyse en Égypte, s'indignaient de le voir livrer aux flammes le corps d'Amasis. « En effet, dit-il, les Perses regardent le feu comme un dieu, et il n'est pas plus permis par leurs lois que par celles des Égyptiens de brûler les morts. Cela est défendu chez les Perses parce qu'un dieu ne doit pas, selon eux, se nourrir du cadavre d'un homme[2]. » Pas un bûcher ne s'allumait donc en Médie ni en Perse; mais il semble que, surtout dans cette dernière contrée, la pratique de l'inhumation fût encore assez générale. Après avoir relevé différents traits de mœurs qui distinguent les Perses, Hérodote conclut en ces termes : « Voilà ce que je puis dire des Perses pour le savoir de source certaine; mais pour ce qui est de leur manière d'ensevelir les morts, voici ce que l'on raconte comme un secret et ce qui pour moi présente quelque incertitude : le cadavre d'un Perse, dit-on, n'est pas enseveli avant d'avoir été déchiré par les oiseaux de proie ou les chiens. Pour ce qui est des Mages, je sais, de source certaine, qu'ils agissent ainsi; ils le font ouvertement. En tous cas, c'est après avoir couvert de cire le cadavre que les Perses l'enfouissent dans la terre[3]. » Le passage est curieux, et nous avons tenu à le citer tout entier; on y sent quels efforts l'historien s'imposait pour obtenir des renseignements exacts et pour ne rien dire qui ne fût vrai; on y devine, à travers ces hésitations, parmi ces assertions qui semblent contradictoires, quel était alors l'état des usages funéraires chez ce peuple qu'Hérodote essayait de faire connaître aux Grecs. Les Mages, en suivant de conséquence en conséquence les idées que comporte le développement logique du dualisme, en étaient déjà arrivés à proclamer que la terre, cette bienfaitrice de l'homme et cette collaboratrice d'Ahura Mazda, devait, elle aussi, être préservée

1. DARMESTETER, *Introduction*, p. XLV.
2. HÉRODOTE, III, 16. CTÉSIAS (fr. 57 de l'extrait fait par Photius) et STRABON (XV, III, 14) attestent aussi que brûler un cadavre était un crime puni de mort.
3. HÉRODOTE, I, 140.

de l'infection du cadavre, et, pour sortir d'embarras, c'était à la dent des carnassiers qu'ils avaient recours. Quant à ceux que nous appellerions les laïques, ils mettaient encore en terre la dépouille mortelle de leurs proches; mais cette précaution prise d'entourer le cadavre d'une couche de cire était peut-être une concession faite aux idées qui commençaient dès lors à prévaloir; comme le dallage des *dakmas* et de leurs puits, cette enveloppe interposée prévenait tout contact entre l'élément pur et les chairs vouées à la dissolution. Sous le bénéfice de cette convention, qui les mettait en règle avec leurs scrupules religieux, les rois se bâtirent dans la plaine ou se creusèrent dans la montagne des tombes dont il est fait souvent mention chez les écrivains grecs.

Si l'on se retourne d'un autre côté, si l'on consulte les récits de voyage où sont décrits les monuments qui subsistent encore sur le sol de la Perse, l'impression que laisse cette étude concorde avec celle que l'on a gardée de la lecture des auteurs classiques. On est tout d'abord frappé d'un phénomène singulier. Plusieurs villes de cette contrée, comme *Yezd-i-cast* et d'autres encore, sont bâties au sommet de massifs rocheux qui dominent les campagnes d'alentour[1]; en tout cas, à Ecbatane comme à Baghistana, à Persépolis comme à Suse, la montagne, avec ses hautes falaises de calcaire, est toute proche; là où les hommes ne se sont pas établis sur ses dernières pentes, on l'aperçoit à une faible distance. Cependant, pas plus en Perse qu'en Médie, on n'a pas encore trouvé une seule de ces nécropoles taillées dans les flancs du roc, comme il y a en tant en Égypte et en Syrie, en Asie Mineure et en Grèce; ici, pas un de ces sites où la cité des morts, avec ses centaines ou ses milliers de chambres souterraines distribuées par étages, avec les escaliers et les couloirs qui les relient, tient plus de place que n'en a jamais pris la cité des vivants.

Nulle part non plus on n'aperçoit, soit dans l'enceinte même, soit aux abords des villes, ces édifices funéraires de formes variées et ces groupes de sarcophages dont regorge par exemple la Lycie. On n'a rien signalé de semblable à ces buttes qui, dans la Basse Chaldée, sont nées de l'amoncellement des cercueils en terre cuite que l'on entassait les uns au-dessus des autres[2]. Si M. Dieulafoy, au cours de ses fouilles, a rencontré, dans l'épaisseur des murs de Suse, beaucoup de ces cuves d'argile, la place même qu'elles occupaient et les objets qui les accompagnaient lui ont prouvé que ces sépultures n'étaient pas

1. FLANDIN et COSTE, *Perse moderne*, pl. 81, 82. TEXIER, *Description*, pl. 88.
2. *Histoire de l'Art*, t. II, chapitre III, § 2.

antérieures à l'époque parthe[1]. Enfin, il ne paraît pas être jamais arrivé que la charrue ou la pioche du paysan aient mis au jour, comme c'est si souvent le cas en Grèce ou en Italie, une de ces séries de fosses où dorment, couchés dans leur dernier lit, les hommes d'autrefois, et cependant la population ne s'est jamais déplacée; les parties du plateau qui sont encore aujourd'hui habitées et cultivées doivent cet avantage à des canaux creusés il y a trente siècles et plus, par les premiers émigrants de race arienne qui se soient établis dans cette région.

Il n'y a donc pas, en Perse, de cimetières antiques; mais on y connaît des tombes isolées, dont plusieurs méritent d'être comptées parmi les monuments les plus importants et les plus curieux du premier empire perse. Trois d'entre elles sont des édifices construits avec les mêmes matériaux et dans le même appareil que les soubassements des palais et que les autels du feu; sept autres sont des hypogées, que l'on a les plus sérieuses raisons d'attribuer tous à ces rois Achéménides dont l'un a gravé sur une de ces façades rupestres son nom et l'histoire glorieuse de son règne; enfin quelques caveaux, que les voyageurs ont remarqués sur divers points de ce vaste territoire, peuvent passer pour de modestes imitations des sépulcres royaux.

Si ces sépultures, bâties ou creusées dans un mur de roc, sont en si petit nombre, ce n'est certes pas que ce genre de travaux ait dépassé les moyens de l'ouvrier perse; par les échantillons que nous avons donnés de ses bâtiments, de ses colonnes et de ses chapiteaux, on a pu juger de l'habileté avec laquelle il travaillait et il appareillait la pierre de taille; quant à la roche vive, on voit par l'inscription et par les sculptures de Béhistoun comme par les façades des tombes persépolitaines avec quelle hardiesse et quelle patience son ciseau a sû l'attaquer pour la charger de transmettre à la postérité l'image de ses princes et le récit de leurs hauts faits. Si les sépultures bâties ou souterraines sont donc ici très rares, si l'on n'a pas découvert et si l'on ne peut guère espérer découvrir en Perse de ces nécropoles qui gardent dans leurs retraites longtemps inviolées tout le matériel d'une civilisation disparue, ce n'est pas à l'impuissance de l'artisan qu'il faut s'en prendre de cette lacune; il y a là un naturel effet de ces croyances dont nous avons indiqué le caractère. L'inhumation, sous les Achéménides, n'était pas encore regardée comme un acte impie et sacrilège, puisque les rois et peut-être, à leur exemple, quelques satrapes se préparaient,

1. Dieulafoy, Deuxième rapport, *Revue archéologique*, 1886, t. VIII, pp. 275-276.

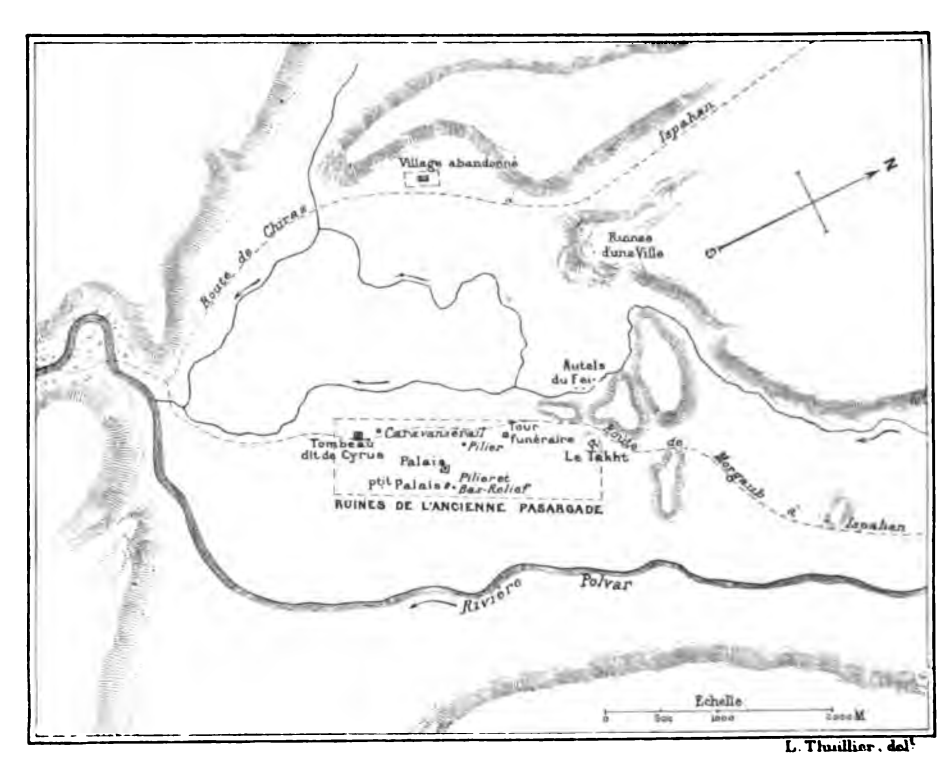
de leur vivant, des tombes qu'ils dressaient dans le voisinage de leurs palais; mais s'ils agissaient ainsi, c'était surtout à l'imitation de l'étranger; ils voulaient, eux aussi, parler à l'imagination et l'étonner par le déploiement de ce luxe funéraire. Quant aux simples particuliers, ils n'avaient pas les mêmes raisons de ne point accepter des pratiques qui rentraient si bien dans l'esprit de la religion qu'ils professaient. Beaucoup d'entre eux, c'est ce qui semble résulter du texte d'Hérodote, suivaient l'exemple de ces Mages qui, chargés d'offrir le sacrifice, étaient ainsi les intermédiaires attitrés entre eux et la divinité : ils donnaient leurs corps à dévorer aux chiens et aux oiseaux rapaces. Si d'autres continuaient à les ensevelir, ils le faisaient sans appareil : les cadavres étaient enterrés revêtus de cette enveloppe protectrice qui devait tout au moins atténuer l'injure faite à l'élément nourricier. Dans de telles conditions, il suffisait d'une simple fosse, creusée comme à la dérobée, le plus loin possible des habitations et des cultures.

Étant données ces tendances, la Perse n'a point eu, elle ne pouvait avoir son architecture funéraire privée; on ne sera donc pas surpris que la tombe n'y ait pas fourni son contingent ordinaire à la restitution de l'art national et de l'industrie qui s'en inspire. Pour être l'œuvre presque exclusive de la royauté, les quelques tombeaux sur lesquels portera notre étude n'en resteront pas moins d'un haut intérêt; on y retrouvera, comme dans les palais, ce mélange d'imitation directe et d'intelligente adaptation à des usages et à des besoins spéciaux qui fait le caractère propre et l'originalité de toutes les créations de l'art perse.

§ 2. — LA TOMBE CONSTRUITE.

Tous les explorateurs, ceux qui croient reconnaître Pasargade dans les ruines signalées près de *Méched-i-Mourgab* aussi bien que ceux qui sont d'un autre avis, s'accordent à regarder la ville dont les débris couvrent là le sol comme antérieure à Persépolis (fig. 374). On ne lit pas ici, sur la pierre, d'autre nom que celui de Cyrus, tandis qu'à Persépolis il n'est plus question du fondateur de l'empire et que ce sont les noms de Darius, de Xerxès et de ses successeurs qui s'étalent partout, gravés le long des escaliers et près du seuil des palais. Les édifices qui dominent la plaine de Mervdacht paraissent d'ailleurs avoir été plus vastes et plus richement décorés. L'art perse y dit son dernier mot,

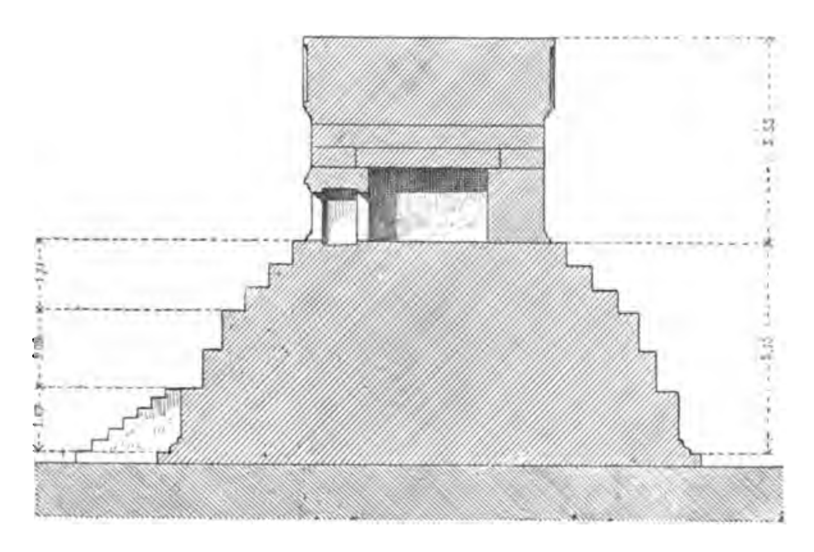
cet art qui, dans la haute vallée du Polvar, ne sait pas encore parer d'élégantes cannelures la colonne de pierre. Les inscriptions, l'ordonnance et le style même des bâtiments, tout concourt donc à rendre très vraisemblable l'hypothèse depuis longtemps émise que les restes voisins de *Méched-i-Mourgab* seraient ceux d'une ville et d'un groupe d'édifices royaux construits par Cyrus et Cambyse; c'est là, au cœur de la Perse proprement dite, dans une plaine étroite que couvrent de



374. — Carte de la plaine de Méched-i-Mourgab. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CXCIV.

tous côtés des montagnes abruptes et des défilés faciles à défendre, que les deux premiers souverains auraient eu leur principale résidence. Ce site aurait été abandonné par Darius, après la révolution qui fit passer la couronne à une autre branche du clan des Achéménides; il l'aurait quitté pour un climat plus tempéré, pour la plaine plus basse, plus spacieuse et plus fertile, où il commença la construction de la terrasse sur laquelle, après lui, ses héritiers continuèrent d'élever ces nobles édifices dont la réunion formait, au moment de l'expédition d'Alexandre, cet ensemble que les compagnons du conquérant désignèrent sous le nom de Persépolis.

Les seules tombes que l'on ait chance de rencontrer sur l'emplacement de la plus ancienne des deux capitales seront donc celles des deux premiers princes de la dynastie ou de membres de leur famille. Or, de tous les monuments dont la trace a été relevée dans ce canton, le mieux conservé, celui qui attire tout d'abord l'attention, c'est l'édifice que les indigènes appellent *Gabré-madéré-i-Soleïman*, « le tombeau de la mère de Salomon » (fig. 329). C'est une petite chambre, surmontée d'un toit à double pente et portée sur un soubassement que constituent six assises qui débordent l'une sur l'autre de manière à dessiner de larges



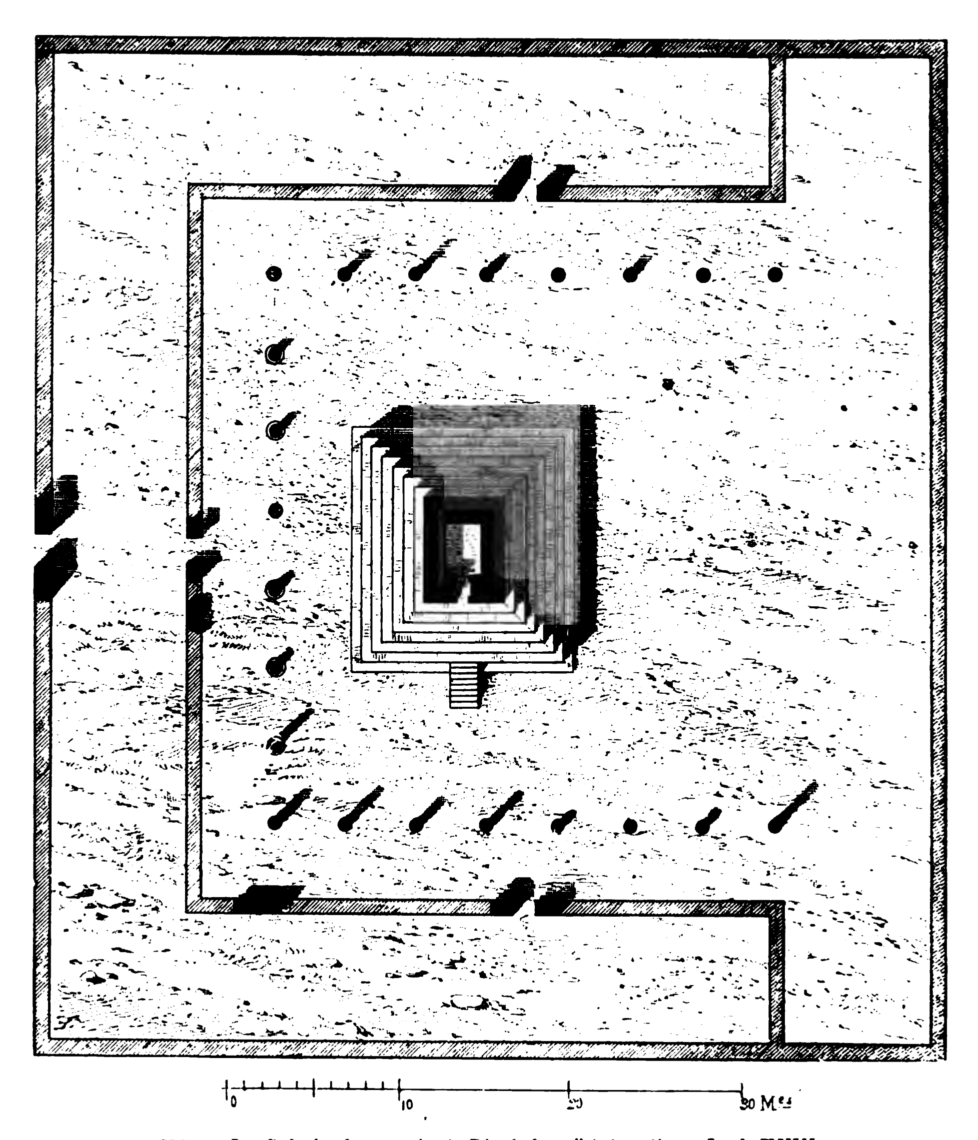
375. — Le Gabré. Coupe longitudinale. Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, I, fig. XXXI.

emmarchements; plus haute que les autres, l'assise inférieure fait fonction de socle; on en atteignait le niveau par un escalier qui est aujourd'hui en partie détruit (fig. 375). L'ensemble affecte ainsi une forme pyramidale qui, malgré les dimensions restreintes du bâtiment (il n'a que 11 mètres de haut), ne laisse pas de lui donner de l'ampleur et une certaine majesté [1].

Ce qui ajoutait à l'effet, c'était un portique qui régnait au moins sur trois côtés de l'édicule; plusieurs des bases sont encore en place. Le mur de ce portique était percé de trois portes étroites et basses, dont les jambages subsistent; il semble qu'il y ait eu une cour extérieure, qui aurait enveloppé, au moins en partie, le parvis intérieur; c'est ce que l'on infère de la présence d'une quatrième porte, plus

1. Le soubassement a 14m,40 de long sur 13m,36 de large. Hauteur du socle, 5m,15; de la chambre, 5m,55.

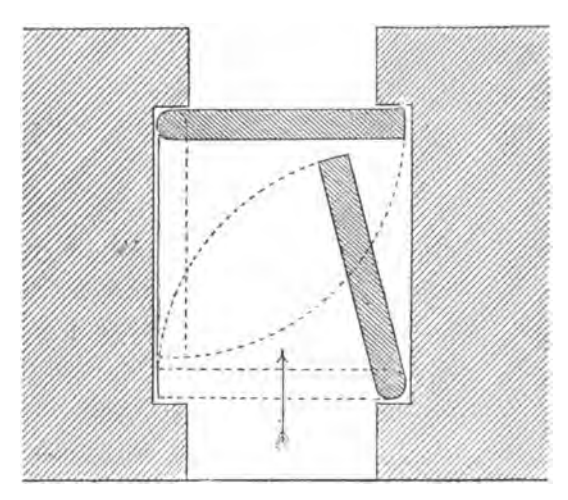
large, qui fait face à l'une des baies de la première enceinte; mais les masures et les sépultures modernes qui se sont pressées là sous la protection du tombeau vénéré de la mère de Salomon n'ont pas permis à M. Dieulafoy de vérifier cette conjecture par une fouille qui aurait suivi



376. — Le Gabré, plan restitué. Dieulafoy, *l'Art antique*, I, pl. XVIII.

les arasements des murs. Nous n'en reproduisons pas moins son plan, qui donne des détails que ne paraissent pas avoir observés les explorateurs précédents (fig. 376). On y remarquera que la porte placée en regard de la façade du *Gabré* n'est pas dans l'axe de ce monument,

mais un peu à droite de cet axe; même ouverte toute grande, elle n'aurait donc pas laissé apercevoir au visiteur, encore retenu dans la cour extérieure, la porte du naos, de cette petite chambre qui est la partie essentielle de toute cette ordonnance, sa raison d'être et comme son centre organique. Partout, dans ces arrangements, se trahit le souci de cacher d'abord l'édicule lui-même, puis surtout le dépôt qu'il abrite derrière ses murs épais, bâtis en gros blocs de calcaire appareillés à joints vifs et avec un soin extrême. Un intrus aurait pu, malgré la double enceinte et en dépit de la surveillance exercée, pénétrer sous le portique et profiter de l'inattention des gardiens pour jeter un coup d'œil dans l'intérieur du sanctuaire, au moment où celui-ci s'ouvrirait devant les prêtres qui avaient le droit d'y pénétrer. « Pour prévenir cette surprise, l'architecte qui construisit cet édicule tailla dans l'épaisseur des tableaux le logement de deux portes distinctes et s'ingénia à en rendre impraticable l'ouverture simultanée. Quand on voulait entrer dans le Gabré, il fallait tout d'abord rabattre à l'intérieur la porte extérieure, puis s'arrêter dans la chambre laissée entre les deux vantaux, fermer le premier, qui aurait fait obstacle à la manœuvre du second, et tirer alors à soi la deuxième porte (fig. 377)[1]. »



377. — Plan de l'entrée du Gabré. Échelle de 0m,034 par mètre. Dieulafoy, *l'Art antique*, I, fig. 54.

Cet édifice était-il une chapelle ou une tombe? Le caractère tout particulier de ses dispositions s'accorderait également avec les deux hypothèses. Dans l'un comme dans l'autre cas, on a pu vouloir écarter et repousser les regards profanes. Ce qui tranche la question, c'est ce que nous savons des rites du culte mazdéen. Ces pyrées que nous voyons représentés sur les tombes et sur les monnaies, rien n'y ressemble moins que cet édicule avec la crête aiguë de son toit, et jamais on n'a pu allumer la flamme sacrée dans cette étroite cellule sans fenêtres;

1. Dieulafoy, *l'Art antique*, I, p. 48.

elle s'y serait bien vite éteinte faute d'air. Nulle part d'ailleurs, ni dans les historiens ni dans l'*Avesta*, il n'est fait mention de sanctuaires clos où, comme en Égypte, on aurait conservé mystérieusement des images ou des objets quelconques, symboles augustes de la divinité.

Il n'y a donc pas d'hésitation possible; c'est bien là une tombe. Enceinte, portique, édicule, tout cet ensemble a été conçu et exécuté en vue de recevoir la dépouille d'un mort, et ce mort n'a pu être qu'un personnage important. Or il se trouve justement que Pasargade renfermait le tombeau de Cyrus, auquel Alexandre fit sa visite comme Napoléon, à Potsdam, alla s'incliner devant le cercueil de Frédéric le Grand. Strabon, après avoir rappelé l'incendie de Persépolis, continue ainsi : « Alexandre passa ensuite par la ville de Pasargade, qui était aussi une ancienne résidence royale. Il y visita le tombeau de Cyrus. C'était une tour de dimensions médiocres, au milieu d'un parc dont les arbres touffus la dérobaient aux regards. Pleine et massive par en bas, cette tour se terminait par un toit et par une chambre, dont l'entrée était tout à fait étroite. Aristobule y pénétra, dit-il, par l'ordre d'Alexandre, pour donner ses soins au tombeau. Il y trouva un lit d'or, une table garnie de vases à boire, un cercueil d'or, des habillements en quantité et des joyaux enrichis de pierres précieuses. Tous ces objets existaient lors de cette première visite d'Aristobule; mais dans la suite ils furent enlevés, excepté le lit et le cercueil, qu'on avait cassés, après avoir déplacé le cadavre, ce qui prouva que ce pillage était l'œuvre non du satrape, mais de voleurs qui avaient laissé sur les lieux ce qu'il n'était pas facile d'emporter. En tout cas, ceux qui avaient fait le coup avaient opéré malgré la présence d'une garde permanente, composée de mages qui recevaient un mouton chaque jour pour leur nourriture, plus un cheval tous les mois. Mais le départ de l'armée d'Alexandre pour ses expéditions lointaines de la Bactriane et de l'Inde avait été un signal général de troubles et de désordres; c'est ainsi qu'entre autres malheurs on avait eu à déplorer cette profanation du tombeau de Cyrus. Tel est le récit d'Aristobule, qui, par la même occasion, nous fait connaître l'inscription que portait le tombeau :

PASSANT, JE SUIS CYRUS; J'AI DONNÉ L'EMPIRE AUX PERSES ET RÉGNÉ SUR L'ASIE, NE M'ENVIE DONC PAS CETTE TOMBE [1].

Strabon rapporte ensuite les assertions de deux auteurs, Onésicrite

1. STRABON, XV, III, 7.

et Aristos de Salamine, dont l'un attribuait à cette tour dix et l'autre deux étages. Un détail suffit à montrer combien ils sont peu dignes de foi; l'un et l'autre de ces écrivains parlent d'inscriptions grecques gravées sur le tombeau du roi perse; ce ne sont pas là des témoins oculaires et des narrateurs honnêtes et exacts, à la manière de cet Aristobule dont nous aurions tant aimé à avoir l'œuvre même sous les yeux. Arrien, lui aussi, a compris que le récit d'Aristobule était le seul qui méritât confiance; c'est le seul qu'il mentionne, et on croit sentir qu'il a peut-être transcrit presque mot pour mot la page dont Strabon se borne à donner un résumé fidèle. La description du monument est, chez Arrien, plus développée; mais elle est en même temps plus précise, ce qui n'eût pas été le cas si cet écrivain s'était mis à paraphraser un texte qui lui aurait paru trop sec; ce procédé d'amplification se serait trahi par le vague et l'obscurité des termes. C'est le contraire qui arrive; Arrien définit mieux le caractère et la disposition de l'édifice. « Quant au tombeau même, dit-il, la partie inférieure en était faite d'un massif quadrangulaire, en pierres de taille; au-dessus se trouvait une chambre bâtie avec les mêmes matériaux, et couverte d'un toit; celle-ci n'avait qu'une petite porte, si étroite qu'un homme même de taille moyenne avait, pour y passer, à se mettre fort à la gêne[1]. » Pour ce qui est du contenu de la tombe, mêmes renseignements que dans Strabon, mais avec un peu plus de détails; la seule indication qui mérite d'être relevée, c'est celle qui a trait au cercueil; celui-ci, d'après Arrien, était posé sur le lit[2].

Les premiers explorateurs ont admis que le *Gabré* est bien la sépulture royale qu'a vue et où est entré Aristobule[3], mais on a cherché ré-

1. Arrien, *Anabase*, VI, 29.

2. Ἐν μέσῳ δὲ τῆς κλίνης ἡ πύελος ἔκειτο ἡ τὸ σῶμα τοῦ Κύρου ἔχουσα. Rien de plus positif et de plus clair. Il est vrai que l'on trouve plus haut : ἐν δὲ τῷ οἰκήματι πύελον χρυσῆν κεῖσθαι, ἵνα τὸ σῶμα τοῦ Κύρου ἐτέθαπτο, καὶ κλίνην παρὰ τῇ πυέλῳ, ce qui semblerait indiquer que le cercueil était à côté du lit, et non sur le lit. Il y a là une difficulté qui n'a pas échappé aux meilleurs éditeurs d'Arrien, Krueger et Sintenis; mais ils sont d'avis que l'expression ἐν μέσῳ est trop formelle pour qu'on puisse la révoquer en doute et que, dans le premier passage où il est question du lit, il faut ou effacer παρὰ, ou supposer qu'un copiste a écrit παρὰ au lieu de ὑπό. On peut encore s'expliquer la chose autrement. Arrien, lorsqu'il adaptait à son récit la description d'Aristobule, n'aurait pas compris, lors de la première mention du lit, que celui-ci servait de support au cercueil, et il aurait ajouté παρὰ pour rendre la phrase plus claire. Un peu plus loin, il trouvait une indication qui ne pouvait laisser de doute dans son esprit; mais ce détail ne l'aura pas frappé; il ne se sera pas relu, et il aura laissé ainsi subsister la contradiction.

3. Morier paraît avoir le premier proposé d'identifier le Gabré et le tombeau de Cyrus. Ker Porter et Texier n'ont pas le moindre doute à ce sujet. Coste, au moins dans ses notes manuscrites, est du même avis. Stolze est des plus affirmatifs.

cemment à montrer qu'il était impossible d'identifier ces deux édifices[1]. Il est difficile de ne pas s'intéresser à un monument auquel se rattachent, peut-être à juste titre, de pareils souvenirs; d'autre part, il y a bien peu de bâtiments antiques, parmi les plus fameux même de la Grèce et de Rome, dont nous ayons une description aussi circonstanciée que celle du Tombeau de Cyrus; enfin la partie principale de cet ensemble est fort bien conservée, et il y a des traces très visibles encore des dépendances, des parties accessoires; le tout a été relevé avec soin par des voyageurs dont les témoignages concordent. Le problème mérite donc qu'on le discute, et nous possédons les données qui peuvent servir à le résoudre.

Cette description d'Aristobule, relisez-la en ayant sous les yeux le plan, la vue perspective et la coupe du *Gabré* (fig. 376, 329, 375); vous serez tout d'abord frappé de nombreuses concordances. Il y est question du *péribole*, dans l'intérieur duquel, au bord de la voie par laquelle on montait au tombeau, se trouvait la loge des prêtres chargés de veiller sur la sépulture[2]; or nous avons les restes de l'enceinte, et il serait possible que des fouilles fissent retrouver la place même de la maison de garde. Quant à la colonnade, elle n'est pas mentionnée en termes exprès; mais le mot *péribole*, souvent employé par les écrivains grecs à propos de ces temples de l'Asie Mineure et de la Syrie où le sanctuaire s'entourait de cours spacieuses et de vastes dépendances, suffit à éveiller, par lui-même, l'idée des portiques qui enveloppaient ces parvis. Aristobule n'a rien dit de ces galeries couvertes, parce qu'elles n'étaient pas pour le surprendre; il en avait beaucoup vu de semblables; ce qui provoqua son attention, ce fut les canaux, les pelouses verdoyantes et les beaux ombrages que l'on traversait pour arriver à l'enclos; la Grèce n'avait rien qui ressemblât à ces parcs touffus, à ces *paradis*, comme on disait, au milieu desquels les Perses aimaient et aiment encore à placer leurs monuments[3].

1. DIEULAFOY, *l'Art antique de la Perse*, I, p. 46.

2. Εἶναι δὲ ἐντὸς τοῦ περιβόλου πρὸς τῇ ἀναβάσει τῇ ἐπὶ τὸν τάφον φερούσῃ οἴκημα σμικρὸν τοῖς Μάγοις πεποιημένον, οἳ δὴ ἐφύλασσον τὸν Κύρου τάφον. ARRIEN, VI, 29.

3. Il y a un mot zend, *pairidaêza*, d'où les Grecs ont dû tirer leur mot παράδεισος, que les lexicographes signalent comme un terme emprunté à la langue perse; mais dans l'idiome de l'*Avesta* ce mot n'a que le sens vague d'*enclos* (*Vendidâd*, III, 18-19; V, 49). Il n'y aurait rien d'étrange à ce que, dans le dialecte qui se parlait en Perse sous les Achéménides, ce vocable ait été employé dans une acception plus particulière, qu'il ait servi à désigner ces *parcs* remplis de beaux arbres et de gibier auxquels tenaient tant les grands seigneurs perses, comme nous le savons par Xénophon et par Plutarque. Le mot n'existe plus en persan, mais il est entré dans l'hébreu sous la forme *pardès*, jardin, d'où il a passé dans l'arabe, où *firdaus* veut dire paradis, et, par l'arabe, il est rentré en Perse. On le trouve dans le nom du poète célèbre Firdausi.

Lorsque, après avoir examiné les annexes de la tombe, on arrive enfin à celle-ci, on a bientôt reconnu qu'elle présente tous les traits caractéristiques sur lesquels Aristobule a cru devoir insister. On y retrouve la forme quadrangulaire, le soubassement massif, que surmonte une chambre de petite dimension, et ce toit à double pente qui donne, sur les petits côtés, un fronton qui est le seul que l'on rencontre dans tout ce qui nous reste de l'architecture perse. La porte est étroite et basse, elle a 0m,78 sur un 1m,35 de haut; il faut se courber pour en franchir le seuil. Sans doute l'expression qu'emploie ici Arrien paraît supposer un effort plus pénible qu'un simple mouvement de la tête et des épaules. On pourrait conjecturer qu'ici, par exception, Arrien, pour arrondir sa phrase, a légèrement forcé le sens du texte qu'il suivait; mais il y a une autre explication plus naturelle. Si M. Dieulafoy ne s'est pas trompé en supposant ici un double jeu de vantaux, Aristobule, après avoir été contraint de se courber pour ne pas heurter du front le linteau, s'est trouvé emprisonné, entre les deux battants, en pleines ténèbres, dans un réduit qui n'a pas un mètre carré de superficie (fig. 377); il a pu lui paraître que c'était là une entrée fort incommode, dont il a gardé un mauvais souvenir. Enfin, dernière conformité entre l'édifice décrit et l'édifice réel, la hauteur de celui-ci est assez médiocre pour que, comme le dit Strabon, les cimes des arbres dépassassent le mausolée et le dérobassent à la vue.

Voilà bien des ressemblances entre l'édifice décrit par Aristobule et celui que nous étudions. On objecte que le mot πύργος ne convient pas au *Gabré*. On peut répondre que ce terme ne s'appliquait pas seulement aux tours proprement dites, à celles qui flanquent un mur de ville ou qui gardent l'entrée d'un pont. Plusieurs hellénistes ont déjà fait remarquer qu'il avait souvent été employé pour désigner les habitations isolées dans la campagne[1]; mais ce qui est plus décisif, c'est que le mot en question ne se trouve pas chez Arrien, qui semble avoir suivi de plus près le texte d'Aristobule. Qui sait s'il n'a pas été ajouté par Strabon qui, n'ayant pas sous les yeux d'image du monument, ne s'en est pas fait une idée très nette, et, pour le définir, s'est servi, un peu au hasard, d'un terme inexact?

On dit encore que jamais tous les objets énumérés par Arrien et Strabon n'auraient pu tenir dans la chambre du Gabré. Celle-ci, longue de 3m,16 et large de 2m,18, se trouve avoir ainsi un peu plus de

1. Jacobs, dans son commentaire sur l'*Anthologie*, vol. 8, p. 333; Coraï, dans ses notes sur *Héliodore*, vol. II, p. 28. Thesaurus, éd. Didot, s. v.

6 mètres carrés[1] ; mais c'est plus d'espace qu'il n'en fallait pour grouper les trois meubles que renfermait la chambre funéraire, un lit, un cercueil et une table. Lit et cercueil n'ont pu guère avoir plus de 2 mètres de long ; il restait, au fond de la cellule, la place de la table sur laquelle étaient dressés les vases et les bijoux. Donnez au lit un peu moins d'un mètre de large et autant au cercueil, appliquez-les contre les deux parois opposées, vous aurez encore entre les deux un étroit passage. Le problème est simplifié si l'on admet que « le cercueil était au milieu du lit[2] » ; dans ce cas, celui-ci, une sorte de divan, aurait servi de support à la bière. Quant aux tapis, aux pelisses de couleur, aux châles à franges, point d'embarras pour en disposer ; toutes ces étoffes couvraient le sol et la couche funéraire, enveloppaient le cercueil et étaient tendues contre les parois[3].

Pour revoir Pasargade et Persépolis, à son retour de l'Inde, Alexandre s'était séparé du gros de son armée, à laquelle il avait donné rendez-vous à Suse ; c'était avec un escadron de cavalerie et quelques troupes légères qu'il avait fait ce détour, entrepris cette excursion dans les montagnes du Fars[4] ; elle dut être très rapide. Aussi, quand, après avoir réparé de son mieux les outrages qu'avait subis l'intérieur du tombeau, il ordonna que la porte en fût murée. Ce travail, qu'il voulut voir achevé avant de partir, fut exécuté à la hâte ; on boucha l'entrée de la tombe avec des moellons mêlés à un mortier de terre, et le conquérant apposa sur l'argile encore humide l'empreinte du cachet royal[5]. Pour protéger la dépouille de Cyrus contre une nouvelle injure, il comptait moins sur cette mince barrière que sur la terreur de son nom. Nous ne saurions nous étonner de trouver aujourd'hui toute grande ouverte cette porte que le doigt du vainqueur d'Arbèles aurait jadis scellée de son anneau. Lorsque, plus tard, les chercheurs de trésors revinrent voir s'il restait encore dans la tombe quelque chose à prendre, deux ou trois coups de pioche suffirent à faire voler en éclats

1. Exactement 6mq,636.

2. Voir p. 601, note 2.

3. Je ne sais où M. Dieulafoy a vu que la chambre renfermât « une auge dorée propre à se laver ou à se baigner » (*l'Art antique de la Perse*, I, p. 21). C'est sans doute πύελος qu'il traduit ainsi ; or ce mot est d'un usage courant dans la langue des inscriptions pour désigner la cuve funéraire, le cercueil ; on pourrait en citer des centaines d'exemples. Supposé que l'on pût avoir quelque doute à cet égard, il suffirait de lire cette phrase d'Arrien : πύελον χρυσῆν κεῖσθαι, ἵνα τὸ σῶμα τοῦ Κύρου ἐθέταπτο (*Anabase*, VI, XXIX, 5).

4. ARRIEN, *Anabase*, VI, XXIX, 1.

5. ARRIEN, VI, XXIX : καὶ τὴν θυρίδα δὲ ἀφανίσαι τὰ μὲν αὐτῆς λίθῳ ἐνοικοδομήσαντα, τὰ δὲ πηλῷ ἐμπλάσαντα· καὶ ἐπιβαλεῖν τῷ πηλῷ τὸ σημεῖον τὸ βασιλικόν.

cette légère cloison, tandis que le chambranle en pierre de taille est demeuré intact.

Il y a une dernière difficulté, c'est l'inscription que nous ne retrouvons pas, quoique tous les auteurs qui ont parlé du monument de Cyrus s'accordent à en affirmer l'existence. Un voyageur récent, M. Stolze, croit apercevoir au-dessus de la porte un creux où aurait été encastrée autrefois une table fixée contre la paroi par des crampons de métal, table sur laquelle aurait été gravé le texte très court dont Aristobule donnait la traduction[1]. Celui-ci ne disait d'ailleurs pas, semble-t-il, où était placée cette inscription; qui sait si elle ne figurait pas sur une stèle dressée devant l'édicule?

Enfin, on a affirmé que le *Gabré* ne pouvait être que la sépulture d'une femme, et que c'était probablement celle de Mandane, la mère de Cyrus[2]. La raison que l'on en donne, c'est que, dans les cimetières musulmans, les tombes d'hommes se terminent uniformément par une dalle cintrée, tandis que le couronnement des tombes de femmes est triangulaire, rappelle le contour du toit à double pente qui surmonte le *Gabré*. On ne saurait nier que tel soit aujourd'hui l'usage en Turquie et en Perse; cet usage y est même fort ancien; mais quel motif a-t-on de croire qu'il remonte, dans ces contrées, jusqu'à la période antique? Y a-t-il rien, soit dans les textes, soit dans les monuments funéraires, qui justifie cette conjecture[3]?

De la comparaison que nous avons instituée entre le monument vu par Aristobule et le *Gabré*, il ne résulte pas que celui-ci soit certainement le tombeau de Cyrus; l'inscription seule, si le temps l'avait épargnée, aurait levé tous les doutes; mais il y a de très fortes présomptions en faveur de l'hypothèse qui identifie les deux édifices. Ce qui la rend encore plus vraisemblable, c'est le fait que cet édicule avait un cadre architectural, dont le développement et l'exécution soignée attestent le caractère exceptionnel du monument. Ce double mur et cette colonnade régnant sur trois côtés de la cour, toutes ces mesures

1. Stolze, *Persépolis, Bemerkungen*. Dans la photogravure publiée par M. Dieulafoy (*l'Art antique*, I, pl. 19), on distingue, en effet, sur la façade, à l'endroit indiqué par le voyageur allemand, quelque chose qui ressemble à une dépression de forme régulière.

2. Dieulafoy, *l'Art antique*, I, 50.

3. C'est M. Oppert qui a le premier émis cette idée (*Pasargades et Mourghab*, dans *Journal asiatique*, t. XIX, 1872, pp. 548-555). Je ne sais où il a pu voir que la distinction qu'il indique avait été déjà observée par les Perses, « comme le démontrent, dit-il, les plans et les coupes des tombeaux de Persépolis et de Nakch-i-Roustem, donnés par Flandin et Coste ». Les cuves que renferment les caveaux sont toutes pareilles, et elles ont perdu leur couvercle.

prises pour tenir les importuns à distance et pour prévenir jusqu'aux indiscrétions d'un regard curieux, on a peine à se les expliquer si l'on refuse d'admettre que là trônait encore après sa mort, entouré d'une garde respectueuse et fidèle, ce fondateur d'empire dont la figure avait été si vite agrandie et transformée par le travail de l'imagination populaire, si bien que, dès le temps d'Hérodote, comme celle d'un héros ou d'un demi-dieu, elle ne se laissait plus apercevoir que confusément, dans un lointain obscur, à travers les vapeurs dorées de la fable.

Malgré la faible hauteur de l'édicule central, cet ensemble ne devait pas manquer de noblesse et d'effet, lorsqu'il était intact, tel qu'il s'offrit à la vue d'Alexandre, lorsque celui-ci entra pour la première fois à Pasargade. On peut s'en faire quelque idée par les *turbehs* des sultans osmanlis, qui forment un groupe si pittoresque à Eyoub, au fond de la Corne d'Or et, par ces *imams-zadehs* que l'on rencontre dans toutes les parties de la Perse[1]. Autour des tombes musulmanes comme jadis à Pasargade, de vieux platanes trempent leurs branches dans les bassins qui servent aux ablutions ; partout une ombre épaisse et une délicieuse fraîcheur qui disposent l'âme au recueillement. Dans l'intérieur de la chambre funéraire, même demi-jour qui amortit l'éclat des riches tentures sous lesquelles on devine le relief du cercueil; celui-ci a parfois des dimensions colossales, pour faire croire que le saint ou le héros enseveli dans cette bière était plus grand que les autres hommes. La différence n'est guère que dans les formes architecturales des édifices; aujourd'hui c'est une coupole qui recouvre ces sépultures. Malgré ses dimensions restreintes, l'édicule qui a peut-être abrité la dépouille de Cyrus répondait bien à sa destination et avait sa beauté. Les larges degrés qui en constituent le socle le grandissent en lui donnant l'aspect d'une pyramide qui se continue et qui s'achève par la pente du toit. Portée sur ce piédestal et construite en grands matériaux dont le bon agencement et la solidité ont défié les siècles, la tombe même prenait ainsi une valeur singulière. Plusieurs des voyageurs qui ont visité le *Gabré* s'accordent à témoigner de l'impression que leur a faite la simplicité sévère du monument et ce que l'un d'eux appelle sa majesté[2].

1. Le mot *imam-zadeh*, « fils d'imam », est employé en Perse pour désigner ces monuments qui passent pour être les tombeaux de l'un des douze imams, descendants d'Ali, que vénère la piété des musulmans chiites. Le Gabré rappelle à Texier le tombeau de Chah-Rizâ, près de *Koum-chah*. La sépulture du fils d'Ali se trouve au milieu d'un jardin arrosé d'eaux courantes et entouré de cellules réservées pour les gardiens du tombeau (*Description*, t. II, p. 156).

2. L'expression est de Ker Porter.

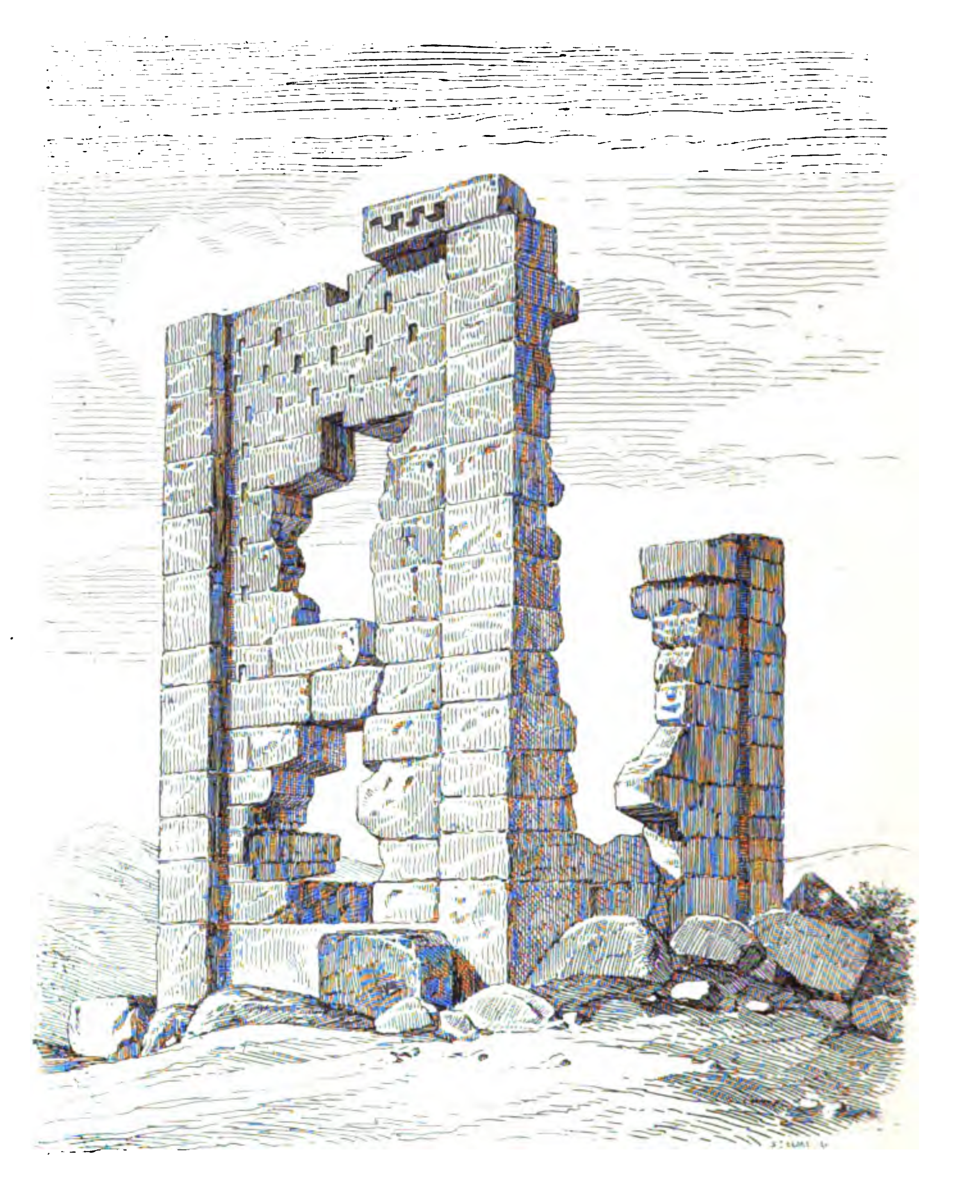
Si l'on admet comme très probable l'identité du tombeau de Cyrus et du Gabré, la question du véritable emplacement de Pasargade est tranchée, sans que l'on ait à s'engager dans cette discussion géographique qui ne peut guère aboutir à des résultats certains. La carte de cette région est encore très mal connue; on ne saurait d'ailleurs rien tirer, tant ils restent secs et vagues, des renseignements que donne Arrien sur la marche qui conduisit Alexandre de la Carmanie, où il était arrivé par la Gédrosie, jusqu'au cœur de la Perse, à Pasargade et à Persépolis. M. Dieulafoy, qui a vu le pays, a bien senti que la haute vallée du Polvar offrait à Cyrus, préoccupé d'une révolte possible des Mèdes, qui hier encore étaient les maîtres de l'Iran, le mieux choisi de tous les sites pour y bâtir une ville forte qui, placée à la tête des défilés où le fleuve s'engage en aval, couvrirait la Perse contre une attaque venue du nord[1]. Il finit donc par admettre que cette ville, représentée par les ruines qui couvrent la plaine de *Méched-i-Mourgab*, serait l'une des deux cités qui portaient le nom de Pasargade ; mais il accuse Strabon d'avoir confondu la ville fondée par Cyrus dans l'endroit où il avait vaincu Astyage et celle où s'éleva plus tard le tombeau du conquérant[2]. A première vue, il paraît pourtant assez naturel que le fondateur de la monarchie perse ait eu son monument durable là même où, par un coup de génie, il avait remporté la victoire qui eut de si belles conséquences. M. Dieulafoy croit retrouver à *Méched-i-Mourgab* les sépultures de Mandane, la mère de Cyrus, et de son père, Cambyse; pourquoi aurait-on séparé le fils de ses parents? La plaine de *Mervdacht* possède toutes les tombes des princes qui composent ce que l'on peut appeler la seconde dynastie achéménide, celle qui commence avec Darius fils d'Hystaspe; n'est-il pas vraisemblable que les tombes des rois de la première dynastie, de Cyrus et des personnages qui tenaient à lui par le sang, étaient de même réunies près de cette première capitale que Persépolis supplanta après l'avènement de Darius?

C'est une de ces tombes d'un membre de la famille de Cyrus qu'il convient de chercher dans l'édifice ruiné qui se dresse à peu de distance du *Gabré* (fig. 378). Tout mutilé qu'il soit, il représente, à Pasargade, une autre forme de la tombe construite, un type que nous connaîtrions mal, si nous ne trouvions à l'étudier que là. Par bonheur, il existe à Nakch-i-Roustem, où elle est d'une conservation merveilleuse, une réplique de ce modèle (fig. 301 et 384). « Les plans des deux édifices,

1. Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, I, pp. 25-27.
2. Strabon, XV, iii, 8.

les élévations, les détails d'architecture, sont presque superposables; la description de l'un d'eux s'appliquera donc au second[1]. »

L'un et l'autre monuments, construits en belle pierre de taille, ont



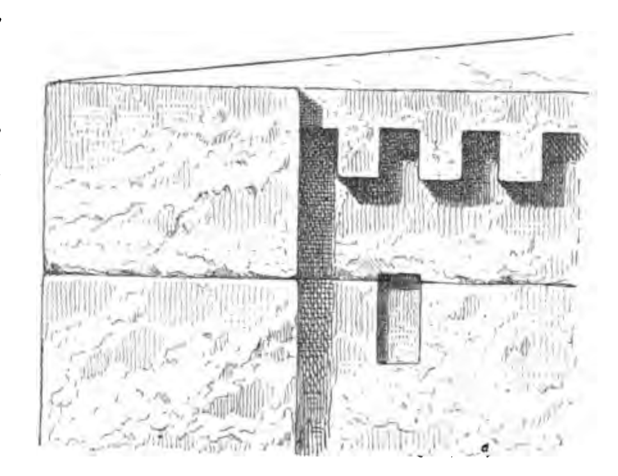
378. — Pasargade. Tour funéraire. Texier, *Description*, pl. LXXXV.

la forme d'une tour carrée qui a environ sept mètres de côté, avec une hauteur d'une douzaine de mètres[2]. Des piliers saillants renforcent les

1. Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, I, p. 14.

2. Voici les dimensions exactes données par Coste. Tour de Pasargade : largeur, 7m,10; longueur, 7m,40; hauteur, 12m,88. Tour de Nakch-i-Roustem, 7m,29 sur tous les côtés;

angles de la construction. Le couronnement est constitué par un ornement denticulé qui forme corniche (fig. 379). Les baies que l'on aperçoit sur une des faces latérales de la tour de Nakch-i-Roustem, dans la vue perspective que nous en avons donnée (fig. 301), sont des baies simulées, qui ne traversent pas le mur, lequel a plus de 2 mètres d'épaisseur. Avec leur double encadrement et leur accoudoir, elles ne jouent qu'un rôle décoratif. Tout le bas de la tour est plein, tandis que la partie supérieure est occupée par une chambre dont le dallage est à 5^{m},10 au-dessus du sol de la plaine et qui ne prenait de jour que par la porte. Cette pièce, dont les parois n'ont reçu aucun ornement, a 3^{m},77 sur chacun de ses côtés; on y arrivait autrefois par un escalier extérieur dont les fondations et les arrachements sont encore visibles; cet escalier est restauré dans les deux figures, une coupe et une vue de l'entrée, que nous empruntons à M. Dieulafoy (fig. 380, 381). La restitution qu'il présente est fondée sur une observation qu'il paraît avoir été le premier à faire : à *Nakch-i-Roustem*, dans l'épaisseur de la dalle qui forme le seuil, sont ménagées deux glissières parallèles disposées suivant un plan incliné de manière à faciliter l'entrée d'un objet très lourd dans le petit édifice (fig. 380). Ce fardeau à introduire, ce ne pouvait être qu'un cercueil; la coupe ci-jointe représente cette opération (fig. 381). Celle-ci terminée, la baie se refermait au moyen de vantaux en pierre qui ont laissé leur trace dans une rainure longitudinale qui servait à emmancher dans les crapaudines les tourillons auxquels tenaient les battants[1].

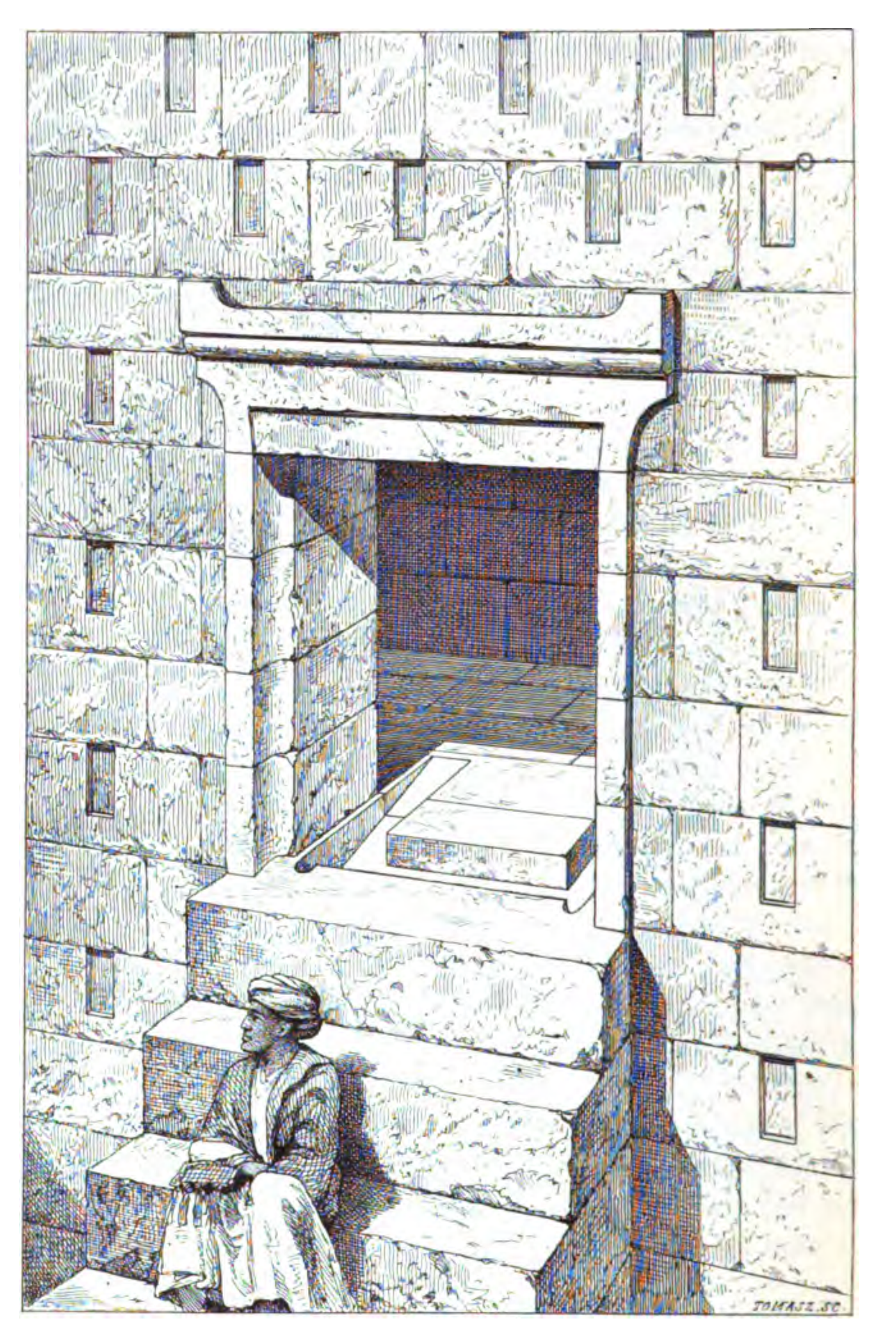


379. — Pasargade. Couronnement de la tour funéraire. Dieulafoy, *l'Art antique*, I, fig. 18.

hauteur, 11^{m},60. Une troisième tour, qui paraît à peu près pareille aux deux que nous décrivons, est figurée dans Stolze, *Persépolis*, pl. 147; à en juger par la photographie, elle est d'une construction moins soignée; mais la hauteur et la disposition semblent être les mêmes. Ce monument, sur lequel on ne nous donne aucun détail, se trouve à deux heures de marche vers l'ouest de *Ndrdbâd*, au pied du *Kuh-i-pir-i-mard*.

1. Dieulafoy, *l'Art antique*, III, p. 2, note 2. Ker Porter avait déjà remarqué cette rainure (*Travels*, t. I, p. 56).

Certains voyageurs ont eu la pensée de voir dans ces tours des

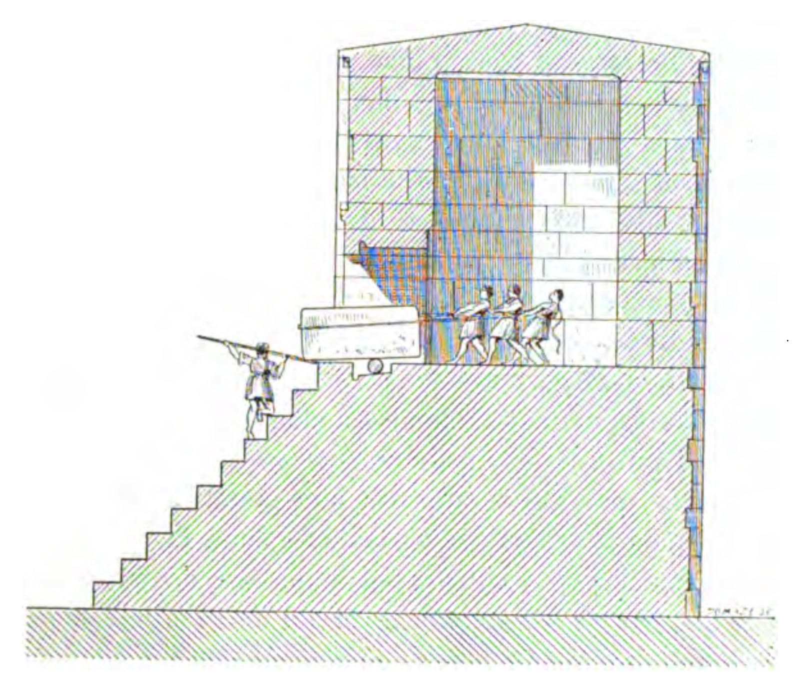


380. — Nakch-i-Roustem. Entrée et glissière de la tour funéraire. Dieulafoy, *l'Art antique*, I, pl. XI.

pyrées ou temples du feu[1]. Nous ne nous sommes pas arrêté à cette

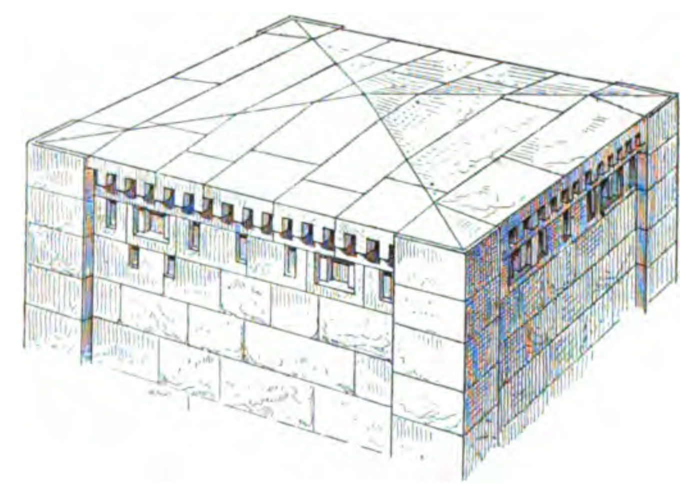
1. Texier, *Description*, t. II, pp. 149-150. Morier avait eu la même idée.

hypothèse. Le culte de la flamme céleste ne se célébrait pas en chambre



381. — Nakch-i-Roustem. Coupe transversale de la tour funéraire. Dieulafoy, *l'Art antique*, I, fig. 19.

close, et ce n'est pas par une esplanade, c'est par un toit à quadruple versant que la tour se termine (fig. 382), ce qui, toutes légères que soient les pentes de cette couverture, exclut l'idée d'un autel dressé sur le sommet de cet édifice. Au contraire, l'épaisseur de ces murs et de ce toit, la solide clôture de ces portes de pierre convien-draient bien à des *Trésors*, comme ceux où, selon les



382. — Nakch-i-Roustem. Toiture de la tour funéraire. Dieulafoy, *l'Art antique*, I, fig. 26.

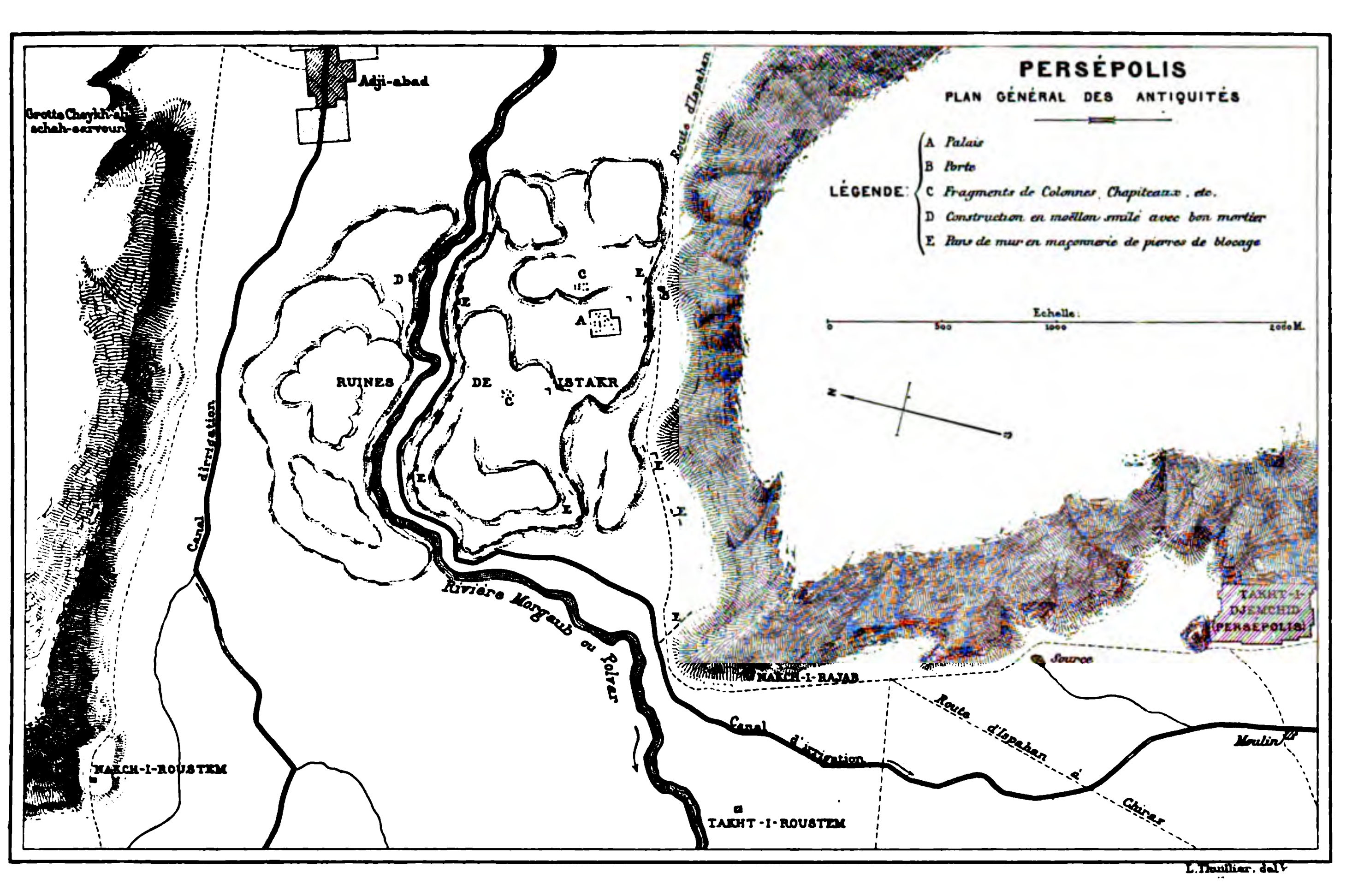
historiens, les rois de Perse entassaient et conservaient, à Pasargade et à Persépolis, ces énormes quantités de métaux précieux que les

tributs de toute l'Asie faisaient affluer entre leurs mains[1]. La conjecture paraît séduisante à première vue[2]; mais, si l'on ne peut rien dire de Pasargade, ne serait-il pas étrange, pour le trésor de Persépolis, que celui-ci, au lieu d'être compris dans l'enceinte qui renfermait les résidences royales, en eût été éloigné de plus d'une lieue et se fût ainsi dressé tout seul au milieu de la plaine (fig. 383)? Le trésor qui fournissait aux libéralités du prince devait être à la porte même de son palais et en former une dépendance.

Ces deux monuments étaient donc bien des sépultures; mais on ferait fausse route en imaginant de chercher dans la tour de Pasargade le tombeau de Cyrus. Sans doute le mot πύργος, à le prendre dans son acception la plus ordinaire, semblerait s'appliquer mieux à un bâtiment comme celui-ci qu'au *Gabré;* mais nous avons dit pour quelle raison nous ne croyions pas devoir attacher une grande importance à ce terme, qui n'est peut-être qu'une glose de Strabon. En revanche, dans la description que nos deux auteurs ont empruntée à Aristobule, il y a deux traits que l'on ne saurait effacer et qui ont, l'un et l'autre, une importance capitale: c'est l'existence d'un péribole et l'étroitesse singulière de l'entrée du caveau; or il y a autour du Gabré des restes considérables d'un portique et d'un mur d'enceinte, tandis qu'aucun voyageur n'a signalé la moindre trace de semblables annexes auprès de la tour de Pasargade. D'autre part, si, dans celle-ci, la face principale a trop souffert pour qu'on puisse avoir la mesure exacte de la porte, on est en droit de restituer cette porte d'après celle de la seconde tour, les deux édifices étant de tout point pareils, et, à *Nakch-i-Roustem*, la baie a 1^{m},50 de haut sur 2^{m},20 de large, dimensions qui n'ont rien que de normal et ne justifient pas l'insistance avec laquelle Arrien affirme qu'il y a un effort à faire pour pénétrer dans le tombeau de Cyrus. Si l'on n'admet pas l'identité de ce tombeau et du *Gabré,* il faut donc prendre son parti de la disparition du monument vu par Alexandre et par Aristobule.

On s'est demandé si ce type, ainsi représenté, dans chacune des capitales de la Perse, par un exemplaire unique et d'une exécution très soignée, n'avait pas son office propre, n'était pas affecté à un service d'une nature toute particulière. La première conjecture qui s'offre à l'esprit, c'est que ce pourraient être là des édifices où, comme dans les *dakhmas* des Parsis, les cadavres auraient été exposés à la morsure des

1. Arrien, *Anabase*, III, 18, 19.
2. G. Rawlinson, *The five great monarchies*, 4e édition, t. III, p. 350, note 6.



383. — Carte de la partie septentrionale de la plaine de Mervdacht. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. LXIV.

carnivores, jusqu'à l'entière destruction des chairs. Il y a une première difficulté, c'est qu'aucun des auteurs anciens qui parlent de la Perse et de ses mœurs ne fait la moindre allusion à des bâtiments de cette sorte; mais on pourrait répondre que les Grecs, jusqu'à l'expédition d'Alexandre, n'avaient guère dépassé Suse, qu'ils n'ont ni tout vu, ni tout dit, et que nous sommes loin d'ailleurs de posséder l'ensemble complet de leurs témoignages; ainsi nous ne connaissons l'œuvre de Ctésias que par les citations des écrivains postérieurs et par les courts extraits qu'en a donnés Photius[1]. On a une autre et meilleure raison d'écarter tout d'abord cette hypothèse; c'est qu'elle n'est pas compatible avec la disposition de ces bâtiments. Les *dakhmas*, de simples enclos, sont largement ouverts à ces rapaces, qui s'y abattent par volées; les morts doivent y être couchés les yeux tournés vers le soleil; ils doivent être exposés à la pluie qui dissoudra ces restes impurs[2]; ici, au contraire, nous trouvons des édifices couverts d'une solide toiture et dépourvus de fenêtres; ils n'ont d'autre accès qu'une porte, qui était évidemment destinée à rester close, une fois qu'y aurait été introduit le dépôt confié à l'épaisseur de ces murs.

On s'obstine pourtant à ne pas vouloir que ce soient là des tombes comme toutes les autres, dernières demeures des Perses de haut rang. A propos de la mieux conservée des deux tours, Coste supposait déjà que les corps des princes, avant d'être portés aux tombes royales, séjournaient dans ce bâtiment pour y être nettoyés et embaumés[3]. Cette idée a été reprise par M. Dieulafoy. « C'est dans cette chapelle, dit-il, que le corps du roi subissait, à l'abri de tous les regards, la décomposition préalable qui précédait l'ensevelissement définitif, tandis que les cadavres de ses sujets, avant d'être mis en contact avec la terre, étaient exposés pendant de longues années dans des dakhmas semblables aux tours funéraires des Guèbres de Téhéran et de Yezd[4]. » Il croit trouver une confirmation de cette conjecture dans une excavation en queue d'aronde, pratiquée au-dessus de la porte, à même le linteau; il y voit « un logement préparé pour recevoir une tablette de pierre ou de marbre sur laquelle était gravé le nom du prince provisoirement inhumé dans la tour. L'inscription devant être changée souvent, on avait pris soin de donner au refouillement une forme qui

1. Les fragments de Ctésias ont été réunis par Charles Muller, dans la *Bibliothèque grecque-latine* de Didot, à la suite d'Hérodote.

2. *Vendidâd*, *Fargard* V, 14.

3. Flandin et Coste, *Texte*, p. 141.

4. Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, I, p. 28.

permît de substituer une plaque à une autre sans détériorer l'édifice. » Nous avons beau chercher dans ses planches VI et XI auxquelles il renvoie et que reproduisent fidèlement nos figures 301 et 380 ; nous n'y distinguons rien qui ressemble à la dépression, au cadre creux dont il parle ; il n'y a là qu'une moulure en relief, le couronnement du chambranle. On ne rencontre d'ailleurs, ni chez les historiens occidentaux ni dans l'*Avesta,* pas un texte qui soit favorable à l'hypothèse d'une sorte de station ou de stage que les cadavres des simples particuliers ou des rois auraient eu à faire dans un *dakhma* ou dans un tombeau provisoire, avant d'être mis en terre[1]. Il y a enfin à tenir compte d'un curieux détail de construction ; nous voulons parler de la glissière taillée dans le seuil de la porte (fig. 380). Si nous ne nous trompons, l'observation faite par le voyageur offre un argument de plus contre la conjecture de l'archéologue. Pourquoi tout cet appareil, si le corps ne venait dans cette tour que pour y être mis aux mains des embaumeurs ou pour y être abandonné, pendant un temps plus ou moins court, à l'action des forces qui le dissolvent et qui le détruisent? S'il en eût été ainsi, on l'y aurait porté sur un brancard, comme on le fait aujourd'hui pour les cadavres que l'on dépose dans les *dakhmas;* on les étend là presque nus, sur les barres d'une grille de fer. On s'explique au contraire la disposition du seuil, si l'on admet qu'elle ait été adoptée en vue de faciliter le maniement des lourdes caisses de bois ou de pierre, des cercueils où le mort, protégé par un rigide et pesant couvercle, s'était couché pour dormir en paix son sommeil éternel.

Le plus sûr, c'est donc encore de ne pas chercher ici autre chose qu'une variante de la tombe perse, variante qui rappelle, à certains égards, une des formes de la tombe lycienne, ces tours funéraires comme il y en a plusieurs à Xanthos (fig. 268). L'analogie est réelle ; mais faut-il en conclure qu'il y ait eu emprunt, et, si l'on croit à une imitation, est-ce les architectes perses qui, après la campagne d'Harpagos en Asie Mineure, se sont inspirés des exemples de la Lycie, ou bien les satrapes envoyés de Suse ont-ils importé ce type dans la province où ils représentaient le grand roi et où ils mouraient en fonction? Ne sachant ni quand ni pour qui ces sépultures ont été bâties, à Pasar-

1. Il est bien question dans l'*Avesta* (*Fargard* V, 10-13) d'une petite maison construite exprès pour y déposer les corps, quand les intempéries de l'hiver empêcheraient de le porter tout de suite au *dakhma;* mais il résulte du contexte que le législateur n'a là en vue qu'une sorte de cahute qui ne servira que comme pis-aller, pour préserver de la souillure la maison mortuaire ; dès que l'on pourra, dans le délai d'un mois au plus tard, le cadavre devra être conduit au *dakhma.*

gade et à Persépolis, on n'est pas en mesure de répondre à ces questions. Entre les tours perses et les tours lyciennes, il y a, dans bien des détails, une assez sensible différence pour qu'il soit difficile de supposer que les unes soient la copie des autres; nous croirions plutôt à une simple rencontre. Prise dans son ensemble, cette forme est assez simple pour avoir été trouvée et adoptée, sans aucun concert préalable, à peu près vers le même temps, par deux peuples qui l'un et l'autre construisaient en grands matériaux. N'est-ce pas une idée qui a dû venir naturellement à l'esprit des hommes que celle de donner à la tombe où ils ensevelissaient leurs princes ou leurs pères quelque chose de l'aspect et de la solidité d'une forteresse?

Si, faute d'inscriptions et de renseignements historiques, on ne peut même essayer de deviner pour qui ni quand ont été érigées les sépultures en forme de tour, il n'en est pas de même des tombeaux creusés dans le roc qui, voisins des ruines de Persépolis, dominent la plaine de *Mervdacht* (fig. 383). L'un d'eux est signé et daté ; tous les autres, groupés dans le même district et exécutés dans la même donnée, appartiennent certainement à la même période, à celle de la seconde dynastie achéménide, qui commence avec Darius fils d'Hystaspe et ne finit qu'avec la monarchie perse.

§ 3. — LA TOMBE SOUTERRAINE.

Dans deux de nos planches, dans celle où est restauré un palais d'habitation (IX), et dans celle où est restitué l'ensemble des édifices du plateau (X), on aperçoit les hypogées funéraires qui s'ouvrent sur le versant de la colline à laquelle est adossée la terrasse de Persépolis, et l'emplacement de deux de ces tombes est indiqué sur le plan général (fig. 29, n° 10 et 11). Avant même que les explorateurs dont nous résumons les travaux eussent commencé d'étudier sur place les restes de la capitale des Perses, on savait par Diodore que l'on trouverait là des tombes royales. L'historien, après avoir décrit l'enceinte fortifiée qui renfermait les palais, s'exprime ainsi : « A l'orient de cette citadelle, à environ 4 plèthres de distance (123 mètres), est une colline appelée le *Mont-Royal*, qui renfermait les tombeaux des rois de Perse. On avait taillé le roc ; on avait pratiqué dans ses flancs des chambres nombreuses, parmi lesquelles se trouvaient les caveaux des souverains défunts. Point d'avenue qui y donnât accès; c'était à l'aide de

machines construites tout exprès que l'on soulevait les corps et que l'on réussissait à les installer dans leur dernière demeure[1]. »

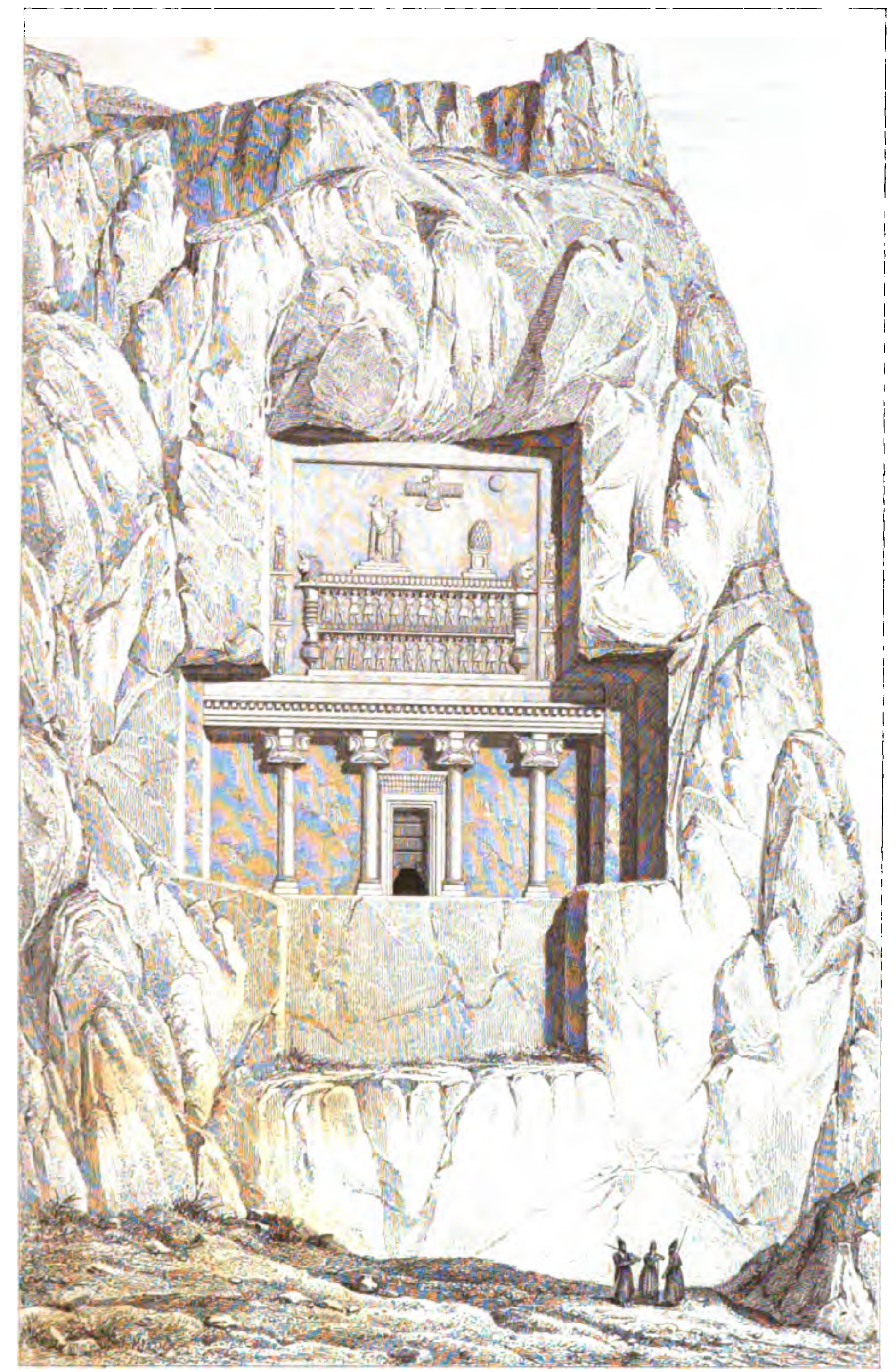
En gros, la description est exacte et donne une idée juste de la situation des tombes. Diodore avait puisé à de bonnes sources; mais il n'avait pas vu les lieux, et, ici comme dans ce qu'il dit de la cité voisine, il paraît avoir ajouté à ce que lui fournissaient ses notes certains traits qui ne sont pas conformes à la réalité. Il s'est figuré une nécropole comme il y en avait tant en Grèce et en Asie Mineure, un massif rocheux dont toute la face aurait été percée de sépultures pressées les unes contre les autres et de profondes galeries. Or il n'y a en tout, derrière Persépolis, que trois tombes, les deux qui figurent sur notre plan (fig. 290, 10 et 11), et une dernière, plus éloignée vers l'est, qui se trouve en dehors de l'espace que celui-ci comprend. Quatre tombes analogues se voient à 5 kilomètres vers le nord-ouest de Persépolis (fig. 383), taillées dans le mur vertical par lequel se termine, au-dessus de la plaine, un autre massif de rochers, dans l'endroit que l'on appelle *Nakch-i-Roustem*, à cause des bas-reliefs où l'on croit reconnaître un des héros du *Shah-Nameh*, ou, en raison de ces sépultures, *Kabrestan-kauróun*, « le cimetière des Guèbres » (fig. 384).

Toutes ces tombes, celles de l'un comme celles de l'autre groupe, se ressemblent d'une manière frappante. Il n'y a entre elles que des différences de détail; qui en décrit une les décrit toutes; aussi notre planche I suffit-elle à donner une idée de ces sépultures[2]. Chacune d'elles se divise, dans le sens de la hauteur, en trois parties sensiblement égales; elle a en tout 22^{m},50 d'élévation. La partie du milieu, plus longue, forme avec les deux autres ce que l'on appelle la croix grecque[3]. A Nakch-i-Roustem, la partie inférieure de la surface taillée s'arrête à une dizaine de mètres environ au-dessus du sol de la plaine; elle dessine là une sorte de large banc, compris entre deux saillies du roc. C'est comme une sorte de vestibule qui, au lieu de se développer en plan, est tout en hauteur. La roche y est dressée à l'outil, mais sans un ornement ni une moulure. A vrai dire, le monument ne commence

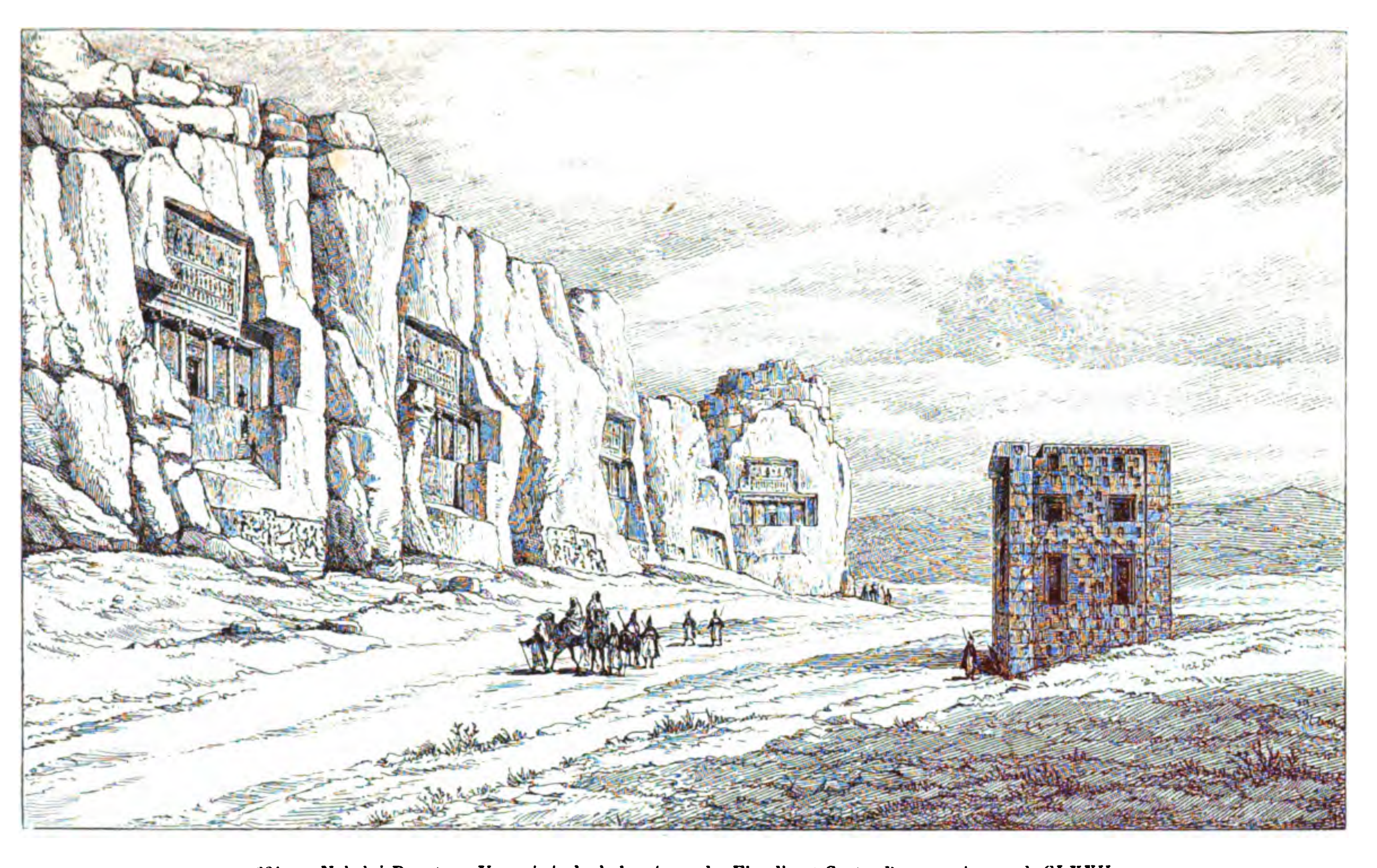
1. DIODORE, XVII, 71.

2. Cette planche représente la tombe à laquelle Coste, dans son plan de la nécropole (*Perse ancienne*, pl. 169) donne le n° 1, celle que l'on aperçoit à l'extrême droite, dans la vue générale de la nécropole (fig. 384). C'est une réduction de la planche 135 de Texier.

3. Coste indique, pour la longueur du bras transversal de la croix, à Nakch-i-Roustem, 18^{m},63, et pour celle des deux autres bras, 11 mètres. A Persépolis, la tombe n° 10 aurait 24^{m},50 d'élévation, la partie moyenne 17 mètres, et la partie supérieure 10^{m},50 de long.

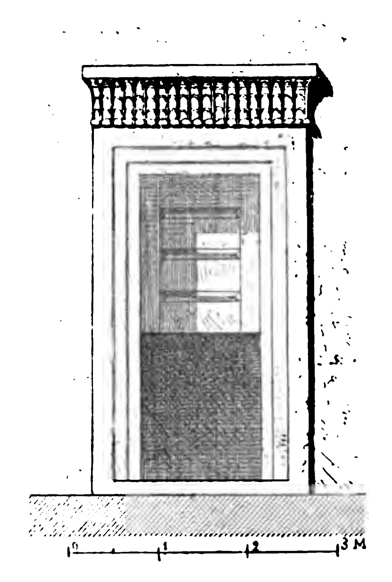


TOMBE ROYALE
A NAKCH-I-ROUSTEM



384. — Nakch-i-Roustem. Vue générale de la nécropole. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLXXII.

qu'avec la seconde partie de cet ensemble. Celle-ci, avec ses quatre colonnes engagées et sa haute porte, encadrée d'un chambranle à trois listels que surmonte la gorge égyptienne (fig. 385), avec son comble orné d'un cours de denticules (fig. 289), est la copie d'une façade de palais. C'est là, sous le portique simulé, que se trouve l'entrée du caveau. Au-dessus de l'entablement, le frontispice se rétrécit. Le bras supérieur de la croix correspond exactement, en largeur, au bras inférieur; mais il est sensiblement plus haut. Le champ, poli avec plus de soin qu'il ne l'est dans le reste de la façade, est rempli par un bas-relief d'un caractère tout religieux. Au-dessus d'une sorte d'estrade, sans doute imitée de celle qui, dans les salles de réception, supportait le trône du roi, celui-ci est debout, sur un socle formé de trois marches; on le reconnaît à son costume et à la tiare dont il est coiffé dans les sculptures du palais[1]. De la main gauche, il tient un arc qui pose sur le sol, et il étend la droite, en signe de serment ou d'adoration, vers un autel sur lequel brûle le feu sacré. Tout en haut, entre le roi et l'autel, plane, portée par de larges ailes, l'image d'Ahura-Mazda, derrière laquelle est indiqué le disque solaire.



385. — Nakch-i-Roustem. Porte d'une tombe royale. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLXXVII.

Le roi et le dieu ne sont pas les seuls personnages auxquels l'artiste ait donné place dans cette section du frontispice. Le plancher de l'estrade est soutenu par vingt-huit figures d'hommes, qui forment deux files superposées. Il y a, d'une figure à l'autre, des différences de costume très accusées; c'est que, comme on pouvait déjà l'inférer d'une phrase de la longue inscription gravée sur la tombe de Darius, ces porteurs représentent les différents peuples de l'empire, les différentes provinces qui le composent. « Si tu penses, dit le roi, combien est grand le nombre des pays que Darius le roi a possédés, et que tu dises cela, regarde l'image de ceux qui portent mon trône, et tu le comprendras. Alors tu sauras que la lance de l'homme perse allait loin; alors tu sauras que l'homme perse a livré des combats loin de la

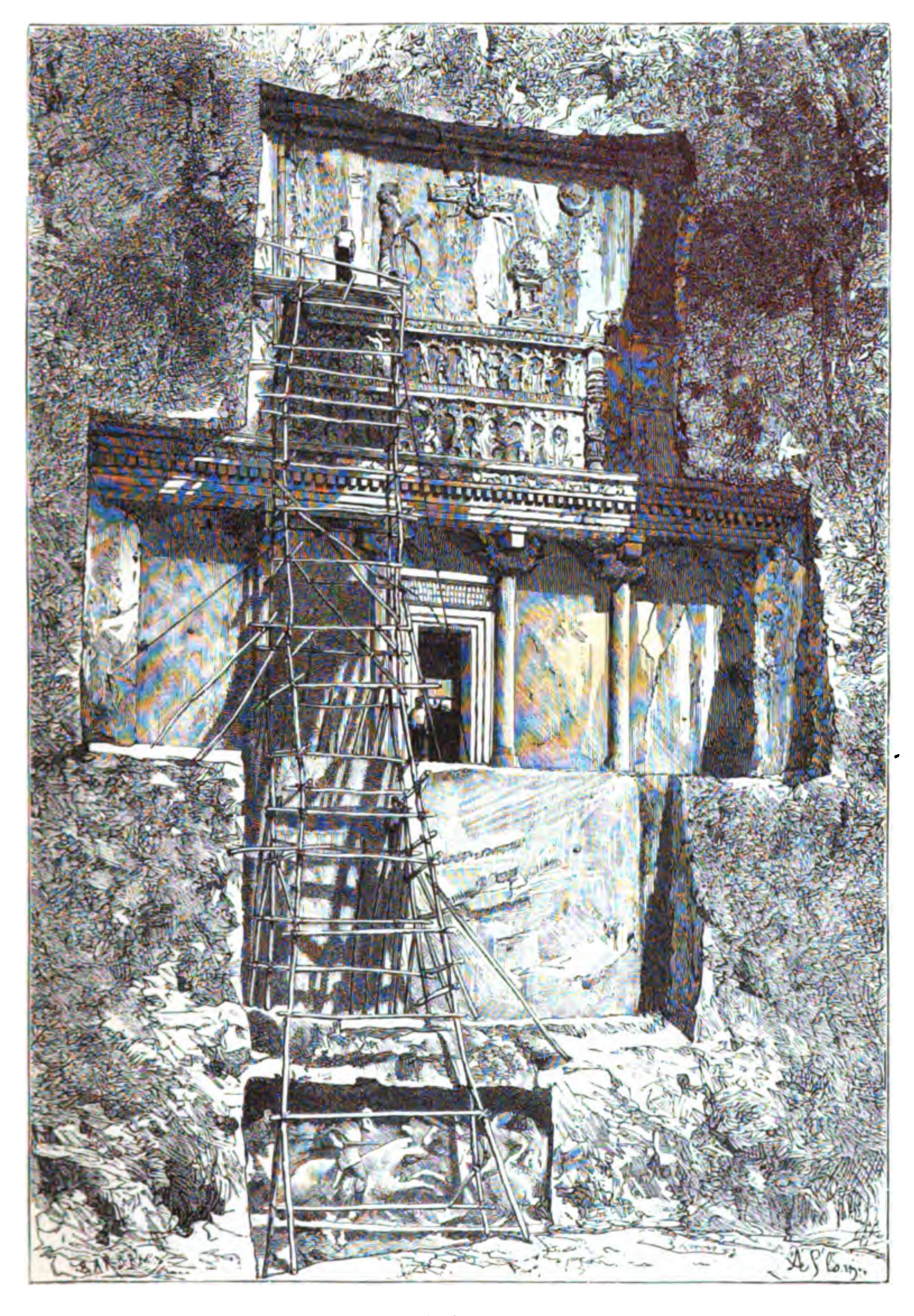
1. La figure du roi a, suivant les tombes, de 2m,20 à 2m,40. Les figures des porteurs ont environ 1 mètre de moins.

Perse[1]. » La conjecture est confirmée par la découverte qu'ont faite, en 1885, MM. Babin et Houssay, les collaborateurs de M. Dieulafoy. Grâce à un léger échafaudage qu'ils avaient fait appliquer contre le rocher, au tombeau de Darius (fig. 386), ils ont pu en explorer la partie supérieure plus attentivement que ne l'avaient fait leurs prédécesseurs, et, sous les pieds de sept de ces figures, ils ont retrouvé, cachés par une croûte d'enduit calcaire qui se laissait détacher aisément, les noms connus de plusieurs des satrapies. Enfin, il y a encore d'autres figures, sculptées à droite et à gauche du grand bas-relief, sur le bandeau qui l'encadre, et en retour d'angle, sur la tranche étroite qui relie la surface inégale du roc brut à la surface polie du frontispice de la tombe[2]. Ce champ complémentaire est partagé en trois registres, qui correspondent aux trois étages du tableau principal; chacun d'eux contient, de chaque côté, une figure dans le cadre et deux sur la tranche, et ces figures représentent, à gauche, des gardes tenant en main une longue lance et, à droite, des serviteurs sans armes.

L'intérieur de ces tombes est d'une simplicité qui contraste avec le travail qu'a coûté la préparation de la façade et le luxe de la décoration extérieure. On pénétrait par une porte placée dans l'entre-colonnement du centre; mais le roc n'avait pas été évidé dans toute la hauteur de la baie; on avait seulement ménagé, en bas, un passage par lequel on ne pouvait entrer qu'en se courbant et qui était muré après l'introduction de la dépouille royale dans le caveau. Celui-ci se partage en une sorte de vestibule et une chambre plus basse dans le sol de laquelle sont creusées, suivant les tombes, de une à neuf cuves funéraires (fig. 387 et 388). Ce dernier nombre est celui des sarcophages de la tombe de Darius; mais six de ces fosses se trouvent à la gauche de l'entrée, tandis qu'à droite il n'y a rien de pareil (fig. 389); il a été fait au monument des additions qui n'entraient pas dans le plan primitif, et où l'on n'a pas eu souci de la symétrie. Deux des tombes de Nakch-i-Roustem, celles

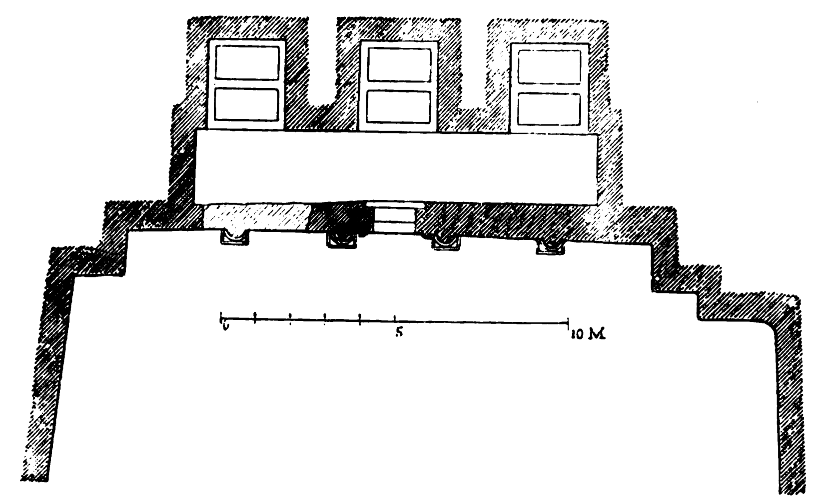
1. Spiegel, *Die altpersischen Keilinschriften*, 2e édition, p. 57.

2. Dans notre planche I, où la vue est prise presque de face, les figures placées en retour d'équerre sont invisibles, parce qu'à droite elles sont noyées dans l'ombre et parce qu'à gauche on n'aperçoit pas la tranche; il en est de même dans la plupart des vues de ces tombes qui ont été données par Coste et par Texier; elles se rapprochent toutes plus ou moins du géométral. Où l'on comprendra le mieux cette disposition, c'est dans la photogravure que M. Dieulafoy a publiée du tombeau de Darius (*l'Art antique de la Perse*, I, pl. X); elle est prise de côté, de sorte que les trois registres de gauche s'y accusent avec tout leur développement. Enfin, la coupe que nous donnons plus loin montre à leur place les figures qui décorent la tranche perpendiculaire au fond du tableau (fig. 388).

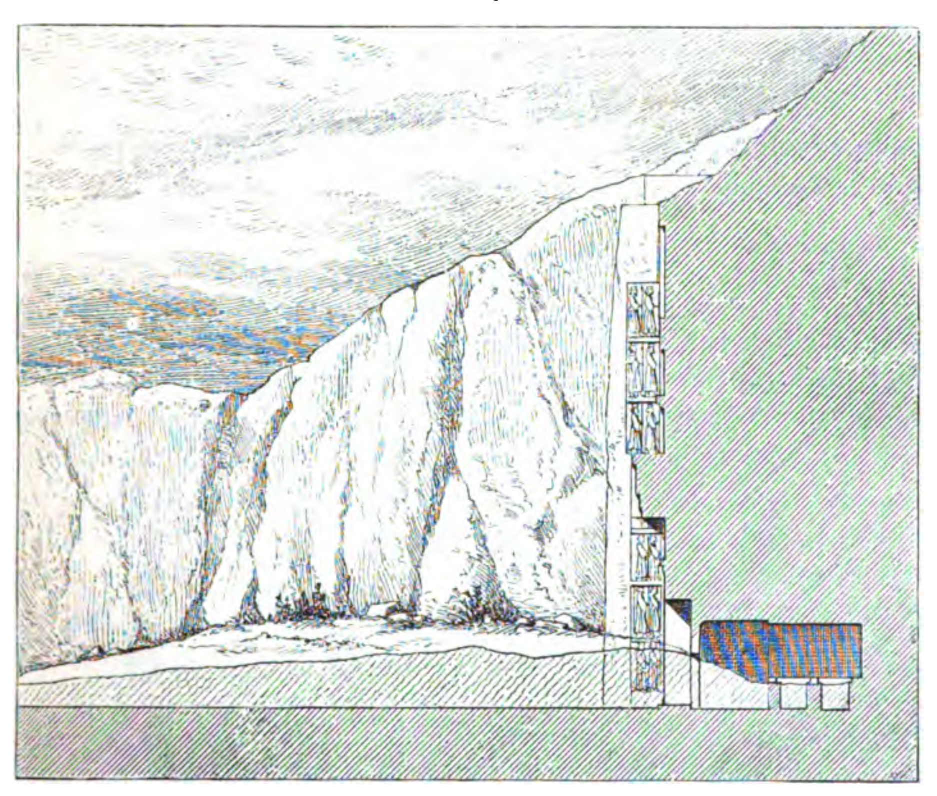


386. — Le tombeau de Darius avec l'échafaudage. D'après une photographie de M. Houssay. Duruy, *Histoire des Grecs*, t. II, p. 37.

que l'on voit à gauche dans la vue d'ensemble (fig. 382), offrent aussi



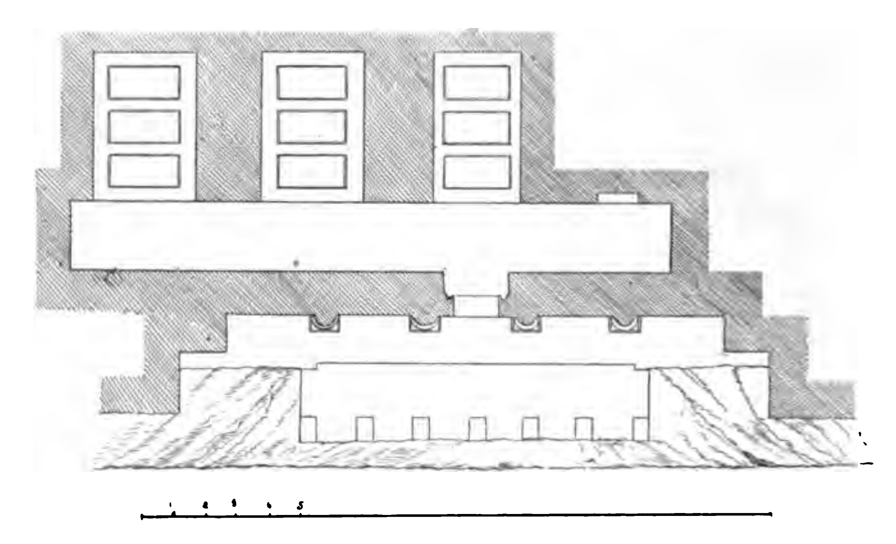
387. — Persépolis. Plan de la tombe royale au sud-est du plateau. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLXIII.



388. — Persépolis. Coupe de la tombe royale au sud-est du plateau. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLXIII.

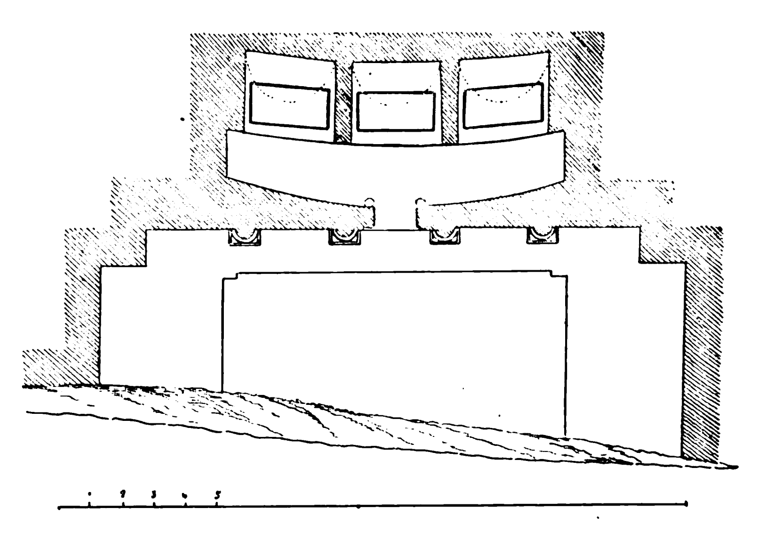
une particularité curieuse; les deux caveaux y dessinent des lignes courbes (fig. 390). D'ailleurs nulle inscription, nul ornement sur les parois

de ces hypogées. Ce sont partout les mêmes proportions restreintes et la même simplicité. Toutes les chambres sont à plafond plat, hors une



389. — Nakch-i-Roustem. La tombe de Darius. Plan. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLXX.

seule, celle de la tombe située au nord-est du plateau, à Persépolis, où, dans le vestibule, l'outil a dessiné une arcade à plein cintre (fig. 391).

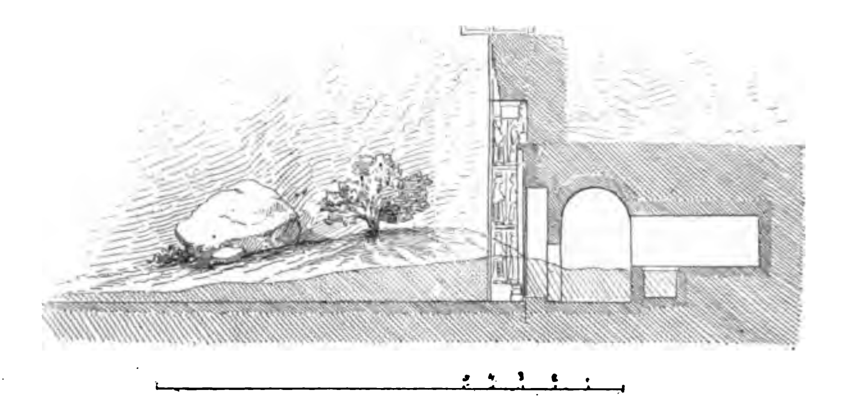


390. — Nakch-i-Roustem. Plan des tombes de gauche. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLXX.

Cette tombe se distingue encore de ses voisines par un autre trait. Le frontispice est, comme partout, taillé dans le roc; mais celui-ci présentait, au-dessous du bras inférieur de la croix, un retrait, un creux

qui aurait produit à l'œil un fâcheux effet et risqué peut-être de compromettre la solidité de l'ensemble. On a donc bâti là, au-dessous du tombeau, un mur en appareil polygonal qui remplace l'escarpement que fournit ailleurs la coupe verticale de la falaise calcaire (fig. 392).

Si l'on a pris partout la précaution d'interposer cette paroi lisse, naturelle ou construite, entre le sol de la plaine et le seuil de l'hypogée, c'est que l'on a voulu rendre la tombe inaccessible. Point ici de ces rampes ou de ces escaliers auxquels l'architecte perse savait si bien donner à la fois l'aspect monumental et la commodité. Aujourd'hui même, après que le pied des chercheurs de trésors et des curieux a pu,



391. — Persépolis. La tombe du nord-est. Coupe longitudinale. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLXV.

tout à loisir, pendant de longs siècles d'abandon, frayer des sentiers par lesquels on parvient jusqu'au portique, en s'aidant, non sans effort et sans danger, de tous les accidents du roc, il y a encore plusieurs tombes auxquelles Coste n'est arrivé qu'à l'aide des cordes par lesquelles il s'est fait descendre du haut de la falaise; nous avons vu comment MM. Babin et Houssay ont dû s'y prendre pour se mettre en état de relever les inscriptions et les sculptures du sépulcre de Darius (fig. 386). L'étude des lieux a donc confirmé pleinement l'assertion de Diodore, ce qu'il dit des moyens mécaniques auxquels on avait recours afin de hisser les corps jusque dans le caveau; elle explique aussi l'anecdote rapportée par Ctésias [1]. Darius, racontait l'historien, avait ordonné qu'on lui creusât un tombeau dans la *Double Montagne* [2]; ses ordres

1. § 15 des extraits donnés par Photius des Περσικά de Ctésias.

2. La chaîne qui domine Persépolis et Nakch-i-Roustem serait encore aujourd'hui, assure-t-on, désignée par les Persans sous le nom de *Duta*, « double ». Voir Ch. Muller dans ses notes sur Ctésias (pp. 64-65). On s'explique cette appellation en jetant un coup

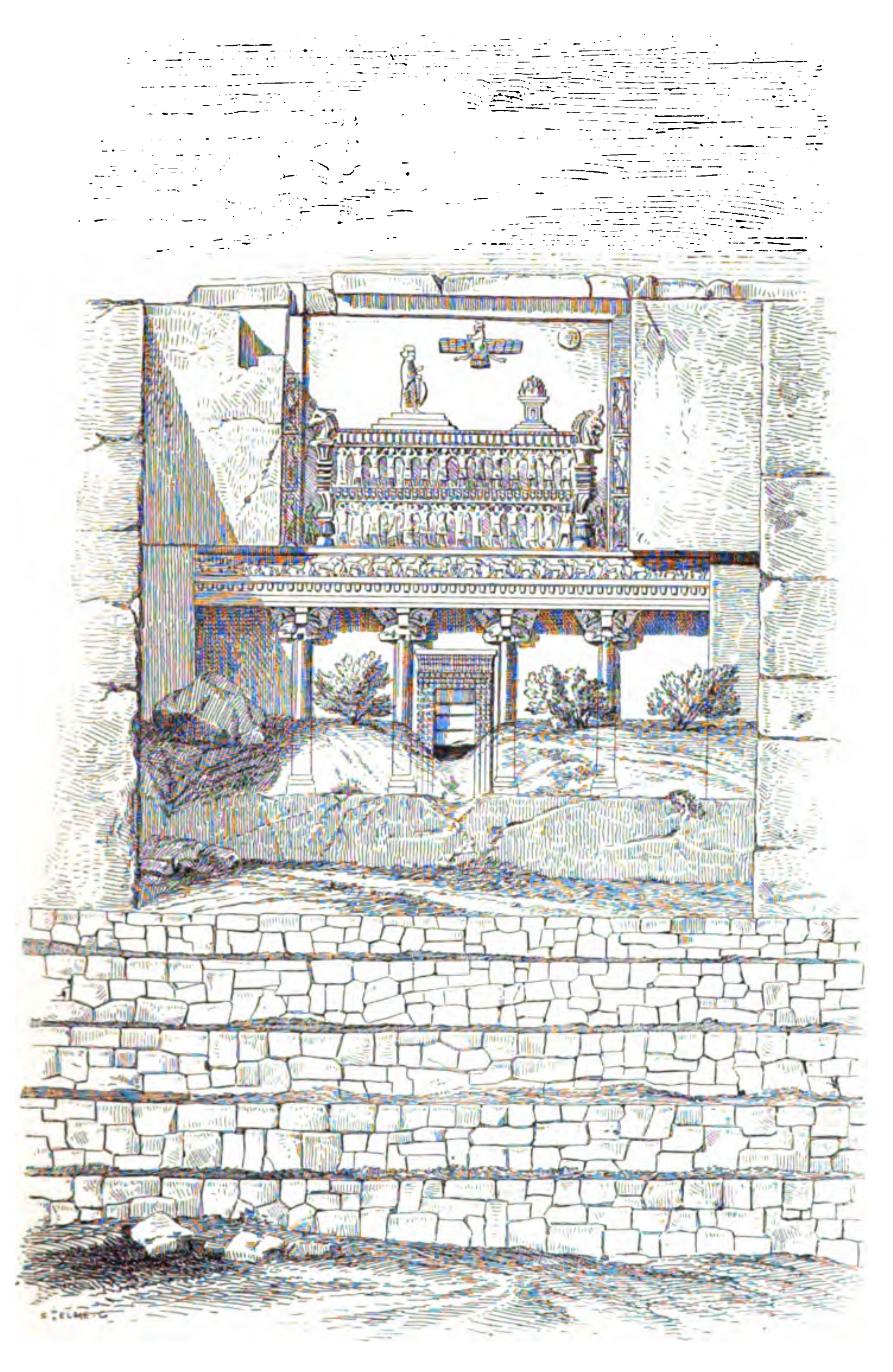
avaient été exécutés. Il voulut alors aller visiter le monument; mais les Chaldéens et ses parents l'en empêchèrent. Ces derniers entreprirent l'ascension; ils s'élevaient en l'air, tirés par des prêtres postés sur le sommet du roc, quand ceux-ci, effrayés par des serpents, lâchèrent les cordes; les malheureux tombèrent et se tuèrent dans leur chute. Darius éprouva une grande douleur de cette catastrophe; il fit couper la tête aux quarante mages qui avaient été chargés de la manœuvre.

Le tombeau devant lequel cet accident est arrivé, nous le connaissons (fig. 386, 389); il est à Nakch-i-Roustem, où l'inscription qu'il porte le désigne tout d'abord à la curiosité du voyageur. Cette inscription est très longue; elle est gravée dans les trois langues qu'employait la chancellerie perse, sur le mur du fond du portique, entre les colonnes; elle remplit aussi une partie du cadre supérieur. Par malheur, elle a souffert; le texte perse surtout, celui dont la traduction offrirait le moins de difficultés, présente des lacunes qui ne se peuvent combler qu'à l'aide du texte assyrien[1]. Cependant, toute discutable que soit l'interprétation de certains passages, l'ensemble ne laisse pas place au doute. C'est bien le plus grand roi qu'ait eu la monarchie, Darius, fils d'Hystaspe, qui porte la parole; il énumère les provinces de son vaste empire et rapporte à Ahura Mazda tout l'honneur de ses hauts faits.

A elle seule, cette inscription suffit à prouver que la nécropole de Nakch-i-Roustem et celle qui est située derrière le Takt-i-Djemchid sont bien des nécropoles royales. Si une seule de ces tombes est signée et datée, toutes les autres sont taillées sur le même modèle et reproduisent les mêmes groupes, les mêmes symboles, ce que l'on pourrait appeler le même protocole royal, traduit dans la langue de la plastique: elles sont, à de légères variantes près, la répétition d'un même type. Ce type a été créé par Darius, ou, pour mieux dire, par l'architecte que le prince avait chargé de réaliser son désir; il fit sa première apparition avec cette tombe, dont les travaux intéressaient si fort le roi que, pour les examiner de plus près, il avait manqué se confier à cet échafaudage mobile qui coûta la vie à son père et à sa mère. Le monument, sur lequel cette tragique aventure dut appeler davantage encore l'atten-

d'œil sur la carte (fig. 383). La montagne qui borne au nord la plaine de Merrdacht et dont le flanc méridional renferme les deux groupes de tombes royales est coupée, par la gorge où coule le Polvar, en deux massifs qui se font pendants.

1. Faite d'après une photographie qui a été prise d'une assez grande distance, la vue pittoresque du tombeau de Darius ne laisse même pas apercevoir la place de l'inscription (fig. 386); on la trouvera indiquée dans la planche CLXXIV de Coste.



392. — Persépolis. La tombe du nord-est. Élévation. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLXVI.

tion, était d'un aspect original et grandiose qui répondait bien à sa destination. Grâce à la hauteur de l'escarpement qui en séparait le seuil du sol de la plaine, la tombe semblait suspendue entre ciel et terre, de façon à défier toute profanation; le spectateur qui la contemplait d'en bas la sentait inaccessible et sacrée. Tout confirmait cette première impression : ces piliers et cette porte, ces ornements et ces personnages taillés dans la roche vive paraissaient aussi indestructibles que la montagne avec laquelle ils faisaient corps. Les lignes simples et sévères de l'architecture, dans la partie moyenne de la façade, et, dans la partie haute, l'ampleur du bas-relief et la variété de ses figures offrent un contraste d'un heureux effet avec les grandes surfaces nues de l'âpre falaise. Cette nature sauvage encadrait merveilleusement l'œuvre de l'artiste et en faisait valoir la savante ordonnance. Celle-ci avait le mérite de traduire avec une clarté parfaite l'idée qu'elle voulait exprimer, la glorification du prince, du maître redoutable et pieux qui a combattu et régné sous la protection et par la grâce d'Ahura Mazda. Les deux étages inférieurs représentaient, précédée d'un de ces parvis ou veillaient les gardes, la façade du palais où le souverain avait vécu, entouré de toutes les pompes de la royauté orientale, et, derrière cette porte close qui se dressait au milieu du portique, on sentait encore sa présence, comme on la devinait de loin lorsque, retiré au fond de ses appartements et caché à tous les regards par une barrière de murs crénelés, il gouvernait son immense empire sans se montrer à ces millions d'hommes qui lui obéissaient et parmi lesquels il en était si peu qui eussent jamais vu ou qui eussent chance de voir sa face auguste. Au-dessus, c'était cette scène d'un caractère tout religieux, ce grand tableau qui montrait le monarque dans une sorte d'apothéose, soulevé, sur les têtes et les bras tendus de ses sujets, jusqu'à ce faîte d'où il a le monde à ses pieds, et là accomplissant gravement la plus haute de ses fonctions, offrant son hommage au dieu suprême de son peuple sous les yeux et avec le concours de ce que l'on pourrait appeler sa maison militaire et civile, de ses principaux officiers et des chefs de la domesticité royale.

On ne saurait douter que la tombe de Darius ne soit la plus ancienne de celles qui sont voisines de Persépolis; c'est ce prince qui a commencé les grands travaux en suite desquels les constructions royales se sont élevées les unes auprès des autres, sur la haute terrasse artificielle[1].

1. *Histoire de l'Art*, t. V, ch. v, § 3.

Par les partis qu'avaient pris l'architecte et le sculpteur, interprètes de la pensée royale, cette création avait quelque chose de très particulier et de très original; c'était bien le palais perse que représentait, c'était le culte national que mettait en scène ce décor si patiemment taillé dans la roche vive; mais comment est venue au second fondateur de la monarchie perse la fantaisie de substituer la tombe creusée dans le flanc de la montagne à la tombe construite, à celle de Pasargade? Pourquoi s'est-il écarté ainsi de l'exemple que lui avait donné Cyrus, son illustre prédécesseur? On a supposé, et la conjecture est très vraisemblable, que la pensée première de cette innovation a été suggérée à Darius par les souvenirs que lui avait laissés son voyage en Égypte où il servait sous Cambyse[1]; avec ce prince, il avait sans doute visité, à Thèbes, la *Vallée des Rois* et ses tombeaux, une des curiosités que de bonne heure on montra aux étrangers; mais ce ne fut pas là qu'il chercha ses modèles. Dans la nécropole royale de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie, la façade n'avait point d'importance; tout le luxe du ciseau et de la brosse était réservé pour l'intérieur du monument, et l'entrée de la syringe était obstruée, après l'achèvement des travaux, par un éboulis de rocs, qui devait la cacher à tous les yeux[2]. Ces précautions avaient pour objet de défendre contre toute atteinte la momie, que les Égyptiens avaient si fort à cœur de conserver éternellement intacte. On ne saurait s'étonner que les Perses aient été moins préoccupés d'obtenir à tout prix ce résultat; ne voyaient-ils pas tous les jours les mages livrer à la dent des carnassiers les cadavres de leurs proches? Il leur était indifférent que l'entrée du caveau fût apparente et que celui-ci fût très simple et très peu profond, pourvu que la façade donnât une haute idée de la majesté de ces princes dont elle perpétuait l'image et la mémoire; il fallait que, même couchés dans le sépulcre, les nouveaux maîtres du monde oriental ne parussent pas inférieurs à ces Pharaons légendaires dont ils avaient admiré en Égypte les effigies partout répandues et dont ils avaient entendu raconter, par les prêtres de Memphis, les exploits et les conquêtes. Parmi tous les types d'architecture funéraire que l'Égypte offrait aux regards, s'il en était un qui répondît aux données de ce programme, et qui parût propre à fournir les premiers éléments d'une sépulture royale ainsi conçue, c'était celui dont les plus beaux exemplaires se trouvent aujourd'hui à Beni-Hassan, dans ces hypogées dont Darius, lorsqu'il remontait le Nil,

1. HÉRODOTE, III, 139.
2. *Histoire de l'Art*, t. I, p. 284, fig. 178, 179, 180, 182.

avait vu les colonnes massives se détacher sur l'ombre noire des porches, parmi les rouges escarpements de la chaîne qui borde le fleuve[1]. Mettez au-dessus d'un de ces portiques un de ces tableaux comme le sculpteur thébain en a tant ciselé sur les pylônes de ses temples; joignez-y une inscription historique analogue à ces longues suites d'hiéroglyphes qui expliquent le sens des bas-reliefs, et, à la différence près du thème et de l'écriture, vous aurez les tombes royales de la Perse.

Pourquoi n'y a-t-il d'inscription que sur la tombe de Darius? Pourquoi ses héritiers, qui continuaient à graver leur nom et leur généalogie sur les édifices qu'ils bâtissaient dans le voisinage, n'ont-ils pas fait parler aussi la pierre de leurs sépulcres? S'étaient-ils contentés d'une stèle de bronze ou d'une plaque d'émail qui, ne faisant pas corps avec la roche, aura disparu aussitôt la dynastie renversée? On l'ignore; mais il paraît raisonnable de supposer que les trois autres tombes de Nakch-i-Roustem, exactes copies de la plus ancienne, sauf qu'elles sont anépigraphes, remontent aux successeurs immédiats de Darius. Quant à la tombe en forme de tour, ce pourrait être celle de quelque personnage qui, sans avoir régné sur la Perse, tenait de près à la famille royale, d'Hysdaspe par exemple, que son fils aurait enseveli dans un monument semblable à celui qui avait reçu, à Pasargade, la dépouille du père de Cyrus.

Après qu'eurent été exécutés les quatre hypogées, il restait encore, dans la falaise, la place de plusieurs autres ouvrages du même genre; ce n'est donc pas faute d'espace que d'autres souverains s'attaquèrent à la montagne même qui dominait leur palais. Trois autres tombes ont été taillées dans le massif auquel s'appuie la terrasse de Persépolis. L'une d'elles n'est qu'ébauchée[2]; il suffira de considérer les deux autres (n[os] 10 et 11 du plan, fig. 290). La façade y reproduit le même type et y a sensiblement les mêmes proportions qu'à Nakch-i-Roustem (fig. 391); mais la décoration y est plus compliquée. C'est là seulement que l'on voit paraître les rosaces dans le chambranle des portes et, dans l'entablement, les frises de lions passants (fig. 338 et 350)[3]. Enfin, la falaise n'offre pas ici la même coupe verticale que sur l'autre rive du Polvar, et par suite les tombes, en avant desquelles de larges

1. *Histoire de l'Art*, t. I, fig. 166, 167.
2. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. 162 et 167.
3. Il y a dix-huit lions, partagés en deux groupes de neuf par un fleuron qui se dresse au milieu de la frise.

degrés ont été taillés dans le roc, sont d'un accès plus facile. Ces deux sépultures forment donc un groupe à part, qui doit être postérieur à celui de Nakch-i-Roustem. L'art va du simple au composé; les artistes qui répètent un motif consacré par la tradition cherchent d'ordinaire à y ajouter des ornements nouveaux et à enchérir ainsi sur leurs devanciers.

La Perse, de Cyrus à Darius Codoman, a eu treize souverains, en y comptant Smerdis le Mage; mais ce traître n'a pu recevoir les honneurs de la sépulture auprès de ces descendants d'Achéménès dont il avait voulu usurper la couronne. Restent donc douze princes, et, en comptant le *Gabré,* huit tombes, dont l'une peut avec beaucoup de vraisemblance être attribuée à Cyrus, et dont une autre est celle de Darius, qui y a apposé sa signature. D'après ce calcul, quatre princes n'auraient pas, dans la double nécropole, de monument qui leur appartînt en propre. Il est probable que ce sont ceux qui n'ont fait que passer sur le trône, qui n'ont pas eu le temps de se commander, pendant les loisirs d'un règne long et prospère, une tombe dont les travaux s'achevassent sous leurs yeux. Chercher à mettre un nom sur chacun de ces hypogées serait un vain jeu; tout ce que l'on peut dire, c'est que Xerxès, Artaxerce Longue-Main et Darius Nothus ont été probablement ensevelis à Nakch-i-Roustem; c'est Artaxerce Mnémon qui aurait inauguré, à Persépolis, le nouveau cimetière royal.

Quoique Suse paraisse avoir été la ville où les rois de Perse tenaient le plus souvent leur cour, on n'a rien trouvé, dans les environs, qui ressemble à des sépultures royales; les fils d'Achéménès tenaient à reposer dans la province qui avait été le berceau de leur famille. En revanche, les explorateurs ont signalé, en Médie, quelques hypogées dont le plan et l'aspect leur ont rappelé les monuments rupestres de Persépolis. L'un de ces tombeaux se trouve en plein Zagros, sur la route de *Kermanchah* à *Bagdad,* route qui a dû, de tout temps, être une des principales lignes de communication entre l'Iran et la Mésopotamie. Il y a là, entre des montagnes où la route tourne dans d'étroits défilés, une petite plaine bien arrosée, où abondent les ruines, des sculptures rupestres, des restes de maisons et ceux de deux forteresses qui semblent sassanides [1]. Un caravansérail, appelé *Serpoul-i-Zohab*, donne son nom à ce district. A quatre kilomètres vers le sud-ouest de ce point, où s'arrêtent encore toutes les caravanes, le chemin longe le

1. FLANDIN et COSTE, *Perse ancienne*, pl. 206-209, 212-213.

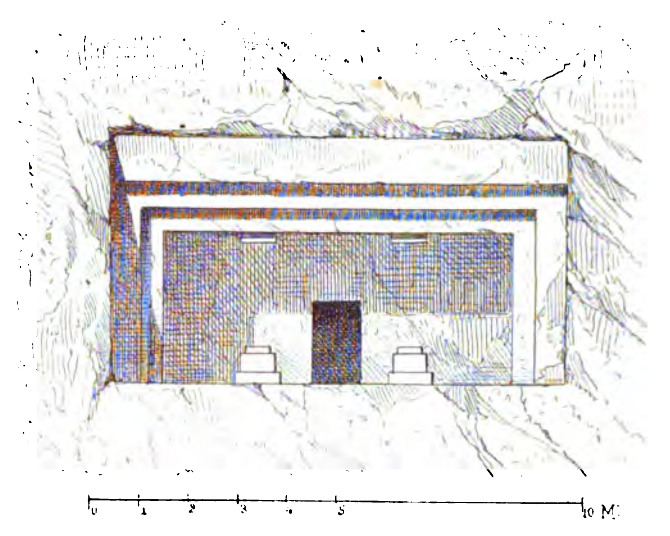
pied d'une grande paroi de roc, en talus très rapide, dont une partie a été taillée au ciseau; on passe là devant le monument que les gens du pays appellent *Dukkhan-Daoud*, « la chambre, la boutique de David »[1]. A 5m,80 au-dessus du pied de la montagne, un premier socle qui a 1m,20 de saillie; un second socle de 1m,20 s'élève au-dessus avec une largeur égale; à 2m,50 plus haut, sur une face polie et coupée verticalement, a été ménagé un cadre dont la hauteur est de 1m,45 et la largeur de 2 mètres. Ce cadre est divisé en deux parties égales : dans celle de gauche est sculpté un personnage vêtu d'une longue robe et coiffé d'une espèce de capuce qui couvre le front ainsi que les épaules; il a la main droite étendue et de la gauche il tient un objet assez large, mais difficile à définir (fig. 393). Ce costume et la facture même de l'image rappellent plutôt les sépultures de Persépolis que les bas-reliefs accompagnés d'inscriptions pehlevies qui se voient sur des rochers voisins et qui datent certainement du second empire perse[2]. Le capuchon dont paraît coiffé le personnage fait aussi songer à cette tiare de laine foulée que les mages portaient du temps de Strabon et dont les oreilles pendantes descendaient le long des joues de manière à cacher les lèvres[3]. On le retrouve sur une monnaie que l'on attribue à ces princes de la Perse propre qui paraissent avoir bientôt reconquis, sous les Séleucides, une indépendance de fait qu'ils gardèrent sous les Parthes[4] : nous voulons parler de certains tétradrachmes de poids attique, avec inscription pehlvie (cul-de-lampe à la fin du chapitre)[5]. La légende



393. — Serpoul-i-Zohab. Figure sculptée dans le roc. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CCXI.

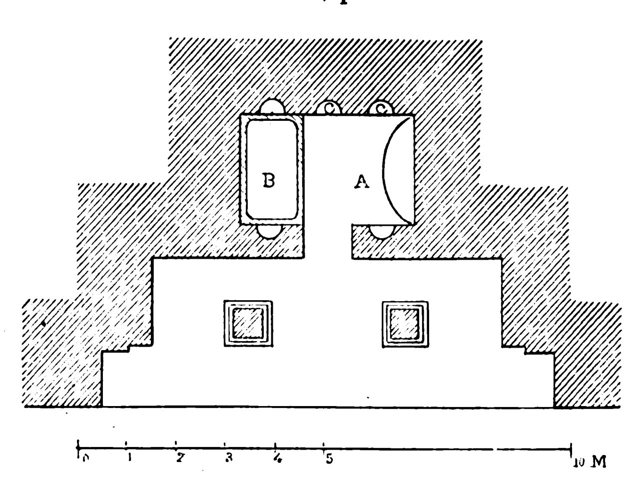
1. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, Texte, pp. 169-170, pl. 210 et 211.
2. Le vêtement présente ici quelque analogie avec celui du serviteur qui, à Persépolis, tient le chasse-mouches au-dessus de la tête du roi. (Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. 155 et 156).
3. Strabon, XV, iii, 15.
4. *Histoire de l'art*, t. V, p. 587.
5. Barclay Head, *Historia Numorum*, p. 696, fig. 364. M. Dieulafoy (*l'Art antique*, I. p. 19), en publiant un agrandissement de cette pièce et d'une autre qui n'en diffère

n'a pas encore été déchiffrée d'une manière satisfaisante : elle suffit pourtant à prouver que la pièce est postérieure à la chute de la monarchie achéménide. Le roi, signalé par son bandeau, que l'on aperçoit, sur l'une des faces, en buste, et sur l'autre, en pied, devant l'autel du feu, ne porte pas la tiare des successeurs de Cyrus.



394. — Serpoul-i-Zohab. Élévation de la tombe. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CCXI.

A 12 mètres environ plus haut, un cadre, fait d'un double listel et d'une large platebande qui forme entablement, enveloppe un portique qui avait autrefois deux colonnes. Les fûts devaient être rapportés, car ils ont disparu : les bases et les tailloirs, pris dans la masse du roc, sont en place. Ce portique a 3m,10 de profondeur et 9 mètres de largeur, sur une hauteur de 3m,05 (fig. 394). La base, très simple, fait songer, par ses deux plinthes cubiques superposées, à celle qui caractérise la nécropole de *Nakch-i-Roustem* (fig. 289).



395. — Serpoul-i-Zohab. Plan de la tombe. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CCXI.

Une porte sans chambranle mouluré donne accès dans une petite salle à plafond cintré (fig. 395, A) qui a 2m,70 de haut ; à gauche se trouve un sarcophage (B) creusé dans la

que par l'effigie du droit, appelle ces monnaies des *dariques*, terme qui risque de tromper sur leur date et sur le système monétaire auquel elles appartiennent.

roche vive. Au fond de la chambre, on remarque des niches semi-circulaires (C), qui ont pu contenir des lampes.

Dans la même région montueuse, à *Sâhneh,* entre *Béhistoun* et *Kingavar,* une tombe du même genre a été taillée dans un mur de roc, à une trentaine de mètres au-dessus du sol. C'est à l'aide d'une corde que l'on a pu arriver jusqu'à la plate-forme; deux bases rectangulaires y marquent aussi la place d'un portique en arrière duquel s'ouvraient deux caveaux superposés, munis de cuves qui ont à peu près les mêmes dimensions qu'à *Serpoul-i-Zohab*[1].

Par eux-mêmes, ces monuments n'ont qu'un assez faible intérêt. Si nous les avons signalés, c'est que l'on peut y voir de modestes imitations des tombes royales du Fars. Quelque satrape, quelque prince local, à peu près indépendant au sein de ces montagnes où l'on n'obéit guère, de nos jours, aux ordres du *chahin-chah,* aura voulu se donner le luxe d'une sépulture dont la disposition évoquât le souvenir des monuments grandioses où étaient ensevelis les Rois des Rois. On remarquera pourtant une différence; les colonnes, ici, n'étaient pas engagées, comme dans la nécropole de Persépolis; il y avait un vrai portique, où l'on pouvait tourner autour des supports. Par ce trait, comme par le dessin du cadre qui circonscrit le vide ménagé dans le roc, ces deux tombes de la Médie offrent une analogie singulière avec celles que nous avons étudiées en Cappadoce et en Paphlagonie (fig. 136, 140, 149).[2] Il est difficile de dire s'il y a quelque induction à tirer de cette étroite ressemblance; la vallée de l'Halys est loin de la Médie; mais, d'autre part, les Mèdes, avec Cyaxare, et les Perses, avec Cyrus, ont commencé de bonne heure à parcourir, en combattants et en vainqueurs, le plateau de l'Anatolie, et ils ont ensuite continué à le fréquenter, lorsque leur roi les envoyait gouverner les provinces occidentales de l'empire ou mener à la mer les troupes destinées à lutter contre les Grecs et à envahir l'Europe. Le relief du sol était à peu près le même, dans les deux pays, parmi les éperons du Taurus et entre les contreforts du Zagros; qui sait si les seigneurs perses ne se sont pas inspirés de ce qu'ils avaient vu dans le Pont et dans la Cappadoce? N'était cette grande page de statuaire qui fait partie intégrante de la décoration des façades funéraires, dans la nécropole royale de la Perse, on serait même tenté de se demander si Darius ou son architecte ne doit pas quelque chose à l'art de l'Asie Mineure; mais, dans tout l'inté-

1. FLANDIN et COSTE, *Perse ancienne*, Texte, p. 11.
2. Pour la tombe cappadocienne, voir *Histoire de l'Art*. t. IV, fig. 344.

rieur de la péninsule, il n'y a point de tombe vraiment ancienne où la sculpture concoure ainsi à l'effet. Au contraire, cette scène d'un caractère si solennel rappelle ces bas-reliefs où le Pharaon présente ses hommages et ceux de son peuple à son père Ammon ou à tout autre dieu du panthéon égyptien. D'autre part, l'Égypte, à Beni-hassan et ailleurs, offrait de nombreux exemples de la tombe rupestre, précédée d'un portique sous lequel s'ouvre le caveau. Enfin le merveilleux décor des monuments de la vallée du Nil n'a pu manquer de faire sur l'esprit des conquérants une bien autre impression que quelques sépultures éparses et toutes anonymes, taillées d'une main rude dans le flanc de rochers abrupts, et cachées dans des gorges sauvages, parmi les broussailles et les forêts. Ce sont là les raisons qui nous inclinent à croire que si l'artiste auquel Darius avait confié le soin de préparer son tombeau a cherché au dehors les éléments de ce type qu'il a légué aux générations suivantes, c'est à l'Égypte qu'il les a empruntés, à cette Égypte d'où, comme nous l'atteste Diodore, les rois de Perse ont tiré tout à la fois des matériaux de prix et d'habiles ouvriers; mais, dans les édifices qui lui ont suggéré les motifs principaux de sa création, ces éléments étaient séparés. Il a su imaginer de les réunir et d'en composer un ensemble vraiment expressif et imposant; c'est ainsi que, tout en étant imitateur, il a fait preuve d'invention et de goût, il a produit une œuvre vraiment originale.



CHAPITRE IV

L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE

« Les Perses, dit Hérodote, n'ont pas coutume d'élever aux dieux des statues, des temples, des autels, ils traitent au contraire d'insensés ceux qui le font; c'est, à mon avis, parce qu'ils ne croient pas, comme les Grecs, que les dieux aient une forme humaine. Leur habitude est de sacrifier à Zeus sur le sommet des plus hautes montagnes, et ils donnent le nom de Zeus à toute la circonférence du ciel[1]. » C'est sans doute de ce passage que Cicéron, qui avait beaucoup lu Hérodote, a pris texte pour affirmer que, si Xerxès a brûlé les temples d'Athènes, ç'a été uniquement pour punir les Grecs du sacrilège qu'ils commettaient en prétendant « enfermer dans des murailles ces dieux devant qui tout devait être ouvert et libre, ces dieux qui avaient pour demeure et pour temple l'univers tout entier ». La phrase est belle, et Cicéron en a été si content, qu'il l'a placée dans deux de ses ouvrages[2]; mais il y a, de ces incendies allumés par les Perses, une explication bien plus simple, celle que donne Hérodote lui-même[3] : ils ont voulu se venger du sac de Sardes. Dans l'*Avesta*, qui condamne avec tant de sévérité les adorateurs des *Daêvas* ou démons et, d'une manière générale, quiconque s'expose, en n'observant pas les règles établies par Zoroastre, à souiller les éléments sacrés, le feu, la terre et l'eau, il n'y a pas trace du sentiment que l'historien grec, et, d'une manière encore plus formelle, l'orateur latin, prêtent aux Perses; nulle part l'anathème n'est prononcé ni contre les temples fermés, ni contre les images de la divinité.

Les renseignements recueillis par Hérodote contiennent certainement une grande part de vérité. L'historien grec a bien vu que le dieu

1. Hérodote, I, 131.
2. Cicéron, *De re publica*, III, ix, 14; *De legibus*, II, x, 26.
3. Hérodote, VI, 96, 100.

suprême des Perses n'était pas autre chose, à l'origine, que la voûte céleste[1]; il a compris que cette religion, avant de s'altérer au contact des cultes étrangers, était un pur naturalisme, où tous les hommages des fidèles s'adressaient aux astres et aux éléments; « les Perses, dit-il, offrent des sacrifices au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau et aux vents, et n'en offraient primitivement qu'à ces seules divinités[2] ». Il a même eu le soupçon du caractère tout particulier de sainteté que les croyances mazdéennes attribuaient au feu, puisqu'il a constaté qu'elles répugnaient à mettre en contact avec la pureté de la flamme soit la dépouille d'un mort[3], soit même les chairs de la victime présentée aux dieux[4]; il a bien saisi le rôle du mage, qui seul avait qualité pour accomplir le sacrifice[5]. Cependant certains des détails qu'il donne sont évidemment empreints d'exagération; ainsi Hérodote assure, à deux reprises, que les Perses ne dressent point d'autel[6]; or nous avons déjà vu, sur la façade des tombes rupestres, le roi en prière devant un autel sur lequel brûle le feu céleste (pl. I, fig. 386, 392), et cet autel, avec ses emmarchements, la forme pyramidale de sa partie moyenne et les trois listels de la table qui le termine, se distingue de tous ceux que nous avons rencontrés en Égypte, en Assyrie et en Phénicie (cul-de-lampe à la fin du chapitre). Il en est de même pour les temples. Strabon commence par répéter, presque mot pour mot, l'assertion d'Hérodote[7]; mais ensuite il décrit les cérémonies auxquelles il a assisté en Cappadoce, où le culte médo-perse était fort répandu de son temps, et il ne manque pas de remarquer qu'il y a une différence entre ce qu'il a vu lui-même et ce que racontent les historiens[8]. « On rencontre dans ce pays, dit-il, ce que l'on appelle les *Pyræthées*, dont quelques-uns sont des sanctuaires véritablement imposants, avec un autel au milieu, sur lequel, parmi des monceaux de cendres, brûle le feu éternel entretenu par les mages[9]. » Strabon, il est vrai, est postérieur de quatre ou cinq siècles aux beaux temps de la monarchie des Achéménides; mais l'inscription de Béhistoun témoigne que déjà, du temps de Darius, il existait quelque chose d'analogue à ces lieux de culte où le

1. DARMESTETER, *Introduction au Vendidâd*, p. LVIII.
2. HÉRODOTE, I, 131.
3. HÉRODOTE, III, 16.
4. HÉRODOTE, I, 132.
5. HÉRODOTE, I, 132.
6. HÉRODOTE, I, 131, 132.
7. STRABON, XV, III, 13.
8. Ταῦτα μὲν ἡμεῖς ἑωράκαμεν, ἐκεῖνα δ' ἐν ταῖς ἱστορίαις λέγεται καὶ τὰ ἑφεξῆς.
9. STRABON, XV, III, 15.

géographe grec a vu les mages chanter leurs litanies. « Darius le roi déclare : La royauté qui avait été enlevée à notre famille, je la restaurai, je la remis en place; je rétablis l'ordre ancien. Les temples que Gaumâta le Mage avait détruits, je les rendis au peuple, et je rendis aussi les marchés, les fermes et les maisons aux clans que Gaumâta en avait dépouillés. Je rétablis sur le pied ancien le peuple, la Perse, la Médie et les autres provinces[1]. »

En dépit de l'affirmation trop absolue d'Hérodote, l'historien est donc fondé à chercher la trace de ces sanctuaires que Darius se vante d'avoir restitués; mais il ne semble pas que l'on puisse s'attendre à trouver ici une architecture religieuse qui ait pris un grand développement. D'après le bas-relief qui couronne les tombes royales, c'était en plein air que brûlait ce feu devant lequel le roi se tient dans l'attitude d'un pieux recueillement; s'il y avait eu un plafond au-dessus de ce foyer, comment la fumée n'aurait-elle pas gêné les officiants? Enfin, c'est du ciel, c'est du soleil qu'est descendue cette flamme que l'on adore, comme la condition de toute vie; ne fallait-il pas qu'elle y remontât librement, qu'aucun obstacle ne vînt s'interposer entre elle et cet inépuisable réservoir de chaleur et de lumière d'où elle découlait et où elle aspirait à rentrer?

On ne cherchera donc pas en Perse des édifices semblables à ces temples de l'Égypte et de la Chaldée, de la Phénicie et de la Grèce, qui sont censés servir de demeures à des dieux auxquels on prête les traits de l'animal ou ceux de l'homme. Ce que l'on peut espérer retrouver, c'est les restes de ces sanctuaires où, au centre d'une enceinte qui limitait l'espace consacré, la flamme radieuse et pure, symbole d'Ahura Mazda, brillait sur les autels; c'est ces autels eux-mêmes qui, en raison du rôle capital qu'ils jouaient dans le culte, ont dû devenir de véritables monuments, assez hauts pour permettre à la foule d'assister de loin aux cérémonies du culte.

Peut-être convient-il de reconnaître un des plus anciens monuments de la piété des Ariens de l'Iran dans un ouvrage que Gobineau est seul à mentionner, mais ne décrit que d'une manière assez vague. Cet ouvrage se trouve en Médie, près de la ville de *Démavend,* située au pied du pic

1. DARMESTETER, *Études iraniennes*, t. II, pp. 129-130. Ce passage appartient au § 14 de la colonne I de l'inscription. Voir les remarques de Spiegel (*Keilinschriften*, p. 89) sur le mot *ayadanâ*, que l'on traduit par *temple*. Il provient d'une racine *yaz*, qui signifie *adorer*. La vraie traduction, ce serait ἱερόν, un lieu sacré, un lieu de culte. Ce qui d'ailleurs lève tous les doutes, c'est le terme qui correspond à *ayadanâ* dans le texte assyrien : *biti sa ilui*, « les maisons des dieux ».

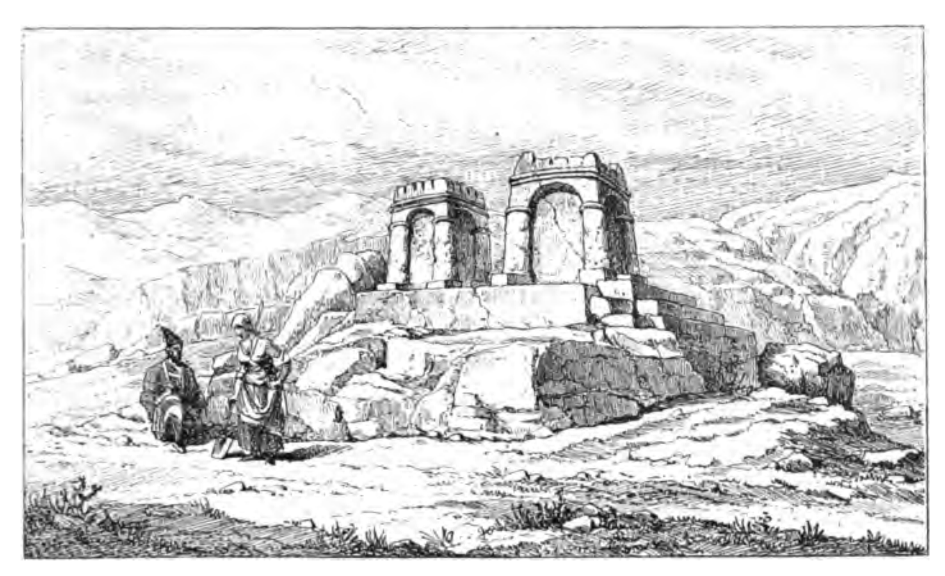
qui porte ce même nom. En face d'elle s'élèvent des pentes abruptes que termine un piton qui domine de très haut le fond de la vallée. Sur cette cime s'étend une terrasse qui, du nord au sud, a environ cent pas de développement, mais dont la largeur ne dépasse point trois mètres; elle est formée de très gros blocs de rocher brut, dont l'aspect rappelle au voyageur l'appareil du Pélasgicon d'Athènes et des murs de Tirynthe[1]. Cette esplanade étroite, très éloignée de toute source et où il n'y a ni citernes ni vestiges d'habitations, ne peut marquer l'emplacement d'un château fort. Pourquoi d'ailleurs aurait-on cherché à défendre une crête dont la possession ne pouvait présenter aucun avantage? On s'explique au contraire ce travail considérable si l'on voit là un *haut-lieu* mède, une aire préparée en vue de ces sacrifices que les Perses aimaient à offrir « sur les montagnes les plus élevées ». De ce sommet, on découvre un vaste horizon; en face de soi, on a la tête neigeuse du Démavend; quel site pouvait être mieux choisi pour l'accomplissement de ces rites où la prière s'adressait à l'infini visible de l'espace lumineux?

En Perse, on n'a jusqu'à présent rien trouvé de pareil; mais on y a signalé, sur divers points du territoire, des monuments que les habitants du pays désignent encore aujourd'hui sous le nom d'*Atech-gah* ou » places du feu ». Les *Atech-gah* répondent très bien, par leur forme et leur aspect, à la destination que leur prête la voix populaire; sauf qu'ils sont de plus grande dimension, la donnée en est la même que celle des autels qui sont figurés, avec la flamme qui les couronne, dans le registre supérieur des tombes royales (pl. I).

Parmi ces anciens sanctuaires du feu, il en est un qui a l'apparence plus primitive que les autres, c'est celui qui se dresse, à *Nakch-i-Roustem,* sur la gauche de la nécropole (fig. 396). Il y avait là un massif de rochers qui dominait la plaine d'environ 4 mètres; le bas est resté à peu près brut, sauf que quelques marches y ont été ménagées sur la droite; celles-ci mènent à une plate-forme soigneusement aplanie, de laquelle se détachent, taillés eux aussi dans le roc vif, deux autels de grandeur inégale, plus larges à leur base qu'à leur sommet[2]. Sur les quatre faces, le ciseau a dessiné quatre arceaux en plein cintre, qui semblent reposer sur quatre colonnes engagées dans les angles du monument (fig. 397), lequel se termine par une table carrée, qu'encadre une ligne de merlons triangulaires (fig. 398). Le milieu de cette table présente une dépression dans laquelle on reconnaît l'âtre d'où devait jaillir la

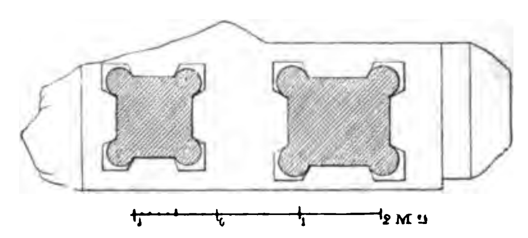
1. *Histoire des Perses,* t. I, pp. 31-32.
2. L'autel de droite a $1^{m},76$ de haut, et son voisin $1^{m},56$.

flamme (fig. 399). Tandis que, dans l'autel des bas-reliefs royaux, le

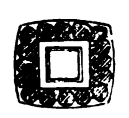


396. — Nakch-i-Roustem. Autels du feu. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLXXX.

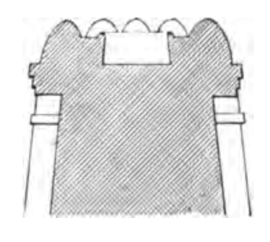
couronnement en porte-à-faux rappelle le comble des palais, ici tout fait plutôt songer à certains types créés par l'art de la Mésopotamie. Ce qui laisse cette impression, c'est le caractère massif de la forme, les arcs tracés sur les quatre faces, les colonnes engagées des quatre coins, enfin le crénelage terminal. A ce dernier détail près, ce sont les mêmes dispositions que dans un édicule chaldéen qui est figuré sur un monument connu sous le nom de *Pierre noire de lord Aberdeen*[1]. Il ne serait pas impossible que ces autels fussent antérieurs aux grands travaux de Persépolis, qu'ils aient été érigés pour la vieille bourgade perse que Darius devait élever au rang de capitale.



397. — Nakch-i-Roustem. Plan des autels. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLXXX.



398. — Nakch-i-Roustem. Plan du couronnement de l'autel. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLXXX.

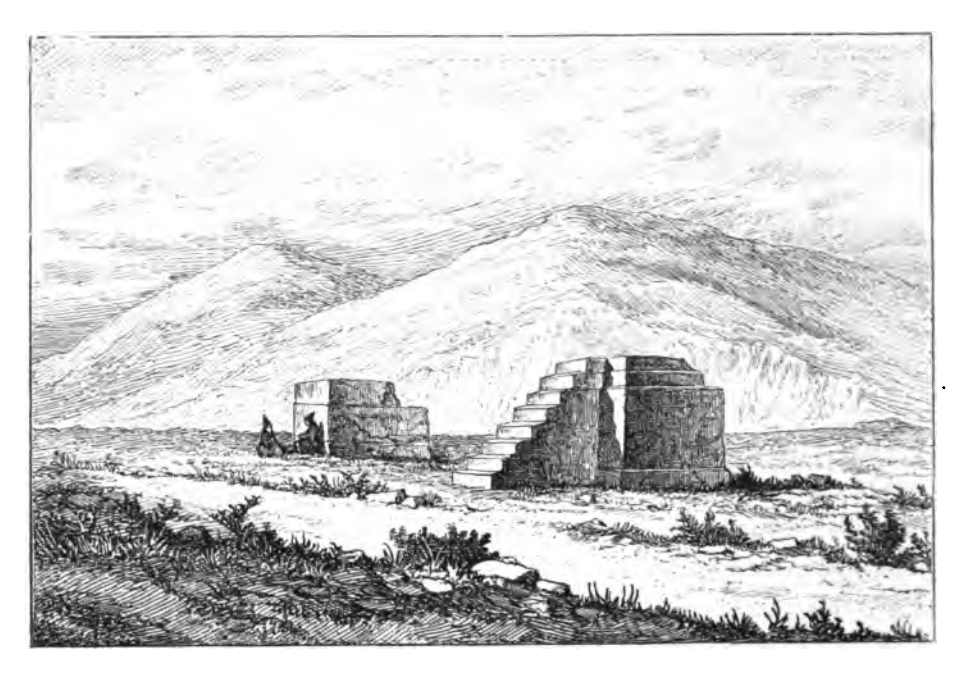


399. — Nakch-i-Roustem. Coupe de l'autel. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLXXX.

Si, à *Nakch-i-Roustem*, ce sont les autels eux-mêmes qui se trouvent

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 79.

conservés, parce qu'ils font corps avec le roc qui leur sert de piédestal, ailleurs il ne reste plus que les socles sur lesquels ils étaient montés. Ces socles ont été préservés par leur poids; les autels ont disparu. Tel est le cas pour les petits monuments que l'on appelle, à *Méched-i-Mourgab, Takht-i-taous,* « l'estrade du paon » (fig. 400). Ce sont deux monolithes de forme cubique, évidés à l'intérieur. L'un d'eux a 2^{m},25 de côté à sa base et 2^{m},12 de haut; il est orné d'une plinthe à sa partie inférieure, et il se termine par une table qui a 1^{m},59 en



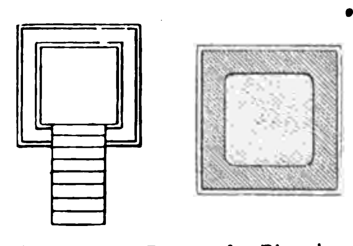
400. — Pasargade. Vue des autels du feu. Flandin et Coste, *Perse ancienne,* pl. CCIII.

tous sens. L'escalier, de sept marches, a été taillé dans un autre bloc monolithe, qui s'appuie contre le premier (fig. 401, 402). L'autre estrade, un peu plus large et moins haute (2^{m},60 de côté, 1^{m},87 d'élévation), devait avoir aussi ses degrés par lesquels on y montait; mais ceux-ci ont disparu (fig. 403).

Ici, comme à *Nackh-i-Roustem,* les *atech-gah* sont réunis par paire. On s'est demandé si l'un des autels, le plus grand, n'aurait pas été consacré au bon, et l'autre au mauvais principe[1]; mais aucun texte n'autorise cette conjecture. La pure lumière, symbole du bien, ne pouvait briller en l'honneur du dieu des ténèbres. L'Iran n'est jamais allé jusqu'à cette dernière conséquence du dualisme qu'il convient d'offrir aussi

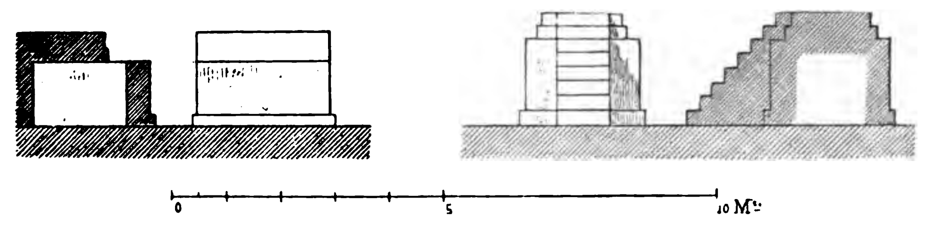
1. Flandin, *Relation,* t. II, p. 394.

un culte, pour l'apaiser et le désarmer, à l'auteur de tout mal, à Angra-Mainyu. Si d'ailleurs la Perse nous offre ainsi un double exemple de ces autels ou de ces socles jumeaux, la règle ne paraît pas avoir été absolue. Il y a à *Gour*, près de Firouz-Abad, un monument que les Persans appellent, lui aussi, un *atech-gah*, et qui ne peut guère avoir eu d'autre destination que de surélever le foyer, pour le rendre visible à distance; or il est isolé; il n'a pas de pendant (fig. 404).



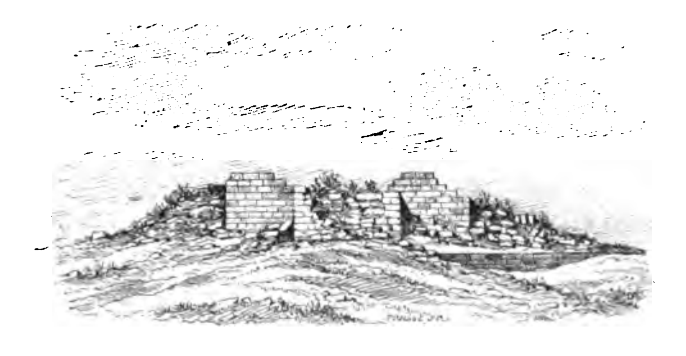
401 et 402. — Pasargade. Plan des deux autels. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CCIII.

Cette ruine offre à l'œil une masse de pierre que le temps n'a pas entièrement recouverte de terre; le pied en est caché dans l'éboulis des blocs qui se sont détachés des parties



403. — Pasargade. Élévation et coupe des deux autels. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CCIII.

supérieures du bâtiment[1]. Les quatre angles de l'édifice émergent de ces décombres. Entre ces espèces de bastions, le mur n'est pas apparent; mais, au talus que forment là les matériaux accumulés et à des arrachements qui se laissent encore distinguer, on devine que la construction faisait, sur le milieu des faces, une saillie très marquée (fig. 404).

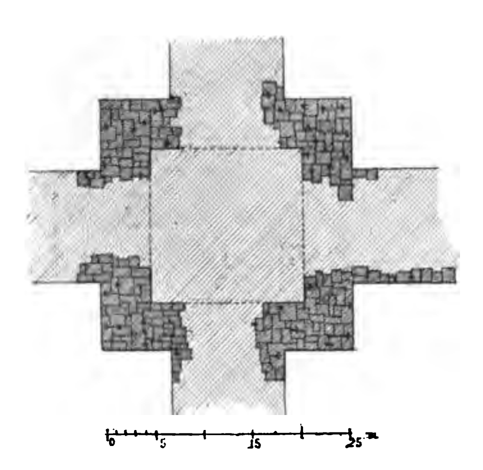


404. — Firouz-Abad. Temple du feu. État actuel. Façade géométrale. Flandin et Coste, pl. XXXVII.

En sondant ces débris, on reconnut que la plus haute des assises

1. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, Texte, pp. 36-38.

aujourd'hui en place était à $8^m,86$ au-dessus d'une vaste plate-forme qui sert de socle, plate-forme qui s'élevait elle-même à 2 mètres au-dessus du sol de la plaine. Par l'étude du terrain et des lignes de pierres appareillées qui s'y montrent en plusieurs endroits, on arrive à déterminer l'étendue de la terrasse dallée dont cet édifice occupait le centre; c'était un rectangle dont les grands côtés mesuraient $82^m,10$ et les petits $66^m,10$[1]. Ce résultat obtenu, on cherche à se représenter la disposition de l'édifice en vue duquel avait été préparé ce large soubassement. Sur le sommet du massif, aucune trace de scellement; mais, à 5 mètres de ses quatre faces, l'agencement des assises dessine des angles droits qui donnent les coins d'un carré de $16^m,10$ de côté (fig. 405). Cet espace est trop restreint pour que l'on puisse supposer là une salle de palais; mais il se serait très bien prêté à recevoir un ou plusieurs autels. Ce qui peut mettre sur la voie d'une restitution vraisemblable, c'est un fragment encastré tout près de cette ruine, dans le mur d'un *imam-zadeh,* un fût en pierre noire qui doit provenir de l'édifice voisin. Coste a pris là l'idée d'une restauration qu'il n'a point publiée, mais que nous empruntons au recueil de ses dessins originaux (fig. 406). Sur le dallage supérieur, il place un portique à jour, formé de deux colonnes; quatre perrons, qui correspondent aux ressauts que nous avons signalés, donnent accès à ce petit temple qui, posé sur une terrasse de 296 mètres de tour, devait avoir son élégance et porter la marque du grand goût de l'époque achéménide. C'est en effet à cette période que nous attribuerions ce monument. La colonne y avait trente-huit cannelures; or les architectes perses qui ont travaillé pour Darius et pour ses successeurs ont seuls donné ce caractère à la décoration de leurs fûts[2]. L'étude de l'appareil conduit aux mêmes conclusions, quoiqu'il y ait ici, entre les lits horizontaux des assises, une légère couche de mortier. La dimension des pierres de taille est à peu près la même qu'à Pasargade et à



405. — Firouz-Abad. Temple du feu. Plan. Flandin et Coste, *Perse ancienne,* pl. XXXVII.

1. Flandin et Coste, *Perse ancienne,* pl. 37.
2. *Histoire de l'Art,* t. V, p. 457.

Persépolis; elles ont en moyenne 1^{m},30 de long sur 0^{m},65 de haut et 0^{m},60 à 0^{m},50 d'épaisseur; mais ce qui a surtout frappé l'explorateur, ce sont les refouillements en queue d'aronde qu'il a observés sur le lit apparent des dernières assises encore en place (fig. 405); on ne paraît pas s'être servi de ce procédé dans les constructions des Sassanides. Enfin, les blocs présentent ici les mêmes irrégularités, les joints y dessinent, en plan, les mêmes lignes brisées que dans les constructions du premier empire perse. On croit donc reconnaître, dans ce monument, la main même des ouvriers qui ont bâti les édifices de la vallée du Polvar; la seule différence, c'est qu'ils ont fait ici quelque usage d'un mode de liaison que là-bas ils n'ont jamais employé. Pour qu'ils dérogeassent ainsi à leurs habitudes, il a peut-être suffi qu'ils fussent plus pressés; on a plus vite fait de gâcher du mortier que de dresser les faces des blocs avec assez de soin pour qu'elles s'appliquent exactement les unes contre les autres, dans toute leur étendue.

406. — Firouz-Abad. Temple du feu. Élévation restaurée.

Pour clore la liste des monuments de ce genre, il suffira de mentionner celui que les habitants de la plaine de *Mervdacht* appellent le *Takht-i-Roustem,* « le trône de Roustem[1] ». Il se trouve à 2 kilomètres au sud des ruines d'Istakhr (fig. 383). C'est un massif formé de fortes assises, qui a 13^{m},31 dans un sens, et 12^{m},46 dans l'autre. Deux rangs de ces assises sont superposés, avec une hauteur de 0^{m},95 pour chacun d'eux. L'infé-

1. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, Texte, p. 73, pl. 63.

rieur sert de socle à l'autre, qu'il dépasse de 0^m,58. Les pierres, appareillées à joints vifs, étaient liées par des queues d'aronde. Il ne reste point d'autre trace des dispositions complémentaires qu'un fût de 0^m,90 de diamètre, qui gît à peu de distance sur le sol. Ce débris donne à penser qu'il y avait peut-être là, comme à *Firouz-Abad,* au-dessus de l'autel, un portique fait d'un couple de colonnes. Ce devait être là le sanctuaire le plus fréquenté par les fidèles d'Istakhr; il en est plus voisin que celui qui s'élève en face de Nakch-i-Roustem.

M. Dieulafoy croit avoir retrouvé à Suse, dans la plaine, les ruines d'un temple qu'il décrit ainsi : « L'édifice était porté par un soubassement de deux mètres environ. La forme et les dimensions de l'esplanade supérieure ont été relevées sur le terrain. Aux quatre colonnes dont les bases ont été retrouvées correspondait un porche analogue à celui des petits palais achéménides. J'exclus l'hypothèse d'une salle hypostyle, parce que les bases retrouvées appartiennent à un ordre toujours employé à l'extérieur et parce que la rampe d'accès vient aboutir dans l'axe et au pied des supports. A la suite du porche se trouvaient une première salle rectangulaire, puis un nouveau porche à deux colonnes, l'escalier et une cour d'assez vastes dimensions encadrée sur trois de ses faces par le promenoir dallé que les fouilles ont mis à découvert. Les constructions qui flanquaient le porche extérieur et la première salle étaient minces. Celles qui régnaient autour de la cour atteignaient, murs compris, de 9 mètres à 9^m,20 de profondeur. L'élargissement des trottoirs ménagés autour de la cour correspond à des seuils de porte, et les petits escaliers répondent à deux vestibules symétriques qui s'ouvrent sur le porche extérieur après avoir longtemps longé la première salle. Les massifs de cailloux placés à droite et à gauche des degrés, massifs dont le niveau est fort inférieur à la crête des fondations des colonnes, supportaient sans doute des stèles ou des statues; les gradins situés au centre de la cour soutenaient un autel semblable aux *atech-gah* représentés sur les bas-reliefs de Persépolis. Au-dessus des minces couches de gravier signalées sur la face postérieure de la cour étaient placés des objets d'un faible poids, tels que des sièges à demeure ou des bassins à ablutions[1]. »

Sans le secours d'un plan, qui n'a pas encore été publié, cette description ne donne qu'une idée assez vague du monument. On entrevoit pourtant ici quelques-unes des dispositions que Coste a, de son

1. Dieulafoy, *Deuxième rapport* (*Revue archéologique*, 3e série, t. VIII, pp. 266-270)

côté, prêtées à l'*atech-gah* de Gour. On retrouve, dans l'édifice susien, l'autel surélevé, les rampes d'accès et ce portique qui, dans de moindres proportions, rappelle les propylées des palais persépolitains; mais dans le sanctuaire dégagé par M. Dieulafoy, le massif central, celui où les prêtres allumaient la flamme, aurait dominé de moins haut les dépendances qui l'enveloppaient.

L'*atech-gah* reste donc le seul type monumental qui représente l'architecture religieuse de la Perse, et il est douteux que de nouvelles recherches en fassent jamais découvrir un autre qui, comme celui-ci, se retrouve à la fois sur tous les points du territoire de la Perse. C'est là le vrai type national, celui qui est né du rite par excellence et en qui s'est toujours résumé le culte des adorateurs d'Ahura Mazda. Les cérémonies n'en furent pas interrompues par la conquête macédonienne. Sur une monnaie dont nous avons eu déjà l'occasion de parler[1] (cul-de-lampe du chapitre III), un roi postérieur à la conquête macédonienne est en prière devant un monument dans lequel on reconnaît à première vue un *atech-gah*. Trois autels à cornes très saillantes se dressent au-dessus d'un massif de maçonnerie dont la base et l'entablement denticulé ont été indiqués par le graveur; entre les deux piliers d'angle on voit, divisé en deux volées parallèles, le perron qui conduisait à la plate-forme. A droite, un objet dans lequel on a cru reconnaître un étendard; ne serait-ce pas un instrument qui aurait servi à attiser le feu?

Si, pendant la période parthe, le temple mazdéen a ainsi gardé sa forme traditionnelle, ce n'était pas pour la perdre sous les Sassanides, quand le mazdéisme fut devenu religion d'État. On a cru retrouver un *atech-gah* de l'époque sassanide dans la tour en maçonnerie, haute encore aujourd'hui de plus de 28 mètres, qui se dresse au milieu de l'aire que couvrent, dans la plaine dite de *Firouz-Abad,* les ruines de la ville d'Ardéchir Khurreh ou Gour, fondée par le premier roi sassanide sur l'emplacement d'un lac desséché (fig. 407)[2]. Les historiens arabes attestent qu'Ardéchir érigea dans ce district un *atech-gah* qui paraît avoir été assez considérable pour attirer l'attention des voyageurs[3]; mais Maçoudi, qui voyageait dans le Fars vers 915, dit avoir visité le *beit en nâr* (temple du feu) construit par Ardéchir et que « ce temple était

1. *Histoire de l'Art,* t. V, p. 635.
2. Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse,* IV, § 6.
3. Tabari, trad. allemande de Noeldeke, p. 11; traduction française de Zottenberg, II, p. 71. Maçoudi, traduction Barbier de Meynard, t. IV, p. 78. Karnamak, trad. allemande de Noeldeke, p. 48. Barbier de Meynard, *Dictionnaire géographique de la Perse,* p. 175.

situé sur une hauteur, à une heure de la ville de Gour, près d'une source fort curieuse, où se célébrait tous les ans une fête ». Or la ruine



407. — Firouz-Abad. Vue d'une tour ruinée. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. XXXV.

en question s'élève au centre de la plaine, entre deux bras de la rivière, là même où ont dû s'étendre autrefois les marais qu'Ardéchir a suppri-

més, et, dans tout ce canton, il n'y a pas d'autre source que celle qui jaillit à cinq kilomètres de là vers le nord-est, devant le palais[1]. Il faudrait donc chercher l'emplacement du temple vu par Maçoudi sur un des éperons de la montagne qui avoisinent et dominent le palais[2]. Quant à la ruine dont nous avons reproduit l'image, ne serait-ce pas la *tour élevée* qu'Ardéchir avait fait bâtir au milieu de la ville? Tabari dit que c'était une forteresse qu'on appelait *terbâl,* tour. Maçoudi la mentionne également; mais il ajoute qu'elle avait été détruite par les musulmans. C'était peut-être une tour de guet; après la conquête, les escaliers extérieurs qui servaient à en atteindre la plate-forme et les ouvrages défensifs qui l'entouraient ayant été renversés par les conquérants, ce ne fut plus qu'un débris, dont l'état justifiait l'expression employée par l'historien.

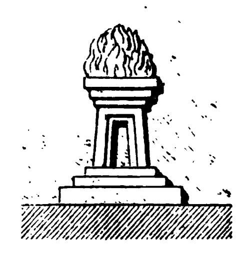
Nous craignons donc qu'il ne faille renoncer à l'illusion de posséder un temple bâti par un prince sassanide; tout ce que nous savons, c'est que la flamme sacrée montait partout vers le ciel dans toute l'étendue du second empire perse, comme jadis dans celle du premier. L'autel du feu est fréquemment représenté sur les monnaies royales de ces princes; il y a pris des formes moins simples et plus maigres que celles qu'il avait dans l'antiquité[3]. Quant aux édifices qui lui servaient de base et de cadre, on en ignore la disposition.

Depuis que l'islamisme a triomphé du mazdéisme, et que les derniers sectateurs de Zoroastre, chassés de leur patrie, ont dû se faire humbles et discrets pour être au moins tolérés quelque part, il a fallu que l'*atech-gah* se rapetissât et redescendît presque au niveau du sol, qu'il se cachât dans une cour sévèrement fermée devant les pas et les yeux de quiconque n'est pas un fidèle; mais sa flamme ne s'est pas éteinte. Il y a quelque chose qui frappe l'imagination et qui l'émeut d'un respect involontaire dans l'étonnante longévité, dans la persistance de ce culte dont les rites se célèbrent tels que les ont vus s'accomplir les Déjocès et les Cyaxare, les Cyrus et les Darius. Cette émotion, un voyageur l'a vivement rendue dans une page qui forme la conclusion naturelle de cette étude[4] : « Mes recherches dans les hypogées de Persépolis furent troublées, raconte Flandin, par un incident qui mérite d'être

1. Voir la carte de la plaine (Flandin et Coste, *Perse ancienne*, p. 34).
2. Il y aurait lieu d'examiner, à ce point de vue, la ruine, connue sous le nom de *Kaleh-doukhtâr* (le château de la fille), que Coste indique, au-dessus de la gorge du *Khounaifigan,* sous cette rubrique : *forteresse ruinée.*
3. Dieulafoy, *l'Art antique*, III, p. 9, fig. 5, 6, 7.
4. Flandin, *Relation*, t. II, p. 203.

raconté. J'aperçus, gravissant le sentier qui y conduisait, deux individus dont le costume me parut de loin différent de celui des Persans; c'étaient deux vieillards de petite taille, mais robustes et à l'œil vif.... Aux questions que je leur fis, ils répondirent qu'ils étaient des marchands de Yezd, où ils se rendaient après avoir parcouru le nord de la Perse; ils ajoutèrent que, comme presque tous les habitants de Yezd, ils étaient de religion guèbre; ignicoles, comme Djemchid, le grand roi qui avait élevé les palais de Persépolis, ils n'avaient pas voulu passer près de ces ruines sans y faire une pieuse visite. A peine avaient-ils achevé, qu'ils se mirent à ramasser du menu bois et des herbes sèches, en formèrent une espèce de petit bûcher sur le bord de l'escarpement du roc où nous nous trouvions, et l'allumèrent en murmurant des prières en une langue que je n'avais pas encore entendu parler dans ces contrées. Ce devait être du zend, la langue de Zoroastre et de l'Avesta, une langue qui diffère à peine de celle dont les caractères sont gravés sur les murs de Persépolis.

« Pendant que ces deux Guèbres priaient devant leur feu, je levai les yeux sur le bas-relief supérieur de la façade du caveau funéraire devant lequel nous étions. La scène qui s'y trouvait figurée était toute semblable à celle dont j'étais le témoin. Ce culte avait donc encore, après un si long temps, des adeptes dont la foi s'était conservée malgré les persécutions des sectateurs de Mahomet et d'Ali. Les deux Guèbres étaient partis; mais le petit bûcher brûlait encore. Je me sentis sous l'empire d'une impression vraiment religieuse, en me retrouvant seul à côté de ces cendres invoquées qui avaient reçu l'hommage des deux vieillards prosternés devant elles; la fumée du sacrifice s'élevait lentement, en colonne bleuâtre, au-dessus des rochers sauvages qui dominent la plaine silencieuse, couverte de ruines au milieu desquelles étaient encore les débris des antiques autels du feu. »



CHAPITRE V

L'ARCHITECTURE CIVILE ET MILITAIRE

§ 1. — LES CARACTÈRES GÉNÉRAUX DU PALAIS

En Perse, comme en Assyrie, c'est sur l'habitation du souverain qu'a porté le principal effort du constructeur. Les croyances religieuses, qui déconseillaient l'inhumation, n'avaient pas favorisé le développement de l'architecture funéraire, et ce culte à tendances monothéistes, qui d'abord n'avait pas eu d'autres sanctuaires que les cimes nues des grands monts, en était toujours resté, alors même qu'il disposait des ressources d'un puissant empire, à la forme élémentaire et primitive du temple, à l'autel monté sur un socle plus ou moins haut, qui se dressait sur une esplanade à ciel ouvert. Cette simplicité, cette uniformité étaient bien dans l'esprit du culte mazdéen et en rapport avec le caractère de ses rites. En vertu du même principe, le palais ne pouvait manquer de prendre une grande importance dans une société où le monarque jouait un si grand rôle. Il semblait qu'aucun bâtiment ne pût jamais être assez vaste et assez beau pour servir de domicile à la majesté du prince, pour lui fournir des cadres qui rehaussassent l'éclat de ses pompes et qui la fissent valoir dans tous les aspects sous lesquels il lui plaisait de se montrer.

C'est donc surtout pour le palais que l'architecte s'est mis en frais d'invention. Il avait partout répété, presque sans aucun changement, le même type de tombe et le même type de temple. Au contraire, quand il a eu à loger ses princes et à mettre en scène la royauté, il a su varier son thème de manière à en tirer plusieurs types secondaires, dont chacun a sa disposition particulière et sa physionomie originale. C'est que les occasions ne lui manquaient pas de s'exercer, de se corriger, de se renouveler en essayant les unes après les autres toutes les combinaisons possibles, toutes celles du moins que permettaient la nature des maté-

riaux et le choix des emplacements. D'une part, la vie royale était très compliquée; les édifices où elle était appelée à se dérouler devaient pourvoir aux nécessités de services très divers; il fallait y trouver assez d'espace pour placer le roi, sa famille et son harem dans des conditions d'ampleur et de richesse qui se prêtassent à ces raffinements de volupté dont les Perses, jadis si sobres et de mœurs si rudes, ne surent plus se passer, quand ils eurent fait avec Cyrus la conquête de l'Asie[1]; autour du maître, il fallait grouper, dans un ordre que déterminaient la tradition et l'étiquette de la cour, tout un peuple d'officiers, de gardes et de serviteurs; enfin, auprès des appartements privés, il fallait construire et décorer de vastes pièces destinées à la célébration des cérémonies publiques, des fêtes nationales. Suivant les lieux, ces résistances comportaient des distributions plus ou moins spacieuses, plus ou moins complètes. Ce n'était pas seulement dans des capitales comme Ecbatane, Persépolis et Suse, que les rois avaient des palais; ils en possédaient aussi dans des villes plus petites, où les amenaient à séjourner pendant quelques jours les voyages périodiques qu'ils faisaient dans leurs États[2]. Sans sortir de ceux-ci, ils pouvaient aisément fuir les températures extrêmes, qui auraient été pour eux une cause de gêne et de souffrance; il leur suffisait de mettre à profit les différences si marquées que présentait le relief du sol, depuis les plages marines et les plaines de la Mésopotamie jusqu'aux premières terrasses du plateau de l'Iran et au pied des hautes montagnes qui en dominent la partie septentrionale. Ils se partagaient donc, pendant l'hiver, entre Babylone et Suse; c'était sans doute au printemps qu'ils allaient s'établir, pour quelques semaines, à Taocé, sur le golfe Persique, non loin de l'endroit où est aujourd'hui *Bender-bouchir;* ils remontaient ensuite vers Ecbatane, où ils jouissaient, pendant tout l'été, de l'air vif des hauteurs, sous les beaux arbres qu'arrosent les eaux fraîches et limpides qui descendent à grand bruit des gorges de Démavend; pendant l'automne, ils habitaient Persépolis[3]. Une sorte de maison de campagne. comme celle que les rois avaient sur la côte, ne pouvait offrir les mêmes dimensions que ce palais de Suse, où le grand roi tenait le plus souvent sa cour et recevait les ambassades étrangères; une demeure d'hiver, même à Suse ou à Babylone, devait différer à certains égards de la demeure d'été, être mieux close, plus garantie contre le froid et l'humi-

1. Διαβόητοι ἐπὶ τρυφῇ ἐγένοντο πρῶτοι πάντων ἀνθρώπων Πέρσαι. ATHÉNÉE, XII, 8 (p. 513).
2. STRABON, XV, III, 3.
3. ATHÉNÉE, XII, 8.

dité. Il y avait là un élément de diversité dont nous serions plus à même d'apprécier les effets si l'œuvre des architectes royaux était tout entière sous nos yeux; mais nos observations ne portent que sur les édifices de Persépolis et sur un seul des bâtiments qui couronnaient le tertre de Suse.

Ce qui concourait encore à provoquer des tentatives qui tournaient au bénéfice de l'art, c'était ce caractère personnel et viager du palais que nous avons déjà signalé à propos des édifices royaux de l'Assyrie[1]. Là, il nous avait été révélé par les bas-reliefs et par les inscriptions; ici, les textes gravés sur les murs nous auraient bien permis de l'entrevoir; mais nous étions déjà avertis par un écrivain grec, par ce Polyclète, contemporain et historien d'Alexandre, qui paraît avoir été très bien informé des choses de la Perse. « A Suse, dit-il, sur le sommet du tertre, chaque roi se fait construire un bâtiment séparé, avec trésors et magasins de dépôt, bâtiment destiné à recevoir les tributs levés pendant son règne et qui doit rester comme un monument de son administration[2]. » Les fouilles n'ont pas encore été poussées assez loin, à Suse, pour que l'on puisse y chercher une confirmation de ce témoignage; mais il est bien d'accord avec l'étendue du terrain que couvrent les débris des anciennes constructions et avec l'épaisseur de la couche que forment leurs décombres. Quant à Persépolis, quatre princes y ont laissé des édifices signés, et il y a plusieurs ruines anonymes. Parmi tous ces bâtiments, il n'en est pas un qui soit pareil à l'un de ses voisins. Ceux qui paraissent avoir été des maisons d'habitation diffèrent les uns des autres par leur orientation ou par l'ensemble de leurs dispositions; il y en a de plus ou moins grands. Leurs édifices colossaux étaient ce que nous appellerions des appartements de réception, des salles du trône[3]; ils n'ont ni le même plan, ni les mêmes dimensions. Chaque prince avait le désir très naturel de donner à son œuvre un caractère qui lui fût propre, de faire mieux que ses prédécesseurs ou du moins de faire autre chose; c'est par exception que parfois le souverain régnant se préoccupe de terminer ou même d'entretenir les bâtiments antérieurs. Plusieurs des palais de Persépolis semblent inachevés. A Suse, le superbe palais érigé par Darius fils d'Hystaspe était déjà

1. *Histoire de l'Art*, t. II, pp. 122, 421.

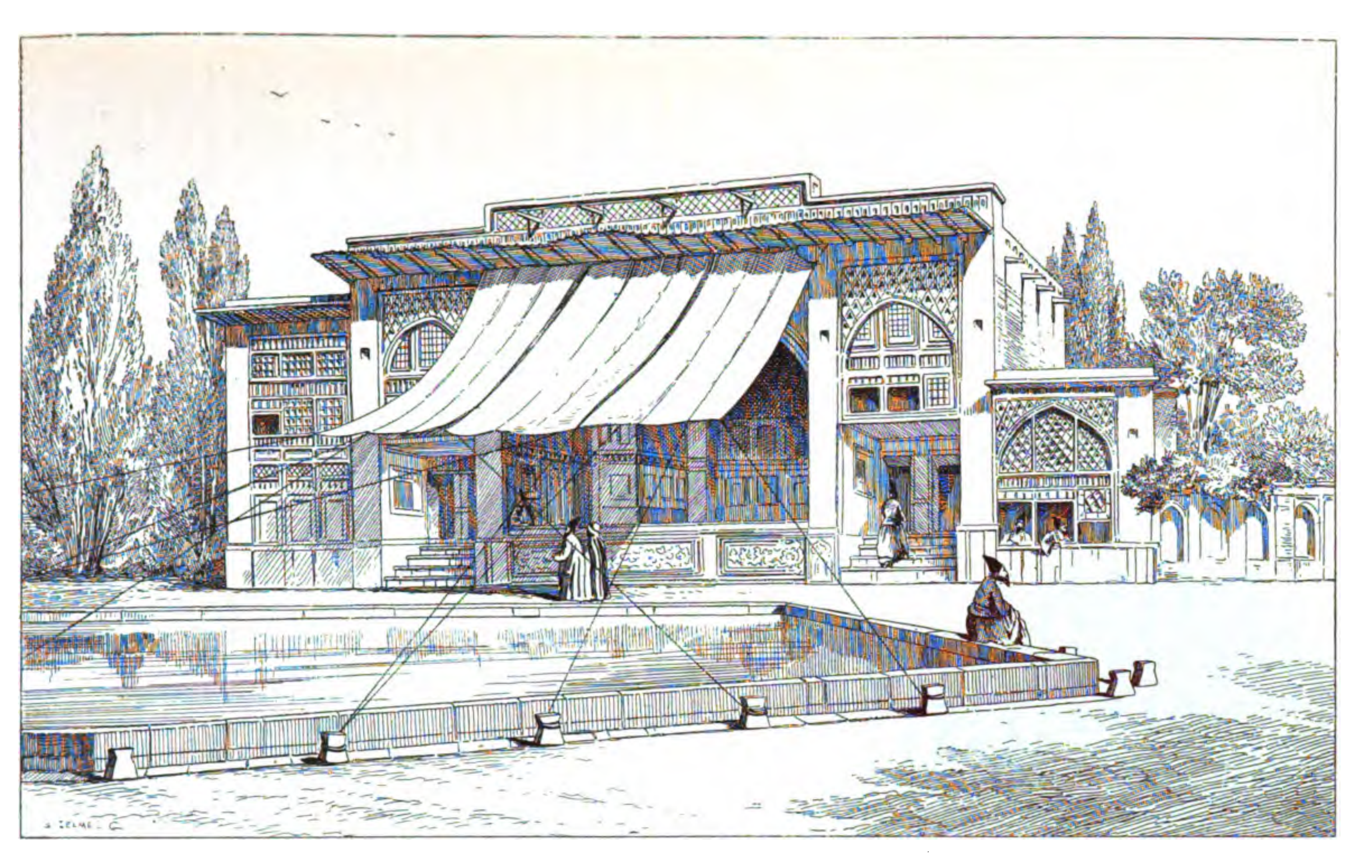
2. Polyclète cité par Strabon, XV, III, 21. C'est par suite d'une erreur de copiste que les manuscrits de Strabon portent là, au lieu du nom de Polyclète connu par d'autres citations, celui d'un Polycrite dont il n'est nulle part question. Les fragments de Polyclète ont été réunis par Ch. Muller (*Scriptores rerum Alexandri Magni*, p. 130-132).

3. Les palais n° 2 et n° 8 du plan.

ruiné sous Artaxerce Longue-Main; ce fut seulement le petit-fils de celui-ci, Artaxerxès Mnémon, qui rétablit l'édifice, en remployant dans la construction nouvelle une partie des anciens matériaux et en y inscrivant son nom. Ces habitudes, qui supposent un énorme gaspillage de forces et d'argent, sont demeurées celles de l'Orient tout entier et particulièrement de la Perse moderne. Ispahan, abandonné comme capitale depuis l'avènement de la dynastie des Kadjars, tombe en ruines. Les beaux palais qui, bâtis par les princes Sofis, bordaient la longue avenue de platanes, servent d'ateliers ou s'en vont par morceaux. Le chah habite maintenant Téhéran ou plutôt les palais qui entourent la ville; il ne passe jamais plus d'un mois de suite dans la même résidence et il se fait souvent construire de nouvelles habitations, quand il est las des anciennes ou que quelque site pittoresque a charmé sa fantaisie. Les architectes et les décorateurs ne chôment pas; cette fièvre de construction leur apprend mieux leur métier et les force à s'ingénier davantage que ne le feraient de simples travaux d'entretien.

Si l'on part de cette idée que, ni le climat, ni la race, ni le régime politique n'ayant sensiblement changé, l'architecture royale, en Perse, doit avoir conservé de tout temps et conserve encore bien des traits de la première forme qu'elle a prise, quand l'art s'y est mis au service de la royauté, on constate tout d'abord qu'il n'y a pas en Perse de maison riche et soignée, et surtout pas de palais princier devant lequel on ne voie un bassin où de beaux ombrages se réfléchissent et trempent le bout de leurs branches. Tout à l'entour, des jardins et des gazons que des eaux courantes gardent toujours verts. Il en était certainement de même dans l'antiquité. A *Firouz-Abad*, l'eau remplit encore l'étang où se mirait la façade du bâtiment voisin. Rien de plus aride aujourd'hui que l'esplanade qui portait les édifices de Persépolis; mais le lacis des canaux qui sillonnent le sol de la terrasse prouve qu'il avait été jadis pourvu, dans une large mesure, à l'arrosement du plateau; on a cru y reconnaître aussi le contour et le creux de plusieurs bassins. C'est que sans eau, sans beaucoup d'eau, on n'aurait pu avoir d'arbres, et que les Perses avaient le goût ou plutôt la passion des grands arbres. On sait l'histoire de Xerxès, qui, en Lydie, s'éprend d'un platane, le pare de colliers et de bracelets d'or, comme une maîtresse adorée, et y met un factionnaire [1]. Ce n'est pas là une anecdote controuvée; qui se serait avisé d'inventer une action aussi singulière? Elle a frappé, par sa

1. Hérodote, VII, 31.



408. — Palais de Bach-nô, à Chiraz (voyez p. 660). Vue perspective. Flandin et Coste, *Perse moderne*, pl. LXXV.

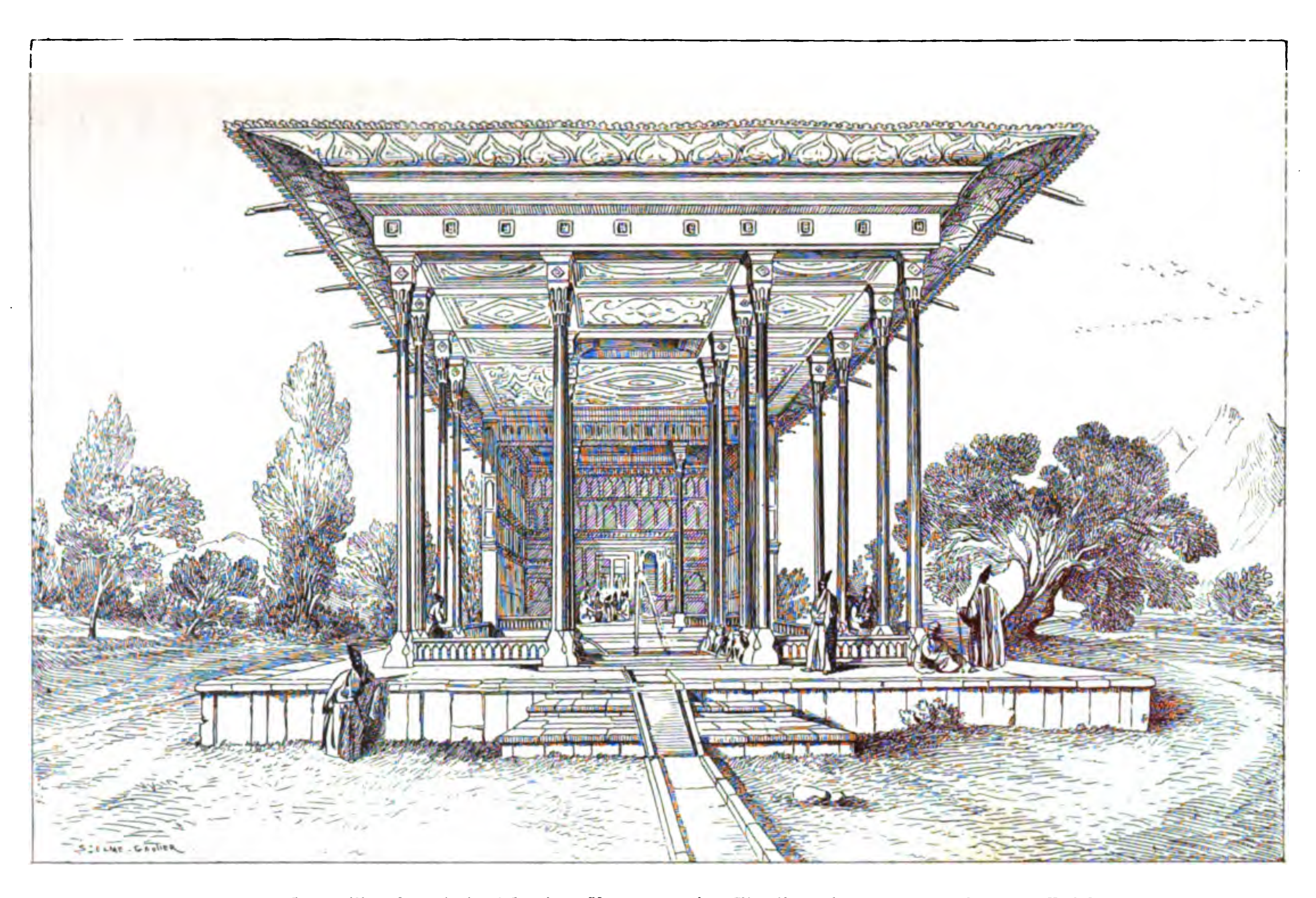
bizarrerie, les Grecs qui accompagnaient l'armée ; on en a conservé le souvenir dans le pays. Ce récit s'accorde d'ailleurs avec ce que nous savons des soins que les princes et les satrapes perses prenaient de leurs *paradis*, ces beaux parcs d'agrément et de chasse, du plaisir très vif qu'ils trouvaient à y réunir et à y voir pousser des arbres d'espèces diverses et d'une belle venue [1]. Issus d'une contrée où l'ombre et l'eau sont plus rares encore qu'en Grèce, les Perses y tenaient comme aux premiers des biens; ils y attachaient une importance qui ne laissait pas de surprendre les Grecs. Ceux-ci, qui vivaient et qui vivent surtout encore par l'esprit, par l'amour du gain, par l'ambition, n'ont jamais beaucoup aimé la nature. Aujourd'hui, dans les îles de l'Archipel et en Asie Mineure, il y a un curieux contraste entre les villages grecs et les villages turcs. Ceux-ci sont tout enveloppés de feuillage; la pointe de leurs minarets dépasse à peine les cimes des cyprès, des noyers, des platanes. Au contraire les villages grecs, plus populeux, plus industrieux et plus riches, ont, de loin, l'apparence d'énormes cubes de maçonnerie; c'est tout au plus si, dans les cours, on aperçoit quelques arbres isolés qui, parmi toutes ces pierres, font pauvre et maigre figure.

Là où, comme en Perse, celui que son rang appelle à jouir de la vie se préoccupe si fort de ménager à ses yeux la perspective des allées obscures et à ses oreilles la caresse du murmure des eaux, ce n'est pas pour s'enfermer en chambre close, comme on est obligé de le faire dans nos climats, où le temps change d'une heure à l'autre, où le soleil n'est jamais qu'un accident. Les pièces principales de l'habitation, à part celles où s'accomplissent les actes qui réclament une stricte privauté, sont largement ouvertes sur l'extérieur, au moins d'un côté. Il y a ce qu'on appelle les *iwan* ou *talar*, de grandes chambres qui, situées au fond d'une cour où jaillit et chante un jet d'eau, servent de *diwan-khanè*, pour la réception des hôtes; par devant, point de clôture; rien

1. Xénophon, *Économique*, IV, 20-22 (le parc de Cyrus le Jeune à Sardes). Voir aussi la description que fait le même historien du parc de Pharnabaze à Daskylion (*Helléniques*, IV, I, 15-16), et celle que donne Plutarque (*Artaxerxès*, XXV) d'un parc royal situé dans la Médie septentrionale. On a encore un curieux indice de ces goûts qui caractérisaient les Perses dans une inscription qui a été transcrite par MM. Cousin et Deschamps en Ionie, à *Dermendjik*, près de Magnésie du Méandre; elle contient la traduction grecque d'une lettre adressée par Darius, fils d'Hystaspe, à l'un de ses satrapes, Gadatès. Le roi y félicite son serviteur du soin avec lequel il cultive les terres royales qui lui sont confiées et de la peine qu'il prend « pour faire pousser dans la partie de l'Asie qui touche à la mer Égée des plantes originaires d'au delà de l'Euphrate » (ὅτι μὲν γὰρ τὴν ἐμὴν ἐκπονεῖς γῆν, τοὺς πέραν Εὐφράτου καρποὺς ἐπὶ τὰ κάτω τῆς Ἀσίας μέρη καταφυτεύων, ἐπαινῶ σὴν πρόθεσιν). Ce texte, qui m'a été obligeamment communiqué par M. Deschamps, doit paraître dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, en janvier 1890.

qu'un auvent et des rideaux mobiles qui protègent contre le soleil, quand il donne sur la façade (fig. 408). Il y a surtout le *kiosque*, dont le nom a passé dans notre langue, mais qui diffère sensiblement des petites constructions fermées que nous décorons de ce titre et que nous élevons dans nos jardins et sur nos boulevards. Le kiosque persan est un bâtiment rectangulaire, dressé sur une plate-forme artificielle. Il n'a qu'un mur, sur un des petits côtés, et deux commencements de murs, sur les deux grandes faces; de cette manière, adossé à la paroi du fond, toujours on est à l'ombre. On n'a d'ailleurs rien devant soi qui intercepte l'air et qui barre la vue; celle-ci, comme le souffle de la brise, passe et se joue librement entre les hautes et minces colonnes de bois, à chapiteaux richement ouvragés, qui supportent, au-dessus et en avant de cette sorte de niche, un toit léger, lequel fait de toutes parts une forte saillie sur le plancher de l'édifice (fig. 320 et 409). C'est souvent là que le roi donne ses audiences, c'est d'ordinaire là qu'il se tient, avant et après la sieste de midi, pour savourer la fraîcheur du matin ou celle du soir; il fume le *kalioun,* en promenant paresseusement son regard sur les eaux et la verdure qui l'environnent, sur les minarets, les coupoles et les jardins de la ville voisine, sur les espaces indéfinis des plateaux et sur les cimes lointaines des montagnes. Tous les voyageurs qui ont étudié l'Iran, avec une curiosité intelligente, dans son présent et dans son passé, s'accordent à comparer aux palais antiques de la Perse ces palais modernes dont ils donnent la description ou l'image [1]. Comme la puissance des souverains, les dimensions des édifices et le style de l'ornement ont varié; mais les dispositions essentielles et caractéristiques sont restées les mêmes, et c'est là un fait dont l'architecte doit tenir grand compte lorsqu'il s'essaye à restituer les demeures royales des princes Achéménides. Il est tenu de se rappeler que le palais asiatique, construit pour des princes polygames, qui cachaient leurs femmes confiées à des eunuques, s'est toujours partagé en deux quartiers distincts, que les Turcs appellent le *sélamlik* et le *harem*, les Persans le *biroun* et l'*andéroun*. Il y a des chances pour que, de ces deux parties de l'édifice, une seule ait laissé sur le terrain des traces qui, par leur netteté, se prêtent à une tentative de restauration; ce sera la partie publique des bâtiments, celle où le roi tenait sa cour. C'est que le constructeur a été naturellement conduit à prendre là de grands partis, à user de la pierre pour dresser des portes monumentales et des forêts de colonnes. On ne

1. LOFTUS, *Chaldæa and Susiana*, p. 375. TEXIER, *Description de l'Arménie et de la Perse*, t. II, p. 179. DIEULAFOY, *l'Art antique de la Perse*, II, pp. 24-26.



409. — Le pavillon des miroirs à Ispahan. Vue perspective. Flandin et Coste, *Perse moderne*, pl. XLIV.

peut donc se proposer de rétablir que cette portion du palais ; il en subsiste des restes considérables. Ce qui a toujours eu le plus d'importance dans l'ensemble des constructions royales, c'est le *kiosque*, pavillon isolé dont les éléments très simples peuvent, à volonté, s'agrandir aux proportions d'un édifice colossal, ou se réduire à celles d'un élégant édicule ; c'est la salle ouverte qui donne sur une cour dont elle forme le fond. Elle a, comme dépendances nécessaires, des pièces de moindre grandeur, pour les secrétaires chargés de l'expédition des affaires courantes, pour les domestiques et pour les gardes. Derrière elle un passage où le roi disparaît, quand il prend congé de ses hôtes, pour gagner ses appartements privés. Il n'y a plus, dans ce quartier du palais, que des salles à manger, de petits salons et des chambres à coucher, qui ne comportent pas ces effets d'ampleur et de hauteur que l'on cherche dans les pièces où le souverain, lorsqu'il admet ses sujets à voir son visage, ne veut se montrer que rehaussé et comme exalté au-dessus de l'humanité par les dimensions exceptionnelles et par la magnificence du cadre qui l'entoure. Dans le harem, on n'a plus besoin de matériaux d'un fort échantillon, destinés à couvrir de vastes espaces que remplissait la foule ; pourquoi dresserait-on ici les chambranles monolithes et les puissants fûts de calcaire, pourquoi s'appliquerait-on à y poser les plus longues poutres de cèdre et de cyprès que pussent fournir le Liban et l'Elbourz, celles qui permettaient d'écarter le plus possible les supports ? Il n'est pas nécessaire d'obtenir ici de grandes portées ; tout ce que l'on y demande aux murs, c'est d'être assez épais et assez élevés pour que ni les oreilles ni les yeux ne puissent en percer la barrière ; qu'ils soient faits de brique ou de pierre, peu importe ; on sera toujours à même de les cacher sous une riche décoration de tentures et de lambris. Ces appartements étaient meublés avec beaucoup de luxe, mais il n'en reste rien ou presque rien, que de faibles et confus vestiges qui ne permettent même pas d'en reconnaître et d'en dessiner le plan. Tout ce que peut donc espérer ressaisir et évoquer la curiosité de l'archéologue, servie par une étude attentive des textes anciens, des conditions permanentes de la vie royale et des ruines de l'architecture antique, c'est l'aspect des salles de réception et d'apparat ; mais, pour nous consoler, nous pouvons nous dire que nous n'en aurions pas vu davantage si, avec quelque ambassade grecque, nous avions visité Suse ou Persépolis au temps de Darius ou d'Artaxerxès.

On a essayé d'attribuer un sens précis et technique aux différents termes que les scribes perses emploient, dans les inscriptions gravées

sur les pierres des édifices construits par les princes Achéménides, pour désigner l'ensemble ou les différentes parties de ces bâtiments[1]. Nous ne nous engagerons pas dans cette recherche ; il ne nous semble pas, malgré les raisons alléguées, que la signification d'aucun de ces mots soit établie d'une manière certaine, soit par la place même où il se lit, soit par les éléments dont il se compose. Il nous reste même des doutes sur l'expression *apadâna* qui, dit-on, ne peut s'appliquer qu'aux « grandes salles isolées où se tenaient les rois de Perse quand ils donnaient des audiences solennelles ». Nous voyons bien, il est vrai, que ce mot se lit sur des bases qui ont appartenu à une salle de ce genre ; mais la seule étymologie qui en ait été présentée par un linguiste compétent, M. James Darmesteter, ne suggère pas d'autre idée que celle de « bâtiment élevé sur une hauteur », et c'est avec ce même sens de « citadelle », de « palais », qu'il a passé du perse dans les langues sémitiques, en hébreu, en syriaque et en arabe[2]. On peut donc se demander si nous sommes suffisamment autorisés à restreindre et à déterminer, comme on nous y invite, le sens de ce vocable, si, dans la pensée de ceux qui en ont fait usage, il ne comprenait pas l'ensemble des bâtiments que le prince a érigés sur un tertre comme celui de Suse, sur une plate-forme artificielle, comme la terrasse de Persépolis. La question n'a d'ailleurs, pour l'architecte, qu'une médiocre importance. Admît-il toutes les valeurs proposées pour ces divers termes, il n'en tirerait aucune lumière qui pût l'éclairer et l'aider dans ses restitutions.

Suse avait certainement des palais aussi beaux, aussi vastes, aussi grandioses que Persépolis ; mais rien n'en paraît plus au-dessus du sol ; ce qui en subsiste est enterré sous un énorme amas de terre et de décombres d'où les fouilles anglaises et françaises n'ont encore dégagé que les débris d'un seul de ces bâtiments. De plus, M. Dieulafoy, qui a terminé l'exhumation commencée par Loftus, n'a jusqu'à présent fait connaître le résultat de ses recherches que par deux rapports qui ne pouvaient contenir que des indications très sommaires. A Persépolis au contraire, sur l'esplanade majestueuse et déserte, quinze colonnes sont encore debout[3]. La pierre ayant d'ailleurs été employée là dans une

1. DIEULAFOY, *l'Art antique de la Perse*, II, p. 22 et note 1.
2. J. DARMESTETER, *Études iraniennes*, t. II, p. 133.
3. Je n'en trouve que 12 et 13 sur les deux panoramas des ruines publiés par M. Dieulafoy (*l'Art antique*, II, pl. IV-XI); mais j'en compte 15 dans une photographie que me communique M. Houssay. La différence doit s'expliquer par ce fait que, dans les vues prises par M. Dieulafoy, il y aura eu des colonnes qui en auront recouvert et caché d'autres placées dans le même alignement.

mesure plus large qu'à Suse, le plan et l'élévation des principaux édifices s'y dessinent encore non seulement par des lignes de fondations qui ressortent sur le terrain, mais aussi par des antes qui ont gardé, avec toute leur hauteur, la marque de l'insertion des charpentes, par des colosses fièrement plantés près des portes, par des chambranles qui signalent la place de toutes les baies ; on a là tout au moins l'ossature, le squelette des monuments. Enfin, dernier et précieux avantage, ces ruines ont été relevées et décrites, depuis le commencement du siècle, par des explorateurs de toute nation, dont les témoignages se complètent, se confirment et se contrôlent les uns par les autres ; ce qui a échappé à celui-ci, celui-là, plus attentif, l'a vu et signalé ; on n'a que l'embarras du choix entre les dessins et les vues photographiques, entre ces matériaux de valeur inégale, mais presque tous utiles, qui sont aujourd'hui à la disposition de l'archéologue. C'est donc surtout à Persépolis que nous étudierons ces somptueuses résidences des Grands Rois dont nous devions commencer par donner une idée générale ; mais, avant de nous établir à demeure sur la célèbre terrasse dont l'histoire s'ouvre avec Darius et se clôt avec Alexandre, avant de travailler à restituer les types que l'art perse a créés vers le temps où l'empire arrivait à l'apogée de sa puissance, il convient de jeter un regard en arrière, de faire une courte visite à l'ancienne capitale, Pasargade, et de chercher à comprendre par quels essais les architectes royaux avaient préludé, sur ce premier théâtre de leur activité, à la construction et à la décoration des édifices gigantesques que la seconde dynastie achéménide a groupés dans la basse vallée du Polvar, au pied des rocs où ces princes se sont creusé leurs tombes.

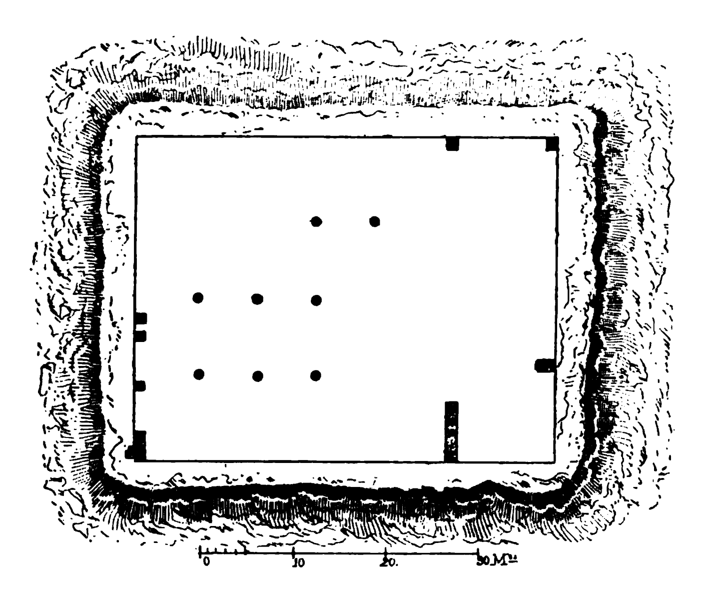
§ 2. — LES ÉDIFICES ROYAUX DE PASARGADE

C'est près de Pasargade que Cyrus avait battu Astyage, et, en souvenir de la victoire qui avait fait passer des Mèdes aux Perses l'empire de l'Asie, il s'était, racontait-on, attaché tout particulièrement à cette ville; il y avait bâti des palais et des trésors qui subsistaient encore au temps de la conquête macédonienne[1]. Ce sont les restes de plusieurs de ces édifices que l'on croit reconnaître au milieu de la petite plaine à laquelle le bourg de *Méched-Mourgab* donne aujourd'hui

1. Strabon, XV, iii, 3, 7, 8. Arrien, III, xviii, 10.

son nom (fig. 374); ils y sont voisins des tombeaux et des autels que nous avons déjà décrits[1]. Toutes ces ruines sont groupées dans un rectangle de 2 400 mètres de long sur 700 mètres de large, dont le périmètre correspond peut-être à celui d'une ancienne enceinte.

A 800 mètres vers le nord-est du *Gabré* (fig. 329), on remarque une aire légèrement surélevée au-dessus des terrains d'alentour, où se dressent une colonne isolée et trois de ces piliers ou antes qui formaient la tête des murs (fig. 291 et 303). En tenant compte de ces parties saillantes et des traces laissées sur le sol par les bases de plusieurs colonnes, par des jambages de porte, par quelques arasements de murs, on se fait une idée de la disposition du bâtiment et l'on constate qu'il avait 44^{m},60 de long sur 34^{m},60 de large (fig. 410).



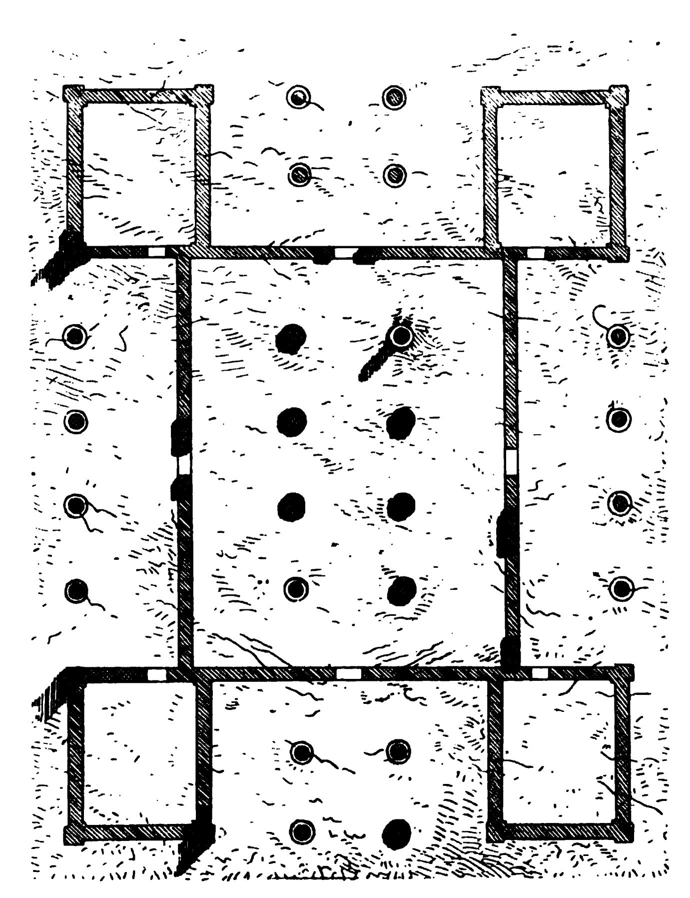
410. — Le palais de Cyrus. Plan de l'état actuel. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CXCVII.

Ce que les restes apparents de la construction antique permettent de rétablir avec beaucoup de vraisemblance, c'est un porche à quatre colonnes flanqué de deux pièces latérales, puis une assez grande salle hypostyle que partagent en quatre nefs les deux rangées de supports qui soutenaient le plafond. Dans le plan restauré qu'il présente, M. Dieulafoy ajoute un second porche avec ses annexes et des colonnes sur les deux longues faces (fig. 411); mais, comme il l'indique lui-même, c'est par conjecture et sur d'assez faibles indices qu'il complète ainsi le bâtiment[2]. De toute manière, il n'y a rien ici qui rappelle soit un tombeau, soit un temple; mais l'analogie est frappante avec ces édifices du plateau de Persépolis où l'on s'accorde à voir des résidences royales.

Ce qui ajoute encore à la ressemblance, c'est ce que l'on devine de la

1. *Histoire de l'Art*, t. V, ch. III, § 2; ch. IV, § 2.
2. Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, I, p. 31.

décoration des baies principales. De leurs jambages, il ne subsiste plus que la partie inférieure, qui est en place, brisée presque au ras du sol; mais, sur ces fragments, on distingue les vestiges de bas-reliefs qui ornaient le tableau des portes, bas-reliefs dont les thèmes paraissent avoir été analogues à ceux qui occupent ces mêmes champs à Persépolis. Il y a, sur l'une de ces dalles, cinq pieds d'homme qui peuvent avoir appartenu au groupe traditionnel du roi et des deux serviteurs qui l'accompagnent. Sur une autre plaque, on voit deux pattes d'oiseau et deux pieds d'homme, ce qui fait tout d'abord songer à un sujet non moins connu, le combat du roi et d'un de ces monstres qu'aimaient à représenter les sculpteurs perses (fig. 351, 352)[1]; mais ici, à en juger par ce qui reste des serres et des pieds, les deux acteurs de la scène, au lieu d'être tournés l'un vers l'autre comme ils l'auraient été dans un corps-à-corps, marchaient dans le même sens, ce qui implique une disposition un peu différente de celle que l'on rencontre à Persépolis[2].

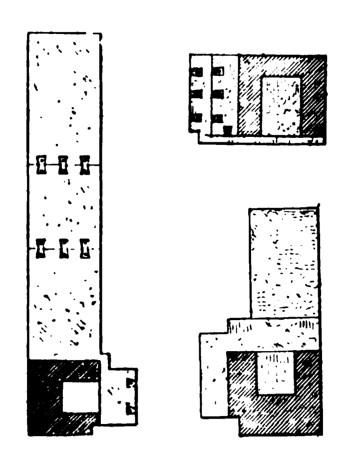


411. — Le palais de Cyrus. Plan restauré. Dieulafoy, *l'Art antique*, I, pl. XVIII.

Les colonnes ne sont ici qu'en petit nombre; leurs dimensions, comme celles de l'ensemble du bâtiment, n'approchent pas de celles

1. DIEULAFOY, *l'Art antique*, I, pp. 29-30.
2. STOLZE, *Bemerkungen* (à propos de la planche 137, où sont reproduits les deux bas-reliefs en question).

que l'on atteindra plus tard à Persépolis et à Suse; les murs sont aussi moins épais que sur la terrasse du *Takht-i-Djemchid*. Si l'on voit se dessiner ici comme les lignes maîtresses du type que les palais de ces capitales postérieures nous montreront dans toute sa grandeur, tout en revanche nous avertit que nous nous trouvons en présence d'un art qui, par de premiers et timides essais, se prépare à des entreprises plus hardies. Cette impression est confirmée par le témoignage des inscriptions; partout apparaît, déjà gravé dans les trois langues que continuera toujours d'employer la chancellerie royale, un même texte, dont la rédaction perse est le plus ancien monument de cette écriture et de cette langue : « Je suis Kurus, roi, Achéménide[1]. »

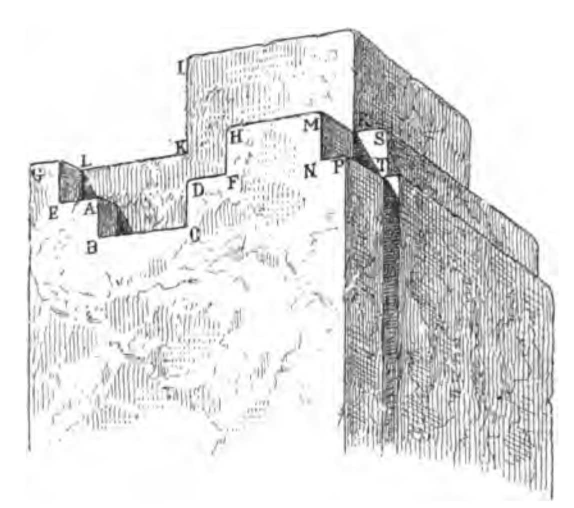


412, 413, 414. — Palais de Cyrus. Plan des piliers et de leurs soubassements. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CXCVII.

Ce texte se lit au haut des trois piliers qui forment la partie la mieux conservée de l'édifice, sur une de leurs faces. Ces piliers ont plus de 5 mètres de haut[2]; chacun d'eux est formé de trois beaux blocs de calcaire dressés avec un soin extrême (fig. 303); il repose sur un soubassement qui reste plus ou moins visible près du pied de ces antes et dont le prolongement, que quelques coups de pioche suffiraient à dégager, se cache sous la terre végétale (fig. 412, 413, 414). Ces fondations sont faites de pierres de taille, jadis liées par des crampons de métal. Au-dessus de cette sorte de plinthe, le mur devait être en briques crues; on le devine aux rainures qui sont pratiquées sur l'un des côtés du pilier, rainures qui sont plus profondes ici qu'à Persépolis, de véritables mortaises, où entrait et s'engageait, comme un tenon, la masse d'argile, molle et compacte[3]. Ce n'est pas à ce titre seulement, par ce qu'ils nous apprennent du procédé de construction dès lors employé dans les édifices de la Perse, que ces piliers d'angle méritent d'attirer l'attention; les entailles ménagées dans leur sommet permettent de rétablir, comme nous l'avons fait pour les édifices de Persépolis[4], la charpente dont les extrémités venaient s'y s'appuyer, charpente qui formait le plafond de la salle

1. Dieulafoy, *l'Art antique*, I, pl. 13 et 14.
2. Coste dit 5m,20 et Dieulafoy 7 mètres.
3. *Histoire de l'Art*, t. V, pp. 474-477.
4. *Histoire de l'Art*, t. V, pp. 480-486.

hypostyle et qui supportait la terrasse servant de couverture. On a sous les yeux le tracé en crémaillère dont chacun des évidements correspond à la pénétration d'un des membres de la charpente (fig. 415). « Dans le rectangle ABCD, on reconnaît l'assiette préparée pour recevoir le poitrail inférieur de l'architrave, dans le rectangle GEADFH l'encastrement d'un deuxième cours de poutres, au-dessus duquel venaient reposer les solives qui composaient, par leur saillie extérieure, la corniche denticulée, et dans l'entaille GLKI la place réservée aux madriers qui avaient pour rôle d'encadrer et de retenir la couche de pisé constituant la terrasse. Quant à la dernière encoche MNPTSR, elle recevait la dernière solive qui complétait, autour des faces latérales du porche, un cadre dessiné verticalement par la saillie du pilastre sur les murs de briques[1]. »



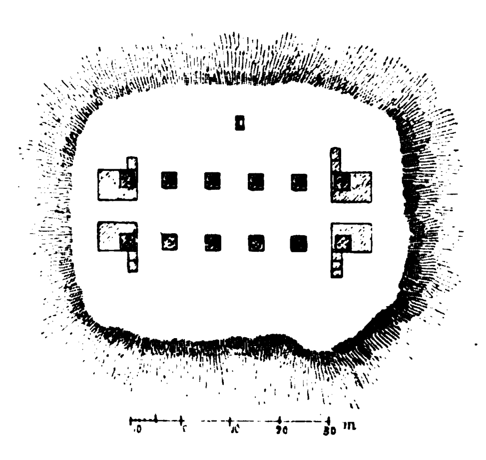
415. — Palais de Cyrus. Extrémité supérieure d'un des piliers. Dieulafoy, *l'Art antique*, I, fig. 30.

Si cette charpente se laisse restaurer ainsi avec toute certitude[2], le plan de l'édifice offre trop de parties incertaines et obscures pour qu'il paraisse opportun de tenter une restauration de l'ensemble; il manque certains éléments importants de l'élévation; on ne sait comment était fait le chapiteau de la colonne, et tout ce que l'on peut dire des bas-reliefs qui décoraient le tableau des portes, c'est qu'ils ont existé. Dans ces conditions, tout ce que l'on entrevoit, c'est la destination, c'est le caractère général du bâtiment.

On est encore moins avancé pour un autre édifice, dont les restes se voient à 159 mètres de là vers l'est ; sur le plan, ils sont indiqués par cette légende : *petit palais* (fig. 374). Ce qui justifie cette désignation, ce sont des substructions de bases et d'autres parmi lesquelles on aperçoit un morceau de fût, dont le diamètre est de $1^{m},10$. On devine là une salle hypostyle, longue de 38 mètres sur 15 mètres de large, dont le plafond aurait été soutenu par huit colonnes (fig. 416). C'est le pied-droit d'une des portes qui y donnaient accès qu'il conviendrait de

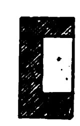
1. Dieulafoy, *l'Art antique*, I. pp. 33-34.
2. Dieulafoy, *l'Art antique*, I, pl. XVI.

reconnaître dans un bloc haut de 3m,60, qui se dresse, posé sur un socle, au nord de cette salle (fig. 417)[1]. Dans l'une des faces de ce bloc est creusée la rainure où venait s'appuyer la muraille de brique ; la face opposée, celle qui regardait le vide de la baie, est ornée d'un bas-relief que nous aurons à étudier comme l'un des plus curieux monuments de la sculpture perse. Au-dessus de ce bas-relief se lisait encore, il n'y a pas longtemps, la brève inscription que nous avons déjà citée et traduite, celle qui contient le nom et le titre de Cyrus. Ce texte paraît avoir tout récemment disparu[2].



416. — Pasargade. Plan d'un petit palais. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CXCVII.

L'emplacement d'un troisième édifice semble marqué, à 380 mètres au nord-est du palais principal, par une surélévation du sol, qui est couvert là de décombres, parmi lesquels il n'y a plus debout qu'un pilier d'angle (fig. 374). Celui-ci est fait de deux blocs et la hauteur totale en est de 5m,60. Ce n'est pas assez pour que l'on puisse rien conjecturer au sujet de la disposition intérieure; mais, à en juger par ce seul débris, ce bâtiment devait ressembler aux deux édifices déjà décrits.



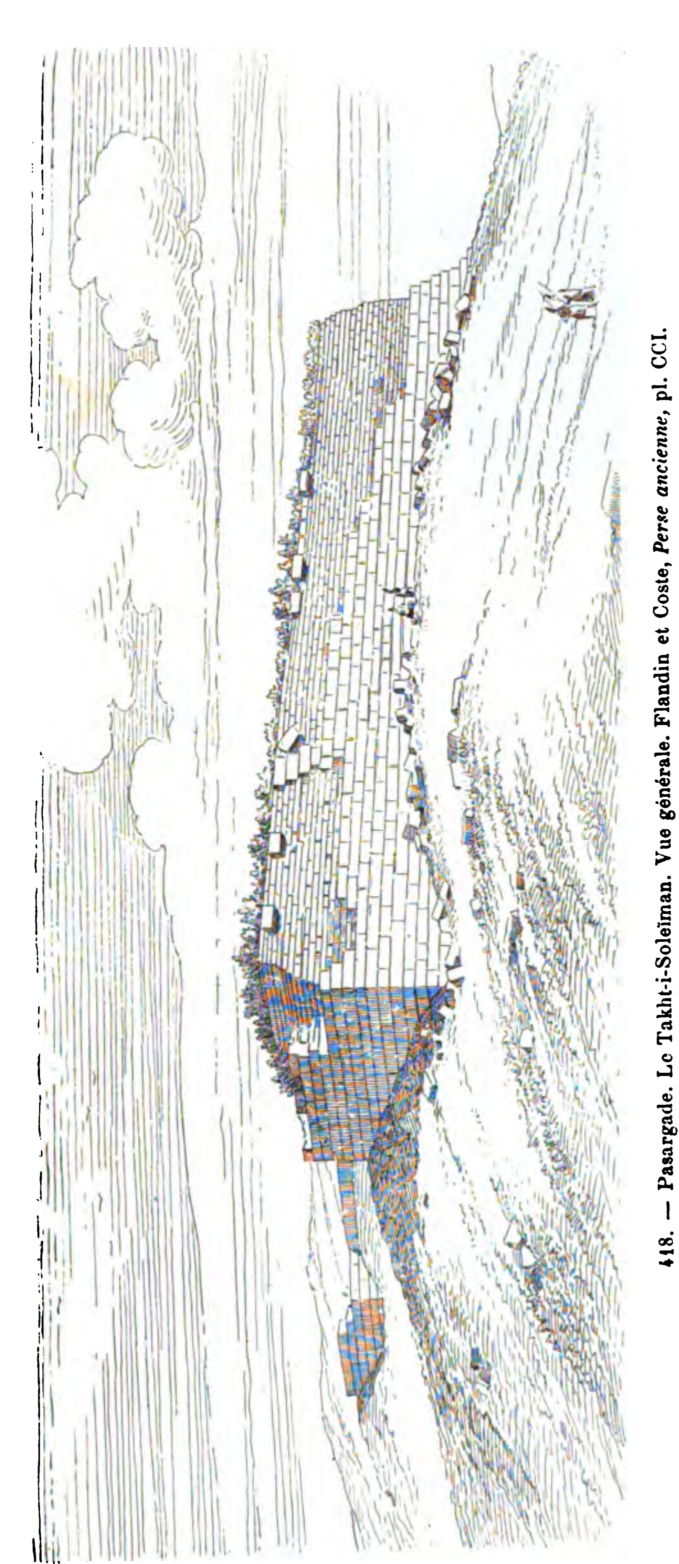
417. — Plan du pilier qui porte un bas-relief, Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CXCVII.

Sur une des hauteurs au pied desquelles passe le chemin de Chiraz à Ispahan, il y a des restes confus que la carte désigne comme les *ruines d'une ville;* mais ce qui attire bien davantage l'attention, c'est, à l'extrémité nord de l'espace que couvrent les ruines éparses dans la plaine, un massif de pierres de taille, connu sous le nom de *Takht-i-Soleïman*, « l'estrade de Salomon », massif qui a un développement de 232m,72 et dont la paroi verticale, là où elle est le mieux conservée, atteint encore une hauteur de 12m,75 (fig. 418). Rien de plus simple que le plan de l'ouvrage. C'est un parallélogramme qui n'a que trois côtés ; là où devrait être

1. Flandin et Coste, *Texte*, p. 160. Ce bloc a 1m,58 de long et 0m,88 d'épaisseur.

2. Cette inscription avait été vue et transcrite par tous les voyageurs; elle était encore en place au moment du passage de M. Dieulafoy (1881). M. Houssay, qui a visité *Méched-Mourgab* au mois de juillet 1885, en a constaté la disparition. Une cassure oblique a enlevé tout le haut du bloc.

le quatrième, la pente de la colline à laquelle le massif est adossé dessine une ligne courbe qui contraste avec la régularité géométrique des autres parties du tracé. Aux quatre coins de cet énorme dé de maçonnerie, il y a des ressauts rectangulaires, en forme de bastions (fig. 419).

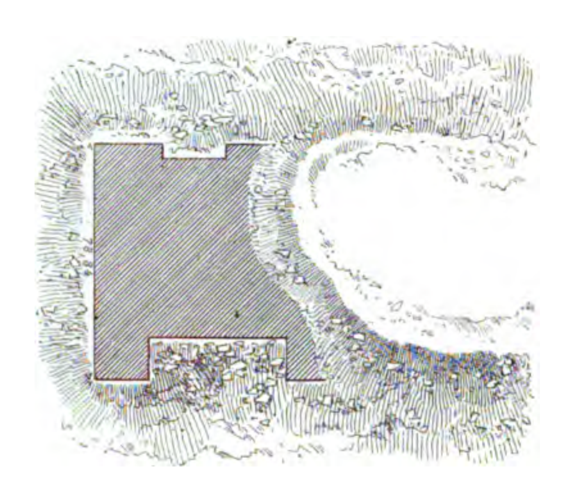


418. — Pasargade. Le Takht-i-Soleïman. Vue générale. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CCI.

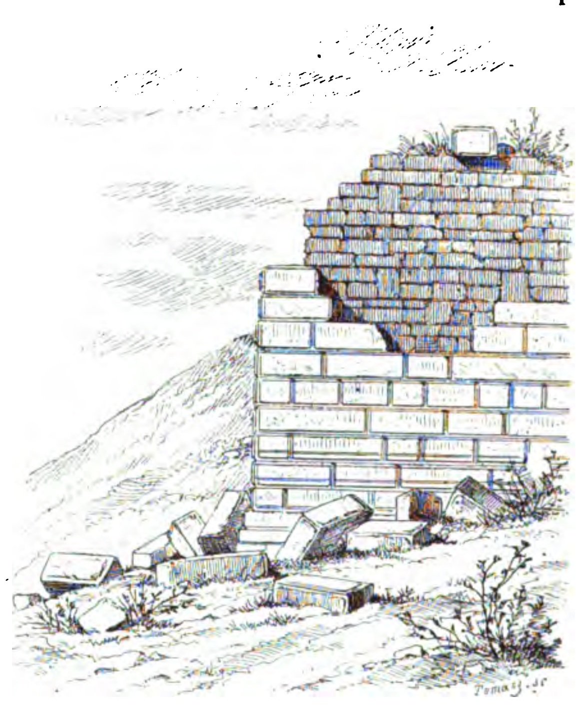
Tous les voyageurs ont eu la même impression: c'est là un soubassement. Nous en avons déjà étudié la construction[1]; il s'agit maintenant de savoir ce qu'il était destiné à porter. On a parlé d'une citadelle[2]. La situation en aurait été singulièrement choisie; c'est plutôt ailleurs que l'on s'atten-

1. *Histoire de l'Art*, t. V, pp. 469-470.
2. Flandin et Coste, *Perse ancienne, Texte*, p. 161-162. Texier, *Description*, t. II, p. 149.

drait à trouver la forteresse chargée de couvrir la plaine contre un ennemi qui la menacerait par le nord ; la vraie place de ce château aurait été à l'issue des défilés d'où sort, avec le torrent, le chemin qui vient de la Médie. De plus, si c'eût été là un ouvrage purement défensif, l'appareil en aurait-il été aussi beau ? Aurait-on pris la peine d'appliquer sur les moellons qui constituent l'intérieur du massif ce revêtement de grands blocs dressés avec tant de soin et de scrupule (fig. 420, 421, 422)? Se serait-on astreint à réserver ainsi une ciselure autour de tous les joints et à donner aux lits des hauteurs inégales, dont l'alternance est calculée pour ménager à ces grandes surfaces nues le seul genre de décoration qu'elles comportent? Rien de plus naturel, si l'on voit là les substructions préparées pour un palais qui devait s'élever au-dessus de la plaine, tout près de la ville[1]. On comprend que l'architecte ait voulu que ce soubassement eût un aspect d'élégance et de noblesse qui fût en rapport avec la magnificence de l'édifice qu'il comptait élever



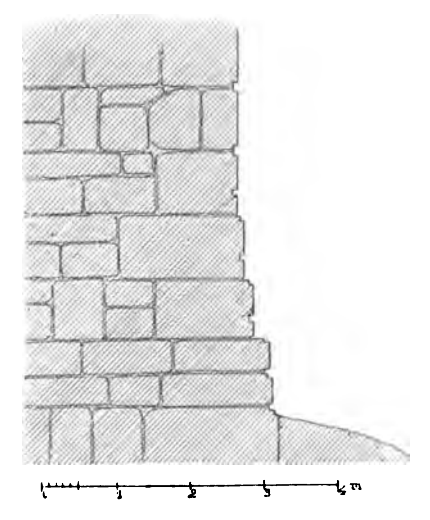
419. — Le Takht-i-Soleïman. Plan. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CCI.



420. — Le Takht. Élévation de l'angle du mur. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CCII.

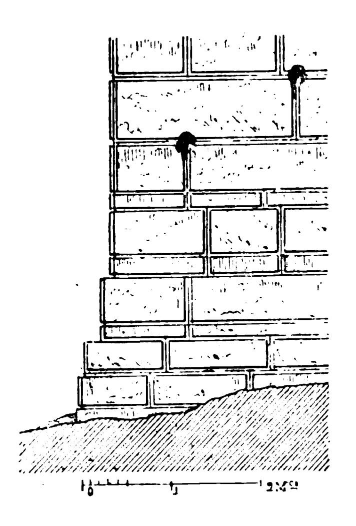
1. Dieulafoy, *l'Art antique*, I, p. 13.

sur ce socle grandiose. S'il a fait déborder les angles, c'est qu'il comptait appuyer sur ces saillies de larges escaliers, par lesquels on s'élèverait jusqu'à la plate-forme où seraient groupés les appartements royaux.



421. — Le Takht. Détail des assises. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CCII.

Cette première question résolue, il s'en pose une autre : a-t-on là comme une esquisse, à moindre échelle, de la terrasse persépolitaine, ou bien est-ce celle-ci qui a servi de modèle au *Takht-i-Soleïman*, lequel n'en serait qu'une réduction, commandée par un souverain qui aurait tenu à doter Pasargade d'un monument semblable à celui que l'on admirait dans la nouvelle capitale du royaume? De ces deux hypothèses, la première paraît de beaucoup la plus vraisemblable. Il n'y a, ni sur la plate-forme, ni autour d'elle, au pied du massif, point de débris qui permettent de croire que les bâtiments qui devaient couronner cette base aient jamais été construits. Le travail même de la substruction n'a jamais été terminé; c'est ce que démontre l'état où l'on trouve les lits supérieurs de la construction. Beaucoup de joints n'y sont qu'ébauchés; il y a là bien des pierres dont la face supérieure n'est encore qu'épannelée; dans les parties hautes du parement extérieur, même trace d'inachèvement (fig. 297). Si cet ouvrage avait été commencé sous Darius ou sous l'un de ses successeurs, pourquoi l'euécxtion en aurait-elle été ainsi suspendue? Au contraire, tout s'explique si l'on admet que ce monument date du règne de Cyrus, comme les palais de la plaine. Ceux-ci, à un certain moment, n'auraient plus paru au roi dignes de sa puissance et de sa majesté; après la conquête de la Chaldée, il aurait voulu, lui aussi, avoir un palais qui, comme cette antique et somptueuse résidence qu'il avait occupée à Babylone, dominât de haut les campagnes d'alentour; seu-



422. — Le Takht. Coupe des assises. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CCII.

lement, comme il habitait un pays où la pierre abondait, il aurait substitué celle-ci à l'argile dont étaient faits tous ces tertres qui, dans la vallée de l'Euphrate, servaient de socle aux édifices, et, pour remplir le programme qui leur avait été tracé, son architecte et ses ouvriers n'auraient eu qu'à appliquer les méthodes qui leur étaient déjà familières. Les travaux furent interrompus lorsque Cyrus mourut ou bien quand son fils Cambyse, qui avait peut-être continué son œuvre, périt en laissant le trône à un usurpateur, lequel ne se sentait pas solidaire des deux princes ses devanciers; ces travaux ne furent jamais repris, parce que le second fondateur de l'empire transféra le siège habituel de la royauté à Persépolis. Ce fut là désormais que portèrent tous leurs efforts les princes qui eurent le désir de perpétuer leur mémoire par d'amples et riches bâtiments. Quant à Pasargade, ce ne fut plus dès lors qu'une ville sacrée, que l'on honorait pour les souvenirs qui s'y rattachaient; elle avait ses temples et son trésor; un collège de Mages y résidait; on y allait en pèlerinage au tombeau de Cyrus[1]; mais on n'y construisait plus de palais neufs, pas plus que l'on n'en a construit à Ispahan depuis que, dans la Perse moderne, la dynastie aujourd'hui régnante a transporté sa résidence d'*Ispahan* à *Téhéran*.

Il n'y a point à regretter le séjour que nous avons fait dans cette ville dont l'importance et le rôle politique n'ont eu qu'une durée si limitée. Nous y avons constaté l'emploi des procédés de construction que nous retrouverons dans les édifices de Persépolis; le palais y offre déjà l'ébauche des dispositions que nous aurons à étudier ailleurs dans des exemplaires d'une bien autre dimension, et l'architecte aspire à le dresser sur un piédestal dont l'élévation le signale de loin aux regards; enfin le sculpteur est déjà mis en possession d'une partie tout au moins de la place où il aura plus tard à distribuer et à établir ses bas-reliefs. Ce qui résulte de ces observations, c'est que l'art perse ne date point de l'heure où l'Égypte a été subjuguée et où les relations avec la Grèce sont devenues plus fréquentes et plus étroites; dès le temps de Cyrus et de Cambyse, il avait ses habitudes et ses tendances qui lui étaient propres; il se distinguait, par un ensemble de caractères originaux, de l'art des autres peuples de l'Orient. Il n'avait pas à changer de principe et de voie; pour prendre son plein essor, il n'avait qu'à profiter des ressources que mettraient à ses ordres, sous Darius et sous ses premiers successeurs, l'ambition des princes et l'énormité du capital dont ils disposaient.

1. PLINE, *H. N.*, VI, 26 : « Inde ad Orientem magi obtinent Pasargadas, castellum in quo Cyri sepulcrum est. »

§ 3. — LA TERRASSE DE PERSÉPOLIS

Le district où la royauté perse fixa sa résidence à partir du règne de Darius ne renferme plus que des villages; ce n'en est pas moins une des parties du Fars les plus riches en eaux courantes et les plus fertiles. La plaine de *Mervdacht* a de 70 à 80 kilomètres du nord-ouest au sud-est, sur une largeur moyenne de 8 à 12 kilomètres (fig. 287); elle est traversée dans toute sa longueur par une rivière qui est peut-être l'Araxe des anciens. On la nomme aujourd'hui *Bend-Amir* dans la plaine où elle se perd parmi les marécages du lac *Niris*, *Sivend-Roud* un peu plus haut, dans la gorge qui sépare le territoire de Persépolis et celui de Pasargade, *Mourgab* près du village de ce nom, et *Polvar* au delà de ce dernier canton, dans la montagne d'où elle sort. Pour éviter les confusions et les redites, nous avons toujours parlé du Polvar; nous avons attribué une valeur conventionnelle à cette appellation qui, dans le pays, ne s'applique qu'à la portion supérieure du cours de ce torrent.

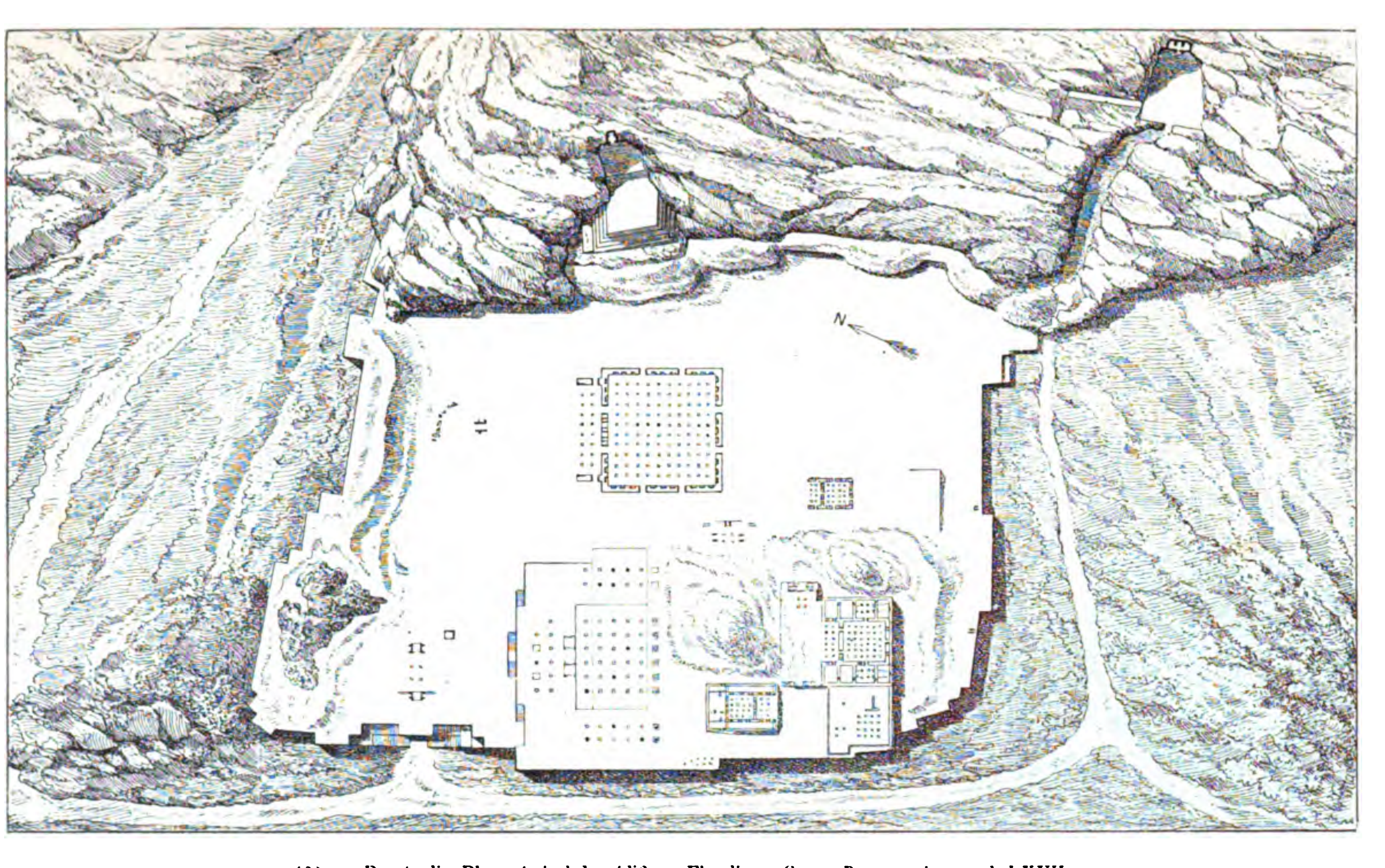
C'est au pied de la chaîne qui borne au nord cette plaine que se trouvent rapprochés les restes de tous les monuments qui, depuis le jour où ils ont été signalés à la curiosité de l'Europe savante, n'ont pas cessé d'être visités par des voyageurs plus nombreux de siècle en siècle et plus attentifs à relever toutes les particularités de l'exécution. Ces monuments sont groupés dans un espace assez restreint, à l'ouest et à l'est de l'issue du ravin étroit d'où débouche le Polvar (fig. 383). A 2500 mètres de la rive droite du fleuve, les tombes de la plus ancienne nécropole, celle de *Nakch-i-Roustem*, montrent leurs hautes façades taillées dans le roc, et, sur la rive gauche, environ à la même distance, on aperçoit les sveltes colonnes de Persépolis. Entre les sépultures des rois et leurs palais, là où la gorge resserrée dans laquelle le torrent était emprisonné depuis sa sortie du territoire de Pasargade s'élargit en une vallée qui forme, entre deux abruptes falaises, comme le vestibule de la plaine, des buttes de décombres et les ruines encore apparentes de plusieurs bâtiments marquent la place de la cité qui portait à l'époque des Sassanides et peut-être sous les Achéménides le nom d'Istakhr. Ce qui est certain, c'est qu'elle existait dès le temps du premier empire perse; il fallait bien qu'il y eût, près de la résidence royale, une ville habitée par une population sédentaire d'artisans et de

marchands, chargée de pourvoir aux besoins de cette foule d'officiers, de soldats et de serviteurs qui accompagnait le roi dans tous ses déplacements. Cette plaine est d'ailleurs aussi belle et aussi féconde que celle de *Chiraz;* avant que la Perse fût appauvrie et dépeuplée par plusieurs siècles de troubles et de mauvais gouvernement, il a dû toujours y avoir là une agglomération urbaine de quelque importance, et la situation qu'occupait Istakhr est la plus heureuse, la mieux abritée contre les vents du nord que l'on ait pu choisir dans toute l'étendue de ce canton.

Nous reparlerons de cette ville; plusieurs de ses monuments offrent des traits curieux, sur lesquels il y aura lieu d'insister; mais on en saisira mieux l'intérêt lorsqu'on aura étudié le groupe plus imposant et plus varié des édifices dont se composait la résidence royale. Ceux-ci sont épars, dans un désordre pittoresque, sur une vaste esplanade qui s'appuie par derrière à la montagne dont elle semble être un prolongement. Le contour offre de nombreux ressauts à angles droits, qui n'ont rien de régulier, qui ne se répondent pas d'une face à l'autre; mais, à prendre la forme dans son ensemble, la muraille dessine sur le terrain les trois côtés d'un grand parallélogramme qui mesure dans un sens, du nord-ouest au sud-est, 473 mètres, et dans l'autre, du nord-ouest au sud-est, 286 mètres (fig. 423).

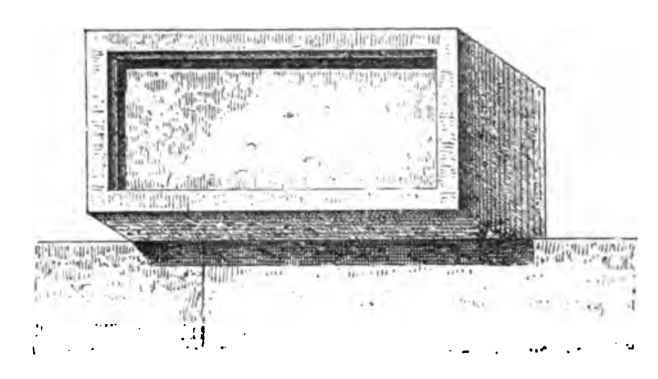
La hauteur de la paroi verticale qui limite l'aire de ce plateau varie, suivant l'état du terrain, entre 10 et 13 mètres. La facture en est partout à peu près la même. A quelques morceaux près, où l'horizontalité des assises s'explique peut-être par un travail postérieur de réparation, l'appareil est polygonal (fig. 300, pl. III et X)[1]. Pas d'autre ornement qu'une plinthe et qu'un couronnement. Assez semblable à celle du *Gabré*, la plinthe est visible en maint endroit, là où elle ne se cache pas sous un amas de blocs détachés de la crête. Celle-ci a partout disparu; mais on n'en est pas moins en mesure d'affirmer qu'un entablement continu a jadis décoré le sommet de la muraille[2]. Aujourd'hui l'assise supérieure est arasée au-dessous du niveau où se maintient le sol du terre-plein; la face externe est d'ailleurs criblée de trous de scellement, trous dont la présence indique que la face était recouverte par une autre assise qui s'appliquait contre elle et la dérobait aux regards. Quand l'ouvrage était intact, la différence de niveau était certainement rachetée par une frise que surmontait une corniche, la réunion de ces deux membres d'architecture constituant un parapet qui régnait tout

1. *Histoire de l'Art*, t. V, pp. 471-472.
2. Dieulafoy, *l'Art antique*, I, 17-18.



423. — Persépolis. Plan général des édifices. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. LXVII.

autour de la terrasse (pl. III et X). Quelques rares fragments de la frise sont encore en place vers l'extrémité sud du *Takht*. Ce sont des blocs dont la suite dessinait, en haut de la paroi, un lit horizontal légèrement en surplomb sur le nu du mur; ce qui achevait de distinguer cette assise, c'est qu'une plate-bande d'une franche saillie y encadrait le parement (fig. 424). En revanche, la corniche, où le porte-à-faux était bien plus sensible, s'est partout détachée; mais, dans les terres amoncelées au bas de cette muraille, on trouve des pierres que l'on pourrait croire empruntées à la corniche des tombes royales; ce sont les mêmes moulures et les mêmes profils; n'y cherchez pas de débris de l'entablement des palais, débris qui seraient tombés ou qui auraient été précipités par-dessus le rebord de la terrasse, au moment de la chute de ces édifices, ou, plus tard, pendant que se poursuivait cette œuvre de dévastation qui a duré ici de longs siècles. En soi, la chose n'aurait rien d'impossible. A Athènes on a retrouvé, en dehors de l'Acropole, dans les éboulis où se perdait jusqu'à ces derniers temps le pied de l'enceinte, plus d'un morceau d'architecture ou de sculpture qui provenait de monuments érigés dans l'intérieur de la citadelle. Ce qui rend ici cette hypothèse inadmissible, c'est que les combles des palais étaient tout entiers en charpente [1]. Supposez-les de pierre; on en apercevrait quelques débris parmi tous ces fragments de fûts, de chapiteaux et de chambranles qui jonchent le sol de l'esplanade, par exemple dans un champ de ruines comme celui que présente le site de la Salle aux cent colonnes. Or, parmi ces décombres, jamais on n'a rien signalé de pareil. Les restes d'un couronnement denticulé ne se voient que dans la plaine, où ils gisent en avant et au bas de la muraille; ils ne peuvent donc avoir appartenu qu'à la corniche qui décorait la crête du mur de soutènement.



424. — Persépolis. Pierre de la frise du mur de la terrasse. Dieulafoy, *l'Art antique*, II, fig. 13.

Ce grand ouvrage a été signé par Darius. Sur la face sud du mur

1. *Histoire de l'Art*, t. V, pp. 479-486.

de la terrasse, il y a quatre inscriptions gravées en son nom. Deux sont en langue perse; une est en langue susienne, et une dernière en langue assyrienne. Dans les deux textes perses, Darius invoque Ahuramazda, énumère les peuples qui payent tribut à l'empire, et place l'édifice de sa puissance sous la protection de l'armée perse[1]. Darius a-t-il achevé la construction de cette vaste muraille? On l'ignore; tout au moins en a-t-il conçu le plan et poussé l'exécution assez loin pour que l'on soit fondé à lui attribuer tout l'honneur de cette entreprise.

De la plaine, on pouvait accéder à la terrasse par une route de chars qui contournait la face méridionale du soubassement; elle allait rejoindre la montagne qui s'élevait sur ses premières pentes, pour aborder le plateau vers son angle oriental et conduire, d'autre part, jusqu'aux deux tombes situées en arrière de l'esplanade (fig. 423); mais ce chemin, qui exigeait un long détour, ne devait guère servir qu'aux charrois; c'était ce que nous appellerions l'entrée des fournisseurs. Sur le tracé de cette voie et dans toute la partie de la plate-forme où elle aboutissait, il n'y a pas la moindre trace de constructions qui indiquent que jamais la pompe des cortèges royaux ait dû se dérouler dans cette direction. La véritable entrée de l'enceinte, l'entrée monumentale, celle que suivait le prince à son arrivée ou à son départ, et que l'on faisait prendre aux visiteurs qui venaient lui apporter leurs hommages et leurs présents, c'était le magnifique escalier par lequel, aujourd'hui encore, on monte jusqu'au terre-plein (pl. X).

« Logé, non loin de l'angle nord-ouest, dans un rentrant de la muraille, cet escalier devait être précédé d'un perron de quelques marches, en saillie sur le nu de la façade. Il comprend, dans son état actuel, deux volées divergentes parallèles au mur du *takht*, deux paliers d'entresol symétriques, enfin deux rampes convergentes, séparées des premières volées par un mur de soutènement. Dans sa hauteur totale, l'escalier se composait de cent onze marches. Les degrés en sont si doux, disent sans exagération d'anciens auteurs arabes, qu'il est aisé de les monter et de les descendre à cheval, et si larges que dix hommes placés de front peuvent les gravir en même temps. L'escalier,

1. Spiegel, *Die altpersischen Keilinschriften*, pp. 47-51 (H et I) et p. 79. Ménant (*Les Achéménides*, pp. 80-81) reproduit les traductions qui ont été données des textes susien et assyrien; le premier contiendrait une mention formelle des palais bâtis sur cette place, mention qui ne se trouve pas dans les deux inscriptions perses; mais l'interprétation des textes susiens prête encore à bien des doutes. L'ensemble de ces inscriptions forme une bande longue de 7m,70, vers le haut du mur (Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. LXXI et LXXII).

comme toutes les parties moyennes et inférieures du soubassement, est d'ailleurs en excellent état de conservation (fig. 425)[1]. »

Les degrés, en plusieurs endroits, sont posés sur la roche vive[2]; celle-ci affleure de même sur plusieurs points du plateau, où elle porte, sans intermédiaire, les substructions des palais et de leurs colonnades, tandis qu'ailleurs on marche sur un dallage formé de blocs soigneusement appareillés. La terrasse a donc pour noyau et pour support une sorte de promontoire du mont, que la main de l'homme a taillé pour l'approprier à la destination que lui assignait la volonté du souverain[3]. Le long du mur septentrional le nivellement n'a pas été terminé; comme on n'a pas eu à bâtir de ce côté, on y a laissé subsister les saillies naturelles du roc. Le périmètre de ce massif n'était pas moins irrégulier que sa surface; peut-être, si le constructeur a multiplié les angles sortants et rentrants, l'a-t-il fait pour mieux suivre les accidents de ce contour et réduire ainsi le travail au strict nécessaire. Il aurait fallu prendre bien plus de peine si l'on s'était interdit de briser cette ligne, si l'on avait entrepris de la tenir parfaitement droite sur les trois côtés du polygone. Même ainsi limité, l'effort a encore été considérable. Jetez les yeux sur les autres éperons que la montagne projette dans la plaine[4]; la pente en est partout sillonnée de crevasses, de brèches plus ou moins larges. Il a fallu abaisser ici une crête, là combler un ravin, retrancher d'un côté ce que l'on ajoutait de l'autre, travail qui ne pourrait être apprécié à sa juste valeur que si l'on avait l'occasion d'exécuter ici des sondages tels que ceux qui ont permis, à Jérusalem, de dessiner la carte souterraine du roc sur lequel ont été bâtis les édifices du *Haram-ech-cherif*[5].

En attendant, ce que l'on a constaté ici, c'est qu'il existe, derrière le mur de soutènement, un second mur en pierres sèches, contre lequel viennent s'appuyer des remblais de pierrailles et de terre, remblais dont la profondeur doit varier suivant les lieux[6]. Peut-être les inégalités que présente le terrain, dans son état primitif, ont-elles contribué à suggérer l'idée de planter les bâtiments à des niveaux différents; il y aurait eu bien plus de matériaux à enlever si l'on avait prétendu obtenir

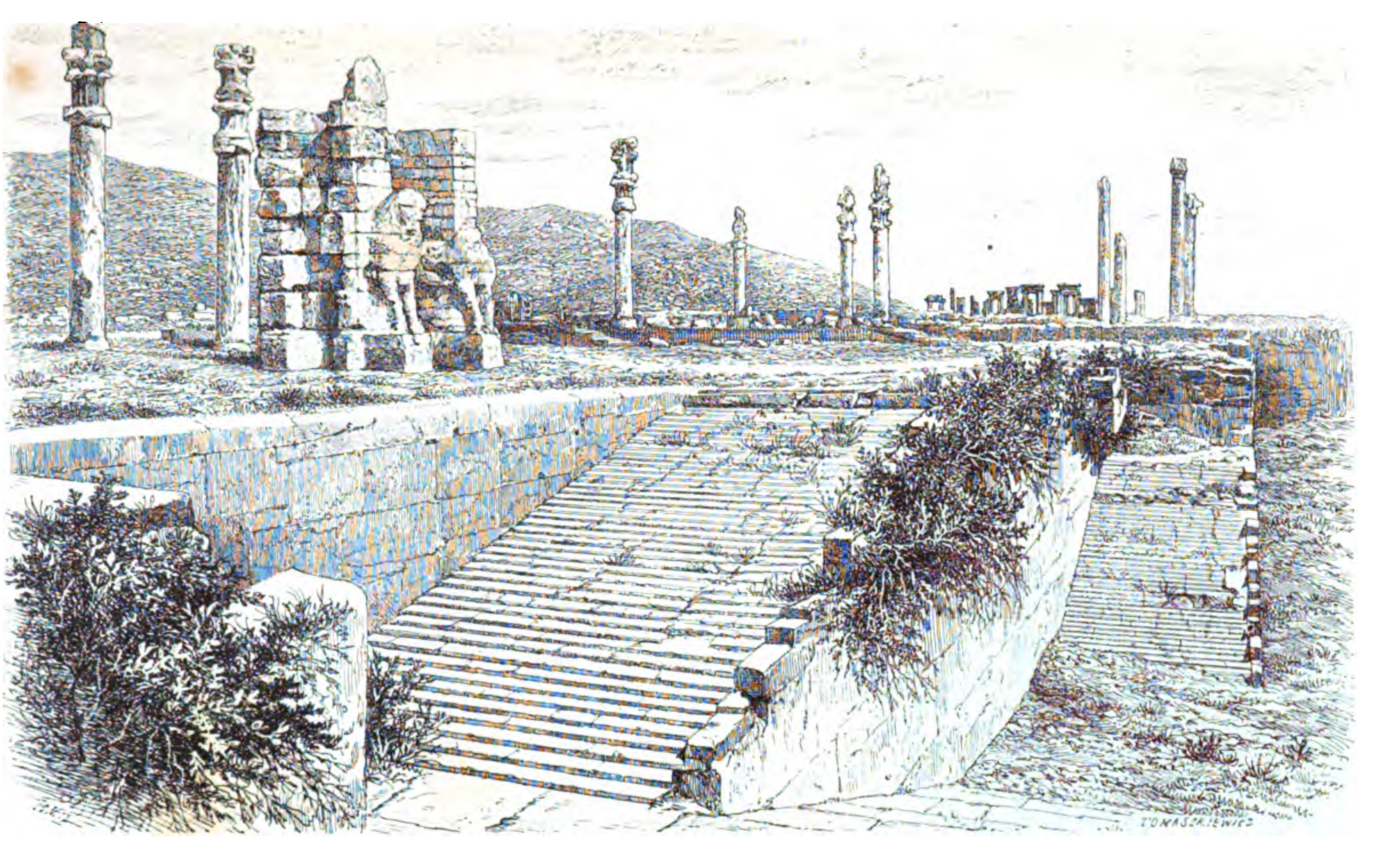
1. Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, I, p. 17. Coste (*Texte*, p. 77) donne 106 marches, 58 pour les rampes inférieures, 48 pour les supérieures. Leur largeur est de 7 mètres. Le palier du milieu a 14^{m},60 en tous sens. La hauteur des degrés est de 0^{m},10.
2. Texier, *Description*, t. II, p. 166.
3. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, *Texte*, p. 75.
4. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. LXVI.
5. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 171-176, fig. 109.
6. Dieulafoy, *l'Art antique*, II, p. 15.

partout une aire d'une horizontalité absolue. A tenir ainsi compte des reliefs du sol, on avait tout à gagner. On faisait une notable économie de main-d'œuvre, et l'on se ménageait une suite de terrasses, que l'on aurait à mettre en rapport au moyen de ces escaliers dont les rampes symétriques coupent la longue ligne des soubassements et en corrigent la monotonie. L'aspect de l'ensemble devenait ainsi plus varié; on évitait que les édifices, ayant tous leur pied dans le même plan, risquassent de se couvrir et de se cacher mutuellement. C'est ainsi que, comme il est souvent arrivé dans l'histoire des arts plastiques, l'architecte a su tirer des effets heureux et originaux de telle condition qui pouvait, au premier moment, paraître un embarras, imposée qu'elle était par la configuration du champ que lui livrait, prince ou peuple, le maître dont il prenait les ordres.

On peut compter, sur le plateau, quatre plans horizontaux bien distincts. L'étage inférieur n'a pas d'importance. C'est une étroite plateforme qui règne, comme un couloir de dégagement, tout le long de la muraille méridionale ; elle ne semble pas avoir jamais porté de constructions. La seconde terrasse est celle où débouche le grand escalier (fig. 425); elle occupe environ les trois quarts de la superficie du massif et portait plusieurs des principaux bâtiments, les Propylées (fig. 290, n° 1) et la Salle aux cent colonnes (n° 8). En marchant du nord au sud, on rencontre ensuite une autre esplanade qui domine la précédente de près de trois mètres; c'est celle où l'on admire les restes du plus important de tous les ouvrages royaux, de la Salle hypostyle de Xerxès (n° 2). Par derrière celle-ci, toujours dans la même direction, il faut encore s'élever de plus de trois mètres pour atteindre les terrepleins sur lesquelles se dressaient deux des édifices qui occupaient cette partie du plateau, les palais de Darius et de Xerxès (n°s 3 et 5). Au contraire, un autre bâtiment, beaucoup moins bien conservé, celui de l'angle sud-ouest (n° 4), paraît avoir eû son pied au même niveau que les constructions du troisième étage.

C'est de ce côté, sur la périphérie, que l'on distingue le mieux les bouches des canaux qui forment, sous le sol de l'esplanade, tout un réseau souterrain dont le tracé est indiqué, avec leurs regards, sur les plans de Coste[1]. Là où ils traversent des remblais, ils sont construits en pierre appareillée et recouverts de larges dalles; ailleurs ils sont taillés dans la roche vive. Quel qu'en soit le mode d'exécution, certains de ces

1. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. 67 et 90. *Texte*, p. 128. Stolze, *Persepolis, Bemerkungen*.



425. — Persépolis. Grand escalier de la terrasse. Stolze, pl. XCIV.

conduits ont dû être des aqueducs qui distribuaient l'eau potable aux habitants de la résidence royale; on croit retrouver sur les dernières pentes de la montagne, dans le voisinage des tombes, la trace de réservoirs qu'aurait peut-être alimentés une source aujourd'hui tarie. D'autres de ces canaux auraient joué le rôle d'égouts; ils auraient reçu les eaux vannes qui sortaient de toutes ces demeures dont la population égalait celle d'une ville; ils auraient déversé dans la plaine les eaux de pluie qui s'abattaient sur les toits des édifices et lavaient ensuite le pavé de l'esplanade. Par endroits, ils sont assez hauts pour que l'on puisse s'y tenir debout; mais, en général, on n'y chemine guère qu'en rampant ou courbé. Une épaisse couche de limon encombre le radier[1].

Sur la terrasse même, il y a encore des fouilles à faire, et il est singulier qu'aucun explorateur européen n'ait encore suivi l'exemple qu'a donné le gouverneur du Fars, Hadji Muctamadaldaulet Farhâd Mirza, qui a occupé là six cents hommes, pendant plusieurs mois, au printemps de 1877[2]. J'imagine d'ailleurs que ses ouvriers ne lui coûtaient pas cher, si tant est qu'il les ait jamais payés. A-t-il mis la main sur le trésor espéré, ou tout au moins sur quelque objet de prix, sur des fragments de sculpture et de terre émaillée dont il ait pu tirer parti? Je ne sais; mais, en tout cas, on peut se féliciter qu'il ait eu cette fantaisie. C'est à elle que les voyageurs récents ont dû de trouver déblayés jusqu'au dallage l'intérieur et les abords de la Salle aux cent colonnes, là où Texier et Coste avaient vu leurs recherches entravées par deux ou trois mètres de décombres. C'est à grand'peine que ce dernier, pour s'assurer de certains détails de construction, avait pu pratiquer quelques sondages à travers la masse compacte et résistante de l'argile qui était là depuis des siècles, tassée entre des fragments d'architecture et comprimée par leur poids. Maintenant que ce palais, lui aussi, laisse voir en place la plupart de ses bases, parmi lesquelles gisent plusieurs de ces chapiteaux dont l'existence même avait été révoquée en doute, il n'y a plus grand'chose à faire en ce genre pour les édifices principaux. Tout ce qui en subsiste, antes et colonnes, portes et fenêtres, est dégagé jusqu'aux substructions, elles-mêmes souvent assises sur la roche. Les curieux qui ont étudié ces ruines ont fait, de loin en loin, donner quelques coups de pioche au pied des piliers et des murs; presque partout, dans l'espace qu'occupaient les palais et dans leur

1. CHARDIN (édition Langlès), t. VIII, pp. 329 et suivantes.
2. STOLZE, *Persépolis*, t. I, préface.

voisinage immédiat, le sol ancien est à nu; mais, sur le reste du plateau, il y a environ un mètre de terre. Derrière la salle hypostyle de Xerxès, comme l'indique notre plan (fig. 423), on rencontre des amas de poussière et de débris qui forment des buttes hautes de sept à huit mètres. Que renferment-elles dans leurs flancs? On est surpris que personne n'ait encore tenu à le savoir. Il y aurait des découvertes intéressantes à attendre d'un déblayement qui, dans toute l'étendue de l'esplanade, serait poussé jusqu'à la roche vive, comme celui qui a été entrepris et qui vient d'être achevé à l'Acropole d'Athènes.

Quels que soient les résultats de ces recherches, ils ne modifieront pas sensiblement l'idée que l'on arrive à se faire dès maintenant de la disposition générale du plateau et du caractère de son enceinte. Celle-ci, considérée comme mur de soutènement, était fort bien appropriée à sa fonction; mais, alors même qu'elle était complétée par ce parapet qu'elle a perdu, elle n'avait qu'une très faible valeur comme ouvrage de défense. La hauteur en était médiocre et permettait l'escalade. Les nombreux ressauts qu'elle présente sur chacune de ses faces pouvaient en augmenter la solidité. C'était comme autant de contreforts qui lui donnaient plus de puissance pour résister à la poussée des terres; mais ils auraient en même temps favorisé les manœuvres de l'assiégeant; les angles que dessinent ces saillies ne pouvaient que faciliter la pose des échelles. Il n'y a d'ailleurs nulle part de tours chargées de battre et de protéger la courtine; point de trace de crénelage; enfin le grand escalier, qu'il n'était pas aisé de barrer, offrait, avec sa largeur et ses pentes si douces, un moyen d'accès très commode; ce qui en fait le mérite dans l'hypothèse d'une destination toute pacifique se serait tourné en faute et en danger, si Persépolis avait été, au sens propre du mot, une forteresse. On se trouve ainsi conduit à mettre en doute l'exactitude de la description donnée par Diodore, le seul historien grec qui entre dans quelques détails sur les constructions de la cité royale : « Avant d'aller plus loin, dit-il, il ne me semble pas qu'il soit inopportun de dire quelques mots des palais que renfermait cette ville, palais célèbres par leur magnificence. La citadelle, imposante par sa situation, était entourée d'un triple mur. Le premier, pourvu de créneaux, était assis sur ses fondations établies à grands frais et avait seize coudées de haut; le second, bâti comme celui dont nous venons de parler, avait le double de hauteur; enfin le troisième, dont le périmètre était un carré, s'élevait jusqu'à soixante coudées: bâti en pierre très dure, il semblait destiné à durer éternellement. Sur chacun des quatre côtés, on voyait des

portes d'airain, et, près de celles-ci, des grilles du même métal. Les portes garantissaient la sûreté de l'enceinte, tandis que ces remparts de bronze étaient faits surtout pour étonner le regard[1]. »

Dans l'ensemble que nous avons étudié, il n'y a rien qui rappelle, même de loin, celui que l'on se figurait d'après Diodore. Diodore parle de trois enceintes qu'il se représente certainement, quoiqu'il ne le dise pas d'une manière formelle, comme concentriques; or il n'en existe sur les lieux qu'une seule, celle qui sert de soubassement à l'esplanade. Quant aux deux autres murs dont personne n'a signalé le plus léger vestige, on pourrait supposer qu'ils ont disparu, qu'ils étaient en brique, et que les matériaux sont réduits en poussière ou ont été employés dans les constructions modernes ; on pourrait dire que leurs fondations sont peut-être cachées dans les cultures de la plaine; car la configuration du terrain ne permet pas de les chercher ailleurs que là. Ils auraient enveloppé la ville bourgeoise et protégé à distance la cité royale; la première muraille aurait eu seize et la seconde trente-deux coudées de haut; car, lorsqu'on décrit les défenses d'une place, c'est toujours en allant, comme l'ennemi qui la menacerait, du dehors au dedans. A ce compte, la troisième enceinte, celle qui était de forme rectangulaire et bâtie en pierre dure, répondrait à l'enceinte que nous connaissons; mais pas un trait ne concorde; on ne trouve à noter que des différences. La muraille qui limite et supporte le plateau est presque intacte; il n'y manque guère que la corniche ; avec celle-ci, qui se laisse aisément restaurer, elle n'a jamais eu que le tiers environ des soixante coudées de hauteur dont parle Diodore. Il n'est pas possible non plus d'y trouver la place de ces portes « que l'on voyait sur les quatre côtés », avec leurs battants et leurs grilles de bronze qui font un si bel effet dans la phrase finale du morceau. Une seule avenue conduit à la terrasse, c'est le grand escalier du nord; sur les autres faces, point d'accès.

1. DIODORE, XVII, 71. Strabon ne parle de Persépolis qu'en termes très vagues: « Persépolis était, après Suse, la ville la plus grande, la plus belle de tout l'empire perse; elle possédait des palais dont la magnificence extérieure n'était rien au prix des richesses de toute sorte qui y étaient enfermées (XV, III, 6). » Tout en racontant l'incendie, Plutarque ne nomme même pas Persépolis (*Alexandre*, 38); il ne dit rien de ses édifices. Élien ne la mentionne que pour en attribuer la construction à Cyrus, ce qui est une erreur manifeste (*Histoire des animaux*, I, 59). Dans Quinte-Curce (VI, 6 et 7), un seul détail exact, l'indication du grand rôle que le bois jouait dans la construction des palais perses; mais l'écrivain a l'air de croire que, de son temps, la position de Persépolis n'est connue que par une vague tradition, et qu'il ne reste rien de ces monuments dont la masse imposante fait encore aujourd'hui l'admiration des voyageurs.

Le témoignage de Diodore est donc contredit plutôt que confirmé par celui des monuments, et cette contradiction est d'autant plus faite pour nous surprendre que l'historien ou plutôt l'auteur qu'il a suivi donnait, dans cette même page, une idée assez juste de la situation et du caractère des tombes royales[1]. Le secret de ce désaccord et de ces incohérences, c'est peut-être que Diodore avait choisi ici pour guide Clitarque; or celui-ci avait pris part à l'expédition d'Alexandre et vu avec le conquérant toute l'Asie antérieure; il parlait donc en témoin oculaire; mais il avait, les critiques anciens l'attestent, le goût de l'exagération, et il aimait à étonner le lecteur. Ayant à peindre Persépolis, il n'aura pas voulu que la description qu'il en présentait parût au-dessous de celle qu'Hérodote avait faite des sept enceintes d'Ecbatane, et c'est dans cet esprit qu'il aura modifié et développé les éléments que lui fournissaient ses souvenirs.

Quand Darius commença les constructions de Persépolis et quand ses successeurs en poursuivirent les travaux, ces princes ne croyaient pas avoir à redouter les attaques d'un ennemi qui pût menacer leur capitale et troubler le repos qu'ils viendraient chercher, au milieu de leurs montagnes natales, sur cette magnifique terrasse, devant un si large et si noble horizon[2]. Du fond de ces salles ouvertes à la brise, le souverain voyait à ses pieds, perdus dans les jardins, les édifices d'Istakhr et ses faubourgs qui se prolongeaient au loin dans la plaine, coupée de canaux et de bouquets d'arbres. Par delà ces premiers plans, où riait partout une verdure que nourrissait une savante irrigation, où tout offrait l'image de la vie et de la prospérité, il apercevait, au sud, les longues crêtes des monts du Louristan; en face, il pouvait suivre le soleil à son déclin, colorant de ses dernières teintes les pics élevés du Fars. Au nord-ouest ses yeux se reposaient, avec confiance, dans la direction de Pasargade, sur la chaîne qui se dressait du seul côté où il pût craindre l'ombre d'un péril; une révolte des anciens sujets de Cyaxare était toujours possible. Pour barrer le passage aux Mèdes, une porte fortifiée fermait la route du nord, en arrière d'Istakhr, et des forts avaient été bâtis sur des rocs escarpés, tout voisins de la ville.

C'étaient là les vraies défenses de la plaine; abrité par ces montagnes et par ces défilés dont les issues étaient gardées, le roi n'avait pas

1. *Histoire de l'Art*, t. V, pp. 617-618.
2. Tous les voyageurs qui ont visité Persépolis s'accordent à vanter la beauté de la vue. Nous empruntons les traits de cette description à Flandin (*Relation*, t. II, p. 147) et à M. Dieulafoy (*l'Art antique*, II, p. 17).

besoin de s'emprisonner derrière de hautes murailles. A quoi d'ailleurs eussent servi ces remparts, si l'on eût toujours pu les prendre à revers, en gravissant et en contournant les pentes de la côte à laquelle s'appuie le château? Afin que celui-ci fût efficacement protégé, il aurait fallu un mur qui longeât le pied de la colline, et c'est bien ainsi que Diodore se représente la citadelle de Persépolis, avec ses quatre faces pareilles; mais, entre les édifices de l'esplanade et les tombes creusées dans le roc, on n'a pas relevé le moindre vestige d'une clôture. Il est vrai qu'un explorateur, Texier, mentionne une « espèce de muraille faite en terre, mais de construction toute babylonienne et, de distance en distance, flanquée de grandes tours carrées. Cette muraille, dont on commence à rencontrer les traces près des tombeaux, s'élève obliquement jusqu'au sommet de la montagne, ou plutôt du premier mamelon, et redescend ensuite pour venir gagner l'angle nord-est du plateau[1]. » Texier n'a pas vu lui-même les débris de cette enceinte; il en parle sur la foi d'un témoin dont la relation n'a pas été publiée. L'existence de ces restes aurait donc pu paraître problématique, s'ils n'avaient pas été revus par Stolze[2]. Selon lui, ce mur serait fait de lits alternants de briques jaunes et de briques brunes; les premières auraient 5 et les autres 10 centimètres d'épaisseur. Cette muraille partirait de l'angle nord du plateau, et, sur les pentes du mont, assez de fragments en seraient visibles pour que l'on reconnût qu'elle allait passer derrière les tombes royales. Il peut se faire que les princes de la Perse propre, après la chute des Achéménides, se soient installés dans un des palais de l'antique dynastie et que, pour mettre leur résidence à l'abri d'un coup de main, ils l'aient ainsi couverte, de ce côté, par un mur planté sur le roc; mais, en tout cas, ce rempart de terre, avec son tracé oblique et brisé, ne répondrait pas aux données du texte de Diodore. On serait mal venu à y chercher la quatrième face de cette enceinte, haute de soixante coudées, qui était « bâtie en pierre dure ».

Pour ce qui concerne la résidence royale et l'assiette de ses édifices, l'étude du terrain et des ruines donne donc un démenti catégorique aux assertions de l'historien. Son erreur, c'est d'avoir changé en une puissante citadelle ce qui n'était que le socle colossal d'un groupe de palais. L'œuvre grandiose entreprise par Darius n'avait qu'un objet, celui que se sont proposé de tout temps les constructeurs qui ont érigé, dans les plaines de l'Assyrie et de la Chaldée, tous ces tertres artificiels

1. Texier, *Description*, t. II, p. 167.
2. Stolze, *Persepolis, Bemerkungen. Photogrammetrische aufgenommene Plan.*

dont notre curiosité interroge aujourd'hui les flancs; elle était destinée à séparer le roi de la foule des sujets et à placer sa demeure au-dessus de leurs têtes, dans un enclos où, soustrait au contact du peuple, mais maître de l'espace et de la vue, il pût mener à son gré la grande vie royale et promener librement son regard sur une vaste étendue de pays.

§ 4. — LES PROPYLÉES DE LA TERRASSE

Lorsque l'on a gravi les dernières marches de l'escalier et que l'on débouche sur le plateau, on aperçoit, à 15 mètres de distance, dans l'axe du palier supérieur auquel aboutissent les deux rampes convergentes, les restes d'un édifice qui n'occupe qu'une assez faible superficie, si on le compare à ceux que l'on rencontre en continuant à visiter la terrasse, mais qui n'en paraît pas moins avoir eu, dans le plan d'ensemble, une réelle importance; la dimension en était considérable et l'exécution des plus riches et des plus soignées (fig. 290, n° 1, fig. 299, fig. 423)[1]. On est en présence de deux énormes piliers, hauts d'environ 11 mètres, sur lesquels fait saillie, en ronde bosse, la partie antérieure du corps de deux quadrupèdes, dont la figure se continue, en haut relief, sur la face interne de ces massifs, à droite et à gauche du corridor dallé qui les sépare, corridor dont la largeur est de 3m,82 (fig. 426, pl. II). Ces images ont plus de 6 mètres de long sur 5 mètres d'élévation ; la matière en est prise dans l'épaisseur des gros blocs de calcaire, appareillés à joints vifs, dont étaient faits ces piliers. Au delà de ce couloir, on voit se dresser deux sveltes colonnes, auxquelles il ne manque que la partie supérieure de leur tête (fig. 427); la place de deux autres fûts est indiquée par leurs bases encore enfoncées dans le sol, où gisent aussi de nombreux fragments du chapiteau[2]. Enfin, par delà le groupe symétrique que formaient ces supports, on rencontre deux autres piliers, qui font pendant aux premiers et sont tournés en sens opposé; même plan, mêmes proportions; la seule différence est dans les animaux gigantesques, gardiens du passage. Sur l'une des façades, on reconnaît un type factice créé par la plastique chaldéenne, tandis que, de l'autre côté, on ne retrouve ni les ailes au dos, ni la haute tiare couronnant une tête

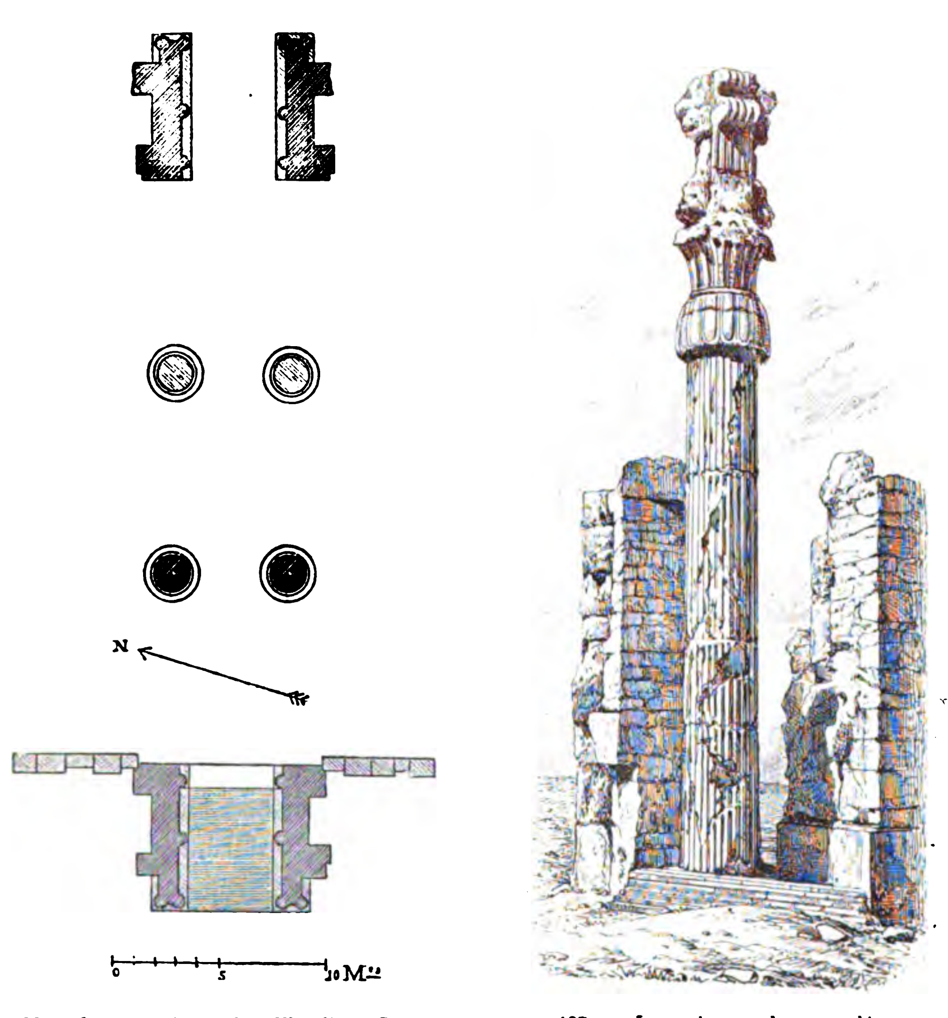
1. FLANDIN et COSTE, *Perse ancienne, Texte*, pp. 78-83.
2. FLANDIN et COSTE, *Perse ancienne, Texte*, pl. 74. La hauteur des colonnes, dans leur état actuel, est de 16m,58.



PERSÉPOLIS

d'homme, ni la grande barbe frisée tombant sur le poitrail. Là le sculpteur s'est contenté de figurer le taureau tel qu'il l'a représenté ailleurs, soit en buste, dans ses chapiteaux, soit, avec tout le développement de sa forme puissante, dans les compartiments des rampes qui montent aux palais.

La restitution que suggèrent les éléments conservés offre toute cer-



426. — Les propylées. Plan. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. LXXIII.

427. — Les colonnes des propylées. Dieulafoy, *l'Art antique*, II, pl. XXII.

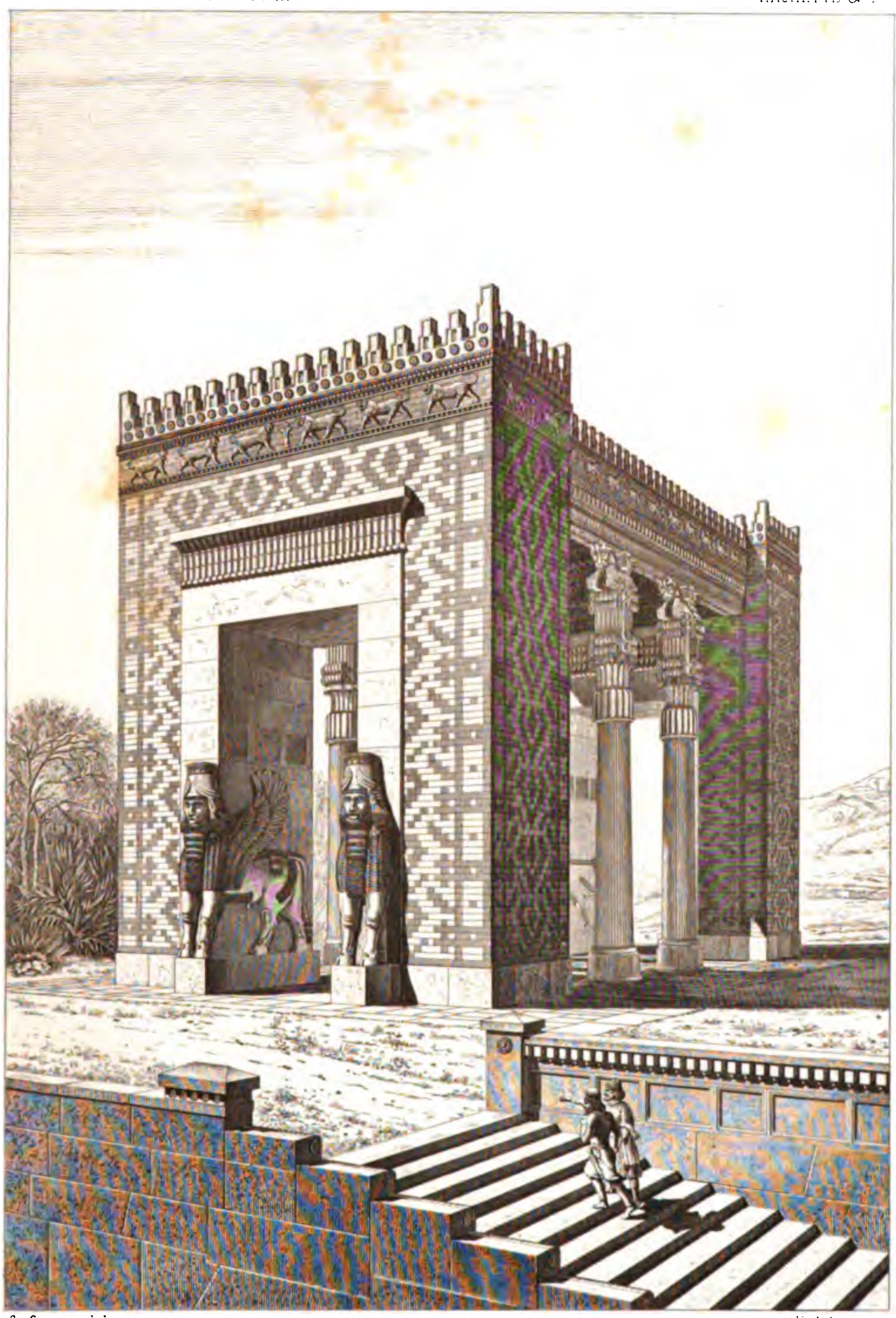
titude (planche III). Les quatre piliers en pierre de taille sont les pieds-droits de deux grandes portes, percées à travers deux corps de bâtiment dont la largeur est indiquée par les blocs qui restent apparents en arrière de la façade occidentale; quelques coups de pioche donnés à l'endroit correspondant, de l'autre côté, y découvriraient une substruction pareille. Dans cette assise, on reconnaît les fondements sur les-

quels, ici comme dans les autres édifices de la terrasse, reposait le massif de briques; on voit saillir, sur le flanc du pilier, plusieurs pierres d'attente, qui aidaient l'argile à se marier au calcaire. Quant aux colonnes, ce n'étaient pas des colonnes isolées, comme celles qui, en avant des temples de la Phénicie et du temple de Jérusalem, remplaçaient les obélisques égyptiens[1]; l'étude des plans de l'architecture perse démontre que cet art a toujours assigné à la colonne le rôle de support. C'était bien la fonction qu'elle remplissait ici; elle soutenait un entablement qui reliait les deux pavillons, et ainsi se trouvait constitué un ensemble où l'élégance et la légèreté du portique central offraient un beau contraste avec la puissante ampleur des deux frontispices. Le caractère du monument est bien en rapport avec ce que l'on devine de sa destination. Celle-ci est indiquée tout à la fois par la place même qu'occupe l'édifice et par la singularité de ses dispositions. Il avait été érigé devant l'escalier, au bord de l'esplanade. Largement ouvert sur ses quatre faces, il ne peut avoir été ni une salle du trône ni un palais d'habitation; il n'a ni les dimensions ni les distributions intérieures que présentent les bâtiments dans lesquels le roi tenait sa cour ou vivait au milieu de ses femmes[2]. Ce n'est qu'une entrée monumentale, quelque chose d'analogue à ces pylônes qui se dressent devant les temples de l'Égypte, et il est vraisemblable que nous avons ici, comme dans les tombes royales, un souvenir de l'architecture égyptienne, l'imitation habile et discrète d'un de ses thèmes favoris. On a pris l'idée; mais on l'a pliée aux habitudes et aux exigences d'un art qui, par un naturel effet de ses origines, affectionne des formes plus élancées et plus légères que celles où l'on se complaisait dans les constructions de la vallée du Nil. Nous n'emploierons donc pas ici le terme *pylône*, qui évoquerait l'image d'un type assez différent de celui que nous avons restauré. Le mot qui paraît le mieux convenir, c'est *propylées;* les Grecs l'ont appliqué à des édifices qui, comme celui-ci, se composaient d'un portique servant de passage et compris entre deux ailes massives.

Il est à peine besoin de justifier les partis que nous avons pris dans notre restauration. Elle donne aux ailes plus d'assiette et de hauteur que celle qui avait été proposée par Coste[3]; celui-ci n'avait pas compris qu'ici, comme dans tous les palais de l'enceinte, le chambranle de

1. *Histoire de l'Art*, t. III, pp. 119-122; t. IV, pp. 291-292.
2. La longueur totale de l'édifice est de 37m,37.
3. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. 87.

HACHETTE & CIE



Ch Chipiez del

H Sellier sc

PERSÉPOLIS

LES PROPYLÉES DE XERXÈS

(VUE PERSPECTIVE)

Restauration par Ch Chipiez

pierre s'encadrait dans un mur de brique ; tel qu'il l'a rétabli, le monument a quelque chose d'un peu grêle, d'un peu étriqué, qui en diminue l'effet. Le socle sur lequel sont posés les taureaux n'est pas un détail inventé, quoiqu'on l'entrevoie à peine dans notre vue de l'état actuel (planche II) ; celle-ci représente la façade nord-est, où il est enterré[1] ; mais il est complètement dégagé sur la façade opposée, où l'on a pu en relever les dimensions[2]. Quant aux portes, elles ont perdu leur linteau et leur corniche ; mais ces parties détruites se laissent aisément restituer d'après nombre de portes qui sont encore debout sur le plateau ou qui ont été ciselées dans la roche vive (fig. 294, 295, 302, 337, 338, 385). Nous avons dit de quels indices nous nous prévalions pour étendre sur les massifs de brique crue un revêtement de briques cuites auquel la variété des tons obtenus par la diversité des terres et par les différences de cuisson donnait l'aspect d'une sorte de mosaïque[3]. Nous empruntons à l'entablement des tombes rupestres la frise de lions émaillés que nous faisons régner au-dessous de la corniche ; quant au créneau, il est, dans cette architecture, le couronnement naturel et prévu de tous les combles[4]. Enfin, au-dessus de ces vides de près de 7 mètres[5] qui séparent les colonnes les unes des autres et du mur de l'aile, nous ne pouvions mettre qu'une couverture de bois ; les entailles qui subsistent au sommet des piliers de pierre nous ont révélé la composition de ces charpentes[6].

C'est Xerxès qui a signé ce bel ouvrage ; dans notre perspective restaurée, on aperçoit, sur celles des faces internes du couloir qui y sont visibles, la place des inscriptions trilingues où le fils de Darius se vante d'avoir construit ce portique « qui montre tous les pays », c'est-à-dire, probablement, « d'où l'on découvre une si vaste étendue de pays »[7]. Pour qui se plaçait au centre de la colonnade, dans l'axe de

1. Cette planche est une reproduction de la belle héliogravure donnée par M. Dieulafoy (*l'Art antique de la Perse*, II, pl. 12).

2. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. 77, 78, 79. *Texte*, pp. 78-81. Ce socle a 1^{m},70 de haut, 1^{m},50 de saillie sur les façades, et, dans son prolongement sur la face interne, 0^{m},36 de large. Pour avoir l'occasion de montrer la plus belle des formes décoratives qu'ait employées la sculpture perse, M. Chipiez s'est permis, dans sa restauration, une légère infidélité. Il a transporté sur la façade nord-ouest, que représente son dessin, ces taureaux ailés à face humaine qui ne paraissent avoir existé que sur la façade nord-est.

3. *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 549, note 1.

4. *Histoire de l'Art*, t. V, p. 533.

5. L'espace compris entre les colonnes est de 6^{m},50 ; même distance entre elles et les piliers qui en sont le plus près.

6. *Histoire de l'Art*, t. V, pp. 479-486.

7. Spiegel, *Die altpersischen Keilinschriften*, pp. 59 et 123. A propos du mot *visada-*

l'édifice, c'était seulement vers le nord-est que le regard était arrêté par la barrière de la montagne toute voisine; des trois autres côtés, il errait librement jusqu'aux limites reculées des horizons lointains; mais, parmi les aspects qui le sollicitaient, s'il en était un, entre tous, qui devait l'étonner et le ravir, c'était celui qui s'offrait à lui quand il se tournait vers le sud-est, vers la partie de l'esplanade où étaient groupés les principaux bâtiments. Il semble que l'architecte eût tout calculé en vue de cet effet. Les propylées ne font pas face à l'escalier; on ne les aperçoit, quand on arrive en haut de l'une des deux rampes, que de côté; si l'on marche droit vers ce bâtiment, on n'y entre que par une des deux portes latérales. Ces portes facilitaient la circulation; elles servaient de dégagement; mais ce n'était pas par là que passaient soit les cortèges royaux, lorsque de la plaine ils montaient au plateau, soit les sujets qui venaient porter leurs présents au souverain et les ambassadeurs des nations étrangères qu'il admettait en sa présence. Il est probable que le chemin, à partir du palier supérieur, s'infléchissait vers la gauche, pour aller, au prix de ce détour, déboucher sous le portique même; alors, d'un seul coup d'œil, on voyait se lever devant soi toute une forêt de colonnes, la grande salle hypostyle de Xerxès et les autres palais qui, placés à différents niveaux, s'étageaient sur les flancs et en arrière de ce superbe édifice. Lorsqu'il contemplait ce spectacle sans pareil, le prince sentait son cœur se gonfler d'orgueil: quant au visiteur qui mettait pour la première fois le pied sur ce plateau, quelle vive et forte impression il devait recevoir dès l'abord, et comme se gravait aussitôt dans son esprit l'idée de la puissance et de la majesté des rois dont le caprice avait créé de si rares merveilles!

§ 5. — LA SALLE HYPOSTYLE DE XERXÈS

Au delà du portique des Propylées, en marchant vers le sud-est, on traverse une plate-forme où, sur une longueur de 54 mètres, on ne rencontre d'autre trace des anciennes dispositions qu'un bassin rectan-

hyum, qu'il traduit « *alle Lænder zeigend* », Spiegel se demande s'il n'y aurait pas, dans cette épithète, une allusion à des bas-reliefs qui auraient décoré le portique et qui auraient représenté les différents peuples de l'empire. La place manque ici, ce semble, pour des figurations de ce genre, que nous trouverons le long des escaliers des palais, où les champs offerts à la sculpture étaient bien plus étendus. On retrouve d'ailleurs ici les fragments des chapiteaux qui terminaient les fûts; comment la suite de ces bas-reliefs aurait-elle disparu tout entière, sans qu'il en subsistât le moindre débris?

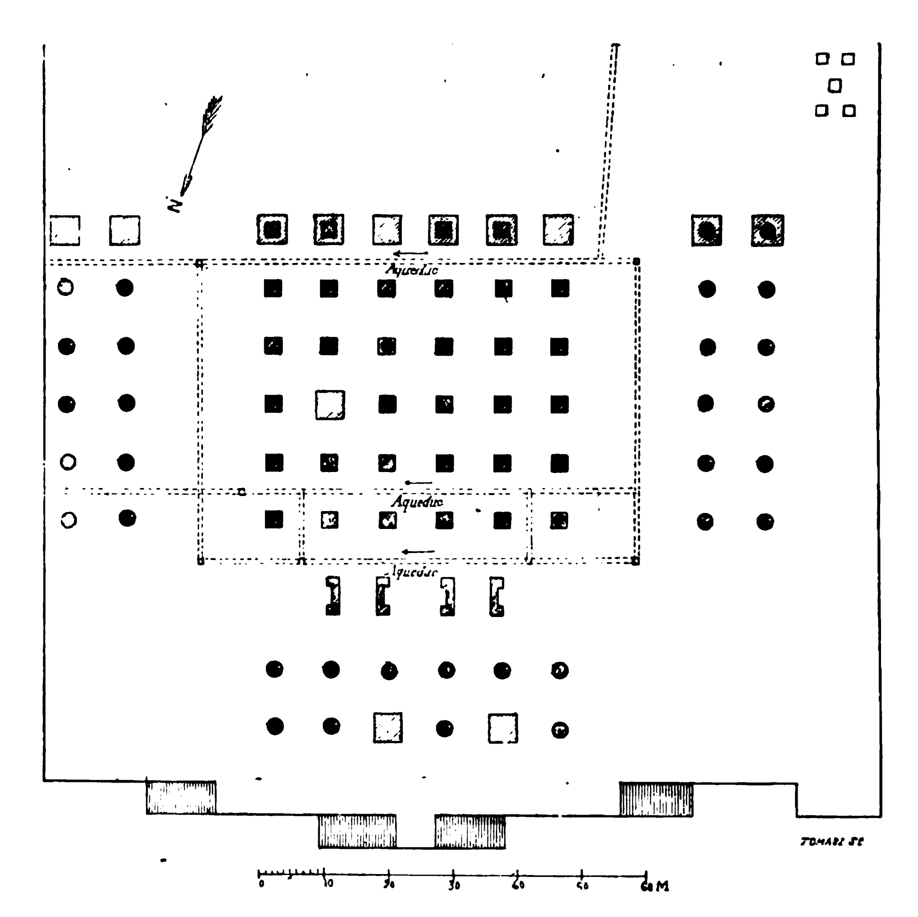
gulaire, évidé dans le roc (fig. 423)[1]. La partie supérieure du rebord se trouve à plus d'un mètre au-dessus du sol actuel; il y avait là autrefois des remblais où le bassin était enterré, ne montrant que sa corniche, faite d'un filet, d'un cavet et d'une baguette. Peut-être y avait-il, en pendant, une seconde vasque de l'autre côté du chemin des palais; mais, dans cette partie de l'esplanade, le banc de calcaire n'affleurant pas, le réservoir, au lieu d'être taillé dans la roche vive, aurait été fait de pierre ou de brique, et, par suite, aurait disparu avec les terres rapportées où il était engagé. Celles-ci devaient nourrir des arbres que les bassins permettaient d'arroser pendant les sécheresses de l'été.

Ce qui achève de rendre vraisemblable l'hypothèse d'un jardin qui se serait étendu entre les propylées et le palais le plus proche, c'est une particularité que révèle le plan d'ensemble (fig. 423). Si la façade de ce palais est parallèle à celle des propylées, l'axe transversal de ceux-ci ne passe pas exactement par le milieu de la salle hypostyle; prolongé jusqu'à cette salle, il en laisserait à gauche, vers le nord-est, l'entre-colonnement central. On admettra difficilement que ce soit là une disposition cherchée et voulue. Il est vraisemblable que l'on a commencé par bâtir les propylées et qu'ensuite, lorsqu'il s'est agi de construire le palais, on a eu à compter avec l'assiette du terrain ou avec quelque autre condition locale, ce qui aura conduit à tracer le plan de la grande colonnade sans se préoccuper d'établir entre elle et le portique d'entrée une symétrie rigoureuse. Interposé entre les deux édifices, un écran de feuillage, en cachant le pied des deux colonnades opposées, atténuait dans une certaine mesure l'effet de cette irrégularité.

Quand on a dépassé le bassin, on se trouve bientôt au pied d'une terrasse à laquelle donnent accès quatre escaliers à rampes inverses (fig. 428). Deux d'entre eux, placés au centre, forment un perron de 27^{m},20, sur une largeur de 5^{m},10. A droite et à gauche de ce perron, le mur de soutènement a une longueur égale de 17 mètres. Aux deux extrémités de cette façade se présentent les deux autres escaliers, dont les rampes sont dirigées dans le même sens que celles du perron central; elles constituent ainsi comme un second perron plus étendu et plus rapproché de la colonnade. A droite et à gauche de ces derniers escaliers, le soubassement de cette terrasse se prolonge sur une longueur de 15 mètres vers l'est, et de 16 mètres vers l'ouest. De ce côté, il dessine ensuite, à angle droit, un ressaut qui va reprendre

1. Le bassin a 5^{m},70 de long sur 4^{m},80 de large et 0^{m},90 de profondeur.

l'alignement de la muraille à laquelle est adossé le perron du centre, puis il se confond avec le grand mur extérieur du plateau, mur qui fait en cet endroit une saillie d'environ 10 mètres (fig. 423). Dans tout l'espace compris entre les deux marches inférieures des deux rampes extrêmes, une suite de bas-reliefs couvre, sur une longueur de 83 mètres, tout le champ du socle de la terrasse qui porte le palais; elle ne s'in-



428. — La salle hypostyle de Xerxès (palais n° 2 du plan général). Plan. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. XC.

terrompt que pour laisser place à trois tableaux destinés à recevoir des inscriptions ; ils ont été réservés l'un au milieu et les deux autres sur les côtés de cette façade (pl. IV); dans l'un d'eux, celui de droite, le seul où le texte ait été gravé, on lit le nom de Xerxès, avec l'invocation ordinaire à Ahura-Mazda[1]. Des sculptures encadrées dans de riches

1. SPIEGEL, *Die altpersischen Keilinschriften*, p. 63. Le seul de ces cadres qui ait été rempli contient un texte en langue perse; les textes assyrien et susien font ici défaut.

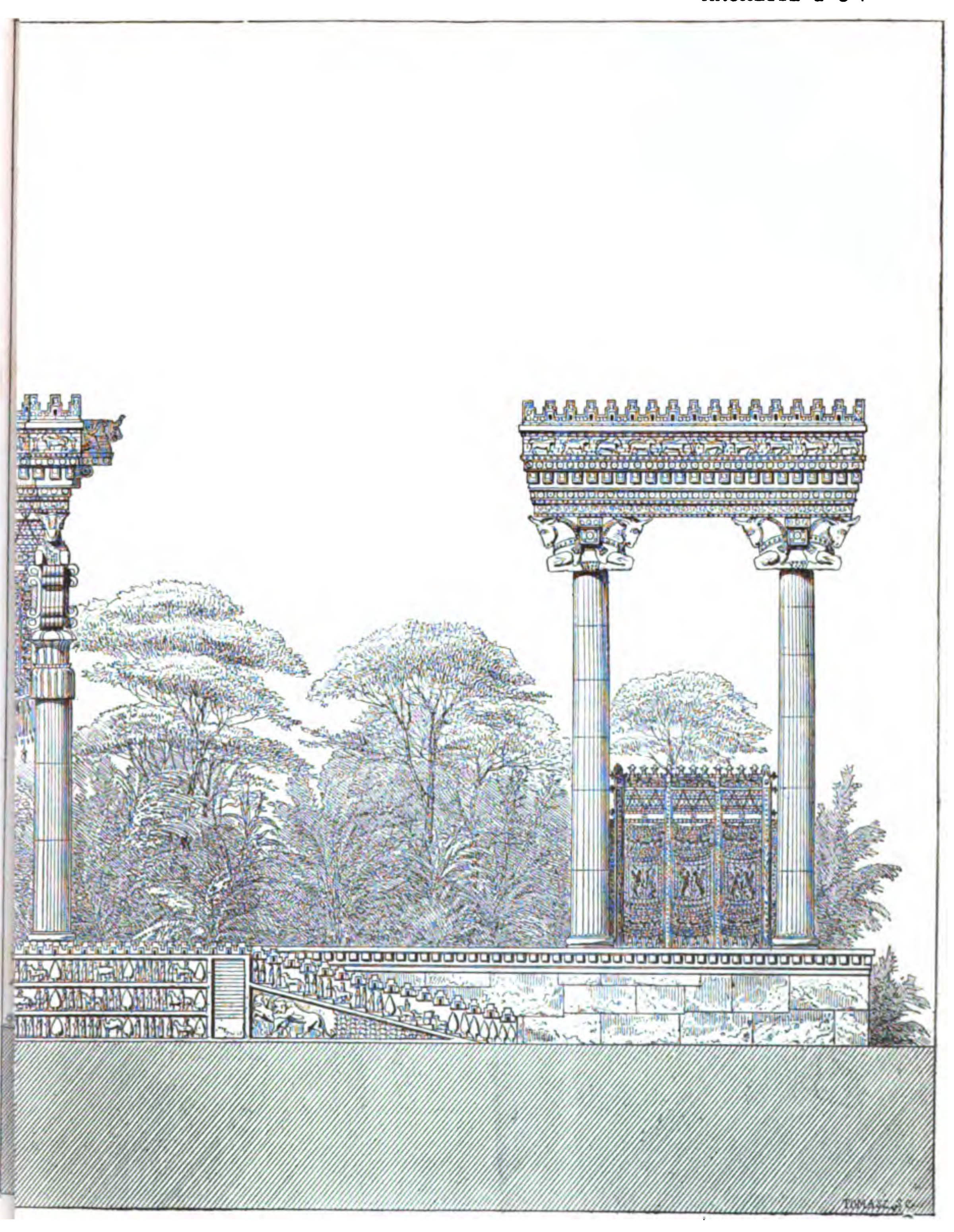
motifs d'ornement décorent aussi les parois des escaliers, la paroi qui s'appuie à l'esplanade et celle qui forme parapet sur le vide (fig. 341, 345, 349). Là une image de soldat correspond à chaque marche; ces figures suivent le mouvement de la rampe et semblent ainsi monter les degrés, comme pour aller prendre leur faction aux portes du palais (fig. 341). Sur la face du perron central, deux groupes de gardes du corps, dont chacun comprend quatre personnages, marchent l'un vers l'autre, ou plutôt paraissent veiller sur l'écusson, resté vide on ne sait pourquoi, où le prince devait mettre sa signature et proclamer sa foi. Le champ est divisé là en deux registres; il l'est en trois des deux côtés de cet escalier, et l'on y voit défiler à gauche les gens du roi, serviteurs qui conduisent ses chars et ses chevaux, courtisans, doryphores, et à droite des personnages d'un aspect plus varié, qui paraissent représenter, vêtus de leur costume national, les différents peuples de l'empire, apportant ou amenant au souverain, en signe d'hommage, les fruits, les denrées de prix, les animaux que produit leur pays. Du registre supérieur, il ne reste, en général, qu'une assise tronquée, où l'on ne voit guère que les pieds des figures, ce qui suffit pour reconnaître que les scènes ainsi figurées sous la corniche ne différaient pas de celles qui remplissaient les autres bandes. Partout ailleurs que vers le sommet du soubassement, les sculptures sont bien conservées. Le thème qui, par sa plus grande proportion et par son très fort relief, attire le plus l'attention, c'est celui qui remplit les triangles compris, devant tous les escaliers, entre la ligne oblique que dessine l'inclinaison des degrés, la ligne horizontale du sol, et la perpendiculaire abaissée sur celui-ci, depuis la plus haute marche : partout le statuaire a représenté dans ce cadre le combat du lion et du taureau, ou plutôt la victoire du lion. Dans ce groupe, le taureau a environ deux mètres de haut, tandis que dans les registres du champ principal les figures sont bien plus petites que nature : elles n'atteignent pas un mètre. Le mur sur lequel a été appliqué cet ample décor a partout perdu son parapet; mais on a pu calculer que, lorsqu'il était complet, l'élévation en était d'à peu près 3m,50; de nombreux fragments qui gisent à terre, là même où ils sont tombés, permettent de restituer ce couronnement (pl. IV).

Lorsque, après avoir gravi l'une des rampes, on accède à la terrasse qu'elles desservaient, on se trouve en présence d'un groupe imposant de treize colonnes, plus hautes que celles des propylées (fig. 429). Il n'est qu'une voix, parmi les voyageurs auxquels il a été donné de visiter ces ruines, pour attester l'effet que produisent, debout sur le plateau

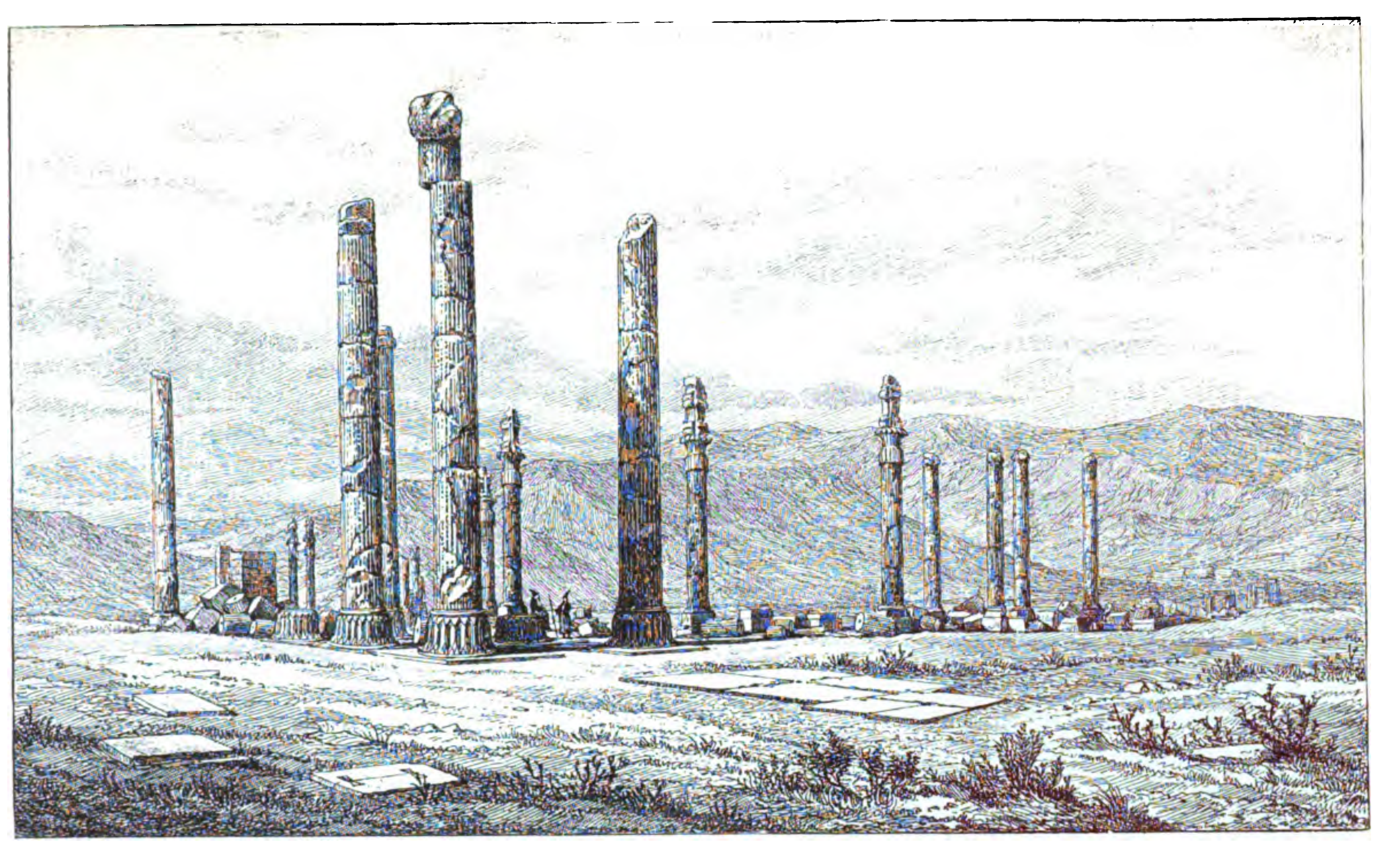
désert, ces fûts à la fois élancés et puissants, par lesquels s'annonce, de très loin, le site où fut Persépolis. Lorsque l'œil, après avoir mesuré, non sans surprise, l'élévation de ces grands troncs de pierre, redescend vers le sol, il y aperçoit nombre de bases ou d'assises qui en marquent la place; il cherche alors à se rendre compte de la disposition du monument, et bientôt il constate qu'il y avait au milieu de la terrasse un groupe de trente-six colonnes plantées en quinconce, puis, devant celui-ci et sur les côtés, trois autres séries dont chacune ne compte que douze colonnes. Si ces différentes colonnades sont en relation les unes avec les autres, chacune d'elles a pourtant son indépendance. Entre les portiques latéraux et le système principal il y a une distance de 22 mètres, et d'ailleurs chacune des parties de cet ensemble a sa physionomie propre et se distingue des autres par certains traits qui lui sont particuliers. Toutes les colonnes ont la même hauteur, 19^{m},42, et le même écartement, qui est de 9 mètres, mesuré d'axe en axe; mais de l'un à l'autre de ces groupes le caractère du chapiteau varie. Dans le portique antérieur et dans le quinconce central, il appartient au type le plus complexe, à celui que définissent les consoles et les volutes (fig. 312), tandis que, dans les deux ailes de droite et de gauche, il s'en tient au motif le plus simple que l'art perse ait appliqué à ce membre d'architecture. Si ces portiques opposés se ressemblent par cet endroit, ils ne sont pourtant pas l'exacte copie l'un de l'autre. A l'est c'est la licorne (fig. 311), à l'ouest c'est le taureau qui s'emmanche avec le fût (fig. 430). D'autre part, si les colonnes du portique antérieur ont le même chapiteau que celles du quinconce, elles n'ont pas les mêmes bases. Comme celles des deux autres portiques, elles reposent sur des bases campaniformes (fig. 430, à gauche); au contraire c'est le type de l'ordre des tombeaux qui a partout été employé pour les colonnes de la salle intérieure (fig. 430, à droite; pl. V). La base y est faite d'une plinthe et d'un socle que surmonte le tore par lequel se terminent toutes les bases perses. La plinthe et le socle sont taillés dans une même assise, qui est elle-même portée sur une grande assise de 3^{m},50 de côté, laquelle, là où les bases ont disparu, indique la place qu'occupaient autrefois les colonnes. Cette assise de fondation était cachée autrefois sous les dalles de calcaire, épaisses de 8 centimètres; ce pavage est encore par endroits très bien conservé (fig. 429).

C'est à 13^{m},40 du bord de la plate-forme que commence le premier portique; il a 8^{m},74 de large et 43^{m},70 de longueur, mesurés d'axe en axe, sur les colonnes des extrémités. Deux bases mutilées marquent,

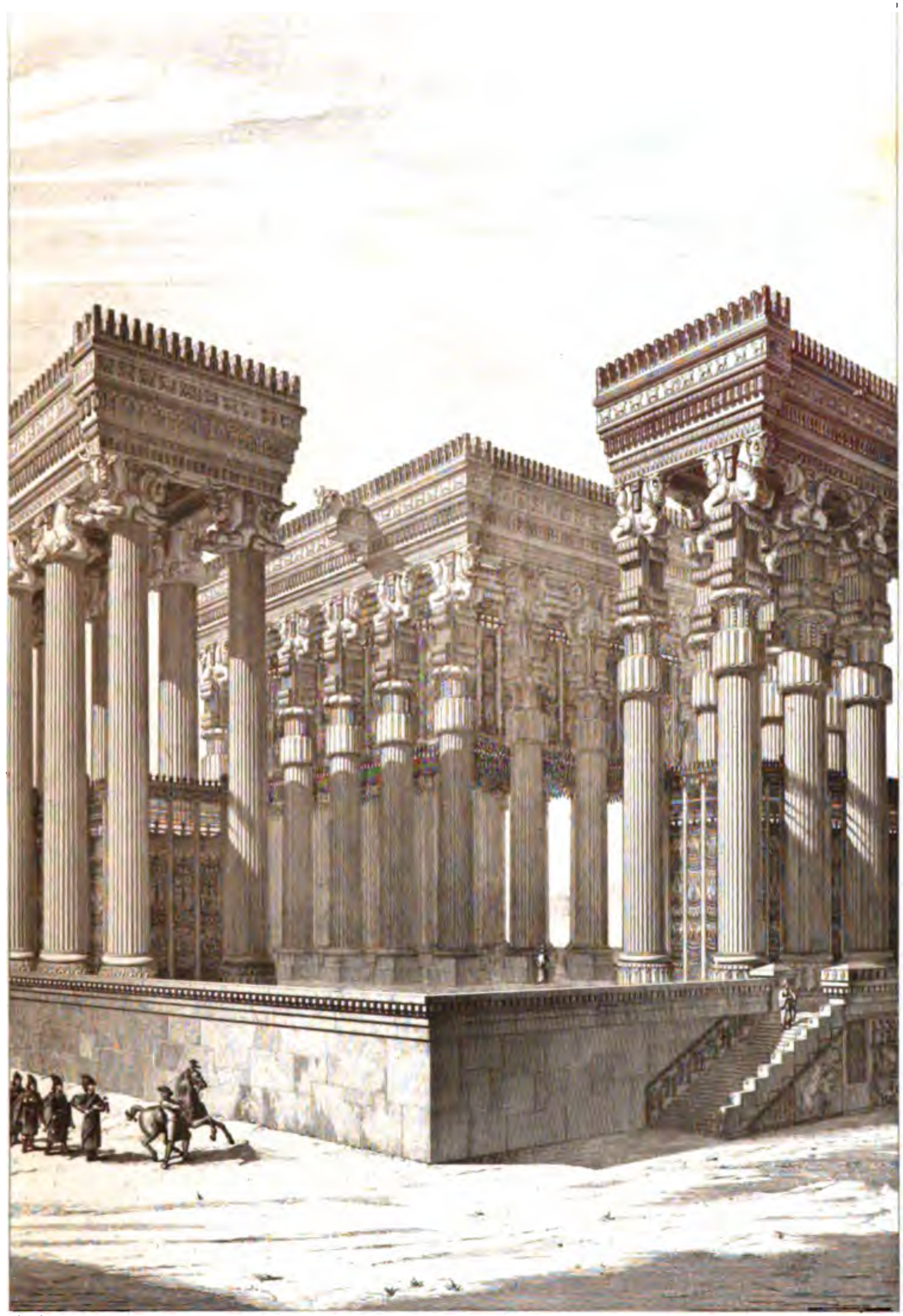
HACHETTE & Cie.



Tomaszkievicz sc.



429. — Vue des restes de la salle hypostyle. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. LXXXIX.

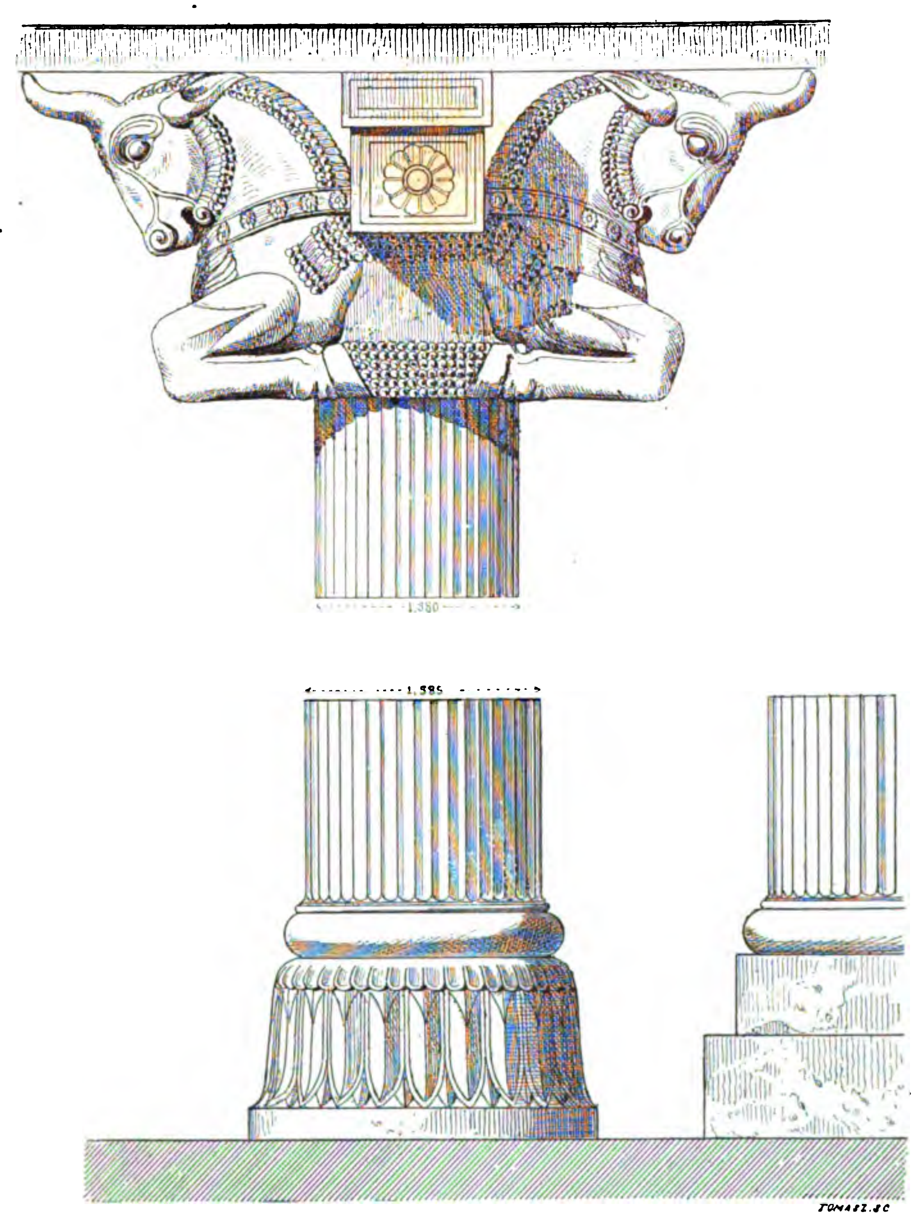


Ch. Chipiez del J. Penel sc

PERSÉPOLIS
SALLE HYPOSTYLE DE XERXES
VUE PERSPECTIVE
Restauration par Ch. Chipiez

Imp. Ch. Chardon.

dans la diagonale de l'est à l'ouest, les angles opposés de ce portique. En arrière de celui-ci, à 7m,50 de distance, se voient quatre restes de



430. — Chapiteau et base des colonnes de l'ouest. Base des colonnes du pavillon central. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. XCII.

construction ou pans de murs, disposés de manière à former deux passages qui correspondent aux second et quatrième entre-colonnement du portique précédent; ces fondations ne dépassent point en hauteur

les bases des colonnes. Faut-il voir ici la trace d'un mur élevé entre la première colonnade et celle du centre, les massifs qui soutenaient les chambranles des portes ouvertes dans ce mur, ou bien convient-il d'y chercher les vestiges de socles destinés à recevoir des colosses analogues à ceux qui décorent les propylées? C'est une question que nous discuterons plus tard, quand nous aurons indiqué quelle idée nous nous faisons de l'économie du monument et de son caractère général.

Au delà de ces substructions, on aborde le groupe de colonnes le plus important. Trois fûts y sont encore debout; mais les bases ou les assises qui leur servaient de supports accusent avec toute certitude la disposition de cette salle carrée. Celle-ci, où se dressaient trente-six colonnes, avait, en tous sens, 43^{m},50 de côté. A droite et à gauche de cette vaste salle, dans les mêmes conditions de plantation et de distance, se trouvent les deux portiques latéraux, qui ne diffèrent du portique antérieur que par la forme de leurs chapiteaux. Il reste quatre colonnes du portique oriental, et cinq de l'occidental.

Nous ne citerons que pour mémoire un petit monument dont les débris s'aperçoivent à 16 mètres de l'angle sud-ouest du portique de droite et sur le bord même de la plate-forme. Il paraît avoir été isolé; tout ce que l'on distingue, ce sont des assises de fondation qui devaient supporter des colonnes. Six de celles-ci, groupées deux à deux, étaient distantes entre elles de 2^{m},20; à 6^{m},50 plus loin, on relève la trace de deux autres fûts qui laissaient entre eux et le premier groupe un espace libre au centre duquel on remarque une assise plus large que les autres. A-t-elle servi de socle à une statue ou à un autel? En l'absence de tout fragment d'architecture ou de sculpture qui fournisse une indication quelconque, il est impossible de deviner la destination de cet édifice secondaire, dont une partie seulement a trouvé place dans le cadre de notre plan (fig. 428).

Nous avons décrit, d'après le plus exact des témoins, tout ce qui subsiste des constructions grandioses de Xerxès, et nous avons relevé les dispositions qui sont encore écrites franchement sur le sol[1]; mais celles-ci, toutes claires et nettes qu'elles soient, ne suffisent pas ou du moins n'ont pas paru toujours suffire à trancher la question de savoir comment on doit se représenter l'édifice. Les colonnades étaient certainement couvertes; le refouillement ménagé dans les chapiteaux, entre les croupes des taureaux, n'a pu servir qu'à porter les architraves de

1. Flandin et Coste, *Perse ancienne, Texte*, p. 81-102.

bois; mais, en même temps que couvert, l'édifice était-il clos? Si l'on admet cette dernière hypothèse, l'était-il sur toutes ses faces, ou seulement de certains côtés? Partout ailleurs que dans le domaine de l'architecture perse, il n'y aurait même pas lieu, ce semble, à poser la question. Du moment que, sur le terrain, on ne trouverait aucun vestige des murs, on n'hésiterait pas à en conclure que ces murs n'ont jamais existé; mais il n'en va pas tout à fait de même ici. Nous avons la preuve que, dans les constructions perses, des murailles épaisses ont disparu tout entières. Ces murailles étaient en brique; or, avec le temps, la brique crue se résout en poussière, et la brique cuite est employée dans les constructions nouvelles. Lors donc qu'il s'agit de la Perse et de la restitution de ces édifices, on peut se croire quelquefois en droit de supposer un mur en tel endroit où il n'en subsiste pas le moindre vestige; mais est-ce ici le cas de prendre cette liberté? Nous ne le pensons pas, et voici nos raisons.

A Persépolis, dans tout ce qui reste des constructions royales groupées sur l'esplanade, si l'on ne retrouve plus rien du corps des gros murs qui limitaient les salles, tout au moins le tracé de ces clôtures est-il indiqué, avec précision, par les antes de pierre qui les terminent en façade et par la série de ces chambranles lapidaires qui encadraient toutes les baies de l'édifice; entre ces chambranles, presque partout, on suit sur la plate-forme la ligne de l'assise, en blocs de calcaire appareillés, sur laquelle portaient à la fois ces édicules et le massif d'argile qui les reliait les uns aux autres (fig. 294 et 302)[1]. Si les ruines de Persépolis ont une physionomie tout à part et vraiment singulière, elles la doivent surtout à ce mélange d'éléments dont les uns se sont maintenus partout presque intacts, tandis que les autres ne sont plus représentés que par de larges vides. Ce procédé de construction était familier à l'architecte perse, dès le temps de Cyrus; il a été appliqué à tous les monuments de Persépolis, aussi bien aux propylées qu'aux palais d'habitation et aux salles du trône. Il n'est qu'un seul édifice qui fasse exception à cette règle: c'est la salle hypostyle de Xerxès. Le sol y est partout nu et lisse entre la colonnade centrale et les portiques latéraux. Les seules dispositions desquelles il ait gardé trace, dans ces intervalles, ce sont les quatre massifs qui, groupés deux à deux, se voient entre le portique antérieur et la face du quinconce qui regarde l'escalier (fig. 428); mais ce ne sont que des substructions qui, par leur caractère indéter-

1. *Histoire de l'Art*, t. V, p. 474-479.

miné, se prêtent à toutes les conjectures. C'est en vain que vous chercheriez, ici, sur les points où vous devriez les trouver d'après l'analogie des autres bâtiments persépolitains, quelques restes de ces hauts piliers de calcaire qui jouent ailleurs le rôle d'antes. Rien non plus, pas une assise, pas un linteau, pas un panneau sculpté, qui donne à croire qu'il y ait jamais eu là des portes, des niches ou des fenêtres appareillées en pierre de taille; aucune trace des substructions en grands matériaux qui formaient, entre ces édicules, le soubassement continu du mur de pierre. C'est ce que l'on constate sur tous les plans qui ont été levés de cette partie du plateau, comme sur toutes les vues que nous devons soit au crayon des anciens explorateurs, soit aux clichés photographiques des plus récents[1].

On allègue que ces piliers, que ces chambranles ont pu disparaître, enlevés pierre à pierre par les habitants des villages voisins; mais

1. Il y a parfait accord, sur ce point, entre les plans de Texier (pl. 93-94), de Coste (pl. 90) et celui de tous qui est certainement le plus minutieux, qui reproduit avec le plus de fidélité les moindres vestiges de constructions et les moindres accidents de terrain, le *plan photogrammétrique* de Stolze, qui résume le résultat fourni, nous dit l'auteur, par plus de 300 clichés pris avec le théodolite photographique de A. Meydenbauer (pl. 148-150). Sur les deux vues photographiques qui, dans le même recueil, représentent les ruines de la salle hypostyle (pl. 74, 75), j'aperçois nombre de bases et de fragments de fût, mais rien qui ressemble aux débris d'une porte ou d'une fenêtre; il en est de même dans le panorama de M. Dieulafoy (*l'Art antique,* II, pl. VIII-XI). A ces témoignages je ne trouve à opposer que le carnet de voyage de M. Dieulafoy; d'après un croquis qu'il a bien voulu me communiquer, il y aurait, entre le quinconce et le portique de gauche, les restes d'une fenêtre, et ceux d'un mur entre ce même quinconce et le portique de droite. Nous nous bornerons à remarquer que, dans le chapitre qu'il a consacré aux édifices du Takht (*l'Art antique,* II, § 3), cet explorateur ne dit pas un mot de l'observation qu'il aurait faite, observation qui aurait eu pourtant une grande valeur, puisqu'elle était de nature à soulever une grave objection contre le parti que Coste avait pris pour la restitution de l'édifice. Qui plus est, ces indications du carnet ne sont pas reportées, au moins d'une manière exacte, sur le *plan général* du Takht (*Ibid.,* pl. II). M. Dieulafoy y marque bien deux baies, mais c'est entre le quinconce et l'aile droite; entre l'aile gauche et le pavillon central, là où il aurait retrouvé une fenêtre, il n'indique rien de pareil. Ce silence, ce désaccord entre les données du croquis levé sur les lieux et celles du plan restauré sont de nature à faire croire que les vestiges notés par M. Dieulafoy étaient assez indistincts pour qu'il n'ait pas cru devoir en tenir grand compte; il nous permettra de n'y pas attacher plus d'importance qu'il ne l'a fait lui-même lorsqu'il a décrit les ruines du Takht. Photographies et plans indiquent tous les substructions placées en arrière de l'aile antérieure; comment personne n'aurait-il vu les restes d'une baie, analogue à celle des autres palais persépolitains, devant le portique oriental? M. Dieulafoy a pu être trompé par des apparences, attribuer à certaines traces, dans des notes prises à la hâte, un caractère qu'un examen plus attentif n'aurait pas permis de leur laisser; là où il a relevé ces traces, il y avait peut-être un podium, destiné à porter des figures ou un autel, quelque disposition dont le caractère nous échappe; ce qui est certain, c'est qu'il n'y a là ni substructions continues, ni édicules lapidaires.

comment expliquera-t-on que cette dévastation ait porté sur cet unique édifice, qu'elle ait épargné tous les autres bâtiments? Si les ruines de Persépolis avaient été mises ainsi en coupe réglée, ne trouverait-on pas aussi la trace de ces ravages dans les palais voisins ? Or le palais de Darius, qui touche à la salle hypostyle de Xerxès, a toutes ses antes et tous ses chambranles, et, à quelques pas plus loin, quarante de ces édicules sont encore rangés, tous debout et presque intacts, autour de la Salle aux cent colonnes. Dira-t-on que l'on a commencé par piller la salle hypostyle, parce qu'elle était plus rapprochée du bord de la terrasse? Mais, à ce compte, on aurait dû commencer par dépecer les Propylées qui touchent presque à l'escalier ; or, dans ceux-ci, on n'a pas touché aux gros blocs qui formaient les jambages des portes. Qu'était-ce d'ailleurs, pour les paysans en quête de matériaux, qu'un peu plus de chemin à faire sur le plateau, qu'une distance de cent mètres? En admettant qu'ils aient pris tout d'abord ce qu'ils avaient sous la main, est-il probable que cette destruction se soit arrêtée juste à l'heure où avait achevé de s'épuiser la carrière que l'on avait exploitée en premier lieu?

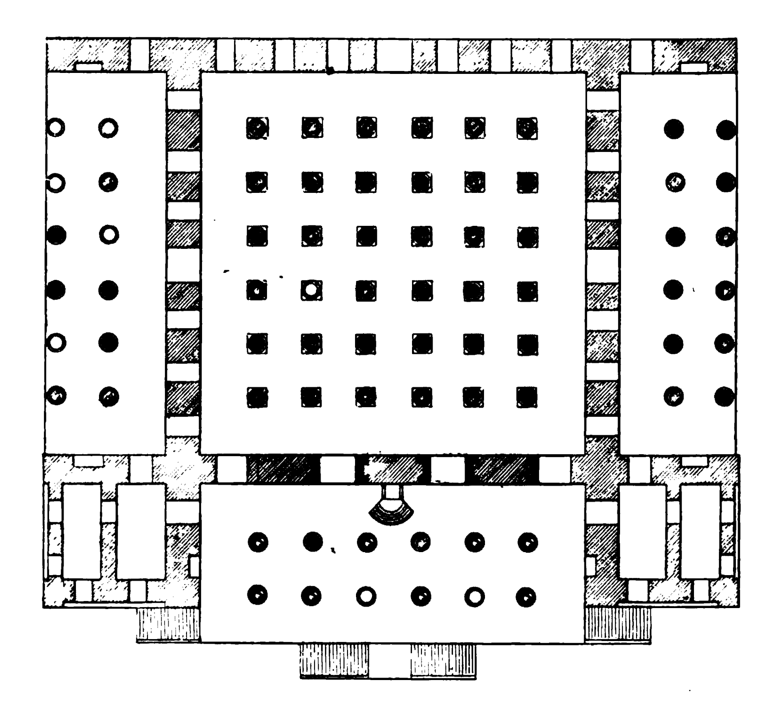
Rien n'est donc plus contraire à toutes les vraisemblances que cette disparition totale des antes et des chambranles de la salle hypostyle, antes et chambranles qui auraient été, sans aucun doute, de plus grande dimension que ceux du palais de Darius et de la Salle aux cent colonnes. Si l'on s'obstine à vouloir clore le quinconce et les portiques latéraux, sur le modèle de la restitution qui s'impose pour la Salle aux cent colonnes, il faut donc supposer une construction où la brique aurait, comme en Chaldée, fourni la matière non seulement du mur proprement dit, mais aussi des portes, des fenêtres, des niches et des antes, où il ne serait point entré de pierre, et où, par conséquent, la sculpture n'aurait pas fait sa partie dans le concert.

La salle hypostyle de Xerxès était le plus somptueux et le plus grandiose des monuments du plateau, comme le démontrent la majestueuse ordonnance et la riche décoration de l'escalier qui y donne accès, l'étendue de la surface qu'elle occupe, la hauteur exceptionnelle et la magnificence de sa quadruple colonnade. Et ce serait là, là seulement, dans cet édifice qui devait être le chef-d'œuvre de l'architecture perse, que l'on aurait renoncé à une disposition qui partout ailleurs avait été employée avec succès pour donner aux antes et aux chambranles cet air d'indestructible solidité qui est inséparable de l'emploi des grands matériaux, pour y ciseler des profils qui eussent ces franches

et fières saillies que ne comporte pas la brique, pour ménager au statuaire de larges champs où il répétât, présentée de diverses manières, l'image sacrée de la personne royale! C'est peut-être, de toutes les hypothèses, la plus inadmissible; elle est en contradiction avec tout ce que nous savons des habitudes du constructeur perse; elle l'est encore plus avec l'idée que nous sommes conduit à nous faire de ce palais, lorsque nous en considérons les parties conservées. Auprès de ces grandes pages de sculpture qui se déroulent le long des rampes, auprès de ces bases, de ces énormes fûts, de ces chapiteaux superbes hardiment découpés dans la plus belle roche que l'on ait pu extraire des flancs de la montagne, comme ce mur de terre, avec ses faces plates, aurait paru lourd et pauvre d'aspect, de quelques couleurs vives que l'on eût cherché à le revêtir; comme les entrées et les jours du monument auraient manqué de cette ampleur et de ce caractère que les baies des bâtiments voisins doivent aux effets de la modénature lapidaire et aux fermes accents des bas-reliefs qui en ornent le tableau!

Toutes les probabilités sont donc pour qu'il n'y ait eu là ni un mur semblable à celui de la Salle aux cent colonnes, avec antes et chambranles de pierre, ni un mur tout de brique, dont la disparition serait moins difficile à comprendre, mais qui aurait mal répondu aux conditions générales de l'architecture perse et, en particulier, au luxe déployé dans les parties encore subsistantes du palais. Il importe cependant de faire, comme dirait un mathématicien, la preuve de l'opération qui nous a conduit à ce résultat. Voici, par exemple, le plan restitué de Fergusson (fig. 431) ; entre le quinconce et les portiques secondaires, il interpose un mur dont les extrémités, aux quatre angles, se prolongent, en manière d'antes, sur les petits côtés de ces portiques; ceux-ci restent ouverts par devant; ils forment ainsi, sur trois des faces de l'édifice, comme autant de porches qui précèdent la grande salle. Cette ordonnance, que M. Dieulafoy a reproduite avec quelques variantes, dans sa restitution du grand palais de Suse, prête, par elle-même, à de graves objections. Elle n'offre pas les avantages d'un péristyle continu qui, comme dans le temple périptère, permettrait de circuler à couvert tout autour de l'édifice; elle donne, sur la façade, entre les antes des trois portiques, des angles rentrants qui sont de l'effet le plus désagréable. Pour remplir ces vides, Fergusson y a mis des chambres dont il n'y a pas sur place le moindre vestige; mais ce qui rend surtout inadmissible l'hypothèse du palais clos de murs, c'est la configuration du terrain, ce sont des particularités

dont Fergusson n'a pas tenu le moindre compte. Que l'on regarde le plan de l'état actuel (fig. 428); on y verra marqués des aqueducs dont le réseau a été relevé par Coste; si l'on accepte la restitution proposée par Fergusson, ces canaux se trouveront courir, entre le pavillon central et les portiques latéraux, sous l'axe longitudinal des murs, disposition défectueuse et qui témoignerait d'une singulière négligence. Engorgés par une grosse chute d'eau, les égouts auraient risqué de déborder,



431. — Plan restauré de la salle hypostyle. D'après Fergusson, *History of architecture*, 2[e] édition, t. I, fig. XC.

de mouiller et de miner le pied du mur qui les recouvrait; en même temps, celui-ci y eût rendu impossible, sur une longueur d'environ 50 mètres, tout travail d'entretien et de réparation. Dans tous les autres palais, le tracé des canaux coupe à angle droit celui des murailles ou les longe extérieurement, à quelque distance[1]. Pourquoi le plus grand et le plus beau des palais serait-il le seul où les eaux souterraines auraient ainsi risqué de mettre en péril la solidité des constructions?

Voici une autre observation que suggère également l'étude du

1. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. 67. Si nous n'avons pas reproduit ce tracé dans notre figure, c'est que l'échelle reproduite de notre plan d'ensemble ne comportait pas ce détail.

terrain. Dans l'hypothèse que nous discutons, les portiques sont clos sur les côtés et par derrière ; il n'y a, pour les mettre en communication avec la pièce centrale, que quelques portes percées dans le mur de fond. C'est donc surtout par devant que doit se faire la circulation ; sur ces faces, point de barrière ; toute une foule peut affluer ou s'écouler entre les fûts largement écartés, sans risque d'encombrement. Pour le portique antérieur et pour celui de droite, point de difficultés ; il y avait, sur le front de la colonnade, une terrasse assez spacieuse pour que le flot des allants et venants s'y répandît à l'aise, dans tous les sens ; mais il n'en est pas de même du portique de gauche. Là, entre le bord de la plate-forme et les bases des colonnes de la file extérieure, l'intervalle n'est guère que d'un mètre ; à la moindre poussée, les visiteurs risquaient de s'entasser et de s'étouffer contre le parapet. Supposez au contraire que les deux ailes ne soient pas fermées du côté du quinconce ; alors il importe peu que celle de l'est soit plantée sur le terre-plein de façon à presque toucher au mur qui le limite ; on y entre et on en sort par l'avenue, large de plus de vingt mètres, qui règne entre les portiques latéraux et la grande salle.

Dans cette salle, on s'accorde à reconnaître une salle du trône où, à certains jours, le roi recevait les hommages de ses sujets, de ses vassaux et des ambassadeurs étrangers ; on peut se faire une idée de la pompe de ces cérémonies et du concours de spectateurs qu'elles provoquaient par la description de ce qu'on appelle aujourd'hui, dans l'Inde, un *durbar*. Assis sur une estrade élevée, le roi était alors le point de mire de tous les regards. Plus il y avait de personnes qui apercevaient, de près ou de loin, sa face auguste, cachée d'ordinaire à tous les yeux, plus l'édifice était approprié à sa destination. Or, ce semble, il n'y aurait répondu que d'une manière bien imparfaite, si l'on acceptait la restitution de Fergusson. L'écran des hautes murailles aurait caché le souverain à tous ceux qui n'auraient pas réussi à pénétrer dans les nefs du quinconce, et ce n'est pas par les portes, dont une seule, sur chaque face, se serait trouvée dans l'alignement du trône, que l'on aurait pu suivre les différentes phases de la fête. Des portiques latéraux, on n'aurait rien vu de ce qui se passait dans l'intérieur. Tout l'espace qu'occupent ces portiques, les deux tiers environ de la superficie de l'édifice, auraient été pour ainsi dire de la place perdue.

C'est ainsi que l'on se trouve ramené, par l'étude critique de ce que l'on peut appeler le système fermé, à une autre solution du problème, à celle qui s'était offerte tout d'abord à l'esprit de Coste, solution dont

nous avons adopté le principe, tout en nous réservant de la modifier et de la perfectionner à plus d'un égard. Entre la salle centrale et les trois portiques dont elle était flanquée, il n'y aurait pas eu de clôture proprement dite; tout au plus une simple balustrade à hauteur d'appui aurait-elle séparé les divers quartiers de l'édifice et marqué les rangs entre les spectateurs. Ce n'étaient donc pas seulement les hôtes de la grande salle qui voyaient le roi, lorsqu'il avait pris place au centre de cette pièce; ceux mêmes qui étaient relégués dans les portiques secondaires l'apercevaient aussi, entouré de ses serviteurs et des premiers personnages du royaume. Le roi, du haut de son trône qui dominait toutes les têtes, découvrait jusqu'aux plus humbles de ceux qui assistaient à la fête, groupés entre les fûts des dernières files de colonnes. Celles-ci, dans leur partie inférieure, devaient être reliées par des tentures montées sur un bâti de charpente; la toiture était posée trop haut pour défendre, à elle seule, contre les rayons du soleil le peuple qui se pressait dans ces nefs. Cette légère et mobile clôture suffit, par la place qu'elle occupe dans nos dessins, à définir le caractère de notre restauration. Dans le plan de Fergusson, les portiques ont vue sur l'extérieur; ici ils sont comme retournés : leur façade à tous les trois regarde l'intérieur, le pavillon royal. Il n'y a qu'une différence entre eux : celui qui se dresse en arrière de l'escalier devait servir aussi de passage pour arriver à la salle du trône. Nous avons donc ménagé, dans la clôture, trois larges portes au-dessus desquelles les draperies, maintenues par des cordes, se relèvent comme elles le font encore au-dessus des entrées de la maison persane (pl. X et fig. 408).

On alléguera peut-être, comme dernière objection, que l'on ne rencontre rien, ni dans l'art égyptien, ni dans l'art assyrien, qui ressemble à ces portiques ouverts; mais l'art perse, qui a emprunté certains éléments à ses devanciers, se distingue par des dispositions qui lui sont particulières, et l'une de ces dispositions originales est celle que nous avons cru devoir introduire dans la restitution du palais de Xerxès. Pour s'en convaincre, il suffit de se reporter aux Propylées de l'esplanade; nous y retrouvons le portique qui ne s'appuie pas à un mur, qui n'est qu'un passage; seulement, dans les Propylées, qui ne sont qu'une porte colossale, quatre colonnes suffisaient, au lieu des douze que comptent les portiques latéraux du palais. A cela près, le principe est le même.

Que si enfin l'on s'étonnait de voir le palais de Xerxès, tel que nous l'avons rétabli, si différent de celui que l'on appelle la Salle aux cent

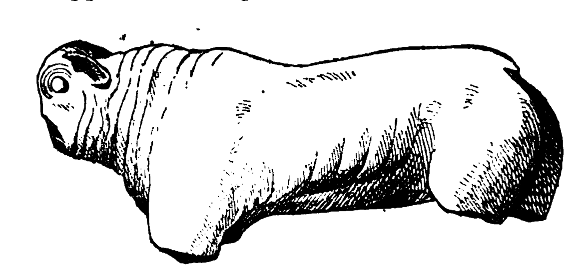
colonnes, nous tirerions de cette différence même un argument de plus en faveur de notre hypothèse. Il ne s'est pas conservé d'inscription qui permette de fixer la date de ce bâtiment anonyme, mais c'était certainement aussi une salle de réception, et l'édifice, fermé sur toutes ses faces, était précédé d'une colonnade qui jouait le rôle de porche (pl. VII, VIII et X). Or, quel que soit, des deux monuments, celui qui a précédé l'autre, est-il vraisemblable que l'on ait renouvelé un pareil effort pour reprendre, à une échelle différente et avec quelques variantes secondaires, un thème déjà traité ? N'est-il pas plus naturel de supposer que celui des deux architectes qui est postérieur à l'autre a entrepris de créer une œuvre qui offrît un aspect nouveau. La Salle aux cent colonnes est un agrandissement de la salle hypostyle autour de laquelle les chambres se groupent, dans les palais d'habitation (fig. 293) ; avec ses soixante-douze colonnes, le bâtiment construit au bord du plateau par l'ordre de Xerxès rentre dans les données d'un type tout autre, qui a reçu ici un développement d'une singulière hardiesse; c'est un kiosque d'une richesse et d'une dimension prodigieuses.

Il n'y a, sur le terrain, qu'un seul indice qui puisse, à première vue, sembler favorable à la théorie que nous combattons; c'est la présence, entre le portique antérieur et la colonnade principale, de ces quatre massifs de maçonnerie que séparent des intervalles qui ont la largeur d'un entre-colonnement. Sans doute, si l'on avait d'ailleurs des motifs valables pour se représenter l'édifice comme clos de murs, on serait en droit de chercher ici les fondations des deux portes principales; mais ces substructions ne deviennent pourtant point un embarras pour ceux qui, comme nous, sont arrivés à se faire une idée très différente de la disposition du palais. On peut alors voir, dans ces massifs, les restes d'une sorte de podium qu'interrompaient deux larges passages analogues à des portes. Sur ce socle, on est tenté de placer, avec Coste, des images colossales de taureaux, qui, ici comme aux Propylées et à la Salle aux cent colonnes, auraient été, suivant la tradition orientale, les gardiens de l'entrée[1]. N'étant pas appuyés contre un mur, ces taureaux auraient dû être exécutés ici, non plus en moyen ou en haut relief, comme dans les autres édifices, mais en ronde bosse; or, dans les ruines d'un autre des palais de l'esplanade, on a trouvé un fragment considérable d'une figure de ce genre (fig. 432)[2]. La dimension, il est vrai, en est fort au-dessous de celle qu'il a fallu donner ici à ces

1. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. 112.
2. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. 130 et 135.

images pour qu'elles fussent en proportion des colonnes et des chapiteaux; mais à Hamadan, l'ancienne Ecbatane, il existe encore un lion qui, tout mutilé qu'il soit, mesure encore près de quatre mètres de long : ces deux fragments suffisent à prouver que le travail de la ronde bosse n'a pas dépassé les moyens du statuaire perse.

Nous avons rendu raison du parti que nous avons pris; il ne nous reste plus qu'à ajouter quelques explications destinées à faire mieux comprendre les planches où nous avons présenté l'ensemble de notre restauration. La première (pl. IV) offre l'élévation géométrale du palais. Dans cette vue, il a dû être fait abstraction du portique antérieur, dont les colonnes sont dans le même axe que celles du quinconce et les auraient par conséquent recouvertes et cachées. On s'est abstenu aussi de restituer les taureaux, sur la forme desquels on manque de données. Quant à la banquette qui a dû supporter ces figures décoratives, elle est cachée par le parapet du soubassement.



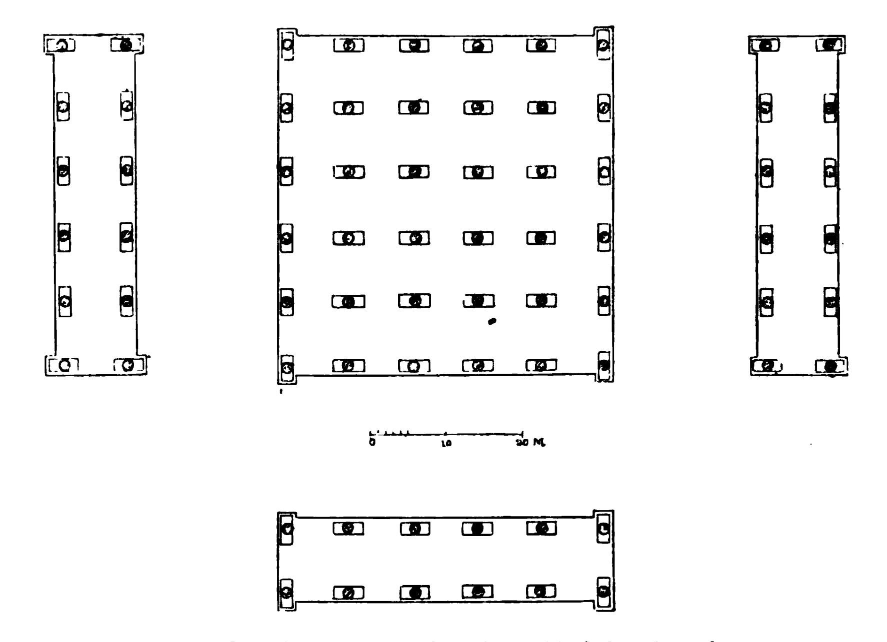
432. — Fragment de taureau. Longueur, 1m,90. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CXXXV.

On remarquera la combinaison que nous avons cru devoir adopter pour que, en regard des trois ailes, les chapiteaux de la colonnade principale fassent pendant à ceux des portiques latéraux (fig. 433). A chacune des extrémités de la façade principale, il y a un chapiteau où le taureau est vu de face au lieu de l'être de profil. On obtient ainsi un relief de l'entablement qui renforce les angles de la construction; c'est à peu près l'effet de l'ante, mais atteint par un autre moyen. Cette disposition est aussi à rapprocher de celle que les architectes grecs ont parfois appliquée aux colonnes angulaires de leurs ordonnances ioniques[1]; la même idée, la même préoccupation les a suggérées toutes les deux à des artistes qui employaient d'ailleurs des formes très différentes. Ici, point de difficulté pour arriver au résultat cherché; les quatre consoles en croix permettaient de tourner à volonté le groupe des deux demi-taureaux, en lui faisant décrire un quart de cercle; quelque position qu'on lui assignât, ses relations avec la partie moyenne du chapiteau restaient toujours les mêmes. Les poutres qui constituent le ressaut du comble paraissent porter sur la nuque du taureau; mais,

1. Ch. Chipiez, article *Colonne* dans le *Dictionnaire des antiquités* de Daremberg et Saglio, p. 1342.

en réalité, elles ne reposent que sur le coussinet placé dans la fourche du chapiteau. En se recouvrant et en se dépassant les unes les autres, de bas en haut, les pièces dont était composée la charpente arrivaient à déborder fortement sur l'aplomb des colonnes. Il n'y a là qu'une application plus hardie de ce procédé de l'encorbellement, dont l'emploi donne, aujourd'hui encore, un caractère très particulier à la couverture des édifices de la Perse[1].

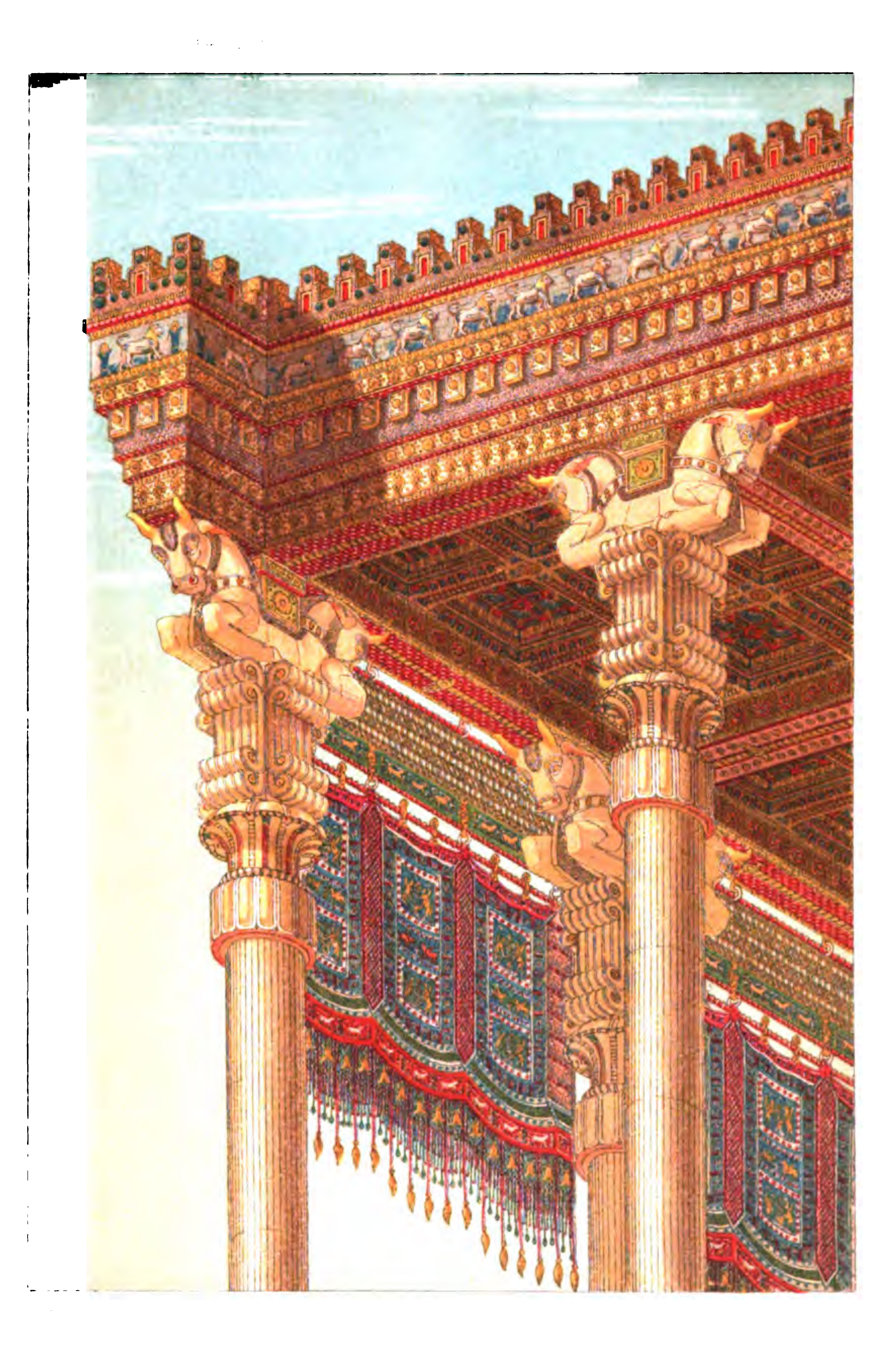
Cette charpente, nous en avons déjà expliqué la composition par un diagramme où tous ses éléments sont distingués et rassemblés



433. — Plan des chapiteaux dans l'ensemble de la colonnade.

(fig. 307). Ses faces externes étaient cachées sous un revêtement très riche, fait de faïences, de métal, et peut-être d'ivoire. La terre cuite est tout indiquée pour les créneaux, qui se construisent si facilement avec la brique, et pour la frise décorée de lions passants. Cette frise, l'entablement des tombes rupestres nous commandait de la mettre à cette place (fig. 350), et les fouilles de Suse ont rendu au jour les carreaux d'argile émaillée qui la constituaient (pl. XI). La même matière a dû donner cette image symbolique d'Ahura-Mazda que nous avons

1. On remarquera que Coste, dans sa restauration (*Perse ancienne*, pl. 112), place comme nous les avons placés nous-mêmes les chapiteaux qui font en façade la tête des deux portiques latéraux; il les montre de face, ce qui prouve tout au moins qu'il n'y a rien, dans l'état actuel de l'une de ces colonnes d'angle encore aujourd'hui debout, qui contredise notre hypothèse.

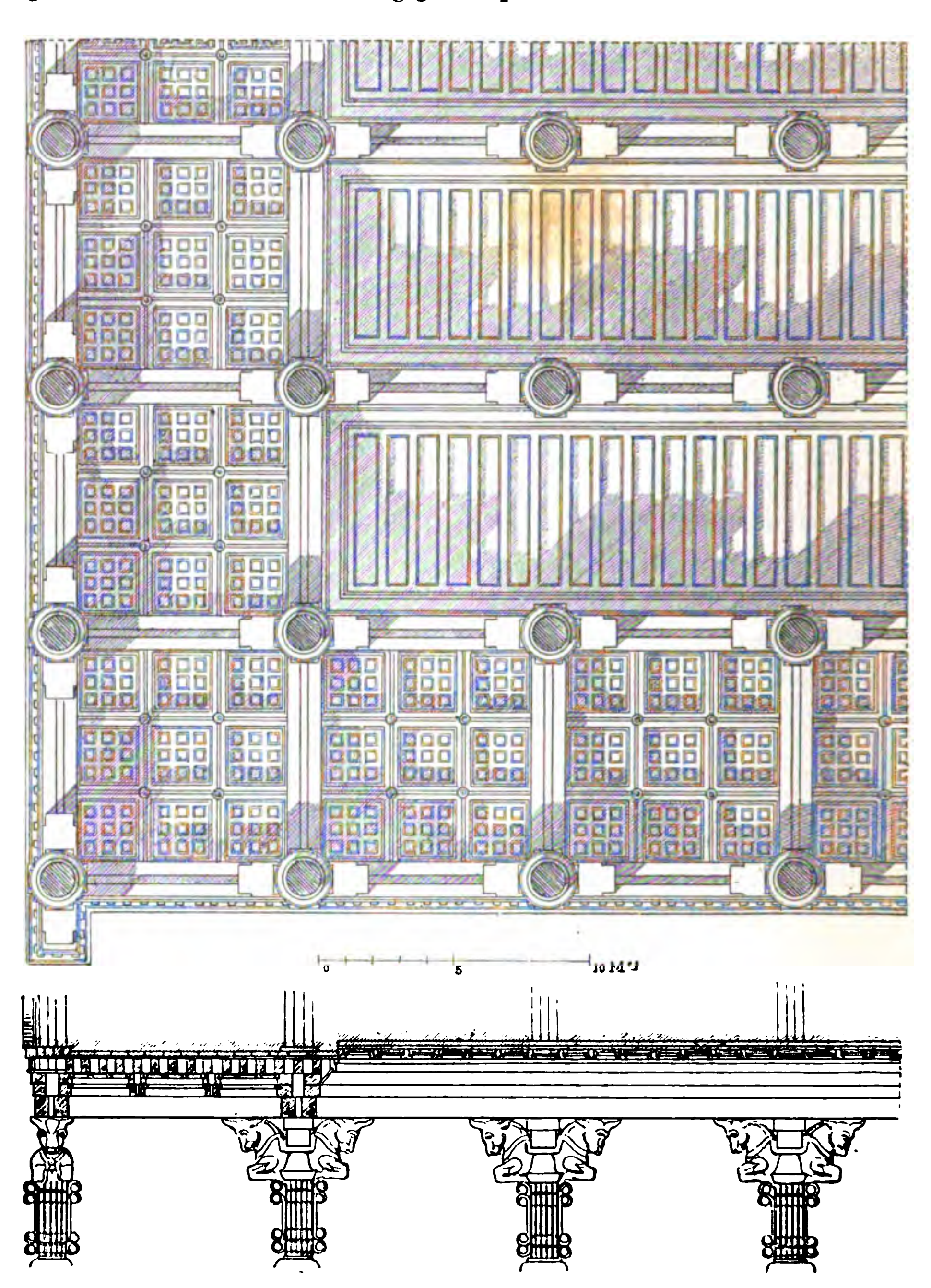


empruntée au panneau central du perron pour la répéter sur le faîte même de l'édifice, où les grandes ailes du dieu semblent s'ouvrir et s'étendre comme pour mieux protéger les hôtes du palais. Des plaques métalliques défendaient peut-être contre les intempéries les bouts des solives; partout multipliées, les rosaces de bronze servaient à encadrer la tête des clous. D'ailleurs le bois était peint, mais il fallait en renouveler souvent la couleur; les anciens ne savaient pas employer à cet usage l'huile, qui a de bien autres vertus préservatrices.

La face inférieure du comble était ornée dans le même goût et non moins richement que la face verticale. La nature même des matériaux employés et les exigences de l'assemblage imposaient le principe du caisson. Là où, comme dans ces intérieurs, les bois étaient à l'abri de la pluie, le métal était moins nécessaire, ou du moins il n'avait pas le même rôle à jouer. S'il faisait sa partie dans un décor dont les fonds étaient coloriés et les lignes maîtresses tracées au pinceau, c'était surtout comme rehaut, dans les incrustations qui dessinaient les contours des panneaux ou qui en faisaient valoir le compartiment central. La planche VI donne le caractère général du lambris : un diagramme montre comment, au centre du quinconce, une disposition spéciale distinguait les travées où le prince se trouvait entouré des grands du royaume (fig. 434): Le plafond y est légèrement surélevé; des lames d'or ou d'argent lui font un revêtement dont l'éclat répond à celui dont brillent le trône royal et la haute estrade sur laquelle ce trône est posé. Cette estrade, on peut s'en faire une idée par celle qui surmonte le frontispice des tombes creusées dans le roc à *Nakch-i-Roustem* et derrière Persépolis (fig. 392). La tradition s'en est d'ailleurs conservée dans la Perse moderne; voyez le *takht*, comme on dit aujourd'hui, où siège le chah, lorsque à Téhéran, dans son palais, il donne ses audiences solennelles (fig. 435). Le caractère des formes est ici sans doute moins noble et moins pur que dans la statuaire persépolitaine; mais le principe est le même. Le plancher sur lequel vient siéger le souverain a pour supports des figures de lions et des cariatides qui représentent des serviteurs ou des sujets; c'est toujours ce motif dont les plus anciens exemples se trouvent en Assyrie.

Au-dessus du trône nous avons placé un baldaquin formé d'une ample et somptueuse tapisserie (pl. IV); c'est celui que le sculpteur a ciselé sur le tableau des portes de la Salle aux cent colonnes (fig. 436). Considéré dans son ensemble, le pavillon central, tel que nous l'avons restauré (pl. V), n'est pas autre chose qu'un agrandissement de ce dais.

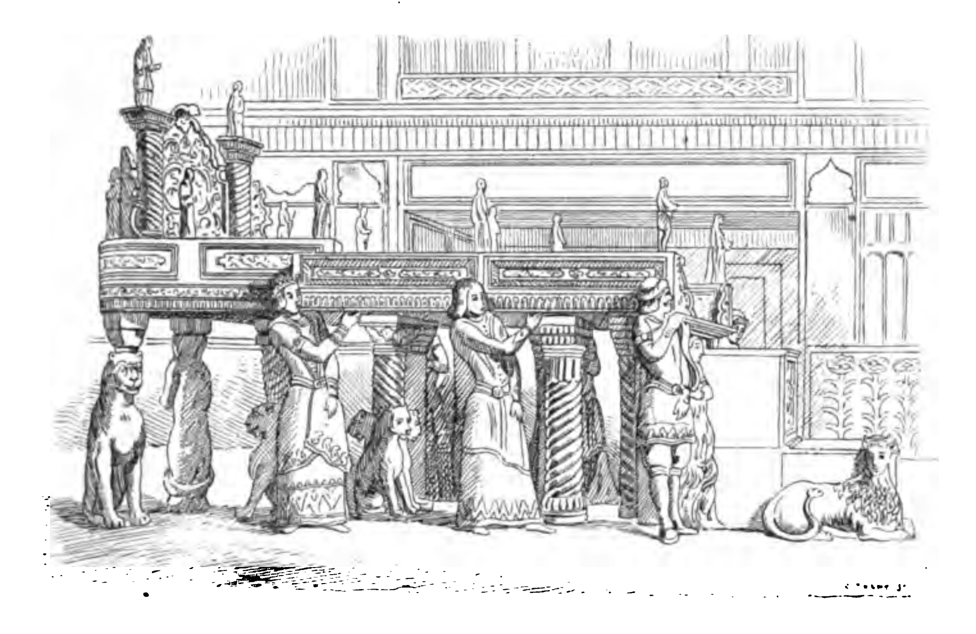
Les deux montants, sveltes tiges de métal ou de bois doré, se sont changés en une forêt de colonnes gigantesques; celles-ci soulèvent et main-



434. — La salle hypostyle. Plan et coupe du plafond. Dessin de Ch. Chipiez.

tiennent dans les airs, à une telle hauteur que d'en bas l'œil distingue à peine les détails du plafond, un énorme comble en charpente qui

joue ici le rôle de la planche sur laquelle étaient clouées les tentures, dans le léger abri que les serviteurs du roi portaient partout sur ses pas, pour le dresser au-dessus de sa tête là où il lui plairait de s'asseoir. Ces tentures elles-mêmes ont dû prendre ici des proportions colossales. La partie supérieure de l'entablement, avec ses modillons, avait beau faire saillie sur les colonnes, tout autour du bâtiment; à elle seule, elle n'aurait pas suffi à empêcher le soleil de darder ses traits brûlants dans l'intérieur, jusque sur la personne du souverain. Entre lui et la foule qui se pressait dans la salle ouverte sur toutes ses faces, il fallait un voile



435. — Le trône du chah. Flandin et Coste, *Perse moderne*, pl. XXXII.

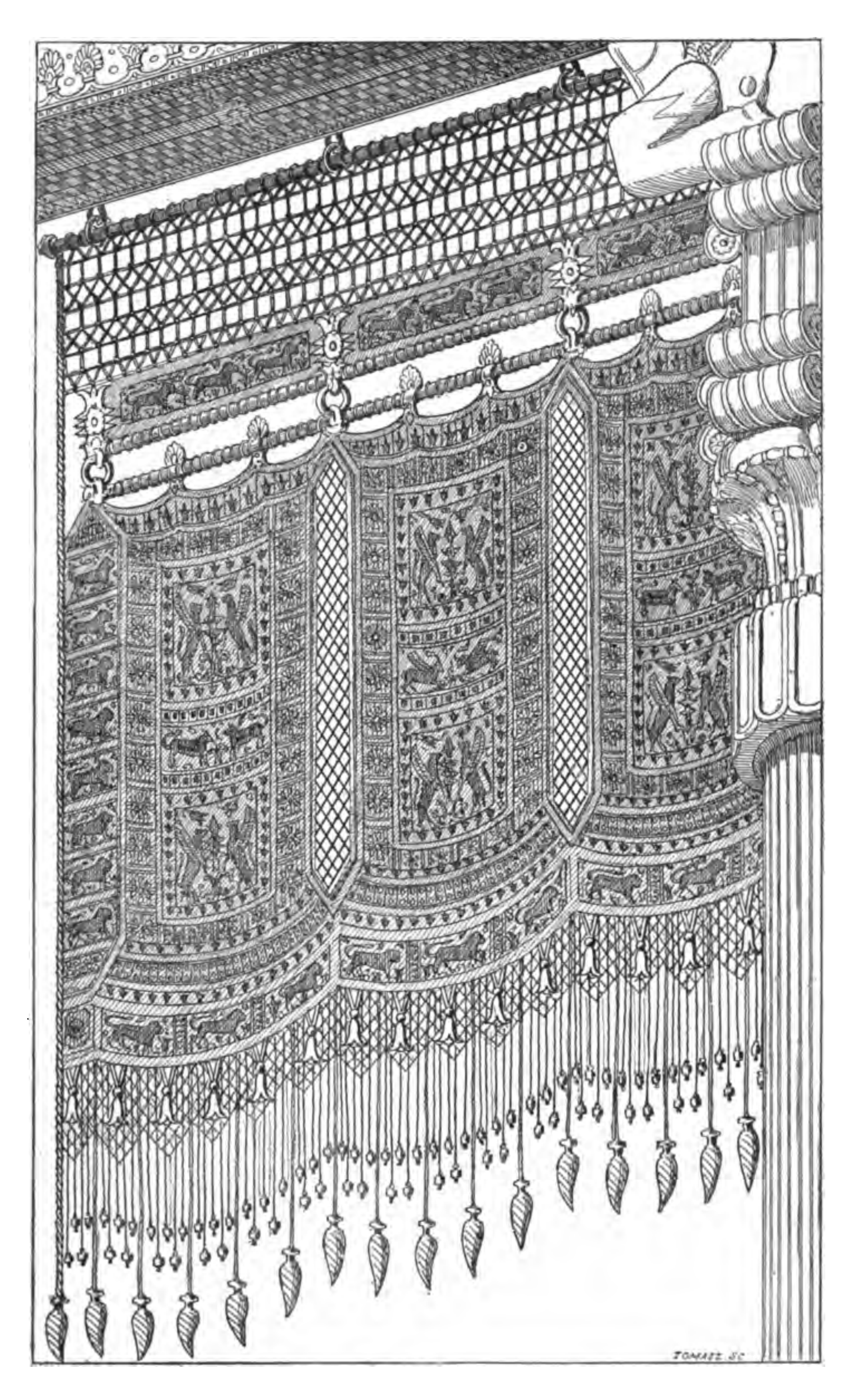
qui, sans barrer la vue, descendît assez bas pour faire de l'ombre sous la colonnade pendant les heures chaudes du jour ; ce voile tombait au moins jusqu'au milieu du fût. Il était suspendu à des crochets enfoncés dans la face inférieure de l'architrave, entre les chapiteaux. Dans la planche VI, pour laisser voir les plafonds, nous avons dû le déplacer, reporter les points d'attache sur la face externe des cours de poutres ; mais la draperie occupe sa vraie position dans l'élévation géométrale (pl. IV) et dans la perspective (pl. V). Quant à sa constitution et à son aspect, on peut s'en faire une idée très vraisemblable si, d'une part, on tient compte de la grandeur des vides qu'elle servait à boucher, et si, d'autre part, on se rappelle ce que l'on sait, par les monuments et par les textes, du style des étoffes orientales.

La tenture, pour remplir utilement sa fonction, avait de neuf à



436. — Le dais royal. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLIV.

dix mètres de haut (fig. 437); la largeur des entre-colonnements,



437. — La tenture de la salle hypostyle. Dessin de Ch. Chipiez.

mesurée sur le plan, est d'environ sept mètres. Il va de soi qu'une tapisserie de cette dimension ne pouvait être d'une seule pièce, et d'ailleurs, en examinant le baldaquin reproduit ci-contre (fig. 436), on devine que l'original copié par le sculpteur était composé de plusieurs bandes cousues l'une à l'autre; au-dessous de celle d'en bas pendaient des effilés qui se terminaient par une rangée de glands. Ici, le principe était le même, avec cette différence que, pour former l'ensemble monumental qui remplissait chaque travée, il fallait employer beaucoup plus de morceaux. La tenture a pour base un système de tringles métalliques disposées sur un réseau de cordelettes; de nombreux et solides anneaux la fixent sur ces tiges; des poids de plomb, en forme de fleurs, et des glands dont les passementeries renferment un noyau de métal, tiennent l'étoffe tendue (fig. 437). C'est entre ces supports et cette garniture qu'est comprise la tapisserie; elle comporte des bandes horizontales, qui forment frise, et des bandes verticales; celles-ci sont faites d'autant de tapis séparés, que relient par leurs bords des lacets qui se croisent à larges mailles. Dans les premières de ces bandes, les lions passants avaient leur place marquée; c'est eux qui, avec les rosaces et le globe ailé, décorent dans le bas-relief le baldaquin royal (fig. 436). Dans les lés verticaux, des cadres où s'épanouit la rosace entourent des champs où figurent à deux, affrontés à la mode assyrienne et séparés par une palmette, ces « animaux sacrés des Perses et des Susiens » dont parle un écrivain grec et que les artistes persépolitains ont sculptés à la porte de leurs palais[1]. Le modèle du griffon (fig. 438) qui occupe ici le centre des panneaux a été fourni par un fragment de bas-relief trouvé à Athènes et où l'on ne saurait hésiter à reconnaître un motif emprunté à quelque tapisserie asiatique[2].


438. — Bas-relief du Louvre. Hauteur, 0m,70.

1. *Histoire de l'Art*, t. V, p. 556.
2. Clarac (*Musée de sculpture*, pl. 195 et *Texte*, t. II, p. 285) a très-bien saisi ce carac-

Ces tentures ne devaient pas toujours tomber droites entre les colonnes, comme nous les avons représentées dans nos restaurations; de grosses cordes servaient à les manœuvrer, à leur donner, suivant l'heure du jour et la position du soleil, en avant de telle ou telle façade, une direction oblique. Il n'est d'ailleurs pas probable que ces belles tapisseries restassent suspendues aux architraves pendant toute l'année; elles auraient trop souffert de la mauvaise saison. On les posait quand le roi devait venir; on les déposait après son départ. L'opération pouvait avoir ses difficultés; cependant il fallait bien monter plus haut encore pour réparer les combles, pour tenir en état le matelas de terre battue qui les recouvrait, et lui conserver les pentes qui conduisaient les eaux de pluie vers ces déversoirs, que l'on voit indiqués dans nos planches IV et V, déversoirs auxquels nous avons attribué la forme du taureau, pour laquelle l'architecte et le sculpteur perse ont une prédilection si marquée. A cette légère inclinaison près, la terrasse était unie et tout d'une venue; la salle étant ouverte sur toutes ses faces, on n'avait pas eu à chercher le moyen de l'éclairer par des jours verticaux, ménagés dans la toiture.

Ce palais avait des dimensions plus considérables que tous les autres bâtiments de Persépolis; c'était un des édifices les plus grandioses et les plus vastes que l'homme ait jamais construits, jusqu'au jour où l'emploi du fer a mis à sa disposition des ressources nouvelles. Il s'en faut de peu que les soixante-douze colonnes qui portent ici les plafonds atteignent la hauteur des douze énormes colonnes qui, à Karnak, forment la nef centrale de la célèbre salle hypostyle. Si l'on compare les surfaces bâties, l'œuvre de Xerxès l'emporte de beaucoup sur celle des Pharaons de la dix-neuvième dynastie. Le pavillon central n'occupe, il est vrai, sur le terrain que 2500 mètres carrés, tandis que l'aire de la colonnade égyptienne est de plus de 5000 mètres; mais si l'on fait entrer en ligne de compte, outre ce pavillon, les trois ailes et les passages qui les séparent de la salle du trône, on arrive, pour cet ensemble qui avait son unité bien définie, à une superficie totale de 7 300 mètres carrés. Il n'y a pas de cathédrale gothique, hors celle de Milan, dont les murs enveloppent et couvrent un pareil espace.

Cet édifice, lorsqu'il se dressait, encore intact, au centre du plateau, n'était pas fait seulement pour étonner l'œil par son extraordinaire grandeur; il le charmait aussi par son élégance, par sa beauté singulière. Telle est, nous l'espérons, l'impression que laissera l'étude de nos des-

tère du bas-relief qu'il publie. Je ne sais pourquoi il inclinerait à voir là une copie d'un étendard; les anciens n'avaient pas de drapeaux en étoffe.

sins, celle surtout de la vue perspective qui le montre comme l'aurait aperçu, du milieu de la terrasse où donne accès le grand escalier, un spectateur placé entre les Propylées et le coin de la salle aux Cent colonnes (pl. V)[1]. Nous ne pouvions choisir un point d'où le bâtiment se montrât sous un aspect plus favorable et d'où l'on saisît mieux l'unité du plan, d'où l'on sentît mieux aussi quelle part il fait, dans l'élévation, à la variété du détail. Vus sous cet angle, les portiques des ailes font un cadre merveilleux à la masse imposante du pavillon royal; ils la précèdent et l'annoncent sans la cacher au regard. La sévère simplicité du soubassement construit en grand appareil fait un heureux contraste avec les moulures des bases, avec la richesse des sveltes colonnes, toutes striées de fines cannelures, avec les lignes compliquées, l'étrange et puissant contour des chapiteaux, enfin avec la forte saillie de cet entablement où brillent les appliques de métal et les notes vives des émaux. Étendues sur le sol, dressées comme des murs entre les supports, suspendues à l'architrave, les tapisseries les plus somptueuses apportent à cet ensemble la diversité de leurs motifs et l'éclat de leurs teintes, que fait encore ressortir le ton gris du calcaire de Persépolis. Ce qui complète cette harmonie, c'est le fond de verdure sur lequel se détache l'édifice entouré de jardins, ce sont les feuillages clairs ou sombres que l'on découvre au loin, entre les fûts et derrière les intervalles plus larges qui séparent les différents portiques (pl. IV). A ces éléments fixes du décor ajoutez l'élément mobile, la foule qui, les jours de fêtes et d'audience, se pressait parmi ces colonnades, revêtue de ses plus beaux habits, les costumes des gardes rangés autour du trône et les reflets de leurs armes où se jouait le soleil, la pompe enfin et le magnifique appareil du cortège royal; ranimez pour un instant toutes ces figures qui sont sculptées le long des rampes d'accès, et parez-les des couleurs qui se sont conservées sur les vêtements et les accessoires, dans les bas-reliefs de Suse; groupez ces personnages, suivant leur rôle et leur fonction, aux abords et dans l'intérieur du bâtiment. Si votre imagination réussit à évoquer, ne fût-ce que pour un instant, toutes ces formes disparues et toutes ces teintes évanouies, l'édifice lui-même et le peuple qui l'a rempli de son mouvement et de sa vie, vous aurez la rapide vision de l'un des spectacles les plus splendides qu'ait jamais pu offrir aux regards le génie de l'architecte.

1. La vue est prise du nord.

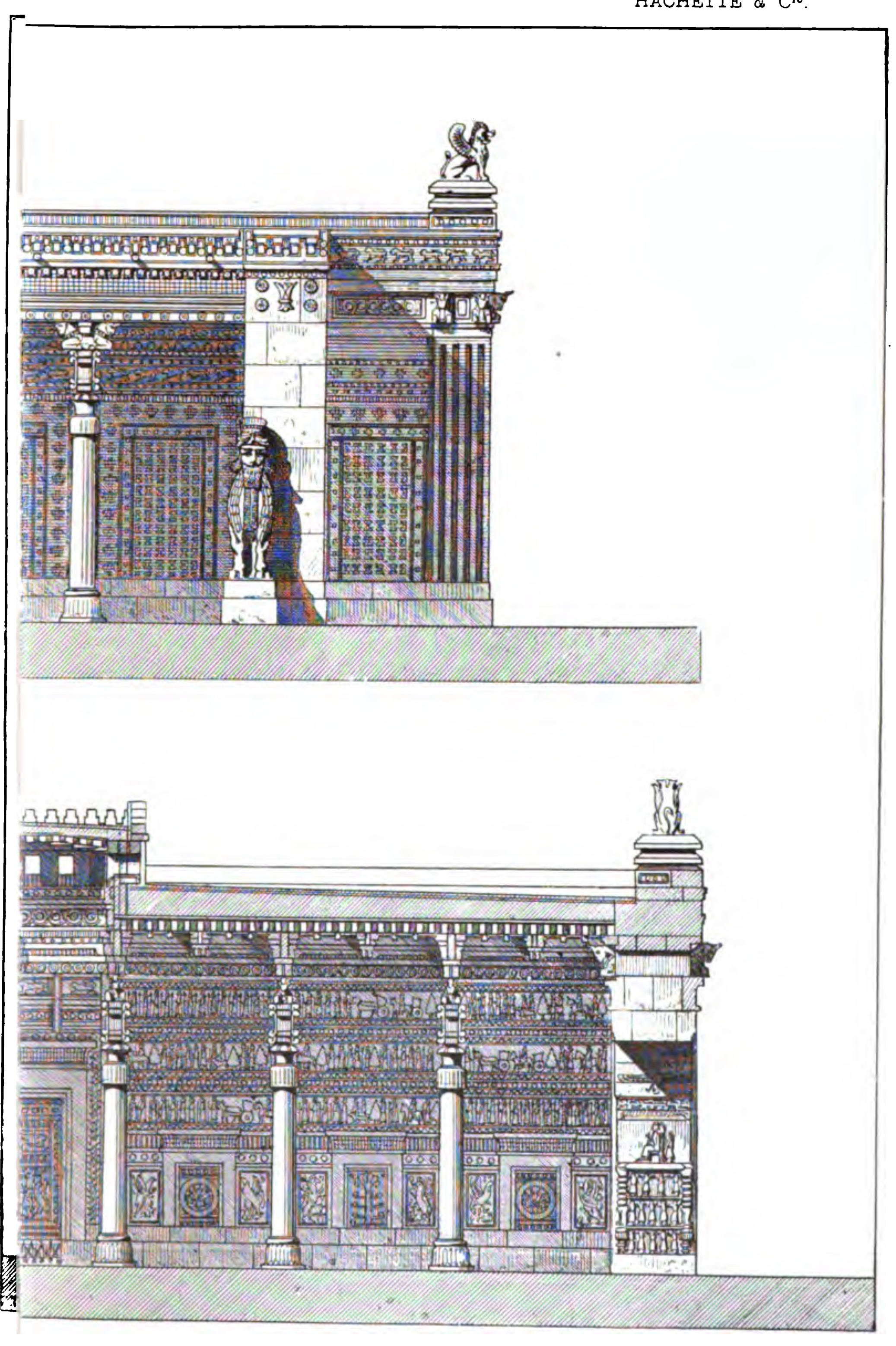
§ 6. — LA SALLE AUX CENT COLONNES

Si nous ne tenions compte que de la proximité, après la grande Salle hypostyle, nous visiterions le palais qui y est contigu, celui où Darius a gravé son nom (fig. 290, n° 3); mais c'est d'après leur destination que nous avons classé les édifices du plateau, et le monument qui ressemble le plus à celui que nous venons de décrire, c'est celui dont les ruines occupent, au centre de l'ésplanade, un espace de 6 484 mètres carrés. Le plan en est beaucoup plus simple et se laisse aisément rétablir, quoiqu'il n'y ait plus ici aucune colonne debout. La surface bâtie dessine sur le terrain un parallélogramme qui a 75^{m},82 de l'est à l'ouest, et 91^{m},16 du sud au nord[1]. C'est au nord qu'était la façade principale, car, de ce côté, on rencontre, en avant du corps de l'édifice, deux piliers de pierre, que flanquent des taureaux gigantesques, semblables à ceux des Propylées, et, dans l'intervalle qui les sépare, on a dégagé des bases campaniformes. Ces piliers, que débordent les colosses qui s'y appuient, étaient donc des antes; celles-ci formaient la tête des deux murs latéraux d'un portique qui avait 56 mètres de long sur 16 mètres de profondeur; il comptait seize colonnes sur deux rangs, comme on le constate d'après l'écartement des bases (fig. 439). Deux larges portes s'ouvrent au fond de ce porche. Dès que l'on a franchi l'une d'elles et fait quelques pas en avant, on aperçoit, disposés sur quatre lignes d'égale longueur qui se coupent à angle droit, quarante-quatre de ces chambranles lapidaires, portes, fenêtres et niches, que nous avons signalés comme l'un des traits caractéristiques de la construction perse (fig. 337). Pour reconstituer toute l'enceinte, il suffit de rétablir, par la pensée, le mur de brique, épais de 3^{m},25, qui reliait les uns aux autres tous ces édicules; puis si, dans l'intérieur de l'aire ainsi circonscrite, on examine l'ancien sol, on reconnaît qu'il n'y a nulle part aucune trace de murs de refend. Les seuls restes antiques que l'on trouve à relever, ce sont des bases semblables à celles du portique, ou, quand elles ont disparu, leurs fondations; les entre-colonnements ont sensiblement la même dimension que dans le portique antérieur, 6^{m},20 mesurés d'axe en axe[2].

1. FLANDIN et COSTE, *Perse ancienne, Texte*, pp. 119-127.

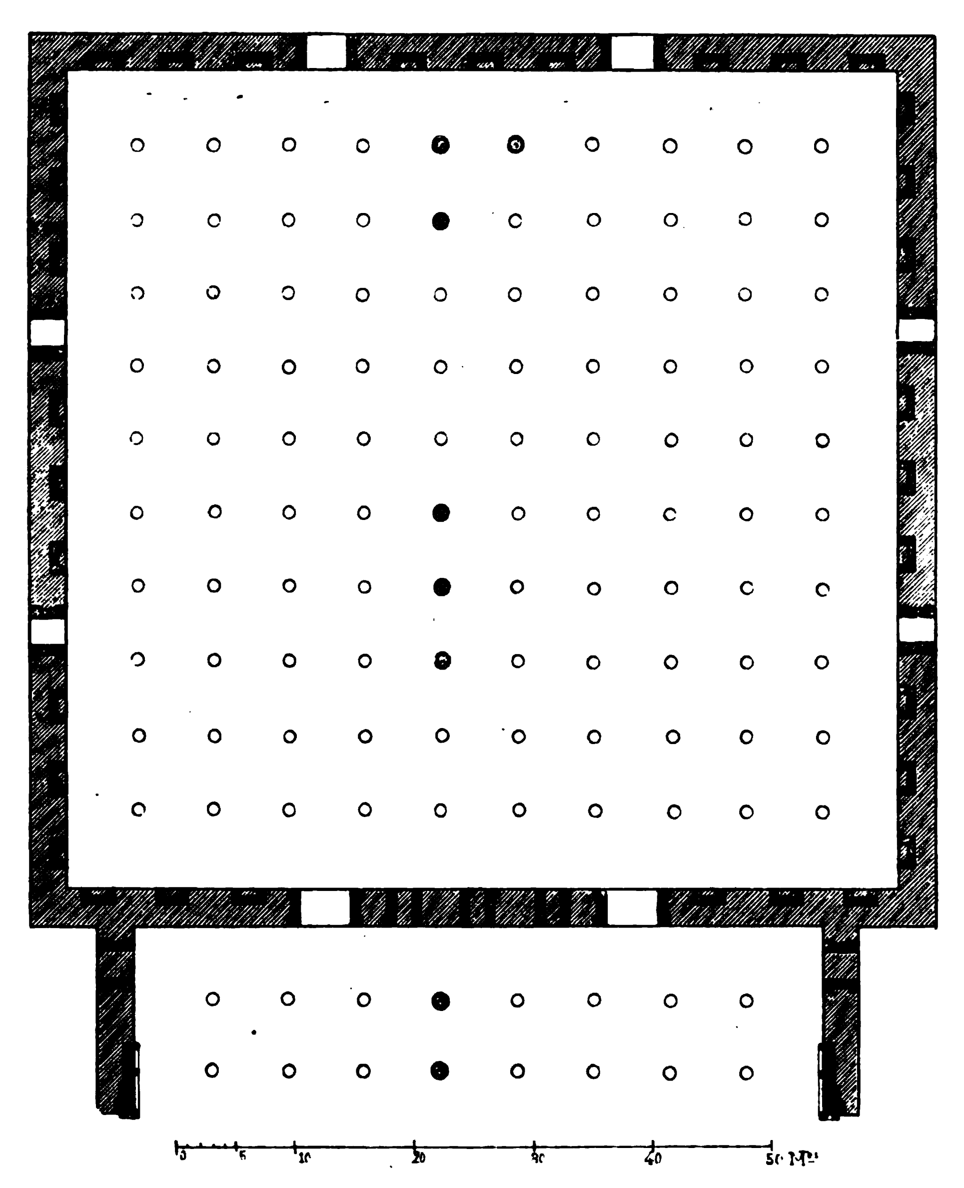
2. D'après Coste, l'entre-colonnement ne serait que de 6^{m},10 dans la salle; mais ses observations, faites au moyen de tranchées, n'ont porté que sur deux ou trois bases enterrées; dans ces conditions, il a pu commettre une légère erreur.

HACHETTE & Cie.



Tomaszkiewicz sc.

Avant même que les fouilles récentes eussent beaucoup augmenté le nombre des supports dont le pied avait laissé son empreinte sur le dallage, on avait donc constaté qu'il y avait là cent colonnes, rangées



439. — La Salle aux cent colonnes. Plan. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CXLIX.

par files de dix, qui soutenaient le plafond d'une vaste salle carrée[1]. C'est la disposition du pavillon central, dans le grand palais de Xerxès,

1. Il semble que la salle ne forme pas un carré parfait. Entre les deux côtés, Texier (t. II, pp. 178-179) signale une différence de 1 mètre, différence qui ne serait, d'après les levés de Coste, que de $0^m,15$.

à cette différence près, que la pièce était ici close de murs sur toutes ses faces.

Il est facile, dans ces conditions, de restaurer l'édifice : entre ceux qui ont tenté ou qui tenteront cette entreprise, les divergences ne seront sensibles qu'à propos de détails secondaires ; les grands partis sont imposés par l'état même de la ruine. La restitution que nous présentons, dans nos planches VII et VIII, a sur celle de Coste cet avantage qu'elle pourvoit mieux à l'éclairage de la pièce et qu'elle en met la décoration plus en rapport avec les proportions colossales du monument[1]. Pourquoi l'architecte aurait-il déployé ici moins de magnificence que dans l'autre salle du trône et dans ce palais de Suse où toutes les surfaces étaient si somptueusement ornées d'émaux multicolores ?

Il n'y a, autour de l'édifice, aucun vestige ni de portiques isolés ni de chambres d'habitation. Point d'autres dépendances que ce portique qui forme en avant une sorte de pronaos. Sa largeur est moindre que celle de la salle à laquelle il est adossé. Nous en avons décoré le mur de fond, en y ménageant de grands panneaux dont chacun a son encadrement et où des briques de diverses couleurs imitent les dessins et l'aspect des tapis, disposition que nous avons reproduite sur la paroi extérieure du mur qui enveloppe la salle hypostyle[2]. A l'angle de chacune des faces de ce mur, nous avons placé une ante qui donne à la construction, avec plus de solidité réelle, un aspect plus ferme, et nous avons orné de cannelures cette espèce de pilastre, ornement qui répond ici à ces rainures dont l'architecte assyrien se servait pour rompre la monotonie des larges champs de ses murailles d'argile[3]. Sur les trois faces où il n'y a pas de colonnade, des têtes de taureau, posées, comme à Chapour (fig. 370 et 371), sous l'entablement, font saillie sur le mur et forment une sorte de frise, qui rappelle le motif des chapiteaux. Enfin, au-dessus de chaque ante, sur un socle, nous avons dressé un griffon ; que l'on se rappelle le taureau de Persépolis (fig. 432) et le lion d'Ecbatane : ces fragments permettent de supposer que l'architecte a fait usage de figures décoratives qui, comme les antéfixes des temples grecs, se découpaient en silhouette sur le bleu du ciel.

Chacun des murs latéraux du portique est percé d'une porte de

1. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. 159.

2. On voit deux faces de ce mur, au second plan, sur la droite, dans la vue perspective où est présentée la restauration du palais de Darius (pl. IX).

3. *Histoire de l'Art*, t. II, pp. 259-263 et fig. 102, 197.

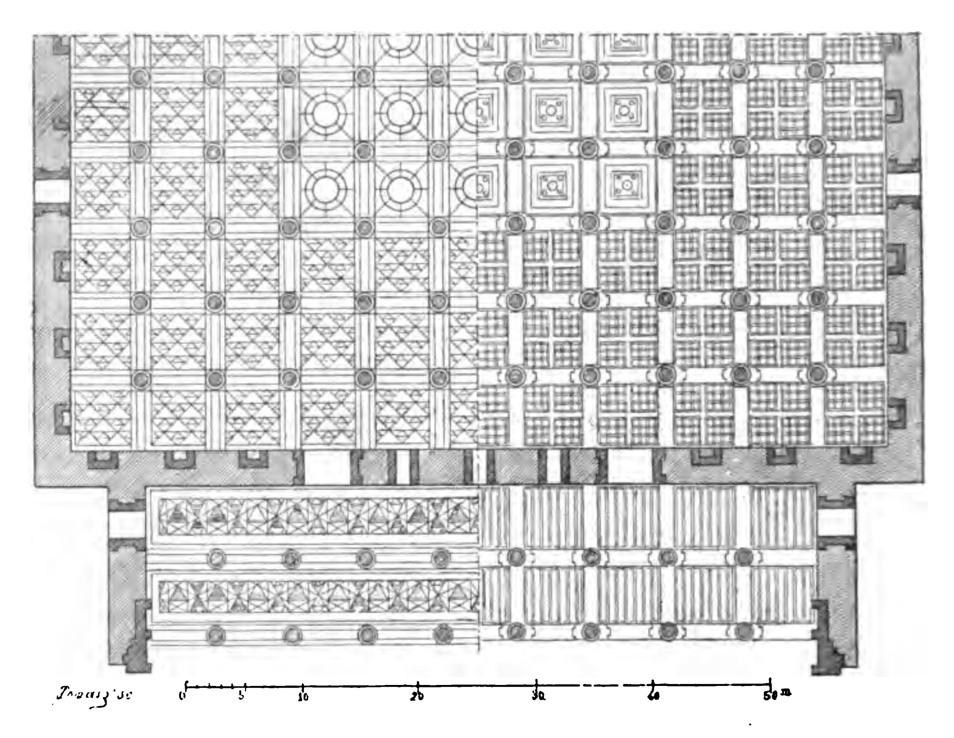
dégagement; cette double issue facilitait l'écoulement de la foule lorsque, les cérémonies terminées, elle se précipitait hors du palais et se pressait entre les colonnes du vestibule. C'était en effet de ce côté que se trouvaient les principales des baies qui desservaient l'édifice. Il n'y avait de fenêtres que dans cette paroi; les deux portes en étaient plus hautes et plus larges; elles étaient ornées de bas-reliefs plus importants que les six qui s'ouvraient, deux par deux, dans les trois autres murs[1]. C'était certainement par là que le roi entrait et sortait, avec les courtisans et les gardes qui formaient son cortège.

Ni les portes ni les fenêtres ne présentent ici la moindre trace de feuillures pour les battants ni de scellements pour les gonds; elles n'étaient fermées que par des tentures, dont la plupart, pendant la journée, devaient être rabattues, comme on les voit dans notre dessin (pl. VII), pour arrêter au passage les rayons directs du soleil ou ceux que renvoyaient les dalles qu'il échauffait depuis le matin. Si l'on n'avait dû compter, pour éclairer ces longues nefs, que sur les baies du pourtour, certaines parties tout au moins de la salle auraient toujours été plongées dans une obscurité profonde. Nous avons donc ménagé, au centre du bâtiment, une légère surélévation du comble qui permet d'obtenir, réservés dans la chemise de planches qui forme les parois de cette sorte de lanterne, des jours rectangulaires. Ceux-ci, tout petits qu'ils soient, donnent une lumière très suffisante; en étudiant les édifices de l'Égypte et de l'Assyrie, nous avons reconnu que l'architecte oriental se préoccupait surtout d'assurer à ses appartements une température qui restât sensiblement inférieure à celle du dehors; pour arriver à ce résultat, il se contentait, même dans les intérieurs qu'il avait décorés le plus richement, d'une très faible clarté[2]. La disposition que nous avons adoptée a encore un autre avantage : elle permet de diviser les eaux pour les rejeter vers l'extérieur, comme l'indique la coupe de l'entablement que présente une des deux élévations géométrales dont se compose la planche VII. Un croquis en perspective, qui a déjà passé sous les yeux du lecteur (fig. 308), a montré comment devait être exécutée la charpente sur laquelle reposait la terrasse; on y voit les vides, séparés par des cloisons qui, sans diminuer la résistance, servaient à alléger le poids de ce comble. On s'est représenté le sol

1. La largeur des quatre portes de l'ouest et de l'est n'est que de $2^{m},06$; celle des deux portes du sud est de $3^{m},25$, tandis qu'au fond du portique de la façade principale les baies ont jusqu'à $4^{m},05$ d'ouverture.

2. *Histoire de l'Art*, t. I, p. 364; t. II, pp. 186-194.

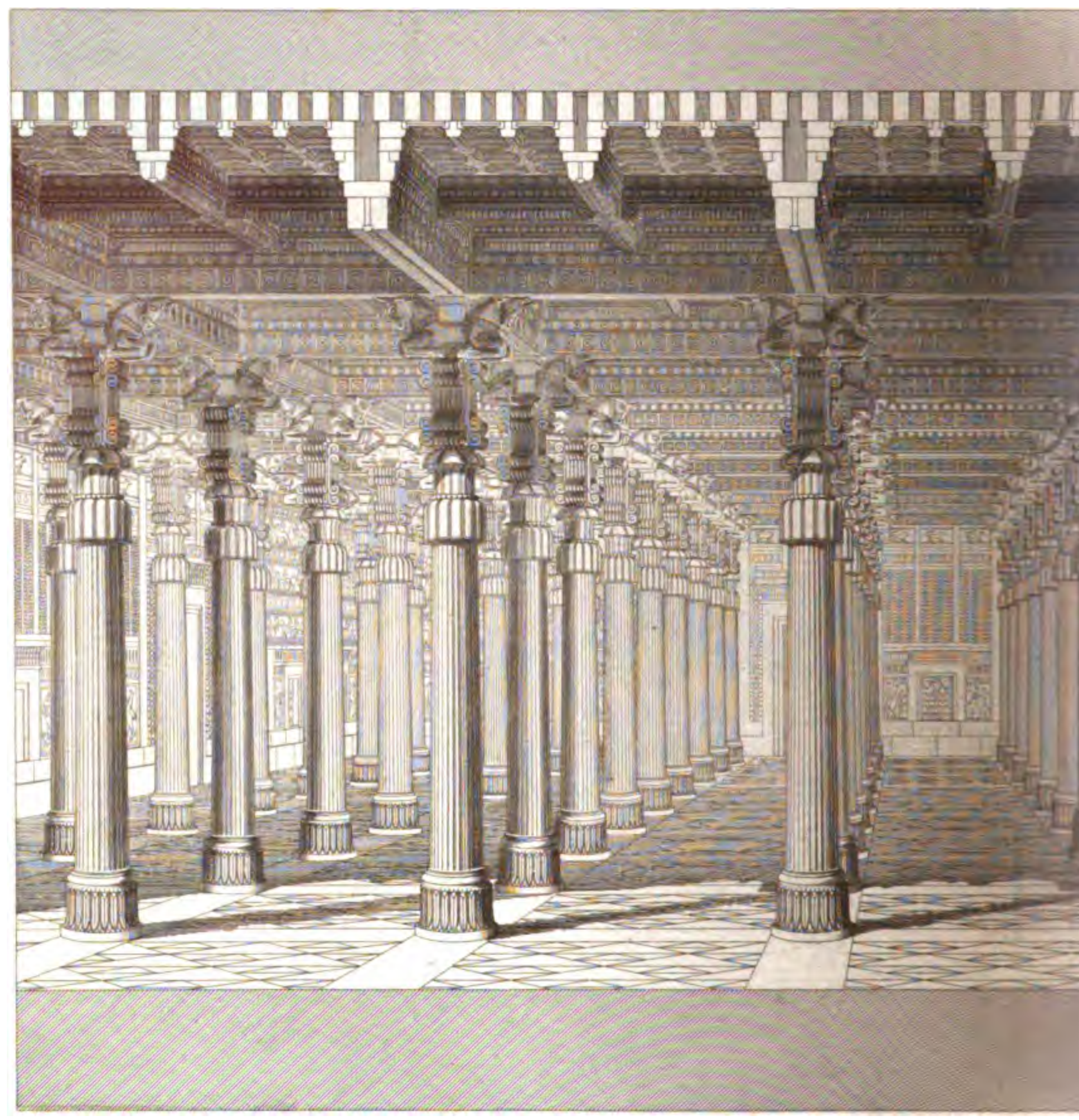
comme formé d'un pavage en pierres de différentes couleurs, semblable à celui dont il est question dans le *Livre d'Esther*[1]. Quant au plafond, il était peint et divisé en caissons; le diagramme ci-joint donne, à gauche, le plan du dallage et, à droite, celui du plafond (fig. 440). Pour l'une comme pour l'autre de ces surfaces, nous supposons que l'ornementation n'était pas la même, dans la partie centrale de la pièce, autour et au-dessus du trône royal, que dans le reste du vaisseau, qu'elle était plus soignée dans l'espace réservé au prince et aux pre-



440. — Plan du pavage et du plafond. Dessin de Ch. Chipiez.

miers personnages de l'État. Il serait naturel qu'un parti analogue eût été pris pour les champs verticaux; on y a indiqué, au milieu de chaque paroi, un lambrissage de bois qui s'élève jusqu'à l'architrave; l'ouvrier pouvait marier là les teintes foncées du cèdre, du noyer et du cyprès aux teintes plus vives du métal et de l'ivoire. Partout ailleurs des tapis sont appliqués contre la partie inférieure du mur; au-dessus, des carreaux de faïence présentent un triple rang de frises qui répètent les scènes et les groupes sculptés par le ciseau sur la pierre des escaliers et des portes de Persépolis.

1. *Esther*, I, 60.



Ch Chipiez del

Imp

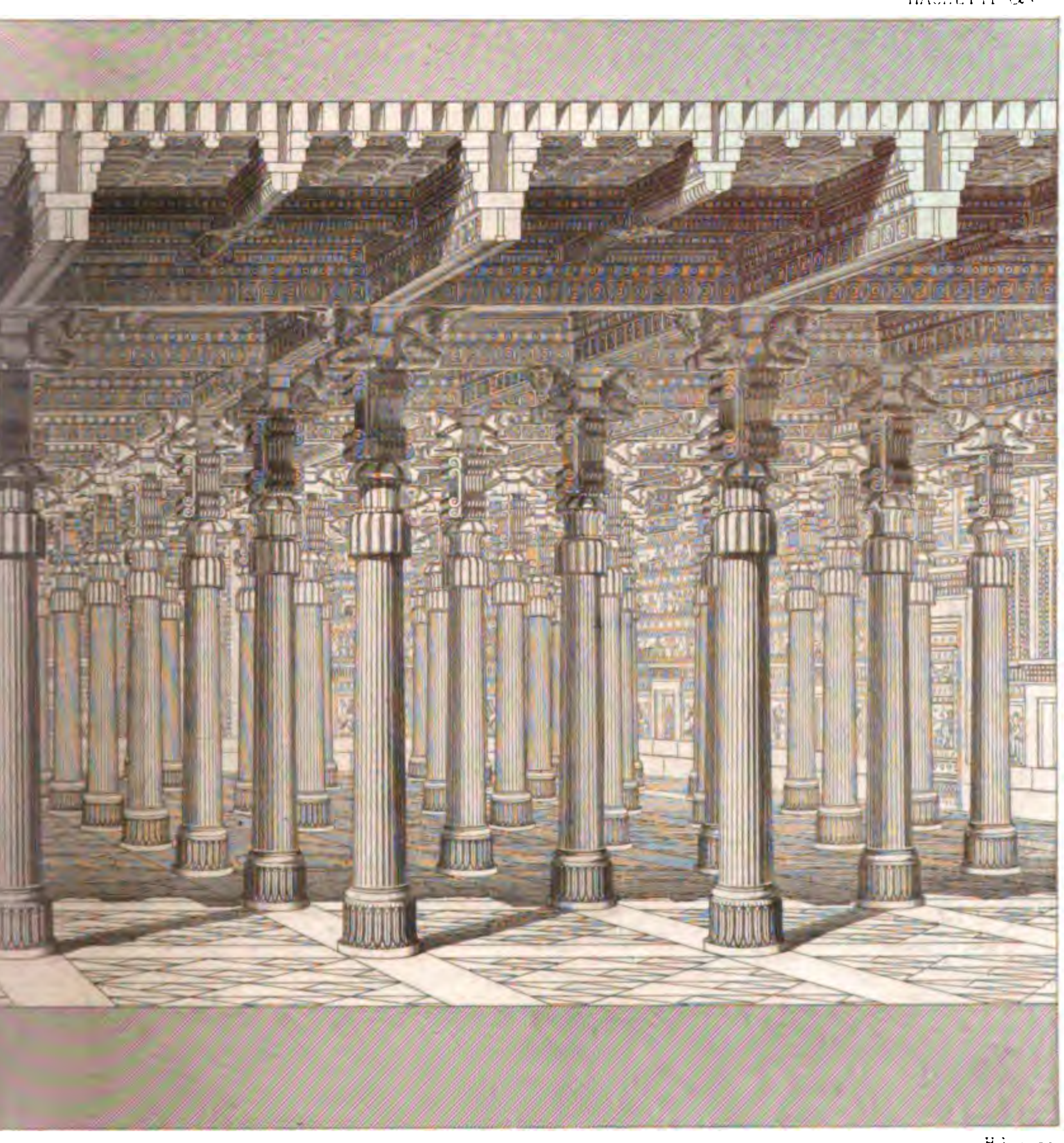
PERS

LA SALLE AUX

VUE PERSPE

RESTAURAT

HACHETTE & CIE



n

Hibon sc

LIS
I COLONNES
E L'INTERIEUR

CH CHIPIEZ

L'art perse, nous l'avons prouvé, a son module, c'est-à-dire qu'il maintient des relations plus ou moins définies entre les dimensions des différentes parties de l'édifice[1]; on a donc pu calculer, avec une suffisante approximation, la hauteur des colonnes, quoique celles-ci soient toutes renversées et brisées. Les bases ont 1m,77 de haut et le diamètre du fût est de 0m,94[2]. En adoptant les proportions que fournissent les Propylées et la Salle hypostyle de Xerxès, on obtient une colonne qui aurait eu, à très peu de chose près, 11m,50 d'élévation. Il n'est pas douteux que le chapiteau n'ait appartenu au type le plus complexe, à celui qui insère la corbeille et les consoles entre le fût et le chapiteau. On a retrouvé dans les décombres des débris de toutes les parties de cet ensemble[3].

Notre vue perspective de l'intérieur, une coupe opérée derrière le premier rang de supports (pl. VIII), donne l'idée de l'effet que pouvait produire l'édifice lorsque, après avoir soulevé un des rideaux qui en fermaient l'entrée, le visiteur s'arrêtait sur le seuil et qu'il promenait son regard, de nef en nef, entre les cent colonnes disposées en quinconce. L'impression devait être forte et inoubliable; nulle part, excepté à Karnak, il n'y a, dans l'antiquité, un monument où les murs enfermassent un aussi vaste espace et où la toiture reposât sur un pareil nombre de fûts, où les splendeurs du décor répondissent mieux à l'énormité des dimensions[4]. Surpris et charmé, l'œil commençait par suivre les files de ces blancs troncs de pierre qui s'élançaient si hardiment vers le comble et il s'essayait vainement à en faire le compte; puis, quand il atteignait les parois qui limitaient le vaisseau, quand il s'abaissait vers le sol ou qu'il remontait vers les chapiteaux et les plafonds, partout il ne rencontrait que couleurs riches et douces, fondues en une merveilleuse harmonie par le jour tempéré qui tombait de haut et qui s'atténuait encore dans les parties de la salle les plus éloignées du centre. Suivant que l'on rabattait ou que l'on relevait les tentures des portes, les jeux de l'ombre et de la lumière devaient varier d'une heure à l'autre et les aspects changer, mais en laissant toujours à l'édifice sa profon-

1. *Histoire de l'Art*, t. V, pp. 458-460.

2. Coste, *Texte manuscrit*.

3. Dans la vue des ruines que donne Coste (*Perse ancienne*, pl. 148), il y a deux fragments de ce membre que nous avons comparé à la tête du palmier, membre que l'on aperçoit aussi, au premier plan, dans deux des photographies prises par Stolze (pl. 53 et 68). Une autre de ces vues photographiques donne un morceau des consoles à volutes (pl. 67). Coste (*Perse ancienne, Texte*, p. 121) avait déjà témoigné de l'existence des volutes.

4. La salle hypostyle de Karnak a une superficie de 5 702 mètres carrés et 134 colonnes. Ici, la surface de la salle est de 4225 mètres.

deur, on serait tenté de dire son immensité, si ce terme pouvait convenir à une œuvre faite de main d'homme.

Cette salle était certainement, comme celle où Xerxès a mis sa signature, une salle d'audience, une salle du trône ; le rapprochement et la comparaison s'imposent. De l'un à l'autre édifice, il y a des ressemblances qui frappent tout d'abord. Des deux parts, mêmes matériaux, employés à dresser un pavillon superbe au-dessus de la tête du roi ; ce sont les mêmes colonnes, qui constituent des ordonnances toutes pareilles. Cependant les différences sont aussi très sensibles. La Salle aux cent colonnes couvre une plus vaste étendue que le pavillon central de l'autre palais ; mais ce dernier palais est plus grand, si on le considère dans son ensemble, avec les portiques qui le flanquent, et pourtant, quoiqu'il occupe une plus large surface, il compte moins de colonnes, soixante-douze au lieu de cent ; en revanche, ces colonnes sont beaucoup plus hautes. Le palais de Xerxès est porté sur une terrasse qui l'exhausse et qui en relève encore la majesté ; ici, rien de semblable ; point de ces différences de niveau qui donnent lieu à l'addition de ces escaliers monumentaux dont le constructeur tire un si heureux parti ; le sol de l'édifice est dans le même plan que celui de la seconde plate-forme ; mais le bâtiment est isolé ; le vide qui l'entoure permet d'en mieux mesurer les dimensions colossales. Ici comme là-bas, le sculpteur a prêté son concours à l'architecte ; il l'a aidé à imprimer dans toutes les imaginations l'idée de la puissance et de la dignité surhumaine du souverain ; mais les bas-reliefs, qui ailleurs décorent les soubassements, sont ici reportés sur le corps même de l'édifice ; ils ornent, dans les huit portes, les faces des ébrasements, et par suite, les champs qu'ils remplissent ayant une autre forme, ils prennent un autre caractère. Au lieu de s'étaler en longueur, ils se développent en hauteur et comportent un moindre nombre de personnages ; des images colossales font saillie sur la tête des murs. C'est là un des résultats de la divergence des deux partis auxquels se sont arrêtés les auteurs des deux œuvres voisines et rivales : l'un des édifices est une salle close ; l'autre est un kiosque ouvert. Lequel de ces bâtiments était le plus beau, le plus admiré, le plus cher aux rois fils d'Achéménès ? Il est difficile de se prononcer ; pour choisir, il aurait fallu voir les deux édifices encore intacts, l'un et l'autre parés de leur ample et riche décoration. Tout ce que l'on ose affirmer, c'est que la conception de l'architecte de Xerxès avait l'avantage d'être plus étrange et d'un effet plus original que celle de son émule.

Le plan de la Salle aux cent colonnes est le même que celui des édifices royaux de Pasargade; la différence n'est que dans la dimension, et c'est ce qui nous porterait à croire, en l'absence de tout renseignement historique ou épigraphique, à l'antériorité de ce monument. La salle d'audience bâtie par Xerxès est plus compliquée de disposition, et l'art, dans ses créations, va toujours du simple au composé. Il y a aussi un indice à tirer de la hauteur des colonnes; après qu'un prince aurait eu donné aux siennes une longueur de vingt mètres, son successeur, traitant le même thème, ne se serait probablement pas résigné à poser ses plafonds sur des supports qui n'auraient guère dépassé la moitié de cette élévation; il aurait craint de paraître moins hardi que son devancier. Enfin les sculptures du palais anonyme paraissent être les plus belles qu'il y ait à Persépolis, celles dont l'exécution est le plus soignée et le style le plus noble; or, à en juger par ce qui s'est passé dans d'autres pays, l'art national a dû atteindre son apogée au moment même où l'empire était le plus prospère et le mieux gouverné, sous le plus grand prince de la dynastie, et la décadence de la monarchie perse, qui a commencé aussitôt après la mort de Darius, a dû se faire sentir promptement jusque dans les œuvres de la plastique. Les vraisemblances sont donc en faveur de l'hypothèse qui attribuerait à Darius la construction de la Salle aux cent colonnes. Sur cette terrasse dont il a choisi le site et élevé les substructions, il s'est bâti ce palais d'habitation que nous essayerons aussi de restituer (pl. IX); en même temps qu'il s'y ménageait ainsi une demeure spacieuse pour ces mois d'automne qu'il donnait à son pays natal, il aurait tenu à doter sa résidence d'une salle dont les proportions et la magnificence lui permissent de se montrer à ses sujets avec un appareil et dans un cadre qui fussent dignes d'un monarque auquel obéissaient tant de milliers d'hommes, des bords de l'Indus aux rivages de la mer Égée. Plus tard, Xerxès, dans l'enivrement de son orgueil, aurait conçu l'ambition de surpasser et d'éclipser son glorieux père, d'ériger un monument qui fût plus grandiose encore et plus merveilleux que le chef-d'œuvre du règne précédent. C'est de cette fantaisie que serait née la salle hypostyle au quadruple portique, avec ses beaux propylées.

Ces propylées mêmes étaient peut-être une imitation d'un type déjà créé par les artistes de Darius. La Salle aux cent colonnes, elle aussi, paraît avoir eu son avenue monumentale, placée en face de son porche. Au nord de celui-ci, à 58 mètres de distance, on voit les ruines de ce qui semble avoir été un portique analogue à celui que nous avons dé-

crit et restauré. Il y a là plusieurs assises encore en place, des fragments de colonnes, de chapiteaux, de taureaux en haut relief et appliqués contre les murs (fig. 290, n° 9). Dans la vue générale des édifices de Persépolis, ce portique a été restauré dans la donnée du bâtiment auquel il a servi de modèle ou dont il pourrait encore n'être qu'une copie (pl. X). Certains des morceaux d'architecture qui composent cette ruine ne sont qu'épannelés, d'où l'on serait tenté de conclure que la construction n'a jamais été terminée[1]. Dans ce cas, il faudrait reconnaître là une addition au plan primitif, un ouvrage entrepris par un des derniers souverains de la Perse et que la chute de la monarchie n'aurait pas permis d'achever.

Ce doit être à la Salle aux cent colonnes que s'applique le récit des historiens d'Alexandre au sujet de l'incendie que le conquérant et ses compagnons, excités par la courtisane Thaïs, auraient allumé dans le palais des rois de Perse[2]; sur le sol, au-dessus du dallage, on a constaté la présence d'une épaisse couche de cendre, et l'analyse microscopique a prouvé que cette cendre était faite de cèdre carbonisé[3]. L'état dans lequel on a retrouvé le vaisseau confirme cette conjecture. Nulle part ailleurs il n'y avait, dans l'intérieur, un pareil monceau de décombres. La charpente a dû s'abattre tout d'un coup. Lorsque, dévorée par la flamme, elle a cédé sous le poids du matelas de terre et du revêtement de briques qui la recouvrait, cette masse, en tombant, a renversé les colonnes et s'est mêlée à leurs débris.

§ 7. — LES PALAIS D'HABITATION

Les salles du trône ne servaient que de loin en loin, les jours où le roi se montrait en grande pompe à son peuple; à côté d'elles, il fallait des demeures aménagées en vue des besoins et des plaisirs de la vie quotidienne. Celles-ci paraissent avoir occupé la partie méridionale de l'esplanade. Il y en avait là quatre, peut-être cinq, dont aucun n'était, ni par ses dispositions ni par ses dimensions, la copie exacte d'un autre édifice. Celle de ces maisons royales où Darius a mis partout sa signature n'était ni la plus vaste ni peut-être même la plus richement décorée (fig. 292, n° 3). Ce sera pourtant elle que nous prendrons comme type

1. Flandin et Coste, *Perse ancienne, Texte*, p. 127.
2. Plutarque, *Alexandre*, XXXVIII.
3. Stolze, *Persepolis, Bemerkungen*.



Ch Chipiez del.

Dambourgez chromolith

PERSEPOLIS

PALAIS DE DARIUS

VUE PERSPECTIVE DE LA FAÇADE

Restauration par Ch Chipiez

du palais d'habitation. Cette préférence est facile à justifier : de tous les bâtiments de ce genre, celui-ci est le mieux conservé (fig. 293). Entre notre restitution (pl. IX) et les restaurations de cet édifice qui avaient déjà été présentées, il n'y a que des différences secondaires, qui portent sur le caractère de la décoration et sur celui de l'entablement[1].

Le palais de Darius est assis sur une terrasse qui domine d'environ trois mètres celle où Xerxès avait dressé sa prodigieuse colonnade. Comme autour de celle-ci, des bas-reliefs ornent le mur de soutènement et accompagnent les rampes, qui sont au nombre de quatre; il y en a deux à l'occident, et deux au sud. C'est au sud que se trouve la vraie façade, un portique de huit colonnes sur deux rangs, d'où une grande porte, percée dans le mur du fond, conduit à une salle hypostyle, qui comptait seize colonnes (fig. 294, 362 et 441). Ce portique antérieur compris entre ses deux antes, ces portes et ces niches lapidaires, cette salle hypostyle, tout cela nous est connu par la Salle aux cent colonnes; il en est de même des bas-reliefs ciselés dans l'ébrasement des portes. On croirait donc, au premier moment, n'avoir sous les yeux qu'une copie très réduite de l'édifice colossal. La différence, c'est qu'il y avait ici un certain nombre de pièces, toutes rectangulaires, mais de différentes grandeurs, dont deux, celles qui étaient destinées aux portiers et aux gardes, s'ouvraient sur le porche, et les autres, au nombre de sept ou huit, au fond et sur les flancs de la colonnade du centre; on distingue aussi, dans la partie postérieure de l'édifice, la trace de couloirs étroits qui communiquaient peut-être avec l'extérieur par de petites portes percées dans le mur de brique. Celles-ci ont disparu; ce qui subsiste, outre des niches ménagées dans l'épaisseur de la muraille, ce sont de grandes baies bien appareillées, qui ont ceci de particulier qu'elles n'étaient pas closes, comme celles de la salle du trône, par de simples tentures. A la partie supérieure des faces internes de toutes les embrasures, on voit des refouillements qui n'ont pu servir qu'à recevoir les gonds de portes à deux battants. Une rainure circulaire de $0^m,22$ de largeur sur $0^m,06$ de profondeur règne dans toute la hauteur du chambranle et indique la place où étaient logés les pivots sur lesquels tournait le vantail (fig. 442, 443, 444).

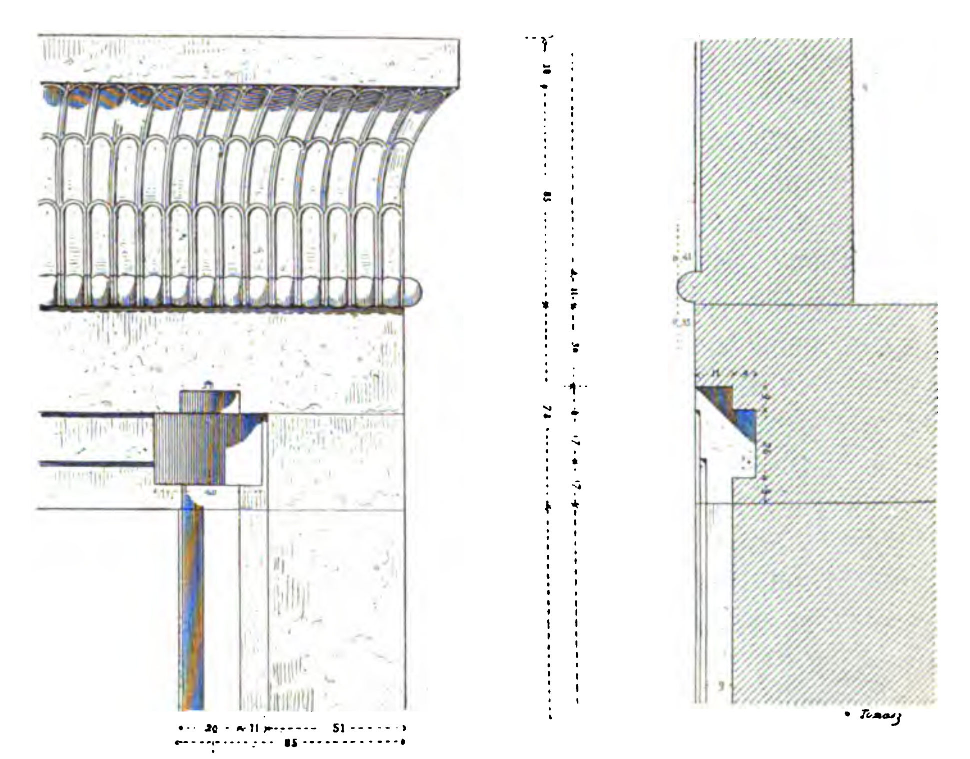
La disposition tient de celle que la maison orientale a gardée jus-

1. Texier appelle ce palais *le Harem* (*Description*, t. II, pp. 180-181), parce que c'est, dit-il, le nom sous lequel le désignent les habitants du pays; mais il n'allègue aucune raison qui justifie cette dénomination.

qu'à présent. Tous les appartements donnaient sur la grande salle couverte qui occupait le centre de l'édifice; ceux qui les habitaient se trouvaient ainsi protégés contre une trop vive lumière, contre la chaleur et la poussière du dehors. Les chambres à coucher et la salle à manger devaient être tout au fond; c'est de ce côté que semblent avoir été ménagées les pièces les plus spacieuses et les mieux isolées. Plus petites, les pièces latérales peuvent avoir été destinées aux officiers de service et aux secrétaires. Ce qui contribuerait à faire croire qu'elles n'avaient qu'une importance très secondaire, c'est que leurs baies ne s'ouvrent pas, comme celles de la façade et du fond, sur un entre-colonne-



442. — Plan du pied-droit d'une porte. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CXVIII.



443, 444. — Élévation et coupe d'une porte. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CXVIII.

ment; elles sont comme masquées par le pied des supports. Quant à la salle hypostyle, elle paraîtra de faible dimension si on la compare



441. — Le palais de Darius, vue prise du Sud. Sur le devant, l'escalier central du palais de Xerxès. Stolze, *Persepolis*, pl. XXIX.

aux deux édifices extraordinaires que nous avons décrits en premier lieu. Le roi, quand il ne lui plaisait pas de se transporter dans une des grandes salles du trône, se trouvait encore ici placé, pour tenir sa cour et donner ses audiences, dans un cadre qui n'était pas indigne de sa majesté. Partout autour de lui son image, plus grande que nature, s'offrait aux yeux, sculptée dans l'épaisseur des chambranles massifs. Au-dessous, autour, au-dessus de ces bas-reliefs, c'étaient des dallages, des murs et des plafonds décorés dans le même goût et avec la même richesse que ceux des salles de réception. Le métal et les bois précieux, l'ivoire et les émaux y mariaient, dans une belle harmonie, leurs teintes sévères ou gaies.

Pas un fût n'est resté debout, ni dans la salle, ni dans le porche; mais ce qui est plus singulier, c'est que l'on ne retrouve ici, gisants à terre, ni bases, ni tambours, ni chapiteaux. Tout ce qu'ont fait découvrir les fouilles exécutées par Coste, puis, plus à fond, par le gouverneur de Chiraz, ce sont les assises de fondation des supports, faites de blocs irréguliers, assises qui étaient jadis cachées sous le pavage. Sur la face supérieure de ces substructions, pas de dépression circulaire qui marque la place des bases, ni dans le vestibule, ni à l'intérieur du bâtiment[1]. On s'est demandé si les colonnes n'auraient pas été ici en bois, comme elles le sont aujourd'hui dans le *Pavillon des miroirs* (fig. 409)[2]. La conjecture, en soi, n'a rien d'invraisemblable; cependant des supports de bois auraient probablement été plus élancés encore que ceux qui se tirent du calcaire; or les antes sur lesquelles venait s'appuyer la couverture du porche donnent, pour les fûts qui la soutenaient, la même proportion que dans les édifices où l'existence de la colonne lapidaire ne saurait être révoquée en doute. Dans cette architecture simulée des tombes de la nécropole royale où l'on est d'accord pour reconnaître l'imitation d'une façade de palais, c'est aussi cette colonne de pierre qui paraît avoir servi toujours de modèle[3]; c'est donc elle que nous avons employée ici, tout en ayant peine à nous expliquer comment il se fait que, dans cet édifice, il n'en reste pas plus de débris.

Ni ici, ni dans aucun autre des édifices de Persépolis, il n'y a la moindre trace d'un étage supérieur. Aujourd'hui encore, dans les maisons et les palais de la Perse moderne, toute la suite des appartements ne forme qu'un rez-de-chaussée coupé en plus ou moins de pièces.

1. Stolze, *Persepolis, Bemerkungen.*
2. G. Rawlinson, *The five great monarchies*, 4e édition, t. III, p. 287.
3. *Histoire de l'Art*, t. V, pp. 451-452.

Quant aux grandes salles du trône, leur caractère même exclut toute idée d'un second étage. Chacun de ces énormes vaisseaux forme, à lui seul, un ensemble complet; il n'exige, il ne suppose même aucune dépendance. Rien de plus arbitraire et qui supporte moins l'examen que les restaurations de Fergusson, qui place au-dessus du plafond des salles hypostyles un second ordre supportant une plate-forme sur laquelle le roi serait venu adorer le feu. Où placer, dans l'économie de ces bâtiments, un escalier monumental semblable à ceux du palais et dont les volées eussent assez de champ pour atteindre une hauteur de 15 à 25 mètres? On n'imagine sans doute pas le roi grimpant, comme les ouvriers chargés de réparer la couverture ou de manœuvrer les tapisseries, par des cordes ou par des échelles.

La restauration de la façade principale, telle que nous la présentons (pl. IX), n'offre pour ainsi dire pas d'éléments qui laissent place au doute, comme on peut s'en convaincre en examinant les vues de l'état actuel données par Coste et par d'autres explorateurs [1]. Des morceaux du crénelage de l'escalier ont été retrouvés sur les côtés (fig. 340). Le perron existe jusqu'à la naissance de la frise formée de ces plantes à palmette terminale qui caractérisent la décoration perse (fig. 345, 346, 349). On aperçoit aussi la partie inférieure des griffons et du globe ailé. Les deux antes monolithes qui limitent le porche sont encore debout; l'une a gardé toute sa hauteur, 6^{m},80; l'autre est tronquée. Le grand appareil du soubassement qui portait les ailes est encore en place jusqu'à la hauteur de l'escalier; il laisse voir la légère saillie du ressaut qui, aux angles, sert de base à une sorte de pilastre. Nous avons dit quelles traces avait laissées le portique, qui est double en profondeur. Quant aux portes et aux niches que l'on voit indiquées, au fond et sur les flancs de ce vestibule, elles sont toutes intactes (fig. 294). Le caractère de l'entablement est déterminé par le profil de la crémaillère que garde celle des antes qui est demeurée entière et par la place qu'occupent sur le sol les bases du premier rang de colonnes (fig. 293). Relevez les fûts; les chapiteaux se trouveront sensiblement en arrière des entailles où viennent s'appuyer les extrémités des poutres du toit. C'est cette singularité même qui révèle la vraie nature de cet entablement. Étant donnée la situation relative des têtes de murs et des supports, il faut que la couverture ait fait une forte saillie sur les colonnes, à la manière d'un auvent, et les dessins de M. Chipiez mon-

1. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. 114-117. Texier, *Description*, pl. 117-118; Dieulafoy, *l'Art antique*, pl. 15, 16, 17 et 22.

trent comment ont dû être assemblées les pièces d'une charpente qui répondît à ces conditions (fig. 305 et 306)[1]. Cette disposition de la couverture ainsi projetée en avant est un caractère propre à l'architecture orientale; on ne trouve rien de pareil dans les temples grecs même les plus anciens.

La part de la conjecture est donc bien faible dans notre restitution. Au-dessus du perron, nous faisons régner un crénelage d'un genre particulier : il fallait que les habitants de ce palais, lorsqu'ils se tenaient sous ce porche, pussent s'accouder sur cette rampe. Sur l'assise terminale des antes, nous avons placé un lion en arrêt. L'ante monolithe, sorte de pilier, appelait un couronnement, et l'on a retrouvé, parmi les ruines des édifices de la Perse, les débris de figures en ronde bosse qui ont dû jouer dans la décoration ce genre de rôle[2]. Si ces figures ne sont pas indiquées dans l'architecture simulée des tombes royales, c'est que, dans les façades funéraires, l'entablement supporte l'estrade sur laquelle sont placés le roi et l'autel; devenu ainsi une sorte de socle, il s'est simplifié pour s'accommoder à cette fonction spéciale; il a perdu ses membres supérieurs. Les parois du mur de briques où s'encadraient les baies du vestibule sont divisées en panneaux; au-dessus de ceux-ci court une frise formée de figures d'archers semblables à celles qui ont été retrouvées à Suse (pl. XII); toute cette décoration est en terre émaillée. Le faîte du pavillon central dépasse celui des pavillons latéraux; ceux-ci ne renferment que des chambres, pièces qui n'ont pas l'importance du portique extérieur et de la salle hypo-

1. Le plan de Coste n'accuse pas moins cette particularité que celui de M. Dieulafoy, qui a été reproduit plus haut (fig. 293); mais Coste n'a pas su trouver dans l'auvent la solution du problème. Dans la restauration de cet édifice qu'il a présentée, il a légèrement avancé les colonnes; il les a mises dans l'alignement des têtes de mur. Cependant il s'est gardé de modifier les résultats que lui avaient donnés les relevés exécutés sur le terrain; il a mieux aimé laisser subsister entre son état actuel et sa restitution une contradiction qui témoigne à la fois de sa sincérité et de son embarras (voir *Perse ancienne*, pl. 121 et 121 *bis*).

2. *Histoire de l'Art*, t. V, pp. 710-711. Nous indiquerons, à titre de curiosité, un rapprochement qui pourrait contribuer à justifier l'emploi que nous avons fait de ces figures isolées d'animaux en les plaçant au sommet des antes ou sur des socles. Une colonne d'Açoka, le célèbre réformateur bouddhiste de l'Inde, porte à son sommet l'image en ronde bosse d'un lion (E. Soldi, *les Arts méconnus*, p. 326). Or, quand Açoka bâtissait ses édifices deux cent cinquante ans environ avant notre ère, on n'était pas loin du temps où les palais de Persépolis étaient encore debout, et l'on sait quelles relations prolongées ont existé entre la Perse et la vallée de l'Indus au temps des Achéménides; une partie du bassin de ce fleuve formait une satrapie de l'empire de Darius. Par cette voie, certaines formes caractéristiques de l'architecture royale des Perses auraient pu s'introduire jusque dans l'Inde, et, dans ce qui subsisterait de ces imitations, on pourrait parfois retrouver tel trait qui aurait disparu dans ce qui reste des modèles.

style. Les deux portions de l'édifice se distinguent aussi par le caractère de leur couronnement; au milieu c'est le créneau qui règne, tandis que sur les côtés la gorge égyptienne sert d'amortissement. La restitution de la charpente qu'a présentée M. Chipiez montre comment cette forme de couronnement pouvait être donnée par le bois (fig. 305 et 306); l'analogie du palais d'Ecbatane, où tous les bois étaient recouverts de feuilles de métal, conduit à supposer que ces créneaux étaient dorés[1]. Quant à la gorge, on a pu remarquer que l'architecte perse affecte cette moulure aux portes et aux fenêtres, parties secondaires du bâtiment; elle ne paraîtra donc pas déplacée dans ces ailes, qui ont aussi ce même caractère d'accessoires et de compléments. On n'a point donné de cannelures aux colonnes du vestibule; c'était une manière d'indiquer que, dans certains de ces palais, le fût a pu rester lisse, comme il l'est dans les portiques feints des tombeaux de *Nakch-i-Roustem*. Malgré cette simplification, le centre de l'édifice, avec sa colonnade et ses baies ornées de sculptures, garde un aspect riche et varié, tandis que les murs pleins qui enveloppent les chambres n'ont d'autre ornement, sur leurs faces extérieures, que ces tracés géométriques dessinés par des briques de diverses couleurs, qui fournissaient le moyen de parer sans effort de larges champs unis[2]. Au-dessus de l'espèce de tapisserie que figurent ces bandes qui se croisent, on a ajouté ici une frise faite de carreaux vernissés dont le motif appartient au répertoire courant de l'art oriental; ce sont deux griffons affrontés que sépare un arbre. Un peu plus haut, en dessous de l'entablement, on a ménagé de petites fenêtres à balustrade de pierre; il fallait montrer comment l'architecte pouvait introduire un peu de jour dans ces intérieurs qui, autrement, n'auraient été éclairés que par la porte.

En avant du palais, nous avons supposé le sol tout sillonné de petits canaux d'irrigation qui, cachés sous des plantes dont ils baignent le pied, entretiennent ici une végétation toujours fraîche; on use encore de cet expédient, en Perse, pour obtenir l'équivalent de nos pelouses. Autour de ces pièces de gazon, il y a des allées et comme des trottoirs à fleur de sol dallés en pierres de couleur. Vers la droite, on aperçoit la moitié d'un bassin, au milieu duquel se dresse, sur un terre-plein, une cage métallique. Nous avons signalé le réservoir que l'on rencontre, à l'entrée de l'esplanade, entre les Propylées et la Salle hypostyle; d'autre part, on sait, par les bas-reliefs de l'Égypte et de l'Assyrie, que

1. *Histoire de l'Art*, t. V, p. 499.
2. *Ibidem*, t. V, p. 549.

les monarques assyriens se plaisaient à avoir autour d'eux, plus ou moins apprivoisés, des lions ou d'autres animaux sauvages, les uns lâchés dans leurs parcs, les autres enfermés derrière des barreaux.

Derrière cette pièce d'eau, on aperçoit, telle qu'elle existe encore à cette place, une des rampes du palais de Xerxès, puis, posé sur un socle, un de ces taureaux dont nous avons déjà signalé le rôle; c'est justement parmi les décombres de cet édifice qu'a été retrouvé le seul exemplaire que nous possédions de ces figures isolées. Plus loin, au dernier plan, la Salle aux cent colonnes, vue d'angle, avec ses murs restitués, et, par derrière, une des tombes royales.

Entre ces édifices, nous avons planté quelques palmiers. Il n'est pas de forme végétale qui, par le port élancé de sa tige et l'élégance de son feuillage, se dispose mieux avec les bâtiments auprès desquels il est planté, en cache moins les contours et en fasse mieux valoir la hauteur. Le palmier n'est plus cultivé aujourd'hui dans la plaine de *Mervdacht;* mais la chaleur y est assez forte pour qu'il puisse prospérer, au moins comme plante d'ornement, pourvu qu'on l'arrose à discrétion pendant la saison sèche et que, par le choix de l'exposition, on le protège contre les vents froids de l'hiver. Nous avons dit quel goût les Perses avaient pour les arbres et quel plaisir ils prenaient aux tentatives et aux succès de l'acclimatation[1].

Le palais que nous venons de restaurer et de replacer ainsi dans son cadre a été construit par Darius. C'est ce dont nous avertissent les inscriptions gravées en trois langues sur les chambranles des portes et des fenêtres du bâtiment[2]; mais Darius n'a pas eu le temps de terminer son œuvre; on le sait par le texte plus long et très explicite qui se lit dans les tablettes du soubassement et sur une des faces de l'ante[3]. Xerxès y dit avoir achevé ce que son père avait commencé. Enfin une dernière inscription, qui remplit deux tablettes ménagées dans la face du perron occidental, témoigne que la double rampe qui se développe de ce côté a été bâtie par Artaxerxès Ochus[4]. Cent cinquante ans après Darius, ce prince compléta ainsi l'ouvrage de son illustre aïeul. Peut-être peut-on deviner ce qui l'y a décidé.

Le palais de Darius n'a qu'une médiocre étendue, une superficie de 1 200 mètres carrés. Avec son grand salon et avec les pièces, distribuées

1. *Histoire de l'Art*, t. V, p. 657.
2. Fr. Spiegel, *Die altpersischen Keilinschriften*, 1881, p. 51.
3. Fr. Spiegel, *Ibidem*, pp. 63-64.
4. Fr. Spiegel, *Ibidem*, p. 69.

à l'entour, où trouvaient place les scribes et les gardes, il était très bien approprié aux exigences de la vie extérieure et publique du roi; mais il n'aurait pas suffi à loger ses épouses et ses enfants, ainsi que le nombreux personnel attaché à leur service. Ici, comme dans les autres résidences, anciennes et modernes, des souverains orientaux, le *harem* formait certainement un quartier séparé; c'est ce que rappelle, à propos de Suse, le *Livre d'Esther*, où le narrateur distingue à plusieurs reprises la *maison royale* et la *maison des femmes*. Cette « maison des femmes », on est tenté de la chercher, pour Persépolis, à l'angle sud-ouest du plateau, dans un édifice dont il ne subsiste plus que quelques assises d'arasement, quelques fragments de colonnes, et des pans de murailles, avec la partie inférieure des figures que l'on rencontre aux mêmes places dans les autres constructions royales (fig. 290, n° 4). Il y a là les débris d'un perron qui faisait face à celui du palais de Darius. Les deux bâtiments se regardent; ils paraissent ainsi se faire pendant, comme s'ils étaient les deux moitiés similaires d'un même ensemble. La position reculée qu'occupent ces ruines, à l'une des extrémités de l'esplanade, convient fort bien au harem.

L'inscription de l'escalier ajouté après coup à l'œuvre de Darius est ici répétée, sans une variante, sur le soubassement. Les deux travaux ont donc été exécutés en même temps. Darius avait ailleurs son harem; les restes en sont peut-être cachés sous la butte de décombres, non encore déblayée, qui s'élève à l'est du palais de ce roi. Ochus possédait plus de femmes et d'eunuques que son vaillant ancêtre; on sait, par les historiens grecs, combien, de la fin du sixième au milieu du quatrième siècle, les mœurs s'étaient amollies chez les Perses. L'ancien quartier des femmes était devenu insuffisant. Ochus en bâtit un nouveau plus spacieux et plus riche. Comme, pendant les séjours qu'il faisait à Persépolis, il résidait parfois dans le palais auquel était attaché le souvenir du second fondateur de la monarchie, il voulut ménager, entre les bâtiments, une communication plus rapide ou tout au moins plus commode que celle qui résultait des dispositions primitives; la porte ouverte dans le mur occidental et l'escalier qui y faisait suite permettaient au prince d'aller et de venir sans avoir à passer par la salle hypostyle et par le grand vestibule.

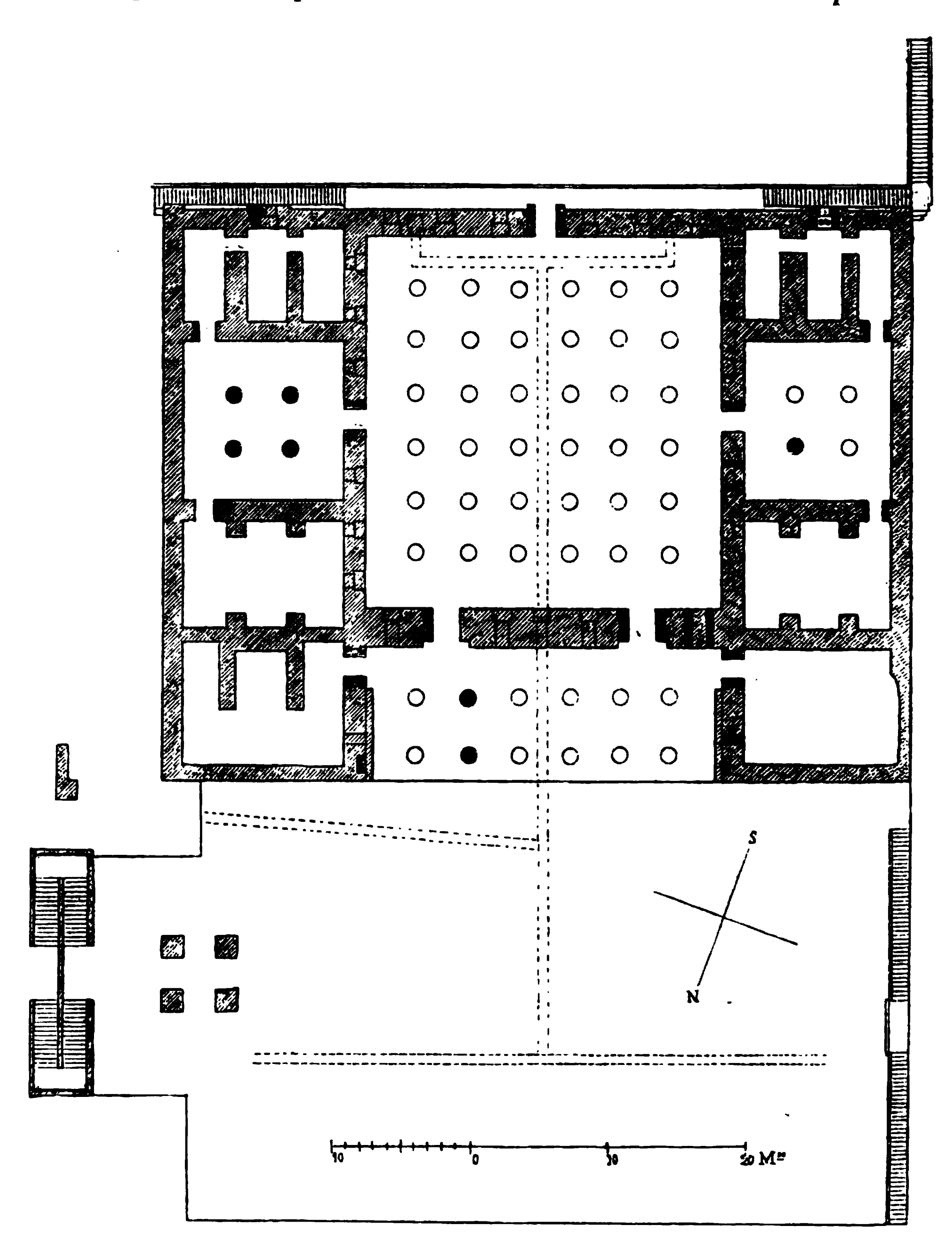
On objectera peut-être que les scènes figurées sur les parois du palais d'Ochus n'ont rien qui les distingue de celles que l'on trouverait dans les autres palais. On remarquera d'abord que les seuls bas-reliefs conservés sont ceux du soubassement; nous ne savons ce qu'il y avait

dans les chambranles. La sculpture perse dispose d'ailleurs d'un si petit nombre de thèmes, elle les ressasse avec une docilité si routinière, qu'il n'y aurait pas lieu d'être surpris si, sans se préoccuper de la destination du bâtiment, l'artiste avait partout répété ici les images que son ciseau était habitué à semer sur la face des escaliers où devait monter son maître et des portes par lesquelles il devait passer.

Ce harem, si harem il y a, n'était pas moins voisin d'un autre édifice, de celui que l'on appelle le palais de Xerxès, parce que ce roi y a mis en plusieurs endroits sa signature (fig. 390, n° 5)[1]. C'était, après les deux grandes salles du trône, le plus vaste édifice du plateau ; sa surface était de 2 120 mètres carrés. Il n'y a pas lieu de le décrire en détail ; il est, dans son ensemble, moins bien conservé que le palais de Darius et il en reproduit les dispositions, mais à plus grande échelle (fig. 445). C'est ainsi que le portique antérieur a douze colonnes au lieu de huit, et qu'il y en a trente-six au lieu de seize dans la salle hypostyle[2]. Des deux côtés de cette salle et du portique il y a des chambres ; mais ici elles sont plus grandes et, dans les deux principales de ces pièces, le toit était soutenu par quatre colonnes. La seule différence notable, c'est que, dans le palais de Xerxès, il n'y a pas d'appartements en arrière de la salle hypostyle. On avait tenu à ménager une terrasse très spacieuse en avant de la façade et, pour obtenir ce résultat, il avait fallu si bien reculer l'édifice sur la plate-forme, que le mur de fond du salon central est planté presque sur le bord du vide, au-dessus de cette terrasse méridionale qui est de toutes la plus basse. On remarquera le canal souterrain qui court sous le palais dans toute sa longueur, et qui, vers le fond de la grande pièce du milieu, se sépare en deux branches. La pente très marquée qu'il prend au sortir de l'édifice semble indiquer que c'était un égout (fig. 446)[3]. Plusieurs rampes donnaient accès à ce bâtiment ; l'une d'elles, à l'angle sud, offre cette particularité que, seule parmi tous les escaliers de l'esplanade, elle est perpendiculaire et non parallèle au mur du terre-plein où elle conduit. Les degrés sont taillés dans le roc ; point de parapet ; aucun ornement.

1. Flandin et Coste, *Perse ancienne, Texte*, pp. 110-115.
2. C'était la roche vive qui formait le sol de cet édifice. Là où se dressaient les colonnes, il y a des saillies du roc qui en marquent la place, saillies auxquelles adhèrent encore quelques fragments de bases.
3. C'est l'existence de ce canal qui avait induit Texier à appeler cet édifice *les Bains*. Nous avons vu qu'il y avait des canaux de ce genre sous la grande salle hypostyle de Xerxès, à laquelle on ne rêvera jamais de prêter cette destination. Ici, dans un palais habité, il fallait des conduits qui emmenassent les eaux vannes, les immondices.

La décoration sculpturale de cet édifice ne sort pas de la règle commune, sauf qu'ici la lutte symbolique du roi et des monstres, motif pour lequel les sculpteurs de Darius semblent avoir eu une prédilec-

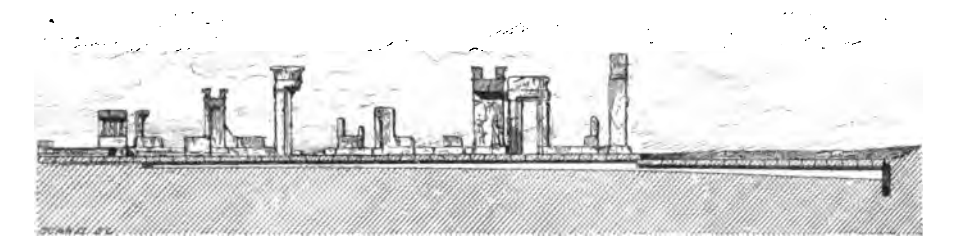


445. — Le palais de Xerxès. Plan. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CXXXI.

tion très marquée, est remplacée dans les chambres latérales, aux fenêtres et au tableau des portes, par des figures de serviteurs qui tiennent des serviettes et des vases à parfums, substitution que l'on

pourrait expliquer par le développement graduel du faste de la vie royale.

Le palais de Darius fait face au midi; comme tous les autres édifices de l'esplanade, le palais de Xerxès regarde le nord ou, pour parler plus exactement, le nord-ouest. Peut-être faut-il chercher là une des raisons qui ont décidé Xerxès à ne pas se contenter de la maison bâtie par son père. C'était une habitation d'hiver que celui-ci s'était préparée; il l'avait tournée de manière qu'elle s'ouvrît largement aux rayons du soleil, dans la saison où ceux-ci sont les bienvenus. Xerxès voulut pouvoir résider à Persépolis dans un autre temps, alors même que l'astre puissant est un ennemi contre lequel on se met en garde, et



446. — Le palais de Xerxès. Coupe longitudinale sur l'axe du canal. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CXXXV.

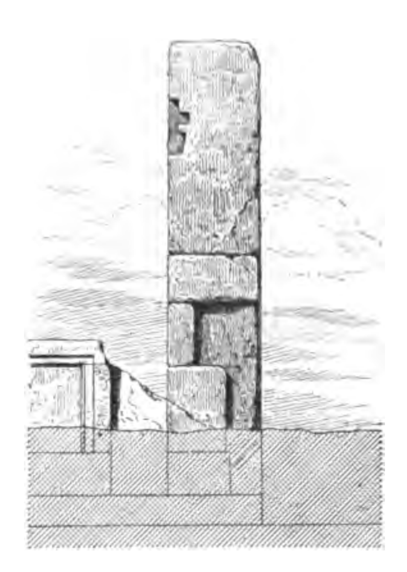
il revint à l'orientation qui, sous ce ciel de feu, est de beaucoup la plus favorable pendant la plus grande partie de l'année[1].

Si le plan des deux palais élevés par les premiers princes de la deuxième dynastie perse en laisse deviner la destination et le caractère, si les textes qui y sont gravés en nomment les fondateurs, on ne sait trop, en revanche, à quel prince attribuer le petit édifice dont les restes se trouvent à 55 mètres vers l'est du palais de Xerxès, ni quelle idée s'en faire (fig. 290, n° 6)[2]. Pas d'inscription; quant au plan, il est singulier. L'édifice n'a pas été déblayé; la construction y est enterrée jusqu'à une assez grande hauteur (fig. 304 et 447); on reconnaît pourtant

1. Persépolis devait, moyennant certaines précautions, être très habitable même pendant l'été. On y est déjà à 1 699 mètres au-dessus du niveau de la mer. M. Houssay y a séjourné au mois de juillet; le thermomètre y marquait à l'ombre, vers deux heures de l'après-midi, de 40 à 41 degrés; mais c'était à l'ombre en plein air. La chaleur irradiée du sol que le soleil chauffait à quelques pas de là se faisait naturellement sentir au thermomètre. Dans les vastes salles des palais, derrière leurs murs épais, quand toutes les tentures étaient baissées, la température devrait être inférieure d'au moins 10 ou 15 degrés à celle du dehors. On avait d'ailleurs, pour se reposer des fatigues du jour, les nuits qui sont d'une exquise fraîcheur. Le matin, il n'y a guère plus de 15 à 20 degrés.

2. Flandin et Coste. *Perse ancienne, Texte*, pp. 115-116.

un portique de huit colonnes sur deux rangs précédant une salle qui en comptait seize; tout autour, aucun vestige de chambres latérales; cependant, ici comme dans les palais d'habitation, la grande pièce est de forme barlongue et non carrée. Si l'on ne veut pas supposer la disparition d'annexes dont les murs auraient disparu, il faut croire qu'il y avait là une petite salle d'audience, réduction très soignée ou prototype de la Salle aux cent colonnes [1]. On a proposé de voir dans cette ruine le plus ancien monument du plateau, un édifice qui remonterait jusqu'à Cambyse ou même à Cyrus; l'architecture aurait ici, dit-on, un caractère tout particulier de solidité grandiose; la sculpture aurait plus de relief et d'accent que partout ailleurs [2]. Il y a une première difficulté : les travaux de l'esplanade ne paraissent pas avoir été commencés avant le règne de Darius. D'ailleurs, aucun des explorateurs qui ont étudié sur place les débris de ces bâtiments n'a eu cette impression d'une différence de style et d'une plus haute antiquité; l'un d'eux croit même pouvoir affirmer que les bas-reliefs sont ici de la même main que ceux du palais de Xerxès [3].


447. — Édifice du nord-est. Reste d'un chambranle. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CXLII.

Pour achever cette énumération, il ne reste plus à mentionner que des traces confuses qui se rencontrent entre le palais de Xerxès et l'angle sud-ouest de la Salle aux cent colonnes (fig. 290, n° 7 du plan). Il y a eu là certainement un édifice de quelque importance; les pieds-droits ont une hauteur moyenne de 6m,50; mais il ne subsiste plus assez d'éléments pour qu'il soit possible de deviner et de rétablir le plan. Plus faibles encore sont les vestiges d'un portique qui se dressait au bord même de la terrasse, à l'ouest du palais de Darius. Même embarras pour la ruine qui forme une butte dans la plaine, à quelque distance de l'angle sud du plateau (fig. 290). Il y avait là un édifice qui, plus voisin que les autres des villages et de leurs cimetières, a été presque complètement détruit.

1. L'ensemble du monument a 18m,88 sur 27m,67, et le portique 15m,74 de long sur 9m,50 de profondeur. La surface totale n'est que de 504 mètres.
2. Fergusson, *The palaces of Nineveh and Persepolis restored*, pp. 131-133.
3. Stolze, *Persepolis, Bemerkungen.*

On n'y distingue plus qu'une baie, semblable à celle des palais de l'esplanade, dont les jambages portent deux bas-reliefs mutilés et méconnaissables.

C'est du nord-ouest qu'est prise la vue où nous avons essayé de présenter l'ensemble des édifices dont la réunion constituait la résidence royale, vers le milieu du quatrième siècle, avant la conquête macédonienne et les violences qui l'accompagnèrent (pl. IX). Il y avait d'ailleurs là, on n'en saurait douter, plus d'édifices que nous n'en avons mis dans ce tableau ; on remarquera sur le plan général plusieurs amas de décombres qui n'ont pas encore livré leur secret; nous n'avons entrepris de restaurer que les bâtiments dont les restes ont assez d'importance pour permettre une restauration qui ne soit pas de pure fantaisie. Les voyageurs, en étudiant de près ces ruines, ont parfois émis l'idée que plusieurs de ces constructions n'avaient jamais reçu la dernière main. Ici ce sont des cadres préparés pour des inscriptions qui n'ont jamais été gravées [1]; là ce sont des escaliers dont les sculptures ne paraissent pas avoir été toutes exécutées [2]. Ailleurs, dans la partie septentrionale du plateau, on voit gisants à terre nombre de fûts et de chapiteaux qui ne sont qu'épannelés, ce qui induirait à penser que les travaux d'édification se poursuivaient encore, sur plus d'un point, quand ils furent brusquement interrompus par la chute de la monarchie [3]. Les rois de Perse, il est vrai, tous issus d'Achéménès, ne paraissent pas avoir été aussi indifférents à l'achèvement ou à l'entretien des monuments de leurs prédécesseurs que l'étaient, par exemple, en Égypte, ces Pharaons qui démarquaient les sphinx et les temples bâtis par les dynasties antérieures, ou, en Assyrie, ces monarques dont chacun, aussitôt après son avènement, commençait à se bâtir un palais qui fût son œuvre propre et, pour y être plus vite installé, retournait et employait comme vieux matériaux les dalles d'albâtre où étaient ciselés les exploits de ses prédécesseurs. A Persépolis, au contraire, Xerxès termine le palais érigé par Darius et Ochus y fait une addition impor-

1. C'est ce qui est arrivé pour la salle hypostyle de Xerxès (*Histoire de l'Art*, t. V, p. 696, note 1).

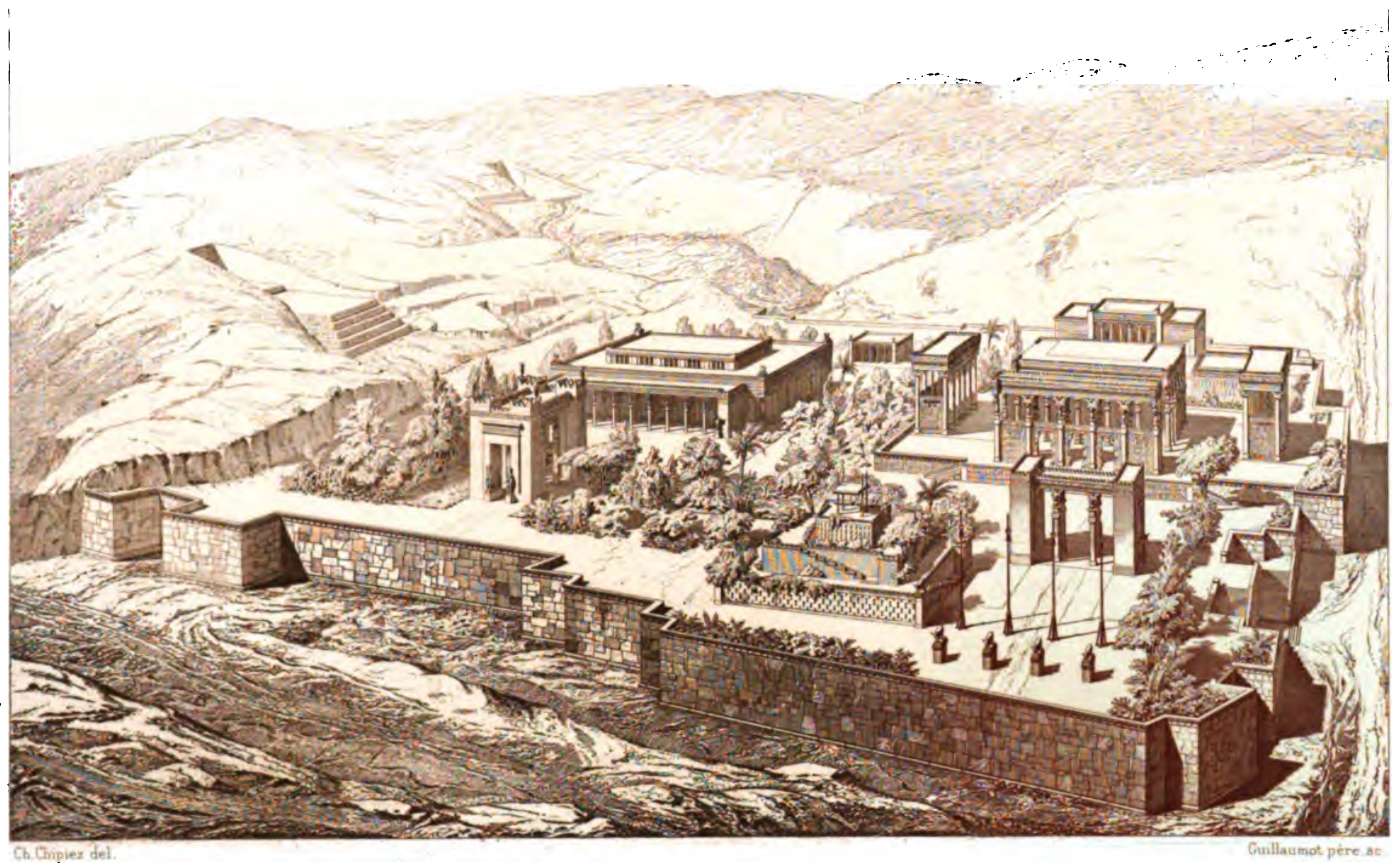
2. Il en serait ainsi, selon Stolze, au palais de Xerxès et au palais d'Ochus (*Persepolis, Bemerkungen*).

3. Flandin, *Relation*, t. II, p. 200. Stolze (*Bemerkungen*, *i*) se demande si toutes les colonnes de la salle hypostyle de Xerxès ont jamais été dressées, s'il y en a jamais eu d'autres de montées que celles qui sont encore debout et celles dont les tambours gisent à terre. Il fait remarquer que, pour les cimetières musulmans, on n'emploie guère que de petits matériaux, et que l'on a peine à comprendre comment auraient disparu des masses comme celles de ces énormes fûts.

tante; à Suse, c'est Artaxerxès Mnémon qui, lorsqu'il entreprend sa grande salle du trône, déclare ne faire que rétablir, en sa beauté première, un palais jadis bâti par le fils d'Hystaspe. Cependant, malgré cette solidarité ainsi proclamée, il est possible que, lorsqu'un roi laissait à sa mort des travaux en cours d'exécution, ceux-ci se soient ensuite ralentis et qu'ils aient été souvent suspendus, pendant les périodes de compétition au trône et de troubles intérieurs. On n'est plus en mesure aujourd'hui de saisir la différence, de distinguer ce qui n'a jamais été fait et ce qui a été défait; nous avons donc dû supposer complets tous les édifices qui ont trouvé place dans cette perspective.

Ces édifices ayant été décrits séparément, de longues explications seraient ici superflues; à l'aide du plan (fig. 423), on se rendra facilement compte des distances qui séparent sur le terrain les différents palais. Sur le devant de notre vue d'ensemble, on aperçoit la face septentrionale et, à droite, en raccourci, la face occidentale du mur de soubassement. Pour lui rendre son aspect primitif, il a suffi d'en restaurer le couronnement, partout détruit. L'ampleur avec laquelle il se développe, entre la plaine et la montagne, fait sentir combien était puissant le maître qui a commandé cet ouvrage, et la beauté du travail témoigne de l'habileté professionnelle des ouvriers auxquels en a été confiée l'exécution. Les nombreux ressauts de l'enceinte et ses changements de direction, en rompant les lignes, en mettant l'ombre à côté de la lumière, donnent à cette muraille quelque chose de la variété pittoresque, on pourrait presque dire de la vie du roc naturel; mais, si l'œil était tenté de s'y tromper, la savante ordonnance du grand escalier lui rappellerait aussitôt qu'il est en présence d'une des plus nobles créations du génie de l'homme.

Tout près du sommet de la double rampe, les Propylées se dressent au seuil de l'esplanade, tournés vers l'édifice qu'ils précèdent, vers la grande Salle hypostyle de Xerxès. Celle-ci, fièrement assise sur son terre-plein, montre à la fois, groupés autour de son majestueux quinconce, ses trois portiques, dont l'un se présente de face et laisse passer le regard entre ses hautes colonnes, tandis que le second est vu d'angle et que le troisième se présente par son petit côté. En avant du portique antérieur, nous avons planté quatre de ces mâts comme il y en avait devant les palais assyriens, mâts dont le bois était caché sous un revêtement de métal et dont la tête se terminait par un étendard ou pouvait se pavoiser de draperies multicolores qui flottaient au vent; devant ces mâts, autant de taureaux sont dressés sur des socles. Ces acces-



Ch. Chipiez del. Guillaumot père sc.

PERSÉPOLIS

VUE GÉNÉRALE

PERSPECTIVE À VOL D'OISEAU

Restauration par Ch. Chipiez

soires servent à indiquer comment on avait pu s'y prendre pour garnir et meubler les espaces qui séparaient les divers monuments. Les arbres étaient aussi, pour ce même objet, une ressource toujours présente ; si nous n'en avons fait qu'un usage très discret, c'est qu'il importait de ne cacher à l'œil aucune des fabriques qui devaient trouver place dans cette image.

Ce palais, le premier que l'on rencontrât sur l'esplanade, était celui qui, par ses dimensions extraordinaires et par l'originalité de ses dispositions, devait faire sur l'esprit du visiteur l'impression la plus forte ; c'est lui qui prend ici le plus d'importance. Du palais de Darius, tourné vers le sud, on n'aperçoit que la face postérieure, et encore est-elle en partie cachée ; quant à celui d'Ochus, on ne pouvait essayer de le rétablir : il est trop ruiné. Le palais de Xerxès se développe au dernier plan, derrière la salle hypostyle ; la distance qui l'en sépare et la hauteur du terre-plein qui le porte rendent visible toute la façade de cet édifice. Vers la gauche, on découvre, isolé sur la terrasse moyenne, la plus vaste de toutes, le petit bâtiment énigmatique qui ne se compose que d'un vestibule et d'un salon à colonnes (n° 6) ; mais ce qui attire surtout l'attention dans cette partie de l'esplanade, c'est la masse énorme de la Salle aux cent colonnes et ses propylées, restaurés sur le modèle de l'autre porte monumentale, mais autrement orientés. On n'avait pas la même ressource pour le bâtiment dont quelques débris ont été signalés entre l'angle méridional de la Salle aux cent colonnes et les monticules qui bordent à l'est le groupe des palais d'habitation (n° 7) ; il ne figure donc pas dans la vue ; mais, en revanche, pour répondre à l'indication que donnent ces buttes de décombres et particulièrement le tertre contigu au palais de Darius, pour remplir un espace où il y avait certainement, dans l'antiquité, une construction quelconque, on a cru pouvoir accorder ici quelque chose à la conjecture. On a donc posé sur ce tertre, en l'entourant de beaux arbres, un pavillon de plaisance, un édifice analogue aux tours à étages de l'Assyrie et surmonté d'un kiosque fait de bois ou de métal. De ce belvédère, le roi pouvait contempler tout ensemble les palais élevés par lui-même ou par ses prédécesseurs et le magnifique spectacle de la ville voisine, de la plaine verdoyante et de sa ceinture continue de hautes montagnes.

Tout au fond, à l'arrière-plan, la vue est barrée par le rempart de la longue côte à laquelle s'adossait l'esplanade qui servait de piédestal à tous ces monuments ; les façades sculptées de deux tombeaux se déta-

chent sur les flancs du roc (fig. 290, n°s 10 et 11); le Saint-Denis de ces princes touchait à leur Versailles. La sévérité de ces pentes nues et grises devait d'ailleurs faire un heureux contraste avec les splendeurs variées de la cité royale. Ce contraste, aucun dessin, tout fidèle qu'il soit, n'en peut donner l'idée; seule la peinture pourrait tenter de le traduire aux yeux. Pour deviner l'aspect que devait offrir le plateau de Persépolis, lorsque les Grecs s'y répandirent, émerveillés, sur les pas d'Alexandre, il faut lui rendre, par la pensée, ce qui contribue si fort au charme et à l'effet des édifices de la Perse moderne : il faut faire couler l'eau des montagnes voisines dans ces canaux qui en gardent encore la trace; il faut étendre sur la roche la verdure des pelouses humides et mêler aux colonnades les feuillages mobiles des platanes et des cyprès, réfléchis dans le miroir des bassins; il faut raviver l'éclat et la gaieté des couleurs que le pinceau appliquait sur la pierre ou sur la brique et de celles que fournissaient par eux-mêmes des matériaux tels que les bois précieux, le bronze, l'argent, l'or et l'ivoire. Quelques défauts qu'une critique rigoureuse puisse reprocher à cette architecture, elle avait la grandeur des lignes et l'harmonie des tons; l'effet devait en être prodigieux, même sur des yeux habitués à l'élégance souveraine et à la pure noblesse des temples helléniques.

L'esplanade construite par Darius garde les restes d'au moins huit édifices différents, et il est probable que les débris de plusieurs autres sont cachés sous des remblais; parmi les ruines des constructions encore visibles au-dessus du sol, on a compté plus de douze cents figures sculptées dans la pierre appareillée. Cet ensemble, malgré les lacunes qu'il présente, est donc encore, entre ceux que nous a légués l'effort des races antiques, l'un des mieux conservés, l'un des moins maltraités par les intempéries et par la main des hommes. S'il en est ainsi, c'est que le plateau, selon toute apparence, a cessé d'être habité bientôt après la chute de la monarchie perse. On a bien signalé, dans le palais de Darius, la trace de remaniements qui s'expliqueraient par le désir qu'aurait eu un prince ou un satrape de s'établir sous le toit dressé jadis par le plus grand roi de la Perse, et l'on a pu rattacher à cette tentative la construction du mur dont les vestiges se voient sur la colline, derrière les tombes[1]; mais si l'essai a été tenté, il ne semble pas que les intrus soient demeurés longtemps dans cette résidence où ils devaient être dès lors tout entourés de ruines; on n'a pas recueilli,

1. *Histoire de l'Art*, t. V, pp. 528, note 4, et p. 619.

sur l'esplanade, un seul monument qui porte la marque du style des Séleucides, des Parthes ou des Sassanides. L'œuvre de destruction avait été commencée par les incendies qu'allumèrent les Macédoniens; dans la Salle aux cent colonnes, le sol est jonché de cendres ; au palais de Xerxès, les pierres paraissent avoir été fendues profondément par une violente chaleur[1]; mais les édifices qu'avait épargnés la torche de Thaïs n'ont pas dû survivre longtemps à ceux où elle avait promené la flamme. Ils ont dû périr à peu près de la même manière, par la chute du comble s'abattant à l'intérieur et renversant les colonnes. Quand les toitures n'ont plus été surveillées et entretenues, les eaux qui s'infiltraient à travers ont dû bientôt atteindre et faire pourrir les architraves de bois; un peu plus tôt, un peu plus tard, celles-ci se sont rompues sous le poids du lourd matelas de terre qu'elles avaient à porter. Ailleurs, ce sont peut-être les murs en brique crue, sur lesquels reposaient les extrémités des poutres, qui se sont fendus les premiers et qui ont amené ainsi la dislocation de la charpente. La construction ne présentait pas ici la même solidité, les mêmes chances de durée que dans les temples de l'Égypte et de la Grèce, où l'entablement est de pierre. Peut-être cinquante années d'abandon suffirent-elles à mettre ces bâtiments dans un état qui ne différait guère de celui où nous les voyons aujourd'hui; car il ne semble pas que les générations suivantes soient venues chercher ici beaucoup de matériaux. Pour s'en procurer, le plus simple aurait été de commencer par prendre ceux qui étaient disponibles, plutôt que s'astreindre à dépecer, non sans peine, un appareil très résistant et à briser les énormes monolithes des chambranles et des antes; or on voit encore, gisant à terre sur plus d'un point de l'esplanade, des pierres de taille et des tambours tout préparés, mais qui n'ont jamais servi. Le transport aurait d'ailleurs présenté de grandes difficultés; on n'arrive au plateau et on n'en sort que par une longue suite de degrés qui ne se serait point prêtée aux charrois. Si les gens d'Istakhr voulaient de la pierre de taille, ils n'avaient pas besoin d'aller si loin pour en trouver; ils en avaient sous la main dans leurs anciens édifices; cependant plusieurs de ceux-ci, la porte fortifiée, les autels du feu, sont restés presque intacts. C'est sans doute que les traditions de l'architecture royale des Achéménides se sont bien vite perdues, après que cette dynastie fut tombée. Dès lors, dans cette province, on employa surtout la brique, qui était d'un usage

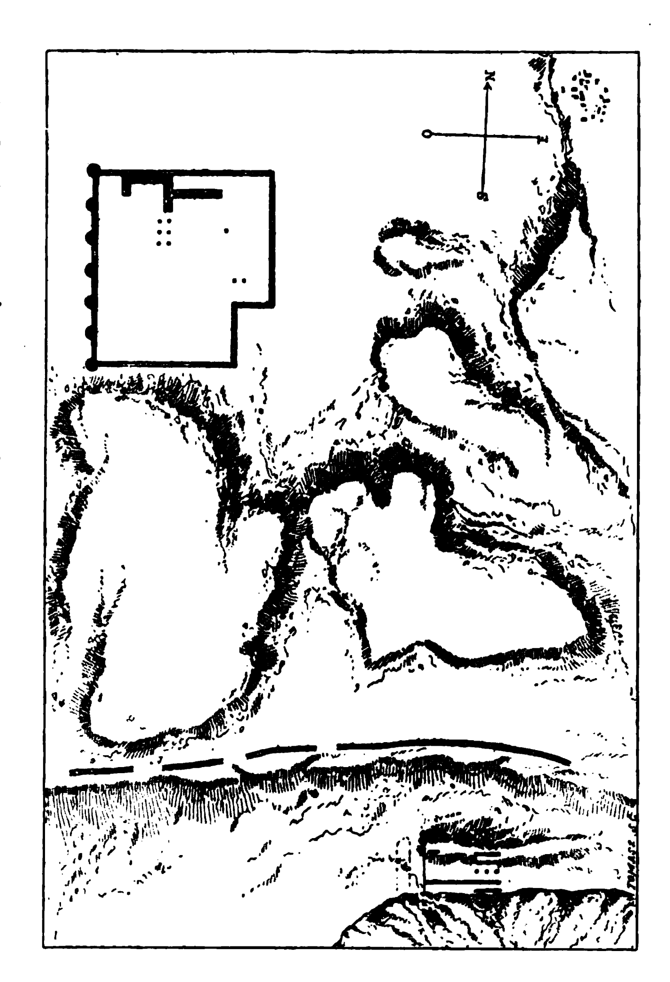
1. Stolze, *Persepolis, Bemerkungen*. Texier (*Description de l'Arménie et de la Perse*, t. II, p. 184) a fait la même remarque.

plus facile et plus expéditif. Istakhr même a cessé d'exister depuis neuf cents ans, et aujourd'hui que feraient de ces beaux blocs les habitants des misérables villages de la plaine, où les placeraient-ils dans leurs huttes aux murs de pisé? Tout ce qu'ils ont pu dérober à ces ruines, pendant de longs siècles, c'est, de temps en temps, une dalle arrachée aux pavages de la plate-forme et destinée à leurs cimetières; c'est, plus souvent encore, un fragment de fût qui sert de rouleau pour tasser et lisser, après les pluies, la couche d'argile battue qui forme la couverture des maisons. Cette pratique est générale dans toutes les contrées de l'Orient où les toits sont en terrasse; peut-être suffit-elle à expliquer comment ont disparu toutes les colonnes d'un faible calibre, celles par exemple des palais d'habitation.

§ 8. — LES PALAIS AUTRES QUE CEUX DE PERSÉPOLIS

L'étude des ruines de Persépolis nous a fait connaître l'esprit et les méthodes de l'architecture perse; elle a permis de restaurer les plus importants des édifices que les princes achéménides aient bâtis comme sièges de leur royauté. L'art du puissant empire se trouve donc représenté, dans cette histoire, par trois types différents, celui de la salle du trône ouverte, celui de la salle du trône fermée, et enfin celui du palais d'habitation. A la rigueur, il serait possible de s'en tenir à ces données; si l'on a cru devoir y joindre ici quelques indications sommaires sur certains restes de monuments du même genre qui ont été découverts sur d'autres points du territoire, ce n'est pas qu'elles changent rien à l'idée que nous avons été amené à nous faire des constructions royales, qu'elles y ajoutent quelque trait vraiment nouveau. Elles ont pourtant un intérêt : elles servent à montrer que l'art officiel de la monarchie achéménide a été partout semblable à lui-même. Il a pu, suivant les pays, faire dans ses bâtiments une part plus ou moins large à telle ou telle matière, substituer, par exemple, en Susiane, les bas-reliefs de terre émaillée aux bas-reliefs de pierre; mais il n'a pas modifié le caractère de la forme. Si, dans quelques édifices dont le plan n'est pas lisible tout entier, on trouve des dispositions qu'il est difficile de s'expliquer, partout reparaissent, avec des proportions semblables, les mêmes bases de colonne avec les mêmes fûts et les mêmes chapiteaux, partout les mêmes séries de figures, distribuées dans un ordre pareil.

Voici par exemple la ville d'Istakhr ; elle a survécu, jusqu'en plein moyen âge, aux palais de l'esplanade voisine[1]. Sur le site qu'elle occupait jadis, on voit, en plusieurs endroits, des débris de colonnes et de chapiteaux (fig. 383, C) ; or, dans ceux-ci, on reconnaît les deux types, le simple et le composé[2]. Istakhr avait donc plusieurs édifices qui datent du même temps que ceux de Persépolis ; mais un seul a laissé autre chose que des traces confuses ; on croit y deviner les restes d'un palais (fig. 383, A). Il y a là une colonne encore tout entière debout, avec le torse des taureaux qui la surmontaient ; les bases de huit autres colonnes sont encore en place ; plusieurs jambages de portes et de niches se dressent tout auprès, et le sol est jonché de tambours qui se sont couchés à terre sans se séparer (fig. 303). C'en est assez pour attester l'importance du bâtiment ; mais l'embarras commence lorsqu'on cherche à en rétablir le plan. Chambranles et fûts paraîtraient avoir été



448. — Istakhr. Le palais principal. Plan de l'ensemble des ruines. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. LVIII.

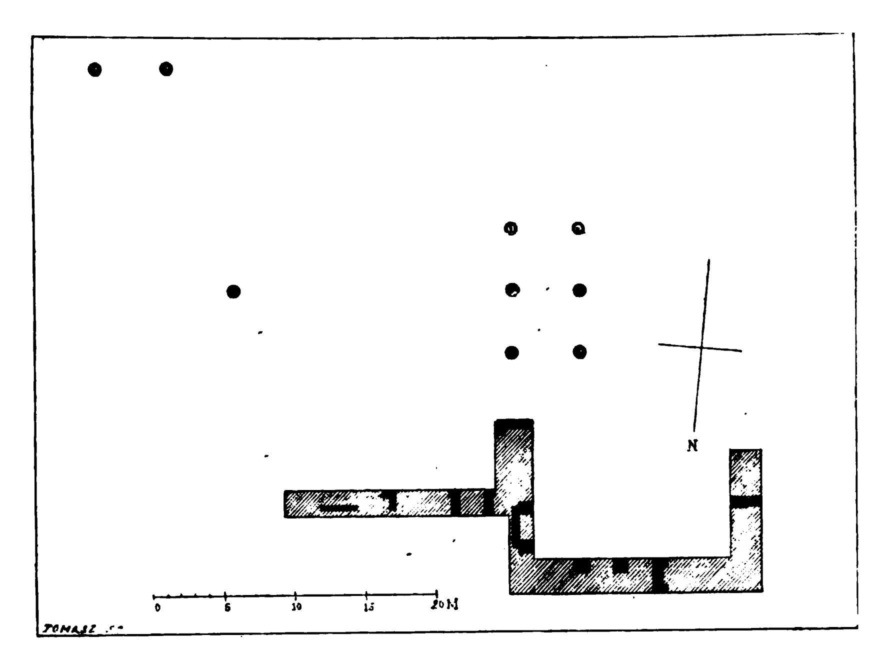
1. Après la conquête arabe, les habitants d'Istakhr, très attachés au culte du feu, s'étaient plusieurs fois révoltés contre leurs nouveaux maîtres, et la ville avait déjà dû souffrir, au cours des luttes provoquées par ces insurrections ; mais c'est seulement vers la fin du dixième siècle, dans une des guerres qui désolèrent la Perse sous Samsan-ed-Daulah, qu'elle paraît avoir été détruite et abandonnée (Barbier de Meynard, *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse*, p. 49).
2. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. 61. *Texte*, p. 69.

enveloppés par un mur dont les arasements dessinent un polygone irrégulier et dont une face, longue de 75 mètres, est flanquée de saillies semi-circulaires qui, placées à intervalles réguliers, ont l'air d'être les fondations d'autant de tours (fig. 448). Que font ici ces contreforts? S'ils se retrouvaient sur les autres faces, on y verrait des travaux de défense; mais dans ce qui subsiste des dispositions intérieures, il n'y a rien qui fasse songer à une forteresse. Il se pourrait que cette enceinte n'appartînt pas à la construction primitive ; les fondations en sont faites en pierre de blocage avec bon mortier de chaux, tandis que dans la partie septentrionale de l'enclos, on trouve des pans de mur en grosses assises appareillées à joints vifs. L'épaisseur de ces fragments est de $2^m,35$ et de $2^m,70$, tandis que celle de la muraille en maçonnerie ne dépasse point $1^m,70$. Il y a donc lieu de croire que cette muraille n'est pas contemporaine des colonnes et des baies en grand appareil ; ajoutée plus tard, elle aurait enveloppé un édifice plus ancien, une salle hypostyle que précédait un portique, salle dont un des côtés serait représenté par les morceaux qui subsistent aujourd'hui (fig. 449). Les colonnes qui en soutenaient la toiture n'avaient que $7^m,87$ de haut et $0^m,60$ de diamètre (fig. 318). Comme particularité singulière, on remarquera ici l'écartement considérable des supports. Il y a $4^m,72$ entre la tête du mur et la première colonne ; entre elles, les colonnes du portique ont, d'axe en axe, $4^m,55$ dans un sens et $4^m,85$ dans l'autre. Autant que l'on peut en juger par ce que l'on saisit des traits qui caractérisent cette ordonnance, l'édifice serait antérieur aux palais de Persépolis[1]; il est fort possible en effet que la cité agricole et commerçante ait précédé la cité royale. Celle-ci est née d'un caprice princier; Istakhr dut au contraire de naître et de prospérer à sa situation même, très heureusement choisie, sur un des plus fréquentés parmi les chemins qui mènent des hauts plateaux de la Médie au golfe Persique. Dans le défilé qui sépare la basse et la moyenne vallée du Polvar, entre Istakhr et Pasargade, on a reconnu le tracé d'une route antique taillée dans le roc, qui remonte certainement à une haute antiquité[2].

Ce qu'il y a d'énigmatique dans l'aspect que présentent aujourd'hui ces ruines s'explique peut-être par un curieux passage d'un chroniqueur arabe, Makdisi, qui écrivait vers l'an 985 de notre ère : « La principale mosquée d'Istakhr, dit-il, est située à côté des bazars. Elle est bâtie à la manière des plus belles mosquées de la Syrie; elle a des colonnes

1. *Histoire de l'Art*, t. V, pp. 459-460.
2. Stolze, *Persepolis*, pl. 127, et *Bemerkungen*.

rondes. Sur le sommet de chaque colonne, il y a une vache. On dit que ç'a été autrefois un temple du feu. Les bazars l'entourent de trois côtés[1]. » Le mur en blocage avec ses contreforts n'est pas autre chose que l'enceinte bâtie après le triomphe de l'islamisme pour entourer les cours de la mosquée. Quant à la partie de celle-ci où étaient établis le *mihrab* et le *nimber*, la partie couverte, c'était la colonnade jadis érigée par un prince achéménide; on en a la preuve dans l'observation du narrateur, que les piliers se terminaient par un corps de vache. Les gens d'Istakhr savaient

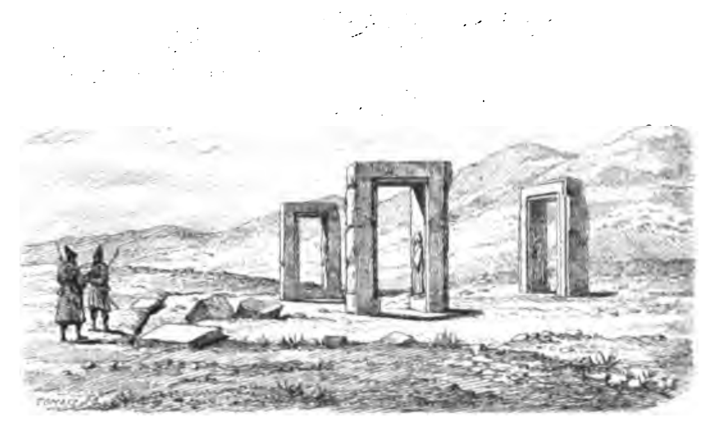


449. — Istakhr. L'édifice principal. Plan de la partie antique.
Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. LXI.

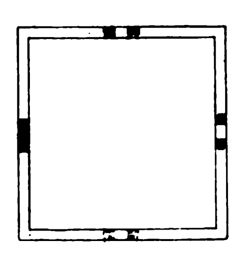
que le monument était très ancien, qu'il remontait aux antiques dynasties, adoratrices du feu. Ils se trompaient en croyant reconnaître ici un temple; le palais, sous les Sassanides, avec ses grandes pièces voûtées, avait pris un caractère très différent de celui qu'il avait reçu des architectes de Darius et de Xerxès; on s'explique donc aisément cette méprise. Sans le désastre qui a frappé Istakhr dans un temps assez rapproché du nôtre, le voyageur entendrait peut-être aujourd'hui la profession de foi des musulmans retentir sous le toit d'un édifice où, vingt-trois à vingt-quatre siècles plus tôt, la piété du monarque avait dû graver quelque part sur le mur le nom et l'image de son souverain maître, Ahura-Mazda.

1. Cité par Nœldeke dans son article *Persepolis* de *l'Encyclopædia britannica*, 9e édition, t. XVIII, p. 558.

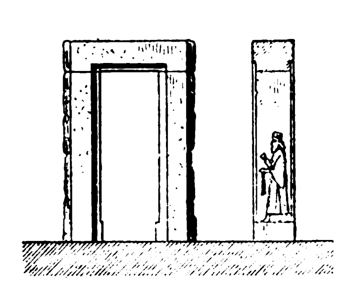
La plaine fertile où s'élève, au milieu de ses beaux jardins, la capitale moderne du Fars, Chiraz, offre aussi des débris d'un bâtiment antérieur à l'islamisme. C'est celui que l'on voit à 6 kilomètres vers le sud-est de la ville et que les habitants de Chiraz appellent *Takht-i-Mader Suleïman* ou *Medjid-i-Mader Suleïman*, « trône » ou « mosquée de la mère de Salomon ». On y voit encore debout trois grandes portes toutes semblables à celles qui se dressent en si grand nombre sur le plateau de Persépolis (fig. 450); la place de la quatrième est marquée par plusieurs blocs gisant à terre. On retrouve ainsi le plan d'une salle carrée qui avait 13 mètres de côté (fig. 451). Des morceaux de corniche et des gradins d'escalier sont épars aux alentours. Dans l'épaisseur du tableau des baies, on retrouve ces figures des serviteurs portant des serviettes ou des vases avec lesquelles on a fait connaissance dans les édifices du *Takht-i-Djemchid* (fig. 452). Tous ces débris portent l'empreinte manifeste du style de l'architecture royale des Achéménides. La question est de savoir si ce palais a été construit, comme on serait tenté de le croire à première vue, pendant la durée du premier empire perse, ou bien si, comme l'ont pensé plusieurs des explorateurs qui ont étudié ce site, on aurait là les restes d'un monument bâti plus tard, avec des morceaux arrachés aux ruines de Persépolis, puis transportés et remontés ici pour satisfaire un caprice



450. — Chiraz. Vue des ruines d'un palais. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. LV.



451. — Chiraz. Plan de l'édifice. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. LV.



452. — Chiraz. Élévation et coupe de l'une des portes. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. LV.

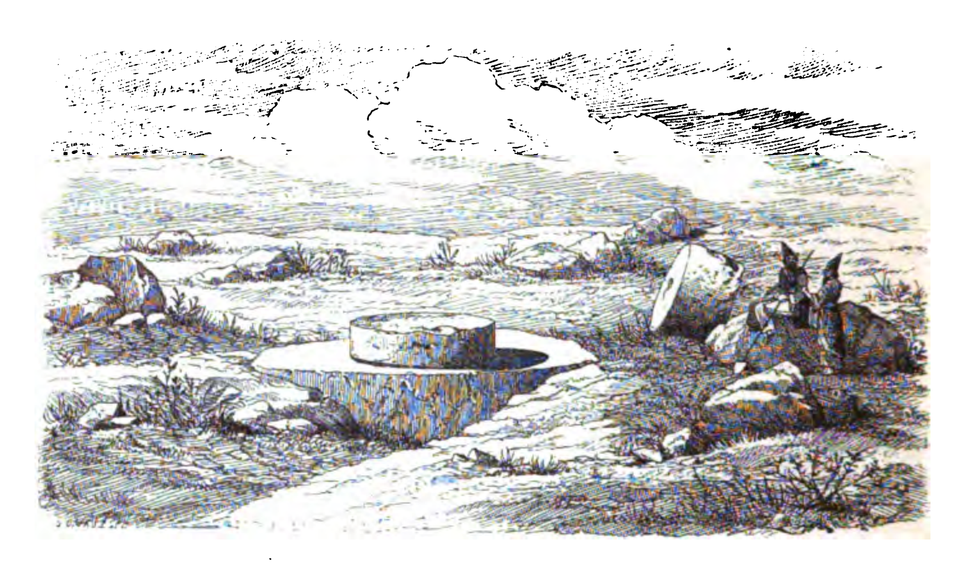
princier[1]. Les profils des plates-bandes ou linteaux, dans les chambranles des portes, ne se superposent pas exactement, n'étant pas de même dimension, et les baies ont pour seuil des fragments de corniches à canaux. Il y a aussi des traces de murs construits avec des moellons jetés confusément dans le mortier. On a proposé de trancher la question en allant chercher, dans les édifices de Persépolis, la place qu'y auraient laissée vide ces fragments; mais on ne la trouverait pas, que le problème ne serait pas résolu. Il y a eu, sur l'esplanade du *Takht-i-Djemchid,* dans la plaine voisine et à Istakhr, plus d'un édifice qui est aujourd'hui complètement détruit et d'où pourraient provenir ces débris.

On ne saurait avoir les mêmes doutes à propos d'un monument que nous avons déjà eu l'occasion de mentionner, de celui dont les traces ont été signalées à *Hamadan*, l'ancienne Ecbatane[2]. On y lit le nom d'Artaxerxès II gravé sur le tore des bases, et celles-ci reproduisent un des types qui nous sont connus, ce qui permet de croire à une réplique de l'un des palais persépolitains. Par malheur, le plan n'en a pas été levé; ni Texier ni Coste n'ont vu ces ruines. Le seul édifice antique dont ce dernier explorateur ait reconnu les restes à Hamadan est plus difficile à dater. Point d'inscription, et des formes d'un caractère très particulier. A 2 kilomètres d'Hamadan, vers le sud-est, sur un terrain où nombre de gros blocs indiquent le site d'une construction importante, deux colonnes laissent encore voir en place leurs assises de fondation (fig. 453). L'une de ces assises est presque complètement enterrée; mais l'autre, qui paraît correspondre à un fût d'un plus fort calibre, est dégagée tout entière. Elle est monolithe ; un disque de 56 centimètres d'épaisseur et d'un diamètre de $2^{m},20$ fait corps avec un socle qui, enfoncé dans un creux du roc, a 5 mètres de long et 2 mètres de haut. Entre ce socle et le départ du cylindre, une légère entaille, ce que l'on nomme un grain d'orge (fig. 454 et 455). Ce disque formait-il la naissance du fût, ou plutôt n'était-ce point une sorte de base, un plateau circulaire semblable à celui sur lequel porte la colonne de Pasargade

1. *Histoire de l'Art,* t. V, pp. 579-580. Comme Morier, Niebuhr avait aussi déjà jugé que l'édifice était fait de pièces et de morceaux (*Voyage en Arabie*, tr. fr., t. II, p. 136).

2. *Histoire de l'Art,* t. V, p. 501, note 2. Nous avons retrouvé à l'Exposition universelle de 1889, dans la section de la Perse, le fragment de base qui porte l'inscription; il y faisait partie de la collection de M. Richard, professeur à l'école militaire de Téhéran. Il n'a jamais, comme on l'avait cru, appartenu au musée de Tiflis. M. Ermakov, photographe établi à Tiflis, en avait pris un cliché à Téhéran, et c'est lui qui en a répandu des épreuves en Europe; de là l'erreur.

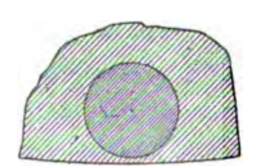
(fig. 391)? Pour choisir entre ces deux hypothèses, il faudrait mesurer le diamètre des tambours qui sont là couchés sur le sol. En tout cas, disques et fûts étaient lisses, autre trait qui rappelle l'unique support encore debout près du tombeau de Cyrus. Il est permis d'induire de ces

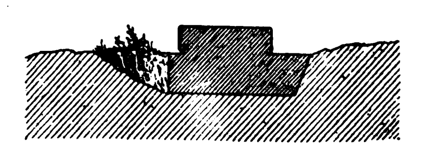


453. — Hamadan. Vue des restes d'un ancien édifice. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. XXV.

analogies que le monument d'Ecbatane est à peu près contemporain de celui de Pasargade; il serait de même antérieur au temps où ont été fixées les règles de ce que l'on peut appeler l'architecture classique de la Perse.

Le Grand Roi, à Ecbatane, était bien loin de ses provinces occidentales; il ne devait guère y demeurer que pendant quelques semaines, pour échapper aux grandes chaleurs de l'été. Suse est celle de ses résidences où il paraît avoir tenu le plus habituellement sa cour. Il y était moins loin qu'à Babylone de son pays natal, de cette Perse où sa sépulture était préparée auprès des tombes de ses ancêtres, et les nouvelles lui arrivaient là presque aussi rapidement[1]; on court vite à





454, 455. — Hamadan. Plan et profil d'une base. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. XXV,

1. Strabon, XV, iii, 2.

franc étrier, en pays plat, à travers la Mésopotamie et la Susiane. C'était d'ailleurs un merveilleux séjour d'hiver : le climat y reste d'une douceur charmante, alors que le vent glacial du nord promène des ouragans de neige et de pluie sur les hautes terres de l'Iran et se fait même parfois sentir assez durement jusque dans les grandes plaines découvertes de la Chaldée. On est ici moins loin de la mer et mieux protégé contre la bise par le rempart élevé des montagnes voisines[1].

Aux yeux des Grecs, Suse était la vraie capitale de l'empire. C'est là qu'Eschyle a placé la scène de sa tragédie des *Perses*, et là aussi que les exilés et les ambassadeurs grecs étaient reçus par les princes Achéménides. Strabon est pourtant le seul historien qui fournisse quelques détails sur l'étendue de cette ville et sur son aspect. « Suse, dit-il, passe pour avoir été fondé par Tithon, père de Memnon, qui lui aurait donné avec un mur de 120 stades la forme oblongue qu'elle a. Suivant quelques écrivains, les murs, les temples et le palais royal de Suse étaient, comme ceux de Babylone, construits en briques cuites au feu et liées avec du bitume. Polyclète, au contraire, dit que Suse était sans murs, et qu'elle avait 200 stades de tour. Les Perses prirent soin d'embellir Suse plus qu'aucune autre résidence royale; cependant ils n'estimèrent pas moins Persépolis et Pasargade[2]. »

Strabon sait aussi que les palais royaux étaient situés, comme la forteresse proprement dite, sur la butte ; il l'atteste ailleurs en termes formels[3]. Quant au rôle que jouent dans la construction la brique et le bitume, les fouilles ont confirmé ses dires. Enfin on s'explique aisément jusqu'aux divergences des témoignages qu'il a recueillis. Suse devait être entourée de murs, sous ces vieux rois nationaux qui eurent si souvent à la défendre contre les agressions des conquérants babyloniens et ninivites, et c'est bien ainsi que la figure une sorte de plan, tracé par une main assyrienne, qui fait partie des tableaux où les sculpteurs d'Assourbanipal ont représenté les principaux épisodes de ses campagnes en Elam (fig. 456) ; mais qui aurait pu songer à l'attaquer, alors que, de Cyrus à Darius Codoman, elle était devenue le séjour préféré des maîtres de l'Asie? Pendant ces deux siècles et demi de paix et de prospérité, elle a laissé s'écrouler ses remparts de brique crue et en a brisé la ceinture, bientôt devenue trop étroite. Pour peu que l'on connaisse ces villes de

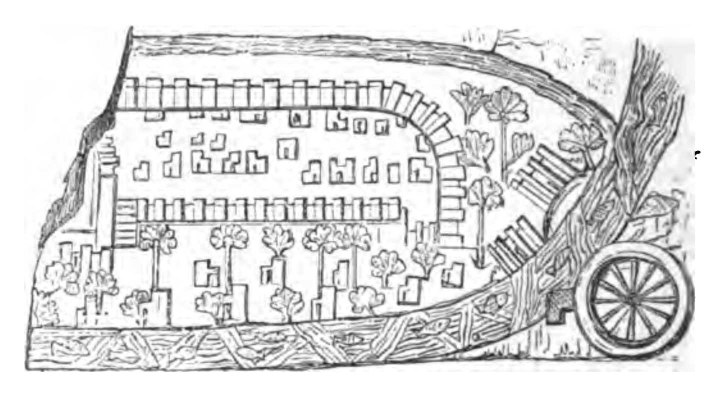
1. La mission Dieulafoy a passé deux hivers à Suse. Elle n'y a jamais vu, dans le jour, le thermomètre au-dessous de 15 degrés; la nuit, il descend quelquefois jusqu'à 3 ou 4. Une seule fois, on a vu, avant le lever du soleil, une légère gelée blanche.

2. Strabon, XV, iii, 2-3.

3. Strabon, XV, iii, 21.

l'Orient, avec leurs vastes faubourgs, avec leurs maisons cachées dans des jardins, s'étonnera-t-on que deux voyageurs, à quelque cinquante ans de distance, aient pu évaluer de manière très différente l'espace sur lequel était répandue la population urbaine agglomérée autour de la colline artificielle qui en formait le centre?

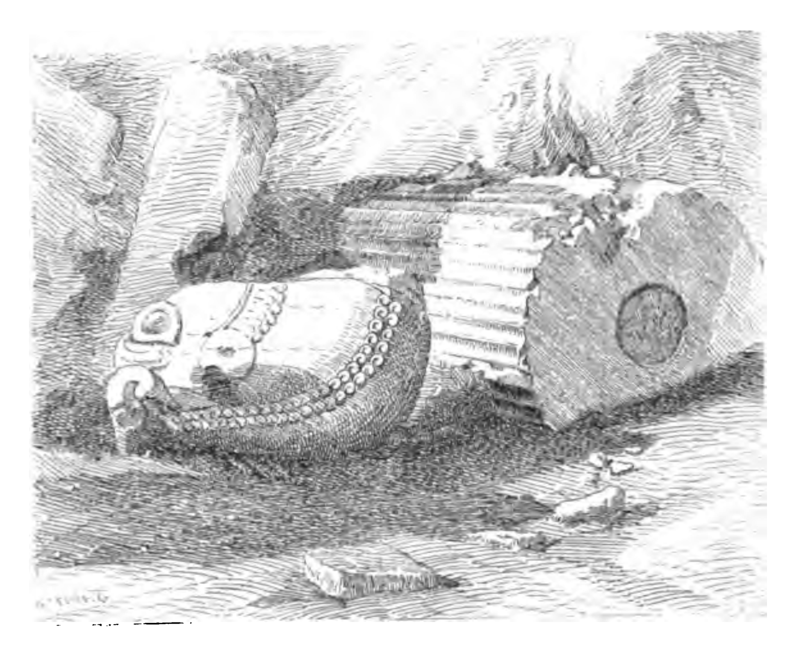
Cette butte n'a jamais perdu le nom qu'elle a reçu du premier chef de tribu qui a décidé de placer là le château d'où il dominerait et gouvernerait ces riches campagnes. Aujourd'hui encore, on appelle *Shush* le large tertre qui, à quelques lieues de *Dizful*, couvre une superficie de plus de 100 hectares et s'élève à 22 mètres, sur quelques points même à 36 mètres, au-dessus du niveau de la plaine (fig. 286).



456. — Plan assyrien de Suse. Layard, *A second series of the monuments of Nineveh*, pl. XLIX.

Grâce à la persistance de cette appellation, il a été facile de fixer le site de Suse. D'après ce que l'on savait de cette ville, de son passé si long et si brillant, on était fondé à croire que la butte cache dans ses flancs les débris de plus d'une construction importante, qui s'y seraient superposés par ordre chronologique, comme l'ont fait, sur la surface de la planète, les lits successifs des dépôts sédimentaires. Suse ayant perdu pour toujours, après la conquête macédonienne, son rang de capitale, on avait lieu de penser que les restes des édifices de la période achéménide forment la couche supérieure, celle que l'on rencontrerait la première en attaquant le tumulus par en haut. Ces prévisions se sont pleinement réalisées. Dès les premiers coups de pioche qu'il a donnés sur l'un des points culminants du tertre, Loftus a mis au jour des bases où l'on a bientôt lu les noms de Darius et d'Artaxerxès (fig. 292). D'autres tranchées lui révélaient un édifice qui lui parut avoir la plus étroite ressemblance avec la grande salle hypostyle de Xerxès qu'il avait vue à Persépolis; mêmes dimensions colossales, mêmes éléments figurés

(fig. 457)[1]. Trente et quelques années plus tard, M. Dieulafoy a pu reprendre dans de meilleures conditions, avec plus de temps et d'argent, le déblayement commencé par son prédécesseur. Si, contraint de partager entre plusieurs chantiers les bras dont il disposait, il n'a pas achevé de dégager complètement l'édifice grandiose sur lequel s'est porté son principal effort, du moins en a-t-il découvert de nouvelles et plus considérables parties. En même temps, il cherchait à se faire une idée de l'ensemble des constructions qui s'étaient groupées en cet endroit et du



457. — Suse. Fût de colonne et fragment de chapiteau. D'après une photographie de M. Houssay.

caractère de l'enceinte qui les enveloppait; les tranchées qu'il a ouvertes sont marquées sur le plan général que nous lui avons emprunté (fig. 286). Enfin, il a réussi à enlever et à rapporter jusqu'en France des fragments nombreux et variés de divers édifices, depuis l'énorme chapiteau de pierre qui fait si noble figure au Louvre jusqu'à ces centaines de briques émaillées qui ont été une surprise et une révélation pour le

1. Loftus, *Travels and researches*, ch. xxv-xxxi. L'impression que Loftus, un des voyageurs les plus intelligents et les plus sagaces qu'il y ait jamais eu, avait gardée de ses fouilles, c'était que la salle hypostyle de Xerxès à Persépolis et celle d'Artaxerxès à Suse, dont la ressemblance l'avait frappé, n'avaient jamais été closes de murs, n'étaient fermées que par des draperies (*Travels*, p. 374-375). Il déclare avoir cherché en vain, au moyen de plusieurs tranchées, la trace d'un mur interposé entre le quinconce et les portiques latéraux.

gros du public et même pour les artistes, sinon pour les archéologues bien informés.

Nous avons amplement profité des matériaux que l'on doit à l'énergie et à l'habileté de M. Dieulafoy; nous nous en sommes servis pour représenter par des dessins pris sur les originaux des types qui jusqu'alors, comme celui du demi-taureau de la colonne, n'étaient guère connus que par des interprétations plus ou moins fidèles (fig. 465-466); nous en avons surtout usé pour faire comprendre quels effets le décorateur perse a su tirer du modelage de l'argile et des vives couleurs qu'il y incorporait par la cuisson. Cependant nous n'essayerons pas de faire pour le grand palais de Suse ce que nous avons fait pour les principaux édifices de Persépolis; il convient de laisser à M. Dieulafoy l'honneur et les périls de l'entreprise. A défaut même de ce scrupule, ce qui nous aurait arrêté, c'est que l'auteur de ces découvertes n'a pas encore publié l'ouvrage où il compte exposer les résultats de ses fouilles, réunir tous les levés qu'il a faits sur le terrain et justifier les partis qu'il prendra dans ses restitutions.

Peut-être s'étonnera-t-on de ne pas trouver ici, à défaut de cette étude personnelle dont les éléments n'étaient pas entre nos mains, quelques renseignements sur la restitution du principal édifice de Suse telle que M. Dieulafoy l'a montrée, en 1889, aux visiteurs de l'Exposition universelle; on se demandera pourquoi nous n'avons pas transcrit tout au moins son plan restauré. Voici les raisons qui nous ont décidé à nous abstenir.

Ce n'est pas un plan unique, c'est trois plans que M. Dieulafoy a successivement présentés de son *Apadâna*, comme il l'appelle, trois plans qui se distinguent l'un de l'autre par des différences notables[1]. Dans le plan de 1884, point de portique antérieur, mais seulement deux portiques latéraux. M. Dieulafoy avait déjà vu Suse, mais il n'y avait pas fait de fouilles quand il a publié ce premier croquis : celui-ci ne compte donc pas; mais où l'embarras commence, c'est quand on compare le plan de 1887 à celui de 1889. Dès 1887, M. Dieulafoy disposait de toutes les données que lui avaient fournies ses travaux sur le terrain, et le plan qu'il communiquait au critique très compétent chargé d'annoncer ses découvertes dans la *Gazette archéologique* n'était autre

1. DIEULAFOY, *l'Art antique de la Perse*, II, fig. 17. A. CHOISY, *Les fouilles de Suse et l'art antique de la Perse*, p. 12, fig. 1 (*Gazette archéologique*, 1887, pp. 8-18). Voir enfin le modèle en relief que renferme la salle réservée aux missions, dans l'exposition du ministère de l'instruction publique, au premier étage du Palais des arts libéraux.

que celui qui a été proposé par Fergusson pour la salle hypostyle de Xerxès à Persépolis (fig. 431); il n'en différait que par un trait, par la suppression des pièces que Fergusson a ajoutées sur la façade pour remplir des vides triangulaires qui sont d'un aspect fort désagréable. Deux ans après, on se trouve en présence d'une tout autre conception. Il y a bien encore trois portiques; mais celui qui formait autrefois la façade a été rejeté par derrière le quinconce. La salle hypostyle, au lieu d'être close par un mur sur ses quatre côtés, ne l'est plus que sur trois; par devant, point de muraille, rien qu'une colonnade ouverte, comprise entre deux antes qui affectent l'apparence de tours assyriennes [1]. Lequel de ces deux plans contradictoires fallait-il reproduire? Avec celui de 1889, l'auteur a-t-il dit son dernier mot, ou n'y doit-on voir qu'un expédient inventé pour éclairer la salle, qui autrement eût été plongée dans une obscurité profonde, et pour mieux faire jouir le spectateur du coup d'œil de l'intérieur et de ses longues nefs qui fuient entre de hautes colonnes [2]? Après avoir déjà une première fois changé d'avis, M. Dieulafoy ne reviendra-t-il pas à la disposition qu'il avait adoptée tout d'abord? Celle-ci avait l'avantage d'être conforme aux habitudes de l'architecture perse; avec deux ailes de plus, c'était, trait pour trait, le plan de la Salle aux cent colonnes.

Faute de documents, nous ne chercherons pas ici laquelle des deux restaurations proposées s'accorde le mieux avec les traces de construction que les fouilles ont mises à découvert; mais il est une observation sur laquelle nous ne pouvons nous dispenser d'insister. Quoi que l'on puisse penser du parti très imprévu auquel semble s'être arrêté M. Dieulafoy, il n'y a aucun compte à en tenir lorsqu'on restitue les édifices de Persépolis. Pour ce qui est de ceux-ci, il est démontré, par la comparaison de tous les plans, que la salle hypostyle y était toujours précédée d'un portique. Il ne saurait y avoir doute à ce sujet, ni pour les palais d'habitation ni pour la Salle aux cent colonnes; celle-ci a évidem-

1. Nous doutons fort des rainures que M. Dieulafoy a mises sur les faces de ses piliers. Si ce genre d'ornement avait été dans la pratique courante de l'architecture perse, pourquoi ne le retrouverions-nous pas sur les antes de pierre qui subsistent encore en avant de la Salle aux cent colonnes, du Palais de Darius et de celui de Xerxès? Ces antes sont lisses; on remarquera de plus que leur masse est entamée, vers son pied, par le corps des taureaux, au moins dans le premier de ces édifices, ce qui exclut l'idée d'un panneau ainsi ménagé sur la paroi. Ce panneau aurait été tronqué; le motif aurait perdu tout son effet.

2. M. Dieulafoy pouvait obtenir ce résultat à moindres frais, en supprimant, par convention, le portique antérieur et le mur de façade, en présentant une section transversale analogue à celle qui, pour la Salle aux cent colonnes, nous a donné notre vue perspective de l'intérieur (pl. VIII).

ment son entrée principale du côté où se trouve ce vestibule à deux rangs de colonnes que flanque une paire de taureaux ailés (fig. 439). On ne saurait hésiter davantage pour la Salle hypostyle de Xerxès. Qu'elle ait été ouverte, comme l'indique l'état des ruines, ou close de murs, comme l'a pensé Fergusson, elle avait sa vraie façade au nord-ouest, vis-à-vis des Propylées, au-dessus du beau perron à quadruple rampe par lequel on accédait à la plate-forme qui portait la majestueuse colonnade. L'arrangement qu'a imaginé M. Dieulafoy a-t-il réellement existé à Suse? Pour notre part, nous avons peine à l'admettre; mais il est incontestable, en tout cas, qu'il n'y a rien eu de pareil à Persépolis.

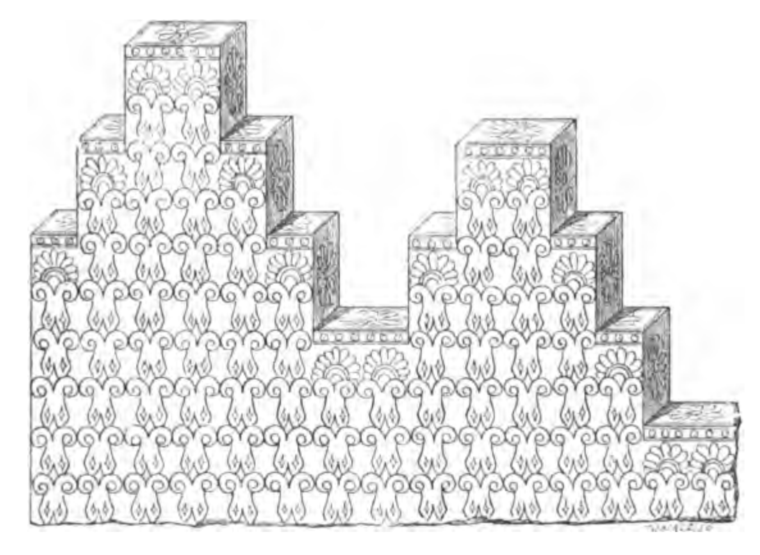
Ceci posé, nous nous contenterons de donner quelques indications très générales sur les dimensions du bâtiment et le caractère de ses formes architectoniques. L'ensemble de la surface couverte aurait été de 9 200 mètres carrés; chacun des portiques aurait eu 70 mètres de long, hors œuvre, et 17^{m},50 de profondeur; il aurait compté 12 colonnes et il y en aurait eu 36 dans le groupe central, 72 en tout. Pas un seul des supports n'était resté debout; mais, par un calcul de proportion que justifie le principe modulaire auquel obéissait l'art perse, M. Dieulafoy, en mesurant les bases et les tambours, établit que la colonne, chapiteau compris, avait 19^{m},25[1]; l'élévation totale du bâtiment, avec son entablement, aurait été de 26^{m},25[2]. La base de l'ordre est ronde et campaniforme dans les porches (fig. 310), cubique dans le quinconce. Les chapiteaux des portiques extérieurs appartenaient au type simple, à celui où les taureaux accroupis reposent sans intermédiaire sur le fût; ceux de l'intérieur reproduisent cet entassement de motifs qui caractérise le type complexe. En avant du portique principal, il semble y avoir eu une vaste cour, et, à l'entrée de cette cour, une sorte de pylône, analogue à ces propylées dont il y a deux exemplaires sur le plateau de Persépolis. Les différences de niveau étaient rachetées par des escaliers à garde-corps crénelé revêtu de faïence (fig. 458); ils auraient été plus larges encore et les pentes en auraient été aussi douces qu'au *Takht-i-Djemchid*. On parle aussi d'une route tournante qui, montant entre deux murs, aurait amené le roi, sans qu'il eût à descendre de son char, jusqu'à un palier placé de plain-pied avec son palais.

Nous ne saurions entrer ici dans le détail d'autres dispositions que

1. Le diamètre du fût est de 1^{m},58.

2. Ces chiffres sont empruntés à la pancarte qui accompagne, au Champ de Mars, les restaurations de M. Dieulafoy.

l'on a cru entrevoir sur le terrain, ni décrire les longues rampes et les portes par lesquelles le palais communiquait avec la ville. Mais nous tenions à mettre en lumière les caractères auxquels on reconnaît, dans le principal édifice de Suse, une de ces somptueuses salles d'audience, comme il y en a deux à Persépolis, et à montrer que c'est surtout la Salle hypostyle de Xerxès qu'il rappelle. Même nombre de colonnes qui ont à peu près même stature et qui sont distribuées de la même manière; de part et d'autre, les différentes variétés de l'ordre perse paraissent aux mêmes places. A ne prendre, dans les deux ordonnances,



458. — Main courante d'un escalier à Suse. Musée du Louvre.

que les traits qui ne prêtent pas au doute, on serait tenté de croire que l'un des deux édifices est une réplique de l'autre. Lequel a servi de modèle? Il est difficile de le dire. L'inscription qui est gravée en trois langues à Suse, sur le socle de quatre des colonnes, est d'Artaxerxès Mnémon; en même temps elle témoigne que la construction première du palais date de Darius fils d'Hystaspe[1]. Quel a été au juste le rôle d'Artaxerxès? Est-il vrai, comme on a cru pouvoir l'induire du texte assyrien, qu'il aurait eu à rebâtir le monument détruit par le feu sous Artaxerxès Longuemain[2]? Il ne nous appartient pas de discuter ici la question; mais ce qui confirme l'hypothèse d'une réfection générale opérée par le second Artaxerxès, ce n'est pas seulement le fait que ce prince s'est permis d'y apposer son nom, c'est aussi l'inégalité que l'on

1. Spiegel, *Die altpersischen Keilinschriften*, p. 69.
2. Spiegel ne regarde pas comme très sûre l'interprétation proposée par Oppert (p. 128).

signale dans l'exécution des chapiteaux. Il y en a qui sont du plus beau travail, du relief le plus franc, tandis que, dans d'autres, l'effet est obtenu par des gravures en creux dont l'effet est des plus médiocres. On aurait donc entrepris, au quatrième siècle, une véritable restauration, où auraient été utilisés nombre de fragments qui provenaient du premier édifice; mais les parties refaites porteraient la trace de cette décadence qui se trahit alors, par de nombreuses incorrections, dans la langue des plus récentes inscriptions cunéiformes, de celles qui appartiennent au quatrième siècle [1]. Il est probable que les lignes maîtresses du plan ont été respectées; par sa disposition, par ses proportions, par le choix des motifs qui le décorent, l'édifice remonterait ainsi à l'âge d'or de l'architecture perse; œuvre de Darius, il serait antérieur de quelques années à la Salle hypostyle de Xerxès.

Malgré les étroites ressemblances qui suggèrent la pensée qu'un même architecte a pu présider à l'érection des deux palais, il y a toujours eu entre eux une différence sensible, différence qui s'explique par celle des situations géographiques. A Persépolis, où l'on bâtissait sur la roche calcaire, c'est la pierre qui domine; la brique ne joue qu'un rôle secondaire. A Suse, l'édifice est posé sur un tertre artificiel, assez loin des dernières pentes de la montagne; la plaine où il s'élève est le prolongement des immenses plaines de la Chaldée; aussi est-ce la brique qui y occupe le plus de place. La pierre n'y fournit plus guère que la colonne et les chambranles de certaines baies; mais le reste, les escaliers et les substructions contre lesquelles ils s'appuient, les murs de soubassement et d'enceinte, les propylées, tout est construit en briques cuites ou crues, et c'est aussi l'argile, tantôt nue, tantôt recouverte d'un émail, qui a donné la matière de toute la décoration sculpturale, sauf pour le chapiteau. Dans certaines parties de la construction, c'est le bitume qui, comme en Chaldée, sert de liaison entre les briques; on l'a employé pour obtenir une stricte adhérence entre les carreaux de terre émaillée, où le moindre glissement aurait altéré les lignes et l'effet du décor [2]. A ce titre, les édifices de Suse tiennent le milieu entre ceux de la Perse propre et ceux de la Chaldée; ils ont un caractère mixte.

Perses par leur ordonnance et par les thèmes qu'y traite la sculpture, ils sont chaldéens, tout au moins dans une forte proportion, par la technique qui y est appliquée. Cette technique, c'est celle de l'argile, où la forme est donnée par le moule dans lequel la terre est pres-

1. Spiegel, *Die altpersischen Keilinschriften*, p. 126.
2. Dieulafoy, *Premier rapport*, p. 68.

sée et où la couleur qui en varie l'aspect est due, soit aux matières tinctoriales mêlées à la pâte, soit au degré de la cuisson, soit enfin aux tons que l'émailleur étend sur ces carreaux de brique. Quant aux puissants remparts qui entouraient ces édifices, bâtis tout entiers en argile crue, ils portent ainsi, encore bien plus fortement marquée, l'empreinte des procédés de l'industrie chaldéenne; mais ils sont le seul ouvrage important de l'architecture militaire des Achéménides dont la disposition se laisse aujourd'hui saisir. Il n'était donc pas possible de le passer ici sous silence; en attendant la description et la restitution qui nous en sont promises, il convient tout au moins d'indiquer dès maintenant quel intérêt ce travail ne saurait manquer de présenter.

§ 9. — LES VILLES ET LEURS DÉFENSES.

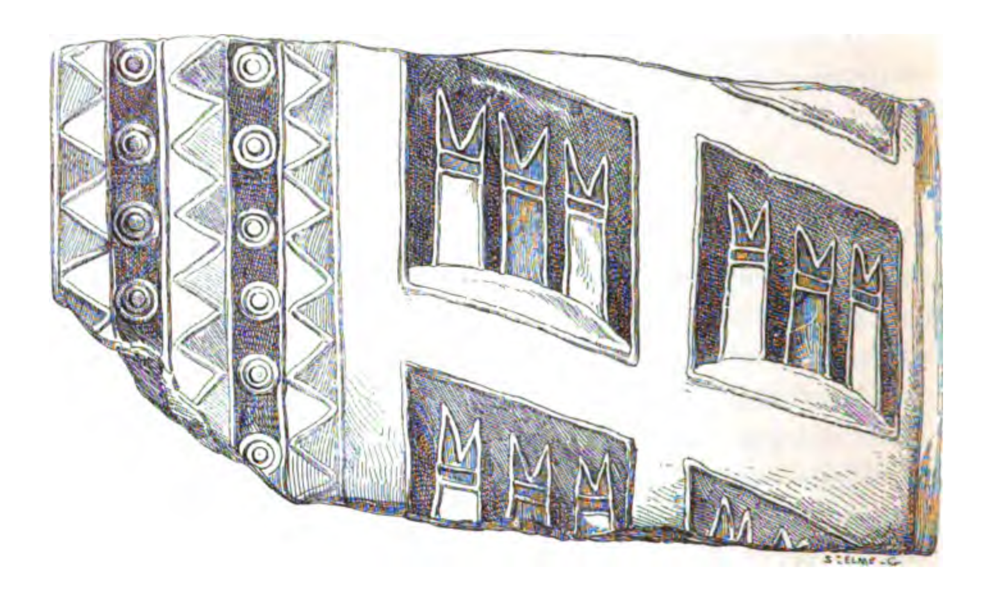
Au temps de la conquête macédonienne, il n'y avait pas de murs autour des principales cités de l'Iran et des provinces qui, comme la Susiane, y étaient étroitement rattachées. Si ces murs avaient autrefois existé, devenus inutiles au cours d'une longue ère de paix, ils s'étaient écroulés dès que l'on avait cessé de les entretenir; la brique crue s'y était réduite en poussière, et les cités, avec leurs bazars où venaient s'entasser les produits de toute l'Asie et leurs maisons entourées de jardins, s'étaient librement répandues dans la plaine. Ecbatane et Suse, au temps de la conquête macédonienne, étaient des villes ouvertes[1]; mais alors, comme c'est encore le cas aujourd'hui dans ces contrées, chaque ville avait gardé sa citadelle, où le roi mettait sa personne avec ses trésors à l'abri, derrière une ceinture d'épaisses murailles.

De toutes ces forteresses, la plus célèbre et probablement la plus ancienne était celle de Suse. Les Grecs en attribuaient la construction au héros Memnon, fils de l'aurore; c'était leur manière d'en attester la haute antiquité. Elle existait déjà sous les rois Elamites; il en est question dans les textes assyriens. On en a une vue cavalière dans les bas-reliefs d'Assourbanipal (fig. 456) et peut-être faut-il encore la reconnaître dans les tours représentées sur le vêtement des archers qui décoraient le palais de Suse (fig. 459 et pl. XII).

Les Assyriens, et après eux les Chaldéens, n'avaient pas pu se dis-

1. Pour Ecbatane, POLYBE, X, XXVII, 6. Pour Suse, STRABON, XVI, III; POLYBE, V, XLVIII. Dans une de ces guerres qui sont si fréquentes sous les Séleucides, Molon entre sans résistance dans la ville; mais il échoue devant la citadelle, où s'était enfermé son adversaire.

penser de maintenir cette place en état de défense; il fallait qu'elle fût toujours occupée par une forte garnison, qui contraignît à l'obéissance un peuple chez qui vivaient toujours le souvenir et le regret de l'indépendance perdue[1]. Quand Cyrus et ses successeurs firent de Suse une de leurs capitales, peut-être n'eurent-ils donc qu'à fermer les brèches des remparts et à en réparer les couronnements; ni le tracé de ces fortifications ni les dispositions qui les caractérisent n'appartiendraient aux Perses; mais, faute de pouvoir distinguer ici les remaniements suc-



459. — La forteresse de Suse sur le vêtement des archers. Grandeur réelle. Louvre. Dessin de Saint-Elme Gautier.

cessifs, l'historien porte cet ensemble au compte du dernier des peuples qui aient travaillé à le constituer et à le conserver.

Voici comment M. Dieulafoy résume l'idée qu'il est arrivé à se faire des défenses de Suse, telles que les avait laissées la conquête macédonienne : « La fortification comprenait un fossé rempli d'eau, large et profond, mis en communication avec le Chaour, et une double enceinte. Le rempart extérieur ou avant-mur était formé d'un mur plein, bâti en briques crues, large de 23 mètres et haut de 22... Contre le parement intérieur du mur venait s'appuyer, séparé de la maçonnerie par une chemise de cailloux, un massif de terre pilonnée épais de 27 mètres et

1. De même quand, plus tard, Alexandre donne à la Susiane un gouverneur perse, il a soin de laisser dans la citadelle de Suse un de ses ἑταῖροι, Mazaros, avec une garnison macédonienne (ARRIEN, III, XVI, 9).

haut de 18. Sur la plate-forme du remblai on avait bâti deux groupes de constructions servant à la fois de casernes et de chemins de ronde où les défenseurs de la place pouvaient circuler sans danger, alors même que la première enceinte était au pouvoir de l'ennemi. Le deuxième rempart, large de 14^{m},70, était constitué par deux murs en brique crue de 3^{m},50 et de 4^{m},60 d'épaisseur, entre lesquels avait été pilonnée de la terre humide. Derrière le deuxième rempart régnait une rue dont je n'ai pu déterminer les dimensions. On peut dire, d'une manière générale, que l'enceinte n'est pas bastionnée ; son tracé en plan affecte la forme d'une scie dont les dents seraient à angle droit. C'est le tracé en crémaillère décrit par Philon [1]. En un point seulement de l'avant-mur, j'ai constaté au centre des maçonneries la présence d'une galerie voûtée et parementée en brique cuite.

« Outre les renseignements déjà recueillis, le déblayement des murs de la forteresse a eu pour résultat de montrer que les reliefs du sol, quelle qu'en fût la complication apparente, concordaient avec la saillie des anciennes fortifications, sous cette réserve qu'il faut tenir compte de la direction des pluies régnantes et des usures très différentes qu'elles font subir aux parois, suivant l'exposition. On reconnaissait ainsi, au seul aspect du sol, la position des tours; il en existait au sommet des dents de scie de chacun des étages de la forteresse et, par le fait même du tracé, les tours de la deuxième enceinte battaient le milieu des courtines de l'enceinte extérieure. Je n'ai pu déterminer ni la hauteur des défenses intérieures ni celle des tours, ces ouvrages étant tous écrêtés; mais, à la masse des décombres amoncelés, on peut juger que le commandement en était faible. L'étude des cotes données à ce sujet par les auteurs anciens, ainsi que l'examen de la forteresse de Suse et des bas-reliefs assyriens, étude faite au point de vue de la poliorcétique ancienne et de la statique, permet de fixer autour de 10 coudées babyloniennes le commandement respectif de chacun des ouvrages sur les défenses immédiatement inférieures.

« La cote initiale de 22 mètres qui résulterait de la mesure directe de la courtine extérieure étant admise, la crête des premières tours aurait été nivelée à 27 mètres, la seconde courtine à 32, et les tours les plus élevées à 37 ou à 42. Les défenses étaient plus basses autour de l'Apadâna, plus hautes en un point du tumulus élamite bien déterminé par l'accumulation des remblais et tout autour de la citadelle.

1. Philon, *Traité de fortification*, VIII, 13 (Traduction de Rochas d'Aiglun dans ses *Principes de la fortification antique*, Paris, Ducher, 8°, 1884).

Dans ce dernier ouvrage, les courtines et les tours auraient atteint respectivement 46 et 51 mètres.

« Les dispositions adoptées par les ingénieurs susiens sont complexes. Par leurs masses énormes, leur hauteur, la position des casernements, les remparts se rapprochent des défenses babyloniennes. Par le tracé surtout et les profils, la fortification de Suse se classe dans le groupe gréco-phénicien dont Philon s'est fait l'historien. Ce n'est pas ici le lieu de discuter les origines d'un système défensif dont la plus ancienne application connue remonte aux premiers rois aryens d'Ecbatane et la plus récente à l'empereur Théodose qui régnait en 413 à Byzance. Je me borne pour le moment à constater des faits sans en tirer de déductions[1]. »

Nous ne saurions discuter des assertions qui reposent uniquement sur les levés dont M. Dieulafoy s'est engagé à fournir le détail. Lorsqu'on possédera ces documents, on pourra décider s'ils justifient le rapprochement indiqué entre les fortifications de Suse et ce que l'on appelle le *groupe gréco-phénicien,* ou bien si la nature des matériaux mis en œuvre dans le château élamite ne suffit pas à expliquer les particularités que l'on y signale. Le flanquement est une nécessité de la fortification en terre. « Le défenseur d'une courtine en terre ne saurait voir le pied du mur qui l'abrite; il est indispensable que ce pan de mur soit défendu par des projectiles venus d'autre part, c'est-à-dire de quelque ouvrage ayant vue sur la courtine. La fortification en terre date chez nous de l'introduction du canon dans les sièges; pour les Perses, elle s'imposait faute de pierre : dans les deux cas, elle a donné une même conséquence, le tracé à flancs[2]. »

Ce que l'on peut considérer comme établi dès maintenant, c'est l'analogie du système de construction adopté ici et de celui que pratiquaient les architectes de la Babylonie et de l'Assyrie. Même épaisseur prodigieuse, même emploi de la terre pilonnée pour les remblais et de la brique crue ou cuite pour les parements. Il n'y a qu'un trait qui semble être spécial à la forteresse susienne : c'est l'insertion, entre le mur proprement dit et son épaulement, de cette traînée de gravier qui sert à l'asséchement de la masse, disposition familière à l'ingénieur moderne et que l'on n'a pas constatée sans surprise dans un ouvrage de l'antiquité. On ne s'étonnera point que le constructeur chaldéen n'ait pas eu l'idée de cette mesure de précaution; il n'y a pas de cailloux dans

1. Dieulafoy, *Deuxième rapport,* pp. 33-36.
2. Choisy, *Les fouilles de Suse et l'art antique de la Perse,* p. 11.

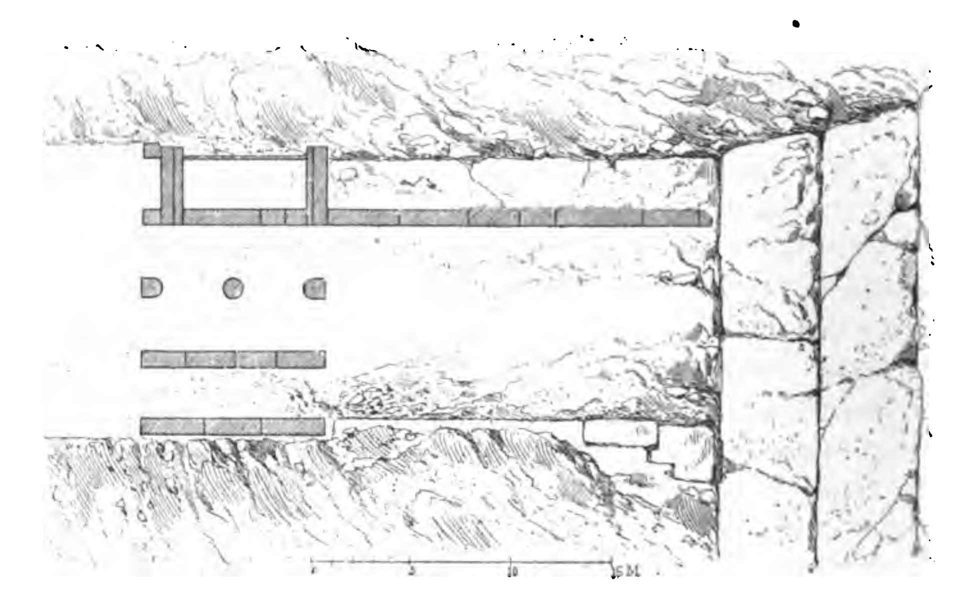
les plaines du bas Euphrate : c'est par un autre expédient, au moyen de tuyaux de drainage, que l'on a, dans cette région, pourvu quelquefois à l'écoulement intérieur des eaux qui auraient risqué d'endommager les tertres artificiels[1].

L'enceinte était double à Suse; ce résultat des fouilles concorde avec ce qu'Hérodote raconte des sept enceintes concentriques qui se développaient à Ecbatane, sur les flancs de la butte dont la cime portait le palais de Déjocès. Y en avait-il vraiment sept, comme le dit l'historien[2]? Les renseignements qu'Hérodote a recueillis, et qui lui arrivaient de si loin, comportaient peut-être quelque exagération. Il se peut que le chiffre ait grossi en route; mais il y a encore dans la région du Zagros, dans le Kurdistan turc et dans le Kurdistan perse, plus d'une forteresse étrange et pittoresque dont les murs, bien des fois rebâtis sur des fondations que dissimulent tous ces raccords, s'étagent ainsi les uns derrière les autres et gardent la tradition de cette multiplicité des enceintes de pierre ou de brique.

A Ecbatane, l'Elvend pouvait fournir en abondance la pierre de taille, et cependant la brique seule avait été employée dans la construction de ces défenses. C'est ce que prouve la diversité des couleurs dont étaient peintes les différentes files de créneaux; on n'a pas d'exemple d'émail appliqué sur la pierre; c'est sur l'argile que le fixe le feu. Il n'y a d'ailleurs aucune raison de révoquer en doute le fond même du témoignage d'Hérodote: le genre de décoration qu'il décrit là est tout à fait étranger au goût et aux habitudes de la Grèce; les détails qu'il donne à ce propos sont de ceux qu'il ne pouvait inventer; il les tient d'un garant digne de foi. Les rois mèdes, lorsqu'ils avaient enluminé ainsi la crête de leurs murs, avaient copié les modèles que leur offraient les édifices assyriens; ils ne pouvaient alors subir une autre influence que celle de la grande civilisation qui florissait, depuis tant de siècles déjà, dans le bassin de l'Euphrate. Dans les teintes qu'Hérodote énumère comme ayant distingué chacun des crénelages, on reconnaît celles qui paraissent le plus souvent dans les émaux de Ninive, de Babylone et de Suse; les émailleurs de la Perse moderne ont parfois employé, dans l'ornementation de leurs mosquées, des carreaux à reflets d'argent et d'or semblables à ceux qui, selon Hérodote, brillaient, dans le château d'Ecbatane, au sommet des deux murs les plus voisins du palais et, par suite, les plus élevés.

1. *Histoire de l'Art*, t. II, p. 160-161.
2. HÉRODOTE, I, 98.

On n'a pas signalé, à *Hamadan* même ou dans la banlieue, de colline isolée qui réponde tout d'abord à l'idée que l'on serait porté à se faire, d'après Hérodote et Polybe, du site de l'ancien château d'Ecbatane; l'aspect du terrain s'est assez modifié pour qu'aucun voyageur n'ait reconnu ce site à première vue[1]. Henry Rawlinson a proposé de chercher la forteresse aux sept enceintes, non pas dans le voisinage d'Hamadan, mais dans l'ancienne Médie Atropatène, au lieu dit *Takht-i-Soleïman*[2]. Il y a certainement là une très forte position où l'art, en multipliant les lignes de défense, a beaucoup ajouté à la nature. La



460. — La porte fortifiée d'Istakhr. Plan. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. LX.

question est de savoir si, comme l'indiquerait un texte de Moïse de Chorène, il y a vraiment eu en Médie deux Ecbatanes, que les historiens grecs auraient confondues, et si les renseignements fournis à Hérodote s'appliqueraient à l'Ecbatane septentrionale, différente de celle qu'ont connue Polybe et les historiens d'Alexandre. Ce n'est pas ici le lieu de discuter ce problème d'histoire et de topographie; il suffisait de le signaler à la curiosité des explorateurs futurs.

La Perse a été beaucoup mieux étudiée que la Médie; on y a relevé

1. Flandin et Coste (*Perse ancienne, Texte*, p. 18) indiquent comme le site le plus probable de ce château une éminence qui s'élève, vers l'est d'Hamadan, au milieu de la plaine, dans le lieu dit *Moussala*. Il y a là quelques restes de constructions antiques, mais, à ce qu'il semble, sans aucun trait qui réponde d'une manière particulière aux indications d'Hérodote.

2. G. Rawlinson, *The five great monarchies*, t. II, p. 268.

les restes de plusieurs enceintes fortifiées, qui présentent des dispositions assez curieuses[1]; mais elles paraissent dater plutôt du temps des Sassanides que de celui des Achéménides. Il n'y a rien là dans l'appareil qui justifie l'hypothèse d'une haute antiquité. Au contraire, il y a tout lieu d'attribuer à l'ancien empire perse la porte d'Istakhr (fig. 460, 461 et 462). Cette porte de ville était bâtie en grands blocs de calcaire appareillés à joints vifs, qui font songer aux constructions de Persépolis. L'ordonnance du monument rappelle aussi, toutes proportions gardées, celle des propylées qui, sur l'esplanade, précèdent les palais. Deux gros murs, dont les assises inférieures sont encore en place,

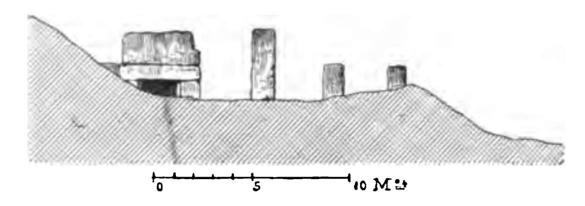


461. — La porte fortifiée d'Istakhr. Coupe longitudinale. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. LX.

laissaient entre eux un intervalle d'une douzaine de mètres. Cet espace était coupé en quatre travées par deux murs de refend et par une sorte de portique formé d'une colonne et de deux antes, supports d'un plafond de bois qui, au-dessus des deux allées du milieu, devait être assez élevé pour ne pas gêner le passage des caravanes, des chars et des chameaux. Quant aux deux allées latérales, elles avaient même largeur; mais on ne leur avait donné de hauteur que ce qu'il en fallait pour laisser circuler les piétons. Une des baies a conservé son linteau de pierre. C'était là qu'aboutissait, au sortir des défilés, la route qui, par Pasargade et la vallée supérieure du Polvar, venait de la Médie. Les soldats chargés de reconnaître les arrivants et peut-être de percevoir certains droits, se tenaient à cette entrée de la ville. Dans plusieurs

1. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. XXXI, XXXII, CCIX, CCXII, CCXIII.

autres provinces de l'empire, il y avait, sur les principaux chemins que suivait le commerce, de ces portes ainsi gardées ; on mentionne les *Portes caspiennes, ciliciennes*, *amaniennes*. La porte d'Istakhr aide à s'en figurer la disposition et l'aspect.



462. — La porte fortifiée d'Istakhr. Coupe transversale. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. LX.

D'après la tradition locale, il y aurait eu aussi, sur une des cimes pointues de la petite chaîne que l'on appelle les *monts d'Istakhr*, une forteresse qui n'aurait été abandonnée qu'à une époque assez récente. Étant donnée l'étroitesse du sommet sur lequel se trouvent des vestiges de murs et de bassins, il ne pouvait guère y avoir là qu'une sorte de guet. Reconnaît-on dans ces débris la marque des constructeurs qui ont travaillé pour Darius et pour ses successeurs? C'est une question qu'aucun voyageur n'a encore pris la peine de tirer au clair.



CHAPITRE VI

LA SCULPTURE

§ 1. — LA SCULPTURE EN MÉDIE ET EN SUSIANE.

On n'a pas retrouvé jusqu'ici d'ouvrages de la statuaire qui aient servi à la décoration des palais de Cyaxare et d'Astyage ; le royaume mède n'a pas assez duré pour avoir eu le temps de créer un art indépendant. Les Mèdes n'ont d'ailleurs point eu de rapports ni avec la Grèce ni avec l'Égypte ; la seule influence qu'ils aient subie, c'est celle de l'Assyrie. Ils ont été d'abord ses vassaux et ses tributaires ; puis, alors même qu'ils en eurent pris et détruit la capitale, ils ont dû rester les clients des cités industrielles de la Mésopotamie. Leur architecture a pu avoir son originalité ; ils disposaient de matériaux que n'a point la Chaldée ; mais, pour la plastique proprement dite, pour cet ensemble de conventions que le sculpteur et le peintre appliquent à la représentation de la forme vivante, les Mèdes, s'ils ont modelé l'argile ou taillé la pierre afin de figurer leurs dieux et leurs rois, sont demeurés les disciples fidèles des artistes de Babylone et de Ninive. Les caractères des formes, les symboles et les types leur étaient donnés par les armes, les meubles et les objets fabriqués qu'ils tiraient des marchés de ce bassin de l'Euphrate dont toute la partie septentrionale était devenue une dépendance de leur empire. Si l'on découvre jamais, dans les ruines d'Ecbatane, quelque monument de la sculpture qui soit antérieur au règne de Cyrus, ce ne sera, selon toute apparence, qu'une copie plus ou moins habilement exécutée des bas-reliefs assyriens.

Il n'en est pas de même de la Susiane ; de ce côté, on peut espérer des trouvailles qui nous reportent à une haute antiquité, qui reculent les limites de notre horizon. Si dès le temps de Cyrus et peut-être même avant son avènement, cette contrée a été réunie à la Perse et en a, depuis lors, partagé les destinées, le peuple qui l'habitait, avant de

perdre son existence distincte, avait eu tout un long passé de vie autonome et brillante; on s'est quelquefois demandé si sa civilisation n'est pas antérieure à celle même de la Chaldée. Quoi que l'on arrive à penser des affinités ethniques de la race susienne, ce qui est certain, c'est que l'histoire monumentale de l'Elam ne commence pas avec les princes achéménides. Lorsque ceux-ci choisirent Suse pour une de leurs résidences favorites, il y avait de longs siècles qu'avait surgi au-dessus de la plaine cette forteresse royale que l'on voit déjà figurée dans les tableaux de bataille des conquérants assyriens (fig. 456). Ce sont les couches superficielles du tumulus qui ont livré à Loftus et à M. Dieulafoy les restes des monuments de Darius et d'Artaxerxès; mais l'énorme tertre renferme, profondément cachés dans ses flancs, les débris des constructions antérieures et des bas-reliefs en terre cuite qui les décoraient; le plus récent explorateur croit même avoir mis au jour, dans quelques-unes de ses tranchées, des parties de muraille et des émaux qui appartiendraient à la période des anciennes dynasties nationales[1]. Dans l'ouvrage qu'il prépare, il indiquera les motifs sur lesquels il se fonde pour prêter un si grand âge à plusieurs des fragments qu'il a recueillis; mais ce qui rend l'assertion vraisemblable, c'est que l'on a signalé, sur d'autres points de la Susiane, des bas-reliefs rupestres qui remontent sans doute à ces temps lointains. Tels sont ceux qui se trouvent sur le plateau de *Malamir*, non loin de cette ville, dans le site sauvage connu sous le nom de *Kalé-Pharan* ou forteresse de Pharaon[2]. Il y a là un ensemble de sculptures qu'accompagnent de longues inscriptions. Parmi ces monuments, nous en avons choisi, pour donner une idée du style très particulier qui les distingue, deux qui sont un peu moins frustes que les autres (fig. 463 et 464).

L'un et l'autre paraissent représenter un dieu qui reçoit les hommages de ses fidèles. On le reconnaît, comme dans le bas-relief syro-cappadocien d'Ibriz[3], à sa haute stature, qui dépasse de beaucoup celle des hommes qui l'entourent. Dans les deux tableaux, le dieu est

1. DIEULAFOY, *Premier rapport*, p. 65.

2. C'est à l'obligeance de M. Houssay que nous devons de pouvoir présenter ici des images fidèles de ces bas-reliefs. Ils avaient été signalés et décrits par Layard (*A description of the province of Khuzistan*, dans *The journal of the royal geographical Society*, 1846, t. XVI, pp. 75-80 et *Early adventures in Persia, Susiana and Babylonia*, 1887, t. II, pp. 11-14), mais sans dessins. Layard avait compté là cinq tableaux distincts et environ 340 figures, dont la hauteur varie de 2 mètres à 25 centimètres. Il a copié une partie des textes, qui ont été reproduits dans le t. Ier des *Cuneiform inscriptions of Western Asia*. Voir aussi DIEULAFOY, *Revue archéologique*, 3e série, t. VI, pp. 224-227 et pl. XXIV (notre figure 463).

3. *Histoire de l'Art*, t. IV, fig. 354.

debout; mais la pose et le costume diffèrent. Ici, le personnage principal a les bras croisés sur la poitrine dans une attitude de recueillement (fig. 463); là il les étend comme pour bénir (fig. 464). De part et d'autre, il paraît coiffé d'une calotte qui épouse la forme du crâne et d'où sort une tresse de cheveux qui pend sur les épaules; il a une



463. — Bas-relief de la Susiane. D'après une photographie de M. Houssay.

longue barbe frisée à l'assyrienne. Certains traits sont donc communs aux deux figures; mais le vêtement n'est pas le même. Avec ses larges bordures décorées de rosaces et ses franges floconneuses, il rappelle, dans l'un des exemplaires, celui des rois de Ninive et tombe de même jusqu'à la cheville (fig. 463); dans ce même bas-relief, les personnages secondaires, sauf un seul, ont aussi l'habit long, qui ne laisse voir que les pieds nus; chez celui qui est dans la partie inférieure du champ, à gauche, derrière le dieu, l'évasement de la robe et les bandes paral-

lèles qui la traversent font songer à l'apparence très particulière que présentent, sur les cylindres chaldéens, ces espèces de volants qui semblent orner le bas de la draperie. Au contraire, dans l'autre tableau, le dieu n'est vêtu que d'une tunique, serrée à la taille, dont les manches



464. — Bas-relief de la Susiane. D'après une photographie de M. Houssay.

s'arrêtent au-dessus du coude et qui ne descend pas jusqu'au genou; l'étoffe en est unie; ni dessins, ni franges; en revanche, autant que l'on peut en juger dans l'état où est la pierre, les pieds seraient chaussés d'un soulier légèrement recourbé par le bout (fig. 464).

Le thème paraît être le même dans les bas-reliefs; mais il est plus

développé, il s'explique mieux dans le premier que nous ayons décrit (fig. 463). C'est un sacrifice. Derrière le dieu marchent deux personnages, dont l'un, avec sa tunique courte et l'arc qu'il tient levé, est peut-être le roi en costume de combat, tandis que celui du dessous, avec son vêtement plus ample et plus flottant, serait le prêtre. Par devant, en haut, il y a un groupe de trois ministres du culte, dont l'un porte un vase et les deux autres tiennent des instruments de musique, le premier une sorte de lyre et le second une harpe. Plus bas, un serviteur conduit, sans doute vers l'autel, un animal à hautes cornes dont il est difficile de déterminer l'espèce; près de lui, trois cadavres de béliers décapités dont les têtes sont posées à terre. Enfin, dans le registre inférieur, deux hommes poussent une génisse vers le sacrificateur, devant lequel est placée sur le sol une tête de bœuf. L'autre sculpture est moins compliquée et d'un travail bien plus grossier (fig. 464). Devant le dieu sont étendus les corps de sept animaux, où l'on croit reconnaître une lionne avec ses lionceaux. Sur la lionne est penchée une figure qui, d'après la forme des pieds, ne peut guère être que celle d'un homme; a-t-on voulu représenter le chasseur dépouillant le gibier? Ce dessin est si barbare, qu'il est permis d'hésiter. De l'autre côté, dans un second cadre, quatre petits personnages, à longues robes, qui seraient les prêtres ou les adorateurs.

L'un de ces monuments rappelle à bien des égards les cylindres chaldéens et les bas-reliefs assyriens. Il est tel de ces derniers où l'on retrouve, avec les mêmes attitudes et les mêmes instruments, les musiciens qui sont ici figurés[1]. Si l'autre bas-relief évoque un souvenir, c'est celui de ces sculptures taillées dans les rochers de l'Amanus, du Taurus et des chaînes secondaires de l'Asie Mineure que nous avons attribuées aux Hétéens[2]. Plusieurs détails sont presque pareils. Mêmes chaussures; même lourdeur dans le dessin des jambes; même manière de représenter la tunique qui, avec ses deux pointes, prend, par en bas, l'aspect d'une jupe en forme de cloche; surtout même facture sommaire, qui réduit l'image à une simple silhouette. La différence est grande avec l'autre simulacre divin, où se mélange si curieusement la vue de face et la vue de profil, où le rendu des étoffes est poussé très loin. A première vue, on serait tenté de regarder comme le plus ancien des deux bas-reliefs celui que nous avons rapproché des sculptures de la Syrie septentrionale et de la Cappadoce; mais la rudesse de l'exé-

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 157, 291.
2. *Histoire de l'Art*, t. IV, liv. VI.

cution n'est pas toujours une sûre marque de haute antiquité. Tout au moins paraît-il probable que, si ces bas-reliefs des environs de Malamir sont tous l'œuvre d'une même race, ils n'ont pas été tous ciselés à la même heure et par un même groupe de sculpteurs. Nous ne savons pour ainsi dire rien de l'histoire du peuple susien, sinon que sa situation entre la mer et les montagnes ainsi que la fertilité de son sol ont toujours provoqué les convoitises de ses voisins; dans un pays tant de fois attaqué, tant de fois saccagé, l'art a pu avoir ses temps d'arrêt, ses périodes de recul; à prétendre dater ces monuments sur leur seule facture, on risquerait fort de se tromper. Il n'en serait plus de même le jour où on serait arrivé à lire et à traduire les inscriptions susiennes; celle qui occupe tout le champ de l'un de nos bas-reliefs contient peut-être des mentions qui pourraient fournir d'utiles points de repère. Jusqu'à ce moment, tout ce qu'il est permis d'affirmer, c'est que ces sculptures ne relèvent point de l'art qui a fleuri en Perse sous les Achéménides. Ce qui fait la différence, ce sont moins encore les textes gravés près des figures — quelquefois, de part et d'autre, ces textes font défaut — que le caractère de l'œuvre, que le style et le goût. Les monuments dont nous venons de donner des échantillons ne doivent rien ni à l'Égypte, ni à la Grèce; on n'y trouve rien que ne suffisent à expliquer les exemples et les pratiques des plus vieilles civilisations de l'Asie. Au contraire, si les ouvrages qui ont été exécutés sur l'ordre des successeurs de Cyrus se rattachent encore, par plus d'un lien, à la tradition des arts de la Chaldée et de l'Assyrie, on y sent déjà l'influence d'autres modèles.

§ 2. — PROCÉDÉS ET MATÉRIAUX.

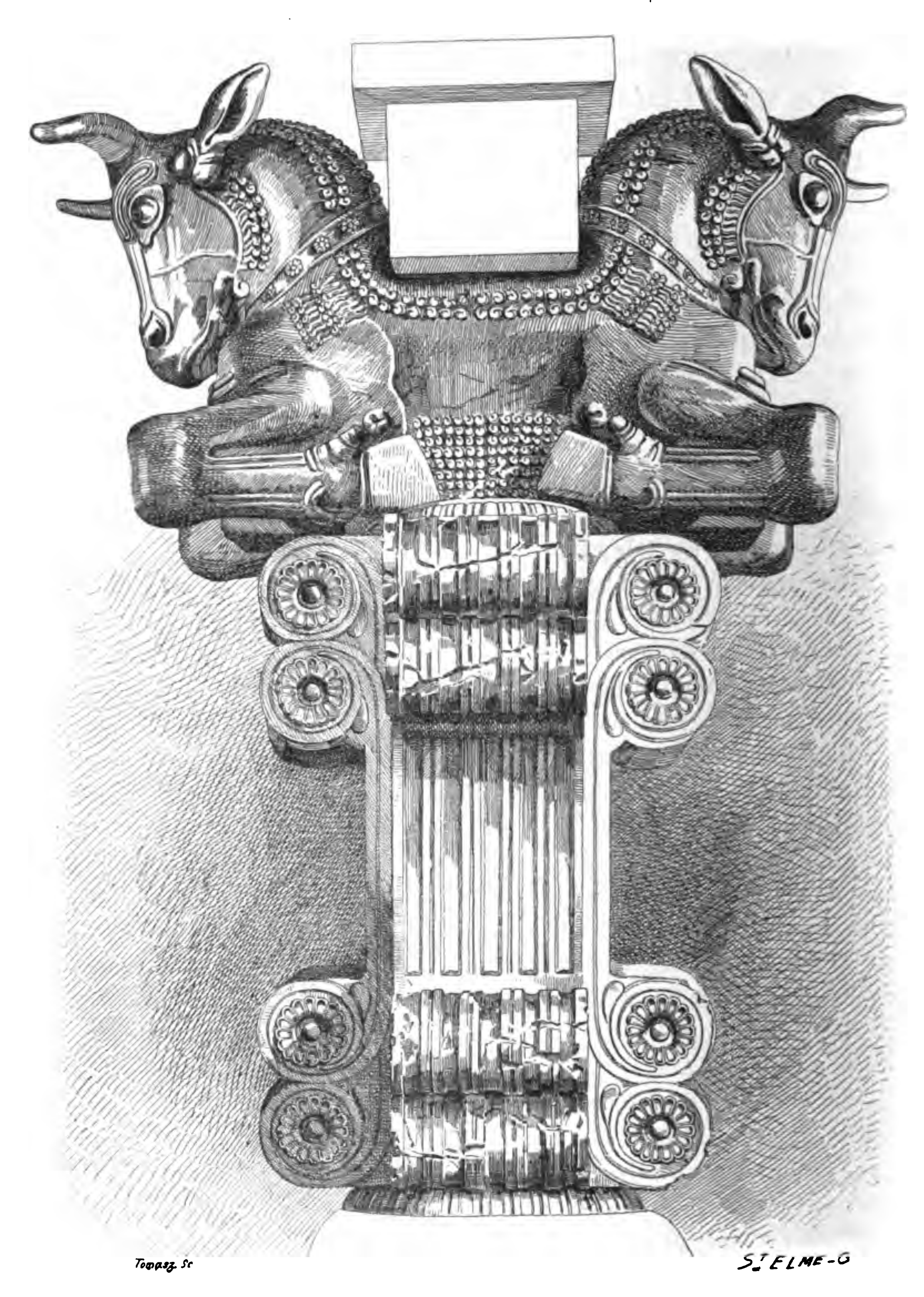
Les monuments de ce que nous appellerons la sculpture perse ont tous ce trait commun d'être des monuments royaux, de représenter le roi ou tout au moins de se rapporter à lui, de figurer des scènes destinées à imprimer dans les esprits l'idée de sa puissance et de sa majesté. Les principaux d'entre eux se trouvent dans ce que l'on nomme aujourd'hui le *Fars*, dans le bassin du *Polvar;* mais on en a découvert d'autres en dehors de ces limites, en Médie et en Susiane. Pour dresser la liste de ceux sur lesquels doit porter notre examen, ce n'est donc pas la provenance qu'il faut seule prendre en considération; c'est surtout, avec la langue des inscriptions gravées auprès des bas-

reliefs, le sujet traité par l'artiste et les particularités de sa facture. Les sculptures de Persépolis, par leur développement et par les facilités qu'elles offrent à l'observateur, restent le point de départ et l'objet principal de cette étude; mais l'historien rencontre ailleurs des thèmes dont il n'y a pas d'exemple dans ce qui est conservé des palais du *Takht,* ou bien ce sont, comme à Suse, les matériaux qui changent, la terre cuite qui prend la place de la pierre et qui, par un naturel effet de cette substitution, change l'aspect du décor. Il convient donc de faire entrer en ligne de compte les monuments qui, tout en étant de moindre importance que ceux de Persépolis, relèvent de la même école, sur quelque point du vaste empire fondé par Cyrus qu'ils aient été signalés; ils aident à fournir les éléments d'une définition complète et précise.

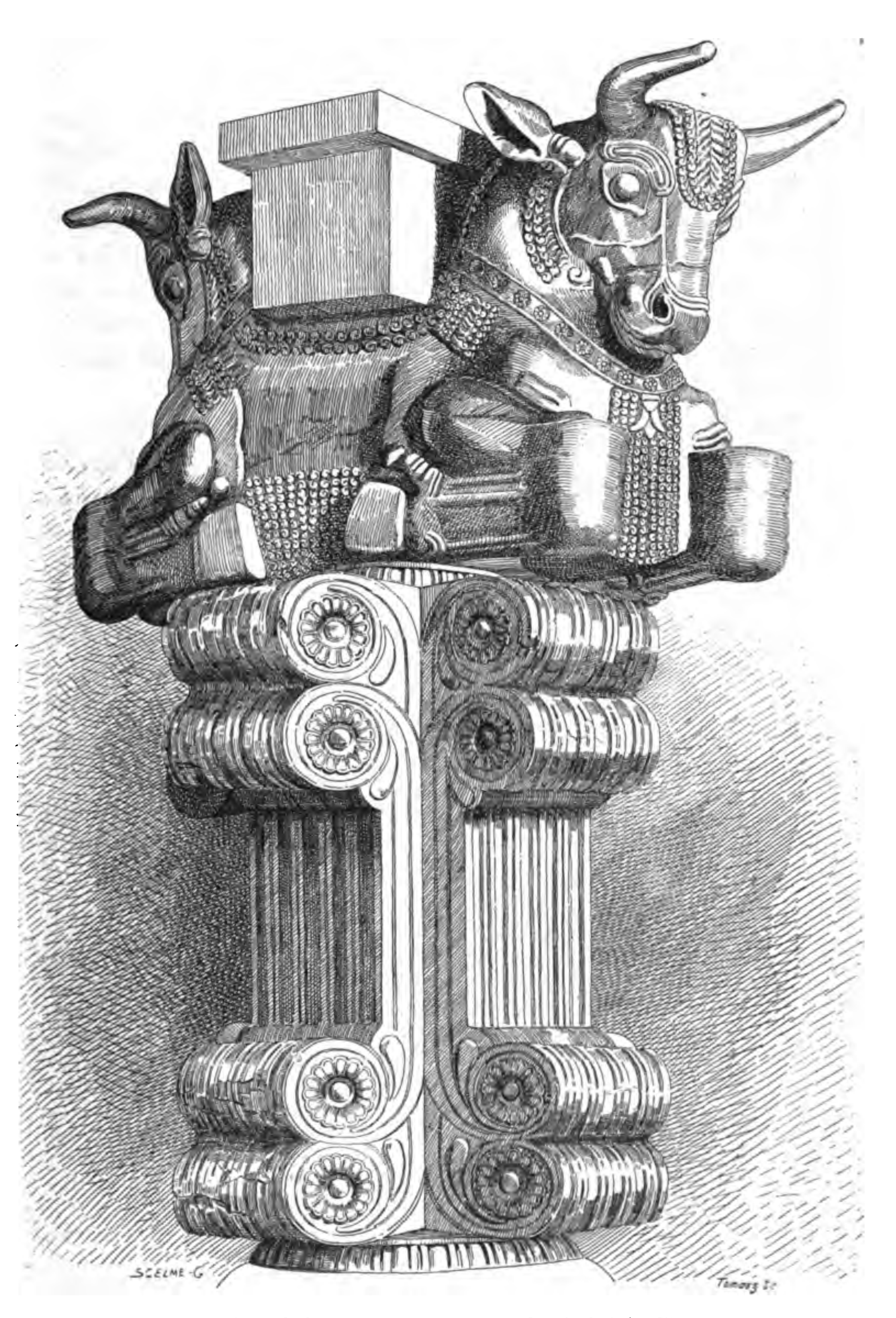
Le nombre de ces monuments est d'ailleurs assez restreint. Outre les grandes pages de sculpture qui se déroulent sur les soubassements des palais de la capitale et sur les chambranles de leurs baies, la Perse propre possède les tombes qui se dressent en arrière de la résidence royale et celles de *Nakch-i-Roustem,* puis l'unique bas-relief qui subsiste au milieu des ruines de Pasargade. La Médie a le grand bas-relief de Béhistoun et quelques autres ouvrages secondaires, dont un, qui ne paraît pas dénué d'intérêt, n'a encore été dessiné par aucun voyageur; enfin, il y a ces terres émaillées de Suse que le Louvre doit aux fouilles de M. Dieulafoy. La glyptique et la numismatique ajoutent quelque chose à ces données; la première surtout reproduit fidèlement, à petite échelle, les types créés et consacrés par les sculpteurs royaux; il est telle pierre gravée qui semble être la copie réduite d'un bas-relief persépolitain.

Tous les monuments que nous venons de citer sont des bas-reliefs; cette école ne semble pas avoir eu beaucoup de goût pour la sculpture en ronde bosse. Les seules figures détachées dont il reste quelques débris sont des figures d'animaux, un taureau à Persépolis (fig. 432), et un lion colossal à *Hamadan*[1]. Celui-ci est aujourd'hui très fruste; la queue et les pattes ont disparu; la tête est mutilée; il n'existe plus que le torse; on a peine à deviner quelle était autrefois la pose du corps. Cette sorte de travail ne dépassait d'ailleurs pas les moyens du sculpteur perse; ce qui suffirait à le prouver, c'est le chapiteau qui, à Persépolis comme à Suse, surmonte les colonnes (fig. 465 et 466).

1. Flandin et Coste, *Perse ancienne, Texte,* p. 17, pl. 25.



465. — Le chapiteau de Suse. Vue de face. Louvre. Dessin de Saint-Elme Gautier.



466. — Le chapiteau de Suse. Vue de côté. Louvre. Dessin de Saint-Elme Gautier.

Les deux avant-corps de taureau qui le constituent, sont exécutés en ronde bosse, et le faire en est vraiment magistral[1]. Le creux de l'oreille et de la narine, la saillie des cornes et la rondeur du globe de l'œil, la largeur du mufle, l'ampleur des genoux fléchis à angle droit et du sabot qui pose sur la console, l'épaisseur des paquets de poils qui ombragent le front, qui pendent aux fanons et qui frangent la nuque et le ventre, tous ces détails sont rendus avec une décision et une vigueur qui attestent une rare entente de la sculpture décorative; l'artiste a su simplifier assez la forme pour que les traits caractéristiques du type choisi soient nettement marqués et ne perdent rien de leur effet, malgré la hauteur du fût.

Doué de pareilles qualités, le sculpteur aurait été, ce semble, très capable d'élever à ses rois des statues semblables à celles que l'Égypte avait dressées à ses Pharaons, cette Égypte qu'il connaissait, que visitèrent Cambyse, Darius et Artaxerxe Ochus. Il l'aurait même fait, si l'on en croit Plutarque. Celui-ci raconte que les soldats d'Alexandre, lorsqu'ils entrèrent dans la capitale de la Perse, auraient renversé de son piédestal une statue de Xerxès[2]; mais quelle confiance convient-il d'accorder à cette assertion? Tant que l'on n'aura pas retrouvé au moins un fragment d'un ouvrage de ce genre, on sera toujours en droit de se demander si l'historien n'a pas employé ici un terme que ne lui fournissait pas l'auteur qu'il suit dans cette partie de son récit. Cette image de Xerxès pouvait être une stèle, analogue à ces bas-reliefs qui représentent à Persépolis les rois constructeurs de palais. Quant à des

1. Les images de chapiteaux perses que nous avons données jusqu'ici (fig. 311, 312, 313, 430) sont toutes plus ou moins des restaurations; pas un chapiteau vraiment complet n'avait été retrouvé à Persépolis, où les fragments d'architecture étaient exposés depuis des siècles à l'air libre et aux intempéries. Le chapiteau que M. Dieulafoy a rapporté de Suse et remonté au Louvre, enseveli sous plusieurs mètres de décombres jusqu'au jour où cet explorateur l'a déterré, était dans un bien meilleur état de conservation. Aux cornes près, qui étaient toujours rapportées, l'un des taureaux est presque intact; à l'autre, à celui de gauche, il manque le mufle et quelques morceaux moins importants; mais ceux-ci ont pu être fidèlement restitués d'après les parties correspondantes de l'exemplaire voisin. Pour Persépolis, l'exemplaire peut-être le mieux conservé des formes du taureau est donné par un chapiteau gisant à terre dans la Salle hypostyle de Xerxès; la planche 93 de Stolze en fournit une reproduction photographique très nette.

2. Plutarque, *Alexandre*, XXXVII. Plutarque a certainement cru qu'il s'agissait d'une statue, car il emploie le mot ἀνδρίας. Au contraire, ce mot ne se trouve pas dans un texte d'Hérodote (III, 88), que l'on a quelquefois cité comme contenant la mention d'une autre statue royale exécutée en Perse. Hérodote racontant que Darius avait voulu perpétuer par un monument le souvenir de la victoire qu'il avait due à son cheval s'exprime ainsi : Τύπον ποιησάμενος λίθινον ἔστησε. Le terme τύπος semble indiquer plutôt un bas-relief.

statues de dieux ou de déesses, on sait que, jusqu'au quatrième siècle, la Perse ne les aurait pas connues. C'est Ochus, affirme Bérose, qui aurait le premier élevé, dans les principales villes de son empire, des statues à Anahita[1]. C'était là une imitation tardive d'une mode étrangère. Il ne subsiste aucun débris de ces simulacres; mais il y a dans le *Vendidad-Sadé* une description qui peut être celle d'une de ces images d'Anahita, dont le premier type avait dû être fourni par la Chaldée[2].

S'il reste ainsi quelque incertitude sur la question de savoir jusqu'où s'étendait l'usage que le sculpteur a fait en Perse des procédés de la ronde bosse, nous savons en revanche que, docile aux exemples qui lui avaient été donnés par ses prédécesseurs orientaux, il a souvent modelé, pour l'architecte qui les comprenait dans le programme de ses édifices, ces figures en très haut relief dont la partie antérieure fait une si forte saillie en avant de l'ante ou du pied-droit de la porte, tandis que le reste du corps se profile en silhouette sur les faces latérales du mur; il a emprunté à la Chaldée et à l'Assyrie leurs taureaux ailés à visage d'homme (pl. II et III). Peut-être y en avait-il autrefois un assez grand nombre sur l'esplanade; les plus petits ont disparu; il n'en reste que quatre, les plus grands, deux aux Propylées, et deux à la Salle aux cent colonnes. L'imitation y est visible; la tête du taureau est surmontée de la haute tiare assyrienne à cornes de taureau, et non de l'une des coiffures que portent les rois de Perse. Tout en s'appropriant ainsi ce type symbolique, le sculpteur ne s'est pas astreint à le copier servilement; il y a fait certaines corrections, qui donnent à ces colosses un meilleur aspect, plus en rapport avec le style des figures voisines. C'est ainsi qu'il s'est affranchi de cette convention singulière en vertu de laquelle, à Ninive, le monstre a cinq pattes au lieu de quatre et paraît dans l'attitude de la marche si on le regarde de côté, dans celle de la station et du repos si l'on se place en face de lui. Ici, rien de pareil; le quadrupède a son juste nombre de membres, et le mouvement son unité. Le modelé paraît plus gras que dans les taureaux de Ninive, à en juger par les jambes, qui sont très bien étudiées; quant aux têtes, elles ont trop souffert pour permettre la comparaison[3]. La courbe des ailes est aussi plus élégante: c'est celle des sphinx et des griffons de la Phénicie. Enfin, pour qu'il y eût une

1. Bérose, fr. 16 (*Muller, frag. hist. Græcorum*, t. II).

2. *Vendidad*, trad. Darmesteter, ch. xxx, t. II, p. 82.

3. Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, III, pp. 91-92. Les photographies de cet explorateur confirment son témoignage; de même celles de Stolze (*Persepolis*, pl. 55, 87, 88).

proportion satisfaisante entre ces gardiens du seuil et l'élévation des salles à l'entrée desquelles ils veillent, on leur a donné, en Perse, des dimensions qu'ils n'avaient jamais atteintes dans leur pays d'origine. Les taureaux qui se dressent devant les Propylées ont 5^{m},55 de haut et 6 mètres de long, et, si l'on n'a pu mesurer ceux de la Salle aux cent colonnes, parce qu'ils sont trop mutilés, on constate du moins, d'après ce qui en reste, qu'ils étaient encore plus énormes[1]. Ceux de Khorsabad, qui sont au Louvre et qui comptent parmi les plus grands qu'ait sculptés l'Assyrie, sont loin d'avoir une taille aussi colossale[2]. On paraît avoir trouvé à Suse les fragments de taureaux semblables, qui y auraient occupé le même poste qu'à Persépolis; mais là ils auraient été bâtis en carreaux de terre, à surface émaillée[3].

A part quelques figurines, trouvées dans les ruines de Suse, tous les autres ouvrages que nous aurons à étudier sont des bas-reliefs. Ici, comme en Assyrie, le bas-relief a été le mode d'expression favori du sculpteur. Celui-ci l'a ciselé dans la roche vive et dans la pierre appareillée; il l'a modelé dans une terre à laquelle il a parfois laissé le beau ton rouge que prend au four une argile de qualité choisie, tandis qu'ailleurs il la couvrait des glacis de l'émail. Il a dû aussi l'exécuter au repoussé dans ces plaques d'or, d'argent et surtout de bronze qui ont certainement tenu une place notable dans la décoration des édifices; mais aucun fragment n'a encore été trouvé d'un ouvrage de cette espèce qui fût orné de figures. On ne possède qu'un seul débris d'un de ces revêtements (fig. 353); il n'offre à l'œil que des têtes de clous et une rosace. Quelques voyageurs croient pouvoir affirmer que des ornements en métal étaient appliqués sur certains bas-reliefs; l'un d'eux en retrouve la trace dans des trous qu'il signale sur l'épaule, la poitrine et aux mains des deux grandes effigies royales qui décorent la porte principale du palais de Darius[4]. En tout cas, c'est seulement par exception que ce procédé a pu être employé, pour ajouter à l'effet de certaines images plus importantes que d'autres; partout les armes et les attributs ont été taillés dans la pierre avec assez de soin et de précision pour qu'il ne fût pas nécessaire d'ajouter ces pièces de rapport.

1. FLANDIN et COSTE, *Perse ancienne, Texte*, p. 78 et 120.
2. Ils ont 4^{m},20 de haut.
3. DIEULAFOY, *Deuxième rapport*, p. 21.
4. NIEBUHR, *Voyage en Arabie*, t. II, p. 112. TEXIER, *Description de l'Arménie et de la Perse*, t. II, p. 189.

§ 3. — LES EMPLACEMENTS ET LES THÈMES.

Les bas-reliefs de Persépolis sont de beaucoup les plus nombreux et les plus intéressants ; mais, avant d'en aborder l'étude, il convient de décrire un monument qui est unique en son genre et par le sujet qu'il représente et par le caractère particulier de sa facture ; nous voulons parler de la seule figure qui se soit conservée parmi les ruines de la cité que nous croyons avoir été Pasargade (fig. 467).

Des bas-reliefs qui décoraient les chambranles des baies dans l'édifice principal, il ne reste plus que les pieds des personnages ; ils sont longs et nus, ou du moins chaussés seulement d'une sandale qui laisse les orteils à découvert ; ils rappellent, à ce titre, les sculptures assyriennes [1]. C'est à un édifice beaucoup plus petit qu'appartenait le bloc de calcaire, selon toute apparence un jambage de porte, qui nous a gardé un monument précieux (fig. 416 et 417) [2].

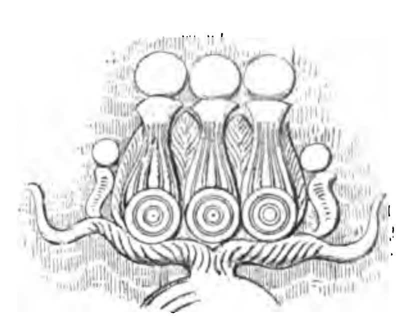
Le personnage est vu de profil. Il est vêtu d'une longue robe qui tombe, droite et plate, jusqu'à la cheville ; le bord de l'étoffe est orné d'une frange d'effilés et d'une bande de rosaces. Les pieds paraissent nus. On n'aperçoit pas le bras gauche, qui est censé pendre derrière le corps. Quant au bras droit, à demi fléchi, il tient un objet dont le caractère est aujourd'hui difficile à définir, la pierre étant usée [3] ; une petite corne, qui ressemble à celle du bélier, s'arrondit et tourne autour de l'oreille. Les cheveux sont disposés en quatre tresses, qui sont coupées ras à la hauteur du menton. Au-dessus de la tête divergent deux grandes cornes de bouquetin, qui supportent une coiffure très compliquée, où l'on distingue trois disques solaires, surmontés de paquets de joncs liés avec une cordelette et entre lesquels sont insérées des plumes d'autruche ; deux serpents encadrent ce groupe (fig. 468). Enfin la silhouette du corps se détache sur quatre grandes ailes, dont deux sont dressées en l'air et deux rabattues vers le sol.

1. Stolze, *Persépolis*, pl. 137.

2. Il y a chez Stolze une assez bonne photographie de ce bas-relief (*Persepolis*, pl. 132). Il semble que la tête et la robe soient un peu plus frustes que ne les représente le dessin de M. Dieulafoy ; le voyageur a peut-être complété par l'exploration du toucher la suite des traits qui ne sont plus partout visibles à l'œil.

3. M. Dieulafoy y reconnaît « une statuette dont le double bonnet fort différent du pchent est surmonté de l'uræus sacré » (*l'Art antique de la Perse*, I, p. 35). Il est seul à en avoir tant vu. Ker Porter, Texier, Flandin et Stolze n'ont rien distingué de pareil.

Cette corne autour de l'oreille, cette étrange coiffure et surtout ces deux paires d'ailes semblent mettre cette figure en dehors du monde de l'histoire et de la réalité. Cependant, au-dessus d'elle, on lisait encore, il y a quelques années, le texte laconique où Cyrus prend la parole[1]. On s'était donc accordé à reconnaître ici l'effigie du fondateur de la monarchie, d'autant plus volontiers que ce bas-relief occupait, dans l'ébrasement de la porte, la place qui à Persépolis est communément assignée à l'image du roi; mais là celui-ci est toujours représenté sous les traits d'un homme, avec le costume et les insignes qu'il portait au cours de sa vie mortelle, tandis qu'ici cet ensemble, par lui-même, suggérerait plutôt l'idée d'un dieu ou d'un génie. Comment concilier le témoignage de l'inscription avec l'apparence de la sculpture? L'accord est facile à établir. Il suffit d'admettre que le statuaire a voulu représenter ici le conquérant non pas comme un homme, mais comme un être supérieur à l'humanité, comme un héros divinisé. Pour traduire sa pensée, il a cherché des attributs et des symboles qui fussent de nature à ne point laisser place au doute[2]. S'il avait vécu chez un de ces peuples où l'art a derrière lui tout un long passé, il n'aurait eu qu'à puiser dans le répertoire des formes consacrées par la tradition; mais la Perse n'avait pas encore une langue plastique qui lui appartînt en propre; il dut donc se pourvoir ailleurs, s'adresser à ces nations plus avancées qui, comme l'Assyrie et l'Égypte, possédaient ce système de signes qui lui faisait encore défaut. On relève ici la trace de ces deux influences. L'habit, par sa forme et par ses ornements, est tout assyrien; de même aussi ce quadruple manteau de plumes; les figures ailées, en Égypte, n'ont jamais que deux ailes. C'est pourtant l'Égypte qui a donné les traits les plus significatifs, ceux sur lesquels l'artiste a le plus compté pour produire l'impression qu'il avait en vue. C'est à elle qu'il a emprunté la



468. — La coiffure de Cyrus. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CXCVIII.

1. *Histoire de l'Art*, t. V, pp. 668 et 670.

2. A propos de cette figure, M. Dieulafoy (*l'Art antique de la Perse*, t. I, p. 35) a appelé l'attention sur un texte d'Hérodote (I, 209) d'où il résulte que, dans le milieu où l'historien a recueilli le récit du songe de Cyrus qu'il rapporte, ces ailes attachées aux épaules étaient un symbole de la puissance divine ou de la puissance royale. C'étaient les ailes des taureaux et des génies anthropoïdes de la Chaldée et de l'Assyrie qui avaient dû rendre cet emblème familier à toutes les imaginations.



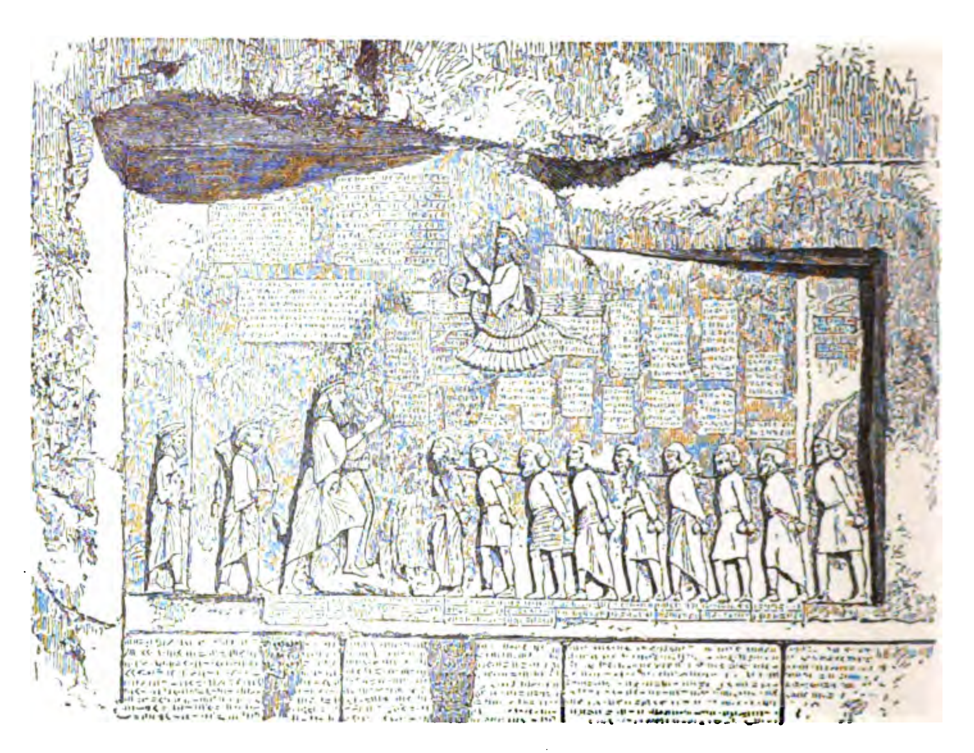
467. — Bas-relief de Pasargade. Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, I, pl. XVIII.
Hauteur de la figure, 3 mètres.

corne d'Ammon et peut-être aussi l'arrangement de la chevelure; il semble avoir copié une de ces perruques que l'on portait sur les bords du Nil par-dessus la tête rasée. Enfin il s'est appliqué à reproduire, avec une exactitude minutieuse, une de ces coiffures bizarres, d'un caractère tout hiératique, dont il y a en Égypte tant de variétés. Celle qu'il a choisie est ce que les égyptologues appellent le diadème *hetes*. Dans les plus anciens monuments, c'est Thot seul qui s'en pare; à partir de la vingtième dynastie, on le voit paraître sur la tête de tous les dieux et de tous les rois.

Faut-il reporter l'exécution de ce bas-relief jusqu'au règne de Cyrus, comme on serait, au premier moment, tenté de le faire d'après les termes de la légende qui l'accompagnait? Nous ne le pensons pas. Ce n'est guère qu'après la mort du roi que l'on a pu imaginer de lui ménager cette sorte d'apothéose. Il y a aussi un sûr indice dans la grande part qui est faite ici à l'imitation des types égyptiens; la Perse, sous Cyrus, n'avait encore eu aucune relation avec l'Égypte. On pourrait, à la rigueur, supposer que ces formes ont été tirées par l'artiste de quelqu'un de ces objets égyptiens ou pseudo-égyptiens comme la Phénicie en répandait un peu partout; mais n'est-il pas plus naturel de croire que l'idée de ces emprunts a été suggérée au sculpteur par le spectacle même de l'Égypte et de toutes ces figures de divinités et de princes qui couvraient les surfaces de ses édifices? Cette sculpture daterait alors du règne de Cambyse; peut-être même serait-elle plus récente encore. Le fils de Cyrus dut tenir à achever les édifices dont le plan avait été tracé par son père; ce serait au cours de son expédition d'Égypte qu'il se serait avisé de faire donner à l'image de son prédécesseur quelque chose de la physionomie des grands Pharaons d'autrefois. Si l'on doute que Cambyse ait eu le loisir de vaquer à ces soins, parmi les agitations qui ont rempli les derniers jours de son règne, pourquoi ne pas penser à Darius? Lorsque, vainqueur du mage, il eut fait rentrer la couronne dans la famille d'Achéménès, il eut certainement à cœur, lui aussi, de rendre hommage au héros dont il recueillait la succession, quoiqu'il ne fût pas son descendant direct. Pour se poser comme son héritier légitime, point de meilleur moyen à employer que de terminer pieusement ses constructions et d'y montrer à tous les yeux son effigie, présentée sous des traits calculés pour relever encore le prestige du glorieux ancêtre.

Le style de cet ouvrage, il est vrai, diffère sensiblement de celui des sculptures de Persépolis; la draperie n'y est pas traitée dans le même

goût. L'auteur de ce bas-relief n'avait eu d'autres leçons que celles de l'Assyrie et de l'Égypte ; il appartenait encore au groupe des artistes qui avaient été chargés de construire et de décorer les palais des deux premiers rois ; mais cette vieille école a pu continuer encore son œuvre à Pasargade et poursuivre dans le même esprit les travaux commencés, lorsque déjà, à quelques lieues de là, dans la nouvelle capitale, une école plus jeune et plus savante, ouverte à d'autres influences, s'es-



469. — Le bas-relief de Béhistoun. D'après H. Rawlinson, *J. R. A. S.*, t. X, pl. I.

sayait à de plus grandes entreprises. Le style que celle-ci créa, plus noble et plus brillant, ne pouvait tarder à se répandre et à s'imposer partout. Si donc l'on incline à reculer jusqu'après la mort de Cambyse la date que l'on assignerait à l'exécution du bas-relief égyptisant de Pasargade, tout au moins sied-il d'ajouter aussitôt que celui-ci ne peut être postérieur aux toutes premières années de Darius.

En effet, le bas-relief rupestre de Béhistoun, qui date de la cinquième ou de la sixième année du règne, offre déjà les mêmes types que les bas-reliefs de Persépolis, et la facture en est la même, autant qu'il est possible d'en juger par les dessins un peu sommaires qui en ont été donnés (fig. 469). La hauteur à laquelle il se trouve, au-dessus du fond

de la vallée, sur une paroi verticale, en interdit toute reproduction photographique (fig. 285); c'est avec une longue-vue que les voyageurs en ont copié les figures et qu'ils ont transcrit les inscriptions qui l'accompagnent. La scène occupe la partie inférieure d'un large champ dont la surface a été dressée à l'outil et que protège un cadre d'une saillie très marquée; la dimension principale de l'espace ainsi circonscrit est de 7^{m},80. Les figures sont au nombre de treize, et le sens de la composition, fort bien ordonnée, est facile à saisir. Darius, bien plus grand de taille que tous ceux qui l'entourent, est debout, la couronne au front, un pied posé sur le corps d'un ennemi vaincu qui, couché dans la poussière, lève vers le roi des bras suppliants. Celui-ci a la main gauche appuyée sur son arc, tandis que sa droite, levée, semble désigner, d'un geste impérieux et méprisant, dix personnages qui se présentent devant lui, les mains attachées derrière le dos; ils sont tous enchaînés par le cou à une grosse corde qui les relie l'un à l'autre. Ces captifs n'ont pas tous le même costume; ainsi l'un d'eux, le dernier à droite, est coiffé d'une haute tiare pointue; mais cette diversité du vêtement n'aurait pas suffi à les faire reconnaître, même des contemporains: la postérité, en tout cas, n'aurait pas su à quoi s'en tenir; aussi a-t-on gravé soit au-dessus de la tête, soit sous les pieds, soit même sur la robe de chacun de ces personnages, une légende qui donne le nom du rebelle et fait connaître son crime. Deux personnages accessoires, placés à gauche du tableau, complètent cet ensemble; ce sont, en arrière du roi, deux gardes, dont l'un porte l'arc et l'autre la lance; au-dessus de la scène plane, encadrée dans le cercle ailé, l'image de cet Ahura-Mazda par la grâce duquel le prince a triomphé de ses compétiteurs[1].

La sculpture perse n'a déjà plus ici le même aspect que l'assyrienne. Les habits et les armes, les types et le faire sont différents. Il y a

1. Il y a, dans le Zagros, non loin d'*Holwan*, un bas-relief rupestre dont il n'a pas encore été donné de dessin, mais que sir Henry Rawlinson attribue sans hésiter à la période achéménide. « Le tableau représente un personnage vêtu d'une courte tunique et d'un bonnet rond; son bras gauche supporte un bouclier et sa main droite une masse dont une des extrémités pose sur le sol; son pied gauche foule un ennemi prosterné. Devant le roi se tient, les mains liées derrière le dos, un prisonnier dont la taille est aussi haute que celle du roi. A l'arrière-plan, quatre figures nues, de plus faible dimension, agenouillées en suppliantes, semblent représenter le parti du chef vaincu. La plate-forme que surmonte ce groupe est soutenue par les têtes et les mains d'une file de toutes petites figures, disposition qui était déjà connue par les tombes de Persépolis. » (*March from Zohab to Khuzistan*, p. 37, dans le *Journal of the royal geographical Society*, t. IX, 1839.) Ce monument, par sa partie supérieure, rappellerait donc Béhistoun, et Persépolis par sa partie inférieure.

pourtant une ressemblance: c'est qu'ici, comme à Ninive, le bas-relief est la traduction plastique d'une page d'histoire et qu'il a pour commentaire une inscription, où Darius raconte les luttes qu'il eut à soutenir au début de son règne et la défaite successive de tous ces prétendants sur qui s'étend sa main vengeresse. L'art dont ce bas-relief est un des plus anciens monuments se maintint-il dans cet ordre de données? La réponse à cette question est dans l'étude et la description des bas-reliefs de Persépolis.

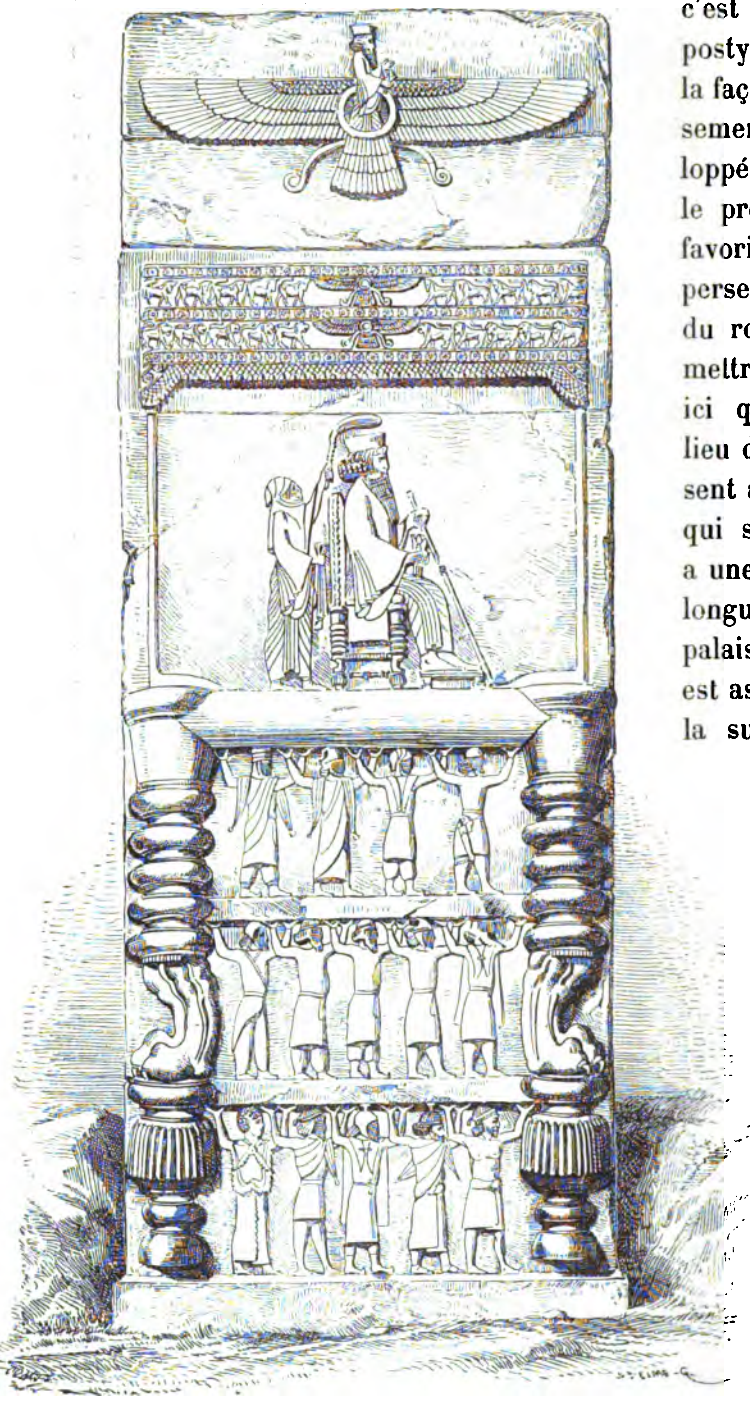
Par les restaurations que nous avons mises sous les yeux du lecteur, on s'est fait une idée des places que l'architecte perse a réservées, dans ses bâtiments, à ces bas-reliefs dont nous avons déjà reproduit d'assez nombreux spécimens (fig. 296, 302, 337, 341, 345, 349, 350, 351, 372, 436). Il en a mis partout où son procédé de construction l'amenait à employer la pierre, et celle-ci jouait dans l'édifice un rôle assez important pour qu'il n'ait pas senti le besoin, comme l'architecte assyrien, d'appliquer, soit dans ses façades, soit dans ses intérieurs, des dalles ciselées contre des murs de brique. Les soubassements des terre-pleins qui portent les palais sont bâtis en beaux blocs de calcaire; on a donc couvert de figures celles de leurs faces qui, pourvues de rampes d'accès, appelaient plus que les autres le regard du visiteur. Les plus vastes espaces, ceux qui se prêtaient le mieux au déploiement des amples cortèges, étaient fournis par les grandes parois qui s'étendaient à droite et à gauche des escaliers. Ceux-ci offraient à l'artiste des champs moins spacieux, mais délimités nettement et de forme variée. C'est ainsi que le mur qui fait la devanture du perron est divisé en trois compartiments, dont un, celui du milieu, dessine un rectangle, tandis que les deux autres, compris entre la ligne rampante de l'emmarchement, sont triangulaires (pl. IV et IX). Les deux murs qui constituent la cage de l'escalier ont aussi, dans la plupart des édifices, leur décoration figurée (fig. 296 et 341); la ligne brisée qui suit sur la paroi le mouvement ascensionnel des degrés sert de socle à des personnages qui s'échelonnent, un à un, sur la pente.

Lorsque, après avoir passé devant les bandes d'images qui s'allongent sur ces pans de muraille, on arrive au corps même du palais, on y voit la sculpture se développer dans un autre sens, non plus en largeur, mais en hauteur, dans les champs étroits que lui ménagent les faces internes des chambranles de toutes les baies, et ce n'est pas seulement la disposition, c'est aussi le sujet des tableaux qui change. A l'extérieur, l'artiste a distribué, représentées par des types choisis, les

troupes qui veillent sur le roi et les nations qui lui apportent le tribut de leurs hommages et de leurs présents. A ces défilés de gardes et de serviteurs, de sujets et de vassaux qui vont à l'audience royale comme on irait à l'autel d'un dieu, les mains pleines d'offrandes, il a mêlé l'image du lion, symbole partout compris d'une force qui triomphe, en se jouant, de toutes les attaques. Dans les panneaux triangulaires, le lion terrasse le taureau, que les Persans modernes lui livrent encore aujourd'hui, comme une victime condamnée d'avance, dans un jeu sanglant auquel ils prennent grand plaisir[1]. Dans les frises des couronnements, le lion marche d'une fière allure (fig. 350) ou se tient comme en adoration devant l'emblème d'Ahura-Mazda (fig. 345). Le roi lui-même ne se montre pas dans ces séries; mais il n'y a pas une de ces figures qui ne l'annonce, qui n'éveille l'idée de sa puissance et de sa majesté. Il n'apparaît de sa personne que plus loin, au seuil des salles où il tient sa cour et des appartements qu'il habite. C'est là qu'on l'admire, tantôt assis sur son trône, sous un dais somptueux, ayant à ses pieds son armée rangée en ordre de bataille (fig. 436), ou, comme sur les tombes, porté sur les bras tendus de ses sujets (fig. 470), tantôt debout, entrant dans sa demeure, escorté des hauts officiers de sa maison, qui tiennent au-dessus de sa tête le parasol et le chasse-mouches (fig. 471), tantôt enfin perçant de son glaive le flanc des monstres ennemis de l'humanité (fig. 351 et 352).

Les deux ordres de tableaux se trouvent réunis dans le palais de Darius et dans celui de Xerxès; il y a là tout à la fois une terrasse et des chambranles ornés de sculptures. Au contraire, des deux grandes salles du trône, l'une n'a pas de portes et l'autre n'a ni mur de soutènement ni escaliers. Chacun de ces deux énormes édifices n'offre donc à notre curiosité qu'une des deux parties de l'ensemble, on pourrait presque dire un des deux chapitres du livre; mais ce chapitre y est écrit avec plus d'ampleur que dans des bâtiments de dimensions plus restreintes. L'architecte y a livré au sculpteur des champs plus spacieux; celui-ci a donc pu appeler là un plus grand nombre de figures à traduire son idée et par suite en varier davantage l'expression. C'est dans la Salle aux cent colonnes que l'on admire les plus beaux exemplaires de ces groupes dont la figure royale, reconnaissable à ses attributs et à sa haute stature, forme le centre ou le sommet; mais

1. CHARDIN (édit. *Langlès*), t. VIII, p. 273. FLANDIN, *Relation*, t. II, p. 169. L'un et l'autre voyageur témoignent des précautions que l'on prend pour que le lion, emblème de la monarchie, ait toujours le dessus.



470. — Persépolis. Bas-relief d'un chambranle de la Salle aux cent colonnes. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLVI.

c'est devant la Salle hypostyle de Xerxès, sur la façade de son soubassement, qu'a été développé le plus largement le premier des thèmes favoris de la statuaire perse, celui où tout parle du roi sans jamais le mettre en scène. Il y a ici quatre rampes au lieu des deux qui suffisent ailleurs, et le mur qui s'étend entre elles a une bien plus grande longueur que dans les palais d'habitation; il est assez haut pour que la surface ait pu en être partagée en trois registres; aussi les figures se comptent-elles par centaines, et non plus par unités ou par dizaines, ce qui a permis à l'artiste de faire ici un tout autre effort d'invention que dans les monuments où la place lui était plus étroitement mesurée.

Il ne reste plus guère que de faibles traces du registre supérieur, et



471. — Persépolis. Bas-relief d'un chambranle du palais n° 7. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CXLVII.

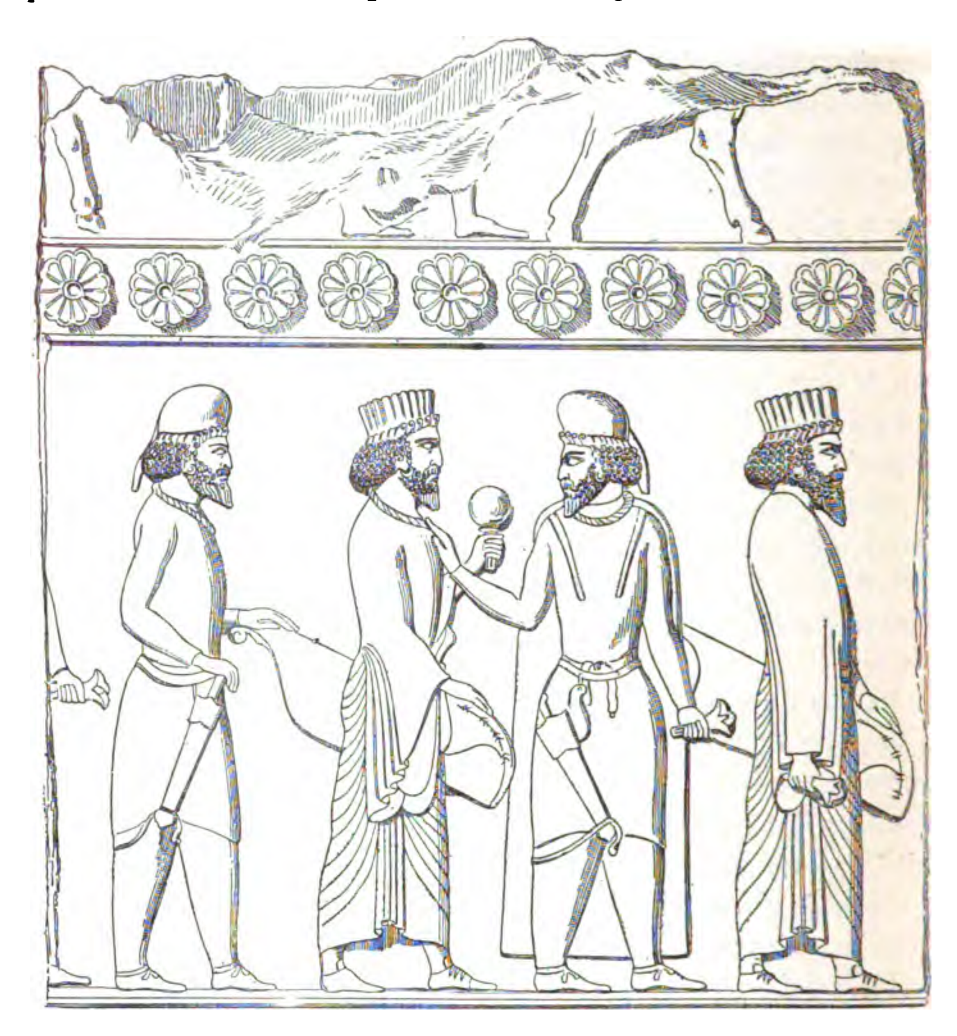
cependant, quoiqu'il n'y ait point ici d'inscription, comme à Béhistoun, il est facile de saisir le sens général de la vaste composition qui se déroule sur ces soixante mètres de muraille.

Le centre idéal du tableau, c'est le perron qui occupe le milieu de la façade. Les personnages, qu'ils gravissent les marches des escaliers ou qu'ils s'avancent dans les bandes horizontales entre lesquelles est divisée la paroi, tendent tous vers un même point, vers cette partie de l'esplanade supérieure où les deux cortèges se rencontreront en face du trône impérial (pl. IV). Des deux côtés, les figures se dirigent donc dans le même sens, et leur allure est réglée par le même rythme ; les intervalles qui les séparent sont pareils; mais, malgré ces ressemblances, les deux processions n'ont pas tout à fait le même caractère. A droite de l'escalier principal, les attitudes et les costumes offrent bien plus de variété; la suite des images, au lieu de former ici, comme du côté gauche, une série continue, est coupée en tableaux que limitent de petits arbres en forme de cyprès, et, à la diversité des vêtements, à celle des animaux qui se mêlent aux rangs pressés de la foule, on devine que l'action représentée dans cette moitié des frises sculptées, tout en gardant son unité générale, se laisse décomposer en un certain nombre d'épisodes dont chacun a sa valeur et sa signification particulière.

En tête du cortège de gauche marchent, dans les trois registres et le long des degrés de l'escalier, une centaine de ces *doryphores* ou gardes armés de lances, que les écrivains grecs ne manquent jamais de mentionner quand ils décrivent l'appareil qui entourait le roi de Perse, soit à l'armée, soit dans les pompes où, de loin en loin, il se montrait aux yeux de son peuple[1]. Destinés à veiller sur la vie du prince auprès duquel on les trouve aussi groupés sur la façade des tombes royales, c'est eux qui arrivent les premiers pour se ranger autour de son trône. Derrière cette sorte de piquet d'honneur viennent ce que l'on peut appeler les gens du roi, ces alliés du sang qui devaient lui faire un rempart de leurs corps sur le champ de bataille[2], les grands seigneurs, les courtisans, les officiers de tout grade, enfin tous les chefs de la nation, tous ceux que leur charge ou leur naissance autorisait à paraître en l'auguste présence. L'uniformité de l'habit chez tous ces personnages est un signe de l'égalité des conditions (fig. 472). Il n'y a là que deux types qui alternent sans interruption, d'un bout à l'autre du pan-

1. Xénophon, *Cyropédie*, VIII, iii, 9-18. Quinte-Curce, III, iii.
2. Quinte-Curce, III, iii, 21.

neau. Une figure sur deux est coiffée d'une large tiare à côtes, en forme de toque, et habillée d'une robe à longues manches qui tombe jusque sur les chevilles. La figure voisine porte une espèce de calotte, faite probablement de feutre, qui dessine une légère saillie au-dessus du



472. - Persépolis. Bas-relief du soubassement de la Salle hypostyle de Xerxès. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. LXLV.

front. Le torse est couvert d'une tunique collante qui s'arrête au genou sur de larges pantalons qui enveloppent toute la jambe.

Les contemporains ne pouvaient se tromper sur l'intention de l'artiste ; ils comprenaient, à première vue, quelles étaient les deux catégories de dignitaires que le sculpteur avait ainsi différenciées. Quant à nous, il nous est permis d'éprouver quelque embarras. On ne saurait songer à la distinction de ce que nous appelons l'ordre civil et l'ordre

militaire ; l'antiquité ne l'a point connue. La conjecture la plus vraisemblable, c'est encore celle-ci : qu'il faut voir là les représentants des deux peuples frères qui se partageaient toutes les hautes fonctions de l'empire, les Mèdes d'une part, reconnaissables à ces vêtements amples et flottants que les successeurs de Cyrus ont fini par emprunter à ceux de Déjocès [1], et, d'autre part, les Perses, avec ces justaucorps et ces braies de cuir, les *anaxyrides*, comme disaient les Grecs, qui étaient le costume primitif de ces rudes montagnards, costume que leurs descendants gardèrent peut-être, par orgueil national, dans les cérémonies publiques longtemps après qu'il était sorti de l'usage ordinaire [2]. Ce qui confirmerait cette hypothèse, c'est que tous ces personnages se ressemblent, à l'habit près. Chez tous, même taille et mêmes traits ; rien qui donne lieu de croire à une différence de race. Tous sont armés de l'épée courte, passée par devant dans la ceinture ou suspendue à une courroie et tombant sur la cuisse droite (fig. 472) [3]. Il y en a qui sont en outre munis de l'arc, qu'ils portent serré dans un étui, et attaché sur le flanc gauche ; mais les figures où l'on relève cette particularité appartiennent indifféremment à l'une ou l'autre série. Il en est de même de celles, en assez grand nombre, qui tiennent une fleur à la main ; c'est là une habitude encore très répandue en Perse ; il est de bon ton, quand on sort, d'avoir entre les doigts une fleur, rose, tulipe ou jacinthe, que l'on offre au premier ami rencontré sur le chemin. Les mêmes bijoux ornent le poignet et les oreilles de tous les membres du cortège ; tous ont des colliers massifs, insignes du rang qu'ils occupent dans l'État. Tous enfin, quelle que soit leur coiffure, ont la chevelure et la barbe frisées avec art et disposées en plusieurs étages de boucles. Celles-ci tombent en gros paquets sur la nuque ou s'allongent en pointe au-dessous du menton, sans jamais atteindre pourtant la longueur de certaines barbes assyriennes. Seuls les gens des classes supérieures avaient le loisir de passer ainsi leur poil au fer et d'en prendre un tel soin [4]. Chez les gardes, barbe et cheveux, quoiqu'un peu plus courts, présentent le même arrangement ; quelques-uns d'entre eux portent la

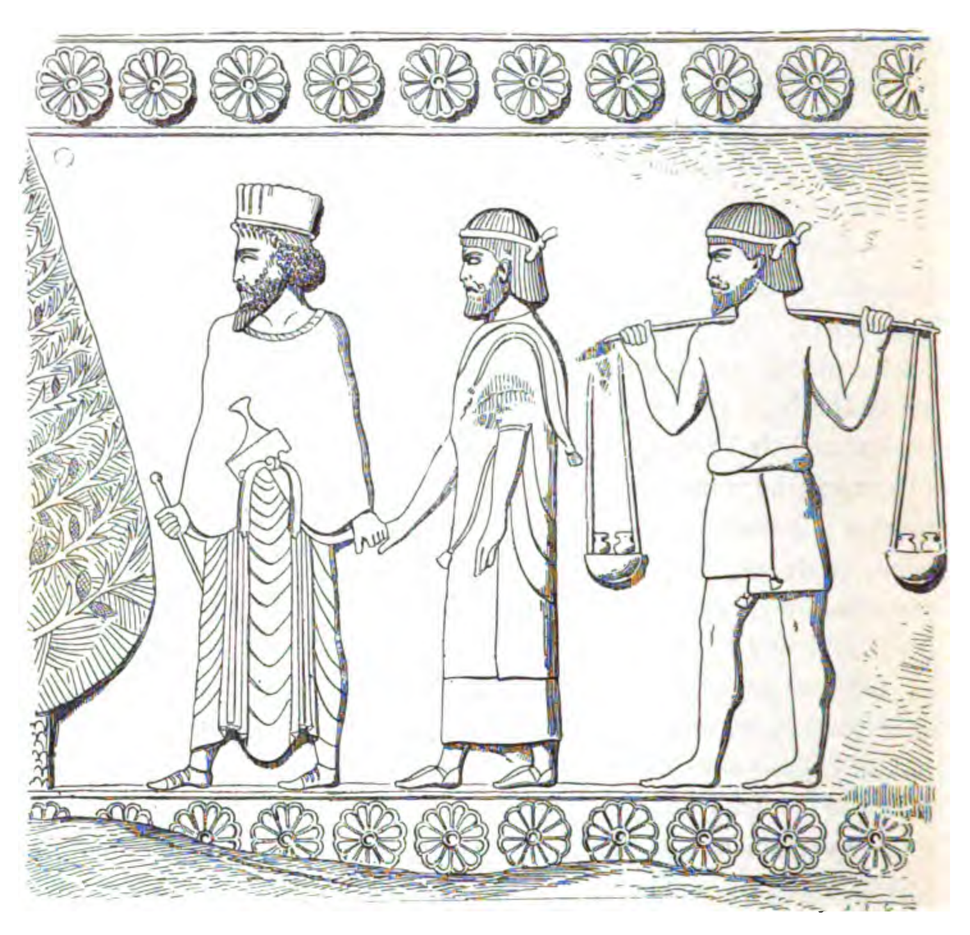
1. XÉNOPHON, *Cyropédie*, I, III, 2 ; VIII, I, 40.

2. HÉRODOTE, I, 71 ; V, 49 ; VII, 61. STRABON, XV, III, 19. On porte encore en Perse, pendant l'hiver, une jaquette de peau de mouton dont la laine est tournée à l'intérieur, pendant que le cuir paraît au dehors.

3. Les termes dont se servent les historiens grecs à propos de l'épée perse conviennent bien à l'arme figurée sur les monuments. Hérodote l'appelle ἐγχειρίδιον (VII, 61) et Josèphe ξιφίδιον (*Ant. jud.* XX, VIII, 10).

4. L'ampleur de la chevelure n'est pas telle qu'il y ait lieu de croire ici à cet emploi de la perruque que Xénophon attribue aux Mèdes de haut rang (*Cyropédie*, I, III, 2).

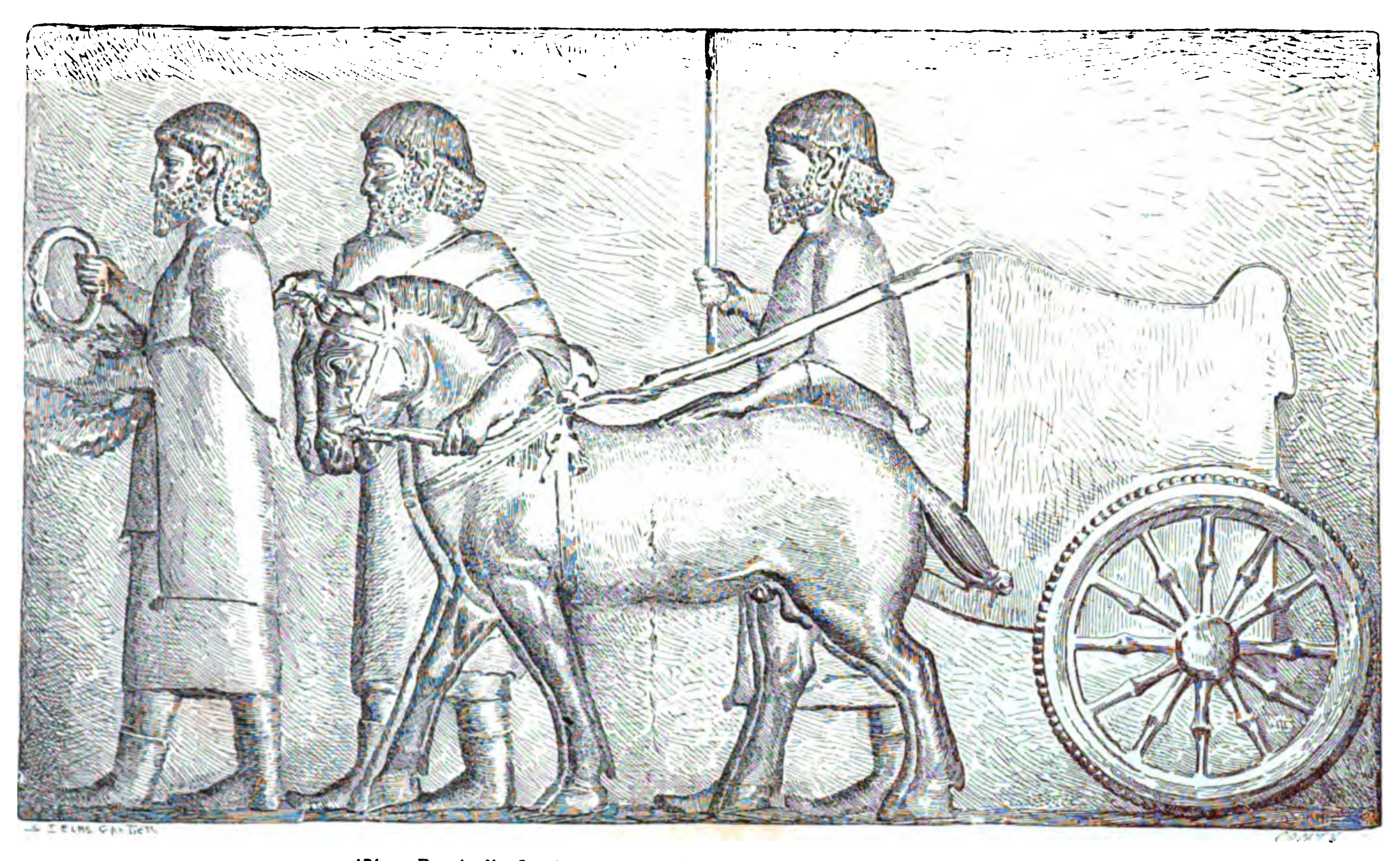
tiare et d'autres la calotte; il y en a qui ont la tête nue, ceinte d'une tresse de corde, comme chez les archers de Suse (pl. XII). Dans le registre supérieur dont il ne subsiste que le bas des figures, il y avait, derrière les doryphores, des chevaux conduits en main et un char,



473. — Persépolis. Les introducteurs des tributaires. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CIX.

détail conforme aux descriptions du cortège royal que nous ont laissées les historiens (pl. IV).

A droite, ce ne sont pas des gardes qui précèdent le cortège. En avant des principaux groupes qui le composent, marchent des personnages où les voyageurs reconnaissent ces introducteurs officiels par qui eux-mêmes ont été présentés au chah quand ils ont obtenu de lui l'honneur d'une audience. Sur les bas-reliefs comme aujourd'hui à Téhéran, ces chambellans sont pourvus d'une grande canne, marque distinctive de la fonction qu'ils remplissent, et ils tiennent par la main les visiteurs



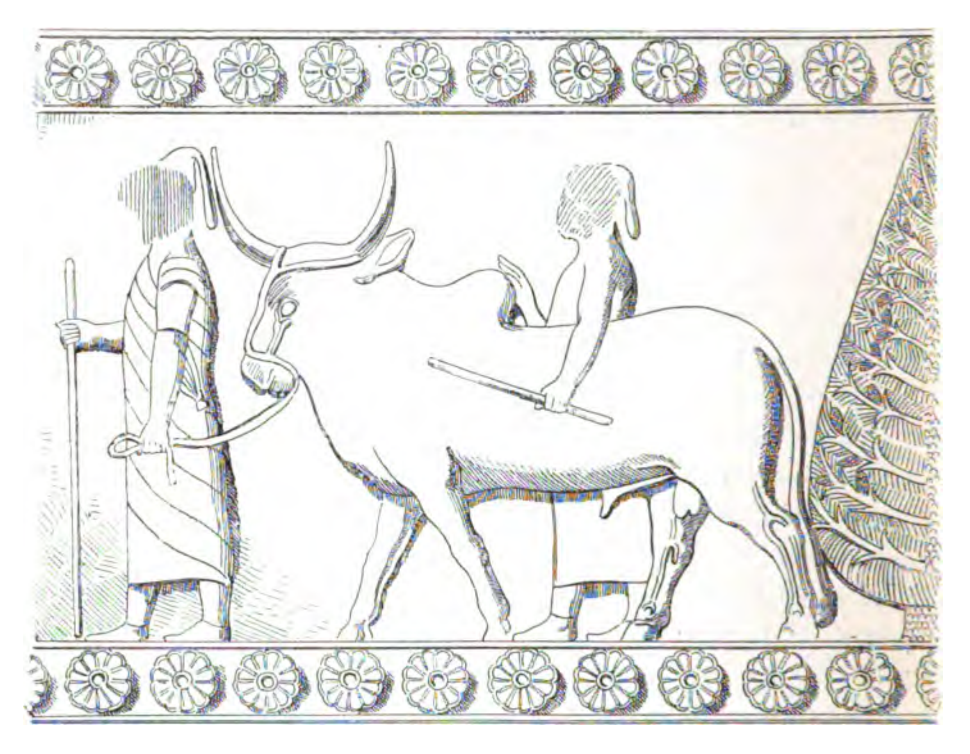
474. Persépolis. Le char et ses conducteurs. Dessin de Saint-Elme Gautier.

qu'ils amènent ainsi au pied du trône (fig. 473). Le rôle joué ici par ces officiers de cour est un premier indice du sens qu'il convient d'attribuer à ces tableaux, et ce sens apparaît plus clairement encore lorsqu'on examine l'un après l'autre ces différents groupes. On a là une traduction plastique et comme la mise en scène d'un verset de l'inscription de Béhistoun[1] : « Darius le roi déclare : Voilà les provinces qui me sont échues, sous la protection d'Ahura-Mazda ; elles m'étaient soumises, *elles m'apportaient leurs tributs ;* mes ordres y étaient exécutés la nuit et le jour. » Les figures qui se succèdent sur cette paroi, ce seraient donc celles des délégués par l'entremise desquels les nations que comprenait l'empire perse allaient offrir au roi chacune ce que son pays produisait de plus singulier et de plus précieux. Ces hommages et ces présents apportés au souverain sont de tradition, maintenant encore, dans la fête du *Norouz* ou de l'équinoxe du printemps, fête que les Perses disent avoir été instituée par Djemchid, en l'honneur du soleil, qui, à ce moment de l'année, reprend toute sa force et ravive la nature[2]. L'islamisme, malgré la guerre acharnée qu'il a faite aux restes de ce passé qu'il abhorre, n'a point réussi, dans l'Iran, à déraciner cet usage ; il est donc très probable que, comme le veut la croyance populaire, l'institution de cette solennité remonte à une époque très reculée, et que, dès le temps des Achéménides, la fête comportait déjà ce défilé des sujets et des vassaux venant verser dans les mains des trésoriers les tributs prescrits, et surtout s'appliquant à plaire au souverain par quelque cadeau qui sortît de l'ordinaire et qui parût digne d'attirer un instant son attention.

Quand on part de cette idée, on s'explique la place que les animaux occupent dans cette partie de la procession : les uns y figurent pour leur taille, pour leur beauté exceptionnelle, et les autres pour leur rareté, pour l'étrangeté de leurs formes. C'est au premier titre que l'on y voit paraître des béliers, et surtout des chevaux, ici conduits en liberté, là richement harnachés, et traînant un char (fig. 474)[3] ; les historiens parlent de ces *coursiers niséens* qui, dans les provinces septentrionales de l'empire, étaient élevés pour les écuries royales[4]. A côté, il y a des bêtes curieuses, plutôt destinées aux parcs de chasse du monarque ou aux ménageries qui en dépendaient. Tel est le zébu, ou bœuf bossu

1. Colonne I, § 7.
2. Sur la fête du Norouz, voir Gobineau, *Histoire des Perses*, t. I, pp. 108-109.
3. Notre dessin a été exécuté d'après une photographie de l'original qui est au Musée Britannique.
4. Hérodote, III, 106 ; VII, 40.

de l'Inde (fig. 475) et le chameau à deux bosses de la Bactriane (fig. 476); tel l'âne sauvage, l'onagre : les Persans contemporains font mille contes de son indomptable sauvagerie et de sa merveilleuse agilité; telle enfin une lionne aux mamelles pendantes, peut-être un fauve apprivoisé[1]. Les vêtements et les coiffures ne laissent pas de présenter une certaine diversité : il y a des tiares de formes très différentes, et, parmi les porteurs de présents, les uns ont la figure enveloppée d'une sorte de

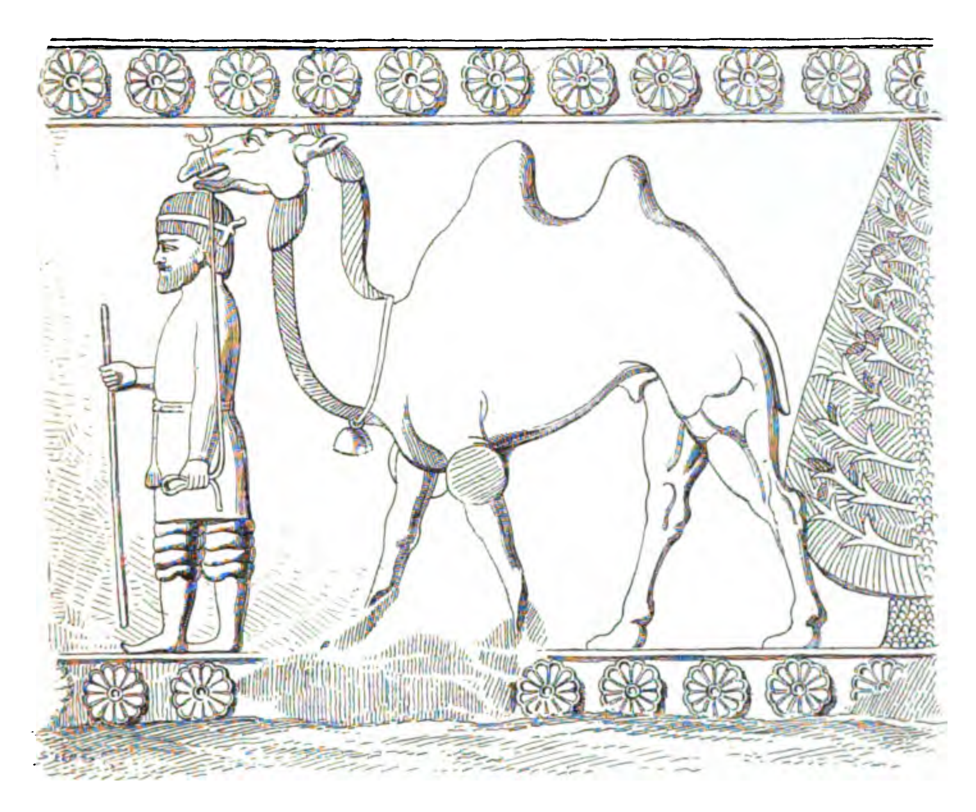


475. — Persépolis. Le bœuf bossu de l'Inde. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CV.

serviette ou de *kouffieh*, comme on dit aujourd'hui[2], tandis que d'autres ont ce haut bonnet pointu qui passait pour être propre aux Saces ou Scythes transoxiens[3]; on le voit, à Béhistoun, sur la tête d'un personnage que l'inscription appelle *Çarakha le Scythe* (fig. 469) et nous l'avons aussi rencontré en Asie Mineure, dans les bas-reliefs de Boghaz-Keui[4]. Les pieds sont tantôt nus, avec des sandales, tantôt chaussés de brodequins.

1. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. 104.
2. Strabon signale cette coiffure comme celle que portaient en Perse les hommes du peuple : ῥάκος σινδόνιόν τι περὶ τῇ κεφαλῇ (XV, iii, 19).
3. Hérodote, VII, 64.
4. *Histoire de l'Art*, t. III, p. 633, 738, pl. VIII.

Là où il y a encore une bien autre variété, c'est dans les objets que tous ces délégués s'apprêtent à offrir au roi. Ce sont des étoffes soigneusement pliées, peut-être des pelisses, des tapis, des housses piquées de fils d'argent ou d'or, comme celles que l'on travaille encore dans tous les bazars de l'Orient, des vases précieux par les parfums qu'ils contiennent et par la matière dont ils sont faits, des bijoux, tels



476. — Persépolis. Le chameau à deux bosses de la Bactriane. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CVIII.

que des bracelets énormes, des armes, ainsi des haches à deux tranchants. Il est difficile de dire ce que peuvent être de grosses boules que tiennent, une de chaque main, deux de ces personnages. Faut-il y voir des lingots sphériques, ou des fruits qui auraient été particulièrement recherchés, soit parce qu'ils venaient de très loin, soit pour leur saveur exquise? Ce n'est pas sans étonnement que l'on aperçoit une de ces figures chargée d'une balance (fig. 473); va-t-on peser devant le roi les barres ou les anneaux de métal qui représentent le montant du tribut?

Si le registre supérieur n'était pas ici détruit presque complètement,

on aurait sans doute encore à signaler d'autres variantes de cette même donnée; pour combler cette lacune, il n'y a qu'à chercher dans les palais d'habitation, tels que le palais de Darius, où ce thème reparaît, mais à une autre place, sur les murs qui forment les parements des rampes (fig. 296). Là, entre les mains de plusieurs des personnages qui gravissent les degrés, on retrouve ces vases qui abondent dans le grand bas-relief de la salle hypostyle ; mais certains de ces hommes portent un objet aux contours arrondis, qui ressemble à un coffret; d'autres serrent un chevreau contre leur corps [1]. Ailleurs, dans le palais d'Ochus, ce sont des gens vêtus d'une courte tunique et les jambes nues, qui, les deux bras fléchis, soutiennent par le milieu, avec un effort marqué, un croissant dont un des bouts repose sur leur épaule. Ce ne peut être qu'une défense d'éléphant (fig. 477). Avec les peaux de lion que vont offrir d'autres chasseurs de la même bande (fig. 478), l'ivoire indique sans doute le tribut de l'Inde.



477. — Persépolis. Présentation des dents d'éléphant. D'après un moulage du Louvre.

Le sculpteur s'ingéniait ainsi à innover dans le détail, à introduire, dans cette figuration, d'un palais à l'autre, des motifs nouveaux; mais il ne pouvait éviter qu'il y eût quelque monotonie dans cette succession de personnages qui, s'acquittant tous d'un même devoir, étaient ainsi condamnés à prendre tous, sauf les conducteurs d'animaux, à peu près les mêmes attitudes, à faire les mêmes gestes. La description des bas-reliefs de la Salle aux cent colonnes montrera quelles ressources il trouvait dans l'autre des thèmes qu'il avait adoptés, dans la représentation de la personne royale.

1. Dans le palais de Xerxès on voit un homme qui conduit par la corne un bouquetin.

Les portes principales sont celles qui ouvrent sur le portique ; aussi les bas-reliefs qui en ornent les ébrasements surpassent-ils les autres en étendue et en richesse de composition. Sur les quatre faces internes de leurs pieds-droits, le roi est figuré assis sur son trône (fig. 470). Il est coiffé de la *cidaris*, cette tiare lisse, plus large à son sommet qu'à sa base, qu'il avait seul le droit de porter[1]. Sa barbe frisée, plus longue que celle de ses sujets, tombe sur sa poitrine. La *candys* de pourpre, la majestueuse robe médique, descend jusque sur ses pieds, que porte un tabouret. D'une main, il tient le sceptre, et, de l'autre, une fleur. Debout derrière lui, un serviteur balance le chasse-mouches au-dessus de sa tête. C'est d'ailleurs surtout le cadre qui fait l'originalité du tableau. Le siège du roi est posé non sur le sol, mais sur une haute estrade ou *takhtè*, comme on dirait aujourd'hui en Perse, dont le plancher a pour supports, outre des montants d'un beau travail, quatorze figures qui, de leurs bras levés et de leurs têtes, soutiennent les traverses du meuble colossal. A la variété des costumes et des types, on reconnaît ici ces représentants des divers peuples de l'empire qui, dans la décoration des soubassements, étaient mis en scène sous un autre aspect, comme porteurs de présents. C'est toujours la même idée, traduite d'une manière un peu différente. Le sens de ce tableau n'est pas douteux. Darius a pris soin de l'indiquer lui-même, dans la grande inscription gravée sur la façade de son tombeau : « Si tu penses combien est grand le nombre des pays que Darius le roi a possédés, et que tu dises cela, regarde l'image de ceux qui portent mon trône, et tu le comprendras[2]. »



478. — Persépolis. Présentation des peaux de lion. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CXXX.

1. La forme de la *cidaris* est indiquée avec précision, malgré la petitesse de l'image, dans notre figure 436.

2. Spiegel, *Die altpersischen Keilinschriften*, p. 57.

Quant aux bas-reliefs qui correspondent à ceux-ci, sur les chambranles des portes de la façade postérieure, ils ont le même caractère; mais là c'est une autre série d'images que l'artiste a choisie pour l'adapter à la forme du champ qu'il avait à remplir : ces gardes qu'il avait placés en tête du cortège des dignitaires de l'État et qu'il avait aussi postés sur les marches des escaliers, il les a repris et il les a groupés, non pas autour de leur maître, le panneau, trop étroit, ne se prêtant pas à cette combinaison, mais au-dessous de lui. Ils sont là au nombre de cinquante, dix par file, chacun avec les particularités de son équipement (fig. 436); trois seulement sont pourvus du bouclier. La scène principale, celle d'en haut, est la même que de l'autre côté; seulement elle se complique ici de figures accessoires. Derrière le roi et le serviteur qui l'évente, est debout un officier auquel semblent confiées les armes royales. Dans sa main droite, il tient une petite hache ou masse d'armes, et, sur son épaule gauche, il supporte un arc au moyen d'une tige fourchue à laquelle on ne peut attribuer d'autre usage que celui de servir de point d'appui au bras, afin d'assurer le tir. Un doryphore ferme la marche. Devant le roi sont posés à terre deux objets cylindriques qui pourraient être des brûle-parfums; ils le séparent d'un personnage qui, vêtu d'une tunique courte, et appuyé sur une longue canne, paraît adresser la parole au souverain. A l'extrême droite, faisant pendant au porte-lance, un serviteur chargé d'un vase. D'ailleurs, dans l'un comme dans l'autre exemplaire de ce sujet, un dais, dont nous avons déjà signalé la richesse, couvre de son ombre la tête du prince, et, là où le jambage n'a pas perdu son assise supérieure, l'image d'Ahura-Mazda plane, les ailes éployées, au-dessus de cet ensemble.

La décoration du chambranle, dans les baies des façades latérales, est plus simple; le roi y est mis aux prises avec des monstres dont la physionomie change d'une porte à l'autre (fig. 351). Là, le roi ne porte plus tout à fait le même costume que dans les autres tableaux. Il est toujours vêtu de la longue robe médique; mais, pour être plus à l'aise dans le combat qu'il livre, il en a relevé le bas; passée dans la ceinture, la partie inférieure de la draperie vient tomber par derrière, sur les reins; la jambe droite se trouve ainsi à découvert, jusqu'au-dessus du genou. La tête n'est pas non plus coiffée de la haute tiare, qu'aurait dérangée le mouvement de la lutte; la tête est nue ; un simple bandeau, noué autour du front, maintient les cheveux. Ces mêmes groupes ornent aussi les baies secondaires des palais d'habitation (fig. 352); quant aux entrées principales, à celles qui donnent sur le portique, on

y retrouve le roi représenté avec tous les insignes de la dignité suprême; mais la place aurait manqué là pour une figuration aussi compliquée que celle qui se développe, dans la Salle aux cent colonnes, sur les pieds-droits de portes dont la dimension est exceptionnelle. La scène a donc été simplifiée. Le roi a toujours le sceptre en main; mais il n'est plus assis sur cette estrade d'où ses regards s'abaissent sur son peuple ou sur son armée. Ici, ses pieds posent sur le sol. Il est debout; il sort de son palais, comme pour aller à la rencontre de tous ces hommes qui, chargés de présents ou dociles à leur consigne, se dirigent vers la demeure royale. Il va s'exposer au jour du dehors; le chasse-mouches ne suffirait donc plus à garantir de toute gêne ce front auguste; un second serviteur le couvre et l'abrite sous le parasol (fig. 471). Dans l'intérieur des édifices, on relève la trace de tableaux où se complétait cette représentation de la vie royale; ainsi, au fond du palais de Xerxès, on voit, sur un jambage demeuré debout parmi les ruines, des personnages marchant l'un derrière l'autre et portant des objets destinés à la toilette; le premier tient un flacon et une serviette, le second un seau à anse et une espèce de cassolette. Tous deux sont imberbes, et leur visage paraît juvénile; ce sont des pages attachés au service des appartements les plus secrets (fig. 479). La décoration semble d'ailleurs avoir été plus riche et plus variée là que partout ailleurs; il y a des sculptures jusque sur les ébrasements des niches ou fausses fenêtres.

Les figures que nous avons énumérées, toutes nombreuses qu'elles soient, ne sont qu'une faible partie de celles qui formaient autrefois la parure des monuments de l'esplanade. Il y a des palais dont il ne reste plus que quelques pierres, et, dans ceux mêmes qui ont le moins souffert, le haut des soubassements a disparu avec les bas-reliefs qui y étaient ciselés. On possède pourtant au moins des fragments de tous les ensembles de quelque importance, ce qui permet de penser que, dans les parties détruites, il n'y avait rien qui différât sensiblement, comme motifs, comme types et comme facture, des parties conservées. Cette hypothèse est d'ailleurs confirmée par tout ce que l'on sait des habitudes de cette sculpture. Celle-ci ne craint pas de se répéter; ce sont toujours les mêmes personnages qu'elle fait repasser sous les yeux du spectateur. On est donc en droit d'admettre que la décoration sculptée des palais de Persépolis n'est tout entière que le développement, ici plus ample et plus discursif, là plus resserré, des deux thèmes que nous avons devinés sous cette multiplicité des images et que

nous avons dégagés des variantes qui pourraient en faire perdre de vue la simplicité première.

C'est encore ces deux thèmes qui ont fourni les éléments de la décoration des tombes rupestres, contemporaines des palais. La différence,



479. — Persépolis. Serviteurs royaux. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CXXXV *bis*.

c'est que, sur ces façades funéraires, les éléments sont groupés d'une autre manière; mais ils ne s'y distinguent pas moins clairement. Ici les gardes, toujours armés de la lance, sont rangés des deux côtés du champ sur la petite face, en retour d'équerre, qui le relie au rocher brut. Les porteurs de présents, changés, comme sur les chambranles

de la Salle aux cent colonnes, en soutiens du trône, continuent à figurer les principaux peuples de l'empire. Le roi, isolé dans un grand espace presque vide, domine toute cette foule et attire seul les regards. Mais, ici, son attitude et ses attributs sont autres que dans les sculptures du palais. C'est un acte religieux qu'il accomplit et l'arc sur lequel il s'appuie lui donne le caractère du guerrier, du conquérant (fig. 289, 304, 350, 384, 386, 388, 391, 392). Le grand bas-relief qui forme le frontispice des sépulcres royaux est donc comme la synthèse de toute une conception, de toute une création plastique. Dans ses parties inférieures et latérales, il met en scène les hommages que les sujets doivent et rendent au maître, qui, dans la partie supérieure du tableau, accomplit publiquement un des actes que comporte sa haute fonction, un des plus graves et des plus solennels.

Le groupe du lion et du taureau, qui reparaît toujours à la même place et sans le plus léger changement, dans tous les édifices, semble n'être, sous forme symbolique, qu'une autre manière de figurer ces combats où le roi terrasse, presque sans effort, les monstres qui menacent le repos de son peuple[1] (pl. IV et IX). Quant aux taureaux gardiens des portes et à ceux qui étaient dressés sur des socles ou au sommet des antes, quant aux lions qui marchent dans les frises, ce ne sont là que des images traditionnelles et purement décoratives. Dans la partie de son œuvre où le statuaire perse exprime des idées qui lui appartiennent en propre, il n'y a donc rien qui ne rentre dans l'une ou l'autre des deux données fondamentales que nous avons suivies, du palais à la tombe, sous les formes que leur fait prendre la dimension variable des champs dont l'artiste dispose et le caractère particulier des édifices livrés à son ciseau. On ne retrouve pas ici cette diversité que présentent les bas-reliefs de l'Égypte et même, quoique déjà le sculpteur s'y renferme dans un cercle de sujets bien plus étroitement borné, ceux de l'Assyrie. Ici, point de scènes de guerre; point de représentations du camp ou des marches de l'armée; point de sièges ni de batailles;

1. On a prétendu que la victoire remportée par le lion sur le taureau représentait celle du soleil qui triomphe de l'eau contenue dans les nuages ou dans le sol; cette interprétation, proposée par Lajard, paraît couramment acceptée. Elle ne s'appuie pourtant sur aucun texte ancien et ne se justifie pas, pour la Perse en particulier, par les monuments de ses croyances religieuses. Il y a bien, dans le *Boundehech*, des textes qui pourraient, à la rigueur, être allégués comme favorables à l'identification du taureau et du principe humide; le taureau créé par Ahura-Mazda et dont le sperme est lancé dans l'espace est la source de vie. Ailleurs ce taureau paraît identifié avec la lune; mais nulle part aucune relation n'est établie entre le lion et le soleil. Le lion n'est même pas nommé dans l'*Avesta*.

point de ces longs défilés de captifs qui sont l'occasion de maint détail instructif ou pittoresque. On aurait pu aussi s'attendre à voir figurer ici ces grandes chasses royales où les Achéménides, comme les Sargonides, aimaient parfois à faire montre de leur adresse et de leur mépris du danger[1]. Les Sassanides en ont mis l'image dans leurs bas-reliefs rupestres[2]; mais on ne saurait citer un seul ouvrage de leurs prédécesseurs qui se rattache à cette série de tableaux.

Ce qui résulte de ces partis pris et de cette limitation rigoureuse du thème, c'est que le metteur en scène ne dispose que d'un personnel singulièrement restreint; il n'a point de femmes dans sa troupe. La femme qui, dans les peintures et les sculptures de l'Égypte, laisse voir, sous la transparence de la draperie, l'élégante sveltesse de son corps jeune et souple, la femme qui, de loin en loin, paraît dans les bas-reliefs assyriens comme captive et même, quoique plus rarement, comme reine ou comme déesse, est absente de l'art perse; on dirait que celui-ci en ignore l'existence; quoique l'occasion lui en fût souvent offerte, il n'a pas introduit, dans ses tableaux des cérémonies auliques, ces figures d'eunuques, imberbes et grasses, qui à Ninive servent à faire valoir, par le contraste, la physionomie virile et dure des princes et des guerriers.

Si cet art s'est ainsi privé des ressources que ménage à la plastique la différence des sexes et des traits qui les caractérisent, c'est qu'il n'a pas aimé la forme vivante pour elle-même et pour sa beauté propre. Ce qui l'a déterminé dans le choix de ses personnages, ce qui lui a fait adopter certains types et s'y tenir, c'est qu'ils lui suffisaient pour remplir le programme très simple qui lui avait été tracé par les maîtres dont il exécutait les commandes. Il avait reçu l'ordre de représenter la personne du roi et les pompes de sa cour; les femmes n'y avaient pas de place marquée : il a supprimé la femme.

Ce qu'il y a encore de très singulier dans cette sculpture, c'est le caractère abstrait qu'elle a pris à Persépolis. A *Béhistoun*, elle n'était déja plus, comme en Assyrie, la représentation, aussi fidèle que possible, d'un événement donné, d'un incident réel (fig. 469). Les dix rebelles qui paraissent, la chaîne au cou, devant Darius, n'ont pas été tous réduits et traînés au supplice en une seule fois. Le bas-relief résume l'œuvre de plusieurs campagnes; il montre réunis, dans l'at-

1. HÉRODOTE, IV, 129. CTÉSIAS, *Excerpta Persica*, § 40.

2. Les bas-reliefs de *Tak-i-bostan* représentent les chasses de Chosroès. FLANDIN et COSTE, *Perse ancienne*, pl. 10 et 12.

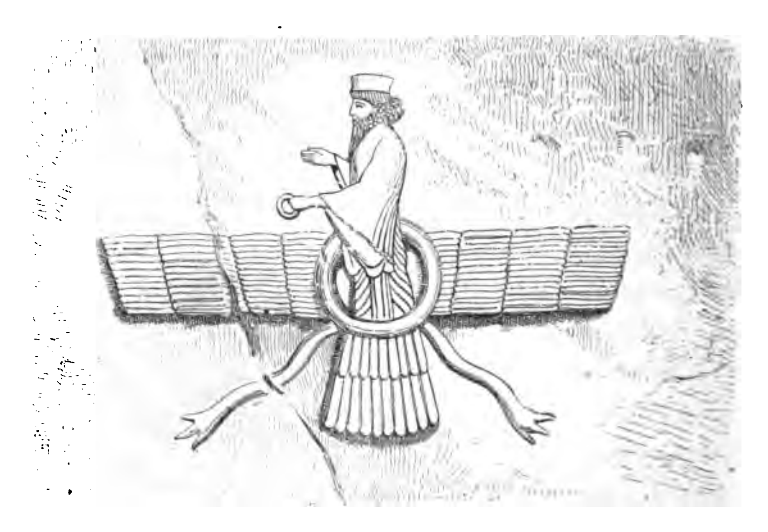
tente d'un même châtiment, des coupables qui ont été exécutés en des temps et des lieux différents.

Cette tendance s'accuse beaucoup plus franchement encore dans les sculptures de Persépolis. Sur la seule tombe où l'on ait écrit, il y a bien là, près de certaines figures secondaires, de courtes légendes comme celles-ci : « Gabrias de Patischorien, le gardien de la lance de Darius », « Aspathinès, compagnon de Darius, son cocher[1] ». Ces indications, à les supposer plus nombreuses encore qu'elles ne le sont, ne changent rien à l'esprit dans lequel l'œuvre est conçue. Sur les frontispices de la nécropole comme sur la devanture des palais et sur les chambranles de leurs portes, ce que l'artiste s'est attaché à figurer, ce n'est point un sacrifice ou une fête qui auraient eu lieu, en la forme ici indiquée, tel ou tel jour de telle ou telle année; ce n'est point, comme à Ninive, la prouesse accomplie par le roi dans telle ou telle chasse où il a couru plus de dangers et tué plus de fauves qu'à l'ordinaire. Attribuer même une ombre de réalité aux combats que livre ici le roi, on n'y saurait songer quand on le voit aux prises avec la licorne et le griffon. Même observation pour le tableau où le roi trône au sommet de l'estrade, soulevé sur les épaules d'une escouade de porteurs où le nègre figure à côté des types principaux de la race blanche. Ce n'est évidemment là qu'une fiction et un symbole. Là même où le roi se présente dans une attitude plus naturelle, debout au seuil de sa demeure, il n'est pas engagé dans une action déterminée; il est inoccupé. Enfin, dans ces cortèges qui montent vers le roi, les personnages sont rangés suivant un ordre systématique qui exclut toute idée d'une imitation sincère et naïve de la vie.

Si, par la manière dont il a compris sa tâche, le sculpteur s'est interdit de montrer le corps humain dans le feu du mouvement passionné, s'il a, par là même, condamné son œuvre à garder l'empreinte d'une certaine monotonie, ce ne seront pas ses dieux, tels qu'il les a figurés, qui lui fourniront les moyens de corriger ce défaut. Ce monde surnaturel, pour qui l'art égyptien et l'art chaldæo-assyrien ont su inventer des formes si variées, n'est représenté chez lui que par un type unique, et encore celui-ci a-t-il été emprunté, avec quelques légers changements, à la plastique des Sémites de Babylone et de Ninive[2]. Cette image se montre toujours à la même place, au centre du

1. Fr. Spiegel, *Die altpersischen Keilinschriften*, p. 59.
2. Sur les modifications de ce symbole, voir l'étude de M. Goblet d'Alviella, *Recherches sur l'histoire du globe ailé hors de l'Égypte*, 8°, 1888, Bruxelles.

couronnement des façades et dans la partie supérieure des bas-reliefs: c'est celle d'un personnage de petite taille, qui est coiffé de la même tiare et vêtu de la même robe que le roi; derrière lui pend une ceinture aux bouts flottants[1]; mais son corps se termine par un bouquet de plumes qui le met en dehors et au-dessus de l'humanité. Ce qui achève de lui donner ce caractère, c'est le large anneau, sans doute l'emblème du disque solaire, qui lui fait comme une ceinture; c'est l'ample faisceau d'ailes éployées qui le soutient dans l'espace où il plane. Dessinées en éventail, avec une élégante précision, dans les bas-reliefs du palais (cul-de-lampe du chap. V), ces ailes sont indiquées bien



480. — Persépolis. Image d'Ahura-Mazda. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLXIV.

plus sommairement au-dessus des tombes (fig. 392 et pl. I); elles y forment un lourd faisceau, d'un contour assez disgracieux (fig. 480). Le dieu qui, d'après la teneur des inscriptions, ne peut être qu'Ahura-Mazda, a l'une de ses mains étendues, comme s'il parlait à ses adorateurs ou les bénissait; l'autre tient et montre un anneau. Cette figure est partout de petite taille; partout le geste et les attributs sont les mêmes; elle ne joue dans la composition qu'un rôle très secondaire. C'est à juste titre que l'on vante l'élévation morale et la pureté des croyances de la Perse; mais, d'autre part, on est forcé de reconnaître que cette simplicité toute spiritualiste des croyances et du culte

1. Ces banderoles se voient déjà quelquefois en Assyrie (*Histoire de l'Art*, t. II, fig. 18), et ce qui peut-être en explique l'origine, c'est le cylindre où elles sont assez prolongées pour descendre jusque dans la main des adorateurs et établir ainsi un lien matériel entre eux et la divinité (*Ibid.*, fig. 343).

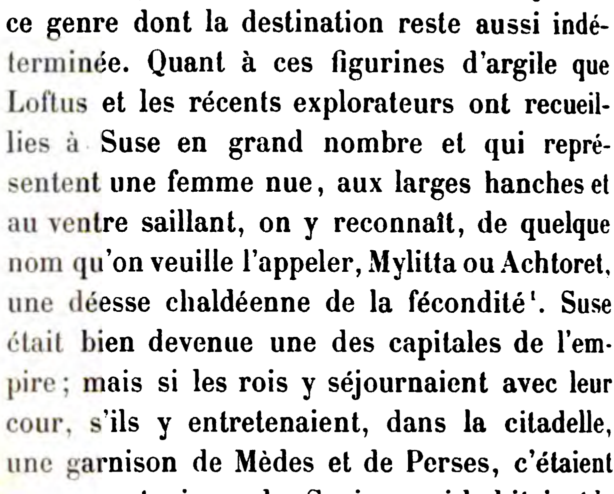
n'était pas de nature à favoriser l'essor de l'imagination et des arts du dessin; elle ne les provoquait pas à ces efforts que, chez d'autres peuples, un plus riche développement de la mythologie imposait au sculpteur, quand il se sentait contraint à devenir très habile dans le rendu de la forme, pour y trouver les moyens de rendre sensible à l'œil, par de légères modifications du contour, la multiplicité des aspects sous lesquels son peuple et lui concevaient la substance et l'action des différentes divinités[1].

Il n'y a donc pas lieu d'être surpris que l'art officiel ait si étroitement mesuré aux simulacres divins la place qu'il leur accorde dans ses compositions monumentales; c'est ce qui devait résulter des idées et des habitudes qui régnaient dans ce milieu; aussi ne trouve-t-on pas non plus ici ces petites images de métal ou de terre cuite qui partout ailleurs reproduisent en abrégé, à des milliers d'exemplaires, les types des statues proposées dans les temples au respect des peuples. Les vrais fils de l'Iran n'avaient pas, ce semble, d'idoles familières et domestiques. On n'a rien découvert de pareil en Perse, et l'on ne saurait attribuer ce caractère aux quelques statuettes de bronze, d'un mouvement assez juste, mais d'une exécution très sommaire, que M. Dieulafoy a rapportées de Suse[2]. Il y a, par exemple, un homme qui passe le bras autour du cou d'un chien (fig. 481); ses traits sont bien ceux que nous connaissons par les bas-reliefs de Persépolis. Il y a un

1. Il est curieux que ces bas-reliefs ne nous offrent pas trace des mythes propres à l'Avesta. On aurait pu s'attendre à voir le sculpteur, quand il a voulu montrer le roi triomphant du mauvais principe, le mettre aux prises avec Azi-Dahaka ou Zohak représenté comme un homme à deux têtes de serpent sur les épaules (J. DARMESTETER, *Introduction au Vendîdâd*, p. LXV); mais point : c'est contre les monstres chaldéens qu'il lutte toujours. Aucune image non plus des Pairikas ou Péris et des autres démons dont il est souvent question dans les mêmes livres (*Ibid.*, p. LXVI-LXVII). Il est certain que des êtres comme l'âne à trois pattes, qui figure aussi dans l'Avesta, offraient des types moins heureux que le lion, le griffon, la licorne. Le sacrifice non plus n'est jamais représenté, malgré l'importance qu'il a dans le culte mazdéen (*Ibid.*, p. LXVIII). Ces types créés par l'imagination arienne n'apparaîtront que dans un art très postérieur; il y a un bas-relief sassanide ou Ahura-Mazda écrase un personnage autour de la tête duquel est enroulé un serpent, personnage qui n'est autre que Zohak. On sait aussi quelle popularité a acquise, du temps de l'empire romain, dans tout le bassin de la Méditerranée, le groupe du sacrifice à Mithra, dont les origines sont à chercher en Perse.

2. Gobineau (*Histoire des Perses*, t. I, pp. 19-20) parle d'une plaque de cuivre, de deux pieds carrés et épaisse de trois pouces, qui, quelques années avant la publication de son livre (1869), aurait été trouvée dans les ruines de Persépolis. Deux *dyws* ou démons, dit-il, y sont représentés gravés en creux, l'un en face de l'autre et dansants; ils seraient exactement semblables au type fourni par les artistes assyriens, type que caractérisent la longueur des dents, le prolongement des oreilles et la hauteur de la taille. Cette plaque serait un moule, destiné à fournir des reliefs en terre. Elle a été déposée dans la mosquée de Chah-Abd-ul-Azyz, voisine de Rey. Il importerait d'en avoir un dessin.

lion dans l'attitude de la marche (fig. 482) et quelques autres objets de ce genre dont la destination reste aussi indéterminée. Quant à ces figurines d'argile que Loftus et les récents explorateurs ont recueillies à Suse en grand nombre et qui représentent une femme nue, aux larges hanches et au ventre saillant, on y reconnaît, de quelque nom qu'on veuille l'appeler, Mylitta ou Achtoret, une déesse chaldéenne de la fécondité[1]. Suse était bien devenue une des capitales de l'empire; mais si les rois y séjournaient avec leur cour, s'ils y entretenaient, dans la citadelle, une garnison de Mèdes et de Perses, c'étaient toujours des Susiens qui habitaient la ville et les campagnes voisines, et ils adoraient des dieux, ils pratiquaient des cultes qui remontaient aux plus anciens âges et étaient apparentés de très près à ceux de la Babylonie. Il est d'ailleurs impossible d'assigner une date, même approximative, à telle ou telle de ces lourdes et brutales statuettes. Comme pour beaucoup d'autres types chers aux superstitions populaires, la fabrication a dû s'en continuer, sans changements notables, jusqu'aux derniers jours de l'antiquité; on gardait les moules. Même observation pour les petites figures de musiciens qui ont été recueillies aussi à Suse, par Loftus. Elles reproduisent un type que l'on connaît par la Chaldée et l'Assyrie.





481. — Statuette de bronze. Louvre. Dessin de Saint-Elme Gautier. Grandeur d'exécution.



482. — Statuette de bronze. Louvre. Dessin de Saint-Elme Gautier. Grandeur d'exécution.

En Égypte, en Chaldée, en Grèce, les petits monu-

1. *Histoire de l'Art*, t. II, p. 82 et fig. 16.

ments viennent souvent, fort à propos pour l'historien, combler les lacunes qu'a creusées le hasard des destructions; ici il ne faut pas compter sur ce supplément d'informations. Les idées que le sculpteur perse a conçues et les procédés dont il s'est servi pour les traduire, c'est par les bas-reliefs de Persépolis que nous les connaissons; c'est encore là qu'il faut surtout étudier son œuvre, même après les fouilles de Suse. Celles-ci n'ont donné que des fragments, qui, lorsqu'on les a trouvés, n'occupaient plus la place qui leur avait jadis appartenu; pour leur en assigner une dans l'ensemble que l'on cherche à restituer, on se fonde surtout sur les analogies que l'on a constatées entre les dispositions générales des édifices de Persépolis et des édifices de Suse. C'est donc toujours aux premiers qu'il faut revenir, à ceux où la ferme assiette du roc et la solidité de la pierre ont défendu contre les injures du temps et contre celles des hommes non seulement les grandes lignes des bâtiments et leurs membres principaux, mais encore des parties de la décoration assez intactes et assez considérables pour que le caractère et le sens de celle-ci se laissent clairement apercevoir.

Sous des apparences de complexité qui ne résistent pas à un examen attentif, rien de plus simple que la conception qui a présidé au groupement et à l'exécution de toutes ces images. L'artiste, quel qu'il soit, auquel a été confiée, sous le règne de Darius, la décoration du premier bâti de ces palais, ne s'est pas préoccupé de transmettre à la postérité le souvenir de tel ou tel événement contemporain; il lui aurait fallu choisir entre trop d'exploits récents, entre trop de victoires également brillantes. Les dimensions et le mode de construction du palais ne mettaient d'ailleurs pas ici à sa disposition des champs aussi étendus que ceux où le sculpteur assyrien avait retracé, en une longue suite de tableaux anecdotiques, la chronique illustrée des campagnes et des conquêtes de ses maîtres. Ainsi limité par l'espace, le sculpteur perse eut une autre pensée : il dessina le plan d'une vaste composition qui serait la glorification de cette puissance royale dont les titulaires peuvent changer, mais dont la dignité reste la même, en quelques mains qu'elle soit placée. Ce qui lui suggéra cette idée, ce furent ces groupes de la cour qu'il voyait, les jours de fête, se dérouler sous ses yeux. Dans ces cérémonies, il y avait un acteur principal, le roi, raison d'être du déploiement de toute cette magnificence, centre et but de tous ces mouvements réglés par l'étiquette, et, d'autre part, des acteurs secondaires, les chefs des tribus, les commandants des troupes, les délégués des nations sujettes et les officiers qui les introduisaient, les gardes

rangés en tête et sur les flancs de cette foule qui montait vers le roi. Ce poème plastique se partage ainsi de lui-même en deux chapitres, on pourrait presque dire en deux chants. Le premier, le défilé des cortèges, n'est qu'une sorte de prélude, tandis que le second est la partie dominante et le cœur même de l'œuvre : c'est celui que le roi remplit tout entier des manifestations diverses de sa majesté; entre sa figure et celle des êtres de condition inférieure qui l'entourent dans ces tableaux, il y a une différence de taille qui donne tout d'abord la mesure de la distance que met entre le prince et son peuple une adoration servile. La préface est susceptible de s'allonger ou de se raccourcir à volonté : il suffit d'augmenter ou de diminuer le nombre des tributaires et des soldats. Quant au thème principal, c'est par une autre méthode que le décorateur l'accommodera aux exigences de son cadre : selon les cas, il fera son choix entre les scènes qui ont un caractère symbolique et celles où le statuaire s'est inspiré plus directement de la réalité. On a là comme une ode au roi, écrite en images. Point de palais où elle ne se retrouve, toujours avec le même fond d'idées, le même rythme, la même division en strophes; mais dans tel édifice le texte en sera plus ample, et dans tel autre plus concis. Chacune des deux grandes salles du trône ne présente qu'une seule des deux parties de cet ensemble; mais elle la donne avec un développement que l'on ne rencontre pas ailleurs. Veut-on avoir cet ensemble complet, c'est dans un bâtiment beaucoup plus petit, tel que le palais de Darius, qu'il le faut aller chercher. Cet édifice est peut-être le plus ancien des palais de l'esplanade. Ce serait donc pour lui qu'aurait été réglée l'ordonnance et tracée la première esquisse de la composition dont nous avons défini le sens, et celle-ci aurait eu, auprès du maître et du public, un tel succès, que dans les édifices postérieurs c'est toujours elle que le sculpteur aurait reprise et répétée, sans autre souci que de l'approprier au plan particulier de tel ou tel palais et aux dimensions variables des espaces que lui aura ménagés et livrés l'architecte.

En a-t-il été de même à Suse, et y a-t-on adopté, pour la décoration du grand palais, le double thème qui a fourni tous les éléments de celle des édifices de Persépolis? Une première raison d'en douter, c'est que la sculpture en pierre n'existe pour ainsi dire pas à Suse; elle n'y est représentée que par les taureaux qui surmontent la colonne. C'étaient bien des blocs de calcaire qui formaient les chambranles des portes, comme paraissent l'indiquer certains fragments trouvés par M. Dieulafoy (fig. 339); mais rien n'autorise à penser que le ciseau du sculp-

teur ait orné de bas-reliefs les faces internes des pieds-droits, comme à Pasargade et à Persépolis. Tout ce que l'on a découvert de sculpture à Suse est en terre cuite, et la terre cuite n'offrait pas à l'artiste, pour varier ses tableaux, les mêmes ressources que la pierre. C'est le moule qui donne les figures d'argile; or on ne le dresse pas pour n'en tirer qu'une seule épreuve. Il eût été difficile d'obtenir, par les pratiques de l'estampage, quelque chose d'analogue au défilé des tributaires devant la salle hypostyle de Xerxès, défilé où les poses, le costume ou les attributs changent d'un personnage à l'autre.

On est confirmé dans ce doute par le résultat des fouilles. Dans la grande quantité de briques émaillées qui ont été recueillies à Suse, on n'a rien trouvé qui semble avoir appartenu à des cortèges comme celui des porteurs de présents ou à des images du genre de celles qui étaient ciselées sur les jambages des portes en Perse. Les seules figures qu'ait permis de reconstituer le rapprochement de ces carreaux appartiennent toutes à des séries qui comportent la répétition indéfinie d'un même type. Il y a des frises d'animaux marchants (pl. XI) et des processions de gardes (pl. XII); enfin on possède quelques fragments qui semblent indiquer que le combat du lion et du taureau décorait, ici aussi, les angles de la devanture des escaliers[1]. Ces derniers débris ont de l'intérêt en ce qu'ils attestent la présence à Suse de l'un des motifs favoris de la sculpture persépolitaine; mais ils sont en trop petit nombre pour que l'on ait pu restituer le groupe dont ils faisaient partie. Pour les gardes au contraire, les briques abondaient : deux armoires du Louvre sont encore remplies par ceux de ces morceaux qui n'ont pas trouvé leur place dans la restauration. A force de patience, M. Dieulafoy a pu rétablir neuf de ces figures qui, malgré les éléments modernes qu'elles renferment toutes, paraissent donner une juste idée de l'effet que devait produire l'ensemble de cette frise[2]. Il n'y a pas un détail du costume et de l'équipement qui, là même où il a été exécuté sur plâtre et colorié au pinceau, ne présente toute garantie d'authenticité, en tant qu'il a été copié fidèlement sur l'un des carreaux antiques. Ce

1. Il y a encore, parmi les terres vernissées de Suse, quelques débris qui font croire à M. Dieulafoy que sur la devanture de l'un des escaliers il y aurait eu des figures peintes, mais celles-là sans relief; sur les carreaux où l'on distingue ces restes d'images, on aperçoit aussi des tronçons du bandeau qui s'élevait avec les degrés et régnait en haut de la rampe; mais tout cela est trop peu de chose pour que l'on puisse deviner quel était le thème de cette décoration.

2. Voir les deux tableaux exposés à côté des frises, contre les fenêtres, où sont marquées, par des hachures, pour chaque figure, les parties restaurées.

que l'on ne saurait s'empêcher de regretter, c'est qu'aucun de ceux-ci ne nous ait conservé le contour du visage, le dessin exact de son profil; les têtes ont été restituées d'après les bas-reliefs de Persépolis[1].

M. Dieulafoy croit que ces figures étaient placées non pas sur le mur de soubassement, comme à Persépolis, mais à l'abri de l'air, dans l'intérieur des portiques, sur les faces externes des murs de la grande salle du palais. Il les y place, dans sa restauration, de manière qu'elles aient les pieds à environ 14^{m},40 au-dessus du sol; le haut de la tête serait donc à près de 16 mètres[2]. Ce qui m'inspire à ce sujet quelque doute, c'est que ces personnages ont seulement 1^{m},58 de haut. D'en bas, ils auraient risqué de paraître bien petits; l'œil du spectateur n'aurait certainement pas distingué tous les détails du costume, détails qui sont exécutés avec un soin minutieux, comme s'ils avaient été destinés à être vus de près. Quant à cette frise des lions qui au Louvre fait pendant à celle des archers, M. Dieulafoy estime qu'elle devait décorer le couronnement de propylées qui se dressaient en avant du palais. Cette conjecture paraît fondée[3]. Ce qui lui donne un haut degré de vraisemblance, c'est que dans les lions le relief est plus fort et le faire plus large que dans les archers. La puissance de la tête, l'épaisseur de la crinière, la saillie des os de l'épaule et celle des muscles principaux, tout est ici marqué très franchement par la hardiesse d'un modelé auquel donnent encore plus d'accent les contrastes de la couleur; ces figures gagnent à être regardées de loin. Enfin, c'est bien dans l'entablement que se trouvent, sur les façades des tombes rupestres, ces files de lions en marche (fig. 350); c'est là que nous les avons mises dans nos restaurations (pl. III, IV, VII).

Quelle que fût d'ailleurs la position occupée par la frise des archers dans le palais principal, il est probable qu'elle se divisait, comme à Persépolis, en deux groupes qui s'avançaient à la rencontre l'un de

1. Il n'y a pas une tête ancienne, pas une seule. Dans une figure seulement, la dernière à gauche, près de la cour, on a le bas du nez et la naissance, le dessous de l'œil. En revanche, dans plusieurs figures la calotte du crâne est conservée, ainsi que la barbe. On a la barbe pour les quatre figures de gauche (côté de la cour). A mesure qu'on s'éloigne de ces premières figures, la part de la restitution s'accroît sensiblement.

2. Les carreaux qui ont servi à recomposer les archers ont été retrouvés en avant du palais d'Artaxerce, à plus de 4 mètres de profondeur au-dessous du sol de cet édifice (J. Dieulafoy, *A Suse*, p. 289). Tout ce que l'on peut en conclure, c'est qu'ils appartenaient au bâtiment primitif; mais il ne semble pas que les fouilles aient donné aucune indication au sujet de la place que ces matériaux occupaient dans le palais de Darius.

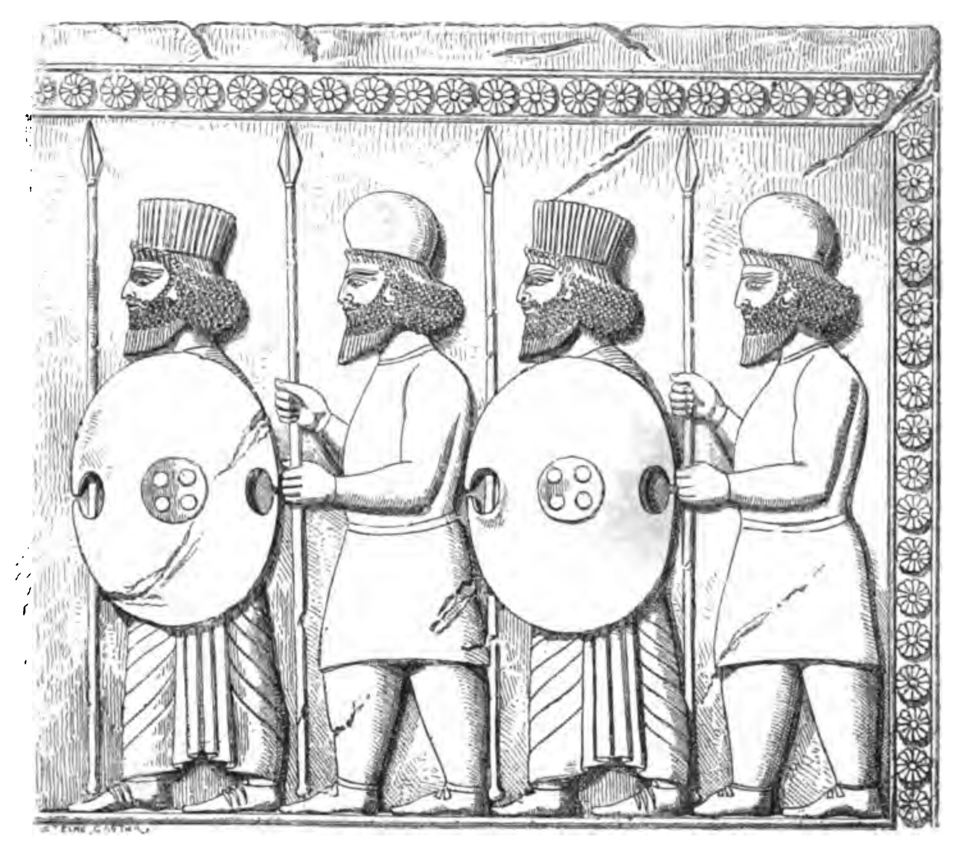
3. Les fragments de cette frise ont été trouvés sur le carrelage d'une cour, qu'ils avaient défoncé dans leur chute, ce qui indique qu'ils étaient tombés de haut; ils avaient la face peinte contre terre (J. Dieulafoy, *A Suse*, pp. 132-133).

Dambourgez chromolith.

SUSE

LA FRISE DES LIONS

l'autre. C'est ainsi que les figures ont été disposées, au Louvre, sur le panneau de droite; les deux escouades y sont séparées par un espace vide où il y a des inscriptions dont les grandes lettres se détachent en blanc sur le bleu du fond[1]. Cette disposition n'a, par elle-même, rien d'invraisemblable; mais, s'il paraissait préférable de faire descendre les gardes plus près du sol, on pourrait admettre un autre arrange-



483. — Persépolis. Gardes. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CI. (Voyez p. 822.)

ment. Comme au *Takht*, ce serait le perron central ou la porte du milieu qui aurait séparé les deux troupes; d'un côté de ce palier ou de cette baie, les gardes auraient marché dans un sens, et, de l'autre côté, dans le sens opposé. Il resterait alors à trouver une autre place pour les inscriptions.

1. L'inscription qui occupe le milieu de ce panneau, et où se lisent les noms de Darius et celui d'Otanès, un des conjurés qui mirent le fils d'Hystaspe sur le trône, ne forme pas une suite rigoureuse; elle a été composée de fragments, afin de montrer quelle place pouvaient occuper ces textes qui étaient plus encore un ornement qu'un document.

Les soldats sont représentés de profil et en marche (Pl. XII). L'arc est p[illegible] sur leur épaule gauche. Sur leur dos est attaché un carquois dont le haut couvercle est assujetti par des liens dont les bouts sont ornés de houppes en passementerie. Ils tiennent, des deux mains, une javeline, qu'ils portent comme nos soldats le fusil dans le mouvement : « Présentez armes. » Le bois de la javeline, surmonté d'un fer de lance dont une longue douille assure la solidité, se termine, à son extrémité inférieure, par une pomme que l'émailleur a peinte du même ton que la pointe de l'arme. On peut dire que les archers portent un uniforme ; car, si les couleurs et les dessins de l'étoffe varient d'une figure à l'autre, si c'est ici le blanc et là le jaune qui dominent, tous les costumes sont taillés sur le même patron. La pièce principale du vêtement est une longue tunique qui tombe jusque sur les chevilles et dont les larges manches pendantes cachent tout le bras jusqu'au poignet; par-dessus est posée une sorte de petite veste qui s'échancre sous les bras pour laisser passer les grandes manches de la tunique; celle-ci est partout bordée d'un riche galon et ornée ici de rosaces et là de losanges qui tranchent sur la couleur du fond. Les pieds sont chaussés d'une bottine à lacet, en cuir jaune et souple. Autour des poignets s'enroulent des bracelets d'or; des pendants du même métal sont accrochés aux oreilles. Pour toute coiffure, une simple corde, roulée en torsade autour des cheveux, semblable à cette corde en poil de chameau que les Arabes de Syrie et de Palestine mettent encore aujourd'hui au-dessus de leurs têtes. A Persépolis, si la plupart des gardes sont coiffés de la tiare côtelée ou de la calotte ronde (fig. 483), il y en a pourtant dont la coiffure aussi bien que le costume et la pose reproduisent le type que nous venons de décrire (fig. 484); la seule différence est que la veste n'est pas indiquée



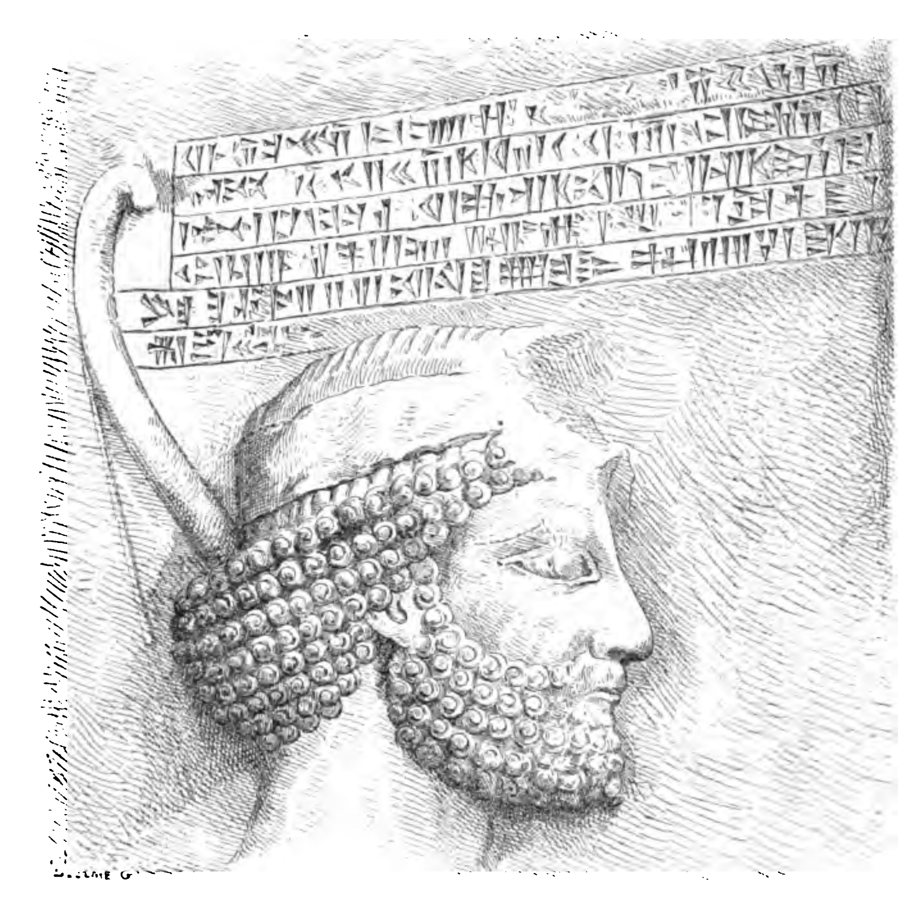
484. — Persépolis. Gardes. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. XCVII.



Saint-Elme Gautier del. et pinx

chromolith

et qu'il manque l'arc et le carquois; mais l'arc se retrouve sur l'épaule d'autres gardes sculptés sur les côtés du tombeau de Darius (fig. 485); alors la ressemblance est complète. La troupe ainsi représentée formait-elle une partie de ce corps des Dix mille ou des *Immortels*, comme



485. — Nakch-i-Roustem. Tombeau de Darius. Tête d'un garde.
Dessin de Saint-Elme Gautier. D'après une photographie de M. Houssay.

les appellent les historiens grecs, qui marchaient en campagne derrière le char du roi[1]?

La chose, en soi, n'a rien d'invraisemblable; mais les indications que donne Hérodote sur l'équipement de ces soldats d'élite ne suffisent pas à prouver cette identité[2]. Ce qui est certain, c'est que ces figures de

1. Hérodote, VII, 41, 83.

2. On veut voir (Dieulafoy, *Deuxième rapport*, p. 18) une grenade d'argent dans la boule qui décore le bas de cette lance; mais cette boule est peinte du même ton que la pointe de la lance, et celle-ci n'était certes pas d'argent. De plus, cette boule n'a rien qui la caractérise comme une grenade; elle ressemble beaucoup plus à une de ces pommes (μῆλα) qu'Hérodote attribue à une autre division de cette troupe et qu'il dit avoir été d'or.

gardes, prodiguées ici comme à Persépolis, étaient bien à leur place dans le palais de ces rois qui devaient leur puissancc à « la lance de l'homme perse », comme le dit Darius dans l'inscription de son tombeau[1].

Nous connaissons les sujets, en petit nombre, qui ont été traités par les sculpteurs chargés de décorer les édifices construits pour les princes Achéménides; il nous reste à définir le style et le faire de ces artistes, à apprécier les qualités qu'ils ont déployées dans l'exécution de leurs bas-reliefs.

§ 4. — LE STYLE ET L'EXÉCUTION.

Le seul monument qui représente aujourd'hui la période primitive de la sculpture perse, c'est le Cyrus de Pasargade (fig. 467); or les parties nues, la tête, les mains et les pieds, en sont assez frustes; c'est donc surtout au vêtement que l'on devine où l'auteur de ce bas-relief a pris ses modèles. La draperie y est aussi plate qu'à Khorsabad; aucun pli n'en indique le mouvement et n'en varie l'aspect. Ce sont les procédés de l'art assyrien, mais appliqués par un imitateur. La facture semble avoir perdu de son énergie et de son caractère.

Les monuments de Persépolis ont aussi beaucoup souffert, bien plus que l'on ne serait tenté de le croire d'après la plupart des reproductions qui en ont été données. Il y a de vingt-deux à vingt-quatre siècles que ces bas-reliefs sont à découvert; sans la dureté du calcaire dans lequel ils ont été taillés, depuis longtemps il n'en resterait plus rien, et, malgré l'excellente qualité de la pierre, bien des parties de ces figures sont éraflées et comme écorchées. C'est surtout les têtes qui sont mutilées, et plus qu'ailleurs dans les tableaux qui étaient les plus en vue, dans ces images de la royauté perse qui décoraient les chambranles des portes. Là, le plus souvent, de la tête du roi il ne reste que la trace laissée par sa masse sur le fond (fig. 471); la manie de la destruction, le fanatisme des iconoclastes ont eu raison de la saillie du relief. Grâce à leur situation inaccessible, les sculptures des tombes rupestres se sont mieux défendues : c'est là que l'on trouve les figures les mieux conservées (fig. 485). Les fouilles faites au pied des soubassements en ont aussi rendu à la lumière un certain nombre qui avaient été de bonne heure ensevelies sous une couche tutélaire de remblais. Il y a encore, tout compte fait, assez de morceaux presque intacts pour que

1. SPIEGEL, *Die altpersischen Keilinschriften*, p. 57.

l'historien soit en mesure de saisir les traits particuliers qui font l'originalité de cette sculpture et qui la distinguent de celle des peuples chez qui elle a pu chercher des modèles et des inspirations.

Un premier caractère par lequel cet art se rattache à la tradition des arts de l'Asie, c'est qu'il ne sépare pas le corps du vêtement, c'est qu'il ne le voit et le représente que sous l'habit. Seule en Orient, l'Égypte, grâce à la chaleur constante dont elle jouit et à la finesse de ses étoffes légères, avait senti et rendu la beauté de la forme nue. Comme l'architecte, le sculpteur perse aurait pu faire des emprunts à cette Égypte qui était une province de l'empire des Achéménides; mais il vivait dans un milieu analogue à celui où s'était développé l'art assyrien, et il avait à figurer des hommes que les inégalités de leur climat forçaient à porter des vêtements de cuir et de laine, qui les protégeassent aussi bien contre les froids de l'hiver que contre les ardeurs de l'été. Il a donc suivi, à cet égard, les exemples de son prédécesseur, le statuaire de Ninive. On ne rencontre pas, dans toute son œuvre, une seule figure nue. Le nu se montre seulement dans les parties du corps que l'habit laisse à découvert, quand il est court, dans les bras et dans les jambes. Là le modelé n'est pas celui des sculptures assyriennes; il est plus sobre et moins violent (fig. 486). Si les veines y ont encore parfois un relief exagéré (fig. 477), on ne retrouve pourtant pas ici ces traits durs et saillants qui accusent, avec une brutalité voulue, la place des articulations et les attaches des muscles. Ici ce serait plutôt le défaut contraire que l'on pourrait signaler par endroits. Il y a, dans le rendu de la forme, une certaine mollesse, une certaine rondeur qui trahissent un peu la hâte. Cependant le corps humain se fait mieux sentir sous la draperie que dans les ouvrages même les meilleurs des artistes de Ninive. Regardez, par exemple, les archers susiens (pl. XII). L'œil est agréablement surpris de la svelte élégance de leur tournure; la veste courte accuse la cambrure des reins; la tunique collante s'arrondit sur la hanche; enfin, sous le cuir du brodequin, la cheville dessine sa fine attache et la courbe rentrante de la base du pied laisse deviner dans la chaussure tous les contours du nu[1]. Le dessin des mains est aussi d'une heureuse précision. C'est à propos des figures de Suse que nous faisons ces remarques, pour mettre le lecteur à même d'en vérifier de

1. C'est ce qu'a très bien vu et très bien dit M. E. Pottier (*Les antiquités de Suse rapportées par la mission Dieulafoy au Musée du Louvre*, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, novembre 1886). Nous lui avons emprunté plusieurs des expressions par lesquelles il définit ce caractère de la sculpture perse.

ses yeux la justesse; il a les originaux à sa portée, dans une des salles du Louvre; mais comme on peut s'en assurer sur les quelques fragments des bas-reliefs de Persépolis qui existent dans les musées de l'Occident, la sculpture lapidaire avait été traitée dans le même esprit; elle offre les mêmes qualités[1].



486. — Persépolis. Palais de Darius. Combat de la licorne et du roi. J. Dieulafoy, *La Perse, la Chaldée et la Susiane*, p. 401.

Si le corps est ainsi devenu plus visible sous l'opacité même de la draperie qui l'enveloppe tout entier, c'est que celle-ci s'est singulièrement assouplie. Ce n'est plus cette chape rigide qui, dans les figures assyriennes, semble presque n'être point en contact avec le buste et avec les membres des personnages qui en sont revêtus; c'est bien vraiment une étoffe qui suit et qui épouse tous les contours de la forme vivante, qui les révèle tout en les cachant. Cet effet, elle ne le produirait point si elle avait gardé la raideur qu'elle affecte là

1. Le Musée Britannique possède un certain nombre de bas-reliefs qui ont été détachés du soubassement de la salle hypostyle de Xerxès. Le Louvre a des moulages de quelques morceaux appartenant à différents palais; ces moulages, qui proviennent de Lottin de Laval, seront prochainement exposés.

où elle pend, droite et tout d'une pièce, sur les épaules de Sargon ou de Sennachérib. C'est ici que l'on voit apparaître pour la première fois, dans la sculpture orientale, l'étude des plis, l'effort tenté pour rendre, en le simplifiant, l'aspect que présente, tout épais qu'il puisse être, un tissu se qui moule sur le corps. Les manches se terminent, en bas, par



487. — Persépolis. Bas-relief de la Salle hypostyle de Xerxès. D'après un moulage du Louvre.

une ligne brisée, par une sorte de zigzag. Sur le flanc, trois ou quatre grands plis verticaux. De côté, des sillons obliques et presque parallèles, plus légèrement marqués, se creusent dans l'étoffe que tendent les mouvements de la marche; le genou droit la tire en avant, tandis que le mollet gauche la retient par derrière (fig. 487 et 488). Le principe de cet arrangement est donné par la nature, par le modèle drapé; mais la convention et le système y entrent pour une large part; aussi quand on le retrouve, presque pareil, dans la sculpture grecque du sixième siècle, on ne peut

se refuser à constater la ressemblance, et celle-ci est trop frappante pour se prêter à l'hypothèse d'une simple rencontre. Il ne reste donc que celle d'un emprunt, et il ne viendra à l'esprit de personne que les Grecs aient été les emprunteurs. L'art perse n'existe pour ainsi dire pas avant Darius. Quand celui-ci, vers 520, commença ses grandes entreprises architecturales, il y avait déjà quelque temps que le statuaire grec avait pris l'habitude de traiter ainsi la draperie; il n'y était d'ailleurs pas arrivé du premier coup, et l'on a toute la série des essais qui prouvent que ce mode d'interprétation ne lui a pas été suggéré, à heure fixe, par l'exemple de l'étranger, mais qu'il correspond à l'une des phases principales d'un long effort, d'un long travail d'art.



488. — Persépolis. Bas-relief de la Salle hypostyle de Xerxès D'après un moulage du Louvre.

Jusque dans les bas-reliefs émaillés du palais de Suse, il y a trace de cette étude des plis. Mais là ceux-ci n'auraient pu être très marqués sans compromettre l'effet que cherchait le peintre. Ne cherchez donc pas ici les gros plis verticaux qui à Persépolis se creusent à l'endroit où se touchent et se recouvrent les deux bords de la pièce d'étoffe; ils sont remplacés ici par une bande d'un ton qui tranche sur celui du fond (Pl. XII). Quant aux plis obliques, sur les jupes jaunes, où le dessin n'est qu'un semis de rosaces, ils sont indiqués par quelques stries sans profondeur; mais ces stries mêmes font défaut sur les jupes blanches, où elles auraient été plus difficiles à concilier avec le caractère du dessin, avec ces losanges où sont inscrites les tours d'une forteresse, peut-être de la citadelle de Suse (fig. 459). C'est donc aux bas-reliefs de pierre qu'il faut se reporter afin d'apprécier le parti que le sculpteur perse a tiré de la draperie. On reconnaîtra qu'il s'en est servi, non sans habileté, pour s'assurer le

bénéfice de ces jeux de l'ombre et de la lumière qui n'auraient pas été à leur place là où l'on aspire surtout à charmer l'œil par les oppositions et les harmonies de la couleur. Les plis qu'a modelés son ciseau ne manquent pas de noblesse ; ils s'expliquent par la coupe de l'habit et par le mouvement du corps ; leur défaut, c'est, comme dans l'art grec archaïque, une uniformité qui va jusqu'à la monotonie. Il y a encore, soit dans les cortèges de tributaires, soit dans les groupes qui supportent les trônes, beaucoup de figures où le vêtement, un justaucorps collant ou bien un manteau qui tombe tout droit, n'est dessiné que par un simple contour ; mais là où la forme du costume appelle l'indication des plis, ceux-ci ne présentent jamais qu'une seule et même disposition, celle que nous avons décrite et fait connaître par plusieurs exemples.

Comment d'ailleurs aurait-on cherché à mettre quelque variété dans le jeu de la draperie et dans la distribution de ses plis, quand il n'y en a pas dans les attitudes des personnages qu'elle habille? Prenez, soit à Suse les archers multicolores, soit à Persépolis les gardes qui gravissent les marches des escaliers ou qui défilent sur les soubassements, tous sont pareils : l'un ne diffère de l'autre, à Suse, que par la couleur de son vêtement, et, à Persépolis, que par quelques détails secondaires de son ajustement et de son équipement ; c'est d'ailleurs chez tous exactement la même pose et le même geste : on dirait que ces figures ont été exécutées à l'aide d'un poncif. L'artiste qui a tracé l'esquisse de cette décoration sculpturale semble n'avoir pas échappé à une sorte d'inquiétude et avoir été pris par instants du désir de diversifier l'aspect de ces interminables suites d'images pareilles. Dans la vaste composition qui se développe des deux côtés de l'escalier, sur le mur de soutènement du grand palais de Xerxès, il a fait effort pour éviter la constante répétition d'une même forme. A gauche du perron, là où sont représentés les grands seigneurs mèdes et perses qui vont offrir leurs respects au roi, entre deux personnages qui marchent vers le centre, il y en a toujours un qui se retourne et qui, comme s'il causait avec son voisin, lui tend la main ou la lui pose sur la poitrine ou sur l'épaule (fig. 472, 487). L'intention est louable ; mais le résultat voulu n'est pas atteint. Il y a contradiction entre le caractère du mouvement, qui vise au naturel, qui joue l'abandon, et l'insistance avec laquelle il reparaît à intervalles réguliers, toujours semblable à lui-même, d'un bout à l'autre de la longue paroi. Dans l'autre champ, à droite, la donnée même du sujet semble répondre à cette préoccupation de l'artiste. Les porteurs de cadeaux représentent des nations que distinguent les unes des autres leur confor-

mation physique et leur costume; les dons qu'ils vont déposer aux pieds du souverain diffèrent comme les produits des pays qu'ils habitent, et, parmi ces offrandes, il y a des animaux de diverses espèces; mais le sculpteur n'a tiré de ces éléments qu'un faible parti. D'un personnage à l'autre, l'habit et les attributs changent; mais le type du visage ne se modifie pas avec le vêtement, et tous ces figurants ont mêmes allures, quel que soit leur rôle, les tributaires dont les bras sont chargés de présents comme les conducteurs de bêtes. C'est qu'aucune de celles-ci ne s'avise de troubler le bel ordre de la procession. Pas un bœuf ou un bélier ne songe à frapper de sa corne; pas un cheval ne se cabre. Hommes et animaux marchent tous d'un même pas égal et mesuré, comme des soldats à la parade.

L'impression est la même si l'on prend une à une les figures principales. C'est ainsi que le roi n'a que trois ou quatre attitudes, dont jamais il ne se départ. Sur la tombe, il est debout, en adoration. Dans les tableaux du chambranle, il terrasse les monstres, il est assis sur son trône, ou il sort de son palais; qu'il lutte contre un lion ou un griffon, sa robe est toujours relevée de la même manière, et elle a toujours le même nombre de plis, comme sa chevelure le même nombre de boucles : on peut faire le compte. Là où il s'offre, dans sa majesté tranquille, au respect de ses peuples, il tient toujours un sceptre et une fleur, la fleur de la main droite et le sceptre de la gauche.

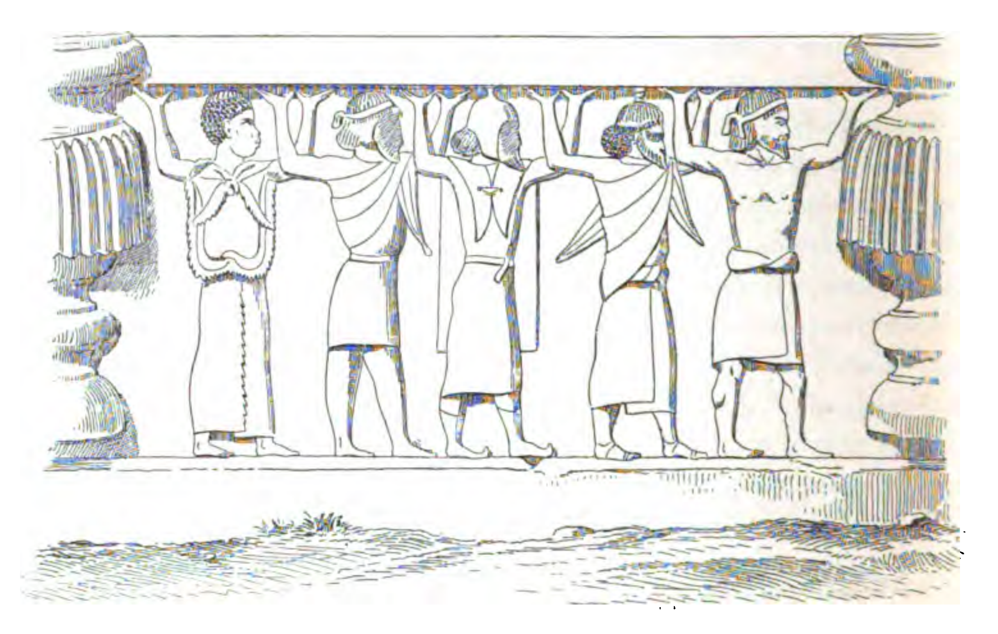
S'il y a ici bien des redites et un exces de symétrie, ce n'est pas que le sculpteur soit dépourvu d'imagination; il lui en a fallu pour concevoir le plan de sa vaste composition, de ce décor où tous les détails concourent si bien à l'expression d'une même idée et d'un même sentiment. La véritable explication de ces défauts de l'œuvre, c'est une tendance très marquée à l'abstrait et au général. Un art narratif, comme celui de l'Assyrie, en retraçant de son mieux les incidents principaux d'une chasse ou d'une campagne, oblige l'auteur des bas-reliefs à montrer ses personnages sous des aspects très divers, à leur prêter des mouvements très variés. Il prend ce que la réalité lui donne; il résout comme il peut les problèmes souvent trés imprévus qu'elle lui pose. Encore malhabile et gauche, il sera souvent forcé de s'en tenir à des solutions imparfaites; mais au moins aura-t-il beaucoup essayé, beaucoup osé; parfois son audace lui aura réussi. La donnée de la sculpture perse ne comporte ni ces mésaventures ni ces bonnes fortunes. Il y a bien certaines inégalités dans les tableaux, comme ceux des cortèges, où il entre beaucoup de figures; mais elles sont

imputables à l'insuffisance de quelques-uns des nombreux praticiens qui ont dû collaborer à ce grand ouvrage. Ces faiblesses sont d'ailleurs assez rares; le dessin garde presque constamment sa rectitude et sa sûreté. Surtout dans les bas-reliefs des portes, on croirait voir partout l'œuvre d'une même main qui, sachant qu'elle travaillait pour le roi, n'a rien voulu remettre au hasard; elle a mieux aimé se répéter que rien tenter qui dépassât ses moyens et qui risquât de faire disparate dans l'harmonie de cet ensemble sagement concerté.

On s'est demandé si l'on pouvait, dans ces tableaux, distinguer les rois, comme en Égypte, à leur taille et aux particularités de leur visage, si le sculpteur avait fait là des portraits. Il aurait eu cette ambition que nous aurions peine aujourd'hui à juger du résultat; dans presque tous les bas-reliefs qui mettent en scène le roi, la tête a trop souffert pour qu'il soit possible d'y noter, dans le dessin du profil, ces légères inflexions du contour qui lui donneraient un caractère individuel. Toutes ces figures ont d'ailleurs, à peu de chose près, la même proportion, et, dans le peu qui subsiste de la face, on n'aperçoit pas de différences sensibles, d'un palais à l'autre. C'est à quoi l'on devait s'attendre : il y a là une conséquence logique de la tendance que nous avons signalée. Le héros auquel s'adresse cet hymne que chantent ici les pierres, ce n'est pas tel ou tel roi, Xerxès plutôt que Darius, c'est le roi, quelque nom qu'il porte, l'héritier de Cyrus, le maître redouté qui, grâce à la protection d'Ahura-Mazda, maintient les Perses en possession de cet empire du monde que ses ancêtres ont conquis pour leur peuple. C'est peut-être Darius qui a fourni à l'artiste les premiers linéaments de cette effigie; mais on ne paraît pas ensuite y avoir rien ajouté, ni rien changé : elle est devenue l'image idéale de la royauté achéménide.

Si, par son inclination naturelle, cet art de la Perse n'allait pas au portrait, son penchant ne pouvait au contraire que l'induire à résumer et à personnifier, dans un certain nombre de types nettement définis, les caractères physiques les plus apparents des principales nations, la conquérante et les sujettes, dont il groupe les représentants autour du trône impérial. Son chef-d'œuvre en ce genre, c'est l'interprétation que le sculpteur de Persépolis a donnée du type de cette race arienne à laquelle il était fier d'appartenir. Ce type, il l'a composé, il l'a modelé d'après les plus beaux enfants de cette race, tel qu'on le retrouve encore, au sud de l'Iran, dans les tribus de la montagne, chez celles qui ne se sont pas croisées avec les Turcs et où la pureté du sang n'a

jamais été altérée. Il n'y en a pas au monde, même en Grèce, de plus noble et de plus beau. Nulle part ailleurs le front, que continue la ligne du nez, n'est plus haut et plus droit, l'arc du sourcil d'une courbe plus heureuse, l'œil plus long et plus ouvert, la bouche mieux fendue et d'un dessin plus pur. Une barbe noire, qui frise d'elle-même, cache un menton bien arrondi. La chevelure est abondante et souple; la taille est élevée et bien prise. L'orgueil des Mèdes et des Perses devait trouver plaisir à se reconnaître dans ce type, qui présente une certaine ressemblance avec celui que le sculpteur assyrien a prêté aux

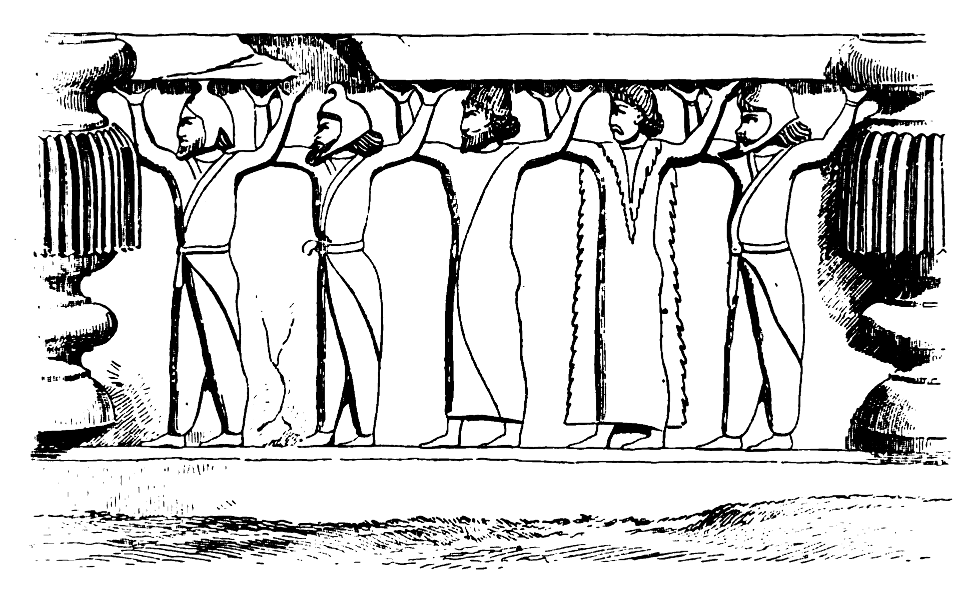


489. — Persépolis. Tête de nègre. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLVI.

chefs de son peuple, mais qui est plus élégant. Dans ce dernier, la courbure très accentuée du nez et de la narine qui se relève donne au profil quelque chose de plus lourd et de plus dur, qui rappelle la physionomie de l'oiseau de proie.

Comme l'exigeait la donnée même du thème, c'est ce type qui domine dans les bas-reliefs. On l'y trouve répété partout, à grande et à petite échelle, sur les façades des tombes comme sur les murs des palais. Quant aux autres peuples, le sculpteur n'avait pas les mêmes raisons de s'y intéresser aussi particulièrement. Pour la plupart d'entre eux, il s'est donc contenté de les distinguer par les singularités de leur costume, en leur attribuant des traits qui ne diffèrent guère de ceux de leurs vainqueurs; il y a pourtant là des personnages qui ne portent

pas les cheveux frisés comme les Perses, mais qui sont plats, avec une sorte de nœud sur le sommet du crâne et parfois avec les moustaches en croc; d'autres paraissent imberbes, ou presque imberbes[1]. C'est seulement quand il s'est trouvé en présence d'un type très marqué, très éloigné du type arien, que l'artiste a pris un autre parti; alors, mais alors seulement, il s'est attaché à copier fidèlement son modèle. Parmi les figures dont la tête est bien conservée dans la Salle aux cent colonnes, il y en a deux qui ont attiré, à ce titre, l'attention des voyageurs. L'une est celle d'un nègre. On ne saurait



490. — Persépolis. Tête de Tartare. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CLV.

s'y méprendre. Aucun trait n'y manque, ni les cheveux crépus, ni le nez court et rond, ni les grosses lèvres; le vêtement aussi ne ressemble à nul autre (fig. 489)[2]. A la même place, dans le tableau qui fait pendant à celui-ci, on voit un personnage dont la face écrasée et la barbe très peu fournie sont d'un Tartare (fig. 490). Le statuaire aura voulu opposer ainsi les tribus nomades de l'Oxus aux noirs de l'Éthiopie, riverains du Haut-Nil; c'était rendre sensible à l'esprit, par une vive image, l'immense étendue d'un empire qui comprenait dans son sein des populations si différentes de mœurs et d'aspect.

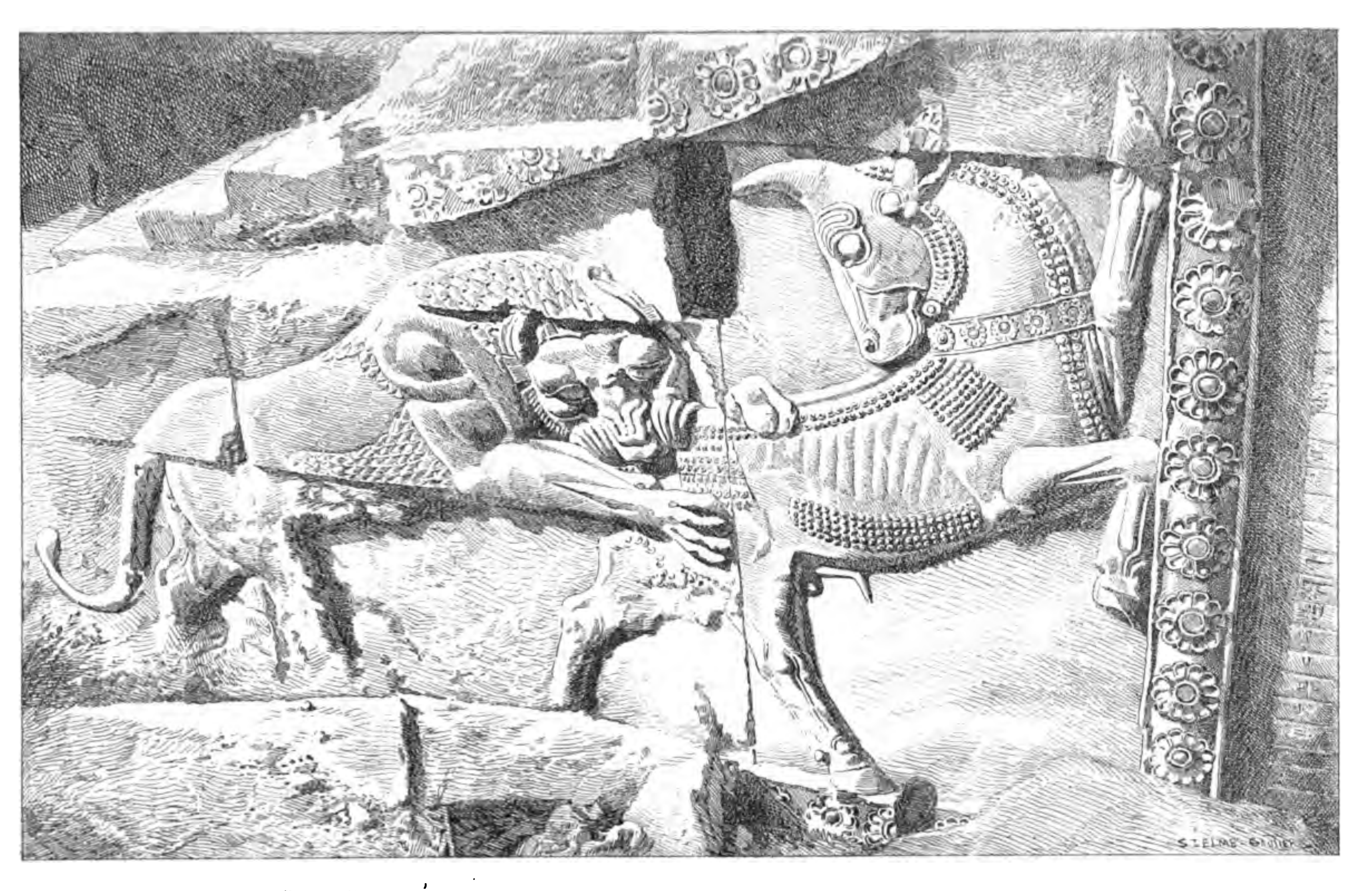
1. FLANDIN et COSTE, *Perse ancienne*, pl. 109, 119, 155.

2. Flandin, dans son dessin que nous reproduisons, n'a pas forcé le caractère des traits de cette figure. Elle est déjà dessinée de même par Ker Porter (t. I, pl. 50), et, avant lui, Niebuhr (p. 121) en avait déjà remarqué la singularité.

De même que le roi, que le soldat, que le tributaire, l'animal est devenu ici une abstraction, qui n'intéresse le statuaire que par le rôle qu'il lui assigne dans la fête qui se donne en l'honneur du roi. Celui qui tient la plus grande place dans les bas-reliefs de Persépolis, c'est le lion; or il semble que le sculpteur perse n'ait jamais pris plaisir, comme l'assyrien, à regarder un lion vivant, dans le mol abandon du sommeil, dans l'élégance de la marche, dans l'élan du saut, dans la passion déchaînée de la lutte, dans les convulsions de l'agonie. Sur les frises des tombes, les lions qui défilent sont dessinés correctement, mais faits de pratique, comme on dirait en style d'atelier (fig. 350). Dans le duel engagé entre le roi d'une part, et, de l'autre, le lion ou ces monstres qui ne sont que des variantes du lion, le griffon et la licorne, les membres sont dessinés avec soin et même avec une très franche vigueur (fig. 351, 352, 486); le défaut, c'est que ni le roi ni le monstre ne paraissent lutter en combattants qui disputent leur vie à l'ennemi. Partout pareilles, leurs poses, celle du vainqueur et celle du vaincu, sont également froides et conventionnelles. Enfin, là où cette lutte revient sous forme symbolique, dans le corps à corps du lion et du taureau, si le mouvement général est juste et même esquissé avec un certain feu, il y a de la lourdeur et une exagération de puissance musculaire dans le mufle du lion, qui se présente de face. Quant au taureau, sa tête est loin d'avoir la noblesse et l'ampleur qu'elle présente dans les chapiteaux; une des pattes, relevée et appuyée contre le cadre, semble cassée; elle est d'un effet disgracieux. Le torse de la bête est un peu grêle (fig. 491). Dans le cortège des porteurs de présents, les chevaux, l'âne, les béliers, le bœuf bossu, le chameau sont d'un dessin exact. L'ensemble de la forme est bien saisi; mais il n'est indiqué que par un contour vide (fig. 475-476). La proportion entre les figures d'homme et les figures d'animaux est d'ailleurs mal observée; en général, celles-ci sont trop petites. Ce qui manque surtout, c'est ce vif sentiment de la diversité des espèces et de leur physionomie individuelle qui fait du peintre égyptien et du sculpteur assyrien des *animaliers* hors ligne.

Il y a une exception. Elle est fournie par les frises de Suse, en terre émaillée. L'art oriental n'a rien produit de plus beau que ces figures de lions qui décoraient, selon toute apparence, l'entablement des propylées (pl. XI)[1]. Jamais il n'a mieux rendu ce mélange de sou-

1. Les lions de cette frise ont 1m,75 de haut et 3m,50 de long.



491. — Persépolis. Salle hypostyle de Xerxès. Le combat du lion et du taureau. Dessin de Saint-Elme Gautier, d'après la photographie de Dieulafoy, *l'Art antique,* III, pl. XVIII.

plesse féline et de puissance qui caractérise le roi des fauves. La tête surtout, avec l'épaisse crinière qui l'encadre, avec l'effrayante ouverture de la gueule, avec la saillie des crocs et le halètement de la langue pendante, est un admirable morceau (fig. 492); mais on peut se demander à qui en revient l'honneur. Par les matériaux qui y sont employés comme par le goût de leur ornementation, les monuments de



492. — Suse. La tête d'un des lions. Dessin de Saint-Elme Gautier.

Suse ne sont perses qu'à demi. N'était l'ordonnance des bâtiments, qui demeure celle des édifices nés de la pierre, n'était la présence, dans la sculpture, de certains types qui rappellent Persépolis, on croirait, à considérer la plupart des fragments recueillis dans ces ruines, avoir affaire aux débris de quelqu'un des palais de Babylone. C'est l'émail qui a fourni ici tous les éléments de la décoration; or la Chaldée pratiquait déjà cette industrie depuis de longs siècles quand il n'y avait encore sur les plateaux de l'Iran que des laboureurs et des pâtres, qui se contentaient des métiers de la cabane et de la tente.

Sans doute, lorsque la Mésopotamie et les hautes terres de l'intérieur eurent été réunies sous un même sceptre, l'art de l'émail finit par s'implanter sur le sol de la Perse et il y prospéra si merveilleusement que ce pays a pu passer, au moyen âge et dans l'âge moderne, pour sa vraie patrie; mais c'est à peine s'il commençait à s'y introduire lorsque Darius songea à construire son palais de Suse; alors deux générations seulement s'étaient succédé depuis que les Perses étaient entrés en rapport avec la Chaldée, d'où était originaire cette industrie qui, plus qu'aucune autre, a ses recettes mystérieuses et où le succès dépend du tour de main. Pourquoi aurait-il appelé des ouvriers de Perse en Susiane? Les ateliers de moulage, de peinture et de cuisson qui lui étaient nécessaires, il les trouvait tout montés à Suse; il n'eut qu'un signe à faire pour que se missent à l'œuvre, sur l'heure, les artistes qui habilleraient l'édifice de blanc, d'or et d'azur, ou, s'il les a fait venir du dehors, c'est aux ateliers de Babylone qu'il a été les demander. Susiens ou chaldéens, ces émailleurs étaient assez habiles pour appliquer leurs procédés à n'importe quels thèmes. Avec la même maîtrise qu'ils avaient exécuté jadis, pour leurs rois nationaux, ces tableaux de chasse en briques coloriées, qui, selon Ctésias, ornaient à Babylone les murs du palais[1], de même à Suse, quand il s'agit de parer la demeure des nouveaux maîtres de l'Orient, leur ébauchoir et leur pinceau reproduisirent le type qui avait été sculpté dans la pierre à Persépolis, celui des archers de la garde royale. Ils fabriquèrent donc des moules nouveaux; mais ils continuèrent à se servir aussi de ceux qu'ils possédaient déjà. C'est ainsi que les lions marchants des frises, figures purement décoratives, restèrent à Suse ce qu'ils avaient été en Assyrie et en Chaldée. Les lions de Suse

1. *Histoire de l'Art*, t. II, p. 298. Un monument de cette industrie chaldéenne, mieux conservé que tous ceux que nous possédons aujourd'hui, existait en France, au XVII[e] siècle, dans le cabinet de Peiresc. Que peut-il être devenu? Voici la description qu'en donne son propriétaire : « J'oserais bien dire une autre conjecture (à propos des Thyrses), si j'avais un peu de temps pour l'examiner, c'est qu'en un fragment que j'ai, venu de Perse et trouvé en Bagdad même, il y a sept ou huit ans, qui est la pièce la plus antique de tout mon cabinet, et possible des plus notables, bien que ce ne soit qu'un morceau d'une vieille bricque couverte d'une incrustation quasi à la mode de celle de la Chine, mais esmaillée et colorée de verd azurin comme les vieilles idoles des mummies des Égyptiens (laquelle brique est possible des Laterculi de Pline où les Babyloniens représentaient leurs observations), il y a des caractères hiéroglyphiques et vieilles figures en peinture linéaire vestües quasi à l'oègyptienne, neantmoing avec quelque différence, lesquelles portent des longs bâtons, quasi comme Thyrses, abouttissants à une houppe toute espanoüye, qui pourrait bien être du papyrus de Babylone, par où Bacchus devait estre passé en son voyage des Indes, et d'où il le pourrait bien avoir rapporté entr'aultres trophées. » (1628.) — (*Lettres de Peiresc aux frères Dupuy*, publiées par Ph. Tamizey de Larroque, dans la collection des *Documents inédits sur l'Histoire de France*, t. I, p. 641, 1888).

sont modelés plus hardiment que ceux de Ninive et on y a tiré un meilleur parti de la couleur pour ajouter à l'effet du relief; mais les proportions et la pose sont les mêmes : c'est la même interprétation des formes que donnait la nature[1]. On attribuera encore à ces mêmes ouvriers les figures d'animaux, en terre non vernissée, qui paraissent avoir fait partie de la décoration intérieure d'une des portes de la fortification[2]. Leur modelé est d'une élégance et d'une fermeté singulière; il rappelle celui des lions de la frise émaillée. C'est à Babylone que l'on retrouvera, un jour ou l'autre, les prototypes de ces ouvrages. Par malheur, les fragments recueillis à Babylone ne se prêtent pas jusqu'à présent à la reconstitution d'un ensemble : ce ne sont que des miettes; mais, parmi ces menus débris, il y a ceux d'un lion, et l'émail, qui à Ninive était d'une qualité médiocre, offre en Chaldée les mêmes tons, le même éclat et la même solidité qu'à Suse[3]. S'ils avaient été exhumés plus tôt, les lions que le Louvre montre aujourd'hui avec orgueil dans sa salle perse auraient donc dû peut-être nous servir à combler une des lacunes les plus sensibles de cette histoire que nous écrivons; nous n'aurions pas fait scrupule de les porter au compte de l'art chaldéen, de cet art original et puissant dont l'œuvre, sauf quelques statues récemment découvertes, sauf quelques figurines de bronze ou de terre cuite et le riche trésor des pierres gravées, a disparu presque tout entière.

Quand on compare tous les monuments conservés de cette industrie, qu'ils viennent de l'Égypte ou de la Phénicie, de la Mésopotamie ou de la Susiane, on constate que nulle part, dans l'antiquité, le peintre émailleur n'a eu la prétention de reproduire, avec le petit nombre de tons qui chargeaient sa palette, la coloration réelle des objets ou des êtres vivants. Avec un juste sentiment des conditions dans lesquelles son art s'exerce et des limites qui lui sont imposées, il a fait servir la couleur soit à réjouir l'œil par ses harmonies et ses contrastes, soit à mieux accentuer, par quelques touches franches et vives, le contour et le modelé de la forme. Ici, comme à Khorsabad, la couleur est toute conventionnelle. Sur l'épaule des lions, il y a une plaque bleue; la crinière et le poil du ventre se nuancent de la même teinte, qui, étendue d'un large coup de pinceau, cerne aussi la courbe de l'arrière-train. L'emploi de ce ton varie d'une figure à l'autre. En face

1. *Histoire de l'Art*, t. II, pl. XV.
2. Dieulafoy, *Deuxième rapport*, pp. 21 et 41.
3. *Histoire de l'Art*, t. II, pp. 299-300.

de ces images, personne ne se demandera s'il y a jamais eu, dans les fourrés de tamarisques et de roseaux qui bordent le Choaspe, des fauves dont le pelage fût ainsi taché de bleu[1]. Le bleu, ce n'est ici qu'une valeur, qui soutient les lignes et qui renforce à l'œil la saillie des muscles et de l'articulation. Dans les figures d'archers qui ont été restaurées au Louvre, le nu des mains et des jambes est peint en brun foncé; mais M. Dieulafoy a recueilli quelques carreaux qui paraissent avoir appartenu à une autre suite de figures, où ces mêmes parties auraient été couvertes d'un glacis blanc[2]. Il est donc probable qu'il y avait là deux séries d'images qui, placées l'une à gauche et l'autre à droite du perron ou de la porte, se distinguaient par le contraste des tons; ce qui reste très douteux, c'est que ce fait comporte les conclusions qui en ont été tirées par l'auteur de la découverte. Selon lui, l'artiste aurait représenté là les contingents de deux peuples différents. La garde blanche, ce serait celle que composaient les Mèdes et les Perses. L'autre, la garde noire, serait recrutée dans le pays même, en Susiane, et la couleur de peau que l'artiste a prêtée à ces soldats prouverait que les Elamites étaient bien, comme on a d'autres raisons de le conjecturer, de race négroïde[3].

Nous craignons que ce ne soit vraiment là attribuer trop d'importance à ce qui ne semble être qu'un jeu du pinceau. Il y a, dans les panneaux émaillés de Khorsabad, des génies qui, à la barbe et aux cheveux près, sont tout jaunes, de la tête aux pieds[4]. En inférera-t-on que les Assyriens attribuaient à leurs dieux un teint d'ocre ou de safran? Dans ce genre de tableaux, ce qui donne à la forme son véritable caractère, ce n'est pas la couleur, elle n'est là que pour l'agrément, c'est le contour; or ici M. Dieulafoy lui-même a été conduit, par l'indication que lui fournissait le peu qui subsiste de l'une des têtes brunes, à les restituer toutes avec le beau profil de la race arienne, tel qu'il le trouvait dans les bas-reliefs de Persépolis. Cependant, si le peintre avait eu l'intention que l'on suppose, pourquoi n'aurait-il pas modelé ici un masque de nègre comme il l'a fait d'une main si sûre dans la Salle aux cent colonnes?

D'après Hérodote, les Perses auraient constitué à eux seuls ce corps des Immortels que l'on veut reconnaître ici[5]; le roi n'aurait confié la

1. A Khorsabad, il y a un taureau ailé qui est tout bleu (*Histoire de l'Art*, t. II, pl. XIV).

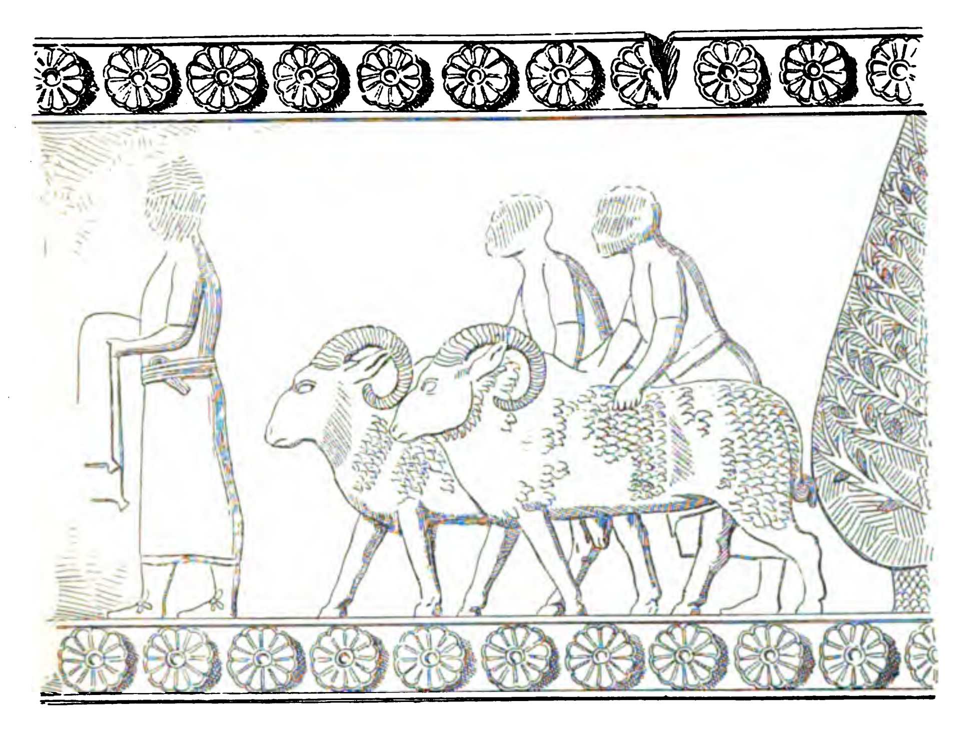
2. Ces fragments sont au Louvre, dans une armoire de la seconde salle. Il y a une main et un morceau de la tête.

3. Dieulafoy, *Deuxième rapport*, pp. 18-19.

4. Place, *Ninive et l'Assyrie*, pl. 15 et 16.

5. Hérodote, VII, 41, 83.

défense de sa personne qu'à ses seuls compatriotes, aux fils du seul peuple dont la fortune fût liée à celle des Achéménides; mais ce qui rend suspecte l'hypothèse de cette garde nègre, c'est moins encore l'assertion de l'historien grec que l'étude des procédés de l'industrie qui a créé ces figures. L'alternance du blanc et du noir n'était ici, pour le peintre, qu'un moyen de varier ses effets; il n'est pas d'art où, partout et de tout temps, la convention joue un plus grand rôle



493. — Persépolis. Bas-relief de la salle hypostyle de Xerxès. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CVI.

et soit plus facilement acceptée que dans l'art de l'émailleur. La sculpture persépolitaine a d'ailleurs, elle aussi, ses conventions. On savait bien que le roi était de la même taille que ses sujets; mais on n'avait aucune peine à comprendre pourquoi le sculpteur l'avait partout représenté comme plus grand qu'eux de toute la tête (fig. 436, 470, 471)[1]. Une autre convention curieuse, c'est celle de ces estrades que surmonte le trône du roi, soit sur les façades des tombes, soit dans les tableaux qui décorent les portes des palais (fig. 436, 470). Il y

1. Il est possible que le roi, quand il paraissait en public, debout sur son char ou sur son estrade, se grandît par des moyens artificiels; c'est ce que semblerait indiquer Xénophon (*Cyropédie*, VIII, III, 14).

a là deux ou trois rangs de personnages qui, de leurs bras levés, soutiennent le bâti de charpente; la position qu'ils occupent, les uns au-dessus des autres, entre les montants du meuble colossal, ne correspond à rien de réel; mais on se l'explique si on les suppose ayant tous les pieds posés sur le sol et y formant des files parallèles, comme ces statues qui, à Téhéran, supportent aujourd'hui sur leurs épaules la plate-forme où le roi vient s'asseoir dans les grandes cérémonies (fig. 435). L'artiste a pensé que le spectateur ferait de lui-même cette correction, que son esprit verrait juxtaposées dans le plan horizontal les figures que son œil aperçoit superposées dans le plan vertical. Il est encore plus facile de rétablir, par la pensée, le véritable aspect des choses là où le sculpteur s'est contenté, par une sorte de paresse, d'en simplifier outre mesure la représentation. Ainsi, dans le bas-relief si souvent répété du lion qui terrasse le taureau, il n'a donné à celui-ci qu'une seule corne, celle que l'on voit étant censée recouvrir l'autre et la cacher au regard (fig. 491). Il en est de même des deux béliers qui appartiennent au cortège des tributaires et d'une antilope qui provient d'un autre palais (fig. 493 et 494).



494. — Persépolis. Bas-relief du palais de Xerxès. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CXXXVI.

Si, au terme de cette étude, on essaye de définir l'impression que l'on garde des ouvrages qui ont été passés en revue et des réflexions qu'ils ont provoquées, voici, ce semble, à quel jugement on aboutit, quelle idée on arrive à se faire des mérites et des défauts du sculpteur perse. Son œuvre est très soignée; il a été bien servi par la qualité de la pierre qu'il employait, un calcaire qui, sans être trop dur à tailler, a presque le même grain que le marbre. Tous ceux qui ont vu les originaux s'accordent à vanter le fini d'une exécution qui dans certains morceaux, par exemple dans les ailes des grands taureaux dressés au seuil des portes et dans celles des griffons qui luttent contre le roi, rappelle le travail du bronze (pl. II, fig. 487)[1]; mais cette précision minu-

1. Texier, *Description de l'Arménie et de la Perse*, t. II, p. 168, 170. Flandin, *Relation*, t. II, p. 167.

tieuse, qui peut être d'un effet heureux dans le rendu de maints détails, ne va pas sans quelque sécheresse, et celle-ci se fait sentir surtout dans le contour, qui reste toujours un peu maigre. Si le dessin manque d'ampleur et d'accent, il est en général correct, au moins dans les figures principales; mais, parmi les secondaires, il y en a bon nombre qui sont manifestement trop courtes; la tête y est trop grosse pour le corps (fig. 495). On peut donc dire, en un certain sens, que l'artiste est plus savant ici qu'il ne l'était en Égypte ou en Assyrie. On n'aperçoit nulle part, à Persépolis, ces dislocations bizarres, ces membres mal attachés au buste et comme brisés que l'on rencontre fréquemment dans les peintures et même parfois dans les sculptures égyptiennes[1]. On ne trouve pas non plus ici cette exagération violente des saillies de l'os et du muscle qui, dans les plus anciens ouvrages assyriens, par exemple dans les bas-reliefs d'Assour-nazir-habal, va jusqu'à la difformité. Ici, quel que soit le mouvement, les



495. — Persépolis. Salle hypostyle de Xerxès. Bas-relief. D'après un moulage du Louvre.

1. *Histoire de l'Art*, t. I, fig. 4, 13, 16, 91, 98, etc.

figures, comme dirait un peintre, sont presque toujours bien ensemble, et ce que l'on voit du corps ou ce que l'on en devine sous le vêtement, est représenté avec exactitude, sans réduction ou grossissement de la forme réelle. Il y a encore d'autres traits par lesquels se marque cet assouplissement de la main, ce progrès du métier. Sur les plaques sculptées des palais assyriens, la figure donne presque toujours une surface plane, où les détails sont gravés en creux. La tranche qui limite cette surface est coupée droit; elle est perpendiculaire au fond. Dans les plus importants tout au moins des groupes de Persépolis, par exemple dans ceux qui mettent en scène le roi luttant contre les monstres, il en est tout autrement (fig. 351, 352, 487). Il y a du modelé dans le relief, dont la saillie est assez forte. L'image n'a pas partout la même épaisseur; c'est par des surfaces courbes qu'elle se relie au champ. Il est enfin un dernier indice à signaler de cette éducation supérieure que possède ici l'artiste; c'est l'effort tenté pour tirer de l'étoffe des effets que nul jusqu'alors, en Asie, n'avait songé à lui demander, c'est l'introduction des plis dans le rendu de la draperie.

Ce qui est curieux, c'est que cette science est incomplète, c'est que cette habileté de facture, toute nouvelle dans l'art oriental, n'a pas empêché le sculpteur de commettre certaines maladresses qui ne laissent pas de surprendre. On dirait qu'il ne se sent pas capable de dessiner une figure de face; je n'en vois qu'une dans toute son œuvre : c'est celle du lion qui dévore le taureau, sur la devanture des escaliers (fig. 491). Ce parti pris l'a conduit à un singulier résultat lorsqu'il a voulu diversifier un de ses tableaux, le défilé des seigneurs mèdes et perses, en y mettant des personnages qui se détournent pour parler à leur voisin (fig. 472). Ceux-ci ont la tête portée à gauche; leur corps se présente de face; leurs deux pieds ont la pointe dirigée vers la gauche. Essayez de prendre cette position; vous n'y parviendrez qu'au prix d'une véritable contorsion. Le sculpteur ninivite sait dessiner l'œil à peu près correctement, tel qu'il se dispose lorsqu'on le voit de côté[1]; mais dans les têtes perses l'œil est toujours de face dans une tête de profil, comme sur les plus anciens monuments de la statuaire et de la peinture grecque (fig. 485, 486). De ce chef, l'art perse retarde sur l'art assyrien.

Il n'y a qu'une façon d'expliquer ce mélange d'adresse et de gaucherie, cette timidité qui a reculé devant certains essais que l'artiste a

1. *Histoire de l'Art*, t. II, pl. X.

faits, chez d'autres peuples, à ses risques et périls, ces défaillances d'un ciseau qui possède d'ordinaire une assurance si aisée. Les qualités que nous avons signalées ne sont pas le résultat d'un développement organique au terme duquel l'artiste serait arrivé, par son propre génie et après bien des tentatives, à donner de la vie l'interprétation qu'il en propose dans cette suite de bas-reliefs. On ne sent ici ni cette originalité ni cette concordance de toutes les parties qui ne font jamais défaut là où l'étude de la nature, une étude sincère et prolongée, a donné naissance à l'art. Ce n'est pas la nature qui a été l'unique ni même la principale maîtresse du sculpteur perse. Ce qu'il sait, et il sait beaucoup, il le doit surtout aux leçons de son devancier, le sculpteur asiatique, et de son contemporain, le sculpteur ionien. Les quelques fautes que l'on relève dans son œuvre proviennent de l'embarras qu'il éprouvait, soit lorsque ses maîtres n'étaient pas d'accord, soit lorsqu'ils ne lui offraient pas de modèle dont il pût s'inspirer. Dans le premier cas, il était tenu de choisir, et son choix n'était pas toujours heureux. Maint bas-relief assyrien aurait pu le mettre sur la voie d'une juste représentation de l'œil dans une tête de profil; mais il a mieux aimé suivre l'exemple de la plastique grecque qui, tout au moins jusqu'à la fin du sixième siècle, s'obstine, même dans les plus soignées de ses stèles, à dessiner l'œil comme le font les enfants[1]. Ailleurs, s'il a prêté une attitude tourmentée à des figures qu'il prétendait montrer dans la liberté gracieuse d'un mouvement tout familier, c'est que la vraie pose ne lui était indiquée ni par les monuments de l'Assyrie ni par ceux de l'art grec archaïque. Dans les uns comme dans les autres, lorsqu'il y a un défilé, tous les personnages ont la tête et les pieds uniformément tournés dans le même sens, vers le but où ils marchent. Pour fixer ses incertitudes et pour éviter ces incorrections, l'artiste aurait dû se reporter à la nature et l'interroger directement; mais il n'avait pas l'habitude de la consulter, ou du moins, ce qu'il lui demandait, c'était le détail et l'accessoire. Il copiait fidèlement sur le vif la coiffure, la coupe de l'habit, l'arme ou l'attribut quelconque; mais c'était à d'autres peuples qu'il avait emprunté le canon des proportions et l'idée même qu'il se faisait de la beauté. Dans cette Perse qui était une parvenue de la fortune, lorsqu'il fallut créer de toutes pièces un art qui fût la parure et l'honneur du nouvel établissement royal, la volonté souveraine, qui voulait être obéie sur l'heure, recruta partout les agents

1. Voir par exemple la stèle d'Ariston, celle qui est connue sous le nom de *Guerrier de Marathon*; on lui attribue communément cette date.

chargés de satisfaire en toute hâte son caprice. C'est ce que nous apprennent incidemment les historiens et ce que les monuments, à leur défaut, auraient laissé deviner. Nous aimerions à connaître le nom des hommes qui furent les principaux ordonnateurs de ces bâtiments et de leur décoration figurée, à savoir tout au moins de quelle race ils étaient; mais cette curiosité ne sera jamais satisfaite ; il faut se contenter, non sans regret, de définir les conditions très particulières que les circonstances firent à cet art naissant et de montrer comment il appliqua les formes antérieurement créées à des thèmes nouveaux et à la représentation d'un type ethnique dont les traits n'avaient pas encore été reproduits par la statuaire.

Tout ensemble héritière de l'Assyrie et déjà élève de la Grèce, la sculpture perse est donc, dans un certain sens, un art plus avancé que celui de l'Égypte et que celui des nations sémitiques de la Mésopotamie; mais c'est pourtant un art moins intéressant. On ne saurait y voir la création toute spontanée d'un peuple qui emploie la langue des formes, en même temps que celle des mots, pour traduire ses émotions et ses idées; il n'y a pas non plus de figures, parmi celles qui appartiennent vraiment à la Perse, où l'on sente comme le frémissement de cette joie secrète que l'artiste éprouve chez les peuples vraiment doués pour la plastique, en présence d'un corps qui offre des lignes harmonieuses et qui se ramasse ou se déploie dans l'effort. Ici, ce qui a décidé du choix de l'image et de la pose, c'en est moins la beauté propre que la signification; ce que voulait surtout le sculpteur, c'était que chaque groupe, chaque personnage et chaque attitude, comme le rythme général de la composition, concourussent à l'effet, rendissent plus profond encore et plus religieux le respect que devait au roi la foule de ses sujets. Inspirée tout entière de cette pensée, l'œuvre du sculpteur a cet avantage d'être expressive; partout s'y fait jour le sentiment qui dominait dans l'âme de son auteur; elle est comme pénétrée d'une sorte de gravité majestueuse et de recueillement qui ne laissent pas d'avoir leur charme, et cet ensemble présente une unité de style et de ton qui a vraiment quelque chose d'imposant. D'autre part, la noblesse soutenue en reste un peu froide. L'artiste n'y a jamais cédé, comme le font souvent l'égyptien et l'assyrien, à la tentation de s'amuser du travail qu'il poursuit, de réveiller l'attention du spectateur par quelque épisode ingénieux et pittoresque, par l'heureux accident d'un mouvement imprévu. Tout est ici aussi bien réglé, on pourrait presque dire aussi compassé, que dans l'ordre et l'étiquette d'une cérémonie de cour.

§ 3. — LA GLYPTIQUE.

Si maints indices donnent à penser que ce ne sont pas des Perses de naissance qui ont dessiné et sculpté les figures que nous venons de décrire, à plus forte raison est-il permis de douter que des hommes de cette race aient pris quelque part à l'exécution des intailles, d'ailleurs assez rares, où sont gravées des inscriptions en langue perse, et de celles, un peu plus nombreuses, qui, par le caractère des types et par celui de la facture, ressemblent d'assez près aux bas-reliefs de Persépolis pour que l'hypothèse d'une commune origine ne paraisse pas invraisemblable. De tous les arts du dessin, la glyptique est peut-être celui qui exige le plus long apprentissage, tant les procédés en sont délicats et minutieux. Depuis des siècles, la pratique s'en transmettait de père en fils, comme un héritage de famille, dans ces ateliers des villes de la Mésopotamie où, dès le temps des vieux rois chaldéens, on n'avait jamais cessé de travailler l'hématite et la calcédoine, la cornaline et le saphir. L'industrieuse et patiente Phénicie s'était aussi approprié très vite les secrets du touret et de la pointe; mais ce n'étaient pas les Perses qui pouvaient s'assujettir à une pareille besogne : ils étaient plus habitués au maniement de l'épée qu'à celui de l'outil.

Quand on parle d'intailles perses, il faut donc l'entendre en ce sens que les monuments ainsi désignés paraissent avoir été commandés par des Perses, qui ont tenu à faire graver sur leur sceau soit une légende écrite dans leur langue, soit tout au moins des types dans lesquels ils retrouvassent l'image de leurs dieux ou de leurs rois. Que le graveur fût chaldéen ou phénicien, peu importe; ce qui permet de classer ces pierres à la suite des sculptures de Persépolis et de Suse, c'est qu'elles ont été travaillées pour servir de cachets à des Perses et qu'elles portent la marque de cette destination spéciale. A ce titre, elles fournissent un utile supplément d'informations. On y apprend quels ont été, parmi les différents thèmes que le statuaire avait appliqués à la décoration des palais et des tombes, ceux qui sont devenus les plus populaires. Il est tel motif dont nous avons remarqué l'absence à Persépolis, non sans surprise, et qui se rencontre sur les intailles, ce qui donnerait à penser qu'il avait trouvé place, à l'époque des Achéménides, dans des ensembles aujourd'hui détruits. Tel est le cas pour les scènes de chasse. On sait quel rôle elles jouent dans le répertoire des artistes égyptiens,

chaldéens et assyriens; sans abattre peut-être autant de fauves que les rois de Calach et de Ninive, les Achéménides avaient aussi du goût pour cet exercice et pour ses périls; or c'est justement un épisode de l'une de ces grandes chasses royales que se trouve représenter celle de ces intailles qui a le mieux droit à former la tête de la série (fig. 496). C'est un cylindre en calcédoine brûlée où se lit une inscription trilingue. « Je suis Darius, roi », dit le texte perse, et le texte babylonien ajoute une épithète : « Je suis Darius, roi grand. » Le champ est limité, comme sur nombre de pierres chaldæo-assyriennes, par deux palmiers. Entre ces arbres, un char qui porte le roi et son cocher; celui-ci retient les chevaux; debout à l'arrière, le roi lance une flèche contre un lion qui se lève devant l'attelage et qu'il a déjà percé de deux traits; un autre lion, plus petit, est étendu à terre; les roues vont lui passer sur le corps. Plus d'un bas-relief assyrien a pu fournir le prototype de ce groupe[1]; mais quoiqu'il ne reste rien du sculpteur de Persépolis qui rentre dans cette donnée, il y a ici des détails qui attestent l'influence que son œuvre a exercée sur le graveur. Ici, comme dans les tableaux des palais et des tombes, au-dessus de la tête du roi plane cette figure symbolique où l'on reconnaît Ahura-Mazda; l'emblème divin offre exactement les mêmes traits que dans la Salle aux cent colonnes (cul-de-lampe du chap. V). Ici, comme le Cyrus de la pompe solennelle que décrit Xénophon, comme le prince des bas-reliefs du Takht, le roi est de plus haute stature que le conducteur du char. Le lion enfin a la même pose que dans les panneaux des chambranles persépolitains (fig. 351, 352); mais cette pose s'explique moins bien ici. Dans le groupe des palais, le fauve s'est dressé pour enfoncer ses griffes dans la poitrine de son adversaire; c'est le soutien que lui prête le corps de l'ennemi qui lui permet de rester ainsi sur ses pattes de derrière. Ici il n'a pas ce point d'appui, ce qui lui donne plutôt l'air d'un animal savant qui danserait



496. — Le cachet de Darius. Musée britannique. Dessin de Wallet.

1. Layard, *Monuments of Nineveh*, 1re série, pl. X, XI, XXXI, L.

devant le char[1]. Si les chevaux courent bien, si le mouvement du cocher ne manque pas de naturel, celui du roi n'est pas juste ; à voir la direction de son bras, on sent que la flèche qu'il lance va passer beaucoup au-dessus de la tête du lion; d'ailleurs l'attitude est raide.

Ce n'est donc pas un chef-d'œuvre que ce cachet de Darius, ou pour mieux dire de l'un des trois Darius qui ont occupé le trône, du sixième au quatrième siècle; mais il ne s'ensuit pas qu'il faille contester à ce cylindre le caractère que l'on proposa de lui attribuer dès que l'on en lut la légende. C'est bien un nom royal qui y est écrit, et il l'est, comme dans les textes gravés par ordre du roi sur la roche des tombes et sur la pierre des palais, dans les trois langues qu'employait la chancellerie des Achéménides. A défaut même de cette légende, l'image aurait presque suffi à révéler la destination de l'intaille, le haut rang de son propriétaire. La présence d'Ahura-Mazda aurait été un premier indice; le dieu ne vient pas ainsi couvrir de ses ailes la tête d'un simple particulier. Il n'y a d'ailleurs que le roi qui chasse ainsi le lion du haut de son char; c'est là un thème auquel l'art assyro-chaldéen avait assigné un sens conventionnel qu'une répétition constante avait maintenu en usage. Enfin, si le chasseur ne porte point ici cette haute tiare à renflement terminal où l'on croit reconnaître la *kitaris* ou *kidaris* (fig. 470), il est coiffé de cette tiare plus basse, mais crénelée, que les graveurs des Dariques ont toujours prêtée au roi de Perse (fig. 507, 508).

L'inscription, avec son laconisme, ne fournit aucun moyen de décider entre les trois princes auxquels on peut attribuer ce sceau. Le premier mouvement est de le donner au fils d'Hystaspe; on trouve un secret plaisir à manier le cylindre que le plus grand des Achéménides aurait fait rouler sous ses doigts, quand il imprimait sur l'argile molle ou sur la cire le signe de sa volonté. Nous ne saurions discuter ici les considérations épigraphiques que l'on invoque pour s'excuser de céder à cette tentation[2]; mais, à en juger par le caractère du travail, notre impression serait différente. Cette intaille est un ouvrage médiocre, d'une facture correcte mais froide; l'artiste y emploie, sans bien les coordonner, des motifs qu'il a pris de toutes pièces dans d'anciens modèles, l'archer qui vise le lion et le lion dressé pour étreindre l'homme. On relève là des traces de cette décadence qui a commencé, pour l'em-

1. Dans l'œuvre du sculpteur assyrien, je ne trouve qu'un monstre qui soit ainsi debout, sans appui; mais c'est un griffon, et ses serres d'oiseau lui donnent une plus large base (LAYARD, *Monuments of Nineveh*, 2e série, pl. V).

2. J. MÉNANT, *Recherches sur la glyptique orientale*, t. II, p. 168.

pire perse, dès le milieu du cinquième siècle. Quand tout s'altérait rapidement, l'administration et les mœurs publiques, la religion et la langue, l'art n'échappait pas à cette corruption, et la glyptique a dû s'en ressentir aussi bien que la grande sculpture. Nous inclinerions donc plutôt à penser que ce cachet a été exécuté soit pour le dernier roi, Darius Codoman, soit plutôt, parce que le règne a été plus long et plus paisible, pour Darius II Nothus (425-405).

Voici un autre échantillon des pierres dont l'origine perse est attestée par leur légende. C'est un cylindre en lapis-lazuli qui appartient au Musée des armures, à Bruxelles (fig. 497). Un personnage debout offre de la main droite une couronne ; en face, le symbole de l'arbre sacré, tel qu'on le voit sur les bas-reliefs assyriens et sur les cylindres de l'époque du Second Empire ; en haut, dans le champ, une étoile ; en bas, un ornement en torsade, et derrière le personnage trois lignes d'écriture parallèles à l'axe du cylindre, dans lesquelles on lit en caractères perses :



497. — Cylindre. J. Ménant. *Recherches sur la glyptique orientale*, II, fig. 150.

Cachet de la femme Khsarasasya

ou peut-être :

Cachet de la femme Khsarsya [1].

On connaît encore deux autres pierres qui portent des lettres perses [2] ; mais l'image n'y offrant aucun intérêt, nous nous abstiendrons de les reproduire, pour réserver plus de place à une autre catégorie d'intailles, à celles qui, bien qu'anépigraphes, paraissent se rattacher à la Perse d'une manière quelconque, par le caractère général du motif ou même parfois par un simple détail de costume.

Le plus curieux de tous ces monuments, c'est un beau cylindre en calcédoine qui appartient au Musée de l'Hermitage (fig. 498) [3]. Le palmier traditionnel y sert encore à meubler le champ. Devant cet arbre, un roi qui porte l'arc et le carquois sur l'épaule a saisi par le bras un

1. J. Ménant, *Recherches*, II, p. 172.

2. J. Ménant, *Recherches*. II, fig. 149 et 151.

3. *Compte rendu de la commission archéologique de Saint-Pétersbourg*, 1881, pl. V, fig. 8 et 9, pp. 81-82. Cette pierre provient de Kertch, où elle a été achetée dans le commerce. Elle avait été probablement recueillie dans quelque tombe des environs. La monture d'or qu'elle avait conservée paraît d'un travail grec du quatrième siècle.

J. Ménant, *Recherches*, II, pp. 168-170.

vaincu qui, un genou en terre, se retourne pour fléchir par ses prières le vainqueur; celui-ci semble lui enfoncer sa lance dans le cou. En arrière de ce groupe, quatre personnages debout, les mains derrière le dos, reliés par une corde enroulée autour de leur cou.

L'analogie avec le bas-relief de Bisoutoun est frappante (fig. 469). Les quatre prisonniers forment un groupe tout à fait semblable à celui de la sculpture rupestre ; il n'y a de différence que dans le nombre des captifs. Quant au groupe principal, il offre une variante du thème ; le rebelle, au lieu d'être prosterné dans la poussière, n'est qu'agenouillé ; c'est avec la lance, et non avec le pied, que son maître le frappe ; mais l'intention est toute pareille. L'équipement et le costume du triomphateur sont bien ceux des rois Achéménides. On retrouve ici l'invincible archer des bas-reliefs et des monnaies; il porte la longue robe à larges manches. Pour rappeler la lutte qui a précédé le succès, cette robe est retroussée comme dans les tableaux où est figuré, à Persépolis, le combat du roi contre les monstres (fig. 351-352). C'est peut-être pour le même motif que la tiare n'est pas ici la tiare haute et lisse du roi assis sur son trône, ni la tiare crénelée du roi des dariques; elle rappelle plutôt le bonnet côtelé du soldat perse (fig. 483).



498. — Cylindre. J. Ménant, *Recherches*, II, pl. IX, fig. 1. Dessin de Saint-Elme Gautier.

Le rebelle est coiffé d'un chapeau d'une forme très particulière, à bords relevés, desquels se détachent des appendices qui ressemblent à des plumes. On s'est prévalu de ce détail pour conjecturer que le vaincu, c'est ici le mage Gaumata. Afin de donner quelque vraisemblance à cette hypothèse, il faudrait commencer par démontrer que telle était la coiffure des Mages ; or, ce n'est pas ce qui résulte du témoignage de Strabon; lui qui a vu des Mages, il parle d'une « tiare de feutre, munie d'oreillettes qui se rabattent des deux côtés sur les joues et qui cachent jusqu'aux lèvres[1]. » Ce serait quelque chose comme ce que nous a offert la tombe de *Serpoul* (fig. 393). Ici rien de pareil; les joues et la bouche sont découvertes. Ce qui ressemble encore le plus au bonnet du personnage de l'intaille, c'est ce haut bonnet à cornes, lui aussi souvent orné

1. Strabon, XV, iii, 15.

de fioritures, que l'on rencontre sur les cylindres chaldéens[1]. Si donc on persiste à tirer parti de ce trait du costume pour trouver au monument une explication historique, peut-être serait-il plus naturel de chercher ici le chef de l'une de ces révoltes des Babyloniens qu'eurent plusieurs fois à comprimer les premiers rois Perses. Tout ce que l'on peut d'ailleurs dire avec certitude, c'est que l'artiste a voulu, par la composition qu'il gravait sur ce cylindre, perpétuer le souvenir d'une récente victoire du souverain, et que l'ouvrage, d'un style assez ferme, est meilleur que le cachet où se lit le nom de Darius. Je le croirais plus ancien; peut-être est-il contemporain de ce bas-relief de Béhistoun qu'il rappelle à tant d'égards.



499. — Cône scarabéoïde. Calcédoine saphirine. Dessin de Saint-Elme Gautier.

On retrouve l'archer, avec la tiare crénelée, sur une pierre scarabéoïde du Cabinet de Paris (fig. 499)[2]. Les cachets perses datent du temps où la forme du cylindre commençait à céder le pas à celle du scarabée avec toutes ses variétés et à celle du cône. Un thème qui paraît avoir été fort en faveur à cette époque, dans les ateliers où l'on gravait sur pierre dure, c'est celui du roi aux prises avec le lion ou avec un de ces monstres qu'il terrasse à Persépolis. On voit le prince luttant avec le lion sur un cône de calcédoine blanche qui a été trouvé à Persépolis par Coste et Flandin (cul-de-lampe du chapitre II). Sur un cône à pans coupés qui provient de Pharsale, il lutte contre le griffon (fig. 500)[3]. Ailleurs il est représenté entre deux animaux que, de ses bras étendus, il tient à distance, motif emprunté à l'ornemaniste assyrien[4]. Ici, sur un cylindre du Musée de la Haye, ce sont des monstres ailés, à cornes de chèvre (fig. 501). Un cône scarabéoïde du Cabinet de France reproduit à peu près le même thème, avec cette différence que le roi paraît avoir sous les pieds une barque du soleil qui, en Égypte, sert souvent de support au roi, considéré comme fils de l'astre-dieu. (fig. 502). Il y aurait donc là trace de ce mélange des styles dont la



500. — Cône. Calcédoine.

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 327, 333. J. Ménant, *Recherches*, I, fig. 59, 60, 63, 64, 65, 67, 74, 84, etc.

2. Chabouillet, *Catalogue général*, 1858, n° 1049.

3. Une empreinte de cette pierre m'a été communiquée par M. Salomon Reinach. Il l'avait vue chez M. Robert, consul de France à Volo, qui l'avait acquise d'un paysan, près de Pharsale.

4. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 443, 444, 449.

figure de Cyrus, à Pasargade, nous a fourni un si curieux exemple.

C'est l'image d'Ahura-Mazda, planant dans le champ, qui donne aussi le caractère d'une œuvre perse à un beau cône en calcédoine saphirine que M. Dieulafoy a rapporté de Suse (fig. 503). Au-dessous de ce symbole de la divinité, le buste du roi, encadré d'un cercle, et, des deux côtés de cette effigie, deux sphinx ailés, coiffés du *pchent*, l'uræus au front. L'influence de l'Égypte est encore ici très sensible. C'est plutôt celle des modèles assyriens que l'on sentirait dans un cylindre qui appartient à M. G. Schlumberger[1]. Les deux sphinx ailés qui s'y font pendant ont, comme les taureaux qui veillent en Assyrie aux portes des palais, une tête humaine, couronnée de la tiare (fig. 504). Ils lèvent la patte comme pour protéger la plante sacrée qui les sépare. La partie supérieure du champ est occupée par le disque ailé, surmonté de l'image de la divinité, comme sur tous les monuments des Achéménides. La tête est endommagée. A gauche et à droite du dieu, on voit le soleil et le croissant. L'image se complète par un palmier qui occupe la face opposée à la plante sacrée et qui remplit l'espace libre entre les extrémités des deux ailes. Au-dessus des sphinx court une légende araméenne en caractères de l'époque perse. Les lettres en sont nettes et d'un très bon style, et la lecture de ce texte lève tous les doutes qu'un examen superficiel pourrait faire concevoir sur l'authenticité du monument. Elle paraît devoir se traduire ainsi :



501. — Cylindre. Agate veinée. J. Ménant, *Recherches*, II, fig. 144.



502. — Cône scarabéoïde, jaspe vert.



503. — Cône. Louvre. Diamètre du cachet, 0m,02.



504. — Cylindre. Ambre brun.

Sceau de Mitras, fils de Saïli.

Mitras est un nom perse ; il y a là une raison de plus pour rattacher

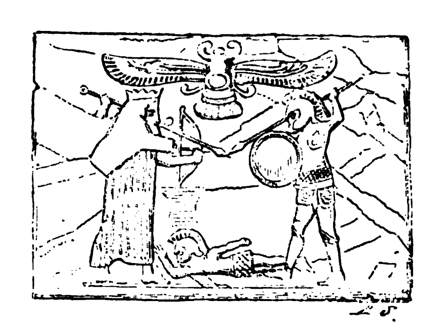
1. Ph. Berger, *Cylindre perse avec légende araméenne* (*Gazette archéologique*, 1888, pp. 143-144).

cette pierre au groupe que nous avons cherché à définir. Elle vient de Beyrouth; il serait possible qu'elle eût été exécutée en Syrie pour quelque officier du Grand Roi. Par sa composition, le type figuré y porte la marque de l'éclectisme qui caractérise le goût phénicien, et le fait que l'inscription est rédigée en langue sémitique a aussi son importance. Il est enfin tel cône où le symbole d'Ahura-Mazda, au lieu de compléter une scène, a été gravé seul sur le sceau (fig. 505). A la forme de la tiare, on reconnaît un ouvrage de la période perse.



505. — Cône. Agate rubannée. Cabinet de France.

Un dernier monument dont la place paraît indiquée dans cette série, c'est un cylindre qui, comme l'une des intailles déjà citées, a été ramassé dans le Bosphore Cimmérien (fig. 506)[1]. Le Grand Roi, vêtu d'une longue robe et coiffé d'une tiare crénelée, brandit de la main gauche une pique dont il menace un guerrier grec reconnaissable à son casque. De la main droite, le roi tient son arc et semble vouloir s'en servir pour parer le coup de son ennemi. Un guerrier grec est déjà étendu à terre. Au-dessus de cette scène, le globe ailé, mais présenté sous une forme qui rappelle plutôt le type assyrien de ce symbole que sa variante perse. Où et par qui a été gravé ce cachet? Il est difficile de le dire. On serait tenté d'y voir un pastiche de l'art oriental exécuté par quelqu'un de ces artistes grecs qui étaient établis dans le royaume du Bosphore, sur les confins de l'hellénisme et du monde asiatique, n'était cette particularité qu'ici la victoire semble promise au champion de la Perse : un des guerriers grecs a déjà succombé. Avec le mépris qu'il professait pour les barbares, un ouvrier grec aurait-il donné ce tour au combat?



506. — Cylindre. Calcédoine.

Il serait facile d'allonger cette liste; mais les types que nous avons présentés suffisent à définir ces monuments[2]. Ce qui aide d'ailleurs à les reconnaître, quand on les rencontre mêlés à d'autres dans une collection de pierres gravées, c'est la monnaie perse; nous désignons

1. *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, pl. XVI, fig. 5.

2. On trouvera quelques autres pierres gravées, analogues à celle que nous venons de décrire, dans le *Catalogue d'une collection d'intailles asiatiques*, publié par A. de Gobineau (*Revue archéologique*, n. s., 1874, t. 27). Voir particulièrement les nos 47 à 60.

ainsi les pièces qui ont été frappées, au cours de cette période, par l'ordre des rois Achéménides, dans des conditions analogues à celles où ont été exécutés les cachets dont nous avons mis un choix sous les yeux du lecteur.

§ 6. — LA GRAVURE EN MÉDAILLES.

Quand on parle de *monnaies perses*, il faut entendre ce terme au même sens que celui d'*intailles perses*, et ne l'employer que sous le bénéfice des mêmes réserves; encore y a-t-il une différence, qui est toute au profit des intailles. Sans doute il n'est pas probable qu'aucune de celles-ci soit l'œuvre d'une main perse; mais pourtant elles ont été d'un emploi courant dans toute l'Asie antérieure; elles ont servi de sceaux aux princes et aux chefs du peuple conquérant. Ce qui le prouve, ce ne sont pas seulement les légendes et les types qui y sont gravés; c'est aussi le fait qu'on les trouve un peu partout, en Médie, en Perse et en Mésopotamie non moins que dans les provinces occidentales, riveraines de la Méditerranée; on en a recueilli à Persépolis et à Suse. Il n'en est pas de même des monnaies, de celles mêmes qui ont été émises au nom du Grand Roi et où l'on est le plus sûr de reconnaître son effigie. On n'en a point, que je sache, ramassé à Persépolis, et, dans ses deux campagnes de fouilles, où il a remué tant de terre, M. Dieulafoy n'en a pas recueilli une seule parmi les décombres de la citadelle et des palais de Suse. Ce n'est pas là l'effet du hasard; dans ces tranchées, les ouvriers ont découvert des monnaies parthes, et surtout des monnaies sassanides en assez grand nombre. Si les espèces contemporaines des héritiers de Cyrus font défaut dans le butin de la mission, c'est que, sous ces princes, l'usage de la monnaie ne s'était pas encore répandu dans l'intérieur de l'empire; il ne s'y est introduit, et peut-être assez lentement, qu'après la conquête d'Alexandre, sous ses successeurs. Jusqu'alors, dans toutes les contrées dont les habitants n'étaient pas en contact et en rapport direct avec les Grecs, les échanges avaient continué à se faire, comme autrefois dans les empires chaldéen et assyrien, au moyen de lingots d'or ou d'argent pesés à la balance. Les anciens l'avaient déjà remarqué : dans le trésor des rois de Perse, à Suse, l'argent monnayé n'entrait que pour une faible part [1];

1. Polyclète cité par STRABON, XV, III, 21.

Alexandre y trouva une valeur de 40 000 talents d'argent en métaux bruts et seulement de 9000 talents d'argent en monnaie d'or[1]. Le souverain n'avait aucun intérêt à accumuler dans ses coffres une quantité considérable de ces espèces; elles ne circulaient pas dans la région où il tenait sa cour, d'Ecbatane à Suse et à Babylone; il lui suffisait d'en avoir assez sous la main pour offrir, au besoin, un cadeau à quelque ambassadeur de Sparte ou d'Athènes, pour récompenser les services d'un médecin ou d'un sculpteur grec.

D'autre part, l'empire possédait à l'ouest du Liban, de l'Amanus et du Taurus, de riches provinces qui, lorsqu'elles furent conquises par Cyrus, avaient déjà, depuis quelque temps, contracté l'habitude d'appliquer à toutes les transactions commerciales l'emploi de la monnaie; le pouvoir central ne pouvait consentir à n'y solder ses achats et à n'y payer ses agents qu'au moyen des monnaies locales. C'eût été déchoir aux yeux de ses sujets que d'abdiquer un des droits du souverain, celui qu'avait exercé avec tant d'éclat cette royauté lydienne à laquelle la royauté perse avait succédé en Asie Mineure. Il semble que, sous Cyrus et Cambyse, l'atelier monétaire de Sardes ait encore continué de fabriquer et d'émettre, pour le compte du Grand Roi, avec les tailles et les types antérieurs, les statères d'or et d'argent auxquels étaient accoutumées les populations de cette contrée ; mais quand Darius réorganisa l'empire, il sentit la nécessité d'offrir ou plutôt d'imposer à ces peuples une monnaie dont le type appartînt en propre aux nouveaux maîtres de l'Orient et rendît ainsi partout présente à l'esprit l'idée de leur puissance; il décida de la substituer, dans toute cette région, à celle qui rappelait le souvenir de l'ancien ordre des choses. C'est ce qu'Hérodote atteste en ces termes : « Darius battit monnaie avec de l'or auquel il avait fait donner, par l'affinage, toute la pureté possible[2]. » Ces pièces, où l'or est en effet presque pur d'alliage, ce sont les *Dariques*, si souvent mentionnées par les écrivains grecs et dont les exemplaires abondent dans les collections[3]. Dès que cette émission eut été résolue, il fut frappé des quantités considérables de la nouvelle monnaie. Ainsi, au rapport d'Hérodote, dès le commencement du règne de Xerxès, le lydien Pythès, tyran de Célènes, possédait 3993000 dariques d'or[4]. Que le chiffre soit exact ou non, peu importe; pour que l'historien ait

1. DIODORE, XVII, 66.
2. HÉRODOTE, IV, 166.
3. FR. LENORMANT, *La monnaie dans l'antiquité*, t. I, p. 187. L'alliage ne monte, dans les dariques, qu'à trois centièmes.
4. HÉRODOTE, VII, 28-29.

pu le risquer sans avoir à craindre d'être taxé d'une ridicule exagération, il fallait que déjà, de son temps, l'Asie regorgeât de dariques; on n'aurait pas admis la vraisemblance de l'assertion si, parmi les dynastes de la région et les citoyens opulents des villes grecques, il ne s'en était pas trouvé qui comptaient aussi par millions les pièces de cette sorte qu'ils détenaient dans leurs coffres.

L'hôtel des monnaies de Sardes ne pouvait suffire à des émissions si abondantes; il est certain que des ateliers furent établis dans plusieurs autres cités, notamment en Cilicie et en Syrie. On a lieu de croire que Tarse et Tyr, notamment, prirent une part très active à cette fabrication[1]. Elle se faisait certainement sous la surveillance d'officiers royaux, qui fournissaient les lingots à ouvrer, en contrôlaient l'emploi et prenaient livraison des espèces qui en étaient tirées; mais les artistes qui gravaient les coins et les ouvriers qui frappaient les flans étaient, suivant les lieux, des Grecs ou des Phéniciens. Ces artistes, ces ouvriers, on ne pouvait songer à les demander aux pays où l'usage de la monnaie était encore inconnu; là au contraire où il était déjà répandu depuis environ un siècle, on les trouvait tout formés. Dociles serviteurs, ils exécuteraient toutes les commandes qui leur seraient adressées; mais le style des matrices gravées par leur burin resterait toujours celui dont ils avaient l'habitude. C'est ainsi que les monnaies royales des Achéménides ont une physionomie moins franchement orientale que les intailles. A ne tenir compte que de la facture, ce serait dans la série des pièces archaïques de la Grèce et de la Phénicie qu'il conviendrait de leur chercher une place. Si elles ont un caractère national, si elles sont perses, c'est seulement par le choix du type que Darius y a fait imprimer et qui s'y est perpétué jusqu'aux derniers jours de la monarchie, qui lui a même survécu pendant quelque temps[2].

Ce type, c'est celui du roi considéré comme l'archer par excellence. Le sculpteur de Béhistoun et celui de Persépolis nous ont déjà montré le roi l'arc en main; mais, sur le grand bas-relief commémoratif comme sur les façades des tombes, le roi ne se sert point de son arme. Ici il a dompté toutes les résistances et n'a plus qu'à jouir de son triomphe; là, ayant accompli l'œuvre qu'il avait à faire en ce monde, il se recueille et il prie devant la flamme sacrée, sous l'œil de son dieu; aussi, dans l'un comme dans l'autre groupe, l'arc est-il au repos (fig. 469 et 392).

1. Barclay V. Head, *The coinage of Lydia and Persia*, p. 33. Fr. Lenormant, *La monnaie dans l'antiquité*, t. II, pp. 9-10.

2. Fr. Lenormant, *La monnaie dans l'antiquité*, t. II, p. 19.

Au contraire, sur les monnaies, le roi est représenté comme un combattant. Pour mieux ajuster, il a mis un genou en terre et bandé l'arc; la flèche va partir, et elle atteindra, de quelque vitesse qu'il fuie, l'ennemi du prince, l'ennemi du royaume. De là le nom familier par lequel les Grecs désignaient volontiers ces monnaies, qui n'ont pas cessé de jouer un grand rôle dans leurs affaires. Lorsque la Perse eut réussi, à force de subsides versés dans les caisses d'Athènes et de Thèbes, à provoquer dans la Grèce continentale une coalition contre Sparte, celle-ci se vit forcée de rappeler Agésilas, qui préludait, en Lydie et en Phrygie, aux conquêtes d'Alexandre. « Ce sont, » dit Agésilas, en s'arrachant avec douleur à sa conquête, « dix mille archers perses qui me chassent de l'Asie[1]. »

Il y avait, pour la nouvelle monnaie, un premier élément de succès; c'était la vaste étendue de l'empire. Le commerce avait tout intérêt à se munir d'espèces que prenaient partout au pair les caisses royales et que, par suite, il était assuré de pouvoir offrir en paiement, sans perte et souvent avec prime, sur les marchés les plus lointains. Le haut titre de ces pièces, qualité qu'elles gardèrent jusqu'à la fin, dut aussi concourir à les faire rechercher. Enfin un dernier avantage de ce système monétaire, c'était son extrême simplicité. La première pièce frappée par ordre du roi, ce fut un statère d'or de 8^{gr},40, qui était le soixantième de la *mine légère* du poids assyrien ou babylonien; puis vinrent des pièces d'argent, au même type, du poids de 5^{gr},60, dont vingt équivalaient à une pièce d'or. C'était celle-ci que l'on appelait proprement *darique* (ὁ Δαρεικός)[2]; si ce mot a été quelquefois employé, chez les anciens, en parlant de la monnaie d'argent, il semble que ç'ait été par une sorte de négligence[3]; le terme correct, c'était *sicle médique* (σίγλος μηδικός ou simplement σίγλος). Ce sicle ne comportait pas de coupures. La monnaie divisionnaire variait suivant les provinces; ce qui la fournissait, c'était les pièces émises dans chaque pays, par les cités ou par les princes locaux, qui conservèrent toujours le droit de monnayer l'argent. C'étaient ces mêmes ateliers autonomes qui fournissaient la monnaie d'appoint. Jamais la monnaie de bronze n'a reçu l'empreinte des types royaux. Ceux-ci n'ont

1. PLUTARQUE, *Agésilas*, XV.

2. On avait cru généralement que le mot Δαρεικός était dérivé du nom de Darius, auteur de cette émission. Cette étymologie a été récemment contestée. On a cru retrouver, dans des textes babyloniens antérieurs au règne de Cyrus, le mot *dariku* employé pour désigner une mesure ou un poids (BARCLAY V. HEAD, *Historia numorum*, p. 698, et HOFFMANN, *Miscellen*, II, dans *Zeitschrift für Assyriologie*, t. I, cahier 4).

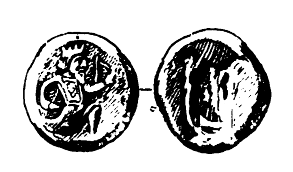
3. PLUTARQUE, *Cimon*, X, II.

été apposés que sur l'or et l'argent. La monnaie d'or paraît avoir été frappée surtout pour subvenir à la paie de l'armée de terre, et celle d'argent pour couvrir les dépenses de la flotte phénicienne; les indications que fournissent à ce sujet plusieurs textes anciens sont confirmées par celles que donne l'étude même des pièces [1]. Le type qui se rencontre le plus souvent sur le revers des sicles, c'est une galère (cul-de-lampe à la fin du chapitre). Il y a là une claire allusion au caractère du service public dont la marche devait être assurée par l'émission de ces espèces, par les versements que les trésoriers royaux faisaient aux commandants des escadres. Les matelots tyriens et sidoniens, les mercenaires grecs auxquels était comptée cette solde la dépensaient dans la région où opéraient d'ordinaire les corps dont ils faisaient partie; aussi est-ce sur toutes les côtes du bassin oriental de la Méditerranée que l'on trouve en abondance ces dariques et ces sigles qu'il est si rare de rencontrer au delà de l'Euphrate, dans le cœur de l'empire. C'est de l'Asie Mineure, c'est surtout de la Syrie et de l'Égypte que viennent presque toutes les pièces de cette sorte qui entrent dans nos collections. Il arrive assez souvent que, dans ces contrées, on en découvre plusieurs centaines à la fois réunies en un de ces groupes que les numismatistes appellent des *trésors*.

La fabrication des dariques dut commencer vers 516, quand Darius, enfin débarrassé de ses concurrents, se donna tout entier à l'administration de son vaste empire; elle ne put que se développer sous ses successeurs, quand la royauté perse se fut plus étroitement mêlée aux affaires de l'Occident, et elle paraît s'être prolongée, tout au moins pendant quelque temps, même après la chute de la monarchie fondée par Cyrus; les conquérants macédoniens l'auraient fait continuer, à leur profit, jusqu'à ce que leur propre monnaie fût assez connue pour pouvoir remplacer, dans l'intérieur de l'empire et en dehors de ses frontières, celle de leurs prédécesseurs [2]. Cette fabrication a donc duré au moins deux siècles, et elle s'est poursuivie sous dix rois; mais toutes ces pièces, dariques et sicles, étant dépourvues de légendes, il est impossible d'en faire le départ entre les différents princes [3]. On s'est demandé s'il n'y avait pas moyen d'arriver à des attributions probables par une autre voie, au moins pour quelques-uns de ces princes; on

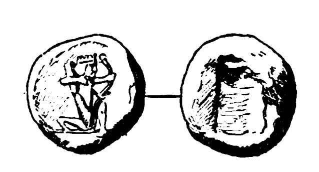
1. Fr. Lenormant, *La monnaie dans l'antiquité*, t. I, pp. 137-138.
2. On a lieu de croire que les *doubles dariques*, pièces d'ailleurs assez rares, n'ont été frappées que sous Alexandre (Barclay V. Head, *Historia numorum*, p. 700).
3. C'est ce que déclare, en se séparant de Lenormant, Barclay V. Head, qui a étudié avec tant de soin toutes ces pièces (*The coinage of Lydia and Persia*, p. 28).

a comparé les types et l'on a prétendu, par exemple, distinguer Xerxès de Darius. Pour que la tentative eût quelque chance de succès, il aurait fallu d'abord que l'on possédât des portraits authentiques de ces deux souverains; or il n'y a rien de pareil à Persépolis ni ailleurs. Moins portée à ne chercher que les traits généraux du modèle royal ou mieux conservée, la sculpture nous aurait transmis ces portraits qu'il serait encore bien difficile de les retrouver sur les monnaies. Examinez une suite de dariques et de sicles; entre tous les types que présentent ces pièces, vous ne constaterez qu'une seule différence. Elles ne portent d'image que d'un seul côté. Elles ont, au droit, l'effigie d'un archer, et au revers, un carré creux (fig. 507). Mais il y en a où le type a été exécuté par une main plus habile et plus sûre d'elle-même et où le carré creux est plus régulier; ce seraient, par conséquent, les dernières frappées (fig. 508).



507. — Sicle. Argent. Barclay Head, *Coinage*, pl. I, fig. 27.

Encore faut-il remarquer que les doubles dariques d'or, dont plusieurs portent des lettres grecques et qui paraissent émises après la chute de l'empire, ont encore, au revers, un carré creux des plus informes (fig. 509). Il n'y a donc point ici de critérium qui permette de ranger ces pièces en une série continue. Il en est de même pour les sicles d'argent, qui offrent une plus grande variété; le revers y a son effigie, mais, là aussi, la facture reste à peu près la même pendant toute la durée de la période d'émission. Ce n'est pourtant point par ignorance ou par impuissance que l'on s'en est toujours tenu aux types adoptés dès le début et que l'on a toujours continué de donner à ces pièces une physionomie archaïque. Il eût été facile aux Perses de demander des matrices nouvelles à des graveurs qui les eussent fait profiter des progrès partout ailleurs réalisés dans le courant du cinquième siècle; s'ils ne s'en sont pas souciés, c'est surtout qu'ils n'ont pas voulu risquer de dérouter leur clientèle ordinaire, ceux de leurs sujets et de leurs voisins qui étaient accoutumés à ces espèces et dont la méfiance se serait éveillée si elles avaient changé d'aspect. On sait comment les Athéniens, pour le même motif, ont continué à frapper



508. — Sicle. Argent. *Coinage*, pl. I, fig. 28.



509. — Double darique d'or. Barclay Head, *Coinage*, pl. I, fig. 22.

leurs tétradrachmes d'ancien style bien longtemps après que, chez eux, les sculpteurs avaient déjà renoncé aux conventions toutes primitives que leurs magistrats monétaires maintenaient en usage dans les ateliers dont ils avaient la direction.

Ces sicles portent sur une de leurs faces, que nous appellerons le *droit*, un type qui représente, sous divers aspects, le puissant souverain duquel relèvent également, quel que soit leur régime intérieur, toutes les cités où étaient frappées ces monnaies; le type du revers change suivant les provinces; c'est la marque particulière du peuple ou du dynaste local. Voici par exemple la combinaison que présentent celles de ces pièces dont il paraît avoir été fait les plus fortes émissions (fig. 510). Au droit, le roi sur son char; le prince et le cocher ont même attitude que le cachet de Darius; mais, ici, le roi n'est pas en chasse; les chevaux marchent au pas, et derrière lui un serviteur porte le sceptre et un vase à parfums. Au revers, une galère de combat, emblème qui convient fort bien à une ville maritime comme Tyr, ou qui indique que la pièce était destinée au paiement des matelots. Les lettres phéniciennes que l'on aperçoit dans le champ, quelquefois des deux côtés (fig. 510), parfois d'un côté seulement (fig. 511), attestent que la frappe a eu lieu en terre syrienne. Celles que l'on voit au revers et qui varient d'une pièce à l'autre semblent indiquer les dates des années du règne. Ce qui ferait croire que ces pièces sortaient d'un atelier royal, c'est que, le type restant d'ailleurs toujours le même, le personnage qui suit le char change d'aspect; il y a des pièces où il porte le *pchent*. Celles-ci auraient été frappées en Égypte et d'autres en Phénicie et en Cilicie[1].



510. — Double sicle. Argent. Barclay Head, *Coinage*, pl. III, fig. 1.



511. — Double sicle. Argent. Barclay Head, *Coinage*, pl. II, 19.

1. Si nous n'avons pas reproduit la pièce que M. Dieulafoy représente au quadruple de l'original (*L'art antique de la Perse*, III, fig. 122), c'est qu'elle n'a rien, ni au droit, ni au revers, qui la rattache à la série que nous étudions. Les types en sont d'un côté la chouette athénienne avec le crochet et le fléau, symboles égyptiens, de l'autre un Mel-

Le retour des mêmes types, légèrement modifiés, ainsi que celui de lettres phéniciennes assignent la même provenance à une autre série de pièces dont il y a plusieurs variantes. Au droit, le roi sur son char; ici les chevaux galopent; à côté, c'est-à-dire devant eux, court un animal qui a l'air d'une chèvre sauvage. Au revers, un mur de ville avec cinq tours crénelées et, en avant, le navire de guerre. En dessous, à l'exergue, deux lions adossés (fig. 512). Cette image de la forteresse près de laquelle est mouillée la galère se retrouve sur une autre pièce (fig. 513); mais le côté principal de celle-ci présente un autre groupe, qui nous est connu par les bas-reliefs et par les pierres gravées; c'est le combat du roi et du lion. Ce même combat orne le revers d'une monnaie frappée à Tarse, comme l'indique la double légende grecque et araméenne du droit, où le roi est figuré debout, tenant d'une main la lance, et, de l'autre, un objet qui ressemble à la croix ansée. Dans le champ, une fleur de lotus (fig. 514).



512. — Double sicle. Argent. Barclay Head, *Coinage*, pl. II, 4.



513. — Double sicle. Argent. Barclay Head, *Coinage*, pl. II, 4.

Dans d'autres de ces pièces qui forment ainsi comme une annexe du monnayage royal, c'est le type consacré de la darique qui reparaît sur l'argent, avec des additions qui en modifient le caractère. Ainsi l'on possède plusieurs exemplaires d'une pièce où se lit, à côté de l'archer agenouillé, la légende ΠΥΘΑΓΟΡΗΣ (fig. 515); au revers un carré creux. Ce nom, écrit en dialecte ionien, est celui de quelque tyran, d'ailleurs inconnu, qui a dû gouverner, au cinquième siècle, à titre de vassal du Grand Roi, une des villes de la satrapie dont Sardes était la capitale. Ailleurs, même image au droit, mais sans inscription, et, au revers, au lieu d'un carré creux, l'image d'un cavalier qui



514. — Monnaie d'argent. Tarse.

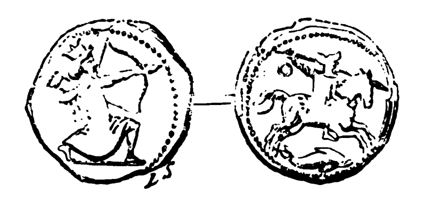
karth chevauchant sur un cheval marin au-dessus des flots où nagent des dauphins. Barclay V. Head (*Historia numorum*, p. 674, fig. 356) l'attribue à Tyr; il y a parfois des lettres phéniciennes, un *mim*, un *aïn* à côté de la chouette.

brandit sa lance en galopant, peut-être d'un cavalier perse (fig. 516). La pièce est plus moderne que la précédente, et une lettre araméenne ainsi que le dauphin à l'exergue font songer à la Syrie ou à la Cilicie. Le cavalier est au pas sur une pièce où se voient, à l'exergue, quelques traces d'une légende araméenne, peut-être du nom de Tarse (fig. 517); de l'autre côté, à côté de l'archer, la croix ansée.



515. — Tétradrachme. Argent. Barclay Head, *Coinage*, pl. III, 18.

Sur un sicle d'origine inconnue, il n'y a que le buste de l'archer

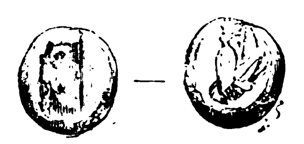


516. — Monnaie d'argent d'un satrape incertain.



517. — Monnaie d'argent d'un satrape incertain.

(fig. 518); il tient l'arc d'une main et, de l'autre, une poignée de flèches. On est encore plus loin du type de la darique avec une monnaie de Mallos, en Cilicie, à légende grecque (fig. 519). Le roi y court en tenant son arc de la main gauche et, de la droite, une longue lance. A côté de lui, dans le champ, un grain d'orge. L'image du revers est purement grecque : c'est Hercule terrassant le lion de Némée. Enfin c'est un type de pure fantaisie que celui d'une belle pièce, unique dans son genre, qui a été certainement frappée par une cité ionienne (fig. 520). Au droit, une lyre, le type ordinaire de Colophon, avec la légende ΒΑΣΙΛ. On a voulu trouver ici le portrait d'un roi Achéménide; on a même nommé Artaxerxès Mnémon[1]; mais le roi est caractérisé par la cidaris ou par la tiare crénelée; à Persépolis, ce sont des personnages secondaires qui portent la coiffure que le graveur de cette



518. — Sicle perse. Argent.



519. — Monnaie de Mallos. Argent.

1. Waddington, *Mélanges de numismatique*, 1861, p. 96.

monnaie a prêtée à sa figure. C'est donc plutôt le portrait d'un satrape qu'il faut chercher ici.

Les pièces que nous venons de réunir n'appartiennent pas toutes au même système pondéral, ce qui suffit à prouver que la plupart d'entre elles ne sont pas sorties, à proprement parler, des ateliers royaux. Nous n'avons pas à discuter ici tous les problèmes qui se posent à ce sujet; peu nous importe de savoir à quelles restrictions le roi soumettait, en théorie et dans la pratique, le droit de monnayage qu'il laissait aux villes, aux dynastes et à ses satrapes. Il est sans doute difficile de fixer la limite qui sépare les pièces frappées par ordre du Roi de celles où les petits États vassaux, soit pour attester hautement leur fidélité, soit plutôt encore pour assurer à leurs espèces une circulation plus étendue, mettaient sur une des faces de leurs sicles une image qui témoignait de leur liaison avec le grand empire et de la place qu'ils y tenaient. Ce qui nous intéressait, c'était de montrer par quelques exemples choisis comment les graveurs sur pierre et les graveurs sur médailles ont popularisé les types que la statuaire avait créés, dans les capitales de l'empire, les formes et les symboles dont elle s'était servie pour exalter la royauté, pour imprimer dans tous les esprits l'idée de sa puissance et de sa majesté.



520. — Tétradrachme. Argent. Barclay Head, *Coinage*, pl. III, 24.



CHAPITRE VII

LES ARTS INDUSTRIELS

Pour qu'il y ait dans un pays des arts industriels qui méritent vraiment ce nom, ce n'est pas assez que le travail manuel n'y soit point méprisé ; il faut encore que le goût du beau y soit assez répandu pour que l'ouvrier lui-même en subisse l'influence ; il se trouve alors conduit à porter, dans toute œuvre à laquelle il s'applique, un vif et juste sentiment des délicatesses de la forme, sentiment qui, par sa seule vertu, suffit à ennoblir jusqu'aux tâches que l'on traite parfois de serviles. C'est ainsi que les choses s'étaient passées en Égypte et en Chaldée, dans ces ateliers où furent créés les types et les motifs d'ornement sur lesquels vécut la haute antiquité. A plus forte raison en fut-il de même dans cette Grèce, où l'ouvrier ne se distingue pas de l'artiste. De la Perse il n'y avait rien de pareil à attendre. Les Perses n'estimaient ni les arts mécaniques, ni le commerce auquel ils donnent naissance[1]. C'était pour eux un sujet d'étonnement et de scandale que l'activité bruyante de l'agora grecque, avec ses boutiques, avec ses bavardages et ses marchandages[2]. L'agora suppose une population agglomérée ; or il ne semble pas que la Perse, au cinquième siècle, ait eu une seule ville assez importante pour que le nom en arrivât jusqu'aux oreilles des Grecs. Ceux-ci, dans tout l'Iran, ne connaissaient guère qu'Ecbatane[3]. Entre la capitale de la Médie et Suse, ceux mêmes qui sont le mieux informés ou qui veulent le paraître, Xénophon après Hérodote,

1. HÉRODOTE, II, 167. STRABON, XV, III, 19 : οὔτε πωλοῦσιν οὔτε ὠνοῦνται.

2. HÉRODOTE, I, 153.

3. Anaximène savait pourtant que Pasargade avait été fondée par Cyrus ; mais l'étymologie qu'il en donne, Περσῶν στρατόπεδον (Parsa-gherd) indique qu'il se la représentait comme une simple forteresse (ÉTIENNE DE BYZANCE, s. v. Πασσαργάδαι). Pour la désinence *gherd*, avec le sens de château, comparez les noms modernes des lieux dits : *Darabgherd*, *Lasjird*, *Burujird*, et la terminaison *certa* des noms des vieilles villes de l'Arménie et de la Parthiène, Tigrano-certa, Carcathio-certa, etc. (RAWLINSON, *The five great monarchies*, t. III, p. 91, n° 28).

après Ctésias qui avait parcouru cette région, n'aperçoivent pas de cité qui mérite d'être mentionnée, qui soit comparable aux grandes ruches populeuses de la Mésopotamie. Ce n'est pas là seulement l'effet de l'éloignement: la vie urbaine n'a commencé que très tard sur les plateaux du Fars. Ce que devaient y être l'état social et les mœurs au temps de Cyrus, on peut s'en faire une idée par le tableau que Layard a tracé de la vie de ces Bakhtiaris chez lesquels, dans sa jeunesse, il a passé un ou deux ans[1]. Sans doute, une fois l'Orient conquis, la plupart des hommes de ces tribus suivirent le prince dans ses campagnes comme gardes du corps ou comme officiers, résidèrent auprès de lui ou se dispersèrent, en qualité de fonctionnaires, dans les diverses provinces; ainsi transplantés, ils subirent rapidement l'influence des peuples plus riches et plus civilisés qu'ils avaient vaincus; mais la partie de la population qui demeura dans le pays ne modifia ses habitudes que bien lentement. Les seules industries qu'elle pratiquât, c'étaient celles dont le pâtre même et le laboureur ne sauraient se dispenser, et, parmi celles-là, il n'en est qu'une dont les produits, s'ils n'avaient pas disparu sans retour, auraient pu passer pour des œuvres d'art: c'est celle du tapis, qui a de tout temps été nécessaire dans cette contrée, pour couvrir la terre battue de la tente ou de la maison. C'est aujourd'hui de l'Iran et surtout de ses régions septentrionales, du Koraçan, que viennent les plus beaux ouvrages qui se fassent en ce genre; mais rien ne nous avertit que, dès lors, les tissus fabriqués dans ces parages eussent quelque réputation; il semble même que le Grand Roi tirât de la Lydie et de la Babylonie les tentures qui tapissaient les salles et les cours de ses palais[2].

Il est probable pourtant que les modèles ainsi introduits en Perse par le luxe royal y furent bien vite copiés avec succès. Le tisserand avait des laines d'une qualité excellente. La disposition même de la demeure royale impliquait un très large usage de la draperie et tendait ainsi à en favoriser la production. Dans la description d'une fête donnée à Alexandrie par Ptolémée Philadelphe, il est dit qu'entre les lits splendides dressés pour le festin les pieds se posaient sur des tapisseries perses, où le tissu figurait « des animaux de toute sorte, très bien représentés »[3]. L'industrie du tapis était donc déjà implantée en Perse

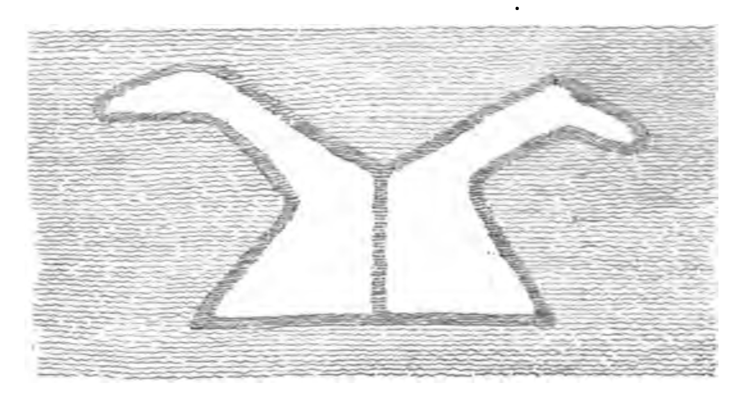
1. LAYARD, *Early adventures in Persia.*

2. C'est ce qu'Athénée affirme pour les tapis lydiens (XII, p. 514, C). Arrien, dans la description qu'il donne du tombeau de Cyrus à Pasargade, dit que le cercueil était recouvert « de tapis babyloniens » (*Anabase*, VI, XXIX, 5).

3 ATHÉNÉE (V, p. 197, B).

sous les successeurs d'Alexandre, et depuis lors elle n'a jamais cessé d'y fleurir; mais elle n'y a pas conservé le goût du genre de dessins qui paraîtraient avoir eu alors ses préférences; elle a fini par adopter exclusivement l'ornement végétal et géométrique, ce que l'on appelle, d'un terme général, l'arabesque. Il serait curieux de chercher si, dans les motifs qu'elle répète depuis des siècles, il y en a qui remontent à l'antiquité. M. Houssay croit retrouver sur un tapis un motif qui proviendrait du chapiteau de Persépolis, du groupe des deux taureaux adossés (fig. 521). La conjecture est ingénieuse; est-elle fondée? C'est ce que nous ne saurions décider; au moins méritait-elle d'être signalée.

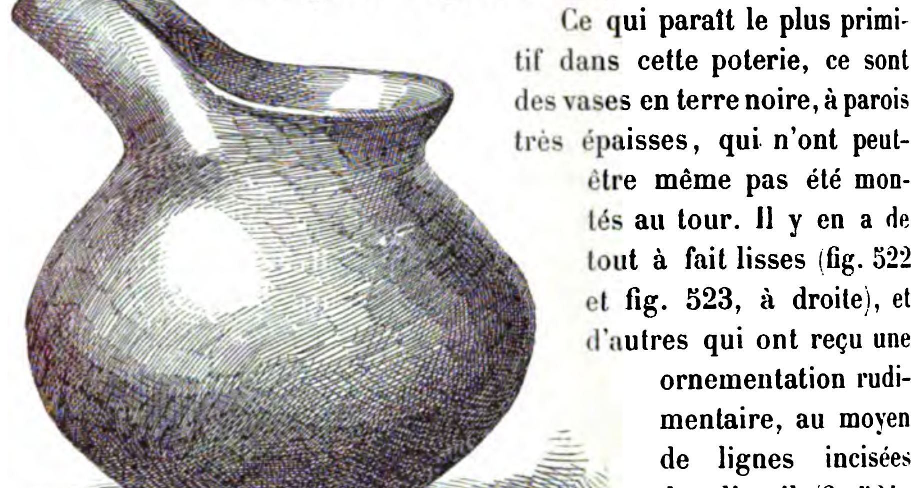
En décrivant les bas-reliefs émaillés de Suse, nous avons indiqué



521. — Motif tiré d'un tapis d'Ispahan.

que, s'ils appartenaient à la Perse par l'un tout au moins des thèmes qu'y ont traités les peintres émailleurs, la technique en était toute susienne et babylonienne; l'art de l'émail ne se serait vraiment naturalisé dans cette contrée que vers la fin de la période qui nous occupe. Ce qui confirme cette manière de voir, c'est que, ni dans les fouilles de Suse, ni nulle part ailleurs, il n'a pas été trouvé le moindre débris d'une poterie émaillée qui, soit par la place où elle aurait été recueillie, soit par le caractère de sa décoration, puisse être attribuée avec vraisemblance à l'époque des Achéménides. Parmi les vases qu'il a déterrés, les seuls que M. Dieulafoy fasse remonter à ces temps reculés, ce sont de petites poteries rouges sans ornements; il assigne aux Parthes et aux Sassanides les vases à glaçure bleue dont il a découvert de beaux échantillons. Ce qui prouve qu'il a raison, c'est tout un groupe de vases qui proviennent de fouilles faites soit à *Rey*, l'ancienne Rhagæ de la Médie, soit sur l'emplacement d'une ville que l'on croit avoir été Hécatompylos, dans le pays des Parthes. Ces monuments faisaient

partie des collections exposées au Champ-de-Mars, en 1889, par MM. Richard et Lemaire; nous avons dû à leur obligeance de pouvoir les y dessiner[1].



522. — Vase. Terre noire. Collection Richard. Hauteur au goulot, 0m,11. Dessin de Couturat.

Ce qui paraît le plus primitif dans cette poterie, ce sont des vases en terre noire, à parois très épaisses, qui n'ont peut-être même pas été montés au tour. Il y en a de tout à fait lisses (fig. 522 et fig. 523, à droite), et d'autres qui ont reçu une ornementation rudimentaire, au moyen de lignes incisées dans l'argile (fig. 524). Ce décor n'a d'ailleurs été appliqué qu'à la panse; celle-ci a été partagée, par des bandes verticales, en plusieurs compartiments que remplissent des



523. — A droite, vase de terre noire. Hauteur, 0m,09. A gauche, vase de terre jaune. Hauteur, 0m,08. Collection Richard. Dessin de Couturat.

triangles dessinés par des hachures grossièrement exécutées. Les formes sont solides et commodes, mais lourdes.

1. Ces vases ont été acquis par le Louvre.

Même rusticité dans un vase en terre rouge, qui n'a reçu aucun ornement (fig. 525); mais les parois sont déjà plus minces, ce qui marque un certain progrès. Celui-ci s'accuse plus franchement sur plusieurs vases d'une argile d'un rouge ou d'un jaune pâle, par l'apparition d'un décor géométrique qui est peint avec une couleur mate, d'un brun plus ou moins foncé. Ce décor est parfois très gauche encore (fig. 526); mais, d'une pièce à l'autre, il semble s'affermir et s'étoffer. Le principe est la division de la panse en un certain nombre de champs, où des espaces blancs alternent avec des remplissages obtenus par le tracé soit de lignes droites serrées les unes contre les autres, soit de lignes sinueuses destinées peut-être à imiter des flots. C'est ce motif qui a servi pour une sorte de jarre qui ressemble à ce que les Grecs appelaient le *pithos* (fig. 527). Ce sont au contraire les hachures parallèles qui dominent dans un vase dont la forme a déjà coûté un plus grand effort d'invention, mais a un grave défaut (fig. 528). Le vase semble pouvoir être indifféremment posé sur l'un ou l'autre des deux cercles qui le terminent; à le regarder, on ne sait quel en est le haut et quel en est le bas. Il a pourtant un fond; mais ce n'en est pas moins une maladresse que de l'avoir ainsi composé de deux moitiés sensiblement pareilles. Les formes et l'ornement sont



524. — Vase. Terre noire. Hauteur, 0m,095. Collection Richard. Dessin de Couturat.



525. — Vase. Terre rouge. Hauteur, 0m,07. Collection Richard. Dessin de Couturat.

mieux compris dans les deux pièces suivantes. Il y a une tasse d'un galbe vraiment heureux; elle est décorée, le long de son bord supérieur et près du pied, de triangles qui s'opposent par leur sommet (fig. 529). Enfin le chef-d'œuvre de ces potiers, c'est une autre tasse qui ressemble à celles où l'on prend aujourd'hui le café en Turquie et en Perse (fig. 523, à gauche). Un chevron court entre deux bandes d'un treillis où les lignes qui se coupent dessinent de menus losanges; les différentes zones sont nettement séparées et se font bien équilibre. L'ensemble, dans sa simplicité, a son élégance.



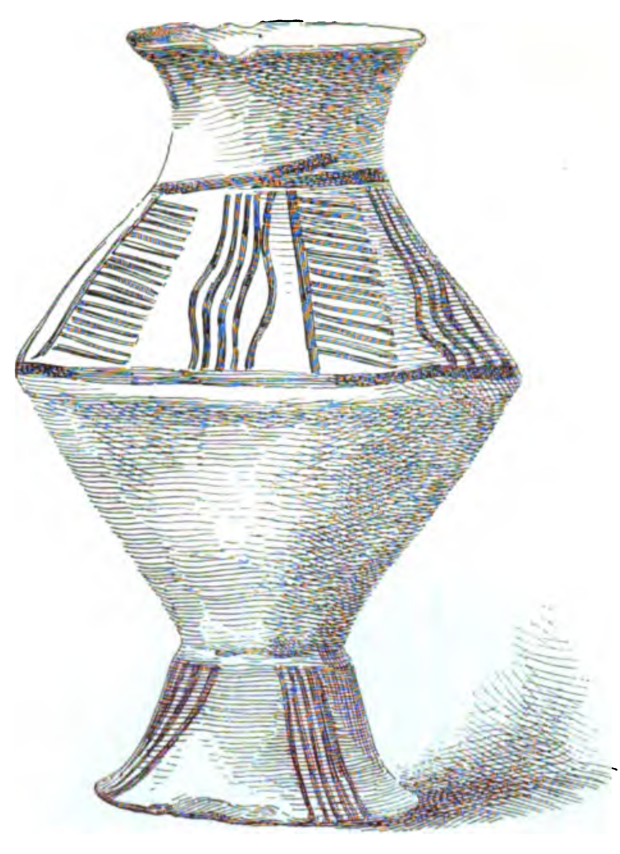
526. — Vase. Terre jaune. Hauteur, 0m,125. Collection Richard. Dessin de Couturat.

Il n'y a rien, dans toute cette poterie, même dans ses meilleurs exemplaires, qui annonce la faïence, ses tons éclatants, le goût capricieux et charmant de son décor. Ce que rappellent ces vases, avec leurs couleurs ternes et leurs ornements linéaires, gravés à la pointe ou appliqués au pinceau, c'est ceux dont les fragments ont été recueillis dans les ruines des palais assyriens, dans les plus vieux tombeaux de Cypre, dans les couches les plus profondes des substructions du temple, à Jérusalem, en Lydie et en Carie[1]. Avant que, de l'Égypte, de la Phénicie et de la Chaldée, le goût et les procédés de la faïence se répandissent et s'acclimatassent dans l'Iran, il y a donc eu ici une poterie sans couverte colorée, analogue à celle qui a été en usage dans toute l'Asie Antérieure, durant de longs siècles, et à celle que nous trouverons en Grèce, pendant le cours de la période dite *mycénienne*. De cette céramique primitive, le génie grec a tiré le vase peint où, tout en laissant à l'argile sa couleur naturelle, l'artiste fait du vase une œuvre d'art qui, par la noblesse des ornements et des figures qu'il y dessine, est souvent de premier ordre. Le génie de l'Orient, incapable d'aspirer

1. *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 373-379; t. III, fig. 478, 479, 485-488; t. IV, fig. 244-248; t. V, fig. 194-202; 226-231.



527. — Vase. Terre jaune pâle. Hauteur, $0^m,20$. Collection Richard. Dessin de Couturat.



528. — Vase. Terre jaune. Hauteur, $0^m,20$. Collection Lemaire. Dessin de Couturat.

haut, s'engage dans une autre voie ; il y cherche et il y trouve une beauté d'un autre genre, dans les effets et les contrastes de la couleur, dans la variété des motifs où se joue la fantaisie de sa riche imagination.

Puisque cet art de l'émail devait faire en Perse une si belle fortune, il ne saurait paraître hors de propos d'insister encore ici sur les monuments qu'il a laissés, sinon sur le sol même de la Perse, tout au moins dans un édifice bâti par les ordres d'un roi de Perse, d'après un programme dont les traits généraux ont été les mêmes à Suse qu'à Persépolis. Les émaux qui décoraient la plus célèbre des résidences royales ont un double intérêt : ils montrent l'art oriental de la haute antiquité sous un aspect que l'on ne soupçonnait pas jusqu'à de récentes découvertes, et d'autre part ils font connaître les modèles qui ont servi de point de départ aux céramistes de la Perse médiévale et moderne.



529. — Vase. Terre rouge. Hauteur, 0m,09. Collection Richard. Dessin de Couturat.

Il ne fallut pas longtemps, sous les Achéménides, pour que l'on appréciât ces terres émaillées que les ouvriers susiens et chaldéens étaient venus poser sur les murs et les entablements des palais ; on eut bien vite senti quelle merveilleuse harmonie donnait la rencontre de ces tons à la fois si vifs et si doux avec le bleu profond d'un ciel presque toujours sans nuages et avec les teintes grises des lointains de la plaine poudreuse ou des hautes chaînes de rochers arides ; l'émail seul réussit à égayer ces paysages grandioses et mornes, auxquels manque si souvent le charme de la verdure. On s'empressa donc de s'initier aux procédés d'une industrie qui convenait si bien au climat et au milieu ; on avait sous la main les matériaux nécessaires ; on apprit à manier ces couleurs chaudes et vibrantes qui s'appliquaient aussi bien aux bijoux, aux meubles et à la vaisselle qu'aux parois et aux toitures des plus énormes bâtiments. Au moyen âge, cet art se répandit, de la Perse, dans la Transoxiane jusqu'aux frontières de la Chine, et, d'un autre côté, dans l'Afghanistan et dans l'Inde ; mais ses plus beaux ouvrages sont

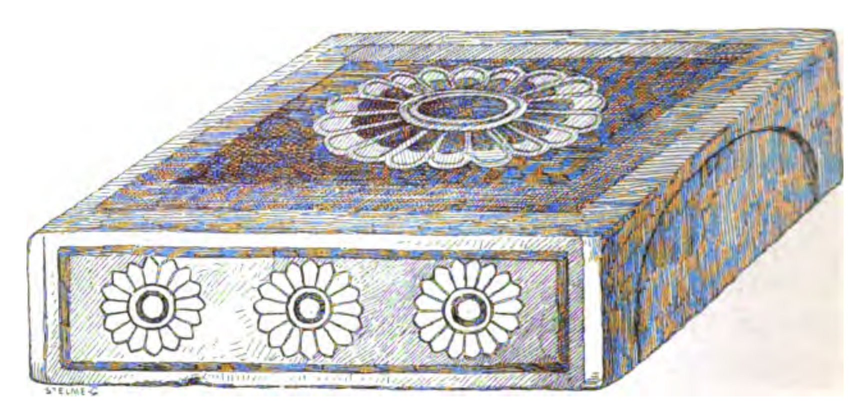
encore les revêtements des mosquées de la Perse et ses plats, ses assiettes et ses flacons. Cette faïence persane, qui est aujourd'hui si admirée, diffère, à certains égards, de celle qui a été rapportée de Suse; le style et les motifs d'ornement n'y sont plus tout à fait les mêmes; mais elle n'en est pas moins la fille et l'héritière directe de l'industrie très ancienne dont les produits, arrachés aux ruines de l'Assyrie, de la Chaldée et de l'Elam, sont aujourd'hui conservés au Musée Britannique et surtout dans la salle perse du Louvre[1]. Nous ne saurions entreprendre ici cette comparaison; mais il était nécessaire d'appeler sur ce point l'attention des futurs historiens de la faïence et de leur indiquer jusqu'où ils devraient faire remonter leurs investigations et leur enquête.

Ce n'est pas la brique proprement dite qui forme les dessous de la plupart des émaux de Suse, de ceux qui constituent la frise des archers et celle des lions; la matière qu'ils recouvrent est une sorte de frite sableuse, très riche en silice. Les émaux sur brique ne se rencontrent que par exception; il avait sans doute été reconnu que, pour obtenir une adhérence durable de la couleur, il fallait donner à la pâte une composition un peu différente de celle qui convenait pour les matériaux à bâtir. De cette frite on n'a d'ailleurs pas fait des carreaux posés à plat sur les surfaces murales. Le carreau a un grand inconvénient : avec quelque soin que l'on se soit appliqué à le fixer, il finit par se desceller sous l'influence des agents atmosphériques; il branle, puis, à la moindre secousse du sol, il se détache et il tombe. C'est ce que j'ai constaté par exemple à Brousse, où, à la suite d'un tremblement de terre, les plaques vernissées qui faisaient la gloire de la *Mosquée verte* s'étaient abattues par centaines; les imams vendaient aux voyageurs celles qui ne s'étaient pas brisées dans leur chute. Il en est de même pour mainte mosquée de la Perse, qui est aux trois quarts dépouillée de sa parure; mais les édifices qui ont subi cette injure ne sont pas, comme on pourrait le croire, les plus anciens; ce sont au contraire les plus modernes. Les architectes appliquèrent d'abord l'émail sur la tranche des briques qui constituaient le mur; l'emploi du carreau de revêtement ne commencequ'avec la dynastie des Séfévіehs; c'est un des indices d'une décadence qui se trahit par bien d'autres signes.

La méthode qui a été suivie en Perse, jusqu'au seizième siècle de notre ère, n'était autre que celle des céramistes chaldéens. Les éléments

1. Loftus avait déjà rapporté en Europe des fragments de la décoration émaillée du palais de Suse, qu'il a déposés au Musée Britannique. On peut s'étonner qu'ils n'y aient pas été plus remarqués. Il signale, parmi les motifs qui se trouvent sur ces terres vernissées, le globe ailé, que je ne retrouve pas sur les dalles qui appartiennent au Louvre (*Travels and researches*, p. 396-398).

dont se composent les décorations en couleur des palais de Suse ne sont pas des carreaux, ce sont de larges dalles qui font queue dans le mur. Par exception, celles qui formaient, dans les escaliers, la crête des rampes, sont émaillées sur leur face supérieure et sur celles de leurs tranches qui restent apparentes (fig. 344 et 530); les autres, engagées dans la construction, n'ont reçu de couleur que sur leur tranche externe; mais toutes, celles qui servaient de couverture aussi bien que les autres, étaient maintenues en place, d'abord par leur propre poids, puis par le bitume inséré dans les joints verticaux et dans les horizontaux. L'espèce de mosaïque que composaient ainsi les ornements adaptés aux faces



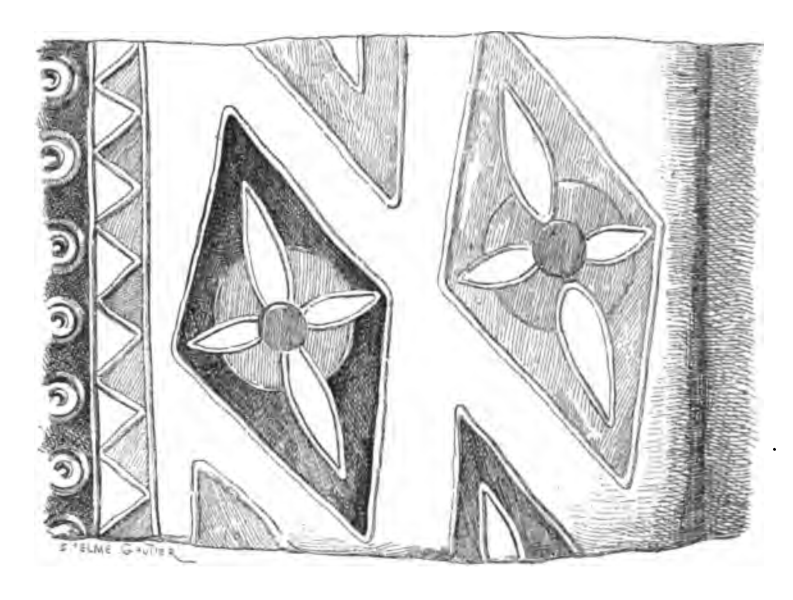
530. — Suse. Dalle émaillée. Dimensions des côtés, 0m,35 sur 0m,33. Hauteur de la tranche, 0m,09. Dessin de Saint-Elme Gautier.

libres de ces dalles ne risquait donc rien; elle devait rester intacte tant que serait debout la muraille dont elle était comme l'épiderme. Ce résultat n'était obtenu qu'au moyen d'un travail préparatoire qui ne laissait pas d'avoir sa difficulté. La tranche des plaques de terre cuite n'avait en moyenne que neuf centimètres de haut; dans chacune des figures d'archers il entre une cinquantaine de ces dalles. Pour répartir entre toutes ces briques les différentes parties de l'image et pour rapprocher tous ces morceaux, il fallait des ouvriers très expérimentés; mais on ne risquait pas d'en manquer, et ce qui leur facilitait d'ailleurs l'opération, c'étaient des signes qui, tracés à la pointe dans l'argile, leur indiquaient les pièces destinées à se trouver en contact. Loftus a relevé un certain nombre de ces marques de tâcherons[1].

Ce qui ajoute à l'effet de ces émaux et ce qui en a augmenté la résistance, ce sont les nervures saillantes qui cernent le contour de chacun des éléments du dessin (fig. 531). Les couleurs ont été posées

1. Loftus, *Travels and researches*, p. 398.

dans un cloisonnage qui rappelle celui des émaux appliqués sur métal. En général, ces reliefs de l'argile ont protégé l'émail; il y a pourtant des dalles où il est tombé et où il ne reste que la cloison; c'est ce qui est arrivé pour un certain nombre de rosaces. Nos planches XI et XII suffiront à donner l'idée des tons qui chargeaient la palette de l'émailleur. Ils étaient en petit nombre. Point de rouge, pas plus ici que dans les émaux de provenance assyrienne. Pour les fonds, partout un bleu qui tire sur le vert, tradition à laquelle est restée attachée la Perse du moyen

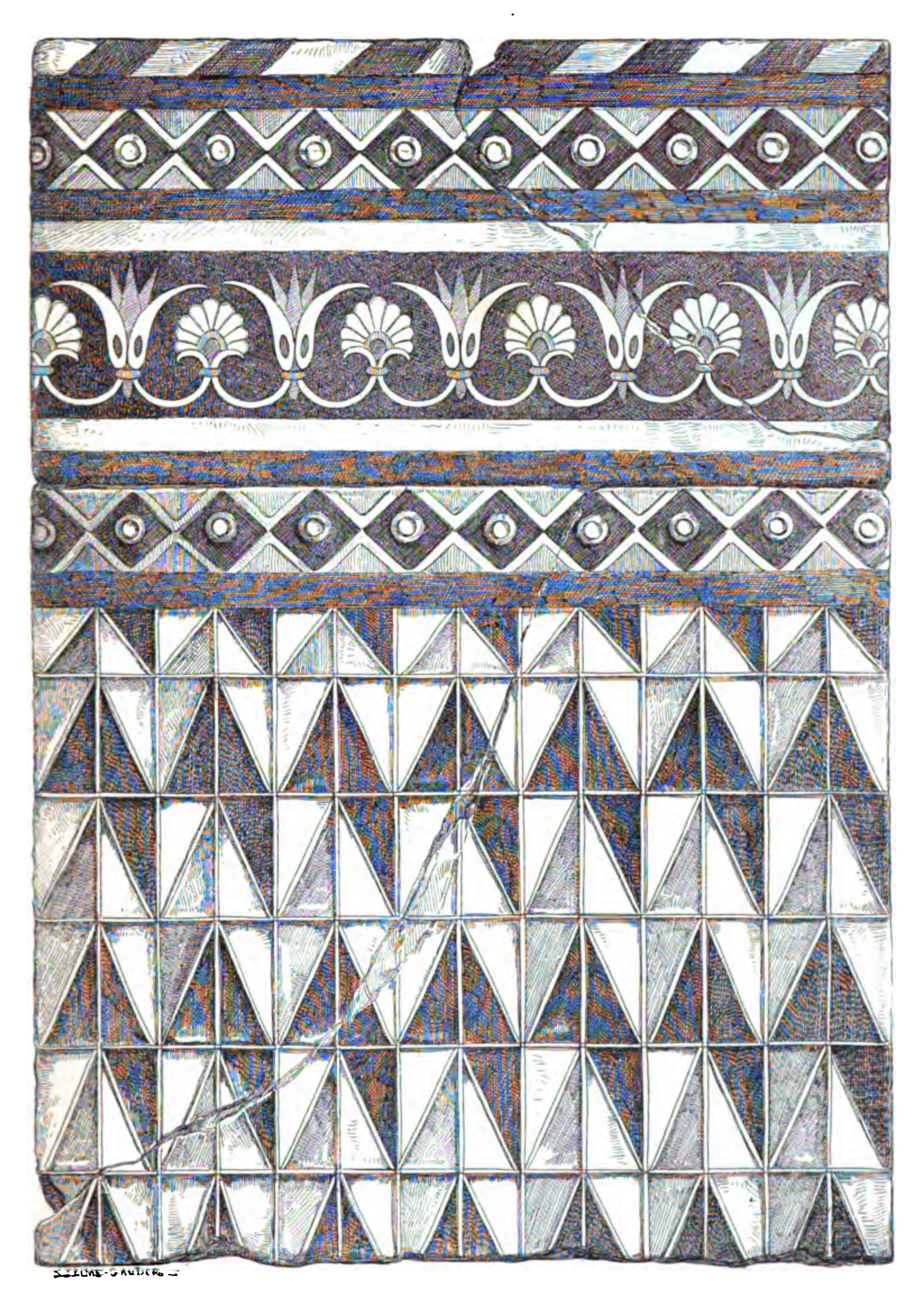


531. — Suse. Dalle émaillée. Fragment de la robe d'un archer. Grandeur d'exécution. Dessin de Saint-Elme Gautier.

âge. Ce ton, plus atténué, plus verdi, reparaît aussi dans certains détails, à l'intérieur des figures. Il se marie bien avec un brun foncé dont le peintre a fait un large usage et avec les jaunes et les blancs. Ce sont les blancs qui ont le plus changé, soit qu'ils fussent moins stables, soit qu'ils aient été salis par le contact prolongé de la terre; ils ont presque partout perdu leur brillant. Le jaune et le brun se sont mieux défendus. Quant aux bleus, on remarquera que, d'un panneau et même d'une brique à l'autre, la nuance n'en est pas la même. Sans doute ces variations peuvent provenir, dans une certaine mesure, du plus ou moins d'humidité du sol; il est pourtant probable que, même dans son neuf, le bleu du champ n'avait pas partout la même intensité. Cette industrie, telle que l'Orient l'a pratiquée de tout temps et la pratique encore, n'a jamais cessé d'admettre une grande liberté de main-d'œuvre. Là, rien de pareil à ces ateliers où les matières colorantes sont dosées par

un chimiste de profession, et où l'on fabrique, en grande quantité, dans des moules éternisés par l'emploi du procédé mécanique, des pièces toujours pareilles. L'ouvrier asiatique a appris son métier en l'exerçant dès l'enfance; il reste maître du dosage, et ne s'astreint pas à chercher une uniformité de teinte que personne ne lui demande. Il aurait eu ce souci, qu'il lui aurait encore fallu compter avec les accidents de la cuisson, avec les caprices de la flamme, qui aujourd'hui encore, malgré le perfectionnement des appareils et l'éducation scientifique de nos céramistes, ménage à ceux-ci tant de surprises. Quelques degrés de chaleur en plus ou en moins, et l'on obtient une nuance très différente de celle que l'on s'attendait à voir sortir du four. Voyez ce beau bleu turquoise que les émailleurs persans ont excellé à produire sous les Timourides; au témoignage de ceux qui l'ont admiré à *Tebriz* et ailleurs encore, il présente, dans un même édifice, des diversités de valeur qui sont très sensibles à l'œil. Même indépendance dans le choix des tons; ainsi, dans la frise des archers, il y a alternance des robes à fond jaune et des robes à fond blanc; mais, dans chacun de ces types, les ornements de l'étoffe ne sont pas toujours exactement semblables; le peintre n'acceptait point d'être l'esclave de son modèle: il s'amusait à introduire, au cours du travail, de légères variantes, tout en se maintenant toujours dans une même gamme de tons. Même observation pour les barbes des archers: le bleu verdâtre est ici assez clair et là beaucoup plus foncé.

Si l'artiste prenait ainsi ses coudées franches là même où il lui fallait tenir un certain compte des indications de l'étoffe ou de l'être vivant, à plus forte raison se mettait-il à l'aise sur le terrain du décor géométrique, où l'imagination n'a point à se préoccuper du réel. Là, c'est la fantaisie seule qui décidait du choix des tons, et, tout en prenant soin de respecter la disposition générale du motif, on ne se faisait pas scrupule de remplacer parfois une couleur par une autre dans tel ou tel compartiment de l'ensemble. C'est ce que l'on observera dans deux fragments qui paraissent avoir appartenu à la partie supérieure d'un panneau où le décor, tout linéaire, rappelle l'aspect d'un carrelage exécuté en pierres de plusieurs sortes (fig. 532). Ce morceau a une physionomie très particulière; à première vue on pourrait même être tenté de le croire plus ancien que les archers et que les lions. Avec ses triangles opposés par leur base et inscrits dans un treillis de baguettes qui se croisent à angle droit, il a l'air plus primitif; mais c'est là une illusion qui ne résiste pas à un examen plus attentif. Les tons, ici, ne sont pas autres que dans les panneaux à figures, et le rinceau terminal ressemble fort



532. — Suse. Terre émaillée. La brique inférieure a 0m,20 de haut et la supérieure 0m,12.

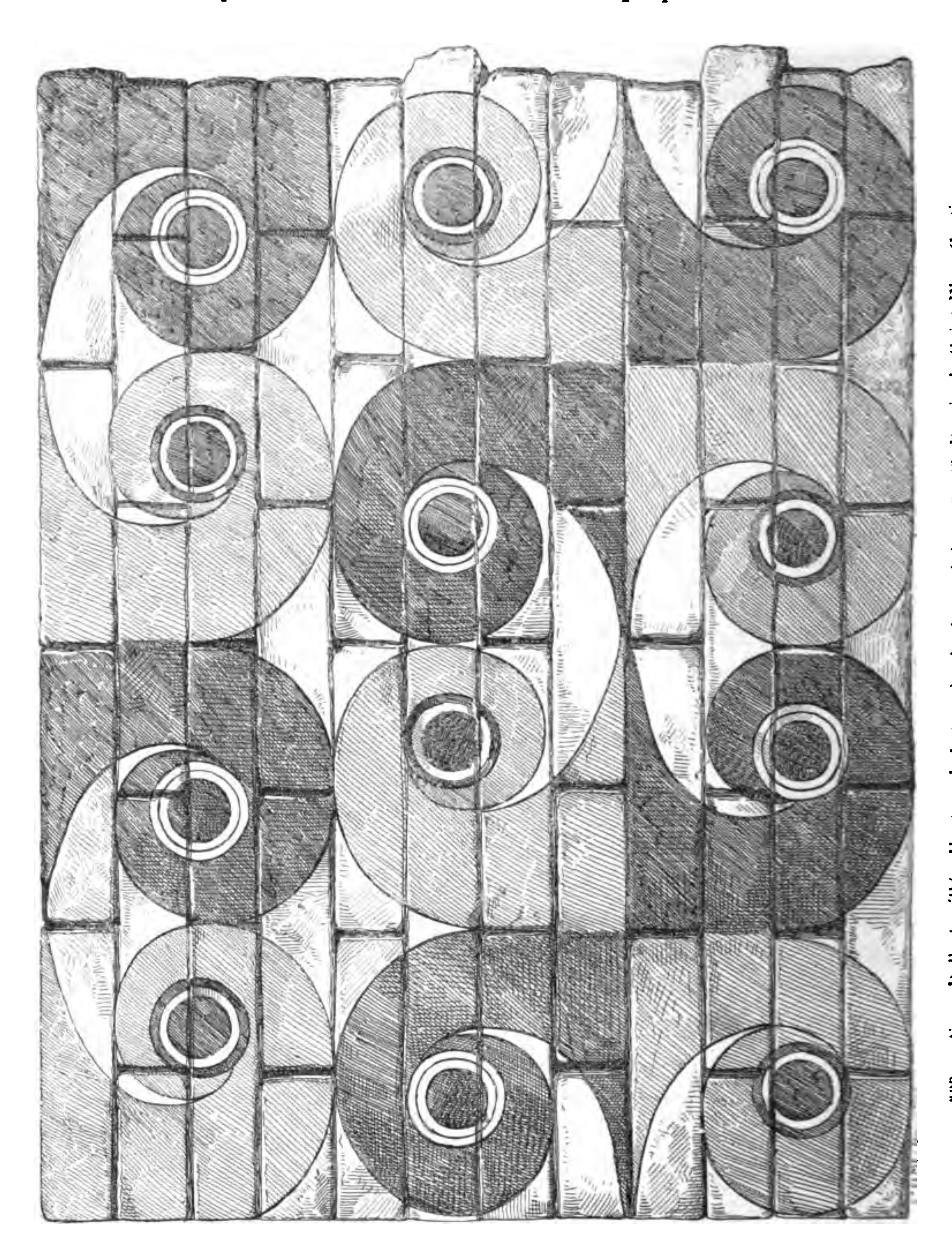
à celui qui encadre la frise des archers et celle des lions; le tracé en est même d'une élégance plus raffinée (fig. 348 et pl. XI).

Tous ces ouvrages sont donc bien du même temps; mais comme ils étaient destinés à occuper dans l'édifice des places différentes, l'artiste n'a pas pris partout les mêmes partis; il a su utiliser toutes les séries de motifs que peut employer ce genre de décoration. L'émailleur persan n'est pas sorti de l'ornement végétal et de l'ornement géométrique; il a renoncé à la figure, et ce qui l'a décidé à ce sacrifice, c'est sans doute la sévérité avec laquelle l'islamisme condamne la représentation des êtres animés. Son prédécesseur n'était pas gêné par ce préjugé; il a eu le goût plus large. Ses figures, par la noblesse de leur style, rivàlisent avec celles que le ciseau a taillées dans le calcaire. Les formes qu'il a tirées de la libre interprétation du feuillage et de la fleur ont plus de variété que celles du répertoire de l'ornemaniste persépolitain; on en a jugé par ses différents types de palmettes (fig. 346 et 347), de rosaces (fig. 344 et 531) et de rinceaux (fig. 348 et 533, pl. XI). On y trouve en même temps les éléments les plus simples de l'ornement linéaire, la dent de scie (fig. 347), les triangles opposés (fig. 533), les barres et les cercles avec des anneaux concentriques de plusieurs couleurs (fig. 347), les têtes de flèche (fig. 342). Le décorateur passe sans cesse d'un système à l'autre. Ainsi, sur l'une des faces d'une rampe d'escalier, il y avait, à l'extérieur (fig. 458), cet empilage de fleurs de lotus que l'on rencontre en ce même lieu à Persépolis (fig. 345 et 346); mais le parement interne de la rampe était orné de grandes volutes, disposées dans le sens vertical, comme celles du chapiteau de la colonne et des pieds du trône royal (fig. 312 et 325); il y en a alternativement une bleue et une brune (fig. 533). Enfin les inscriptions en blanc sur fond bleu ajoutaient encore à la diversité de ces ensembles (fig. 354).

Le mobilier des palais royaux et de la maison des principaux personnages de l'empire devait répondre par sa richesse à la splendeur du décor qui en couvrait les parois et le sol[1]; mais il n'y a aucune raison de croire qu'il présentât quelque originalité. C'était l'industrie des peuples sujets qui se chargeait de défrayer ce luxe. Dans les formes de sièges que présentent les bas-reliefs, il n'y a rien que nous n'ayons rencontré en Assyrie et en Phénicie. C'est à quelqu'un de ces meubles qu'a appartenu le petit cône d'ivoire orné de feuilles de trèfles et de

1. Sur le luxe du mobilier chez les Perses, sur les lits dorés et argentés dont ils se servaient, voir HÉRODOTE, IX, 80, 81; XÉNOPHON, *Cyropédie*, VIII, VIII, 16. Sur leur vaisselle d'or et d'argent, HÉRODOTE, IX, 80; XÉNOPHON, *Cyropédie*, I, VIII, 18; STRABON, XV, III, 19.

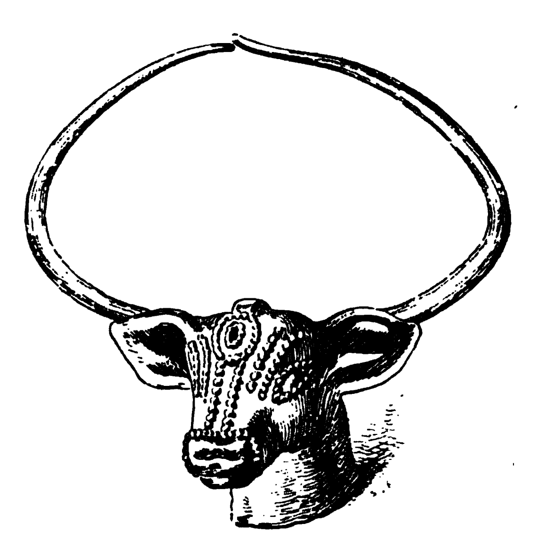
figures de pélicans qui a été ramassé à Suse, avec une lampe de bronze, sous les briques de la frise des archers; mais qui pourrait dire où a été



533. — Suse. Dalle émaillée. Hauteur de la tranche de chaque brique, 0m,09. Dessin de Saint-Elme Gautier.

ciselé cet ivoire? C'est sur de bien légères présomptions que l'on a proposé d'attribuer à la Perse un objet d'électrum qui aurait été trouvé en

Grèce, près de Sparte, et qui a passé du cabinet de Caylus au Louvre (fig. 534). Cette tête appartenait à une figure de taureau couché, les jambes repliées sous le ventre[1]. Le corps a été volé au Louvre. Ce qui reste du monument est un ouvrage exécuté au repoussé, en pièces rapportées à la soudure. Les yeux et le poil sont exprimés par des globules appliqués après coup; sur le dos et sur l'épaule il y avait un travail du même genre. Les cornes, très allongées, sont rapprochées par le sommet et forment un anneau; elles sont percées de six trous. Le grénetis qui a servi à rendre les détails rappelait à Caylus le travail des petites boucles frisées des colosses de Persépolis. On pourrait aussi trouver quelque rapport entre la pose de ce taureau et l'attitude de celui du chapiteau perse; mais ces analogies restent trop peu marquées pour qu'il y ait lieu d'en être très frappé. Il est possible que ce soit là un ouvrage phénicien ou grec archaïque.



534. — Tête de taureau. Électrum. Louvre. Grandeur d'exécution. Dessin de Saint-Elme Gautier.

Au contraire, on regardera comme fabriqués dans le pays des objets en bronze qui ont été trouvés à *Rey*, avec les vases de la collection Richard. Il y a un bracelet; ce n'est qu'une tige ronde, qui faisait six fois le tour du poignet. Il y a plusieurs grandes épingles, à corps triangulaire; elles ont pour tête une double spire, qui rappelle les enroulements si communs sur les dalles et les bijoux de Mycènes. Ce sont là des formes qui ont un assez haut caractère d'antiquité, mais que l'on retrouve chez d'autres peuples. Bracelet et épingles devaient servir à des gens de condition inférieure; il y avait plus d'art dans les bijoux que portaient non seulement le roi et les seigneurs, mais même les soldats des corps d'élite[2]; leurs colliers, leurs bracelets étaient en or ou en argent. Ces bracelets, on les voit tenus à la main, comme présents, dans le défilé de la Salle hypostyle (fig. 474); ils se terminent par des

1. CAYLUS, *Recueil d'antiquités*, t. II, 1re partie, pl. XI et p. 42. LONGPÉRIER, *Notice des antiquités assyriennes, babyloniennes, perses, hébraïques*, etc. (3e édition, 1854), n° 556.
2. HÉRODOTE, VII, 83.

têtes d'animaux. Ce sont là des types que nous connaissions par les monuments assyriens.

Ce qui frappait surtout les Grecs dans leurs relations avec les Perses, c'était la richesse de leur costume, c'était la singularité de ces vêtements qui tombaient jusqu'aux pieds et que décoraient des bouquets de feuilles et de fleurs, des figures d'animaux réels ou factices; il y avait un contraste marqué entre la variété de ces images brillamment colorées et la simplicité sévère du costume grec. Nous verrons comment les peintres de vases, quand ils mettent en scène des princes et des guerriers orientaux, s'attachent à les distinguer des Hellènes par le caractère de leur habit: ils ne manquent jamais de leur prêter des robes longues et flottantes, qu'ils font aussi bariolées que possible; mais il y a beaucoup de convention dans ce pastiche qu'ils tentent des ouvrages du tisserand et du brodeur de l'Asie. Pour nous représenter ces étoffes telles que les portaient les rois et les seigneurs perses, ce n'est pas aux vases attiques qu'il faut nous adresser, c'est à ces bas-reliefs assyriens où le ciseau a copié avec une si étonnante patience toute la complication de ces dessins d'une si étrange fantaisie. Qu'on en rapproche les descriptions du costume royal des Achéménides qui ont été données par les écrivains grecs; on se convaincra que si la dynastie qui commence avec Cyrus a réussi à provoquer la naissance d'une architecture et d'une sculpture qui ont leur part d'originalité, ce mouvement de rénovation et d'invention ne s'est pas étendu jusqu'aux arts mineurs. L'industrie s'est à peine ressentie du changement de souverains; elle a continué à travailler et à produire, jusqu'à la conquête macédonienne, à peu près dans les mêmes conditions et dans le même esprit que sous le sceptre des maîtres assyriens, mèdes et chaldéens.



CHAPITRE VIII

LES CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE L'ART PERSE

En décrivant les principaux monuments dont les restes représentent aujourd'hui l'œuvre de l'art perse, nous avons eu plus d'une fois l'occasion de signaler les ressemblances qui existent entre eux et les monuments de l'Égypte, de l'Assyrie et de la Grèce. Ces ressemblances ne peuvent s'expliquer que par un parti pris d'imitation, et c'est la Perse qui a pris les leçons de l'étranger; lorsque se sont élevés les édifices, lorsque ont été sculptés les bas-reliefs de Persépolis, le génie de l'Égypte et celui de la Chaldée avaient terminé leur évolution; quant à la Grèce, si elle n'avait pas encore produit ses plus beaux ouvrages, elle était bien près de le faire, et sa plastique se distinguait déjà, par des caractères originaux, de celle des antiques civilisations de l'Orient. L'art perse n'est donc pas un art primitif ni un art simple; il a subi plusieurs influences différentes: on y devine des éléments divers, dont les uns lui ont été légués par les grands peuples, alors déchus, sur lesquels s'était étendue la main victorieuse des conquérants achéménides, tandis qu'il empruntait les autres à cette jeune nation que le puissant empire avait rencontrée sur son chemin lorsque ses princes avaient poussé leur marche jusqu'aux rivages de la Méditerranée.

Cette conclusion n'est pas inattendue: il n'y a, pour ainsi dire, pas une page dans cette étude qui ne l'ait donnée à pressentir; mais où on ne laisse pas d'être embarrassé, c'est quand il s'agit de résumer l'apport de chacun des maîtres à l'école desquels se sont mis les créateurs des types de l'architecture et de la statuaire perse. Cette analyse, il faut pourtant la tenter, comme on l'a essayée pour l'art phénicien; il faut savoir d'où provient tout ce qui, dans l'art perse, ne résulte pas des conditions particulières du milieu où il s'est développé ou ne s'explique point par les anciennes habitudes des populations de l'Iran, par les exemples et les traditions de la royauté médique.

Comme on pouvait s'y attendre d'après la situation géographique et les antécédents historiques, c'est la Chaldée et l'Assyrie qui ont le plus donné à la Perse. Elles lui ont enseigné à dresser des tertres artificiels pour y placer ses édifices et à disposer sur les flancs de ces socles gigantesques des escaliers monumentaux, qui sont à la fois un moyen d'accès commode et un beau motif d'ornement. La Perse a employé la pierre, dans la construction de ces soubassements et de ces rampes, là où la Chaldée se servait de la brique; mais le principe est le même. C'est toujours, de part et d'autre, l'idée et le désir de mettre la demeure du souverain au-dessus de la plaine et de la cité où vit, courbée sur la glèbe ou attachée à d'obscurs travaux, la foule des sujets née pour obéir; du premier coup d'œil, on mesure ainsi la distance qui sépare le roi de son peuple.

Ce qui rappelle aussi l'Assyrie, c'est le parti pris de demander à l'argile les matériaux de la muraille. Ici ce parti n'était pas imposé à l'architecte, comme en Mésopotamie, par le manque de pierre; s'il l'a adopté dans ses plus beaux édifices, c'est encore, ce semble, en souvenir des modèles que lui offraient les résidences des rois de Babylone et de Ninive. Avec le procédé de construction, il a pris le système de décoration. Pour diversifier l'aspect des grandes surfaces unies du mur de terre, il emploie des briques de qualités différentes et, dans les parties les plus soignées du palais, des applications d'émail; il met à profit la coloration naturelle ou acquise du bois, de l'ivoire ou du métal; il couronne de créneaux la crête des murs. La place qu'il assigne de préférence à la sculpture dans ses bâtiments est celle même qu'elle occupe toujours dans les édifices assyriens. Tandis que l'artiste égyptien répand partout les bas-reliefs, du haut en bas de ses pylônes et de ses temples, et que le grec les réserve pour l'entablement, le statuaire de Persépolis, comme celui de Calach et de Ninive, dispose les plus importantes et les plus soignées de ses figures au ras du sol, dans l'embrasure des portes, sur la face des soubassements et le long des rampes appuyées contre leurs flancs. La ressemblance n'est d'ailleurs pas seulement dans le choix des emplacements; elle est aussi dans celui des thèmes. Les mêmes colosses gardent les entrées; les mêmes groupes symboliques paraissent ici et sur les bords du Tigre : c'est par exemple le globe ailé; c'est l'image de la divinité qui plane dans les airs entourée d'un anneau qui rappelle le disque du soleil; c'est le héros vainqueur des monstres qu'il étrangle ou qu'il perce de sa dague; c'est le roi assis sur son trône et entouré de serviteurs qui portent le parasol

au-dessus de sa tête ou qui écartent les mouches de son front. Les mêmes suites de personnages, vizirs et officiers de tout rang, gardes, domestiques, tributaires, défilent sur la paroi, rangées dans l'ordre savamment rythmé des processions solennelles et groupées de manière à donner au spectateur une haute idée de la puissance du souverain en l'honneur duquel se forment et se déroulent ces cortèges.

Ces analogies sont trop marquées pour que l'on puisse consentir à n'y voir que de simples rencontres. Étant donnée la différence très sensible des milieux, jamais on n'aurait abouti à de si étroites ressemblances si l'art perse ne s'était pas volontairement inspiré des types créés par l'art chaldæo-assyrien. Il y a pourtant un trait, trait qui est d'ailleurs d'une haute importance, par lequel l'architecture des Achéménides se distingue à première vue de celle des Sargonides : c'est le rôle prépondérant que joue ici la colonne. Celle-ci, lorsqu'elle apparaît, par exception, dans les monuments de l'Assyrie, n'y remplit qu'une fonction toute secondaire. A Nimroud, à Khorsabad, à Kouioundjik, on n'en trouve la trace que dans des porches ou des galeries extérieures, qui sont de purs accessoires. Horizontaux ou voûtés, les plafonds ne reposent que sur les gros murs qui limitent des pièces rectangulaires, pièces qui par là même sont condamnées à n'avoir jamais, au moins en un sens, que des dimensions médiocres. Au contraire, la Perse dispute à l'Égypte l'honneur d'avoir bâti les plus grandes salles couvertes qu'il y ait eu au monde avant l'emploi du fer; on a souvent comparé les salles hypostyles de Persépolis et de Suse à celles de Thèbes, en se demandant lesquelles étaient les plus grandioses et les plus belles. Placée par la nature dans le voisinage et sous l'influence directe d'un peuple qui avait pour ainsi dire ignoré la colonne, comment la Perse serait-elle arrivée à en faire un tel usage et à en tirer un tel parti, si elle n'y avait été provoquée par quelque suggestion extérieure? Sans doute elle connaissait les piliers de bois, pour les avoir vus employés dans les maisons et les palais de la Médie; elle avait même, dès le temps de Cyrus, commencé de les changer en piliers de pierre; mais, de la colonne lisse et des petites pièces de Pasargade à la majestueuse colonne cannelée et aux prodigieux vaisseaux des édifices de Persépolis et de Suse, il y a loin. L'histoire est là, par bonheur, pour expliquer cette transformation, qui sans elle serait peut-être restée un problème insoluble; on lui doit de pouvoir se rendre compte des circonstances qui firent prendre au système de la colonne chez les Perses, à partir du règne de Darius, un développement si inat-

tendu et si brillant. Ces circonstances décisives, ce furent la conquête de l'Égypte par Cambyse et l'impression d'éblouissement que laissèrent dans les yeux des vainqueurs les merveilles de Saïs, de Memphis et de Thèbes. On savait déjà, en Perse, tailler dans le calcaire et monter bout à bout les tambours de ces fûts élancés qui, par leurs proportions, rappellent les troncs d'arbre d'où ils sont issus; il est même probable qu'on les avait déjà surmontés de ces chapiteaux d'une forme étrange, dont les origines paraissent devoir être cherchées du côté de l'Assyrie; mais est-il vraisemblable que, sans l'émotion éprouvée et l'admiration ressentie devant les édifices de la vallée du Nil, on eût subitement conçu la pensée et le désir d'agrandir ainsi et d'orner la colonne, de la multiplier en quelque sorte par elle-même, de dresser sur les esplanades ces forêts de piliers où le regard, de quelque côté qu'il se tourne, voit fuir devant lui les perspectives des hautes et longues nefs, à l'extrémité desquelles il s'arrête sur des murs où brillent discrètement, à travers l'ombre, les vives couleurs des tapisseries et des émaux? L'imitation paraît évidente; il y a seulement une différence à signaler. En Égypte, où le temple est le monument par excellence, la salle hypostyle sert de vestibule aux sanctuaires des dieux; ici, où le temple ne comporte qu'un autel à découvert sur une estrade légèrement surélevée, elle a été affectée au palais. A cette transposition près, c'est, de part et d'autre, le même principe et les mêmes effets.

Ce rapport, n'en eût-on pas d'autre à relever, suffirait, ce semble, à permettre d'affirmer que le contact avec l'Égypte n'a pas été stérile, que l'étude des monuments de cette grande civilisation a été pour beaucoup dans le tour qu'a pris l'art perse, lorsque l'empire, sous le fils d'Hystaspe, est arrivé à son plus haut degré de puissance et d'activité créatrice. Pour qui trouverait la démonstration imparfaite, il y a encore d'autres indices qui la complètent et qui mettent hors de doute le fait de ces emprunts, sans compter qu'ils sont attestés par un auteur ancien, lequel assure que des artistes égyptiens ont été appelés à collaborer aux travaux entrepris à Persépolis et à Suse par les rois Achéménides. On pourrait presque s'abstenir d'invoquer le témoignage de Diodore; ces ouvriers étrangers ont, pour ainsi dire, signé leur ouvrage. Dans le type si complexe du chapiteau à volutes, parmi les éléments divers qui le composent, nous avons cru trouver un motif, la copie d'une tête de palmier, qui serait tiré de certains chapiteaux égyptiens. Mais ce qui est plus significatif encore, c'est que, dans les édifices du *Takht-i-Djemchid*, toutes les baies, toutes sans

exception, que ce soient des niches, des fenêtres ou des portes, ont pour couronnement une moulure qui appartient en propre à l'Égypte, celle que l'on appelle la *gorge égyptienne*. On ne s'est pas contenté d'en reproduire ici le profil : on en a gardé jusqu'à ces canaux qui en rayent la surface et qui lui donnent un aspect si particulier. C'est une transcription presque littérale; si quelques détails de l'ensemble ont été modifiés, ces variantes ont si peu d'importance, qu'elles échappent au premier coup d'œil; il faut, pour les discerner, mettre les deux types de corniche, l'égyptien et le perse, l'un près de l'autre et y regarder de très près. Dans la sculpture, les traces de ces emprunts sont plus rares. Pourtant, au-dessus de la tête d'une figure qui paraît représenter le fondateur même de l'empire, Cyrus, ne voit-on pas une haute et singulière coiffure qui a été copiée trait pour trait sur quelque bas-relief égyptien?

La preuve de ces relations avec l'Égypte et de leur action étant ainsi faite, on trouve à relever, ailleurs encore, d'autres exemples de cette transmission des formes. Si, à un certain moment, la tombe creusée dans le roc se substitue, chez les Perses, à cette tombe bâtie dont celle de Cyrus est le plus curieux spécimen, quand s'opère ce changement? C'est sous Darius, après que les nouveaux maîtres de l'Égypte eurent fait connaissance avec les spéos, sépultures ou temples, qu'un habile et patient ciseau avait taillés, depuis des milliers d'années, dans les falaises des deux chaînes arabique et libyque. L'imitation, il est vrai, fut très libre. L'architecte perse ne donna point à la chambre funéraire le développement qu'elle avait pris dans les nécropoles de Thèbes; il mit en dehors, à l'air libre, ces figures qui dans la tombe égyptienne ornaient l'intérieur du caveau, ou, pour mieux dire, il appliqua sur la façade du tombeau une décoration sculpturale semblable à celle que l'Égypte avait attribuée à la façade de ses temples souterrains. Enfin, l'ordonnance de son frontispice a vraiment un caractère très spécial; c'est bien à lui qu'appartient l'idée d'avoir placé là une copie de la façade du palais, au-dessus de laquelle se dressent l'autel du feu et l'image de la divinité qui protège le monarque et son peuple. La composition de cet ensemble fait honneur à l'esprit ingénieux de l'artiste qui l'a imaginée; c'est cependant plutôt une adroite adaptation qu'une création originale. On ne s'en était point avisé en Perse jusqu'au jour où l'on eut visité, où l'on admira cette Égypte dont les hypogées offraient réunis la donnée première et les éléments principaux du type que nous avons étudié dans les tombes royales de Nakch-i-Roustem et de Persépolis.

Si la Perse a reçu de l'Assyrie ces premières leçons et ces premiers principes dont les effets se prolongent toujours et se marquent jusque dans les développements ultérieurs de toute force vivante, si, plus tard, elle a beaucoup emprunté à l'Égypte que lui avaient ouverte les armes de Cambyse, n'a-t-elle rien dû à cette Grèce asiatique qui lui avait été subordonnée dès le temps de Cyrus et qui l'est restée pendant plus de deux siècles, à cette Grèce d'Europe qu'elle a aussi visitée en conquérante? Ne lui ont-ils rien appris, ne lui ont-ils rien donné de leur goût et de leur style, ces artistes ioniens qui sont venus d'eux-mêmes se mettre à son service, ces gens de métier qui se sont vus arracher à leurs villes natales pour être transplantés dans l'intérieur de l'Asie, et surtout ces marbres et ces bronzes, ciselés par les meilleurs sculpteurs de la Grèce, qui, enlevés aux temples helléniques, ont été décorer les palais de Persépolis et de Suse?

Il serait vraiment étrange que ces contacts, volontaires ou forcés, et que la présence de ces modèles n'eussent exercé aucune influence sur l'art perse et n'eussent laissé aucune trace dans ses œuvres. Ces traces existent, mais discrètes et légères: cette influence du génie grec s'est fait sentir à l'architecture aussi bien qu'à la sculpture; mais le difficile, c'est de bien définir le mode suivant lequel cette action s'est produite et d'en mesurer l'intensité, sans omettre aucun des indices qui témoignent de ces rapports, mais aussi sans aller jusqu'à en grossir arbitrairement l'importance et à en exagérer les effets. Il y a là une tentation à laquelle on n'a pas su toujours assez résister. On part de l'idée, très juste en soi, que l'art grec a été supérieur à tout ce qui l'avait précédé dans le monde ancien, et, l'esprit ainsi prévenu, on a peine à comprendre que, du jour où des relations se sont établies entre les Hellènes et leurs voisins, l'ascendant de cet art n'ait pas été tout d'abord assez puissant pour imposer à ces *barbares*, comme disaient les Grecs, l'adoption du système de formes que venait de créer ce peuple privilégié. Appliquer cette théorie à la Perse, c'est commettre un anachronisme et être dupe d'une illusion. Cet ascendant irrésistible, l'art grec ne pouvait le posséder que lorsqu'il serait arrivé à user, avec une liberté souveraine, de tous les moyens d'expression dont dispose la plastique. Or, vers la fin du sixième siècle, quand l'art perse acheva de se constituer et de se définir, l'architecture et la sculpture grecque en étaient encore à se dégager des entraves et des tâtonnements de l'archaïsme. De plus, alors même qu'elles eurent enfanté leurs plus nobles chefs-d'œuvre, il fallut encore, pour ouvrir et pour livrer l'Asie

antérieure à la civilisation hellénique, qu'Alexandre eût vaincu au Granique, à Issus et à Arbèles. La conquête militaire et politique précéda la conquête morale; elle en était la condition nécessaire. Sous le règne de Darius, lorsque le Grand Roi, après avoir dompté la révolte de l'Ionie, occupait la Macédoine, faisait croiser ses flottes dans la mer Égée et ramassait l'énorme armée qu'il s'apprêtait à lancer contre Athènes, toutes les chances paraissaient être de son côté, dans ce long duel de l'Asie et de l'Europe dont Hérodote, au début de son histoire, cherche les causes et résume les différentes péripéties.

C'est peut-être encore dans les ouvrages de la sculpture que se révèle le plus clairement la part, part réelle mais très restreinte, que l'art grec a prise au développement de l'art perse. Nous avons insisté sur un caractère qui distingue les bas-reliefs persépolitains des bas-reliefs ninivites, qu'ils rappellent d'ailleurs à tant d'égards : le statuaire s'y est appliqué à rendre le mouvement et les inflexions de la draperie dont il habille ses personnages; il a réussi, jusqu'à un certain point, dans cette entreprise. Or, s'il y a quelque chose de cette étude des plis dans les plus vieilles statues chaldéennes, dans celles de *Tello*, le détail de l'étoffe y est pourtant traité d'une façon bien plus sommaire qu'à Persépolis. Il semble d'ailleurs que les sculpteurs de la Mésopotamie eussent depuis longtemps perdu jusqu'au souvenir de ce que leurs devanciers avaient tenté dans cette voie, lorsque s'élevèrent ces palais des Sargon et des Nabuchodonosor qui durent servir de modèles à ceux des successeurs de Cyrus. Dans les figures assyriennes, la draperie n'a plus aucun jeu; le vêtement colle à plat sur le corps. Si le sculpteur perse s'affranchit de cette convention, où donc a-t-il pris l'idée de ce retour à la vérité, sinon dans les modèles que lui offraient les statues enlevées à la Grèce et dans les exemples qu'il recevait des artistes grecs qui taillaient la pierre à côté de lui, sur les chantiers royaux? Ce Téléphanès de Phocée, dont Pline nous dit qu'il avait beaucoup travaillé pour les rois Darius et Xerxès, a peut-être mis la main à quelqu'un des groupes qui décorent les portes de la salle aux Cent colonnes ou les soubassements de la grande salle hypostyle[1]. Il n'en fallait pas

1. Sur ce personnage, voir la note lue par M. Heuzey à l'Académie des inscriptions (*Revue politique*, 20 nov. 1886). Pline dit qu'il était moins connu que ses grands contemporains, Polyclète et Myron « quoniam se regum Xerxis atque Darii officinis dediderit ». M. Heuzey voit en lui un de ces Phocéens qui, au moment où fut domptée la révolte de l'Ionie, ne voulurent pas partir avec leurs compatriotes; de gré ou de force, il serait entré au service de la Perse dans les dernières années de Darius, et ce serait sous le règne de Xerxès qu'il y serait arrivé à une haute situation: ce qui expliquerait

davantage pour donner le ton, pour créer une tradition. Ainsi avertis, les nombreux ouvriers qui concoururent à l'achèvement de ces grandes œuvres collectives ont tous, malgré l'inégalité de leur mérite, plus ou moins profité de la leçon; aussi, quoique ici les thèmes soient différents, quoique les figures ne soient pas distribuées dans le bâtiment de la même manière qu'en Grèce, y a-t-il un sensible air de parenté entre la sculpture perse et la sculpture grecque d'avant les guerres médiques. Mettez les uns près des autres les moulages de n'importe quels bas-reliefs de Persépolis et ceux des quelques fragments qui nous sont parvenus des sculptures du premier temple d'Éphèse, construit sous le règne de Crésus, et faites la comparaison: vous ne pourrez vous refuser à constater une singulière analogie dans la facture, dans la manière surtout dont est traitée la draperie.

Il en est de même, quoique à un moindre degré peut-être, de l'architecture. Là aussi vous sentez, par endroits, comme un reflet du style et du goût de la Grèce. La ressemblance n'est ni dans la disposition des édifices, ni même dans le choix des formes; elle est toute dans l'exécution. Ainsi le principe du chapiteau perse est tout autre que celui des divers chapiteaux grecs; mais on y voit, parmi des éléments qui nous ont paru avoir tous une origine asiatique, un astragale qui fait songer à celui du chapiteau ionique, des oves et des perles qui ont une saveur toute grecque. Même observation pour le chambranle des portes, tel que l'offrent les tombes et les palais. C'est la gorge égyptienne qui le surmonte, et si les trois faces en retraite dont il se compose se retrouvent dans la porte des édifices de la Grèce, l'arrangement de ces bandes s'explique, là comme ici, par celui des planchettes qui entouraient l'ouverture de la baie dans la maison de bois. A ne voir ce chambranle que de loin, on serait en droit d'affirmer qu'il n'y a rien là qui trahisse un emprunt fait au répertoire de l'ornemaniste grec; mais, si l'on y regarde de plus près, on éprouve une autre impression. Dans la corniche, le tore uni autour duquel, en Égypte, tournent des cordons indiqués au pinceau, est remplacé ici par une baguette qui a l'aspect d'un chapelet d'oves et de disques alternés (fig. 295). Des chapelets du même genre décorent les faces intérieures des jambages et du linteau; ils sont encadrés dans d'élégantes baguettes cannelées.

que, dans la phrase de l'auteur que traduit Pline, le nom de Xerxès soit placé le premier, en dépit de la chronologie. Téléphane aurait été proprement le sculpteur de Xerxès. On remarquera la force de l'expression *dediderit*; elle témoigne non d'un simple passage à la cour de Perse, mais d'une collaboration prolongée.

Si ces exemples ne paraissaient pas suffire, on en pourrait citer d'autres, surprendre et faire voir ailleurs encore, dans la base et dans le fût de la colonne comme dans son chapiteau, comme dans la modénature des portes, de ces finesses où l'on devine l'intervention d'un ouvrier, fils ou élève de la Grèce. D'origine et de naissance, toutes les formes sur lesquelles ont porté nos observations sont iraniennes, assyriennes ou égyptiennes; mais elles ont été retouchées, elles ont été corrigées et embellies par l'heureuse adresse d'un ciseau plus savant et plus délicat que celui qui les avait modelées le premier dans le bois, dans l'argile ou dans la pierre. Pour parler comme les grammairiens, il y a là comme autant d'hellénismes qui donnent au style de ces monuments sa couleur et sa nuance propre ; mais le fond de ce style, le fond de cet art reste tout asiatique, tout oriental. Par les tertres factices sur lesquels ils se dressent et par les escaliers spacieux qui y donnent accès comme par leur mode de construction, par ces masses de pisé qui leur font de si épaisses murailles, les édifices de la Perse se rattachent aux traditions de l'architecture assyrienne ; la Grèce n'a guère employé dans ses monuments que la construction appareillée. Quant à la salle hypostyle, la maison de bois de la Médie septentrionale, avec les troncs d'arbres qui en soutenaient le plafond, en avait peut-être suggéré l'idée et donné comme la première ébauche ; mais c'est à l'exemple de l'architecture égyptienne qu'elle s'est développée et singulièrement agrandie, que le nombre des piliers qui en supportaient la couverture s'est élevé de huit ou dix, comme à Pasargade, jusqu'à soixante-douze ou à cent, comme à Persépolis et à Suse. En tout cas, il n'y a rien de semblable dans les édifices de la Grèce. L'architecte grec ne met des colonnes que le long d'un mur, à l'extérieur de ses bâtiments, pour former un portique, et, dans les intérieurs, pour diviser une cella en plusieurs nefs; il ne pose pas un large toit sur un nombre indéfini de fûts disposés en quinconce. On sait quelle place les émaux tiennent à Suse; il y en avait certainement aussi à Persépolis ; or c'est là un procédé de décoration que la Grèce n'a jamais employé; il appartient aux pays qui, comme la Chaldée, ne bâtissent qu'en terre. Quant à la sculpture, ses thèmes et ses symboles, le système suivant lequel les figures sont distribuées dans l'édifice, tout ici porte l'empreinte des habitudes et du goût de la plastique assyrienne. La part que la Grèce a prise à l'éducation du sculpteur n'est sensible qu'à un œil très exercé ; elle ne se trahit que dans le caractère du travail, dans l'imprévu de certaines recherches, de certaines souplesses que l'on ne s'attendait pas à trouver en pareil lieu.

Ce qui résulte de cette étude critique, c'est que l'art perse n'est pas, comme celui de l'Égypte et de la Chaldée, l'expression spontanée des idées et des croyances d'un grand peuple. C'est le dernier venu des arts de l'Asie antérieure ; il s'inspire des types qu'ont créés ses devanciers et applique les méthodes qu'ils ont imaginées. Cependant ses monuments, on a pu s'en rendre compte par les restaurations que nous en avons présentées, ne sont pas de simples copies des monuments de l'Assyrie et de l'Égypte. L'art perse a son originalité, moins puissante sans doute et moins saisissante que celle de l'art égyptien, de l'art chaldéen et de l'art grec, mais réelle encore, mais digne aussi d'attirer l'attention et susceptible de définition.

Cette originalité, elle est dans la proportion suivant laquelle cet art a combiné les divers éléments qu'il empruntait, dans ce que nous avons appelé, à propos de l'art phénicien, autre art secondaire, le dosage du mélange, le titre de l'alliage. Elle est aussi dans la grandeur extraordinaire des bâtiments que l'architecte a construits par des procédés dont il n'était pas l'inventeur, et dans le luxe éblouissant de la décoration dont il les a revêtus. La Phénicie avait puisé à ces mêmes sources. Pourquoi les résultats ont-ils été assez différents ? C'est que ce travail de fusion et d'adaptation ne s'est pas fait, chez les deux peuples, dans des conditions identiques. En Phénicie, la préoccupation dominante a été celle du lucre, du bénéfice commercial à réaliser ; on cherchait à tromper l'acheteur sur la provenance des denrées qu'on lui offrait ; on exportait des pastiches, des idoles et des bijoux, des vases de verre et de terre, des armes et les meubles de façon égyptienne, chaldéenne et plus tard grecque, objets qui étaient fabriqués à Tyr ou à Sidon ; aussi la production de ces ateliers a-t-elle été plutôt industrielle que vraiment artistique. Quant aux monuments construits par ces cités, si nous les connaissons mal, nous en devinons pourtant le caractère. La tombe a été très soignée, mais sans grandeur ; des temples et des palais, il ne reste presque aucune trace et seulement une mémoire assez vague. En revanche, il subsiste plus d'un débris imposant des travaux considérables que les villes phéniciennes en Orient et en Occident avaient exécutés pour se garantir contre l'ennemi ou pour répondre aux besoins de leur trafic, et c'est de ces travaux que l'histoire a gardé les souvenirs les plus précis. Aqueducs et citernes, ports de guerre et ports de commerce, môles et quais, arsenaux et magasins avaient là une ampleur et une solidité dont témoignent les récits des anciens. Entrepris par des corporations de marchands, tous ces ouvrages

l'ont été surtout en vue de l'utilité pratique. L'ingénieur, en Phénicie, a eu le pas sur l'architecte.

En Perse, au contraire, l'artiste n'a été ni le serviteur de l'intérêt privé ni celui de la cité. Il n'a relevé que d'un maître, le roi; il n'a jamais eu qu'une seule pensée, glorifier, vivante et morte, la personne royale; aussi le prince lui a-t-il prodigué, sans compter, toutes les ressources du plus vaste empire qu'eût encore éclairé le soleil, les meilleures pierres et les meilleurs bois, la plus fine argile que pussent fournir les montagnes, les forêts et les plaines de l'Asie, les métaux précieux dont regorgeaient ses trésors, l'ivoire de l'Inde et celui de l'Afrique, les cèdres apportés du Taurus ou du Liban; il lui a donné, pour mettre en œuvre ces matériaux admirables, des ouvriers de choix, appelés de partout, de Memphis et de Tyr, d'Ecbatane et de Babylone, de Milet et d'Éphèse. Tout ce qu'il lui demandait, en retour, c'était de faire beau et de faire grand, de créer et de livrer un édifice qui, par ses proportions et par la richesse qui y serait déployée, rendît plus profond encore et plus religieux le respect mêlé de crainte et d'admiration que le peuple éprouvait pour son souverain.

Ainsi s'est formé cet art dont on a très bien dit que c'est « un art composite, né de la fantaisie royale, qui a ramassé en une unité artificielle et puissante, comme son empire même, toutes les formes artistiques qui l'ont frappée dans ses provinces d'Assyrie, d'Égypte et de Grèce asiatique : c'est le caprice d'un dilettante tout-puissant et qui a le goût du grand »[1].

Ce sont là des conditions très particulières, par lesquelles s'expliquent les mérites et les défauts de cet art. N'ayant pas à s'inquiéter du prix de revient, il a bâti des édifices où les dimensions surprenantes du plan n'enlèvent rien au fini du travail. C'est que la pierre, qui tient ici une grande place, n'admet pas, comme la brique crue ou même comme la brique cuite, l'emploi des hommes de corvée, des foules confuses qui travaillent sous le bâton. Pour mener à bonne fin des ouvrages tels que le soubassement du terre-plein de Persépolis ou la colonnade gigantesque de Xerxès, il a fallu des équipes de tailleurs de pierre et de maçons des plus exercés et des plus habiles. Que dire donc des ciseleurs qui ont façonné les bases, les chambranles et les corniches, des sculpteurs qui ont modelé ces chapiteaux superbes et des charpentiers qui ont assemblé les pièces si nombreuses et si compli-

1. James Darmesteter, *Coup d'œil sur l'histoire de la Perse*, p. 18.

quées de ces couvertures? L'exécution est ici bien autrement soignée que dans les palais assyriens; peut-être même la trouvera-t-on supérieure à ce qu'elle est dans la plupart des constructions égyptiennes. La vue des temples de l'Ionie et le concours de la main-d'œuvre grecque sont-ils pour quelque chose dans cette perfection relative? Il est difficile de le dire; mais on ne saurait nier que, par la précision sévère de leur appareil et par le faire de leurs ornements et de leurs moulures, les bâtiments de Persépolis n'aient quelque analogie avec ceux de la Grèce, et cette correction qui exclut toute idée de hâte et de négligence, ce souci scrupuleux du détail contribuent à donner l'impression d'une volonté omnipotente, qui a été bien servie par des instruments intelligents et dociles.

En revanche, ce qui manque à cet art, c'est la fécondité, c'est la diversité. A vrai dire, il n'a créé qu'un type de tombe, un type de temple et un type de palais; il n'a qu'une corniche et qu'un entablement, qu'une colonne et qu'un chapiteau. Les variantes qu'il a introduites dans ses plans et dans les éléments dont se composent ses élévations ne modifient jamais sensiblement la physionomie de l'édifice. Jusqu'à son dernier jour, sans jamais se lasser de ces répliques, il a répété les formes qu'il avait adoptées lorsqu'il avait achevé de se constituer sous le règne de Darius. L'art de l'Égypte et celui de la Grèce ont résisté à toutes les conquêtes, ont survécu pendant de longs siècles à l'indépendance des peuples dont le génie les avait enfantés. Au contraire l'art perse a cessé d'être et de produire, il a disparu du monde dès l'instant où est tombée du trône la race de rois dont un signe l'avait appelé à la vie. Il n'avait jamais eu qu'une seule idée à exprimer et une seule série de thèmes à traiter; de là ce que l'on peut appeler sa pauvreté, sa monotonie dans la grandeur. On dirait qu'il a été créé de toutes pièces, en une seule fois, par l'initiative résolue d'un seul homme, qui aurait reçu de Darius la direction de toutes les entreprises monumentales du nouveau règne et l'aurait gardée sous Xerxès. Ce *surintendant des bâtiments*, ce Lebrun oriental, aurait, avec beaucoup de réflexion et de goût, passé en revue le répertoire très varié des formes que lui présentaient les arts antérieurs ou contemporains, aurait fait choix de celles qui se prêtaient le mieux à servir ses desseins et aurait su composer de tous ces emprunts un système bien lié, un ensemble harmonieux. Ce grand artiste, dont l'histoire a oublié le nom, aurait si bien rempli le programme qui lui avait été tracé, il aurait si bien répondu à l'attente de ses maîtres, que ses continuateurs n'ont pas cru pouvoir

mieux faire. Ils ont, au gré de ceux qui les employaient, agrandi ou diminué les dimensions du bâtiment; parfois même ils ont risqué quelque innovation de détail; mais les dispositions essentielles, mais le principe et l'esprit de l'œuvre n'ont pas changé; on a toujours observé les règles qu'avait posées, dans les modèles qu'il laissait à ses successeurs, l'architecte sur les plans duquel ont été exécutés le mur d'enceinte et le grand escalier du plateau de Persépolis, le palais d'habitation et la tombe de Darius, selon toute probabilité, la salle aux Cent colonnes, et peut-être même, au début du règne suivant, la salle hypostyle de Xerxès.

Ce n'est sans doute là qu'une hypothèse; mais elle a tout au moins le mérite d'expliquer, mieux que toute autre, ce qu'il y a de singulier dans le fait de cet art qui commence par produire, dans un très court espace de temps, aux environs de l'an 500, tous ses plus beaux ouvrages, et qui vit ensuite, sans se modifier ni se développer, pendant près de deux siècles encore : immobilité qui n'est, sous des apparences parfois brillantes, qu'une décadence plus ou moins dissimulée. S'il n'y a pas eu, au cours de cette longue période, évolution et progrès, c'est que l'art n'avait pas ici, comme chez les peuples auxquels il avait demandé ses premières inspirations, la faculté d'aller se retremper et se rajeunir aux sources toujours vives de la religion et de la poésie. Avec la simplicité de son dogme et sa tendance au monothéisme, la religion mazdéenne ne provoquait pas l'artiste à prêter un corps aux personnes divines et à en diversifier la physionomie et les attributs. Les légendes populaires ne pouvaient trouver place dans une sculpture qui ne voulait représenter que le roi, encore et toujours le roi, figuré dans les différentes attitudes que lui imposaient les actes principaux de son rôle et de sa vie publique. La tombe monumentale et décorée, telle qu'on la voit dans les deux nécropoles royales, était presque une œuvre hérétique; seul le prince, mis par son rang au-dessus des préjugés, s'en était donné le luxe. Là où le roi était tout, l'architecte et le statuaire ne travaillaient ni pour les personnes privées, ni pour les cités; ils perdaient ainsi toute occasion de varier les données des problèmes qu'ils avaient à résoudre, de se renouveler et de se perfectionner. L'art n'avait pas de racines chez ce peuple de soldats, et ce qui le prouve, c'est que l'art industriel ne vivait et ne fleurissait pas ici, à côté du grand art. Les meubles et autres ustensiles qui paraissent dans les bas-reliefs de Persépolis sont dépourvus de toute originalité; les fouilles n'ont rien donné en ce genre que de très insignifiant; les quelques vases que nous avons reproduits comme des spécimens de la

céramique contemporaine des Achéménides ne témoignent d'aucune recherche, d'aucune invention. Or c'est là un criterium qui n'est pas trompeur : chez toute nation qui a vraiment le génie plastique, le moindre des objets qu'a touchés la main de l'ouvrier porte la marque du même goût que les édifices les plus grandioses et que les statues des dieux et des héros. De même que le plus petit fragment d'un miroir brisé réfléchit encore les images que renvoyait le miroir dont il est le débris, un siège ou un bijou égyptien, une étoffe ou une coupe de bronze chaldéenne, une amphore grecque ne parlent pas un langage moins clair que les colosses du Ramesséum, que les frises de Nimroud et de Khorsabad ou celles du Parthénon. A qui sait lire cette écriture, ces menus ouvrages ne disent pas moins haut comment chacun de ces peuples a vu et senti la nature, comment il a compris et rendu la beauté de la forme vivante.

Il n'en a pas été ainsi en Perse. Là, les artisans qui habillaient et qui paraient le paysan ou le citadin et qui meublaient sa demeure n'ont pas été les élèves et les modestes émules des architectes et des sculpteurs qui bâtissaient et qui décoraient les palais du Grand Roi. Les Perses étaient maîtres de toute l'Asie antérieure et de l'Égypte; chacun des centres de fabrication épars dans cette étendue leur fournissait ce que ses ateliers donnaient de meilleur et de plus généralement apprécié. Pendant que partout, des rives de l'Indus aux plages de la Méditerranée, toutes les nations soumises peinaient et produisaient pour eux, les Perses, comme le firent plus tard les Turcs dans des conditions à peu près pareilles, n'avaient guère qu'une occupation, défendre par les armes, administrer et exploiter ce vaste empire; apprendre un de ces métiers que l'on exerce assis, dans le bazar, c'eût été déroger.

L'art est donc resté ici purement officiel, l'art d'une dynastie et d'une cour; ce n'a point été un art vraiment national. Étaient-ce même des Perses de naissance, le maître anonyme auquel, par conjecture, nous attribuons un rôle décisif dans la formation de cette plastique, et les artistes qui, après lui, ont terminé les édifices qu'il avait commencé de bâtir ou les ont restaurés et imités pour le compte d'autres princes? Pour ma part, j'en doute fort. Ce ne sont pas des Turcs, ce sont des Grecs et des Arméniens qui ont construit, pour les premiers sultans osmanlis, les belles mosquées de Brousse et de Stamboul. Les compagnons d'armes de Cyrus, de Cambyse et de Darius n'étaient pas plus préparés à de pareilles tâches que ne le furent au quinzième et au seizième siècle ceux de Bajazet, de Mahomet II et de Soliman le Magnifique. L'énergie native de ces montagnards et les talents de leurs chefs,

servis par des chances heureuses, avaient pu en faire des généraux habiles, d'excellents officiers et des satrapes impérieux ; mais où auraient-ils appris ce qu'il fallait savoir pour entreprendre l'œuvre de sélection et de synthèse d'où est issu l'art royal de la Perse, pour conduire des travaux où se mêlaient sur le chantier des ouvriers d'au moins trois nations et trois éducations professionnelles différentes? Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que l'architecte ou les architectes auxquels les premiers rois de la seconde dynastie perse ont commandé leurs palais et leurs tombeaux étaient des étrangers. La Syrie, située sur les confins et à la rencontre de trois mondes différents, l'égyptien, le chaldéen et le grec, était le pays où, depuis longtemps, on avait le plus le goût de l'éclectisme et où l'on en pratiquait le plus adroitement les méthodes ; c'est peut-être un Phénicien qui, avec la souplesse ordinaire des hommes de sa race, aurait pris la part principale à l'élaboration de cet art complexe que nous avons nommé l'art perse et qu'il serait peut-être plus juste d'appeler l'art des Achéménides.

Quoi qu'il en soit de cette supposition, ce qui fait surtout, pour le critique, l'intérêt de cet art, c'est qu'il résume dans ses ouvrages tout le travail, toutes les créations plastiques des plus vieux peuples civilisés, de ceux dont devaient hériter la Grèce et Rome ; il est en même temps le premier qui, pour être né beaucoup plus tard que ses devanciers, ait subi l'influence du génie hellénique et qui garde la trace du contact. A ce double titre, cette étude consacrée à l'art perse formait l'épilogue naturel de cette histoire des arts de l'Orient que nous avons entreprise sans avoir peut-être assez mesuré au début la grandeur et le poids de la tâche. Nous avons parcouru la première partie de la carrière, celle où la route était le moins frayée ; rien ne nous sépare plus de cette Grèce sur laquelle nous avons toujours eu les yeux fixés, comme sur le but désiré et sur la terre promise, alors même que nous paraissions nous en éloigner le plus et la perdre de vue parmi les détours de ce long chemin.

... Arva, beata
Petamus arva, divites et insulas!



ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 7, n. 1. A la liste des travaux que M. Ramsay a publiés sur les antiquités de la Phrygie ajouter le mémoire intitulé : *A study of Phrygian art* (*Journal of Hellenic studies*, t. IX, pp. 350-382; t. X, pp. 147-189). Ce n'est pas encore cet essai qui répond au désir exprimé par nous que M. Ramsay entreprenne une description complète des monuments de cette région; nous ne trouvons toujours ici que des observations de détail, jetées dans l'ordre où elles viennent à l'esprit de l'auteur.

Dans la première partie, M. Ramsay expose, sur les affinités ethniques des Phrygiens, sur leur entrée en Asie Mineure, sur l'histoire du royaume qu'ils ont fondé et sur les origines de leur art, des idées qui s'accordent sensiblement avec celles que j'ai exprimées. Il donne ensuite des détails supplémentaires sur divers monuments qu'il avait signalés dans ses travaux antérieurs, la *Tombe brisée*, la *Tombe aux deux lions rampants*, la *Cité de Midas*, et il touche à une question qui est d'un haut intérêt pour l'archéologie, celle des rapports entre l'art phrygien et l'art mycénien.

La seconde partie n'est à peu près qu'un article critique sur notre *Livre septième* et une sorte d'*errata*. Il résulterait des observations de M. Ramsay que nous n'avons pas toujours bien compris les documents qu'il nous a communiqués. Tout en rendant une fois de plus hommage à sa libéralité, nous devons lui rappeler dans quel état étaient les dessins qu'il a mis à notre disposition, incomplets, fragmentaires, souvent contradictoires; pour un même monument, il y avait parfois, outre les photographies et les dessins déjà publiés de M. Blunt, deux ou trois croquis, faits dans des voyages différents, par M. ou Mme Ramsay ou par M. Wilson. Le choix entre les indications que nous offraient ces esquisses, accompagnées de notes très succinctes, n'était pas aisé à faire; nous croyons en avoir tiré le meilleur parti possible. M. Ramsay relève quelques erreurs. Ses observations nous paraissent porter, la plupart du temps, sur des détails d'une bien médiocre importance, et, faute de figures que l'on puisse rapprocher des nôtres, elles ne sont pas même toujours faciles à saisir; il nous semble que, si la comparaison eût été possible, bien souvent on s'apercevrait à peine de la différence. Nous relèverons les rectifications qui peuvent avoir quelque intérêt.

Voir aussi, du même, *Syro-cappadocian monuments in Asia Minor*, dans les *Mittheilungen des k. d. arch. Instituts in Athen*, t. XIV, 170-191.

Ce sera un travail, pour les bibliographes de l'avenir, que de réunir les titres de tous les articles où M. Ramsay a éparpillé, dans je ne sais combien de recueils différents, les précieux renseignements qu'il a recueillis. Que de peine il leur aurait épargnée en écrivant un livre!

P. 9, n. 1. Dans son récent travail, M. Ramsay fait valoir quelques nouveaux indices qui confirmeraient sa conjecture sur l'origine ionienne de l'alphabet phrygien (*Journal*, X, p. 186-189).

P. 62, n. 1. M. Humann a donné, dans les *Mittheilungen* de l'Institut d'Athènes (1888, p. 22), sous ce titre : *Die Tantalosburg im Sipylos*, une nouvelle édition, avec des figures, de l'opuscule que nous avons cité. Dans la légende de la figure 33, *au lieu de :* vue perspective, *lisez ;* coupe longitudinale.

P. 82 et suivantes. Voir les observations de M. Ramsay sur nos figures 48 et 49; il reconnaît que notre vue d'ensemble est supérieure aux vues du monument de Midas antérieurement publiées, mais il la trouve encore inexacte en certains points. Nous ne pouvons reproduire les explications qu'il donne sur le caractère propre du méandre des tombes phrygiennes (*Journal*, t. X, pp. 149-156). Ici plus que partout ailleurs, il aurait été désirable que l'image telle que la comprend M. Ramsay pût être mise à côté de celle qu'il critique. Sachant avec quel soin et avec quelle sûreté M. Guillaume dessinait, nous doutons qu'il ait pu se tromper, comme l'affirme M. Ramsay.

P. 89, 101-103. M. Ramsay persiste à voir dans le monument de Midas un monument funéraire, tandis que nous serions plutôt disposé à lui attribuer un caractère commémoratif et religieux (*Journal*, X, pp. 156-161); mais, pas plus pour *Iasili-kaïa* que pour une ou deux façades du même genre, il n'a trouvé le caveau. Jusqu'à ce que soit faite cette découverte, qui trancherait la question, nous croyons devoir maintenir notre hypothèse, sans nous en dissimuler les difficultés. Je doute fort que, même agrandie comme la présente M. Ramsay (fig. 16), la petite niche située à gauche du monument ait jamais été un caveau royal; elle est au niveau du sol et trop près de la main. M. Ramsay (p. 186) prétend qu'il y a, dans une des inscriptions du monument de Midas, un mot phrygien qui aurait le sens de *tombeau* : c'est aux linguistes de voir si cette interprétation du mot *sikeneman* présente le degré de vraisemblance qu'il lui attribue.

P. 99, fig. 58. M. Ramsay relève quelques inexactitudes dans cette figure (*Journal*, t. X, pp. 161-163). Parmi celles qu'il indique, je n'en vois qu'une qui mérite d'être signalée. La façade n'a pas été achevée ; il manque à gauche une rangée verticale de carrés. Nous avons négligé d'avertir le dessinateur, qui a cru devoir compléter le travail qu'il voyait indiqué sur le croquis (voir Ramsay, *Journal*, t. IX, p. 380, fig. 13, où il y a une vue de cette façade qui constate cet inachèvement). M. Ramsay triomphe parce que nous avons mis six têtes de clous dans les deux panneaux également, tandis que l'un d'eux n'en contient, paraît-il, que quatre ; vraiment la faute est vénielle, et l'on pourrait plus justement reprocher à M. Ramsay d'avoir donné en 1888 une figure qui ne laisse pas soupçonner la disposition sur laquelle il insiste en 1889, le travail qui a été fait pour encadrer la façade sculptée dans une sorte de niche. C'est ce que notre figure indique très franchement, quoiqu'elle contienne deux clous de trop. A propos de l'inscription, répétons une fois de plus ce dont nous avons averti à plusieurs reprises, que nous ne publions pas ici un recueil de textes, que nous ne reproduisons les inscriptions qu'au point de vue de leur effet décoratif.

P. 102, l. 9-12. M. Ramsay a raison de signaler une erreur que j'ai commise en citant Hésychius ; pour une fois, j'ai emprunté le texte à un ouvrage que j'avais sous les yeux et où il était reproduit inexactement. Il faut le rétablir ainsi : Οἱ ὑπὸ Μίδα βασιλευθέντες ἐσέβοντο καὶ ὤμνυον τὴν Μίδα θεόν, ἥν τινες μητέρα αὐτοῦ ἐκτετίμησθαι λέγουσιν. Il résulte de l'ensemble de la glose que Μίδα y est au génitif, et qu'il s'agit là, non du *dieu Midas*, mais de la *déesse de Midas*, Cybèle sans doute, que l'on honorait comme sa mère. Même sous cette forme, ce pas-

sage pourrait être allégué en faveur de l'opinion que j'ai émise. Fils d'une déesse, ce Midas qui joue un si grand rôle dans les légendes nationales avait ainsi, par l'origine qui lui était attribuée, un caractère héroïque, semi-divin.

P. 107, fig. 61. La partie inférieure de la façade a beaucoup souffert; l'ornement y est détruit.

P. 109. Une seconde tombe qui ne tient au roc que par son fond et qui a un toit à double pente est donnée par M. Ramsay (*Journal,* t. X, pl. 166, fig. 19).

P. 110 et fig. 64. L'absence de toute indication de crinière et la présence des lionceaux donnent lieu de croire que le sculpteur a voulu représenter ici non des lions, mais des lionnes (Ramsay, *Journal,* IX, pp. 368-369).

P. 111 et suivantes. M. Ramsay donne une restauration de la *tombe brisée* qui s'accorde avec celle que nous avons présentée. Nous lui avions communiqué les résultats auxquels nous étions arrivés d'après ses croquis, et nous sommes heureux de voir que là du moins il ait reconnu que nous en avions tiré bon parti (*Journal,* IX, pp. 354-364, fig. 1-9). Sa *restauration de l'intérieur* concorde pour ainsi dire de tout point avec la *vue perspective de l'intérieur* qu'a dessinée M. Chipiez (fig. 71). On consultera ses figures pour se rendre compte de la place qu'occupaient les sculptures qui décoraient l'extérieur du monument; dans ses coupes de l'intérieur, il a indiqué ces sculptures par un contour en pointillé (fig. 4 et 7).

P. 124. Une autre tombe avec deux chevaux affrontés est donnée par M. Ramsay dans le *Journal* (X, pp. 164-165, fig. 18). On y trouvera, p. 181, fig. 27, un plan et deux coupes de cette tombe de *Yapuldak* dont nous n'avons donné que la façade (fig. 75).

P. 136. Dans la légende de la figure 90. *au lieu de :* dessin de Blunt, *lisez :* dessin de Ramsay. Celui-ci donne, outre l'élévation de la façade, un plan et plusieurs coupes de cette tombe, où la tête de la Gorgone se répète plusieurs fois, au-dessus de la porte et au-dessus des trois niches, en forme d'arcosolia, où sont creusés des lits funéraires. Cette tombe paraît être une des plus récentes de la nécropole.

P. 137. M. Ramsay atteste que la vue donnée par Texier de la tombe à façade dorique (notre fig. 91) est fort inexacte (*Journal,* X, p. 174). Je m'en doutais; mais on devrait nous en fournir une meilleure. M. Ramsay croit se souvenir que l'ordre est plus ferme, moins élancé que ne l'a fait Texier. Je n'ai d'ailleurs pas dit que ce fût du dorique romain; j'ai dit que cela rappelait ce dorique amaigri que l'on appelle le dorique romain.

P. 146 et suivantes. Pour la description de la *cité de Midas* et de ses restes de routes, de murs, d'autels, de maisons et de citernes, voir Ramsay, *Journal,* IX, pp. 374-379, et ses figures 11 et 12. Le plan a été levé avec grand soin (fig. 11). On y a indiqué toutes les traces du mur qui bordait le plateau; les pierres en ont disparu; mais la place en est encore indiquée par les lits creusés dans le roc pour les recevoir.

P. 149, fig. 103. La borne terminale et les deux gradins inférieurs sont brisés.

P. 167, l. 27. Sur l'acropole voisine de la *tombe brisée,* voir *Journal,* IX, pp. 352-353. Un plan de l'acropole de *Yapuldak* est donné dans *Journal,* t. X, p. 180, fig. 26.

P. 171. M. Ramsay ne partage pas nos doutes au sujet des figures taillées dans le roc qui se trouvent le long de la route par laquelle on montait à la cité de Midas (*Journal,* t. X, p. 167). N'ayant vu ni les originaux ni des photographies

de ces monuments, je ne saurais trancher la question. Tout auprès de ces figures contestées s'en trouve une à côté de laquelle il semble y avoir deux signes de l'écriture hétéenne; j'en avais emprunté à M. Ramsay un croquis duquel il semblait résulter qu'il y avait une différence assez sensible entre ces figures et celle qui est sculptée, sur le plateau, près d'un autel (*Histoire de l'Art*, t. IV, fig. 353). Aujourd'hui M. Ramsay nous donne, en attestant qu'il est plus fidèle, un autre dessin duquel il semble résulter qu'il y a beaucoup de ressemblance dans les silhouettes (*Mittheilungen* d'Athènes, XIV, fig. 4). Si ce dernier dessin est d'une fidélité absolue, peut-être, en le rapprochant de la figure sculptée au bord du chemin (fig. 5), arrivera-t-on à trouver que son hypothèse est la moins invraisemblable; mais, en tout cas, le mauvais état de ces monuments rendra très difficile une affirmation formelle.

P. 172. M. Ramsay admet que notre figure 117 donne une meilleure idée du relief que sa figure 9 (*Journal*, t. IX, p. 363). Il indique seulement deux corrections. C'est le guerrier de droite et non celui de gauche, qui est complet. De plus, c'est sur le côté et non sur la tranche du relief que sont indiquées les boucles de la chevelure de la Gorgone; elles ne seraient pas visibles dans une vue de face.

P. 185. M. Ramsay abandonne aujourd'hui la théorie qu'il avait été le premier à suggérer, d'après laquelle la décoration géométrique des tombes phrygiennes aurait été imitée des dessins du tapis. Il y voit plutôt l'imitation d'un décor que l'on obtenait en disposant des tuiles de différentes couleurs ou des plaques d'ivoire et de bronze de manière à en couvrir la surface d'un mur (*Journal*, X, p. 153). Nous ferons deux observations. Ces constructions de bois que nous devinons derrière les façades des tombes rupestres, il nous est difficile de nous les représenter décorées de carreaux en terre cuite ou de plaques de bronze; c'est la pierre ou la brique que l'on dissimule ainsi d'ordinaire. De plus, les dessins que nous rencontrons ici sont de ceux que trouvent les premiers le vannier en tressant ses nattes avec des brins de paille ou d'osier de couleurs différentes, ou le tisserand sur son métier. Le motif de l'échiquier, dont le principe est celui de tout ce décor, se trouve chez tous les peuples, dans les plus anciens produits de ces industries.

P. 191. C'est par erreur que le croquis d'après lequel a été exécutée la figure 128 est attribué à M. Ramsay. Il est de M. Blunt.

P. 230. M. Ramsay est d'un autre avis que nous à propos de la *tombe brisée* et de la *tombe aux deux lions rampants*. Il les croirait antérieures au monument de Midas (*Journal*, IX, p. 364-367, t. X, pp. 152-154). Nous persistons à croire que les tombes à décor géométrique et végétal groupées autour du *monument de Midas* sont, comme ce monument lui-même, plus anciennes que les tombes de la nécropole d'Ayazinn où paraissent les lions et les figures de guerriers. Il nous semble peu conforme aux analogies de supposer que l'emploi exclusif du décor linéaire, qui partout ailleurs appartient à l'ère des débuts, aurait suivi ici une période pendant laquelle la forme vivante aurait été déjà interprétée avec une certaine liberté. De plus, le puits choisi comme moyen d'accès pour arriver au caveau est une disposition d'un caractère plus primitif que la porte décorée, et c'est cette disposition qui domine dans le groupe des tombes ornées de méandres et de losanges.

P. 242, n. 1. M. Sayce croit avoir retrouvé une inscription lydienne. Elle a trois lignes et elle est gravée en petits caractères sur une pierre tendre, de couleur sombre, qui aurait été ramassée dans les ruines de Sardes. C'est ce que l'on a assuré au révérend Greville Chester qui, en 1887, a acquis à Smyrne ce

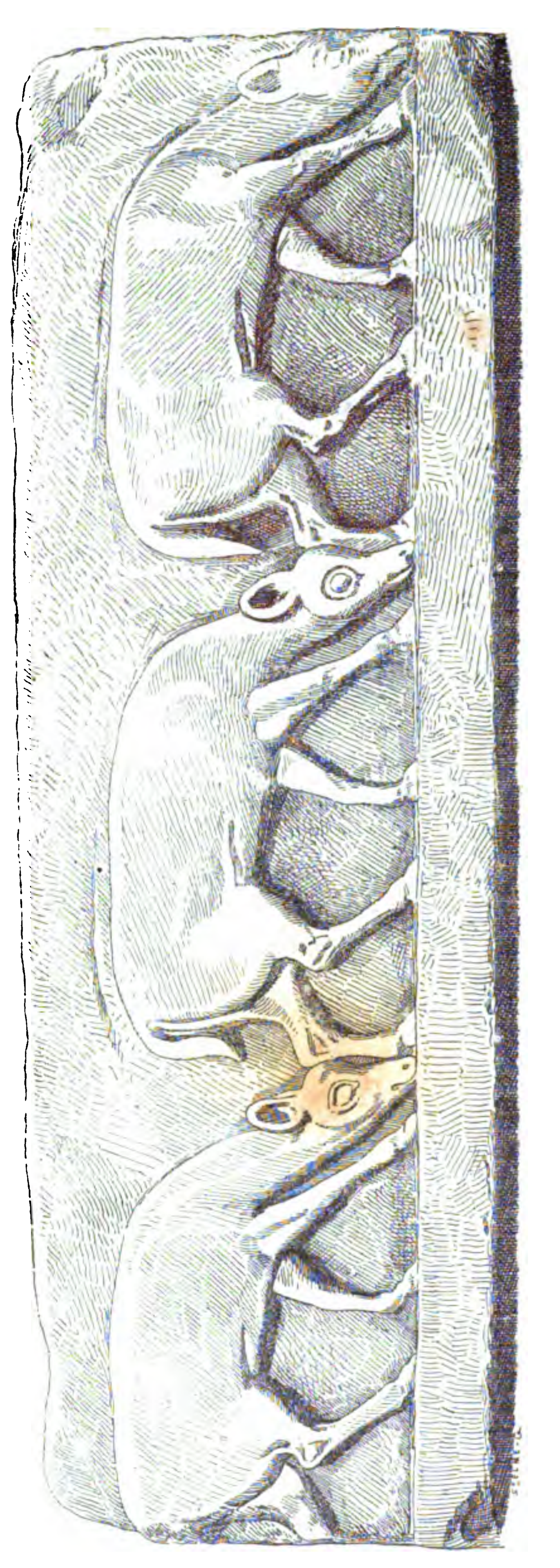
monument, que possède, à Oxford, l'Ashmolean Museum. L'alphabet paraît être cet alphabet carien que M. Sayce a étudié. Nous laissons au savant philologue le soin de publier et de commenter ce texte.

P. 254, l. 6-7. Hérodote (I, 92) dit que la plupart des colonnes du temple d'Éphèse sont des dons de Crésus. L'épigraphie vient de confirmer cette assertion de l'historien. Le Musée Britannique possédait des fragments du premier temple d'Éphèse qui, rapportés par M. Wood, avaient été longtemps négligés. En les rapprochant, M. Murray a réussi à reconstituer la colonne de ce vieux monument. Sur les morceaux d'un tore qui fait partie d'une base dont le profil est des plus curieux on a lu neuf lettres qui ont permis de reconstituer l'inscription votive Βα[σιλεύς] Κ[ροῖσος] ἀνέ[θηκ]εν. [Voir Hicks, *Manual of Greek inscriptions*, n° 4 et A. S. Murray, *Remains of archaïc temple of Artemis at Ephesus* (*Journal of Hellenic studies*, t. X, p. 1-10.)]

P. 287, § 3. Ceci était déjà imprimé quand M. A. S. Murray m'a envoyé des photographies de deux bas-reliefs qui font partie des collections dont il a la garde (fig. 535 et 536). Ils ont été retirés par M. Dennis de l'une des tombes du *Bin-Tépé*. Ce sont deux



535. — Bas-relief lydien. Longueur $0^m,36$. Musée Britannique. Dessin de Saint-Elme Gautier.



536. — Bas-relief lydien. Longueur $0^{m},35$. Musée Britannique. Dessin de Saint-Elme Gautier.

longues dalles de marbre blanc qui paraissent avoir appartenu à une frise. Les figures s'y détachent avec une faible saillie dans un champ qu'entoure une bande plate qui forme cadre. Sur l'un de ces fragments (fig. 535), trois cavaliers. Les chevaux sont d'une grosse race : des houppes de passementerie ornent les brides. Les cavaliers, bien d'aplomb sur leurs bêtes, sont vêtus d'une jaquette courte qui s'arrête au-dessus du genou ; ils semblent avoir un manteau roulé sur l'épaule. Tous portent la lance de la main gauche ; un seul a, derrière le dos, quelque chose qui ressemble à un carquois. De la tête, on ne distingue rien ; il ne paraît pas qu'elle fût coiffée d'un casque. Nous avons peut-être là l'image de ces fameux cavaliers lydiens qui furent battus par Cyrus. Il y a dans cet ouvrage quelque effort vers la variété. Deux des chevaux lèvent le pied gauche ; le troisième a les quatre sabots posés sur le sol. Au contraire, sur l'autre dalle (fig. 536), toutes les figures sont exactement pareilles. La tête baissée, trois animaux, des biches d'un dessin assez élégant, ont l'air de paître dans un pré. Cela rappelle ces défilés de bêtes qui se rencontrent sur les plus anciens vases grecs. Ces deux morceaux ont pu faire partie d'un ensemble qui décorait les parois d'une de ces chambres funéraires et

qui représentait une scène de chasse. La main du sculpteur est déjà fort adroite, surtout dans la représentation des animaux; mais il y a, dans cette répétition de figures qui ne diffèrent que par de légers détails ou qui même ne diffèrent point du tout l'une de l'autre, quelque chose qui sent encore l'archaïsme. Cette sculpture peut fort bien être antérieure à la chute de la monarchie lydienne. Faut-il l'appeler de la sculpture lydienne? En tout cas, elle est entrée dans la décoration d'un monument lydien.

P. 292, l. 12. Il paraît avoir été fabriqué en Lydie des vases plus élégants. C'est à ces produits d'un ordre supérieur qu'appartiendrait le vase qui a été trouvé, en 1882, par M. George Dennis dans un des tumulus du *Bin-Tépé* (fig. 537). La forme en est assez élégante; mais ce qui en fait surtout l'originalité, c'est le caractère du décor. Celui-ci est formé de traits noirs qui s'enlèvent sur le fond rouge de la terre et où l'on sent l'intention bien marquée d'imiter l'aspect de ces *verres à chevrons* que produisaient l'Égypte et la Phénicie (*Histoire de l'Art*, t. III, p. 742, pl. VIII, fig. 1, 2, 3, pl. IX, fig. 1). Le peintre ne s'est pas contenté de reproduire le tracé linéaire de ces chevrons; en faisant varier l'intensité de ses noirs, il a réussi à obtenir jusqu'à l'effet du verre. Le bord du vase est orné dans le même goût. Cette heureuse transposition des motifs propres au verre prouve en faveur de la dextérité du céramiste lydien.



537. — Vase lydien. Hauteur 0m,15. Musée Britannique. Dessin d'Anderson.

P. 335, l. 2-10. L'affirmation que contiennent ces lignes a cessé d'être vraie. M. Bent a visité, en 1887, le cap Krio, près de Cnide. « A l'endroit, dit-il, où le promontoire se resserre en un isthme étroit, nous avons trouvé la trace de sépultures qui ont été récemment dégagées par des pluies torrentielles. Dans ces tombes ont été trouvées beaucoup de petites figures de marbre, semblables à celles que j'ai recueillies à Antiparos et décrites dans ce *Journal* (t. V, p. 50). L'une représente un personnage assis dans une chaise et jouant d'une harpe qui est toute pareille à celle que tient une figurine, provenant d'Amorgos, qui est au

musée d'Athènes; une autre est une figure féminine, ayant un croissant sur la tête, qui est toute semblable à une qui a été ramassée à Ténos. Ces statuettes ressemblent toutes de très près à celles que l'on découvre dans les îles; il y a là une preuve de plus que les premiers habitants des îles étaient, comme l'affirme Thucydide, de race carienne. » (*Discoveries in Asia Minor*, dans *Journal of Hellenic studies*, t. IX, p. 82-87.) Si d'autres découvertes du même genre, faites sur le sol de la Carie, viennent confirmer les indices que l'on peut tirer de cette première trouvaille, la question serait résolue; on pourrait hardiment affirmer l'origine carienne de toutes ces statuettes des îles.

P. 351, l. 9. *Au lieu de :* que c'étaient les fils et non les filles, *lisez :* que c'étaient les filles et non les fils.

P. 364. Dans la légende de la figure 250, *au lieu de :* Kenibachi, *lisez :* Keuibachi.

P. 397, n. 3. M. Ménant a corrigé lui-même l'attribution qu'il avait faite à la Perse du cylindre qui représente l'offrande à la colombe. En examinant le monument de plus près, il a reconnu que cette intaille n'avait rien à démêler avec les Achéménides, que le prétendu roi était une femme (voir *Catalogue de la collection de Clercq*, t. I, pp. 211-212 et la note du n° 385).

P. 428, n. 4. *Au lieu de :* Socrate, *lisez :* Xénophon.

P. 461. Légende de la fig. 293. *Au lieu de :* Dieulafoy, *L'art antique*, II, pl. XIII, *lisez :* Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. 113.

P. 471. Dans la légende de la figure 299, *au lieu de :* le palais de Xerxès, *lisez :* la salle hypostyle de Xerxès.

P. 481. Dans la légende de la figure 305, retrancher le mot *petit* devant *palais de Darius.*

P. 483. Dans la légende de la figure 307, *au lieu de :* du palais de Xerxès, *lisez :* de la salle hypostyle de Xerxès.

P. 491. Dans la légende de la figure 311, *au lieu de :* palais de Xerxès, *lisez :* salle hypostyle de Xerxès.

P. 664, note 3. Au temps de Niebuhr, il y avait encore sur l'esplanade de Persépolis dix-neuf colonnes debout (*Voyage en Arabie*, t. II, p. 99.)

P. 737, n. 1, l. 1 et 2. *Lisez :* le plan de M. Dieulafoy (*L'art antique*, II, pl. XIII) n'accuse pas moins cette particularité que celui de Coste, qui, etc.

P. 746, l. 14, *après :* vue d'ensemble, *ajouter :* (Pl. X).



INDEX ALPHABÉTIQUE

C

D

E

F

G

H

I

N

O

P

Q

R

S

T

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

ET DES CULS-DE-LAMPE

I

PLANCHES HORS TEXTE

II

CULS-DE-LAMPE

LIVRE SEPTIÈME

LIVRE HUITIÈME

Chapitre I. — Lingot monétiforme d'Égine, au Cabinet de France.
Chapitre II. — Statère d'électrum, attribué à un roi de Lydie.
Chapitre III. — Revers d'une monnaie de Mylasa. Zeus Stratios.

LIVRE NEUVIÈME

Chapitre I. — Monnaie lycienne, au type du sanglier.
Chapitre II. — Monnaie lycienne, au type du triquètre.
Chapitre III. — Monnaie lycienne.
Chapitre IV. — Monnaie lycienne.

LIVRE DIXIÈME

Chapitre I. — Persépolis. Propylées. Bijou pendu au col du taureau, détail du chapiteau.
Chapitre II. — Cône de calcédoine blanche trouvé à Persépolis.
Chapitre III. — Monnaie des dynastes de la Perse.
Chapitre IV. — L'autel du feu sur une tombe de Nakch-i-Roustem.
Chapitre V. — L'image d'Ahura-Mazda sur le chambranle de l'une des portes de la Salle aux Cent colonnes.
Chapitre VI. — Galère au revers d'un double sicle perse.
Chapitre VII. — Tétradrachme du même type que celui où est inscrit le nom de Pythagorès.
Chapitre VIII. — Pierre gravée du Cabinet de France.

Additions et corrections. — Pierre gravée du Cabinet de France.

TABLE DES FIGURES ET PLANS

INSÉRÉS DANS LE TEXTE

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE SEPTIÈME

LA PHRYGIE

LA MYSIE, LA BITHYNIE ET LA PAPHLAGONIE

CHAPITRE I

CHAPITRE II

LIVRE HUITIÈME

LA LYDIE ET LA CARIE

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

LIVRE NEUVIÈME

LA LYCIE

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

LIVRE DIXIÈME

LA PERSE

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 20761.

